

Paul Féval.

LES

AMOURS DE PARIS.

LE CARNAVAL.

Prologue.

CHAPITRE PREMIER.

MASCARADES.

Notre histoire commence le dernier jour de ce fameux carnaval de 1823 dont tous les viveurs parisiens ont gardé souvenir.

Il était cinq heures du soir. La nuit venait de tomber. Le jardin du Palais-Royal présentait un coup d'œil féerique. C'était un bruit assourdissant, un mouvement fiévreux, un lumineux pêle-mêle dont rien ne saurait rendre l'effet saisissant et bizarre.

Tous les étages des galeries, occupés presque exclusivement par les salons de jeu, les cafés, les restaurans et ces autres lieux dont le nom ne peut point s'écrire, étaient illuminés brillamment. Malgré le froid vif et piquant, la plupart des fenêtres demeuraient ouvertes et livraient passage à mille têtes curieuses, dont les regards plongeaient sur ce resplendissant parallélogramme où pas une place ne restait vide et qui ressemblait à une gigantesque salle de bal.

Cette nuit la folie s'inaugurait dignement. Il y avait dans l'air un vent de gaîté vive. Partout les figures souriaient. Rien ne faisait ombre à la fête, et les plus minces croisées envoyaient leur part de bruit et de rayons à ce foyer de joie, de fracas, de lumière.

Une seule tache eût pu être remarquée sur toute la longueur de la façade éclairée de l'aile Valois. C'était une petite fenêtre, située au quatrième étage, dont les jalousies fermées ne laissaient passer qu'une lueur terne et livide.

Cette fenêtre appartenait à une chambre étroite, longue, meublée avec parcimonie, où un homme, pâli par la souffrance, râlait, assoupi sur un grabat.

Auprès du lit, trois belles enfans, dont la plus âgée avait seize ans, priaient les mains jointes, les genoux sur la pierre. — Au chevet, une femme, jeune encore et dont les yeux étaient rouges de larmes, jetait sur le malade des regards de tendresse désespérée.

Derrière elle, il y avait un beau jeune homme de quinze ans, au front mélancolique, à l'œil pensif et hautain.

Derrière encore, un paysan d'une quarantaine d'années, vigoureux et taillé en Hercule, cachait sa bonne et simple figure entre ses mains.

Au milieu de la chambre, assise sur un fauteuil de paille, devant le foyer presque éteint, une femme, parvenue aux extrêmes limites de la vieillesse, lisait d'une voix lente et cassée les versets d'une prière latine.

Sauf cette femme, qui, droite, raide, immobile, semblait être la personnification de l'insensibilité, tout avait dans cette pauvre demeure un aspect de détresse infinie et d'amère désolation. — De temps en temps, un flux de clameurs joyeuses montait du jardin et couvrait la monotone oraison de la vieille dame; c'était alors un contraste déchirant entre l'ivresse folle du dehors et ce désespoir morne, silencieux, baigné de pleurs muets. La prière s'arrêtait sur les lèvres pâlies des jeunes filles; le malade s'agitait dans la fièvre de son sommeil; le jeune homme regardait la fenêtre avec colère comme s'il eût voulu étouffer ce concert extravagant de cris, de chants, de rires, qui insultait à la douleur commune.

Mais si le bruit mourait un instant, c'était pour renaître bientôt plus éclatant et jeter un défi plus cruel à cette douloureuse agonie...

L'heure était propice. Les restaurans s'ouvraient. La roulette, désertée, faisait trêve. Un flot de femmes, travesties ou merveilleusement parées, commençait à envahir les galeries et le jardin. — Au dehors, on entendait de tous côtés les sonores échos des fanfares, et chaque issue du palais donnait incessamment entrée à des troupes de masqués dont les calèches à six chevaux, escortées de piqueurs, de sonneurs, d'écuyers, s'arrêtaient au perron de la rue Vivienne, sur la place du Palais-Royal, sous le Théâtre-Français, rue Montesquieu, — partout où se trouvait un vomitoire de cette grande arène du plaisir.

A cette heure donc, et au travers des mille escarmou-

ches de paroles dont les feux roulans se croisaient de toutes parts, nous choisirons trois personnages, passant parmi la fête sans s'y mêler activement, et nous les isolerons un instant de la cohue incessamment croissante.

Le premier était un homme de taille moyenne, à la tournure manifestement étrangère. Son visage indiquait cinquante ans. L'aspect général de ses traits annonçait de la simplicité, de la franchise et de la prudence, mais le tout disparaissait en ce moment sous une couche épaisse d'admiration naïve que combattaient en vain des habitudes de flegme grave et de tenue austère. Il portait des bottes à revers par-dessus un pantalon collant; sa redingote noire à collet haut et bombé croisait sur un habit boutonné à demi, et son manteau plié reposait sur son bras gauche.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que le Palais-Royal, vaste hôtellerie où se rencontraient des voyageurs de tous les pays, avait une hospitalité discrète. Les étrangers y passaient inaperçus et ne se voyaient jamais l'objet de curiosités malencontreuses. On ne s'étonnait pas plus d'y trouver un Russe ou un Persan, qu'on ne s'étonne à Boulogne-sur-Mer de voir débarquer un Anglais de deux cents kilogrammes.

Notre étranger allait et revenait dans les galeries de pierre, détournant les yeux des trésors de beauté sans cesse étalés devant lui par ces courtisanes sans rivales, auxquelles les Américains et les Anglais gardent de dévots souvenirs. C'était évidemment un homme de mœurs pures et sévères, déplacé au milieu des joies équivoques qui l'entouraient. Mais c'était aussi un homme neuf, incapable de saisir le côté repoussant de ces séductions de hasard, et n'ayant ici d'autre bouclier que sa pudeur.

Notre second personnage semblait avoir cinq ou six ans de moins que le premier. Sa taille était haute et carrée. On n'apercevait de sa toilette que le bas de ses bottes, mouchetées de légères taches de boue, — chose étrange, au Palais-Royal de 1826, dont toutes les issues étaient flanquées de brillantes boutiques de décrotteurs.

Le reste de son costume disparaissait sous les plis d'un ample manteau droit, sans collet ni fourrures, dont le pan, rejeté sur l'épaule gauche, cachait la partie inférieure de son visage.

Ce qu'on voyait de ce visage frappait et imposait, malgré le dessin brutal du nez et la saillie exagérée de l'arcade sourcillière. De l'ombre d'une orbite profonde jaillissait un regard froid, mais vif et impérieux. Ce regard pénétrait et commandait : c'était comme le reflet d'une âme ambitieuse, robuste, inflexible. — Un chapeau large de cuve, à bords cambrés, descendait sur le front et ne permettait point d'en distinguer la forme.

Cet homme, malgré son apparence de gravité hautaine, se livrait, le long des galeries et dans le jardin, à un fort bizarre manége. Il allait, s'attachant aux promeneurs non travestis, semblait en choisir quelques-uns à des signes mystérieux, les dépassait alors d'un pas rapide, puis, revenant brusquement, il les regardait sous le nez en murmurant un mot à l'improviste.

Ceux qu'il accostait ainsi riaient ou se fâchaient, suivant qu'ils étaient de bonne ou de méchante humeur.

A ceux qui se fâchaient et à ceux qui riaient il tournait également le dos, se perdant prestement entre les groupes et laissant échapper de confuses paroles de colère.

A voir cet homme fureter ainsi, on l'eût pris pour un insensé ou pour un de ces marchands marrons qui vendent sous le manteau des denrées défendues; mais quiconque rencontrait l'éclat perçant et froid de son regard n'avait garde de s'arrêter à l'une ou à l'autre de ces idées...

De temps en temps, il semblait perdre courage à la vue de ces flots humains qui s'agitaient et tournoyaient autour de lui. Ses yeux erraient, inquiets, irrésolus, éblouis, dans la foule. Il s'appuyait contre une arcade et paraissait, de guerre lasse, renoncer à son inexplicable labeur. — Son visage devenait alors sombre et irrité. — Une fois, en un de ces momens de repos, il laissa retomber son manteau et déplia une lettre froissée qu'il tenait à la main.

— Une heure plus tôt, murmura-t-il en s'approchant d'un réverbère, — je faisais épier l'arrivée des diligences... Mais, à présent!...

Il haussa les épaules avec colère et ajouta en serrant les dents :

— Une aiguille dans une botte de foin!...

Certes, s'il cherchait un homme dans cette cohue bizarre et sans cesse renouvelée, la locution proverbiale n'était pas trop énergique pour exprimer sa peine.

Il éleva jusqu'à ses yeux la lettre ouverte et la relut en entier.

— Sans doute... sans doute! grommelait-il; — mais il fallait me prévenir à temps, monsieur Josépin!... Je sais aussi bien que vous quel coup peut me porter l'arrivée de cet homme... Vos avis sont des lieux communs : ce n'est pas pour cela que je vous paie!... Morbleu! ajouta-t-il tout à coup en déchirant le papier : — cherchez!... Ce grand niais de docteur me la donne belle!... Où le trouver maintenant!...

Il s'élança de nouveau dans les galeries, fendant les groupes, interrogeant les figures et ne se souciant point des malédictions qu'il soulevait sur son passage. Il y allait cette fois avec toute la ferveur d'un dernier effort.

Pendant qu'il activait ainsi sa recherche, notre troisième personnage le suivait pas à pas et comme eût fait son ombre. C'était un très jeune homme, presque un enfant, dont le charmant visage, aux traits délicats et fiers, exprimait en ce moment une sorte de maligne curiosité. Il y avait dans les mouvemens de ce bel adolescent une grâce espiègle et hardie. Sa taille peu élevée, mais élégante, et si fine que bien peu, parmi les déesses du jardin, n'eussent pu l'entourer de leur ceinture, se dessinait sous le drap vert d'une polonaise à brandebourgs, étroitement ajustée. De larges pantalons à sous-pieds descendaient sur sa botte cirée, une casquette de velours emprisonnait à demi les boucles lustrées de sa chevelure noire.

En ce temps où le costume masculin était si fort à la mode pour les femmes, dans la plupart des classes de la société, que le préfet de police délivra, dit-on, à Paris, en 1824 seulement, plus de dix mille permis, notre jeune garçon eût passé tout naturellement pour une jolie fille travestie, si de légères moustaches n'eussent estompé de leur duvet naissant sa lèvre supérieure. Mais cette ligne brune, si transparente qu'elle fût, donnait à sa physionomie un reflet d'audace qui compensait la douceur féminine de ses beaux yeux.

L'homme au manteau, cependant, poursuivait sa tâche, sans se douter de l'attention dont il était lui-même l'objet. Se croyant parfaitement caché dans l'immense bagarre, il s'attachait sans façon à toute tournure étrangère, à toute physionomie exotique, et lui jetait en passant, à voix basse, ce mot mystérieux dont il semblait espérer un miracle.

Le miracle ne se faisait point. Notre homme se lassait.— L'enfant, dont tous les traits brillaient d'intelligence et de curiosité, regardait toujours, avide de trouver le mot de l'énigme...

L'homme au manteau avait quitté les galeries de pierre et passait devant le café de la Rotonde, lorsque le hasard le plaça en face de l'étranger dont nous avons esquissé le portrait. Celui-ci se détourna pour céder courtoisement le pas, mais l'homme au manteau, après l'avoir considéré une seconde, lui dit à l'oreille ce seul mot :

— Western...

L'étranger se retourna vivement.

L'homme au manteau fit un bond de joie et se glissa derrière un groupe de masques dont il se hâta de faire le tour pour ne point perdre de vue sa trouvaille. Il revit en effet l'étranger qui, toujours à la même place, jetait à la ronde un regard d'étonnement.

— Ce doit être lui! murmura l'homme au manteau.

— J'en ferais la gageure! répondit à ses côtés une voix douce et légèrement railleuse.

L'homme tressaillit, et ont en essayant de ramener son

manteau sur sa figure, il abaissa un regard oblique sur son interlocuteur.

Son interlocuteur était le jeune garçon à la casquette de velours, qui se découvrit et dit en s'inclinant :

— Ma foi, monsieur le duc, ce manant nous a bien fait courir tous les deux !

L'homme au manteau se redressa, toisa l'enfant d'un œil sévère, et voulut l'écarter du geste.

C'était une manière d'athlète ; il mit dans son mouvement toute la rudesse possible, afin de se débarrasser d'un seul coup de cette importune aventure : — mais l'enfant supporta le choc sans broncher et demeura souriant à la même place.

Le duc regarda de nouveau alors cette frêle créature; aux formes rondes et souples, comme s'il eût cherché le rapport mystérieux de cette force virile et de ces grâces enfantines.

— Je suis pressé, dit-il enfin ; — que voulez-vous?

— Faire votre connaissance, monsieur le duc, et vous rendre service... Mais, je vous prie, ne nous préoccupons plus de ce brave homme... il est à nous.

— Comment, à nous !...

— Oui, monsieur le duc... A vous et à moi... Ma parole d'honneur, vous m'avez intrigué au plus haut point pendant une demi-heure... je vous suivais...

— Et pourquoi me suiviez-vous? interrompit le duc en fronçant le sourcil.

— Je vous suivais, continua froidement l'adolescent. — et je me demandais où vous en vouliez venir... Ma foi, monsieur le duc, votre moyen est naïf, mais sublime!... et j'aurai vraiment du plaisir à seconder un amateur de votre force...

L'homme au manteau dont la figure avait exprimé d'abord de l'impatience, puis une menaçante colère, sembla revenir tout à coup à d'autres sentimens.

Il fit sonner de l'or dans son gousset et prit un air de maître.

— Au fait, dit-il, — je puis avoir besoin d'un coquin... à quoi es-tu bon?

— A tout... Mais je n'aime pas qu'on me tutoie sans ma permission... Mon père, il faut que vous le sachiez, était un bohémien d'Ecosse et ma mère une gitana d'Espagne : cela me fait doublement gentilhomme : un peu de respect, s'il vous plaît, monsieur le duc!... Maintenant, je voudrais savoir ce que nous prétendons tirer de notre badaud en bottes à revers.

Le duc, au lieu de répondre, se prit à réfléchir. Il y eut en lui un instant d'hésitation.

— Non! murmura-t-il enfin, en secouant la tête.

— Non!... répéta l'enfant qui semblait avoir suivi et deviné avec une merveilleuse précision chacune des pensées de son partner, — pourquoi non?... Parce que vous avez défiance?... Misère, monsieur le duc! nous avons déjà fait des affaires ensemble.

— Comment cela?...

— Des affaires délicates... Bien que vous soyez friand et léger comme un mousquetaire, vous êtes jaloux comme un musulman, monsieur le duc... et madame la duchesse est la plus belle blonde du faubourg Saint-Honoré...

— Que veux-tu dire?... prononça tout bas l'homme au manteau qui devint pâle et dont les yeux s'allumèrent.

— Rien, répliqua l'enfant avec un calme parfait,—sinon que votre secrétaire, monsieur Burot, se servait de moi comme d'une longue-vue pour remplir, sans se déranger, les honorables fonctions de sa charge... J'épiais madame la duchesse, et...

— Et qu'as-tu vu? demanda précipitamment le duc.

— Je ne m'en souviens plus, répondit le bel enfant, dont un fin sourire effleura la lèvre rose.

L'homme au manteau lui saisit les deux mains. L'adolescent se laissa faire et poursuivit tranquillement :

— Vous voyez bien que nous sommes gens à nous entendre... Encore une fois, qu'y a-t-il entre le badaud et nous?

Le duc se baissa jusqu'à son oreille et dit d'une voix tremblante :

— Ma femme!... que sais-tu de ma femme?...

— Des bagatelles...

— Réponds! interrompit le duc avec violence, tandis que ses deux mains, comme deux étaux, se refermaient sur les frêles poignets de l'enfant et les serraient jusqu'à les broyer.

Celui-ci, loin de laisser percer le moindre signe de souffrance, se mit à rire aux éclats.

— Oh! oh! s'écria-t-il, — madame la duchesse va-t-elle nous faire oublier le badaud!...

— Réponds!... réponds! dit encore le duc dont le front était pourpre.

L'enfant fronça légèrement le sourcil.

— Vous commencez à me faire mal! murmura-t-il.

En même temps, il raidit les muscles du bras et fit tourner ses poignets, qui glissèrent comme deux barres d'acier entre les doigts de son adversaire ébahi.

Ce dernier n'eut pas même l'idée de recommencer la lutte. — Après quelques secondes employées à considérer l'enfant qui, droit et calme devant lui, le regardait en face, il secoua la tête comme pour chasser une importune pensée, et jeta les yeux autour de lui avec inquiétude.

— Je sais où il est, dit l'adolescent, répondant à ce geste ; — le voilà.

Il étendit la main et montra l'étranger qui continuait sa promenade.

L'homme au manteau parut prendre une détermination soudaine.

— Suivons-le, répliqua-t-il; — marchez devant.

L'enfant obéit aussitôt, sans manifester la moindre défiance et comme s'il eût oublié la récente violence dont on avait usé à son égard.

L'étranger passait auprès de la Rotonde.

En ce moment, de bruyantes fanfares partirent du perron, et le passage se rougit de la lueur fumeuse de dix torches, secouées au dehors. C'était une calèche de masques qui venait de s'arrêter au bas de la rue Vivienne, — calèche fleurie, pavoisée, enrubannée, attelée de six chevaux blancs, sur les têtières desquels se balançaient de monstrueux panaches. — Des sonneurs de trompe à cheval caracolaient aux portières. — Il y avait des masques sur la banquette de devant, sur celle de derrière, entre les deux banquettes, sur le siége du cocher, sur le siége du laquais, sur les deux marchepieds, — partout.

Durant quelques secondes, les trompes sonnèrent, les torches s'agitèrent, lançant au loin sur les passans leurs flammèches innocentes.

Un flot de curieux s'était précipité vers cette partie du jardin. — L'étranger se posa en face de la rue pour mieux voir.

Il se fit un court silence ; puis, le passage s'emplit de hurlemens frénétiques, mêlés à des chansons burlesques. On aperçut de l'oripeau, des fleurs, des rubans, de la toile à matelas, des faces écarlates, des yeux pochés, — et la foule s'ouvrit, rejetée à droite et à gauche par un irrésistible courant.

Une compagnie de dix masques s'élança dans le jardin en poussant un houra formidable.—Il y avait cinq hommes. Le reste de la bande avait pris d'assaut les cuisines des Trois-Frères-Provençaux.

Les cinq hommes étaient remarquablement échantillonnés. Il y avait un dindon, un ours, un melon orné de ses feuilles, un hibou portant sur ses plumes le costume lamentable des pompes funèbres, et un matelot dont le masque figurait la tête d'une tanche.

Celui-ci marchait le premier. C'était un grand garçon efflanqué, long, mais robuste d'apparence.

— Range-toi, calicot! dit-il en poussant rudement l'étranger qui se trouvait sur son chemin.

Calicot était alors l'injure usuelle et suprême.

L'étranger posa son chapeau parterre et mit soigneuse-

ment son manteau plié sur son chapeau. Cela fait, il boutonna du haut en bas sa redingote de voyage, et, sans mot dire, plaça son poing fermé sous le menton du matelot à tête de tanche.

— L'Anglais veut boxer ! gronda l'ours ; — en garde, Josépin !

— Dévore le perfide enfant d'Albion, Josépin ! appuya mélancoliquement le hibou.

— Josépin, massacre le goddam ! glousse le dindon.

Les cinq dames, poissardes, bergères, marquises, soutenues par le melon, entonnèrent en chœur un long cri de guerre.

Josépin, brave comme un masque ivre, leva vaillamment le bras : — mais il perdit plante aussitôt et fit son trou dans la foule, pour rouler un peu plus loin sur le sable.

Une acclamation immense fit trembler les vitres du Palais-Royal.

L'ours, le hibou, le melon et le reste se prirent incontinent par la main et dansèrent une ronde fanatique autour de Josépin terrassé.

Quant à l'étranger, il ramassa son chapeau avec beaucoup de sang-froid, remit son manteau sur son bras et poursuivit sa promenade silencieuse.

Le bel adolescent et celui qu'ils appelaient monsieur le duc s'étaient entretenus à voix basse pendant toute cette scène et paraissaient maintenant s'entendre à merveille. Au bout de quelques minutes de conversation rapide, l'enfant reçut une bourse et s'éloigna en disant :

— Je m'en charge... A bientôt !

Comme il allait se perdre dans la foule, il se retourna et ajouta en montrant du doigt Western :

— Gardez-le-moi !...

CHAPITRE II.

CARMEN.

L'homme au manteau, qu'on appelait monsieur le duc, eut un sourire inquiet, en suivant de l'œil le jeune garçon, qui, alerte et gracieux, s'éloignait en perçant la foule.

— Que va-t-il faire ? pensa-t-il. — Comment espérer ?... Mais demain il sera toujours temps d'en venir aux grands moyens... Ma fortune... mon honneur... ma vie... tout est là !...

Les dix masques, soutenant le triste Josépin, encore tout meurtri de sa chute, venaient d'entrer aux Trois-Frères-Provençaux, où les attendait la classique *bouilla-baisse*.

L'étranger, lui, semblait avoir oublié déjà sa prouesse, et donnait de nouveau toute son attention aux surprises sans cesse renaissantes du bizarre spectacle qui l'entourait ; c'était à chaque instant un aspect inaperçu, un coin inexploré du tableau qui se déroulait devant ses yeux. — Ce bruit et ce mouvement désordonné l'enivraient. — ces lumières l'éblouissaient. — Son esprit lourd et froid s'échauffait peu à peu au contact de ces joies inconnues.

Il y a de cela dix-huit ans. N'allez point vérifier l'exactitude de nos peintures dans cette nécropole glacée qui porte encore le nom de Palais-Royal. — Tout y est mort.

Tout alors y vivait. Le mal, c'était un trop plein de jeunesse, une surabondance de vie qui entretenait l'orgie sans fin et l'éternelle débauche.

Car le Palais-Royal était encore en ce temps le champ-clos redoutable où venaient jouter des cinq parties du monde les paladins errans du plaisir. A la face du ciel y tenait l'impure académie de ces sirènes savantes qui tenaient école de vices et professaient la honte. Tous les soirs, vues alors parcourir en tous sens ces galeries qui étaient leur domaine, et y étaler, avec un faste effronté, au jour des reverbères, les orgueilleux trésors de leurs gorges sans voiles. Elles étaient belles. Elles venaient chaque soir, souriantes et fières de leurs atours de reines, convier la foule à leurs mystères.

Ces allées et ces galeries avaient comme un parfum de volupté à l'encan. C'était l'arène jonchée de fleurs des lascives batailles ; c'était le harem banal, — le temple infâme mais splendide où sacrifiaient les bigots de Vénus.

Et, pour être, là, maîtresse et souveraine, la luxure n'excluait point les six autres péchés capitaux, ses frères. Chacun d'eux avait, en quelque coin, son autel privilégié, ou plutôt ses autels, car le vice doré ne prenait pas toute la place. Il y avait aussi le vice ignoble, les hontes fangeuses, et, dans les repaires obscurs des basses rues voisines, souvent le vice recouvrait le crime...

Mais que parlons-nous de fange parmi tant de sourires, de perles et de fleurs ? Que parlons-nous de sang au milieu des rires joyeux de la fête ? — Notre étranger n'avait certes point de ces idées sinistres. Tout était pour lui matière à se divertir : l'affluence énorme des curieux, les costumes bariolés, la beauté des femmes qu'il regardait non sans un remords de sa conscience puritaine, et dont il apprenait à supporter sans rougir les provocantes œillades...

L'heure du dîner était depuis longtemps sonnée. La faim commençait à le presser. Il entra chez Véfour. — L'homme au manteau l'y suivit et se plaça à une table où il pouvait surveiller tous ses mouvemens sans être aperçu.

L'étranger demanda quelques mets simples avec un fort accent exotique. Lorsque le garçon eut reçu ses ordres, l'homme au manteau l'appela et lui dit quelques mots à voix basse.

— Mais, répliqua le garçon, il n'a rien demandé de tout cela !

— La carte me regarde, dit le duc.

Le garçon s'inclina et revint bientôt avec une bouteille de champagne qu'il plaça devant l'étranger.

Celui-ci pensa judicieusement que c'était la boisson du pays et la trouva fort à son gré. La bouteille se vida. — L'homme au manteau fit signe au garçon, qui apporta une autre bouteille.

Celle-ci servit à arroser les truffes commandées par l'amphitryon mystérieux, qui regardait manger son hôte avec un évident plaisir...

Quand l'étranger se leva de table, il était pourpre et avait aux lèvres un sourire béat. — Le duc se leva en même temps que lui.

C'était le moment où les promeneurs encombrés se dégorgeaient et rendaient aux jardins les dîneurs rassasiés. Le mouvement redoubla tout-à-coup : la gaîté monta jusqu'au transport. Un rire fou, universel, inextinguible courait par les groupes agités. Les chansons gaillardes croisaient les quolibets de haut goût. — Toute cette foule oscillait comme si elle eût trébuché sur ses mille jambes avinées. — On se mêlait, on s'embrassait, on se battait. — Quelque illustre *poissarde* portée en triomphe par d'enthousiastes *malins*, dominait la cohue et lui jetait, d'une voix cassée, des rimes de halle ou d'audacieuses gaudrioles.

Cette joie fiévreuse, ondée était électrique et gagnait l'avinement. L'étranger, achevé par le champagne, en subissait sa part. Il se donnait désormais tout entier au plaisir naïf qui prenait d'assaut sa flegmatique nature, lorsqu'un souvenir grave parut traverser son esprit.

Il tira précipitamment sa montre. Le sourire abandonna sa lèvre. Son regard devint froid et sérieux.

— On m'attend !... murmura-t-il.

Et l'homme au manteau n'avait point perdu ce mouvement. Pour la première fois, il fut pris d'inquiétude et pensa que le bel adolescent pouvait bien avoir emporté sa bourse sans retour. Cette idée acquit sur lui d'autant plus d'empire que l'étranger, traversant le jardin en ligne directe, s'acheminait évidemment vers la sortie du perron donnant sur la rue Vivienne.

Or, une fois l'étranger sorti, le rendez-vous manquait et il n'y avait plus qu'à le suivre pour connaître sa demeure.

Le duc regardait à droite, à gauche; nulle part il ne voyait l'enfant.

Cela dura quelques minutes, car de nombreux obstacles entravaient la marche de l'étranger. Néanmoins, il dépassa le café de la Rotonde, en tournant un œil de regret vers la foule enivrée, et poussa droit au Perron.

Le duc fit un geste de violent dépit.

— J'ai attendu sous l'orme! se dit-il...

Mais, comme il allait, à son tour, mettre le pied dans la galerie, une main légère se posa sur son épaule.

Il se retourne et demeura immobile d'étonnement.

La main gantée de frais qui venait de le toucher appartenait à une femme admirablement belle, et parée avec un goût exquis.

Le duc n'eut point le temps de lui parler.— Elle poursuit sa route d'un pas rapide, lui jetant seulement un regard avec un sourire.

Dans le passage, un peu au delà du *Caveau du Sauvage*, elle joignit l'étranger et glissa doucement son bras sous le sien...

Le duc demeurait bouche béante, suivant cette femme d'un regard stupéfait.

C'était une noble créature à la taille souple et haute. Sa démarche gardait une sorte de chasteté fière parmi son gracieux abandon. — Il y avait là, dans le jardin, dans les galeries, partout, des femmes charmantes, parées comme pour un bal et presque aussi décolletées qu'une rosière de province venant lire des vers officiels à un prince qui voyage. Sous les reverbères et dans l'ombre, on ne voyait que regards de feu, sourires quêteurs, joyaux, satins, chevelures ondées et riches épaules, rebondissant sous le velours.

Mais, entre toutes ces beautés, la nouvelle venue ressortait comme une suzeraine au milieu de ses vassales. Elle était le diamant jeté au centre d'une opulente parure et auprès duquel pâlit tout autre éclat.

Elle aussi, peut-être, était une courtisane. Son costume le disait, car sous le péristyle illuminé du vaste temple, la prêtresse seule avait droit d'étaler impunément ses charmes. — Mais, si elle était courtisane, ce devait être à la manière des Léontium ou des Laïs, des Ninon ou des Delorme, ces belles amoureuses qui faisaient de leur honte un manteau de gloire et cachaient leur couche impudique sous le voile fleuri de la poésie.

Elle était vêtue d'une robe de soie claire à reflets, sur laquelle s'agrafait un sombre corsage de velours. Contrairement à l'usage du lieu, on n'apercevait les purs contours de sa gorge qu'à travers une guimpe de dentelles. Ses cheveux, d'un noir de jais, se séparaient sur le front et tombaient jusque sur ses épaules en boucles larges et mobiles, au lieu de figurer autour des tempes, comme c'était la mode alors, d'étroites touffes de frisures crêpées. Au milieu du front un bouton de diamant, posé en ferronnière, rattachait deux doubles rangs de perles qui couraient au hasard parmi les masses épaisses et lustrées de sa chevelure.

Ce cadre harmonieux entourait l'ovale hardi d'un visage de vierge, au sourire sérieux et jeune, tout plein de mystérieuses promesses.

Ce sourire ne se prodiguait point. On le voyait seulement à de rares intervalles éclairer les lignes sévères d'une bouche ciselée à l'antique et qu'on eût pu croire dérobée à quelque divin chef-d'œuvre de la statuaire, sans l'ombre délicate et comme estompée produite par le fin duvet noir qui dessinait l'arc de la lèvre supérieure. Ce duvet, et surtout la courbe aquiline des deux sourcils, tranchant énergiquement sur la mate blancheur du front, donnaient à l'ensemble des traits, malgré leur exquise perfection, un aspect de décision presque masculine.

Mais la femme était dans le regard.

Plus de vierge : la femme! — Dans ce regard, il y avait toute la fille d'Eve avec ses victorieuses séductions et ses incompréhensibles faiblesses.

C'était une étincelle timide, jaillissant de prunelles d'un bleu sombre, à travers de longs cils de soie.

C'était encore un éclair brûlant, — un dard aigu et sournois, — une flamme orgueilleuse couvant sous des sourcils froncés par une implacable volonté.

Que d'amour et que de colère! que de puissance et que de bassesse!

Derrière ces grands yeux bleus il y avait une âme dont nul, sinon Dieu, n'aurait pu en ce moment sonder les redoutables mystères. — Qui donc aurait compris l'obscur langage de ces prunelles mobiles où se reflétaient tour à tour la tendresse de l'enfant, — la douceur caressante de la femme qui aime, — puis l'audace virile, — puis encore d'indéfinissables sentimens, de téméraires inspirations, des pensées confuses, menaçantes, terribles?

Ces beaux yeux étaient un livre clos dont les caractères échappaient au regard. Ils attiraient, ils fascinaient, et l'esprit se fût évertué vainement à définir l'impression de doute et d'effroi que laissait au cœur le suave rayonnement de leurs prunelles...

En sentant un bras se glisser sous le sien, l'étranger s'était reculé d'instinct. La vue de la femme qui se faisait ainsi d'autorité sa compagne redoubla évidemment son malaise. Il fit un pas pour s'éloigner. Une douce pression le retint.

— Je vous connais, dit la jeune femme d'une voix pénétrante et qui semblait implorer ; — je suis du même pays que vous, et j'ai besoin d'un appui.

L'étranger resta impassible.

La jeune femme répéta sa phrase en anglais.

Les yeux de l'étranger se baissèrent; ses traits simples et francs exprimèrent de l'hésitation.

— Savez-vous mon nom ? demanda-t-il enfin également en anglais.

— Si je sais votre nom! répliqua la jeune femme avec un profond accent de sincérité ; — qui donc ignore à Boston le nom de monsieur James Western!

Ce dernier releva les yeux et rougit. On dût dit qu'il éprouvait un plaisir involontaire à entendre son nom sortir de cette bouche si belle.

— Et vous? demanda-t-il encore; comment vous appelle-t-on, madame?

— Oh! répondit tristement la jeune femme; — les pauvres savent le nom des riches: les riches ignorent celui des pauvres... ma mère m'appelait Carmen, mon père, Flamy... appelez-moi comme faisait ma mère.

Il y avait un charme infini dans la voix qui prononçait ces simples paroles; il y avait dans le regard qui les accompagnait un invincible attrait.

La prudence américaine est chose proverbiale, mais, en Amérique plus que partout ailleurs, se trouvent de ces bonnes gens possédant à fond la diplomatie des affaires et ignorant le monde autant que des enfans au sortir du collége.

Western parcourut des yeux le brillant costume de la jeune femme.

— Comment pouvez-vous être pauvre, dit-il,— et porter de si riches habits?

Elle secoua la tête et mit dans son regard de provoquantes langueurs.

— Venez, murmura-t-elle; — je vous dirai cela.

— Non... je ne puis... laissez-moi! répliqua Western qui se laissait néanmoins conduire ; — j'ai un devoir à remplir... un devoir sacré!

— Plus tard!... dit la jeune femme dont l'œil suppliait irrésistiblement.

Western se sentait devenir ivre...

Carmen l'entraîna jusqu'aux marches du caveau du Sauvage. — Là, Western, par un dernier effort de sa raison chancelante, essaya de revenir sur ses pas, mais un mouvement de la cohue qui l'entourait le poussa. — Il descendit une marche, puis deux...

. . . .

. . . .

A cet instant, le malade de l'aile Valois s'agita sur sa

pauvre couche. — La voix de la cohue venait de monter, plus tonnante, et l'avait tiré de son lourd sommeil.

La vieille dame cessa de réciter sa prière latine. Les trois jeunes filles essuyèrent leurs larmes et tâchèrent de sourire.

Le malade tourna péniblement son regard éteint vers la femme qui se penchait à son chevet.

— Est-il arrivé? prononça-t-il d'une voix creuse et sourde.

Il se fit un silence profond. Nul n'osait répondre.

— Du courage, mon père! dit enfin le jeune homme; — il peut venir encore...

— Nous avons tant prié pour qu'il vienne! ajouta la plus petite des jeunes filles, bel enfant dont la chevelure blonde tombait en boucles abondantes sur un visage angélique.

Les yeux du malade se refermèrent; une pâleur plus livide couvrit ses joues amaigries.

— Il n'est pas venu! murmura-t-il avec effort. — Dieu me donne une mort bien cruelle!

— Bon père! dit la petite fille, dont les grands yeux bleus étaient pleins de larmes, — nous allons prier encore, et il viendra pour vous garder à notre amour...

CHAPITRE III.

LE CAVEAU DU SAUVAGE.

Le duc, arrêté à l'angle d'une arcade de la galerie, avait suivi toute cette scène entre l'Américain et Carmen.

Dès que la tête de Western disparut dans l'escalier du caveau, il se redressa de toute sa hauteur et respira longuement :

— C'est un trésor! pensa-t-il en se retirant; — nous ferons d'autres affaires ensemble...

Le caveau du Sauvage était situé, comme on sait, sous l'entrée actuelle des nouveaux Frères-Provençaux, vis-à-vis du pâtissier Félix, dont les petits pâtés n'avaient point leurs pareils dans tout l'univers, et non loin de ce décrotteur lettré, dont la boutique, ouvrant au coin du perron, était surmontée de ce quatrain mémorable :

O vous qui redoutez les taches et la crotte,
Amateurs de beaux-arts, de propreté, de vers,
Entrez ici, lisez, souffrez qu'on vous décrotte,
Et livrez à nos soins la botte et le revers.

Habituellement, la musique aiguë et stridente du café du Sauvage s'entendait des galeries et même du jardin; mais, ce soir, le bruit des calèches de masques, le son des trompes et le brouhaha de la foule eussent étouffé l'orchestre de l'Opéra. C'est à peine si du haut de l'escalier on saisissait de vagues accords et le roulement cadencé des tambours du Sauvage.

Carmen descendait la première. Western ne demanda pas où on le conduisait, parce que son regard suivait les ondes affaissées de la plus belle chevelure qui fût au monde, ruisselant sur un col de cygne. Il sentait ses idées vaciller comme au sortir d'un rêve. Son front était pourpre; ses tempes brûlaient sous les mèches rudes et grisonnantes de ses cheveux.

A mesure qu'il descendait, une atmosphère lourde et chaude pesait davantage sur sa poitrine et précipitait plus abondamment le sang vers son cerveau. Ses oreilles tintaient; sa respiration était courte et pénible.

Carmen l'entendait haleter derrière elle : un sourire étrange décomposa les pures lignes de sa bouche.

— Venez, venez, répéta-t-elle sans se retourner.

Elle franchit d'un bond léger les dernières marches de l'escalier et traversa le caveau dans sa longueur, cherchant une table vide.

Western la suivait en chancelant.

Ce qui était autour de lui prenait à ses yeux éblouis les apparences d'une vision fantastique. C'était bien encore, à peu de chose près, l'étourdissante bacchanale du jardin, mais la scène ici avait des teintes plus foncées. L'air manquait. La vapeur des lampes fumeuses, le flux incessant des haleines, la poussière, et les mille émanations qui s'échappent d'une foule entassée, tout cela se condensait et planait en brume épaisse dans la salle, mettant un cercle blême autour de chaque lumière, et s'interposant comme un crêpe sombre entre l'œil et les objets. Il y avait encore de la gaîté, du bruit, de la folie, mais cette gaîté sonnait tristement; ce bruit courait, encaissé, assourdi dans le quadrilatère inflexible des murailles souterraines; cette folie serrait le cœur : c'était comme une orgie dans une tombe.

Toutes les tables, sauf une ou deux, placées dans des recoins obscurs ou incommodes, étaient entourées de nombreux buveurs, les uns travestis, les autres portant le costume bourgeois. Autour des tables circulaient, deux à deux, une armée entière de ces belles femmes que nous avons vues déjà dans le jardin du Palais-Royal. — Car le Palais-Royal, aux heures du soir venues, vomissait par tous les pores ses innombrables sirènes. C'était une ruche immense d'Armides, âpres à la besogne, qui foisonnaient, pullulaient, couvrant, comme la plaie égyptienne des sauterelles, les dalles des longues galeries, le sable du jardin, le pavé des rues voisines, et déversant encore le trop plein de leur avide multitude dans ces mille bouges, dorés ou poudreux, nus ou splendides, que recelait dans ses flancs de pierre ce Léviathan de la prostitution parisienne. Il y en avait pour tous les goûts comme pour toutes les bourses, et les gens de police, pasteurs souillés de cette immonde troupeau, n'en savaient point eux-mêmes le compte.

Elles défilaient ici, passant une sorte de revue, ayant pour chacun le même sourire et buvant à tous les écots; elles s'asseyaient rarement, sachant le prix des minutes perdues; elles marchaient, patientes et ne désespérant jamais, jusqu'à ce qu'une proie affamée eût mordu leur hameçon banal...

Dans un intervalle ménagé entre les tables se tenait un orchestre, composé de cinq à six musiciens, spécialement chargés de faire du bruit comme quarante. Au devant d'eux et à leur droite, un homme, nu jusqu'à la ceinture, et dont les reins s'entouraient d'un cercle de plumes éclatantes, s'asseyait sur un tabouret, à portée de plusieurs tambours de grandeurs calculées. Cet homme était le *sauvage* du moment.

Il paraissait être très vieux, quoiqu'il se tînt ferme encore et que ses mains agiles fissent courir les baguettes sur le vélin du tambour avec une rapidité prestigieuse Au milieu de sa poitrine, un tatouage d'une extrême finesse représentait un renard accroupi.— Un autre dessin, beaucoup plus petit, se montrait sous le sein gauche, à la place du collier. A distance, la forme n'en était point parfaitement distincte, mais on eût dit un écusson entouré de sa devise. — Soit qu'il fût grimé à dessein, soit que telle fût réellement la couleur de sa peau, son visage était d'un rouge cuivré. De profondes cicatrices se voyaient à son front et à ses joues. Autour de son cou un collier de verroteries grossières s'enroulait à triple tour et choquait l'un contre l'autre ses grains sonores à chacun des mouvemens rapides et brusques que faisait le sauvage pour passer d'un tambour à un autre. Pour coiffure, il portait un haut diadème de plumes disposées en éventail et pour chaussure une sorte de moccassins de peau recouverte de son poil.

D'ordinaire, ce personnage, tout en exécutant sur ses tambours d'incroyables tours de force, tenait les yeux obstinément fixés au sol. Quand il les relevait par hasard, on voyait sous ses cils blanchis de larges prunelles vitreuses d'où tombait dans le vide un regard de cadavre.

Le caveau changeait fort souvent de sauvage. Celui-ci était apprécié des amateurs. On l'appelait le *grand-chef*, parce que, à deux reprises différentes, il avait élevé la voix pour chanter les grandeurs de sa race, auxquelles il mêlait une étrange et obscure histoire européenne.

Son maître, — car il était en enfance, et le propriétaire du caveau louait ses services à un tiers qui s'était arrogé sa tutelle, — son maître, en ces occasions, lui avait toujours imposé silence.

Western, traversant le café sur les pas de Carmen, vit confusément toutes ces choses et n'en remarqua aucune. L'effet produit sur lui par cette admirable beauté avait été rapide et comme accablant. Il ne s'en rendait point compte. Seulement, ces premières fumées de l'ivresse du cœur et des sens, trouvant son esprit étourdi déjà par les sensations inconnues qui l'avaient assailli dans la soirée, le dominèrent tout d'abord, le jettèrent prosterné, rendu, aux pieds de son vainqueur.

Carmen avait pris place à une table vide. Western s'assit auprès d'elle et passa le revers de sa main sur son front couvert de sueur.

— Je souffre... murmura-t-il ; — mais je veux rester ici... auprès de vous.

— Je le veux aussi, répliqua la jeune femme, dont l'œil chatoyant et doux se fixa sur lui en un long regard.

La paupière de l'Américain battit et se baissa. Sa joue se couvrit d'une subite pâleur. Un tressaillement nerveux courut par ses membres et il balbutia :

— Vous êtes belle !...

Ses yeux ne se relevèrent point. Il croyait avoir trop osé. Il avait crainte et pudeur. — Calcule-t-on sous le choc aveugle et foudroyant de la passion ? Western, à genoux aux pieds de l'idole, ne pouvait là voir que haute et sainte. Le lieu, les circonstances, tout disparaissait à ses yeux devant ce redoutable joug qui pesait déjà sur son âme. Cette femme à laquelle, en un autre moment, il n'eût accordé qu'un regard de soupçon ou de mépris, lui inspirait, à cette heure de trouble, un respect irraisonné, naïf, sans bornes.

Carmen fit signe à un garçon, qui s'approcha et qui mit l'instant d'après sur la table deux verres à vin et une carafe de kirsch.

Tandis que Western demeurait comme écrasé sous le double poids de son malaise et de son bonheur, Carmen versa du kirsch dans les deux verres.

— Buvons ! dit-elle.

Western prit l'un des verres et l'avala d'un trait. Carmen toucha l'autre de sa lèvre. — L'Américain se redressa aussitôt galvanisé par cette énorme dose d'abord, et jeta tout autour de lui un regard d'homme qui s'éveille. — Son œil s'enflamma soudainement lorsqu'il rencontra le radieux sourire de Carmen.

— Ah ! oui... oui ! vous êtes belle ! dit-il en joignant les mains.

La jeune femme emplit de nouveau son verre à moitié. — Western but encore.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il ; — voici un Indien Cherokee... et des femmes demi-nues qui passent dans un nuage... Quelles sont ces femmes ? Pourquoi cet Indien n'a-t-il pas gardé la coiffure de son peuple ?...

Au mot *Cherokee*, le sauvage avait tressailli faiblement.

— Ces femmes, répondit Carmen, sont à ceux qui les paient.

— Et vous ? dit tout bas Western.

Le noble front de Carmen se couvrit d'une rougeur fugitive. Elle secoua la tête d'un mouvement triste et lent.

— Moi, je suis comme ces femmes... murmura-t-elle.

Les yeux de l'Américain flamboyèrent.

— Tant mieux ! s'écria-t-il avec un fougueux emportement. — Je suis riche : je vous donnerai ma fortune et...

— Elle est loin, votre fortune ?... interrompit Carmen.

— Elle est là ! répliqua Western, en frappant sur le côté gauche de sa poitrine.

La paupière de la jeune femme ramena le rideau de ses longs cils sur l'étincelle magnétique qui s'alluma soudain dans son œil.

Elle fit signe une seconde fois au garçon, qui s'approcha aussitôt.

— Le cabinet ! lui dit-elle rapidement et à voix basse.

— Retenu !... répondit le garçon.

Carmen laissa échapper un geste de violent désappointement, et reprit sans élever la voix :

— Pas d'autre chambre ?...

— Le caveau n'est pas un hôtel, répliqua le garçon.

Carmen frappa du pied. — A cette marque de colère, l'Américain qui parlait difficilement le français et n'avait rien compris à ce court colloque, fut plus irrité que Carmen elle-même.

Il menaça le garçon du poing et se tournant vers la jeune femme :

— Ce qu'on vous refuse peut-il s'acheter ? demanda-t-il.

— Pas ici, répondit Carmen en retrouvant son sourire ; — ce que j'y cherchais n'y est pas.

— Où le trouver ? dit Western en se levant vivement.

Carmen l'imita et s'appuya de nouveau à son bras.

— Nous chercherons... ensemble, répliqua-t-elle doucement.

Western jeta son écot sur la table et prit avec Carmen le chemin de la porte.

A peine avaient-ils fait trois pas dans cette direction qu'un éclat de voix véritablement surhumain retentit au haut de l'escalier et descendit en mugissant dans la salle.

Les conversations cessèrent. L'orchestre se tut. Le sauvage jeta autour de lui des regards effarés.

— Eh ! du caveau, — ho ! criait la voix du dehors.

— Ohé ! riposta un malin à tout hasard.

— Le maître de la case ?

L'homme assis au comptoir mit sa serviette sur sa manche et s'élança au bas de l'escalier.

— Monsieur, voilà ! voilà ! dit-il.

La voix tonnante reprit :

— Y a-t-il place en bas pour un melon ?

— Pour un melon, monsieur ?

— Sauvage, pour un melon et pour un hibou ?

Le maître, stupéfait, se tourna vers l'assemblée comme pour demander le mot de l'énigme. — On lui répondit par un long éclat de rire.

— Réponse, s'il vous plaît ! cria la voix mugissante. — Il y a aussi un dindon.

— Passez votre chemin, mauvais plaisant ! clama le limonadier irrité.

— Un dindon, un ours et une tanche, poursuivit la voix.

— Insolent !...

— Et leurs épouses, sauvage !

Le caveau entier se prit à battre des mains et à crier bravo.

On entendit alors une troupe assez nombreuse descendre l'escalier en marquant le pas bruyamment, mais avec méthode et en chantant à tue-tête l'air en vogue parmi les orgues de Barbarie : *Paris à cinq heures du soir.*

Ce bruit inusité parut produire sur le sauvage un effet puissant. Il commença d'abord par redoubler la vivacité prodigieuse de ses mouvements. Sous le roulement pressé de ses baguettes habiles, les tambours sonnèrent tous à la fois, jetant dans le caveau leur assourdissant accord. Puis le son s'éteignit graduellement, les baguettes ralenties frôlèrent le vélin avec molesse.

Le vieillard enfin courba la tête. Ses mains tombèrent le long de son corps.

Après quelques secondes d'immobilité complète, il se leva lentement et prit une pose pleine de dignité emphatique.

— J'ai entendu la voix d'un Yankee, dit-il avec un accent guttural et en étendant le bras pour imposer silence ; — que le Yankee m'écoute... Je vais lui dire ce que j'ai fait pour son peuple.

— Chut ! chut ! crièrent quelques habitués ; — voici le grand chef qui va nous conter l'histoire iroquoise de Lafayette et de son cheval blanc.

La troupe chantante continuait de descendre l'escalier en battant la mesure sur les marches. — Western s'était retourné vers l'Indien et le considérait curieusement.

Celui-ci poursuivit, accentuant bizarrement sa sourde mélopée :

— Nous partîmes de la grande terre des Visages-Pâles sur des canots qui semblaient des villes... nous étions des milliers de jeunes hommes... et j'étais parmi eux un grand chef... Il y a de cela bien des neiges !.. Mon sang était blanc alors... Ne le dites pas, car les Peaux-Rouges ne me nommeraient plus leur père... C'est un mensonge !... Le grand Esprit lui-même peut-il faire qu'un Cherokee ait pris naissance ailleurs qu'au bord des lacs ?...

Il se fit en ce moment dans le caveau un fracas d'applaudissemens et de rires. La voix du vieillard mourut, vaincue par ce soudain tonnerre, et il se laissa retomber, inerte, sur son escabelle.

C'étaient nos cinq chanteurs — et leurs épouses — qui arrivaient au bas de l'escalier, chancelant, hurlant, ivres fous.

Le matelot marchait en tête, avec un incommensurable porte-voix, qu'il introduisait dans sa gueule de tanche pour produire ces mugissemens que nous avons entendus.

A peine entrés, ils se formèrent en rond et entonnèrent un vociférant pot-pourri. Le melon chantait avec une volubilité incomparable le fameux air :

Trottant,
Toujours content,
Ne m'arrêtant
Qu'un instant
Chez les belles ;
Trottant,
Toujours content,
Ne m'arrêtant
Qu'un instant,
Qu'un moment !

L'ours grognait en faux-bourdon, à lui tout seul, un chœur de la *Vestale;* le dindon déclamait le récit de Théramène ; le hibou lançait parmi le concert de lugubres huées; et la tanche mugissait dans son porte-voix : *Ah ! vous dirai-je, maman !...*

Sur cette basse effroyable, les cinq femmes appuyaient un dessus horripilant, formé de cinq airs discordans. — C'était meurtrier, foudroyant, sublime. — Le sauvage, éperdu, se bouchait les oreilles.

Le cercle des exécutans se trouvait devant l'escalier. Carmen et l'Américain — un instant arrêtés par le branlebas qu'avait occasionné l'arrivée de nos masques, voulurent se frayer un passage, mais la tanche aperçut Western et interrompit aussitôt sa chanson.

— Silence partout! cria-t-elle dans son porte-voix.

Tout le monde se tut, excepté le dindon, qui crut devoir ajouter au récit de Théramène ce remarquable hexamètre :

Josépin va parler, écoutez Josépin !

Josépin monta sur une table.

— Serrez vos rangs ! dit-il ; — j'aperçois l'insulaire qui m'a endommagé dans le jardin.

— En croirai-je nos yeux? dit le dindon.

— Il a fait une conquête, ajouta le melon ; — il est avec Carmen, la belle Andalouse qui danse le fandango dans la boue sur le boulevard du Temple.

— Mangeons cet inconnu ! opina tristement le hibou.

— Portons-le en triomphe !

— Prenons-lui son Hélène...

Carmen suivait cette scène avec une visible inquiétude. Ses lèvres étaient serrées convulsivement, ses sourcils froncés, son regard hardi et dur.

— On va vous attaquer, dit-elle tout bas à Western ; — vous êtes fort, ils sont ivres... faites un trou dans cette foule ; je vous suivrai.

Western n'avait rien compris au colloque des masques, mais ils lui faisaient obstacle et l'alcool bouillait dans sa tête. Il ferma les poings et s'élança résolument.

Le melon roula, éventré, dans les jambes des spectateurs, le dindon tomba, le hibou n'eut point un sort meilleur. Le trou était fait.

— Josépin ! à la rescousse ! cria la tanche dans son porte-voix ; — des verres ! des bouteilles ! assommez le goddam !

Western dépassait les dernières tables. — Une carafe siffla à son oreille et alla se briser contre le mur ; — un verre à bière le frappa au même instant à la nuque.

Il se retourna : une bouteille l'atteignit au front.

— A vos pièces !... Feu ! feu ! hurlait Josépin.

Western, furieux, saisit une cruche à bière sur la table voisine et s'élança de nouveau au milieu de ses adversaires.

Une mêlée terrible s'ensuivit. — L'une des *dames* de la troupe masquée était en écaillière et portait, en guise du couteau ébréché de l'emploi, un charmant poignard au manche artistement ciselé.

C'était la compagne de l'ours.

Dans la bagarre, celui-ci reçut à la poitrine un de ces violens coups de poing qu'on sait donner à Boston presque aussi bien qu'aux bords de la Tamise. — Affolé par la rage et le vin, l'ours arracha le poignard de l'écaillère et en frappa Western au sein. — Western chancela.

Mais une main de fer, qui avait détourné la direction du coup, se ferma sur les doigts de l'ours et lui arracha le poignard. — Carmen, c'était elle, mit en même temps sa belle bouche à l'oreille de l'Américain et lui dit :

— Venez, je le veux !

Il la regarda et sa colère tomba.

Carmen l'entraîna rapidement. Ils disparurent au tournant de l'escalier.

Un long cri de victoire les suivit.

— ..... D'un gobelet, lancé d'une main sûre,
Je lui fis n'importe où quelque large blessure...

dit le didon en s'approchant de l'escalier, — car voilà du sang !

— Une mare de sang !... ajouta le hibou ; — nous sommes vengés !

— Rendons grâces aux dieux, conclut Josépin, — et prenons le café.

L'ours gardait ouverte la main qui avait tenu le poignard. Il demeurait immobile et semblait avoir vaguement la conscience de ce qu'il venait de faire.

Carmen soutenait Wester étourdi, sanglant, et le faisait sortir du passage par la rue Beaujolais. De cette rue, elle passa dans celle de Valois.— Elle tira de sa poche un masque dont elle couvrit son visage et fit entrer Wester dans l'un de ces couloirs sans nom, humides, sombres, tortueux, déserts, qui montent à la rue Neuve-des-Bons-Enfans.

Au-dessus de la porte de ce passage, il y avait un petit transparent où se lisaient ces mots :

HOTEL DU SAUVAGE, MEUBLÉ.

On loge à la nuit.

CHAPITRE IV.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

L'histoire des grandeurs et de la décadence du Palais-Royal offre une moralité assez triste, savoir : que le vice et la honte sont des engrais particulièrement propres à faire fleurir le commerce.

Ceci pourra passer pour un paradoxe et personne plus que nous ne serait heureux d'accueillir la preuve du contraire, mais les faits sont là. Il faut fermer les yeux ou s'incliner, quoi qu'on en ait, devant leur inflexible logique.

Tout au plus aurait-on la ressource de dire que le Palais-Royal est un lieu exceptionnel et maudit, donnant à

l'infamie une hospitalité fatale, un nid que le vice réchauffe et soutient, un bazar néfaste à qui, pour prospérer, il faut a débauche et l'orgie...

Avant et pendant l'empire, sous la restauration encore, le Palais-Royal était dans toute sa gloire. Les fortunes commerciales s'y faisaient avec une romanesque rapidité. C'était un paradis mercantile où, la nuit comme le jour, l'or affluait sans relâche en bienheureuses averses de louis, de roubles, de guinées, de roupies, de pagodes, de florins, de ducats, de doublons, de dollars, de sequins, de piastres et de crusades, car, sous ses brillantes galeries, passaient incessamment des représentans de tous les pays, des échantillons de toutes les races. Ses échos savaient toutes les langues de l'univers. Son inoffensif canon marquait midi pour les deux mondes. Tous les points de la carte s'y donnaient rendez-vous, et le Hollandais, rencontrant l'Américain au Cap, à Calcutta, en Cochinchine, l'invitait à dîner chez Véfour.

Le Palais-Royal, on peut l'affirmer, était le forum cosmopolite. Il appartenait à la France autant qu'à Paris, au globe entier autant qu'à la France.

Londres le préférait à ses parcs magnifiques, Saint-Pétersbourg aux quais de sa blanche Néva, Madrid à son Prado, Naples à sa mer azurée, Constantinople aux blondes grèves du Bosphore. Vienne, Amsterdam, Berlin, Stockholm s'y faisaient habiller et chausser. New-York y gantait ses dandies de comptoir, Saint-Domingue y achetait des breloques de similor pour ses marquis au noir visage.

C'est que le Palais-Royal, à ces époques, était une manière de forteresse, autour de laquelle le vice, pris dans son sens le plus large et le plus générique, avait concentré l'artillerie de ses séductions. Rien n'y manquait. C'était le centre unique et choisi de la prostitution dorée. D'un bout à l'autre de sa double galerie de bois, des courtisanes déguisées en modistes trônaient dans leurs cages à jour, ouvertes à tous regards, et luttaient à l'envi de poses lascives, d'œillades provocantes. De vingt pas en vingt pas, dans ses galeries de pierre, s'ouvrait la porte tarée d'un repaire féminin. — On devenait millionnaire à régner sur ces dortoirs impurs, et nous savons une châtelaine qui acheta son manoir, ses futaies, son parc, son étang poissonneux et la place d'honneur au banc seigneurial de sa paroisse de village, à l'aide des bénéfices légitimes d'un érail à bas prix qu'elle *gérait* honnêtement. Hôtel à Paris, château en Picardie, telle est la récompense d'une longue vie de travail, durant laquelle Madame *** *sut toujours mériter*, comme elle l'imprimait autrefois sur ses cartes, *la confiance éclairée des amateurs.*

Et ces repaires, nous l'avons dit aux précédens chapitres, étaient excellement approvisionnés. A l'aide d'un système de commis voyageurs des deux sexes qui embrassait la France tout entière, les plus belles vierges de nos provinces étaient endoctrinées sur place, séduites et expédiées à *l'administration.* Ce moyen était bon ; la misère parisienne faisait le reste. Il y avait certes plus de jolies créatures dans le Palais-Royal et sa banlieue que dans tout le reste du royaume.

A côté de ces séductions amoureuses, on trouvait celles du jeu. L'Avarice avait là presque autant d'autels que Vénus et mille établissemens dédiés à la Gourmandise ouvraient leurs portes aux alentours, offrant un refuge temporaire à la Luxure, et propres éminemment à calmer la douleur des blessés de la roulette, comme à soulager les poches gonflées des vainqueurs du trente-et-quarante.

C'était une organisation merveilleuse et complète : l'amour servait le jeu, le jeu payait l'amour ; l'amour et le jeu poussaient à l'orgie, qui leur rendait bien la pareille. — Vous n'eussiez rencontré nulle autre part, entre les bas instincts de l'homme, une aussi touchante réciprocité d'obligeans offices.

Parfois, la même maison renfermait dans sa seule enceinte les trois spécialités diverses du Palais-Royal. — On buvait au rez-de-chaussée, on jouait au premier étage, on dansait au second, pour monter au troisième où l'ivresse aveuglée trébuchait sur quelque sofa...

N'était-ce pas irrésistible ? Peut-on s'étonner après cela que le lord anglais existât en chair et en os dans cet âge d'or et que le prince russe y fût une vérité ?...

Ils avaient le numéro 154 où perdre leurs billets de banque en passable compagnie. Le numéro 154 était le salon fashionable, qui ne compromettait qu'à demi. Les filous y étaient titrés, les croupiers y avaient des airs de gentilshommes.

Mais tout le monde n'est pas membre du parlement d'Angleterre ou éleveur de paysans dans l'Ukraine. — Les provinciaux, les bons bourgeois allaient un peu plus loin, au numéro 129, bouge décent, enfer convenable où la compagnie était néanmoins *plus mêlée.*

Les calicots descendaient au 113, où les escrocs commençaient à porter moustache, où le banquier sentait le cigare et les tailleurs la pipe. Ce numéro 113 avait une colossale réputation à Pontoise et même à Béziers. Ce fut lui que les fougueux conteurs de l'ère romantique choisirent comme type de la maison de jeu, et nous avons encore le frisson en songeant au demi-cent de pages épileptiques que nous avons lues quelque part à ce sujet.

Enfin, pour clore l'échelle, il y avait le numéro 9, tout près de l'illustre café des Mille-Colonnes, — le numéro 9, Frascati au pied crotté, où les femmes étaient admises, — et quelles femmes !

Le numéro 9 se ressentait énergiquement du voisinage de ce bal inouï, que l'argot téméraire de ses habitués avait surnommé *le Prince.* — On y buvait. Ces dames, pour employer la langue académique, y tendaient leurs lacs perfides et se disputaient la bourse des joueurs heureux. — Sous les tables couvertes d'or se cachaient bien des bottes éculées ; bien des habits trop murs, boutonnés jusqu'au menton, voulaient dissimuler l'outrageuse vieillesse d'une chemise ennemie de la lessive. — Les dandies du lieu avaient d'éclatans gilets, des cravates aux couleurs cruelles et des mains en demi-deuil.

Judith, la grande juive, — *la reine de Sabbat*, comme on l'appelait, — fut longtemps la lionne du numéro 9. Elle plaçait chez Rothschild, son frère en religion, l'argent que les chrétiens gagnaient pour elle. On y voyait Olgala, Moscovite, toujours jeune, toujours folle, bien qu'elle eût été dix ans auparavant la maîtresse de Platoff, l'hetman des Cosaques.

Ces deux belles personnes faisaient des passions effrénées parmi les étudians en droit et les marchands de chaînes de sûreté.

Manque-t-il un dernier terme à cette damnable progression ? — Nous pouvons descendre plus bas encore, plus bas que la Montansier, que *le Prince*, que le caveau du Sauvage ou celui des Aveugles !...

Nous n'avons qu'à faire un pas hors de l'enceinte, et nous trouverons d'un côté l'hôtel d'Angleterre, hideux réceptacle où la misère et le vol avaient leurs fêtes ; de l'autre, les bouges souterrains des rues de Valois et Beaujolais, taudis immondes que nul crayon n'aurait l'audace de peindre en détail, cavernes où des bandits débraillés se disputaient, avec des cartes sales, quelques pièces de six liards dérobées, pendant que, autour d'eux, des sirènes poussives, invalides lépreuses de l'infamie, offraient au rabais leurs repoussantes caresses...

Un pas encore et la rue du Rempart nous montrera, tout au fond du calice social, la dernière couche de lie. Ses *cuisines bourgeoises* s'ouvriront et nous laisseront voir cet amour sacrilége et hideux, dont le nom fait rougir le front de bronze des prostituées...

Nous l'avons dit. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les bourses.

C'était le bon temps.

Les marchandes de tabac épousaient des boyards, les cafetiers faisaient monter la rente, les décrotteurs devenaient éligibles, et les bijoutiers en faux se passaient la fantaisie de marier leurs filles à des pairs de France.

Qui reconnaîtrait, hélas! à ce pouétique tableau les triste galeries, fécondes en faillites, où se promènent, le soir, quelques rares provinciaux, arriérés d'un demi-siècle! Ces bonnes gens errent le long des grilles, cherchant la foule, cherchant la joie, cherchant le Palais-Royal. — Que trouvent-ils? Le silence, la solitude.

Çà et là, le gaz éclaire encore les dorures d'un brillant magasin, dont le livre de vente ne s'allonge pas d'un feuillet tous les mois.

Le café Lemblin, ce bruyant asile des libéraux de la restauration, s'est fait tranquille et muet; le café Valois, quartier général des mauvaises têtes du parti *ultra*, est mort, — mort avant Chodruc-Duclos! Les enchanteresses du jardin ont fui, poussées par le fouet de la police. La roulette, le craps, le trente-et-quarante, sont tombés devant un vote de la chambre. Il n'y a plus rien, sinon quelque chose de triste et de glacé, — des vieillards assis sur les bancs de pierre, — un jet d'eau boiteux, — quelques lorettes en disponibilité mêlées à des bonnes d'enfans rougeaudes, — et quatre baraques autour desquelles les collégiens viennent, le jeudi, lire le journal.

La galerie d'Orléans seule, qui n'existait pas au temps dont nous parlons, a conservé un souffle de vie. On y vend des tabatières, des brosses à dents et de petits livres obscènes.— Les gens de Pézénas et de Brives-la-Gaillarde s'y donnent parfois encore rendez-vous...

Qui donc a fait ces lamentables ruines? — La police et la loi, au nom de la morale.

Ce lieu vivait du vice. Le vice l'engraissait et le faisait beau. La honte était sa prospérité, la débauche sa condition d'être. Il n'y avait rien en lui qui ne fût mauvais, corrompu, flétri. Vous eussiez retourné ses fondemens sans y trouver un atome généreux ou noble. Le patriotisme lui-même, cette vertu si vivace qu'on retrouve encore au fond des cœurs les plus abandonnés, lui était inconnue.— Rappelez-vous seulement que l'apogée de sa grandeur fut durant le séjour des étrangers à Paris. Souvenez-vous que l'invasion lui fut bonne et qu'il accueillit l'entrée des Cosaques par un long cri d'allégresse. Souvenez-vous qu'il envoya ses mille courtisanes se coucher, ivres de vin et de oie, aux pieds de l'ennemi vainqueur!

Et c'est ce cloaque, unique en son espèce, que vous avez voulu traiter par des moyens ordinaires! Vous avez prétendu l'amender, l'assainir! Vous lui avez ôté un jour ses jeux, ses repaires, sa prostitution effrontée, ses mystères babyloniens, son ignominie!...

Mais tout cela, c'était son âme. Le voilà maintenant; — vous l'avez assassiné.

Pourquoi ce meurtre?...

Nous n'hésitons pas à l'affirmer, la police et la loi se sont cotisées pour aboutir à néant, sinon à quelque chose de pire. Ce grand coup d'épée dans la boue a fait plus de mal que de bien, et si les circonstances exigeaient la représentation de quelque vertueuse comédie, on en aurait pu choisir la fable avec plus de bonheur...

Mieux valait à coup sûr cette audacieuse agglomération de tous les vices concentrés sur un seul point, que leur éparpillement funeste et le voile hypocrite dont on les a couverts. Le Palais-Royal tenait sa place nécessaire dans l'équilibre de la grande cité. — Il y avait, grâce à lui, à Paris, un lieu d'où les mères effrayées éloignaient leurs enfans, un gouffre connu, signalé, un abîme au bord duquel on avait mis en quelque sorte une enseigne. Maintenant l'égout n'est nulle part. Ne serait-ce pas qu'il est partout? — La porte infâme ressemble au seuil honnête. Le tripot usurpe les allures d'une réunion de famille. — La courtisane croise un camail de soie sur sa gorge et s'appelle une lorette.

En vérité, s'il n'était point possible de combler le fossé, pourquoi avoir enlevé les garde-fous?...

La morale est assurément un mot bien sonnant et qui fait son effet dans une harangue politique. Mais c'est en vain que nous cherchons ici la chose sous le mot.— Le cas qui nous occupe est double. Il renferme les jeux qu'on a taris semblant de détruire et la prostitution qu'on a poussée doucement du revers de la main pour l'établir un peu plus loin.

Quant à celle-ci, de grâce, la morale, cette grande règle de l'humanité, est-elle bornée aux limites d'un carré de moellons? Puritains qui balayez fièrement le Palais-Royal, pourquoi laissez-vous la fange s'amonceler aux boulevards? — Logiciens, ne savez-vous pas que, dans un incendie impossible à éteindre, il faut faire la part du feu, le concentrer, le resserrer, l'isoler? Pourquoi, au lieu de cela, voyant brûler quelques maisons, en avez-vous chassé la flamme sur les demeures voisines qui étaient saines?

La morale! — Mais la morale n'a rien à faire dans ces déménagemens du vice qui donne congé ici pour contracter plus loin bail devant notaire. La morale d'ailleurs est absolue et ne connaît pas de moyens termes. Pourquoi parler de morale quand il ne s'agit que d'une parade manquée?

Pour tant de bruit, ne voilà-t-il pas un grandiose résultat! On a purifié le Palais-Royal afin que les mères y pussent promener leurs filles, sans les exposer à coudoyer la honte.— Et les mères, ingrates, promènent leurs filles ailleurs! et justement elles les promènent volontiers sur cet asphalte inondé de lumière où la honte proscrite a trouvé un refuge...

Restent les jeux. Sur cette question la voix publique s'était, dit-on, dès longtemps prononcée. La loi par laquelle le gouvernement se dépouilla d'un revenu immense, prélevé sur les facilités offertes à de dangereuses passions, fut accueillie par des applaudissemens universels.

Réellement cette loi avait une victorieuse apparence de moralité.

Mais, en définitive, qu'a-t-elle fait cette loi? — Elle a envoyé à Bade ou à Hombourg monsieur le fermier-général des jeux qui a laissé derrière lui la roulette.

La roulette est chez nous, la roulette et le craps, et aussi le trente-et-quarante. Nous nous ruinons entre nous. Monsieur Bénazet seul et les Anglais sont en Allemagne.

Personne n'est sans savoir qu'il existe à Paris une énorme quantité de maisons de jeux clandestins. Chacun en connaît vaguement deux ou trois. — Beaucoup prétendent qu'il en est de tolérées par un mystérieux privilége...

Ceci est un secret; nous n'avons nul souci de le pénétrer. Il nous suffit d'avoir pour certain que les anciens jeux sont remplacés par un nombre décuplé de tripots privés qui, sous le nom de cercles, de clubs, de sociétés, ou même en se passant d'une dénomination quelconque, entre-bâillent, vers le soir, leurs portes perfides où se glissent de pauvres employés, des étudians, des enfans!

Au moins, la roulette officielle ne dépouillait que des hommes faits.

Et puis, dans les maisons publiques, tout se faisait à découvert, tandis que, dans ces obscurs comités, tenus par des gens en guerre avec la loi, quel contrôle est-il possible d'exercer?

Au Palais-Royal, à Frascati, on demandait les passeports. C'était, il est vrai, une garantie bien précaire, mais cette garantie, si faible qu'elle soit, peut-elle exister dans ces prétendus tables d'hôte pullulant dans Paris, où des femmes charmantes font les honneurs d'un somptueux dîner qui prélude aux escroqueries du soir? Il n'y a plus là de surveillans à gage; il n'y a que des dupes sans défiance, et des fripons profès, avides, adroits, intrépides...

Affaire de police, nous dira-t-on. C'est vrai.— Mais c'est qu'il n'est pas bon pour le public qu'une affaire soit dans ce cas. Les *escarpes* aussi sont affaire de police,— ce qui porte les hommes sages à revoir avec soin leur testament quand ils sont forcés de sortir après la nuit tombée.

Donc, nous regardons comme nuls en partie et en partie malheureux les résultats directs de la purification du Palais-Royal. Mais on ne saurait nier sans injustice l'influence exercée par la décentralisation graduelle qui s'en est suivie, sur la banlieue de cette vieille cité du vice. Cette

banlieue est ignoble de nos jours, elle était effroyable il y a vingt ans.

Elle s'avançait en radiant dans Paris jusqu'à une certaine profondeur, entourant le palais d'un cercle sombre qui faisait d'autant ressortir ses splendeurs douteuses. A l'ouest, c'étaient les rues du Rempart, Jeannisson, Traversière et ces passages tortueux qui mènent au carrefour des Moineaux. — En tournant vers le sud, on rencontrait les rues de Valois, Batave et Saint-Thomas-du-Louvre, puis ces quatre ruelles polluées qui courent parallèlement de la rue Saint-Honoré aux décombres de l'aile inachevée du Louvre. D'un bout à l'autre de ces quatre rues, on voyait un long chapelet de lanternes, annonçant aux gens sans aveu de toute sorte qu'ils trouveraient là un asile pour la nuit.

A l'est, la cour des Fontaines, donnait entrée dans la fameuse cour Montesquieu où s'ouvrait un caveau pareil à celui du Sauvage. La cour Montesquieu n'a point perdu encore entièrement le caractère qu'elle avait alors. On peut s'en faire une idée en visitant le passage de la Pompe et les abords de l'hôtel d'Athènes. — Quant à la cour des Fontaines, elle a subi le sort du Palais-Royal dont elle est une annexe. On n'y voit plus comme autrefois cette foule de marchands d'épinglettes, de chaînes de sûreté, de boucles, de ceintures, qui encombrait la façade du café Boudignot. Elle servait en quelque sorte de foyer aux mille variétés de filous qui se partageaient l'exploitation du jardin et des galeries.

A l'est encore, en remontant vers le nord, vous trouviez la rue des Bons-Enfans qui était dix fois plus obscure et plus mal hantée qu'aujourd'hui; les derrières de la Banque, tout pleins d'hôtels tarés: et enfin ces couloirs humides qui, de la rue Neuve-des-Bons-Enfans, descendaient aux caveaux bachiques de la rue de Valois.

Toutes ces rues étroites, à peine viables, étaient encombrées d'une population pauvre, fainéante et livrée à tous les excès. Point de boutiques, des cabarets succédant incessamment à des cabarets, et n'interrompant leur ligne que pour faire place à l'allée borgne d'un hôtel garni ou d'une maison suspecte.

C'était la pépinière inépuisable où se recrutait l'armée de malfaiteurs qui tenait nuit et jour en échec le Palais-Royal et ses avenues. Chacune des immondes tavernes qui ouvraient sur la rue leurs devantures couvertes d'épais rideaux, était le quartier-général de quelque bande d'industriels des deux sexes faisant la chasse aux portefeuilles et aux montres dans la cohue, ne dédaignant pas même de pêcher au foulard, et vivant des produits partagés du vol et de l'infamie.

Le dehors, comme on le voit, ressemblait beaucoup au dedans, ceci d'autant plus que l'un était l'hospice de refuge de l'autre. A part les malheureux, nés dans la fange des coupe-gorges que nous venons de nommer, il y avait des viveurs déchus, des joueurs ruinés, de brillans chevaliers d'industrie démasqués et rejetés parmi leurs pairs en haillons. On tombait du jardin dans la rue, — et la tradition des galeries rapporte que ce gros homme à la longue redingote qui, posté sous une porte de la rue Beaujolais, arrête les passans pour leur offrir à voix basse les objets sans nom de son mystérieux commerce, était autrefois un banquier millionnaire à qui la roulette fut impitoyable.

Quant aux femmes, le sort ne se mêlait point de leurs affaires. Leur avenir était certain. L'âge suffisait seul à les mettre au rebut. Quand nul Anglais ne prenait le caprice de les faire ladies, elles franchissaient un beau jour l'enceinte où la honte du moins se couronnait de fleurs, passaient, tête basse, la rue Saint-Honoré, et s'en allaient mourir dans quelque trou, martyres des misères infinies qui sont au bout de la débauche.

Entre toutes ces rues presque exclusivement habitées par l'écume de la population parisienne et composant ce ténébreux dédale que nous avons appelé la banlieue du Palais-Royal, la rue Neuve-des-Bons-Enfans se distinguait par une physionomie à moitié honnête. On eût dit qu'elle étai tenue en respect jusqu'à un certain point par les factionnaires de la Banque de France. Il n'aurait point fallu cependant s'y fier aveuglément. Les maisons de cette rue ont double visage, et, à deux étages au dessous de son pavé, c'est-à-dire dans les caves de la rue de Valois, Dieu sait que les actionnaires de la Banque n'avaient rien à voir!

Il se trouvait dans cette rue trois ou quatre garnis de mauvais renom et fort en vogue parmi les chevaliers de ces dames. Rien n'y gênait l'orgie. L'ivresse y avait droit d'asile et s'y voyait traitée avec la considération due au gagne-pain de la maison.

Les chambres de ces hôtels n'avaient aucune prétention au luxe, mais elles étaient bien loin cependant de respirer cette repoussante misère des *loge-à-la-nuit* de la rue Froidmanteau, de la rue de la Bibliothèque et autres casse-cous tapis derrière le Louvre. Ces chambres ressemblaient assez à celles des bonnes auberges de province. Il fallait y avoir passé une nuit pour savoir au juste ce qu'elles valaient. — Nous voulons parler d'une nuit embellie par la chère trilogie de monsieur Scribe: le vin, le jeu, les belles...

C'est à la porte de l'un de ces hôtels que nous avons laissé Carmen et l'Américain Western. Le maître de l'établissement, qui louait fort cher les services de l'Indien véritable ou prétendu au limonadier du Caveau, avait mis son garni sous les auspices de son vieux pupille et l'avait baptisé: HOTEL DU SAUVAGE.

Dans cet hôtel qui portait son nom, le Sauvage avait un trou noir et un grabat.

Du côté de la rue de Valois, on montait à la porte principale du garni par un escalier de pierre, humide et glissant, qui servait en même temps de passage pour rejoindre la rue Neuve-des-Bons-Enfans.

Western avait le visage inondé de sang et portait des marques nombreuses de la lutte récente; Carmen, qui avait mis un masque, le fit entrer néanmoins sans hésiter. La maîtresse de l'hôtel, femme supérieurement dressée à ne rien voir, les reçut en souriant.

— Une chambre pour monsieur et madame! cria-t-elle en agitant sa sonnette.

Un garçon se présenta, tenant d'une main une clef, de l'autre un bougeoir.

CHAPITRE V.

L'AGONIE D'UNE RACE.

Il était neuf heures du soir environ. Le jardin du Palais-Royal commençait à se désemplir lentement. La joie avait perdu quelque peu de sa ferveur. La fatigue allait poindre.

Il faisait froid. Les masques, à bout d'invectives rimées, cherchaient un refuge dans les cafés où le punch redonnait du ton à leurs voix enrouées; les provinciaux, amateurs fidèles du théâtre, couraient prendre date à la queue de la Comédie-Française. Les filous vidaient chez le recéleur voisin leurs poches gonflées de butins hétéroclites, et les pâles suivans de la Fortune, un instant distraits par les folies du carnaval, montaient quatre à quatre les escaliers des maisons de jeu.

De ces défections diverses il résultait dans le jardin un silence comparatif. Ceux qui restaient, en effet, n'avaient plus à faire ou à dire que des extravagances de méchant aloi. Le public ne daignait plus applaudir ces acteurs de bas ordre qui prolongeaient outre mesure la comédie. On passait, indifférent désormais. — Le carnaval en plein air était clos jusqu'au lendemain, où la descente de la Courtille devait réveiller son agonie et le faire jeter en mourant un dernier et plus vif éclat.

Ce fut un instant de soulagement pour la pauvre famille rassemblée autour du malade de l'aile Valois. Pendant trois heures les bruits croisés du jardin et de la rue l'avaient tenu dans un état d'excitation qui redoublait sa fièvre. Il venait de s'assoupir.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans. Son visage, d'une maigreur effrayante, gardait néanmoins quelques traces à demi effacées d'une fierté mâle et forte, dont le caractère se reflétait avec énergie sur le noble front du jeune homme debout derrière son lit. Ce lit était composé d'un seul matelas affaissé par le poids constant du malade et se drapait à l'aide d'une grossière couverture de laine grise. Il n'avait point de rideaux. — Dans la ruelle pendait à la muraille un bénitier d'émail de forme antique. Ce petit meuble contrastait singulièrement avec l'aspect de la chambre nue. — Ce devait être quelque relique de famille.

Au centre des feuillages figurés sur l'émail, et dans un cartouche aux aux délicates échancrures, se voyait en effet un écusson timbré de la couronne en feuilles d'ache des maisons ducales, et autour duquel courait en festons cette devise chevaleresque : QUE DIEU VEULT MAILLEPRÉ !..

Tout le reste de la famille, excepté le jeune homme et le paysan, profitant du sommeil du malade, entourait une petite table où il y avait du pain et du fromage.

Les jeunes filles mangeaient avidement ce mets grossier, servi avec parcimonie. Elles étaient debout, parce qu'il n'y avait dans la chambre que deux siéges, occupés par les deux dames.

La moins âgée de celles-ci pouvait avoir trente-cinq ans. Ses traits, pleins de douceur et de dignité, portaient le cachet de cruelles souffrances. Le chagrin avait creusé un cercle bleuâtre sous ses grands yeux, dont le regard restait pourtant calme et pieux au milieu de l'expression désolée de sa physionomie. — Elle ne mangeait point.

L'autre dame avait au moins soixante-dix ans. Assise sur son fauteuil de paille dans une position raide et guindée, elle portait à sa bouche le pain et le fromage avec un air de reine, et mettait de la fierté à emplir d'eau son verre par le paysan, qui se tenait debout respectueusement derrière elle.

Le chambre n'avait pas d'autre meuble que la table, les deux siéges et le lit. Une seule lumière l'éclairait à moitié, laissant dans l'ombre le paysan, le jeune homme et le malade, ainsi que les murailles sombres, recouvertes d'un papier en lambeaux, et concentrant ses rayons ternes sur les cinq femmes réunies autour de la table.

La mine affamée des trois pauvres jeunes filles, dont les gracieux visages gardaient des traces de larmes, la tristesse découragée de leur mère et l'orgueilleuse raideur de la vieille dame, trônant superbe et hautaine au milieu de cette misère absolue, tout cela formait un tableau étrange, touchant d'un côté, austère de l'autre, et qui prenait une teinte de profonde désolation dès que l'esprit se reportait à ce grabat où un homme était à l'agonie...

Et cette scène avait lieu au Palais-Royal, un soir de mardi-gras, non loin des salons encombrés de Véry et des Frères-Provençaux, au-dessus des galeries inondées de lumière.

Et vraiment, ce n'était pas ici comme dans les mélodrammes, où l'on voit les *seigneurs* faire bombance, tandis que leurs innocens vassaux meurent de faim à la porte du castel. La médaille était retournée. Au dehors, le peuple, ivre, chantait, riait, buvait; au dedans, les débris d'une race seigneuriale avaient froid et se partageaient un dernier morceau de pain...

La vieille femme était madame la duchesse douairière de de Maillepré.

Les autres étaient monsieur le marquis de Maillepré, son fils, qui n'avait jamais pris le titre héréditaire, parce que la mort du dernier duc ne se trouvait point légalement constatée, — la marquise, sa bru, — Gaston de Maillepré, son petit-fils, — et enfin les trois demoiselles de Maillepré, ses petites filles.

Le paysan avait nom Jean-Marie Biot, et venait de Bretagne, où les Maillepré avaient possédé autrefois d'immenses domaines.

Gaston était désormais le seul héritier mâle de la branche aînée de Maillepré-Maillepré. Il avait quinze ans. Sa taille élégante et virile déjà semblait développée avant l'âge. Il était beau, mais il y avait parmi sa beauté un caractère de mélancolie grave et pensive qui lui donnait trop l'air d'un homme. Le malheur agit ainsi parfois sur les généreuses natures et les vieillit, ne pouvant les briser. Le regard de Gaston n'avait plus cette fougue timide de l'adolescence; il était rêveur et paraissait froid. Son front large, couronné de cheveux noirs dont les mèches éparses se rejetaient en arrière, annonçait fièrement l'âme d'un gentilhomme ; mais sur ce front de quinze ans ne souriait plus l'insoucieuse joie du printemps de la vie.

Ce front avait médité ; ces noirs sourcils s'étaient froncés, défiant l'assaut de la souffrance. Il n'y avait là qu'un lointain reflet des grâces de l'enfance. Ce qui dominait, c'était une force noble, mâle, presque austère.

Ses membres étaient vigoureux, malgré sa crue hâtive ; mais sa poitrine, peu développée, rentrait légèrement et laissait saillir en avant, lorsqu'il ne s'observait point, les angles de ses épaules. C'était, avec la mate pâleur de ses joues, aux pommettes desquelles se montrait pourtant un reflet rose, le seul indice qui pût donner à penser que la santé faisait défaut à cette précoce puberté.

L'aînée des jeunes filles avait un an de plus que Gaston. Elle ne lui ressemblait point. Ses traits, d'une régularité parfaite, semblaient avoir emprunté au visage ridé de la duchesse douairière quelque chose de sa hautaine sécheresse. Elle était du reste l'élève favorite de la vieille dame. On ne l'appelait que *mademoiselle* de Maillepré.

Son nom de baptême était Berthe.

La seconde avait nom Charlotte. Elle était moins belle que Berthe, dont les traits eussent tenté invinciblement le pinceau d'un peintre, mais elle avait plus de grâce et de charme. L'ensemble de sa physionomie exprimait une fermeté vive, un courage plein d'entrain et de gaîté.

La troisième était encore une enfant Jamais Greuze ni Lawrence n'entrevirent de plus radieux visage d'ange. Quand on la regardait, toutes les misères de la pauvre demeure disparaissaient. La naïve magie de son sourire éclairait l'obscurité, ornait le dénûment...

Elle s'appelait Sainte.

Il n'y avait plus de pain sur la table. La duchesse douairière lavait ses mains blanches et osseuses dans une aiguilière de faïence que lui présentait le paysan. — Les regards de la marquise glissèrent de la table vide à ses trois filles qui avaient froid sous l'indienne légère de leurs robes. Une larme roula sur sa joue. — Sainte quitta sa place et mit sa blonde tête dans le sein de sa mère.

— Il viendra, dit-elle ; — il va venir !

La marquise la pressa doucement contre son cœur et eut un sourire sous ses larmes...

On entendit un pas d'homme sur les marches de l'escalier.

Gaston prêta l'oreille. Une pénible anxiété assombrit le nuage qui était sur son front.

— Dieu aurait-il pitié de nous ! murmura la marquise.

Les trois jeunes filles se retournèrent vivement vers la porte. L'espoir rayonnait sur tous les visages, et Sainte disait en joignant ses petites mains :

— Que Dieu est bon ! c'est lui ! c'est lui !...

La duchesse douairière seule demeura immobile et froide.

Quant à Gaston, loin de se réjouir, il leva les yeux au ciel et croisa ses bras sur sa poitrine, dans cette attitude qu'on prend d'instinct pour recevoir un choc douloureux.

On frappa trois coups brusques à la porte.

La marquise tressaillit et devint pâle.

— J'avais oublié !... pensa-t-elle tout haut avec un accent de terreur.

— Ouvrez, Jean-Marie, dit Gaston.

— Ce n'est pas encore lui ! soupira Sainte, qui se réfugia derrière le siége de sa mère.

Jean Marie Biot s'était avancé vers la porte.

Il se fit dans la chambre un profond silence. Au moment où le paysan tournait le bouton, la voix de la du-

chesse douairière s'éleva, impérieuse et solennelle.

—Mademoiselle de Maillepré, dit-elle, pourquoi omettez-vous de nous réciter les *Grâces*?

Berthe n'eut pas le temps de répondre.

La porte s'ouvrit. — Un énorme chien de boucher se précipita dans la chambre, soufflant bruyamment, fourrant çà et là son museau fauve, et frottant son poil rude contre les jeunes filles, muettes d'épouvante.

— La paix! Bijou, la paix! dit une voix de basse-taille à l'extérieur.

Le chien se planta carrément au milieu de la chambre et se prit à battre de la queue comme pour saluer l'entrée de son maître.

Celui-ci passa le seuil. — C'était un petit homme de quarante ans au plus, maigre, anguleux, portant un long cou entre deux épaules pointues et larges. De quelque côté qu'on le regardât, les profils de son visage fuyaient brusquement et faisaient saillir outre mesure un nez pyramidal, aux arètes luisantes et comme affilées. Il n'avait point de menton. Sa lèvre inférieure rentrait, recouverte entièrement par sa jumelle, qui elle-même se reculait avec modestie à partir des racines de ce nez dont nous avons dit la forme triomphante. A droite et à gauche, les joues s'effaçaient avec une complaisance pareille. Le front enfin, orné de cheveux rares et d'un jaune grisonnant, fuyait énergiquement et faisait au menton absent un pendant symétrique.

Restait le nez, saillie unique, flanquée de deux yeux ronds, à la fois endormis et malins comme des yeux d'oiseau de proie qui s'ennuie au perchoir.

Il ne faudrait point que le lecteur prît ce petit homme pour un personnage vulgaire. Il avait nom monsieur Polype. Ce n'était rien moins que le principal locataire des trois étages supérieurs de la maison, qu'il affermait à l'administration du domaine d'Orléans pour les sous-louer en garni.

Il était, en outre, propriétaire pour un quart du célèbre caveau où s'assemblait, dans la rue de Valois, la *Société des Fricotteurs*.

Il était, de plus, commanditaire d'une nuée de marchands de breloques en carton doré, de chaînes de sûreté, de chansons lubriques et autres pacotilles empoisonnées qu'on criait à vil prix aux avenues du Palais-Royal.

De plus encore, il avait bien quelques petites accointances avec la police et des rapports d'estime avec les principaux voleurs à la tire du jardin et des galeries.

Les langues méchantes le disaient recéleur; ses amis prétendaient qu'il n'était qu'usurier. Mais la belle plume de son aile, ce que personne ne pouvait lui ôter, c'est que, à part ses autres industries, il était maître après Dieu du grand *Hôtel du Sauvage*, cythère à six étages, sur cinq fenêtres de façade, qui valait positivement son pesant d'or.

—Bien le bonsoir, dit-il sans saluer et avec une voix dont Lablache eût envié les notes caverneuses: — le malade va mieux?... Ça me fait grand plaisir.... Couchez, Bijou!

Le chien s'assit, droit et attentif, l'œil sur le nez de son maître.

— Le malade ne va pas mieux, monsieur, répliqua la marquise avec douceur et tristesse,

— Non?... grommela monsieur Polype; — voyez-vous ça... Eh bien! tant pis!... Je viens pour notre petite affaire...

—Mademoiselle de Maillepré, dit en ce moment la vieille dame qui gardait toute la raideur de sa pose hautaine, — ne vous ai-je pas priée de réciter les *Grâces*?

— Madame... balbutia Berthe, — la présence de monsieur...

La duchesse douairière promena lentement son regard autour de la chambre.

— Qui donc appelez-vous monsieur, mademoiselle de Maillepré? demanda-t-elle.

Monsieur Polype prit la chaise que venait de quitter la marquise pour le recevoir, et s'y installa sans façon.

— La bonne dame radote donc toujours? dit-il; — le fait est que la petite n'est pas accoutumée à voir des gens comme il faut... Je la déconcerte... Mais il ne s'agit pas...

— Mademoiselle! interrompit la vieille dame d'un ton sec et impérieux, faut-il que je vous ordonne?...

— Veuillez m'excuser, madame, murmura Berthe en baisant respectueusement la main de son aïeule.

Elle se redressa et récita les *Grâces* en latin d'une voix tremblante.

— *Amen*! répondit à la fin de la prière la basse-taille retentissante de monsieur Polype, qui eut un bruyant éclat de rire.

Le malade gémit dans son sommeil et s'agita sous sa couverture.

La figure pâle de Gaston sortit de l'ombre où il s'était tenu jusque alors. Son regard se fixa sur le visage souriant de Polype, avec une expression de douleur profonde et menaçante...

Gaston, jusqu'à ce moment, s'était tenu à l'écart, silencieux, l'œil baissé, faisant effort pour garder son sang-froid.

Mais, au mouvement du malade qui suivit l'éclat de rire de Polype, Gaston pressentit un prochain réveil et fit un pas vers la table.

— Monsieur, dit-il tout bas et en tâchant de se contenir encore, — mon père sommeille....

Polype releva sur lui son œil en bonne humeur.

— Ah! vous voilà, mon grand garçon! s'écria-t-il; — j'avais cru vous voir en Pierrot au Café-spectacle... Ah! ah! mon gaillard; à votre âge, moi, j'en faisais de belles!..

— Silence, monsieur, par pitié! interrompit Gaston.

— Comme vous voudrez, jeune homme... Venons au fait... mon argent, s'il vous plaît!

A cette parole, chacun demeura muet. La marquise baissa la tête. Gaston, dont on apercevait maintenant dans l'ombre le front pâle, laissa tomber ses bras avec découragement. — On entendit, parmi ce morne silence, le souffle oppressé du malade.

— Mon argent, répéta monsieur Polype.

— Vous serez payé, monsieur... murmura la marquise.

La vieille dame, en ce moment, sortit de sa poche une magnifique boîte d'or aux armes émaillées de Maillepré. Elle l'ouvrit lentement, après avoir passé sa main sur le couvercle, comme pour en faire reluire les délicates ciselures, et y puisa quelques grains de tabac d'Espagne.

Les yeux ronds de Polype brillèrent. Son nez remua. Ses doigts s'allongèrent d'instinct.

— Je crois bien que je serai payé! dit-il; — cela vaut, au bas mot, vingt-cinq louis, et vous ne me devez guère que quatre cent soixante-quinze francs... Nous ferons abstraction des centimes...

Il regardait toujours la boîte, qui pouvait valoir mille à douze cents francs. La duchesse venait de la poser sur la table à côté d'elle.

— Voulez-vous bien permettre, ma bonne dame?... reprit Polype, dont la basse-taille trouva des notes moins terribles, et qui essaya un sourire en refermant ses doigts sur le bijou convoité.

— Quel est cet homme? demanda la duchesse.

— Plaisante question!...

— Est-ce à moi qu'il parle, ajouta la douairière en s'animant, — assis et le chapeau sur la tête?

— Apparemment... grommela Polype, baissant les yeux toutefois sous le regard froid et fier de la vieille dame.

— Ma mère, je vous en supplie, dit tout bas la marquise, — ne l'irritez pas!...

— Taisez-vous, madame ma bru, s'il vous plaît!... cet homme sait-il qui je suis?...

— Quelque folle!... marmota encore Polype.

La vieille dame redressa tout à coup sa longue taille. Son œil terne eut une étincelle superbe.

— Chapeau bas! s'écria-t-elle avec véhémence.

Polype se découvrit d'un geste machinal.

— Madame ! madame ! dit la marquise en touchant la main de sa belle-mère, — votre fils repose...

La duchesse la repoussa durement.

— Laissez, madame ! reprit-elle.

Et, se tournant vers le principal locataire immobile, elle ajouta :

— Je suis Berthe de Dreux, femme de Jean III, de Maillepré, duc de Maillepré, marquis d'Avalon, comte de Pontroy et de Blessac, vicomte de Naye, seigneur de Saint-Thomas-des-Dunes, de Kergaz et de Vesvre, pair de France, chevalier des ordres du roi, prince du Saint-Empire romain, et brigadier des armées de Sa Majesté très chrétienne !...

Cela dit avec emphase et lenteur, elle tourna le dos et se rassit, froide, sur son fauteuil de paille.

Polype demeura un instant comme abasourdi.— Puis il replaça rondement son chapeau sur sa tête, l'assura d'un coup sec et dit :

— Après ?...

La vieille dame était rendue à son état d'immobilité habituelle.

— C'est tout ?... reprit Polype ; — alors... mon argent, s'il vous plaît !

— Vous l'aurez, monsieur, dit la marquise ; — encore un jour ou deux de patience...

— Un jour... ou deux !... répéta ironiquement le principal locataire ; — ma parole, c'est adorable !... Ne dirait-on pas que votre premier terme est échu d'hier ?... Eh ! eh !... Ma foi ! il y avait longtemps que je savais que les titres ne sont pas des rentes !... Mais quand on est princesse et duchesse et comtesse... et le diable, parbleu !... on devrait payer ses dettes !... Il y a maintenant trois mois et demi que vous me traînez !... trois mois et demi et deux jours !... Pensez-vous que le domaine de monseigneur me fasse crédit à moi !... A moi qui ne suis pas duc !... ah ! ah !... ni prince non plus !... ni comte, ni marquis, ni baron... ni mendiant, ma foi !... et qui ne prends pas du tabac dans une boîte de cent pistoles ?...

Le petit homme s'animait en parlant et enflait de plus en plus son redoutable organe. Ses yeux roulaient.— Son nez, dépourvu de base et planté trop hardiment, oscillait au souffle de sa parole retentissante.

Le marquis gémit de nouveau.

— Monsieur, monsieur ! dit Gaston ; — prenez garde !...

— Prendre garde ! s'écria monsieur Polype, qui frappa bruyamment la table de sa main ouverte ; — voilà comme je prends garde !... Mon argent ! mon argent !

Le chien de boucher se dressa sur ses quatre pattes à ce fracas soudain, allongea le cou et hurla.

Le malade, éveillé en sursaut, se souleva péniblement, et jeta du côté de la lumière un regard avide.

— Serait-il arrivé ?... demanda-t-il.

L'espoir autant que l'épuisement de la fièvre faisait trembler sa voix.

Gaston, qu'un mouvement d'irrésistible colère précipitait sur Polype, s'arrêta et revint vers le lit. Il prit la main de son père qu'il baisa. — La petite Sainte se glissa derrière lui, entre le lit et la muraille, et mit bien doucement sa jolie lèvre rose sur l'autre main du malade.

— La paix ! Bijou, la paix ! dit le principal locataire. — Vous voilà donc éveillé, mon pauvre ami !... ajouta-t-il en s'adressant au marquis ; — Dieu sait qu'il y a bien des gens qui font semblant d'être malades pour ne pas payer leurs dettes ; mais je ne vous accuse pas de cela... Vous avez l'air d'un déterré, j'en conviens... Allons ! je ne veux pas faire d'esclandre dans la chambre d'un pauvre diable qui s'en va !... Bonsoir... Mais, demain matin, à huit heures, je vous préviens qu'on vous mettra dehors... la chambre est louée.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur ! s'écria la marquise dont les sanglots éclatèrent.

Le petit homme la regarda d'un air étonné.

— Qui donc m'en empêcherait, ma bonne dame ? demanda-t-il.

— Vous aurez pitié...

— Peuh !... connais pas.

— Vous savez, monsieur, dit Gaston avec cette lenteur de l'homme qui met toute sa force à contenir sa colère, — vous savez que nous attendons d'un instant à l'autre les pièces qui mettront fin à l'indigne spoliation dont nous sommes les victimes, et que l'heure approche où celui qui se fait appeler le duc de Maillepré Compans...

— Un digne seigneur !... interrompit Polype dévotement : cinq cent mille livres de rente !... Voilà un vrai duc !

Le malade se mit sur son séant.

— Un lâche, prononça-t-il avec effort ; — un traître !... Oh ! oui, l'heure approche où le vieux sang de Maillepré, qui n'a jamais failli devant Dieu, aura raison devant les hommes !... Mais cette heure est bien lente à venir ! ajouta-t-il tout bas ; — et j'ai peur de n'être plus là pour l'entendre sonner...

— Mon père !... mon bon père !... murmura Sainte, qui seule avait entendu ces dernières paroles et qui cachait en pleurant sa blonde tête sous les couvertures.

— Nous vous demandons un jour de délai, dit la marquise suppliante ; — un seul jour !...

— Pas une heure, ma bonne dame !

— L'homme que nous attendons ne peut tarder davantage...

— Tant mieux pour vous !... Quant à moi, j'ai mes petites raisons pour ne pas attendre du tout... Si je vous mets demain, dans la rue, voyez-vous, je suis rempli de mes avances par... par quelqu'un qui vous porte de l'intérêt.

— Le duc ! s'écria Gaston dont la joue devint livide.

— Le duc ! répéta le malade d'une voix sourde ; — infamie !... infamie !

Gaston fit encore un pas vers monsieur Polype. — Il y avait, amassées sur son front, de terribles menaces.

— Vous voulez donc assassiner mon père ? dit-il tout bas.

— Je veux mon argent, répliqua le petit homme qui recula d'un pas vers la porte ; — et ne m'approchez pas, je vous préviens, jeune homme, parce que Bijou sait son métier.

Le chien dressa l'oreille en entendant son nom.

— Un jour, par pitié ! dit encore la marquise.

— Un jour ! répétèrent les trois jeunes filles qui entourèrent monsieur Polype, les mains jointes et les larmes aux yeux.

— Entendez-vous ! reprit Gaston, dont la prunelle brûlait et qui comprimait à deux mains les battemens de sa poitrine haletante ;—on vous prie... on pleure... Un jour... un seul jour !

Le principal locataire haussa les épaules.

Gaston, l'œil en feu, la tête perdue, s'élança impétueusement, mais sa mère l'entoura de ses bras.

Polype eut un ricanement et se dirigea vers la porte en disant :

— Attention, Bijou !.... on veut nous faire un mauvais parti...

— Laissez, ma mère ! criait Gaston affolé ; — je veux punir ce misérable !...

— Ce misérable sait où il couchera demain, répliqua Polype ; je vous défie d'en dire autant, mon brave !

La marquise, hélas ! n'avait point de peine à retenir son fils. Une toux creuse et convulsive venait de le saisir. Un point ardent tachait maintenant la pâleur de sa joue, — et, lorsqu'il voulut parler encore, sa lèvre blême se teignit de sang...

C'était le dernier des Maillepré.

La pauvre mère leva au ciel ses yeux chargés de désespoir...

Monsieur Polype se retirait, moitié maugréant, moitié triomphant, lorque, arrivé à deux pas de la porte, il aperçut une forme sombre et d'apparence presque gigantesque qui se dressait entre lui et le seuil.

Il s'arrêta et laissa passer son chien.

— Monsieur le marquis, dit à ce moment une grosse voix, fortement empreinte de l'accent morbihannais, —

voulez-vous que je les jette tous deux, homme et bête, par la croisée ?

— Tue-les ! tue-les ! Jean-Marie ! s'écria le jeune Maillepré avec fureur.

— Pille, Bijou ! murmura le petit homme.

Le chien s'élança aussitôt. — En même temps, Biot se baissa. On entendit un aboiement tronqué, — puis l'on vit Biot se relever et balancer à bout de bras l'énorme bête, qu'il avait saisie par la peau du cou, comme on fait d'un roquet.

Biot ouvrit la porte, éleva le chien à deux mains, et le précipita, hurlant, du haut de la cage de l'escalier.

Le petit homme se réfugia jusqu'à la place occupée naguère par Gaston derrière le lit.

Biot s'avança résolument vers lui.

Les jeunes filles se taisaient, terrifiées.

— Je vous accorde un jour... balbutia Polype.

Le malade était tombé depuis quelques minutes dans une sorte d'accablement inerte. — La marquise ordonna au paysan de s'arrêter.

— Sortez, monsieur ! dit-elle précipitamment, et que Dieu vous pardonne le mal que vous nous faites!

Le petit homme se glissa entre Biot immobilisé et le lit.

— Merci, ma bonne dame, dit-il humblement.

Puis, arrivé au seuil, il renfla tout à coup sa basse-taille et ajouta :

— Il fait froid dans le ruisseau, braves gens!... Demain, à huit heures, vous m'en donnerez des nouvelles.

La porte se referma brusquement.

— Mademoiselle de Maillepré, que se passe-t-il ici ? demanda la duchesse.

— Hélas ! madame ma mère, répondit Berthe en pleurant, — demain nous n'aurons plus d'asile !...

La vieille dame caressa sa belle boîte d'or en souriant.

— Plus d'asile ! murmura-t-elle ;— et le château de Maillepré !... et l'hôtel de monsieur mon beau-père, rue des Francs-Bourgeois au Marais!... et le château d'Avalon en Bourgogne !... et la terre de Kergaz en Bretagne !... et le manoir de Naye !... Cette jeune fille rêve !...

La marquise avait déposé Gaston, à demi évanoui, sur son siége.

Durant quelques momens un silence profond régna dans la chambre.

Au bout de ce temps, la voix creuse du malade se fit entendre.

— Mets-moi sur mon séant, Biot, dit-il.

Le paysan obéit.

— Il n'y a plus qu'un Maillepré, reprit le marquis avec lenteur et solennité ; — Gaston, mon fils, vous êtes chef d'une noble race dont Dieu a permis la ruine... Soyez heureux si vous pouvez, sinon, supportez la peine en chrétien, et souvenez-vous de notre devise...

Il s'arrêta pour reprendre haleine.

— Notre cause est juste, poursuivit-il ; soutenez-la, mon fils; — demain, l'homme que j'attends viendra... Ne lui faites point de reproche... ce que Dieu veut, nous devons le vouloir...

Il s'arrêta encore. — Sa voix s'affaiblissait.

— Adieu, madame ma mère, reprit-il ;—adieu, madame de Maillepré... ma Louise ! Je vous aime en mourant comme je vous aimai toute ma vie... Adieu, Gaston, mon fils noble et cher...

Gaston, soutenu par sa mère en larmes, vint se mettre à genoux au chevet du lit.—Les trois jeunes filles y étaient déjà. — Chaque fois que le malade s'interrompait, on entendait des sanglots étouffés et la toux sourde, implacable, de l'héritier de Maillepré...

— Ne vous inquiétez point de moi, dit encore le marquis ; — nos aieux ont fondé trop de lits dans les hospices de Paris pour que Maillepré mourant n'y puisse trouver place... Adieu, vous tous, ma femme et mes enfans bien-aimés... Berthe, Charlotte... et Sainte, mon pauvre bel ange !

Il se tut. — Biot remit sa tête sur l'oreiller.

La vieille duchesse sommeillait sur son fauteuil de paille.

Les lèvres du malade s'entr'ouvrirent une dernière fois. Les sanglots firent silence, et l'on entendit :

— Mon Dieu !... que j'aurais voulu voir cet homme qui vient de si loin pour apporter à Maillepré la vie et la fortune... S'il pouvait savoir que je meurs !... Western ! Western ! ! . . . .

. . . .

. . . .

Western, en ce moment, était attablé, non loin de là, dans un cabinet de l'hôtel du Sauvage, vis-à-vis de Carmen, qui lui avait pris sa mémoire et son cœur.

CHAPITRE VI.

LE FANDANGO.

Il y avait une heure que Western avait franchi, guidé par Carmen masquée, le seuil de l'*Hôtel du Sauvage*. Il s'était lavé la figure. La lutte avait laissé peu de traces sur son crâne. On voyait seulement, au milieu du front, une tache violâtre, de laquelle rayonnaient quelques minces filets de sang, à l'endroit où l'avait atteint la bouteille. Quant au couteau de l'Ours, Carmen avait si bien paré le coup, que la lame avait seulement glissé sur la main de l'Americain, sans pouvoir entamer sa peau rude.

On leur avait donné une chambre assez vaste, à deux fenêtres, défendues au dehors contre les regards indiscrets par des jalousies, et au dedans par d'épais rideaux de laine rouge soigneusement croisés. Vis-à-vis des deux fenêtres, à droite et à gauche de la porte d'entrée, il y avait deux jours de souffrance, servant à éclairer le corridor intérieur et clos à l'aide de verres dépolis. A droite, en entrant, se trouvait la cheminée, où brûlait un bon feu. A gauche, une alcôve, fermée de rideaux rouges, drapait ses ambitieux lambrequins, à festons d'un jaune vif, surmontant de gros glands de laine. — Entre la porte et la cheminée se trouvait une table servie, devant un canapé d'étoupes, recouvert en drap rouge à bordures jaunes.

Cette chambre était grossièrement planchéiée ; son plafond se composait de madriers ajustés et blanchis à la chaux.

Carmen était à demi couchée sur le canapé. Western, assis dans un fauteuil, de l'autre côté de la table, achevait une tranche de biscuit qu'il arrosait généreusement de vin de Bordeaux. — Il y avait sur la table d'autres mets, auxquels Carmen avait touché légèrement. Elle ne mangeait plus.

L'Américain avait en ce moment une expression de visage dont il eût été difficile d'analyser au juste le caractère confus. La lutte avait chassé l'ivresse. Il était de sang-froid quant au vin ; mais sa tête n'en valait pas mieux pour cela. Le trouble des sens était chez lui à son comble.

Avec son sang-froid, cependant, il avait retrouvé sa timidité sauvage. Il n'osait plus. Carmen, étendue sur le sofa, dans une pose gracieuse, abandonnée, lui souriait.— Le rouge montait avec violence aux joues de Western, qui baissait les yeux et buvait, tâchant de puiser un peu de courage au fond de son verre.

Mais le tiède vin de la Gironde n'avait pas assez de fumées pour cette robuste cervelle. L'Américain sablait impunément ce tranquille nectar, qui prend feu tout au plus au contact volcanique d'une tête de Gascon. — La passion seule le brûlait, combattue énergiquement par des habitudes austères et aussi par une obsédante pensée.

Depuis une demi-heure, Western songeait incessamment qu'il avait ce soir-là un devoir sacré à remplir.

Carmen était belle comme ces tentations incarnées que la tradition place autour de saint Antoine en prières, et qui

faisaient assaut de charmes surhumains et de magiques sourires pour gagner l'homme de Dieu à l'enfer. — Son coude s'appuyait au coussin du sofa. Sa blanche main, demi-perdue dans les masses lourdes de ses cheveux, soutenait son front incliné. La chaleur étouffante du caveau et aussi la lutte avaient mis du désordre dans sa coiffure, dont quelques boucles, échappées à leur chaîne de perles, jouaient au hasard sur sa joue. — Sa main droite caressait avec distraction le manche d'or du stylet arraché à l'écaillère, et qui avait failli être fatal à Western. Ses riches épaules touchaient le dossier du sofa, dont l'étoffe rouge repoussait l'harmonie exquise de leur contour sous le voile transparent d'une guimpe détachée.

Sa paupière abaissée cachait en partie sous le rideau de ses longs cils la flamme aiguë de son regard. Sa bouche s'entr'ouvrait pour montrer en un sourire l'émail perlé de ses dents régulières et fines.— Que dire? Elle était charmante. Il y avait autour d'elle comme un rayonnement merveilleux de beauté. Sa grâce séduisait invinciblement; son sourire contraignait à l'aimer.

Western subissait l'attrait. Tout son être s'élançait avec adoration vers cette enchanteresse qui donnait à son cœur des frémissemens inconnus. La passion chauffait jusqu'au transport sa nature lente et froide. — Mais, entre lui et l'idole, il y avait sa timidité. S'il adorait, c'était tout bas. Il n'osait pas joindre ses mains et se mettre à genoux.

C'était un tête-à-tête bizarre et comme n'en avait point vu souvent le boudoir banal où ils se trouvaient. Nulle parole n'interrompait le silence depuis que Carmen avait terminé son repas. L'Américain buvait. A peine regardait-il de temps en temps sa belle compagne à la dérobée. Son trouble, ses désirs, sa peur, tout cela perçait naïvement sous sa gravité d'habitude. — Il eût vidé sa bourse sur la table, rien que pour oser et savoir dire...

Carmen, lorsque par intervalles leurs regards se croisaient, faisait reluire sa prunelle, et ramenait sa paupière ombragée, aiguisant ainsi le tranchant de son œillade. Western alors avait l'âme pleine de paroles passionnées, mais ces paroles venaient mourir sur sa lèvre. Il baissait les yeux et se taisait.

En ces momens, on eût remarqué sur la bouche de Carmen un singulier sourire. Sa beauté se transformait. Ce qu'il y avait en elle de doux, de féminin, semblait disparaître tout à coup pour faire place à une assurance audacieuse. Sa grâce exquise tournait à la force. — On croyait lire sur son front hardi de menaçantes et téméraires pensées.

Western l'aperçut une fois sous ce jour extraordinaire. Il crut rêver.

Durant une seconde, le regard de Carmen, dur, hautain, perçant, pesa sur lui. Ce fut comme l'éclair glacé qui jaillit de la prunelle du serpent. Western eut froid jusqu'au cœur. Il se sentit trembler devant ce rayon éblouissant, qui l'étonnait et le terrifiait.

Avait-il bien vu? — Sa paupière battit, blessée.—Quand il la releva, Carmen avait aux lèvres un sourire amoureux et suave.

Western réfléchit. Sa prudence, réveillée, fit entendre vaguement sa voix, secouant d'instinct l'apathie morale où l'avait plongé l'assaut inattendu et fougueux de la volupté. L'impression subie s'amoindrit et devint double. Il était attiré encore, mais quelque chose arrêtait son élan, et de mystérieuses froideurs éteignaient le foyer de ses désirs.

Cette réaction fut soudaine et vint se peindre aussitôt sur sa physionomie franche et simple.

Carmen comprit que la domination qu'elle exerçait par surprise arrivait à son terme. Mais elle n'avait pas besoin sans doute que son empire fût de longue durée, car rien en elle n'annonça le désappointement ou le chagrin. Son beau visage demeura serein et prit seulement une nuance d'imperceptible indifférence dédaigneuse.

Western, au contraire, avait l'air de plus en plus embarrassé.

Evidemment il eût voulu maintenant rompre cette entrevue.

Il se versa un plein verre de vin de Bordeaux pour se donner courage et l'avala d'un trait.

— Vous m'avez abordé, — dit-il ensuite,—en invoquant le nom de la patrie commune... Si loin de mon pays, la voix d'une fille de l'Amérique m'a remué le cœur et vous n'aurez pas en vain demandé mon aide...

— Pourquoi ne me dites-vous plus que vous me trouvez belle?... interrompit Carmen en l'enveloppant de son regard charmant.

Western balbutia. — Il hésitait entre la passion qui le reprenait et le sentiment de répulsif effroi dont l'atteinte soudaine avait traversé son amour.

Carmen se souleva sur le coude et tira le cordon d'une sonnette qui pendait au dessus de sa tête.

Elle mit à ce geste toute la mollesse gracieuse d'une femme sûre de sa beauté, qui veut porter au comble l'ivresse d'un amour indécis.

Mais Western avait les yeux cloués au sol. Il ne la voyait point.

Un garçon se présenta presque aussitôt.

— Une carafe de kirsch ! dit Carmen en français.

Western consultait sa montre.

— Ecoutez! reprit-il résolument : — je suis presque un vieillard, mais mon cœur est jeune, parce que le travail ne lui laissa jamais le temps d'aimer... Le démon s'est servi de vous pour me tenter... Vous vous êtes trouvée sur mon chemin comme une pierre d'achoppement contre laquelle j'ai failli trébucher... Oui, vous êtes belle, poursuivit-il en s'animant, — belle comme ne put jamais l'être une femme!... Il y a dans vos yeux une flamme qui brûle et rend insensé... Quand vous me regardez ainsi, mon âme tressaille de joie... Je sens au dedans de moi la force renaissante et les chauds élans de mes jeunes années...

Carmen ne dissimula point un sourire d'orgueilleux triomphe.

L'Américain passa le revers de sa main sur son front.

— C'est la première fois de ma vie que j'omets un devoir!... murmura-t-il.

Le garçon revint avec la carafe de kirsch.

— Fi! s'écria Carmen, — y a-t-il des devoirs en temps de folie!... Ecoutez les chants du dehors... écoutez la danse qui ébranle le parquet sur nos têtes...

— Oui, répliqua Western dont le front se plissa ; — mais ceux qui attendent et qui souffrent!...

Carmen avait dit vrai. Le plafond sonore et formé d'un double plancher, recouvrant en dessus et en dessous les solives, résonnait sous les piétinemens drus d'un galop enthousiaste. On entendait parfaitement l'orchestre, composé de trois ou quatre voix chantant faux et d'une trompe de carnaval, qui jetait au travers du motif ses sons discords et lamentables. Le galop avait alors toute la vogue que perd en ce temps-ci la polka détrônée. C'était la danse indispensable, aimée, sans laquelle toute joie était tiède.

De la pièce où se trouvaient Carmen et Western, on pouvait conjecturer que le nombre des danseurs de l'autre étage ne dépassait pas dix à douze. Mais ils se démenaient tant et si bien que la maison tremblait sous leurs pas...

Carmen eut comme un frémissement d'envie; ses yeux pétillèrent : sa taille affaissée se raidit; son sein se souleva.

Elle emplit de kirsch le verre de Western et bondit, légère, sur ses pieds. — En passant devant la porte, elle poussa le verrou intérieur, ce dont Western ne s'aperçut point.

Elle revint vers la table en mesurant avec méthode son pas gracieux.

Puis éclata dans la chambre silencieuse un roulement sec et cadencé. Carmen avait aux mains des castagnettes d'ébène.

Son beau corps ondula lentement. Ses pieds effleurèrent le sol. Ses cheveux dénoués roulèrent à longs flots sur ses épaules. L'azur sombre de ses yeux eut des étincelles diamantées...

Elle dansait une de ces danses espagnoles auxquelles la mode donne de temps en temps des noms nouveaux et qui restent comme des types éternellement aimés de grâce lascive, de vigueur cavalière, d'audace fanfaronne et d'ardente mollesse...

Elle s'avançait, humble, tendre, soumise, quêtant du regard et du geste un sourire, un baiser, quelque chose d'amour; — puis ses reins souples se redressaient, son front se relevait superbe, le dédain glissait sur sa bouche; — puis encore elle revenait, priant et disant éloquemment l'amer supplice d'une âme jalouse...

Elle provoquait, alerte, coquette; elle implorait, amante passionnée, pour triompher bientôt et rire — et se pâmer en d'adorables langueurs...

Western la regardait stupéfait. Cette pantomime rapide, qui déroulait devant lui scène à scène le plus voluptueux des drames, le ravissait, le transportait, le courbait de nouveau sous le joug. Il suivait avidement les phases de plus en plus sensuelles de cette danse magique, fille des chaudes tendresses des Espagnes, qui court, qui pose, qui se déploie, qui tourne, qui caresse, qui fascine...

Un nuage était sur ses yeux. Ses tempes battaient, sèches et brûlantes. — La chambre s'éclairait pour lui de lueurs vagues; la danseuse nageait dans un tourbillon fantastique. Il lui semblait que l'air la soulevait doucement et la ramenait, balancée, au sol que n'effleuraient plus ses pieds de fée.

Le charme le tenait esclave. Il était bercé dans un rêve enchanté...

Carmen précipitait cependant comme à plaisir les passes expressives de son fandango. Son beau corps ondulait, souple, flexible et fort. Çà et là, le velours sombre de son spencer détachait ses formes exquises sur les murailles blanchies, et son pâle visage ressortait entre les masses soulevées de ses cheveux noirs, magnifique et comme éclairé par la flamme noyée de ses prunelles.

Nulle fatigue ne s'apercevait parmi la grâce vigoureuse de ses mouvemens. Sa respiration était égale et douce.

Elle dansa longtemps ainsi, soutenue et guidée par les roulemens mesurés de ses castagnettes.

Quand elle s'arrêta, ce fut tout près de Western. Son torse se renversa lentement en arrière; sa tête se pencha, souriante, sur l'épaule droite, dont le bras arrondi élevait ses castagnettes à la hauteur du front. — Son autre main reposait sur sa hanche.

Tout Paris devait courir quelque quinze ans plus tard pour voir Fanny Esllsler couronner par cette pose incomparable les merveilles de sa luxuriante cachucha.

Western vit Carmen immobile demeurer en équilibre. Il s'élança d'instinct pour la soutenir. — Carmen se laissa tomber dans ses bras.

Mais les muscles de l'Américain défaillirent au contact de ces formes élastiques et jeunes, emprisonnées sous le velours. Il chancela sous le fardeau, et n'eut que le temps de déposer Carmen sur le sofa. — Ses jarrets fléchirent. Il se laissa choir sur ses genoux.

Carmen appuyait de nouveau sa tête aux coussins.

Elle abaissa sur Western prosterné un indéfinissable regard, où il y avait du mépris et aussi de la compassion, — où il y avait encore cette menace diabolique devant laquelle l'Américain avait frissonné naguère.

— Qui êtes-vous donc?... murmura-t-il après quelques secondes de silence extatique et sans se rendre compte du sens de ses paroles.

— Je suis un homme, répondit Carmen.

L'Américain se releva, étonné.

— Un homme!... balbutia-t-il.

Carmen ramena coquettement en faisceau régulier les plis de sa robe, rejeta en arrière ses longs cheveux et alanguit davantage la mignarde paresse de sa posture.

Western la considérait d'un œil indécis et craintif.

— Buvez, dit-elle, avec un accent railleur et en montrant du doigt le verre plein; — vous avez besoin de courage.

L'Américain alla s'asseoir à sa place première.

— Je ne suis pas superstitieux, murmura-t-il; mais l'esprit du mal revêt parfois, dit-on, le masque de la beauté...

Carmen l'interrompit par un franc éclat de rire.

Western rougit et demeura honteux.

Il se fit un silence.

A l'étage supérieur, la danse faisait trêve. On n'entendait plus que le bruit des siéges grinçant sur le parquet, le choc des verres, et les éclats intermittens d'une conversation folle.

Le souper avait succédé peut-être au galop. C'était l'heure. — En ce bon temps de carnaval, l'estomac double ses capacités et devient apte à d'exorbitantes fonctions. Le dîner n'était pas bien loin encore, mais il fallait tuer le temps jusqu'à l'ouverture des bals de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin, les dignes précurseurs de Musard.

On parlait haut, comme toujours en ces circonstances. D'en bas, une oreille exercée eût aisément reconnu la voix des acteurs de cette petite débauche. Il y avait, par exemple, un solennel faux-bourdon qui ressemblait singulièrement à l'organe emphatique du Dindon du Caveau. On retrouvait également quelques inflexions distinctes des voix de l'Ours, du Melon et du Hibou. — Mais celui qu'on reconnaissait le mieux, c'était Josépin, le Matelot-Tanche, qui embouchait le porte-voix chaque fois qu'il mettait la main sur un calembour.

Ni Carmen ni l'Américain n'avaient en ce moment l'esprit à ce qui se passait au-dessus de leurs têtes.

Western semblait comme étourdi. Il y avait une brume épaisse autour de son intelligence. Carmen était pour lui un être inexplicable, et il se perdait à vouloir suivre par le souvenir les événemens de cette soirée.

Durant cinquante ans, il avait vécu la vie calme et réglée d'un homme d'affaires, dans un pays d'affaires. Depuis quelques heures, le bizarre, le roman, la féerie l'entouraient, le pressaient, l'affolaient.

Carmen réfléchissait. Son beau visage avait pris une expression de gravité pensive. Ses yeux demeuraient fixés sur Western et ne le voyaient point. Ses sourcils se fronçaient légèrement.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Buvez! répéta-t-elle.

Machinalement, Western porta le verre à ses lèvres, mais il le repoussa aussitôt avec dégoût.

— Buvez, vous dis-je! répéta encore Carmen.

L'Américain secoua lentement la tête.

— Il faut regarder tout cela comme un rêve, dit-il. — Sais-je ce qui s'est passé en moi ce soir?... Ce sont des heures de tentation et de démence que j'effacerai de mon souvenir... Je ne vous verrai plus, femme... Voulez-vous de l'or?

— Je veux que vous buviez! répondit Carmen impérieusement.

Western tira de sa poche une lourde bourse qu'il jeta au devant de Carmen.

Celle-ci la repoussa et reprit d'une voix plus douce:

— Vous êtes généreux... Croyez-moi... buvez.

— Pourquoi cela?...

Carmen eut l'air d'hésiter.

Pendant ce court moment d'indécision, l'œil-de-bœuf en verre dépoli, situé immédiatement derrière elle, s'ouvrit sans bruit aucun, et, durant une seconde, une tête extraordinaire vint s'y encadrer.

C'était une grande figure rougeâtre, au front sillonné de de cicatrices, à la chevelure complétement rasée, sauf une mince touffe de poils gris, relevés en pointe à l'extrême sommet du crâne.

Cette figure avait les yeux caves et éteints. Elle jeta dans la chambre un regard circulaire, sourit d'un air mystérieux, et referma doucement le jour de souffrance...

Carmen répondit en attachant sur Western un regard fixe et hardi:

— Je veux que vous buviez, parce que, si vous buvez, vous tomberez ivre... une fois ivre, vous vous endormi-

rez... et je pourrai prendre alors le portefeuille qui est dans la poche de votre habit...

— Ah!... fit Western ébahi.

— Oui, reprit froidement Carmen; tandis que si vous ne buvez pas, vous ne vous endormirez pas... et alors, comme il me faut ce portefeuille, je serai forcée de vous assassiner...

CHAPITRE VII.

ENTRE QUATRE PLANCHES.

Western n'eut pas même l'idée que cette étrange déclaration pût être sérieuse. Il pensa que Carmen raillait. Il pensa encore que peut-être, par une compensation mystérieuse, Dieu avait refusé la raison à cette créature comblée d'un si admirable don de beauté.

Carmen amollit davantage les grâces nonchalantes de sa pose et s'arrangea comme pour dormir.

Mais son regard, contrastant avec ce paresseux abandon, se fixait toujours, dur et froid, sur Western.

— Vous voyez bien, reprit-elle enfin,— que le plus sage est de boire...

Western la regardait, de plus en plus étonné. Un instant, le rire lui monta aux lèvres, — tant il se sentait fort devant cette extravagante menace.

Carmen allongea le bras et poussa de la pointe de son stylet mignon le verre plein, en disant :

— Allons!...

— Mais, répliqua Western, saisi par la bizarrerie de la situation, — que voulez-vous faire de mon portefeuille?

— Je l'ai vendu, répondit Carmen.

— A qui?...

— A cet homme qui a prononcé votre nom à votre oreille, ce soir, dans le jardin du Palais-Royal.

Le front de Western se plissa.

Il avait oublié cette circonstance, parmi la succession rapide, étourdissante, des événemens de la soirée; mais, à cette seule parole de Carmen, elle se représenta vivement à son souvenir. Il se rappela son étonnement, ses vains efforts pour retrouver cet être invisible qui l'avait nommé dans la foule.

Il eut un mouvement de vague effroi. Son cœur se serra; — car dans cet immense Paris où il se trouvait seulement depuis quelques heures, un réseau mystérieux et fatal semblait l'envelopper de toutes parts. Il était seul, sans amis comme sans ennemis, et pourtant de ténébreuses haines s'attachaient à ses pas.

Partout il avait rencontré devant lui la lutte et l'attaque, et si une fois il avait vu lui sourire des lèvres avenantes, c'était la bouche d'une sirène qui l'appelait au bord de l'abîme...

Car il en était là de prendre au sérieux désormais la menace de Carmen. Ce souvenir récemment évoqué changeait brusquement le cours de ses idées. Derrière Carmen il voyait une ligue d'ennemis inconnus, intéressés à le perdre.

Et, comme il arrive toujours lorsque l'âme s'attriste, la voix de la conscience s'élevait en lui, haute et sévère. Il se reprochait amèrement de s'être laissé prendre comme un enfant, lui qui avait un pied sur le seuil de la vieillesse, aux joies folles d'une nuit de carnaval. Il ne trouvait plus d'excuse dans son ignorance de ces mœurs étrangères, dans la nouveauté soudaine du spectacle, dans l'entraînement électrique que dégage une foule en délire...

Il repoussa son siége, jetant à droite et à gauche son regard inquiet, comme s'il se fût attendu à voir surgir de quelque recoin un adversaire armé.— Par un geste rapide, auquel répondit le rire moqueur de Carmen, il s'empara du long couteau à découper qui était sur la table.

— Fou que vous êtes! dit Carmen; — il vaudrait mieux boire.

La tête de l'Américain se redressa ferme et digne. Toute hésitation ainsi que toute timidité avait disparu de sa physionomie.

— Je ne boirai pas, répliqua-t-il en mettant la main sur l'endroit de sa poitrine où se trouvait son portefeuille. — Si je dois mourir, femme, ce sera en défendant comme il faut le dépôt confié... Je suis coupable, car ce dépôt devrait être en sûreté déjà... Mais, si une mort vaillante peut expier quelques heures de faiblesse, Dieu me pardonnera.

Il se leva et fit un pas vers la porte.

Carmen abandonna sa pose paresseuse, sauta sur ses pieds, et vint d'un bond se mettre entre la porte et lui.

— Place! dit l'Américain.

— Ainsi, murmura Carmen au lieu de répondre,— vous êtes bien décidé à mourir?...

Western recula d'un pas. Ses sourcils se froncèrent violemment. — On eût pu croire un instant qu'il allait s'élancer sur Carmen et la broyer sous sa force supérieure.

Mais ses bras retombèrent le long de son corps.

— Hâte-toi! reprit-il en contenant sa voix; — appelle bien vite tes auxiliaires, ou le piége que tu m'as préparé se rougira de ton propre sang... Ma tête s'égare, et je vais oublier que tu es une femme!...

— Je suis un homme, répondit Carmen, dont les traits contractés exprimaient un orgueil sauvage, — et je suis seul!

Western secoua la tête, et son regard interrogea d'un air de doute les draperies closes de l'alcôve. Puis, prenant son parti tout-à-coup, il traversa la chambre et fit jouer brusquement les rideaux sur les tringles. L'alcôve était vide.

Ceci devenait pour Western une énigme insoluble. Nulle autre cachette n'existait dans la chambre. Il était armé. On le menaçait de mort. Son ennemi était une femme, dont la blanche main jouait avec le manche ciselé d'un poignard de parade.

Deux fois cette femme avait dit : — Je suis un homme, — mais la lumière tombait d'aplomb sur ses formes délicieuses.

C'était de la folie, ou c'était une audacieuse mystification.

Cette dernière pensée fit monter le rouge au front de Western, qui referma les rideaux d'un geste véhément et revint vers la porte.

A moitié chemin, il rencontra Carmen qui avait les bras croisés sur sa poitrine.

— Faites-moi place, dit-il. — Je suis dans un pays inconnu, où je n'ai point trouvé jusqu'ici une hospitalité chrétienne... J'ai cru trop vite à vos menaces, peut-être; mais, du moins, ne m'avez-vous point vu pâlir devant la pensée de la mort.

Il en était à s'excuser de ses craintes vis-à-vis de lui-même, et il jeta son arme à terre avec une sorte de honte.

En même temps, il poussa doucement Carmen pour se faire un passage.

Carmen résista. Western, déterminé à sortir, de quelque façon que ce fût, de sa situation fausse, voulut l'écarter de force.

Mais ce ne fut pas Carmen qui céda la place. Ses deux bras se raidirent soudain et pesèrent sur la poitrine de Western, qui, rejeté en arrière avec une irrésistible violence, chancela et recula de plusieurs pas.

Nous avons vu Western à l'œuvre dans le jardin et au Caveau; nous savons ce qu'il savait faire et ce que valait son poignet dans une lutte.— Ajoutons qu'il avait au plus haut degré la conscience de sa force et qu'il était citoyen d'un pays où l'homme le plus paisible est obligé bien souvent d'en appeler à sa vigueur physique.

Le choc qu'il venait de soutenir eût ébranlé un athlète.

Il demeura comme étourdi sous son étonnement et se crut le jouet du plus extravagant de tous les songes...

Car son vainqueur était là. C'était une femme, — une

femme jeune et belle qu'il eût soulevée dans ses bras comme un enfant.

Du moins eût-il pu le penser naguère ; mais lorsqu'il releva sur Carmen son regard stupéfait, Carmen lui apparut sous un autre et terrible jour...

Elle avait franchi la distance qui les séparait, et se tenait debout, droite et haute, à deux pas en avant de lui. On eût dit qu'elle avait grandi soudain à la taille d'un homme, tant son front se dressait fièrement. Ses noirs sourcils froncés assombrissaient les feux de son œil grand ouvert. — Elle était belle encore, comme est beau et sublime l'archange tombé qui défie la toute-puissance de Dieu.

Tout en elle, sa pose, son geste, son regard, était une mortelle menace...

— Le portefeuille ! dit-elle d'une voix rauque et qu'on n'eût point reconnue pour la mélodieuse voix de la belle fille, couchée naguère sur le sofa.

Western pâlit et baissa les yeux. Le flamboyant regard de cet être étrange engourdissait le ressort de ses membres et paralysait sa volonté.

— Le portefeuille ! répéta Carmen en touchant du doigt son épaule.

En même temps, elle levait lentement son autre main, qui tenait le poignard.

Il fallut ce danger suprême pour secouer l'apathie de Western. L'instinct de la conservation se réveilla en lui. Averti par l'expérience récente de la prodigieuse vigueur de son adversaire, il rassembla toutes ses forces, et, se dérobant soudain, il revint sur Carmen qu'il assaillit d'une étreinte désespérée.

— Homme ou femme ! s'écria-t-il, — tu veux me prendre plus que ma vie... Que ton sang retombe sur ta tête !...

Carmen ne répondit point... On entendit seulement dans le silence qui s'ensuivit un ricanement court et sec.

Puis Carmen, dégagée comme par enchantement du cercle de fer qui se refermait sur ses reins, s'enfuit, revint, s'éloigna de nouveau jusqu'à l'autre extrémité de la chambre, — pour se ruer de là par un bond de tigre sur Western qui tomba terrassé.

Quand il voulut se relever, le genou de Carmen était sur sa gorge.

— Le portefeuille ! dit-elle une troisième fois.

— Non ! répondit Western.

La main de Carmen s'abaissa... La gorge du vaincu râla sourdement...

Carmen s'agenouilla auprès de lui, ouvrit son habit et prit dans la poche le portefeuille qu'elle mit dans son sein.

Elle se releva.

Western ne respirait plus.

Carmen le contempla un instant étendu à ses pieds.

Elle était pâle autant que le cadavre. Le feu de sa prunelle s'éteignait par degrés. — Un sourire amer et douloureux vint plisser sa lèvre.

Puis sa tête se pencha sur son épaule et son regard eut pitié.

A l'étage supérieur, on était au dessert. Un chœur bachique détonnait avec accompagnement de verres, d'assiettes, de bouteilles et de couteaux :

> Si je meurs que l'on m'enterre
> Dans la cave où est le vin...

L'air s'endormait, les voix étaient somnolentes et avinées. Mais, au dernier couplet, l'orgie s'éveilla. Le chant retentit, enflé tout à coup, et ce fut le porte-voix de Josépin qui lança en mugissant la reprise finale :

> Si je meurs, que l'on m'enterre...

Ce vers frappa l'oreille de Carmen comme eût fait une décharge d'électricité. La réaction de fatigue, — et peut-être de repentir,— qui, en elle, avait suivi la lutte, prit fin soudainement.

Elle revint brusquement au sentiment de sa position, à la nécessité de faire disparaître la trace du meurtre et de quitter l'hôtel.

Où cacher, — où *enterrer* ce mort?...

L'alcôve était peu profonde et ne contenait qu'un lit bas-monté sur pieds, dont le bateau touchait presque le sol.— Il n'y avait pas place.

Et nul autre enfoncement, nul autre recoin dans la chambre...

Carmen se souvint que, en dansant, elle avait trébuché plusieurs fois sur l'un des madriers du plancher, qui, posé hors de l'aplomb, cédait et basculait presque sous les pieds. Elle le chercha du regard, le trouva et s'en approcha tout doucement.

Il y avait en elle une mystérieuse horreur. Le bruit de ses pas l'effrayait. — Son œil était farouche et sa respiration contenue soulevait sa poitrine à intervalles inégaux.

Elle essaya d'ôter la planche qui résista. Le bois jouait dans une certaine mesure qu'il ne dépassait point. Carmen alla prendre la barre de fer du foyer, dont elle introduisit l'extrémité recourbée dans l'entrebâillement des madriers. Cela fit un levier. Le bois craqua ; les chevilles, arrachées, sautèrent.

Carmen se trouva devant un trou carré, oblong, figurant exactement la cavité d'un cercueil.

Le fond était formé d'une planche semblable à celle du dessus, et qui faisait sans doute partie du plafond de l'étage inférieur. Les parois, dans le sens de la longueur, étaient deux soliveaux, dans la largeur, deux poutres transversales.

La moitié, au moins, des auberges de bas ordre est construite ainsi : c'est déjà du luxe, car l'autre moitié laisse voir impudemment ses poutres raboteuses et ses solives mal équarries, dont les intervalles, en vertu des lois et arrêts sur la prescription non troublée, sont la légitime propriété d'araignées innombrables et de leurs dynasties.

Carmen détourna les yeux. Son cœur défaillait..

Mais il n'était point dans sa nature de garder longtemps cette faiblesse. — Elle secoua la tête vivement, et se redressa de toute sa hauteur. Ses longs cheveux, baignés d'une sueur froide, s'agitèrent en mèches compactes et serpentantes. Son œil, redevenu hardi, mesura sans sourciller le trou, puis le cadavre.

Le trou et le cadavre étaient de la même longueu

Carmen s'achemina vers ce dernier d'un pas ferme.

L'œil-de-bœuf, situé à droite de la porte, s'ouvrit pour la seconde fois, et la grande figure rouge, rasée, avec sa longue houpe de poils gris s'y encadra de nouveau.

Les habitués du Caveau eussent eu peine à reconnaître le Sauvage, ainsi débarrassé de son diadème de plumes multicolores. C'était lui pourtant, qui gardait soigneusement sous sa coiffure de parade la touffe à scalper des Indiens Cherokees.

Monsieur Polype, son maître, lui avait donné dans l'hôtel un coin et un grabat.

Quand, après la parade, on omettait d'enfermer le Grand-Chef dans son taudis, comme un bête sauvage, il sortait la nuit, parcourait les corridors avec cette marche silencieuse particulière aux Indiens, et mettait, partout où il pouvait, un regard d'enfant curieux.

Son taudis était situé immédiatement au dessous de la chambre où avaient soupé Carmen et Western, c'est-à-dire dans cette manière d'entresol particulière aux maisons prises entre les rues Neuve-des-Bons-Enfans et de Valois, qui se trouve d'un côté au dessous du premier étage et de l'autre côté au dessus.

Ce soir, l'hôtel était comble. On festoyait dans toutes les chambres. Les garçons avaient en vérité bien autre chose à faire qu'à s'occuper du Sauvage.

Celui-ci, profitant de cette liberté, allait, depuis une heure, d'étage en étage, se cachant à l'approche des garçons et violant avec un imbécile plaisir les mille secrets d'amour ou d'ivresse défendus par un verrou tremblant et une cloison vermoulue.

La chambre rouge, comme on appelait dans l'hôtel la pièce où Carmen restait seule en ce moment, attirait surtout la curiosité du Grand-Chef, parce qu'il était parvenu de longue-main à faire jouer la charnière de l'un des jours de souffrance, ce qui lui permettait de tout y voir à son aise.

Au moment où il mettait sa tête rase dans l'ouverture, Carmen était entre lui et le cadavre. Ses yeux mornes roulèrent, cherchant l'autre personnage de cette scène, et ne le trouvant point.

Carmen, cependant, saisit Western par ses habits et se prit à le traîner vers le trou. Elle était toujours entre le corps et le Sauvage qui faisait effort pour voir...

Il vit enfin.

La tête et les épaules de Western étant tombées dans le trou, Carmen en fit le tour pour y pousser le reste du cadavre.

L'œil du Grand-Chef s'écarquilla. — Ses lèvres remuèrent sans produire aucun son, mais prononçant évidemment en dedans ce mot :

— Le Yankee !...

Quelque chose de comparable à l'intérêt puissant qu'un homme du peuple prend aux scènes mal léchées du mélodrame se peignit sur sa physionomie soudainement avivée.

Carmen effaça du pied les rares taches de sang qui marbraient le plancher et les saupoudra de cendre.

Cela fait, elle remit en place le madrier.

La grande figure de l'Indien eut un sourire d'étonnement admiratif.

Sa bouche s'ouvrit et donna passage à une exclamation gutturale...

Carmen, occupée à emboîter la planche, tressaillit de la tête aux pieds et se retourna.

Elle n'aperçut rien. — La face rouge du Sauvage avait disparu, et l'œil de bœuf s'était refermé.

Carmen prêta l'oreille. — Nul bruit ne se faisait entendre, sinon les voix enrouées et ivres des buveurs de l'autre étage, qui, à bout de chansons, hurlaient le *Libera*...

Carmen remit son masque et se dirigea vers la porte.

Au moment où, après avoir tiré le verrou, elle touchait le bouton, le même cri guttural qui l'avait effrayée se fit entendre de l'autre côté de la porte.

Puis la clef, restée à l'extérieur, tourna vivement dans la serrure.

Carmen eut un éblouissement et ses jambes tremblèrent sous le poids de son corps. — Néanmoins, elle pesa de toute sa force sur le bouton.

Ce fut en vain. — Elle était enfermée.

CHAPITRE VIII.

CINQ BOLS DE PUNCH.

Carmen demeura un instant comme foudroyée.

Il y avait un témoin du crime.

Elle s'était reculée jusqu'au milieu de la chambre, et tenait le pied posé sur la planche qui recouvrait le cadavre, comme si elle eût voulu la sceller de son poids.

Son corps se penchait en avant. — Elle avait les yeux cloués au sol, le sein soulevé, l'oreille attentive. — Un rouge vif remplaçait sous son masque, la belle pâleur de ses joues.

Elle écoutait. — Aucun bruit n'avait suivi l'exclamation poussée dans le corridor.

On n'entendait que le fracas confus de la rue, où le carnaval essoufflé râlait ses derniers chants de fête, et les éclats de voix de l'étage supérieur.

Carmen attendit, pendant une minute, immobile et gardant sa pose effrayée.

Puis elle se baissa et prit à terre le long couteau dont Western avait voulu se faire une arme.

Sa main en serra fortement le manche d'ébène. Les plis de son front disparurent. Elle arracha son masque et son œil se fixa, résolu, sur la porte.

Ce fut en elle un flux soudain de courage indomptable et superbe. Son sourire défia le danger imminent ; ses narines se gonflèrent à la pensée de la lutte prochaine...

Athènes se fût prosternée devant le magnifique rayonnement de cette beauté belliqueuse, et l'eût appelée Pallas. Tout en elle à présent était force et mépris orgueilleux du péril.

C'en eût été fait, à coup sûr, de quiconque eût ouvert la porte en ce moment.

Mais la porte ne s'ouvrit point, et un silence profond continua de régner dans le corridor.

L'attente se prolongea et refroidit le sang de Carmen. Le souvenir du meurtre revint. Elle se sentit frissonner de nouveau, parce que la pensée du danger s'éloignait et qu'elle se trouvait seule, rivée à son crime, emprisonnée avec un cadavre.

Sa pose perdit insensiblement sa fierté virile. Son œil inquiet erra tout autour de la chambre, cherchant l'issue qu'elle savait ne point exister. Une seule pensée était dans son esprit : fuir ! — Fuir ce lieu maudit, dont chaque objet lui parlait énergiquement de l'homme qui était là sous ses pieds ! fuir ces draperies que son imagination frappée teignait de sang, — cette table où restaient les miettes du dernier repas de Western assassiné, — ce sol, enfin, saupoudré de cendres, et dont l'une des planches lui semblait s'agiter lentement et donner passage à des plaintes...

Elle était femme en cet instant. Elle avait des remords de femme ; elle était faible ; elle tremblait ; — elle pleurait.

A son tour elle jeta le couteau. Elle eût voulu voir la porte s'ouvrir, non plus pour résister ou se frayer un passage, mais pour mettre un vivant entre son épouvante et le mort...

Et chaque seconde augmentait pour elle cet état d'insupportable angoisse. Il fallait fuir, à quelque prix que ce fût.

Elle ouvrit l'une des fenêtres et en releva les jalousies baissées. La chambre se trouvait au premier étage de la maison, par rapport à la rue Neuve-des-Bons-Enfans, mais les croisées donnaient sur la rue de Valois. Deux étages les séparaient par conséquent du pavé.

Carmen mesura cette distance, et son parti fut pris aussitôt.

Il y avait des passans dans la rue. Tous les bouges souterrains et autres étaient encore ouverts ; — mais Carmen voulait fuir.

Elle retira précipitamment l'un des draps du lit et tâcha de le nouer aux barreaux du balcon... Ses mains étaient sans vigueur et sans adresse. Ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts inutiles qu'elle parvint à fixer tant bien que mal l'une des extrémités du drap.

L'autre bout pendit bientôt au dehors, et Carmen se pencha pour voir la hauteur qui lui resterait à franchir.

Elle aperçut un bras sortant de la muraille, entre le premier étage, occupé par un marchand de vins de la rue de Valois, et l'étage où elle se trouvait elle-même.

Ce bras saisit le drap et le secoua rudement...

Carmen était dans cette disposition d'esprit où les nerfs ébranlés réagissent énergiquement sur l'imagination qui s'étonne, s'effraie, et voit les choses sous un jour fantastique ou surnaturel.

Cette main mystérieuse qui s'opposait à sa fuite lui parut ne point être de ce monde. Elle pensa au démon que le meurtre récent faisait son maître. Elle pensa au mort lui-même qui dormait sous ses pieds, et qui peut-être...

C'était une nature intrépide jusqu'à la témérité ; mais il y avait en elle des souvenirs d'Écosse, la terre des sombres légendes, et des souvenirs d'Espagne, le pays des noires diableries.

Elle se rejeta en arrière. — En arrière il y avait un air chaud où nageait comme une odeur de sang...

Ainsi traquée entre les fantômes de son imagination et

l'horreur de la réalité. Carmen se reprit à l'audace du désespoir. Elle se pencha de nouveau et davantage. — Elle vit que le bras sortait d'une petite ouverture écrasée qui devait servir de soupente prise sur la hauteur du premier étage. A cette ouverture, se montrait une tête rase, du sommet de laquelle partait une touffe de cheveux blancs.

Cette apparition bizarre, éclairée à rebours par la lueur vacillante des reverbères, n'était pas de nature à changer le cours des idées de Carmen.

Le bras secouait toujours le drap, essayant de l'arracher, et cet effort constant était accompagné d'un chant sourd, lent et monotone.

Carmen s'appuya, défaillante, aux barres de fer du balcon.

Elle resta ainsi affaissée et incapable de se mouvoir durant plusieurs minutes.

Au bout de ce temps, un bruit de pas se fit dans le corridor, et le verre dépoli des jours de souffrance devint à demi lumineux.

Les pas s'arrêtèrent devant la porte.

Carmen pensa qu'on venait la saisir.

Mais c'était une diversion aux tortures de son épouvante. Son regard s'éclaira de joie pour saluer l'événement, quel qu'il fût, qui la tirait de son horrible rêve.

Le rêve évanoui, sa force d'âme et de corps lui revenait. Elle se retrouvait elle-même avec toute sa terrible énergie...

Les gens arrêtés au dehors s'entretenaient à haute voix, et Carmen crut distinguer des paroles qui ne se rapportaient que trop bien à sa situation. — Une main fit tourner la clef dans la serrure avec maladresse et sans pouvoir ouvrir.

Carmen regarda par la fenêtre. La tête et le bras avaient disparu, mais le drap, presque entièrement détaché, n'eût point pu soutenir le poids de son corps.— Jugeant sa situation d'un coup-d'œil rapide, elle ramassa le couteau, saisit de l'autre main la barre de fer du foyer, souffla les lumières et s'élança derrière les rideaux de l'alcôve.

On redoublait d'efforts cependant pour ouvrir la porte. La clef allait et venait dans la serrure, dont elle réussissait seulement à fausser le mécanisme.

Mais cela ne pouvait durer. On allait entrer.— Carmen était préparée.

Persuadée que les gens rassemblés dans le corridor étaient des agens de la police envoyés pour l'arrêter, elle avait résolu de les surprendre au moment de leur entrée et de forcer le passage.— Elle attendait, ramassée sur elle-même, prête à bondir et à frapper.

— Diable de clef !... dit une voix lourde au dehors.

— Enfonce la porte, répliqua une autre voix.

Mauvais ou bon, le conseil fut immédiatement suivi. Deux ou trois vigoureux coups de pied firent office de serrurier et le pène sauta enfin hors de la gâche.

Les jarrets souples de Carmen se plièrent. Elle entr'ouvrit les rideaux et serra son arme; mais, au lieu de l'uniforme des sergens de ville attendus, elle vit paraître au seuil le funèbre Hibou qui avait maintenant une tête d'homme, le Melon auquel il ne restait plus que trois ou quatre tranches et le Matelot orné de son inévitable porte-voix.

Elle laissa retomber aussitôt les draperies du rideau et se glissa derrière le lit.

— Messieurs ! messieurs! criait un garçon dans le corridor, — je vous dis que cette chambre est occupée !... Vous allez faire du scandale !

— C'est le moment, répondit Josépin avec une gravité d'ivrogne.

— Et c'est le lieu, ajouta pesamment le Dindon.

— Or, conclut l'Ours, dont la peau était ouverte sur le devant comme un paletot,—le temps et le lieu constituent l'à-propos...

Ils étaient cinq, ivres comme des Anglais, et s'avançaient sans façon dans la chambre, où la lumière du garçon qui venait le dernier, ne jetait encore qu'un jour douteux.

— Messieurs, messieurs ! reprit celui-ci en entrant à son tour ; — vous voyez bien que la bougie est éteinte... Il y a un monsieur et une dame...

— Toujours !... dit la moitié de Melon.

— Amour, amour, quand tu nous tiens, déclama tendrement le Dindon, — on peut bien dire... adieu, garçon !

Le Dindon, en prononçant cette variante au dystique de La Fontaine, prit le garçon par les épaules et voulut le pousser dehors.

Mais le garçon était à jeun. Il eût battu toute la troupe avec une seule main ; il fallut parlementer.

— Messieurs, dit-il après avoir repoussé le Dindon, — soyons raisonnables...

— C'est cela, raisonnons !

— On ne peut pas vous donner cette chambre, puisqu'elle est occupée.

— Alors, donnez-nous une autre chambre.

— Il n'y en a pas... tout est plein.

— Alors, donnez-nous celle-ci.

— Mais c'est impossible !...

— Alors, donnez-nous-en une autre !

C'était Josépin qui faisait ainsi preuve d'inflexible logique.

— Eh ! vous en avez une ! reprit le garçon ; — remontez dans la vôtre !

— La nôtre ! répliqua l'ours ; — vous n'y songez pas, domestique !... Dans la nôtre, nous avons renfermé nos cinq épouses, qui dorment sous la table... Ce spectacle est ignoble pour des gens de sang-froid...D'ailleurs, nous avons à traiter une importante affaire, et si ces faibles femmes s'éveillaient, elles voudraient danser le galop...

— Ohé !... cria Josépin en ce moment ; répète tes vers sur la prudence et sur l'amour, Roby !... Il fait froid, et cependant le monsieur et la dame ont oublié de fermer leur fenêtre !...

— Téméraire monsieur ! dit Roby le Dindon ; — dame trop étourdie !... à quel rhume n'exposez-vous pas vos cerveaux !...

— Ohé ! cria derechef Josépin ; — ohé ! ohé !... Le monsieur est un mythe ; la dame une chimère... Nous sommes maîtres de ces lieux... Garçon ! cinq bols de punch !

Ce dernier était à bout d'éloquence.

— Restez si vous voulez , dit-il. — Je vais chercher la garde !

— La garde ! répéta le Dindon ;—l'ai-je bien entendu !...

Josépin quitta la fenêtre et vint dresser sa longue taille devant le garçon.

— La garde ! dit-il ; — quel rapport possible vois-tu entre cinq bols de punch et la garde, stupide serviteur !... Sais-tu à qui tu parles?... Tu parles à Josépin ; — c'est moi, docteur-médecin, l'une des espérances les plus légitimes de la faculté de Paris... Tu parles à Roby,—c'est ce Dindon,— qui a devant lui un immense avenir, bien qu'il ne sache pas s'il se fera poète, comédien ou inventeur de machines...— Tu parles à Edme Durandin, qui cache sous l'apparence d'un melon entamé un cœur ambitieux et l'espérance de conquérir une étude d'avoué... Tu parles à Léon du Chesnel, noble homme déguisé en Ours... Enfin, domestique ! vois-tu bien ce Hibou?

— Oui... après?... grommela le garçon impatienté.

— Ce Hibou, reprit Josépin avec solennité, — c'est Denisart.

— Eh bien ?

— Tu ne sais pas ce que c'est que Denisart?...

— Ma foi non !... laissez-moi passer !...

Denisart et Durandin avaient trouvé les deux verres de kirsch et trinquaient à la sourdine.

— Esclave ! poursuivit Josépin, — Denisart est un problème.

— Monsieur et madame ! dit le garçon en se tournant du côté de l'alcôve, patientez encore un peu ; — la garde va faire finir tout ça.

Le long corps de Josépin oscilla, ébranlé par le rire énervant des gens ivres :

— Mais, domestique, balbutia-t-il ; — ton monsieur et ta dame sont partis par les fenêtres !

Le garçon s'élança vers la croisée et aperçut le drap que Josépin avait découvert le premier.

— Partis sans payer ! s'écria-t-il stupéfait ; — au voleur ! au voleur !

Il courut à l'alcôve, releva prestement le rideau et vit que le lit intact ne contenait personne.

— Au voleur ! au voleur ! hurlèrent les cinq ivrognes en se tenant les côtes.

Carmen, blottie derrière le lit, retenait son souffle.

— Une carte de vingt francs ! dit le garçon en traversant la chambre à grands pas ; on ne saute pas deux étages pour cela !... Ils auront volé les couverts !

Les couverts étaient sur la table. — Le garçon y trouva de plus la bourse de Western.

— Tiens, tiens ! murmura-t-il avec un sourire consolé ; — ils ont au moins laissé le pourboire !...

— Allons, page, allons ! dit Josépin.

— Cinq bols de punch ! ajouta Denisart ; — je veux le mien au kirsch !

— Le mien au rhum !

— Le mien au cognac !

— Le mien au madère !

— Le mien à la romaine !

Josépin étendit la main et compta laborieusement sur ses doigts :

— Kirsh, rhum, cognac, madère, romaine... Je crois que cela fait cinq, dit-il ; — le compte y est... varlet, dépêche-toi, ou je te brise mon porte-voix sur le crâne !

Le garçon ne répondit point et ne bougea pas. Il avait les yeux grand ouverts, la bouche béante, et regardait le creux de sa main avec ravissement.

Il venait d'y verser le contenu de la bourse de Western, vingt-cinq napoléons en or.

Il était ébahi, fasciné, ébloui ; il rêvait.

— Vingt francs de dépense, murmura-t-il, — et quatre cent quatre-vingts francs pour le garçon !... voilà des pratiques !...

Roby lui mit le porte-voix de Josépin à l'oreille, et cria à tue-tête :

— Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !...

Le garçon fit un saut de côté. Les cinq ivrognes l'entourèrent en criant :

— Du punch ou la mort !...

Le garçon se boucha les oreilles et s'enfuit.

On roula la table au milieu de la chambre.

Josépin déposa son porte-voix dans un coin, Roby se dépouilla de son corps de dindon, Denisart de ses plumes de hibou, du Chesnel de sa peau d'ours ; Durandin jeta au rebut le reste de son melon.

Il resta cinq jeunes gens assez bien découplés, qui, mis ainsi à l'aise, s'assirent autour de la table.

— La séance est ouverte, dit Josépin ; — qui demande la parole ?

— Moi ! répondirent à la fois les quatre autres.

Josépin se gratta le front.

— Je ne vois pas la possibilité de céder à vos désirs, reprit-il ; — et, pour vider ce conflit, je m'accorde la parole à moi-même... Mais d'abord êtes-vous assez ivres pour parler convenablement de choses sérieuses !

— Nous sommes ivres, répondit Durandin, — mais nous pouvons l'être davantage... attendons le punch.

Le chœur répéta :

— Attendons le punch !

— Et, après le punch, dit Léon du Chesnel avec une sorte d'autorité, — vous vous tairez ; je parlerai.

Tant qu'on avait gardé le masque, Josépin avait semblé être le chef de la bande, mais, une fois les visages découverts, on aurait pu remarquer que tout le monde, Josépin lui-même, prenait, vis-à-vis de du Chesnel, un air de déférence.

Personne ne réclama contre le droit qu'il s'arrogeait de parler le premier.

Quatre garçons et monsieur Polype en propre original arrivèrent bientôt, portant chacun un bol de punch.

Les verres s'emplirent à la ronde.

— A notre fortune ! dit Léon du Chesnel en élevant le sien.

— A notre fortune ! clama le chœur.

On vida les verres avec précision, puis on les remplit de même.

— A notre dernier jour de folie ! dit encore Léon.

— Pourquoi dernier ? demanda Durandin, nous n'avons pas la goutte...

— Bois et tais-toi !...

Le chœur répéta docilement le toast.

Du Chesnel posa son verre vide et se leva. Le président Josépin frappa l'une contre l'autre deux cuillères à punch, afin de réclamer le silence. — Durandin, Roby et Denisart mirent leurs coudes sur la table.

Carmen dégagea doucement sa tête des couvertures qui la cachaient et s'arrangea pour écouter.

CHAPITRE IX.

LE TALISMAN.

— S'amuser toujours, dit Léon du Chesnel, est sans contredit ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde. J'entends s'amuser gratis ; car lorsque le plaisir coûte quelque chose, cela tourne au stupide, purement et simplement. — Nous devenons vieux : j'ai vingt-trois ans. — A cet âge, Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, avait déjà fait son chemin...

— Napoléon... voulut interrompre Roby.

— Tais-toi !... Evidemment la jeunesse est le temps du calcul, comme l'âge mûr est le temps de l'apathie... A dix-sept ans on réfléchit mieux qu'à trente... L'homme de douze ans, s'il pouvait divorcer avec les billes et la toupie, étonnerait le monde. — Il suit de là que nous sommes tous en retard, et que chaque poil de barbe qui nous pousse est un symptôme alarmant de décadence morale... Buvons !

L'assemblée s'empressa d'obéir, et remit ensuite les coudes sur la table.

Léon avait prononcé d'un ton à la fois dogmatique et rapide cette série de propositions décousues. Leur sens, bizarrement paradoxal, opérait sur les intelligences alourdies de ses compagnons une sorte d'éblouissement. Ils comprenaient les mots et s'égaraient à vouloir suivre les fantasques détours de l'idée.

Léon était peut-être ivre comme les autres, mais il portait plus vaillamment son vin. Sa parole restait libre, assurée, incisive, et son œil, légèrement injecté de sang, avait çà et là de vives lueurs de raison.

C'était un jeune homme de taille élégante et bien prise, mais quelque peu appauvrie par les excès d'une précoce débauche. Son visage était comme sa taille. Un demi-cercle profondément creusé entourait ses yeux, aux rayons spirituels, mais intermittens et noyés par la chute périodique d'une paupière fatiguée. Son front, où se dessinaient des plis fugitifs qu'on ne pouvait encore appeler rides, était évidé aux tempes, renflé légèrement au-dessus des sourcils et couronné de cheveux noirs épais parmi lesquels brillaient déjà bon nombre de ces poils étiolés, tordus et comme grillés que cherche en vain souvent sur des têtes de quarante ans la pince subtile de l'épileuse. Le souper récent n'avait pu mettre de couleurs à ses joues qui gardaient leur carnation maladive. Mais il avait à la bouche un joyeux et fin sourire, dont le trait moqueur se masquait de franchise.

Au demeurant, sa figure avait de la distinction et de l'attrait. L'énergie s'y montrait en quelque sorte par bouffées

au milieu d'une fatigue d'habitude et d'un laisser-aller insoucieux.

Sous sa peau d'ours, il était mis avec une recherche quelque peu excentrique et hardie.

Josépin, qui s'asseyait à sa droite, était un grand jeune homme blond à l'air timide et débonnaire. Le caractère saillant de sa physionomie échappait peut-être en ce moment où le punch éteignait et allumait tour à tour son œil bleu-clair. On découvrait en lui seulement comme une arrière nuance de cette gaucherie futée qui distingue le paysan normand.

La tête de Roby, le dindon, sous la gravité lourde de son ivresse, gardait une expression spirituelle, vantarde, effrontée ; il devait y avoir de l'astuce sous ce front conique, mais encore plus d'étourderie. Roby était joli garçon; il penchait vers le genre tapageur et s'arrêtait juste en deçà du point où l'on casse les assiettes. Son nez éveillé, sa bouche rieuse, son teint allumé, tout cela lui constituait un fonds inépuisable de succès dans certaine zone de l'atmosphère féminine. Il ne visait point à la distinction. Sa mise ressemblait à une phrase romantique. — Il était heureux pourvu que son gilet se vît de très loin.

Il y avait dans Roby de l'acteur de province et de l'étudiant en médecine.

Durandin avait une tête toute ronde, qui souriait comme le ventre de Lepeintre jeune. C'était un gros garçon sans malice et qui mettait beaucoup d'esprit à se donner les allures d'un niais. — Le costume qu'il avait choisi pour la mascarade était une manière d'emblème. Il s'était enveloppé ce jour-là sous l'écorce d'un cantalou, comme il se drapait d'habitude sous l'affectation d'une candeur étourdie.

Quant à Denisart, que Josépin appelait un problème et que nous avons vu sous le sombre plumage d'un hibou, c'était un personnage maigre, anguleux, solennel. Il avait le regard faux et la parole emphatique. On ne pouvait reconnaître précisément son âge à l'examen de sa physionomie, mais il paraissait être le moins jeune de la bande, et son front demi-chauve lui donnait bien une trentaine d'années. Son costume visait évidemment à une rigueur austère. Il était tout de noir habillé, sauf la cravate blanche, non empesée, dont les coins, à grands ourlets, retombaient sur sa chemise. — Ce personnage repoussait énergiquement. Il s'épandait autour de lui comme un parfum de tartuferie, mêlé au pédantisme moisi des suivans de l'Université. — En ce moment, il fléchissait sous l'ivresse. Son nez étroit et mince rougissait comme un charbon ardent. Sa bouche rentrée était pâle, entre les creux bistrés de ses joues. Quelques débris de gravité rogue restaient parmi ces stigmates de l'orgie et ajoutaient à l'odieux de son aspect...

On avait bu. Josépin venait de réclamer de nouveau le silence à l'aide de ses deux cuillers à punch.— Du Chesnel poursuivait :

— Messieurs, il y a un Dieu, puisque le monde est organisé. — D'ailleurs, dans un moment de franchise, notre sublime Béranger a daigné proclamer son existence. — Mais le monde est mal organisé, donc il y a un diable.

Ceci pourrait vous paraître puéril, si je ne me hâtais d'ajouter que nous sommes menacés de le tirer par la queue tous les cinq dans un très bref délai.

La vie de l'homme est démesurément longue. Il ne lui faut que deux ou trois ans bien employés tout au plus pour désapprendre à jouir, et vous en voyez qui traînent jusqu'à des trois quarts de siècle ! — Ceux-là sont de deux sortes : les uns ont de l'argent, leur vieillesse est un tranquille sommeil ; les autres n'en ont pas, leur vieillesse est un mauvais rêve. — Or, les stupidités de notre civilisation ne permettent pas aux adolescens d'adopter cette sage coutume iroquoise qui fait un devoir de scalper quiconque a dépassé la cinquantaine.

C'est misérable. — Chacun de nous est exposé par les lacunes de cette législation incomplète à porter perruque un jour venant et à manger du bœuf à la mode avec un ratelier mécanique.

— Il faut nous tuer ! dit Roby, frappé par l'horreur de ce tableau.

— J'ai dans ma poche un flacon d'acide hydro-cyanique, ajouta le docteur Josépin avec l'empressement d'un homme de science ; — quatre gouttes dans chaque verre de punch...

Durandin et Toby tendirent leurs verres ; Denisart éloigna le sien.

Du Chesnel haussa les épaules.

— Attendez au moins le dernier verre! dit-il ; — et taisez-vous...

L'argent n'est rien. Ce qui fait sa valeur, c'est que tout le reste est moins que rien. — Dans ce néant, les hommes errent, affairés, et cherchent incessamment quelque chose. — Le bonheur consiste à se figurer qu'on va le trouver.

Quand on se figure qu'on l'a trouvé, il y a déjà décadence. L'ennui est là. Tous les philosophes conviennent que le succès est une calamité. — Buvons !

Tous les verres s'emplirent et se vidèrent. Denisart fit exception, en ce que le sien s'emplit et se vida deux fois.

— En conséquence, reprit du Chesnel, dont les yeux distraits se promenaient au plafond, — le plus sage pour nous est de devenir millionnaires.

— C'est évident, dit Josépin.

— Incontestable, appuya Roby.

— Il est étonnant, ajouta Durandin, qu'une idée si simple ne nous soit pas venue plus tôt.

— Ce n'est pas une idée, grommela Denisart.

— Si fait, répliqua froidement du Chesnel. — C'est même une vieille idée... Avez-vous confiance en moi ?

— Parbleu ! s'écria-t-on ; —nous allons boire à ta santé !

— Buvez !.. Avez-vous bien compris tout ce que je vous ai dit?

— Non, répondit le chœur.

— Eh bien ! poursuivit du Chesnel, dont l'intention manifeste avait été jusque alors de venir en aide aux fumées du punch et d'étourdir de plus en plus ses compagnons par un cliquetis de paroles ; — je vous jure sur l'honneur que j'ai un moyen de vous faire tous riches...

— Un talisman !... s'écria Durandin.

— Un talisman, répondit du Chesnel.

L'ivresse a d'étranges crédulités. Tout le monde, Denisart lui-même, ouvrit de grands yeux et il se fit un moment de profond silence.

Durant ce silence, Carmen entendit à l'étage inférieur un bruit périodique et sourd. C'était comme des coups de marteau, attaquant avec précaution le dessous du plancher. — Ce bruit était accompagné du chant monotone et lent qu'elle avait entendue déjà lorsqu'une main mystérieuse avait secoué le drap de lit préparé pour sa fuite...

— Un talisman, reprit du Chesnel, — un vrai talisman. — Mais il faut que vous m'aidiez franchement à le mettre en œuvre... Et d'abord, il n'est aucun de vous qui n'ait fait son beau rêve d'avenir, plus ou moins baroque et impossible... Il n'est aucun de vous encore qui n'ait fait quelques efforts pour atteindre le but convoité. — Il faut que je connaisse ce but et ces efforts... Déboutonnez vos consciences à la ronde... A toi, Durandin !

— Moi !... balbutia le gros garçon, — j'aimerais mieux...

— A toi ! Durandin, à toi ! cria le chœur.

— Du diable si je sais, voyez-vous !... dit Durandin ; — ma foi... au fait, c'est facile à dire. J'ai connu un gros avoué qui était bien le plus heureux des hommes... Ça a déterminé ma vocation... Mon but est d'acheter une charge d'avoué...

— Et tes moyens?...

— Pas le sou !...

— Mon talisman te va comme un gant, Durandin.

— Vraiment !...

— La paix !... A toi, Josépin !

Le blond docteur ne se fit point prier.

— Moi, dit-il, c'est différent... J'ai un but raisonnable et des moyens positifs. — Mon but, c'est de battre monnaie

avec mon cabinet ; mes moyens, ce sont mes excellentes études...

— As-tu des cliens ? demanda du Chesnel.

— J'en ai un, répondit Josépin ; — un pauvre diable qui se meurt et qui me rapporte cent écus par mois...

— Peste ! dit Durandin ; — à combien mets-tu donc tes visites ?

— Heu ! heu !... fit le docteur ; — nous n'avons pas débattu le prix.

— Alors... commença du Chesnel.

— C'est une histoire, interrompit Josépin ; — et c'est un secret... Mais vous serez discrets...

— Comme la tombe, Josépin !

— Figurez-vous que ce n'est pas le malade qui me paie, mais bien son ennemi intime...

— Pour le tuer ?...

— Ma foi, non !... je ne suis pas encore de cette force-là... Mais pour... vous m'entendez bien... pour voir... pour savoir...

— Pour espionner ?

— Quelque chose comme cela... Principalement pour guetter l'arrivée d'un quidam venant d'Amérique avec des papiers... Il faut vous dire que celui qui me paie mes visites est en procès avec mon malade.

— C'est immoral, dit Denisart.

— Possible, Caton, mon ami, — mais c'est moi qui vous ai payé à souper et je n'ai qu'un client... Le tout est de le faire valoir... Malheureusement, le quidam est arrivé cette après-midi... J'ai peur pour mes appointemens.

— Comment s'appelle ton malade ? demanda du Chesnel.

Josépin fit une grimace de mépris.

— Ça ne s'appelle pas, répondit-il ; — en parlant de lui, on dit l'homme du quatrième au-dessus de l'entresol.

— Et celui qui te paie ?

— Ah ! ah ! fit Josépin ; — s'il savait que je vais dire son nom à quatre étourneaux de votre espèce !.. mais vous serez discrets ?...

— Comme la tombe !

— C'est... ma foi, oui !... c'est monsieur le duc de Maillepré-Compans.

Ce nom ne produisit aucun effet sur trois des convives, mais du Chesnel frappa ses mains l'une contre l'autre en disant :

— Josépin, tu vaux ton pesant d'or, et mon talisman est ton affaire.

Carmen aussi, du fond de son alcôve, avait dressé l'oreille au nom de Maillepré-Compans. — Elle entendit de nouveau, car, en ce moment, les cinq buveurs se versaient rasade et l'entretien faisait trêve, elle entendit ce bruit continu qui semblait venir de la surface intérieure du plancher, et qu'accompagnait toujours la sourde et monotone chanson...

— Merci, Josépin, reprit du Chesnel ; — tu me donneras demain des détails sur ton histoire, car je suis, moi aussi, en compte avec monsieur le duc... A toi, Roby !

— Messieurs, dit ce dernier, je suis originaire de Tours en Touraine. Mon père était fabricant de rillettes ; ma mère...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit du Chesnel ; — au fait !

— Le fait ! répliqua Roby ; — le fait, c'est que ce serait bien le diable si ton talisman ne m'allait pas par quelque bout... J'ai tant de cordes à mon arc !... Je suis poète et il ne me manque qu'un éditeur pour faire étouffer d'envie tous les vieux rabâcheurs de l'empire... Je suis acteur : Talma revivra dès que le Théâtre-Français m'aura ouvert ses portes... Je sais tenir les livres en partie double... J'ai inventé une machine dont la description détaillée m'entraînerait ici à des longueurs, mais qui fera un jour la gloire de mon pays... Est-ce assez ?

— Avec mon talisman, tu pourras choisir... Denisart, à ton tour !

— Je ne crois pas aux talismans, répondit celui-ci.

— Tu crois à l'argent. Je t'en promets.

— En as-tu ? répliqua Denisart en fixant sur du Chesnel son regard équivoque.

— Assez pour te payer vingt fois ta valeur, dit du Chesnel.

Denisart but un énorme verre de punch.

— Il me faudrait quinze misérables cents francs, reprit-il, — pour faire imprimer ma brochure au rabais, sur du mauvais papier...

— Qu'est-ce que c'est que ta brochure ?

— Ah ! fit Denisart avec emphase ; ce que c'est que ma brochure !... Je n'ai pas dix idées, moi... je n'ai qu'une idée... aussi, elle est bonne... et, si je vous la dis, vous me la prendrez... mais je suis ivre !...

Denisart prit son bol de punch à deux mains et but à même. — Du Chesnel fit signe aux autres convives de se taire.

Denisart poursuivit :

— Je suis ivre !... Le roi ne m'empêcherait pas de bavarder... Voilà mon idée... et c'est une idée ! Jusqu'à présent, on n'a pas suffisamment exploité la misère du peuple... Le peuple ne mange pas, mais il lit... Le peuple a toujours dix sous dans la poche percée de sa blouse en haillons pour payer l'avocat qui fait semblant de prendre en main sa défense... Dites au peuple : Tu es un bon peuple ; il n'y a rien au monde que toi de beau et de sublime ! J'admire ta grandeur ! Je verse des larmes de sang sur ta souffrance...

Denisart s'interrompit en un éclat de rire ignoble.

— Dites-lui cela, reprit-il ; — vous aurez son dernier centime... Dites-lui encore : O peuple ! quelques uns de tes enfans volent et assassinent dans les rues... Bien sauvages sont les tribunaux qui les condamnent, car, si ces infortunés font le mal, c'est que la société ingrate néglige de leur servir douze cents livres de rente... Un grand nombre de tes filles se prostitue, — mais c'est pour faire des économies et mettre à la caisse d'épargne... D'ailleurs, bon Dieu ! les pauvres chers anges ! qui pourrait les blâmer !.. le vil égoïsme des riches seul les pousse dans l'abîme... les fautes du pauvre sont au riche... Le pauvre est un agneau, le riche est une panthère... Et chaque fois qu'un malheureux s'oublie jusqu'à égorger un passant sur le pavé, on devrait guillotiner un marquis ou incendier une soutane...

— C'est profond ! dit Durandin ; — ça ferait un exemple.

— Ce diable de Denisart... ajouta Josépin.

— Mais, Denisart, fit observer Roby, — je te croyais un homme moral...

Du Chesnel le regardait avec une sorte de dédain admiratif.

Denisart eut un sourire cynique.

— En ces matières, répliqua-t-il, — on ne fait pas d'argent sans morale... Il faut des mots, afin que les sots puissent dire de vous : Cet écrivain généreux, ce cœur compatissant !... Ah ! le peuple... Un million de sous fait cinquante mille francs !...

Il se leva et pirouetta sur lui-même.

— Vive le peuple ! s'écria-t-il ; — je vois dans sa famine la source de vingt fortunes !... Saluez, vous autres !... plus bas !... plus bas encore ! Je suis l'inventeur des généreuses théories et de l'humanité à cent mille exemplaires !... Je suis le Vincent-de-Paul d'une charité nouvelle !... Comment appellerons-nous cela ?... Bah ! nous lui trouverons un nom, car il faut un titre à toute comédie... Pour le moment, je me contenterai du sobriquet usé de philanthrope.

Denisart mit sa tête dans son bol de punch et se tut.

— C'est une idée, dit du Chesnel ; — il est douteux que le diable en ait de plus infernale, et l'on ferait assurément tout le bagne sans en trouver une aussi honteuse... Mais cela prendra... Eh bien ! Denisart, mon talisman peut descendre jusqu'à ces infamies.

— Infamies... infamies ! grommela Denisart ; — c'est encore un mot qu'il faut employer souvent... Le peuple ai-

me les grands mots... Et celui-là fera son chemin qui pourra tailler l'économie politique en mélodrame...

— A mon tour, maintenant, reprit du Chesnel ; — je vous dois aussi ma confidence... elle ne sera pas longue... J'ai du goût pour la diplomatie...

— Il faut des protections pour être élève consul, dit Durandin.

— Sans doute... D'ailleurs, je préfère une ambassade... c'est là ma vocation. — Quant aux moyens... ma foi, mes camarades, je n'ai que mon talisman...

— Et quel est ce talisman? demandèrent à la fois Josépin et Roby.

— Les femmes, répondit du Chesnel.

L'assemblée fit collectivement une grimace de désappointement dédaigneux.

— C'est vieux comme Alcibiade! s'écria Roby.

— C'est niais comme une idée de vaudeville! dit Denisart.

Le docteur et Durandin dirent des choses encore plus spirituelles.

Du Chesnel leur imposa silence d'un geste impérial.

— Votre rôle est d'écouter et de boire, reprit-il ; tâchez de comprendre et n'interrompez plus. D'autres avant moi, je le sais, se sont fait de la femme un marchepied mignon... et l'histoire est là pour proclamer que ce marchepied a des degrés à l'infini et peut arriver jusqu'au trône...

— Si l'on fait ici du carbonarisme, dit Denisart, je me retire.

— Je n'invente pas, poursuivit du Chesnel, sans tenir compte de l'interruption ; — je perfectionne... Une femme peut résister à un homme... cela s'est vu.. mais où est la femme qui pourra résister à cinq hommes ?

— Je ne la connais pas, dit Josépin avec conviction.

— Cet heureux phénix, ajouta Roby, — est encore à trouver.

— Surtout si les cinq hommes sont de certains gaillards !... fit observer Durandin, qui se rengorgea.

— Messieurs, reprit du Chesnel, — j'étais bien sûr que des hommes aussi intelligens que vous ne pourraient longtemps méconnaître la portée immense de ma combinaison. — C'est simple et grand. — Nous nous liguons envers et contre les femmes : par ce seul fait, chacun de nous quintuple toutes ses facultés à la fois... chacun de nous devient positivement irrésistible...

— Positivement, appuya Josépin ; — buvons!

— C'est très beau, soupira Denisart en retournant son bol, — mais je n'ai plus de punch.

Roby se pendit au cordon de la sonnette. — Un garçon accourut.

— Cinq autres bols de punch ! dit Roby.

— Ce n'est pas assez ! balbutia Denisart.

— Et voyez un peu, reprit du Chesnel ; —une fois admis le pouvoir de vaincre toutes femmes, quel obstacle ne s'aplanit devant nous !... Toi, Durandin, tu épouses le prix de ta charge ; — toi, Josépin, tu fais coterie, tu deviens docteur à pomme d'or, puis docteur à voiture, puis docteur à palais...

— J'éclabousse l'Académie de médecine ! s'écria le grand blond transporté ; — je coupe en deux Broussais sous la roue de ma calèche...

— Toi, Roby, poursuivit encore du Chesnel, — tu arrives naturellement à l'Institut, au Théâtre-Français ou à l'exposition...

— J'arrive aux trois, dit Roby.

— Toi, Denisart, tu trouves dans quelque bourse de soie les premiers fonds de ton diabolique commerce...

— Oh ! le peuple !... le bon peuple ! sanglota Denisart attendri :—deux millions de sous font cent mille francs!...

— Moi enfin, reprit du Chesnel, — grâce à certaine duchesse, je deviens d'emblée secrétaire d'ambassade, pour le moins... et ensuite...

— Houra ! cria Durandin ; — j'ai mon étude.

Les autres firent chorus, et la chambre s'emplit de hurlemens désordonnés.

— Ce n'est pas tout, dit du Chesnel, — et vous sentez que, en une affaire de cette importance, il est bon d'être lié l'un à l'autre par un engagement sérieux...

— Je ne signe rien ! répliqua Denisart, en homme qui connaît cruellement le danger des signatures.

— Un serment ! s'écria Durandin.

— Un serment solennel, appuya le docteur.

— Un serment redoutable ! ajouta Roby; — j'ai justement pris une stalle hier à l'Opéra... Je sais un grand air de serment... Je vais vous le chanter...

Il se leva, et mit la main sur son cœur, ouvrit une bouche énorme et entonna à l'improviste :

Je vous prends à témoin, rochers de cette plage,
Je vous prends à témoin, déités de ces lieux,
Je vous prends à témoin, hôtes de ce rivage,
Je vous prends à témoin...

La porte s'ouvrit, et la procession, composée de monsieur Polype et de ses quatre garçons, fit son entrée une seconde fois.

Une fois le punch servi, Polype et ses garçons sortirent à reculons en faisant force saluts à de si bonnes pratiques. Durandin remit le verrou.

— Ne plaisante pas, Roby ! dit sévèrement du Chesnel ; — ceci est une grave affaire.

— Du diable si l'Opéra est une chose plaisante, répliqua Roby...

— Tais-toi !... Il s'agit ici de notre avenir... Levons-nous et jurons...

— Au moins, interrompit encore l'incorrigible Roby, — remplaçons les feux du Bengale autant qu'il est en nous...

Il souffla prestement les bougies, et la scène se trouva éclairée par la lueur bleuâtre du punch.

Les cinq convives étaient levés.

— C'est saisissant, dit Durandin, à moitié effrayé, — ma parole d'honneur!...

— Ce serait beau, répliqua Roby, — si nous étions rangés symétriquement, trois d'un côté de la table, trois de l'autre, comme à l'Opéra, — mais cinq, ce n'est pas un nombre.

— Nous sommes six! dit derrière lui une voix douce et grave.

Les cinq convives se regardèrent pour voir qui avait parlé.

Ils étaient six, en effet. Entre Roby et Denisart, juste en face de du Chesnel, il y avait maintenant une femme, dont le visage se cachait sous un masque de velours...

CHAPITRE X.

OU L'ON ENTERRE LE MARDI-GRAS.

La flamme du punch, qui, seule, éclairait la scène, donnait à tous les objets une teinte livide.

L'apparition inexplicable et subite de cette femme masquée de noir avait jeté les convives dans un étonnement stupide et mêlé d'effroi.

On sait quel affaissement produit sur l'ivresse tout choc imprévu et soudain. — Les buveurs fixaient leurs yeux grossis sur ce fantôme, auquel les lueurs pâles et vacillantes de l'alcool en feu prêtaient un aspect étrange.— Denisart et Durandin, qui se trouvaient le plus près de lui, s'étaient reculés avec épouvante.

Le fantôme, cependant, étendit le bras et ralluma successivement les bougies.

Les convives ne reconnurent point Carmen sous le masque qui couvrait son visage, mais ils purent admirer les belles proportions de sa taille et la grâce noble de ses mouvemens.

La frayeur s'enfuit. Ce n'était qu'une femme, une femme

jeune et charmante. Restait à savoir comment elle s'était introduite dans cette chambre fermée, mais la lueur des bougies rendait à chacun son courage, la gaîté revenait. — Roby prit la main de l'inconnu et la porta galamment à ses lèvres.—Denisart mit son bol de punch hors de toute atteinte.

Josépin s'assit en poussant un long soupir de soulagement.

— J'ai cru que c'était une de nos épouses! murmura-t-il.

Le blond docteur mentait, il avait tout bonnement pensé au diable.

Du Chesnel seul, désormais, semblait ne point prendre en bonne part cette diversion.

— Beau masque, dit-il d'un ton de rudesse, — tu t'es trompé de chambre, et nous ne voulons pas abuser du hasard qui nous procure ta visite.

— Le hasard n'est pour rien dans ma venue, répondit Carmen. — Vous avez témoigné le désir d'être six au lieu de cinq... me voilà pour exaucer votre vœu.

— Bien trouvé! dit Roby; — c'est une grande dame qui veut rire... Je ne m'y oppose pas!...

— Garçon, un verre pour madame!... cria Durandin dont la langue s'embarrassait sensiblement.

— Vous avez entendu notre conversation?... demanda du Chesnel en fronçant le sourcil.

— D'un bout à l'autre, répondit Carmen.

— Et que prétendez-vous faire?

— M'enrôler dans votre entreprise.

— Mais, dit Josépin avec un rire épais, — ce n'est guère possible!...

— Pourquoi cela?

— Parce que, répliqua du Chesnel sèchement, — nous voulons parvenir par les femmes, et que vous êtes une femme...

— A si peu ne tienne! dit Carmen;—je veux, moi, parvenir par les hommes...

Roby battit des mains et cria bravo.

Du Chesnel était, de toute la troupe, celui qui, jusqu'à ce moment, s'était ménagé le mieux; mais le choc éprouvé l'avait jeté hors de son sang-froid factice, et avait en quelque sorte rompu la barrière que sa volonté opposait à l'ivresse.

Ses yeux se troublèrent, et un nuage passa sur sa raison chancelante.

Il voulut boire pour se remettre. — Le moyen était mal choisi.

— Morbleu! s'écria-t-il en essayant de se tenir ferme encore sur ses jambes; — il est bien étonnant que nous ne soyons plus maîtres chez nous!... Mais je m'en moque!...

Il chassa de la main cet essaim de moucherons fantastiques qui bourdonne et voltige autour du front des gens ivres. — Puis il s'assit avec un rire heureux.

Les autres convives étaient en joie. Durandin se débattait contre le sommeil.

— Pourquoi Denisart est-il double? demanda-t-il avec inquiétude; — il y a bien assez d'un Denisart!

— Ce n'est pas Denisart qui est double, dit Josépin; — c'est son verre...

— Voyons!... voyons!... cria du Chesnel, qui tâchait désespérément à ressaisir le fil égaré de sa pensée; — les femmes!... morbleu! Nous avons notre fortune à faire!...

— Oui... balbutia Durandin; — mais si Denisart est double, je ne me mêle plus de rien!...

— Asseds-toi, beau masque, reprit du Chesnel;—bois!... parle!... fais ce que tu voudras.

Carmen resta debout.

Elle avait les bras croisés sur sa poitrine. Ses yeux lançaient de chatoyans rayons par les ouvertures de son masque. Son regard allait lentement de l'un à l'autre des convives. — Il y avait une pensée sur ce visage de velours. A défaut des muscles, parlant leur muet langage sous la transparence d'une peau fine, l'œil brillait; on y pouvait lire.

On y lisait le triomphe de quiconque, oppressé sous un fardeau lourd, trouve sur son chemin une épaule où jeter sa charge;—on y lisait encore le complaisant bonheur du maître qui compte des vassaux subjugués récemment.

— Nous nous sommes rencontrés déjà ce soir, dit-elle en s'adressant plus particulièrement à du Chesnel;—je vous connais... C'est vous qui portiez une peau d'ours n'est-ce pas?

—C'est moi, répondit du Chesnel;—pourquoi cette question?...

— Pour rien... nous causons... Et c'est bien à vous qu'appartenait ce poignard mignon que portait si galamment certaine écaillère...

— Un vrai romain, beau masque!... J'ai fait graver sur son manche d'or mes armes et mon chiffre, à côté des armes et du chiffre de la marchesa Farnesi, la plus folle créature des états du pape...

— Notre ami Léon, fit observer Roby d'un ton grave, — a longtemps parcouru le monde, et l'on a pu le voir de toute part courtiser la brune et la blonde, aimer, soupirer au hasard...

— Je puis vous affirmer, dit Carmen à du Chesnel,—que cette idée d'avoir fait graver votre chiffre est excellente et vous servira... Mais buvez donc, mes joyeux compagnons! ajouta-t-elle en changeant de ton. — Je veux vous faire raison; buvons à nos succès certains et à notre commandite amoureuse!... La pensée est belle et grande, savez-vous!... mais je vous manquais.

— Si la table tourne, grommela Durandin, — je vais me fâcher!...

— Tu nous manquais, beau masque! c'est ma foi vrai! dit Roby; — nous n'avions pas de dessus pour le serment en musique... Sais-tu l'air?...

— Le serment! le serment! interrompit du Chesnel rendu à son idée fixe; — il me faut de l'aide pour emporter ma duchesse...

— Je t'y aiderai, moi, dit Carmen.

— La connais-tu donc?

— Beaucoup.

— Je ne t'ai pas dit son nom.

— Je l'ai deviné.

Du Chesnel regarda Carmen avec une sorte de défiance superstitieuse.

— Je l'ai deviné, reprit Carmen, — et je t'approuve... Considérée comme marchepied, madame la duchesse de Compans-Maillepré est tout ce qu'on peut choisir de mieux...

— Qui es-tu? qui es-tu? murmura du Chesnel.

— Ah! ah!... fit Josépin; — la duchesse!... rien que cela, maître Léon!...

— Mais, poursuivit Carmen, — le dernier échelon de ce marchepied dépasse ta tête... il faudra sauter.

— Je veux savoir qui tu es! s'écria du Chesnel en s'élançant vers Carmen pour lui arracher son masque.

La jeune femme, avec la vigueur que nous lui connaissons, le repoussa loin d'elle sans effort, et reprit :

— Tu sauras qui je suis, mais un peu de patience... Auparavant, je veux te dire ce que je puis et ce que je veux... Vous étiez en vérité bien fous, mes compagnons, de songer à vous mettre en campagne sans avoir au moins un éclaireur dans le camp ennemi, — avec cinq bourses vides,— et appuyés seulement sur un serment d'ivrognes!... Toi, du Chesnel, tu n'as vu que le but... Te croyant supérieur à tes camarades, tu as voulu monter sur leurs épaules afin d'atteindre ce qui était hors de ta portée... Pour mieux tromper, tu as choisi une heure d'ivresse, ne pensant pas, ivre toi-même, que l'orgie est oublieuse et jette ses paroles au vent... Quant à ces gais buveurs, ils ont compris ta pensée selon la mesure de leur raison et n'y ont vu qu'une passable plaisanterie.

— C'est faux! dit du Chesnel. — Josépin! Roby! Denisart!... m'avez-vous compris, oui ou non?

— Moi, répliqua Josépin, je comprends tout, parce que j'ai fait des études...

— La preuve que j'ai compris, ajouta Roby, — c'est que j'ai chanté la formule du serment...

Denisart garda le silence et Durandin grommela d'un air consterné :

— Ce n'est pas la table qui tourne à présent, c'est le plafond !

— Vois ! reprit Carmen parlant toujours à du Chesnel ; de ton œuvre de cette nuit que serait-il resté demain ?

Et avant que du Chesnel eût trouvé le temps de répondre, elle poursuivit d'une voix haute et brève :

— Ton idée mérite mieux que les honneurs d'une burlesque parade ; mais tu n'es pas capable de la mener à bien... Veux-tu me la vendre ?

— Combien ? demanda du Chesnel à tout hasard.

— Un tête-à-tête avec madame la duchesse de Compans-Maillepré.

— Tope ! s'écria Léon.

— Ah çà ! dit Josépin, — cette femme est donc la concierge de l'hôtel de Maillepré !

— Peut-être, répliqua Carmen : — du moins, docteur, la lettre que tu as écrite au duc cette après-midi m'a passé par les mains... et tu pourras voir tout à l'heure qu'il est dangereux de cumuler l'emploi d'espion avec celui de médecin... En attendant, tâchez de me comprendre... L'idée est à moi ; je l'ai achetée...

— Et tu es en état de payer le prix convenu ? dit vivement du Chesnel.

— Je t'en donne ma parole... L'idée étant à moi, j'en puis user à ma guise... et je la remets en commun... Mais il ne s'agit plus d'un pacte dérisoire... Il faut entre nous un lien solide, irréfragable... Je le veux !

— Le roi dit *nous voulons*... murmura Roby.

— Je le veux ! répéta Carmen avec force ; — vous aurez en moi une auxiliaire, mais il faut que je trouve en vous des instrumens dociles... C'est pour moi que je vous servirai. Prince de la science, homme de loi, industriel en renom, économiste, diplomate, chacun de vous aura le lot qu'il a choisi, et chacun de vous me devra la dîme de son pouvoir acquis.

— La dîme a été abolie ! gronda Denisart ; — c'était immoral.

— Quant à cela, dit Josépin, — si j'arrive à pousser mes visites à deux louis, je paierai volontiers quelque chose.

— Mais, fit observer du Chesnel, dont une lueur de raison éclairait en ce moment l'ivresse, — que veux-tu faire de nous et de notre appui ?... Quel est ton but ?

— Mon but !... répondit Carmen ; — sais-je le compte de mes désirs ?...

Elle s'interrompit et parut hésiter. — Son regard perdit sa flamme acérée et se leva, rêveur, vers le ciel.

— Mon but !... reprit-elle à voix basse et comme en se parlant à elle-même : — J'ai vingt ans et je suis belle... Je n'ai jamais aimé... mon corps est vierge... mon âme ignore jusqu'au désir... On dit que l'amour a des joies qui enivrent... Mon but est d'être aimée, — aimée comme femme ne le fut jamais... Aimée avec délire, avec folie... Aimée encore avec recueillement et culte... Adorée !... adorée !...

Elle avait joint ses mains ; sa voix tremblait et se ralentissait en des inflexions d'une douceur infinie.

Il y avait déjà quelques minutes qu'on ne buvait plus. L'orgie s'engourdissait. — Les convives écoutaient comme en un rêve la suave musique de cette voix qui parlait d'amour

La pose de Carmen était molle. Sa tête fléchissait sous le poids d'un voluptueux songe. Elle demeura ainsi durant une minute ; puis sa taille se dressa dans sa belle vigueur. Sa tête, brusquement relevée, fit ondoyer derrière elle les masses de ses cheveux comme la crinière d'un casque...

— Mon but !... reprit-elle encore ; — je suis forte... je puis penser et frapper comme un homme !... Je puis méditer et je puis exécuter... Mon but est d'être puissante !... Le pouvoir aussi doit avoir ses joies et son ivresse !... Je veux monter... monter si haut que ma tête dépasse toutes les autres têtes... Je veux que mon regard soit un ordre suprême, courbant toute volonté sous mon caprice !...

Il s'était fait parmi les convives un mouvement graduel. C'était presque un réveil. La curiosité trouvait le défaut de leur apathie.

La voix de Carmen vibrait maintenant éclatante et sonore.

— Tu veux être à la fois femme et homme !... dit du Chesnel.

— La plus aimée des femmes, répondit Carmen avec un élan passionné d'enthousiasme, — et le plus puissant des hommes !

Du Chesnel se leva brusquement.

— Assez de folies ! s'écria-t-il ; — parlons raison une fois ! Tu es plus ivre que nous, mignonne !... ou bien tu as le diable au corps, et tu te crois sorcière !...

— Non, répondit froidement Carmen ; — mais je suis riche et je possède un secret.

— Elle est riche ! dit Roby. — Elle nous prêtera de l'argent !... c'est une grande dame !... je l'aurais parié !...

Denisart se rapprocha d'un air obséquieux et caressant.

Josépin et du Chesnel lui-même ressentirent parmi le trouble de leur intelligence l'effet de ce mot magique : — Je suis riche !

Du Chesnel regarda Carmen en dessous.

— Madame, reprit-il, employant à son insu des formes courtoises qui contrastaient avec la brutalité de ses récentes paroles, — vous nous connaissez tous... La partie n'est pas égale... et s'il vous plaisait de nous montrer votre visage...

Il termina sa phrase par un salut presque respectueux, se souvenant que Carmen l'avait énergiquement repoussé naguère lorsqu'il avait voulu violer le secret de son déguisement ; mais Carmen avait changé d'avis sans doute, elle éleva ses deux mains et se mit à détacher les cordons de son masque.

Les convives ouvrirent de grands yeux : ils étaient préparés à quelque chose d'extraordinaire. Le merveilleux s'assied vite dans les cervelles que brûle l'alcool. Ils pensaient tous, comme Roby, avoir affaire à quelque fantaisie de grande dame, et c'étaient des noms de princesse que leur esprit tâchant de deviner envoyait à leurs lèvres entr'ouvertes par l'attente.

Le masque de Carmen tomba.

Il y eut un instant de stupéfaction profonde. Le désappointement était général.

Du Chesnel brisa son verre sur la table en un mouvement de rage et gronda un blasphème.

Josépin haussa les épaules avec mépris ; Durandin l'imita de confiance et Denisart s'éloigna, lui et son bol de punch.

Il n'y eut que Roby pour prendre la chose gaîment.

— Bien joué ! petite ! s'écria-t-il en applaudissant des mains et des pieds ; — excellent tour de carnaval !... bravo ! bravissimo !... tout ce qu'il y a de plus bravo !...

— Carmen !... prononça dédaigneusement Josépin.

— La fille des rues qui danse pour deux sous sur le boulevard du Temple ! dit Denisart, l'ami du peuple.

Du Chesnel était pourpre et bégayait de colère.

Carmen gardait le silence. Elle demeurait immobile et tête levée ; son front mat, couronné de sa magnifique parure de cheveux noirs, avait comme un rayonnement de fierté calme et robuste. — Elle avait remis ses bras en croix sur sa poitrine. Sa belle bouche, sérieuse, mais sereine, prenait par intervalle une imperceptible expression de défi.

Elle dominait de si haut l'ivresse abrutie et débraillée qui l'entourait qu'on eût pu la prendre pour un être d'essence supérieure, fourvoyé au milieu des hontes d'une terrestre orgie.

Qu'importe le fait devant l'apparence ? — C'était une âme grande, pure et vaillante, qui brillait derrière ce superbe regard...

Ce regard tombait tour à tour sur chacun des convives. Tous en subissaient peu à peu la victorieuse influence ; — ce qui restait en eux d'intelligence et de volonté, s'obscurcissait et ployait en face de cette intelligence altière et de cette volonté supérieure.

Du Chesnel baissa les yeux en frémissant. — Lui seul luttait contre la mystérieuse puissance de cette femme, mais il luttait en vain, et son effort inutile ne servait qu'à lui donner l'angoisse de la défaite.

Après quelques secondes de silence, Carmen quitta sa place au milieu de la table et fit le tour du siége de Denisart.

— Levez-vous, lui dit-elle.

Denisart se leva.

Carmen repoussa le siége vide et mit son pied sur l'extrémité de l'une des planches du parquet. Cette planche, qui avait servi d'appui à la chaise de Denisart, bascula légèrement sous le pied de Carmen...

Carmen eut un frisson tôt réprimé, puis un sourire.

— La fille qui danse pour deux sous sur le boulevart du Temple ! répéta-elle lentement, c'est moi !... C'était moi !... Hier, vous m'y avez vue... Ne m'y cherchez pas demain !.. Demain ! reprit-elle en baissant la voix, — qui sait quel nom orgueilleux de duchesse remplacera celui de la pauvre danseuse ?... Demain, ce sera une vie nouvelle... Vous vous éveillerez de votre ivresse ; moi, je m'éveillerai de mon obscur malheur... Demain, vous serez mes esclaves !

— Tes esclaves !... se récria du Chesnel.

— Mes esclaves, répéta Carmen ; — toi tout le premier et le plus soumis... Ah ! vous vous attendiez à trouver mieux que Carmen sous le masque... Qui donc parmi vous me connaît pour oser me juger ?... Léon du Chesnel, tu m'as vendu l'idée du pacte, recules-tu déjà devant l'accomplissement de ton œuvre ?

— Je n'avais pas vu votre visage, répliqua du Chesnel ; — je retire ma parole.

— Tu as raison, dit Carmen ; — aussi bien ta parole n'est rien pour moi, non plus que celle de tes compagnons d'orgie... ne vous ai-je pas prévenus qu'il fallait entre nous un lien de fer ?...

A mesure que Carmen parlait, sa voix prenait des accens plus sourds et plus menaçans. Ses sourcils se fronçaient peu à peu, jusqu'à creuser des rides profondes sur son front, naguère si calme et si pur. Un éclair sombre couvait sous ses longs cils abaissés. — Son sein ondulait par saccades, — et son pied tourmentait la planche qui soubresautait en grinçant.

L'ivresse des convives n'avait pu diminuer d'intensité, mais elle avait changé de caractère : la fièvre faisait place à la torpeur.

Durandin dormait presque entièrement. Josépin était un peu plus éveillé. — Roby, les pieds sur la table, chantonnait en regardant le plafond.

Denisart et du Chesnel suivaient au contraire avec inquiétude les mouvemens de Carmen.

Denisart avait peur vaguement et sans savoir pourquoi. Du Chesnel, moins ivre et plus impressionnable, avait subi dès l'arrivée de Carmen le pouvoir occulte et comme magnétique de cette beauté dont le charme portait avec soi de la terreur.

En ce moment, le regard de Carmen, fixé sur lui, le faisait immobile et mettait du froid dans son cœur.

Elle s'était recueillie un instant. — Elle reprit de ce ton simple et net qu'on emploie pour raconter une histoire :

— Un homme est arrivé aujourd'hui d'Amérique. Le docteur Josépin (celui-ci tendit l'oreille) a signalé la venue de cet homme dans une lettre, écrite ce soir à trois heures, lettre dont les expressions auront une signification pour les tribunaux au jour de la justice.

— Comment !. . voulut s'écrier Josépin.

Carmen lui ferma la bouche d'un geste.

— Ce même soir, poursuivit-elle, cinq masques sont descendus au Caveau du Sauvage. Ces cinq masques ont parcouru les boulevarts en calèche, de sorte que leurs noms sont couchés, à cette heure, côte à côte, sur le livre noir de la police.

Ce début n'avait aucun rapport avec ce qui venait de se passer immédiatement. S'il contenait une menace, cette menace était vague et de nature à glisser inaperçue à la fin d'une orgie. Pourtant, par un effet inexplicable, ce début chassa comme par magie les chaudes fumées du punch. Roby cessa de chanter et devint sérieux, Josépin tremblait. Du Chesnel était pâle. Denisart caressait des yeux la porte et semblait guetter le moment de faire retraite. .

Carmen ponctua ses derniers mots par un silence et poursuivit encore :

— Au Caveau, les cinq masques, ivres, se sont pris de querelle avec l'Américain ; ils l'ont frappé...

— Comme on frappe en carnaval... dit du Chesnel.

— Ils l'ont blessé, continua Carmen.

— Légèrement ; nous savons cela ! murmura Josépin.

— Ils l'ont tué ! acheva Carmen d'une voix tout à fait basse.

— C'est faux ! balbutia enfin du Chesnel.

— C'est faux ! s'écrièrent les quatre autres.

Carmen fit basculer entièrement la planche d'un violent coup de pied.

Un trou noir se montra, et parmi le silence absolu qui se fit, on put entendre distinctement ce chant monotone et sourd dont nous avons parlé déjà et qu'accompagnaient des coups périodiques frappés contre le dessous des solives.

Carmen éleva la lumière, qui se projeta d'aplomb sur le trou, au fond duquel apparut la face livide du mort.

Josépin tomba sur ses genoux. Denisart voulut gagner la porte, mais la main de Carmen le rejeta chancelant au milieu de la chambre. — Du Chesnel était livide comme le cadavre.

— Femme ! femme ! s'écria-t-il d'une voix rauque ; — c'est toi qui l'as assassiné !

Carmen se pencha sur le trou et mit sa main dans le sein du mort. — Lorsqu'elle se releva, sa main serrait le poignard à manche d'or qui avait servi de couteau à l'écaillère de du Chesnel.

— Le meurtre fut commis à l'aide d'un poignard, dit-elle, poursuivant son récit avec une effrayante froideur ; — sur le manche de ce poignard se trouvent gravés le chiffre et les armoiries de la marchesa Farnesi, — la plus folle créature des états du pape...

Du Chesnel tenait sa poitrine à deux mains. — Ses cheveux se dressaient sur sa tête.

— Le Caveau du Sauvage était plein, poursuivit Carmen : — le meurtre a eu cent témoins...

— Pitié !... balbutia du Chesnel, qui se mit à genoux auprès de Josépin.

Les autres l'imitèrent.

Cette accusation terrible et vraisemblable, tombée au milieu des ténèbres de leur esprit, les terrassait convaincus.

Ils étaient tous les cinq à genoux autour de la fosse, — tous les cinq pâles, ployés sous les tortures du remords et de l'épouvante.

L'ivresse qui bouillonnait confusément encore dans leurs cerveaux obstruait ces voies subtiles par où l'esprit de l'homme arrive au doute en face des preuves les plus accablantes. Ils se courbaient ; leur intelligence, prostrée, n'avait nul vouloir de révolte.

Carmen était debout au milieu d'eux, belle et calme.

Sa souveraine fierté mettait plus bas la détresse humiliée des vaincus.

— Pitié ! répéta du Chesnel ; — nous sommes en votre pouvoir.

— S'il vous faut un serment !... ajouta Josépin.

La main de Carmen s'abaissa et son doigt tendu montra le cadavre.

— Cet homme s'appelait James Western, dit-elle ; — vous l'avez tué le soir du mardi-gras de 1826... Entre nous point de serment... ce nom et cette date suffisent... C'est là le

lien de fer !... malheur à celui qui tentera de le rompre !...

Comme elle prononçait ces mots avec force, le chant monotone cessa en même temps que le bruit du marteau.

La main de Carmen était encore étendue vers le cadavre.

Le plancher craqua. On vit le cadavre s'affaisser lentement, puis disparaître, laissant un trou noir et vide.

Les cinq convives, parvenus au paroxysme de l'épouvante, se rejetèrent en arrière avec horreur, cachant leurs visages entre leurs mains.

Carmen demeura immobile,— mais sa paupière trembla et ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle.

Du trou vide et tout près de l'ouverture sortit cette exclamation gutturale que Carmen avait entendue quelques heures auparavant, dans le corridor, au moment où elle essayait d'enfouir sous le plancher les traces de son crime.

PREMIÈRE PARTIE.

LE GRAND OPÉRA.

CHAPITRE Ier.

LE MARAIS.

Les provinciaux et une très grande quantité de Parisiens regardent le Marais comme un quartier exclusivement ridicule. On s'est tant moqué du Marais ! C'est un pays de portiers, de rentiers, d'employés à la Monnaie ou au Mont-de-Piété, de petits commerçans honnêtes, mais pillards, de marchands de vins admis à la retraite, — en un mot, de toute cette portion du genre humain que notre siècle écrase sous la foudroyante dénomination d'épiciers.

Vaudevillistes et romanciers font depuis trente ans assaut d'esprit douteux et ressassent, contre le Marais, trois ou quatre douzaines de plaisanteries faisandées. — Il y a surtout cet intrépide bataillon de porte-plumes dont la spécialité est le roman *populaire*, ainsi nommé parce qu'il se moque du peuple effrontément et lui fait un cours complet de français de barrières. Ce gai troupeau s'acharne sur le Marais : il le dévore pièce à pièce pour la plus grande joie des grisettes du reste de la ville ; il le drape si bel et si bien, que nul cocher de citadine ne peut entrer dans la rue Saint-Louis, sans se comparer avec orgueil, lui et ses rosses, aux stupides bourgeois qui l'entourent.

Pauvre noble Marais ! — et c'est à l'*élégante* Chaussée-d'Antin qu'on te sacrifie !...

Ils n'ont vu, ces plébéiens de plume, que les rides sévères de tes vieux murs et l'herbe qui croît le long de tes rues désertes. Ils se sont attristés à ton solennel silence. Ils t'ont maudit, parce qu'il leur faut, pour aviver leurs banales imaginations, le bruit, la foule, le gamin qui piaule, la fillette qui gazouille, le gaz, l'asphalte, les cigares et le blanc horizon de masures toutes neuves, asiles étriqués du luxe petit et des mesquines magnificences !

Oh ! certes, les estaminets voisins de l'Opéra ont plus de lumière et de cristaux que les buvettes de la rue Saint-Antoine. Le café de Paris n'a point de rival au-delà du Temple, et les magasins de la rue du Mont-Blanc se présentent mieux que les boutiques du bord de l'eau. — Mais à part ces choses, d... t nous ne refusons point de tenir compte, à qui demeure l'avantage ? Comparera-t-on Saint-Merry ou Saint-Paul à cette boîte de stuc enluminée, à ce colifichet de goût bourgeois qui, sous le nom de Notre-Dame-de-Lorette, sert de lieu de rendez-vous aux amoureuses du faubourg Montmartre ? Osera-t-on mettre, sinon en raillant, le plus joli, le moins ridicule des petits cubes de moellons guillochés qui avoisinent le boulevard de Gand, à côté, par exemple, du grandiose palais des cadets de Rohan ?...

Il ne s'agit point ici de parti-pris pour ou contre un ordre d'idées sociales. Nous parlons des choses de l'élégance et de l'art. — Les deux quartiers, d'ailleurs, sont également aristocratiques. L'un a conquis depuis des siècles ses titres de noblesse, l'autre a de beaux deniers sonnans pour payer les siens, et draper du mieux qu'il peut sur ses épaules novices quelque bribe écourtée du manteau des grands seigneurs.

Tous deux ont des patrons dont ils s'honorent. La Chaussée-d'Antin met les siens dans l'Almanach du Commerce ; le Marais sculpte au fronton de ses hôtels les écussons de Bourbon, de Lorraine, de Rohan, de Béthune, d'Albret, de la Force, de Bretagne, de Lesdiguières...

Tous deux ont des monumens... Mais qui donc, s'il vous plaît, a bâti ces blafardes maisons du quartier Saint-Georges ? — Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est qu'il fallut le génie de Philibert Delorme pour édifier, rue Culture-Sainte-Catherine, ce charmant hôtel de Carnavalet, à la façade duquel Jean Goujon accola quelques-unes de ses merveilleuses cariatides : Philibert Delorme, l'auteur du portail de Saint-Gervais, qui ne ressemble guère, n'est-ce pas, au porche bâtard du temple-prison de la rue Chauchat.

Il faut bien le dire, dussions-nous passer nous-mêmes pour un épicier du Marais, l'hôtel Laffitte ne nous satisfait pas autant que l'hôtel de Soubise ; nous préférons l'hôtel d'Angoulême à la maison de monsieur de Rothschild. Vignoles, Jacques Desbrosses, Jules Hardouin ne nous semblent pas inférieurs à messieurs tel et tel.—C'est sans doute un goût pitoyable.

Il nous arrive parfois de contempler avec amour l'harmonieuse enceinte de la Place-Royale, ce noble et gentil palais que ne visite plus la cour de France, mais qui n'est n'est pas veuf de toute royauté, puisqu'un poète en a fait son Louvre.

Partez de ce centre. Allez au hasard. Partout vous trouverez l'art sur votre route. — Voici la demeure de Sully ; — plus loin, derrière l'Arsenal et au-delà de la Seine, voici l'œuvre de Levau, l'hôtel Lambert, où l'auteur des *Mystères de Paris* a placé la scène d'un beau roman ; — voici d'un autre côté de seigneuriales retraites bâties par les deux Mansard, l'hôtel d'Humières et ce petit palais que Mansard neveu se fit à lui-même dans la rue des Tournelles.

Et tant d'autres dont les noms seuls rempliraient des pages !...

Plus tard, Bernin, de Wailly, Peyronnet, Rousseau apportèrent leur pierre à l'édifice. — Tous nos architectes, on peut l'affirmer, ont mis la main à l'œuvre pour élever cet immense monument historique, sur la vieille gloire duquel glisse, impuissant, l'outrage de l'idiote ignorance.

Et les peintres ! — Saura-t-on dans cinquante ans le nom des vitriers qui décorent au rabais les salons de la finance ? — Là-bas, le Rosso et le Primatice ont enroulé, il y a des siècles, autour des salles et des galeries de longues guirlandes de nymphes chasseresses ; Jacques Jordaens a prodigué sur les panneaux l'opulente couleur de Rubens, son maître. A différentes époques, van Huysum, van Spaendonck, Robert, Oudry ont peint ces bouquets si beaux, ces faisans dont le plumage chatoie, ces fruits mûrs, qui semblent se détacher en relief au-dessus des portes ; Nanteuil a touché ces inimitables pastels...

Simon Vouet a décoré ces murs. Ces portraits sont de Rigaud. Vandermeulen a signé ces batailles. Ces plafonds appartiennent à Mignard le Romain, à Lebrun, à Lesueur.

Lesueur ! notre grand peintre parisien, qui ne vit jamais Rome et dut toutes ses inspirations au ciel de la patrie ! Une seule maison de l'île Saint-Louis, cette annexe du Marais, confondu avec lui dans un mépris commun, l'hôtel Pimodan, — dont une plume gracieuse et chère au monde élégant nous a récemment promis l'histoire, — garde dans

on enceinte, pleine encore des souvenirs de Richelieu et de Lauzun, presque autant de Lesueur que le Louvre !

Et les sculpteurs ! — N'avez-vous point souri de pitié à la vue de ces assiettes de plâtre d'où sort, bien peignée, une tête de page ou de châtelaine, et qui *ornent* toute façade neuve prétendant à la distinction ? — Passez le boulevard. Descendez une fois, heureux citoyens du quartier Saint-Lazare, jusqu'à ces pays perdus qui avoisinent l'emplacement de la Bastille. Vous y trouverez, au lieu de vos médaillons maigres, des balcons de grand style, soutenus par des esclaves de Germain Pilon, des écussons dont les supports exercèrent le ciseau d'Anguier, des cariatides de Goujon et de Milon. Dans les jardins, vous rencontrerez, au milieu d'une pièce de gazon, sur son piédestal rongé par la mousse, une statue de Puget, un groupe de Coustou l'Ancien, des vases dont Michel Boudin trancha dans le marbre les courbes attiques...

Tout cela est bien vieux !... — Hélas ! oui, mais ne serait-ce point qu'il vous déplaît à vous d'être d'hier ?..

Et puis nous vous connaissons pour le vieux de passionnées tendresses. Quelques maçons d'entre vous n'ont-ils pas fait des fenêtres ogives à leurs bicoques déguisées en cathédrales gothiques et offertes à l'admiration fougueuse des débitans de la barrière des Martyrs ? — Qu'est-ce à dire ! Mais vous avez adoré le moyen-âge ! vous avez porté, infidèles à la casquette de loutre, la toque couleur locale de Buridan ! —Nous avons vu vos enseignes, illustrées Dieu sait comme ! chercher la nouveauté dans les illisibles caractères de la Renaissance ! — Vous ne détestez point que l'on vous fasse ducs de temps à autre, — et votre salon, nous voudrions en faire la gageure, s'entoure des fauteuils grassouillets qu'inventa tout exprès pour vos seigneuries le tapissier de madame la marquise de Pompadour.

Eh bien ! le Marais a ses *rocailles* et ses bergeries. Il est de l'âge de Marot, mais il est aussi de l'âge de Voltaire. Watteau et Boucher sont là auprès du vieux Clouet ; tout près de Jean Goujon, vous y trouvez Coysevox, Coustou jeune et Girardon.

Reste le paysage. — Vous nous montrez avec orgueil Montmartre, votre colline chérie, mère féconde de ce plâtre qui est votre granit, votre marbre et votre porphyre. De Montmartre, à l'aide de lunettes, on aperçoit Paris, tout Paris. C'est flatteur. — Prenez avec nous l'une de ces voies étroites, baptisées il y a cinq cents ans, qui mènent de la rue Saint-Antoine au bord de l'eau, entre le mail de Henrie IV et le pont Marie. Nous sommes sur le quai Saint-Paul. L'horizon s'ouvre tout à coup. La lumière nous inonde. — Comme ce paysage est vaste et varié ! comme il séduit ! — Voici à gauche, se mirant dans le fleuve, l'Arsenal, œuvre royal, où Sully (nous avouons que la chose est passée de mode !) économisait les deniers de la France. Ses dépendances, irrégulièrement groupées, s'appuient à l'ancien couvent des Célestins, comme pour offrir une matérielle image de la vie d'autrefois, où l'on trouvait toujours le soldat aux côtés du prêtre. Devant nous, par delà l'île Louviers, s'étagent les verts massifs du jardin des Plantes, flanqués des deux côtés par les chrétiennes murailles de deux hôpitaux. Par un heureux hasard, les maisons pressées de l'île Saint-Louis nous cachent les baraques symétriquement alignées de la halle aux vins, et envoient nos regards jusqu'à la coupole harmonieuse du Val-de-Grâce, dont la croix brille au loin et fait honte au dôme décoiffé du Panthéon. — Vers l'occident se présente une sculpture gigantesque, qui semble servir de poulaine au grand vaisseau de la Cité. C'est Notre-Dame avec sa confuse forêt d'arcs-boutans, au-dessus desquels se dressent les deux tours jumelles, orgueil du vieux Paris. — Puis, ce sont, au delà du gracieux profil de l'Hôtel-de-Ville, les toits piquans du Palais-de-Justice, et la ligne immense des quais, fermée par l'arête rigide des Tuileries...

Vous avez de commodes trottoirs, des passages vitrés, du gaz en abondance. Jouissez de ces bienfaits, mais ne raillez plus le vieillard, endormi dans sa gloire éclipsée. Il était si beau jadis, aux jours de sa jeunesse ! — Vous êtes élégans à la manière des gravures de modes que dessinent les tailleurs : soyez clémens et daignez regarder sans rire ce qui reste des nobles splendeurs du passé.

Notre histoire se renoue dans l'un de ces grands hôtels du Marais, contemporains de la Ligue, voire quelque peu ses aînés. La façade à deux étages, surmontés de toitures escarpées, donnait sur la rue Culture-Sainte-Catherine, dont elle était pourtant séparée par une cour close. L'aile droite longeait, en retour, la rue des Francs-Bourgeois, de sorte que la tourelle en coquille dont le relief saillait hors de l'angle extérieur, regardait l'ancien terrain de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. L'autre aile, affectée autrefois aux remises et écuries, s'adossait aux maisons construites sur l'emplacement du couvent des frères Bleus. Derrière le corps de logis principal s'étendait un jardin irrégulier, rejoignant la rue Payenne.

C'était un édifice de style altier et sévère. Un perron de huit marches montait à la grande porte qui s'ouvrait sur un vestibule pavé de marbre blanc et violet, dont les losanges alternatives s'enchâssaient en échiquier. Ce vestibule était éclairé d'en haut par une cage vitrée ou ciel qui mettait en lumière les statues de l'escalier et les capricieux dessins de la haute rampe de fer.

Sur chaque marche, on voyait un vase élégamment ciselé qui, aux jours de gloire du Marais, avait, rempli de fleurs, embaumé la route des brillans salons de fêtes. — Dans ces vases il n'y avait plus de fleurs.

Des deux côtés des paliers spacieux, deux portes présentaient les riches moulures de leurs doubles battans. — Mais, à ces portes, non plus qu'à l'entrée du vestibule, il n'y avait plus de laquais en livrée.

Tout était immobile, désert, silencieux.

L'herbe croissait entre les pavés de la cour et traçait autour de chacun d'eux un cadre étroit de verdure.

A travers les fenêtres de la façade, on apercevait le bois sombre des contrevens fermés.

Au dehors, c'était une tristesse pareille. Le passant n'apercevait qu'une porte éternellement close, au dessus de laquelle des sculptures martelées montraient encore les restes confus d'un écusson et de ses supports.

L'œil expert d'un héraut eût distingué, sous l'outrage du marteau de 93, les émaux bien connus d'une famille illustre, dont l'écu pend de nos jours à l'une des colonnes de la salle des Croisades ; mais le regard distrait du profane glissait sur ces emblèmes oubliés, et nul n'arrêtait sa course pour épeler les lettres gothiques de la devise qui enroulait autour du cartouche son cri chevaleresque :

Que Dieu veult Maillepré !

C'était en effet l'hôtel de Maillepré, — le grand hôtel, — car, sous Louis XV, Raoul, duc de Maillepré, avait fait construire une nouvelle demeure au faubourg Saint-Honoré.

Monsieur le duc de Compans-Maillepré, pair de France, grand d'Espagne de première classe, et très puissant en cour, en était alors propriétaire, comme de tous les biens de la branche aînée.

La majeure partie des vastes bâtimens était inhabitée. Un seul locataire occupait le corps de logis principal. C'était un étranger, — un Anglais probablement, — monsieur Williams, lequel avait avec lui deux domestiques et un vieil homme que l'on croyait être son père.

Ces quatre personnages menaient une vie fort retirée. — On ne voyait jamais le vieillard, qui prenait l'air seulement à de longs intervalles sous les massifs impénétrables du jardin.

Les deux valets, d'aspect décent et digne, n'avaient avec le concierge de l'hôtel que les rapports absolument nécessaires. Ils se montraient en toute occasion réservés, discrets, taciturnes.

Monsieur Williams enfin sortait parfois, mais ne recevait jamais personne.

De temps en temps, derrière les contrevens fermés des

hautes fenêtres, on entendait tout à coup des hurlemens furieux ou lamentables.

Cela durait peu, les voisins avaient à peine eu le temps de s'émouvoir que tout rentrait dans le silence.

On prétendait qu'en affermant l'hôtel à l'homme d'affaires de monsieur de Compans-Maillepré, monsieur Williams avait stipulé que son bail serait rompu du jour où un autre locataire viendrait partager avec lui le corps de logis dont il n'occupait cependant qu'une portion fort minime.

Il y avait là-dedans quelque chose d'étrange. Les voisins soupçonnaient vaguement un mystère derrière ces noires et silencieuses murailles.

Mais si le mystère existait, l'esprit curieux et quelque peu provincial des bonnes gens des alentours ne voyait nul jour à le pénétrer. — Le concierge, dont la loge, tapie en un coin de la cour, gardait toujours sa porte soigneusement close, avait lui-même un aspect froid et fait pour décourager les cancans. — C'était un homme de cinquante ans, à la taille athlétique, dont les cheveux grisonnans, longs et incultes, tombaient sur une veste de paysan breton.

Il avait un regard ferme et triste. — Un physionomiste eût trouvé de la bonté sur son large visage aux lignes énergiquement heurtées, mais ses voisins ne voyaient en lui que ses gros sourcils et la sauvage exubérance de sa chevelure.

On ne l'approchait guère.

Il habitait seul la loge où il travaillait le jour et une partie des nuits au métier de grillageur.

Il s'appelait Jean-Marie Biot.

Tous les jours, matin et soir, Biot s'absentait durant une heure. L'Auvergnat du coin tenait sa loge durant cet espace de temps moyennant rétribution.

Il va sans dire que cet Auvergnat était, pour ce fait, le point de mire de toutes les curiosités du quartier. Mais, à part la discrétion des honnêtes enfans de l'Auvergne qui est proverbiale et à laquelle nous ne croyons point, le montagnard avait ses raisons pour se taire, — il ne savait rien.

Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que, tous les jours, Jean-Marie Biot quittait sa loge à la même heure avec une ponctualité sévère, et se rendait invariablement au même lieu.

Ce lieu était l'aile droite de l'hôtel qui n'entrait point dans la convention faite entre l'homme d'affaires du duc de Compans et monsieur Williams, et dont on avait pu par conséquent affermer une partie à des tiers.

Un an auparavant, on avait vu, à la tombée de la nuit, un antique fiacre s'arrêter à la porte cochère de l'hôtel. Ce fiacre contenait une femme desséchée par l'âge et qui semblait personnifier le dernier période de la vieillesse. Une jeune fille de vingt-deux ans, belle, mais pâle et comme pétrifiée, était à côté d'elle.

Biot avait aidé la jeune fille à descendre et porté la vieille dame dans ses bras jusqu'aux appartemens de l'aile droite.

Le fiacre contenait encore un jeune homme aux traits admirablement nobles, mais fatigués et comme flétris, — et une enfant de seize ans, au visage angélique, dont le charmant sourire adoucissait le caractère sombre et désolé de cette muette arrivée.

Depuis lors, on n'avait plus revu ni la vieille femme ni l'aînée des deux jeunes filles. Elles étaient entrées à l'hôtel. L'avaient-elles quitté de nuit ou y étaient-elles encore? — On ne savait.

La plus jeune des deux sœurs et le beau jeune homme sortaient tous les matins et revenaient tous les soirs. Ils avaient l'air bien pauvres. Le jeune homme portait, le bourgeron bleu de l'ouvrier; la jolie enfant avait le costume des filles du peuple que la honte n'a point enrichies.

Biot seul savait le nom de cette famille. — C'était chez elle qu'il se rendait lorsqu'il abandonnait sa loge.

De sorte que, entre ces pauvres gens, comme entre le riche Anglais et la curiosité publique, il y avait un voile épais...

Et l'immense demeure semblait morte. Le souffle de ses hôtes mystérieux ne suffisait point à réchauffer sa vaste solitude. — Ses grands murs s'élevaient froids et sombres sur deux voies silencieuses. — Cela était beau, mais triste et morne jusqu'à glacer le cœur.

CHAPITRE II.

L'AÏEULE.

Un jour du mois de novembre 1833, vers cinq heures du soir, la porte massive de l'hôtel de Maillepré tourna sur ses gonds plaintifs. Le jeune homme de l'aile droite, rentrant à son heure habituelle, venait de soulever le pesant marteau qui était retombé avec un bruit grave et prolongé sur son plastron de fer.

Sa jeune sœur le suivait.

Lorsqu'ils eurent passé le seuil tous les deux, ils se prirent par la main et gagnèrent la loge, aux carreaux de laquelle le jeune homme frappa doucement. Ils étaient vêtus, comme nous l'avons dit, d'une façon plus que modeste, savoir : le frère, d'un bourgeron bleu, serré autour de sa taille, la sœur d'une petite robe d'indienne que recouvrait un court châle de laine. — Casquette en drap, bonnet de mousseline complétaient leur costume. On ne s'y pouvait point méprendre : c'étaient un ouvrier et une grisette.

On voyait, à travers les vitres de la loge, Jean-Marie Biot qui, assis sur une escabelle, maniait de gros fils de fer comme si c'eût été de la soie molle, et en formait un solide grillage.

Au signal du nouveau venu, Jean-Marie mit de côté son travail et souleva respectueusement son bonnet de laine.

— On y va, monsieur le marquis, dit-il.

Le jeune garçon et sa sœur n'avaient pas attendu cette réponse. Ils avaient traversé la cour en se tenant toujours par la main et montaient en ce moment l'escalier de l'aile droite.

Biot sortit de la loge un panier à la main, et alla mettre sa tête à la porte cochère restée ouverte. Il siffla. Un homme, vêtu du tout-rond de velours des commissionnaires se leva du seuil du marchand de vin voisin et se rendit incontinent à cet appel.

La porte cochère tourna de nouveau en grinçant sur ses gonds. Le commissionnaire alla prendre place dans la loge sans mot dire, et Biot se dirigea vers l'aile droite à son tour.

A l'unique étage de cette aile, à gauche de l'escalier, se trouvait un petit appartement, composé de trois pièces, dont la première n'avait d'autres meubles qu'une chaise de paille et un cadre. La seconde avait un aspect pauvre, mais propre; elle contenait une petite couchette entourée de rideaux blancs comme neige, une table à ouvrage en bois blanc verni, quelques chaises, un crucifix et un miroir. C'était la chambre de l'ouvrière. Dans l'autre habitait l'ouvrier.

Arrivé au seuil qui séparait les deux pièces, le jeune homme mit un baiser sur le front de sa sœur, et ils se firent en souriant un petit signe d'adieu.

Leurs regards se croisèrent, caressans et pleins d'amour.

Quand la porte se ferma entre eux, ils demeurèrent un instant à la même place, comme si leurs cœurs se fussent élancés passionnément l'un vers l'autre.

Mais l'expression de leur visage avait changé. L'ouvrier baissait la tête avec découragement; la jeune fille ne souriait plus, et une larme vint se balancer aux longs cils de ses yeux bleus.

— Pauvre Gaston... murmura-t-elle.

— Pauvre Sainte! dit l'ouvrier, dont l'œil démesurément grand et creusé ne trouva point de pleurs...

Un pas lourd se faisait entendre dans l'escalier; — Gaston ouvrit.

Biot entra et déposa son panier sur la chaise.

Il jeta sur le jeune homme un regard furtif et inquiet. — Gaston était bien pâle, et sa bouche entr'ouverte donnait passage à un souffle pénible.

Le paysan réprima un geste de muette douleur et se força de rire.

— Bien le bonsoir, notre monsieur, dit-il; — ça m'a l'air d'aller tout doucement?...

— Je ne souffre pas davantage, mon brave ami, répondit le jeune homme.

— Tant mieux, notre maître! il faudra bien que ça se guérisse, peut-être!...

Gaston secoua lentement la tête et ne répliqua point.

Biot étouffa un gros soupir.

— Il n'y a pas de chance, reprit-il en retirant d'une armoire ménagée dans le mur une livrée complète, blanche et verte.

C'étaient les couleurs de Maillepré-Maillepré, dont l'écusson, par une sorte de calembour héraldique, représentait trois maillets dans un pré, — ou était, si l'on veut, de sinoples aux trois marteaux d'argent.

— Non, il n'y a pas de chance! poursuivit le paysan-concierge, tout en passant assez lestement la livrée; — j'ai pris une heure de congé cette nuit pour aller rue de Verneuil, à notre ancien logement, savoir si par hasard...

Il s'interrompit dans l'effort qu'il fit pour passer la manche de son habit.

Gaston, qui avait pris dans la même armoire un costume complet de beau drap noir, et qui s'habillait aussi, suspendit cette occupation pour écouter mieux.

Le regard de Biot alla du noble visage du jeune homme au bourgeron bleu qui pendait maintenant à un clou de la muraille.

— Si ça ne fend pas le cœur, murmura-t-il, de voir ces chiffons de toile sur des épaules comme les vôtres, monsieur le marquis!...

— Tu a lais dire quelque chose! repartit Gaston avec un mouvement d'impatience.

— C'est juste, notre monsieur... Malheureusement, ça ne vous avancera pas beaucoup... J'ai été cette nuit rue de Verneuil pour prendre langue... Je crois que le diable s'en mêle!... Cet inconnu qui court après vous de logement en logement est encore venu!...

— Quand cela?

— Il y a trois semaines, à peu près... Et, comme les autres fois, il a paru désespéré de vous manquer encore... Il a demandé votre adresse... on ne la sait pas rue de Verneuil!

— J'avais donné ma parole... dit Gaston...

— C'est vrai... Mais, pour une raison ou pour une autre, voilà trois fois que ce monsieur vous manque... Et il y a huit ans que vous attendez une personne...

— Qui ne viendra jamais! murmura le jeune homme de ce ton froid des gens qui n'espèrent plus; — ceux qu'on attend huit années sont morts ou ne veulent point venir.

— Mais, notre monsieur, dit Biot, — si c'était lui, pourtant!... Il y a bien trois ans aujourd'hui qu'un homme alla demander, rue de Valois, feu monsieur le marquis, que Dieu bénisse!... On dirait qu'il vous cherche depuis ce temps-là...

— Il y a, en effet, un homme qui nous cherche, répondit Gaston dont l'œil brilla de haine au fond de son orbite creusée; — et, sur le nom de Dieu! je ferai en sorte que cet homme me trouve avant de mourir!... mais celui-là n'est pas un sauveur, ami Biot... Personne, autre que cet inconnu, n'a-t-il demandé de nos nouvelles?

La voix du jeune homme tremblait légèrement en faisant cette question.

L'œil de Biot se baissa.

— Oh! notre monsieur, répliqua-t-il tout bas. — Elle avait si bon cœur autrefois!... comment croire qu'elle a pu oublier ceux qu'elle aimait tant!... mais elle n'est pas venue...

— Que Dieu la fasse heureuse! soupira Gaston, dont le front devint plus pâle et se pencha sur sa poitrine.

. . . .

Biot avait endossé la livrée.

Gaston lui-même avait changé de costume des pieds à la tête. Il portait maintenant pantalon et frac de drap noir, d'une coupe élégante, cravate blanche et bas de soie.

On eût difficilement trouvé une tournure plus noble et plus distinguée que la sienne sous ces habits nouveaux. L'ouvrier de tout à l'heure n'avait rien gardé de sa misère. — Mais il avait gardé son air souffrant. Ses joues amaigries n'avaient pu colorer leur maladive pâleur. On voyait le feu lent d'une fièvre chronique dans ces grands yeux tristes et résignés où le bonheur aurait mis tant de jeunes éclairs.

Gaston était beau. Il y avait en sa physionomie une douceur fière dont le charme attirait et touchait. Son front large, aux tempes mobiles et comme transparentes, avait un haut caractère d'intelligence et de bonté.

Mais ce front, tout jeune et sans rides, avait quelque empreinte mystérieuse de douleur et de fatalité. On y lisait tout un passé sans joie, et, nulle part, ne s'y montrait l'espérance...

La faiblesse de Gaston n'était du reste que dans l'aspect souffrant de son visage, et aussi dans le léger affaissement de sa poitrine; car, pour le reste, sa taille était robuste dans sa grâce élancée, et ses membres, heureusement modelés, n'annonçaient nullement une nature appauvrie.

Dès que sa toilette fut achevée, il frappa doucement à la porte de sa sœur.

Sainte ouvrit aussitôt.

Elle aussi était transformée. — Et qu'elle était belle et jolie!

Plus de bonnet jaloux sur l'opulente parure de ses cheveux blonds aux reflets nacrés, plus de fichu plébéien sur ses épaules de vierge, dont une dentelle légère ne voilait qu'à demi les suaves contours. — La soie remplaçait l'indienne pauvre de sa robe. — C'était simple, mais ravissant de goût, de grâce et de fraîcheur.

Et le sourire de Sainte allait si bien à cette parure nouvelle! Il y avait, parmi le charme naïf et presque enfantin de sa beauté, tant de gentille noblesse! Il fallait si manifestement au satin doux de cette blanche peau une enveloppe précieuse!

Grisette, elle semblait travestie, et, malgré la sereine gaîté que gardait toujours son visage, on se prenait à plaindre ces membres exquis froissés par une toile grossière et ces petites mains de princesse, dont le bout rougi perçait des mitaines de travail.

Elle était belle encore; — mais la rose est belle aussi qui, tombée d'un bouquet et ramassée dans la poudre, orne par hasard une indigente boutonnière. Seulement, elle regrette sa parure de feuillage et le beau sein qui servait de trône à sa royauté d'un jour...

Sainte était une pure enfant dont jamais pensée mauvaise n'avait effleuré l'âme, mais les anges eux-mêmes sont heureux de la beauté que Dieu leur fit et Sainte souriait à se voir si jolie.

Ce sourire vint éclairer le front de Gaston. Le frère et la sœur échangèrent un baiser. Sainte s'oublia pour admirer Gaston; Gaston ne vit plus que Sainte, et un bon vent de joie passa sur son cœur.

Biot, resté sur le seuil, les regardait l'un après l'autre. Ses cils étaient humides...

Gaston et Sainte se prirent par la main.

Il y avait à l'autre extrémité de la modeste chambre une porte à deux battans. Biot alla l'ouvrir et s'effaça contre le chambranle au lieu d'entrer.

— Monsieur le marquis de Maillepré! dit-il à haute voix; — mademoiselle de Naye!

C'était le nom de fille que portaient les cadettes de Maillepré.

La porte à deux battans donnait sur une grande pièce, assombrie par une tenture de damas de soie bleu foncé. Cette pièce, en égard surtout à la nudité des autres chambres, était ornée avec une véritable magnificence. — Les meubles, du commencement du règne de Louis XVI, étaient en belle tapisserie à sujets. L'alcôve contenait un lit à baldaquins, haut sur pieds et accompagné de son montoir en velours. Le tapis, qui courait dans toute l'étendue de la chambre, représentait les principaux personnages de monsieur de Florian : Estelle, Galathée, Némorin, Numa, Hersilie, Gonzalve, Egérie, des houlettes, des musettes et des moutons.

Sur la vaste cheminée, où brûlait un feu vif et abondant, deux candélabres à quatre branches étaient chargés de leurs bougies allumées. — Vis-à-vis de la cheminée, à l'autre bout de la chambre, il y avait un grand poêle dont les bouches ouvertes vomissaient des flots d'air brûlant.

Il faisait dans cette pièce une chaleur étouffante. En y entrant, le cœur s'affadissait, la tête devenait lourde et les oreilles tintaient.

A l'un des angles de la cheminée, assise, droite et raide, dans un énorme fauteuil à oreilles, se tenait madame la duchesse douairière de Maillepré, vieillie de sept ans et réduite à une insensibilité presque complète.

Auprès d'elle, sur un pliant, était assise Berthe de Maillepré.

Berthe avait une robe de gaze blanche. Ses cheveux, noirs comme le jais, retombaient en bandeaux le long de ses tempes. Son visage, d'une coupe pure et sévère, était plus blanc que la gaze de sa robe, et semblait immobile autant que le visage glacé de la vieille femme ; sa taille était haute, svelte à l'excès, mais inflexible. Les formes de sa poitrine s'effaçaient sous les plis ajustés de son corsage.

La vue de cette ombre blanche et qui semblait n'appartenir plus au monde des vivans, serrait douloureusement le cœur. L'éclat uniforme et fixe de sa prunelle, qu'on eût dit être de cristal, mettait par les veines un frisson glacé...

Elle était belle pourtant, mais belle comme ces statues de marbre que les regrets couchent sur les tombeaux.

Sainte et Gaston entrèrent et posèrent avec respect leurs lèvres sur la main inanimée de la vieille dame.

Berthe tendit en silence son front à Gaston, et baisa celui de Sainte.

Puis tout redevint immobile et muet.

Au bout de quelques secondes, Biot, en grande livrée, entra et tendit un paravent au devant de la cheminée.

Derrière ce paravent, il dressa une table et posa dessus les plats qu'il avait apportés dans son panier.

— Madame la duchesse est servie ! dit-il en pliant par le milieu sa robuste échine.

Gaston, après en avoir obtenu la permission, roula le fauteuil de son aïeule auprès de la table, Berthe récita le *Benedicite*, et le dîner commença.

La douairière, raide et morne, portait lentement à ses lèvres le pain et les mets que Berthe coupait pour elle en bouchées. — Biot, attentif au moindre signe, se tenait derrière le fauteuil de la vieille dame et s'attachait à deviner chacun de ses désirs.

Sainte et Gaston, malgré la chaleur étouffante qui régnait dans l'appartement, mangeaient avec l'appétit de leur âge.

Un silence absolu accompagnait ce repas de famille.

Les bonnes gens de la rue Culture-Sainte-Catherine, qui soupçonnaient un mystère au delà des sombres battans de la porte de l'hôtel, ne se trompaient point, comme on le voit. Celui dont l'œil curieux eût percé par impossible l'épaisse muraille de l'aile droite, se fût grandement étonné à la vue de ce luxe qui touchait de si près la misère. Il se fût étonné davantage à l'aspect de ces deux enfans si beaux, naguère vêtus d'habits grossiers et maintenant servis par un valet en livrée.

Et cette jeune fille réduite à l'état de fantôme ! Et ce repas étrange où chaque bouche était muette et que présidait un débris humain dont les membres avaient déjà la dureté rigide de la mort !...

Il y avait là en effet quelque chose d'inexplicable. Voir cette scène, ce n'était pas la comprendre ; le mot de l'énigme échappait au regard...

Le mot de l'énigme, c'était un héroïque mensonge, une tromperie sublime à l'aide de laquelle les derniers Maillepré jetaient quelques fleurs sur la pente qui conduisait leur aïeule au tombeau.

Tant que durait le jour, Gaston, mêlé à des fils du peuple, maniait le burin dans un atelier de graveur. Sainte, de son côté, travaillait chez une entrepreneuse de broderies.

Leur gain, réuni au fruit du labeur constant de Jean-Marie Biot, entretenait ce luxe factice qui entourait la douairière.

Elle ne sortait jamais de sa chambre ; elle ignorait par conséquent que, au delà du seuil, au revers même de cette cloison tapissée de soie, étaient la nudité, le vide, la misère.

Elle pouvait croire que Maillepré avait reconquis son rang de gentilhomme, qu'il avait des laquais dans l'antichambre et son carrosse sous la remise.

Il est ainsi parfois chez les vieilles races un admirable et saint amour des aïeux. — Le marquis, en mourant cette nuit de mardi gras où nous avons assisté à son agonie, avait légué sa mère à la famille. Ce qu'il eût fait, ce qu'il avait fait en partie, ses enfans le continuaient avec un dévouement religieux.

La prêtresse et à la fois la victime de ce culte domestique était Berthe. — Sainte et Gaston trouvaient quelques distractions dans leur travail même : ils avaient leur part du grand air et de la vie commune, tandis que Berthe ne sortait jamais, ne voyait jamais personne et ne respirait point d'autre air que l'air chaud et vicié de cette salle éternellement close.

Sa vie se passait dans un silence sans fin. La jeunesse était rivée à la décrépitude. — La vieillesse est contagieuse ; l'immobilité use la force ; le silence tue. Berthe avait perdu, à ce lent supplice de chaque heure, le vif ressort des jeunes années. Son âme s'était engourdie dans son corps étiolé. Il n'existait plus rien en elle de ce qui fait rayonner un front de vierge. — Il y avait comme un transparent linceul entre le regard et ce qui restait de sa beauté.

Nul n'aurait su dire si elle regrettait sa vie offerte en sacrifice. Sa prunelle ne parlait plus ; sa physionomie était muette.

Elle avait souffert. — Souffrait-elle encore ? — Cette résignation glacée allait-elle jusqu'à la torpeur qui est la fin de tout martyre ?...

Un jour Biot, entrant à l'improviste, avait vu Berthe à genoux sur le tapis. — La douairière dormait dans son fauteuil à oreillettes. — Berthe avait à la main quelque chose que Biot prit pour une boucle de cheveux blonds. Elle baisait cet objet avec passion, et son visage, où le sang était revenu, se baignait dans les larmes.

Biot n'avait pas osé franchir le seuil, et sa bouche discrète n'avait jamais prononcé un seul mot de cette scène.

Il savait autre chose encore...

Berthe travaillait la nuit. Quand la douairière avait fermé les épais rideaux de son alcôve, Berthe, au lieu de s'étendre sur le pliant qu'on dressait pour elle tous les soirs, tirait de l'armoire un métier à tapisserie et poussait sa tâche souvent jusqu'au jour.

Biot vendait le produit de ces veilles solitaires. — Mais, au lieu d'employer l'argent à soutenir la maison, comme il faisait du salaire de Sainte et de Gaston, Biot le remettait à Berthe.

A quoi lui était bon ce prix de son travail ? Elle ne sortait point. Il y avait un an qu'elle n'avait passé la porte cochère de l'hôtel.

Biot avait la discrétion scrupuleuse des vieux serviteurs qui croiraient faillir en cherchant à deviner. — Pourtant, l'image de Berthe en pleurs lui revenait parfois durant ses longues nuits de travail. — Berthe ne fléchissait donc pas

seulement sous le poids écrasant de son dévouement. Un autre fardeau pesait sur elle.

Un souvenir, peut-être.— Berthe avait-elle aimé?... aimait-elle?

Ou bien l'avait-il surprise à l'une de ces heures navrantes où la solitude comprime le cœur jusqu'à le briser?

Le pauvre paysan breton ne se faisait point ces questions en ces termes. Il eût été embarrassé pour les expliquer à autrui, car son intelligence simple et bornée n'allait guère au delà du cercle de ses occupations manuelles, mais son amour pour tout ce qui portait le nom de Maillepré le rendait clairvoyant, et son cœur venait en aide à son esprit.

Biot pensait à Berthe bien souvent,—presque aussi souvent qu'à Sainte, le doux ange qui souriait parmi ces mornes tristesses comme un rayon de soleil entre les noirs débris d'un palais en ruine, — presque aussi souvent qu'à Gaston, le noble enfant, marqué au front d'un signe funeste, le dernier espoir d'une race de chevaliers, en qui mourait lentement et pour toujours le grand nom de Maillepré.

Une nuit, Biot avait cessé de tordre les dures tiges de fer qu'il entrelaçait en grillages. Il était robuste, mais lourd. A force de travailler et de repasser dans son esprit la décadence de ses maîtres, il s'était assoupi.

C'était durant l'été. La nuit était pure, mais sombre. — Biot rêva qu'il voyait une forme blanche entr'ouvrir la porte et traverser la loge sur la pointe des pieds.

Biot se disait en son sommeil :

— Comment mademoiselle Berthe a-t-elle quitté la chambre de sa grand'mère?...

Car il pensait reconnaître Berthe...

Il s'étonnait, et, comme on fait souvent lorsque le sommeil, imparfait, laisse à l'esprit une faculté de vagues raisonnemens, il se disait encore :

— Que les songes sont bizarres et menteurs !

Cependant le rêve continuait.

Il entendit à ses côtés un bruissement métallique, si léger que c'est à peine si l'oreille pouvait le percevoir.

Ce bruit, naturellement, prit place en son rêve.

— Mademoiselle Berthe touche mes clefs, pensa-t-il.

La volonté de s'éveiller lui fit faire un mouvement.—Un cri s'étouffa derrière lui et fut suivi de près par la chute bruyante de son pesant trousseau de clefs.

Il se dressa sur ses pieds en sursaut. — La porte de sa loge retombait.

Il s'élança. Il vit distinctement une forme blanche glisser sur le pavé de la cour, dans la direction de l'aile droite.

Il se frotta les yeux. — Le fantôme s'était arrêté sur le seuil de l'aile droite.—On ne l'apercevait plus guère, mais Biot crut le voir se retourner et poser sa main sur sa bouche en un geste impérieux qui commandait le silence.

Il revint. La surprise le faisait ivre. — Il ramassa son trousseau de clefs. La clef de la porte du jardin donnant sur la rue Payenne y manquait...

Le lendemain matin, lorsque Biot endossa la livrée pour servir le déjeuner de la duchesse douairière, il trouva Berthe de Maillepré aussi pâle, aussi morne, aussi glacée que de coutume.

Seulement, en un instant où personne ne l'observait, Biot vit une fugitive étincelle s'allumer dans son œil, et sa main, par un geste rapide, posa son doigt tendu sur sa bouche...

CHAPITRE III.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

Il en était ainsi tous les jours du dîner de Mme la duchesse douairière de Maillepré. Nul n'avait le droit de parler en sa présence, à moins que le bon plaisir de la vieille dame ne fût d'interroger.

Ceci n'arrivait point souvent, car elle se complaisait en cette atmosphère de silencieux respect, et sa langue raidie semblait avoir paresse à prononcer la moindre parole.

Quelquefois, néanmoins, lorsque Biot lui apportait à laver dans son aiguière antique et que Berthe, quitte de son service, mangeait à son tour quelques bouchées avec lenteur et sans plaisir, la douairière daignait adresser à monsieur le marquis de Maillepré ou à mademoiselle de Naye quelques questions laconiques.

Ce soir, elle avait pris son repas avec appétit. — Elle plongea ses mains séchées dans l'eau presque bouillante que lui présentait Jean-Marie Biot, et se tourna vers son petit-fils.

— Marquis, dit-elle d'une voix qui semblait n'être point de ce monde,—qu'avez-vous fait de votre journée?...

Cette voix de la vieille dame, traversant à de longs intervalles le silence accoutumé, choquait l'oreille à l'improviste et faisait tressaillir comme ces bruits inattendus que grossit la solitude.

Gaston répondit en s'inclinant avec respect :

— Madame, j'ai employé mes heures au passe-temps des gentilshommes de mon âge... J'ai fait des armes... j'ai monté à cheval...

— Et le reste du jour au jeu de paume, murmura la douairière ; —c'est bien cela !... la jeunesse est toujours la même... Et vous, de Naye, ma mignonne?...

La pauvre Sainte rougit, car elle ne savait point mentir.

— Madame ma mère, répliqua-t-elle pourtant, j'ai choisi quelques chiffons...

La douairière abaissa sur elle son œil vitreux. Un sourire ébauché courut par les mille rides de sa bouche. — Sa voix eut une inflexion bonne.

— Vous êtes jolie, ma fille... dit-elle.

Puis son visage redevint de pierre.

— Mademoiselle de Maillepré, reprit-elle en s'adressant à Berthe, — veuillez me réciter les *Grâces*.

Tout le monde se leva, sauf la douairière qui ferma les yeux et joignit les mains.

Berthe, dont la lèvre avait à peine effleuré la minime portion placée sur son assiette, récita d'une voix lente et faible le verset latin, auquel l'assistance répondit.

La douairière fit le signe de la croix et tendit sa main à baiser. — C'était le signal. Gaston et Sainte sortirent à reculons et les yeux baissés, suivant la rigueur de l'étiquette.

Lorsqu'ils eurent passé le seuil, ils ouvrirent tous deux leurs poitrines à l'air frais de la chambre et jetèrent bas le masque froid dont chaque jour et à cette heure le cérémonial du repas couvrait leurs jeunes visages.

Une fois encore la pieuse comédie était jouée. La vieille dame allait s'endormir et nulle pensée douloureuse ne troublerait le repos de sa nuit...

C'était la récompense d'une journée de labeur. — Demain pour le même prix, un labeur pareil.

Il y avait sept ans maintenant que le marquis de Maillepré était mort.—Sa femme avait mis trois ans à le suivre. — Durant trois autres années, la seconde sœur de Gaston, Charlotte, avait pris sa part de la pieuse tâche que s'imposait la famille.

Mais le fardeau était lourd. Charlotte avait faibli sous son poids.

Charlotte était une vive et pétulante enfant, à l'esprit soudain, au cœur prompt à aimer, mais prompt à oublier peut-être. Elle était charmante; sa beauté d'un tout autre caractère que celle de ses sœurs, piquait par une nuance d'étourderie mutine et pétillait d'entrain et de finesse.

Au temps où la famille habitait la rue de Verneuil, au faubourg Saint-Germain, Charlotte et Sainte travaillaient à façon, sans sortir de la maison. Elles avaient établi leur petit atelier dans une chambre donnant sur la rue.—Charlotte avait un caractère inégal. Le plus souvent sa gaie nature prenait le dessus. Elle chantait, elle riait, entraînant Sainte à de folles espiègleries. D'autres fois, elle tombait tout à coup, abattue sous la monotone uniformité de sa vie. Elle avait alors des heures de tristesse morne. En vain

la pauvre Sainte essayait de guérir ces accès de chagrin à l'aide de sa douceur sereine, Charlotte ne s'égayait point. — Elle passait de longues heures, pensive et obstinément silencieuse, à regarder les équipages qui roulaient sous sa fenêtre, et lorsque arrivait quelque calèche brillante, au trot dansant de deux fiers chevaux, abaissant et relevant à tour de rôle leur haute encolure, Charlotte se penchait.— Son œil dévorait l'intérieur de la calèche, et glissait avec jalousie sur les heureuses habitantes de ce petit salon de soie qui se balançaient mollement, avec les fleurs et les plumes onduleuses de leurs coiffures, au bercement moelleux de l'équipage...

La voiture passait. Le bruit de ses roues sveltes se perdait au loin.— Charlotte avait les yeux humides.

Puis elle rougissait vivement, de dépit peut-être, peut-être de honte. Puis encore, soit réaction sincère de sa gaîté native, soit effort de son amour-propre froissé, sa figure reprenait son enjoué sourire. Elle causait ; son babil éclatait en un feu roulant de vives plaisanteries.

Sainte s'étonnait, mais elle ne devinait point ce qui était au fond de ces crises mélancoliques...

De l'autre côté de la rue demeurait un dandy politique, un lion diplomate, secrétaire d'ambassade en disponibilité.

Ce secrétaire d'ambassade avait une voiture armoriée et d'assez beaux chevaux...

Un soir,— ces choses arrivent, mais on ne sait comment, — Charlotte et le lion causèrent dans la rue pendant une heure.

Ils se connaissaient. Le lion avait admiré en amateur le minois piquant de la jeune fille et la jeune fille avait souvent regardé les chevaux du lion : le tout par la fenêtre.

Ils causèrent : ce ne fut point d'amour.

Le lendemain, vers dix heures du matin, le lion se présenta et demanda monsieur Gaston de Naye.

Car la famille de Maillepré ne gardait son vrai nom que vis-à-vis de la douairière, qui, ne sortant jamais et ne recevant personne, ne pouvait se douter de ce changement. Pour tout le monde, Gaston et ses sœurs s'appelaient monsieur et mesdemoiselles de Naye. Ceci était un devoir imposé par le marquis mourant. Il n'avait point voulu que le nom de Maillepré fût compromis dans les chances glissantes d'une lutte contre la misère.

Biot fit entrer le lion qui salua Gaston en homme bien appris, déclina ses nom et titres et ajouta :

— Mon cher monsieur, je ne veux point vous déranger longtemps... l'affaire qui m'amène est des plus simples... Je viens vous demander la main de mademoiselle votre sœur... la brune... J'ai son nom sur le bout de la langue...

— Charlotte ? murmura Gaston, stupéfait par cette entrée en matière.

— Précisément... Je suis dans une position assez belle... j'ai de la fortune... un nom...

— Mais connaissez-vous donc ma sœur ?.... demanda Gaston.

— D'une manière imparfaite, répliqua le lion en saluant ; —mais nous aurons tout le temps de faire plus ample connaissance... J'ai à vous prévenir que la chose presse... Il me faut une femme d'ici à un très bref délai.

— Mais, monsieur...

— Oui, monsieur... Si vous voulez bien prendre l'avis de mademoiselle... Vous m'avez dit son nom...

— Charlotte ! prononça machinalement Gaston.

— Charlotte !... je savais bien... J'aurai l'honneur de vous revoir dans la soirée... Ne vous dérangez pas, je vous conjure...

Le secrétaire d'ambassade salua gracieusement de la main et tourna les talons.

Gaston demeura comme abasourdi de cette ouverture soudaine et des vives façons de cet épouseur impromptu. — Il fit appeler sa sœur.

Il eurent ensemble un long entretien, durant lequel Charlotte pleura, rougit, balbutia...

Le soir, le secrétaire d'ambassade, fidèle au rendez-vous, se présenta de nouveau. Gaston le reçut.

— Eh bien ! dit le lion,— sommes-nous beaux-frères ?...

— J'ai interrogé ma sœur, répliqua Gaston ; elle consent à devenir votre femme... Mais tout ceci est bien étrange, monsieur !... et la responsabilité qui pèse sur moi...

— Permettez !... Il m'est impossible d'entrer dans ces détails... Je fais ma demande, j'attends la réponse : vous avez en toute une journée pour réfléchir.

— Ma sœur est orpheline.... voulut dire encore Gaston.

— Mon cher monsieur ! s'écria le lion, — c'est net, c'est simple, c'est clair !... Veuillez me dire oui ou me dire non.

Gaston réfléchit un instant. — Puis il regarda le lion en face.

C'était un homme jeune encore, assez distingué, joli garçon et dont la physionomie ne manquait pas de franchise.

— Je n'ai pas le droit, pensa Gaston, d'éloigner de Charlotte la main que lui tend le hasard pour sortir de l'obscure indigence où nous végétons ensemble... elle me le reprocherait un jour peut-être...

— J'ai l'honneur de vous répéter, dit le lion, — que j'attends votre réponse.

— Soit fait suivant la volonté de ma sœur, répliqua le jeune homme.

— A la bonne heure !... Vous me voyez très enchanté d'entrer dans votre famille... Néanmoins, il reste encore une petite difficulté à lever... Une bagatelle, vraiment... moins que rien !... Ma future est pauvre ; cela m'est égal... mais elle a deux sœurs qui ne sont pas plus riches qu'elle et un frère... Mon cher monsieur, s'interrompit ici le lion, ne froncez pas les sourcils ; nous parlons d'affaires... Je voulais vous dire que, en épousant mademoiselle... son nom m'échappe toujours !... je prétends ne point épouser sa parenté...

— Libre à vous, monsieur !... commença Gaston avec hauteur.

— Permettez donc !... On a beau faire... Je sais cela par cœur... Avec la meilleure volonté du monde, on se lie plus ou moins... Et, tout doucement... vous m'entendez bien !... on se trouve avec une famille entière sur les épaules.

— Monsieur ! s'écria Gaston, qui se contenait à peine, êtes-vous venu chez moi pour m'insulter ?

— Il est extrêmement difficile de discuter avec vous, repartit froidement le secrétaire d'ambassade... En conséquence, ajouta-t-il en se levant, je prends le parti de vous poser en deux mots ma prétention et de vous donner encore le temps de réfléchir... Voilà ce que c'est : si j'épouse mademoiselle votre sœur, vous changerez de domicile et vous me donnerez votre parole de ne point laisser ici votre adresse nouvelle... Moi, de mon côté, je quitterai mon appartement... De sorte que nous nous perdrons tout naturellement de vue en restant les meilleurs beaux-frères du monde... A l'honneur de vous revoir... Je reviendrai demain.

— C'est inutile, monsieur, dit Gaston indigné.

Le secrétaire d'ambassade était déjà dans l'escalier, au bas duquel l'attendait sa calèche.

A la fenêtre de la chambre voisine, Charlotte, penchée au dehors, regardait piaffer les beaux chevaux que modérait un cocher à perruque...

Gaston était le chef de la famille, et il n'avait pas beaucoup plus de vingt ans. Il s'était aperçu dès long-temps de l'impatience avec laquelle Charlotte supportait l'indigence commune, la solitude et les rigoureux devoirs que la famille s'était imposés vis-à-vis de la duchesse douairière. Charlotte avait le cœur bon, mais léger, et sa tête était plus légère encore que son cœur.

Il la retrouva émue, mais joyeuse...

Il devina tout ce qu'il y avait en elle d'immenses désirs de liberté, de bruit, de luxe.

Ou peut-être crut-il deviner qu'elle aimait...

Ce fut une nuit de tristesse amère. Gaston se retourna bien souvent sur sa couche, où l'insomnie le brûlait. — C'est que Dieu lui prenait la moitié de la mince réserve de bonheur qu'il s'était faite dans sa misère.

Il ne parla point à Charlotte de la prétention blessante mise en avant par le diplomate.

Le lendemain, lorsque ce dernier revint, Gaston, froid et digne, accepta l'outrageux *ultimatum*. — Quelques jours après, le mariage se célébra. Gaston et Jean-Marie Biot furent témoins.

A la sortie de l'église, Charlotte se jeta en pleurant dans les bras de son frère. Gaston était bien pâle. Son souffle soulevait en sifflant sa poitrine serrée par une vague et cuisante angoisse. Mais il eut un sourire pour se séparer de sa sœur.

Depuis, il ne l'avait point revue.

Ce fut ainsi que Charlotte eut un équipage et devint la compagne de monsieur le vicomte du Chesnel, secrétaire d'ambassade, — qui avait besoin d'une très jolie femme...

L'absence de Charlotte pesa lourdement sur Sainte. La pauvre enfant espérait chaque jour revoir sa sœur chérie.

Gaston aussi souffrit cruellement.

On vit les yeux de Berthe briller, puis se baisser, lorsqu'elle apprit ce mariage.

Quant à madame la duchesse douairière de Maillepré, elle ne parut point s'apercevoir de l'absence de sa petite-fille.

. . . .

En sortant de la brûlante étuve où vivaient Berthe et la duchesse, dont cette température ardente suffisait à peine à réchauffer les membres glacés, Sainte et Gaston s'assirent l'un près de l'autre dans un coin de la chambrette de la jeune fille.

Sainte et Gaston s'aimaient de tout l'amour qu'on partage d'ordinaire entre les diverses affections de la famille. Le cercle de leurs tendresses avait été se rétrécissant depuis l'enfance, et chaque perte, déplorée, avait laissé à chacun d'eux un héritage d'amour qu'ils avaient reporté l'un sur l'autre.

C'était entre eux une communauté entière de sentimens, un perpétuel échange de consolations tendres et d'attentives caresses. L'un d'eux n'avait point de joie qui ne fût la joie de l'autre, et s'ils se cachaient mutuellement quelque chose parfois, c'était la peine que chacun gardait pour soi jalousement.

Se retrouver vers le soir suffisait à les reposer d'un long jour de travail pénible. Ensemble, ils étaient heureux jusqu'à ne point regretter le splendide passé de leur race, jusqu'à ne plus s'inquiéter de l'avenir...

Bien souvent leur douce causerie se prolongeait jusque dans la nuit. Entre ces murailles nues qu'habitaient autrefois les derniers valets de Maillepré, l'héritier unique de ce nom chevaleresque disait à sa sœur les grandeurs de leurs aïeux. — Par la fenêtre, ils voyaient les hautes toitures de l'hôtel trancher le sombre azur des nuits étoilées, — la cour vaste et silencieuse, le perron verdi, les croisées sans lumières...

L'immense palais se dressait devant eux comme un emblème funèbre. C'était le tombeau des gloires éteintes...

Ils étaient seuls, et faibles et pauvres, vis-à-vis de ces magnifiques souvenirs, — mais ils s'aimaient. La radieuse sérénité de Sainte mettait une douceur infinie parmi ces mélancoliques évocations du passé.

Quand Gaston se taisait, le silence devenait rêveur. — Quel était le songe de ces deux enfans assis sur des chaises de paille, à deux pas des nobles siéges de velours où leurs aïeules avaient brodé fièrement l'antique bannière de la famille?...

Sainte regrettait, mais sans désespoir ni colère. Elle regrettait surtout pour Gaston, qui eût si bien porté la vieille épée de Maillepré...

Gaston se disait :

— Qu'elle serait belle avec les riches atours d'une grande dame!... qu'elle serait bonne, et que de bénédictions le malheur soulagé étendrait autour d'elle!...

Mais Gaston se disait encore :

— Et la voilà pauvre!... jetée au milieu d'obscurs travaux!... mêlée à de folles créatures qui cherchent dans le plaisir bruyant et grossier une compensation à leur labeur ingrat!... tombée! tombée, mon Dieu! jusqu'à craindre le sarcasme de compagnes étourdies ou méchantes, qui raillent son angélique pudeur!...

Le front de Gaston se ridait. Une froide angoisse lui oppressait le cœur. Puis quelque pensée, soudaine comme l'éclair, traversait son esprit et mettait un rouge sombre sur la pâleur de sa joue.

Il baissait les yeux pour cacher le feu menaçant et implacable qu'il sentait jaillir malgré lui de sa prunelle...

— Et c'est lui!... lui seul!... pensait-il; — lui qui a donné le désespoir pour dernier oreiller à notre père mourant!... lui qui a empoisonné la dernière heure de ma sainte mère!... lui qui nous a tout pris!... et qui nous a forcés de mettre un voile sur le nom de Maillepré pour ne pas le souiller de notre misère!... Mon Dieu!... je mourrai jeune! mais... oh! pardon, pardon!... il ne sourira pas à la nouvelle de ma mort!...

Sainte ne savait, la pauvre enfant, quelle tempête de colère et de haine secouait en ces momens le cœur soulevé de son frère, — mais elle voyait ses tempes mobiles battre et se mouiller de sueur ; elle voyait son front plissé rougir, puis pâlir...

Gaston sentait un bras entourer son cou doucement et une lèvre effleurer, caressante, sa joue qui bouillait de fièvre...

Il relevait les yeux. — Ceux de Sainte avaient des larmes sous un sourire...

C'était comme le baume magique dont le rapide bienfait éteint les cuisantes ardeurs d'une blessure enflammée.—La colère de Gaston mourait dans un élan de tendresse. — Il oubliait sa haine, tant était doux à son âme le sourire aimé de sa sœur.

Et, à la vue de ce charme suave, irrésistible, que rayonnait ce sourire de vierge, il laissait glisser ailleurs sa pensée. L'espoir, cet ami secourable des jeunes années, faisait luire au loin pour lui un coin d'avenir.

Elle était si belle et si pure ! Le regard de Dieu, sans doute, descendait sur elle avec amour. Le bonheur, peut-être, était au bout d'une passagère souffrance...

Leur vœux se croisaient ainsi et montaient vers le ciel avec cet oubli de soi-même qui est la charité. C'était pour Gaston que Sainte espérait et priait; pour Sainte, Gaston se reprenait à la foi et rappelait son courage.

Mais Gaston avait une consolation de plus que Sainte, car chaque jour il voyait la vie s'asseoir en elle et quelques nouveaux signes de gracieuse vigueur remplir les promesses charmantes de l'adolescence.— La jeune fille arrivait à être femme. Elle dépassait victorieuse les périls de cet âge incertain où la vierge pâlit parfois et se courbe sous l'étreinte d'un mal inconnu.

Gaston pouvait suivre de l'œil les heureux progrès de cette fleur de beauté, dont chaque matin entr'ouvrait davantage la blanche corolle à demi épanouie.

Il y avait de longs jours sur ce visage si frais, de longs jours dans cette taille élastique et souple...

Sainte, au contraire, constatait avec terreur chez son frère un dépérissement lent, insensible, mais sûr. Gaston était beau, et plutôt robuste que faible, mais Sainte avait l'œil d'une mère qui aime passionnément, pour découvrir les imperceptibles symptômes de cette mort à long terme qui gagne peu à peu les poitrinaires.

Madame la marquise de Maillepré était morte d'une maladie de poitrine.

Bien souvent, le matin, il y avait des pleurs derrière le sourire de Sainte, lorsqu'elle retrouvait son frère essoufflé par la fièvre nocturne et qu'elle lisait l'épuisement dans ses yeux fixes et gros d'insomnie...

Elle s'était informée, la pauvre enfant. On lui avait dit : le remède souverain, c'est la distraction, c'est le plaisir.

Dès lors, elle avait tâché de persuader à Gaston qu'il fallait suivre l'exemple des jeunes gens de son âge, — et c'était chose étrange assurément, que d'entendre la naïve

enfant prêcher ainsi de tout son cœur la doctrine de la dissipation et des bruyantes fêtes.

Mais Gaston ne voulait point de ces plaisirs qu'il méprisait sans trop les connaître.

C'était une nature droite, élevée, ennemie du fracas et de la foule. Sa douceur austère se plaisait en des joies recueillies. Il parut ne point comprendre le vœu de sa sœur.

Alors Sainte changea de tactique.

Gaston la vit une fois toute rêveuse et triste.

— Je ne sais, répondit-elle à ses questions, — chaque jour j'entends parler de bals, de théâtres, de concerts.... Je n'ai jamais vu de bal, moi, Gaston... Je n'ai jamais passé le seuil d'un théâtre... Que ce doit être beau, mon frère !...

— C'est beau, répondit Gaston ; — mais nous sommes bien pauvres, ma sœur.

Sainte rougit. Elle n'avait point songé à cela.

— Il faut beaucoup d'argent pour toutes ces choses, reprit Gaston en souriant, — et nous n'avons plus ni terres ni châteaux, ma sœur...

La pauvre Sainte était vaincue. Elle avait pris ce chemin, comptant sur la tendresse de son frère, pour arriver à le jeter hors de sa vie solitaire et uniforme, sous prétexte de contenter son caprice à elle. Mais l'argent !... C'est à peine si leurs efforts constans pouvaient suffire à entretenir cette apparence de bien-être dont leur dévouement pieux entourait la duchesse.

Il n'avait plus été question de théâtre, ni de bals, ni de concerts.

Ce soir, en s'asseyant auprès de sa sœur,—Gaston avait de la malice dans son sourire.— Il attendit que Biot eût achevé sa tâche dans la chambre de l'aïeule et repris le chemin de sa loge, puis il baisa Sainte au front et l'entraîna dans la pièce d'entrée.

Là il ouvrit l'armoire où Biot et lui serraient leurs costumes d'apparat.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Sainte étonnée.

Gaston, au lieu de répondre, atteignit sur le rayon le plus élevé de l'armoire un objet recouvert d'un voile et le remit aux mains de Sainte.

— Qu'est-ce donc? répéta celle-ci.

Gaston la regardait en riant.

Elle délit lestement les épingles qui retenaient le voile et découvrit un gracieux chapeau de gaze blanche sur lequel se couchait, arrondie, une guirlande de marguerites; Sainte ouvrit de grands yeux et devint rouge de plaisir.

Puis ses vives couleurs tombèrent tout-à-coup.

Elle ne quittait son costume d'ouvrière que le soir, et ne sortait jamais qu'avec le petit bonnet des grisettes.

— Ce n'est pas pour moi, murmura-t-elle.

Gaston lui prit le chapeau des mains et le plaça sur sa tête.

— Que tu es jolie ! s'écria-t-il en l'entraînant devant le miroir.

Sainte se regarda timidement et ne put retenir un cri de joie.

— Ne te souvient-il plus, dit Gaston, de ton envie d'aller au théâtre?... J'ai travaillé un peu plus que de coutume...

—Mon bon petit frère !... interrompit Sainte qui avait des larmes dans les yeux.

Elle jeta ses bras autour du cou de Gaston, qui était heureux comme s'il eût recouvré l'héritage de ses pères.

— Maintenant, dit-il, nous allons nous esquiver sans bruit... Il ne faut pas que Berthe sache...

—Pauvre Berthe! murmura Sainte;—elle va rester seule!...

— Nous reviendrons avant qu'elle ne s'aperçoive de notre absence... viens!

Sainte jeta un regard de regret sur la porte qui se fermait sur la recluse et suivit son frère.

Ils descendirent doucement l'escalier.

Comme ils mettaient le pied dans la cour, le marteau de la porte cochère retentit. Un homme, enveloppé d'un vaste manteau, entra.

Il passa devant la loge sans mot dire et prit le chemin du corps de logis principal.

Gaston et lui se croisèrent de près, à un endroit de la cour qu'éclairait assez vivement la lanterne collée au mur de la loge. Ils échangèrent un regard.

Gaston n'avait jamais vu cet homme, qui était monsieur Williams, le locataire du corps de logis. — Lorsque leurs regards se choquèrent, tous deux s'arrêtèrent un instant, et Gaston éprouva un mouvement de trouble qu'il ne put point définir.

Monsieur Williams salua et passa. Gaston le suivit des yeux et le vit se retourner au moment où il arrivait au perron.

Biot alla chercher une voiture, sans songer à s'enquérir de cette sortie inusitée.

— A l'Opéra ! dit Gaston au cocher.

La voiture partit. Biot rentra dans sa loge et se reprit à tordre ses fils de fer.

Les deux pièces occupées par Gaston et Sainte étaient désertes depuis trois heures à peu près, lorsque la porte de la chambre de l'aïeule s'ouvrit doucement et avec précaution.

Berthe de Maillepré, blanche comme un spectre, se montra sur le seuil et prêta l'oreille. Comme elle n'entendit aucun bruit, elle se glissa par l'ouverture étroite et entra. — Elle avait toujours sa robe blanche, mais, sur son bras, était une mante noire pliée.

Elle s'approcha du lit de Sainte, qu'elle trouva vide. — Son visage immobile eut un imperceptible sourire d'amertume.

Elle alla au lit de Gaston, et, le trouvant vide encore, elle cessa de prendre des précautions.

La mante noire, dépliée, couvrit ses épaules amaigries. Elle en rabattit le capuce sur son visage.

Puis, après avoir refermé la porte de la chambre de l'aïeule, elle revint sur ses pas et gagna l'escalier.

Mais au lieu de suivre le même chemin que Gaston et Sainte et de descendre dans la cour, elle s'engagea sans lumière et comme si elle eût connu parfaitement sa route, dans un corridor qui communiquait avec ce corps de logis et les jardins.

CHAPITRE IV.

LA MÈRE.

Il était un peu moins de minuit.

Jean-Marie Biot veillait seul dans sa loge et travaillait.

Sainte et Gaston écoutaient les merveilles du dernier acte de *Moïse*.

La duchesse douairière dormait enfouie dans l'édredon, derrière le double rempart de ses opaques rideaux de soie.

Il faisait un temps doux et humide. La lune, cachée sous des nuages, disséminait les rayons de son disque invisible et blanchissait toute l'étendue du ciel.

Une femme, enveloppée des pieds à la tête dans une mante de soie noire, se glissait craintive le long des allées du jardin de l'hôtel de Maillepré.

De ce côté, les fenêtres du premier étage de la façade étaient éclairées. Comme nul bâtiment ne commandait cette partie de l'hôtel défendue contre le regard par les grands arbres du jardin, il n'y avait sur les carreaux des croisées qu'un simple rideau de mousseline.

A supposer même que les locataires du corps de logis eussent quelques raisons de se cacher, comme les gens du quartier aimaient à le croire, toute précaution eût été bien superflue. Le jardin leur appartenait exclusivement : eux seuls et Biot devaient en avoir la clef.

Aussi la femme qui le traversait en ce moment semblait avoir grande peur d'être aperçue. A la voir se faire un abri de chaque tronc d'arbre et glisser sans bruit sur le sable des allées, on eût pu croire qu'un dessein mauvais l'amenait en ce lieu.

Souvent elle se retournait, effrayée, comme si elle eût craint de voir s'ouvrir quelque fenêtre de l'hôtel. — Elle distinguait alors une grande forme humaine dont l'ombre se projetait en noir sur les rideaux.— Cette forme allait et venait, gesticulant avec une vivacité frénétique. — Ses membres, dessinés sur la mousseline avec la précision d'une ombre chinoise, semblaient être entièrement nus.

Berthe de Maillepré, — c'était elle, — poursuivait sa route et se hâtait.

Arrivée à la porte du jardin donnant sur la rue Payenne, elle mit en tremblant la clef dans la serrure, mais elle ne la tourna point. L'une des fenêtres de l'hôtel venait de s'ouvrir avec fracas. Berthe lâcha la clef pour contenir les battemens de son cœur, et jeta en arrière un regard d'épouvante.

Elle vit quelque chose d'étrange,—une scène à laquelle la nuit du dehors et la vive illumination du dedans prêtaient un aspect de fantastique diablerie.

Un homme nu, que la lumière frappait par derrière et qui par conséquent semblait tout noir, monta sur l'appui de la croisée en modulant un chant bizarre dont les paroles étaient en langue inconnue.

Au moment où il se balançait en équilibre au-dessus du vide, prêt à se précipiter, deux autres hommes se ruèrent sur lui. — Une lutte s'engagea.

Les combattans se détachaient en silhouettes sur le fond brillant d'une boiserie dorée où pendaient de riches cadres aux profondes échancrures. Tout cet arrière-plan du tableau était éclairé très vivement et repoussait avec énergie les formes noires des trois hommes, dont chaque mouvement s'accusait et se dessinait à l'œil.

Le premier personnage, celui qui avait ouvert la fenêtre, prononçait dans la lutte, d'une voix creuse et gutturale, quelques paroles entrecoupées. Les deux autres unissaient silencieusement leurs efforts pour tâcher de le contenir.

Berthe, rapportant à elle-même cette terrible vision, pensait dans son trouble, la pauvre fille, qu'on allait s'élancer sur ses traces et la saisir...

Un quatrième personnage, cependant, apparut. La lumière tombait d'à-plomb sur son visage pâle et froid. A sa vue, l'homme nu, qui tenait en échec ses deux adversaires, cessa subitement toute résistance et prit une humble posture.

La fenêtre se referma...

Berthe retrouva quelque force et se hâta de tourner la clef dans la serrure. Elle s'engagea dans la rue Payenne.

La nuit du Marais commence à dix heures. Alors que le boulevart de Gand regorge de vie, de mouvement et de lumière, les lampes s'éteignent aux environs de la place Royale aussi ponctuellement que si le couvre-feu n'était pas, depuis bien des lustres, avec les ribauds, les truands, les *escholiers* et les bonnes dagues de Tolède, dans le domaine ennuyeux de la chronique; à minuit, les réverbères fumeux n'éclairent plus qu'une immense solitude, où les voleurs eux-mêmes, ces hôtes assidus et nombreux de la voie publique, se font rares. — Certains prétendent qu'ils en sont chassés, non point assurément par crainte de la police, mais par frayeur des revenans.

A de longs intervalles, on voit passer, par ces rues que nul bruit n'éveille, un jeune homme attardé que sa famille attend avec angoisses et que menace au retour la foudroyante abondance des semonces paternelles, — un chiffonnier gothique, portant un chapeau de cent ans et cherchant, sa lanterne à la main, parmi les ordures, ce billet de banque que tout chiffonnier trouve avant de mourir. — une jolie dame voilée qui a oublié l'heure et qui revient... mais gardons-lui le secret! — une patrouille enfin, une bonne patrouille somnambule, battant le pavé en dormant debout et laissant en chemin ses foulards et ses tabatières aux mains des Arabes faméliques de ce désert...

C'est un silence profond qu'interrompent à peine les murmures lointains de la ville, le trot d'une voiture égarée, le grincement des vieilles girouettes au haut des toits pointus, et, çà et là, cette plainte horrible, ce râle d'agonie qui sort périodiquement de ces caves ardentes où des hommes se tuent à pétrir notre pain!

Il faut traverser par quelque nuit de fête les rues larges du vieux Marais pour voir tout ce qu'ont d'imprévu cette solitude et ce silence à deux pas des nocturnes folies du boulevard, pour sentir bien tout le charme mélancolique de ce quartier endormi depuis des siècles comme la princesse des contes de fées, et qu'a connu tel que nous le voyons aujourd'hui la jeunesse de nos bisaïeux...

Il n'y avait pas une âme dans la rue Payenne. Berthe la suivit dans toute sa longueur et tourna celle du Parc-Royal, dans la direction du boulevard.

Berthe se pressait, mais elle n'avançait guère. Elle avait presque désappris à marcher dans l'immobilité de sa réclusion. Ses pas étaient incertains et inégaux. Elle glissait sur le pavé huileux. Souvent elle était obligée de s'arrêter pour apaiser l'oppression de sa poitrine, qui, habituée à l'air raréfié de la chambre de l'aïeule, se fermait aux émanations humides et froides de l'atmosphère chargée de brume.

Lorsqu'elle cessait ainsi de marcher pour s'appuyer, essoufflée, à quelque borne, tout son corps tremblait sous les plis de sa mante de soie. Elle souffrait. Elle avait peur sans doute. — Et pourtant, aux lueurs vacillantes des réverbères, on eût pu voir un rayon de joie recueillie éclairer l'uniforme pâleur de son visage...

L'écho des murailles séculaires apportait un bruit lointain. — Berthe se relevait en sursaut et reprenait sa course.

Où allait-elle?... Sans doute elle savait le chemin, car, après de courtes hésitations, elle faisait son choix résolument aux carrefours, et ne tâtonnait point.

La route était bien longue cépendant. Berthe parcourut toute la rue Neuve-Saint-Gilles, traversa le boulevard Beaumarchais, et s'engagea dans les interminables voies qui, à partir du canal Saint-Martin, grimpent, bordées de boutiques campagnardes, jusqu'aux collines du nord de Paris.

Ici encore, de la solitude et de la tristesse, mais plus de grandeur. — Çà et là, parmi de basses masures, qui montrent de loin leur charpente misérable sous une couche parcimonieuse de torchis, se dressent quelques vastes bâtimens, affectés surtout à ces industries que rejette le centre de la ville et dont on infecte par une préférence bien touchante les quartiers indigens. A chaque pas, des ruelles tortueuses, étroites, longues s'ouvrent sur la rue et mènent on ne sait où, sur les derrières habités d'énormes chantiers de bois, dont les voisins ne brûlent pas même de la tourbe.

Ce n'est point un de ces cloaques où les misères entassées fermentent, pullulent, exhalant leurs miasmes hideux, comme une protestation muette et terrible contre l'insolent égoïsme de cette classe qui se laisse appeler, sans protester ni avoir honte : *les capitaux*. — Car le vocabulaire commercial en est arrivé à ce point de naïve impudeur! L'argent se personnifie purement et simplement. Il y a des hommes dont un coffre-fort est l'âme et qui en conviennent! Le mot *capitaliste* avait certes de l'énergie, mais pas assez : il n'exprimait point suffisamment le cynisme de la métamorphose. Il supposait derrière lui un homme et quelque chose comme un cœur. Mais *capitaux!* c'est le sublime!... Il n'y a rien là-dessous que de l'or! — Ce ne sont en un mot ni la Cité fiévreuse, ni les rives officiellement assainies, mais toujours empoisonnées de la Bièvre.

C'est un quartier pauvre avec mesure, où l'on n'a faim qu'à demi. L'indigence n'y atteint point des proportions poétiques. On y souffre sans hurler. — Il ne produit pas beaucoup plus d'*étrangleurs* que le boulevard de la Madeleine...

Berthe était loin déjà de la place Royale et du vieil hôtel de Maillepré. La fatigue la gagnait. Ses jambes, amollies par le repos, fléchissaient sous le poids de son corps. Elle allait toujours pourtant, et suivait, soutenue par un obstiné courage, ces rues sans fin, qui se ressemblent toutes, tail-

lées qu'elles sont sur le patron uniforme d'un long faubourg de province.

Une fois dans la rue du Chemin-Vert, qu'elle avait prise en sortant du boulevard, Berthe n'avait plus changé de direction. Elle suivit la rue des Amandiers, côtoyant les murs du vaste enclos des Sœurs hospitalières de la Roquette, et aperçut enfin les grilles de la barrière.

Un long soupir de soulagement souleva sa poitrine...

Quelque part, aux environs, un duc de Maillepré avait eu sa *Folie*, aux temps où l'orgie tenait le sceptre en France, par les mains de Philippe d'Orléans. Ce quartier de Popincourt était alors en effet la terre classique des petites maisons de la noblesse et de la haute finance. — Berthe, seule, à cette heure, désertant la garde de son aïeule, allait-elle jouer triste et bizarre retour, le rôle que jouaient dans les boudoirs secrets du noble duc les filles amorcées de la bourgeoisie ?

Peut-être y avait-il dans la vie de Berthe une heure où l'héritière des chevaliers avait payé au fils du peuple l'antique dette du déshonneur contractée aux siècles passés. — Mais cette nuit ce n'était pas une pensée coupable qui précipitait sa course solitaire.

Elle était au terme de sa course ; elle venait de franchir la barrière des Amandiers. La porte close du Père-Lachaise était devant elle.

Berthe reprit haleine un instant, puis elle tira doucement la sonnette du concierge. On fut longtemps à s'éveiller.

Enfin une voix grondeuse se fit entendre, à laquelle répondit la voix tremblante de Berthe.

Un homme vint à la porte. — Ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait sans doute, car il n'y eut entre cet homme et Berthe aucune explication.

La porte s'ouvrit. L'homme tendit la main. Berthe y déposa une pièce d'or et passa.

— Bien du plaisir ! grommela le valet du gardien en refermant la porte pour aller se recoucher.

Berthe ne pouvait point venir de jour au cimetière, à cause de la duchesse, qu'elle ne quittait jamais un seul instant : il lui fallait donc attendre la nuit.

Mais la nuit les cimetières sont fermés.

C'était pour cela que Berthe cachait dans son armoire un métier à tapisserie ; c'était pour cela qu'elle travaillait lorsque le sommeil de la vieille dame la faisait libre, et qu'elle priait Jean-Marie Biot de vendre le produit de ses veilles.

Quand elle avait amassé un louis, — et l'on est bien longtemps à gagner un louis ! — elle faisait ce que nous l'avons vue faire ce soir.

La vue de son but atteint sembla lui avoir donné une force nouvelle. Ce fut d'un pas assuré qu'elle traversa l'espace laissé vide entre la porte et les allées de cet immense parterre de tombeaux.

La lune avait toujours son voile de nuages. Ses rayons amoindris et comme délayés, trop faibles pour éclairer la noire verdure des massifs, mettaient au contraire de blafardes lueurs sur tout ce qui était pierre et marbre.

L'imagination serait impuissante à se figurer rien qui pût approcher de l'aspect funèbre de cette nuit pâle, montrant partout dans de vagues ténèbres des myriades d'emblèmes de mort.

La mort est là, devant, derrière, à vos côtés, sous vos pieds. Elle emplit vos poitrines avec l'air que vous venez respirer sur son domaine. Ces arbres au feuillage lugubre lui empruntent leur vigueur. Elle se cache sous ce gazon touffu, ces pierres la recouvrent. Impossible de se soustraire à sa solennelle pensée !

Le cœur se serre sous une étreinte de glace.

Que de beauté ! que de force ! que de génie sous cette herbe vile dont le tapis s'étend, niveau suprême, sur cette foule qui n'est plus !...

Berthe passait, ferme et froide, parmi ces mystiques horreurs où l'âme d'un homme eût tressailli. Elle ne tremblait plus comme naguère.

Son pas silencieux glissait sur le gazon de ces petits sentiers qui desservent les carrés ou abrègent le chemin tortueux des allées.—En plein jour, les curieux s'égarent dans le vaste labyrinthe du Père-Lachaise, mais Berthe semblait deviner sa route à des signes invisibles.

Sa marche se hâtait de plus en plus.

Elle quitta bientôt tout chemin tracé et s'arrêta devant deux pierres jumelles, modestement couchées au ras du sol, et qui recouvraient les restes de son père et de sa mère.

Berthe s'agenouilla au pied de la croix de bois qui était commune aux deux tombes.

Elle pria. — Mais ses yeux restèrent sans larmes, et son visage garda sa morne immobilité...

A voir le recueillement calme qu'elle mettait à cet acte froidement pieux, on se fût demandé si c'était bien pour cela que Berthe avait quitté le chevet de son aïeule...

Sa prière fut courte. Elle se leva et fit le tour d'un buisson de jeunes cyprès.

Elle était à dix pas de la tombe paternelle que le buisson lui cachait entièrement.

Il y avait là une petite croix de bois noir, entourée de fleurs desséchées. — C'était une tombe d'enfant, autour de laquelle une main inhabile avait tracé une ceinture de gazon...

Vous vous êtes arrêté parfois devant ces fosses que nulle pierre ne recouvre et que le denier d'une mère indigente orna d'une croix modeste, où se lit un nom sous des guirlandes de fleurs...

Doux ange, et pauvre femme !...

Que de joie Dieu lui a ravi !... Tous ses espoirs de mère, si heureux, sont là, sous cette touffe d'herbe où elle vient s'asseoir et pleurer !...

Berthe resta debout durant quelques secondes. Son sein se soulevait ; sa tête, inclinée, pendait sur son épaule.

Elle jeta un regard inquiet vers la tombe de son père et de sa mère, comme si elle eût craint de les avoir en ce moment pour témoins. — Son regard rencontra le buisson protecteur.

Alors, elle ne se contraignit plus. Un sanglot déchira sa poitrine. Elle se laissa choir sur le sol et cacha son visage dans l'herbe, au pied de la petite croix, en étouffant ce cri de son âme brisée :

— Mon enfant !... mon enfant !...

Elle baisa la terre doucement et comme une mère attentive baise le front de son fils endormi.

Puis elle se releva sur ses genoux, appuyant ses deux mains au gazon du petit tertre.

Oh ! qu'il y avait de passion maintenant et d'ineffable tendresse sur ce visage immobile naguère et comme pétrifié ! Le sang revenait à ces joues livides ; les larmes inondaient ces yeux secs.— Cette pauvre âme, oppressée toujours et contrainte à s'envelopper d'un mystère épais, s'ouvrait enfin pour montrer à la fois sa douleur immense et les trésors de son amour infini.

— Edmond !... Edmond !... disait-elle parmi ses sanglots ; — mon fils !... me voici revenue !... Je t'apporte des fleurs... les belles fleurs que tu aimais tant, mon petit ange !... C'est moi !... ta mère !... Ah ! que tu as froid sous cette terre humide... et comme elle doit peser sur toi, mon fils !...

De grosses larmes roulaient sur sa joue.

— Tu es si beau ! reprit-elle tout bas ;— à qui sont maintenant tes doux sourires ?... mon Edmond ! mon enfant chéri !... t'aime-t-on au ciel autant que t'aimait ta mère ?... Si tu savais comme je t'aime ! Sainte-Vierge ! ajouta-t-elle en élevant ses mains étendues avec un élan passionné ; — gardez-moi son cœur !... il est à moi... c'est mon fils... c'est mon Jésus !... ah ! parlez-lui de sa mère !...

Son front brûlant retomba dans ses mains. Elle demeura un instant sans autres mouvemens que ceux de sa poitrine, soulevée par les sanglots.

Quand elle découvrit son visage, les pleurs de ses yeux se séchaient. Son regard était rêveur et tendre...

— Je viens de le voir, murmura-t-elle lentement ;—pour-

quoi pleurer... Il est chez Dieu... Dieu l'a mis dans un lit blanc où les anges le bercent... Il est encore plus beau qu'autrefois... et il aime sa pauvre mère, car sa petite main lui a jeté un baiser...

Elle tira de dessous sa mante un bouquet de fleurs d'automne.

— Tiens, mon Edmond, dit-elle; — tout cela est pour toi... Je les ai cueillies dans un grand jardin qui était à nos pères... J'ai eu bien peur en les cueillant, mais il me fallait des fleurs pour t'en faire une guirlande... Mon enfant aimé, sens-tu leurs parfums?... Vois-tu leurs belles couleurs?...

Elle s'interrompit en un tressaillement douloureux. Ses bras s'affaissèrent le long de son corps.

— Les autres sont mortes, poursuivit-elle d'une voix creuse en touchant les fleurs séchées qui pendaient aux branches de la croix, — mortes!... oui... oh! oui... la mort!... ceci est une tombe... la tombe de mon Edmond!... si Dieu voulait, j'aurais une tombe, moi aussi... je dormirais avec lui sous l'herbe... Ah! si Dieu voulait!...

Sa voix mourut.

Elle s'assit auprès du tertre et tressa une guirlande.

Les heures de la nuit passèrent.

. . . .

. . . .

Au jour naissant, Jean-Marie Biot vint dans le jardin de l'hôtel, suivant sa coutume, pour en balayer les allées.

Il vit auprès de la porte donnant sur la rue Payenne une masse noire gisant sur le sable.— Il s'approcha.

C'était la pauvre Berthe qui, brisée par la fatigue et plus encore par l'émotion, était tombée privée de sentiment, après avoir eu la force de faire encore la longue course du cimetière.

Biot la prit dans ses bras et la porta, le long des sombres corridors, jusqu'à l'aile droite.

Gaston et Sainte dormaient.

Biot traversa leurs chambres sans les éveiller et pénétra dans celle de l'aïeule où il déposa Berthe sur son lit.

Deux heures après, Berthe, tranquille et froide s'assit au déjeuner de la famille.

CHAPITRE V.

ASSAUT DE BINOCLES.

Depuis deux heures que Sainte et Gaston étaient assis aux premières galeries de l'Opéra, c'était pour la jeune fille un enchantement continu. Jusque alors elle ne s'était fait aucune idée de ces jeux magnifiques où tous les arts, réunis en faisceau, charment à la fois le regard et l'oreille pour ravir mieux l'intelligence.

Elle demeurait sous le poids délicieux d'une sorte de sommeil enivré. — C'était comme un rêve d'or qui déroulait autour d'elle ses magiques illusions.— Elle regardait, elle écoutait. Ses sensations confuses se mêlaient. — Elle ployait presque sous sa voluptueuse lassitude.

Elle était fille d'Eve. Peut-être y avait-il eu sous le noble mobile qui l'avait porté à parler d'Opéra, de bals, de plaisirs, un atome de cette curiosité vague qui est, à tout prendre, un gage heureux de l'ignorance naïve, un attrait de la virginité. Mais nous pouvons affirmer qu'elle-même n'avait point eu la conscience de ce désir incertain de connaître. Son but avait été d'entraîner Gaston, le pauvre malade, vers ce mouvement salutaire qu'il repoussait avec paresse, de le forcer, par une ruse innocente, à prendre le remède indiqué. On lui avait dit : La jeunesse qui ploie et se fane est ranimée par les joies du monde, comme la fleur penchée se relève aux chauds rayons d'un beau jour. — Elle avait cru.

Et, tout à coup, elle se trouvait transportée dans le monde éblouissant des féeries.— C'était, autour d'elle, le long des parois de ce cirque immense, une tapisserie animée où mille visages de femmes souriaient, ondoyaient, se penchaient, allumant aux feu diamantés du lustre l'étincelle provoquante de leurs regards. — Partout des fronts gracieux, de riches chevelures, de blanches épaules, sortant, épanouies, de leur enveloppe de satin ou de velours.

Il n'y a point de laideur dans ce pêle-mêle inondé de lumière. Ou du moins, pour deviner la laideur parmi tant de beauté, il faut l'œil perçant de l'envie féminine ou le binocle blasé du fat qui bâille, empoisonné par sa propre sottise.

Tout brille au premier regard. L'ombre manque à ce tableau. L'œil fasciné poétise tout ce qui l'entoure. Il ne distingue rien que ce qui sourit, scintille ou chatoie. Chaque loge semble un cadre élégant où se groupe un bouquet d'almées...

Et quand l'orchestre tonne en ce premier coup d'archet dont on s'est presque autant moqué que des tragédies de l'empire! — car la moquerie, cette monnaie banale des esprits indigens, prend à partie également ce qui est bon et ce qui est pitoyable; — quand l'énorme salle s'emplit d'un flux majestueux d'harmonie qui monte, vibre et s'affaisse lentement en un mystérieux murmure! comme le cœur novice tressaille! comme il attend, anxieux, oppressé! comme il espère!...

Le dilettante jouit ou fait semblant de jouir; cela est évident. Sa jouissance est pure quand elle est réelle, c'est le triomphe de l'art sur l'habitude. — Mais ne comparez point cette jouissance de l'homme qui sait ou croit savoir avec l'extase de l'enfant transporté soudain parmi ces merveilles.

Le dilettante se pâme aujourd'hui; il s'était pâmé hier. Le pli est pris. Il se pâmera demain. C'est son dessert. Il se pâme comme un autre lit son journal. Il a dans sa poche le bouquet qui traduira son enthousiasme, et son délire, soyez sûr, lui laissera le sang-froid de murmurer brava ou bravo en imitant l'accent florentin de son mieux, et en frôlant l'une contre l'autre sans bruit ses mains gantées.

Si c'est un métier sous le lustre, c'est au moins un rôle à l'avant-scène, — et vraiment ce rôle innocent n'a rien en soi qui puisse soulever l'ombre d'un blâme.

Mais le novice, mais l'ignorant dont l'âme a le sens précieux de l'art! que son délire est vrai! que son enthousiasme est sincère! il juge avec son cœur, et son cœur est ému jusqu'au transport. Il ne sait pas, à coup sûr, plonger froidement dans ces flots abondans d'harmonie le thermomètre pédant à l'aide duquel la critique et la jalousie, — ce qui le plus souvent est tout un, — mesurent l'arbitraire caprice de leurs jugemens. Il ne sait pas si cette mélodie est savante, si cette rentrée d'orchestre est fuguée, si cette chose qui passe est une cabalette, si cet accompagnement franchit les barrières classiques de l'usage et sort des vénérables formules du Conservatoire; il ne sait même pas, que Dieu lui pardonne! combien il y a de bémols à la clef. — Il sait que son âme est remuée doucement. Son pouls bat plus vite. Sa pensée languit, rappelée à son insu vers de suaves souvenirs, ou se replie, caressante, sur elle-même, selon les rians méandres d'un songe indécis. La musique le saisit, le presse, le dompt. Il respire avidement cette atmosphère sonore qui amollit et berce comme l'enivrant parfum de l'opium. Quelque chose de voluptueux court avec son sang dans ses veines...

Peut-être ne vous en souvient-il plus; mais vous avez dû, une fois en votre vie, éprouver tout cela. Le sens est comme une planche gravée qui s'efface à mesure qu'on en multiplie les exemplaires. De même que la planche, mise sous presse mille fois, se fatigue et ne rend plus qu'une empreinte affaiblie; de même votre faculté de sentir, émoussée, a perdu jusqu'au souvenir de cette sensation vierge et vive qui bouleversa votre être et vous affola pour une nuit.

Sainte était une nature tendre. Sa douce gaîté d'habitude n'excluait point les délicatesses d'une exquise sensibilité. — Durant la première heure, on aurait pu croire que

l'excès imprévu du plaisir pesait sur elle un poids trop lourd. Elle avait momentanément perdu ses fraîches couleurs, et son regard étonné n'avait plus la vive mobilité de ses jeunes sourires. Il y avait en elle trop-plein d'émotion.

Gaston, presque aussi neuf qu'elle en face de ces joies inconnues, et plus impressionnable encore, subissait le charme comme elle. Mais Gaston était moins jeune. Il savait le monde davantage. L'amour-propre viril qui vient à l'homme aussi naturellement que la coquetterie à la femme, défendait ses traits contre l'expression trop naïve de son intime ravissement. Il recueillait sa jouissance en lui-même autant qu'il pouvait, et contenait ses mains qui voulaient applaudir.

Néanmoins, il était trop loin encore de l'indifférence mal déguisée de ses voisins, pour n'être point remarqué, surtout à cause de Sainte, qui ne prenait point souci de se contraindre...

Quelques doigts moqueurs s'étendaient. Quelques voix chuchotaient et prononçaient en riant ce mot de *provincial*, qui est le pendant *d'épicier* et résume tout un côté des mépris parisiens.

Généralement parlant, *provincial* ne désigne point exclusivement, comme on pourrait le croire, un fils de la province, mais bien le Français de n'importe où, qui se donne le ridicule d'admirer quoi que ce soit au monde. Ce mot dans la pensée du Parisien de la rue Saint-Denis est le synonyme le plus parfait possible de tout adjectif exprimant la sottise.

Et vraiment n'était-ce pas le cas de railler ! — Ces deux enfans s'extasiaient sans vergogne devant la musique de Rossini, que chantaient Nourrit et Mlle Falcon.

Il y a manière, d'ailleurs, de faire toutes choses. On peut dire du bout des lèvres : c'est admirable ! Surtout si l'on a retenu par fortune quelques-uns de ces termes techniques qui traînent au bas des journaux et donnent tant de *couleur* aux critiques d'art ! — Mais admirer avec son cœur, sans la moindre grimace ultramontaine !... Fi donc !...

Sainte et Gaston ne prenaient point garde à ce qui se passait autour d'eux.

Ils écoutaient. — Leur âme se suspendait aux lèvres de ces interprètes divins d'une divine musique.

D'abord, ils étaient restés comme écrasés sous l'avalanche de sensations nouvelles qui les assaillait à l'improviste. Ils avaient joui en silence, oublieux d'autrui et d'eux-mêmes, inhabiles à se communiquer leurs impressions.

Puis, au premier instant de répit, ils s'étaient tournés l'un vers l'autre d'un commun mouvement...

Ce fut un muet échange de leurs ravissemens. Leurs regards croisés se renvoyèrent tout ce qu'il y avait d'émotions en leurs âmes.

Sainte pleurait. Gaston avait retrouvé le radieux sourire qu'une joie sans mélange met aux lèvres de la jeunesse. Il n'y avait plus sur son beau visage ni souffrance ni tristesse.

Lorsque Sainte le vit ainsi, elle joignit les mains et leva vers le ciel ses yeux brillans d'une ferveur passionnée...

On lui avait dit vrai : Gaston puisait à longs traits à cette source de vie...

La salle cependant était comble, et lorsque la toile tomba sur le finale du premier acte, salué par une décuple salve de bravos, il se fit un mouvement du parterre au cintre. Les regards se détournèrent presque tous à la fois de la scène pour errer çà et là des loges aux galeries.

Dans cette évolution de la curiosité, plus d'un binocle s'arrêta au passage sur le frère et la sœur. Ils étaient beaux tous les deux et semblaient isolés, perdus, au milieu de cette foule qui s'agitait confusément après son repos d'une heure, comme une bande d'écoliers au signal de la récréation.

Ils causaient maintenant à voix basse, malgré le murmure incessant qui montait du parterre et descendait des galeries supérieures. On eût dit que, timides, ils doutaient de leur droit à mêler un peu de bruit au fracas des conversations croisées.

Bien des yeux féminins, hardis ou modestes, cherchaien à fixer l'œil errant de Gaston. — Sainte était le point de mire d'une douzaine de vainqueurs qui s'étonnaient de n'avoir jamais aperçu ce charmant visage.

Des millionnaires chauves et des députés mal vêtus la dévoraient de l'œil à l'envi. Elle excita l'attention du banquier Bartolo, du champêtre marquis, le Vautour des Bouquets, et même celle du célèbre prince étranger Trufaldin...

Il y avait surtout, à l'orchestre, une lorgnette d'ivoire et dans l'avant-scène de gauche un binocle d'ébène qui luttaient vaillamment de persistance et demeuraient obstinément braqués sur la fraîche beauté de la jeune fille.

Les autres télescopes mignons, las de voir que l'attention de Sainte était acquise tout entière à son voisin, tournèrent ailleurs peu à peu leurs triomphantes explorations, mais ce ne fut point sans que leurs propriétaires eussent exprimé de manière ou d'autre leur admiration.

Sainte fut même, il faut que le lecteur le croie, le sujet d'une conversation de dix minutes, dans un groupe de cinq ou six jeunes seigneurs, plantés à l'extrémité du balcon de gauche. Ceci est important, parce que ces jeunes seigneurs, dont quelques uns étaient bien d'un certain âge, comptaient au nombre de ces fameux lions de l'Opéra, qu'on place tantôt au balcon, tantôt dans la loge infernale, et que des savans dignes de foi affirment n'avoir jamais existé.

Mais n'a-t-on pas révoqué en doute l'existence d'Homère ! — Et des esprits indisciplinés n'ont-ils pas nié les filets de Saint-Cloud !

Ce qui est positif, c'est que les sept ou huit messieurs du balcon s'accordèrent à trouver Sainte charmante. Il n'y eut point de schisme parmi cette fine fleur de notre aristocratie, composée de Félicien Chapitaux, héritier présomptif d'une charge d'agent de change, et de ses nobles amis.

Ces amis n'étaient rien moins que J. B. S. T. Sanguin, de la maison Sanguin et Cloquard de Lyon ; Arsène Bon de Montfermeil, dentiste fort à la mode, qui avait ajouté à son nom, par pure reconnaissance, le nom de son village natal ; Durandin, l'avoué ; et le baron Prunot, neveu du duc de Pharsale, ainsi titré, sous l'empire, en souvenir d'une escarmouche historique.

Félicien Chapitaux et J. B. S. T. Sanguin étaient jeunes et laids. Arsène Bon grisonnait. Nous connaissons Durandin qui était plus rond encore et plus souriant qu'autrefois. Le baron Prunot avait d'assez belles moustaches et une décoration exotique.

Tous étaient mis avec beaucoup de goût, ceci sans raillerie, car de nos jours, en fait de toilette, le goût n'est pas personnel, et Lovelace, chez nous, obéirait servilement à son tailleur. Tous parlaient haut, mais sans trop dépasser les bornes. Tous avaient l'air satisfait à un point qu'il ne nous est pas donné de décrire, et portaient sur le visage la conscience épanouie de leurs séductions.

— Ah ! diable, oui ! diable oui ! dit Chapitaux ; — diable, diable, diable !

— Elle est ravissante ! s'écria J. B. S. T. Sanguin.

— Quel ratelier ! ajouta le dentiste.

— Ah ! ah ! fit le gros Durandin ; — ah ! voyez-vous !... c'est à croquer !... ah ! dame oui !

Le baron Prunot ne dit rien, mais il eut une toux expressive, et l'emphase érotique que ce gentilhomme mit à tourner en croc le bout de sa moustache ne laissa pas l'ombre d'un doute sur sa manière de voir.

— Mais, reprit monsieur de Montfermeil, on dirait qu'elle a peur de regarder de notre côté.

— Elle nous sent ! dit J. B. S. T. Sanguin.

Le mot fit rire. Il n'était pas joli.

— Ah !...conclut Félicien Chapitaux, on aura beau dire !.. Diable, diable, diable !

Les binocles de ces messieurs s'inclinèrent devant cette

observation remarquable et passèrent à d'autres observations.

Il n'en fut point de même de la lorgnette blanche et de la lorgnette noire qui continuèrent obstinément leur examen.

La lorgnette blanche était, comme nous l'avons dit, à l'orchestre; elle appartenait à un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, vêtu avec une simplicité quelque peu sévère.

Il tournait le dos à la scène et se tenait debout.

Sa taille était moyenne et vivement arrêtée. Ses épaules larges appuyaient une poitrine pleine, que dessinait en ce moment le drap noir d'un habit boutonné jusqu'au menton. Il avait les cheveux châtains, taillés courts et bouclés légèrement par derrière. En 1832, où chacun portait ses cheveux crépus et tordus, de manière à former la pyramide pommadée d'un redoutable toupet, cette coiffure avait un sans-façon original, auquel ajoutaient le nœud à la diable d'une cravate noire et le laisser-aller empreint dans la pose de notre jeune homme.

Sa figure n'était point régulière, mais elle avait une expression de franchise et de hardiesse intelligente qui ne pouvait nulle part passer inaperçue. Son regard ferme et fin brillait sous un grand front que coupaient auprès de la tempe droite deux cicatrices peu profondes, dont l'une semblait récemment fermée. Sa joue, rasée entièrement, gardait ces tons bleuâtres que laisse une barbe épaisse après le passage du rasoir. Il portait des moustaches courtes, arrêtées aux coins de sa bouche et dessinées suivant les contours de sa lèvre.

Dans l'ensemble de cette physionomie il y avait du soldat et de l'artiste. L'atelier ou le bivouac, — peut-être l'un et l'autre, — avait mis son cachet d'insoucieux abandon sur ces traits mâles et spirituels.

Mais, depuis quelques minutes, ces traits étaient bien loin d'exprimer l'insouciance. Derrière sa lorgnette, le regard de notre jeune homme était ardemment curieux. Il glissait de Sainte à Gaston sans cesse...

Parfois, son bras fatigué s'abaissait pour un instant. Alors, il contemplait Sainte avec le seul secours de ses yeux, qui perdaient leur éclair hardi, pour se faire tendres comme des yeux d'amoureux de quinze ans...

En un certain moment où son binocle baissé ne cachait plus son visage, le regard de Sainte croisa le sien.

La jeune fille causait avec son frère.— Elle s'interrompit au milieu de sa phrase commencée. Sa joue, son front, son cou, devinrent tout roses.

Et sur ces vives couleurs glissa un demi-sourire, indécis et confus, tandis que son regard, effarouché, fuyait...

L'autre binocle, celui de l'avant-scène, était tenu par une main ridée et poilue qu'ornait un brillant de toute beauté.

C'était à peu près là tout ce qu'on pouvait voir de la salle, car les deux écrans de l'avant-scène étaient presque entièrement sortis de leurs coulisses.

Mais que peut un écran, fût-il doublé de sept peaux de taureaux comme le bouclier d'Ajax, contre l'œil perçant du feuilleton ? — Derrière l'écran, il y avait un homme de grande taille, paraissant tout près d'atteindre la soixantaine, et une belle femme, aux abondans cheveux blonds, arrivée ou bien près d'arriver à cet âge douteux qui n'est déjà plus la jeunesse.

L'homme avait un élégant costume, qui gardait à sa taille bien conservée les apparences de la force virile. Des crachats brillaient sur sa poitrine. —Son front avait de nombreuses rides, mais ses cheveux, soit nature, soit artifice, étaient noirs.

On apercevait, dans le demi-jour de la loge, ses traits durs et anguleux, auxquels ne manquait point pourtant ce caractère de courtoisie que l'habitude impose aux gens du monde.

La dame avait une de ces figures où l'admirable perfection du dessin essaie de remplacer l'expression absente. Chacun de ses traits semblait une étude, ciselée selon la règle rigoureuse de l'art, et rien ne manquait à la belle harmonie de leur ensemble.

Mais la grâce n'éclairait pas de son attrayant reflet cette physionomie muette et lassée. Il n'y avait dans ces grands yeux bleus que de l'ennui, et parmi les lignes heureuses de cette bouche, il n'y avait que de la froideur.

Il est vrai que c'était ici un tête-à-tête conjugal, circonstance, où, dit-on, une jolie dame ne se montre point toujours à son avantage.

Le mari et la femme ne se parlaient point.

Cette dernière, appuyée nonchalamment contre la paroi de la loge, gardait une immobilité fatiguée. — Mais le moment vint où elle eut aussi son passe temps.

Elle se redressa par un mouvement vif, et braqua son binocle sur l'avant-scène qui lui faisait face.

Dans cette avant-scène où se trouvait une grosse femme laide et chargée de diamans, Léon du Chesnel venait d'entrer.

Le binocle de la dame blonde ne se baissa plus. Elle se prit à épier ce qui se passait vis-à-vis d'elle avec autant d'intérêt que son mari en mettait à lorgner Sainte.

C'était un ménage sérieusement occupé. — Les deux époux se nommaient monsieur le duc et madame la duchesse de Compans-Maillepré.

CHAPITRE VI.

SPECTACLE DANS LA SALLE.

Gaston et Sainte étaient placés à l'extrémité de la galerie de droite, devant la porte du couloir.

Le duc et la duchesse de Compans-Maillepré occupaient l'une des premières avant-scènes de gauche et se trouvaient ainsi tout près de l'extrémité du balcon où Félicien Chapitaux et ses illustres amis représentaient dignement la fleur des pois du peuple le plus spirituel de l'univers.

Derrière cette *société* aimable et distinguée s'épanouissait un autre échantillon de notre aristocratie nationale, un couple notable : mari décoré, femme puissamment nourrie, haute en couleur et portant sur son front rouge un cachet de fierté souveraine.

Félicien Chapitaux, ce ravissant espiègle, avait eu beaucoup de succès auprès de J. B. S. T. Sanguin en comparant cette dame rouge au bœuf gras, auquel vraiment elle ressemblait un peu par son embonpoint plantureux et par l'héroïque panache qui ondoyait superbement au dessus de sa grosse tête.

On peut du reste se ressembler de plus loin, si les liens du sang ne sont pas un mensonge.

Cette dame était en effet l'épouse du fameux Roncevaux, boucher européen, dont la gloire s'engraisse d'année en année, et qui fait périodiquement aux tables royales l'aumône de ses prodigieux aloyaux.

Aux avant-scènes de droite il y avait d'abord cette dame laide, chargée de diamans, puis, dans la seconde moitié de la loge, une jolie femme, — une femme charmante même, — qui trônait élégamment au centre d'une petite cour d'élite.

La dame laide était Léa Vérin, l'ancienne Egérie du prince ***, qui *inspirait* alors un haut personnage politique et passait pour jouer dans les salons de certain ministère le rôle que jouait Cotillon à la cour de Louis XV.

Il est juste de dire pourtant que Mme de Vérin se distinguait énergiquement du commun des Pompadours par son air bourgeoisement orgueilleux, sa grosse voix et sa pédanterie doctrinaire.

Elle aussi avait une cour, quelque peu mêlée, il est vrai, mais fort obséquieuse. On y voyait d'austères visages attachés, nous ne savons comment, à des épines dorsales d'une miraculeuse souplesse. — Pour être étranges, du reste, ces

sortes de soudures ne sont point rares, et personne, mieux qu'un puritain farouche, ne tourne à l'occasion le madrigal servile.

Il est passé en axiome, voyez-vous, que les incorruptibles seuls gardent une certaine valeur vénale. — Qui fait bon marché de soi en nos foires politiques ne trouve point acheteur. — D'où il suit qu'être vendu c'est une raison pour avoir été vertueux.

Les convertis aux vrais principes du tarif des consciences appellent cela : — avoir eu une jeunesse orageuse.

Madame la vicomtesse de Varannes, la voisine du bas-bleu politique, faisait avec elle un contraste charmant. C'était une femme de vingt-trois ans, jolie plutôt que belle, et gracieuse encore plus que jolie ; sa toilette avait cette orgueilleuse simplicité qui dédaigne de lutter de magnificence en certains lieux contre certaines rivales ; mais cette simplicité avait des raffinemens exquis bien au-dessus de l'étalage effronté d'un luxe vulgaire. Sa mise, son maintien, son parler, ses manières, tout, jusqu'au type de sa beauté, avait un cachet de provenance aristocratique. C'était une de ces silhouettes mignonnes et fières qui ont un charme à elles en dehors de l'art académique, en dehors peut-être de la poésie pure, charme qui séduit, mais pas tout le monde, attrait si délicat qu'il échappe à plusieurs et que l'envie a beau jeu parfois pour le nier ou le travestir.

Ceux à qui ne plaît point ce genre de beauté qui glisse hors de l'ornière commune, mais non pas du même côté que le bas-bleu ou la femme libre, ont lieu de se réjouir ; ceux, au contraire, qui recherchent avec amour ces exceptions jolies où la race exagère au delà du vrai beau ses perfections convenues, doivent se hâter de jouir, car l'espèce se perd.

Parmi la lourde atmosphère de nos intérêts positifs, il ne croît plus assez de fleurs pour border les sentiers le long desquels, insoucieuses, élégantes, bonnes et soulevant un monde d'adorateurs au gré de leurs délicieux caprices, ces reines de l'esprit ingénieux et des courtoises délicatesses descendaient autrefois la vie. De loin en loin encore quelque jouissance choisie les appelle au dehors. Elles arrivent aux sons des célestes chants du maître comme de précieux papillons, attirés par la lumière ;—vous les voyez encore parfois à la portière de leurs équipages qui effleurent, rapides, le pavé boueux de Paris et courent vers la campagne où le printemps va sourire,—dans le demi-jour pieux qui tombe des voûtes de Saint-Thomas-d'Aquin ou de Saint-Sulpice,—au bois, les jours où Longchamps trop étroit ne prête point son allée à la mercantile cohue des tailleurs et des modistes, déguisés en ducs et en princesses...

Madame de Varannes attendait sa mère et sa sœur, mesdames de Pontlevau et de Baulnes.—Dans sa loge, avec elle, étaient son mari, homme de trente à trente-cinq ans, à la figure sérieuse et méditative, et deux ou trois visiteurs.

Gaston et Sainte, se trouvant assis à peu près sur la même ligne que les avant-scènes de droite, ne pouvaient voir ce qui s'y passait.

Derrière eux se trouvait la porte d'entrée de la galerie. Comme la salle était comble, l'ouvreuse avait placé des tabourets dans l'espace vide qui sert de passage. On voyait là des hommes et même deux ou trois dames, pressés comme des harengs.—Le tabouret qui touchait immédiatement à la banquette de Gaston, était occupé par un monsieur grave et blond, à lunettes d'or, qui avait échangé un salut avec l'avoué Durandin.

Le reste de la salle, composé à l'avenant, ne présentait rien qui puisse intéresser le lecteur.

Seulement, au dernier amphithéâtre, tout en haut, deux beaux garçons ayant l'apparence d'ouvriers endimanchés et flanqués de deux sémillantes grisettes, se partageaient entre quatre une sorte de longue-vue à trois anneaux, et regardaient Gaston à tour de rôle.

— Dragon, dit l'un d'eux en fermant sa lunette, — un pari que c'est lui !

Dragon haussa les épaules et planta un pépin d'orange sur le nez de Poirel, son camarade, au grand plaisir de ces demoiselles.

— Un pépin n'est pas une réponse, reprit Poiret ; — je parie que c'est le Pâlot !

— Le Pâlot est plus grand, dit Dragon ; — le Pâlot est plus maigre... et puis, c'est un bon sujet que le Pâlot...

— N'empêche !... je parie...

— Un bon ouvrier, poursuivit Dragon qui était un philosophe, ne va pas aux premières de neuf francs avec une connaissance, qui en fait dix-huit, et habit de rôti et robe de soie...

— N'empêche !...

— Est-il mufet, ce Poiret ! s'écrièrent les grisettes convaincues ; — ce monsieur-là et sa dame aussi sont du monde comme il faut.

— N'empêche !... dit une troisième fois Poiret ; — c'est le Pâlot....

L'entr'acte se prolongeait. Le murmure s'assourdissait, laissant percer distinctes des phrases entières des conversations privées.

Gaston et Sainte, qui causaient tout bas, entendaient, sans y prendre garde, ce qui se disait autour d'eux.

—Voilà donc les lions de Paris ! disait une dame, arrivée la veille de la Basse-Normandie, en montrant au doigt intrépidement le groupe de Félicien Chapitaux ; — sont-ils laids !...

— Ah ! maman ! ripostait sa fille, — ils ont l'air si distingué !... N'est-il pas vrai, mon petit père ?

Mon petit père se connaissait en bœufs et non point en lions.

— Le fait est, répliqua-t-il avec l'accent nasal de sa patrie, — qu'ils ont quelque chose de fièrement cossu !

Il se fit un mouvement dans les rangs serrés des tabourets de tolérance, placés sur le derrière, et un jeune homme, porteur d'un gilet très voyant, sur lequel pendait une chaîne en filigrane, vint s'asseoir auprès du monsieur lunettes d'or.

Il y eut une poignée de main échangée assez cordialement.

—Salut, fils d'Esculape, dit le nouvel arrivant, qui était Roby, notre acteur-poète-inventeur de machines.

— De la décence ! répondit tout bas le docteur Josépin ; —d'où sors-tu ?

— De dîner, mon fils, à deux francs par tête, au Palais-Royal.

Josépin le regarda d'un air équivoque.

— Quel métier fais-tu ? dit-il.

— Ma foi, répliqua Roby, tantôt l'un, tantôt l'autre... J'ai une idée... Mais ne me regarde donc pas comme ça par-dessus tes lunettes, s'interrompit-il ; — on dirait que tu pressens une demande d'emprunt... N'aie pas peur ! j'ai de quoi vivre pendant quinze jours encore... et, dans quinze jours, — je te demande le secret, Josépin, — il se peut que je sois millionnaire.

— Ah ! bah !...

— Ma parole d'honneur !... En attendant, mes habitudes frugales me permettent de vivre dans une honorable médiocrité.

— Mais qu'es-tu donc devenu ? demanda Josépin qui parut évidemment regaillardi par l'assurance qu'on ne lui emprunterait point d'argent.

— Ah ! ah ! dit Roby, j'ai mené une existence bien romanesque, mon garçon ! j'ai vu la fortune de près... loin comme d'ici cette grosse dame dont l'accent bas-normand me rappelle très vivement une chute que j'éprouvai à Alençon...

— Tu te blessas !...

— Je fus blessé... dans mon amour-propre... et à l'œil droit, — comme Philippe, — par un fragment de pomme de calville que me lança quelque rustre...

— Pourquoi cela ?

— Parce que je jouais le rôle du superbe Hippolyte dans *Phèdre*.

— Ah ! fit Josépin en riant, — je comprends : il y a chute et chute...

— Sans doute ! repartit Roby avec sang-froid ; — je suis tombé aussi comme auteur... Mais nous parlions de la fortune... Figure-toi que c'est cette maudite idée de du Chesnel qui m'a fourvoyé !

— Quelle idée ?

— Les femmes, mon garçon, les femmes !... J'ai voulu m'en faire une échelle... mais le pied m'a toujours manqué... si bien que, avec un portefeuille comme le mien, où il y a dix millions d'espérances, — sans compter deux tragédies, — je me suis vu forcé de passer deux ans à parcourir la province...

— Comme acteur ? demanda Josépin.

— Non... je faisais les vins en cercles et en bouteilles.

Josépin se caressa le menton d'un air innocent et fat.

— Pauvre garçon ! dit-il, — pauvre garçon !... Ma foi ! l'idée de du Chesnel n'était pourtant pas mauvaise.

— Oh ! oh ! dit Roby ; — sans la belle baronne...

— Assurément... assurément ! la baronne nous a été de quelque secours, — parce qu'elle avait besoin de nous... Mais il faut dire aussi que quand on sait prendre les femmes par leur côté faible... et qu'on a fait d'ailleurs d'excellentes études...

— Ah çà ! s'écria Roby, cette diable de femme n'aura donc jamais besoin de moi !... j'ai pourtant plus d'un tour dans mon sac.

— Il en faut un bon, murmura Josépin, qui remonta ses lunettes d'or avec l'aplomb d'un parvenu.

Roby pensa probablement que le blond docteur n'avait point changé, mais il garda pour lui sa remarque.

— Est-elle toujours belle ? demanda-t-il.

Josépin enfla ses longues joues et mit sa main sur le bras de Roby.

— Plus belle que jamais ! répondit-il avec emphase.

— C'est étonnant ! murmura Roby ; — voilà pourtant sept ans... Mais, après tout, tant mieux pour elle ! — Ah çà ! docteur, et vous autres ?... vous ne m'avez jamais aidé qu'à faire des sottises, mais c'est égal ! Je vous porte à tous de l'intérêt... où en êtes-vous ?... Toi, d'abord...

— Moi ?... Mon ami, je ne me plains pas... J'ai été passer le choléra à la campagne, mais j'ai fait insérer dans les journaux une petite note où il est dit que le docteur Josépin, de la faculté de Paris, avait déployé en ces circonstances déplorables une intrépidité au-dessus de tout éloge. Cela m'a mis à la mode, avec l'aide de la baronne... Je crois qu'on va me décorer...

— Vraiment !...

— C'est une bagatelle, mais ça donne une tenue.

— Bravo !... Et du Chesnel ?

— Toujours secrétaire d'ambassade.

— Toujours !... La baronne n'a donc pas eu besoin de lui ?

— Il faut croire... Et le crédit de la duchesse ne va pas plus loin que cela... Ce pauvre du Chesnel avait pourtant fait l'emplette d'une ravissante petite femme...

— Tu veux dire la conquête ?

— Non pas... Je parle de madame Léon du Chesnel ?

— Il est marié ?

— Beaucoup.

— Bravo ! fit de nouveau Roby ; — et le Durandin ?...

Josépin étendit son doigt entre la tête de Sainte et celle de Gaston, de manière à montrer le gros avoué, qui s'élargissait à côté d'Arsène Bon, de Montfermeil, inventeur de l'elixir odontalgique-carthaginois, et connu pour ses rateliers mis à l'épreuve de la carie au moyen de la galvanisation.

— Allons ! dit Roby ; — sa figure peint la prospérité... Quant à celui là, tu n'as pas besoin de me dire s'il est marié... Tout homme qui veut se donner une charge prend femme... ceci sans calembour et uniquement parce que l'une paie l'autre... Et Denisart ?...

— Nous nous voyons peu, répliqua Josépin ; — je sais qu'il a été en prison... Je crois qu'il est Dieu !...

— Comment, Dieu !...

— Oui... c'est un nouveau métier à la portée de tout le monde... on en a vu réussir passablement... Mais Denisart n'a pas tout à fait assez de barbe... On lui a volé son idée d'exploitation en grand de la misère... Sa brochure l'a fait passer devant les tribunaux, et, pendant qu'il était sous les verrous, de plus habiles ont réalisé sa théorie... Banques tutélaires, bureaux de placement, publications à deux sous, tout cela prend des proportions magnifiques ; je suis un peu actionnaire d'une caisse de secours... Cela m'aide à vivre... Mais Denisart est homme à prendre sa revanche !...

— Diable de Denisart ! dit Roby ; — la dernière fois que je l'ai vu, il rédigeait un prospectus en argot pour ces messieurs et ces dames des environs du palais de Justice... Il prétend que les voleurs et leurs moitiés aiment passionnément la lecture et forment un excellent public pour un écrivain qui n'a pas de préjugés...

— Oh ! répliqua le docteur, il a marché depuis ce temps-là !... il compte bien encore écrire pour Saint-Lazare et la Conciergerie, parce que c'est sa vocation ; mais je l'ai vu songeant à organiser la calomnie, et calculant ce que peut rapporter le rôle d'insulteur aux gages d'un parti... C'est un homme étonnant.

— Étonnant ! répéta Roby : ces idées-là ne viennent qu'à lui !...

L'orchestre préluda. Il se fit dans la salle un mouvement en sens contraire du premier.

Ceux qui étaient debout s'assirent. — Le jeune homme de l'orchestre jeta un dernier regard sur Sainte, qui avait les yeux baissés, puis il se tourna vers le théâtre.

Avant de s'asseoir, il laissa son œil indifférent errer de loge en loge. Sainte, qui avait relevé sa paupière timide dès que le regard obstiné du jeune homme avait cessé de la poursuivre, le vit échanger un salut avec l'avant-scène de droite, où était madame la vicomtesse de Varannes et où venaient d'entrer madame de Pontlevau et sa fille Diane.

L'orchestre attaquait l'introduction du second acte ; Sainte et Gaston s'étaient remis à écouter de tout leur cœur.

Jusque alors la conversation qui se tenait derrière eux avait passé autour de leurs oreilles comme un vain bruit. Ils n'en avaient point saisi les paroles, parce que, dans ce tête-à-tête que leur faisait leur isolement au milieu de la foule des spectateurs, cette conversation se mêlait pour eux au bruit indifférent de mille autres conversations et ne pouvait gêner leur intime causerie. Mais en ce moment ils se taisaient et donnaient toute leur âme aux belles inspirations du maître. L'entretien des deux amis, au contraire, se poursuivait. On parlait, il est vrai, à voix contenue, mais pas assez pour que le son n'arrivât point aux oreilles du frère et de la sœur en un murmure disgracieux et irritant. Or, si petit et faible que soit un bruit, s'il impatiente, on l'écoute.

Sainte et Gaston, malgré eux, prêtaient donc désormais une sorte d'attention à l'entretien du docteur et de Roby. Les mots leur parvenaient, précédés de ce pénible sifflement des voix qui chuchotent, et jetaient entre eux et la belle musique de *Moïse* de malencontreuses distractions.

— Comme cela, disait Roby, — la baronne ne s'est point remariée ?

— Non, répondit Josépin, — et je pense qu'elle ne se remariera pas.

— Elle n'a pas d'enfans ?

Josépin se caressa le menton et eut un étrange sourire.

— Des enfans !... lui répliqua-t-il ; la baronne !... allons donc !...

— Pourquoi pas ?... demanda Roby.

Un mot se pressa sur les lèvres du docteur, qui le retint et répondit simplement :

— Tu ne souviens donc plus, mon garçon, que le baron de Roye mourut le surlendemain du mariage ?...

— C'est juste !... J'ai perdu tout cela de vue... mais je veux m'y remettre et voir la marquise, morbleu !... Cette femme-là nous tient, mais nous la tenons aussi !...

Josépin secoua la tête et ne répondit pas.

— Où demeure-t-elle? reprit Roby.
— Partout, excepté chez elle.
— Encore?
— Rue Castiglione, n° 4.
— On ne l'y trouve pas?
— Jamais.
— C'est égal! dit Roby, — je tenterai la fortune... Nous étions ivres jusqu'à l'abrutissement cette nuit-là, vois-tu... et bien que tout soit ténèbre dans ma mémoire, il me semble que ce meurtre...

Josépin lui saisit le bras et le serra convulsivement en silence. — Gaston venait de se retourner et les regardait.

Gaston reconnut parfaitement Josépin, qui avait été le médecin de son père à l'hôtel de monsieur Polype, au Palais-Royal; Josépin, lui, n'eut qu'un vague ressouvenir d'avoir vu le jeune homme quelque part.

Roby resta court, déconcerté par le sentiment de son imprudence. Josépin assura ses lunettes d'or sur son nez magistral avec assez de sang-froid.— Gaston se retourna.

. . . .

Mademoiselle Falcon chantait avec madame Dabadie. La salle entière écoutait dans un silence ému.

La porte du balcon de droite s'ouvrit. Un jeune homme, mis avec une recherche extrême et dont le brun visage avait une beauté presque féminine, parut un instant au milieu du groupe des amis de Félicien Chapitaux, qu'il ne salua point, et dirigea son lorgnon vers les avant-scènes de droite.

Après un seul et rapide coup d'œil, il tourna le dos et se retira...

Il y eut dans la salle un frémissement que ne ne provoquait point la voix puissante de mademoiselle Falcon.

— Le marquis sauvage!... disait-on tout bas,— le beau marquis!...

Tous les regards, quittant la scène, se tournèrent vers le balcon de droite, dirigés par des doigts tendus et des éventails.

Mais, au balcon de droite, il n'y avait plus que Félicien Chapitaux, J. B. S. T. Sanguin, de Lyon, etc., etc.

— Qu'y a-t-il? demanda Roby au docteur.
— C'est le marquis, répondit celui-ci.
— Quel marquis?
— Un marquis de ta connaissance...

Josépin hésita et reprit:

— Mais non... tu ne le connais pas...C'est le lion du moment... Sa vie, qui est un roman fort bizarre, l'a mis à la mode... Il fait fureur!...
— Mais enfin...
— C'est le jeune marquis Gaston de Maillepré.

Gaston tressaillit de la tête aux pieds.

Sainte n'avait pas entendu.

La porte de la loge de madame la vicomtesse de Varannes s'ouvrit avec fracas.— Le nom du marquis de Maillepré courut, prononcé de bouche en bouche.

Gaston, qui croyait rêver, se pencha jusqu'à mettre tout son buste hors de la galerie, afin de voir celui qui venait d'entrer dans la loge.

Mais la cloison de l'avant-scène masqua t son regard; il ne vit qu'une grappe de cheveux blonds admirables qui descendait en se jouant le long de la joue rosée de madame Diane de Baulnes...

CHAPITRE VII.

HOMME A LA MODE.

Durant quelques minutes, tous les regards convergèrent sur la loge de madame de Varannes. Le jeune homme qui venait d'y entrer excitait, paraîtrait-il, une égale curiosité à tous les étages de la salle.

A l'amphithéâtre d'en haut, les hardis et gentils minois des deux grisettes pétillaient d'impatience. Elles tiraillaient Poiret, chacune de son côté, pour avoir la longue-vue qui servait de lorgnon à toute la compagnie.

— Laisse donc voir! s'écria Bébelle, la plus âgée des deux; — est-il égoïste, ce Poiret!...

— Le fait est qu'il est galant tout juste!... dit Mignonne en faisant une petite moue.

Bébelle avait vingt ans. C'était la grisette classique dont le portrait est partout, qui inspire les poètes et les romanciers, la grisette sémillante, pimpampe, piquante, croustillante, sautillante, chantante, divertissante, — ce qui ne l'empêche point d'être touchante, attendrissante, et au besoin larmoyante...

Mignonne avait seize ans. — Ce n'était pas un TYPE. — En cela elle était au moins originale, car depuis le manœuvre qui sert les maçons jusqu'à l'homme d'État mirant un portefeuille, tout le monde est *type* aujourd'hui. Un forçat est un type de forçat, un ange est un type d'ange, une haridelle est un type de rosse...

Il y a des gens qui gagnent autant d'argent que des apprentis tailleurs rien qu'à confectionner des *types* pour les éditeurs assez abandonnés pour tenir cet article.

Ces gens sont des types.

Leurs éditeurs également.

Leurs lecteurs davantage.....

Donc Mignonne n'était pas un type. Elle chantait parfois, mais pas toujours, comme les fauvettes, qui sont des types; elle dansait à l'occasion, mais elle marchait aussi; elle avait la répartie vive et le verbe pas trop aigu. Son joli sourire malin laissait quelquefois son visage sérieux. Elle ne savait pas une très grande quantité de chansons *drôles* et n'avait pas encore lu assez de romans *gais* pour changer son babil simple et sans façon contre un parlage de guinguettes.

Mignonne était la fiancée de Nazaire, dit *Dragon*, la vraie fiancée pour le bon motif.

Bébelle et Poiret méprisaient le mariage.

— Ça n'est pas déjà si gai, reprit Bébelle,—tous ces *hi hi!* tous ces *ha ha!* et le reste, toujours sur le même air... Tu pourrais bien nous passer la lorgnette!

— Et dire que ça coûte plus cher ici qu'aux premières des Folies!... soupira Mignonne; — voilà un amour de théâtre!

— Ah! ah! les Folies!... s'écria Dragon; — tu n'es pas dégoûtée, toi!... Mais c'est pas pour fréquenter les Folies qu'on passe la redingote verte à colet de velours et le pantalon fin!...

Poiret, qui avait fait ses observations, tendit la longue-vue à Bébelle.

— Joli jeune premier! dit-il; — mais, à bout de bras, ça ne pèserait pas une once!

— Oh! qu'il est gentil! qu'il est gentil! s'écria Bébelle.

— Silence, s'il vous plaît, madame! dit au second rang un dilettante nécessiteux.

Bébelle se retourna et montra ses belles dents blanches en riant sans cérémonie au nez du malheureux amateur de musique.

Mignonne avait saisi la longue-vue.

— Est-il possible, murmura-t-elle,—qu'il y ait des hommes comme ça, plus gentils que des femmes!...

— Un pari! dit Poiret à Nazaire, qui jouissait à son tour de la lorgnette commune, — un pari que ce marquis n'est pas plus sauvage que toi et moi!

— Pour ça! répliqua Bébelle, — il n'en a pas l'air!...

— Et puis, fit observer Mignonne, — les sauvages sont des nègres.

Nazaire, dit *Dragon*, grand et beau garçon de trente ans, à la physionomie franche et vive, à la titus bouclée d'un châtain presque blond, regarda tour à tour Mignonne et Poiret d'un air indécis. Il était évidemment partagé entre la crainte de contredire sa promise, qui exerçait sur lui un certain empire, et l'envie, passée chez lui à l'état chronique, de contrecarrer son camarade Poiret.

— Pour ce qui est d'être nègre, prononça-t-il gravement

— je ne dis pas... mais sauvage... ça s'est vu... Celui du Caveau est couleur de chair.

— C'est son maillot tricoté qui est de cette couleur-là, mon vieux, dit Poiret.

— N'importe !... c'est un sauvage,— comme Paul et Virginie... Il est né en Amérique.

La discussion prenait un essor que Bébelle et Mignonne ne pouvaient suivre. Elles reportèrent leur attention vers le spectacle, et Nazaire expliqua comme quoi il connaissait, non pas le marquis, mais son tapissier, qui en savait long sur sa naissance et son histoire.

— N'empêche ! dit Poiret en manière de conclusion; — c'est sauvage comme toi et moi... Un pari !...

D'autres commentaires couraient çà et là, sur le même texte du haut en bas de la salle, et la merveilleuse voix de mademoiselle Falcon eut de la peine à triompher de cette distraction jetée en travers de son chant...

Félicien Chapitaux s'étonnait avec J. B. S. T. Sanguin de cette curiosité du public qui n'avait pour objet ni lui ni le baron Prunot, neveu du duc de Pharsale, ni même de monsieur de Montfermeil. Toute cette bande jolie, à l'exception de l'avoué Durandin, qui se taisait prudemment, faisait d'assez sottes gorges chaudes sur le marquis sauvage. A ces plaisanteries s'entremêlait l'éloge de Palmyre, de Sidonie et d'Athénaïs, rats protégés par ces messieurs. On discutait sur leurs mérites en termes ultra-techniques, qui eussent fait rougir des marchands d'esclaves. Puis on constatait l'absence de madame de Saint-Pharamond, qui semblait être l'astre principal du monde où gravitaient ces gentilshommes.

Enfin, le nom du marquis sauvage, prononcé auprès d'eux, soulevait de nouveau leur bile. Chapitaux lui trouvait *mauvais genre*; J. B. S. T. Sanguin, de la maison Sanguin et Cloquard, le trouvait *bourgeois*, le baron Prunot élevait des doutes sur sa noblesse.

Mais ces obscurs blasphèmes se perdaient parmi l'engouement de tous.

Celui qui excitait ainsi l'attention générale avait vraiment en sa personne quelque chose de souverainement distingué. C'était un très jeune homme. Sa peau, légèrement brunie,—par le soleil des tropiques, sans doute,—conservait néanmoins des tons délicats et comme veloutés. Il avait de grands yeux noirs, brillans et doux dans leur hardiesse, un front d'enfant penseur,—large et pur sous sa gracieuse couronne de cheveux noirs, une bouche fraîche et ferme, aux lèvres vivement arquées, au-dessus de laquelle se dessinait en brun clair une ligne de duvet naissant.

Sa taille était au-dessous de la moyenne, mais prise en de si admirables proportions, que l'œil, saisi par sa grâce juvénile et noble, ne songeait point à en mesurer la hauteur. On eût pu reprocher seulement à cette taille un peu trop de rondeur et de molle harmonie dans les formes...

Mais quel âge pouvait avoir monsieur le marquis Gaston de Maillepré ?—Vingt-trois ans, tout au plus.

Souvent, à vingt-trois ans, la charpente de l'homme n'a point pris encore ces angles carrés, ces musculeuses saillies que l'âge viril taille et cisèle dans les contours pleins de l'adolescence.

En entrant, il serra la main de monsieur de Varannes, et vint sur le devant de la loge, à tel point que, durant un instant, il n'y eut entre son profil et le regard de Gaston qui se penchait avidement en dehors de la galerie, que la blonde frisure de madame Diane de Baulnes.

Mais il ne resta là que le temps de baiser la main de la vicomtesse et d'offrir un souriant salut à Diane.

Il s'assit ensuite auprès de la vicomtesse, sur l'un des fauteuils du second rang.

— Falcon est magnifique ce soir, dit madame de Varannes.

La réponse du marquis se perdit dans un *rinforzando* de l'orchestre, mais elle ne fut pas perdue sans doute pour la vicomtesse, dont le regard se détourna, tandis qu'une imperceptible rougeur colorait sa joue.

— Votre beau cousin fait décidément sa cour à madame de Varannes, dit la duchesse de Compans-Maillepré, dont le binocle n'avait eu qu'à se détourner un peu pour passer de du Chesnel au marquis.

— Elle est ravissante ! pensa tout haut le duc en détournant enfin les yeux du pur et charmant visage de Sainte.

Sa femme se prit à rire avec moquerie.

— Vous êtes toujours jeune, monsieur le duc, dit-elle; — mais moi, qui vieillis, je ne suis plus jalouse... Du reste, votre mot peut s'appliquer aussi à madame de Varannes, et le marquis fait preuve de goût, pour un sauvage, en s'adressant si bien.

— On n'en peut dire autant de monsieur du Chesnel, répliqua sèchement le duc.

La duchesse rougit peut-être, mais elle était fardée.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur, reprit-elle du bout des lèvres ;—monsieur du Chesnel s'adresse bien... Il fait la cour à une ambassade.

Le duc, en ce moment, s'inclina, en réponse au salut sommaire que lui envoyait son *beau cousin*.

Après s'être incliné, il se renversa contre le dossier de son fauteuil. Son regard glissa sournoisement du marquis à du Chesnel, toujours empressé autour de Léa Vérin, et de du Chesnel à sa femme.—Les rides de son front s'étaient creusées. Il y avait dans son œil un dépit concentré.—On eût deviné que ces trois personnes étaient le tourment de sa vie.

Lorsqu'il eut baissé les yeux, la duchesse le regarda un instant à son tour. Ce fut sans amour, mais sans haine : avec indifférence et fatigue.

Il n'y avait plus en elle rien de ce qu'une femme peut éprouver près d'un homme.

Elle l'avait pourtant aimé, puis détesté, puis redouté, comme on craint un juge implacable.

Mais tous ces sentimens effacés se confondaient en une commune apathie...

On écoutait dans la loge de madame de Varannes. — Nourrit venait d'entrer en scène.

Madame Diane de Baulnes, belle personne qui ressemblait à sa sœur, sauf la grâce et l'expression exquise des traits de la vicomtesse, faisait mine de regarder la scène et lorgnait le marquis par dessous son binocle. — Il ne faudrait point s'y tromper. Diane ne lorgnait point le beau jeune homme parce qu'il était beau et parce qu'elle l'aimait. C'était bien autre chose ! Elle le lorgnait parce que sa sœur aînée rougissait chaque fois que le marquis lui jetait à voix basse quelque parole couverte par les bruits de la scène.

Diane était mariée depuis quelques jours seulement.

Elle avait dix-huit ans. — Elle était très instruite, très dévote, très froide de cœur, très médiocre d'esprit. Elle avait une fraîcheur éblouissante, de magnifiques cheveux blond cendré, de beaux traits et une taille irréprochable. Son éducation eût contenté le censeur le plus rigide. Son intelligence étroite, mais patiemment cultivée et chargée de toutes les choses sérieuses ou frivoles dont se compose l'enseignement féminin, ne manquait pas d'une certaine droiture. Plus spirituelle, elle eût été peut-être parfaitement bonne.

Il aurait fallu à cette nature honnête, mais indigente, une éducation toute de cœur. Le tact clairvoyant, la volonté persévérante d'une mère eussent réussi sans doute à rendre fécond ce qu'il y avait en elle de sève et de jeunesse, mais madame de Pontlevau, excellente femme à la tête légère et vide, avait confié Diane dès son enfance à des mains étrangères.

Il est, au milieu de notre société, une étrange école, obscure, inconnue, dont les adeptes nombreux font des prosélytes dans le secret des familles pieuses. Quelques livres d'une poésie mystique et dévote à l'excès dans ses formules ont révélé naguère cette bizarre hérésie, d'autant plus dangereuse qu'elle se présente sous l'espèce ardente et austère à la fois d'un religieux ascétisme.

Diane avait été élevée par une sœur de sa mère, imbue jusqu'à l'exaltation de ces principes insensés d'une piété fourvoyée.—Diane regardait le mariage comme une gros-

sière et permanente offense envers la divine pureté.

Sur cette base reposait son éducation tout entière.

Et ceci n'est point une fiction vaine. En notre siècle indiscipliné où tant d'esprits louches ou vicieux ont prêché contre le mariage de fougueuses croisades, parce que c'était là pour leurs passions rétives une insupportable entrave, voilà que d'autres esprits, poussant le scrupule jusqu'à l'extravagance, attaquent le mariage en sens contraire et ressuscitent le dogme enterré des Manichéens!

Ce sont de dignes personnes, à coup sûr, et qui prêchent uniquement par excès de vertu. A leur tête marche un poète presque illustre, un croisé littéraire, dont le fauteuil académique a récompensé les travaux. — Mais le poison n'en est que plus perfide lorsqu'il se présente sous l'apparence d'un breuvage salutaire. — Et c'est, croyons-nous, faire acte d'honnête homme que de planter une enseigne au seuil de ce temple nouveau que des mains respectables ont élevé par mégarde au cynique Anubis.

Nous devons dire cependant, car une prêtresse de ce temple a eu soin de l'expliquer en termes fort éloquens dans un roman mystique qui est comme l'Evangile de cette religion *orbicide*; nous devons dire que ce n'est pas la forme du mariage qu'on repousse, mais bien son essence et son but.

Il est permis d'épouser, — mais il est défendu d'être époux.

Il n'y avait donc point de contradiction dans la position de Diane, qui était mariée à monsieur de Baulnes, assis auprès d'elle dans l'avant-scène. Monsieur de Baulnes, jeune, riche, accompli sous tous les rapport, aimait Diane éperdument.

Diane n'avait nul éloignement pour la personne de son mari; mais on eût juré qu'elle lui était parfaitement étrangère.

Ainsi, en ce moment, il y avait dans la loge de madame de Varannes six personnes liées entre elles fort étroitement, sauf le marquis de Maillepré qui n'était point de la famille.

Il y régnait pourtant comme une atmosphère de gêne, à laquelle échappait seulement l'excellente madame de Pontlevau qui, pourvu qu'elle eût un cachemire convenable et un public pour apprécier ledit cachemire, n'était nulle part à la gêne.

Monsieur de Baulnes risquait de temps en temps un mot, accueilli toujours froidement par Diane.

Le marquis, placé entre la vicomtesse et son mari, avait à subir l'inquiète surveillance de ce dernier, dont toutes les manières pourtant restaient à son égard prévenantes et souverainement amicales.— C'est au point qu'on eût dit que monsieur de Varannes avait grand intérêt à ménager le marquis.

La vicomtesse, enfin, sentait peser sur elle les regards croisés de son mari et de sa sœur...

Du dehors, vous n'eussiez vu que physionomies bienveillantes et charmans sourires...

Gaston, cependant, — l'autre Gaston, le *Pâlot*, comme l'appelait Poiret, — était depuis une demi-heure dans un état de fiévreuse agitation. Il venait d'apprendre, par hasard, lui qui vivait si loin du monde, qu'un homme était là, tout près de lui, portant son nom, — et portant ce titre que la volonté paternelle avait mis à l'écart. Obéissant, le dernier des Maillepré avait couvert sa noblesse d'un voile, pour ne la point commettre dans sa lutte contre la misère. Il avait fait comme ces fiers Bretons d'autrefois qui, forcés de descendre au négoce pour rebâtir leur manoir en ruines, suspendaient l'épée de leurs pères dans un coin obscur de quelque chapelle.

Mais ceux-ci, dès qu'ils avaient repoussé du pied dédaigneusement leurs chartes de commerce, retrouvaient toujours le dépôt confié à la muraille sainte, tandis qu'un voleur effronté se parait des dépouilles de Gaston. — Il avait bien entendu,—on avait parlé du marquis Gaston de Maillepré?

Son premier mouvement, lorsqu'il reconnut que son regard ne pouvait point pénétrer dans cette avant-scène où se concentrait pour un instant la curiosité générale, fut de s'élancer hors de sa place et de se faire justice par ses mains, mais un coup d'œil jeté sur Sainte, qui ne se doutait de rien et se donnait tout entière à ses émotions enchantées, le retint. Il eut peur de la laisser seule au milieu de cette foule inconnue, et de changer en peine inquiète les purs élans de sa joie.

Et puis, plusieurs rangs de spectateurs assis et immobiles le séparaient de l'entrée de la galerie, il eût fallu les déranger. Or, pour qui possède cette retenue timide, dont le contact du monde modifie les allures, mais qui est en germe au fond de toute nature distinguée, c'est une montagne à soulever. A vingt ans, tel enfoncerait plutôt un carré d'infanterie que trois banquettes chargées de femmes, au milieu d'un acte, à l'Opéra.

Il refoula son impatience et attendit le tomber du rideau.

Lorsque ce moment fut venu, il prit le bras de Sainte et l'entraîna au dehors.

Le jeune homme de l'orchestre attendait aussi cet instant sans doute, car il se retourna vivement, pour reprendre sa contemplation interrompue. — Mais Sainte entrait déjà dans le couloir.

Notre jeune homme alors prit son parti et gagna la porte.

Il en fut à peu près de même de monsieur le duc de Compans-Maillepré.

Lorsque son binocle rencontra la place vide de Sainte, il contint un mouvement de dépit et sortit en murmurant par manière d'acquit une phrase faite de banale excuse.

A peine avait-il tourné les talons que l'un des écrans de la loge glissa brusquement dans sa coulisse et y disparut avec bruit.

C'était peut-être un signal.— Du moins Léon du Chesnel tourna-t-il immédiatement la tête.

La duchesse lui fit un signe impérieux.

Du Chesnel quitta aussitôt l'avant-scène de Léa Vérin, — et l'instant d'après, il s'asseyait sur le fauteuil abandonné par monsieur de Compans-Maillepré.

Celui-ci, cependant, avait descendu le grand escalier et franchi le vestibule.

Une ample redingote couvrait son habit noir et cachait les crachats étalés naguère sur sa poitrine.

Il sortit sous le porche et prit à gauche le passage noir qui conduit aux galeries de l'Opéra.

Le jeune homme de l'orchestre sortit presque en même temps que lui, et alluma son cigare vis-à-vis du Théâtre-Enfantin qu'un incendie a détruit depuis.

Le duc ne l'avait point suivi jusque-là. — Après avoir regardé à droite et à gauche dans la cour qui cotoie le passage, il était entré à l'estaminet du café de l'Opéra, pour en ressortir presque aussitôt avec un personnage à mine équivoque, en corps de chemise, et tenant à la main une queue de billard, admirablement graissée de blanc d'Espagne.

— Est-ce quelque chose de pressé? demanda-t-il en souriant au duc d'un air moitié obséquieux, moitié familier.

— Très pressé, répondit le duc.

— Alors, je vais vendre ma bille, dit monsieur Burot qui rentra sans façon à l'estaminet.

On l'entendit mettre sa bille aux enchères, — une bille vierge, pour traduire en termes lisibles l'expression plus énergique des joueurs de *poule*; — puis on le vit revenir, vêtu d'un costume semi-fashionable et comptant les pièces blanches, produit de la vente de sa partie.

Monsieur Burot avait auprès du duc le titre de secrétaire.

Au moment où ils entraient tous deux dans la petite cour sombre où débouchent les galeries, notre jeune homme de l'orchestre revint avec son cigare allumé. — Il les croisa de fort près et entendit ces quelques mots :

— Où est-elle placée? disait monsieur Burot.

— A la première galerie, répondit le duc, — auprès d'un

joli garçon à l'air timide, qui lui ressemble et que je crois son frère...

Le jeune homme s'arrêta court. — Puis il se glissa doucement dans l'espèce de corridor couvert et mal éclairé qui est entre la maison du passage et la cour, dont le séparent seulement de minces planches découpées en arcades...

CHAPITRE VIII.

JOLI JONC.

La petite cour située entre les bâtimens de l'Académie royale de musique et les galeries de l'Opéra était alors plus sombre encore qu'aujourd'hui et surtout plus boueuse. On l'a sablée récemment.

C'est l'humble *square* de cette cité brillante et populeuse comprise entre le boulevard et les rues Grange-Batelière, Lepelletier et Pinon.

Il faut, paraîtrait-il, à tout palais, suivant son importance, un tas de fange petit ou grand. L'Opéra, qui ne loge que des rois pour rire, possède seulement ce trou humide, tandis que les Tuileries ouvrent leurs nobles fenêtres sur un amas de boue qui déconcerterait le balai d'Hercule.

Autrefois, dit-on, les seigneurs suzerains donnaient à leurs vassaux une cédule de l'hommage reçu. Plus n'est besoin de cette formalité gothique, et quiconque aujourd'hui a fantaisie de saluer la demeure royale, porte, des talons à l'échine, un certificat grisâtre qui dispense de tout autre témoignage.

C'est au point qu'il est parfaitement passé en proverbe de dire d'un pauvre diable crotté jusqu'à la nuque : Il vient de la place du Carrousel !...

La petite cour de l'Opéra est bien loin, Dieu merci, de ressembler à cette enceinte monumentale, qui sera la plus belle place de l'univers lorsqu'on y pourra passer sans crainte de se noyer dans les luxuriantes immondices qui couvrent son niveau défoncé à un demi-pied de hauteur. Elle est crottée modestement et comme il convient à un étroit coin de terre où ne reposent ni les fondemens du Louvre ni ceux des Tuileries.

Elle communique avec les quatre rues que nous avons nommées plus haut par les galeries, par le passage et par deux souterrains dont les échos, malgré l'aspect sombre de leurs voûtes, ont à répéter plus de soupirs d'amour que de lugubres plaintes.

Le duc et son secrétaire Burot s'étaient arrêtés à peu près au centre de la cour, comme pour être mieux à l'abri de toute surprise indiscrète. Le jeune homme de l'orchestre se tenait immobile et l'oreille au guet derrière un des minces pilastres de la colonnade en planches, sorte de cloison à jour qui se ressent du voisinage de l'Opéra, la patrie classique des arbres en carton et des palais sur châssis.

Si c'est un crime d'écouter de toutes ses oreilles une conversation où l'on n'a point de part, notre jeune homme était positivement coupable, car il laissait éteindre son cigare et avançait le cou dans l'attitude d'un homme aux aguets.

— Des yeux bleus d'une candeur angélique, disait le duc avec cette onction enthousiaste du gourmand qui parle cuisine ; — un teint de lis...

— Et de roses, ajouta Burot en ricanant ; — c'est forcé !

— Tais-toi... Un front délicieux où se séparent des cheveux blonds qui doivent être mille fois plus doux que la soie.

— C'est beaucoup, grommela Burot, — mais quand même vous mettriez, comme d'habitude, trente-deux perles fines dans sa bouche de corail, ça ne serait pas un signalement... Quel âge peut-elle avoir ?

— De seize à dix-huit ans.

— C'est joli... Et son amant ?

— Je te dis que c'est son frère !

— Peuh ! fit Burot ; — que j'en ai vu passer de ces frères-là !...

— Tais-toi !... Si jamais la pureté fut écrite sur un gracieux visage...

— Eh ! monsieur le duc !... toutes les femmes sont pures jusqu'à douze ans... Il y en a qui vont jusqu'à quinze, faute d'occasions... Pensez-vous donc qu'un petit faux pas leur mette une marque à la joue ?

— Monsieur Burot !

— Ah ! ah ! ah ! poursuivit le drôle avec une irrévérence complète ; — comme elles seraient toutes mouchetées, monsieur le duc !

Celui-ci frappa brusquement du pied.

— Histoire de plaisanter, reprit Burot en changeant de ton : — il y a femme et femme... Nous allons bien voir ça !...

Derrière son arcade de planches, notre jeune homme écoutait cela sans bouger. Il tordait sa moustache assez paisiblement et ne ressemblait vraiment point à ces grotesques personnages que les auteurs dramatiques aiment de passion à cacher derrière n'importe quoi et qui se montrent de temps en temps pour cligner de l'œil et dire tout bas (à tue-tête) : L'infâme !... le traître !... horreur !... vengeance !...

Ces personnages, soit dit en passant, nous semblent des plaisans fort audacieux, et notre plus vif désir a toujours été de voir le *traître* qu'ils épient leur passer sa grande épée au travers du corps, pour leur apprendre à se cacher mieux.

La petite cour, cependant, était entièrement déserte, suivant la coutume. A de longs intervalles, quelques rares passans, quittant les galeries, la traversaient pour gagner les *tunnels* qui rejoignent les rues Grange-Batelière et Pinon et dans l'un desquels s'ouvre la loge du concierge de l'Opéra. Le duc et son confident avaient lieu de se croire parfaitement seuls.

Burot était un petit homme maigre, aux longs cheveux crépus, dont les touffes desséchées et comme grillées donnaient à sa tête une largeur extravagante. La peau écarlate de son visage se collait à ses os anguleux et saillans. Il avait un nez mince et brisé à son milieu, de façon à retomber en éteignoir sur sa bouche, meublée de longues dents entre lesquelles le tuyau de sa pipe avait creusé de profondes échancrures. Un collier de barbe fauve courait tortueusement autour de ses joues et en suivait les lignes tourmentées. Ses yeux étaient rapprochés outre mesure, ronds, d'un émail rougeâtre, clignotans, et tout pleins de cette audace poltrone qui est l'essence du maraud. — Burot avait été laquais. — Son costume visait témérairement à l'élégance. Il portait une redingote de beau drap grenat foncé, un gilet de velours ponceau et une vaste cravate de satin bleu de ciel, chargée de fleurs brochées, d'un jaune vif. Un pantalon à blouse, gris de perle, tombait sans trop grimacer sur ses pieds osseux et plats. Il avait des bijoux : une grosse bague chevalière, une chaîne en filigrane, et deux scarabées en émail pour agrafer sa chemise.

Le duc avait froncé les sourcils avec colère aux dernières réponses de ce digne serviteur ; mais habitué sans doute à ses impertinentes boutades, il se contint. Aux lueurs fumeuses des quelques lanternes dont la prétention était d'éclairer la cour, il avait pu apercevoir d'ailleurs les yeux du secrétaire briller plus que de coutume au milieu de sa face empourprée.

— Vous êtes ivre, mon pauvre Burot, dit-il d'un ton de douceur clémente ; — vous ne vous corrigerez jamais de cela !

— J'en ai peur, monsieur le duc... Mieux que personne, vous pouvez savoir ce qu'il en coûte pour se défaire d'un vieux péché...

Le duc lui mit la main sur l'épaule. Burot fléchit sous la pression et perdit son effronté sourire.

— Histoire de plaisanter !... balbutia-t-il ; — je n'ai bu qu'une topette et j'y vois clair assez pour suivre une piste... Je vous respecte à ma manière, vous savez bien... Voyons !

nous disions que la petite est une blonde comme il n'y en a point, rose, blanche, avec des yeux bleus, et un frère qui n'est pas un amant... Après?

— Une taille charmante, reprit le duc, — du moins ce qu'on en peut voir.

— Et sa toilette?

— Très-simple... un canezou de mouseline brodée sur une robe en soie et une petite capote de crêpe avec une guirlande de marguerites moins fraîches que ses joues...

— Vieux troubadour! grommela Burot en *aparte*... Monsieur le duc, reprit-il, nous vous arrangerons ça.

— Ne va pas faire d'école!

— Peuh! fit Burot qui haussa les épaules; — c'est le pont aux ânes!... cette petite n'est pas un oiseau... Pour regagner son domicile, elle usera de ses fines jambes... — Vous avez oublié sa jambe, monsieur le duc. — Ou elle prendra un fiacre... à moins qu'elle n'ait son équipage.

— Cela m'étonnerait.

— Fort bien... Alors restent les jambes adorables et le fiacre... Dans le premier cas, je la suivrai tout niaisement comme à l'ordinaire... Et Dieu veuille qu'elle ne demeure pas à la barrière du Trône!... Dans le second, je m'arrange de manière à entendre ce qu'on dit au cocher... Je couche ce renseignement sur mon portefeuille, — et demain, si Dieu nous prête vie, je fais le nécessaire.

— A la bonne heure! dit le duc; — en attendant, prends une place de parterre pour bien la reconnaître... Tu viendras ce soir me rendre compte de ton expédition.

Le duc reprit le chemin du théâtre, et Burot rentra au café.

Notre jeune homme demeura un instant immobile, — puis il s'élança en courant sur les traces du duc.

Il le rejoignit au moment où ce dernier achevait de monter le grand escalier.

— Monsieur, lui dit-il en l'abordant chapeau bas, — je m'appelle Romée; j'ai été capitaine de cavalerie en Afrique, et j'ai quitté le service pour pouvoir tuer mon colonel qui m'avait insulté gravement...

— Monsieur, interrompit le duc avec une politesse hautaine, puis-je savoir ce qui me procure le bizarre honneur de cette confidence inattendue?...

— Ce colonel avait trois fils, poursuivit froidement Romée; — trois beaux cavaliers, braves et forts, qui firent leur devoir en défendant leur père... Je dus commencer par eux.

— Mais, monsieur!...

— Puis vint le tour du colonel... Maintenant, je suis sculpteur, rue Saint-Louis, au Marais, n°...

— Eh! monsieur! peu m'importe le numéro! s'écria le duc, qui voulut se retirer.

Romée le retint par le bouton de sa redingote.

— Numéro 26, continua-t-il très doucement. — Je vous dit tout cela, monsieur, pour que vous me retrouviez s'il vous prend fantaisie de me chercher jamais.

— Les sculptures de mon hôtel sont en parfait état... commença le duc, dont l'intime persuasion était désormais qu'il avait affaire à un fou.

Romée salua.

— Il ne s'agit point de votre hôtel, dit-il, mais de vous-même.

— Je n'ai jamais eu la pensée de me faire élever de statue, monsieur.

Romée salua derechef. — Il entraîna doucement le duc jusqu'à la porte ouverte d'une loge et lui montra du doigt Sainte, qui avait repris sa place à la galerie.

— C'est bien elle, dit-il; — n'est-ce pas?

Le duc le regarda, étonné.

— Vous avez tressailli, reprit Romée d'un ton bref et sec; — c'est elle... je le savais... Ecoutez-moi, monsieur; je ne compte pas mourir de sitôt, et, tant que je vivrai, vous ne toucherez pas un cheveu de cette jeune fille!

— C'est une menace, cela, monsieur!... dit le duc qui redressa sa haute taille.

— Oui, monsieur, répliqua Romée.

Ce disant, il tourna sur ses talons et laissa le duc ébahi au seuil de sa loge.

Le rideau était levé. — Taglioni attachait tous les regards aux merveilles de sa danse sans rivale. Il y avait dans la salle entière comme un frémissement d'amour pour cette créature idéale, moitié femme, moitié fée, dont le corps s'envolait aux battemens de ses ailes de gaze. — Elle était jeune alors, et nous qui l'avons vue naguère passer parmi nous comme un rêve de poète, effleurant de son pied divin le sol fleuri du pays des sylphes, saurions-nous dire ce que la jeunesse pouvait ajouter de suavités riantes à sa grâce et de fraîcheur à ses chastes séductions?

L'art peut lutter et vaincre. Mais si, après ces longues années, Taglioni est restée la première danseuse du monde, qu'était-elle aux jours où ses muscles vierges subissaient l'impulsion des premiers bravos, où son sourire s'enivrait aux parfums de la première couronne?

Gaston et Sainte, cependant, ne retrouvaient plus, en face de ces tableaux où la sylphide épandait son charme exquis, leurs joies naïves et recueillies. L'heure était passée pour eux du plaisir sans mélange et des enchantemens.

Gaston était triste et Sainte n'avait pu longtemps tarder à s'apercevoir de sa tristesse.

C'avait été comme une goutte d'amertume jetée sur les jeunes élans de son bonheur. Elle aussi était triste, et il n'y avait plus rien qui pût la réjouir parmi ces splendeurs nouvelles.

Gaston n'avait point voulu lui confier le motif de cette préoccupation soudaine qui avait ramené la pâleur à sa joue. — Il se taisait. — Durant l'entr'acte, il avait parcouru le foyer et les corridors, se livrant à une recherche dont Sainte ne connaissait pas le but.

Ce qu'il cherchait, du reste, il ne l'avait point trouvé. — Parfois, au foyer, un nom prononcé près de lui ou jaillissant au loin de quelque groupe avait changé brusquement la direction de sa promenade. — Il écoutait alors; il semblait épier, et son regard, au grand étonnement de Sainte, s'appuyait sur les visages avec une sorte d'effronterie.

Mais c'était en vain.

Et vraiment la recherche était difficile. Comment trouver ce qu'on ne connaît point?... Gaston pouvait passer près du but sans le savoir. Les gens n'ont pas leur nom écrit sur le visage.

Gaston se disait cela, — mais il espérait toujours et ne se lassait point. La fin de l'entr'acte put seule mettre un terme à ses investigations.

Le beau marquis n'avait point quitté la loge de madame de Varannes. Gaston et lui n'avaient eu garde de se rencontrer.

Vers le milieu du ballet, monsieur Burot fit son entrée au parterre avec l'aisance d'un habitué. Ses cheveux ébouriffaient avantageusement leurs touffes crépues. Les couleurs voyantes de son costume tranchaient et blessaient l'œil comme un accord faux écorche l'oreille. Un beau tuyau de pipe sortait de la poche de sa redingote et balançait çà et là sa courbe élastique.

Monsieur Burot échangea des saluts avec cette honorable portion du public qui s'assied sous le lustre et tient les succès en tous genres au plus juste prix.

Ce devoir de politesse accompli, monsieur Burot lorgna les galeries. — Du premier coup il aperçut Sainte et la détailla en connaisseur.

— Allons! allons! dit-il; — autant celle-là qu'une autre!... Elle est, ma foi, jolie... Mais il faudra que le duc finance!

Ce titre de secrétaire que portait monsieur Burot ne donnerait point au lecteur une idée très précise des fonctions importantes de ce digne personnage. C'était une pure fiction du genre de celles que la plume intrépide des grammairiens peut appeler sans frissonner autonomase ou synecdoche. — Monsieur Burot n'était rien autre chose qu'un homme de goût et de flair, don Juan de seconde main, séducteur pour compte, rompu aux finesses de la chasse amoureuse, et insensible aux coups de canne.

Il y a un orgueil de métier. Monsieur Burot, d'ordinaire, ne laissait point à son maître l'initiative des aimables trouvailles. Ceci nous explique le scepticisme impertinent de ses réponses au duc de Compans-Maillepré.

Le spectacle finissait. La foule s'écoulait péniblement par les issues trop étroites.

Félicien Chapitaux, J. B. S. T. Sanguin, monsieur de Montfermeil et le baron Prunot venaient de descendre le grand escalier, s'entretenant de Taglioni, de la petite blonde, d'une jument couronnée qu'avait achetée Chapitaux et surtout de madame Bathilde de Saint-Pharamond, l'éblouissante lorette dont la loge était restée vide durant toute la représentation.

— Il y a lorette et lorette. Mademoiselle de Saint-Pharamond était *de la haute*. Elle avait dans son gentil secrétaire un contrat de mariage en due forme qui prouvait qu'elle était veuve d'un comte,—mais veuve pour tout de bon d'un comte qui n'était pas pour rire.

Quelle position pour une lorette!

Mais aussi, qu'il est beau, dans cette position de se dévouer aux plaisirs des Prunot, des Sanguin, des Chapitaux et des prince Trufaldin!...

Madame la comtesse de***, dite madame de Saint-Pharamond, avait droit aux respects de ses consœurs, et les petits rédacteurs du *Ciron*, journal d'esprit, faisaient des vers de treize pieds à sa louange...

Dragon, tenant Mignonne sous le bras, Poirel, accompagné de Bébelle, s'apprêtaient à regagner à pied les solitudes lointaines où gisaient leurs modestes domiciles. — Tout le long du chemin, on aurait pu entendre les deux ouvriers, revenus à leur premier différend, discuter la question de savoir si le jeune homme de la galerie était le Pâlot, — ou si ce n'était pas le Pâlot.

Les loges se vidaient, monsieur et madame de Compans-Maillepré avaient quitté la leur. — La duchesse, avant de partir, avait envoyé un impérieux regard à Léon du Chesnel, qui drapait un admirable cachemire sur les épaules ruineuses de Léa Vérin. Ce regard était sans doute un complément de l'entretien qui avait eu lieu durant l'absence du duc.

Gaston et Sainte se tenaient à l'entrée de la galerie. Il semblait que Gaston voulût faire la revue de tous ceux qui passeraient.

Ce fut d'abord Léa Vérin, pendue lourdement au bras de du Chesnel. Le secrétaire d'ambassade, sous son sourire de commande, avait l'air souverainement fatigué de son bonheur. Il vit Gaston, le reconnut et tourna la tête.

Puis vint madame de Varannes, entourée de sa petite cour. — Le beau marquis donnait le bras à la vicomtesse et lui parlait tout bas en souriant.

Son coude effleura la poitrine de Gaston. Il se retourna pour s'excuser, et son regard se reposa durant une seconde sur le pâle visage du dernier des Maillepré.

Ce fut quelque chose d'étrange.— Ce regard devint doux et caressant jusqu'à prendre les reflets veloutés d'un regard de femme...

Gaston, lui, interrogeait de l'œil la figure de monsieur de Baulnes, qu'il supposait être son voleur de titres.

Mais comment savoir?...

Tout le monde passa.— Gaston descendit à son tour avec la pauvre Sainte qui le regardait tristement et n'osait point l'interroger.

Sous le péristyle, Romée, boutonné dans un gros paletot, dont les manches épaisses donnaient une délicate finesse à ses mains gantées de blanc, semblait attendre quelqu'un. — Sainte rougit en l'apercevant, mais elle ne retira point son regard trop vite. Lorsqu'elle le retira, un petit sourire bien doux fleurit sur sa lèvre.

Romée avait une joie d'enfant sur le visage.

Il sortit du péristyle derrière le frère et la sœur, que suivit aussi monsieur Burot.

Monsieur Burot avait tiré sa pipe et la bourrait.

Gaston trouva un fiacre vide; il y monta.

Monsieur Burot s'approcha, la pipe à la bouche et un papier roulé en allumette à la main.

Romée était à deux pas, sur le trottoir. Il jouait avec un joli jonc, brillant et flexible.

— Excusez, mon brave! dit Burot au cocher du fiacre où se trouvaient Gaston et Sainte; — je m'allume à votre lanterne.

Le moyen en valait un autre.

— Où allons-nous? demanda en effet le cocher.

Burot ouvrit l'oreille. — Il vit la bouche de Gaston s'ouvrir.

Mais le joli jonc de Romée, dirigé avec précision et vigueur, décrivit une courbe sifflante, prit la pipe de Burot à revers et la lança à la hauteur du troisième étage, avec les dents qui la retenaient.

Burot saisit sa mâchoire à deux mains.

Quand il fut revenu de son abasourdissement le fiacre avait disparu. Il n'y avait plus là que Romée, appuyé sur son joli jonc.

— Adresse pour adresse, dit celui-ci très simplement; — votre maître vous saura gré de lui rappeler la mienne... Offrez-lui, je vous prie, les complimens du sculpteur de la rue Saint-Louis, au Marais.

CHAPITRE IX.

DEUX ATELIERS.

A huit heures du matin, le lendemain, Gaston et Sainte, après avoir paru comme d'habitude au lever de la duchesse douairière, revêtirent, l'un le bourgeron de l'ouvrier, l'autre la robe d'indienne et le petit bonnet de la grisette.

En les voyant déboucher par l'escalier de l'aile droite, Jean-Marie Biot, au lieu de tirer le cordon, quitta sa loge et vint, le bonnet à la main, leur ouvrir la porte de l'hôtel.

Gaston était pâle et abattu. — Biot, en le saluant avec respect, jeta sur lui un regard de tendre inquiétude.

Biot, lui aussi, était pâle. Il y avait une expression de chagrin sur son honnête et simple visage.— C'était ce matin même qu'il avait trouvé mademoiselle de Maillepré évanouie à la porte du jardin.

Le frère et la sœur franchirent le seuil de l'hôtel.

D'ordinaire, on les voyait remonter la rue des Francs-Bourgeois, en causant et avec le doux accord de deux enfans qui s'aiment. Cette fois ils allaient silencieux.

Cette soirée de plaisir dont les commencemens avaient été si joyeux, pesait sur eux un poids fatal. — Gaston méditait; ses sourcils se fronçaient sous l'effort d'une pensée de colère. — Sainte, qui le regardait à la dérobée, avec crainte, ignorait ce qui se passait en lui, mais elle tremblait, la pauvre fille, aux avertissemens de sa tendresse instinctive : elle avait la conscience d'un danger ou d'un malheur.

Gaston tourna l'angle de la rue Saint-Louis et s'arrêta devant le n° 26.

— A ce soir! dit-il à Sainte en lui mettant un baiser au front.

— Ce soir... murmura Sainte qui hésita; — me diras-tu ce que tu as pour être si triste?

Gaston la baisa de nouveau et tâcha de sourire.

— Je te le dirai, petite sœur, répondit-il.

Sainte entra.

C'était une maison assez grande, composée de deux logis parallèles. Sur la porte de l'aile droite, il y avait une sorte d'écusson rond qui portait en lettres d'or : MADAME SOREL. — BRODERIES. — AU SECOND.

Sur la porte de l'aile gauche, il n'y avait point d'enseigne, mais les fragmens de médaillons et les statues brisées, épars tout le long de la muraille, eussent suffi à indiquer l'atelier d'un sculpteur, lors même que les fenêtres du rez-

de-chaussée ouvertes n'auraient point laissé voir des groupes en plâtre, du marbre, des vases et tout le crayeux attirail de la statuaire.

C'était en effet l'atelier de Romée, qui demeurait au second étage, juste en face des fenêtres de madame Sorel.

Entre ces deux maisons, une cour, ou plutôt une sorte de rue, aboutissait à un jardin fermé par un grillage de fer.

D'autres grillages de la même espèce s'étendaient tout le long de la maison du sculpteur, défendant contre un vol impossible le pêle-mêle des débris qui gisaient sur le pavé.

C'était un véritable luxe de clôtures. On eût dit que Romée était le Mécènes d'un artiste grillageur.

Sainte prit, bien entendu, la porte de droite.

Lorsqu'elle entra dans la salle de travail, autour de laquelle s'alignaient des métiers, couverts de leurs broderies tendues, il n'y avait encore personne, pas même *Madame*.

Sainte s'assit à sa place en refoulant un gros soupir, qui soulevait sa poitrine à la pensée de son frère, et découvrit sa broderie. Elle se mit à sa tâche.

Après quelques minutes de travail solitaire, elle sentit une vive lueur passer sur sa vue. C'était la fenêtre, située en face d'elle de l'autre côté de la cour qui, en s'ouvrant, lui envoyait un rayon du soleil levant. Ses yeux quittèrent sa broderie,— bien malgré elle.

Derrière un rideau, tiré à demi, était Romée, qui la regardait en extase.

Sainte baissa les yeux en rougissant. Le rideau tomba.

Le cœur de Sainte battait.— Quelque chose de doux et de poignant était au fond de son âme, qui s'étonnait et s'effrayait à ces troubles inconnus...

Sa main tremblait sur le canevas tendu. Son œil obscurci cherchait et ne trouvait plus son chemin parmi les arabesques mêlées de sa broderie,

La porte de *Madame* s'ouvrit. Sainte tressaillit vivement à ce bruit accoutumé, comme si la pourpre qu'elle sentait à son front eût été un crime. — Elle aurait voulu cacher son visage brûlant. — Il lui semblait qu'autour d'elle se tendait le réseau d'une accusation mystérieuse et qu'un aveu s'échappait par la fente de ses paupières baissées..

Madame Sorel jeta un regard sévère sur cette longue ligne de métiers vides. — C'était une femme de trente-cinq ans, vêtue avec une sorte d'élégance. Ses traits n'avaient ni beauté ni laideur, et, à les voir ainsi au repos, on n'y découvrait aucune expression particulière. Un physionomiste eût peut-être aperçu néanmoins quelques traces de cupidité dans les mille plis de ses lèvres minces et sans courbure.

Mais tout membre de conseil municipal saura vous apprendre qu'on ne tient pas, par charité, une maison de travail.— A quoi bon suivre les hypothèses de Lavater et de Gall, depuis qu'un maître en pharmacie nous a donné cette manière simple et docte à la fois de juger les hommes par les titres ou l'habit qu'ils portent?

C'était du reste un peu le tort de nos vieux comiques, et l'on sait le rôle unique que l'illustre auteur de *Tartufe* laissait aux apothicaires...

Madame Sorel découvrit çà et là quelques métiers pour voir où en était la besogne, et toucha en passant le menton de Sainte d'un air caressant.

— C'est bien, mon enfant, c'est très bien, dit-elle;— on ne peut être plus exacte que vous.

La porte par où entraient les ouvrières, poussée brusquement, épargna à Sainte l'embarras d'une réponse.

Cinq ou six jeunes filles, portant des costumes variés, mais où perçait uniformément l'impuissant désir de briller, firent irruption dans la salle. La plupart étaient très jeunes; quelques-unes avaient de la gentillesse; toutes affectaient les airs évaporés d'une vivacité exagérée.

Il faut bien le dire, c'est le roman et le théâtre qui ont ont mis, de compagnie, ce masque disgracieux sur les frais minois de toutes ces jolies enfans, dont le regard nous ferait presque baisser les yeux sur le trottoir. On leur a tant dit: Vous êtes vives comme la poudre, hardies comme des pages, rieuses et folles comme etc., qu'elles passent leur vie à tâcher d'être brusques, effrontées et *folâtres*.

Dieu les avait faites sans doute modestes et timides comme les autres jeunes filles. — Mais pense-t-on que Dieu ait fait le gamin de Paris plus insupportable que les autres enfans, et l'étudiant plus oisif, plus grossier, plus malheureux dans le choix de ses plaisirs que les autres adolescens?

Assurément non. L'étudiant forme—ou devrait former — la portion éclairée et distinguée de notre jeunesse. Le gamin de Paris lui-même a dû être bon autrefois, autant qu'il se montre inventif dans ses classiques diableries.

Mais de la grisette, de l'étudiant, du gamin, de gros étourdis ont fait des TYPES.

C'est fatal.

Plus de personnalité possible!...

Car, remarquez-le bien, ce n'est pas le *type* qui copie la grisette, l'étudiant, le gamin, — ce sont le gamin, l'étudiant, la grisette, qui copient leurs *types* imprimés, gravés, enluminés, et collés à toutes les vitres littéraires.

Ceci est très sérieux. Nul ne saurait le nier. En suivant cette pente nous arriverons, — et très vite, — à être une société de carton, créée à l'emporte-pièce.

Les hommes se reproduiront comme les exemplaires d'une même pochade lithographiée.

Il n'y aura plus rien d'original. Les deux sexes dans leurs diverses positions sociales se feront une vie, des manières, des allures, des besoins, des plaisirs, tout cela de convention. — Tout homme sera une copie.

Copie de quoi?...

Hélas! ce ne sera pas même la copie d'un autre homme, mais la copie d'un type, c'est-à-dire l'ombre d'une ombre, la reproduction burlesque d'une fantaisie qui jaillit quelque beau jour du cerveau vide d'un faiseur de *physiologies* ou de vaudevilles!...

Prenons l'ouvrier, par exemple. — L'ouvrier qu'on nous jette en pâture sous toutes les formes n'est pas un ouvrier; c'est un poëte, c'est un penseur, c'est un jaloux, c'est un fou, c'est un personnage emphatique et bavard, qui a l'âme d'un rhéteur sous sa blouse débraillée.

C'est au nom de l'ouvrier lui-même qu'il faut protester contre cette fausse peinture.

Il souffre. Gardez à d'autres vos travestissemens grotesques, et voyez à ne caricaturer au moins que les heureux.

On devrait respecter mieux, ce me semble, cette mâle et courageuse portion de l'humanité: les travailleurs! Personne plus que nous ne les aime et ne les honore. Personne n'a un désir plus sincère et plus ardent de les voir enfin conquérir par la force des idées, — ou par la force des choses, une part large et suffisante dans la distribution des avantages sociaux.

Mais, est-ce bien les servir que de les flatter bassement, que de leur élever un piédestal moqueur où leur simplicité doit être mal à l'aise?

Est-ce bien les servir que de leur inspirer, à grand renfort de phrases, un amer dégoût de leur position, et de cultiver chez eux avec passion et colère cet instinct de haine jalouse qui est en germe au fond de toutes les souffrances?

Est-ce les aimer franchement que de leur enlever à la fois le courage de supporter le présent, et les croyances qui sont l'avenir?...

Ce qu'ils demandent, soyez sûrs, c'est du travail, et non pas la perfide excitation de vos harangues intéressées. Parmi toutes ces tortures qui assaillent la misère, vos pages insensées sont un malheur de plus!

N'est-ce pas pitié! — Les uns vont parler à ces hommes qui ont faim des chimériques ressources de la loi agraire, les autres, retournant à plaisir le couteau dans la blessure saignante, leur prouvent, clair comme le jour, qu'il y a pour eux impossibilité de vivre; — une autre, enfin, dont la verve féconde est presque du génie, mettant une forme poétique et merveilleusement belle au service d'une

pensée extravagante, veut leur persuader qu'ils sont autant de don Juan, devant qui se pâment les marquises.

Ces hommes ne sont pas blasés comme vous sur le domaine des idées. Vos fictions, ils les prennent au sérieux. Ils croient en vous, qui rêvez éveillés, sans savoir peut-être tous les deuils que vous faites.

Ils vous ont lus. L'œil de leur esprit est fermé, leur raison est fourvoyée. Ils ne travaillent plus. Ils font des vers boiteux et cherchent la comtesse qui doit les adorer à genoux.

Ce sont des *types*. — Des gens perdus, incurables et que vous avez tués d'un revers de plume...

Des cinq jeunes filles qui venaient d'entrer dans l'atelier de madame Sorel, quatre avaient des robes d'indienne passée, faites à la dernière mode, des chapeaux d'étoffe commune, mais de forme élégante, et des brodequins d'occasion dans leurs socques.

La cinquième portait un petit bonnet comme Sainte. — C'était Mignonne, la fiancée de Dragon, qui venait pour la première fois à l'atelier et que mademoiselle Zélia et mademoiselle Zuléma, sur la recommandation de Bébelle, leur amie, allaient présenter à *Madame*.

Derrière elles s'avançait, triste une grande fille pâle, qui était *Mademoiselle*, contre-maître féminin, préposé à la police de l'atelier durant les absences de Madame.

—Toujours en rétard ! dit cette dernière avec une certaine aigreur ;—vraiment, mesdemoiselles, vous me faites un tort considérable.

— Dix minutes !... répliqua Zélia.

— Voilà-t-il pas ! ajouta Zuléma qui ôta son chapeau et le lança dans un coin.

— Vous feriez mieux, reprit madame Sorel, d'imiter Sainte...

—Ah ! Sainte ! Sainte !... s'écrièrent en chœur les quatre jeunes filles ; — c'est son métier de n'avoir point de défaut.

— Avec ça qu'on ne sait pas, murmura mademoiselle Modeste, — ce qu'elle fait depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain matin !

Ce que faisait mademoiselle Modeste durant le même espace de temps, tout le monde le savait.

Sainte brodait et ne répondait point.

— Madame, reprit Zélia, — voici la nouvelle ouvrière.

Mignonne s'avança, un peu déconcertée ; ses deux protectrices la poussèrent sans façon. Madame la considéra un instant et dit à *Mademoiselle:*

— Nous prendrons à l'essai... vous verrez ce qu'elle peut faire.

— L'essai, dit Zuléma en forme d'explication, — c'est vingt-cinq sous par jour... nous autres, c'est quarante... Si cela vous gante, dites-le, on n'est pas forcée.

— Je veux bien essayer, murmura Mignonne.

— Alors, en besogne ! s'écria Zuléma qui entonna d'une voix gaillarde sur l'air de *la Fiancée* ;

> Travaillez, mademoiselle,
> Si vous avez du talent,
> Tra la la la la la belle,
> Tra la la la la la lan!

— Mademoiselle Zuléma !... dit sèchement madame.

— On ne peut seulement pas souffler !... grommela celle-ci en s'asseyant à son métier.

On venait de désigner à Mignonne un métier vide à côté de Sainte.

En se dirigeant de ce côté, le regard de Mignonne rencontra le visage penché de la jeune fille.

— Tiens, tiens !... dit-elle en souriant ; j'ai vu cette demoiselle-là hier à l'Opéra.

— Au Grand-Opéra !...

— Oui, vraiment... Mais, dame !... elle était mieux mise que ça, par exemple !...

Zuléma, Zélia, Modeste et l'autre brodeuse, qui s'appelait sans nul doute Emmélie, se prirent à rire de tout leur cœur.

— Ah ! Sainte ! mademoiselle Sainte ! dirent-elles ; —à l'Opéra !...

— Première galerie, ajouta Mignonne, heureuse de rompre la glace à si bon marché ; — avec un petit brun, gentil comme un amour...

Les rires redoublèrent.

— Ah ! Sainte.! criait-on ; — mademoiselle Sainte !

— Sainte-n'y-touche !...

Le mot eut un succès prodigieux.

Sainte était pourpre. Une larme tremblait à sa paupière.

— Ah ! mon Dieu ! ma petite!... s'écria Mignonne qui s'élança vers elle et lui saisit la main, — je n'ai pas dit ça par malice, au moins... et ce n'est pas de quoi pleurer... Chacune est pour avoir sa connaissance...

— Je vous prie, mademoiselle, dit madame Sorel, de ne point parler de ces choses-là devant moi.

— Pour le bon motif... voulut ajouter Mignonne.

Mais le chœur des brodeuses couvrit sa voix.—Ce furent des gorges-chaudes et ces mille mots pointus que savent trouver les femmes, grisettes ou non, pour se venger à l'occasion d'une supériorité quelconque.

— Mademoiselle Sainte ne va pas aux Funambules !... dit Zuléma.

— Ce n'est pas fait pour elle, appuya Modeste ; c'est bon pour nous autres !

— Et le petit brun ?... reprit Zélia.

— Pour le bon motif !... riposta Emmélie, qui ajouta à demi-voix :

— J'en ai eu cinq, moi, pour le bon motif!

— Mademoiselle Sainte, demanda Modeste gravement,— serons-nous de la noce ?...

Sainte se redressa enfin, et rejeta en arrière ses longs cheveux blonds. Un éclair brilla sous ses larmes.

— C'est mon frère, dit-elle, en regardant fixement la troupe moqueuse.

— J'allais le dire ! s'écria Zuléma.

— Je vous promets que c'est mon frère, répéta Sainte d'une voix altérée.

— On connaît ça, dit Emmélie ;—beaucoup, beaucoup!

Sainte se leva. Les fraîches couleurs de sa joue avaient disparu. Son regard, si timide et si doux naguère, brillait de toute l'indomptable fierté de sa race.

Elle écarta d'un geste Mignonne qui, confuse et repentante de tout ce mal arrivé par son étourderie, aurait voulu la défendre et la consoler.

La raillerie s'était arrêtée sur la lèvre des brodeuses bonnes filles au fond, quoique très méchantes. — Ceci n'est pas un non sens.

Sainte, sans dire une parole, gagna la porte à pas lents et se retira.

— Bégueule !... prononça Emmélie avec un dédain suprême.

—Mesdemoiselles, dit Madame, bergère constitutionnelle de ce troupeau indiscipliné, — je défends que cette scène inconvenante et déplacée se renouvelle dans ma maison... Et quand mademoiselle Sainte reviendra demain...

— Elle ne reviendra pas ! murmura Mignonne tristement.

L'atelier tout entier haussa les épaules.

Sainte avait descendu l'escalier. Ses larmes étaient séchées.

A la porte de la rue, il y avait un homme, qui, à moitié entré dans la cour, examinait les fenêtres ouvertes de l'atelier de sculpture d'un air singulièrement curieux.

La figure de cet homme offrait un rare mélange de frayeur et d'effronterie.

Ce n'était rien moins que monsieur Burot, qui, intrépide jusqu'aux coups de canne inclusivement, venait, au péril de son dos, reconnaître la position de l'ennemi.

Il s'était dit que peut-être bien, en définitive, la petite blonde de l'Opéra était la maîtresse du sculpteur, et qu'alors...

On devine le reste. La première chose, en ce cas, était de pousser hardiment une reconnaissance.

Monsieur Burot était en équilibre sur le pas de la porte,

prêt à prendre ses jambes à son cou au premier signe de danger.

Le pas léger de Sainte suffit à lui donner l'éveil. Il se rejeta vivement en arrière.

La jeune fille passa. — Burot l'avait reconnue d'un coup d'œil.

Il enfonça son chapeau de travers sur sa perruque crêpue, envoya un geste de triomphant défi à l'atelier du sculpteur où il n'y avait personne, et s'élança sur les traces de Sainte...

CHAPITRE X.

PAR HASARD.

Monsieur Burot suivit Sainte à distance raisonnable, et ne s'arrêta qu'en la voyant franchir le seuil de l'hôtel de Maillepré.

— Ah! bah!... se dit-il; — la petite loge chez nous!... Elle est la locataire de monsieur le duc!... Je trouve ça très joli... Nous sommes capables de l'avoir pour un terme de loyer.

Il mit la main à son tour sur le marteau de la porte cochère, mais il ne le souleva point.

— Au fait, pensa-t-il,—pas d'étourderie!... Ce gros ours de portier vient lui-même payer les loyers de l'aile droite... Et la petite doit être de l'aile droite, puisque l'Anglais n'a point de fille. Ledit ours est sans doute quelque chose comme un protecteur... un cerbère... Il ne faut pas lui donner l'éveil.

Monsieur Burot, à la suite de ce raisonnement, lâcha le marteau et alla se poster à l'angle de la rue des Francs-Bourgeois, pour voir si la petite blonde ressortait ou restait définitivement.

Il resta là fort longtemps; — le temps de boire beaucoup de petits verres et de fumer par deux fois de fond en comble la pipe neuve qu'il avait achetée le matin, au lieu et place de cette autre pipe à long tuyau que le jonc de Romée avait fait sauter au troisième étage.

Monsieur Burot, malgré sa cravate de satin bleu à fleurs jaunes et son gilet de velours, n'était point déplacé au coin d'une rue, la pipe à la bouche. Bien plus, la pipe lui seyait; c'était le complément de sa tenue.

Cela lui allait vraiment comme les lunettes d'acier aux pédans de collége, comme le ruban rouge aux marmiols de nos députés...

En quittant Sainte à la porte du nº 26 de la rue Saint-Louis, Gaston avait pris le chemin de l'atelier de gravure sur planches, où il travaillait lui-même. Tous les matins il venait ainsi conduire sa sœur, tous les soirs il retournait la prendre.

Ce fut donc sans y penser et comme on suit un chemin accoutumé qu'il se dirigea vers son atelier. — Mais, sur la route, un flux tumultueux de pensées vint assaillir et troubler son cerveau.

Jamais peut-être, durant les années lentes de sa jeunesse si triste, si dépourvue de joie, jamais sa haute et courageuse nature n'avait été si près du désespoir. Ce matin, il semblait que son âme fût sans force contre la souffrance. Il fléchissait sous le poids de sa méditation désolée, et tâchait à fermer l'œil de son intelligence pour ne plus voir le voile sombre étendu sur son avenir.

Mais le présent valait-il mieux? — L'un et l'autre pouvaient-ils, en fait de malheur obscur et sans consolation, le disputer aux jours funestes du passé?...

Gaston avait eu à quinze ans le cœur d'un homme. Auprès de sa sœur bien-aimée, il trouvait en lui parfois les naïves douceurs de la jeunesse heureuse; mais le fond de sa nature était la gravité virile et cette calme résignation du fort qui regarde en face le malheur.

Ceci n'excluait point, aux heures d'angoisses et de sollitude, les fougueux regrets, les élans passionnés, la colère surtout contre l'auteur unique des deuils de sa famille.

Mais ne sait-on pas que se résigner n'est point mourir? — Et les échos de la Thébaïde n'entendirent-ils pas souvent les cris et les sanglots de ces hommes sanctifiés, qui avaient élevé pourtant la pensée du ciel comme un bouclier impénétrable entre eux et le monde?

Depuis hier d'ailleurs, Gaston avait deux aiguillons de plus dans sa plaie. — Celui dont le premier pas dans la vie trébucha sur le carreau humide et froid d'une pauvre demeure, le fils de l'indigence, qui entendit des plaintes autour de son berceau et dont la famille n'a d'autre histoire que les vicissitudes héréditaires d'un travail ingrat, suivi du chômage affamé, celui-là peut en quelque sorte affronter sans danger la vue des splendeurs mondaines. Ces joies ne furent jamais les siennes. Elles n'éveillent en lui ni regrets ni souvenirs.

Mais l'homme qui fut, par lui ou par ses pères, l'un des princes de cette foule brillante, et qui, dépossédé, se cache, honteux, jusqu'au fond de sa misère, l'homme que l'épée flamboyante de l'ange des adversités a chassé loin du seuil du paradis de la terre,—et qui regrette, et qui se souvient! Oh! qu'il se garde, l'imprudent, d'approcher jamais de ces vives lumières qu'épand autour de soi la noble richesse! Qu'il conserve comme un bien unique et précieux ce sommeil de l'âme où son malheur s'affaisse et s'engourdit dans l'oubli du passé. — Le réveil pour lui, c'est l'angoisse. Il reconnaît sa place parmi ces magnificences dont le sépare désormais une infranchissable barrière.

Sa blessure se rouvre. Il se consume au feu de désirs légitimes mais insensés. Il se heurte furieux et désespéré à la porte close de ce paradis d'où l'exila sa chute.

Gaston, durant une soirée, avait trempé sa lèvre à la coupe des heureux de ce monde, — et il ne lui en restait au cœur qu'amertume profonde, faiblesse douloureuse, découragement, dégoût, détresse.

Son nom, — le nom de Maillepré, — synonyme de noblesse, de gloire, d'opulence, éclatait dans son cerveau. Ses souvenirs, éveillés, lui parlaient de grandeur et de fortune, — et son regard tombait sur l'étoffe grossière de son costume de travail. Et sa pensée revenait vers Sainte, qui, à ce moment même, vendait pour un pauvre salaire le labeur d'une pénible journée!...

Il allait. La fièvre accélérait son pas. Ses yeux ne voyaient point. Les aspects connus qui bordaient sa route n'avaient plus pour lui de signification. Il ne savait pas où il était...

Son atelier était situé rue du Pas-de-la-Mule. Il l'avait dépassé depuis longtemps.— La longue ligne des boulevards était devant lui. Il marchait.

Et parmi son malaise moral un autre souci surgissait, qui lui venait encore de l'Opéra et de cette soirée de plaisir...

Il y avait un marquis de Maillepré qui n'était pas lui-même. Un autre portait son nom.— Ce débris suprême du noble héritage de sa race, on le lui avait volé!

Comme ces biens immenses qui étaient le domaine de sa famille, comme ces honneurs, transmis de père en fils depuis des siècles, comme tout ce qui avait été le patrimoine de ses aïeux!...

Et Gaston se disait : — Comment trouver cet homme qui m'a pris le dépôt confié par mon père mourant? — Il est riche, sans doute, et je suis pauvre. Nos routes ne se rencontrent point. Il pourra jouir sans crainte de son larcin de nom. Mes jours se passent au travail... je n'ai pas le temps de défendre mon honneur!...

Les promeneurs regardaient curieusement ce jeune garçon à l'œil sec et brûlant, qui semblait emporté dans sa marche rapide par une idée fatale.

— C'est un fou! murmurait-on le plus souvent.

Mais, sur le boulevard du Temple, cette grasse terre des festins bourgeois, il y a plus d'ivrognes que de maniaques, et il se trouvait bien des gens pour répliquer :

— Il a bu!

Gaston ne voyait rien, n'entendait rien. Il allait, droit devant lui, sans savoir...

En marchant, sa cervelle surexcitée travaillait et rappelait à soi les douleurs d'autrefois, pour les ajouter impitoyablement aux douleurs présentes.

Gaston voyait passer devant ses yeux le grabat où son père à l'agonie adressait à la famille un dernier adieu.

Il entendait ce nom de Western, cri suprême d'un espoir qui survivait en quelque sorte à l'existence!

Western!... ce sauveur annoncé n'était jamais venu!

Gaston voyait encore monsieur Polype, l'usurier implacable, refuser un asile à la famille qui voulut pleurer autour d'un cercueil.

Puis c'était madame de Maillepré, sa mère, qui succombait au poids trop lourd de la souffrance.

Et des larmes venaient aux yeux de Gaston, — des larmes vite séchées par le feu de sa paupière...

Puis encore c'était Charlotte, la rieuse et vive enfant, la compagne chère de Sainte, la consolation et la gaîté de la famille, — c'était Charlotte qui fuyait la détresse commune et jetait sa part du lourd fardeau du malheur.

Charlotte qui, désormais, était une étrangère pour ceux qui l'aimaient!...

Gaston était bien loin déjà des tranquilles boulevards d'où l'on aperçoit maintenant la colonne de Juillet et son génie en équilibre. Il avait dépassé les parages populeux du Château-d'Eau et ces portes monumentales dont le noir granit parle de Louis-le-Grand, en latin, aux gagne-petit du quartier Saint-Denis.

Le mouvement, le bruit, l'élégance l'entouraient maintenant de toutes parts. Il arrivait à cette autre colonne, piédestal géant d'une gloire qui emplit le monde.

La rêverie étendait toujours son épais bandeau sur ses yeux. Il s'égarait à plaisir et avec une sorte d'emportement dans le sentier parcouru de sa vie passée. Il comptait ses douleurs, il additionnait ses souffrances. On eût dit qu'il voulait arriver, en vidant toute l'amertume amassée au fond de sa mémoire, à ce paroxysme du désespoir qui remplace les larmes par le sourire et lance au ciel le défi sardonique de son regard, en criant comme Oreste : Merci! je suis content.

Il n'en était pas ainsi. Avant d'arriver à Dieu, sa colère trouvait devant soi un homme, unique instrument des misères de sa race. — Son père et sa mère morts tous deux au plus bas de leur chute, Charlotte absente, Sainte condamnée au travail de ses mains, lui-même jeté au dernier rang de l'échelle sociale, telle était l'œuvre de cet homme, qui était, lui, puissant et riche, de toute l'opulence et de tout le pouvoir de la famille spoliée.

Gaston tressaillait de haine. — Il avait fui cet homme, toujours, parce qu'il craignait les conseils violens de son indignation et qu'il ne voulait point être un assassin.

Dans ses nuits de fièvre épuisante, parmi ses insomnies arides où sa poitrine brûlait, où sa gorge avait soif, où tout son corps, baigné de sueurs funestes, s'agitait sous l'étreinte de son mal implacable, c'était l'ombre du duc de Compans-Maillepré qui, obsédante et tenace, s'asseyait à son chevet pour doubler son martyre.

Une idée était en lui que chassait le repos du jour, mais qui revenait sans cesse aux heures de la fièvre nocturne :

Tuer le duc, l'assassin de sa race!

Gaston croyait d'ailleurs que le duc, non content des dépouilles conquises, cherchait à se débarrasser d'une dernière inquiétude et en voulait à sa vie. — Partout où sa famille avait trouvé un asile passager, une investigation mystérieuse l'avait suivie. Un homme avait intérêt à la joindre. C'était le fait certain ; car, aux logis abandonnés par elle, un inconnu s'était présenté toujours, cherchant sa trace avec patience.

Cet inconnu pouvait être Western. Mais, bien que Gaston ignorât le meurtre commis le mardi gras de l'année 1826 à l'hôtel du Sauvage, il n'attendait plus Western depuis bien longtemps. Western, pour lui, c'était l'ami infidèle et traître à son mandat. — Sept ans s'étaient écoulés. N'eût-ce point été, en conscience, folie que de croire à un retard de sept années!

Cet homme qui le faisait épier, c'était le duc. — Pourquoi? — Gaston avait le droit peut-être de soupçonner la pensée d'un crime.

En tous cas, ce n'était pas le duc seul qui le préoccupait en ce moment. Ses regrets avivés lui montraient tout le bonheur brillant qui eût dû être son lot dans la vie. Le duc n'avait qu'une portion de sa colère qui bouillait, confuse et sans objet distinct, au dedans de lui. L'autre s'attaquait au sort, à Western, et surtout à ce nouveau-venu dans sa haine, le faux marquis de Maillepré. . . . . .

. . . .

Un air vif et frais fouettait Gaston au visage. — Il s'éveilla enfin tout à coup de cet étrange sommeil de la distraction qui ôte à l'œil et à l'oreille la faculté de voir et d'entendre.

Il regarda. Au-dessus de sa tête, comme un réseau à jour, s'étendaient les cimes dépouillées des grands arbres des Champs-Elysées.

Il avait, suivant machinalement sa route, traversé la place Louis XV, qui ne subissait point encore l'outrage de ces excroissances brunâtres qu'on nomme, — croyons-nous, — des colonnes rostrales; il avait dépassé l'entrée où se cabrent les merveilleux chevaux de Coustou. — Devant lui, à l'horizon, se dressait le grand arc de triomphe, découpant ses voûtes rondes sur l'azur laiteux d'un ciel d'automne.

Il était midi. Le temps, froid et clair, appelait les promeneurs. — Déjà les équipages se succédaient pressés dans la grande allée, tandis que, sur le sable des bas-côtés, roulaient ces calèches mignonnes où des enfans rieurs se font voiturer par un attelage de chèvres.

De temps en temps quelque cavalcade, — une amazone entourée de ses servans, — passait au trot dansant de ses chevaux fiers. Un tilbury fluet se glissait entre un fiacre haut sur roues et la caisse arrondie gracieusement d'un landau rasant le sol. — Ici c'était le coupé solitaire et fermé d'un malade demandant de l'air pur à cette végétation endormie et cachant ses membres frileux sous un triple vêtement. Là, c'était une calèche découverte, parterre roulant, qui épanouissait au soleil des derniers beaux jours un frais bouquet de jolies femmes...

Gaston n'avait jeté qu'un coup d'œil sur ce nouveau spectacle dont l'élégance répondait cruellement à sa misère. Ces joies du riche semblaient le poursuivre. — Il se détourna, fuyant ce bruit heureux, ce luxe souriant, ces belles femmes aux blanches fourrures, bercées par un balancement moëlleux.

A ce moment passait une cavalcade bruyante, composée d'une femme, escortée par quatre cavaliers.

La dame était jeune et bien faite. Ses écuyers, outrant la mode britannique, trottaient, pliés en deux et comme si leurs selles eussent été rembourées de lames de rasoir. Ils étaient habillés en *gentlemen* pur sang, et leurs bavardages essayaient d'avoir un accent anglais.

C'étaient Félicien Chapitaux, J. B. S. T. Sanguin, Arsène Bon de Montfermeil et le baron Prunot qui se donnaient l'honneur et le plaisir d'accompagner madame de Saint-Pharamond, la perle des lorettes du quartier Bréda.

Une lorette à hôtel, à chevaux, à blason, — une lorette aussi élevée au-dessus du commun des lorettes qu'un maréchal de France l'est au-dessus d'un caporal.

Une lorette, enfin, qui avait toujours dans sa manche un prince pour le moins, mais qui dérogeait volontiers les matins, aux heures du déshabillé, avec de simples Chapitaux.

Ce mot *lorette*, en 1833, n'était peut-être pas inventé, mais il allait l'être.

Félicien et ses illustres amis montaient d'assez beaux chevaux. Ils étaient écuyers médiocres, sauf le baron Prunot qui avait eu une jeunesse orageuse, et que la protection de son oncle, le vaillant duc de Pharsale, avait poussé

autrefois dans l'armée jusqu'au grade important de maréchal-des-logis de dragons. — Sa moustache datait de cette belliqueuse époque de sa vie.

Quant aux autres, ils allaient de leur mieux, mettant à profit les cachets du manége, et se donnant tous les airs évaporés qu'ils pouvaient.

La lorette distribuait à chacun d'eux avec une souveraine équité une part égale de mines et de sourires, et chacun d'eux, en revanche, épuisait pour elle sa réserve d'esprit et de galanterie.

Il se trouva que Félicien Chapitaux fut à court le premier. Si ce jeune gentilhomme avait pris la peine de réfléchir, il se fût convaincu aisément qu'étant fils d'une fraction d'agent de change et neveu du fameux et honorable chef de la maison Polype et Ce, la providence, à douze pour cent, du petit commerce de Paris, point n'était besoin pour lui d'avoir d'autres mérites quelconques. Mais nul n'est exempt de faiblesses. Félicien avait la prétention d'être remarqué pour son esprit et sa bonne grâce, comme le premier venu.

Cette fantaisie de l'héritier des Chapitaux amena un incident, vulgaire en apparence, — mais dont les suites devaient influer puissamment sur les destinées de nos principaux personnages.

Tant il est vrai que la créature la plus insignifiante a son rôle marqué dans le grand drame de la vie ! — L'existence de Rome, la ville éternelle, tint un jour à l'instinct d'une oie...

Félicien Chapitaux, n'ayant plus rien à dire, absolument rien, pas même des sottises, fit blanc de sa cravache et voulut folâtrer comme un charmant garçon qu'il croyait être. Son cheval était, il faut le croire, en un jour d'acariâtre humeur. Il partit de côté, faisant des sauts romantiques. Chapitaux eut peur. — Le cheval courut çà et là sous les arbres, dans un rayon d'une cinquantaine de pas. Gaston était là, tout près. Il tournait le dos. Le poitrail du cheval le heurta par derrière. Gaston fut renversé rudement et demeura évanoui sur le coup.

A quelques pas de là, le cheval revint au mors. Chapitaux regarda derrière lui et vit Gaston étendu sans mouvement.

— Ces diables de blouses, grommela-il en haussant les épaules, — se fourrent partout !...

Il rejoignit ses amis qui s'étaient arrêtés pour le regarder faire et la cavalcade reprit sa route, maugréant à l'envi contre les *blouses* impertinentes...

J. B. S. T. Sanguin, dont le père avait commencé par être colporteur, affirma que le *peuple* devenait intolérable.

Prunot, qui était né dans une échoppe, à l'époque où le duc de Pharsale n'était que caporal, tordit sa moustache et jura que toute cette *populace* lui échauffait violemment les oreilles.

Chapitaux était trop ému pour placer son mot.

Mais la charmante lorette, madame de Saint-Pharamond ferma le chapitre en disant qu'on ne savait plus où aller pour se garer de la *canaille*. — Elle était comtesse, mais fille unique d'un ramoneur savoyard et d'une marchande de pommes...

Gaston gisait, privé de sentiment, sur l'herbe.

La scène s'était passée à une quarantaine de pas de la grande route, au bord d'une des allées transversales qui se coupent au rond-point. — Il n'y avait personne aux alentours. — La scène n'avait eu pour témoins qu'une de ces pauvres femmes qui vendent des petits pains le long des avenues, et les maîtres d'une calèche couverte, passant au moment où Gaston était tombé.

La calèche s'arrêta. — On vit à la portière une douce et belle figure de femme, puis un visage d'homme aussi beau et presque aussi doux.

Deux mains gantées sortirent de la calèche, nouèrent la soie d'une bourse autour d'une carte de visite et firent signe à la pauvre femme d'approcher.

— Voici de quoi payer des secours, madame dit le jeune homme ; — nous ne pouvons nous arrêter ici... Donnez à ce malheureux les soins nécessaires, et dites-lui que s'il manquait de quelque chose, il pourrait venir chez moi... mon adresse est sur cette carte...

Le jeune homme regarda en arrière. Une autre voiture se montrait au bout de l'avenue. Il ferma la glace avec précipitation et la calèche repartit au galop.

Gaston reprit ses sens au bout de quelques minutes. Il n'avait guère été qu'étourdi du choc. — La bonne femme lui remit fidèlement la bourse et la carte.

L'œil encore tout troublé de Gaston n'eut pas plutôt rencontré les lettres gravées sur le brillant émail du carré de vélin qu'il se remit d'un bond sur ses pieds en criant :

— Où est-il ? où est-il ?...

— Son adresse est au bas, répondit la bonne femme.

Gaston se frotta les yeux et regarda une seconde fois.

— Ah !... fit-il avec un long soupir.

Et, jetant la bourse d'un geste violent aux pieds de la pauvre femme, il se prit à courir de toute sa force vers la place Louis XV.

La carte portait gravés, sous une couronne de marquis, ces noms ;

GASTON DE MAILLEPRÉ.

Au-dessous, l'adresse était écrite au crayon : *rue Royale Saint-Honoré*, 9.

CHAPITRE XI.

HABIT NOIR ET GANTS BLANCS.

Vers une heure, Gaston revint à l'hôtel de Maillepré. — Il traversa la cour précipitamment, sans jeter un regard vers la loge de Biot.

Ses cheveux étaient en désordre. Sa blouse et son pantalon avaient de larges taches de boue. Il semblait harassé de fatigue.

Jamais, d'ordinaire, Sainte et Gaston ne rentraient à l'hôtel avant cinq heures. Ils faisaient, chacun dans son atelier, ce que les ouvriers nomment deux tiers de journée, pour pouvoir assister au dîner de la vielle dame.

Aujourd'hui, Sainte était rentrée dès le matin : Gaston, à son tour, rentrait à une heure.

Et tous deux semblaient troublés comme on l'est au choc d'un malheur imprévu. Leur tristesse n'était point celle de chaque jour.

Depuis la veille, Biot avait vu bien des choses propres à exciter l'inquiétude de son dévouement. Il suivit Gaston d'un regard à la fois respectueux et paternel. Puis sa rude paupière se baissa et ses mains abandonnèrent le travail commencé.

Il demeura pensif durant quelques minutes. Lorsqu'il attaqua de nouveau les fils rétifs de sa trame métallique, sa grosse tête secoua lentement les mèches épaisses de sa chevelure. Un bruyant soupir souleva sa poitrine. — Il adressa un regard pieux à une image de la mère de Dieu collée à la muraille et murmura dévotement :

— Bonne sainte Vierge, veillez sur eux !

Une fois entré dans la chambre qui lui servait de retraite, Gaston arracha son bourgeron et le foula d'un pied haineux. — Son front était baigné de sueur. — Des paroles sans suite tombaient confusément de sa bouche.

Il passa rapidement un pantalon noir et l'habit qui lui servait aux dîners de famille. — Au moment de sortir, il se laissa tomber sur le pied de son lit et couvrit son visage de ses mains.

La porte de Sainte s'ouvrit tout doucement. Elle s'approcha sur la pointe des pieds et baisa le front humide de son frère à travers ses doigts écartés.

Il se redressa en sursaut.

Sainte était assise auprès de lui sur le lit et retenait ses larmes qui voulaient couler.

— Gaston !... mon frère !... dit-elle ; — je t'en prie... qu'as-tu ?... où vas tu ?...

Gaston balbutia et baissa la tête.

Sainte jeta ses deux bras autour de son cou en répétant :

— Je t'en prie !... je t'en prie !...

Elle souriait pour être exaucée.

Gaston la pressa contre son cœur en silence. Puis il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je te dirai tout, murmura-t-il ; — demain !

Il ne songea point à lui demander les motifs de sa présence à cette heure. Une seule pensée était en lui...

Sainte demeura seule.—Ses larmes contenues jaillirent. Elle rentra dans sa chambre et se mit à genoux devant son crucifix.

Dieu étend sa main pour recueillir le pleur de l'enfant, — cette perle embaumée qui descend de l'âme avec ses parfums purs de prière et d'amour...

Gaston dit à Biot en passant :

— Si je ne reviens pas à cinq heures, tu diras que tu sais où je suis.

— Ce sera un mensonge... murmura Biot qui rougit.

— C'est pour Sainte, ajouta Gaston.

— Pour mademoiselle Sainte... prononça tout bas le paysan ; — c'est bien... je mentirai.

Gaston était déjà dans la rue.

Il monta en fiacre à la station de la rue Culture-Sainte-Catherine, et cria au cocher.

— Rue Royale-Saint-Honoré, n° 9 !... au galop !...

Il faut avoir l'esprit bien troublé pour parler de galop à des chevaux de fiacre.

Gaston baissa les deux glaces. Son front brûlait. Il manquait d'air...

. . . .

L'atelier de gravure pour étoffes de messieurs Rohrbach et Malfus, situé rue du Pas-de-la-Mule, était en ce moment plein d'ouvriers.

C'est l'Alsace, comme on sait, qui est en possession de produire la majeure partie des artisans employés à l'impression des étoffes, depuis le dessinateur, qui vous battrait bel et bien, en allemand, si vous ne l'appeliez point un artiste, jusqu'à l'humble *picoteuse*, chargée d'enfoncer dans le bois ces épingles sans tête, dont la réunion et l'arrangement forment certaines parties du dessin.

L'Alsace a une belle voix, mais un accent effroyable. — Avant d'entrer dans cet atelier, où les fils de la *cholie Milusse* (Mulhouse), du *peau Sdrasburg* et de *Golmar* sont en majorité, nous prenons l'engagement de n'imiter qu'avec modération les inflexions germaniques de ces excellens Français.

Il y avait là, du reste, des gens de tous les pays.

C'était une immense pièce, affectant la forme d'un large corridor, et recevant le jour par une double rangée de fenêtres. — De chaque côté, contre les murailles, deux tables épaisses et tenant toute la longueur de la salle, étaient solidement scellées dans la maçonnerie du mur. Les croisées se trouvaient fort rapprochées, et devant chacune d'elles s'asseyait à cette table un ouvrier graveur en face de sa planche. Les outils occupaient les entre-deux des fenêtres.

Dans l'espace laissé libre au milieu de la pièce, d'autres ouvriers, penchés sur des bancs-à-tirer, laminaient du cuivre, à grand effort de tenailles.

Çà et là, se voyaient les réchauds où rougissaient les plaques d'acier fin que le poinçon devait percer de trèfles, d'amandes, d'olives, pour les transformer, après la trempe, en filières, et les baquets d'eau froide où se plongeait en frémissant le métal brûlant.

La besogne était en pleine activité. — C'était un concert irritant de conversations croisées, la plupart en allemand, de chants du Rhin, entrecoupés de longs silences pendant lesquels grinçaient odieusement le cuivre tiré, la pierre ponce et l'acier trempé des filières. Le dessus de ce bruyant ensemble se composait de mille petits coups de marteaux, secs, persistans, pointus, capables de mettre en fièvre le système nerveux le plus pacifique.

Tout le monde travaillait. Les uns attaquaient la planche elle-même avec le burin et la gouge, comme dans la gravure sur bois ordinaire ; les autres, courbant avec art de minces lamelles de cuivre, les forçaient à figurer le méandre des arabesques les plus compliquées et les enfonçaient ensuite dans le bois, ménageant ainsi d'un seul coup les saillies d'un dessin considérable ; d'autres enfin laminaient le cuivre, gravaient les poinçons d'acier, préparaient les planches ou *picotaient*.

Au fond de la pièce un escalier de communication conduisait aux bureaux de monsieur Malfus.

Auprès de la porte d'entrée, un petit bureau entouré d'un grillage, et où s'asseyaient tour à tour, suivant les besoins, monsieur Rohrbach, son payeur où le contre-maître, était vide en ce moment.

Une voix s'éleva sur le diapazon précis qu'il fallait pour se faire entendre parmi le tapage confus de l'atelier.

— Un pari ! dit cette voix, — que c'était le Pâlot !...

— Poiret !... nous aurons des raisons ensemble ! répondit Nazaire, dit Dragon, dont la bonne et gaie figure exprimait un commencement d'humeur.

— Des raisons avec moi ! s'écria Poiret ; — pour le Pâlot !... Mais qu'est-ce qu'il t'a donc fait, ce conscrit-là, pour que tu l'aimes mieux que tes vieux, Dragon ?

— Je ne sais pas, répliqua ce dernier ; — c'est plus fort que moi... Ça me fit comme ça en Alger avec le capitaine Romée, que je connus par un coup de sabre qu'il me donna, — du plat, s'entend, — pour m'empêcher de tuer un Kabyle qui criait grâce, — grâce en turc, s'entend. — Le coup était bon ; j'en porte encore la marque... Oh ! mais !... je me retournai pour casser la frimousse de celui qui me l'avait communiqué, ami ou ennemi... Ma foi, c'était une tête de si brave enfant !... Et puis j'avais tort... Un Kabyle à genoux, ce n'est pas un Anglais... Je mis ma main au shako et je dis : Merci, capitaine !...

— Il n'y avait pas de quoi ! interrompit Poiret.

Une demi-douzaine d'ouvriers faisaient trêve à leur bruyante besogne pour écouter.

— Toi, Poiret, reprit Dragon, — tu ne peux pas juger les choses du champ d'honneur, étant bourgeois et pékin... le capitaine se mit à rire et me tendit la main... Ah ! mais !... Ça me fit quelque chose là-dedans... Je me mis à l'aimer, ce diable-là qui se battait comme un acharné, mais qui choisissait les bons pour taper... si bien que, quand le capitaine donna sa démission, à cette fin de s'aligner avec le colonel qui lui avait fait du chagrin, je pris en grippe le militaire et je demandai mon congé.

— Et qu'est-ce qu'il lui avait fait son colonel ? demanda Cachard dit *Feignant*, l'une des bonnes têtes de l'atelier.

— Ceci et puis ça, mon bonhomme, repartit le discret Nazaire ; — un peu de l'un, un peu de l'autre.

— N'empêche ! dit Poiret ; — le Pâlot n'a pu te donner des coups de plat de sabre...

Dragon haussa les épaules avec supériorité.

— Le coup de plat n'est pas le motif de la chose entre le capitaine et moi, répondit-il ; — ça vient tout seul... Je ne sais pas, moi !... eh bien ! le Pâlot, c'est tout de même... Il me revient, quoi donc, cet enfant ! dès la première fois que je l'ai vu, je me suis dit c'est bon ! voilà ! ça me va !... Après, vous autres ?

Nazaire mit son burin sur sa table et son regard fit le tour de l'assistance, comme pour chercher un contradicteur autre que Poiret.

Mais la plupart l'aimaient et le craignaient à la fois. C'était le coq de l'atelier. Il ne rencontra que des sourires approbateurs.

Le plus doux de ces sourires s'épanouit sur la bouche d'un énorme Allemand, gras, dodu, rose, frais, l'air innocent et bête, qui répéta laborieusement :

— C'est pon ! foilà ! za me fa !... Trôle te messié Tracon !... Il a tuchurs le mot pour rire...

Cet Allemand avait une sorte de repoussoir sous sa grosse

fraîcheur. Ses yeux noirs regardaient quelquefois en dessous. On l'aurait vraiment pu prendre pour un tartufe de bêtise.

Il s'appelait Pierre Worms, dit *Poupard*.

Poiret pouvait être tué, mais non pas convaincu.

— N'empêche!... dit-il entre haut et bas ; — si le Pâlot venait... Mais où diable peut-il être, lui qui ne manque jamais!...

— Ça le regarde, répliqua sèchement Dragon.

— Ça le regarde... ça le regarde... grommela Poiret... N'empêche que c'est drôle!...

— Ui, dit Pierre Worms ; — che trufe aussi moi...

— Quoi ? s'écria Nazaire en se levant.

Il était ravi de trouver enfin à qui parler.

Mais le gros Allemand était un Alsacien prudent.

— Guoi? répéta-t-il ; — che trufe gue fus tites pien, monsieur Tracon...

Nazaire se rassit en grondant. — Poiret se mit à siffler.

— Un pari ! dit-il au bout de quelques minutes; — le père Potel est en retard... la paie ne se fera pas ce soir.

— Faudrait voir ça ! riposta *Feignant;* on me doit trois journées pleines... ricarac!... dix-huit francs... trente-six heures de volupté aux Amandiers!...

— Trois journées en quinze jours... Voilà un brave que ce *Feignant !*

— C'est ma mesure, mon petit!... Et si le vieux Potel ne me donne pas mes dix-huit francs, je manque un rendez-vous dans tout ce qu'il y a d'aimable et de premier choix.

— Un pari que tu le manques, dit l'intrépide Poiret.

Feignant le regarda en dessous et se pencha à l'oreille de son voisin.

— C'est avec son épouse, murmura-t-il ; — la Bébelle m'a fait l'œil l'autre jour que c'était à en frémir!...

Il s'interrompit et tendit le cou.

— Ça va, le pari, reprit-il ; — trente sous !

— Deux francs! surfit Poiret.

— Cinquante sous!

— La pièce!...

— La pièce!... ça va!... Touche.

Il tendit la main. Poiret frappa dedans. Au moment même où ces deux mains calleuses claquaient l'une contre l'autre, la porte s'ouvrit, et monsieur Potel, le payeur, entra.

Poiret fut consterné. — Le *Feignant* éclata de rire. Il avait entendu d'avance le pas lourd du vieux commis dans l'escalier.

— Cinq francs ! s'écria-t-il ; — ça fait vingt-trois que j'ai à caresser... c'est fameux!

Monsieur Potel alla droit à son petit bureau.

— Mes amis, dit-il ; — je suis très occupé... Je vais faire votre affaire tout de suite... J'ai mis l'argent dans ma boîte hier soir.

— C'est ça, monsieur Potel, répliqua *Feignant; —* pour ma part, je ne suis pas pressé, mais du moment que ça vous oblige...

— Efitemment! appuya Poupard.

On eût pu remarquer une certaine hésitation dans la voix de Pierre Worms, qui, depuis l'entrée de monsieur Potel, avait perdu quelque peu de ses fraîches couleurs.

Mais il lui en restait encore bien assez.

Les ouvriers quittèrent leurs tables et s'approchèrent du bureau. Monsieur Potel, l'œil sur son livre, mit la clef dans la serrure du tiroir où il déposait d'ordinaire pour quelques heures l'argent destiné à la paie.

— Nazaire, dit Dragon, dit-il en suivant ses comptes. — Treize journées entières... soixante et dix-huit francs... Voilà un digne garçon qui doit faire des économies.

— C'est comme moi, murmura *Feignant*.

— Voyez-vous, monsieur Potel, répondit Nazaire, — je vais avoir besoin d'argent... Quand on se marie!...

— A la bonne heure, mon ami, à la bonne heure!... J'aime à voir de bons vivans comme vous, pas bégueules, faisant le dimanche comme il faut... mais rien que le dimanche!... Quand ça se marie, au moins, ce n'est pas de la graine de misère qu'on sème... Faisons notre compte...

Monsieur Potel avait plongé la main dans son tiroir. — Sa voix mourut à son dernier mot ; son sourire se changea en une grimace de terreur.

— Eh bien ! dit *Feignant*, — y a-t-il un rat enragé dans votre caisse, monsieur Potel ?

Le payeur, au lieu de répondre, se leva. Il était pâle ; ses doigts tremblaient.

— Je suis un pauvre homme, dit-il ; — un père de famille... Si c'est une plaisanterie, faites-moi grâce!...

Il haletait et fut obligé de s'interrompre.

— Qu'y a-t-il?... se demandait-on autour de lui.

La portion silencieuse de l'atelier, qui se composait d'une douzaine d'Alsaciens, Fritz, Johannes, Nicolaus, Wilhem, manifesta son étonnement en coassant.

— Rendez-moi... reprit le vieillard ; — mes bons amis, ce serait pour moi la mendicité!... Rendez-moi mes deux mille francs !

— Un vol! s'écria Dragon qui devint aussi pâle que le pauvre payeur lui-même.

Par un mouvement plus rapide que l'éclair, chacun des assistans avait interrogé de l'œil son voisin. Nulle physionomie ne broncha devant cet examen, si ce n'est peut-être celle de Cachard, dit *Feignant*. Sa renommée équivoque pesait sur lui en ce moment. Tout innocent qu'il était, il avait la conscience d'avoir plus que tout autre mérité les soupçons.

Pierre Worms, au contraire, présentait aux regards sa large face grave et rose sur laquelle se peignait la candeur la plus exemplaire.

— In foi! répéta-t-il en joignant les mains; — Té mille francs!... A ce pon monsieur Bodel!...

Nazaire sortit des rangs et se posa devant la porte.

— Pas de bruit, dit-il tout bas; — ça me fait l'effet qu'il y a ici présent un gibier de guillotine... Nous allons faire l'appel des poches.

— Bonne idée ! s'écria Poiret qui, pour la première fois de sa vie, se trouva un moment d'accord avec son camarade ; — en avant les poches.

— En avant les poches ! répéta le *Feignant* avec empressement.

Les grosses joues de l'Alsacien eurent comme un tressaillement.

— Ce serait pon, dit-il, — si nous étions tous ici...

— Qui manque ? demanda Dragon.

— Le Bâlot, monsieur Tracon, répondit Poupard, — qui va au crand Obéra, comme tit monsieur Boiret, en hapit noir et cants planes...

— C'est pourtant vrai!... murmura Poiret, qui sembla lui-même effrayé de la conséquence inévitable de sa découverte ; — le Pâlot n'est pas ici !

Poiret, bien entendu, avait raconté au long ses impressions de la veille.

Il y eut un murmure sourd dans le groupe des ouvriers.

— On ne va pas à l'Opéra, aux premières, disait-on, — avec une mignonne en robe de soie, quand on n'a que quatre francs par jour ; car le Pâlot ne fait que deux tiers de journée...

— Bas tafantache!... dit Poupard avec une mine triomphante.

— C'est vrai... grommela Poiret.

— C'est faux ! s'écria Nazaire d'une voix tonnante ; — je réponds du Pâlot, moi, moi, entendez-vous?... L'avez-vous jamais rencontré par les rues autrement qu'en blouse?.... Il n'est pas si faraud que toi qui parles, Poiret, — ni que Cachard, — ni que moi... C'est un brave enfant, un bon ouvrier... Poiret vous a conté des balivernes comme un étourneau qu'il est, et je parie que le Pâlot n'a jamais eu d'habit noir sur les épaules, ni de gants blancs aux mains...

La porte de l'atelier s'ouvrit. Gaston entra brusquement.

— Le voilà ! crièrent dix voix à la fois.

— En hapit noir et cants planes!... ajouta l'Alsacien.

— Et saoul comme trente mille hommes! poursuivit *Feignant* : — il ne tient pas sur ses jambes!...

Nazaire demeura la bouche ouverte devant Gaston, comme s'il eût voulu douter de la réalité de cette apparition.

Un nuage passa sur la vive et franche expression de son regard. — Puis il baissa la tête en murmurant avec une sorte de découragement : — Poiret avait raison... c'était lui !

CHAPITRE XII.

LA LETTRE.

Gaston, suivant un élan pris au dehors, avait fait trois ou quatre pas à l'intérieur de l'atelier. — Ses camarades s'étaient reculés de lui avec mépris et défiance.

Le vieux Potel le regardait avidement, croyant voir en lui l'homme qui avait dérobé ses pauvres économies.

Les gens dont malheureusement le cabaret est l'unique plaisir voient partout l'ivresse. L'émotion du visage, le désordre des vêtemens, une démarche mal assurée, tout cela n'a pour eux, au premier regard, qu'une signification : l'ivresse.

Et vraiment, c'est merveille et pudeur d'entendre, lorsqu'un homme tombe d'inanition ou d'épilepsie sur le trottoir, la moitié de ceux qui l'entourent répéter, au lieu de le secourir :

— Si l'on peut se mettre dans des états pareils !...

Mais ici tout le monde aurait pu s'y tromper. Gaston avait réellement l'air de sortir d'une orgie. — Son front, si pâle d'ordinaire, était rouge par taches. Ses cheveux se collaient à ses tempes ruisselantes. L'un de ses gants blancs, déchiré dans toute la longueur de sa main, laissait voir les veines gonflées de ses doigts qui tremblaient.

— A preuve !... dit Poiret qui ne put s'empêcher d'envoyer à Nazaire un regard de triomphe ; — à preuve que les étourneaux ne sont pas dans ma chemise, mon fils.

— Le fait est, ajouta Cachard, — que le Pâlot est ficelé un peu.

Fritz, Johannes, Nicolaus, et, en général, tout le troupeau des Alsaciens, baragouinèrent quelque chose d'analogue.

Ce fut alors seulement que Gaston jeta les yeux sur son costume. — Il rougit vivement et s'appuya au coin d'un banc à tirer, pour ne pas tomber. Sa tête tournait.

— Maintenant, nous voilà au complet, dit *Feignant* ; — on peut exhiber ses doublures...

— Ui, répliqua le gros Worms, — mais le Bâlot a pien eu le temps de tider les siennes...

— C'est égal, mon gros, c'est égal ! s'écria *Feignant* ;— il faut nous lâcher ce plaisir-là !... Je commence.

Cachard s'exécuta vivement. — D'autres l'imitèrent. — Nazaire ne soufflait plus mot ; il était au dernier rang du groupe, silencieux et comme atterré.

La fouille se poursuivait. — Le bon gros Pierre Worms ne se pressait point d'*exhiber ses doublures*. Il se tenait obstinément auprès de Gaston assis et paraissait pris à son endroit d'une subite et inexplicable sympathie.

Gaston regardait tout autour de lui sans comprendre ; il cherchait de l'œil Nazaire et ne le découvrait point.

Nazaire se tenait toujours debout et à l'écart.

Monsieur Potel, le payeur, avait mis ses rondes lunettes sur son nez pâli. A chaque poche qui se retournait en vain, il poussait un long soupir de détresse et répétait :

— Je suis père de famille... C'est le pain de mes pauvres enfans...

L'œuvre d'investigation avançait cependant, et rien ne se trouvait. Le tour de Worms et de Gaston allait venir.

Le bon Alsacien semblait avoir de la peine à garder son candide sourire...

En ce moment Gaston aperçut Nazaire qui semblait se cacher de lui.

Il fit un effort et s'avança lentement jusqu'à lui sans remarquer son air froid et gêné.

— Je voudrais te parler, Dragon, dit-il.

— Ça ne se peut pas pour le moment, répondit Nazaire.

Gaston lui prit la main et poursuivit à voix basse :

— Je n'ai point d'autre ami que toi, et j'ai besoin d'un ami... Viens.

Nazaire laissa tomber ses yeux détournés jusque alors à dessein sur la figure douce et souffrante de son jeune camarade. Ses idées parurent prendre tout à coup une autre direction.

— Tu as raison, Pâlot, dit-il ; — je suis ton ami... Viens !

Il l'entraîna à travers la foule étonnée et le poussa dehors.

— Où vas-tu donc, Dragon ? cria Poiret.

— Ça n'est pas de jeu ! dit Feignant.

— Messié Tracon ! insinua Poupart, qui sembla reprendre sa sérénité, — ça n'est pas chiste, que tiaple !...

Nazaire, sans écouter ces clameurs, poussa Gaston dehors, puis il revint seul un instant et dit :

— Je me charge de lui, les enfans : c'est moi qui vais tirer ça au clair.

. . . .

. . . .

. . . .

Il était quatre heures du matin. La vieille duchesse de Maillepré sommeillait derrière les rideaux fermés de son alcôve.

Berthe, blanche et froide, penchait son visage de marbre sur son métier à tapisserie, et travaillait, exténuée, aux lueurs mourantes d'une lampe près de s'éteindre.

Dans la pièce voisine, Sainte, sans lumière, avait ses pieds nus sur le carreau glacé. Elle se tenait debout, contre la porte de la chambre de son frère. — Elle écoutait.

Durant toute la nuit, il y avait eu de la lumière dans la pièce habitée par Gaston. — Il était rentré la veille au soir fort tard et n'était point venu prendre le baiser de chaque jour au front de sa sœur.

Jusqu'à plus de minuit, Sainte l'avait entendu se promener à grands pas dans sa chambre. — Puis elle avait cru saisir des soupirs étouffés, des sanglots, et le grincement d'une plume courant convulsivement sur le papier.

La pauvre enfant tâchait de pleurer tout bas...

Le bruit avait cessé. — Les planches mal jointes du grabat de Gaston avaient gémi sous le poids de son corps.

Sainte écoutait toujours, néanmoins, les pieds sur la pierre, l'oreille collée aux fentes de la porte, parce que bien souvent, après ces veilles agitées, Gaston, suffoqué par la fièvre, râlait en son sommeil, qui était presque une agonie. — Sainte l'éveillait alors, et Gaston se calmait aux douces paroles de l'ange assis à son chevet.

Une nuit de tourmente suivait ce beau jour, où l'automne avait pris au printemps un de ses sourires. Le vent soufflait et gémissait, secouant les vieilles fenêtres de l'hôtel. Sainte, étourdie par ce bruit, qui augmentait sans cesse, croyait à chaque instant ouïr des plaintes de l'autre côté de la porte.

Elle céda enfin à l'inquiétude qui la poignait. La clef tourna dans la serrure, et la jeune fille, ouvrant tout doucement, se glissa dans la chambre de son frère.

Sur l'appui de la croisée, qui remplissait pour Gaston l'office de table, en l'absence de tous meubles, il y avait une bougie encore allumée et des papiers épars.

La bougie envoyait ses faibles lueurs jusqu'au visage de Gaston, qui dormait tout habillé sur son lit. — Les traits du jeune homme, animés par la fièvre, semblaient sourire, bien qu'une trace humide, larme à peine séchée, restât sous sa paupière.

Gaston dormait profondément, et son sommeil était tranquille. Peut-être un rêve heureux étendait ses riantes chimères autour de son esprit lassé.

Sainte s'était approchée. Elle retenait son souffle pour ne point l'éveiller, et le contemplait avec une joie attendrie. — Il reposait ; il ne souffrait plus : Sainte remercia Dieu.

Elle retourna vers la fenêtre afin de souffler la bougie.

Comme elle arrondissait ses jolies lèvres, son regard tomba sur l'enveloppe d'une lettre dont le coin sortait de dessous les papiers en désordre. — Sur le coin d'enveloppe il y avait son nom : Sainte.

Elle poussa les papiers. L'enveloppe apparut entière et découvrit ces lignes :

« Pour remettre à mademoiselle Sainte de Naye, ma sœur. »

Sainte chancela. Une terreur vague, mais navrante, vint lui serrer le cœur. Que craignait-elle ? Elle ne savait ; — mais elle sentait un malheur. Depuis la veille il y avait autour d'elle comme un vent d'effroi et de douleur. Cette lettre allait lui apprendre...

Elle recula. — Ses mains se cachèrent derrière ses reins...

Elle demeurait à deux pas de la lettre, le col en avant, l'œil dilaté, le pied prêt à fuir... Elle avait peur...

Elle avait désir, car cette lettre était de Gaston. C'était la confidence attendue. C'était l'âme de Gaston, où Sainte ne pouvait plus lire, et qui pour elle allait s'ouvrir de nouveau...

Sainte regarda du côté du lit. Gaston souriait, calme et beau dans son repos. Elle fit un pas en avant et toucha la lettre, qu'elle laissa retomber. En tombant, la lettre se retourna : elle n'était point cachetée.

Sainte la prit une seconde fois, la quitta, sollicitée par un remords vague, puis la reprit encore.

Cette fois elle la cacha comme une proie dans son sein et s'enfuit.

Elle referma la porte, posa la bougie sur sa table à ouvrage et s'assit, oublieuse du froid qui faisait trembler son corps charmant, dont un peignoir de percale trahissait les virginales beautés.

La lettre sauta hors de son enveloppe.

Sainte parcourut les premières lignes, et des larmes tombèrent sur le papier.

Bientôt ses yeux, chargés de pleurs brûlans, ne virent plus.

Elle se pencha, défaillante, et mit son front alourdi entre ses mains.

Son désespoir était muet, sans plaintes ni prières.

Voici ce qu'elle avait lu sur un papier humide encore et où d'autres larmes, tombées avant les siennes, n'avaient point eu le temps de sécher :

« Ma sœur, Dieu t'avait confiée à ma garde. Tu n'avais que moi pour te protéger et pour t'aimer. Pardonne-moi, je t'en supplie. Ne m'accuse pas quand tu seras seule, pauvre ange, à supporter le fardeau de souffrance que nous partagions tous deux...

» Pardonne-moi, ma sœur... Ces quelques jours que Dieu me laissait vivre t'appartenaient. C'est bien vrai ! Je suis coupable et lâche de t'abandonner ainsi avant l'heure, mais quelque chose de plus fort que moi-même m'a poussé. Pour la première fois depuis que j'existe, j'ai mis de côté la pensée. Je me suis souvenu seulement de ce sang illustre dont les dernières gouttes sont dans mes veines. Une voix impérieuse a empli mes oreilles au nom de Maillepré... Le nom de notre père, ma sœur !...

» Oh ! je devais résister ! Le ciel a courbé si bas notre race, que chez nous l'orgueil est folie. Qu'importait à Gaston l'ouvrier le vol d'un nom qui n'était plus le sien ?...

» Ma sœur !... oh ! ma sœur chérie ! le courage de nos pères est en moi. Quelque fibre inconnue tressaille au fond de mon cœur en songeant à l'épée que ma main va soulever pour la première fois... Et pourtant voici que mes yeux sont inondés de larmes ! — C'est que je t'aimais, Sainte, ma pauvre enfant, comme notre père t'aimait, comme notre mère t'adorait... Jamais femme ici-bas n'aurait eu mon amour. Mes jours, qu'avait comptés la maladie, étaient à toi, tout à toi !

» La main de Dieu seul devait nous séparer... Je le sais... je le sais !... Mais je vais jouer demain cette pauvre vie qui est à toi, ma sœur !... Je vais te prendre ta dernière joie... Si tu lis jamais cette lettre, c'est que... c'est que nous ne nous verrons plus, Sainte...

» Ecoute... Il ne faut pas pleurer... Dieu est bon ; il nous réunira... Nous serons heureux... bien heureux !

» Mais tu vas rester seule !... Hélas ! pauvre enfant, tu n'auras plus à qui sourire... Dans quel sein mettras-tu tes larmes ?

» Mon Dieu ! faites que je vive ! laissez-moi l'aimer quelques jours encore ! Vous lui avez pris sa mère, mon Dieu ! ayez pitié !...

» Ma sœur, ma sœur aimée, tu le vois, je demande la vie... Ne m'accuse pas quand je ne serai plus... J'aurais voulu rester près de toi toujours...

» L'homme qui te remettra cette lettre te dira où est ma tombe... Tu viendras quelquefois... j'entendrai ta voix, va ! et que ta voix me sera douce !...

» Il me faut garder de la force pour demain... et cet adieu me tue... Si je vis, tu ne sauras rien... Les beaux rêves de ton sommeil d'enfant n'auront point été troublés un seul instant... Si je meurs...

» Adieu, ma sœur, toi qui mettais tant de bonheur dans notre tristesse ! Adieu, Sainte, ma pure joie ! mon amour ! Adieu ! Pardonne-moi !... »

Sainte demeura longtemps comme anéantie.

Elle n'avait pas tout lu.

Quand la vie lui revint, elle prit de nouveau la lettre et tâcha de l'achever.

C'était pitié de voir la malheureuse enfant étancher ses larmes, qui l'aveuglaient, pour lire encore et sangloter et se mourir sous l'étreinte d'un accablant désespoir.

Elle comprenait. Sa tendresse aux abois devinait le mot qui n'était point dans la lettre.

Il s'agissait d'un duel, elle le savait.

Jusqu'au jour, elle se débattit, folle d'angoisse et de douleur. — Tantôt elle s'agenouillait pour prier, et demeurait muette devant l'image sainte à laquelle s'adressait chaque jour sa pieuse oraison, tantôt elle s'élançait pour éveiller son frère, le supplier, le convaincre...

Mais elle connaissait Gaston et savait que son caractère si doux, si aimant, comportait une fermeté inébranlable.

Le jour la surprit, affaissée sur le carreau de sa chambre, prostrée, vaincue par le découragement.

On eût dit qu'elle n'avait plus de pensée...

Peu à peu cependant ses beaux yeux bleus s'éclairèrent. Une lueur d'espoir brilla dans l'azur limpide de sa prunelle. Ses mains se joignirent et se levèrent suppliantes vers le crucifix.

Elle se remit lentement sur ses pieds. Son front méditait ; l'hésitation se peignait dans chacun de ses mouvemens...

Au bout de quelques minutes, sa jolie tête se redressa, en un geste plein de hardiesse, pour retomber bientôt sur son sein, confuse et la rougeur aux joues...

Elle chaussa un de ses brodequins, — puis l'autre.

Une demi-heure après, — Gaston dormait encore, — Sainte descendit dans la cour et demanda le cordon que Biot, à demi éveillé, tira par habitude et sans savoir.

Sainte s'élança au dehors. — Les rues étaient désertes. — La jeune fille allait rapide et légère. Le vent, qui soufflait avec violence, faisait voltiger sa mante et le voile noir qu'elle avait attaché à son chapeau.

En quelques minutes, elle avait atteint la rue Saint-Louis et soulevait le marteau de son ancien atelier, au n° 20.

— Qui demandez-vous ? dit le concierge.

— Monsieur Romée, répliqua Sainte...

DEUXIÈME PARTIE.

LE MARQUIS SAUVAGE.

CHAPITRE PREMIER.

BONNE DAME.

Que de prologues romanesques dans la vie commune et combien peu de dénoûmens! Nous mettons tous en action chaque heure de chaque jour le proverbe éternel : L'homme propose et Dieu dispose.

Aux premières pages de ce livre nous avons vu cinq hommes réunis pour signer un pacte qui devait enchaîner pour eux la fortune. Ils devaient exploiter ce sillon banal, l'amour, qui est, en notre siècle marchand, une valeur matériellement escomptable.

Car, don Juan, de nos jours, n'est plus cette âme immense dont le blasphème étonne, dont les témérités sublimes excitent autant l'admiration que l'horreur. — Don Juan, chez nous, aime pour parvenir. Chacun de ses soupirs pèse tant de billets de banque ou tant de gros sous, suivant sa position sociale. Il séduit avec méthode, avec art, comme d'autres manient le *monseigneur* et la pince du casseur de serrures. — C'est un filou, que notre don Juan, un maraud, un misérable capable de briser un cœur pour une augmentation d'appointemens, capable d'adorer à genoux une idole de soixante ans, si elle est dorée, — capable de vendre sa femme pour une médaille de bronze à l'exposition des produits de l'industrie nationale...

Parmi nos cinq associés une femme vint qui s'empara des bénéfices du pacte.

Puis sept années se passent. Le pacte n'a produit que de bien faibles résultats. Voici Roby dont la bourse est aussi plate qu'autrefois. Denisart, malgré son *idée*, en est réduit à fonder un journal avec des capitaux absens, un journal d'avenir pourtant, intitulé le *Prolétaire*, feuille politique, morale, littéraire, commerciale, industrielle, agricole, religieuse, philosophique, instructive, divertissante et universelle, à dix sous par semaine, rédigée par une société d'artistes et de savans, non pairs de France.

Les trois autres sont parvenus, mais dans des proportions modestes. Durandin a une étude d'avoué ; Josépin est docteur d'étage moyen : vingt à trente mille francs de recette ; — enfin du Chesnel est toujours secrétaire d'ambassade.

Ainsi va le monde. Ces fiévreux efforts des gens qui s'agitent autour de nous, mettant de côté, *pour arriver*, toute pudeur, ont-ils un autre résultat en thèse générale?

Quelques-uns arrivent, mais c'est l'exception. Et la raison en est bien simple : il n'y a dans notre belle France qu'un certain nombre de positions à prendre.

Boire toute honte ne suffit pas, quoi qu'on en dise, pour parvenir. Il faut avec cela du bonheur.

Que de braves gens ont bonne volonté de vendre leur âme à Satan et ne peuvent! Satan sait compter aussi bien qu'un courtier d'élections...

Et, voulez-vous savoir? Les trois quarts de ceux qui crient à la vénalité sont des envieux!...

Au reste, Durandin, Josépin, du Chesnel n'étaient point parvenus par eux-mêmes. Une main que nous devons croire puissante les avait poussés tous les trois en échange de services rendus.

A la rigueur, chacun d'eux pouvait dire qu'il s'était fait une échelle de femmes, mais un bras fort avait soutenu ce frêle marchepied, qui culbute si souvent et duquel on tombe toujours dans la fange.

Soyons sérieux une fois et tranchons le mot : on n'arrive plus par les femmes. Le moment approche où l'on n'arrivera même plus par sa femme. C'est usé jusqu'à la corde. — En tombant si bas, don Juan s'est crotté. On n'en veut plus ; la croix d'honneur est sa suprême aubaine. Quelques années encore et il cherchera une place de chasseur...

Ecoutez bien ceci, jeunes Français que la seule largeur d'un comptoir sépare des marquises et des *banquières*, vous qui portez des gants paille le dimanche, et qui, tous les jours de la semaine, pouvez essayer des cachemires sur de nobles épaules. Plus d'une fois, nous en sommes certain, l'ambition entra dans votre cœur. Vous avez de longs cheveux bien pommadés, des chemises à jabots, des bottes vernies, et vous savez sauter la polka, cette danse qui, née dans un palais, agonise à la Chaumière ; vous êtes beaux, propres, bien couverts ; vous avez de l'esprit, comme tout fils de la maligne nation qui créa le vaudeville : évidemment vous devez maudire le sort qui vous mit l'aune en main ou la plume à l'oreille. — Imprudens ! vous rêvez peut-être un équipage, un château, un roman.

Une femme?

Mais les femmes sont auteurs, messieurs, et journalistes, et diplomates, et colonels : qu'ont-elles à faire de vous, s'il vous plaît ?

Ouvrez les yeux. Don Juan mâle s'éteint. Voici venir don Juan femelle...

Dona Juana, si mieux vous aimez, la femme conquérante qui va remuer notre monde d'un coup de son éventail !

Jeunes gens, croyez-nous, cherchez ailleurs ; songez au solide : la boutique mène à tout, et votre aune est la baguette des fées. — Quant au métier d'homme ravissant, il est perdu, nous vous l'affirmons sur l'honneur. Ces dames n'ont plus besoin que d'un bottier et d'un libraire . . .

. . . .

. . . .

C'était le soir de ce jour où le cheval du brillant Félicien Chapitaux avait renversé Gaston dans les Champs-Elysées.

Il y avait raout à l'hôtel de Pontlevau, salon mixte, maison neutre, située sur les confins du faubourg Saint-Honoré, mais regardant à travers la place de la Concorde les derniers hôtels du faubourg Saint-Germain.

L'excellent caractère de madame de Pontlevau et son apparentage, partagé entre les deux camps, réunissaient dans ses salons des gens qui ne se rencontraient point ailleurs, des fidèles et des ralliés.

Elle avait donné sa fille aînée à monsieur de Varannes, enthousiaste serviteur de la branche aînée des Bourbons, et sa fille cadette avait épousé monsieur de Baulnes, auditeur au conseil d'Etat.

La bonne dame adorait le duc de Bordeaux, mais elle chérissait le duc d'Orléans. Elle pleurait volontiers au souvenir de MADEMOISELLE et de sa mère, mais les princesses, filles de Louis-Philippe, avaient son amour. Tout cela du meilleur cœur du monde et sans autre intérêt que de s'amuser le plus possible.

Elle était née en 1785, mais sa tête avait seize ans.

C'était une femme froide, qui se passionnait pour chacun à la surface. Elle avait beaucoup d'empressement serviable et peu d'obligeance réelle. Protéger lui était un bonheur ; sa protection, divisée à l'infini, ne profitait à personne. Il n'y avait pas dans toute sa nature un atome de méchanceté ; en revanche, vous n'y eussiez point trouvé une parcelle de bonté véritable.

C'était quelque chose de nul et de négatif, une créature dépourvue d'angles, et taillée pour passer parmi le monde en n'attachant personne, mais aussi en ne choquant jamais âme qui vive.

Son esprit était de cette espèce volatile et impondérable qui glisse devant l'intelligence comme un feu follet devant

l'œil. Quand elle se taisait, on cherchait ce quelque chose de très joli qu'elle avait dit. On ne trouvait point ; sa parole passait sans laisser de trace.

On était assez longtemps néanmoins à s'apercevoir qu'elle ne pensait point.

C'était une causeuse aimable. Il n'y avait là-dessus qu'une voix.

Elle avait dû être très jolie. Sa physionomie souriait encore très finement, mais toujours.

Vous eussiez fait tout Paris, les départemens et l'étranger sans trouver une mère plus aimante. On était presque attendri, rien qu'à l'entendre parler de ses filles. Ce qui n'empêchait point Marie, —madame la vicomtesse de Varannes, — d'avoir passé sa jeunesse au couvent, et Diane, — madame de Baulnes,—d'avoir pris, loin de sa mère, une éducation bizarre et malheureuse.

Sachant tout cela, vous n'auriez point pu, nonobstant, vous défendre de l'aimer.

C'est le dernier trait.

Il y avait de l'inquiétude et de la tristesse sur le charmant visage de madame de Varannes, assise aux côtés de sa mère. Elle avait l'air fatigué. Son regard distrait errait parmi la foule et ne s'animait parfois que quand la voix d'un laquais s'élevait pour jeter un nom dans la salle.

Aux premiers sons de cette voix, l'œil de la vicomtesse avait une lueur fugitive. Puis, le nom prononcé, sa prunelle se voilait de nouveau.

Sa sœur Diane faisait cercle non loin de là. Elle était fort belle ce soir et portait pour la première fois l'une des parures de sa corbeille de mariage. Silencieuse, immobile sans trop de raideur, elle ne prenait part à la conversation que par des sourires, distribués comme au hasard.

Les habiles prétendent ne se tromper jamais et distinguer au premier regard une jeune fille d'une jeune femme.

Les habiles l'eussent appelée mademoiselle...

La réunion était nombreuse et ne manquait point de gaîté. Madame de Pontlevau possédait sur le bout du doigt les formules délicates du manuel inédit des maîtresses de maison qui reçoivent. C'était l'étude de sa vie entière. Elle en eût remontré aux plus expertes et gouvernait admirablement la foule hybride, formée de deux élémens rivaux qui consentaient à se mêler dans ses salons.

Ses deux gendres d'ailleurs étaient les lieutenans qu'il fallait pour emporter cette position difficile. Le vicomte avait des opinions qui expliquaient la présence du contingent légitimiste ; monsieur de Baulnes avait une position qui excusait l'admission des ralliés.

Il y avait du reste une loi tacite, mais scrupuleusement exécutée. C'était un terrain sûr : toute propagande en était sévèrement exclue. Il n'y avait pas d'exemple qu'une conversion s'y fût opérée.

Nous employons ici le mot conversion dans son vrai sens latin et mondain, qui exprime l'action des vents politiques sur les girouettes humaines.

Messieurs de Varannes et de Baulnes étaient deux hommes d'apparence particulièrement distinguée. Le premier arrivait à l'âge mur, l'autre semblait très jeune encore. — Tous les deux, en ce moment, paraissaient préoccupés d'idées tristes auxquelles ne pouvaient faire diversion entièrement la tâche laborieuse imposée à leur courtoisie. Ils étaient aimables, empressés, souriant, mais quelque inquiétude mystérieuse les ramenait toujours vers la partie du salon où se trouvaient leur femmes.

Le vicomte méprisait souverainement la jalousie : il était très jaloux ; sa position tournait au martyre.

Monsieur de Baulnes était amoureux. Il avait trouvé une barrière dressée au seuil nuptial et, au delà, non point une pudeur soumise, mais une savante résistance : non point une enfant timide, mais une amazone ceinte pour la lutte et toute cuirassée de sophismes gelés, — une de ces froides statues que les empereurs moscovites font tailler, dit-on, dans des blocs de glace. Une terreur sourde lui serrait le cœur. N'ayant point la clef de cette étrange énigme, il craignait tout, doutait de tout, et fatiguait son intelligence à chercher autre chose que de la honte sous le mensonge de son titre d'époux...

Monsieur de Varannes épiait sa femme ; monsieur de Baulnes observait la sienne.

La vicomtesse souffrait de l'attention de son mari, parce que, vaguement, elle se sentait coupable, sinon de fait, au moins dans le secret de son cœur. Diane, froide, impassible, souriante, n'avait nul souci des tourmens qu'elle causait. Son âme, faussée, ne sentait point et se reposait dans la conscience d'avoir gardé le précepte de son extravagant fanatisme.

Il était près de minuit.

Un cordon étincelant de femmes courait autour des salons. Entre ces deux rangs immobiles, d'autres femmes passaient, penchées au bras de leurs cavaliers. — L'atmosphère échauffée avait une odorante épaisseur. La promenade nonchalante et balancée semblait une guirlande sans fin, dont la courbe lentement mobile se brisait parfois un instant pour renouer bientôt sa chaîne ondulante. — C'étaient partout des fleurs aux nuances pâles, parmi la soie lustrée des chevelures, des rivières radieuses éclipsant avec orgueil la blancheur sans reflets des parures de perles, — des panaches mignons, de fiers diadèmes, des sourires malins ou tendres derrière la dentelle d'ivoire des éventails.

On n'annonçait plus. — Du Chesnel venait d'entrer avec le docteur Josépin, médecin de la maison.

Josépin avait enduit sa longue personne d'une couche de gourme gauche, afin d'avoir bon ton.

Du Chesnel, au contraire, était parfaitement à l'unisson de ce monde élégant et frivole. C'était un garçon de mérite qui savait graduer ses allures et traversait un salon d'aussi bon air qu'un estaminet.

Lorsqu'il salua madame de Pontlevau, elle lui dit obligeamment :

— Seul encore, monsieur !... Madame la vicomtesse nous tiendra donc éternellement rigueur ?...

Du Chesnel noua une excuse telle quelle à un compliment ayant cours et laissa la place au blond docteur qui salua, remonta ses lunettes d'or, sourit, rougit, balbutia, se releva et toussa.

Madame de Pontlevau parut ravie de tout cela.

Du Chesnel fit un tour de salons. — Au point de départ, il retrouva Josépin qui s'empara de lui.

— Ah çà ! dit-il, — au fait, mon cher, madame de Pontlevau a raison.

— En quoi ? demanda du Chesnel.

— Pour ta femme, répliqua Josépin. — Je ne conçois rien à cela... Es-tu jaloux ?

Du Chesnel haussa les épaules et regarda autour de lui avant de répondre.

— La duchesse, docteur, la duchesse !... dit-il ensuite ; — la duchesse est Elisabeth ; je suis Leicester ; ma femme est Amy Robsart...

— Comprends pas du tout, dit Josépin.

— Tu n'as donc pas lu Walter-Scott ?...

— J'ai toujours eu l'intention de le lire.

— Alors, il faut t'expliquer... Elisabeth était reine et d'un certain âge ; Leicester était ambitieux ; Amy Robsart était jolie...

— Ah ! diable !...

— Oui... jolie comme Charlotte, qui est la plus charmante créature...

— A la bonne heure !... interrompit Josépin ; — de sorte que tu te trouves avoir fait une sottise ?

— Ni plus ni moins... Une spéculation malheureuse.

— Une école...

— J'ai cru bien faire... La chose a mal tourné... La duchesse a jeté les hauts cris, comme si la pauvre place que son pauvre crédit m'a donnée valait la peine... C'est pitoyable !... D'un autre côté, Charlotte, que j'avais prise sur sa mine éveillée, n'a pas tenu ce que sa mine promettait... C'est un dragon de vertu !

— J'ai lu *Gil-Blas*, murmura Josépin.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— C'est que nous parlions tout à l'heure de Walter-Scott.. Nous sommes à la littérature... et je me souviens de l'honnête comédien Melchior Zapata...

Du Chesnel rougit légèrement et regarda autour de lui. — Quand il vit que personne ne songeait à épier leur entretien, il se prit à rire et toucha l'épaule du docteur.

— Josépin, dit-il,—tu as mis le doigt sur la plaie... Mais ce n'est pas tout... Elle est adorablement jolie.

— Malheureux !... gronda Josépin.

— Hélas ! oui... Leicester était amoureux !

— Il dut rester secrétaire d'ambassade, dit le docteur.

— Il était ministre... ou quelque chose d'approchant... il fut destitué !

Josépin se gratta l'oreille avec gravité comme s'il eût ruminé une ordonnance.

— Mon cher garçon, reprit-il, — ce roman doit être curieux... Mais puisque tu l'as lu, tu es doublement coupable....

Il se fit un mouvement du côté de la porte d'entré, et parmi les mille conversations entamées un nom passa répété avec un intérêt visible par toutes les bouches féminines.

C'était le jeune Gaston de Maillepré, — le marquis Sauvage, — qui venait d'être introduit.

Bien des jolies têtes se tournèrent vers la porte. Bien des oreilles devinrent distraites. Bien des beaux yeux, dont la flamme commençait à s'éteindre sous la pression lourde de l'ennui, se rallumèrent, aiguisant d'instinct la pointe sournoise de leur arme coquette.

Le marquis Gaston était le plus riche, le plus beau, le plus original. — Tout jeune, il avait une histoire qui était un roman.

Il avait une vie moitié connue, moitié mystérieuse. — On savait de lui quelques amours choisis, menés d'une façon ravissante, et quelques duels hors frontières, où il avait tué çà et là un comte Orloff, un lord Effingham, un major Anspach, un cavalier Barberini et même un prince polonais dont le nom nous fait défaut; en un mot, tous ceux qu'il est d'usage de tuer.—Mais nous disons tué délicieusement, avec charme, de manière à faire des jaloux...

On l'adorait. Il y avait de quoi.

Une toute petite scène muette accompagna son entrée. Madame de Varannes, qui était très pâle, rougit et baissa les yeux comme malgré elle en le voyant s'avancer. Son mari l'épiait attentivement. Sa sœur Diane, au même instant, leva sur elle un regard si âprement curieux et perçant, qu'on aurait pu le prendre pour un regard de haine jalouse. — Monsieur de Baulnes observait Diane...

Il vit ce regard. Son sourcil se fronça; son œil se fixa sombre et inquiet sur le jeune marquis.

Le marquis, à ce moment, saluait Diane en passant d'un de ses plus jolis sourires. Il se dirigeait vers madame de Varannes.

Du Chesnel, qui n'avait rien perdu de tout cela, montra d'un signe à Josépin les deux maris.

Le docteur se prit à dire derrière ses lunettes d'or :

— Ils ont ma foi peur tous les deux !... murmura-t-il;— c'est magnifique !...

CHAPITRE II.

LE RAOUT.

Il y avait quatre ou cinq ans que, pour la première fois, on avait entendu parler du marquis Gaston de Maillepré.

Mais, depuis cette époque, Paris n'avait point eu le temps de se blaser sur cette brillante et mystérieuse existence, qui, tout à coup révélée, semblait avoir fui aussitôt les curieux regards de la foule.

Le marquis avait voyagé.

En 1830, au retour d'une longue excursion, il s'était embarqué à bord de l'un des navires de l'expédition d'Afrique. Le maréchal Bourmont l'avait cité au premier bulletin de la conquête...

Depuis on l'avait vu en Espagne, volontaire de l'armée carliste, rosser les christinos avec enthousiasme.

Mais ses prouesses n'étaient jamais de longue durée. Il se blasait vite. Le danger l'appelait et ne savait pas le retenir.

De sorte que, dans le même mois,— ainsi le racontait du moins la chronique des nobles salons d'outre-Seine, — on eût pu le rencontrer, courant, l'espingole à l'épaule, les sierras de Navarre, puis le trouver valsant à Bade ou à Paris, et procédant à de tout autres batailles...

C'était charmant. Bien des héros d'opéra comique ne sont pas de cette force-là.

Mais ce n'était rien auprès du roman de sa jeunesse.

Figurez-vous un de ces pages adorables qui portaient au moyen-âge le missel des châtelaines, un minois tendre, coquet, espiègle, sentimental, de grands yeux d'un bleu sombre, de longs cheveux noirs bouclés, une taille fine et souple, plus de beauté, plus de gentillesse, plus de grâces mutines qu'il n'en faudrait pour doter une demi-douzaine de jolies femmes.

Figurez-vous tout cela, et ne craignez point de rêver quelque chose de trop séduisant ou de trop poétique. Gaston était au-dessus de nos fictions, — et il tombait tout à coup parmi ce monde curieux des salons de Paris.

On ne l'avait point vu grandir. On n'avait point pu s'accoutumer aux promesses de son enfance. Sa mère ne s'en était point fait une parure.

Sa mère, — oh ! voyez si la mode avait raison d'adopter cet enfant ! — sa mère n'était point une noble dame, connue de tous, partie intégrante et inévitable de toute fête, ennuyeuse à force d'être vue...

C'était une belle femme des prairies du Nouveau-Monde, aux seins de pourpre et au cou vermeil, entouré d'un collier de rassades. — C'était une héroïne de Fénimore Cooper, qui l'avait porté sur son dos durant de longues routes, dans les sentiers solitaires des forêts vierges; c'était une Indienne de Châteaubriand, qui l'avait bercé, suspendu dans son berceau d'écorce, aux branches odorantes des sassafras...

Songez qu'il suffit, pour faire courir tout Paris, de quelques Arabes fort laids !

Fils du désert qui n'ont pas même le mérite de l'inconnu, puisque nous possédons depuis longtemps des marchands de nougat de Constantine, et qui ont en revanche l'habitude lamentable de comparer tout le monde à l'Océan, au soleil, à la lune, en vers kabyles.

Notre sauvage à nous ne faisait point de vers; il était beau, civilisé; il avait de grands biens et cinq cent mille livres de rente en perspective, du chef de son oncle, monsieur le duc de Compans-Maillepré.

Il était marquis, — non pas vraiment marquis à la douzaine comme le fils aîné de monsieur le duc de Pharsale, qui signe sans rire marquis de Rubicon, — mais marquis à blason dix fois séculaire.

On a vu des oncles rapporter des millions d'Amérique, mais des généalogies !...

C'était, à coup sûr, la première fois que pareil phénomène se présentait. Il ne se présentera plus.

Ce fut une fureur. Le marquis Sauvage eut un succès effréné. Cela devait être : tous les élémens qui constituent la vogue étaient en lui.

Et ce titre bizarre de *Marquis Sauvage* effaça en quelque sorte son nom. Les gens qui parlaient de lui sans le connaître et surtout les bas officiers de l'armée fashionable s'habituèrent à l'appeler ainsi. On savait qu'il était petit-fils du duc Jean de Maillepré-Maillepré, compagnon de monsieur de Lafayette et mort prisonnier de la peuplade des Cherokées : cette histoire tout entière se résumait admirablement dans le sobriquet de marquis Sauvage,

Mais nul ne savait précisément les circonstances de sa

vie. Le peu qu'on en connaissait venait des indiscrétions d'un jeune avoué près le tribunal de première instance de la Seine, maître Edme Durandin, qui avait eu en dépôt, lors de son arrivée en France, ses titres et papiers de famille, pour le cas possible où monsieur le duc de Compans-Maillepré eût refusé de reconnaître cet héritier que lui envoyait le ciel.

Monsieur le duc, nous devons le dire tout de suite, s'était bien gardé de soulever le moindre doute et avait accueilli cet accroissement de famille avec reconnaissance.

Telle était au moins l'opinion du monde, opinion d'autant plus probable que monsieur le duc n'avait point d'enfans.

Durant ces quatre ou cinq ans, le marquis avait habité Paris six mois tout au plus. Il était presque constamment en voyage, — ou vivait incognito on ne savait où, car plusieurs affimaient l'avoir rencontré précisément aux époques de ces prétendues absences.

Pour ne le point posséder trop souvent, on ne l'en adorait que mieux. Ces absences répétées et surtout ce petit mystère qui l'entourait incessamment, bien qu'il affectât de vivre avec bruit et au grand jour, ajoutaient singulièrement à son mérite et faisaient que sa vogue croissait loin de s'amoindrir.

Une circonstance qui donnait à sa position une assiette inébranlable et rendait impossible jusqu'à l'ombre d'un soupçon malveillant, touchant la sincérité de son titre, et, comme dit le code, de son *état civil*, c'est que monsieur le duc de Compans-Maillepré n'était point homme à admettre légèrement une parenté douteuse. On se souvenait qu'en 1825 et 1826 il avait accablé, dans une lutte judiciaire, toute une famille d'aventuriers, qui se prétendaient Maillepré.

Ces gens avaient disparu. La justice avait, bien entendu, fait raison de leurs allégations que nulle preuve écrite ne venait soutenir.—Sans les tribunaux, bon Dieu! d'honnêtes seigneurs comme le duc de Compans seraient tous les jours à la merci du premier venu!...

L'arrêt rendu sur appel contre ces imposteurs était par défaut. Ils avaient promis de fournir des documens attendus de New-York. Mais le chef de la famille était mort dans un taudis mal famé de la galerie de Valois, au Palais-Royal, la veille du prononcé de l'arrêt.

Sa mère, sa femme, ses enfans... mais, en vérité, pourquoi s'occuper si longtemps de ces malheureux!...

Gaston était arrivé d'Amérique un an ou deux après ce procès. Le jeune avoué Durandin avait servi d'intermédiaire entre le duc et lui. Ses titres avaient été scrupuleusement éprouvés. Un seul manquait : c'était l'acte de décès du dernier duc, mort chez les Cherokées. En conséquence, Gaston, par une délicatesse bien rare, ne mit sur son écusson que la couronne de marquis.

A part cette origine extraordinaire, qui le mettait hors ligne tout d'un coup, à part même sa fortune et sa beauté presque incomparable, le jeune marquis possédait au plus haut degré toutes les séductions qui attirent et enchaînent les femmes.

Son esprit hardi, bizarre, capricieux à l'excès, avait à l'improviste comme des bouffées suaves d'irrésistible poésie. Son aspect moral changeait et fuyait devant l'examen. Froid aujourd'hui et railleur avec amertume, demain son cœur s'élançait vers vous. La femme qu'il avait dominée et comme écrasée sous quelque despotique fantaisie, le retrouvait soumis, tendre, suppliant.

Il avait d'entraînantes façons de dire son enfance, perdue au bord des grands lacs, les joies farouches de son adolescence, les dangers de la chasse, les marches patientes sur le sentier de la guerre...

Puis c'était son entrée brusque dans la civilisation, son arrivée à New-York, où il s'était trouvé à l'improviste parmi des hommes à visages blancs, comme étaient le sien et celui de son père, avant que l'ocre caustique du tatouage ne l'eût rougi...

Oh! qu'elles rêvaient doucement, toutes celles qui, emportées par le caprice rapide de son récit, couraient avec lui sous le gigantesque couvert des forêts du Nouveau-Monde.

Comme elles frissonnaient en voyant le tomahawk de quelque géant à la peau sanglante tournoyer autour de ce front charmant, menacer ces tempes que gardait seulement la parure de leurs boucles de soie, doucement agitées...

Ou bien encore, — la nuit, — derrière un tronc noir, disparaissant sous sa chevelure de lianes mêlées, deux yeux brillans qui luisent... un homme nu qui attend, l'oreille au guet comme un tigre à l'affût... un doigt qui s'arrondit autour de la languette d'un mousquet armé... un enfant qui s'avance, ignorant le péril et chantant le refrain que lui apprit sa mère . . . .

. . . .

Il y en avait une, noble et douce créature, qui l'aimait d'une passion silencieuse et profonde.

D'autres avaient brûlé, en passant, le bout de leurs ailes aux flammes inconstantes de ce feu follet qui appelait, attirait et fuyait; d'autres avaient soupiré un jour, un mois, une année, soupiré à leur aise, comme des romances, soupiré entre deux valses et lorsque les soins graves de leur toilette leur en laissaient le loisir.

D'autres s'étaient affichées avec entrain et bonheur, mettant leur gloire à être vaincues.

D'autres, rieuses et folles, aussi coquettes que lui, avaient accepté la bataille en se jouant, et lutté à l'aide de ces armes courtoises qui glissent sur les sens, loin d'attaquer le cœur.

D'autres enfin, peut-être, avaient aimé vraiment, puis oublié.

Une seule gardait à l'âme sa blessure vive. C'était Marie de Varannes, — un cœur tendre et fier que sa chute aurait tué, une chrétienne fervente qui demandait à Dieu de la force contre son amour.

Elle était pure encore; mais elle aimait trop pour n'avoir point de remords. Sa conscience lui montrait l'abîme ouvert sous sa faiblesse...

Elle aimait. Les femmes comme elle, en qui l'amour est un grand malheur plutôt qu'une faute, ne savent point jouer le rôle d'hypocrisie qui sauve tant de coupables indignes de pardon. Les combats où s'épuise leur vertu mourante ôtent à leur front ce calme serein, à leurs lèvres ce tranquille sourire où se traduit le bien-être du devoir accompli. La physionomie, ce livre écrit en langue inconnue, dont les pages ont, pour chaque regard, un sens divers, et que la sottise vulgaire se vante toute seule de lire couramment: la physionomie n'est point un masque utile pour ces pauvres cœurs brisés. La physionomie dit leur souffrance, et leur souffrance les accuse.

La foule qui passe et qui voit le malheur suppose le crime.

C'est l'histoire des douze débitans formés en jury et chargés par la loi de décider du sort d'un homme.

Outre que ces juges augustes ne sont pas sans avoir chez eux parfois des poids faux et des balances accommodées, pour la plus grande prospérité de leur honorable commerce, il est notoire que la perspicacité n'est point leur fort, et que, devant leur tribunal, le Christ, mal couvert, aurait chance d'être condamné une seconde fois. — Nous devons avouer qu'en revanche ils acquitteraient Barrabas, si ce larron avait boutique sur rue ou *de la bonne terre au soleil.*

Il y a pour cela mille raisons. La première et la meilleure, c'est que le pauvre n'est pas une pratique...

Et puis, l'homme qui a faim doit avoir la tentation de voler ; c'est manifeste. Donc, il y a gros à parier...

Le plus sûr est de le pendre.

Ce n'étaient point du reste les soupçons étourdis du monde qui faisaient la peine de Marie de Varannes. Elle les ignorait. Elle ne savait point que vingt regards épiaient sa rougeur ou son sourire et qu'on se chuchotait derrière l'éventail de ces demi-mots perfides qui courent gaîment de

bouche en bouche, bienveillans d'abord dans leur fine moquerie, puis, on ne sait comment, accusateurs, amers, mortels.

Elle souffrait parce que son âme chrétienne et pure s'indignait à la seule pensée d'une lutte contre le devoir ; elle souffrait, parce que, faisant appel à son courage, elle ne trouvait que faiblesse au dedans d'elle-même. Elle souffrait parce que le présent blessait sa pudeur fière et que l'avenir l'épouvantait.

Certes, il y avait dans les salons de madame de Pontlevau bien des femmes charmantes pour qui ces scrupules hâtifs et ces remords précoces eussent été lettre close.

Ces femmes charmantes avaient eu des amans, autant d'amans qu'on en peut avoir sans franchir cette limite arbitraire au delà de laquelle est l'isolement et l'excommunication du monde.

Ces femmes charmantes portaient sur le visage le repos heureux de leurs consciences. Nul ne songeait à parler d'elles. — On en avait tant parlé !

Mais les hommes se disaient en regardant le brillant marquis et madame de Varannes :

— Décidément c'est une chose faite.

Quant aux femmes, en ces sortes d'affaires, il n'est point possible de transcrire la formule de leur verdict. Ce qu'elles disent ne signifie rien, mais elles se comprennent. . .

. . . .

. . . .

— Depuis que monsieur Esprit est chef du cabinet du ministre, disait Léon du Chesnel au docteur Joséphin, — je suis obligé de me donner beaucoup de mal auprès de Léa Vérin...

— Est-elle contente de son docteur? demanda Josépin.

— Je ne sais pas.

— Qui est-ce?

— Le professeur Garance.

— Un âne!... ma foi, cette corvée-là doit être abominable...

— Odieuse!... mais il y a un beau côté : madame de Vérin n'est pas une jolie femme...

— Je le crois pardieu bien!

— La duchesse me passe mes assiduités auprès d'elle, tandis que si c'était une beauté...

Le docteur regarda du Chesnel par-dessus ses lunettes.

— Sais-tu que c'est un métier d'Auvergnat que tu fais là! murmura-t-il avec commisération.

— Ne m'en parle pas!... dit du Chesnel en haussant les épaules.

— Depuis sept ans, reprit Josépin ; — toujours secrétaire d'ambassade!... et obligé d'avoir voiture... Comment vis-tu?

— D'espoir, répondit le diplomate : — la veine peut venir... J'ai, après tout, de belles chances... La duchesse, Léa Vérin...

— Et madame Melchior Zapata, interrompit le docteur.

Les couples brillans qui passaient, échangeant des riens élégans et de nobles fadaises, eussent été, nous le croyons, fort étonnés d'entendre dans les salons de Pontlevau cette conversation excentrique.

En général, on s'y prend moins crûment, et il est d'usage de parer mieux ses confidences. Mais du Chesnel et le docteur étaient de vieux et bons amis...

Le marquis avait pris le bras de madame de Varannes. Ils s'étaient mêlés au flot des promeneurs.

Diane s'était presque au même instant munie d'un cavalier et les avait suivis à distance. — Diane était curieuse à l'excès et peut-être méchante comme tous les cœurs oisifs et vides qui ne savent point aimer.

Les deux maris, sans le vouloir peut-être, furent entraînés dans ce mouvement, comme deux satellites, attirés fatalement par leurs centres.

Les deux maris ne découvrirent rien, c'est la règle. — Mais Diane apprit que, ce jour même, sa sœur s'était promenée en tête-à-tête avec le marquis.

Il n'en fallut pas davantage à cette immaculée pour supposer le mal. — D'où lui venait cette science?

Nous ne savons.

La secte nouvelle, pour fausser l'esprit et tarir le cœur de ses adeptes, doit pousser fort loin ses enseignemens...

Toujours est-il que monsieur de Baulnes vit parfaitement l'expression de joie méchante qui éclairait le visage de sa femme. Elle était donc heureuse de l'accord du marquis et de sa sœur. — Pourquoi?

La position exceptionnelle de monsieur de Baulnes ouvrait son âme à toutes sortes de soupçons. Rien ne devait plus lui sembler incroyable.

Il vit monsieur de Varannes qui, lui aussi, épiait. Monsieur de Varannes, en apercevant un œil fixé sur lui, eut honte, parce qu'il crut découverte sa secrète blessure. Il rougit et baissa les yeux..

Monsieur de Baulnes s'arrêta court. Une idée avait surgi parmi sa jalousie confuse. — son regard haineux toisa un instant monsieur de Varannes, puis il gagna précipitamment la porte et sortit pour chercher de l'air. Il suffoquait...

Jamais on n'avait vu madame de Pontlevau plus avenante et plus gaie. Elle arrêta le marquis au passage et lui dit les choses du monde les plus adorables. Il se forma un petit cercle autour de ce dernier, qui fut charmant, voulut bien payer de sa personne, et prouva une fois de plus qu'il était l'homme aimable par excellence.

Au bout d'une heure, il se leva et parcourut les salons comme s'il eût cherché quelqu'un dans la foule.

Le marquis avait quelques flatteurs, mais point d'amis, si ce n'est peut-être monsieur de Varannes lui-même, auquel il avait rendu service et qui s'en souvenait.

Mais ce n'était point à monsieur de Varannes qu'il avait affaire. —Deux ou trois fois, en répondant aux saluts de quelques compagnons de plaisir, il fut sur le point de les aborder. Puis il se retint.

Enfin, il aperçut Josépin et du Chesnel. Il les aborda aussitôt.

— Enchanté de vous rencontrer, messieurs, dit-il.

— Monsieur le marquis... commença Josépin ;— je vous prie de croire que je suis moi-même particulièrement heureux...

— J'en suis persuadé, docteur... J'aurai besoin de vous deux demain à dix heures.

— Auriez-vous quelqu'un de malade?...

— Pas encore... Il s'agit d'une rencontre, et je pense que vous voudrez bien être mes témoins?

— Avec plaisir, dit du Chesnel.

— Comment, d'une rencontre!... murmura Josépin.

Le marquis s'éloigna en disant :

— Messieurs, je compte sur vous.

Quand il fut parti, du Chesnel se gratta le front.

— Reste à savoir, reprit-il, si c'est avec monsieur de Baulnes ou avec monsieur de Varannes... On n'a jamais vu jouer un rôle avec cet aplomb-là!...

— Ah çà! grommela Josépin ; — je n'ai jamais été sur le terrain, et j'ai lu, je ne sais où, que, parfois, les témoins sont obligés de se battre.

— Poltron, dit du Chesnel, tu parles de cent ans...

— A la bonne heure, répliqua Josépin ; — s'il avait fallu se battre, mes principes ne m'auraient point permis d'être de la partie.

CHAPITRE III.

DERRIÈRE LE RIDEAU.

Aux heures d'épouvante extrême ou de mortel désespoir la première lueur qui point parmi les ténèbres de l'esprit semble un phare de salut. L'âme s'élance avec enthousiasme et passion vers ce remède promis à son angoisse. On ne réfléchit point. On ne sait pas voir l'obstacle qui barre

la route et contre lequel va trébucher votre course aveugle. Une réaction vive s'opère contre la terreur récente, amenant avec soi de folles confiances.

Plus de calcul, — y eût-il un abîme entre vous et ce semblant d'espoir, vous vous hâtez, ardent, l'œil sur le but lointain et ne voyant point la barrière qui est là, tout près de vous, à vos pieds, et qui va vous rejeter, meurtri, au plus profond de votre apathie découragée...

Sainte avait quitté l'hôtel de Maillepré sous l'empire de cet entraînement confus aux conseils duquel la désolation est docile.

Durant toute la route, son intelligence troublée avait suivi l'impulsion reçue, sans essayer de voir au delà.

Elle était sortie en se disant : — il nous protégera...

Elle venait chercher cette aide qu'elle s'était promise à elle-même.

Mais à peine eut-elle franchi le seuil de la maison du numéro 26 que son courage tomba.

Il en est ainsi. La lumière cesse de brûler et laisse au cœur de plus cruelles ténèbres. — On ne sait plus. On se demande s'il est bien possible qu'on ait espéré...

La pauvre Sainte fit quelques pas dans la cour qui séparait les deux ateliers, et s'arrêta entre la porte de madame Sorel, la brodeuse, et celle du sculpteur Romée.

Pourquoi était-elle venue?...

Romée était pour elle un étranger. Elle ne lui avait jamais parlé. C'était par hasard qu'elle savait son nom.

Elle avait les yeux cloués à la pierre du pavé trempée par l'orage récent.

Elle demeura quelques minutes ainsi. — Tout le monde dormait encore aux divers étages de la maison, et nul œil curieux n'épiait la douloureuse hésitation de Sainte. Le concierge, qui lui avait ouvert la porte, la croyait depuis longtemps en tête-à-tête avec le sculpteur, dont il maudissait les amours matinales, en compagnie de sa moitié, — *mame* Jalambot.

Jalambot n'était pas aussi beau garçon que le prince Albert d'Angleterre, et sa femme ne possédait point cette cravache royale dont on raconte tant et de si surprenantes prouesses. Mais elle avait un balai. Jalambot était un portier malheureux.

Roxelane Jalambot, née Poux, régnait despotiquement dans la loge, qui était un petit Windsor.

Jalambot n'avait de trêve que quand il dormait. Il tenait à son sommeil comme le prince Albert à ses patins; — cette visite à heure indue l'avait mis en méchante humeur, et, s'il avait reconnu Sainte pour une des ouvrières de madame Sorel, il lui eût, sans aucun doute, infligé une de ces avanies froidement odieuses dont les portiers parisiens, seuls dans l'univers entier, gardent l'abominable secret.

La pauvre enfant n'en eût point souffert davantage. Elle était à l'abri de toute piqûre vulgaire, derrière l'excès même de sa détresse.

Elle restait immobile. — L'obstacle qu'elle n'avait point aperçu de loin était là, devant elle.

Le but lui échappait... Quel était d'ailleurs ce but? elle n'en avait plus la conscience.

Elle n'osait point se retirer, ni avancer, — ni demeurer...

C'était une pensée fougueuse et soudaine qui avait empli son cerveau au plus violent de son angoisse.

Il lui avait souri si souvent et si doucement! Elle avait espéré. Quoi? elle ne savait. — Nous ne savons.

Mais tout-à-coup la foi lui revint avec le courage, parce que la pensée de son frère venait d'envahir de nouveau son cœur.

. . . .

Romée était levé depuis un quart d'heure. Il faisait grand jour.— Debout dans son atelier particulier qui attenait à sa chambre à coucher, il retouchait avec une sorte de caressant amour un petit buste de marbre, au-dessus duquel une tringle en fer suspendait un rideau de soie.

Ce buste était pour lui comme une relique pieuse dont aucun regard profane ne devait violer le mystère.

Voici ce qui était arrivé quelques mois auparavant, à propos d'une première épreuve de ce morceau fini et précieux, qui était à sa deuxième édition.

Un de ces frêlons artistiques, qui ont des gants jaunes, de grandes barbes, un tilbury et du génie, Mécènes bourgeois, indiscrets protecteurs, mouches du coche, qui se vantent de *faire aller* les arts, un de ces fâcheux enfin qui sont le fléau des ateliers, était venu un matin chez Romée.

Le buste était alors, derrière son rideau de soie, dans un coin de l'atelier du rez-de-chaussée.

Romée avait l'excellente habitude de recevoir très sommairement les importuns qui venaient mettre leur lorgnon sous le nez de ses statues, et dire :

— Ah! diable!... ravissant!... pas mal, pas mal!... fameusement fouillé! joliment drapé!... très fort, ma foi, très fort!...

Il salua ce matin-là le frêlon sans quitter son travail, et le laissa se faire les honneurs de l'atelier.

Le frêlon fourra son lorgnon dans son œil, mit sa canne derrière son dos et commença ces incroyables grimaces de l'homme qui veut passer pour amateur.

Il perdait sa peine. Romée ne le voyait pas.

Au bout de cinq minutes, il est même probable que Romée avait oublié sa présence.

Mais tout-à-coup le frêlon poussa un véritable cri d'admiration. Romée se retourna en sursaut et devint pâle de colère.

Le lorgnon du frêlon était braqué sur le buste. Le rideau était levé.

Cela fit à Romée le même effet que si on eût arraché le masque d'une femme appuyée à son bras.

Il s'élança, menaçant, vers l'indiscret. Celui-ci lorgnait toujours.

— Romée, dit-il (le frêlon appelle tous les artistes par leur nom), c'est joli, joli, joli, parole d'honneur!... Je vous donne mille écus de ça.

Romée prit le buste, le regarda un instant, puis le brisa violemment contre le pavé de l'atelier.

Cela fait, il saisit le frêlon par les épaules et le jeta dans la rue.

Il fit ensuite un autre buste, mais il le cacha mieux.

Il n'y avait que ce morceau qui fût de la main de Romée. C'était là, en effet, plutôt un cabinet qu'un atelier. — Quelques fragmens de bas-reliefs antiques se mêlaient, épars sur ces meubles chers aux artistes, et dont la renaissance chercha les bizarres découpures. — A l'une des fenêtres qui regardaient directement les croisées de madame Sorel, une épingle fixait les plis du rideau de façon à laisser une petite place à l'œil.

Quelques esquisses de maîtres modernes pendaient aux murailles, signées presque toutes par des noms jeunes alors, mais auxquels la gloire est aujourd'hui venue.

Au milieu d'un panneau vide on voyait deux épaulettes de capitaine, des pistolets de cavalerie, un sabre et une croix d'honneur.

Romée avait un bonnet mauresque à longs glands lourds et touffus. Une ceinture pareille serrait autour de sa taille les plis d'une blouse de cachemire.

Il travaillait gaîment et en chantant.

Sa voix était comme sa personne, alerte, franche, forte. Elle avait de ces accens vibrans et jeunes qui vont au cœur, et de ces notes mâles dont la douceur ressemble au noble écho d'une trompe qui appelle dans le lointain sonore des forêts...

Il travaillait, mais à sa manière, et plutôt pour toucher le buste et polir de l'ongle les contours charmans d'un visage angélique que pour le corriger réellement. Ce travail était un jeu, une longue caresse, et le rideau de soie blanche y avait grande part.

A chaque instant, Romée s'éloignait, regardait, puis revenait d'un saut, changeant quelques plis à la draperie, la faisant descendre, puis remonter pour découvrir le buste plus ou moins.

Chemin faisant, il souriait à son œuvre et lui envoyait des baisers...

C'était un fou que ce Romée, un amoureux, un céladon, un enfant!

Vraiment oui. — Mais c'était un terrible céladon, un enfant qui avait le bras et le cœur d'un homme...

Il se fit un bruit léger dans sa chambre à coucher. Romée rougit comme un coupable et s'élança vers le rideau qu'il fit glisser sur sa tringle avec un empressement jaloux. — Le buste disparut, caché complétement.

Romée écouta. Le bruit avait cessé.

— Que diable fais-tu là, Croquignole! cria le sculpteur.

Croquignole était un très jeune amateur des arts qui, à l'exemple des gentilshommes d'autrefois que la loi de chevalerie forçait à servir avant de commander, tenait lieu à notre sculpteur de gouvernante, de bonne et de valet de chambre, en attendant que le travail le fît un grand artiste à son tour.

Croquignole ne répondit point.

Nous devons en faire l'aveu, c'était assez son habitude. — Croquignole avait la passion du jeu. Il jouait au bouchon avec Petit-Louis, l'héritier du triste Jalambot.

Romée répéta sa question sur un ton d'impatience.

Croquignole ne répondit point encore,—parce qu'il était dans l'atelier d'en bas avec Petit-Louis et qu'il y avait neuf sous sur le bouchon.

Romée ouvrit brusquement la porte.

Il vit une femme debout au milieu de sa chambre. Cette femme avait les mains jointes et la tête baissée. Romée ne pouvait apercevoir son visage sur lequel pendait un voile noir. Elle gardait l'attitude d'une personne arrêtée brusquement dans sa course. Sans doute la voix du sculpteur l'avait effrayée au moment où elle traversait la chambre.

Romée ne la reconnut point, mais une vague émotion lui remua le cœur.

Il n'était pas homme pourtant, nous l'affirmons, à s'émouvoir au vaniteux plaisir d'une vulgaire aventure. Il avait l'âme pleine et n'eût point su comment accueillir le douteux bonheur d'une conquête inattendue...

— Que voulez-vous, madame? demanda-t-il.

La nouvelle venue ne répondit point. — Sa poitrine se souleva brusquement.

— Vous vous trompez peut-être?... reprit Romée.

— Non, répondit Sainte d'une voix basse et brisée; — je ne me trompe pas.

Cette voix que Romée n'avait jamais entendue eut pour lui des accens chers et passa sur son âme comme les notes oubliées d'un chant ami.

Il s'avança lentement. Son cœur, averti, suppléait sa vue. — Il devinait encore mieux qu'il ne reconnaissait...

— Mademoiselle... dit-il; — c'est chez moi... c'est pour moi que vous êtes venue?...

Sa voix tremblait.

— Non, murmura Sainte; — c'est pour lui...

Elle releva ses mains jointes et rejeta son voile en arrière. Romée vit ce doux visage d'enfant, si suave, si ressemblant à la beauté des anges...

Ce visage dont le sourire, aperçu de loin, avait si souvent réjoui son être entier et précipité par ses veines le cours plus rapide de son sang...

Ce visage où Dieu avait épuré les rayons de la candeur céleste,— ce front qu'entourait comme une sainte auréole le reflet pur des virginales pudeurs...

Hélas! où était ce sourire adoré?... L'azur de ces grands yeux n'avait plus sa lumière sereine. Ces paupières fatiguées se fondaient en larmes.

Romée était devenu pâle. Il n'osait plus interroger.

— Pour lui, reprit Sainte en s'efforçant de contenir ses sanglots; — il va mourir si quelqu'un ne le sauve.

— Je le sauverai, dit Romée; que faut-il faire?

— Hélas! mon Dieu! répliqua la pauvre enfant; — je ne sais... je ne sais!...

Elle ne songeait point à expliquer sa venue.— Et Romée ne s'étonnait point.

En l'absence de Croquignole, elle avait trouvé la porte ouverte. Elle était entrée...

Elle n'eût point su elle-même en dire davantage.

— Ne pleurez pas, reprit Romée, nous le sauverons... quel que soit le danger... Oh! mademoiselle, je le connais et je l'aime...

— Vous le connaissez!... répéta Sainte, au cœur de qui cette voix consolatrice mettait une lueur d'espérance...

— Si je connais votre frère! s'écria Romée; je vous ai suivis bien souvent tous deux lorsque vous regagniez ensemble l'hôtel de Maillepré... Quelle douce et belle tendresse! et que je lui voulais de bonheur pour tout l'amour qu'il vous porte!...

Sainte ne rougit point. — Elle eut presque un sourire sous ses larmes.

— J'ai bien fait de venir... dit-elle.

— Nous le sauverons! poursuivit Romée; — je vous le promets, mademoiselle! Oh! oui, vous avez bien fait de venir... Je suis à vous... Je suis à lui autant qu'à vous... Ne sais-je pas que c'est par lui que vous êtes heureuse!

— Merci... merci... murmura Sainte.

Romée la prit par la main et la fit asseoir.

— Je sais encore... dit Romée en hésitant, — que son costume d'ouvrier recouvre un gentilhomme... Il faut me pardonner, mademoiselle... je ne suis pas entré bien avant dans son secret... J'ignore son vrai nom... Mais parlons du danger qui le menace...

— Il va se battre en duel, dit Sainte.

— Je me battrai pour lui! s'écria Romée.

Ce mot partait de l'âme. Le regard de Sainte, où les larmes se séchaient, eut un éclair d'ardente gratitude.

Puis son front se baissa de nouveau.

— Il est brave et fier! prononça-t-elle en soupirant: — il ne voudra pas!

— Qu'il le veuille ou non, mademoiselle, je le sauverai, vous dis-je... Vous ne savez pas le bonheur que j'ai à vous faire cette promesse et la joie que j'aurais à la remplir.. Il y a si longtemps que ma vie se tient à une seule espérance...

— Etes-vous donc malheureux, vous aussi? demanda Sainte.

— Oh! non, répondit Romée; — tous les jours je vous vois sourire...

Il s'interrompit et rougit, comme s'il eût craint d'abuser de ce hasard qui jetait la jeune fille pour ainsi dire entre ses bras.

Mais Sainte ne paraissait point offensée. Son front charmant gardait le calme de sa candeur angélique...

— Et quand vous n'êtes plus là, poursuivit Romée, je vous vois encore...

Il la prit une seconde fois par la main et la conduisit dans le petit atelier. Ils s'arrêtèrent devant le rideau de soie, que Romée tira brusquement.

Sainte regarda le buste et frappa ses mains l'une contre l'autre dans un mouvement de naïf bonheur.

— Oh! que je suis jolie!... s'écria-t-elle.

Puis quelque chose de triste passa sur sa joie d'enfant. La femme s'éveillait en elle. Son front se couvrit enfin d'une rougeur épaisse, et ses yeux regardèrent le sol.

Il se fit un silence.

Sainte était belle ainsi comme la pudeur divine.

Romée la contemplait avec délices.

Quand elle releva ses paupières, de grosses larmes roulèrent sur sa joue.

— Mon frère!... dit-elle en joignant ses mains; — vous m'avez fait un instant oublier mon frère!...

Romée s'éveilla brusquement de son extase.

— Venez, s'écria-t-il en jetant sa blouse de cachemire pour prendre un costume de ville; — je vais le suivre et veiller sur lui comme s'il était mon fils!...

Il y avait dans la personne de Romée quelque chose de robuste et d'intrépide qui répandait autour de lui et réchauffait les courages. Tandis que Sainte le suivait, l'es-

poir revenait doucement à son cœur, et, sans savoir, elle se répétait à elle-même :

— Mon Dieu !... j'ai bien fait de venir !...

CHAPITRE IV.

NAZAIRE, DIT DRAGON.

Au bruit connu des pas de Romée, qui descendait rapidement l'escalier, Croquignole et Petit-Louis se cachèrent derrière un Hercule en plâtre, dans le musculeux embonpoint duquel on eût taillé deux douzaines de gamins maigres comme eux.

Il y avait dix-sept sous sur le bouchon.

C'était un coup de partie : la ruine de l'un ou la fortune de l'autre.

Romée puis Sainte passèrent sans les apercevoir. Sainte avait rabattu son voile.

— Rien que ça de grisette endimanchée ! dit le jeune Jalambot, qui avait sucé avec le lait de Roxelane, sa mère, l'habitude de dénigrer chacun au hasard.

Croquignole, indigné du sans-façon avec lequel on traitait la compagnie de son maître, proposa incontinent un combat singulier à Petit-Louis.

On se mit en garde. La bataille fut terrible. Il y eut de tué un Gladiateur et de blessés un Satyre et un Faune, dont l'un perdit sa queue, l'autre ses cornes.

L'honneur étant ainsi satisfait, Croquignole et le jeune Jalambot continuèrent leur partie.

Il était huit heures environ. Jalambot père faisait le café au lait pour sa femme, qui sommeillait encore, la suzeraine, sur les hauts matelas du lit conjugal. — Auprès d'elle, à la place vide de Jalambot, il y avait un gros matou qui dormait insolemment.

Jalambot abhorrait ce matou, qui était son rival ; mais il était contraint de le respecter, à cause du balai de Roxelane.

Romée demanda le cordon.

Le concierge, occupé à retirer la crême, qui s'enflait et menaçait de se répandre, ne put obéir tout de suite.

— Allons, Jalambot ! propre à rien ! malheureux ! cria aigrement la reine de la loge, qui avait le réveil mauvais.

— On y va, ma jolie, on y va ! répondit avec humilité le portier.

Le cordon se tendit. — Romée et Sainte sortirent.

Roxelane avait eu le temps de voir que le jeune sculpteur n'était pas seul.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

— Ça quoi, ma jolie ?

— Qui sort avec monsieur Romée !

— Je ne sais pas, ma jolie, murmura Jalambot d'un ton de crainte.

— Tu ne sais pas ! s'écria Roxelane, qui se souleva sur son séant, magnifique de négligé, de laideur et de colère ; — tu ne sais pas, dindon ! tu ne sais pas, godiche !... A quoi es-tu bon ?

— Mais, ma jolie...

— La paix !... On regarde, empâtre !... tu ne sais pas, paresseux !... Tu ne sais pas !... tu es là pour le savoir !

La tête de Roxelane retomba sur l'oreiller, et le gros chat vint frotter sa moustache contre sa joue rouge.

Jalambot, l'oreille basse, versa du café dans un bol, au fond duquel se tassait une double cuillerée de cassonade. Il tourna le tout pour faire fondre et y ajouta les trois quarts du pot de crême.

— Tiens, ma petite jolie, dit-il doucement en s'avançant vers le lit d'un pas timide.

Roxelane reçut son déjeuner d'un air rogue.

Le chat miaula.

— Et mon gros !... dit-elle.

Mon gros, c'était le chat.

Il fallut que le triste Jalambot fît le déjeuner du chat.

En suite de quoi, ce portier malheureux eut le droit de manger ce qui restait, après avoir mis de côté la part de Petit-Louis...

Romée, suivi de Sainte, se dirigeait rapidement vers l'hôtel de Maillepré.

La route fut bientôt parcourue.—Au moment où Romée allait soulever le marteau de la porte, Sainte, qui courait derrière lui, s'élança et arrêta son bras.

— Qu'allez-vous dire ?... demanda-t-elle ; — Gaston ne vous connaît pas... Jean-Marie ne vous laissera pas entrer.

Romée se retourna en souriant.

— Je sais ce que je dirai à votre frère, répliqua-t-il ;— quant à mon ami Biot... car nous sommes des amis, Biot et moi, mademoiselle, ne vous inquiétez pas... il me recevra bien.

Romée frappa et la porte s'ouvrit.

Mais le brave Jean-Marie n'était point dans sa loge.

— Où est Biot ? demanda Sainte à l'Auvergnat qui le remplaçait.

— Au premier, chez le vieux qui fait son sabbat, répondit le commissionnaire.

On entendait en effet des cris furieux du côté du corps de logis de l'hôtel, dont les fenêtres, garnies de leurs contrevens, restaient hermétiquement fermées.

Il y avait quelque chose de lugubre dans ces hurlemens éclatant derrière l'immobilité morte de ces noires murailles.

Mais Sainte et Romée avaient l'esprit ailleurs.

— Et mon frère ? demanda la jeune fille.

— Votre frère ?... répéta l'Auvergnat.

— Où est-il ?

— Le petit en blouse ?...

— L'avez-vous vu sortir ?

L'Auvergnat se gratta l'oreille.

— Peut-être bien... répondit-il ; — oui... oh ! mais non, chtrrrra ! je sais pas.

Sainte et Romée se regardèrent.

Il y avait de l'épouvante sur les traits de la jeune fille et le sourire forcé de Romée ne pouvait dissimuler son inquiétude.

Sainte s'élança en courant vers l'aile droite.

— Attendez-moi ! murmura-t-elle ; — je vais savoir...

Elle disparut dans l'escalier tournant.

L'instant d'après, Romée la vit redescendre. Mais elle n'entra point dans la cour. Sa force l'abandonna. Elle tomba sur la dernière marche.

— Il est parti !... dit Romée.

Sainte fit un signe d'affirmation.

— Et vous ne savez pas ?...

Sainte secoua la tête. — Ses yeux étaient fixes ; elle ne pleurait point.

— Le nom de son adversaire ?... demanda encore Romée.

— Je ne sais rien, mon Dieu, murmura Sainte ;—rien !...

— Mais n'a-t-il pas laissé quelque chose... un mot ?...

— Oui... oh ! oui... un mot ! dit Sainte dont les sanglots se firent jour ; — un mot !... tenez !

Sa main, serrée convulsivement, se détendit et montra un petit carré de papier, sur lequel il y avait : *Adieu !*

Au sixième étage de l'une de ces maisons neuves, construites il y a une quinzaine d'années sur le boulevard Beaumarchais, une porte blanche portait, écrit à la craie noire, le nom de NAZAIRE, DIT DRAGON.

Cette porte s'ouvrait dans un corridor froid et sentant le plâtre humide qui entourait les combles de la maison.

Vers huit heures, un jeune homme gravit péniblement la rampe étroite et raide de cette manière d'échelle qui forme l'escalier du dernier étage des constructions nouvelles. Il s'arrêta devant la porte de Nazaire, et mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

C'était Gaston de Maillepré, — Gaston l'ouvrier.

Il n'eut pas besoin de frapper. Une oreille attentive veil-

lait sans doute de l'autre côté de la porte, car son unique battant s'ouvrit aussitôt.

— Bonjour, Pâlot, bonjour ! dit la bonne voix de Dragon ! — présent à l'appel !... heure militaire, morbleu !... C'est bien, ça, mon fils !... Tu aurais fait un cavalier là-bas... C'est égal !... je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, saperlotte !... Je voyais toujours deux fleurets en croix, et des pistolets, et le tremblement... Dieu de Dieu ! si c'était seulement à moi de m'aligner !... Mais je cause trop, mon petit, en voilà assez !... souffle un peu et puis en garde !

D'habitude, l'honnête Nazaire n'en disait pas si long, mais, ce matin, il était visiblement ému, et chez certaines natures, l'émotion est comme l'ivresse : elle fait parler.

Il avait pris Gaston par la main, et l'avait conduit à une chaise où le jeune homme se laissa tomber essoufflé.

Malgré la familiarité de ses paroles, Dragon mettait dans ses manières à l'égard de Gaston, non seulement une franche affection, mais aussi une sorte de déférence.

Un tiers qui fût entre à l'improviste n'aurait certes point pu prendre ce jeune homme au costume simple, mais élégant, et portant sur sa physionomie un cachet frappant de distinction noble et délicate, pour le camarade de ce brave garçon de Nazaire, tout rond, tout sans gêne, spirituel à sa façon, gai, franc, le cœur sur la main, mais bonnement ouvrier des pieds à la tête, et un peu *troupier* par dessus le marché.

Et vraiment c'est une figure attrayante que celle de l'ouvrier ainsi fait, solide, vivant, vaillant, bon bras et bonne conscience. — Et ceux-là sont de maladroits amis qui, par dessus cette mâle beauté, lui mettent un masque niais de rêveur ou de rimeur...

Voici ce qui causait l'émotion de Nazaire et mêlait un peu de déférence parmi sa ronde cordialité d'habitude.

La veille, en voyant Gaston entrer à l'atelier avec ce fameux habit noir, source de tant de gageures proposées par l'aventureux Poiret, Nazaire avait été frappé comme d'un coup de foudre. Il aimait Gaston de tout son cœur. C'était une amitié de père, inspirée par le plus noble mobile qui soit au fond de l'âme humaine : c'était l'affection du généreux pour le faible.

Or, un vol venait d'être découvert. On accusait Gaston. Mille circonstances se groupaient fatalement à l'appui de cette accusation. — La plus grave de ces circonstances c'était sans contredit l'excursion d'un jeune ouvrier pauvre dans la vie fashionable, sa présence à l'Opéra, en compagnie d'une femme élégante...

Là s'était porté tout l'effort de Nazaire, il avait dit : Non ! si haut et si bien qu'on n'avait plus osé le contredire.

Et voilà que Gaston était venu de lui-même lui donner un démenti...

En sortant de l'atelier avec Gaston, Nazaire ne savait plus que croire.

Il avait voulu interroger, — mais, juge, il s'était senti tout-à-coup plus déconcerté que l'accusé.

Il avait vu le noble visage du jeune homme, où se lisait une fierté loyale. Pour la première fois peut-être, il s'était rendu compte vaguement d'une différence entre Gaston et ses autres compagnons.

Sous ce costume nouveau, Gaston avait l'air si bien à l'aise et si parfaitement à sa place.

En même temps, Nazaire avait remarqué sur le front du jeune homme, qui surmontait en ce moment son trouble et se redressait plus digne, une tristesse autre que sa tristesse ordinaire.

C'était quelque chose de grave et de presque solennel.

Nazaire perdit jusqu'à l'idée du vol. — Entre cette idée et Gaston, l'instinct droit et clairvoyant de sa nature aperçut un abîme.

La rougeur lui vint au front rien que d'avoir un instant soupçonné...

— Dragon, lui dit Gaston en serrant sa main, — tu as toujours été bien bon pour moi...

— Qu'est-ce que c'est que ça, par exemple ! interrompit Nazaire ; — les amis sont les amis !...

— Laisse-moi parler... Je ne t'ai jamais rien dit parce que mon secret n'est pas à moi et qu'il ne t'importait point de le connaître...

— Un secret, murmura Nazaire dont ce mot rappela vaguement les soupçons dissipés.

— Aujourd'hui, reprit Gaston, — j'ai besoin de ton aide. Me la promets-tu ?

— Deux fois, Pâlot... Mais tu me fais peur, je t'avertis...

— J'ai une sœur, reprit encore Gaston dont la voix baissa et trembla, — une pauvre enfant dont je suis l'unique appui et la seule joie... Quand je ne serai plus là, Dragon, elle sera bien malheureuse.

— D'ici là, nous avons le temps de nous retourner, mon fils ! dit Nazaire en tâchant de rire.

Gaston secoua la tête et serra fortement la main qu'il tenait toujours entre les siennes.

— Promets-moi de la protéger ! dit-il.

— Ça ne se demande pas, mon garçon !... Mais je te dis que tu me fais peur !... Est-ce que ?...

Il s'interrompit et attira Gaston jusque sur sa poitrine.

— Est-ce que tu voudrais te périr... demanda-t-il tout bas.

Gaston eut un sourire mélancolique.

— Il faudrait que je fusse bien impatient, mon pauvre Dragon, répliqua-t-il ; — regarde-moi... et vois si je ne puis attendre.

— A la bonne heure ! s'écria Nazaire : — c'est-à-dire, se reprit-il, — tu n'as pas le sens commun... J'ai vu des pâlots comme toi vivre cent ans... mais voyons ! finis-moi ton chapelet.

— Je me bats en duel demain à dix heures, dit Gaston.

Nazaire enfla ses joues.

— Ce n'est que ça ! s'écria-t-il gaîment ; — ah ! tu te bats en duel !... excusez !... c'est bon, j'arrangerai l'affaire.

— Tu ne l'essaieras même pas, répartit Gaston ; — c'est là le service que je voulais te demander.

Nazaire recula d'un pas et se prit à examiner son jeune camarade avec un étonnement curieux. — Ils étaient sous les galeries désertes de la place Royale. Le réflecteur d'un réverbère voisin éclairait vivement le front fier et triste de Gaston et montrait dans un demi-jour confus la cambrure cavalière de sa taille.

Nazaire secoua la tête à son tour.

— Tu n'as pas les idées d'un ouvrier, dit-il ; — et vrai, Pâlot, tu aurais mieux fait comme lieutenant que comme soldat dans le militaire... mais c'est des hypothèses comme disent les pousse-cailloux du génie... Tu veux te battre : c'est loisible ; à quoi te bas-tu ?

— Je ne sais pas...

— Au compas ?... au couteau ?... à la trique ?...

— Non, murmura Gaston.

— Non ?... Ah ! ah ! mon petit, c'est vrai que le sabre est plus attachant... mais les compagnons ne sont pas des grenadiers... La trique, le compas et l'eustache : connais que ça !... Si bien que moi qui te parle j'ai été obligé de me travailler, suivant les circonstances, avec la canne ou la double pointe, étant opposé à la savate, à cause que j'ai servi honorablement dans la troupe, dont j'ai des témoignages flatteurs de tous mes chefs.

— Ce n'est pas avec un compagnon que je me bats, dit Gaston.

— Tu t'attaques au bourgeois ?... c'est différent... Alors, en avant la contrepointe !... Comment s'appelle-t-il, ton quidam ?... J'ai fréquenté des maisons établies : je le connais peut-être.

— Il se nomme... balbutia Gaston.

— Ça commence bien !... Après ?

Gaston hésita.

— Il se nomme, reprit-il enfin résolument, — le marquis de Maillepré.

— Rien que ça de mousse ! s'écria Dragon stupéfait ; — le marquis Sauvage !... le marquis des marquis !... un fier du numéro 1 !... Tu crois qu'il va s'aligner avec toi !...

— J'en suis sûr, dit Gaston, — je l'ai insulté.

— Alors, en tout cas, il a le choix de l'arme... c'est au-

tant de gagné... Mais insulter ne suffit pas, mon petit, et... tu m'entends bien?... Si Feignant, par exemple, insultait le fils du roi... et il en est bien capable!... le fils du roi ne se battrait pas avec lui... ça me paraît bête, à moi, vois-tu, parce que tous les hommes sont égaux, dès qu'il ne s'agit pas du militaire... mais enfin, ça se fait.

Gaston eut un mouvement d'impatience tôt comprimé.

— Je te dis que j'en suis sûr, répéta-t-il.

— Ça suffit... Mais alors tu ne me dis pas tout... Il y a autre chose...

Gaston se rapprocha de lui.

— Ecoute, murmura-t-il, — je ne puis pas t'apprendre pourquoi j'ai insulté cet homme... c'est le secret de mon père qui est mort... Mais, à toi qui m'as toujours traité comme un ami, je puis te confier la part du mystère qui m'appartient... Je suis fils d'une famille, non pas noble seulement, mais illustre. Mon aïeul était duc et pair de France... Ne m'en demande pas davantage... Mon père a emporté notre nom au tombeau.

Nazaire garda un instant le silence.

— Ah! tu es noble, toi, Pâlot?... dit-il ensuite avec un involontaire accent de défiance.

Puis il reprit comme en se parlant à lui-même!

— C'est pourtant vrai, ça!... A mon idée, s'entend... Pas fier avec les camarades... Ah! dam, non, par exemple!... mais pas chaud non plus, pas noceur, pas bavard, pas farceur, quoi!... et ne se plaignant jamais, cet enfant-là!... travaillant de bon cœur... Pas de grimaces... pas de dégoût!... Ça ne ressemble pas à ces graines de messieurs qui ont eu des malheurs et qui traînent leurs vieilles bottes par les ateliers... Ah! mais!... Merci de m'avoir dit ça, Pâlot, ajouta-t-il tout haut et avec brusquerie.

—C'est toi qui m'y a forcé... commença Gaston.

— Je te dis merci: ça suffit... et, vois-tu, je suis sûr que tu ne t'en es jamais vanté...

— Jamais.

— Tu fais un brave enfant, Pâlot, tout de même! reprit Nazaire qui avait de l'émotion dans la voix; — mais, minute!... ça vous tâche peut-être, à présent, que je t'appelle Pâlot?...

Gaston lui tendit la main en souriant, et Nazaire la serra rudement dans les siennes.

— Ah! dam!... poursuivit-il; — je n'ai vu les nobles qu'aux *Folies* et à l'*Ambigu*, où ils sont tous bêtes, menteurs et lâches... Je me méfie, moi, vois-tu, parce que je vas au spectacle tous les dimanches et qu'il y a toujours là un comte ou un baron qui dissimule comme un diable pour victimer les jeunes premières, plonger dans les fers, comme ils disent, monsieur Albert ou monsieur Delaistre, et immoler monsieur Saint-Ernest... que ça fait pleurer Mignonne, la pauvre chérie, toute l'eau de ses yeux!... Mais toi, Pâlot, c'est pas ça! tu es bon. C'est pas ta faute si tu es noble, et je t'en aime trois fois plus!... Voyons! je serai ton témoin, sans savoir pourquoi tu te bats... C'est dur, mais c'est tout de même... Et quant à ta sœur...

— Ma pauvre sœur!... murmura Gaston qui courba la tête.

— Voilà-t-il pas! s'écria Nazaire, cachant son émotion sous un éclat de bruyante gaîté; — elle ne saura pas tes fredaines, mon fils!...

— Mais... dit Gaston; — si je suis tué...

— Tais-toi, Pâlot!...

— Je crois que je serai tué, dit encore Gaston, mais cette fois avec une froideur ferme.

— Tais-toi! répéta Nazaire; — ça porte malheur!... Toi, mon pauvre Pâlot!... mourir comme ça!...

La voix de Nazaire tremblait. Il prit brusquement Gaston à bras le corps et le pressa contre sa poitrine.

Puis il se recula et frappa du pied avec une véritable colère.

— Morbleu! dit-il en passant le revers de sa main sur ses yeux humides; — tu me fais faire des bêtises... Ta sœur... je ne la connais pas, moi, ta sœur!... mais je l'aime... Si le malheur voulait... Ta sœur aurait un père, Pâlot, mon pauvre enfant chéri!...

Cette fois, ce fut Gaston qui entoura de ses bras les robustes épaules de Dragon. Ils demeurèrent longtemps embrassés.

— Merci!... merci!... disait Gaston.

Nazaire faisait des efforts inouïs, mais tout à fait inutiles pour s'empêcher de pleurer.

Au bout de quelques secondes, il repoussa Gaston et reprit:

— C'est dit. Ne parlons plus de ça où je me fâche... Un troupier qui pleure, vois-tu, ça n'est pas conforme... Revenons à demain... Sais-tu manier le pistolet?

— Non, répondit Gaston.

— Sais-tu tirer l'épée?

— Mon Dieu, non.

Nazaire fit une longue grimace.

— C'est égal, dit-il, ensuite.— C'est égal... on a vu des conscrits... pas souvent... Mais je suis prévôt morbleu! et j'aurai bien le temps de te montrer un bon coup... viens!

Il voulut entraîner Gaston, qui résista.

— Viens donc! répéta-t-il.

— Pas à présent, dit Gaston; — c'est ma dernière soirée... elle sera pour ma sœur...

— C'est juste, répliqua Nazaire,— quoique je sois bien sûr que nous reviendrons tous deux demain déjeuner au Capucin... Je t'invite. — Mais enfin, c'est juste: la petite, avant tout!... A demain donc! huit heures au plus tard, et je t'en donnerai une fière leçon!... A propos, sais-tu mon adresse?

Il arrive souvent que deux amis d'atelier, qui ne sont point en même temps compagnons de plaisir, ignorent mutuellement leur domicile. L'atelier est un rendez-vous de chaque jour, qui rend les visites inutiles. Gaston ne savait pas où demeurait Nazaire.

Ils entrèrent chez un marchand de vins, et Dragon écrivit sur un bout de papier cette adresse compliquée:

« Nazaire, dit Dragon, boulevard Beaumarchais, maison neuve, sans numéro, la quatrième après le café, l'escalier du fond, tout en haut, la troisième porte dans le corridor. Le nom est dessus. »

CHAPITRE V.

LEÇON D'ARMES.

Nazaire, dit Dragon, demeurait dans une grande chambre mansardée, à deux fenêtres, s'ouvrant au fond de deux profondes embrasures. Derrière les vitres de ces croisées, on apercevait des fleurs d'automne dont les premières gelées avaient courbé les tiges malades.

Son lit de sangle était entouré de rideaux de croisé bleu, retenus au plafond par un anneau de cuivre, et dont les plis se drapaient avec une sorte de coquetterie.

Sur la cheminée, dans de hauts verres à bière de Strasbourg, il y avait des paquets de marguerites-reines et des dahlias.

La commode en bois de noyer, l'armoire de chêne verni, les chaises paillées et le fauteuil d'étoupes, recouvert en cotonnade grise, tout cela était propre, tout cela avait un parfum de « bon chez soi » trop rare, il faut l'avouer, dans la pauvre demeure de l'ouvrier.

Et encore, ces fleurs du dedans et du dehors, la netteté brillante du cuivre des serrures, les plis du rideau, quelque chose enfin qui mettait parmi ces meubles indigens, de l'œil, de l'apparence, de la symétrie, eussent annoncé au regard observateur la présence habituelle d'une femme.

Partout où passe cette fée bienfaisante, il reste un charme indéfinissable, une trace riante, un rayon, un reflet,— un rien qui pare et embellit, — qui se sent, qui se voit, mais qui ne peut s'écrire.

La fée, ici, c'était Mignonne, la jolie fiancée de Nazaire.

C'était une bonne et gentille enfant que Mignonne, et qui aimait son Dragon comme une petite folle, bien qu'elle le fît enrager parfois. — Bébelle, l'*amante* de Poiret, était venue quelque matin après le départ de Nazaire pour l'atelier, et avait haussé les épaules bel et bien en disant :

— C'est pas un sort, ça, ma petite, que de rester tous les jours que Dieu donne en plan, pour attendre un homme qui n'est qu'un graveur ! Moi, j'ai Poiret ; il me va ; mais ça n'empêche... le jour est long... une connaissance honnête est bientôt faite... ça passe le temps... Et puis les étudians sont si gentils ! Des amours en béret rouge, ma fille !... qu'on croirait voir ceux qui sont dans Paul de Kock !...

Bébelle avait dit cela et beaucoup d'autres choses car Bébelle était un *type*, et les types parlent comme des volumes entiers de romans *de mœurs*.

Mais Mignonne avait fait fait la sourde oreille, et Bébelle avait dû descendre les six étages de la mansarde en chantant par dépit :

Messieurs les étudians
S'en vont à la barrière
Pour danser le cancan
Et la Robert Macaire, etc.

Chanson qui est un type d'ode, dû à la collaboration d'un grand nombre de jeunes gens aimables et jouant la poule.

Et Mignonne était restée *en plan*.

La chambre de Nazaire possédait encore d'autres ornemens auxquels la main de Mignonne n'avait point de part.

C'était d'abord un grand sabre droit de dragon ; c'étaient ensuite un burnous blanc, deux pipes arabes en croix et une de ces interminables ceintures mauresques, dont le tissu fait honte à nos fabriques.

On ne va pas pour rien, voyez-vous, *en Alger*, et, comme dit en style de voltigeur la médaille récemment frappée à la gloire de nos quasi-conquêtes marocaines : le Français sut vaincre ; il le sait encore ; il le saura toujours !

Inscription manifestement sublime et qui ne laisse pas de rappeler les belles strophes de ce chant militaire bien connu :

Un grenadier, c'est une rose
Qui brille de mille couleurs;
Au combat, il n'est rien qu'il n'ose
Tout affronter par sa valeur...

Donc Nazaire avait, lui aussi, rapporté ses trophées, plus modestes, il est vrai, que le parasol d'Isly, mais moins rapiéciés.

Il reçut Gaston, comme nous l'avons vu, avec une cordialité brusque, mêlée d'une nuance de déférence.

Nazaire avait beau se battre les flancs, il ne pouvait plus être aussi libre avec le *Pâlot*, devenu pour lui le petit-fils d'un pair de France.

De plus, il avait quelque chose sur le cœur.

— Je n'ai pas dormi de la nuit, répéta-t-il en se tenant debout devant Gaston assis, qui reprenait péniblement haleine ; — parce que j'ai pensé à vous... à toi, Pâlot... un peu pour ta chose de s'aligner et beaucoup pour les deux contremarques de la Banque...

Gaston ne répondit point et l'interrogea du regard.

— Tu ne sais pas ça, toi, reprit Nazaire ; tu ne te doutais même pas qu'on t'accusait !... On avait volé deux billets au père Potel...

— Et l'on m'accusait ! dit Gaston.

— Un peu !... pas moi !... Pourtant, sapristie, Pâlot... faut être un grand lâche pour avoir eu cette idée-là !... Quand je t'ai vu venir avec ton habit noir... Ah ! dam, ça n'a pas duré longtemps... mais j'ai senti là-dedans comme un plomb...

Il s'interrompit et prit la main de Gaston qu'il écrasa sur son cœur.

— Tiens, petit ! ajouta-t-il vivement ; — sens comme ça saute encore, rien que d'y penser !... Ah ! mais !... c'est que ça fait grand mal !... Faut dire que c'est ma faute... j'aurais dû tomber tout de suite sur ceux qui t'accusaient et les raser à contrepoil, comme disait l'aide-major du régiment qui avait étudié pour être perruquier... Ça c'est vrai... As-tu soufflé ? Habit bas !... Je vais te conter la chose de ce qui est arrivé à l'atelier, tout en t'apprenant à te défendre.

Gustave se leva et ôta son habit.

Nazaire poursuivit :

— Tant il y a qu'après t'avoir quitté sous les arcades là-bas où il ne manque que du monde et des quinquets pour ressembler à tout ce qu'on voit de beau, je m'en retournai à l'atelier. Voilà Poiret qui me dit : — Un pari ! — Poiret dit toujours ça, tu sais bien...

Dragon s'interrompit et reprit.

— Relève un peu voir tes manches et serre ta cravate autour de tes reins... histoire d'être plus à ton aise...

Gaston obéit.

Nazaire alla prendre deux fleurets sous une table.

— J'ai caché les outils, rapport à Mignonne, dit-il ; — les femmes, ça fait des hélas à tout bout de champ... Donc, Poiret m'aborde : Un pari !... moi, je réponds : — Pas de pari !... je viens ici, voyez-vous, à cette fin de causer raison et de vous avertir que si quelqu'un a le toupet de dire ci et ça sur le compte du Pâlot, qui est le meilleur de la compagnie, ni une ni deux, je lui casse les reins comme une chimique allemande.

Tiens-toi bien, Pâlot, mon fils, la jambe droite libre, le corps posé sur la jambe gauche, le bras gauche effacé, ainsi que la poitrine de même, la main droite à la hauteur de l'œil... Un peu de jeu !... de l'aisance... Une, deux ! bats l'appel... ça va marcher !...

C'est entendu... Je leur dis : Je vous éreinte... C'est pas l'embarras, je leur dis ça plus souvent que je ne le fais, vu que le cœur est bon dans la plupart, même dans les Alsaciens : ils comptent là-dessus... Il n'empêche que l'habitude n'est pas de me rire au nez comme ils ont fait hier au soir... Ça m'a étonné...

L'œil sur mon œil, toujours ! Pas de bêtise !... Appuie l'épée... Attention... Pare tierce, et en garde !...

Mais Gaston ne savait point parer tierce.

Dragon s'interrompit pour lui expliquer les positions élémentaires et le rudiment des parades, ce qu'il fit avec l'aplomb et la précision d'un prévôt de salle.

Gaston était adroit, mais son défaut complet d'habitude rendait à peu près nuls les résultats de cette leçon tardive.

— Ça va marcher, mon fils, disait Dragon, — ça va marcher... Tiens-toi bien... Le diable, c'est que je ne peux pas te parler en termes de salle, puisque tu ne les comprends pas... N'importe !... ça va marcher... En garde !... y sommes-nous ?... Tu vas parer tierce, mon petit, et te fendre sur ta parade... Une... deux !... allez donc !... ce n'est pas ça !...

Gaston faisait pourtant de son mieux. La sueur découlait de son front pâle et il respirait avec peine.

— Reposons-nous un peu, reprit Dragon, — ça va marcher.

Gaston s'assit et passa son mouchoir sur ses tempes.

— Donc, poursuivit Nazaire, dont le cœur se navrait à voir cette fatigue si tôt venue, mais qui refoulait en lui son inquiétude énergiquement, — donc les autres me rirent au nez... Je me fâche, comme de juste, mais tout rouge, parce qu'il s'agissait de toi... J'en prends deux par le collet et j'allais leur procurer une embrassade un peu chaude, quand Poiret me dit : — On n'attaque pas le Pâlot, Dragon... Et Feignant ajoute : — Le Pâlot est un bon, c'est convenu, pas de carnage !...

Gaston avait l'œil terne et gardait une immobilité de statue. — Sous la toile de sa chemise, on voyait seulement son souffle pénible soulever par soubresauts presque imperceptibles les parois de sa poitrine.

Dragon s'arrêta et le regarda en dessous.

— Ça n'a jamais vu le feu! pensa-t-il involontairement; — c'est enfant... peut-être bien...

Dragon rougit et sa mobile physionomie exprima tout à coup un mouvemen de colère.

— Allons, se dit-il; — hier je l'ai cru voleur; aujourd'hui, je le prends pour un lâche... Pas mal... Voilà comme on traite ses amis quand on est un sans-cœur... Ah! mais, je n'ai pas volé ça!

Il est évident que s'il était donné à l'homme de colleter son propre individu, Nazaire se fût fait à lui-même un fort mauvais parti.

— Quand ils m'eurent dit ça, Pâlot, reprit-il avec un soupir de contrition, — que tu étais un bon, et le reste, tu sens bien qu'il n'y avait plus rien à faire... Je lâchai Nicolaus, je lâchai Johannes... ou Fritz, je ne sais pas au juste lesquels je tenais, et je dis : Ça me paraît qu'on a retrouvé les sous du père Potel.—Juste! me répondit Poiret. — Feignant voulut conter la chose, mais, si Poiret a du bon dans la tête, c'est sa langue.— Dragon, me commença-t-il; — un pari!... C'est que tu ne devinerais jamais qui a fait le coup.

Alors tout le monde se mit à crier ensemble que c'était Poupart.

Poupart avec sa bonne face d'imbécile!... aurais-tu cru ça, toi, Pâlot?...

Gaston leva sur Nazaire ses grands yeux où il y avait de l'égarement et répondit *non* au hasard.

Puis il retomba dans son immobilité morne.

Le pauvre Nazaire voyait bien que tous ses efforts pour opérer une diversion étaient inutiles. Il poursuivit avec une sorte de découragement.

— Allons, mon fils! en garde! tu dois être reposé...

Gaston se leva lentement. — Il reprit son fleuret. — Il se mit en garde.

Il fit quelques passes, suivant les prescriptions de Nazaire avec une docilité machinale. — Puis le fleuret s'échappa de sa main.

Il croisa ses bras sur sa poitrine.

Sa paupière battit. — Une larme roula le long de sa joue.

Nazaire fronça les sourcils et jeta son fleuret avec colère.

— N'y a pas à dire, petit, prononça-t-il tout bas; — je crois que tu as peur!

Gaston sourit douloureusement.

— Merci, répliqua-t-il sans amertume; — merci pour ta leçon, mon ami... J'en sais assez pour me tenir sur le terrain, sans faire pitié à mon adversaire... Cela suffit... Quant à ton injure, je n'ai pas le temps d'avoir de la rancune... Je te pardonne.

— C'est que, balbutia Nazaire qui ne savait plus s'il devait se fâcher contre Gaston ou contre lui-même; — quand on dit comme ça: je suis sûr d'avoir mon affaire... et qu'on perd la carte .. et qu'on pleure...

Gaston releva sur lui ses grands yeux aux cils humides. Nazaire s'interrompit, rougit encore et détourna la tête. — Gaston lui prit la main.

— Je te pardonne, répéta-t-il; — tu ne la connais pas... Tu ne sais pas ce que nous trouvions ensemble de bonheur parmi notre misère... Tu ne sais pas comme son désespoir va m'appeler... Je ne répondrai pas... ma main ne sera plus là pour essuyer ses pauvres larmes... Oh! oh! mon Dieu! ajouta-t-il en un sanglot déchirant, — ma sœur!... ma sœur!...

Il se couvrit le visage de ses mains.

Nazaire se donna un grand coup de poing dans le front et se prit aux cheveux.

— Chien de butor!... murmura-t-il; — j'avais oublié la petite!...

Il se rapprocha, soumis, l'oreille basse, essayant de gauches caresses.

— Allons! tiston, dit-il; — faut pas penser à ça... Une botte ou deux, ce ne sera pas la mer à boire... si tous ceux qui vont là n'en revenaient pas!...

— Que de fois, interrompit Gaston, — dans mes nuits de souffrances, l'ai-je trouvée, en m'éveillant, penchée à mon chevet comme un bon ange... Je la voyais... J'entendais sa douce voix... Je ne souffrais plus... Et c'est elle qui va maintenant souffrir... seule... toute seule, mon Dieu!... Elle viendra... oh! c'est à briser le cœur!... Elle viendra me chercher où je ne serai plus... Ma couche vide... mes vêtemens de travail... Ecoute!... je n'ai plus qu'une heure pour penser à elle... Laisse-moi mes larmes... mes larmes qui sont à elle... à elle... Ma sœur!... ma sœur!...

Nazaire le soutenait, chancelant, entre ses bras. Il n'osait plus ouvrir la bouche.

Gaston haletait. — Il demeura un instant silencieux. Puis il se redressa lentement.

— Dans une heure, dit-il, — je dirai adieu à un souvenir... Et tu verras si j'ai peur.. . . . .

. . . .

Romée était resté auprès de Sainte dans la cour de l'hôtel Maillepré. Nulle consolation n'était possible. Dans les cas les plus désespérés, un frère console sa sœur, un fils sa mère, un amant sa maîtresse, parce que entre gens qui ont l'habitude de s'aimer, il reste, même après tout espoir évanoui, le baume des douces paroles et des caressantes tendresses.

Mais Romée, qui aimait Sainte de toute son âme, ne la connaissait point. Il n'y avait en leur passé rien de commun. Leur rapprochement s'était fait, non par hasard, mais par une de ces inspirations désespérées qui viennent à la détresse et sortent tellement des règles de la vie commune qu'on les relègue volontiers dans le domaine impossible du roman.

Car les événemens de ce genre ont beau se représenter tous les jours et sous nos yeux, il est convenu que l'on n'en doit point tenir compte.

Pourquoi? — Ecoutez ceci :

Un bon bourgeois, ami de l'ordre public, niait fort vertueusement l'existence de ces bandits parisiens auxquels nos journaux judiciaires, amans forcenés de la couleur, ont conservé le nom galant d'*escarpes*. Ce bourgeois demeurait quelque part dans les parages solitaires du quartier Pigale. Il se moquait volontiers des gens assassinés la veille dans la rue, et disait : Fadaise! et disait : Roman!

On ne se fait pas une idée juste du nombre inouï des niais qui vivent sur ces deux mots!

Un soir, notre bourgeois fut étranglé, — mais étranglé comme il faut. Vous croyez peut-être qu'il fut convaincu?

Néant. Avant de rendre l'âme, il dit aux escarpes stupéfaits : — Allons, mauvais plaisans, lâchez-moi, vous me faites mal!...

Thomas, de nos jours, verrait, toucherait et nierait.

Mais, pour être réelles, ces *frasques* du désespoir ou de la passion restent dans l'exception. Leurs résultats sont aussi imprévus qu'elles-mêmes. Ils atteignent parfois le but que les moyens ordinaires eussent manqué certainement, mais, s'ils échouent, tout est dit. L'enthousiasme est tombé; le découragement revient plus morne et plus lourd.

Romée n'avait aucune action sur Sainte. De lui à elle un seul mot était bon à dire et à entendre : Je le sauverai!...

Mais où était Gaston?... sur le terrain déjà peut-être... Promettre de le sauver désormais, c'eût été mentir.

Romée restait là, devant Sainte qui se mourait d'angoisses. Il oubliait que lui-même avait couru plus d'une fois la chance du duel et que notre civilisation a su jeter entre deux hommes qui se battent, non pas une muraille assurément, non pas même un bouclier, — mais quelque chose qui amoindrit le danger discrètement et laisse tout juste ce qu'il faut pour contenter l'*honneur*.

Parce que l'*honneur*, qui est mauvaise tête, mais bon prince, demande beaucoup et se contente de peu.

Romée, en face de cette douleur navrante de la femme qu'il aimait, perdait le vif ressort de sa nature alègre et entreprenante. Le découragement le gagnait.

Parfois, il était sur le point de s'élancer au dehors et de

courir et de chercher à l'aventure. — Mais Sainte était là seule, épuisée de sanglots. Il restait...

La porte de la rue et celle du corps de logis s'ouvrirent en même temps. A la première, se présenta monsieur Williams; par l'autre, sortit Jean-Marie Biot.

L'Auvergnat, accoudé tranquillement sur la demi-porte de la loge comme sur un balcon, fumait sa pipe et regardait.

D'un coup d'œil, Biot aperçut sa jeune maîtresse. Il descendit le perron en deux sauts, et s'agenouilla près de Sainte.

— Qu'y a-t il, monsieur Romée? demanda-t-il avec soupçon. — et pourquoi êtes-vous ici?

Sainte, au son de cette voix, releva sa paupière alourdie par les larmes. Quand elle vit Biot, une lueur d'espérance brilla dans son œil.

— Tu sais où il est, toi! murmura-t-elle.

— Qui?... demanda Biot qui ne comprenait pas et avait le cœur serré d'épouvante.

Sainte fit effort pour parler. Elle ne put.

— Son frère, dit Romée.

— Son frère!... répéta Biot, devenu blême, — monsieur le marquis!... Mais on craint donc!...

— Il ne sait pas non plus!... murmura Sainte.

C'était son dernier espoir. Ses sanglots se ralentirent, puis son souffle s'éteignit. — Elle était évanouie.

Monsieur Williams s'était arrêté au milieu de la cour. Il braqua son lorgnon à double branche d'or sur le groupe formé par Sainte, Biot et Romée. — Biot, en ce moment, débouclait la ceinture de la jeune fille, tandis que Romée frappait dans ses mains doucement.

Monsieur Williams s'avança jusque auprès de la porte de l'aile droite. Son visage sévère et froid ne montrait nulle trace d'émotion.

— Pardon, dit-il d'une voix grave et empreinte d'un fort accent; — mon ignorance de la langue donnera peut-être à ma question une portée brutale et indiscrète, mais mon intention est bonne...

Il tira de son sein un portefeuille.

— La souffrance de cette jeune lady, ajouta-t-il,—a t-elle pour cause le manque d'argent?...

— Non, répondit Biot rudement.

Monsieur Williams remit son portefeuille dans son sein, toucha son chapeau, tourna le dos et gagna lentement le perron.

Romée avait réussi à détendre les doigts crispés de l'une des mains de Sainte. C'était la main qui tenait le papier où Gaston avait écrit le mot adieu.

Le papier s'était retourné dans la main de Sainte. Il y avait deux lignes écrites à l'envers.

Romée l'approcha vivement de ses yeux. Aux premiers mots il tressaillit.

— Le cordon! le cordon! s'écria-t-il en s'élançant vers la porte.

L'Auvergnat ouvrit. — Romée disparut.

Biot prit Sainte dans ses bras, monta l'escalier avec précaution, et la déposa sur son lit...

CHAPITRE VI.

LA BUTTE SAINT-CHAUMONT.

. . . . Gaston était assis sur le lit de Nazaire et semblait absorbé complétement dans sa douloureuse rêverie.

Nazaire faisait semblant de brosser son pantalon, et le regardait du coin de l'œil. Il y avait dans ce regard du brave Dragon le dévouement d'un ami et la tendresse inquiète d'un père.

Le timbre enroué du petit coucou de faïence qui pendait à la muraille sonna neuf heures et demie.

Gaston se leva et secoua sa tête par un mouvement brusque.

— Il est temps, dit-il.

Nazaire demeura immobile, son pantalon d'une main, sa brosse de l'autre, tant il fut étonné de voir ce front, courbé naguère sous l'accablant fardeau du désespoir, se redresser tout à coup calme et fier.

— Je compte sur toi, reprit Gaston d'un ton bref et ferme qui faisait plein contraste avec la mollesse découragée de ses récentes paroles : — tu la consoleras de ton mieux... Moi, je n'ai plus le droit de penser à elle, parce que le moment est venu d'agir en homme.

— Allons! dit Nazaire; — voilà!... ça va marcher.

Gaston détacha sa cravate qui lui servait de ceinture, et la renoua autour de son cou, formant avec précision l'ample rosette que nos dandies savaient si bien disposer à cette époque. Il remit son gilet, puis son habit, et dit :

— Je suis prêt.

— C'est bon, répliqua Nazaire qui lissait la soie rebelle de son chapeau; — où est le rendez-vous?

— Aux buttes Saint-Chaumont.

— Fameux!... Ce marquis-là s'y entend, tout de même... La porte Maillot est pour ceux qui commandent leur déjeuner d'avance et paient un garde pour venir les déranger au moment où ils vont se fendre... C'est connu... au lieu que les buttes...

Il s'interrompit et acheva entre ses dents :

— Quoique je donnerais deux semaines de banque pour qu'on y vienne nous déranger!... En deux temps, reprit-il tout haut, — une citadine nous aura transportés sur les lieux!... Ça y est-il?

Gaston s'avança vers la porte.

— Mais j'y pense, dit Nazaire; — les bourgeois ont la coutume de se donner deux témoins de chaque bord... à quoi ça sert? ça m'est égal... Nous ne sommes ici, en tout, qu'un témoin, nous, fiston.

— En effet, répliqua Gaston; — le marquis a parlé de ses témoins.

— On croit savoir les choses, vois-tu bien!... mais ce n'est pas le tout... qui prendre?... Il y a Poirel... c'est diablement commun; ça n'a pas l'habitude des sociétés... Feignant?... c'est trop décolleté; ça ferait quelque manquement au décorum... Sapristie! Pâlot, voilà de l'embarras!...

— Nous irons seuls, dit Gaston; — viens...

Comme il ouvrait la porte on entendit dans l'escalier une voix fraîche et gaie qui chantait de petits couplets.

— Diable, diable! grommela Dragon; — cachons les outils... voilà Mignonne.

C'était Mignonne en effet, mais elle n'était pas seule.

Romée la suivait, tenant encore à la main le papier où Dragon avait écrit la veille, en détail et sans abréviation :

« Nazaire dit Dragon, boulevard Beaumarchais, maison » neuve, sans numéro, la quatrième après le café, au fond » de la cour, tout en haut, la troisième porte dans le cor- » ridor; le nom est dessus. »

Romée avait découvert cette adresse en retournant par hasard ce chiffon où la main tremblante de Gaston avait tracé le mot *adieu*. Sa première pensée fut que le frère de Sainte se battait contre Nazaire. Cette idée prit sur son esprit d'autant plus d'empire qu'il savait Nazaire un terrible raffiné d'honneur. Et puis cette idée lui donnait grand espoir. Il s'y arrêta.

Nazaire, depuis son retour d'Afrique, avait conservé avec son ancien capitaine des rapports de respectueuse et très vive affection. Romée était pour lui l'idéal du bon, du beau et du vaillant. Il l'eût suivi au bout du monde.

Romée, qui savait cela, devait donc penser qu'un seul mot de sa bouche suffirait à calmer la tempête.

Il se disait, en arpentant rapidement la rue des Francs-Bourgeois pour gagner le boulevard :

— Ah! ah!... Gaston est fier! tant pis pour Dragon!... Il faudra qu'il fasse des excuses... et il les fera!... C'est un si brave cœur!... Je lui dirai : Cet enfant est mon ami, mon

parent... la première chose venue!... C'est que ce diable de Nazaire ne ferait de lui qu'une bouchée!... Pourvu que j'arrive à temps!...

Il courait de toutes ses jambes.

Enfin il arriva dans la cour, où il trouva un portier aussi portier que Jalambot.

— Monsieur Nazaire est-il chez lui? demanda-t-il.

— Au sixième au-dessus de l'entresol, répondit cet autre Jalambot.

— Je vous demande s'il est chez lui...

— Voyez voir, répliqua le portier; — la troisième porte dans le *colidor*...

On a vu de ces fonctionnaires arriver à la décrépitude sans avoir eu jamais la moindre canne brisée sur les épaules.

C'est très vrai. — mais cela suffit pour prouver en faveur de la mansuétude surprenante de nos mœurs.

Romée n'avait ni la volonté ni le loisir de prendre à partie le concierge. Il s'élança dans l'escalier, dont il monta les degrés quatre à quatre.

Mignonne apportait le lait du déjeuner en chantant et sans se douter le moins du monde que le prologue d'un drame sanglant se jouait dans la mansarde.

Romée la dépassa et entra le premier.

— Dieu soit loué! s'écria t-il. — j'arrive à temps!

— Et à propos! répondit Dragon; — en voilà de la chance!...

Et, avant que Romée essoufflé pût prendre la parole, Nazaire poursuivit:

— J'ai l'honneur de vous présenter, capitaine, — Gaston, dit le Pâlot, un ami à moi... pas un ami à la douzaine, au moins!... un ami dans le vrai style, que je n'aimerais pas mon propre enfant un pouce de plus!...

Dragon avait pris une pose militaire pour prononcer cet exorde. — Romée l'écoutait avec surprise et perdait son espoir.

— Je vous le présente. continua Nazaire, — étant dans un mauvais cas... Une affaire le réclame, comme on dit, et je m'émancipe à vous demander si vous n'auriez pas une heure ou deux à nous donner pour compléter le nombre voulu de deux témoins...

— Monsieur... voulut dire Gaston, qui salua poliment et froidement.

— Espère, Pâlot! interrompit Dragon; — il s'agit, comme bien vous pensez, capitaine, d'aller sur le pré incontinent... La chose est à dix heures... et c'est déjà pas trop matin, suivant mon opinion, ayant l'habitude pour mon compte de faire ces fonctions-là au saut du lit... mais les goûts sont dans la nature aussi bien que les couleurs.

Romée avait baissé la tête et ne répondait point.

Mignonne venait d'entrer. Elle était auprès de la porte, son pot au lait à la main, curieuse, comprenant à demi et tremblante.

— Monsieur, dit Gaston en s'adressant à Romée, — l'heure s'avance, et si vous ne devez point nous accorder votre concours...

— Comment! murmura le sculpteur dérouté; — ce n'est pas ensemble que vous vous battez!...

— Ensemble! s'écria Dragon; — mais *motus!*... voilà Mignonne... Oui ou non, capitaine?...

— Que ne puis-je faire davantage! prononça Romée comme en se parlant à lui-même; — du moins serai-je là... Je vous suis.

— Monsieur, dit Gaston, qui salua de nouveau, — je vous remercie... Partons!

Il franchit le seuil.

Romée mit sa main sur l'épaule de Nazaire et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Ah!... fit celui-ci avec toutes les marques de l'étonnement: — ce n'est donc pas par hasard?...

— Je le cherchais... Mais la pauvre enfant va rester seule... Elle ne saura même pas que je suis auprès de son frère...

— Si fait!... Voilà Mignonne...

Romée ouvrit la bouche pour répondre et garda un silence embarrassé.

Nazaire rougit jusqu'aux oreilles.

— C'est ma femme, dit-il en se redressant, — n'ayez pas peur, capitaine... Les bans sont publiés... Et puis, d'abord, il n'y a pas de bans qui tiennent!... Mignonne est un bon petit cœur et une honnête fille, — à preuve que je l'épouse!

Ces derniers mots furent dits avec une dignité si franche et si vraie que Romée n'hésita plus. Il alla vers Mignonne, qui, confuse et devinant qu'on parlait d'elle, faisait semblant de mettre tous ses soins à bâtir un petit feu de bois.

— Mademoiselle, dit il. Nazaire me permet de vous demander un service.

Mignonne se releva et fit la révérence.

— Pardon, capitaine, interrompit Dragon; — j'entends le Pâlot qui crie en bas... J'aurai plus tôt fait que vous... Voilà le cas, Mignonne... il y a une petite demoiselle qu'il faut aller voir tout de suite... et la consoler, et la soigner, et tout... C'est la sœur du Pâlot, mon meilleur ami... et elle est quelque chose au capitaine, pour qui je me couperais en quatre sans marronner...

— Et que faut-il lui dire? demanda Mignonne.

— Que tout va bien, mademoiselle, répondit Romée: — que je suis auprès de son frère... N'oubliez pas cela... et qu'elle prenne espoir...

— C'est ça, partons! s'écria Dragon; — le Pâlot fait le diable en bas... Tu sais, Mignonne, des douceurs, des espoirs... Au grand hôtel du coin des rues des Francs-Bourgeois et Culture... Mademoiselle...

— Sainte de Naye, acheva Romée.

— Je vas faire de mon mieux, dit Mignonne.

Romée entama un remercîment; Nazaire le poussa dehors sans cérémonie, et tous deux descendirent rapidement.

Gaston les attendait, le pied sur le montoir d'un fiacre qu'il avait appelé.

Le mot pour-boire fut prononcé. Les deux rosses, sanglées à tour de bras, mirent en mouvement leurs jarrets maigres et comme désarticulés. Le fiacre, ébranlé, cahota au grand trot sur le pavé du boulevard.

La route se fit silencieusement.

Gaston se tenait immobile et froid dans un coin du fiacre. Auprès de lui, Nazaire, raide et craignant de s'appuyer aux parois prétendues rembourrées de la voiture, gardait une posture de circonstance. — Romée était agité. A chaque instant il semblait sur le point de prendre la parole et se taisait toujours.

Lorsque le fiacre s'engagea dans la rue du Faubourg-du-Temple, Nazaire toussa et dit:

— La règle est connue. Les témoins doivent savoir de quoi il retourne... Moi, je me suis engagé à mener l'affaire à tâtons, parce que je fais toujours ce que veut le Pâlot ici présent; mais le capitaine, c'est différent...

— Comment! Dragon, s'écria Romée, — vous ignorez...

— Je ne sais rien, capitaine, interrompit Nazaire; — sinon que le Pâlot est droit comme un I et incapable de toute chose quelconque qui n'est pas la justice... Or donc, reste à savoir s'il veut s'expliquer.

— C'est impossible, répondit Gaston.

— Voilà, capitaine... Avant d'aller plus loin, c'est à vous de vous tâter...

— Je serai le témoin de monsieur, répliqua Romée, — quoi qu'il arrive.

— Vous êtes généreux, monsieur, dit Gaston avec émotion; — je vous remercie encore une fois et du fond du cœur.

Romée ouvrit la bouche; des paroles se pressaient sur sa lèvre; il les refoula au dedans de lui.

Que dire en effet? La démarche de Sainte était une de ces choses en dehors des limites convenues, qui ne s'expliquent point en deux mots. Parler, c'était éveiller des défiances qu'on n'aurait point le temps de repousser; — car l'heure avançait et le fiacre allait passer la barrière.

Un mot étourdi pouvait jeter Gaston hors de son sang-froid et lui ôter sa force.

Romé se tut.

. . . .

. . . .

Nous sommes sur les buttes Saint-Chaumont.

Il faisait un ciel clair où couraient impétueusement des nuages noirs aux vives franges de neige.

Le vent soufflait avec violence, par rafales courtes, qui poussaient presque horizontalement de ces gros grains de pluie que la tempête lance par salves soudaines pour les sécher ensuite de son souffle âpre et puissant.

Le soleil se montrait tout à coup, teignant l'averse des couleurs du prisme. Puis il se plongeait sous une épaisse nuée, et sur le couchant sombre apparaissait la courbe immense d'un arc-en-ciel.

Au loin, sur la campagne, on voyait la lumière et l'ombre lutter, se mêler, se déplacer à tour de rôle et donner au même lieu des aspects divers. — De larges zones éclairées couraient par la plaine, suivies par d'autres bandes obscures et teignant en noir tout ce que le rayon solaire venait d'illuminer et de blanchir.

Paris se montrait au bas de la montée, noir, confus, immobile. — Puis venait une brusque échappée de clarté, Paris s'animait. La lumière mobile donnait une sorte d'étrange vie à l'immense cité. Tout se mouvait. L'ombre et le jour se choquaient parmi les innombrables murailles qui, tantôt cachées, tantôt saillantes à l'œil comme par magie, semblaient en proie à de gigantesques tressaillemens.

C'était un spectacle magnifique, tantôt joyeux, tantôt terrible, toujours grand, toujours imprévu et nouveau. On eût dit les mobiles caprices de vingt changemens à vue, exécutés sur une échelle colossale, et embrassant tout le vaste horizon dans le caprice inouï de leurs fantasques évolutions.

Les buttes elles-mêmes, désertes et ouvrant çà et là leurs entonnoirs béans de glaise verdâtre, ajoutaient au frappant du tableau.— Il y a quelques années à peine ces buttes, qui touchent à deux barrières populeuses, conservaient encore un caractère singulièrement agreste, et, à voir seulement les brusques accidens de terrain de ces Alpes en miniature, tapissées partout d'une végétation indigente et sauvage, on eût pu se croire loin des villes.

Par exemple, l'illusion ne pouvait durer longtemps. A gauche, les blanches maisons qui se groupent et s'étagent sur le plateau de Belleville; devant vous, Paris tout entier, depuis le dôme de la Salpêtrière jusqu'aux portiques de la Madeleine, depuis les tours maigres de Saint-Vincent-de-Paule jusqu'aux toitures oxidées des Invalides à droite, la ronde caserne de Belleville, les moulins de Montmartre; derrière vous, le clocher de Saint-Denis, tout vous eût dit que bien loin était la solitude.

De nos jours, l'illusion n'a pas même le temps de naître. — Du haut de la colline fouillée, minée, exploitée, notre regard qui veut s'élancer vers la plaine, rencontre la courbe à festons de l'enceinte continue et ces citadelles sournoises dont la double menace tourne ses canons vers Paris pour tout de bon et, pour la forme, vers la frontière...

Romée, Nazaire et Gaston étaient sur la butte depuis un quart d'heure environ. Ils attendaient. —La montre de Romée marquait dix heures et vingt minutes.

— Peut-être ne viendra-t-il pas, dit Romée dont la voix, plus que ses paroles, exprimait involontairement un espoir.

Nazaire, qui avait caché sous un buisson ses deux fleurets, dont il avait, avant de partir, fait sauter les boutons, furetait çà et là, les mains derrière le dos, cherchant un endroit encaissé, assez large et uni pour servir de terrain au combat.

— Il viendra! répondit Gaston, — je l'ai insulté.

— Cependant, reprit Romée, l'heure est passée, et dans ces sortes d'affaires...

— Il viendra! dit encore Gaston; je vous promets qu'il viendra.

Le fiacre attendait à mi-côte.

Gaston et Romée se trouvaient à l'extrême sommet des buttes et le vent les frappait violemment au visage.

Romée prit Gaston par la main et l'entraîna derrière un talus qui les mit à l'abri pour un peu.

Souvent il ne faut qu'un mouvement de cette sorte pour rompre la glace et servir d'exorde à une confidence difficile.

Romée n'avait point lâché la main de Gaston; il allait parler sans doute, lorsque la voix retentissante de Nazaire se fit entendre de l'autre côté du talus.

Nazaire aimait assurément Gaston de tout son cœur, et son excellente nature comportait tout ce qui est généreux, délicat et bon. Il eût voulu, au prix de son propre sang, protéger et défendre son jeune camarade, dont l'inexpérience et la faiblesse apparente faisaient presque à ses yeux une victime. — Mais un duel avait en soi quelque chose de singulièrement séduisant pour Nazaire. Les préparatifs de cette rencontre avaient réveillé en lui les souvenirs aimés de parties semblables et chatouillé avec énergie ses instincts batailleurs.

Ce vent frais du matin avait pour lui des senteurs connues. — Ce bon vent que le *chasseur diligent* flaire avec allégresse, parce qu'il lui parle de longues courses au bois, de pistes savamment relevées et des mille exploit du *sport*, Nazaire l'aspirait joyeusement et y trouvait de vifs souvenirs. — L'uniforme bas, le sabre au poing, sous quelque bouquet de hauts palmiers, il se voyait, en Afrique, homme contre homme, bon pied, bon œil, alerte à la parade...

Chacun a ses défauts.

Et c'était désormais en amateur, on peut le dire, qu'il vaquait aux préliminaires de la lutte, en cherchant un endroit commode et confortable.

— Un bijou! s'écria-t-il derrière le talus. — Un bijou de terrain... De quoi rompre... Mais pas trop... uni, dur, pas glissant... Un vrai bijou!

Il grimpa sur l'escarpement et sauta auprès de Romée, qui lui adressa un regard de reproche.

Mais Nazaire ne vit point ce regard.

— De manière que, reprit-il, nous voilà parés... Nous allons être là comme des chanoines... Il ne nous manque plus que notre homme... Ah çà! Pâlot, poursuivit-il en changeant de ton, — je pensais à ça tout à l'heure... c'est convenu que tu ne nous diras pas pourquoi tu te bats, puisque ton idée... mais il faut pourtant que nous sachions un peu le numéro de l'insulte...

— Je l'ai frappé au visage, dit Gaston.

Nazaire fit une grimace... Romée baissa les yeux en fronçant le sourcil...

— Numéro premier! murmura Nazaire, — c'est bon... Alors, comme c'est l'autre qui a été insulté, s'il se contente du premier sang...

— Moi, je ne m'en contenterai pas, interrompit Gaston avec calme et très froidement...

— Cependant... voulut dire Nazaire...

Gaston l'interrompit encore.

— Il faut que l'un de nous deux reste ici, dit-il; — c'est un duel à mort...

Le mot fit tressaillir Romée douloureusement. Nazaire qui éprouvait un sentiment analogue, cacha son émotion sous un air d'indifférence et remonta le tertre en sifflant.

Le vent redoublait.— Les nuages roulaient au ciel comme les vagues tourmentées de la mer en temps d'orage, laissant entre leurs masses mobiles de larges espaces d'un bleu obscur. Les rafales sifflaient dans les branches dépouillées des rares arbrisseaux des alentours.

Romée tira sa montre qui marquait onze heures moins un quart.

Et rien n'annonçait encore la venue de l'adversaire de Gaston...

Romée prenait espérance.

— Ce pourrait bien être ça! dit en ce moment Nazaire du haut de son poste d'observation.

Il étendait sa main dans la direction opposée à celle qu'eux-mêmes avaient suivie pour venir.

Roméo regarda. Il ne vit rien.

Il monta sur le tertre.

Un élégant coupé, attelé de deux magnifiques chevaux rouans, galopait sur le chemin de la barrière de La Villette et approchait rapidement.

Le cœur de Roméo se serra.

CHAPITRE VII.

MIGNONNE.

L'élégant coupé s'arrêta au milieu de la montée, à la même hauteur que le fiacre, mais du côté opposé.

Trois hommes mirent pied à terre. L'un d'eux passa sous son bras une paire d'épées dans son étui de maroquin. Un autre prit à la main une boîte à pistolets.

Le dernier, enveloppé dans un chaud pardessus fourré, ne portait rien.

Ils commencèrent à gravir tous trois la côte.

Celui qui marchait en tête apercevant au haut de la butte Roméo et Nazaire, leur fit un salut courtois, auquel ils répondirent.

— Allons, Pâlot, mon petit, dit Nazaire ; — voilà notre homme !... Je sais bien, moi, que je n'en ferais qu'une bouchée, de ce marquis-là... mais tu veux faire tes affaires toi tout seul... je conçois ça.

— Abrégez les préliminaires autant que vous le pourrez, messieurs, je vous prie, dit Gaston ; — je suis pressé d'en finir. . . . .

. . . .

A cette heure, Jean-Marie Biot, en grande livrée, servait le déjeuner de madame la duchesse douairière de Maillepré.

C'était toujours, de la part du bon serviteur, le même respect et les mêmes prévenances, mais il semblait s'acquitter de son devoir machinalement et par habitude.

Son rude visage exprimait une douleur morne.

Lorsque la vieille dame eut repris sa place au coin de la cheminée, Biot mit du bois dans le foyer et du bois encore dans le poêle, afin d'entretenir cette chaleur étouffante qui empêchait de se figer le sang paresseux de l'octogénaire.

La duchesse ne s'était point aperçue de l'absence de Sainte et de Gaston.— Son esprit était mort avant sa chair décrépite, et il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus de cœur.

Elle s'arrangea dans son haut fauteuil à oreillettes, croisa ses mains rigides sur la soie noire de sa robe, et ferma les yeux pour faire la sieste.

Biot se dirigeait vers la porte.

— Où sont Gaston et Sainte ? lui demanda tout bas Berthe.

— Mademoiselle Sainte est à pleurer, dit Biot. — Monsieur le marquis...

La voix lui manqua, — son œil se dirigea vers la pendule qui marquait onze heures moins le quart.

— Il ne faut pas trois quarts d'heure pour se battre, pensa-t-il.

— Eh bien ! dit Berthe, dont l'œil froid et voilé s'anima légèrement ; — et Gaston ?...

— Il faut attendre, répliqua Biot d'une voix sourde ; — il faut attendre une heure, pour savoir si monsieur le marquis est vivant ou mort.

Berthe trembla de tous ses membres, car en son cœur froissé il y avait encore de l'amour qui dormait. Sous la glaciale angoisse de sa solitude un choc soudain pouvait atteindre et réveiller ses sentimens assoupis.

— Sainte pleure ! murmura-t-elle ; — ils s'aiment tant !... Je veux aller près d'elle...

Sa joue pâle se rougissait d'un reflet de vie, et l'on sentait une âme derrière les belles lignes de ces trait d'albâtre.

Elle fit un pas vers la porte.

— Mademoiselle de Maillepré, dit en ce moment la voix monotone de la douairière, — venez me faire la lecture, je vous prie.

Berthe s'arrêta, comme si quelque invisible main eût cloué son pied au parquet.

Ses yeux s'éteignirent. Son visage redevint de marbre

C'était sa chaîne un instant oubliée qui serrait autour de son cœur meurtri le cercle froid de ses anneaux de glace...

Biot sortit.

Il trouva une jeune fille inconnue assise auprès du lit de Sainte.

De retour dans sa loge, il se laissa tomber sur son escabelle.

On l'eût trouvé là, durant les heures qui suivirent, immobile, les bras croisés sur sa robuste poitrine, en face de son travail commencé. Ses sourcils étaient contractés violemment, au dessus de ses paupières baissées.

Il ne bougeait pas. Il ne se plaignait pas. Il ne priait pas, lui qui venait de cette province chrétienne et croyante où le paysan, préservé par son bon sens, plus encore que par son ignorance, n'a pas honte du rosaire de famille, et demande plus volontiers ses consolations au Christ qu'au *Dieu des bonnes gens !*

Il ne priait pas, lui qui venait de Bretagne, cette vaillante terre où ne prennent point racine les mauvaises herbes du scepticisme aride, de l'éclectisme impuissant ou de ce vieux déisme, renouvelé de Voltaire et mis tout récemment à la portée des philosophes de la rue, qui consiste à faire patte de velours au Créateur, tout en insultant ses pontifes, depuis le plus humble jusqu'au plus illustre, tout en conspuant également l'obscur labeur du martyr inconnu et la gloire immense de Bossuet !...

Il ne priait pas, parce que tout son être s'engourdissait en une sorte d'agonie. L'heure était passée. A quoi bon prier ? Maillepré désormais était vainqueur ou vaincu.

Biot savait tout maintenant. Sainte avait parlé entre ses sanglots.— La destinée du dernier des Maillepré venait de se décider.

Biot ne sentait plus son cœur. Il n'y avait dans son cerveau que contusion et ténèbres.

Il attendait, froid, presque insensible et saisi par cette mortelle torpeur qui prend, dit-on, la victime sous le couteau levé...

Sainte était étendue tout habillée sur son lit ; elle attendait, elle aussi, mais sa souffrance était moins cruelle. Il y avait auprès d'elle une douce âme qui la consolait et lui disait d'espérer.

Mignonne accomplissait en effet sa promesse. Elle était venue, et, dans cette jeune fille que sa mission était de consoler, elle avait reconnu l'ouvrière en broderies de madame Sorel, la victime de son étourderie de la veille.

Mignonne n'était point un ange ou du moins c'était un ange légèrement acoquiné aux choses terrestres, et dont la blanche robe d'innocence avait subi çà et là peut-être quelques accrocs. Mais la faute n'en était point à elle, la pauvre fille.

Reprocheriez-vous sa défaite à ce soldat qui se présenterait sans armes devant l'ennemi ?

Elles naissent, ces belles enfans dont la vie est un long hasard ; elles croissent.— Nulle bouche amie ne murmura le nom de Dieu auprès de leur berceau. Elles sont les filles de la misère incrédule, haineuse, désespérée. Leur enfance, au lieu des joies saintes de la famille, joies qui se trouvent, sachez-le bien, dans la pauvreté comme dans la richesse, quand la débauche aveugle et la mortelle corruption ne viennent pas changer la misère en honte et la plainte en blasphèmes, — au lieu, disons-nous, des joies de la famille, leur enfance n'a vu qu'un travail détesté, qu'une tâche odieuse, coupée par d'indigentes orgies. Point de foi, nulle croyance, des ténèbres apathiques et stupides !...

Est-ce donc un père que cet homme ivre qui rentre et

assomme sa femme? est-ce donc une mère que cette créature qui court, qui danse, qui s'affole froidement aux hurlantes saturnales des barrières et ne songe point aux pleurs de son enfant abandonné!

La misère abrutit. — Oh! c'est bien vrai! Il faut plaindre avant de condamner. Le cœur se fend à songer à ces souffrances horribles, contre lesquelles l'orgie est, hélas! un refuge.— Mais ne fallait-il pas une cruauté bien froide, une barbarie bien insensée pour enlever à ces milliers de martyrs leur consolation suprême! Au-dessus d'eux était un radieux espoir : ils avaient, dans le rude sentier de leur vie, un soutien et un guide...

Maudite! maudite soit l'erreur fatale qui leur arracha la croix où se cramponnaient leurs mains suppliantes!

Vous leur avez pris leurs croyances; vous leur avez dit : Vos espoirs sont menteurs, et ces prêtres qui vous parlent de Dieu ne peuvent pas se regarder sans rire!...

Vous vous êtes donné la mission de poursuivre ces tristes victimes du présent pour leur crier : Il n'y a pas d'avenir!...

Et, en échange de la foi tutélaire, que leur avez-vous rendu?

Le Dieu de la chanson, n'est-ce pas, le Dieu charnu et jovial, dont l'évangile est un hémistiche d'opéra-comique : le jeu, le vin, les belles?

Mais au bout de leurs jeux il y a le couteau; leur vin empoisonne; leur amour que vous avez fait sans frein jette dans le ruisseau des bas quartiers ces mille enfans inconnus à leurs pères, race atrophiée, sauvage, étique, qui vous hait parce que vous avez du pain,— et qui a raison de vous haïr...

Ce n'était pas assez. Vous les avez mis en défiance, — ces malheureux sur qui s'acharnent vos théories,— contre la charité elle-même! vous avez calomnié l'aumône, et il nous est arrivé tout récemment de lire une attaque contre ces miséricordieuses filles, orgueil modeste de notre civilisation chrétienne, que le dix-huitième siècle lui-même avait respectées!

Mais vous avez donc des millions pour remplacer les incalculables bienfaits dont le clergé est la source ou le canal?...

Hélas non! Vous n'avez que des phrases. — Vous dites : Le malheureux est homme et citoyen; c'est l'insulter que de lui faire l'aumône. Il a droit au travail...

Tribuns, après avoir écrit, vous mangez. Pendant que vous écrivez et que vous mangez, des gens ont faim : souffrez qu'on les secoure!

Quand vous leur aurez donné le travail auquel ils ont droit, il sera temps de jeter au rebut la charité comme un haillon méprisable.— Alors ce ne sera que de l'ingratitude : maintenant, c'est de la barbarie.

Mignonne était née dans une pauvre demeure du quartier Saint-Marcel. Son père et sa mère travaillaient six jours par semaine et buvaient les trois quarts de leur gain le dimanche, toujours par dévotion pure au Dieu des bonnes gens.

Ils moururent tous les deux, sans connaître de la vie autre chose que la fatigue haïe, la famine et le brutal plaisir.

Mignonne grandit, nous ne savons comment. A douze ans, elle était servante chez un jardinier de Montrouge et jolie comme un cœur. — Montrouge, ce n'est pas Paris. Mignonne fut entraînée par cette attraction mystérieuse que la grande ville exerce autour d'elle.

Elle vint. — Elle fut grisette, — mais, par bonheur, elle ne fut pas étudiante.

Une bonne chance poussa Nazaire sur son chemin. Elle était en équilibre au bord du vice. Nazaire lui tendit la main, elle fut sauvée.

Il y a un adage qui prétend que toute vérité n'est pas bonne à dire. Cet adage est un stupide vieillard.

Nous connaissons en effet un livre qui fait aux petites ouvrières ce triomphant raisonnement : — Mes filles, des moralistes impertinens vous engagent à être vertueuses. Outre que c'est rebattu, c'est absurde; je le prouve.

Vous gagnez vingt oboles par votre travail et il vous faut, pour vivre, quarante oboles ou beaucoup plus, mais jamais moins.

Donc, il est matériellement impossible que vous restiez vertueuses.

La vertu, pour vous, est une utopie, un rêve.

Celle d'entre vous qui se surprendrait à vouloir être vertueuse, rentrerait dans le domaine de l'impossible.

Pour exiger que vous restiez vertueuses, il faudrait être un tigre, un vil tartufe, un ignoble propriétaire...

Le livre, il est vrai, ne conclut pas, mais c'est un tort. Il était si facile d'ajouter : — Par ainsi, mesdemoiselles, jetez votre aiguille par dessus les moulins, dansez la polka, chantez la mazurka, et perdez-vous tout doucement dans les sentiers ambrés du gentil faubourg où croissent les lorettes...

Pour parler sérieusement, c'est une vie pénible, glissante, périlleuse que celle de ces pauvres ouvrières dont le labeur ingrat correspond à un salaire si modique!

Mais, justement parce qu'elles se trouvent au bord du fossé, peut-être n'était-il pas à propos de les pousser du revers de la main en passant, d'une façon aimable et toute caressante.— Car cette caresse en a pu faire culbuter plus d'une.

Et qui ne sait ce qu'il y a d'amertume poignante au fond de cet abîme, dont la lèvre se cache sous des fleurs!...

Assurément, il y a quelque chose de grand et de noble dans ces idées soulevées de nos jours touchant le droit au travail. Nous les aimons sous la plume mâle de Louis Blanc. Elles nous persuadent, bien plus, elles nous exaltent, lorsque, trouvant un avocat éloquent et convaincu, elles revêtent les formes graves de la discussion raisonnable. — Mais nous nous indignons de voir quelques esprits étourdis ou faussés partir du même point, glisser de côté, s'égarer, se perdre, et souffler au peuple en des prédications fanatiques la haine aveugle de tout ce qui fut.

Nous nous indignons d'entendre crier sur les toits de ces paroles imprudentes qui n'ont pas même le mérite de signaler un mal, puisque le mal est connu déjà, et qui l'augmentent en en proclamant la nécessité fatale.

Ici, comme partout, il y a deux parts à faire. Honneur aux esprits éminens et loyaux, dont les consciencieuses veilles préparent la révolution morale qui, tôt ou tard, relèvera le travailleur et lui mesurera plus large sa portion de bien-être; — mais honte aux médiocrités passionnées qui reculent la solution au lieu de l'avancer, qui insultent, qui calomnient bassement, et dont l'unique métier en un mot est d'envenimer, — pour de l'argent, — les rancunes populaires; de flatter, — pour de l'argent, — les faiblesses de la foule!

Ceux-là sont monomanes ou froidement pervers, — ou bien encore ils font tout bonnement un commerce.

Car Denisart avait raison de le prévoir. On lui a volé son idée, et l'axiome : *un million dessous fait cinquante mille francs* a chauffé bien des dévouemens fougueux jusqu'à l'enthousiasme, — bien des haines jusqu'à la folie furieuse...

Heureusement, lorsque Mignonne rencontra Nazaire, elle ne savait pas encore lire. Ce fut Nazaire qui fit son éducation. Le professeur n'était peut-être pas très habile, mais sa bonne volonté fit merveille, aidée par l'aptitude et l'excellent cœur de l'élève.

De sorte que, par hasard, Mignonne croyait à quelque chose, Nazaire se souvenant à moitié des enseignemens de sa vieille mère.

Le sens droit de la jeune fille et l'amour dévoué qu'elle portait à son fiancé avaient fait le reste. Nazaire avait raison : elle était digne d'être la femme d'un honnête homme...

Elle trouva Sainte, les yeux humides encore, mais à bout de larmes, et au plus fort de son désespoir. En tout autre moment, Mignonne eût été déconcertée, en face de cette pauvre enfant qu'elle avait blessée involontairement, mais

cruellement la veille. La détresse de Sainte lui fit tout oublier. Elle s'élança vers elle et lui prit les mains avec effusion, comme si elle eût été sa sœur.

— Je viens de la part de monsieur Romée, dit-elle, devinant que ce nom seul allait être un aiguillon au découragement de Sainte.

Sainte, en effet, se souleva et l'interrogea d'un regard avide.

— Oui, reprit Mignonne en souriant; — monsieur Romée, qui est avec Dragon et votre frère.

— Et où sont-ils? demanda Sainte.

Mignonne hésita durant un instant de raison; car elle ne voulait pas dire : Ils sont à se battre.

— Ne vous inquiétez pas, répondit-elle enfin. — Dragon est fort comme un Turc et il aime le Pâlot... Le Pâlot, c'est votre frère... Comme si c'était lui-même, et mieux que ça, ma parole... Monsieur Romée est là, d'ailleurs, et il m'a dit : Tout va bien.

Le cœur de Sainte battit plus libre. Elle eut espoir et remercia Dieu. Romée avait rejoint Gaston. C'était une bonne nouvelle. — Le premier effet de l'amour naissant dans un cœur de jeune fille est une admiration exagérée et sans bornes.

Sainte n'aimait peut-être pas encore Romée. Du moins, si cet amour existait en germe au fond de son cœur, c'était bien à son insu, puisqu'elle avait osé se rendre seule dans la chambre du sculpteur. Mais elle l'admirait déjà. Elle se faisait une idée confuse et trop haute de son pouvoir. Il lui semblait que, sous la protection de Romée, Gaston était à demi sauvé.

— Qui est-ce Dragon? demanda-t-elle encore à Mignonne.

Celle-ci devint toute rose sous son sourire.

— C'est mon mari, répondit-elle résolument. — Quand je dis mon mari... pas encore... mais l'affiche est à la mairie... Oh dam! c'est une chance qu'il soit avec votre frère, ma petite demoiselle, parce qu'il a été soldat et gradé dans l'armée, et qu'il en cassera, comme il dit, trois ou quatre, avant qu'on fasse du mal à son Pâlot... Avec lui et monsieur Romée, qui était son capitaine à Alger et qui est un solide, votre frère n'a rien de rien à craindre, voyez-vous.

— Merci, dit Sainte; — si vous saviez tout le bien que vous me faites!...

— Oh! pour ça, s'écria Mignonne, — je ne vous en ferai jamais autant que je voudrais... Je vois bien que vous ne me remettez pas, mais c'est moi qui suis cause... vous savez bien, hier... c'est moi qui ai parlé du spectacle chez madame Sorel... Je vous dis ça, parce que je ne veux rien avoir sur le cœur avec vous... et que j'en ai pleuré de colère d'avoir fait cette sottise-là... Ah mais! c'est moi qui vas leur dire leur fait à ces demoiselles!... Maintenant que j'ai vu votre frère et que je sais...

Elle s'interrompit et caressa les deux mains de Sainte.

— Dites donc, reprit-elle; — il faut que vous me disiez si ma figure vous revient, parce que, moi, d'abord, je vous trouve gentille comme un amour et que me voilà qui vous aime...

Sainte se prit à sourire tristement.

— Ça vous fâche-t-il? demanda Mignonne dont la voix douce et le charmant visage donnaient je ne sais quoi de joli aux tournures populaires de son babil; — avez-vous encore de la rancune pour hier?...

— Oh! non, répondit Sainte; — vous avez trop bon cœur pour avoir voulu me blesser...

— Ça c'est bien vrai! s'écria Mignonne; — bien sûr, bien sûr... Et quand je vous ai vue pâlir, j'aurais coupé ma langue bavarde pour sa peine!... Dam, d'après ça, c'est pas moi qui aurais pris la porte pour si peu de chose... Mais vous n'êtes pas tout à fait comme nous autres, puisque, depuis une demi-heure que je vous parle, je n'ai pas encore osé vous tutoyer...

La main de Sainte soutenait son front lourd et brûlant.

Mignonne garda un instant le silence. Elle couvrait Sainte d'un regard ému.

Puis elle se laissa glisser sur ses genoux. — Les blonds cheveux des deux jeunes filles se touchèrent.

— Comme le temps est long à passer, n'est-ce pas? murmura Mignonne avec une exquise sensibilité; — il ne faut plus chercher à tromper votre inquiétude... Vous ne pouvez penser qu'à lui... Mon Dieu, mon Dieu! pourtant, que je voudrais vous consoler!... Je suis sûre qu'il va bientôt revenir... Dragon est avec lui.

— Merci encore, dit Sainte; — vous êtes bonne d'être venue... Sans vous, je serais morte à force de souffrir!...

— Vous ne savez pas! s'écria Mignonne; Dieu est bien bon et il doit aimer vos prières... Prions ensemble pour qu'il revienne.

Sainte ouvrit ses bras, reconnaissante et touchée jusqu'au fond de l'âme. Mignonne la baisa de tout son cœur.

L'instant d'après, les deux enfans étaient à genoux côte à côte sur le carreau, demandant à Dieu la vie de Gaston.

. . . .

. . . .

A la butte Saint-Chaumont, Nazaire mesurait les épées.— Gaston et le marquis venaient de mettre habit bas...

CHAPITRE VIII.

L'ORAGE.

En arrivant au sommet de la butte avec ses deux témoins, le jeune marquis Gaston de Maillepré salua son adversaire d'une façon tout aisée et courtoise.

Nous avons ici en présence deux personnages portant les mêmes noms. Afin de parer à une confusion inévitable, nous nommerons l'un le marquis, et l'autre simplement Gaston.

Gaston répondit au salut du marquis par une inclination raide et froide.

Du Chesnel reconnut tout d'abord son beau-frère. Il ne parut ni ému ni déconcerté.—Du Chesnel avait réellement quelques dispositions pour la diplomatie.

Quant au docteur, sa longue figure était très pâle. Il avait un parapluie que le vent secouait follement. — Il remontait fréquemment ses lunettes d'or et serrait convulsivement les deux épées sous son aisselle.

Il avait l'air médiocrement rassuré. L'observateur le plus superficiel eût deviné que cette paire d'épées pesait plus à son bras que n'auraient fait douze douzaines de bistouris.

— Charmé de vous rencontrer, monsieur le capitaine, dit le marquis à Romée en lui tendant la main.

Romée toucha du bout du gant cette main qu'on lui offrait.

En apercevant le marquis, ses sourcils s'étaient froncés et il avait jeté sur le frère de Sainte un regard de douloureuse commisération.

Il connaissait le marquis pour l'avoir vu en Afrique. Il le savait duelliste terrible, —adroit, intrépide, infatigable. Il l'avait vu à l'œuvre.

Nazaire, lui, se tenait droit et raide aux côtés de Gaston, avec ses deux fleurets sous le bras. Il se trouvait en face du docteur, et les deux ne faisaient point la paire.

— En vérité, messieurs, reprit le marquis en soufflant dans ses doigts mignons et gantés de frais,— voici un détestable temps pour une affaire comme celle qui nous réunit...

— Mon avis serait, s'empressa d'interrompre Romée, — que la partie doit être remise...

— Evidemment, dit Josépin.

Du Chesnel et Nazaire gardèrent le silence.

— Moi, prononça le marquis d'un ton léger et en se détournant de Gaston, comme s'il eût craint de rencontrer son regard,— je n'ai point d'avis à émettre... je suis prêt... et je ne prends pour tout délai, ajouta-t-il avec une grâce élégante, que le temps de m'excuser auprès de vous, messieurs. Je vous ai fait attendre.

— Une heure juste ! dit rudement Nazaire ; — ça commence à compter...

Gaston lui coupa la parole par un geste froid.

Depuis une heure, il avait violemment refoulé au dedans de lui-même la pensée de Sainte, et ces élans désespérés de douleur où nous l'avons vu s'emporter dans la mansarde de Dragon avaient fait place à un calme stoïque.

— Il me semble, dit-il, que rien ne nous arrête... nous pouvons commencer.

— Deux mois de salle et ça ferait un rapide ! pensa Nazaire avec attendrissement ; — j'appelle ça, moi, un joli début !...

— Je suis à vos ordres, monsieur, répliqua le marquis.

— Mais, voulut objecter Romée, dont une inquiétude croissante serrait le cœur ; — il est d'usage...

Gaston tourna vers lui un regard de hautain et sévère reproche.

— Monsieur, interrompit-il ; — je vous ai dit mes intentions et vous m'avez fait une promesse.

Romée courba la tête.

— Allons ! dit Nazaire ; — marchons !... J'ai trouvé un amour de terrain...

— Où diable monsieur mon beau-frère a-t-il été prendre son second ? pensa du Chesnel.

— Dis donc, murmura Josépin à son oreille, — ce n'est ni monsieur de Varannes, ni monsieur de Baulnes...

Nazaire avait tourné le talus et pris les devans.

Les autres le suivirent.

Gaston dépassait son adversaire de la tête, et bien que sa taille n'eût rien d'athlétique, il avait l'air d'être de beaucoup le plus robuste.

Le marquis, en effet, avait jeté sur son bras son pardessus doublé de fourrures, et une redingote serrée permettait de voir dans toute leur harmonie molle les grâces efféminées de sa taille.

Nazaire, tout en marchant, le regardait par derrière, du coin de l'œil.

— Ah ! si c'était moi ! si c'était moi !... murmurait-il.

Romée, au contraire, semblait consterné.

On arriva sur le terrain.

C'était un trou oblong, peu profond, et dont un commencement de fouilles avait nivelé le sol. D'un côté se trouvait une sorte de muraille où le pic des terrassiers avait laissé dans la glaise ses marques aiguës : de l'autre, c'était une rampe couverte à moitié d'un gazon maigre et poudreux, dont les racines, mises à nu par la fouille, pendaient en longues perruques emmêlées.

On y était à peu près à l'abri du regard, ou du moins il eût fallu que le hasard amenât des curieux sur le bord même, pour qu'une surprise fût à redouter.

Or, par la tempête qui faisait rage ce matin, les promeneurs n'était point à craindre.

Le trou avait une quarantaine de pas de long sur cinq ou six de large. La rampe qui le protégeait du côté de la ville fléchissait à son milieu et laissait apercevoir une échappée de maisons confusément groupées et dont le vent balayait les hautes cheminées au-dessus desquelles courait et se déchirait la fumée tour à tour blanche ou noire.

Entre ces maisons et l'œil se dressait un de ces obélisques industriels, longs tuyaux de briques où monte incessamment l'opaque vapeur de la houille. Tantôt, durant une accalmie, un panache noir s'élançait du sommet vers le ciel; tantôt, sous l'effort de la rafale, la vapeur déroutée se divisait, fuyait et roulait en flots rapides. On eût dit ce sombre et mouvant sillage que laisse après soi dans l'air la course haletante d'un steamer.

Gaston se dépouilla de son habit qu'il plia et déposa sur une pierre.

Le marquis ôta sa redingote et la jeta de loin à Josépin.

Sous sa redingote, le marquis avait une chemise large, à mille plis, à l'ouverture de laquelle s'adaptait un jabot aux froncés mous et affaissés par la pression du vêtement boutonné naguère. Cette chemise, lâche et non empesée, ne dessinait en aucune façon la forme du corps et faisait contraste avec le pantalon, ajusté soigneusement, dont l'étroite ceinture étranglait au dessus des hanches une taille ronde et fine.

Il paraîtrait prouvé par les découvertes récentes de la science que les jeunes officiers de hussards portent un corset sous leur chemise, corset mécanique, corset affreux, aussi dure qu'un cilice et qui est bien plus fatal à ces héros mignons que le plomb de l'ennemi. Ce corset sanglé tous les matins par la main vaillante de ces robustes femmes de chambre que l'ordonnance prête aux espoirs de nos armées, et qui soignent leurs lieutenans aussitôt qu'ils ont achevé la toilette de leurs chevaux, ce corset meurtrier opère, on le sait, des miracles et donne aux plus replets la taille aérienne de mademoiselle Fitzjames.

Les femmes de cinquante-cinq ans se damnent rien qu'à songer à ces corsets positivement enchanteurs et aux cupidons qu'ils *ficèlent*.

Le marquis n'était pas aussi mince qu'un lieutenant de hussards, mais il était trop mince.

Cette qualité allait du reste merveilleusement avec le caractère délicat de son charmant visage et les grâces exquises de sa personne.

Gaston, lui, en ce moment solennel, avait une beauté noble et mâle.

Il s'était redressé. Un fugitif incarnat colorait sa joue. Son regard brillant avait un calme grave et intrépide.

Il semblait, au contraire, que le marquis voulût cacher sous une apparence de gaîté légère les atteintes d'une insurmontable émotion.

Il évitait soigneusement de regarder Gaston en face; cela devenait visible. — Romée s'en aperçut.

Mais Romée était tout entier à son inquiétude et ne pouvait point s'arrêter à cette observation frivole.

Les épées furent tirées de leur étui commun et l'on ouvrit la boîte à pistolets.

— Monsieur le marquis de Maillepré a été insulté par monsieur de Naye, dit du Chesnel ; — le choix des armes, par conséquent, nous appartient.

— J'y renonce, dit précipitamment le marquis.

Romée et Dragon le regardèrent avec étonnement.

— J'y renonce, ajouta le marquis en rougissant, — parce que cela m'est égal.

— Alors, dit Nazaire, en avant l'épée ;— ça n'attirera pas les flâneurs.

— L'épée soit, répliqua le marquis.

Le soleil brillait entre deux grands nuages qui touchaient les deux coins de l'horizon, tandis que le zénith était d'un bleu pur.

Quelques gouttes de pluie égarées tombaient encore çà et là.

Le vent soufflait avec une violence extraordinaire.

Le marquis et Gaston furent placés en garde vis-à-vis l'un de l'autre.

— Attention, Pâlot, mon fils ! murmura Nazaire ; — le corps sur la jambe gauche... la jambe droite libre.

— N'oublie pas ma sœur... répondit Gaston.

Les épées glissèrent en grinçant doucement l'une contre l'autre.

Romée suffoquait.

Nazaire, la bouche béante, l'œil grand ouvert, suivait les deux pointes avec une attention avide.

Josépin se tenait un peu en arrière, frileux, insensible à l'émotion, mais mal à l'aise et tiraillé par une sorte de frayeur.

Du Chesnel était en face de Romée et tenait comme lui l'un des fleurets apportés par Nazaire.

Au signal donné, Gaston poussa droit son épée. Le marquis rompit : son poignet agile tourna vivement. — L'arme de Gaston alla tomber à trois pas.

Le marquis abaissa la pointe de son épée. — Il était pâle; sa lèvre tremblait.

— Il ne sait pas... c'est évident! murmura-t-il; — moi, le combat me rend fou... Changeons d'armes ou finissons pendant qu'il en est temps encore.

Ses yeux étaient cloués au sol.

— Monsieur le marquis, dit Romée en s'avançant, — paraît disposé à clore le combat?

— Oui, répondit tout bas monsieur de Maillepré.

— Non! prononça Gaston d'une voix ferme et froide.

Il venait de ramasser son épée.

— Je suis l'insulté, dit le marquis, dont les joues changeaient de couleur tandis qu'il parlait; — je ne sais pas pourquoi vous m'avez insulté... je ne vous demande pas d'excuses...

— On ne peut pas refuser ça! s'écria brusquement Nazaire.

— Monsieur, ajouta Romée en s'adressant à Gaston; — toutes les circonstances de ce duel sont étranges... Mais celle-ci dépasse toute croyance... Il est de mon devoir de vous le dire : le combat ne peut continuer.

Gaston regardait en face son adversaire qui avait toujours les yeux baissés.

— Je ne puis pas dire pourquoi je me bats, répondit-il sans s'animer; — je puis dire seulement que, demain comme aujourd'hui, dans un mois comme demain, j'attendrai cet homme au passage pour l'insulter... Mon devoir, à moi, c'est de le tuer... et s'il veut porter tranquille le nom de Maillepré qu'il a volé, il faut qu'il me tue...

Le marquis ne releva point les yeux, mais une rougeur épaisse couvrit son front et ses bruns sourcils se froncèrent.

— J'ai fait ce que j'ai pu!... murmura-t-il.

Une seconde encore, il demeura immobile, puis il se remit lentement en garde.

Les deux épées se choquèrent de nouveau. Un fugitif éclair passa dans l'œil du marquis au bruit métallique des deux fers croisés.

Gaston se fendit encore impétueusement.

Le marquis para et ne riposta point. Gaston redoubla. — Une rage sombre était dans ses yeux.

Il serrait de toute sa force la garde de son arme. Ses tempes étaient baignées de sueur. — Sa poitrine râlait.

Le marquis parait, parait toujours...

Et, peu à peu, sur son visage aux lignes si pures, il s'opérait un changement...

Sa bouche se contractait, son œil s'allumait. Quelque chose de menaçant et de cruel se lisait vaguement dans ces rides qui se creusaient de plus en plus autour de ses lèvres.

Cependant il parait toujours et ne ripostait point.

Une fois encore l'épée de Gaston sauta hors de ses doigts lassés...

Romée crut voir le bras du marquis se raidir par un irrésistible instinct, comme s'il eût eu besoin de toute sa volonté pour s'empêcher de frapper.

Mais il ne frappa point, et le bout de son arme abaissée piqua la glaise foulée du sol.

Gaston se couvrit le visage de ses mains et poussa un sourd gémissement.

— Maillepré! Maillepré! murmura-t-il parmi le râle de sa poitrine essoufflée; — mon père, tu as bien fait de cacher ton nom, car je ne sais pas le défendre!...

Il s'élança pourtant d'un bond désespéré, saisit son arme et revint en courant.

— Monsieur! monsieur! s'écria Romée d'une voix altérée, — ne voyez-vous pas que l'on vous épargne!

Il comptait sur l'amertune de ce mot comme sur une dernière ressource.

Mais Gaston, au lieu de s'irriter retrouva tout à coup son calme sombre et se redressa, froid comme naguère;

— C'est vrai, dit-il; mais on se lasse d'épargner... Voyez! ajouta-t-il en montrant du doigt le visage contracté du marquis; — la colère vient... Encore un peu de patience!

— Quel enragé! grommela Josépin.

— Comment se fait-il, pensait du Chesnel, — que le marquis, voyant que monsieur mon petit beau-frère en sait quatre fois plus long qu'il n'en devrait savoir, ne l'envoie pas sans façon dans l'autre monde?... C'est curieux.

Romée, après la réponse de Gaston, parut se consulter un moment et vint se poser entre les deux adversaires.

— En qualité de témoin, dit-il, je m'oppose à la continuation du combat... Ces messieurs trouvent sans doute comme moi que l'honneur est satisfait.

— Je crois bien! répliqua Nazaire.

— Amplement! appuya Josépin.

— Ces messieurs, dit du Chesnel, en montrant les champions, — sont les meilleurs juges.

Il y a des témoins comme cela. On dit d'eux qu'ils sont *très fermes.* Ils ont l'estime des maîtres d'armes. — Ils savent le code du duel mieux qu'un procureur ne connaît la chicane. Ils en usent pour eux-mêmes quelquefois et pour autrui très souvent. — Ils ne sont pas toujours honnêtes gens, mais ils ont beaucoup, beaucoup *d'honneur.*

Quand une rencontre se dénoue sans mort d'homme, ils haussent les épaules et prétendent qu'on les a dérangés pour rien.

Si un seul des champions succombe, ils ne sont contens qu'à demi.

Sur dix hommes qui meurent en duel, ces croquemitaines en ont enterré cinq pour le moins.

Il faut se garer d'eux, — presque autant que de ces témoins trop débonnaires qui veulent discuter un soufflet ou *arranger* un coup de cravache...

Gaston écarta Romée de la main.

— Vous manquez à votre promesse, monsieur, dit-il, les dents serrées et la voix tremblante. — En tous cas, vous n'avez que le droit de vous retirer.

— C'est mon avis, prononça gravement du Chesnel.

— Eh bien! s'écria Romée; — le duel finira faute de témoins... Retirons-nous, Nazaire!

— Nazaire! dit Gaston en joignant les mains par dessus la garde de son épée, — tu m'as donné ta parole d'honneur...

Nazaire baissa la tête. — Romée répéta sa prière. Nazaire ne bougea pas.

— Le Pâlot a raison, murmura-t-il; — ce n'est plus un enfant, capitaine... Je donnerais tout de suite ma main droite, qui est mon gagne-pain, pour être à sa place.... mais, s'il a l'idée d'en découdre... il n'y a pas à se tâter... un homme est un homme.

— Merci! merci, mon ami! s'écria Gaston avec exaltation. — En garde, monsieur!

Pour la troisième fois, les deux épées s'engagèrent.

Il semblait que ce long combat eût servi à Gaston en quelque sorte de leçon. Il se tenait mieux, et son épée cherchait plus sûrement un passage.

Mais le marquis était évidemment un tireur consommé. Les efforts de Gaston se brisaient toujours contre cette arme inébranlable qui était partout à la fois et semblait un mur d'acier...

Cependant, ce grand nuage sombre qui était à l'horizon montait impétueusement vers le zénith, poussé qu'il était par le souffle puissant de l'orage. — Le soleil brillait dans tout son éclat, mettant une frange éblouissante aux flancs sombres de l'immense nuée.

Elle avançait, comme un gigantesque voile qu'une main invisible eût tendu entre la terre et le ciel.

Elle avançait. — Brusquement et sans transition le soleil se plongea derrière son rebord impénétrable...

Ce fut comme une éclipse soudaine.

Le marquis, saisi à l'improviste par cette nuit qui tombait tout à coup, leva les yeux involontairement. — Gaston, lui, ne voyait rien. La voûte du ciel eût pu tomber sur sa tête. — Il se fendait en ce moment. Son épée trouva

passage et glissa sur le cou blanc du marquis, dont la chemise se teignit de sang.

Gaston poussa un cri de triomphe sauvage et redoubla.

A son cri, répondit une exclamation de fougueuse colère.

Le marquis s'était remis en garde. — Ses yeux flamboyaient. Tous ses traits exprimaient une furieuse menace.

— Il est perdu! dit Romée, dont l'angoisse était à son comble.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... murmura Nazaire.

L'épée du marquis voltigea durant quelques secondes en passes rapides et prestigieuses...

Gaston parait au hasard et parait bien. Les fers se choquaient incessamment.

Mais leur son se perdait maintenant dans le fracas terrible de la tempête. Le nuage crevait, vomissant une salve de grêle, dont les grains crépitaient en battant le sol. Des éclairs ouvraient en larges plaies de feu le ciel plombé, où tranchaient çà et là leurs festons rapides. Le vent secouait les broussailles et lançait en tourbillons leurs rameaux desséchés. — Puis, par dessus ces bruits divers, tonnait, éclatante et prochaine, cette voix profonde de la foudre qui ébranle la chair et qui dompte le cœur...

Et le combat se poursuivait, furieux, acharné, aveugle.

Car le marquis, pris d'une fièvre folle, n'avait plus rien qui le distinguât de Gaston. C'était désormais, de sa part, la même rage et presque le même mépris des règles de l'escrime.

Il y avait quelque chose de poignant à voir ces deux enfans s'attaquer avec une colère insensée, sourds à la voix de leurs témoins, sourds aux mugissantes menaces de la tempête.

Romée et Nazaire suivaient la lutte, haletans et la mort à l'âme.

Josépin se garait du mieux qu'il pouvait de l'orage et tremblait de tous ses membres à chaque coup de tonnerre.

Du Chesnel regardait, stoïque et calme, comme s'il se fût agi d'une leçon de salle d'armes.

Contre toutes prévisions, Gaston se soutenait sans trop de désavantage. Depuis près d'une minute, — car chacune des pages qu'on met si longtemps à lire, ne contient pas, en ces momens extrêmes, ce qui se passe en une seconde, — depuis près d'une minute, Gaston, faisant un appel désespéré à ses forces défaillantes, attaquait, se défendait, frappait, parait...

Mais sa main faiblissait et sa seule égide, désormais, était l'impétuosité même du marquis, dont les coups allaient comme à l'aventure. — Le front de Gaston, baigné de pluie et de sueur, se penchait peu à peu; Romée croyait entendre le râle déchirant de sa poitrine....

Il rompit, vaincu par une fatigue en vain combattue...

Le marquis se fendit. — L'épée de Gaston s'échappa de sa main.

Il tomba en disant :

— Nazaire, souviens-toi de ma sœur!...

CHAPITRE IX.

LE BAISER.

Au moment où Gaston, blessé, tombait, le marquis, arrivé à une sorte de transport, se précipita l'épée haute.

Romée, à l'aide de son fleuret, para le coup qu'il dirigeait vers la poitrine de Gaston et le saisit à bras le corps.

— Ceci est contre les règles, dit froidement du Chesnel.

— Ah! c'est contre les règles d'empêcher un assassinat! s'écria Nazaire, heureux de trouver contre qui exhaler sa colère : — je crois que tu veux en manger un peu... ça m eva!

Il ramassa l'épée de Gaston et arracha celle du marquis, dont il présenta la poignée à du Chesnel.

Du Chesnel tourna le dos avec le plus grand sang-froid.

Nazaire jeta les épées pour s'agenouiller auprès de Gaston, qui était évanoui.

— Allons, docteur, dit du Chesnel ;— faites votre métier.

Josépin était perdu. Le tonnerre, les éclairs, la grêle, cette lutte enragée à laquelle la tempête avait prêté un caractère véritablement terrifiant, tout cela réuni jetait le docteur dans une sorte d'abêtissement. C'était un homme de paix qui pouvait voir la mort de très près sans sourciller quand la mort avait le bon esprit de se coucher dans un excellent lit, entouré de fioles et de tisanes, mais qui détestait la violence.

Nous ne nous y connaissons point, ou c'est là du courage civil.

A la voix de du Chesnel, il rouvrit les yeux, qu'il avait fermés pour ne point voir les éclairs, et fouilla dans toutes ses poches, cherchant sa trousse, qui devait être quelque part.

Romée, cependant, contenait toujours le marquis.

Celui-ci se débattit d'abord énergiquement ; malgré son apparence de faiblesse, il serra si vigoureusement les reins de Romée que le sculpteur, homme robuste pourtant, perdit plante et chancela. — Le marquis et lui tombèrent ensemble sur la terre glissante.

Le marquis se releva le premier.—Il demeura immobile et comme stupéfié.

Nazaire lui cachait Gaston renversé.

Après une seconde, le marquis subit un choc intérieur dont la violence l'éveilla de son délire.

Il se frappa le front.

— Qu'ai-je fait! murmura-t-il ; — l'ai-je donc tué?...

Sa voix avait un accent de plainte et de terreur.

— Monsieur vous en a empêché, répondit du Chesnel en montrant Romée.

Le marquis se tourna vivement vers ce dernier et lui prit les mains, qu'il serra entre les siennes.

— Merci, capitaine, dit-il avec une chaleur extraordinaire ; le bruit des épées, l'effort de la lutte... et la vue de mon sang qui coulait par cette égratignure... Je ne puis vous dire l'effet que ces choses produisent sur moi... Sur le terrain, je ne suis pas mon maître!...

— On n'y vient pas d'ordinaire pour se divertir, murmura du Chesnel.

Le marquis ne l'entendit point.

— Merci, reprit-il,—encore une fois merci ; je me serais reproché toute ma vie d'avoir frappé...

Il s'interrompit brusquement et acheva en changeant de ton :

— D'avoir frappé un homme à terre, capitaine... Vous devez comprendre cela.

Romée s'inclina en silence et vint s'agenouiller auprès de Nazaire, qui soulevait la tête de Gaston évanoui.

Le marquis se tenait à l'écart. Son émotion, loin de se calmer, semblait grandir.

Ses yeux étaient baissés. — On eût dit qu'il n'osait point les tourner vers le groupe dont Gaston était le centre.

Nazaire, cependant, avait déchiré la chemise de ce dernier et le docteur procédait enfin à l'examen de sa blessure.

Cette blessure était légère, bien qu'elle rendît beaucoup de sang. L'épée du marquis avait percé l'avant-bras, en dessus, non loin de l'épaule et sans attaquer l'os.

Evidemment, Gaston n'était point tombé uniquement sur le coup, mais plutôt par suite de l'épuisement complet de ses forces,—et aussi parce que sa poitrine malade lui avait subitement refusé le souffle.

Ceci pouvait d'autant moins être mis en doute que deux traces sanglantes se montraient aux coins de sa bouche entr'ouverte et pâlie.

La tempête faisait trêve. La scène s'éclairait maintenant aux rayons vifs de ce blanc soleil qui rit et double la candeur de ses clartés durant les entr'actes de l'orage.

Romée et Nazaire suivaient avidement tous les mouve-

mens du docteur et tâchaient de lire sur son visage.

C'était un visage fade où ne se reflétait nulle pensée; c'était un visage froid qui savait exprimer seulement, à sa manière, les craintes ou les espoirs d'un égoïsme absolu.

Romée et Nazaire perdirent leur peine, et ne surent à quoi s'en tenir que quand le docteur eut dit:

— Simple perforation des tissus cutanés, lésion légère... déchirement d'une veine... Ce n'est rien du tout!

La figure de Romée s'éclaira. Une joie franche éclata sur celle de Nazaire qui se sentit venir l'envie d'embrasser le docteur et ses lunettes d'or.

Envie inconcevable, à coup sûr, et qui prouvait que le contentement de l'excellent Dragon touchait presque au délire.

Mais celui dont le visage exprima l'émotion la plus vive fut monsieur le marquis de Maillepré, à qui, en ce moment, nul, excepté du Chesnel, ne faisait attention.

A l'arrêt favorable du docteur, le marquis tressaillit. Ses deux mains se joignirent d'instinct, tandis que ses beaux yeux noirs humides s'élevaient vers le ciel...

La lèvre de du Chesnel se fronça en un sourire moqueur.

— Transportons-le jusqu'au fiacre, dit Nazaire; — un coup de main, capitaine!

Josépin avait bandé la plaie de Gaston. Romée et Nazaire le soulevèrent avec précaution et montèrent la rampe affaissée qui donnait une sortie facile du côté de Paris.

— Monsieur le capitaine, dit le marquis d'un air de courtois intérêt, sous lequel perçait un certain embarras que n'expliquait point la simplicité de son ouverture,—un fiacre est une couche bien rude pour un blessé. J'espère que vous ne refuserez point d'accepter ma voiture.

— Il a du bon, ce blanc-bec de marquis, tout de même! pensa Nazaire.

— Je suis reconnaissant de votre offre, monsieur, répondit Romée,— elle est d'un homme d'honneur... Je l'accepte.

Le marquis s'inclina froidement.—Mais ses joues étaient pourpres...

Il laissa passer devant les deux témoins de Gaston avec leur fardeau.

— Pensez-vous, demanda-t-il tout bas à Josépin,—qu'une course rapide puisse présenter pour lui quelque danger?

— Pour le blessé? dit Josépin; — pas le moindre. Son mal ne vient pas de sa blessure, qui n'est rien, mais d'une affection grave des bronches jointe à une lésion chronique dans la région...

— Vous me répondez, interrompit le marquis,—que l'état de ce jeune homme ne s'empirera point si mes chevaux prennent par hasard le galop?...

— Le triple galop, si vous voulez!... le mors aux dents!... pourvu que le coupé ne verse pas...

Le marquis remercia de la main et hâta sa marche.

Il rejoignit Nazaire et Romée. — Gaston venait d'ouvrir les yeux pour les refermer aussitôt après.

Le coupé restait, comme nous l'avons dit, à mi-côte, sur le versant des buttes qui regarde la Villette.

Le cocher était descendu et tâchait à se réchauffer en piétinant à la tête de ses chevaux, dont il tenait les rênes passées à son bras.

Le fier attelage piaffait, impatient, et mâchait le mors en jetant au vent des flocons d'écume.

Le laquais vint ouvrir la portière, puis, faisant le tour de l'équipage, il entra dedans par l'autre côté, pour aider à y introduire Gaston.

Le marquis, pendant cela, glissait deux ou trois mots à l'oreille de son cocher, qui remonta aussitôt sur son siége.

Romée et Nazaire étaient forts; le laquais aussi; on n'eut point de peine à étendre commodément Gaston sur la banquette de derrière.

— Descends! cria le marquis à son groom.

Le laquais descendit.

Romée mettait en ce moment le pied sur le montoir pour prendre place aux côtés de Gaston.

Alors, il se passa quelque chose d'étrange et d'imprévu, scène muette, rapide, instantanée, dont le résultat fut un coup de foudre.

Le marquis s'approcha de Romée, qui se tenait en équilibre sur le marchepied et le poussa sans effort apparent, mais si vigoureusement que Romée, rejeté à deux pas, se retint au bras de Nazaire pour ne point tomber.

En même temps, le marquis sauta dans le coupé.

Un double coup de fouet sangla la croupe des chevaux qui partirent au galop.

Le groom avait pu se cramponner à l'arrière-siége.

Il ne restait là que les quatre témoins.

Durant deux ou trois secondes, Nazaire et Romée demeurèrent comme abasourdis.

Puis Nazaire s'élança sur les traces du coupé qui descendait la côte avec une effrayante vélocité.

— Vos cartes, messieurs, je vous prie, dit Romée d'un ton impérieux; — nous aurons à nous revoir.

Du Chesnel, indifférent et moqueur, tira son portefeuille. Josépin l'imita.

— Fort à vos ordres, monsieur, dit du Chesnel en présentant sa carte; — mais, pour vous éviter la peine de me rendre visite, l'adresse de monsieur le marquis de Maillepré est rue Royale-Saint-Honoré, n° 9.

— Consultation publique tous les jours, de midi à une heure, grommela Josépin qui donna sa carte à son tour.

Romée les prit toutes deux, toucha son chapeau et suivit Nazaire dont l'avance était déjà grande.

Le coupé glissait par des chemins boueux, le long de ces parcs « impossibles à décrire, » dont le contenu empeste toute la banlieue nord de la capitale du monde civilisé.

Un député simple et champêtre, qui module des ***premiers-Paris*** sur ses pipeaux rustiques, a dit touchant cette matière un mot bien digne de passer à la postérité: ***Le fumier est la base de notre civilisation.***

Mot profond, aimable, humanitaire! mot plus sublime que le plus sublime des mots de l'auteur d'*Alonzo!*

Mot spirituel, tout saupoudré d'une fine fleur de satire antique,—mot puissant, comme tous les produits des fermes-modèles, — mot généreux qui rehausse la *poudrette*, rachète le *noir animal* et ouvre, au devant du jeune *guano*, un immense avenir...

Tant que Nazaire avait couru sur le versant de la butte, la pente avait doublé son élan, et il semblait gagner du terrain sur le coupé engagé maintenant dans des chemins fangeux. Mais lorsqu'il arriva au bas de la montée, ses pieds s'embarrassèrent dans la terre molle et grasse. Sa course se ralentit notablement. Il allait toujours pourtant...

Romée, lui, prit à travers champs et poussa droit à la barrière de Pantin.

Du haut de la butte, du Chesnel et Josépin pouvaient suivre dans tous ses détails cette course au clocher dont le résultat n'était point douteux.

Du Chesnel lorgnait principalement le pauvre Dragon qui, épuisé de fatigue, luttait contre le chemin gluant, trébuchait, glissait, — et courait toujours.

— Diable de rustre! dit du Chesnel;—il a voulu se battre avec moi... C'est un brave garçon!

— Il s'embourbe!... C'est ma foi fort divertissant! riposta le docteur, qui voyait finie sa corvée belliqueuse et avait cent livres de moins sur les épaules.

— Ils n'ont qu'à se démener!... les excellens fous!... Poursuivre le plus bel attelage de Paris!...

— Oui, dit Josépin; — mais il y a la barrière... Il faudra qu'on visite le coupé...

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, interrompit du Chesnel,—quand il t'a parlé tout bas?

— Heu!.. heu!... fit le docteur avec importance; — un médecin est comme un notaire, la discrétion est notre première vertu.

— Qu'est ce qu'il t'a dit?

— Il m'a demandé si un temps de galop pouvait faire du mal à notre jeune homme...

— Rien que cela?...

— Je lui ai répondu *in extenso* que la vivacité plus ou moins grande...

— Bien, bien, docteur!... De manière que tu ne sais pas ce qu'il veut faire de ce petit bonhomme qu'il emporte comme une proie.

— Non... A moins que...

Josépin regarda du Chesnel par dessus ses lunettes.

— Ce serait bien possible, dit ce dernier... Tiens, tiens!... Voici le rustre qui va de travers... Il chancèle. . il tombe...

— C'est ma foi vrai! s'écria le docteur qui frappa dans ses mains.

Nazaire, en effet, à bout de forces, et perdant de vue le coupé à un détour de la route, s'était laissé choir, épuisé.

On n'apercevait plus Romée.

— Ainsi finit l'histoire! grommela du Chesnel.—Le plus triste de la chose, c'est qu'il nous faut regagner Paris à pied.

— Moi qui, en venant, trouvais ce diable de coupé si bien suspendu!... soupira Josépin; — si j'avais su, j'aurais dit au marquis que le galop était mortel.

— Qui sait, répliqua le secrétaire d'ambassade en tournant sur ses talons; — moi, je crois que le marquis n'en eût galopé que mieux.

Josépin retira ses lunettes d'or et les essuya du coin de son mouchoir de baptiste.

— Je ne dis pas non, répondit-il; — et ça m'est égal... Viens-tu? ..

— Ils se dirigèrent vers la barrière de Belleville, qui est la plus proche, et sur la route, au moment où les nuages amoncelés de nouveau promettaient une nouvelle bourrasque, ils rencontrèrent le fiacre et y montèrent.

— Est-ce que les trois bourgeois que j'ai amenés ont eu leur affaire? demanda le cocher avec inquiétude.

— Oui, mon brave, répondit du Chesnel.

Le bon cocher laissa tomber ses deux bras le long de son carrick. Sa figure exprima une véritable désolation.

— Quel malheur!... dit-il. — Est-ce que vous allez me payer mes deux heures, vous autres?

— Oui, mon brave.

Le front du bon cocher reprit une demi-sérénité.

— C'est que, ajouta-t-il en hésitant, les trois bourgeois m'ont promis un bon pour-boire. Est-ce que vous allez me le donner?

— Oui, mon brave.

— Hie!... cria le cocher en allongeant un coup de fouet triomphant à ses rosses. C'est pas l'embarras... trois d'enlevés!... en voilà de l'ouvrage!... Hie! donc, hie!... Une autre fois, je me ferai payer d'avance, tout de même.

— Ah! ah!... s'écria Josépin en s'étendant au fond du fiacre... Maintenant, il peut venter, tonner, pleuvoir, grêler, je m'en moque... Ah çà! dis donc!... tu avais l'air de pousser à la consommation... Est-ce que tu en voulais au jeune homme?...

— Mon Dieu, non.

— Vous vous connaissez?... J'ai vu ça dans ses yeux.. Quand nous sommes arrivés, il a été sur le point de te parler... Qu'est-ce que c'est en définitive que ce petit garçon?...

— Je n'en sais rien, dit du Chesnel.

— Où l'as-tu donc vu?

— A ma noce... C'est quelque chose comme le frère de ma femme.

. . . .

Le 20 février 1845, une pauvre vieille femme de la rue des Petites-Ecuries, qui avait vendu son fond de laitière à un filou, lequel filou avait mis la clef sous la porte, rencontra son homme aux environs de la halle.

Elle le saisit au collet.

Le peuple s'attroupa.

Le voleur était robuste; la pauvre vieille chancelait sous son émotion et sous son grand âge.

Le peuple, dans son instinctive et souveraine justice, aida le voleur à s'échapper et hua la vieille femme en l'appelant folle, sorcière, etc., etc.

Ceci est de l'histoire. Nous citons le fait, parce qu'il est d'hier, et parce que nous avons vu de nos yeux les larmes de la pauvre femme. A quiconque connaît le pavé de Paris nous n'avons pas besoin de dire que le même fait et ses variantes se renouvellent vingt fois en un jour.

Il faut trembler dès qu'on est à la merci des verdicts soudains et braillards de ces tribunaux crottés dont la sentence est sans appel.

Nous ne savons de comparable à cette justice effrayante que la hautaine juridiction de ces hommes verdâtres qui portent des boutons de livrée et fument leurs pipes aux barrières.

Le gouvernement les paie pour empêcher la contrebande. Ils empêchent peut-être la contrebande. C'est la moindre chose. — Mais ils mettent partout leurs mains sales, et en arriveront sous peu à insérer leurs sondes rouillées dans le ventre des passans. Ils sont en outre très rudes, ces hommes verts; ils ouvrent les portières des voitures et ne daignent point les refermer. Ils parlent bref. Ils sont l'autorité.

Nous avons pris la coutume de les saluer en passant, très bas, et de leur demander des nouvelles de madame.

Romée qui omit cette précaution fut victime du zèle farouche des préposés de la barrière de Pantin. Ces préposés avaient laissé passer le coupé du marquis, parce qu'il était pimpant et armorié, mais, en voyant accourir de loin un homme souillé de boue et en désordre, ils ne purent supposer autre chose, sinon que cet homme portait cent ou cent cinquante livres de tabac belge entre son gilet et sa chemise.

On l'arrêta net.

Et comme il voulut parlementer un peu vivement, on l'entraîna dans la hutte mal odorante où les hommes verts grillent des harengs et dévorent de l'ail.

C'est, comme on voit, l'histoire de la vieille femme. — Le voleur passe, on arrête le volé.

Pendant que Romée pestait dans la salle des préposés, le coupé enfilait au galop la rue Lafayette, qui n'était alors que tracée. — Les deux stores des portières étaient fermés. Ce nonobstant nous jetterons à l'intérieur un regard curieux.

C'était une miniature de boudoir, une boîte de satin où le jour arrivait doucement brisé. Les parois bouffantes opposaient à tout choc leur élasticité moëlleuse, et neutralisaient presque l'imperceptible secousse que ne pouvait réduire l'acier flexible des ressorts.

Gaston était couché sur la banquette de derrière et en occupait toute la longueur. Le marquis, au lieu de s'asseoir sur le tabouret à reculons où Josépin avait posé le matin sa longue et docte personne, s'était agenouillé sur la peau de tigre qui servait de tapis.

Gaston respirait, mais ses yeux ne s'ouvraient point. Il semblait que le doux bercement de l'équipage alanguissait davantage ses nerfs épuisés. Il dormait.

Son souffle gardait encore des sifflemens pénibles et rauques.

Sa tête portait contre le satin blanc de la tenture où s'écrasait sa coiffure en désordre. Une fièvre lente ramenait le sang à sa joue. Ses paupières closes s'entouraient d'un demi-cercle bleuâtre...

Le marquis tenait une de ses mains qui dépassait les franges du coussin.

Il avait mis lui aussi sa tête contre la paroi rembourrée à deux pouces de la tête de Gaston.

Il était extraordinairement pâle, et le sang qui couvrait le col de sa chemise faisait ressortir les teintes presque livides de sa joue.

Ses cheveux, longs et fins, tombaient en boucles mêlées sur son front où se séchaient quelques gouttes de sueur. Il était beau.

Elle était belle...

Il y avait dans ses grands yeux d'un bleu obscur une langueur aride.—Son corps avait des tressaillemens soudains. —Sa bouche murmurait confusément d'ardentes paroles...

Ses paupières ramenaient tout à coup leurs cils de soie sur sa joue décolorée et se relevaient lentement, humides, en un long regard d'amour.

Elle était belle, — belle comme un rêve d'amant.

Elle souffrait, trop heureuse... Son corps admirable s'affaissa sur lui-même, entraînant la main de Gaston qu'elle pressa, froide, contre son front en feu.

Ainsi éclairée vaguement par le demi-jour que tamisait la soie des stores fermés, sa beauté magnifique semblait rayonner une lueur propre et s'illuminait de passion...

Oh! c'était bien une femme, — une vierge domptée par les ardeurs poignantes de l'amour qui foudroie...

Elle aimait. — C'étaient de belles plaintes, de supplians murmures, suaves chants que la tendresse exhale et qu'elle n'entend pas, des soupirs impatiens, des aspirations emportées, des pleurs timides...

Puis un long silence immobile, quand son âme s'enfuyait en un rêve.

. . . .

. . . .

Elle se redressa. Son œil brûlait, sa lèvre était blanche.

Sa bouche s'appuya frémissante sur les lèvres de Gaston, qui eut un sourire et murmura le nom de Sainte.

CHAPITRE X.

ATTENTE.

Biot et Romée se connaissaient.

Il y avait bien longtemps déjà que le jeune sculpteur aimait Sainte. Mais, dès l'abord, cette passion s'était alliée en lui à un respect timide.

Romée avait mené la vie d'officier. Jeune, hardi, oisif, il s'était autrefois laissé prendre à cette maladie épidémique des guerriers français : la fatuité. Chez nous, tout ce qui porte uniforme veut tyranniser les cœurs ; nos garnisons regorgent de don Juans, beaux quelquefois, laids très souvent, et suspendant impitoyablement l'âme des *faibles femmes* aux crocs mastiqués de leur moustache.

C'est terrible!

D'autant que les faibles femmes qu'ils séduisent ne sont point dans la circulation. A leur défaut, nul Lovelace n'eût tenté l'assaut des cœurs qu'ils font capituler. — Vous jugez combien ils sont coupables!

Ils jouent le rôle du serpent auprès des douairières; ils ont le monopole des chutes des demoiselles de quarante ans...

Est-il beauté prude ou coquette
Que ne subjugue l'épaulette?...

Vraiment, non! pas une! nous avons vu des aïeules succomber à cette attraction prodigieuse de l'uniforme!

Soldats, lieutenans, colonels, maréchaux-de-camp, lieutenans-généraux, tout cela caresse le *dieu d'amour* avec la même candeur que les élèves de l'Ecole royale polytechnique, lesquels, aux vacances venues, font, dans les provinces, des dégâts incalculables. — Il faut passer maréchal de France et duc de quelque petite chose pour prendre sa retraite de bourreau des cœurs...

Romée avait payé le tribut. Il s'était lancé dans ces romans faciles où tant de jeunes héros ont le tort naïf de placer leur gloire. Partout où il avait passé, quelques jolis pleurs avaient salué son départ.

Jolis pleurs qui coulent, tant qu'on suit de l'œil le régiment qui s'éloigne,— mais qui n'empêchent pas de danser le soir, de sourire, et de choisir avec soin un autre vainqueur parmi les dieux inconnus de la garnison nouvelle.

Hélas! oui, capitaines! vous êtes à deux de jeu. Elles se moquent de vous qui vous croyez des cruels. — C'est que vous n'êtes plus d'éblouissans mousquetaires; c'est que vous n'êtes pas même des généraux de vingt ans...

Voyez! ce peintre populaire qui a mis sur la toile le spirituel emblème de l'amour soldatesque a fermé les yeux pour ne point voir vos raides uniformes. Il a été cherché des gardes-françaises! — Trois fois hélas!

Cet autre peintre, qui est le Béranger du croquis, vous dédaigne pour les *vieux de la vieille*.

Vous n'avez pour vous que les pinceaux officiels qui badigeonnent pour Versailles d'incommensurables toiles. — Trois autres fois hélas!

Tuez des Bédouins, soyez députés ou inventez des carabines. Vos beaux jours sont passés. Le suprême reflet de votre splendeur s'est éteint avec les jeunes colonels de monsieur Scribe.

Romée était allé tuer des Bédouins.

Il avait désiré beaucoup ; il n'avait jamais aimé.

Romée était le fils d'un sculpteur de talent, dont nos musées gardent de belles pages, et qui était mort jeune, laissant après lui ces regrets qui suivent une gloire coupée en sa fleur.

Romée n'avait connu que sa mère, femme aussi belle de visage que de cœur, et dont les traits amis souriaient toujours au fond de son souvenir.

La mère de Romée était morte. Ce que Romée gardait à sa mémoire, c'était un culte pieux, où il y avait une ardente gratitude et un respect attendri...

Or, quelque jour, dans un dîner de corps, au dessert, un homme avait placé dans un récit scandaleux le nom béni de sa mère.

Cet homme avait deux fils, lieutenans dans le régiment de Romée, dont il était, lui, le colonel.

Romée mit bas ses épaulettes; il envoya sa démission.

Les deux lieutenans et le colonel, leur père, eurent une tombe commune, loin du pays, sur la terre conquise.

Romée, éloigné volontairement de ses camarades, eut des larmes pour ce triple malheur. — Mais on avait insulté sa mère...

Il était sculpteur avant d'être soldat. De retour en France, il reprit son ciseau, — et vous vous êtes arrêtés plus d'une fois dans les salles basses du Louvre, devant les marbres peu nombreux, mais exquis, auxquels sa pensée poétique donne la vie, aux heures que l'inspiration dérobe à la paresse du bonheur...

Les arts et les lettres ont ainsi parfois la bonne chance de servir de refuge aux esprits trop faibles ou trop fiers que meurtrit la discipline de nos armées. La marine nous a rendu Eugène Sue, de la Landelle, Corbière, sans parler de l'illustre romancier américain, dont la gloire n'est point à nous; l'armée nous a donné Viennet, le spirituel, l'ingénieux académicien ; Salvandy, le ministre, prosateur melliflue, orateur sur-élégant, causeur trop fertile en mots trop adorables, et enfin, parmi tant d'autres, ce poète chaste et gracieux qui manque à l'Académie, l'auteur de *Chatterton*.

Quant aux arts, outre Romée, dont le vrai nom ne doit point venir sous notre plume, nous ne citerons qu'un seul exemple. C'est, le croirait-on, de l'école de cavalerie de Saumur qu'est sortie cette puissante idée d'appliquer l'émail à l'architecture. Celui qui mettra cet or pur et ces pierres précieuses aux frontons de nos palais, celui qui coulera en jaspe et en porphyre les colonnes de nos cathédrales, le génie dont la baguette magique va réaliser les brillans mensonges des contes de fées, n'a songé d'abord qu'aux évolutions de manége et au moulinet du sabre.

Ce serait une curieuse étude que de chercher les voies cachées par où surgit la vocation. Mais ce serait une étude triste, car combien d'hommes trouverait-on assis à la place qu'ils ont eux-mêmes choisie?...

Le hasard plaça l'atelier de Romée vis-à-vis de cet autre atelier où madame Sorel présidait aux travaux babillards

d'une douzaine de brodeuses. Romée vit Sainte; il mit son bonheur à la revoir. Il l'aima.

Et cet amour le fit si timide, lui, l'ex-vainqueur de passage, qu'il oublia ses mille moyens de séduire, dont la science banale avait servi ses fantaisies d'autrefois. Il n'osa ni gesticuler, ni parler, ni écrire. C'est à peine s'il osa se montrer.

Son rideau, quand il regardait, se fermait discrètement, ne laissant que juste la place de l'œil. Il avait toutes les petites ruses, toutes les délicatesses peureuses d'un adolescent.

D'abord, il se reprocha sa timidité, il se fit honte de sa pudeur. Puis, quand il aima mieux, il s'applaudit de n'avoir point osé.

Il lisait sur le front de Sainte tant de pureté noble et une douceur si fière!...

Elle était pauvre. Que lui dire? Un mot offense, éloigne; un geste perd.

Et Romée gardait si précieusement, si chèrement ses espoirs!...

Ne pouvant trouver le courage de parler à Sainte, il avait cherché des voies détournées pour parler d'elle au moins, pour se rapprocher d'elle.

Jean-Marie Biot, nous le savons, était la vivante contre-partie de ses collègues, les concierges de Paris. Il n'était ni bavard, ni curieux, ni câlin pour le riche, ni insolent pour le pauvre, ni rapace, ni friand de calamités, ni capable de mettre le feu aux quatre coins de l'univers pour une pièce de cinquante centimes.

Car le portier est tout cela et pire que cela.

En sa faveur, on est obligé de faire une exception et d'admettre qu'il est un *type*.

Un type odieux! — Et vraiment, il faut que nous soyons bien débonnaires, nous autres Parisiens, qui avons fait deux révolutions, pour laisser trôner à nos portes ces bipèdes hargneux et malfaisans!

Herculanum avait des portiers de terre cuite. — Mais Herculanum ne jouissait pas de soixante mille filous.

Nous proposons, nous, de mettre à la place de *l'homme et la femme de quarante ans*, comme disent les *Petites-Affiches*, un chien pour garder, une pie pour répondre. Ce sera la même somme d'intelligence et beaucoup plus de fidélité.

Avec cette modification légère et une Saint-Barthélemy des portiers, qui pourraient conspirer, Paris sera un Eldorado.

Nous prions le lecteur de ne s'y point tromper. Ceci n'est pas une digression oiseuse. A cette heure où le feuilleton se fait politique, socialiste, garantiste, introductif, passionnel, organisant, communautaire, phalanstérien, messianiste, utilitaire, et cent autres choses qui sont de sublimes barbarismes, nous croirions rester au-dessous de notre haute mission, si nous n'apportions pas notre humble pierre à l'édifice élevé par le roman régénérateur.

Chacun contribue dans la proportion de ses forces.

Ne pouvant faire beaucoup, nous proposons uniquement la destruction des portiers et de leur race, depuis le vieillard caduque jusqu'à l'enfant au berceau.

C'est peu; qu'on nous excuse. L'intention, chez nous, était vertueuse et bonne. Nous tâcherons de trouver mieux une autre fois...

Jean-Marie Biot, inaccessible aux faiblesses *typiques* de sa caste, était d'abord difficile. Mais il y avait, dans le jardin de l'hôtel, d'admirables sculptures. Romée demanda la permission de les étudier. C'était un prétexte à tout le moins plausible. Biot, qui avait, sous sa rude écorce, le meilleur cœur du monde, refusa, puis laissa faire.

Romée avait une de ces vives et franches figures qui saisissent à coup sûr les âmes simples. Son esprit était comme son visage. Biot, à son insu, le prit en amitié.

Et puis, chacun a ses petites faiblesses. Notre excellent Biot se croyait le plus habile treillageur de France et de Navarre. Romée loua son travail; bien mieux, il lui commanda des grillages de toute sorte.

Ceci nous explique la luxueuse profusion de clôtures en fer que nous avons remarquée autour de l'atelier de Romée.

Il en avait mis partout. Il n'avait qu'un regret, c'était de n'en pouvoir mettre davantage.

Biot, nous devons l'avouer, avait été très sensible à ce bon goût du jeune sculpteur.

Peu à peu Romée l'avait habitué à ses visites. Si peu causeur qu'on soit, des mots échappent. Romée savait comment était composée la famille de l'aile droite. Il savait que c'était une grande race déchue, écrasée sous un lourd malheur.

Là s'était arrêtée, non pas seulement l'indiscrétion de Biot, mais la curiosité de Romée. . . . .

. . . .

Il y avait bien des heures que Gaston était parti. Biot restait immobile, abattu, insensible, devant sa besogne oubliée. Il ne se rendait nul compte de la mesure du temps.

Le jour commençait à baisser.

Un coup de marteau retentit sur le fer de la porte cochère. Biot eut un tremblement.

Il tira le cordon et sa main retomba le long de son corps.

Romée entra précipitamment dans la loge et s'assit, épuisé, sur une escabelle.

Biot, qui avait jeté de côté un regard vers la porte, en retenant son souffle, respira péniblement. Il ne savait point que Romée avait été le témoin de son jeune maître.

— Monsieur Biot, dit Romée; — elle doit être bien inquiète... bien malheureuse... Je n'ai pu revenir plus tôt...

Biot écoutait. Il tâchait de comprendre.

— Je ne veux pas la voir, poursuivit Romée, car je lui avais promis de ramener son frère.

— Notre monsieur!... prononça Biot à voix basse; — vous l'avez vu... ne me dites pas ..

Il prit sa poitrine à deux mains.

— Ne me dites pas qu'il est mort! ajouta-t-il en un sourd gémissement.

— Il vit! s'écria Romée; — sa blessure n'est rien...

Biot se leva tout droit.

— Il est blessé!... dit-il. — Qui l'a blessé?...

— Blessé légèrement, mon bon monsieur Biot .. Ceci est la moindre chose .. Quelques jours de repos suffiraient à guérir cette égratignure... Mais...

Romée hésita. — Biot n'interrogea point. Il restait là bouche béante, saisissant avidement chaque parole au passage.

— Mais... poursuivit Romée, — nous n'en sommes pas à à le guérir... on l'a enlevé.

— Qui? demanda Biot.

— Le marquis Gaston de Maillepré.

Biot recula et porta ses mains à son front, comme s'il eût craint de voir sa raison lui échapper.

— Le marquis... Gaston... de Maillepré!... balbutia-t-il; — c'est cela que j'ai entendu...

— C'est cela que j'ai dit, répliqua Romée; — vous le connaissez?

— Oui... non... Ah! je ne sais pas! dit Biot, qui s'appuya au mur de sa loge. — Ma tête s'en va, monsieur Romée... Voyez-vous... c'est mon maître, mais c'est mon enfant!... Ecoutez! se reprit-il en frémissant; — je crois que je vous comprends... Ce n'est pas le marquis que vous voulez dire, c'est le duc...

— Non, le marquis...

— Un vieillard?...

— Un jeune homme.

Biot passa le revers de sa main sur son front.

— Si je deviens fou murmura-t-il avec terreur, — je ne pourrai plus les servir... Mon Dieu, mon Dieu! ce n'est pas trop d'un serviteur pour eux qui en avaient tant autrefois!... Il faut me laisser ma raison, mon Dieu, et prendre ma vie dès qu'ils n'auront plus besoin de moi...

Romée saisit la main du vieux Breton et la serra entre les siennes.

— Vous êtes un digne cœur, monsieur Biot, dit-il d'une voix émue ; mais prenez courage... votre maître pouvait succomber : il vit : c'est le principal. Quant à votre étonnement, je n'en devine point la cause et ne puis la faire cesser...

Romée, en effet, ne savait point que Gaston était Maillepré.

— Mais, reprit-il, — le danger désormais peut être combattu et partagé, tandis qu'un duel...

— Oh ! interrompit Biot, — l'enfant a le cœur de ses pères... Entre lui et son ennemi il n'a voulu que son épée, n'est-ce pas ?

— Et il s'est vaillamment défendu, je vous jure, monsieur Biot... Maintenant, je vous en supplie, songez à sa pauvre sœur qui attend et qui souffre... Je sais l'adresse de ce marquis... je viens de son hôtel... Il n'a pas reparu depuis ce matin... mais, chez lui ou ailleurs, je le rejoindrai, monsieur Biot ; je retrouverai Gaston, qui est mon ami, comme il est votre enfant... Je vous le promets... je vous le jure.

— Que Dieu vous entende ! murmura le Breton ; — et qu'il vous bénisse !

— Ne perdez pas de temps, dit Romée ; — allez rassurer mademoiselle Sainte... et, tout en la consolant... dites-lui que je suis venu... prononcez mon nom... elle sait combien j'aime son frère...

Biot quitta sa loge où Romée s'installa.

En montant l'escalier de l'aile droite, le vieux Breton se disait :

— C'est bon signe... voilà que Maillepré a trouvé un ami dans son malheur !...

Arrivé aux dernières marches, il s'arrêta tout à coup.

Que dire à Sainte ?

Ce fut une minute laborieuse et pénible pour le bon Biot qui ne savait point mentir.

Mais son absolu dévouement et l'amour qu'il portait à Sainte comme à Gaston, ces enfans adorés, secouèrent la lourde apathie de son intelligence. Il comprit son rôle, mieux peut-être qu'un esprit plus subtil.

Lorsqu'il entra sa franche physionomie exprimait de la joie.

— Bonne nouvelle ! dit-il, mademoiselle Sainte...

Sainte était assise auprès de Mignonne qui ne l'avait point quittée de la journée.

Elle se leva ; son visage, fatigué, pâli, s'éclaira tout à coup d'une radieuse joie.

— Gaston !... balbutia-t-elle.

— Ah ! dam ! dit Biot rondement, vous n'allez pas le revoir comme ça à la minute... Monsieur Romée... un brave jeune homme, celui-là !... vient de le quitter... Vous avez confiance en monsieur Romée, peut-être... et vous savez combien il aime notre monsieur !...

— Romée... répéta Sainte en rougissant ; — oh ! oui !... je sais qu'il aime bien Gaston... Mais Gaston !... Gaston !... Pourquoi n'est-il pas revenu ?...

Mignonne tendit sa jolie tête, presque aussi impatiente d'entendre la réponse que Sainte elle-même.

— Ah ! voyez-vous, répliqua Biot, — on ne se bat pas comme ça sans attraper quelque mauvais coup...

— Blessé !... dirent en même temps les deux jeunes filles.

Et Sainte retomba, défaillante, sur le pied de son lit.

— Quoi donc ! reprit Biot, — notre demoiselle me connaît-elle, oui ou non ?... Aurais-je dit : Bonne nouvelle ! si notre monsieur était en danger ?...

— Mais où est-il ? où est-il ? s'écria Sainte.

— L'affaire de deux ou trois jours de repos, répondit Biot. — Si on le ramenait, le mouvement de la voiture pourrait augmenter son mal...

— Ça, c'est bien vrai, dit Mignonne ; — Pragon a manqué perdre sa jambe en Alger pour n'avoir pas voulu rester tranquille à l'hôpital...

— Mais je veux le voir, reprit Sainte ; — s'il ne peut venir, je veux aller, moi !...

— Rien de plus juste, notre demoiselle, repartit Biot qui se sentait à bout de sang-froid ; — quand monsieur Romée reviendra...

— Tu ne sais donc pas où il est ? demanda Sainte impétueusement.

— Notre demoiselle... balbutia le vieux Breton ; — j'avais si grande peur d'apprendre quelque chose de pire !...

Sainte essuya ses larmes et regarda Biot en face. Puis elle se tourna vers Mignonne.

— Vous avez été bonne pour moi, dit-elle à la jeune ouvrière en prenant sa main qu'elle serra doucement ; — sans vous, je crois que j'aurais succombé aux tortures de cette cruelle atteinte... Mais, mademoiselle... mais, mon amie... maintenant, il faut que je parle sans témoins à l'unique serviteur de ma famille.

Mignonne mit lestement un baiser sur le front de Sainte.

— Je veux bien m'en aller, dit-elle avec un mélange charmant de gaîté mutine et de sensibilité, — mais à condition de revenir... A demain.

— A demain, répéta Sainte, qui lui rendit son baiser.

Mignonne gagna la porte. Biot la suivit d'un regard attendri.

Tout ce qui aimait Maillepré lui était cher.

Sainte et lui étaient seuls.

La jeune fille garda un instant le silence. Puis, s'approchant, elle posa ses petites mains sur les larges épaules du paysan et se dressa devant lui, l'œil sur son œil.

On eût dit qu'elle voulait regarder au fond de son cœur.

— Biot, reprit-elle avec une douceur grave ; — dites-moi tout... je veux tout savoir...

— Notre demoiselle... commença le paysan.

— Ne me trompe pas ! interrompit Sainte. Où est Gaston ?... Dieu nous a-t-il pris notre dernière espérance ?

— Oh ! notre demoiselle ! s'écria Biot, dont le visage hâlé peignait avec énergie l'émotion de sa tendresse soumise et dévouée ; — si Dieu avait permis cela !... Si le jeune monsieur était là-haut à cette heure, avec notre digne maître, feu monsieur le marquis... avec madame la marquise, la sainte et charitable dame ! avec tous ceux que j'ai aimés, respectés... puis pleurés !...

La voix de Biot devenait sourde.

— Si le jeune monsieur, reprit-il ; — le cher enfant de mes nobles seigneurs !... le dernier des Maillepré... le dernier, bonne Vierge !... s'il était mort... Je ne sais pas, notre demoiselle... Vous êtes leur fille, sa sœur... Mais je ne sais pas si le vieux Jean-Marie aurait la force de rester là pour vous servir encore... Je vous aime bien, oh ! je vous aime bien, mademoiselle Sainte !... mais lui, c'est l'espoir... Tant qu'il vit, le tronc de Maillepré a chance de refleurir un jour... Quand il sera mort...

Biot s'interrompit, joignit ses mains calleuses et leva ses yeux mouillés vers le ciel. — Sainte l'écoutait, émue, reconnaissante, consolée.

— Mais vous les protégez, n'est-ce pas, mon Dieu ? s'écria le vieux Breton, entraîné hors de ses façons de parler communes par la puissance de son émotion ; vous les protégez, ceux qui sont du sang de vos serviteurs !... vous gardez les fils de vos soldats !... Non, non ! Maillepré n'est pas mort !... ses pères, qui sont des saints dans le ciel, veillent sur sa jeunesse... Les branches tombent, mais le tronc reste... Maillepré ne meurt pas !

. . . .

Romée attendait dans la loge le retour de Jean-Marie Biot.

Il voulait parler encore de Sainte et la savoir rassurée.

On frappa discrètement à la porte cochère. Romée, se souvenant qu'il était concierge pour quelques minutes, tira le cordon.

Un homme passa le seuil d'un air à la fois inquiet et effronté. Cet homme, en qui nos lecteurs eussent reconnu le pimpant secrétaire de monsieur le duc de Compans-Maillepré, jeta autour de la cour un regard observateur et laissa la porte entrebâillée derrière lui, pour assurer sa retraite en cas de besoin.

Monsieur Burot venait évidemment *pousser une reconnaissance.*

N'apercevant dans la cour rien qui pût entraver ses opérations, il se dirigea vers la loge du concierge, qu'il ouvrit sans façon et où il entra d'un air délibéré.

CHAPITRE XI.

DEUX DOULEURS.

Monsieur Burot avait un ample habit de beau drap noir, ce jour-là. Il avait un pantalon noir; il avait un gilet de satin noir.

Manifestement, sa prétention était de ressembler à un honnête homme, — à un rentier du Marais, par exemple.

A cela s'opposaient plusieurs qualités inhérentes à la personne de monsieur Burot. C'était d'abord ce regard obséquieux et insolent à la fois, qui sentait son maraud d'une lieue. C'étaient ensuite le dandinement avantageux de ses hanches et l'exubérance téméraire de sa coiffure; enfin, quelque autre chose encore, — de ces détails qui échappent, un insaisissable parfum de mauvais lieu,— ces façons de parler, de regarder, de sourire, que l'estaminet inflige fatalement à ses habitués, — ce *chic* (il faut nous excuser; une bouche princière affectionne, dit-on, outre mesure, ce mot sans prétention), ce *chic* que le tripot colle à l'épiderme des gens et qui résiste à toute lessive comme le masque noir des ramoneurs.

Monsieur Burot possédait tout cela au suprême degré.

L'habit noir jurait sur ses épaules. On cherchait à sa main une queue de billard; on regardait sa poche où manquait un tuyau de pipe.

C'était un homme hors de sa voie. Il ressemblait un peu à ces oiseaux de nuit que le jour surprend tout honteux, tout confus, parmi les autres oiseaux que ne déconcerte point le soleil.

Mais ce qui distinguait particulièrement monsieur Burot, c'était le *front*.

Il avait du front, ce secrétaire.—Le front, il ne faut point s'y tromper, n'est point de la hardiesse. C'est la faculté de dompter sa peur et de faire bon visage en tremblant tout bas. L'effronté se force à oser. Il se munit d'un courage tout factice qui ne l'empêche pas de suer froid. On n'est pas effronté sans être poltron.

Monsieur Burot, en entrant à l'hôtel de Maillepré, avait calculé soigneusement ce qu'il pouvait en résulter pour son dos. C'était peu de chose. Biot ne le connaissait point autrement que pour l'avoir aperçu en passant chez le duc. Il y avait dix à parier contre un que le concierge ne le remettrait point.

On pouvait, à tout hasard, tâter le terrain, prendre langue.

Monsieur Burot, néanmoins, laissa la porte cochère entr'ouverte, parce qu'il faut tout prévoir.

Il entra, comme nous l'avons dit, fort délibérément.

Le jour se faisait sombre. Il vit un homme assis dans un coin. Il n'eut garde de reconnaître Romée; Romée, de son côté, l'avait parfaitement oublié.

— Bonjour, brave homme, dit Burot; — il y a dans l'hôtel des appartemens à louer, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, répondit Romée.

— Diable! pensa Burot; il est encore plus ours que je ne pensais... Ce quartier, mon cher monsieur, reprit-il tout haut, — me convient sous tous les rapports... Cette tranquillité doit être bien précieuse à un homme de travail... je suis un homme de travail... un homme rangé... rentrant à huit heures tous les jours de la semaine et à neuf heules le dimanche... Ah! ah! les concierges n'ont pas d'embarras avec moi... et ça ne m'empêche pas de semer joliment des petits profits...

Romée, qui n'écoutait point, poussa un long soupir d'attente.

—Loup mélancolique! Cerbère taciturne! grommela Burot, qui s'avança tout doucement et s'assit à moitié sur l'escabelle vide de Biot: — il faut pourtant que je sache au juste... Ah çà! reprit-il encore à haute voix, — les loyers ne doivent pas être d'un prix fou, par ici!... car il n'y a pas presse, je crois bien... dites-moi... Savez-vous que vous n'êtes pas trop aux intérêts de votre propriétaire, mon brave!...

Romée se leva, traversa la loge et vint mettre son œil aux carreaux de la croisée pour épier le retour de Biot.

Près de la fenêtre, le jour était encore assez vif pour éclairer complétement son visage.

Burot le reconnut et ne put étouffer un cri de surprise.— Romée se retourna.

Burot était assis sur l'escabelle, les jambes ramassées et dans l'attitude d'un homme qui va s'élancer.

Romée eut une idée vague d'avoir vu quelque part cette figure effarouchée. Tandis qu'il cherchait, le subtil secrétaire, habitué à ces retraites précipitées, glissa comme un trait entre lui et la porte.

Il se souvenait, le malheureux, de la sortie de l'Opéra et de ce moulinet funeste qui lui avait coûté une belle pipe et deux dents.

Mais Romée, dont l'attention était éveillée, le reconnut au moment où il passait le seuil. Il étendit la main pour le saisir et ne l'atteignit point.

— Arrêtez-le! arrêtez-le! s'écria-t-il en s'élançant à son tour au dehors.

Il s'adressait à Biot qui descendait à cet instant de l'aile droite.

Biot barra le chemin au fugitif. S'il avait su que la porte-cochère restait entrebâillée, c'en eût été fait de Burot, mais comptant sur les vieux battans de chêne, Biot marcha en avant et voulut en finir tout d'un coup.

Burot avait perdu ses couleurs. Il était entre deux feux; sa position tournait au tragique. Son œil effaré cherchait tout autour de lui une issue qu'il ne trouvait point.

C'est, dit-on, en ces heures de péril suprême que le grand homme se révèle. Burot tremblait de tous ses membres, mais il gardait ce coup d'œil d'aigle qui décide du sort des batailles. Lorsqu'il vit le mouvement de Biot, sa lèvre rentrée eut un sourire napoléonien. — Il se retourna brusquement vers Romée, fit mine d'attaquer, recula, sauta...

Biot et Romée se regardèrent. Le drôle avait disparu, laissant derrière lui la queue d'un long éclat de rire. . .

. . . .

. . . .

Sainte avait remercié Dieu, parce qu'elle croyait aux paroles du vieux serviteur de sa famille. Elle se sentait confiante et sa prière montait, pleine d'espoir, vers le ciel.

Mais elle était seule. Il faisait nuit déjà depuis longtemps. La bonne figure de Biot n'était plus là pour appuyer ses consolantes paroles.

Qui ne sait l'influence navrante de la nuit et de la solitude sur la douleur!...

Sainte essaya de lutter. Elle appela vers elle de doux rêves, l'image de Gaston au retour, le bonheur de se revoir, et ce sourire mouillé de larmes heureuses qui devance le premier baiser du bienvenu...

L'image de Gaston vint. — Mais ce fut l'image de Gaston étendu sur une couche étrangère, pâle, les yeux fermés, les cheveux épars, la poitrine haletante.

Pauvre fille!

Et quelque part, sur la blancheur des draps, des taches rougeâtres...

Du sang! mon Dieu!... le sang de Gaston!

Un mot ami, le son accoutumé d'une voix connue suffisent pour chasser l'angoisse de ces visions navrantes.

Mais Sainte était toute seule.

Toute seule pour la première fois de sa vie!

Ils ne s'étaient jamais quittés, Gaston et elle. Ils avaient grandi l'un près de l'autre, ensemble toujours, et passant à leur insu des tendresses étourdies de l'enfance à cet immense amour fraternel qui emplissait leur cœur et leur tenait lieu de tous autres amours...

Il n'était plus là. Qu'il devait souffrir cruellement, lui qui souffrait loin d'elle!... Quel baume c'eût été pour son front brûlant que ce baiser du soir, attendu, espéré durant la longue journée!...

Il l'appelait. — Que sa voix était faible et changée!... Sainte étendait ses pauvres bras, suppliante et folle...

Gaston appelait toujours... sa voix faiblissait... elle avait ces accens de reproches déchirans des gens qui aiment et qu'on abandonne...

Sainte était assise auprès de sa table à ouvrage où brûlait une bougie.

Au dehors, les derniers souffles de la tempête calmée gémissaient sourdement.

Au dedans, on entendait par intervalles, à travers la cloison de la chambre de l'aïeule, la voix monotone et voilée de mademoiselle de Maillepré lisant à la duchesse quelques fragmens de la *Vie des Saints*.

Mais cette voix ne produisait sur Sainte nul effet consolateur. — A ce point en était descendue la malheureuse Berthe de ne plus être comptée même par sa sœur au nombre des vivans!

Sa voix uniforme arrivait à l'oreille de Sainte comme un murmure vain,—comme le bruit du vent qui pleurait dans les jointures des croisées...

Elle n'était plus rien en ce monde, sinon la prêtresse consacrée d'un culte mortel, la vestale enchaînée à la garde d'un feu divin, mais qui n'est plus de notre âge : le saint respect des aïeux...

Sainte était immobile, l'œil fixe et grand ouvert et fasciné par les images qui passaient dans son rêve douloureux.

On n'eût pu voir sans être ému de tendresse et de pitié ce pauvre bel ange, trop faible contre sa torture.

Sainte n'essayait plus de lutter, en effet; sa détresse était à son comble. Elle oubliait les consolations de Biot et ne se souvenait que de ses craintes...

Pourtant, au plus fort de cette angoisse revenue qui achevait l'œuvre des souffrances de la journée et brisait ce qui lui restait de forces, une pensée traversa son esprit, et mit en son regard éteint de timides lueurs.

Un peu de sang rose remonta de son cœur à sa joue. — Vous eussiez dit comme un éclair fugitif d'espérance parmi la nuit morne du découragement.

Mais Sainte, en ce moment, n'aurait point su répondre si vous lui eussiez demandé la cause de ce semblant de joie. Les jeunes filles ignorent bien souvent le fond de leur cœur. Ce sourire troublé qu'arrête un rouge pudique, cet œil qui se baisse, farouche et si doux, ce joli sein, soulevant l'harmonieuse promesse de ses contours indiqués, tous ces symptômes ne parlent qu'au regard expert. La vierge sent et s'étonne. — Dès qu'elle apprend à s'effrayer, il y a chute. La prudence n'est qu'une vertu de la terre : la candeur est le charme des anges.

La souffrance de Sainte s'était arrêtée. Il lui semblait qu'un bras fort soutenait sa faiblesse.

En elle, tout se rapportait à Gaston pour une part. Ce bras secourable se levait pour défendre Gaston.

Son cœur se réchauffait. Le nom de Romée y résonnait comme une bonne parole d'espoir.

Romée n'avait point manqué à sa promesse. Il était revenu. C'était lui qui avait dit : Gaston vit; Gaston est sauvé...

Oh! Sainte croyait de toute son âme. Romée pouvait-il mentir?...

Ce baume qu'on verse sur une blessure enflammée va calmer pour un instant ses élancemens aigus. Mais, tout autour de la blessure, la chair est en feu : le baume s'évapore et le patient se tord de nouveau sous l'atteinte redoublée de son mal...

La pauvre Sainte n'eut qu'un instant de répit. Le froid de la solitude vint glacer ce bien-être passager.

L'image protectrice se voila. Romée n'avait point encore en son cœur une place assez grande. Elle était sur le point de l'aimer; elle l'aimait; — mais à ces premières rêveries il faut le calme.

Entend-on, lorsque mugit l'orage, les sons doux d'un orchestre de fête?

Sainte craignait trop. Elle ne vit plus Romée, qui était l'espoir, — et, quelque part, dans la demi-obscurité de la chambre déserte, elle revit un lit blanc, taché de rouge...

Ce fut alors un accablant supplice, car la pauvre enfant n'avait plus de force pour lutter ou pour crier. . .

Sa tête pendait sur sa poitrine, soulevée convulsivement par des sanglots sans larmes. Elle gémissait faiblement des plaintes d'agonie. . . . .

. . . .

C'était un rêve, maintenant.

Oh! que Gaston était beau et que sa voix parlait doucement!

Il avait à sa joue de belles couleurs de santé et de force. — Sa bouche souriait. — Il s'appuyait au bras de Romée et ils avaient l'air de s'aimer bien.

Les lèvres de Gaston s'entr'ouvrirent. Il appela Romée son frère.

Parce que Sainte avait autour de ses blonds cheveux une gracieuse couronne de fleurs d'oranger. — On la voyait, cette couronne, à travers le long voile de gaze des épousées.

Le jour était doux et doré. — On respirait dans l'air attiédi des parfums vagues. — Sur la route, il y avait des fleurs blanches et roses, couchées parmi les rameaux verts.

Que dire?... C'étaient de calmes délices, un bonheur grave comme ces joies recueillies que la poésie païenne prêtait aux champs élysiens.

Et Sainte se demandait pourquoi elle avait tant pleuré...

Ces rêves tuent, parce que l'on s'éveille.

Sainte se dressa sur ses pieds chancelans, égarée. Le jour suave s'était fait nuit; le silence avait étouffé les voix chères. — Sainte voulait croire encore.

Du moins, si le bonheur était un rêve, l'angoisse aussi mentait. Il n'y avait pas plus de désespoir que de joie. La réalité, c'était le tranquille repos de la vie accoutumée...

Sainte se cramponnait à cette pensée.

Elle saisit la bougie et entra dans la chambre de son frère...

Là, tout était absence, vide, désolation, deuil.

Sainte sentit comme une main glacée qui étreignait son pauvre cœur meurtri.

Oh! il faut nous croire, ces chimères joyeuses qui viennent railler le désespoir sont plus cruelles mille fois que le désespoir lui-même. Elles arrivent, impitoyables, retourner le poignard dans la plaie. Elles secouent la douleur qui allait s'engourdir. Elles tuent...

Sainte, en voyant ce pauvre lit vide, le bourgeron bleu, le pantalon de travail, fut frappée du dernier coup. Ses genoux fléchirent. Elle tomba sur le carreau et sa tête se cacha dans les plis défaits de la couverture.

Il était environ minuit...

On n'entendait plus depuis bien longtemps le bruit monotone de la lecture de Berthe.

La vieille duchesse sommeillait sans doute.

Quelques minutes après la chute de Sainte, Berthe de Maillepré parut sur le seuil qu'elle s'était interdit de franchir.

Elle appela sa sœur à voix basse, et comme elle ne recevait point de réponse, elle s'avança vers le lit de la jeune fille.

Berthe était bien changée depuis deux jours. Dans son regard mourant la dernière étincelle s'était éteinte.

Son visage, morne et froid naguère, avait maintenant une expression douloureuse. — Toute sa personne parlait de souffrance et semblait demander pitié.

Ne trouvant point Sainte où elle la cherchait, elle traversa la chambre d'un pas lent et pénible.

— Ma sœur! ma sœur! dit-elle encore au seuil de la pièce nue qui était la retraite de Gaston.

Le silence.

Berthe éleva sa bougie. Elle vit Sainte, jetée à genoux et cachant son visage dans les couvertures d'un lit vide.

Berthe s'appuya au chambranle de la porte.

Ses lèvres remuèrent pour prononcer au dedans d'elle-même :

— Elle le pleure...

Ses yeux restèrent secs. Il n'y avait plus de larmes dans cette âme navrée.

Et la conscience qu'elle avait de son isolement était si amèrement profonde qu'elle n'osa point mettre sa main sur l'épaule de sa sœur et lui dire : — Souffrons ensemble...

Non. Elle était seule dans la vie. Autour d'elle se dressaient les murs invisibles d'une prison morale. Elle était rayée, avant l'heure de sa mort, de la liste de ceux qui vivent, qui consolent, qu'on aime...

Elle tourna le dos lentement à l'agonie de sa sœur.

Elle était venue pour savoir si Gaston vivait.

Elle avait vu le désespoir agenouillé auprès d'une couche vide.

Gaston n'était plus...

Berthe rentra dans la chambre de l'aïeule en murmurant les versets latins du *De profundis*...

Elle s'assit devant son métier à tapisserie, où se mêlaient, en un bouquet, les belles nuances de la rose rouge d'automne et du dahlia.

Sa taille frêle ployait.

Elle mit sa main amaigrie sur son cœur et dit de ce ton glacé qui effraie et laisse plonger la pensée tout au fond d'un abîme de douleurs :

— Je croyais que je n'aimais plus rien...

Elle prit son aiguille et se pencha sur son métier. Sa main tremblait. Après quelques points, des gouttes de sueur froide glissèrent de sa tempe sur sa joue.

Elle s'arrêta pour respirer.

Quand elle voulut reprendre sa tâche, son aiguille sauta hors de ses doigts raidis.

Elle regarda sa tâche inachevée d'un air de regret découragé.

— J'aurais voulu la finir, dit-elle ; — mais je ne pourrai pas... Les fleurs que je lui ai portées l'autre nuit seront les dernières...

Puis, après un silence où l'on n'entendit que son souffle pénible mêlé à la respiration calme et forte de la vieille duchesse, elle dit encore :

— Quand je vais être morte, qui donc lui portera des fleurs nouvelles ?...

Cette idée arrêta un sourire qu'ébauchait sa lèvre pâlie. — Mais l'idée s'enfuit et le sourire revint.

Un sourire radieux et beau...

— Comme il va me tendre ses petits bras! murmura-t-elle en joignant ses mains sur sa poitrine avec le doux geste de la mère qui berce son enfant ; — comme il va me rire et me baiser... Ah! j'ai attendu patiemment, mon Dieu!... J'ai gardé la vie, parce que vous ne voulez pas qu'on meure avant le temps... Et il fallait bien que j'obéisse, pour aller au ciel... au ciel où il m'attend, mon bel ange... mon Edmond chéri... mon enfant!...

Elle riait, elle pleurait...

Cette pensée de son fils pouvait réchauffer sa pauvre âme et lui redonner l'amour et la revêtir d'un manteau vivant de jeunesse et de beauté...

Après quelques minutes de rêverie, émue, elle se leva et replaça son métier dans sa cachette.

Tout au fond de l'armoire, elle prit un coffret et revint s'asseoir.

Le coffret contenait une boucle de cheveux blonds et un rouleau de papier.

Berthe mit la boucle de cheveux sur ses lèvres qui murmurèrent de vagues plaintes d'amour.

C'était à son fils, cette boucle précieuse, cette relique adorée! C'était tout ce qui lui restait de son fils...

C'était son trésor unique, sa joie, — tout ce qu'elle devait regretter en quittant la terre.

Elle la baisa, elle lui parla ; elle la combla de larmes et de sourires.

Puis elle déroula lentement le papier, en tête duquel étaient écrites ces lignes :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Ceci est mon testament...

TROISIÈME PARTIE.

LES FILLES DE MAILLEPRÉ.

CHAPITRE PREMIER.

VIERGE-MÈRE.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Ceci est mon testament.

Telle était la suscription du cahier enfermé par Berthe de Maillepré dans sa cassette, auprès de la boucle blonde, relique chère, douloureuse, mais consolante, qui rendait des larmes à ses yeux secs et lui parlait de son enfant.

Berthe déroula lentement le cahier.

— Gaston me l'aurait gardé jusqu'au mariage de Sainte, murmura-t-elle; — car Sainte se mariera... Elle sera heureuse quelque jour... Puisse Dieu réunir sur elle tout le bonheur qui fut refusé aux enfans de Maillepré!... Après son mariage, Sainte aurait pu pleurer sur ma tristesse ces douces larmes des gens heureux... Elle aurait recueilli mon héritage et adopté la pauvre petite tombe où mon Edmond s'est endormi...

Elle s'arrêta sur ce nom aimé. Pour le prononcer, sa bouche trouvait des sons qui semblaient des caresses.

— Mais Gaston n'est plus là, reprit-elle; — encore un que je vais revoir... Oh! moi qui laissais engourdir mon cœur, comme j'aurai des gens à chérir quand je serai morte... mon père... ma mère.. Gaston... Mais ils ne connaissent pas mon fils... voudront-ils l'aimer?...

Berthe plongea son regard au fond du coffret où était la boucle blonde.

— Oh! oui... pensa-t-elle; — je lui dirai de sourire bien doucement et de leur tendre ses petits bras... ils l'aimeront. Et pourquoi, mon Dieu, le repousseraient-ils?... Dans le ciel, on sait lire au fond des cœurs... Ce n'est que sur cette terre qu'on aurait pu me croire coupable...

Elle s'interrompit encore et parut rêver. Puis elle reprit :

— C'était le dernier!... Maillepré est mort... Dieu avait mis la force dans la main de nos pères... mais il a donné aux enfans la misère et la faiblesse... Il fallait bien que le nom des chevaliers s'éteignît tôt ou tard... Que faisait ici-bas Maillepré sans gloire?...

Berthe avait toujours le front penché sur sa poitrine, mais quelque chose parlait d'orgueil dans l'amertume fière de son demi-sourire. Une lueur était sous sa paupière baissée.

Elle secoua la tête indolemment.

— Pauvre fille!... murmura-t-elle avec pitié; — voilà que je me souviens, à l'heure où il faut oublier... Il n'est plus à nous, ce grand nom de nos aïeux... et pour tombe, Gaston, — le chef, — n'aura qu'un peu de terre avec une croix de bois où manquera la couronne ducale au-dessus de l'écusson séculaire... Ah!... Dieu nous doit beaucoup dans l'autre monde!...

Cette parole, qui, dans une autre bouche, eût été un hardi blasphème, tomba simple et convaincue des lèvres de Berthe. Elle avait tant pleuré!

— Mais il lui faut des fleurs, à mon Edmond! dit-elle après un silence; — Charlotte... je ne la connais plus!... Elle ne nous aimait pas... Sainte... oh! comme elle aimerait mon Edmond!... mais mon récit étonnerait son âme de vierge... Je ne peux pas!... je ne peux pas!... Pauvre petite tombe où nul ne viendra plus!... Pauvre petite croix où l'on ne suspendra plus de couronnes!... L'herbe grandira autour... on ne verra plus rien...

Berthe eut un tressaillement.

— Rien! répéta-t-elle; — tant d'amour!... tant de larmes!... tant de bonheur!. . . . .

. . . .

Berthe était exténuée de fatigue. Cette veille avait achevé d'épuiser ses forces. Elle ne songeait point pourtant à se reposer sur le cadre préparé pour elle auprès du lit de la vieille dame.

Berthe se sentait mourir. La vie, en elle, s'éteignait lentement, — et il y avait bien longtemps qu'elle avait la conscience de son dépérissement et qu'elle comptait avec froideur chaque pas qui la rapprochait de la tombe.

C'était une pauvre fleur à qui avait manqué la rosée du ciel. Elle se penchait fanée avant le temps. Et de même que la fleur flétrie exhale encore aux brises nocturnes ce qui reste de ses parfums affaiblis, de même il s'épandait dans sa solitude une plainte douce, un cri étouffé d'amour, dernière émanation de son âme résignée.

Elle ne voulait point reposer cette nuit, parce que ces quelques pages, écrites aux heures d'insomnie, allaient rester après elle. Ces pages étaient sa vie et son secret.

Son secret que nul n'avait pénétré, Berthe voulait le donner pour quelques larmes, pour quelques fleurs à jeter sur cette petite tombe où nous l'avons vue s'agenouiller et prier...

Elle se prit à feuilleter le cahier. C'était la suprême lecture. Il fallait voir s'il n'y avait rien à retrancher, rien à ajouter...

Au commencement de ces pages, il y avait bien des mots effacés sous des larmes, mais à mesure qu'on avançait, on voyait sa plume s'assurer. — L'œil s'était séché, sans doute...

C'était ainsi :

« La petite croix est noire. Elle porte un nom : EDMOND.

» Sous ce nom, je n'ai point mis : *Priez pour lui*, parce qu'on ne prie pas pour les anges.

» Mon fils est là sous l'herbe, le fils de Berthe.

» J'écris pour ceux qui m'ont aimée, pour Gaston, mon frère, le chef de notre maison, qui aura le droit de me juger; pour Sainte, ma sœur, pour qui je prie, chaque fois que Dieu me laisse prier.

» Gaston et Sainte m'aimaient autrefois. Maintenant, ils m'oublient. Je ne me plains pas.

» Leur tendresse mutuelle m'a fait pleurer quelquefois, parce que, si oppressée que soit une âme, elle a besoin d'aimer autre chose qu'un souvenir.

» Mais Dieu m'avait fait cette part dans la vie d'être seule au milieu de ma famille et de mourir vivante. Je bénis le nom de Dieu...

» J'écris pour que ceux qui m'ont aimée rendent une mère à la tombe de mon fils.

» La mort attendrit, je ne sais pourquoi. Gaston et Sainte penseront à moi quand je serai morte. S'ils me pleurent, que ce soit au pied de la petite croix noire où j'ai écrit le nom de mon fils.

» Tant que Sainte sera une enfant, mon frère ne lui dira point mon histoire. Il la mènera seulement une fois à la petite tombe, et Sainte y mettra des fleurs.

» Je suis une pauvre femme, et j'ai bien souffert. Mon frère et ma sœur, faites cela pour moi...

» .... Nous demeurions dans la rue de Vaugirard. Notre bonne mère était sur le lit d'où elle ne devait plus se relever. Biot tremblait la fièvre sur son grabat. Gaston faisait cette longue et cruelle maladie qui faillit doubler notre deuil.

» Charlotte et Sainte ne savaient point travailler encore.

» Moi, j'avais déjà la garde de madame la duchesse, notre vénérée aïeule.

» Un jour, le pain manqua. — Gaston avait faim. — Madame ma grand'mère ordonnait de servir le dîner...

» Sainte et Charlotte pleuraient.

» Elles doivent se souvenir de ce jour.

» Nous n'avions pas comme maintenant la possibilité d'entourer madame la duchesse d'un semblant de luxe et de bien-être; néanmoins elle ne voyait point notre misère de si près qu'autrefois dans la chambre unique où nous étions tous entassés chez monsieur Polype, au Palais-Royal. Son état continuel d'absorption et le vague de ses idées aidaient d'ailleurs à la tromper. Elle ne se doutait point de notre détresse...

» Mais ce jour nous n'avions plus rien. Notre bonne mère allait demander en vain la goutte de breuvage qui rafraîchissait son gosier en feu...

» J'allai vers madame la duchesse. Mon cœur saignait, car je croyais lui porter un coup cruel.

» Je lui dis : — Madame ma mère, vos enfans manquent de pain.

» Elle était assise sur son haut fauteuil de paille. Je vois encore son regard terne et glacé descendre lentement et peser comme un poids de plomb sur ma paupière, qui se baissa.

» — Et qu'y puis-je, ma mie? demanda-t-elle sèchement.

» Je balbutiai : — Madame ma mère, c'est à nous, je le sais, de vous servir, et vous ne nous devez rien, mais...

» — Au fait! mademoiselle de Maillepré! m'interrompit-elle de sa voix brève et impérieuse.

» Je n'osais plus...

» Pourtant Gaston, dans la chambre voisine, appelait Sainte et lui disait : — J'ai faim.

» Et Sainte sanglotait, la pauvre fille.

» J'entendais tout cela.

» Madame la duchesse avait sur un guéridon, auprès d'elle, sa boîte d'or émaillée, au dedans de laquelle est ce portrait dont nul d'entre nous n'a connu l'original; — c'était tout ce qui restait de l'héritage de Maillepré.

» Je la convoitais de l'œil, car elle pouvait sauver notre mère et Gaston; elle pouvait donner à Jean-Marie Biot, notre protection et notre ressource, le temps de se rétablir. — C'était pour nous le salut.

» Je rassemblai mon courage, et je repris :

» — Madame ma mère, cette boîte, qui vous est inutile, nous rendrait la vie...

» D'un geste prompt, la main de madame la duchesse se referma sur la boîte, qui disparut sous sa robe de soie.

» Elle me regarda d'un air défiant et irrité.

» — En sommes-nous là, ma mie! dit-elle en secouant sa tête blanche, — et ne pouvez-vous attendre ma mort pour vous partager les joyaux de Maillepré?... Que madame ma bru, votre mère, vende, si bon lui semble, le château d'Avalon, en Bourgogne, ou le manoir de Kergaz, en Bretagne, mademoiselle... qu'elle aliène l'hôtel de monsieur mon beau-père... qu'elle offre hypothèque sur Saint-Thomas-des-Dunes, sur Naye, sur Blessac... Nous ne sommes pas en peine, ma mie... Sauf le domaine de Maillepré, qui est substitué, nous pouvons faire argent de tout... Faites servir, je vous prie!...

» Je restai atterrée...

» J'entendais toujours Sainte qui pleurait...

» ...... En ce temps, je n'étais pas tout à fait recluse. Je vivais la même vie que vous. On me parlait comme à un être vivant.

» Il y avait dans la maison, à l'étage au-dessous, un homme dont la réputation de bienfaisance était venue jusqu'à moi. J'avais entendu parler de ses courageux efforts en faveur des pauvres. Il avait poussé le dévouement jusqu'à braver la prison pour porter la consolation dans les classes souffrantes. — Biot parlait de lui souvent, parce qu'on lui en parlait toujours. Biot disait que cet homme généreux consacrait sa plume aux indigens et soutenait pour eux contre les riches une guerre infatigable...

» Il faut moins de courage, mon frère, pour demander l'aumône que pour voir souffrir les siens.

» Je sortis sans être aperçue, et je frappai à la porte de cet homme.

» Je veux te taire son nom. A quoi bon te léguer le malheur d'une stérile vengeance?...

» J'entrai. J'avais le visage baigné de larmes.

» A travers mes sanglots, je dis : — Ma mère se meurt, et nous n'avons pas de pain !

» L'homme généreux me prit par la main et m'introduisit tout au fond de son appartement.

» Je le suivis sans défiance. Il fermait toutes les portes derrière nous.

» Dans la dernière pièce, il me fit asseoir auprès de lui et me dit que j'étais belle.

» En ce moment, une voix s'éleva au dedans de moi, qui m'avertit de fuir. La figure de cet homme me repoussait et m'effrayait. — Mais ceux que j'aimais avaient tant besoin de mon courage !... et puis, on m'avait répété si souvent les louanges de cet homme compatissant, dont la plume désintéressée ne flattait que l'indigence !...

» Ce furent d'abord de paternelles paroles. Il me remercia d'être venue vers lui. Il me dit de longues phrases sur la bienfaisance et sur le contentement qu'il éprouvait à faire des heureux.

» Je trouvais cela beau, mais j'avais peur, parce que ses yeux hardis me dévoraient et qu'il me disait toujours que j'étais belle.

» Il me prit les mains. — Ceux que vous aimez, me dit-il, ma fille, auront du pain désormais. Je ne suis pas riche. Je sors de la prison où m'ont conduit mes efforts en faveur des malheureux... Mais il n'est si pauvre homme qui ne puisse trouver l'obole implorée... Vous avez bien fait de venir, ma fille...

» Je me souviens de ces paroles, parce qu'elles me réchauffèrent le cœur. J'eus honte d'avoir douté d'un homme si bon...

» Mon frère et ma sœur, ce qui suit est toute la vérité :

» L'écrivain généreux fit un mouvement. Je crus qu'il se levait pour aller chercher le secours promis, — et j'étais bien impatiente, car vous m'attendiez, et il me semblait entendre vos plaintes au-dessus de ma tête.

» ...... Je sentis mes bras liés à mes reins par une étreinte brutale. — Je poussai un cri...

» Un seul cri, parce qu'une bouche infâme se posa comme un lourd bâillon sur ma bouche...

» J'étais forte encore alors. Je luttai. Dieu a mis en nous autres femmes une prescience du danger. J'ignorais tout, et, en ce moment affreux qui précéda ma chute, tout m'était révélé.

« Le misérable se lassait, rugissait. Sa face rouge écrasait mon visage ; son souffle brûlant m'étouffait...

» Je résistais toujours.

» Il râlait, vaincu. Ses yeux sanglans sortaient de leurs orbites...

» Il tomba sur ses genoux... Je me crus sauvée.

» Mais il se releva, écumant et blasphémant... Son poing fermé frappa trois fois ma poitrine. La mort passa sur mes yeux...

» Mon frère, il y a bien longtemps que j'ai pardonné à cet homme, chaque jour je prie pour lui.

» ...Je fus quinze jours agonisante. Vous ne pouvez l'avoir oublié. Je n'avais ni parole ni pensée.

» Quand je m'éveillai, vous étiez tous autour de mon lit. — Ma mère était morte.

» Mon Dieu ! suis-je donc coupable ? j'ignorais jusqu'à mon malheur !...

» Cependant, une tristesse vague pesait sur moi. Je ne savais pas ce que je craignais ; mais j'avais, durant l'insomnie de mes nuits, de longues angoisses. Je désirais être seule, et dès que j'étais seule j'aurais voulu du bruit autour de moi, du mouvement, de la vie.

» Vous vous occupiez encore de moi à cette époque, mon frère et ma sœur. Souvent vous tâchiez de deviner la cause inconnue de mon malaise. La pauvre petite Sainte m'entourait de caresses; Charlotte, parmi les vives saillies de sa gaîté d'enfant, essayait de m'interroger. — Pouvais-je répondre ? — Je me souvenais d'une lutte horrible, terminée par un coup presque mortel. Voilà tout. Sur mon salut, voilà tout...

» Y a-t-il en nous deux mémoires, celle de la raison et celle de l'instinct?... Je ne me souvenais que d'un assassinat, et cependant je n'accusais point mon assassin.

» J'avais pudeur à prononcer ce nom. Je ne l'ai jamais prononcé.— Pourquoi ?...

» Il restait dans la maison, gardant sa renommée d'homme généreux. Il y resta plus d'un mois après son crime, comme s'il eût deviné que de moi il n'avait rien à craindre.— Puis il partit. Jamais je ne l'ai revu. Que Dieu lui donne le repentir et le pardon !...

» Je me rétablissais lentement et, fatiguée de vos tendres questions, je prenais goût à rester seule auprès de madame la duchesse. Ce que j'avais pour elle de vénération vraie et profonde se combinait, pour me retenir à ses côtés, avec le repos que je trouvais près d'elle. — Si je pleurais, elle ne me voyait pas ; si je soupirais, elle ne m'entendait pas.

» Je crois que, dans son esprit, je suis restée une enfant au-dessous de l'âge de raison. Elle ne m'a jamais interrogée.— Et c'est sous ses yeux que j'ai tant souffert !

» Des mois se passèrent.

» Une nuit, je fus éveillée par des douleurs sourdes... Quelque chose se mouvait dans mon flanc... J'écoutai, stupéfaite, ce travail inconnu qui s'opérait en moi, j'épiais les tressaillemens de mes entrailles...

» Oh ! qui donc, sinon Dieu, pouvait faire descendre un rayon de joie céleste au cœur de la pauvre fille qui allait être mère !...

» Quelle voix, sinon la sienne, expliquait à la vierge ignorante ces mystérieuses promesses de la douleur ?...

» Un cri s'éleva tout au fond de mon cœur. J'eus un élan d'amour, d'amour immense. Je joignis les mains et je priai...

» Je priai pour mon fils, dont un transport de tendresse m'annonçait la venue. J'étais mère ; je le sentais ; je le savais...

» Mère !... Ce fut une nuit de délicieux espoirs, de tendresses folles, d'aspirations brûlantes...

» Mon enfant ! oh ! que déjà je l'aimais !...

» Ce fut une nuit d'incertitudes poignantes, de craintes amères et de regrets cruels !...

» J'étais mère !... et j'étais mademoiselle de Maillepré !...

» Dans notre enfance, Gaston, notre bonne mère disait que nous nous ressemblions tous deux de cœur comme de visage : doux, mais orgueilleux.

» C'est bien vrai ! en nous prenant tout ce qu'avaient nos pères, Dieu nous a laissé l'orgueil de notre race.

» Pour vous, mon frère, tant mieux. A l'homme, l'orgueil est un don. L'orgueil, pour vous, c'est la vaillance, c'est la vertu...

» Mais, pour moi ! où s'est égaré dans mes veines outragées le sang glorieux de Maillepré !...

» Je le sais bien. Etre pure ne suffit point aux filles de nos pères. Il leur est défendu de tomber, même sous la fatalité. La tache involontaire ternit aussi un écusson. Le

malheur souille presque autant que le crime.— Il n'y avait que le cloître, n'est-ce pas, pour mademoiselle de Maillepré déshonorée?

» Eh bien! mon frère, je me suis jugée. Je me suis condamnée. J'ai mis une barrière rigide entre la vie et ma jeunesse. Y a-t-il un cloître mieux fermé aux joies du dehors, plus silencieux, plus solitaire que ma prison?...

» Dieu, qui m'a donné pour madame notre aïeule un respect religieux, a permis à la pauvre fille tombée de ne point murmurer dans sa retraite...

» ...J'avais de vagues attentes mélangées d'impatience et de terreur. Ignorant tout, je ne pouvais deviner ni prévoir les scènes de ce drame de douleur où la femme partage en deux son souffle et détache de soi un être vivant.

» Je ne faisais nuls préparatifs; je ne prenais nulle précaution. J'avais en Dieu une foi sans bornes... Dieu connaissait mon innocence.

» Faut-il le dire?... c'était une pensée folle et sacrilége!... je me comparais à la Vierge-Mère, à qui j'adressais chaque jour mon oraison ardente. Au fond de ma misère, comme elle au sein de sa gloire divine, j'allais enfanter, moi qui sortais de l'adolescence, moi dont le cœur n'avait jamais retenu le nom d'un homme.

» Je vous demandais pardon, sainte Marie! Je pleurais pour avoir osé mettre ma honte obscure auprès de vos sublimes mystères... Mais mon enfant, mais mon Jésus allait naître, et je n'avais pas même de crèche où réchauffer ses premiers frissons...

» Bonne Vierge! vous m'avez pardonné. Vous avez pitié des mères.

» J'avais espoir en vous. Après ma prière, je vous voyais, souriant de divins sourires, abaisser vers moi, pauvre fille, votre main, et montrer ma souffrance au fils de Dieu, dont vous êtes la miséricorde...

» ...Tout dormait dans notre maison. Une mince cloison me séparait de vous, mon frère, de Sainte et de Charlotte. Mon lit touchait le lit de madame la duchesse notre grand'mère.

» Mon flanc se tordait en de mortelles douleurs.

» Je souffrais! oh! je souffrais!... Des doigts de fer déchiraient mes entrailles. Une sueur froide inondait mon corps. Mon cœur défaillait. Ma tête lourde éclatait.

» Mes draps, enfoncés de force dans ma bouche, étouffaient mes gémissemens.

» Les sons clairs de la cloche de Notre-Dame-des-Champs tintaient matines.

» Je tâchais de prier. —Que la prière est difficile aux heures du martyre!...

» Je pensai que j'allais mourir...

» Madame mon aïeule reposait profondément. Elle avait ce sommeil bruyant que mesure sans relâche sa respiration calme et forte...

» C'était comme à l'heure où j'écris ces lignes. — Ce fut sans doute une vie belle et chrétienne que celle de madame mon aïeule, car sa vieillesse est la tranquillité.

» Rien ne trouble la quiétude de ses jours; nul rêve ne traverse le repos de ses nuits.

» Elle vivra longtemps encore. Vous me remplacerez auprès d'elle...

» En ce moment de tortures indicibles, ce bien-être voisin me semblait railler mon agonie. J'enviais cette immobilité froide, cette absence de sensations qui semble protéger madame la duchesse contre les maux de ce monde...

» Oh! mais que de joie tout à coup parmi mon supplice! Quel flot d'allégresse au fond de mon cœur mourant!...

» Tout mon être se fondit en un instant en une immense angoisse. La vie se retira. Mes tempes froides battirent. Mes yeux s'aveuglèrent. Ma langue se glaça dans mon palais. — Je donnai mon âme à Dieu...

» Puis mes yeux se rouvrirent. Un bien-être inouï courut par mes veines...

» Edmond!... pauvre cher ange!...

» Je contins un cri. Je me levai. — Mon amour me donnait des forces...

» Je traversai doucement, avec mon enfant dans mes mains, la chambre où vous dormiez tous. Je sortis.

» Le froid me saisit au dehors... Je me traînai le long des murailles. Nul n'était plus là pour épier ma plainte.

» J'atteignis, épuisée, le seuil du couvent de Notre-Dame-des-Champs... je soulevai le marteau par un dernier effort... puis je m'affaissai, inanimée, sur la pierre humide...

CHAPITRE II.

L'ENFANT DE BERTHE.

Le testament de Berthe continuait:

« ..... C'était une nuit froide et noire. J'étais à peine vêtue. La pluie trempait mes os. Le contact de la pierre glacée figeait le sang dans mes veines. — Je n'étais délivrée qu'à demi.

» Quelques minutes de retard et c'en était fait de nous.

» De nous, mon frère! nous étions deux, mon enfant et moi!... Oh! si j'étais morte ainsi avec mon Edmond!...

» Mais la souffrance ne frappe jamais en vain à la porte de ces saintes demeures. Une main secourable me souleva bientôt, évanouie. Le dernier lien qui retenait Edmond à mon flanc fut tranché. Je repris mes sens et je pus voir à travers mes larmes les traits de mon enfant...

» Il dormait. La bonne sœur qui m'avait recueillie le berçait sur ses bras.

» C'était une femme jeune encore, aux traits doux et amaigris par la pénitence. Son visage semblait dire qu'elle avait bien souffert. Mais la résignation sereine était sur son front, et ses yeux que l'habitude de la prière élevait fréquemment vers le ciel avaient une expression calme et reposée...

» Mais mon fils! mon Edmond! qu'il était beau! La sainte femme ne pouvait s'empêcher de sourire à son angélique sommeil. Elle le berçait bien doucement...

» Je baisai le bas de sa robe de bure pour le sourire qu'elle donnait à mon fils.

» Puis je lui dit:

— » Ma sœur, ayez pitié de moi! ce pauvre enfant n'a point d'asile.

» La religieuse me regarda d'un air sévère. — Mais elle mit sa lèvre sur le front de mon fils.

» Elle m'interrogea. Je lui dis mon malheur.

» Elle me crut, car elle déposa mon Edmond sur sa propre couche et serra mes deux mains dans les siennes.

— » Ma fille, me dit-elle, — je ne suis que la sœur tourière d'un pauvre couvent... mais votre enfant aura un asile... L'homme qui abusa de votre détresse est de ceux qui nous assassinaient il y a quarante ans et qui aujourd'hui nous calomnient... Il faut prier pour lui, ma fille...

» Elle me dit cela. Je ne la compris point, mon frère. Y eut-il donc une époque si rapprochée de nous où la bienfaisance sainte et la charité furent des titres de proscription? — Mon père nous disait bien que pendant son séjour en Amérique, la France s'était divisée en deux camps ennemis et que le sang avait coulé par torrens. Mais il disait aussi que la France était un pays de généreux honneur... Assassiner de pauvres femmes!...

» C'est impossible, n'est-ce pas?... et de nos jours, qui donc pourrait les calomnier, ces anges de la terre qui mettent en commun leur vie pour prier et pour secourir?...

» Le jour venait. La sœur Marthe éveilla une de ses compagnes et me soutint jusqu'au seuil de notre maison.

» ..... J'étais recueillie en ma joie. Plus que jamais je me tenais à l'écart, me confinant auprès de madame notre aïeule, afin de pouvoir me taire et penser toujours, toujours à lui.

» Mon petit Edmond, qui apprenait à me sourire !...

» La sœur Marthe l'avait confié à une pauvre femme de la rue de l'Ouest. Dès qu'il faisait un rayon de soleil, mon Edmond avait l'air pur qui circule sous les grands arbres du Luxembourg.

» Il grandissait. Il devenait fort. J'étais heureuse.

» Chaque jour, je m'échappais vers le soir et j'allais l'embrasser... Mon Dieu, mon Dieu ! j'étais bien heureuse !

» Personne à la maison ne s'apercevait de mes absences. Je me cachais comme pour commettre un crime. Biot seul me vit une ou deux fois me glisser hors de la chambre de mon aïeule. Mais Biot est un cœur d'or qui aime trop pour soupçonner.

»..... Mon frère, si vous l'aviez vu, le pauvre enfant, essuyer mes larmes avec ses petites mains ! Il me connaissait. A mon approche, son vagissement devenait doux.

» Il avait deux mères, en ce temps. La sœur Marthe venait presque aussi souvent que moi... Sainte femme, qui est avec Dieu maintenant, et qui protége mon Edmond au ciel, comme elle le protégeait sur la terre !...

» Seigneur ! puisque j'étais si heureuse, moi qui n'avais qu'une heure pour voir mon fils chaque jour, pour l'admirer, pour l'adorer, quel doit donc être le bonheur des autres mères !

» Leurs yeux se ferment, le soir, sur la vue chère de leur enfant qui dort. La nuit, éveillées par de doux appels, elles goûtent cette joie bénie de la nourrice-mère qui fait couler sa vie dans les veines d'un être bien-aimé. Le matin, elles sont là pour épier le premier sourire. Et le jour, tout le jour, elles ont à supporter ces caprices si bons, à modérer ces allégresses folles, à consoler ces douleurs bruyantes qui fondent en larmes et finissent par de jolis rires.

» Qu'elles doivent vous chérir, mon Dieu, ces mères, et vous rendre grâces pour tant de bonheur !...

» Moi, je vous remerciais du fond du cœur. Edmond prenait le lait d'une étrangère. Edmond dormait loin de moi ; une autre main que la mienne berçait son sommeil. Mais il était à moi ; j'étais sa mère. »

Berthe interrompit sa lecture. Son visage était baigné de larmes.

— J'étais sa mère ! murmura-t-elle.

Elle jeta un regard oblique sur la boucle de cheveux blonds.

— Oh ! oui !.. reprit-elle ; — j'ai vu ces cheveux sur une tête souriante... Comme ils étaient fins et brillans !.. C'était mon fils !.. Ah !.. j'ai mis bien longtemps à mourir...

Elle tourna un feuillet de son manuscrit et lut : « ... Mes soins lui manquaient peut-être. La nourriture qu'il lui fallait n'était peut-être point dans le sein de cette femme. Que sais-je ? A un enfant il faut sa mère...

» Je le vis un soir plus pâle que de coutume. Je rentrai bien triste. Quelque chose me poignait au cœur. Nul symptôme alarmant ne se montrait encore, mais je n'avais point foi dans mon bonheur ; il me semblait que nos joies, à nous autres Maillepré, — race déchue et oppressée sous une fatalité mystérieuse, — devaient être passagères toujours et suivies de revers !

» Hélas ! je ne me trompais pas pour ce qui me concerne. — Puissé-je m'être trompée pour vous, mon frère et ma sœur !

» Le lendemain, Edmond était plus pâle encore. Il voulait sourire et il pleurait.

» Le lendemain...

» Pardonnez-moi, mon Dieu ! je désespérai de votre justice. Je blasphémai. Pardonnez-moi !..

» C'est qu'il était mon espoir unique en ce monde ! C'est que j'avais mis en lui tout ce que j'ai de tendresse au cœur...

» Il y avait un drap blanc sur son berceau... son petit corps était froid... Il semblait dormir.

» Mon âme se déchira. Je n'avais plus d'enfant.

» Seigneur, vous me l'aviez donné, vous pouviez me le reprendre. Ce fut un crime que je commis en me révoltant contre vous... Mais pitié, pitié ! J'ai tant pleuré depuis ce jour !... A l'heure de ma mort, ne me refusez pas la porte de votre ciel où vous l'avez recueilli...

» ... Je sortis un matin et je suivis toute seule jusqu'au cimetière un petit cercueil où il y avait une couronne.

» On mit le cercueil dans une fosse ; on me laissa le baiser ; puis on jeta de la terre...

» La terre tombait avec un bruit sourd. A chaque pelletée, tout mon corps sautait. — C'est un bruit qui reste au cœur bien longtemps, et qui revient la nuit vous faire tressaillir au moment où l'on s'endort...

» Je l'entends souvent. — Et alors, je vois la fosse ouverte et le petit cercueil qui disparaît peu à peu sous la terre. — Et mon martyre augmente un peu...

» La nuit suivante, faible et brisée, je n'eus point la force de retenir mes sanglots. Vous vîntes, mon frère. Vous me demandâtes quelle était ma souffrance...

» Oh ! depuis lors, n'est-ce pas ? je me suis mieux cachée ! Je suis devenue Berthe la statue. Plus rien de commun entre les angoisses de mon cœur et mon visage de marbre !...

» ... Tout était fini. Qui m'eût attirée désormais au dehors ? Je fermai sur moi cette porte lourde, au delà de laquelle est le jour, l'air pur, la vie. Je pris tout entière la charge de madame notre aïeule.

» Ma jeunesse se fondit en sa vieillesse. Je mis un triple voile sur mon cœur. Je tâchai de me faire froide, immobile, insensible...

» Vous me jugeâtes ainsi, mon frère et ma sœur, trop vite peut-être... Qu'importe ?... Votre erreur est devenue la réalité.

» Oui, je suis devenue froide au contact incessant de cette vieillesse glacée. Oui, mon cœur a pâli de même que mon visage...

» Oui, oui ! je ne sais quelle vie anime encore ce corps diaphane et livide, qui est un cadavre !...

» Je respire, mais je ne sens plus... Mon fils ! voilà le point unique par où je touche au monde...

» C'est une tombe qui me rattache à la vie.

» Hors la pensée de mon fils, rien en moi qui ne soit flétri...

» Il me faut son image pour penser ; pour prier, il me faut son souvenir...

» Mon frère, si Dieu veut que Maillepré se relève un jour, vous deviendrez puissant et glorieux autant que l'étaient nos pères. Vous en êtes digne. — En ces jours de bonheur, je vous en prie, ne repoussez point avec dédain la mémoire de la pauvre Berthe. Elle meurt innocente. Vous seul avez mon secret. Votre écusson n'aura point par son fait de tache aux yeux du monde et son âme est vierge devant l'œil de Dieu.

» Si vous êtes riche, donnez-lui place au sépulcre que votre pieux amour élèvera sans doute à notre père et à notre mère. Donnez place à Berthe et à son enfant...

» Ma sœur, quand vous saurez tout ce que j'ai souffert si près de vous, votre cœur sera ému ; vous me plaindrez, car vous êtes bonne ; plaignez-moi surtout, ma sœur, pour n'avoir point trouvé ici-bas une âme où verser mon secret.

» Ma douleur me tue, parce que je la concentre en moi seule ! — toujours seule, ma sœur !...

» Ce silence qui m'entoure ; cette solitude où se dresse devant moi, immobile toujours, le visage morne de madame la duchesse, cet air échauffé qui dessèche ma poitrine, ma chute, la mort de mon Edmond, tout cela se confond en un fardeau écrasant qui m'oppresse.

» Que de fois j'ai voulu parler et demander une consolation !...

» Mais j'avais pris la tâche de veiller nuit et jour auprès de madame la duchesse. Nous autres Maillepré savons-nous crier merci ?...

» ... Tant que mes jambes soutiendront mon corps mourant, je ferai mon devoir. Je quitterai ma couche le matin pour vaquer à la toilette de madame notre aïeule. Ma voix

s'élèvera pour répéter à son oreille habituée des lectures saintes...

» La nuit, je prendrai sur mon sommeil le temps de poursuivre cette broderie commencée, dont le prix m'ouvrira encore une fois peut-être les portes de ce beau jardin où dorment ceux que nous aimions.

» Puis, quand Dieu pensera que j'ai assez souffert, il m'appellera vers lui. — Vous me trouverez couchée à mon poste, pâle et froide comme la veille. — Je serai avec mon Edmond.

» Mon frère et ma sœur, soyez heureux autant que je le souhaite... »

. . . .

Le jour naissant mettait des lueurs indécises derrière les rideaux épais des croisées.

Berthe déposa le cahier sur la table. Elle était d'une effrayante pâleur.

Bien longtemps avant d'arriver à la fin du manuscrit, son visage avait repris son aspect glacial et immobile.

Elle se leva. Ses jambes fléchirent, si léger que fût le poids de son corps appauvri.

Elle gagna en chancelant le cadre préparé pour elle et parvint à s'y étendre.

La fatigue lui donna sur-le-champ le sommeil.

Le sommeil lui apporta un rêve. Sa bouche décolorée se détendit lentement pour arriver à un sourire ravi. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour murmurer ces douces plaintes qui sont le langage des songes heureux...

Il y avait sur son visage, où renaissait la beauté, un bonheur extatique...

— Edmond !... Edmond !... dit-elle...

. . . .

Le lendemain, quand Jean-Marie Biot se présenta, la vieille duchesse dormait encore.

— Sais-tu lire? lui demanda Berthe.

— Oui, notre demoiselle, répondit Biot.

Berthe lui mit son manuscrit dans la main.

— Tu es de la famille, reprit-elle ; — ceci est mon secret. Lis ce cahier et fais ce que je demandais à mon frère...

Biot voulut répliquer ; mais une voix sèche et cassée s'éleva du fond de l'alcôve et appela mademoiselle de Maillepré.

Vers cette même heure, dans un salon du premier étage de l'hôtel, monsieur Williams était assis devant une table et compulsait un gros livre des pages duquel sortaient de nombreux signets.

Auprès de la cheminée, dont la tablette en marbre supportait des papiers en désordre, se tenait l'un des serviteurs de monsieur Williams.

On ne peut dire que ce fût tout à fait un valet. C'était un homme d'aspect intelligent et digne, très froid comme son maître, et dont le costume prenait exactement le milieu entre l'habit de ville et la livrée.

Monsieur Williams était en habit noir, prêt à sortir. Il y avait sur sa figure une apparence de fermeté virile et forte ; mais ses cheveux étaient tout blancs. Cette particularité ne le vieillissait point autant qu'on pourrait le croire. Sa taille haute et robuste combattait l'impression produite au premier abord par ce signe d'un grand âge. Tout au plus pouvait-on lui donner soixante ans.

Ses traits gardaient une expression de bonté flegmatique. A cette immobilité de visage s'ajoutait l'immobilité plus remarquable de son cou, enveloppé d'une haute cravate blanche, et inflexible comme s'il eût été de pierre.

On sait que la gourme anglaise raidit généralement la gorge de tout gentleman ayant une certaine idée de son importance ; mais ici la raideur était exagérée. Les cols de chemises les plus empesés de nos sportmen les plus ridicules permettent de saluer à peu près, de tourner la tête à demi, et de prendre cette pose souffreteuse que les progrès de l'art équestre infligent aux raffinés du trot. Monsieur Williams, au contraire, semblait supporter l'étreinte d'un gorgerin d'acier. Il se tournait tout d'une pièce, et, au lieu de pencher la tête sur son livre, il était obligé d'élever le livre à la hauteur de ses yeux.

Sur un homme de cet âge et de cette gravité la mode a a peu d'empire. Ce ne pouvait être qu'un vice de constitution, un accident ou une blessure.

La pièce où nous introduisons le lecteur était l'une des salles de réception de l'hôtel de Maillepré. Ses belles et harmonieuses proportions en diminuaient l'étendue apparente. Le plafond à caissons avait de vives peintures de l'école de Rubens, où brillait l'opulent matérialisme de la manière flamande. C'étaient de puissantes déesses aux hanches charnues, des enfans buveurs, des bacchantes terrassées par l'ivresse ;—c'était Bacchus, le conquérant joyeux, riant à sa coupe emplie et secouant, au-dessus de son front épanoui, les pampres et les raisins transparens de sa coiffure ; c'était encore Silène, le demi-dieu bourgeois, dont le ventre est une outre pleine ; Silène, l'éternel emblème de la joie flamande, l'ivrogne épais, chevauchant sur un âne, Silène que nous reprocherions amèrement à l'antiquité païenne, si nous ne lui avions pas volé son gros rire pour le coller sur la face stupide du dieu des bonnes gens...

Autour des frises courait un long cordon de nymphes. Ceci était une peinture plus ancienne, riante aussi, mais spirituelle en sa grâce. — C'était le beau, non plus comme le voit l'obèse intelligence de la Flandre, mais comme le rêve le pur génie de l'Italie.

Diane courait retenant l'ardeur de son lévrier fougueux. Sa démarche proclamait la déesse. Sa main choisissait dans son carquois la flèche aiguë dont le vol mortel allait terminer la chasse. — Derrière elle, c'était un essaim de célestes vierges, dont les écharpes enflées se déployaient au vent de leur course rapide...

Un élève de Jules Romain, Primatice lui-même peut-être, avait peint cette guirlande animée...

Au-dessous de la frise s'alignaient, espacés largement, des portraits de famille. Le même cartouche en contenait deux d'ordinaire : un duc et une duchesse, dans leurs cadres d'or, surmontés des écussons d'alliance.

C'était la galerie ducale. Une autre pièce avait les vieux sires de Maillepré, qui étaient morts simples chevaliers, au temps où les rois eux-mêmes tenaient à suprême honneur de chausser l'éperon.

Le dernier cartouche contenait les portraits de deux beaux adolescens, et, au-dessus, les armes écartelées de Maillepré et de Dreux.

Le jeune homme portait le costume de brigadier des armées et le cordon du Saint-Esprit sur la poitrine. C'était Jean III de Maillepré.

La jeune dame, qui semblait à peine sortie de l'enfance, — ces mariages précoces étaient, on le sait, très fréquens sous nos rois, — avait nom Berthe de Dreux.

Elle était belle, mais quelque chose de sec et de dur apparaissait sous l'éclat rose de son jeune visage, et il y avait de l'aridité dans son sourire, caché à demi derrière un bouquet d'églantines.

Quant au duc Jean III, vous eussiez cru voir Gaston plus jeune avec un rire insoucieux aux lèvres et de fraîches couleurs sur les joues.

Monsieur Williams avait en ce moment les yeux fixés sur ce portrait.

Un oblique rayon de soleil levant passait à travers la fente du rideau et frappait en écharpe toute la ligne de tableaux qui faisait face à monsieur Williams, mettant de la vie sur chaque toile et des étincelles aux dorures sombres des cadres ciselés.

Monsieur Williams reprit son livre, qui était un Code civil français, ouvert au titre : *Des Absens*.

Il lut quelques lignes, puis il replaça le volume sur la table, et son œil se reporta par un mouvement involontaire vers le portrait du duc Jean.

— Toby, dit-il à l'homme qui se tenait debout auprès de la cheminée, — avez-vous rencontré quelquefois par

sard ce jeune homme qui demeure dans la cour, auprès de nous?

— Jamais, répondit Toby Grant, en se retournant d'un air respectueux vers son maître.

— Ah!... fit celui-ci d'un ton de regret.

Toby attendit une nouvelle question. Voyant que son maître gardait le silence, il reprit sa besogne.

Sa besogne était de compulser les papiers épars sur la tablette de la cheminée. Il y en avait une grande quantité et la plupart présentaient cet aspect particulier des feuilles qui ont passé par le greffe ou fait séjour dans des archives quelconques.

— Toby, dit encore monsieur Williams au bout d'un certain temps,—comment monsieur a-t-il passé la nuit?

— Assez calme, répliqua Grant; — John et moi nous avons pu dormir à tour de rôle... Ce matin, au lever du jour, monsieur s'est mis sur son séant pour entonner le chant de guerre... mais il n'a pas essayé de sortir du lit...

— C'est bien, Toby...

Monsieur Williams avait écouté cette réponse d'un air distrait. — Il fit tourner les feuillets de son Code et mit un signet à la page où l'article 762 refuse aux enfans nés de l'adultère tout droit à la succession de leurs parens.

— Toby, reprit-il ensuite, veuillez m'apporter le jugement du tribunal de première instance de la Seine, qui envoie monsieur de Compans en possession définitive des biens de Maillepré.

Grant chercha un instant parmi les papiers, y choisit une minute jaunie par le temps et la remit à son maître.

Monsieur Williams la lut attentivement.

— Du premier jour de décembre 1803!... murmura-t-il; — à la fin du mois, il ne sera plus temps!...

Il relut le jugement une seconde fois. Tandis qu'il lisait, son visage, impassible d'ordinaire, exprimait de l'impatience et du courroux.

— La loi est évidemment violée! reprit-il; — les délais ne sont pas observés... le Code était promulgué depuis neuf mois... Il fallait trente-cinq ans depuis la disparition de monsieur le duc... et il n'y avait pas vingt ans!... Mais comment attaquer ce jugement!... Il faudrait prouver d'abord que les ayant-droit existent...

Monsieur Williams se leva et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

En passant devant les portraits du duc Jean, son regard se porta encore sur la peinture vivement illuminée. — Il s'arrêta tout à coup, bouche béante, comme on fait en reconnaissant à l'improviste un visage cherché longtemps.

Puis il se retourna avec humeur et poursuivit sa course.

— Je deviens fou! murmura-t-il; — encore, si j'osais m'adresser à un avocat!... Mais en cette ville maudite il y a des piéges partout... Je me souviens!... je me souviens!!

En prononçant ces derniers mots, monsieur Williams eut un tremblement nerveux et sa respiration devint oppressée...

— Cet homme est trop puissant! reprit-il; on me vendrait à lui qui peut tout acheter... en ce pays, on tue... je le sais!... Il y a des piéges partout sous les pas de l'homme simple et sans défiance... Oh! je me méfie, moi... Je veux faire tout par moi-même...

Monsieur Williams parlait ainsi avec une émotion fort opposée à ses habitudes de calme sévère.

Au moment où il revenait vers sa table de travail, un hurlement sourd et prolongé se fit entendre dans la chambre voisine. — Puis on entendit comme un bruit de lutte que dominaient des cris bizarres.

Toby sauta sur le bouton de la porte et s'élança au dehors.

Par l'ouverture on put voir un homme de taille presque gigantesque, demi-nu, et dont la peau rougeâtre tranchait sous les lambeaux blancs de sa chemise déchirée...

Cet homme tenait par le cou John Robertson, l'autre serviteur de monsieur Williams et l'étranglait en poussant de sauvages clameurs.

Monsieur Williams gagna le seuil et dit d'une voix impérieuse:

— La paix, Oguah, la paix!

L'homme lâcha Robertson aussitôt. Ses bras tombèrent. Il courba la tête et prit une attitude soumise.

C'était un vieillard aux traits tirés et flétris comme les traits d'un cadavre...

Tout était rentré dans le silence. Toby revint et ferma de nouveau la porte.

Monsieur Williams s'assit à son bureau, repoussa le Code civil dont la reliure fatiguée accusait le fréquent usage qu'on en faisait, et arrangea devant lui des notes éparses, de manière à les pouvoir embrasser d'un coup d'œil.

— Prenez le Mémoire, Toby, dit-il, — et écrivez.

Toby s'installa aussitôt devant un pupître où s'ouvrait une sorte de registre timbré, dont la moitié environ était couverte d'écriture.

Monsieur Williams se recueillit et dicta en anglais.

Toby, traduisant à mesure, écrivait en français.

CHAPITRE III.

CE QUE PÈSE UN ADULTÈRE.

Le Mémoire de monsieur Williams était adressé à monsieur le président de la cour royale de Paris.

La forme en était concise et arrêtée. C'était l'œuvre d'un homme versé dans les affaires.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur la partie de ce Mémoire qui était au net sur le cahier de Toby, en prenant toutefois la licence d'arranger le récit à notre manière.

Le récit ne datait pas d'hier.

C'était en 1769; le duc Raoul de Maillepré venait de passer de vie à trépas, plein d'années et de goutte, comme devait l'être un grand seigneur qui avait bu, aimé, chanté et dormi sous la table autrefois en compagnie de monsieur le régent.

De toute la postérité de monsieur le duc il ne restait qu'un fils, enfant de sa vieillesse, qui hérita de la duché-pairie et des immenses biens de Maillepré.

Ce fils était un vrai gentilhomme, beau de corps, vaillant de cœur et ressemblant en tout ses aïeux, mis à part pourtant monsieur le duc, son père, auquel il n'était point bon de ressembler.

La régence, en effet, cette ère honteuse et polluée, dont quelques plumes intéressées essaient de temps à autre le panégyrique impossible, avait efféminé les plus mâles et mis de la soie tachée de vin sur les poitrines les mieux faites à l'armure.

Jean de Maillepré n'avait point vu ces années qu'il faudrait rayer de notre histoire. Il ne voyait même qu'avec des yeux d'enfant la fin du long règne de Louis XV, le roi de la poudre et des mouches, dont la jeunesse gagna des batailles, et qui, sur ses vieux jours, s'affadit comme un couplet de vaudeville.

Jean n'avait guère plus de quinze ans lorsqu'il épousa Berthe de Dreux, laquelle allait entrer dans sa treizième année.

De vagues idées de liberté germaient alors par le monde. Le philosophisme hâtait leur développement en France et préparait avec une fougue passionnée les grands événemens de cette révolution qu'il ne nous appartient point de juger.

Notre jeune duc, en attendant qu'on lui donnât sa femme, qui tout de suite après la cérémonie nuptiale était rentrée au couvent, menait noblement la vie, hantait ses pairs et se perfectionnait en tout ce qu'un gentilhomme doit savoir.

La mode avait changé depuis cinquante ans. On ne bat-

tait plus beaucoup le guet dans les rues, le duel se faisait rare, et s'il y avait encore de petits soupers, on y parlait philosophie.

Voyez-vous cela sans frémir! Autour d'une table en désordre, des enfans ivres et des femmes galantes discutaient Dieu, défendaient la *vertu* et se renvoyaient, au lieu de phrases amoureuses, des allusions pédantes et des bons mots philosophiques.

C'étaient, qu'on nous pardonne l'anachronisme, des orgies de bas-bleus et de professeurs!

Avec un peu plus de satin, cependant, et d'élégance; avec un peu moins de cigares.

Jean de Maillepré fut saisi énergiquement par le mouvement de son époque. Il était jeune, généreux, ardent. Ces théories nouvelles qui ne se présentaient point sous la forme austère d'un enseignement, mais qui savaient se glisser jusque parmi les plaisirs, avaient de doubles chances auprès de la jeunesse.—Des femmes avaient pris d'ailleurs le philosophisme sous leur charmante protection. Vous eussiez entendu des bouches roses de marquises paraphraser le Contrat Social ou répéter adorablement une page de l'Encyclopédie. Elles savaient par cœur d'Alembert et s'endormaient en tâchant de comprendre Helvétius.

Il y avait alors des jeunes filles de quatorze ans qui étaient athées, et les plus peureuses admettaient, par prudence extraordinaire, l'existence d'un Dieu inconnu, — l'*Être suprême*.

Mais, à part cette démence qu'excitait, suivant l'image sublime du poète, *l'effrayant éclat de rire de Voltaire*, il y avait dans l'air un vent de recherche et de travail qui faisait jaillir çà et là de grandes et fécondes idées. Le monde étourdi et frivole accueillait sans choisir le bon et le mauvais. Nul ne prêtait secours au bien combattant le mal en ce second chaos. La société se transformait seule et comme au hasard, sans qu'une main vigoureuse et pure se chargeât de diriger ces labeurs redoutables.

Les esprits jeunes et vaillans se ralliaient autour du mot *liberté*, drapeau magique mais fantasque, dont les plis larges ont caché bien des tyrannies, étendard sacré qui abrita souvent l'ambition couarde et les lâches trahisons.

Jean de Maillepré, laissant de côté les luttes religieuses et gardant à peu près les croyances de ses pères, ce qui était beaucoup, se jeta éperdûment dans la voie des amans de la liberté. Peut-être ne définissait-il point très précisément ce qu'il y avait sous ce mot, mais nous pouvons affirmer qu'il y voyait d'admirables choses.

Il ne se trompait point, et ce serait perfidie que d'accuser la liberté de toutes les choses viles et monstrueuses qui ont volé son nom pour épouvanter le monde...

Jean fut du nombre de ces jeunes nobles qui, monsieur de Lafayette en tête, devancèrent de beaucoup le mouvement populaire.

Le manuscrit de monsieur Williams donnait à cet égard des renseignemens fort étendus que nous ne reproduirons point, désirant nous borner exclusivement à ce qui regarde notre drame.

Au bout de deux ans, le jour même de sa quinzième année, Berthe de Dreux sortit du couvent et fut installée en cérémonie dans le domicile conjugal. Après quelques jours de têtes, le duc était éperdûment amoureux de sa femme, qui ne l'aimait point.

Jean de Maillepré avait pourtant tout ce qu'il faut pour plaire, et, dans son manuscrit, monsieur Williams s'étonnait grandement de l'inexplicable aversion de Berthe. — Ce fut pour le jeune époux une amère douleur, lorsqu'il s'aperçut de l'éloignement de sa femme. Longtemps il voulut douter. Son amour redoubla de soins tendres et d'empressement.

Un instant il se crut tout près du bonheur. Berthe allait être mère.

Mais la naissance d'un fils ne changea rien. Ce lien, si puissant pour tous, fut inefficace. Berthe demeura froide: elle n'aimait pas son mari.

Le duc Jean, froissé, se réfugia parmi le bruit passionné des théories politiques que la mort de Louis XV et l'avénement d'un roi épris des idées nouvelles rendaient plus ardentes et moins timides.

Peut-être que si le duc Jean eût été bien heureux, il aurait préféré les joies du ménage à cette entreprise chevaleresque qui appela en ce temps les jeunes courages au-delà de la mer. Mais l'ennui l'accablait. Son âme, qui cherchait où verser son trop plein d'ardeur et de sève juvénile, repoussée par l'amour, s'élança, fougueuse, vers le danger. Ce fut avec une sorte d'emportement qu'il se jeta dans ce noble refuge.

Son esprit se monta; son cœur s'enivra. Punir l'Anglais avide, conquérir la liberté d'un peuple, c'était grand, c'était digne du fils des soldats de la croix...

Le duc Jean s'embarqua pour l'Amérique sur le même vaisseau que son ami, monsieur de Lafayette.

Ici le manuscrit contenait une sorte de résumé de la guerre de l'Indépendance. Les actions d'éclat accomplies par le duc Jean étaient énumérées d'une façon succincte et frappante. Washington l'avait distingué; il avait occupé dans l'armée de l'Union un poste inférieur à celui qu'il avait en France, mais important néanmoins, eu égard à sa jeunesse, et le nom du colonel de Maillepré restait, dans le souvenir de tous ses compagnons d'armes, à côté du nom de Lafayette.

Dans le peuple, c'était bien autre chose. Jean de Maillepré, comme tous les cœurs brisés, portait dans la mêlée un courage téméraire à l'excès, cette hardiesse désespérée qui n'est point, dit-on, la vertu des chefs, mais qui électrise le soldat, parce qu'elle accomplit des prodiges. Partout où se montrait le danger, Jean se précipitait le premier; il sembla t, dans toute la force du terme, courir après la mort, — et la mort fuyait devant lui.

On le voyait, devançant les plus ardens, percer tout seul ces remparts de fumée au delà desquels est le péril inconnu; on le perdait de vue; ses hommes accouraient et le retrouvaient sans blessure, entouré de cadavres, auprès d'un canon conquis ou d'une redoute abandonnée...

Il y avait là-dedans comme un miracle. On le croyait invulnérable.

Lui ne s'apercevait point du prestige qui l'entourait. Il allait, poussé par une colère mystérieuse. Il frappait et s'asseyait morne, à l'écart, après la victoire...

On eût dit que sa pensée nageait dans de vagues ténèbres.

Il était triste d'ordinaire jusqu'à mettre du froid au cœur de ceux qui l'entouraient; mais parfois, tout à coup, sans cause, les éclats d'une gaîté folle secouaient sa mélancolie. Il riait, il chantait...

On ne pouvait traiter de fou pourtant le meilleur officier de l'armée.

On se perdait en conjectures. Nul n'avait le secret de ces retours bizarres.

Le secret du duc Jean, c'était une blessure profonde, incurable, que lui avait laissée au cœur son amour inconnu. L'absence avait attisé sa passion, loin de l'éteindre. Il aimait Berthe plus que le premier jour.

Rien ne pouvait le distraire de cet amer souvenir. Il voyait Berthe avec les yeux de l'homme qui regrette; il la voyait bonne, douce, pure autant que belle.

Lui seul était à blâmer, parce qu'il n'avait point su se faire chérir. L'idée ne lui venait même pas d'accuser Berthe, qu'il respectait comme une sainte.

L'accuser!... Mais en même temps que son souvenir était sa peine, il était aussi sa consolation. Parmi sa tristesse, s'il lui naissait au cœur quelque bon mouvement d'espoir, c'est que l'image de Berthe souriait en sa mémoire, et qu'il se disait: — Peut-être un jour elle m'aimera...

En France, on le sait, tout est affaire de mode. Les uns la devancent, les autres la suivent. De temps en temps il arrivait de Paris quelque gentilhomme curieux de se donner, lui aussi, le vernis de sauveur du peuple.

Ces nouveaux-venus étaient, on le pense, accueillis avec

joie. Pendant quinze jours, au moins, ils faisaient office de gazettes. On était fort pressé d'apprendre ce qui se faisait, ce qui se disait à Paris, — non pas seulement les choses politiques, mais les petits événemens intimes, les chroniques bavardes, les scandales mignons.

En ce temps il n'y avait point de journaux, comme maintenant, énormes parallélogrammes qu'on remplit avec un peu de vrai et beaucoup d'alliage, et où chaque semaine un chrétien, né pour un sort moins amer, est obligé de dire aux abonnés, en un feuilleton de quatre cents lignes : « Tout Paris est aux eaux... Tout Paris est revenu des » eaux... Madame la marquise de N... a quitté le marquis, » son mari, pour courir après un danseur hongrois... La » polka est née... La polka est morte... » et autres cataclysmes de cette importance...

Sous Louis XVI, c'étaient encore les perruquiers seuls, qui tenaient registre de fadaises ; — et vraiment, les perruquiers avaient au moins l'excuse d'être utiles à la société par leurs fers à papillottes.

Donc, les bruits du *monde élégant* étaient généralement inédits. Nous n'hésiterons pas à déclarer que cela leur donnait tout le piquant qu'ils ont perdu.

On était réellement affamé d'historiettes à Paris. Jugez ce que ce devait être en Amérique !

Or, il arriva, quelque beau jour, de France un jeune gentilhomme, fort empressé de se battre. La guerre était à peu près finie. — Monsieur de Lafayette allait repartir pour Paris.

Le jeune gentilhomme fut entouré. On lui réclama du scandale, il ne demandait pas mieux que d'en donner.

Ce n'est jamais là, Dieu merci ! la denrée qui manque...

Il drapa bel et bien comtesses et marquises, à la grande joie de son auditoire. Il fit une liste de maris malheureux qui recueillit le succès le plus flatteur.

Parmi ses histoires, il y en avait une très courte : c'était celle de la jeune duchesse de Maillepré, qui, par grâce spéciale, avait mis au monde un beau garçon joufflu, deux ans après le départ de monsieur le duc, son époux.

Le gentilhomme qui contait tout cela était monsieur le chevalier de Ryonne. On ne le revit jamais à Paris, parce qu'il dit une fois son histoire devant Jean de Maillepré, qui lui mit son épée dans la poitrine. . . . .

. . . .

Il y avait alors à Boston un attorney nommé William Western, dont la famille, originaire du comté de Kent, porte en Angleterre le nom de Lidderdale...

Ces Western de Lidderdale sont, au dire du Mémoire de monsieur Williams, une famille fort considérable, dont le chef actuel, le vicomte Powis, s'assied à la chambre des lords.

On sait que les Américains conservent soigneusement leurs preuves généalogiques tout en faisant fi des titres de noblesse. C'est une faiblesse, vu leur position de démocrates.

Monsieur Williams Western était un homme jeune encore, jouissant d'une fortune honnête, et déjà père de famille.

Le duc Jean avait trouvé auprès de lui une hospitalité discrète, bien plus douce au malheur que ces empressemens étourdis dont le bruit fatigue et repousse.

A la longue, ils s'étaient liés fort étroitement. Le duc Jean était de la maison. Le fils aîné de William Western, le petit James, hésitait entre lui et son père, tant le noble Français lui témoignait de complaisance et de tendresse.

Ce lien, dans l'avenir, devait se resserrer encore...

Quand la guerre de l'indépendance fut tout à fait finie et que Washington, Adams et les autres têtes de l'insurrection victorieuse eurent constitué régulièrement le gouvernement national, Lafayette partit pour la France, emmenant avec lui Franklin, qui devait être le *lion* de Paris pendant quelques mois.

Jean de Maillepré ne les suivit point.

Que serait-il allé faire en France ?... Il avait [illegible] nouvelles de sa femme et de son fils par des voix étrangères. Jamais Berthe ne lui avait écrit une seule ligne...

Et parmi ces nouvelles qui lui étaient venues ainsi par hasard, l'une parlait de crime et de déshonneur !

Jean de Maillepré resta dans la maison de Western. Il était sombre et comme absorbé dans son désespoir. Plus de guerre, plus de dangers pour occuper sa souffrance. Il demeurait seul toujours avec lui-même, et, dans de certains momens, sa raison semblait chanceler sous le poids de son malheur.

Oh ! qu'il aimait cette femme et que la blessure de son cœur était cruelle !...

La seule personne qu'il admît volontiers dans sa retraite était le jeune James Western. James lui rappelait son fils Raoul qu'il avait laissé en France. Ils parlaient tous deux de cet enfant aimé, car James avait près de dix ans. Il comprenait et il sentait.

Il avait deviné l'amertume profonde de cette douleur. Il avait deviné la chevaleresque délicatesse de ce culte dont rien n'avait pu affaiblir la pure et tendre foi...

Car monsieur le duc de Maillepré croyait encore alors à la vertu de Berthe. — Dans sa pensée, il avait tué un calomniateur...

On était en 1790. — L'Amérique avait ouï déjà des échos de la révolution française. Dans tout Boston, il n'y avait peut-être que Jean de Maillepré qui pût ignorer les grands événemens accomplis au delà de la mer...

Il reçut une lettre datée de France.

Ce fut le délire de la joie. — A le voir, on versait des larmes.

Il baisait cette lettre avec des transports de reconnaissance et d'allégresse. — Cette lettre était de sa femme, qui annonçait son arrivée et celle de son fils.

Son âme ressuscita. La veille, il était insensible à tout ; ce jour, tout l'émouvait et le réjouissait.

Il voulait que tout le monde eût part à son bonheur. Il allait, annonçant à chacun ses espoirs aimés. L'avenir lui souriait ; il voyait pour la première fois sa vie dépouiller son long voile de deuil.

Quelques jours auparavant, madame Western était accouchée d'une fille. — Le duc Jean vint s'asseoir auprès du berceau et regarda dormir l'enfant d'un œil ému. Puis il la prit dans ses bras. Il riait et il pleurait...

— Tu seras sa femme, Louise, dit-il ; tu seras la femme de mon fils Raoul .. Bonjour, petite marquise de Maillepré !...

Quelques mois bienheureux se passèrent. L'attente n'est dure qu'à ceux dont la vie coule tranquille, et pour qui tout travail est souffrance. Mais que l'attente est douce au malheureux qui désespérait naguère !

Pour celui-là l'inquiétude est un bien. Son esprit engourdi aime à sentir qu'il veille et qu'il craint et qu'il espère...

Le duc Jean était fort jeune encore. Il avait devant lui de belles années.

Que de plans d'avenir ! que de rians châteaux bâtis durant ces jours d'attente !

Madame la duchesse arriva enfin. — C'était une très belle femme, à l'air froid et fier.

Elle donna sa main à baiser au duc Jean, puis elle lui dit :

— Monsieur, les gens de rien sont à l'heure qu'il est maîtres de la France. Le roi Louis XVI est un bourgeois couronné, autour duquel se groupent quelques pauvres esprits comme vous et votre marquis de Lafayette... Coblentz n'est pas assez loin de Paris : j'ai passé la mer pour n'entendre plus les noms de tous les manans qui vont se faire grands seigneurs...

— Bénie soit cette révolution, puisqu'elle nous rapproche ! voulut répondre le duc.

Berthe leva sur lui un regard d'étonnement glacial.

Puis, sans ajouter une parole, elle prit la route de son appartement.

C'était un petit temple que le duc Jean s'était plu à parer avec un soin amoureux. Monsieur et madame Western,

qui avaient pour lui un attachement sincère, l'avaient aidé dans cette tâche, et l'on aurait fait tout Boston sans trouver rien qui pût approcher de ces gracieuses magnificences.

Berthe n'y parut point prendre garde.

Le duc passa toute cette journée à regarder, à baiser, à aimer son fils Raoul.

Mais sa joie s'enfuyait, parce que le visage ennemi de la duchesse le suivait partout.

Il n'osait presque plus espérer.

Le lendemain, Berthe le fit appeler.

Elle était habillée de noir et tenait à la main une boîte d'or dont le couvercle portait, émaillées, les armes de Maillepré.

Le duc voulut parler, elle lui imposa silence d'un geste froid, et demeura longtemps immobile et raide dans son fauteuil devant son mari qui était debout.

Après quelques minutes, elle ouvrit sa boîte d'or et y prit une pincée de tabac d'Espagne qu'elle respira lentement, en laissant sa boîte ouverte avec une sorte d'affectation.

Il y avait, au revers du couvercle, une miniature. Le duc n'en put distinguer les lignes.

Berthe le regardait en face. Son œil était dur et méchant. Mais elle était admirablement belle.

— Monsieur, dit-elle d'une voix basse et brève, est-il vrai que vous ayez tué en duel monsieur le chevalier de Ryonne?

— Il vous calomniait, madame, répondit le duc; — je n'ai fait que mon devoir...

— Vous l'avez tué! répéta Berthe, dont la paupière trembla.

Elle appuya sa tête sur sa main. Tout son visage était pâle comme celui d'une statue.

Puis, tout à coup, elle se mit sur ses pieds d'un mouvement brusque et plein de colère...

Elle éleva la boîte d'or ouverte à quelques pouces des yeux de son mari qui jeta un cri et devint pâle à son tour.

La miniature qui était au revers du couvercle représentait monsieur le chevalier de Ryonne.

— Ce n'est pas pour vous que j'étais venue, monsieur! reprit-elle avec le cynisme effrayant des femmes qui n'ont point de cœur; — c'était pour lui... pour lui seul!... Je vous défends de reparaître jamais à mes yeux!...

. . . .

Le Mémoire de monsieur Williams jetait ici un coup d'œil en arrière pour établir un fait capital.

Madame la duchesse de Maillepré avait été la maîtresse de monsieur le chevalier de Ryonne, jeune fat, qui l'avait aimée un jour, puis délaissée.

Madame la duchesse avait eu pour le chevalier quelque chose qui ressemblait de loin à de l'amour. — Une fantaisie, — une de ces passions étranges dont la source n'est ni dans les sens ni dans le cœur.

Les passions que la femme oisive et froide revêt pour se désennuyer s'éteignent, nul ne l'ignore, au bout de quelques jours.

Ceci, lorsqu'elles sont partagées.

Mais si l'amant, par fortune, se lasse le premier, ces passions résistent et s'obstinent. C'est du dépit; c'est l'entêtement de l'amour-propre courroucé; c'est en un mot assurément tout autre chose que de la tendresse; mais, chez la femme, est-il un sentiment qui ne sache prendre les allures de l'amour?...

Madame la duchesse avait trouvé dans ses beaux yeux, vierges de pleurs, des larmes pour l'inconstance du chevalier.

Et, comme il fuyait, elle s'élança sur ses traces.

De même qu'elle eût pris la fuite probablement un jour donné, si monsieur le chevalier avait joué le rôle d'amant fidèle.

Le chevalier saisit cette occasion de se mettre à la mode. Il passa la mer pour se soustraire à son Ariane. C'était incontestablement ravissant.

Mais le chevalier ne revint pas.

Madame la duchesse fut mère.

On peut être cynique vis-à-vis d'un époux fait esclave et craindre l'opinion du monde. Berthe n'osa garder dans sa maison le fruit de l'aldultère. Voici ce qu'il advint de cet enfant.

Il y avait à Paris un pauvre gentilhomme, parent éloigné de Maillepré, qui se nommait monsieur de Compans. Ce monsieur de Compans et sa femme, parvenus déjà aux approches de la vieillesse, n'avaient point d'enfans. — Berthe fit avec eux un marché qui assurait à son fils une famille.

L'adultère porte avec soi presque toujours sa malédiction et sa peine. C'est un crime dont le châtiment commence dès ce monde, et, quand il s'agit de ses résultats funestes, l'imagination la plus audacieuse ne peut point dépasser la triste réalité.

Cet enfant, caché dans une obscure demeure, devait grandir et mettre son pied lourd sur tout ce qui portait le nom de sa mère.

Cet enfant devait écraser de son poids une race puissante.

Nous le connaissons. Il s'appela plus tard monsieur le duc de Compans-Maillepré...

CHAPITRE VI.

COEUR GLACÉ.

Nous continuons de suivre le Mémoire de monsieur Williams.

Le duc Jean était frappé au cœur. L'impudent aveu de madame de Maillepré le brisa. En quelques jours, il vieillit de vingt ans.

C'était une nature vaillante et vigoureuse de tout point, mais vulnérable à l'excès du côté de l'amour, parce qu'il y avait mis tout entiers ses espoirs de bonheur. Vis-à-vis de cette femme qui était son Dieu, sa force l'abandonnait.

Williams Western et sa famille remarquèrent en lui un changement funeste. — Il se confina dans son appartement, sa bouche devint muette.

Le petit James et Raoul de Maillepré entraient seuls dans sa chambre.

Et James Western se souvient que bien souvent le duc Jean, absorbé dans sa méditation désolée, mouillait de larmes un portrait.

Le portrait de Berthe.

Celle-ci, avec une audace froide, avait pris le grand deuil le lendemain du jour où son mari lui avait confirmé la nouvelle de la mort de monsieur le chevalier de Ryonne.

Cette femme avait apporté avec elle la tristesse dans la maison Western. Elle ne sortait jamais de son appartement, mais chacun ressentait vaguement l'influence de sa raideur glacée.

Plusieurs annés se passèrent. Raoul grandissait. C'était un noble enfant, qui eût fait la consolation de son père, si son père avait pu être consolé.

Le duc Jean n'entretenait aucune relation avec la France. Sa femme, de temps en temps, recevait des lettres de Paris. Elle les lisait, puis elle les brûlait.

Vers le commencement de l'année 1794, le duc Jean pria William Western de solliciter pour lui une entrevue avec madame la duchesse.

Depuis quelque temps le duc était inquiet. La fièvre avait succédé chez lui à l'apathie fatiguée de son désespoir. — Il parlait beaucoup, et ses paroles, étrangement mêlées, semblaient annoncer quelque trouble mental.

William Western demanda l'entrevue à Berthe. Berthe refusa.

Berthe était alors une femme de trente-cinq ans.

Ceux qui l'avaient vue à son arrivée en Amérique auraient à peine pu la reconnaître, bien que peu d'années se fussent écoulées depuis cette époque. Il semblait que la main de Dieu eût pesé sur elle. Ses traits n'avaient point changé; mais quelque chose d'immobile et de morne était en elle. Sa beauté, qui restait parfaite, effrayait et glaçait. Elle paraissait être le fantôme d'elle-même.

La famille Western redoutait les rares occasions où la bienséance obligeait à la voir. James Western, qui arrivait pourtant à être un jeune homme, frissonnait à son aspect. La petite Louise, en la voyant, devenait pâle et avait peur.

On ne savait point son secret; mais quelque mystérieuse terreur s'épandait autour de ce spectre froid dont la poitrine n'enfermait point un cœur.

On dit que dans les diaphanes ténèbres des nuits polaires, quand l'aurore boréale blanchit le ciel, le voyageur attardé voit fuir, parmi l'ombre grise, de longues formes muettes dont le vent soulève les voiles détachées. Elles glissent sur la neige, dont le rayonnant tapis couvre le sol. On voit s'agiter lentement les plis affaissés de leurs mantes, pâles comme des suaires. Elles passent.

Et le voyageur cesse de sentir son cœur. Ses pieds sont de plomb. La sueur se gèle sur ses tempes qui bruissent.

Il chancelle; il tombe sur la voie glacée. Il ferme les yeux sans avoir le temps de faire une prière, et dort son dernier sommeil.

Le lendemain on trouve le long de la route un cadavre durci.

La vue seule de ces filles livides de la mort a tué le pauvre voyageur...

Un poète du Nord eût comparé la duchesse à ces démons de la mythologie septentrionale.

A la voir seulement, le pouls battait moins vite, et l'âme se resserrait, froissée.

Mais le duc Jean l'aimait. Son adoration ne se fatiguait point. Il la voyait toujours au travers de la magie de ses souvenirs de France.

Quand William Western lui rapporta la réponse négative de la duchesse, monsieur de Maillepré pleura. Ce cœur énergique était oppressé par l'amour, dompté, vaincu, terrassé. Il n'avait plus ni fierté ni courage.

Il pleura comme un enfant. — Puis il sortit de son appartement et vint frapper à la porte de sa femme qu'il n'avait point osé aborder depuis plusieurs années.

On tardait à ouvrir. Le duc se mit à genoux en dehors du seuil.

Ce fut une scène honteuse et déchirante, dont le souvenir attriste encore profondément celui qui en fut le témoin.

James Western avait ouvert sa chambre au bruit des sanglots de Jean de Maillepré. Sa chambre était située dans le même corridor que l'appartement de Berthe. Il put tout voir et tout entendre.

Au bout de quelques minutes, la duchesse ouvrit elle-même sa porte et demeura debout immobile et raide.

— Madame!... madame! murmura le duc Jean d'une voix entrecoupée, — ayez pitié de moi!

La duchesse le couvrit d'un regard de mépris amer.

Monsieur de Maillepré n'osait point lever les yeux sur elle.

— Ayez pitié, dit-il; — je souffre trop!... Berthe! oh! je vous le jure, je maudis ma main et mon épée!... Je me repens de l'avoir tué puisque vous l'aimiez...

Ces paroles devaient lui briser l'âme et déchirer sa bouche au passage.

Berthe eut un sourire cruel.

— Je ne savais pas! reprit encore monsieur de Maillepré; — j'espérais... Mon Dieu! que ne m'a-t-il tué, madame, pour vous faire heureuse!...

James Western écoutait et avait le rouge au front.

Parce que le spectacle de l'homme fort courbé par la passion, avili sous le fouet de l'amour, indigne et fait pudeur...

Mais cette femme! cette femme! Oh! que James Western revit longtemps en rêve la ligne impassible de ses sourcils, le froncement amer de ses lèvres pâles et son regard, — son regard impitoyable qui pesait sur le duc Jean comme un arrêt de mort!...

Le duc Jean poursuivait sa navrante prière.

— Berthe! oh! Berthe! disait-il, — si vous pouviez voir mes nuits baignées de larmes vous auriez compassion de moi... Voilà bien longtemps que dure mon châtiment, madame... Je suis à genoux; je vous prie, ayez pitié.

On entendit un bruit sec et strident: c'était madame de Maillepré qui riait pour la première et pour la dernière fois dans la maison de William Western.

Le duc se couvrit le visage de ses mains en gémissant.

Berthe avait cessé de rire. Elle tourna le dos pour s'éloigner...

Alors Jean de Maillepré, par un effort suprême, rampa sur ses genoux, étendant vers elle ses mains suppliantes. Il toucha la robe de soie de Berthe.

Celle-ci s'arrêta, le regarda, — et le repoussa du pied.

Puis la porte se referma sur Jean de Maillepré qui se mourait...

James Western était bien jeune. Il apprit ce jour-là jusqu'où Dieu peut porter la souffrance d'un homme.

La nuit suivante on entendit des cris et des plaintes dans la chambre du duc Jean. On voulut entrer afin de le secourir. Il s'était enfermé.

Le lendemain la chambre était vide.

On trouva sur la table un billet contenant ces mots:

« William Western, mon ami, je vous laisse ma femme et mon fils. Respectez ma femme; soyez le père de mon fils. »

Le duc Jean avait emporté ses armes.

. . . .

Quand Raoul de Maillepré eut atteint l'âge d'un homme, il aima d'amour la fille de William Western.

La duchesse, sa mère, vivait de plus en plus retirée, se livrant avec une sorte de régularité machinale aux pratiques de la religion catholique.

Elle feuilletait des livres de prières. — Mais Dieu entend-il l'oraison de ceux qui ne se repentent point?

Et le cœur que remplit la haine a-t-il le droit de parler au ciel?

La duchesse voyait son fils très rarement. Elle l'accueillait avec une indifférence froide. Elle ne l'aimait pas.

Raoul, au contraire, l'entourait d'idolâtres respects. Il semblait qu'il eût hérité de la tendresse aveugle de son père. Rien ne le rebutait. Bien que, suivant l'ancienne loi française qui était sa règle, il fût le chef de la famille, sa soumission ne connaissait point de bornes.

Il demanda le consentement de la duchesse pour offrir sa main à Louise Western. La duchesse répondit:

— Monsieur le marquis, la coutume n'est point que Maillepré donne son nom à la fille de quelque petit procureur... Mais si c'est votre envie, faites: cela m'importe peu.

Raoul voulut lui dire que Western était noble et que ses cousins étaient inscrits au *peerage* d'Angleterre.

La duchesse le congédia d'un geste fatigué...

William Western avait accompli scrupuleusement les volontés de son malheureux ami. Il avait comblé de respect madame la duchesse de Maillepré. Il avait servi de père à Raoul.

William Western mit la main de Raoul dans la main de sa fille Louise qui l'aimait.

Louise était belle et bonne. — C'était une de ces nobles vierges de l'Union en qui l'élément aristocratique de la vieille Angleterre brille retrempé par une nature toute neuve et par cette vigueur saine des peuples adolescens.

Raoul avait grande hâte. — Mais, avant de l'appeler sa femme, il avait un devoir à remplir.

Depuis sept ans déjà le duc Jean n'avait point reparu. Etait-il mort?

On avait pu recueillir çà et là quelques renseignemens vagues et contradictoires, dont la discordance épaississait les doutes loin de les éclaircir.

Raoul partit.—James Western, en ce temps, luttait contre une grave et cruelle maladie.

Sans cela, James Western eût accompagné Raoul, car il avait gardé au duc Jean un religieux souvenir.

Raoul resta six mois absent. Quand il revint, la famille Western dut perdre toute espérance de revoir le duc Jean. — Madame la duchesse, qui avait reçu l'annonce du départ de son fils sans manifester la moindre émotion, accueillit son retour avec une froideur pareille.

Pourtant son fils avait visité les nations du nord et de l'ouest. Il avait vu les grands lacs et traversé ces vastes prairies d'où, bien souvent, on ne revient pas. Mais madame la duchesse n'aimait point son fils.

Elle eut seulement un vague sourire en apprenant qu'il revenait seul.

Après le mariage, elle dit à Louise Western :

— Madame ma bru, de rien que vous étiez, vous voilà devenue aussi haute que pas une, excepté la reine. Relevez la tête, ma mie, et sachez la porter fièrement comme il convient à une Maillepré. . . . .

. . . .

Raoul, marquis de Maillepré, eut de Louise Western quatre enfans : Berthe, Gaston, Charlotte et Sainte.

Bien que la sortie de France du chef de la famille eût pour cause un fait qui l'excluait naturellement de la liste des émigrés, le nom de Maillepré fut porté sur cette liste. A cette époque, on n'y regardait point de très près, et il faudrait être un petit esprit pour faire querelle de si peu à des citoyens laborieux qui avaient tant de têtes à couper...

Le duc Jean était parti pour soutenir la cause de la liberté ; mais il était duc. Et d'ailleurs qu'avait de commun la liberté avec ces hommes au bras sanglant qui léchaient la guillotine !...

Il est certain que le duc Jean, généreux et libéral qu'il était, eût reculé avec horreur devant le meurtre de Louis XVI.

Raoul de Maillepré avait d'autres idées que son père. Il était opposé non seulement aux hommes de la révolution, mais à son principe.

Il accueillit donc avec joie la nouvelle des événemens de 1815. Sans la grossesse de sa femme, qui allait mettre au monde Sainte, la plus jeune de ses filles, il serait parti dès cette époque pour la France.

Son voyage, du reste, ne fut que retardé. Vers la fin de 1819, les Maillepré quittèrent l'Amérique. Le marquis Raoul emportait tous ses papiers de famille, dont partie avait été en la possession du duc et partie dans le portefeuille de la duchesse. Raoul laissait seulement le double des actes qui lui avaient été nécessaires pour contracter mariage et qui établissaient son état civil.

Raoul de Maillepré emportait en outre la dot de sa femme qui formait une somme d'argent très considérable parce que la maison de William Western avait prospéré.

Louise embrassa en pleurant son vieux père, sa mère et James, son frère. L'exil des Maillepré finissait où commençait l'exil de la pauvre Louise.

Pendant plus d'un an, les Western ne reçurent aucune nouvelle.

Leur inquiétude fut grande, car les deux familles n'en faisaient qu'une seule depuis bien longtemps, et malgré l'influence répulsive de madame la duchesse, les enfans de Maillepré étaient toute la joie de la maison Western.

James surtout fut bien triste.

James fit depuis aux Maillepré un mal peut-être irréparable. Sa nature distraite et facile à entraîner l'égara une fois jusqu'au fond d'un précipice...

Mais sa vie est à Maillepré. — Il pourrait dire qu'une grande partie de sa vie fut donnée à Maillepré...

Six mois environ après le départ du marquis Raoul, des pionniers de l'Ouest apportèrent des indications qui se rattachaient vaguement au duc Jean. On parlait d'un blanc de grande taille qui avait vécu seul pendant plusieurs années sur les bords de la Mohawk et qui était fou.

Cet homme, après avoir erré dans les défrichemens, vivait depuis longtemps chez les Cherokées.

James Western ne balançait jamais quand il s'agissait de prendre une vaillante résolution. C'était alors un homme dans la force de l'âge, brave et capable de supporter les plus longues fatigues. Malheureusement, son esprit lent et curieux mettait trop souvent sa pensée hors de sa route.

Il prit une carabine et monta à cheval.

Il trouva aisément, en dirigeant sa course vers le nord-ouest, les premières traces du duc Jean, qui avait réellement mené la vie d'un sauvage le long des rives de la Mohawk.

On se souvenait de lui : on l'appelait le fou.

De là, il avait passé sur le territoire des nations iroquoises pour s'arrêter aux rives du lac Erié.

Il vivait de chasse. Il n'approchait jamais un homme.

James Western, à force de s'informer, apprit qu'il avait tourné vers le nord après un court séjour dans les environs du lac.

Western suivit ces traces nouvelles. Les Hurons avaient vu le visage pâle visité par le Grand-Esprit (le fou). Il n'avait fait que passer parmi eux, se dirigeant vers l'Ohio.

Western tourna la tête de son cheval vers l'Ohio, traversa les montagnes et arriva aux confins de la Géorgie, sur le territoire des Cherokées.

Là, il trouva quelques vieillards assis sur les cendres d'un grand village incendié.

Les vieillards lui dirent que les colons de la Géorgie et du Tenessée avaient vaincu leur peuple et qu'ils étaient restés seuls pour mourir sur les os de leurs pères.

Ils dirent encore que les jeunes guerriers de la tribu s'étaient enfuis avec quelques chefs, emmenant les femmes et les enfans, et cherchant une autre patrie vers le nord.

Et quand Western les interrogea touchant le duc Jean, ils furent bien longtemps avant de comprendre ; — mais enfin l'un des vieillards dit :

— Oguah est un grand chef.

Et les autres répétèrent en secouant leurs têtes rases où se dressait une touffe de cheveux blancs.

— Oguah est un grand chef.

Western descendit de cheval et s'assit au milieu d'eux.

Le premier parmi les vieillards reprit :

— Je suis Outareh, fils d'Uncas... Mon surnom est la Hache-Tranchante... Ceux qui disent que Oguah est le fils d'un visage-pâle sont des menteurs.

— Je suis Amiz, fils de Doon, dit un autre vieillard ; — mon surnom est le Vautour... Oguah est un Sagamore !... Sa tête tourne au vent du Grand-Esprit... Le sang de Oguah est rouge...

Les autres vieillards parlèrent. Western comprit à travers l'emphase mystique de leur langage que le duc Jean, sous le nom d'Oguah, était le chef de la tribu émigrée.

Il remonta à cheval. — Les vieillards demeurèrent accroupis sur les cendres de leur village, attendant la mort auprès des os de leurs pères...

La piste d'une tribu sauvage n'est point facile à suivre. La ruse, qui est la principale préoccupation de l'homme à l'état de nature, multiplie les précautions sur leur passage. Ce ne sont que feintes, retours, traces effacées : le cerf n'est rien auprès d'une peau-rouge, qui en remontrerait même à maître renard.

Ce qui n'empêche point de très honnêtes philosophes de passer leur vie à faire de fastidieuses élégies sur la franchise et les autres vertus des sauvages. Ces bonnes gens, qui ont toujours la larme à l'œil, refuseraient un sou à un pauvre qui passe ; mais ils s'attendrissent à l'endroit des cannibales. Que saint Jean-Jacques leur soit en aide !...

Western d'ailleurs, n'était point l'homme qu'il fallait

pour une entreprise de ce genre. Élevé dans les affaires et entouré depuis son enfance d'une atmosphère de projets industriels, il fut arrêté bien souvent sur sa route par le spectacle de la civilisation affairée aux prises avec l'inerte résistance de la nature. — Ces défrichemens gigantesques de l'ouest, ces luttes extraordinaires du colon hardi contre la puissante virginité du sol, tout cela le saisissait, le détournait.

Ces choses étaient pour lui comme l'os qu'une main étourdie jetterait le long de la voie d'un limier vagabond....

Plus tard, et dans une circonstance plus grave, il devait s'arrêter encore en chemin, — tarder de quelques heures, — et en garder un remords éternel.

Il marcha longtemps vers l'ouest et traversa le Mississipi dans la saison de l'eau. — L'immense prairie s'étendait devant lui. Sa route était au nord ; car il était probable que les Cherokées avaient cherché un refuge du côté des grands lacs qui avoisinent les Canadas. Western allait sans perdre courage. Il s'égarait bien souvent ; bien souvent il avait à défendre sa vie contre les cavaliers Sioux ou Pawnies, mais d'autres fois il trouvait quelque tribu hospitalière qui le remettait sur la voie perdue.

Une nuit, il s'engagea dans une prairie brûlée, vaste plaine rasée par l'incendie, et d'où le vent soulevait des nuages tourbillonnans de cendre. Au centre de la plaine, il y avait, jetés çà et là au hasard, des objets blancs auxquels la lune voilée ne prêtait que des formes indécises.

James Western s'approcha.

C'était un champ de bataille où gisaient, épars, des ossemens d'hommes et de chevaux.

Un vieillard, — un de ces personnages étranges dont l'énergique pinceau de Cooper aime à tracer les physionomies, moitié sauvages, moitié civilisées, — cuisait tranquillement son souper dans un trou...

Ce sont là les auberges de la Prairie.

Western s'assit auprès du *trappeur* et l'interrogea.

— Ces ossemens, lui répondit le trappeur, sont aux Cherokées... les Pawnies les ont attaqués au passage, il y a un mois... et le feu a blanchi leurs côtes comme si deux siècles avaient passé depuis leur mort.

— Sont-ils donc tous là? demanda Western.

— Ils y seraient tous sans leur Sagamore... un guerrier du nom d'Oguah, qui leur a frayé un passage avec sa hache... Je les ai vus... ils sont au-delà du fleuve...

Western franchit de nouveau le Mississipi.

Quand il arriva au bord du lac Supérieur, il était à bout de forces.

C'était le terme de son voyage. Il trouva là ce qui restait de la peuplade des Cherokées.

Il y avait une centaine d'hommes et quelques femmes, reposant sur la terre nue.

Les hommes avaient la tête entre leurs genoux.

Les femmes chantaient la perte d'Oguah, le Sagamore, qui venait de leur être enlevé par les Chippeways, maîtres du pays.

Les Chippeways vendent leurs captifs aux Anglais du Canada pour de l'eau-de-vie...

Oguah descendait sans doute en ce moment vers Quebec.

Western était arrivé quelques jours trop tard. — Il se frappa la poitrine, car il avait perdu quelques jours en chemin.

Son voyage avait duré bien longtemps. Plus de la moitié d'une année s'était écoulée depuis son départ de Boston.

Pendant son absence on avait reçu d'Europe de funestes nouvelles.

Le navire qui portait les Maillepré avait fait naufrage sur les côtes d'Angleterre.

Raoul avait pu sauver sa famille, mais il était sur la terre étrangère dénué de ressources et sans papiers.

Il n'avait qu'un espoir : rentrer en France et recouvrer les biens de Maillepré. . . . .

Le manuscrit de monsieur Williams, que nous avons traduit à notre guise, mais qui était en réalité un Mémoire concis, nourri de faits et déduit en forme de requête, s'arrêtait là.

Monsieur Williams en poursuivait la dictée à Toby. Les événemens s'y groupaient avec une extrême lucidité. Monsieur Williams semblait connaître jusqu'aux moindres détails de cette partie de l'histoire de Maillepré.

CHAPITRE V.

APRÈS LE MARIAGE.

Nous vivons dans un siècle ami des arts. Les affiches qui tapissent nos murailles sont de véritables fresques où d'obscurs génies, vaincus par la concurrence, déploient à des prix *doux* la richesse de leur pinceau.

Sortez : de quelque côté que se dirigent vos pas, vous risquez de vous trouver face à face avec un monsieur en habit noir, qui est le diable, et qui, la hotte de chiffonnier sur le dos, braque sur Paris, cruel peut-être à son livre, un lorgnon satanique. Plus loin, c'est une femme très laide, — la France, — vêtue d'une peau de mouton et tirant par l'oreille un personnage à l'air malade qui personnifie le peuple de Paris ; plus loin encore, c'est un Chinois monstrueux, fumant un gigantesque cigare, — à Paris.

Paris, Paris, Paris !...

Gros enfant qui veut qu'on le taquine, et qui rit et qui paie, dès qu'on lui jette à la face une flatterie ou une injure...

Voyez ! sur ces colonnes des boulevards que la pudeur anglaise n'eût pas inventées, voici le bagne avec son habit rouge, voici la grimace hideuse du scélérat de la Force ou de la Roquette, voici des registres verts qui donnent des nausées tant ils ressemblent à ceux de nos banquiers ; voici des perruques, des robinets, des pompes à jet continu et des inquisiteurs espagnols, annonçant de leur mieux leurs pauvres diables de *Mystères*.

Voici même un vaudeville illustré, dont l'auteur, académicienne féconde, qui ferait bien plus de jolies pièces encore si elle n'employait une partie de son temps à composer de petits *articles* à sa propre louange, a la passion d'écrire sur toutes les maisons de la capitale :

> C'est moi, moi, moi qui suis Myrtille,
> Bergère de ce vaudeville.

Et les peintres se plaignent, bien qu'ils aient en outre à boucher les trous de Versailles !...

Ce qui nous a mis en train de parler arts, c'est que, en gagnant la demeure de Léon du Chesnel, où nous conduit le besoin de notre histoire, nous avons rencontré, au faubourg Saint-Honoré, une maison dont le propriétaire a fait peindre un jardin sur les murs de sa cour.

Ce jardin est ravissant. Il y a de hauts palmiers où brille, entre les feuilles, le plumage chatoyant des oiseaux des tropiques. C'est plaisir de voir pendre ces belles grappes de cocos et d'admirer la grimace des singes suspendus par la queue aux branches flexibles.

Au premier plan, ce sont des roses grosses comme des choux et rouges comme des bouchères ; un paon, un coq, plusieurs perroquets, des melons, des poires, et une pièce d'eau où folâtre un canard.

Dans quelque coin, une échappée vous montre une longue avenue de six chênes qui s'alignent à perte de vue. Au bout de cette avenue passe justement un chevreuil pour-

suivi par des chiens. — Naturellement il y a un chasseu qui vise.

Car, sans cela, pourquoi le chevreuil?...

C'est délicieux!... Avec une cour pareille, on se moque des gens qui se donnent le ridicule de posséder un château.

Léon du Chesnel, après ce brusque mariage raconté par nous dans un des précédens volumes, avait transporté ses pénates au-delà de la Seine, derrière les Champs-Elysées, dans cette paisible rue Montaigne, où l'auteur des *Essais* voudrait demeurer aujourd'hui.

Du Chesnel habitait une maison de belle apparence, dont les derrières donnaient sur ces vastes jardins qui vont rejoindre le Colisée.

Son appartement, situé au second étage, était orné avec goût, mais visait trop au luxe qu'il atteignait rarement. Il y avait quelque gêne derrière ces dorures et sous ce velours.

Du Chesnel avait toujours sa voiture et deux chevaux à peu près convenables.

Il avait plus de dettes qu'autrefois.

Dans le monde, on ne rencontre guère de précipices ni de cataractes, mais bien des fossés vulgaires. Du Chesnel était sur la pente qui mène à ces fossés d'où l'on ne sort que crotté, penaud et démonétisé.

Du Chesnel était un homme d'esprit et de résolution. Le sens moral lui faisait complétement défaut. C'est le malheur du temps.

Vous saluez, soyez-en certain, beaucoup de gens comme lui dans la rue; vous leur serrez la main; vous êtes heureux qu'on vous voie leur serrer la main. Ce sont, à beaucoup d'égards, des personnes *honorables*.

Insultez-les. — Morbleu! flamberge au vent! Ils ont du cœur à leur manière. — Seulement, ils n'ont point d'honneur.

Et encore ceci pourrait être discuté. Ils ont de l'honneur suivant une certaine mesure, et c'est chose terrible, en vérité, que ces hommes dont l'âme perdue a comme un vêtement de distinction et de délicatesse.

Un fait hors de doute, c'est que du Chesnel serait arrivé en suivant un sentier honnête.

Mais à certaines intelligences pointues vous ne persuaderez jamais que, dans le monde comme partout ailleurs, le chemin le plus court est le droit chemin.

Ils veulent biaiser, n'en fût-il point. Leur travail leur aurait valu l'indépendance; l'intrigue leur donne un bureau de tabac sur leurs vieux jours.

Or, ce que l'on nomme le travail est du repos tout pur auprès des repoussans labeurs de l'intrigue...

Du Chesnel était secrétaire d'ambassade, ce qui est un titre vague, recouvrant une demi-douzaine d'échelons diplomatiques.

Du Chesnel attendait depuis bien longtemps l'occasion de monter. L'occasion ne venait point, ou bien elle passait hors de sa portée, et quelque main plus habile la saisissait à la volée.

Du Chesnel commençait à craindre. Il faisait la revue de ses moyens et tendait toutes les cordes qu'il avait à son arc.

Son arc avait trois cordes: Léa Vérin, la duchesse et Charlotte.

La duchesse avait fait ce qu'elle avait pu.

Léa Vérin n'usait point son crédit pour autrui; elle achetait de la rente.

Quant à Charlotte, c'était toute une éducation à faire.

. . . .

Midi allait sonner. Charlotte venait de congédier sa femme de chambre et donnait à sa coiffure cette négligence harmonieuse que la main d'autrui est inhabile à produire.

Charlotte était bien jolie. Il y avait sur son charmant visage un peu de la douceur de Sainte, mêlée à beaucoup de hardiesse spirituelle et vive. Autrefois ce mélange produisait une expression gaie, espiègle, un peu inquiète et curieuse. Mais quelque vent de tristesse avait passé sur tout cela et jeté parmi ces traits joyeux et fins une nuance de mélancolie.

Charlotte n'avait pas tout à fait vingt ans. Il y avait un an qu'elle était mariée au vicomte Léon du Chesnel.

Nous l'avons vue autrefois regarder, envieuse et pensive, les nobles équipages courant sur le pavé du faubourg Saint-Germain. Peut-être serait-il bien sévère de juger à la rigueur ces premières aspirations de l'adolescence, vagues fantaisies, songes maladifs où l'âme des jeunes filles s'élance comme au hasard vers l'inconnu. Néanmoins, il nous faut le dire, la nature de Charlotte comportait l'irrésistible amour de ce qui est luxe, élégance, splendeur. Tout rayonnement attirait son œil et faisait rêver sa pensée. La parure, les belles fêtes, les joies dorées!... C'était une fascination pour son cœur novice, qui ne savait pas, mais qui devinait. On eût dit qu'il y avait en elle un souvenir qui, remontant au-delà de son berceau, lui rappelait, par de miraculeux instincts, les magnificences éclipsées de sa race.

Elle était hardie. Le mariage avait été pour elle une aventure. — Au-delà du mariage, elle avait vu le plaisir, la liberté, la richesse...

Le plaisir, au lieu de son morne repos; la liberté, au lieu de sa prison monotone et haïe; la richesse, au lieu de cette misère qui depuis son enfance sévissait sur elle et sur tout ce qu'elle aimait!...

Car elle aimait Sainte de tout son cœur; elle aimait Gaston; elle avait pour la duchesse douairière ce culte respectueux qui était pour ainsi dire dans le sang des Maillepré.

C'avait été un entraînement étourdi auquel peut-être n'eût point cédé une raison plus haute, mais où le cœur n'avait point eu de part.

D'ailleurs il faut tenir compte d'une circonstance qui elle seule est une excuse. Charlotte n'avait jamais eu la pensée de se séparer de sa famille. Elle ignorait la clause imposée par du Chesnel. Cette clause, rien n'eût pu la porter à l'accepter.

Elle était allée à l'autel avec l'espérance de changer de vie, sans perdre ces bonnes tendresses de famille qui ne pouvaient suffire à ses pétulantes inquiétudes, mais qu'elle n'eût échangées en définitive contre aucune autre joie.

Son mari n'était-il pas voisin de sa famille? Il n'y avait que la largeur de la rue à séparer la maison conjugale de la maison habitée par son frère et ses sœurs...

Pauvre fille! le lendemain du mariage, cette voiture qu'elle avait tant désirée la prit et l'emporta dans un quartier lointain, perdu, — au bout du monde. Et lorsque, en cachette, elle fit prendre, malgré les ordres de son mari, des informations à la demeure de son frère, on répondit que l'appartement était à louer.

En ceci, Léon du Chesnel avait réussi parfaitement. Charlotte était désormais isolée.

Et il paraît que le diplomate tenait outre mesure à cette circonstance; car, empressé, galant et tout aimable mari qu'il se montrait, il fut inflexible à ses larmes.

Il lui dit:

— Ma chère enfant, vous savez si je vous aime... Votre frère et moi nous nous sommes arrangés... Il a compris ce que vous ne voulez pas comprendre, et je vous assure qu'il a fait assez lestement le sacrifice de votre compagnie...

Charlotte rejeta bien loin d'abord cette insinuation malveillante, mais du Chesnel était un homme de beaucoup de savoir-faire. Il lâcha pied, revint, frappa de petits coups et finit par jeter un doute dans l'esprit de sa femme.

Elle se tut. — Elle aussi avait au fond de l'âme, quelque part, sous ses frivoles caprices, une fierté indomptable.

Elle refoula le soupçon au dedans de son cœur blessé, parce que ce soupçon s'attaquait à son frère.

Mais elle lui consacra, ainsi qu'à Sainte, un souvenir de toutes les heures. Elle se fit un recoin caché, retraite chérie, douce place préparée en sa mémoire, où elle mit ensemble tous ses amours d'enfant. Et la dévotion qu'elle gar-

dait à ces amours fut d'autant plus vive, qu'elle dut être muette et ne s'épandre jamais au dehors.

Léon du Chesnel était, dès qu'il le voulait, un homme très aimable. Son esprit paradoxal avait d'audacieuses étourderies qui étonnaient et séduisaient. Charlotte l'aima, — non pas de passion ardente, mais de préférence très marquée.

Cette affection fut son unique soutien dans la vie.

Car tous ces beaux rêves que Charlotte avaient faits s'étaient évanouis bien vite. Elle fut punie, la pauvre enfant, par où elle avait péché.

Elle ne vit pas ce monde vers qui s'étaient élancés ses désirs. Ces belles fêtes devinées, ces promenades au Bois, ces luttes d'élégance et de coquetterie, ce luxe convoité, ces splendeurs si ardemment souhaitées, tout cela lui échappa.

Elle eut la solitude...

La solitude tout près du bruit et de la foule, la retraite au bord des joies mondaines, car, de sa fenêtre, par de là les grands jardins ombreux où descendait parfois une réunion égayée, Charlotte apercevait l'avenue de Marigny, sillonnée sans cesse par de nobles équipages, et un coin des Champs-Élysées.

Nous avons assisté à une conversation littéraire entre Léon du Chesnel et le docteur Josépin, dans les salons de madame de Pontlevau. Cette conversation nous a donné d'avance le motif de la retraite de Charlotte.

Du Chesnel était un Dudley au petit-pied. Amy Robsart était charmante, et la duchesse, Elisabeth sur le retour, avaient de gênans accès de jalousie.

De sorte que ce drame bourgeois copiait la royale comédie de Walter Scott. — Il y avait là un homme entre sa femme et sa maîtresse.

Et c'était sa femme que cet homme était obligé de cacher.

Du reste, si Charlotte n'avait point trouvé dans le mariage ce qu'elle espérait, Léon du Chesnel avait été bien autrement désappointé.

Il avait vu de l'autre côté de la rue une mine éveillée, espiègle, un regard tour à tour mutin ou rêveur ; il avait deviné ces longues œillades jetées curieusement au luxe qui passait ; — il avait interprété ces mélancolies.....

Nous n'exagérons point. Notre diplomate avait observé sa voisine laborieusement, minutieusement, comme eût pu le faire un poëte ou même un romancier intime.

Mais ce n'était point pour faire une élégie, et ce n'était point pour faire un roman.

Du Chesnel observait dans un dessein sérieux, comme disent les professeurs, ces pasteurs babillards de notre belle jeunesse. Du Chesnel avait un but. Le ministère venait de changer. Monsieur Esprit, bureaucrate épais, avait conquis depuis quelques semaines seulement le poste important de chef du cabinet.

Monsieur Esprit n'avait pas de maîtresse.

Cet homme était laid, plat, brutal, poltron, insipide, — une pâte à faire son chemin.

Il avait gagné vaillamment tous ses grades à force de complaisances serviles et de courbettes perfectionnées.

De telle façon que le ministre lui-même avait sincèrement oublié le temps où monsieur Esprit cirait ses bottes, — les bottes du ministre.

Et cet homme-là, qui du ruisseau était monté à l'antichambre politique, n'avait pas de maîtresse ! Quelle porte ouverte aux adroits calculs !...

Du Chesnel sentit le besoin de prendre femme.

Et vraiment ce minois de l'autre côté de la rue était tout plein de ravissantes promesses.

Ces capricieux désirs qu'on y lisait annonçaient une éducation ébauchée. Quelques mots prudens, des parures, et tout irait comme sur des roulettes.

Du Chesnel s'était dit cela, et il avait vu en rêve un sourire gracieux de monsieur Esprit.

Un coup d'œil du ministre...

Une mission !...

Pas du tout ! Il se trouva que ce minois éveillé ne signifiait rien sinon un grand fonds de gaîté vive et un peu d'étourderie. Une fois marié, du Chesnel découvrit avec effroi sous ces frivoles apparences un cœur loyal, une âme haute, une désespérante fierté.

C'était une spéculation manquée.

Il ne se rebuta point pourtant du premier coup, et traça autour de la place rebelle de savantes circonvallations. — Charlotte ne s'aperçut même pas de l'attaque.

Elle ne comprit point, tant elle était à l'abri d'être persuadée...

Mais voici ce qui fut le comble !

A la voir si charmante et si pure, du Chesnel se prit à l'aimer.

Ce pauvre du Chesnel ! il avait vraiment une manière de cœur...

Il fut d'ailleurs vaincu par surprise. Il avait cru jouer à coup sûr, et cette jeune fille pauvre, amoureuse du luxe, cette enfant qui rêvait équipages et parures au fin fond de sa misère, ne lui avait pas laissé l'ombre d'un doute. Trouver la vertu parmi tout cela, c'était une vraie surprise.

Et puis encore, il y avait si longtemps qu'il faisait métier de don Juan escompteur, — si longtemps qu'il utilisait chacun de ses soupirs !

L'amour *utile* lui pesait. Il détestait son rôle de soupirant comme un écrivain sans inspiration doit détester sa plume, comme un forçat déteste sa tâche.

Ma foi ! il n'est artisan si laborieux qui ne prenne çà et là quelque vacance. Du Chesnel se laissa entraîner à cette débauche d'aimer sa femme.

Et Dieu sait que jamais amour coupable n'entoura son bonheur de plus d'épines. Les citoyens comme Du Chesnel n'ont pas le droit de se livrer à d'honnêtes sentimens. C'est là pour eux un luxe défendu. Ils ont des engagemens et des obligations. Le mariage pour eux est une position violente, exceptionnelle, qui n'est tenable qu'à la condition de faire mauvais ménage. — Voyez-vous cet homme qui a vendu ses soins pour une place, pour une croix, pour une médaille et qui a bien le front de disposer de sa personne !...

Que devient la foi des marchés !

On a vu, il est vrai, de ces terribles trafiqueurs de tendresse briser du pied chaque femme qui servit d'échelon à leur fortune...

Mais c'est dans les drames du boulevard qu'on a vu cela.

Dans la réalité, ce genre d'hommes porte la peine de son industrie. Il est pusillanime, il est dominé. — C'est à peine si, dans l'échelle humaine, on peut le placer un cran au-dessus du mari d'une reine...

Il se révolte contre l'instrument quelquefois, il ne le brise jamais. — A moins qu'il n'ait affaire à quelque faible créature, facile à tuer d'un seul coup.

Ce n'est pas absolument faute d'énergie. Parmi ces messieurs il en est de très vaillans. Mais l'homme qui spécule sur la femme est l'esclave de la femme, et si, dans la lutte engagée, quelqu'un est foulé aux pieds, c'est lui.

Lui qui est fier pourtant, et qui vous cassera la tête d'un coup de pistolet si vous le regardez de travers.

La duchesse était jalouse. Il fallut d'abord que Léon se garât des soupçons de la duchesse.

Puis monsieur Esprit trouva une maîtresse. Ce fut Léa Vérin qui obtint cette position destinée à Charlotte. — Léa Vérin était aussi laide que monsieur Esprit. Du Chesnel voulut au moins tirer son épingle du jeu. Ne pouvant être le mari de la maîtresse du bureaucrate, il voulut être son cavalier servant.

Mais Mme de Vérin était jalouse.

La duchesse et le bas-bleu politique, — admirez l'instinct ! — se supportaient parfaitement l'une l'autre. La duchesse trouvait Léa Vérin ridicule ; Léa Vérin savait l'âge de la duchesse.

Entre elles deux, du Chesnel était à l'aise. Chacune d'elles admettait *l'utilité* de sa rivale. Chacune d'elles était

vis-à-vis du secrétaire d'ambassade dans cette position si comique de *l'amant de cœur* d'une lorette.

L'amant de cœur admet, on le sait, la dure nécessité d'un protecteur, lequel protecteur, neuf fois sur dix, se croit amant de cœur et rit dans sa barbe de son rival qu'il souffre en qualité de protecteur.

Ceci est la position la plus élémentaire. Nous supposons en effet une lorette qui n'a que deux amans, sacrifiant ainsi la vraisemblance à la clarté.

Dans la pratique, il faut compter quatre amans, et l'on cite telle femme forte autour de laquelle dix hommes gratent, ayant chacun la conscience d'être le préféré, et couvrant d'un mépris commun les neuf protecteurs, qui le lui rendent...

Mon Dieu oui, ce coquin de du Chesnel se moquait de la duchesse avec Léa Vérin et de Léa Vérin avec la duchesse. Ces deux dames, moyennant cela, vivaient en paix. Mais elles haïssaient toutes les deux à l'envi la femme de du Chesnel, sa vraie femme, qu'elles soupçonnaient d'être jeune et jolie

Il fallait tenir Charlotte à l'écart, calmer Léa Vérin, calmer madame la duchesse. — Du Chesnel n'était point un homme de loisir.

Et malgré tant de travaux il restait secrétaire d'ambassade...

. . . .

Charlotte était bien souvent seule. Elle ne sortait jamais avec son mari. Si elle avait connu le monde davantage, elle aurait pu croire que du Chesnel, bigame, avait deux domiciles et ne lui donnait qu'une part de sa vie.

Ignorante qu'elle était, elle faisait mille suppositions qui passaient à côté du réel. — Puis, quand elle avait bien songé, bien cherché des motifs de s'inquiéter et de craindre, du Chesnel n'avait qu'un mot à dire pour la rassurer.

Leurs entrevues étaient des causeries d'amoureux, parce que du Chesnel s'entretenait en sa tendre fantaisie par les ennuis mêmes qui entouraient son bonheur d'époux.

Mais cette affection du diplomate, bien qu'elle fût d'une certaine vivacité, n'avait jamais étouffé en lui complétement l'idée de ramener son mariage à l'état de bonne spéculation.

Un marchand peut faire une folie, acheter un château de prince et prodiguer de grosses sommes pour trancher du haut seigneur, — mais il fera vendre au marché l'excédant des fruits de son jardin et fournira ses vassaux de légumes.

L'amour de du Chesnel était luxe de trafiquant.

Charlotte n'avait garde de s'en apercevoir...

Ce jour-là, du Chesnel lui avait promis de passer la journée avec elle. C'était rare; Charlotte s'était parée comme pour une fête.

Elle avait une robe pensée à corsage long, dont les plis ajustés dessinaient le contour pur de sa poitrine. — Charlotte était très mince, assez grande, et paraissait plus jeune que son âge. Sa taille avait un vif ressort qui excluait toute nonchalance dans ses poses, mais donnait à chacun de ses mouvemens une grâce juvénile et hardie.

Parfois, lorsque la rêverie venait alanguir un peu cette pétulance, Charlotte prenait une beauté presque idéale. Ses beaux yeux noirs, si charmans dans le sourire, devenaient plus charmans lorsqu'ils pensaient. Sa jeune tête gagnait à s'incliner sous le fardeau des méditations tendres. Vous l'eussiez aimée rien qu'à voir son visage partagé naïvement entre sa gaîté de nature et le sérieux passager de ses réflexions. — Puis, tout à coup sa tête mutine secouait les grappes brunes de ses brillans cheveux. Un riant éclair s'allumait dans son œil; tout s'éclairait en elle et autour d'elle...

Oh! madame la duchesse et Léa Vérin avaient bien raison d'être jalouses!

Du Chesnel était en retard. Charlotte l'attendait impatiente.

A travers les rideaux de la fenêtre, un pâle rayon du soleil d'automne pénétrait dans la chambre et traçait un sillon brillant parmi les sombres arabesques du tapis.

Charlotte était assise tout près de la croisée. Son regard, qui suivait avec distraction les équipages lancés au grand trot sous les arbres des Champs-Elysées, se tournait parfois vers une portière de soie, dont les rideaux fermés tombaient sur le tapis de l'autre côté de la cheminée.

C'était par là sans doute que du Chesnel devait venir.

Peu à peu, Charlotte regarda moins souvent du côté de la portière, — parce que la rêverie s'emparait d'elle et que son esprit glissait avec tout ce monde brillant des nobles équipages sur le sable muet des allées...

Elle avait à la bouche un demi-sourire qui désirait tristement.

C'était ainsi une poétique et belle créature. Son profil correct et fin ne s'apercevait qu'à travers les boucles mobiles de sa chevelure. Sa tête se penchait en avant, arrondissant avec grâce la chute svelte de ses épaules. — Ses deux mains, croisées sur ses genoux, ressortaient, blanches et mignonnes, sur la soie de sa robe.

Un imperceptible bruit se fit derrière les draperies de la portière. C'était comme un murmure de voix contenues.

Charlotte n'entendait point.

La portière se souleva doucement, — si doucement que la rêverie de Charlotte ne fut point troublée.

Derrière le rideau de soie apparurent deux têtes, savoir: la figure épanouie de l'avoué Durandin et le visage fatigué de du Chesnel.

Du Chesnel montra sa femme d'un geste silencieux et comme triomphant.

Durandin mit son lorgnon à l'œil et la détailla en connaisseur.

Puis les deux amis se regardèrent et la draperie retomba....

CHAPITRE VI.

POUR PARVENIR.

Il y avait déjà quelque temps que l'avoué Durandin e Léon du Chesnel étaient là derrière le rideau en conférence sérieuse.

Leur apparition soudaine et le geste de du Chesnel désignant sa femme au lorgnon du gros homme de loi étaient des incidens de la conversation, qui se poursuivit sans que Charlotte se fût aperçue du mouvement de la draperie.

Du Chesnel avait rencontré Durandin, à cheval, escortant la calèche de madame de Saint-Pharamond, en compagnie de Félicien Chapitaux et de J.-B.-S.-T. Sanguin. Le baron Prunot, datant de l'empire, n'était plus bon à folâtrer si matin.

Durandin montait à cheval et suivait la cour de l'impératrice des lorettes par pure politique, comme on le pense bien. Cet avoué n'était point taillé en sportman. — Mais Félicien Chapitaux lui donnait la clientèle de la maison Polype et Ce, madame de Saint-Pharamond lui procurait les procès de tous ses amans, et J.-B.-S.-T. Sanguin, de Lyon, le comblait de petites procédures commerciales, à propos de coupons de soie.

De sorte que Durandin gagnait beaucoup d'argent à perdre ainsi son temps au bois, au théâtre, etc.

C'était un bon vivant, tout rond, le cœur sur la main, toujours prêt à rendre service moyennant finance. Dans son étude, il jouait la gravité, parce qu'il n'avait rien autre chose à faire: son premier clerc était là. Hors de son étude, il singeait volontiers l'étourderie et couvrait d'un voile d'inaltérable bonne humeur les manœuvres de sa diplomatie bourgeoise.

Les généralités sont des sottises,— mais défiez-vous des bons gros garçons sans fiel.

Durandin avait l'idée fixe d'acheter un vieux château pour le badigeonner à neuf et mettre aux fenêtres ogives de gentilles persiennes vertes.

Cette ambition remplissait son âme et enflait démesurément ses mémoires de procédure,

Sa femme lui avait apporté cent trente-cinq mille francs de dot et des *espérances*. Elle avait six ans de plus que lui, trois fausses dents et une grande quantité de cheveux gris.

C'était une de ces femmes que Dieu crée spécialement pour payer les charges des avoués.

Elle s'appelait Virginie. Durandin avait fait sa conquête en lui disant : Je serai ton Paul...

En somme, à l'exemple de Lucrèce, elle restait à la maison et surveillait le pot-au-feu en pleurant à chaudes larmes sur les romans de monsieur Victor Ducange. Durandin aurait pu tomber plus mal.

Car la majeure partie de ces femmes sans dents et grises que les clercs ambitieux épousent de confiance, aiment la polka et font des vers...

Durandin rêvait un château très grand, au lieu de la maison blanche que rêvent ses pareils, parce qu'il s'y voyait avec Virginie, lui dans la tour du Midi, et elle dans la tour du Nord.

Du Chesnel avait toujours conservé une certaine influence sur ses anciens camarades. Bien que l'association formée autrefois n'eût point eu de sérieux résultats, les cinq personnages que nous avons vus rassemblés le soir du mardi gras de 1826 à l'hôtel du Sauvage s'étaient néanmoins prêté aide mutuelle en diverses circonstances, et il y avait d'ailleurs entre eux un lien qu'il n'était point en leur pouvoir de rompre.

Ce lien, c'était le vague et commun péril que tenait habilement suspendu au-dessus de leurs têtes le sixième personnage de la scène de carnaval.

Trois d'entre eux, Jossépin, Durandin et du Chesnel avaient eu occasion de subir la volonté de Carmen, qui du reste les avait payés de leurs services.

Les deux autres, Denisart et Roby, placés trop bas peut-être pour que Carmen pût réclamer leur aide, n'en restaient pas moins à sa merci, et surtout n'en espéraient pas moins que le moment viendrait où Carmen aurait besoin d'eux.

Ils étaient tous les deux dans cette position dont nous avons parlé déjà, où l'on cherche un biais pour vendre son âme au diable, — qui fait le fier...

Durandin quitta la cavalcade, au milieu d'un compliment infligé par Chaptaux à madame de Saint-Pharamond, et suivit du Chesnel.

Ils se voyaient rarement.— On aime à verser ses peines dans le sein d'un ami qui ne se prodigue point.

Les épanchemens furent réciproques. Durandin parla de sa femme édentée et grise. Du Chesnel compta sur ses doigts les six bonnes années de son grade. — L'avoué soupira doucement après son château; le diplomate chanta les charmes de sa mission tant souhaitée.

Puis de fil en aiguille la conversation prit une tournure plus pratique.

— Laissons là ta femme, dit du Chesnel, il est manifeste que nous ne pouvons pas faire repousser ses dents, et pour six francs tu lui teindras les cheveux du plus beau noir... Occupons-nous du solide... Je voudrais bien te voir dans ce diable de château, Durandin!

— Et moi, repartit l'avoué, — je donnerais n'importe quoi pour que cette diable de mission te tombât du ciel un beau matin.

— Si j'en étais là, reprit du Chesnel, — je pourrais te donner un fier coup d'épaule...

— Evidemment, mais...

— Hé, hé!...

Du Chesnel mit son doigt sur l'habit bleu de l'avoué.

— Hé, hé! répéta-t-il; — j'ai de belles chances.

— Elles sont vieilles, murmura Durandin.

— Pas toutes... Il n'y en a que deux : la duchesse et Léa....

Durandin releva sur lui ses yeux sourians.

— Comment un gaillard comme toi ne songe-t-il pas à se faire député? demanda-t-il de la meilleure foi du monde.

— Tu te moques... dit du Chesnel.

— Non pas...

— Si fait... tu te moques... mais tu as tort : j'y songe très sérieusement... Voyons, Durandin, reprit-il en changeant de ton, — faisons cette affaire-là!

— Volontiers... paies-tu le cens?

— Le cens est une absurdité...

— Tu ne le paies pas?

— Si l'on faisait contribuer les dettes! commença du Chesnel en riant; — mais ne plaisante pas!... le cens est le moindre de mes soucis... Tu as cinquante mille écus de biens fonds : je te les achète.

— Avec quoi?

— Laisse donc!... Je te les achète... moyennant un billet de mille francs et une contre-lettre...

— Deux billets de mille francs, dit l'avoué.

Du Chesnel haussa les épaules.

— Soit! répliqua-t-il; — mais, l'important, ce sont les voix.

— Si tu as comme cela des billets de banque, murmura Durandin; — je me charge de t'en acheter pas mal...

— Fi donc! prononça superbement du Chesnel; — n'introduisons pas la corruption dans le corps électoral... D'ailleurs, je puis bien emprunter mille francs à Léa et mille francs à la duchesse, puisque je ne les leur rendrai pas; mais davantage, ce serait dangereux... Cherchons ailleurs... Tu connais tout Paris... N'y aurait-il point parmi tes cliens quelque brave homme assez influent... tu m'entends bien?

Durandin se gratta l'oreille.

— Il y a monsieur Polype, répondit-il après un silence.

Du Chesnel frappa ses mains l'une contre l'autre avec une véritable joie.

Jusque alors il avait parlé un peu au hasard, en homme habitué à bâtir des châteaux en Espagne; mais ce nom de Polype fit luire à ses yeux un vif rayon d'espoir.

— Polype! s'écria-t-il; — le Briarée de l'escompte!... l'homme qui prête avec cent mains, qui reçoit dans mille poches! l'alchimiste qui sait, en quelques semaines, faire d'un gros sou vert-de-grisé un brillant louis d'or!... Polype! le mont-de-piété fait chair! l'usurier philanthrope qui tient sous sa griffe tout le petit commerce de Paris!... Mais sais-tu bien, Durandin, qu'avec cet homme-là on serait sûr d'enlever la chose!...

— Oui, oui, répondit l'avoué, — c'est bien possible, au fait...

— Possible!... Tu plaisantes!... Où est donc le patenté qui lui refuserait sa voix!... Polype est grand comme Napoléon, vois-tu!... Et encore je ne sais pas si Napoléon aurait pu se concilier l'estime des princes de la banque en prêtant à trente pour cent d'intérêt... Polype est le haut seigneur du petit commerce. Il taille à merci... ceux qu'il tue lèchent sa main... Clichy tout entier chante ses louanges, depuis le porte-clefs qui ôte sa casquette en prononçant son grand nom, jusqu'à l'infirmier qui s'habitue à entendre les mourans l'appeler à leur dernier soupir... On le craint; on l'adore... La Morgue lui doit autant qu'à la roulette... Il assassine : on fait queue à sa porte... Ne sait-on pas qu'avant d'étrangler un pauvre diable il va jeter quelques gros sous dans le vide de son comptoir... Polype!... ah! ah! mais, avec Polype, j'aurai les voix de toutes les boutiques, mon ami!...

— Sans doute, sans doute, interrompit Durandin qui devenait plus froid à mesure que du Chesnel s'animait davantage; — on sait cela.

— Eh bien!...

— Eh bien! Polype prête à trente pour cent. Ce n'est pas une raison pour qu'il te serve gratis.

L'enthousiasme de du Chesnel tomba à plat.

— C'est juste, murmura-t-il ; — mais comme il est ton client, je pensais...

— Naturellement... Je te saisis très bien... N'y songe plus, mon garçon.

Du Chesnel passa son bras sous celui de l'avoué.

— Au contraire, dit-il, — songeons-y tous deux... C'est une affaire... Je te paierai royalement tes *peines et soins*, comme vous dites dans vos diables de mémoires... Avec de l'argent on ferait de Polype tout ce qu'on voudrait, n'est-ce pas ?

— Exactement, répondit Durandin.

— C'est parfait... Je n'ai pas d'argent... Mais... Ah ! dam, vois-tu bien, il faut s'expliquer !... Polype doit être vulnérable par quelque autre endroit... Il passe pour aimer les femmes.

— Peuh ! fit Durandin ; — moyen de vaudeville, mon petit !... Tu devrais commencer à te corriger de ça...

Du Chesnel fit un geste d'impatience.

— Je te demande s'il aime les femmes ? dit-il.

— Mais, certainement... Il a donné pendant six mois trois mille francs par semaine à Bathilde...

— Cent quarante-quatre mille francs par an ! murmura du Chenel.

— Juste... Maintenant il lui prête sur gage à cinq pour cent d'intérêt par mois... ci soixante pour cent par an... le double de son taux ordinaire... Il se rattrape !

— Il fait bien... Qui est sa maîtresse maintenant ?

Durandin regarda le diplomate d'un air bonnement narquois.

— Mon vieux Léon, dit-il, tu es comme ces paysans qui essaient de grimper au mât de cocagne à la fête du gouvernement... que ce gouvernement s'appelle Stuart ou Cromwell... lesdits paysans glissent trente fois de suite le long de l'arbre graissé avec du savon et retombent rudement à terre... mais ils remontent.

— C'est le seul moyen d'avoir la montre d'argent, répliqua du Chesnel.

— Toi, poursuivit Durandin, tu as pu voir trente fois en ta vie que l'échelle des femmes est un mât de cocagne graissé supérieurement... tu as glissé, tu es tombé... mais tu remontes.

— C'est joli... Mais qui est maintenant la maîtresse de Polype ?

— Tu veux la subjuguer ?

— Peut-être.

— La courber sous tes lois ?

— Dis toujours !

— L'enchaîner à ton char ?

— Il est permis de l'essayer...

— Non, dit en riant Durandin ; — cela est formellement prohibé... Polype est veuf... Benito la danseuse vient de partir pour Saint-Pétersbourg.

Ils étaient dans l'escalier de la maison de du Chesnel.

Celui-ci prit la main de l'avoué et la serra rudement.

— Ah ! Benito est partie pour la Russie ! dit-il ; — c'est différent... Eh bien ! mon fils, je serai député !

— Comprends pas, répliqua Durandin.

— Que diable ! s'écria du Chesnel, un mois ou deux employés à manipuler la matière électorale d'un arrondissement, ça ne vaut pas cent quarante-quatre mille francs.

— Pour toi et moi, si fait... Tu cotes les voix à quelques louis !... Mais pour Polype ça ne vaut pas cinquante centimes : il n'a qu'à parler.

— Je l'entends ainsi... et puisqu'il a bien donné cent quarante-quatre mille francs...

— Cela te tient au cœur ! interrompit Durandin ; — le malheur, c'est que tu n'es pas une jolie femme.

Du Chesnel avait sonné. On venait d'ouvrir. Ils entrèrent.

— Viens par ici, dit du Chesnel, — et ne fais pas de bruit.

Durandin le suivit. Ils passèrent dans le cabinet de du Chesnel, qui était meublé d'un beau bureau de palissandre, où le diplomate ne s'asseyait point très souvent.

— Nous sommes toujours amis, comme autrefois, n'est-pas ? reprit ce dernier en contenant sa voix.

— Pourquoi cette question ? voulut demander Durandin.

— Plus bas ! interrompit du Chesnel ; — nous sommes d'excellens amis... de vieux amis, et je sais bien que je puis compter sur toi... D'ailleurs, tu as la mémoire des affaires et tu ne peux avoir oublié une circonstance qui nous oblige jusqu'à un certain point à vivre en bonne intelligence... Je veux parler de la bonne nuit que nous passâmes il y aura sept ans vienne le carnaval, à l'hôtel du Sauvage...

— Où diable vas-tu nous déterrer cela ! dit l'avoué, qui perdit la moitié de son jovial sourire.

— Ce souvenir me revient parfois, répondit le diplomate, d'un ton à la fois léger et incisif.

— On dirait que tu me menaces... murmura Durandin.

— Pas le moins du monde !... Seulement... tu vas comprendre cela parfaitement... je suis dans une position à craindre la médisance... Et le monde accueille si facilement de certains bruits !... Il ne me plairait pas d'entendre chuchotter quelque beau jour autour de moi : C'est le vicomte Léon du Chesnel qui... que... Tu m'entends bien ?

— Non, répliqua l'avoué.

— Cela va venir... mais, en attendant, voici où tend mon exorde... Ce qui va se passer et se dire entre nous est un secret.

— Comme tu voudras...

— Un secret inviolable, ajouta du Chesnel qui fronça le sourcil et regarda l'avoué en face.

Celui-ci parcourut la chambre d'un regard inquiet.

Du Chesnel lui prit la main et la serra cordialement en changeant tout à coup de visage.

— C'est convenu ! poursuivit-il gaîment, mais en parlant toujours à voix basse. — Arrivons au fait... Il faut donner une maîtresse à monsieur Polype.

— Après ?... dit Durandin, qui s'attendait à quelque révélation redoutable.

— Voilà tout, répondit du Chesnel.

L'avoué garda un instant le silence.

— Ça peut se faire, reprit-il enfin d'un air capable, mais c'est chanceux... Compte un peu sur tes doigts : il faudrait une femme dévouée d'abord, en second lieu intelligente, troisièmement jolie, quatrièmement à la mode, cinquièmement...

— J'ai mieux que cela, dit du Chesnel.

— Ah ! bah !

— J'ai un trésor...

— Est-elle actrice ?

— Non.

— Elle est virtuose ?

— Peuh !...

— Princesse italienne ?

— Allons donc !

— Qu'est-elle ?

Du Chesnel ouvrit la bouche, mais il ne parla point. Ses lèvres étaient agitées d'un tressaillement nerveux, et ses paupières battaient.

— Elle est belle comme un ange, murmura-t-il après un silence, — et pure comme...

Durandin éclata de rire.

Le diplomate lui ferma la bouche d'un geste plein de violente colère !

— Oui, pure, acheva-t-il avec une plainte dans la voix ; pure et noble !

— A la bonne heure ! dit l'avoué ; — ceci est la moindre chose... Mais parlons de sa figure... Polype est difficile...

— Ne t'ai-je pas dit qu'elle est belle comme un ange ?

— Si fait, mais je n'ai jamais vu d'ange.

Du Chesnel lui saisit le bras avec une sorte de violence et l'entraîna vers l'autre extrémité du cabinet où s'entr'ouvrait une porte au delà de laquelle tombait une draperie.

Du Chesnel en souleva doucement les plis et désigna du doigt Charlotte, assise auprès de la fenêtre.

Durandin étouffa un cri d'admiration.

Charlotte leur tournait à peu près le dos, mais on apercevait, à travers les boucles brunes de ses cheveux les lignes exquises de son profil perdu. — L'attente mettait je ne sais quelle langueur inaccoutumée parmi les grâces vives de sa taille. — On devinait son regard à la courbe hardie de ses longs cils.

Sa pose avait un charme naïf. Immobile et doucement inclinée, elle apparaissait, entre la double draperie de mousseline des rideaux qui touchaient ses cheveux, comme la silhouette indécise qu'on voit en fermant les yeux le soir et qui berce en souriant le premier sommeil...

Du Chesnel laissa retomber le rideau.

— Ah !... fit Durandin qui respira longuement.

Du Chesnel ferma sans bruit les deux battans de la porte et ramena l'avoué à l'autre extrémité du cabinet.

Du Chesnel était pâle. — Son front avait des gouttes de sueur.

Durandin et lui s'assirent l'un auprès de l'autre.

L'avoué lorgnait du coin de l'œil l'émotion croissante de du Chesnel.

Tous deux gardaient le silence.

— Elle est belle, n'est-ce pas? dit enfin le diplomate d'une voix étouffée.

— Ravissante ! répliqua Durandin.

Nouveau silence.

— Ah diable ! oui ! reprit l'avoué après une minute ; — Polype s'y connaît... Avec cette fée-là, on pourrait le rendre doux comme un mouton.

— C'est ma femme, dit du Chesnel.

— Ah !... fit encore Durandin.

Puis il ajouta:

— L'idée m'en était venue... mais...

— Mais il faut bien parvenir ! prononça tout bas du Chesnel, dont les traits décomposés peignaient une véritable angoisse.

L'avoué mit ses mains sur son ventre replet, tourna ses pouces et regarda le plafond.

— Ma foi, dit-il, mon vieux Léon, il est certain que je vendrais madame Durandin pour n'importe quel prix... Il est probable que je la donnerais pour rien... Il est possible que je servisse même une prime honorable à celui qui prendrait la peine de me l'enlever... Mais si j'avais une petite femme comme la tienne...

— Tu l'aimerais, n'est-ce pas?

— J'en serais bien capable.

— Je l'aime !

En prononçant ce mot, du Chesnel passa le revers de sa main sur son front.

— Mais rien ne me réussit ! reprit-il, — j'ai du malheur... Chaque jour empire ma position... mes créanciers perdent patience... j'ai un pied dans le fossé... Il faut que je me relève.

— Je ne dis pas non, grommela Durandin, — mais c'est dur !

— Il faut que je me relève ! répéta du Chesnel en serrant les poings ; — à tout prix !

— C'est bon... ça te regarde.... conclut l'impassible Durandin.

— Ecoute ! s'écria du Chesnel ; — perdre une telle femme, c'est jeter son âme à Satan... Elle est meilleure encore qu'elle n'est belle... son esprit gracieux et vif a des saillies imprévues qui chassent l'ennui et refoulent la tristesse... son sourire rend heureux... Elle est aimante, elle est dévouée... jamais sa bouche n'a dit un mensonge... C'est mon bonheur et mon salut que je vais vendre à ce homme.

Durandin tournait ses pouces.

— Tâte-toi, dit-il.

— J'ai envie de me tuer ! murmura du Chesnel dont la figure froide d'ordinaire et flétrie avant le temps réprimait un désespoir fougueux.

— Quant à cela, répliqua Durandin ; — je n'en suis pas partisan... Après tout, si tu fais l'affaire et que tu deviennes député...

Du Chesnel tressaillit. son front s'éclaira. Sa bouche reprit une expression sceptique et froide.

— Député, répéta-t-il ; — fou que je suis !... j'ai des momens où je ne vaux pas mieux qu'un collégien pleureur !... député !... Oui, oui. La chambre ! c'est le grand chemin ; il faut y arriver... Qu'importe le reste !...

— C'est suivant les idées, dit l'avoué ; — il y a des gens pour qui le reste est tout.

— Des sots !... C'est parce que je suis malheureux que je m'arrête à toutes ces niaiseries de cœur... Le besoin affanit... Quand on est sans cesse à courir après quelques misérables louis, on cherche le repos ; on est si mal ailleurs. qu'on se trouve presque bien auprès de sa femme... Eh ! je connais cela ! l'amour est le dessert des gueux !... Un peu de luxe, un peu de puissance, et je me moquerai de mes stupides langueurs... Je me prendrai en pitié... Dieu me pardonne, si l'on ne s'arrêtait à temps, on en arriverait à mériter l'épitaphe de l'épicier du coin : Bon époux, bon père, etc., etc...

Du Chesnel parlait ainsi avec volubilité. On eût dit qu'il cherchait à s'étourdir lui-même.

L'avoué tournait ses pouces et souriait au plafond.

— Député ! reprit du Chesnel ; — cela ne vaut-il pas bien un sacrifice !... Ah ! tu verras, Durandin, ce que je ferai de ma boule !... Je ne prierai plus ; j'ordonnerai !... Je me ferai terrible afin qu'on me caresse... J'aurai des retours adroits, des lâcheries coquettes... Rien pour rien !... Je cote ma voix, morbleu ! à cent mille livres de rente !

— C'est beaucoup...

— C'est pour rien !... Pensions, places, petits morceaux sans nom du gâteau budgétaire... Quand je dis cent mille francs, c'est cinquante mille écus qu'il me faut !

— Et moi ? demanda froidement l'avoué.

— Toi ?... je ferai accorder des bourses à tes neveux.

— Je n'ai pas de neveux.

— Des bureaux de tabac...

— Je n'ai pas de cousines.

— La croix d'honneur...

— Ce sera le profit de mon clerc.

— Une place...

— Plusieurs places...

— Tant que tu voudras !

— Et quinze pour cent dans les bénéfices parlementaires.

Du Chesnel hésita.

— Ce serait matière à discussion, dit-il.

— Tu tiendras des livres en partie double, mon vieux Léon... Il y a des commerces plus compliqués que celui de voleur...

— Eh bien ! soit, répliqua du Chesnel.

Durandin se leva.

— Tope ! dit-il en prenant la main du diplomate ; — demain, je te présenterai monsieur Polype. . . . . . .

. . . .

Charlotte attendait toujours assise auprès de sa fenêtre. Un baiser de du Chesnel l'éveilla de sa rêverie.

— Que vous avez tardé, Léon ! dit-elle.

— Il ne faut pas m'accuser, répondit du Chesnel en souriant ; — je m'occupais de vous...

CHAPITRE VII.

DUC ET DUCHESSE.

Monsieur le duc de Compans habitait, nous l'avons dit, le petit hôtel de Maillepré, bâti par le duc Raoul, sous Louis XV, et situé au faubourg Saint-Honoré.

A l'heure où monsieur Williams feuilletait au Marais les pages du Code civil, monsieur le duc de Maillepré, enfoncé dans une bergère douillette, au coin d'une magnifique cheminée aux sculptures rococo, se livrait justement à la même occupation.

Et, singulière sympathie, c'était précisément au titre *Des Absens* qu'était ouvert le Code civil de monsieur le duc de Compans.

Et encore, sur un coin du bureau de monsieur le duc, il y avait une expédition grossoyée du jugement du tribunal de la Seine, ordonnant son envoi en possession définitif de la succession de Maillepré.

De sorte que monsieur le duc et monsieur Williams se rencontraient, beaux esprits ou non, de la façon la plus absolue.

Seulement, on peut affirmer que s'ils s'occupaient de la même affaire, ce n'était point dans le même but.

A une petite table, placée dans une embrasure, s'asseyait un homme entre deux âges, demi-chauve, les joues jaunes et le nez rouge, la bouche rentrée en un sourire bas, les yeux caves et défians, lançant craintivement des regards de chat, la pose humble et pourtant pédante. — On eût dit d'un professeur venant de recevoir le fouet.

Ce personnage, qui était depuis peu chez le duc, remplissait les fonctions dont monsieur Burot avait le titre. Il était secrétaire. Cela ne l'empêchait point de rester sous la direction de monsieur Burot, son vrai patron, qui le traitait assez sans cérémonie, et n'avait nul égard pour son habit noir râpé, ses façons de parler classiques et sa physionomie de cuistre déchu.

Il paraissait avoir de trente-cinq à quarante ans et affectait en ses mouvemens une sage lenteur.

Monsieur le duc avait considérablement vieilli. Les rides de son front s'étaient creusées outre mesure, et d'autres rides étaient venues hacher ses joues le long des ailes du nez et aux coins de la bouche. Ses traits vigoureusement taillés et dont le dessin semblait fait pour exprimer l'énergie d'une inflexible volonté, s'étaient en quelque sorte affaissés.

A cette heure matinale où l'artifice quotidien de sa toilette n'avait point encore essayé de recouvrir les atteintes trop visibles d'une précoce décrépitude, on l'eût prit tout-à-fait pour un vieillard.

Sa joue plissée et jaunie avait çà et là des taches livides; une teinte de plomb courait, mate, sur son crâne dépourvu de cheveux. Les nerfs de sa face avaient de fréquens et douloureux tressaillemens.

Sa taille ample se courbait jusqu'à paraître chétive; sa main velue, ou brillaient de superbes bagues, avait une pâleur maladive; toute sa personne, en un mot, présentait un aspect débile et souffreteux qui contrastait singulièrement avec sa carrure puissante.

Ce ne pouvait pas être l'âge qui pesait un poids si accablant sur cette forte constitution. Sept années seulement nous séparent de cette soirée où nous constations dans les jardins du Palais-Royal sa vigueur presque athlétique. Il fallait supposer, pour expliquer cette décadence rapide, quelque cruelle maladie ou l'attente prolongée d'un supplice moral...

Pour le monde, du reste, ce changement n'était pas, à beaucoup près, aussi complet. Le monde ne voyait point monsieur le duc en déshabillé.

Vers le milieu du jour, il jetait sa robe de chambre et se mettait aux mains d'un coiffeur qui lui refaisait un visage d'homme, couronné d'une chevelure noire. Cela durait longtemps; il y avait beaucoup de travail. Après le coiffeur venait le valet de chambre, artiste habile qui savait cambrer cette taille affaissée et rendre de l'ampleur aux parois fléchies de cette poitrine. — Cela durait très longtemps encore, car monseur le duc ava t un attirail de chiffons aussi compliqué que celui d'une coquette à cheval sur sa quarantième année.

Mais enfin le temps qu'on emploie bien ne se compte pas. A l'aide de ces soins savans, monsieur le duc, à l'heure du dîner, pouvait passer auprès des myopes pour un homme de cinquante ans, conservé à l'avenant et muni d'une perruque confectionnée selon l'art.

Cela lui servait à calmer l'aiguillon de son amour-propre, dans son rôle de séducteur paresseux.

Nous nommons séducteur paresseux tout lovelace employant une meute et des piqueurs pour rabattre le gibier que d'autres courent à pied, sans fanfares et le plus sournoisement qu'ils peuvent.

Monsieur le duc était un terrible chasseur. Burot avait de bonnes qualités de limier. Ils avaient fait, l'un aidant l'autre, en leur vie, de fort notables exploits.

Ce jour-là, monsieur le duc ne semblait aucunement disposé à s'occuper de frivolités amoureuses. Il étalait sans y prendre garde, dans toute son épique laideur, la fatigue ridée, essoufflée, exténuée, cassée, dégoûtée, découragée, amère, dégradée, repoussante du vieux satyre, vaincu par le plaisir.

Il se montrait tel qu'il était, ruine chancelante et souillée, débris branlant auquel manquait cette belle auréole qui commande le respect autour des vieux hommes et des vieilles choses...

Il suivait les textes de la loi d'un air singulièrement intéressé; il soulevait le code de temps à autre pour rapprocher le texte de ses yeux caves et lassés.

— Tout cela est bien positif, dit-il enfin; — je l'ai lu cent fois, mais on ne se pénètre jamais trop de son bon droit... Dans quinze jours, il y aura trente ans... Tout sera dit... — Monsieur Denisart!

L'homme assis dans l'embrasure de la croisée se leva et fit un obséquieux salut.

Hélas! c'était bien Denisart! — Le philosophe puissant, l'écrivain généreux qui avait pris la haute mission de partager avec le boulanger le dernier sou de la misère, était tombé jusque-là! Le futur rédacteur en chef du *Prolétaire* servait un aristocrate ou plutôt servait le valet d'un aristocrate, car Denisart obéissait à monsieur Burot!

Hélas! encore! — Mais vous le savez bien. Il en est toujours ainsi. Le premier qui voulut assurer les propriétés contre l'incendie mourut à l'hôpital; celui qui inventa les omnibus ne fit pas une fin meilleure. Toute grande idée tue son auteur et profite à une armée de spéculateurs en sous-ordre.

Qui oserait dire que l'idée de Denisart ne vaut pas à l'heure qu'il est plusieurs millions de francs!

Elle est exploitée sous toutes ses faces. — Et que ne nous est-il permis de nommer ici les choses par leur nom!...

Elle est exploitée industriellement jusqu'à l'assassinat; philanthropiquement, elle dépasse les bornes de la comédie la plus audacieuse; littérairement, elle amoncèle la fange sur l'ignominie, — tant de fange sur tant d'ignominie, qu'elle s'en fait un piédestal digne d'elle, où la foule ahurie la regarde trôner et grossièrement s'épanouir en son monstrueux triomphe.

C'est pour arriver à exploiter son idée que Denisart descendait si bas. — Il avait de la littérature. Il savait une foule d'exemples historiques où de grands hommes se mettent en servitude pour attendre le moment propice.

Brutus baisait la terre. — Denisart eût certes fait pis à l'occasion.

Mais c'est que nous entendons bien placer Denisart beaucoup au-dessus de Brutus qui, en définitive, se bornait à vouloir tuer un tyran et n'avait pas l'idée d'empoisonner tout un peuple...

— Monsieur Denisart, dit le duc, vous connaissez suffisamment l'affaire... Vous savez que je possède régulièrement et légitimement les biens de la maison de Maillepré-Maillepré, dont je suis l'héritier unique... Vous savez que monsieur le marquis de Maillepré, abusant de la connaissance d'un fait qui, dans ma position, me tient en quelque sorte en son pouvoir, m'a forcé de le reconnaître implicitement pour mon cousin...

— Ah! monsieur le duc, interrompit Denisart, — je ne connais pas votre secret... mais je suis bien sûr qu'il est

celui d'un noble cœur et d'un homme sans reproche !...

— Fort bien, monsieur Denisart... Vous avez raison... Mais nous touchons au terme de la prescription... Dans quinze jours, monsieur le marquis, dont aucun acte jusqu'ici n'est de nature à interrompre légalement la prescription trentenaire, sera non recevable... Dans quinze jours, sauf le retour de monsieur mon cousin, le duc Jean de Maillepré, qui est mort et bien mort depuis plus de quarante ans peut-être, je n'ai absolument rien à craindre. Mais quinze jours, monsieur Denisart !...

— Si j'osais exprimer mon opinion devant monsieur le duc, je lui dirais que, dans quinze jours, bien des intrigues peuvent se nouer...

Le duc le regarda en face, Denisart salua et baissa les yeux...

— Burot m'a dit que vous étiez un homme sûr, monsieur Denisart, reprit le duc.

Denisart salua de nouveau.

— Et en outre, poursuivit le duc, il m'a dit que vous aviez grand désir de gagner une certaine somme...,

— Ah! monsieur le duc... commença Denisart...

— Vous avez sans doute une famille à élever ?...

— Une idée, monsieur le duc! j'ai une idée... et c'est plus difficile à élever que cinq enfans...

Le duc sourit dans ses rides.

— Eh bien ! monsieur Denisart, dit-il, mon prétendu cousin est un jeune fou, étourdi, sans précaution... Un homme entendu, comme vous paraissez l'être, s'insinuerait facilement auprès de lui... et... Ma foi, monsieur Denisart, vous seriez content de la récompense...

Denisart pâlit; ses yeux s'effrayèrent.

— Je n'ai pas eu l'honneur de comprendre monsieur le duc, murmura-t-il.

— C'est que j'aurai oublié de m'expliquer, dit ce dernier; — il s'agit d'un coup de vigueur...

Le duc s'arrêta. — Denisart crut fermement qu'on allait lui demander un assassinat.

Or, Denisart n'avait point les qualités d'un *brave*. Il se prit à trembler de tous ses membres.

Mais le duc poursuivit :

— Mon prétendu parent, j'en suis sûr, n'ignore pas plus que moi où nous en sommes... Il a ses avocats comme j'ai les miens... J'ai peur de quelque tour de son métier... De plus, il m'est revenu qu'un anonyme, cachant soigneusement son adresse, avait fait des démarches et annoncé vaguement, jusque dans le cabinet d'un haut magistrat, que la famille de Maillepré-Maillepré viendrait en temps et lieu réclamer son héritage... Tout cela, vous m'entendez bien, part de la même source... C'est mon cousin... Eh bien ! monsieur Denisart, mon cousin... possède quelque part, sur lui ou chez lui, un certain portefeuille de maroquin rouge... C'est ce portefeuille qu'il me faut...

Denisart respira. — Puis, à la réflexion, il eut un beau mouvement d'indignation.

— Monsieur le duc, dit-il en redressant sa maigre taille, —je ne m'attendais pas... je ne pouvais pas m'attendre !... Certes, ma position est fort infime, mais j'ai vu de meilleurs jours... j'ai occupé dans l'enseignement des postes honorables... et il est bien pénible pour un homme de ma sorte...

Le duc le regardait en fronçant le sourcil. Il regrettait de s'être avancé.

Denisart continuait :

— Un homme que ses études sérieuses et philanthropiques appelaient évidemment à des destinées brillantes...

— Je vous avais mal jugé, monsieur, interrompit sèchement le duc... n'en parlons plus.

— Si fait! si fait!... dit vivement Denisart, qui changea de ton tout-à-coup. — Il est certain, monsieur le duc, que, par moi-même, je ne puis me charger de cela... Mais j'ai votre affaire... je la prends à forfait... Dans quarante-huit heures, je vous en dirai des nouvelles.

Le duc mit un doigt sur sa bouche.

— Si je suis compromis, murmura-t-il, vous pouvez compter sur le bagne... si vous m'apportez le portefeuille vous aurez mille écus... Appelez mon valet de chambre.

Denisart vit passer devant ses yeux les trois mille francs promis, sous l'espèce d'un nombre incalculable de livraisons à cinq centimes.

Son idée lui apparut réalisée.

Il fut ébloui. — Comme il sortait, monsieur Burot ouvrait la porte de l'antichambre qui s'emplit aussitôt d'un énergique parfum de pipe et de cognac.

Monsieur Burot frappa sur l'épaule de Denisart.

— Nous allons nous en donner cette nuit, mon mignon, lui dit-il;— échelle de corde, petite porte, passe-partout... tout ce qu'il y a de plus vénitien... Un roman complet... Je te retiens!

. . . .

Madame la duchesse de Compans-Maillepré s'y prenait de beaucoup plus tôt que son mari pour faire sa toilette. Elle y mettait une conscience extrême, et les soins de sa caméristе n'étaient pas moins savans que ceux du valet de chambre de monsieur le duc.

C'était encore, à tout prendre, une très belle femme, quatre ou cinq heures après son lever. Qu'elle eût quarante ans, comme le prétendait Léa Vérin, ou seulement trente-trois ans, comme elle se plaisait à le laisser dire, peu importait assurément. Etre belle suffit, et celle-là ne craint rien qui peut répondre par un charmant sourire aux argumens tirés de son acte de naissance.

Le mal, c'est de n'être plus belle. — Fi! que vient-on parler d'âge! la première ride, voilà ce qu'il faut plaindre ou railler, qu'elle vienne à vingt ans ou qu'elle vienne à quarante.

Nous ne disons point ceci précisément pour madame la duchesse, qui avait eu sa première ride et sa seconde, voire sa troisième. C'est une pichenette que nous infligeons en passant aux amateurs forcenés de la *beauté du diable*, braves gens qui se plaisent à faire sonner d'énormes baisers sur des joues rouges, lors même que ces joues sont séparées par un nez camard et surmontent une bouche lippue.

En somme, il y avait bien réellement une vingtaine d'années, sinon davantage, qu'Henriette Masson était madame la duchesse de Maillepré.

Henriette Masson était la fille d'un commis greffier du tribunal civil de la Seine.

Le nom n'était pas splendide. La position n'avait rien qui pût tenter un jeune seigneur riche et tenant un état notable parmi les courtisans de l'empire.

Mais Henriette était admirablement belle, — et l'on disait que le père Masson, si mince que pût être son influence, n'avait pas été étranger à certain jugement du tribunal de la Seine, dont personne n'avait appelé, mais qui violait jusqu'à un certain point les articles récemment promulgués du Code-Napoléon.

Ce jugement datait, il est vrai, de 1803, et le duc de Compans n'épousa Henriette qu'en 1810; mais on prétendait que l'exécution du marché imposé par le bonhomme greffier, en échange de ses complaisans offices, avait été ajourné d'un commun accord.

De fait, Henriette n'avait que seize ans lors du mariage. Il eût été impossible de l'avancer de beaucoup.

De fait encore, le jugement dont il est question prononçait l'envoi définitif de monsieur de Compans en possession des biens de Maillepré, pour cause d'absence du duc Jean, dix-huit ans après le départ de ce dernier. Or, le Code-Napoléon fixe les délais à trente-cinq ans, qui courent, non point du jour du départ, mais bien du jour de la *disparition* ou des dernières nouvelles.

L'erreur était à coup sûr très notable.

Mais on eût pu répondre à cela que, sous l'empire, il était urgent de consolider les fortunes, et qu'après tant de commotions qui avaient mis en tout un certain trouble, il était dangereux de laisser peser sur d'immenses domaines, préservés par la famille de monsieur de Compans du

morcellement révolutionnaire, les incertitudes funestes que l'absence déclarée laisse toujours après soi.

Ce qu'il y a de certain, c'est que monsieur de Compans venait d'être subrogé par Napoléon au titre des Maillepré, qu'il était fort bien en cour, qu'il avait plus de cinq cent mille livres de rente, et qu'il épousa la fille d'un commis greffier qui s'appelait Masson.

Le duc avait alors trente ans tout au plus. Il avait perdu dès le commencement de l'empire ceux qu'il appelait son père et sa mère. — C'était un fort beau cavalier, heureux auprès des femmes dont les maris moissonnaient des lauriers aux frontières, usant comme il faut de sa fortune, et ambitieux autant qu'il eût été avide, sans son demi-million de revenu.

Henriette, elle, était une petite bourgeoise dont le moral ne sortait nullement de la rainure commune. Elle était spirituelle assez; elle n'avait point un mauvais cœur. Dire plus en mal ou en bien serait aller au delà du vrai.

Il y a cent à parier contre un qu'Henriette Masson, mariée à un collègue de son père, eût fait l'orgueil de la société greffière. Là était sa voie. Elle eût suivi son chemin tout droit et sans broncher, parce qu'il n'y a point de pierre d'achoppement dans les routes battues de la modeste aisance.

Mais il faut de la tête et du cœur, beaucoup de tête et beaucoup de cœur pour ne point perdre l'équilibre après avoir sauté du carreau ciré d'une pauvre chambre sur les tapis épais d'un hôtel ducal.

Henriette fut un peu étourdie de ses splendeurs nouvelles, mais l'amour lui fut tout d'abord un maintien e une égide. Elle aima éperdument son mari; le duc, de son côté, se montra fort épris. C'était en vérité un charmant ménage.

Le duc était un homme sans principes, au cœur sec, et dont la philosophie ne voyait ici-bas que le bien-être ou le plaisir. La duchesse n'allait pas si loin que cela, parce qu'elle n'avait point de théorie toute faite; mais son éducation étroite n'avait laissé que ténèbres en son esprit. On doit penser qu'un couple aussi assorti portait en soi mille germes de désunion, quel que fût d'ailleurs l'engouement mutuel des premiers temps du mariage.

Et puis, — ces choses sont malaisées sans doute à exprimer: mais le devoir d'un écrivain est de mettre au jour sa pensée et de flétrir le mal partout où il se trouve; — et puis, disions-nous, il est un crime bourgeois, passé depuis des siècles en force d'habitude, crime qui est dans nos mœurs et qui n'a point de nom, — et qui est accepté si bel et si bien que beaucoup s'étonneraient de l'entendre appeler *crime*.

Cela se fait, cela s'avoue. — L'Écriture garde les paroles de Dieu qui anathématisent ce crime, *le pire de tous*, dit l'Évangile. — Mais, d'un autre côté, Malthus y verrait une vertu...

Les plus honnêtes gens du monde vous disent: Je n'aurai qu'un enfant, que deux enfans; ceux qui vont jusqu'à trois ont la bosse de la philogéniture...

Mais l'amour qui, de son essence, est chaste et divin, se détourne de ces mystères et s'enfuit...

Le sentiment qui résisterait à cette honte ne serait pas de l'amour.

Monsieur le duc de Compans ne voulait que deux enfans. Il eut deux enfans. La tiédeur se glissa sous le toit conjugal.

Les deux enfans cependant, douces et charmantes créatures, étaient un lien.

Ils moururent tous deux...

On se fût bien rapproché, mais dans l'intervalle monsieur le duc avait eu dix maîtresses. — Nous ne savons pas le nombre des amans de sa femme.

Il y avait désormais une barrière. Que de races s'éteignent ainsi!...

Monsieur le duc cependant était très jaloux. Il fit surveiller sa femme. Ce fut un aiguillon. Sa femme, qui commençait à se lasser, fut réveillée par le danger. Elle abhorra son mari, ce qui est un passe-temps; elle intrigua, ce qui est presque le bonheur.

C'était un ménage normal, un ménage type, dont la formule se résumait en monsieur Burot et mademoiselle Victorine: le Mercure et la soubrette.

On n'en meurt pas. Avec cela et cinq cent mille livres de rente, on fait l'envie de tous les ménages vertueux qui n'ont que le pot-au-feu...

Vers le commencement de 1822, monsieur le duc eut connaissance d'une famille de Maillepré qui se préparait à revendiquer la totalité des biens du duc Jean.

Cette famille arrivait des États-Unis par l'Angleterre.

Les renseignemens que fit prendre immédiatement monsieur de Compans lui apprirent à n'en pouvoir douter que ces Maillepré étaient les enfans du duc Jean.

Mais il apprit en même temps qu'ils étaient à peu de choses près sans ressources, et que leurs titres et papiers avaient été perdus dans un naufrage.

Monsieur de Compans résolut d'anéantir ces gens sur lesquels il ne comptait plus.

Ils avaient trouvé un asile en Bretagne, dans les environs de Kergaz, terre du domaine des Maillepré, dont jouissait actuellement monsieur le duc, qui était alors aussi bien en cour auprès des Bourbons qu'il l'avait été sous l'empire auprès de Napoléon, et qu'il devait l'être après 1830 auprès de la dynastie d'Orléans. Il était si fort et ces gens étaient si faibles, que l'issue de la lutte ne pouvait vraiment être douteuse.

L'homme qui les avait recueillis était un paysan breton nommé Jean-Marie Biot, dont le père avait acheté sa petite ferme sous la Convention, pour la garder à ses anciens seigneurs.

Il y a, quoi qu'en ait dit récemment un romancier qui dépasse ses rivaux de la tête, et qui dépense un talent prodigieux à enlaidir, de parti pris, le tableau de la nature humaine, — il y a des paysans ainsi faits en Bretagne et sans doute ailleurs.

Jean-Marie Biot était veuf. Il remit son petit bien aux mains du marquis Raoul de Maillepré, comme eût fait son père, et, comme il n'avait point de famille, il se donna tout entier à ses maîtres.

Ce fut lui que monsieur de Compans attaqua le premier.

Les titres de Biot n'étaient peut-être point tout à fait en règle. Il avait peu d'argent pour soutenir des procès, et monsieur le duc était si riche!

Les tribunaux jugèrent en faveur de monsieur le duc.

Les Maillepré, suivis de Biot, vinrent à Paris, et entamèrent le procès principal, en revendication de tous les biens du duc Jean.

Le marquis avait écrit à James Western, son beau-frère et son ami, pour avoir tous les titres restés en Amérique et de l'argent.

James Western avait reçu seulement la lettre écrite d'Angleterre après le naufrage, et il avait envoyé de l'argent en Angleterre.

Ce ne fut que longtemps après, à la fin de 1825, qu'une missive du marquis tomba entre ses mains. Il ne voulut s'en fier à personne pour porter le précieux dépôt et passa la mer lui-même.

Le marquis Raoul cependant était malade depuis plusieurs années. Il avait perdu son procès en première instance et suivait l'appel. Nous avons vu sa famille dans la mansarde louée à monsieur Polype au Palais-Royal, et nous savons à quel degré de dénuement elle était tombée.

Pourtant, telle est la force du bon droit, que les Maillepré à l'agonie inspiraient encore à monsieur de Compans une véritable terreur.

A l'aide d'un jeune médecin nommé Josépin, qui soignait le marquis Raoul, monsieur de Compans savait exactement tout ce qui se passait dans la pauvre chambre de la galerie de Valois. Il connaissait les espoirs du marquis et tremblait de les voir se réaliser.

C'était à son instigation que monsieur Polype avait menacé tant de fois de chasser un mourant. Il voulait en finir

avec ce *revenant* avant que les papiers et les secours attendus d'Amérique ne vinssent changer fatalement les chances de la lutte.

Dans l'après-midi du mardi gras de l'année 1826, un billet de Josépin avisa le duc que les Maillepré avaient reçu une lettre du Havre annonçant pour le soir même l'arrivée d'un certain James Western, de Boston, lequel apportait à la famille tout ce qui lui manquait.

Ce billet mit le duc dans des transes cruelles. Ce nouveau venu, c'était la ruine.— Et l'on ne se sépare pas ainsi sans combat d'une immense fortune dont on a joui depuis son enfance!

Il fallait perdre ce James Western ou le gagner.

Et tout d'abord il fallait le trouver.

Telle était la cause de cette étrange chasse que le duc faisait dans le jardin du Palais-Royal, ce soir où nous l'avons rencontré pour la première fois. Il avait manqué l'arrivée de la voiture du Havre, et il cherchait au hasard, ayant contre lui mille chances pour une...

Son but était de suivre Western, de le circonvenir, de lui arracher le dépôt confié de gré ou de force.

De gré plutôt que de force, parce que la violence en nos mœurs a trop de dangers.

Carmen vint se jeter à la traverse de ses desseins. Il laissa faire Carmen. Au pis-aller, c'était du moins un moyen de détourner Western, et le lendemain il serait temps d'agir.

Comme on le pense, monsieur le duc passa une nuit fort agitée.

Le lendemain matin, un très élégant tilbury entra dans la cour de son hôtel. Un jeune homme, — c'était presque un enfant, — sauta sur les marches du perron et dit au valet de chambre de monsieur le duc, qui refusait la porte en alléguant l'heure matinale :

— Annoncez, vous dis-je!... Entre cousins toute heure est bonne... Annoncez monsieur le marquis Gaston de Maillepré!...

CHAPITRE VIII.

SOUVENIRS DE CARNAVAL.

Monsieur le duc de Compans, après cette soirée de mardi gras de 1826, avait passé, comme nous l'avons dit, une nuit fort agitée.

Quand on annonça le marquis Gaston de Maillepré, il venait de se lever. Ce nom le frappa comme un coup de massue. Machinalement et sans savoir, il ordonna de l'introduire.

Le prétendu marquis portait une polonaise à brandebourgs, étroitement serrée, qui dessinait une taille ronde et fine. Il avait de larges pantalons fixés sous le pied. Sa coiffure était une casquette d'aspect militaire, d'où s'échappaient à profusion d'admirables boucles de cheveux bruns.

Le duc reconnut le jeune homme qui l'avait accosté la veille au Palais-Royal, — et il reconnut la femme qui avait entraîné James Western au Caveau du Sauvage.

— C'est vous qui vous faites appeler le marquis de Maillepré!... murmura-t-il en se forçant à rire.

Puis, sans attendre la réponse, pressé de savoir, il ajouta vivement :

— Et notre homme?...

Carmen se jeta sur un fauteuil qu'elle roula vers le foyer. Elle mit ses deux pieds sur les chenets.

— Rien ne rend frileux comme une nuit de veille, monsieur mon cousin, dit-elle; excusez-moi si je prends mes aises...

— Trève de plaisanterie! s'écria le duc, qui attendait avec angoisse; — qu'avez-vous fait?

— Je ne plaisante pas, dit Carmen, et j'ai fait bien des choses...

Un nuage passa sur son beau front, qu'elle venait de découvrir pour relever les boucles mêlées de ses cheveux.

— Mais cet homme! cet homme! répéta le duc avec emportement...

— Calmez-vous, monsieur, prononça Carmen froidement; — je vous avais dit : Je me charge de lui...

— Vous avez le portefeuille?... balbutia monsieur de Compans, dont un flux de joie soulevait la poitrine.

— J'ai le portefeuille.

Le duc saisit la main de Carmen en un moment de transport et la serra chaudement entre les siennes.

— Qui que vous soyez! s'écria-t-il, — vous serez récompensée au-delà de vos désirs... Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai!

Carmen sourit.

— Je ne vous demande rien, dit-elle; — mais n'avez-vous point envie de savoir comment ce portefeuille est tombé entre mes mains?

— Comment?... répéta le duc, dont la voix trembla légèrement.

— James Western tenait beaucoup à ce portefeuille, monsieur le duc.

— Je le crois bien!...

— Il y tenait plus qu'à sa vie.

— Plus qu'à sa vie!... et vous avez pu, malgré cela?...

Le duc interrogeait de l'œil Carmen, dont la paupière était baissée. — Elle releva lentement sur lui son beau regard, dont la flamme hardie et profonde se voilait maintenant de tristesse.

— Je l'ai tué, dit-elle.

Le duc recula et devint pâle.

— Malheureuse!... murmura-t-il, — un assassinat!...

— Un meurtre, monsieur le duc, répondit Carmen, dont le front se redressa hautain; — nous étions tous deux debout... armés tous deux... et par trois fois je lui ai dit de se défendre.

Il se fit un silence. Le duc réfléchissait et calculait jusqu'à quel point ce crime pouvait retomber sur sa tête. Mais il pensait aussi, il pensait surtout au prix du meurtre, à la proie convoitée, à ces titres qui allaient le faire devant la loi propriétaire irrévocable d'un demi-million de revenu.

— Et... reprit-il en hésitant, — qu'avez-vous fait de ses papiers?

Carmen s'était laissée retomber contre le dossier renversé de son fauteuil. Ses yeux étaient au plafond. Elle n'entendit pas.

— C'était une digne âme, monsieur le duc, murmura-t-elle; — il n'osait pas repousser mes coups parce qu'il me prenait pour une femme...

— N'êtes-vous point une femme? dit le duc.

Carmen abaissa sur lui son œil étonné, mais elle ne répondit point.

— Il me prenait pour une femme, répéta-t-elle, — bien que je l'eusse prévenu que j'étais un homme.

La voix de Carmen, grave et mâle en sa douceur, accentua ces mots énergiquement.

Le duc la toisa de la tête aux pieds.

Mais, au lieu de suivre ce sujet, son désir l'entraîna, et il dit encore :

— Et les papiers?...

Carmen semblait s'absorber dans le souvenir des événemens récemment accomplis.

— Oui, oui... reprit-elle, — c'était un cœur brave et bon... il avait traversé la mer pour sauver ceux qu'il aimait... Mais je deviens fou, moi, dès que ma main touche une arme... Et puis, ma vie tout entière n'est-elle pas écrite là-haut?... Ce qui est fait devait être fait.

Le duc arpentait la chambre d'un air impatient. De temps

à autre, il s'arrêtait brusquement devant Carmen, comme s'il eût voulu appuyer par la force sa question restée sans réponse. — Mais il se contenait et il passait.

Carmen poursuivait lentement et comme en un rêve :

— Mon sang est le sang de ceux qui interrogeaient les signes radieux du grand livre des nuits... Mes pères savaient lire le firmament... Moi, je crois... Ils ont été deux, savez-vous, pour me dire ma destinée... à des centaines de lieues de distance! A Valence, la vieille Gitana Yahbel me dit : « Enfant, tu seras beau... mais tu seras plus belle... » As-tu deux cœurs?...» Et comme je ne comprenais point, Yahbel ajouta : — « Enfant, tu seras pauvre... Ecoute !... tu » tueras... et tu seras riche, puissant et fort... plus puis-» sant, plus riche et plus fort qu'un grand d'Espagne as-» sis devant le roi !... »

Un soupir souleva la poitrine de Carmen...

Le duc, arrêté devant elle, frappa du pied avec colère :

— C'est de la folie ! s'écria-t-il.

— Voilà ce que me dit Yahbel, la Gitana, reprit Carmen en baissant la voix et comme si elle n'eût point pris garde à l'interruption de monsieur de Compans. — Aux montagnes des Highlands, Jan Vohr, le fils des Brouillards, me mit un soir sous son plaid, et chanta :

Le sang de l'homme teint son âme.
Elle est rouge : ainsi la fit Dieu.
Et blanche est l'âme de la femme.
C'est l'onde molle et c'est le feu.

De quelle couleur est ton âme ?...
Adam te dira son amour;
Eve te cachera sa flamme.
Qui répondra ? Ton dernier jour...

Carmen s'arrêta.

— A quoi bon vouloir percer le voile dont ceux qui voient l'avenir couvrent à dessein leur pensée ? murmura-t-elle ; — Jan Vohr ajouta , et cette fois je compris :

Là-bas, vois-tu, par la nuit sombre,
Un homme vient : tel est le sort.
Prends ton poignard, frappe dans l'ombre,
Et relève-toi : l'homme est mort.

Chacun glisse à sa destinée.
A toi le meurtre sans remord.
Point de regret ! l'heure est sonnée.
Te voilà puissant, riche et fort !

Carmen appuya sa tête sur sa main.

Le duc écoutait, pris par une curiosité vague.

Les yeux de Carmen rêvaient.

— Qui niera le pouvoir des gens à qui Dieu montre l'avenir ?... dit elle lentement. — Yahbel et Jan Vohr !... En Espagne et en Ecosse !... La même chose tous les deux !... Et tous les deux une chose vraie !... Ah ! le sort commande, l'homme obéit... J'étais bien pauvre... Tantôt, exécutant avec dégoût la besogne imposée par votre valet Burot, je suivais madame la duchesse... une belle femme ! et qui doit être aimée !... — L'œil de Carmen eut un éclair. — Tantôt, déguisée en jeune fille, je dansais devant le peuple sur le boulevard du Temple... Tout à coup l'heure a sonné; l'homme est venu; le hasard a mis un couteau dans ma main désarmée... J'ai tué !

Le duc tressaillit une seconde fois à ce mot, qui frappait son oreille comme une accusation de meurtre. Ses yeux se baissèrent.

Quand il les releva, Carmen, ou plutôt le jeune homme du Palais-Royal, car il sembla impossible au duc de méconnaître son sexe désormais, était debout devant lui, droit, immobile, l'œil fier et illuminé d'un indomptable éclat.

Toute sa personne respirait une audace virile. C'était une fermeté haute, une force orgueilleuse et revêtue d'une indescriptible beauté. Cela imposait et donnait de la frayeur.

— Ce qui est fait devait être fait répéta-t-il lentement et en couvrant le duc d'un regard dominateur ; — je ne me repens pas... Mais puisque l'horoscope est accompli pour moitié, l'autre moitié m'est due... J'ai tué ; je suis puissant et fort et riche... Mon cousin, il ne faut plus demander à Gaston de Maillepré ce qu'il veut faire de ses papiers de famille.

Le visage de monsieur de Compans blêmit par degrés jusqu'à devenir livide.

Puis sa face se rougit de sang; ses paupières battirent, gonflées et violettes.

Son regard et celui du faux marquis se choquèrent.

Ce fut le duc qui baissa la tête le premier.

Carmen reprit :

— Je suis le marquis de Maillepré : j'ai droit aux cinq cent mille francs de rente dont vous jouissez, mon cousin : c'est mon héritage...

Le duc ne bougea ni ne répondit.

Il cherchait, en son cerveau troublé, des armes pour soutenir cette lutte qui s'entamait d'une façon si menaçante.

En ce premier moment, il n'essayait même pas de composer son maintien et son visage. — Et c'était entre lui e Carmen un contraste étrange.

L'homme fort fléchissait. Point ne lui servait sa vigueur musculeuse, ni sa taille d'athlète, ni l'expérience de toute une vie de ruses et de combats ambitieux. A son insu, il sentait son maître et ployait.

L'adolescent, au contraire, grandissait de tout son calme superbe. Il dominait, parce qu'il était sans peur.—La grâce élégante de sa taille, ses formes harmonieuses, sa juvénile et incomparable beauté, tout cela s'alliait à tant de force intrépide que l'œil ébloui balançait entre l'admiration et la terreur.

Son regard domptait et charmait; sa voix vibrait menaçante, mais douce encore...

Après un long silence, le duc releva le front avec effort et se contraignit à regarder son adversaire en face.

— Que vous soyez homme ou femme, dit-il froidement; un jeune coquin ou une fille perdue, peu m'importe... que vous ayez assassiné un malheureux dans quelque bouge, c'est affaire entre les tribunaux et vous... Ce qui me regarde, c'est que de manière ou d'autre vous possédez des papiers qui sont pour moi d'un certain prix... Parlons sérieusement, je vous prie, et laissons là un langage qui ne vous convient pas... Ces papiers, combien voulez-vous me les vendre ?...

— Cinq millions, répliqua le marquis.

Le duc haussa les épaules et tourna le dos pour regagner son siége.

— Deux ou trois billets de mille francs, murmura-t-il; — tout au plus !

Le marquis se rassit à son tour et croisa ses jambes l'une sur l'autre. — L'expression de son visage avait changé. C'était maintenant une gaîté railleuse qui mettait dans sa prunelle souriante des étincelles acérées.

— Fi ! monsieur le duc, répondit-il en rapprochant du feu son fauteuil; — je suis plus généreux que vous. Je vous laisse, moi qui pourrais tout exiger, deux cent cinquante mille livres de rente...

— Vous me laissez cela !... répéta monsieur de Compans avec colère.

— En usufruit, mon cousin... Vous n'avez pas d'enfans : je suis votre héritier.

Le duc laissa échapper un mouvement de fureur.

— Mon cousin, reprit le marquis, raillant toujours, — j'avais lieu de m'attendre à un accueil meilleur... Bien des gens à votre place remercieraient le ciel... C'est un fils, veuillez y songer, que Dieu vous envoie dans sa miséricorde.

Monsieur de Compans regarda un instant ce visage d'enfant gracieux, qui avait dépouillé son caractère de hautaine puissance pour prendre un aspect insouciant et rieur.

Le marquis poursuivit d'un ton léger :

— Au lieu de vous réjouir, vous faites une mine de martyr... Et, plus d'une fois, depuis que j'ai l'honneur de me trouver avec vous, je vous ai vu sur le point de me prendre à la gorge... En vérité, monsieur le duc, vous n'êtes pas dans votre rôle... Et, de deux choses l'une, ou je vous intimide au point de vous faire perdre toute prudence... ou je ne suis point parvenu encore à vous faire comprendre la gravité de notre situation.

— Par intérêt pour moi et par pitié pour vous, dit monsieur de Compans, je sens fort bien que je dois tâcher d'étouffer cette affaire... Si je ne le sentais pas, ajouta-t-il, retrouvant une bouffée de fierté, — discuterais-je? — Finissons ! je suis assez riche pour me permettre une folie...

Il se dirigea vers son secrétaire et prit un paquet de billets de mille francs dans l'un des tiroirs.

— Tenez, reprit-il en les présentant au jeune homme qui gardait ses deux mains, blanches et d'un modèle exquis, indolemment croisées sur ses genoux ; — donnez-moi le portefeuille et brisons là !

Le marquis demeura immobile.

— Tenez ! répéta monsieur de Compans.

Le marquis prit les billets et les jeta au feu.

Il y avait une vingtaine de mille francs.

Le duc, saisi et stupéfait, regarda brûler ces chiffons légers et transparens pour l'amour desquels tant de trafiquans se damnent en ce monde.

Cela fit un peu de flamme et un peu de cendre.

— Monsieur le duc, dit le marquis très froidement ; — le portefeuille en contient trois ou quatre fois autant... C'est mon argent de poche... Maintenant, veuillez m'écouter avec attention... Le portefeuille contient en outre tous les titres nécessaires pour constater ma noble naissance et des lettres qui m'ont appris mon histoire...

— Et vous espérez... voulut interrompre le duc.

— Non, mon cousin... je suis sûr. — Admettons que malgré ces titres les tribunaux s'avisent de me donner tort... rien n'est perdu... le portefeuille me reste et je sais où prendre la vraie famille de Maillepré...

— Vous savez cela !... balbutia monsieur de Compans ébahi.

— Oui, mon cousin... vous êtes trop perspicace pour ne pas convenir avec moi que le jeune Gaston, — mon homonyme, — ou plutôt son père, sera charmé d'accepter le marché que vous repoussez... J'aurai toujours deux cent cinquante mille francs de rentes, sans parler du plaisir que procure une vertueuse action.

— Ah ! vous savez cela !... répéta le duc dont la voix balbutiait, épaissie.

— Oui, mon cousin... En outre, — car il faut tout prévoir, — j'ai quelque chose comme un bouclier pour le cas où il vous prendrait fantaisie d'abuser de ma confidence et de me traîner devant le parquet... ceci est grave, monsieur le duc ; vraiment, il ne s'agit de rien moins que de votre tête... cinq hommes témoigneront, si besoin est, de votre chasse à courre d'hier, dans les galeries du Palais-Royal... le garçon des Frères-Provençaux témoignera de la sollicitude que vous avez mise à enivrer à vos frais l'homme qui, deux heures plus tard, est tombé sous le couteau à deux pas de là.

— Mais c'est infernal ! râla le duc, dont les tempes suaient et qui tremblait.

— Oui, mon cousin... Et cela joint à certain espionnage que vous faites exercer auprès du lit de certain moribond...

— Vous connaissez Josépin ! s'écria monsieur de Compans atterré.

— Oui, mon cousin, tout particulièrement... Vous sentez que ce sont là plus que des présomptions, et que, sauf à rejeter le crime sur vous, ma défense sera bien facile...

Le marquis se leva, rajusta devant la glace les plis froissés de sa polonaise et passa la main parmi les boucles de ses cheveux.

— Maintenant, mon cousin, reprit-il, — il me reste à vous demander pardon de vous avoir dérangé... sommes-nous amis ?

— Que faut-il faire? demanda le duc d'une voix presque inintelligible.

— Bien peu de chose... m'écrire une lettre de bienvenue où vous me remercierez de vous avoir montré mes titres, où vous m'appellerez mon bien cher cousin, — et d'autres douceurs, si vous le jugez à propos.

— Je le ferai... Après?

— Voilà tout... Cette lettre vous liera les mains... Fiez-vous à moi pour ne pas laisser dans votre secrétaire ma part des revenus de Maillepré... Jusqu'au revoir, cousin !...

Le duc se tenait entre le marquis et la porte. Il était pâle, et le long de ses joues couraient des teintes bleuies. Son visage était effrayant de colère contenue et de haine prête à faire explosion.

En passant près de lui pour se retirer, le marquis, par une bravade suprême, lui tendit la main.

Le duc saisit cette main. Un râle gronda dans sa gorge. Il attira le marquis contre sa poitrine et l'y étreignit en poussant un rugissement sauvage. Il venait de comprendre. Écrire cette lettre, c'était se rendre à discrétion et s'enlever tout moyen de recommencer jamais la bataille.

Quiconque eût assisté à cette scène eût pensé que c'en était fait du bel adolescent, dont le corps gracieux mollissait, frêle, entre les bras robustes de Compans. — Compans voulait le tuer; cela se voyait dans ses yeux égarés et fous. Il le secouait avec furie ; il essayait de l'écraser contre lui-même.

Mais ce corps si harmonieux et si plein de grâces avait nous le savons, à l'occasion, l'élastique ressort de l'acier. Sous cette peau satinée, des muscles virils se raidissaient tout à coup ; sous ce charme nonchalant couvait la force d'un athlète.

Les deux bras du marquis se joignirent derrière les reins de Compans, qui trébucha et perdit haleine. Il lâcha prise un instant : le marquis était libre.

Mais Compans se tenait toujours entre la porte et lui. Le désespoir brûlait dans son œil. Il fallait lutter à mort...

La main du marquis se coula entre les brandebourgs de sa polonaise. Le manche d'or du poignard qui avait tué Western sortit à moitié de son sein.

Mais il y rentra aussitôt. — Les sourcils froncés du marquis se détendirent. Sa bouche eut un sourire moqueur.

Il haussa les épaules d'un air de pitié malicieuse, et saisit le cordon de la sonnette qui pendait au coin de la cheminée, avec le geste mignard d'une coquette attaquée.

La sonnette tinta. Le valet de chambre de Compans parut aussitôt.

Le marquis passa devant son adversaire impuissant, salua cordialement et dit :

— Mon cousin, au plaisir de vous revoir... N'oubliez pas ma lettre.

Le duc put le voir par la croisée sauter leste et pimpant dans sa voiture qui partit au grand trot...

Le lendemain, le marquis reçut la lettre attendue et depuis lors le duc et lui vécurent en parfaits cousins.

Mais monsieur le duc de Compans n'en avait pas fini avec cette nuit du mardi gras 1826.

Comme nous l'avons dit, sa femme et lui vivaient en fort mauvaise intelligence. Ils se détestaient après s'être aimés. Le duc menait la double vie de friand d'amourettes et de jaloux : Burot lui servait à la fois de limier pour le dehors et d'espion pour le dedans.

C'est une chose curieuse assurément que cette jalousie endémique chez les maris-garçons, jalousie qui croît et embellit en raison directe des infidélités conjugales du jaloux. Mais c'est un si vieux sujet qu'on userait vainement sa plume à vouloir le rajeunir.

Jusqu'à cette époque madame la duchesse avait redouté son mari comme on craint un juge sévère et incapable de fléchir. Elle s'était cachée soigneusement. Ses intrigues s'étaient entamées et suivies avec cet art inouï qui est le génie féminin. Elle avait un amant toujours, mais pas tou-

jours le même. Son mari s'en doutait, puisqu'il le craignait; monsieur Burot manœuvrait. — Rien! l'amant de madame la duchesse était la chose introuvable.

Madame la duchesse y mettait un tact, une décence, une adresse au-dessus de tout éloge. Cela valait presque de la vertu auprès des gens avancés en philosophie et dépourvus de préjugés.

Mais un beau jour, tout naturellement et sans transition, elle cessa de se contraindre.

Léon du Chesnel était l'amant régnant.

Madame la duchesse l'afficha de la meilleure grâce du monde. On en parla, monsieur le duc fut à même d'en savoir le conte tout comme le commun des mortels.

Il se mit en une énorme colère. — Un soir, en revenant de son *appartement en ville*, où Burot lui avait justement servi une pauvre enfant, vendue par sa mère qui était une vieille jeune-première de vaudeville, monsieur le duc rentra chez lui avec la ferme résolution de faire justice.

La sévérité va bien aux bonnes consciences comme était celle de monsieur le duc.

Qu'on se figure Othello possédant un *appartement en ville* et levant le poignard sur Desdemone au sortir d'un marché d'amour...

Dans l'escalier de son hôtel, monsieur le duc rencontra Léon du Chesnel, qui le salua trop respectueusement.

— Monsieur, lui dit le duc avec toute la brutalité convenable, — je vous défends de remettre jamais les pieds chez moi.

— Monsieur, répondit du Chesnel en continuant de descendre; — je vous ferai observer que ce n'est pas chez vous que je viens.

Le duc entra, furibond, dans l'appartement de sa femme. Elle le reçut avec un calme souriant. Le duc raconta ce qui venait de se passer. La duchesse ne perdit point son sourire.

— Cet homme m'a bravé insolemment! dit le duc; — prétendez-vous faire comme lui, madame?

— A Dieu ne plaise, monsieur... mais il doit m'être permis de vous dire que vous avez agi avec beaucoup de précipitation... Monsieur Léon du Chesnel...

— Monsieur Léon du Chesnel me déplaît et je le chasse! interrompit le duc avec violence; — il est ici à toute heure... il est avec vous au bois, à l'église, au théâtre...

— C'est que nous avons bien des choses à nous dire, monsieur, répliqua la duchesse d'un ton naturel et doux.

Monsieur de Compans fit un pas vers elle d'un air menaçant.

— Nous parlons souvent de vous, reprit la duchesse.

— De moi, madame... je crois que vous raillez!

— De vous, monsieur... et de la peine que vous vous donniez pour suivre, au Palais-Royal, dans la soirée du mardi gras de l'an passé, un étranger qui fut, dit-on assassiné dans la nuit...

Le duc balbutia un blasphème et se laissa tomber sur un fauteuil.

— Vous sentiriez-vous incommodé, monsieur? reprit la duchesse sans s'émouvoir. — Non?... tant mieux!... Monsieur du Chesnel connaît beaucoup votre nouveau cousin, qui est un charmant jeune homme... Il connaît aussi monsieur le docteur Josépin qui, paraîtrait-il, vous annonça l'arrivée de cet étranger que vous avez... suivi.

— Assez, madame, assez! murmura le duc.

— Du moment que ce sujet vous déplaît, je l'abandonne monsieur... et je me fie à votre savoir-vivre pour réparer la rudesse de votre conduite envers monsieur du Chesnel.

. . . .

Quelques jours après, Madame la duchesse donna un grand bal où se trouva Léon du Chesnel.

Monsieur le duc de Compans-Maillepré fit des excuses que du Chesnel voulut bien accepter, et ces deux hommes d'honneur purent échanger une loyale poignée de main.

CHAPITRE IX.

ONZE HEURES DU SOIR.

On voit d'après ce qui précède que monsieur le duc de Compans-Maillepré n'était point un homme heureux.

Il n'avait plus que 250,000 fr. chaque année sur le demi-million de revenu de Maillepré. — De plus il était dominé par trois personnages, lui dont l'esprit absolu ne souffrait point autrefois de contradicteurs.

Il était aux ordres du faux marquis; il faisait bon visage à du Chesnel; il baisait à l'occasion la main de sa femme.

Ce triple métier lui donnait bien du mauvais sang.

Mais tels sont les succès en ce monde. Nous prenons la permission de le faire remarquer une seconde fois. Qui donc réussit complétement? Où est le triomphe absolu?

Monsieur le duc, vu d'en bas, faisait certes bien des envieux.

On se remue, on se hâte, on s'épuise; — on arrive. Que de joie! — Mais derrière le but se cachaient les mécomptes. La joie est courte, et bien longs sont les jours qui suivent la victoire.

S'il reste au-dessus de vous des degrés à franchir, vous vous dites: là-haut est le bonheur. — Et vous recommencez la lutte, qui est la vraie jouissance.

Mais si vous êtes au sommet, buvez la ciguë.

Là encore sont les ennuis, les dégoûts, l'amertume, — et au-dessus, il n'y a rien.

Rien! nul prétexte de désirer, d'espérer, de vivre.

Les sages, arrivés là, pensent à Dieu et descendent.

Monsieur le duc ne pouvait plus monter. Il se trouvait mal à sa place. Et Dieu était le moindre de ses soucis.

Il mordait sa chaîne quand il était seul. En public, il savait sourire. Et, tant qu'il pouvait, il s'étourdissait en d'obscures débauches. Monsieur Burot était sa philosophie.

Il avait pourtant un espoir.

Sept ans s'étaient écoulés depuis le meurtre de la rue Neuve-des-Bons-Enfans. Il commençait à se faire aux menaces de cet épouvantail.

D'un autre côté, le faux marquis n'avait entamé aucune action civile contre lui qui pût interrompre le délai de trente ans que la loi donne aux héritiers de l'absent pour se représenter. — Passé ce délai, il faut le retour de l'absent lui-même pour détruire les effets de la possession.

Le délai de trente ans expirait dans quelques jours, puisqu'on était à la fin de novembre 1833, et que le jugement d'envoi définitif avait été prononcé en décembre 1803.

Ce délai expiré, le duc perdait toute crainte de la vraie famille de Maillepré, dont les droits étaient entièrement périmés. Quant au faux marquis, il était toujours à craindre, mais sa position changeait. Il n'avait plus pour arme que la menace de dévoiler l'assassinat.

Or, c'était là une mesure désespérée, tout-à-fait dans son rôle sept ans auparavant, lorsqu'il avait tout à gagner, mais qui, dans sa brillante position actuelle, devenait, de sa part, peu probable.

Il parlementerait; de vaincu, le duc se ferait dominateur; et quand une tête se courbe durant sept années, comme elle se redresse avec volupté!...

C'était un espoir, — un espoir si doux que le duc tremblait de le voir renversé par quelque démarche utile du marquis; et il tremblait davantage à mesure que le moment fatal approchait.

Ce fut cette crainte arrivée à l'état de fièvre qui motiva l'ouverture faite à Denisart. — Les titres! Le duc pensait n'être à l'abri qu'avec les titres dans son portefeuille...

Il ne connaissait pas encore monsieur le marquis de Maillepré. — Celui-ci s'embarrassait peu vraiment des dé-

lais et actes judiciaires. Il comprenait mieux sa situation et voyait dans tout tribunal l'écueil où sa barque eût assurément fait naufrage.

Sa force était celle du marin qui, la mèche en main, se place auprès de la soute aux poudres.

Sept ans de jouissances, de luxe, de plaisirs, ne l'avaient point changé. Il était prêt comme jadis à se faire sauter avec son ennemi.

. . . .

Madame la duchesse de Compans-Maillepré était à *gronder* du Chesnel, et lui reprochait amèrement d'être le mari de sa femme.

C'était la millième édition de cette scène de jalousie qu'est obligé de subir chaque jour l'être misérable et dégradé qui a vendu ses soins à une femme.

Burot venait d'entrer chez monsieur le duc.

— Etes-vous en train de parler affaires ce matin ? demanda-t-il en clignant de l'œil.

— Affaires, oui, répondit le duc, — mais pas des vôtres, monsieur Burot... Revenez ce soir, je suis très occupé.

Le drôle s'approcha, jeta un regard sur le code ouvert et fit claquer ses doigts avec dédain.

— Dire qu'il y a des gens, murmura-t-il, — qui feuillettent ce bouquin-là toute la journée et qui n'ont peut-être jamais lu les *Règles du billard!*

Il haussa les épaules, se mit dans un fauteuil au coin du feu et tisonna paisiblement.

Au bout de trois minutes, il reprit :

— Etes-vous encore occupé?

Le duc, qui avait oublié sa présence, se retourna impatienté.

— Que faites-vous là ? dit-il sévèrement.

— Je m'ennuie, répondit Burot.

— Je croyais vous avoir dit de revenir ce soir !...

— Peuh ! fit Burot, — ce soir il y a la *poule d'honneur*, — une pipe d'écume montée en argent... pas moyen de manquer ça! Et, après la poule, la besogne... Ecoutez donc, monsieur le duc, soyons raisonnables... Moi, j'ai mes petites affaires aussi... Y sommes-nous?

— Non, répliqua le duc; si vous ne pouvez ce soir, revenez demain.

— Ah ! c'est comme ça! dit Burot d'un air de mauvaise humeur insolente ; — de manière que vous n'y pensez pas plus qu'au Grand-Turc... et que j'ai perdu pour rien deux dents, ma pipe et ma peine... C'est propre !

— De qui parles-tu? demanda le duc en fermant à demi son code.

— Eh! parbleu ! de la petite... Vous savez bien... lèvres de corail, dents de perles, cheveux blonds, yeux bruns... un frère qui n'est pas un amant...

— Ah !... fit le duc.

— Mais oui... la petite de l'Opéra, quoi donc !

Le duc ferma son code tout à fait, retourna son fauteuil et s'approcha du feu.

Monsieur Burot sourit très malicieusement en voyant cette soudaine vivacité succéder à l'humeur indifférente de son maître.

— Nous en tenons! grommela-t-il.

— Je vois bien qu'il me faut t'écouter, dit le duc, — si je veux me débarrasser de toi... Tu sais où elle demeure?

— Où elle demeure, où elle travaille, je sais tout, et le reste... Ah ! mais, monsieur le duc, je vous fais mon compliment... C'est un joli cadeau que vous allez vous faire là... Rien n'y manque... Je l'ai vue courir sur le pavé de la rue Saint-Louis... Une taille de danseuse, parole d'honneur !... Et un pied... mais un pied !

Monsieur Burot mit sa main sur sa bouche et imita le ruit d'un baiser pour ponctuer comme il faut sa tirade.

Le duc souriait à l'entendre.

— Oui, oui, oui, dit-il, — oui, oui... J'ai le coup d'œil assez bon... Et... voyons ! Je vous connais, monsieur Burot... vous n'êtes jamais si gaillard que quand il y a quelque obstacle diabolique... Aurons-nous bien de la peine?

— Juste assez pour épicer le plaisir, répondit monsieur Burot, qui prit à poignée sa bouche et la caressa d'un air content; — d'abord vous aviez bien jugé... le grand mince était son frère...

— Parbleu ! dit naïvement le duc.

— Mais l'autre... la moustache courte... Ah ! ah ! dam ! je n'en répondrais pas.

— La moustache courte?... répéta le duc.

— Le tranche-montagne... le vigoureux... celui qui m'a privé de ma pipe et de mes deux dents.

— Ah !... ce sculpteur du Marais?... murmura monsieur de Compans, dont la figure se rembrunit.

— Précisément... rue Saint-Louis, 26... Non, je n'en répondrais pas.

— Ce sculpteur, dit le duc, en a agi avec moi fort impertinemment... S'il l'aime, raison de plus !

— A la bonne heure !... Mon devoir est de vous dire le fort et le faible... Si ça vous convient, en avant !... Quant au sculpteur, s'il a été impertinent avec vous, il n'a pas été poli avec moi... du tout, du tout !... Je n'en travaillerai que mieux si ça peut l'offusquer un peu cruellement.... En attendant, j'ai poussé deux pointes au fin fond du Marais, et voilà ce que j'ai reconnu... la petite est gardée par une façon de cerbère qu'on ne peut ni endormir ni gagner.

— En lui jetant un os?...

— Pas moyen... mais la maison a plus d'une entrée... et vous devez avoir quelque part une clef de la porte de derrière...

— Moi !...

— Oui... c'est un hasard tout à fait comique... Nous sommes les maîtres de ces lieux, comme on dit à l'Opéra.

— Je ne te comprends pas.

— En d'autres termes, vous êtes le propriétaire des vieux murs entre lesquels notre colombe respire...

— Elle habite l'hôtel de Maillepré?...

— Ni plus ni moins... l'aile droite... et le cerbère est Jean-Marie...

— Ah !... fit le duc avec étonnement.

Puis il ajouta :

— En effet... Jean-Marie a loué l'aile droite sous son nom... Serait-ce sa fille, par hasard?

— Le fait n'est pas des plus importans... Ce qui est drôle, c'est que voilà un portier, un petit jeune homme, une vieille dame et deux demoiselles qui n'ont entre eux tous qu'un nom de baptême... car je me suis informé... La famille de l'aile droite se compose de quatre membres... et personne dans le quartier ne sait leur nom... pas même certain Auvergnat qui garde la loge quand ce Jean-Marie va prendre ses repas avec ses enfans... ou ses amis... Mais bah !... mademoiselle Jean-Marie, soit ! elle est charmante, voilà le principal !...

Le duc réfléchissait.

— Ceci est grave, dit-il ; — ce Jean-Marie me fait l'effet d'un homme de grande énergie...

— Un balourd !... interrompit Burot; ces Bretons ressemblent à des ours... ça leur donne naturellement un air crâne...

— En somme, poursuivit monsieur de Compans, — ce n'est pas à mon âge qu'on se jette à l'étourdie dans une mauvaise affaire... Comment comptes-tu t'y prendre?... Tout dépend de là.

— Il n'y a pas trente-six manières, répondit Burot; — je compte l'enlever.

— Prends garde !...

— Laissez donc !... j'ai mon plan... Il y a la petite porte de la rue Payenne, dont nous avons conservé une clef... Jean-Marie n'a rien à faire là-dedans...

— Mais le frère...

— Voilà justement pourquoi la chose doit être coulée cette nuit même... Mon Auvergnat m'a dit que le jouvenceau était parti hier de grand matin... Il n'a point couché à l'hôtel... Donc les règles de l'art les plus simples nous engagent à brusquer l'aventure...

Monsieur de Compans semblait hésiter.

— Après ça, insinua Burot hypocritement, — on n'en trouve pas tous les jours de pareilles, c'est vrai... Mais à la guerre comme à la guerre... Nous pouvons chercher ailleurs...

— Ah !... murmura le duc dont les yeux caves s'allumèrent ; — plus je pense à elle, plus je la vois ravissante... Ma foi, Burot, fais ce que tu voudras.

— Ce que je veux ? répliqua le drôle avec un merveilleux à-propos, en tirant de sa poche une énorme bourse de tricot, parfaitement vide. — Puisque vous avez la bonté de me le demander, je veux bourrer un peu le ventre de madame...

Il se leva et fit glisser dans la bourse un rouleau d'or qui était sur la cheminée.

— Voilà ! dit-il ; — maintenant la clef... je la connais... elle doit être dans ma chambre avec celle de votre appartement en ville... Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect... Demain, j'aurai gagné mon argent.

. . . .

Romée avait passé tout le jour à tâcher de joindre le marquis. Lui et Nazaire, depuis le matin, s'étaient relayés au numéro 9 de la rue Royale-Saint-Honoré et leur surveillance n'avait pas fait défaut un seul instant.

Mais le marquis n'avait pas paru à son domicile.

Ses gens ignoraient complétement ce qu'il était devenu. C'était inexplicable...

Romée et Nazaire cependant étaient résolus à ne point abandonner la partie. Ils ne se lassaient point.

A la nuit, Nazaire vint relever Romée dans l'antichambre du marquis.

Les gens de ce dernier s'étonnaient fort de cette persistance obstinée.

Le marquis, en effet, quoiqu'il fût homme à la mode, n'avait point de créanciers.

Romée, en quittant le numéro 9 de la rue Royale-Saint-Honoré, monta en fiacre et se fit conduire chez lui. Là, il prit ses lettres du jour et les mit dans sa poche sans se donner le temps de les décacheter, pour courir tout de suite à l'hôtel de Maillepré.

Il avait grande hâte de savoir des nouvelles de Sainte, et craignait l'effet de ces deux jours d'angoisse sur le cœur de la pauvre enfant.

Et, tout le long du chemin, il cherchait quelle consolation apporter à cette souffrance si cruelle. — Cette journée n'avait amené aucun incident, et, dans les circonstances extrêmes, la pire chose est la prolongation de l'incertitude.

Il ne trouvait rien, parce que la seule consolation possible c'était d'apporter de bonnes nouvelles de Gaston. Or, la position actuelle de Gaston lui était tout aussi inconnue que la veille.

Qu'était-il devenu ? Pourquoi cet enlèvement étrange ? où l'avait-on mené ?...

Romée était d'autant moins apte à consoler, que son inquiétude augmentait à chaque instant. Plus il cherchait à se rendre compte du dénoûment extraordinaire de ce duel où la vie de Gaston avait été vingt fois à la merci de son adversaire, plus il sentait son esprit douter et son entendement s'obscurcir.

A mesure qu'il avançait vers l'hôtel de Maillepré, sa course, d'abord si vive, se ralentissait involontairement. — Il avait hâte encore d'arriver, mais il avait crainte aussi et se désolait en songeant que sa présence n'apporterait avec soi ni espoir ni remède...

Lorsqu'il entra dans la loge, Jean-Marie Biot le regarda comme s'il ne l'eût point reconnu.

Jean-Marie était debout et lisait à la lueur du quinquet qui pendait au centre de sa loge.

Il lisait un petit cahier de papier fin que recouvraient les lignes serrées d'une écriture de femme.

Il tenait le cahier d'une main. — Son autre main, fermée convulsivement, s'entourait d'un réseau noueux de muscles et de veines que la contraction nerveuse de ses doigts faisait sortir en saillie.

Il épelait avec d'autant plus de peine cette écriture fine et peu formée, que des larmes venaient mettre un voile à chaque instant au rebord de ses paupières.

Ces larmes se séchaient à mesure, ainsi que la sueur qui coulait de son front.

Il était très pâle. Ses sourcils, froncés violemment, se choquaient et projetaient jusqu'au bas de son visage des ombres profondes. Au-dessus de ses sourcils étaient de grandes rides ondées et creuses.

Ses longs cheveux tressaillaient sur ses puissantes épaules. — Sa bouche aux lignes mobiles et heurtées murmurait, tout en épelant, des paroles sans suite.

Tout cet ensemble avait une expression de sourde colère et menaçait terriblement.

Et malheur à ceux qui excitaient jusqu'à la colère cette nature paisible et lourde, mais qui trouvait au dedans d'elle, au besoin, une énergie prodigieuse servie par une irrésistible vigueur !...

Ces redoutables symptômes n'échappèrent point à Romée, qui se demanda quel nouveau malheur il allait apprendre.

Mais ce malheur il ne devait point le connaître. C'était le secret de Berthe, et Biot savait garder un secret.

Romée attendit un instant que Biot discontinuât sa lecture.

— Je vous salue, mon brave monsieur Jean-Marie, dit-il enfin, voyant que le paysan s'enfonçait de plus en plus dans son manuscrit ; — comment va mademoiselle Sainte ?

— Je n'en sais rien, répondit Biot ; laissez-moi...

Romée s'approcha de lui et lui toucha le bras.

Biot fit un haut-le-corps et prit d'instinct une pose menaçante.

— Mon bon monsieur Jean-Marie, dit Romée, — vous ne me reconnaissez donc pas ?

Le paysan releva ses paupières contractées. Il y avait de l'égarement parmi sa colère.

— Ah !... murmura-t-il ; — j'écraserai sa tête sous mon pied... Le misérable qui l'a déshonorée... je le connais, moi, je le connais !...

— Sainte ?... dit Romée en pâlissant.

Biot le regarda fixement durant une seconde ; — puis il cacha précipitamment le manuscrit sous les revers de sa veste bretonne.

— Le malheur est dans notre maison, dit-il ; — je les aime trop pour les voir tant souffrir... ma tête s'en va... Je ne sais pas ce que vous venez faire ici, monsieur Romée....

— Je suis l'ami de vos maîtres, Biot... j'étais le témoin...

Biot ne le laissa point achever. Il se précipita sur sa main.

— Oui, oui !... s'écria-t-il ; — notre monsieur !... vous savez ce qu'il est devenu !...

Romée secoua la tête.

Biot se couvrit le visage de ses mains.

— Berthe... Gaston... Sainte ! murmura-t-il ; — car elle mourra s'il meurt !...

Sa poitrine se souleva en un gémissement profond.

— Mais il ne mourra pas ! dit Romée ; — oh ! monsieur Biot, reprenez un peu de force... il lui faut une voix amie, à la pauvre enfant...

— La petite demoiselle d'hier est avec elle, répliqua le paysan ; — elles prient ensemble.

— Mignonne ?... dit Romée ; elle sera heureuse si je puis quelque chose pour son bonheur...

— C'est une enfant du bon Dieu, monsieur Romée ! reprit le paysan, dont la voix s'attendrit ; — sans elle, mademoiselle Sainte pleurerait toute seule, car moi, je ne sais pas la consoler... Mais vous ne savez donc rien, mon Dieu !...

— Je ne sais rien ! prononça le sculpteur, qui baissa la tête ; — écoutez, monsieur Biot... cherchons ensemble... Il

faut trouver quelque chose à lui dire pour diminuer les angoisses de sa nuit... Demain, nous aurons sans doute des nouvelles, mais d'ici là, pauvre enfant! elle a le temps de bien souffrir...

— C'est vrai, répliqua Biot; —nos nuits sont longues!... Il faut chercher... Ah! si je pouvais prendre pour moi toutes leurs souffrances!....

Romée avait gardé à la main par hasard une des lettres qu'il avait prises chez lui. Cette lettre, il la tortillait entre ses doigts, sans savoir, comme on fait aux instans de trouble.

L'enveloppe, mille et mille fois tordue en tous sens, céda à la fin. Machinalement, Romée porta les yeux sur le papier froissé qu'elle contenait.

Aux premiers mots, il fit un saut de joie.

— Biot, mon brave ami! s'écria-t-il; — voici de quoi sécher pour aujourd'hui les larmes de mademoiselle Sainte!...

Il lut avec une précipitation joyeuse la lettre dont l'écriture lui était inconnue et qui contenait seulement ces mots :

« Monsieur Romée apprendra avec plaisir que la blessure de son ami, monsieur Gaston de Naye, ne présente aucune espèce de danger, et qu'il est en un lieu où les soins ne lui manquent pas. »

Point de signature.

Mais au-dessous, deux lignes d'une autre écriture irrégulière et tremblée :

« Ce qui précède est la vérité. Dites à Sainte que je l'aime...

» GASTON. »

— Y a-t-il bien cela! s'écria Biot, écrasé sous son allégresse imprévue. — Y a-t-il bien cela!... Gaston!...

Romée lui tendit le billet.

Biot essuya ses yeux.

— Gaston! répéta-t-il.— Il a écrit... Je reconnais bien!... Ah! le cher enfant! que Dieu est bon! le cher enfant! le cher jeune monsieur!

Il prit Romée à bras le corps et l'embrassa rondement.

Puis il s'assit, défaillant, sur son escabelle.

— Mon cœur! mon cœur! murmura-t-il en pressant à deux mains sa poitrine. — Y avait-il longtemps que tu ne savais plus battre de joie.... Ah! merci, bonne Vierge! Merci, Seigneur Dieu, merci!

— Mon brave ami, dit Romée qui partageait l'émotion du bon serviteur.—Il faut aller chez mademoiselle Sainte...

Biot se leva avant qu'il eût achevé.

— Je devrais y être! s'écria-t-il. — Chère demoiselle; a-t-elle être heureuse!...

Il s'élança, pressant la pesanteur habituelle de ses pas, et monta l'escalier de l'aile droite à grandes enjambées...

Ce qui touchait Maillepré, uniquement cela, pouvait influencer ce digne cœur, où tout était abnégation dévouée et paternel amour.

Son âme s'était emplie d'une immense colère à la lecture du testament de Berthe; la pensée de Gaston avait mis la douleur à la place de la colère. Maintenant c'était de la joie, une joie folle et à la fois recueillie, une joie sans bornes comme sa colère et sa douleur.

En tout cela, rien pour lui-même; tout pour Maillepré!...

. . . .

Il était plus de onze heures du soir lorsque Romée quitta l'hôtel.

Il avait voulu attendre le retour de Biot pour savoir Sainte consolée, pour entendre parler de son sourire...

En sortant, il tourna l'angle de la rue des Francs-Bourgeois pour voir la lumière à travers les rideaux blancs de la fenêtre de Sainte.

Les amoureux sont ainsi faits,—et foin de ceux qui trouvent fades ces détails où se cache la vraie poésie de la tendresse!

Nous avons décrit quelque part en ces pages la nuit du Marais. Bien que la rue des Francs-Bourgeois soit une des plus fréquentées, les passans s'y font bien rares déjà vers onze heures du soir et les boutiques sont depuis longtemps closes.

En se retournant après avoir regardé la fenêtre de Sainte où brillait encore une lumière, Romée aperçut trois hommes immobiles, non loin d'une voiture arrêtée le long des grands murs de l'hôtel de Maillepré.

Il n'y avait là aucune porte qui pût motiver la station de cette voiture attelée de deux forts chevaux.

Romée connaissait son Marais; la présence de ces hommes à cette heure l'étonna.

Puis elle l'effraya, parce que, dans tout cœur épris, il y a toujours une porte ouverte à l'inquiétude.

Les trois hommes en l'apercevant s'étaient mis à l'ombre des murs de l'hôtel.

Romée resta debout au milieu de la chaussée.

Et ils demeurèrent ainsi s'observant mutuellement.

Le groupe suspect se composait de monsieur Burot, de Denisart et d'un joueur de poule nécessiteux que Burot employait au rabais dans les conjonctures délicates.

Ces trois messieurs était réunis là pour prendre le frais ou pour toute autre chose.

Si leur présence intriguait Romée, la présence de Romée les désobligeait considérablement.

Monsieur Burot faisait assez bonne contenance; le joueur de poule avait l'air d'un intrépide (il s'appelait Roby), mais Denisart tremblait de tous ses membres. Pour s'empêcher de trembler, il portait à ses lèvres de temps en temps un flacon de capacité convenable, où il y avait de l'eau-de-vie.

Denisart commençait à se faire ivre assez bien, mais il ne pouvait point se corriger de trembler.

Le ciel était couvert. La lune, néanmoins, se montrait de temps à autre entre deux nuages, pour disparaître presque aussitôt après.

— Qui diable avons-nous là? demanda Burot.

— Je ne sais pas, dit Denisart.

— On peut aller le prier de disparaître, fit observer Roby.

— Du tout! s'empressa de dire Burot; — la prudence est la règle fondamentale de notre art...

— Alors, répliqua Roby, attendons la lune.

Denisart ne dit rien, mais il but un coup.

La lune, en ce moment même, passa d'un nuage à l'autre et jeta ses rayons sur la chaussée qui se trouva illuminée vivement.

Burot vit durant une seconde le profil de Romée.

— Malédiction! grommela-t-il avec dépit; — c'est l'assassin de ma pipe et de mes deux dents! il n'y a rien à faire ce soir!

— Allons nous coucher, appuya Denisart.

Burot penchait vers cet avis.

Romée restait toujours au milieu du pavé.

Burot mit le pied sur le montoir de la voiture. Romée était pour lui un véritable épouvantail.

— Que le diable l'emporte!... reprit-il; nous pourrions bien faire une feinte et revenir... Mais je le connais... il ne s'en irait pas... Ecoutez!...

On entendait au loin, sur le trottoir, ce pas retentissant et cadencé que Dieu a donné à nos patrouilles pour les rendre moins préjudiciables aux voleurs...

CHAPITRE X.

DEUX HEURES DE NUIT.

Vers cette même heure, monsieur Williams se promenait lentement dans une vaste salle qui avait été la bibliothèque du grand hôtel de Maillepré.

Dans un coin. une couverture était étendue sur de la paille, et sur cette couverture un vieillard nu était à demi couché.

Cet homme fumait une longue pipe au fourneau de terre, et lançait avec chaque bouffée les notes sourdes et monotones d'un interminable chant.

Il était d'une taille presque gigantesque. Ses jambes amaigries et d'un ton rougeâtre accusaient leurs reliefs heurtés sur la laine blanche de la couverture.

Au milieu de la chambre, par terre, il y avait une natte et sur la natte les restes d'un repas.

Le vieillard semblait robuste encore, bien que les années eussent affaissé ses chairs et raidi le jeu de ses muscles.

De temps en temps il interrompait son chant et ôtait de sa bouche le tuyau de sa pipe. Ses yeux profondément caves et qui, d'ordinaire, avaient l'immobilité vitreuse des yeux d'un cadavre, se prenaient alors à rouler tout à coup et se teignaient de rouge. — Il mettait ses deux mains à terre et baissait la tête comme un tigre qui rampe et qui va bondir.

Monsieur Williams se plaçait devant lui, en ces momens, les bras croisés sur sa poitrine, et le regardait fixement. Ce regard froid, persistant, sévère, semblait agir sur le fou comme agit le regard fascinant du dompteur d'animaux féroces sur les monstres vaincus par sa puissance.

Monsieur Williams disait doucement :

— Que mon père se repose. Il n'y a point d'ennemis autour de sa couche... Et quand il dormira, son fils fera la la veille autour de son sommeil...

Le vieillard se repliait craintivement sur lui-même et s'étendait de nouveau sur sa couche.

Puis on entendait encore son chant monotone et voilé.

Mais à mesure que la soirée s'avançait, ce chant s'assourdissait davantage. Les notes tombaient, lentes et confuses, des lèvres engourdies du vieillard.

Vers minuit, sa longue pipe glissa entre ses doigts; sa tête oscilla une seconde et se renversa en arrière. — Ses yeux étaient fermés.

Durant quelques instans, sa bouche laissa échapper encore un murmure guttural. Puis le silence régna dans la vaste salle.

Le vieillard dormait.

Monsieur Williams s'approcha sur la pointe des pieds, et vint s'agenouiller auprès de lui.

Avec un soin pieux, il plaça un coussin sous la tête du vieillard et ramena la couverture sur sa poitrine où se voyaient, dessinées, plusieurs figures bizarres.

Puis il le contempla un instant en silence. Il y avait dans son regard du respect et de la tendresse.

Le devoir que venait d'accomplir monsieur Williams était de tous les jours. Quels que fussent les liens qui l'attachaient à ce malheureux vieillard qui était en démence et dont la folie avait des accès effrayans de fureur, monsieur Williams avait su prendre sur lui un empire absolu. Seul monsieur Williams avait le don de le calmer, et il suffisait de son approche pour changer en immobilité soumise la fougue forcenée du maniaque...

Dans le cabinet de travail, éclairé seulement par une lampe qui envoyait de douteux reflets au sévère cordon de portraits de famille, Toby Grant, accablé de sommeil, essayait encore de mettre au net la dictée de son maître. Sa main engourdie cheminait lentement sur le papier, écrivant des mots et des phrases dont Grant, à moitié endormi, ne saisissait plus le sens.

Monsieur Williams revint dans ce cabinet en quittant le vieillard. Il frappa sur l'épaule de Toby.

— Ami Grant, lui dit-il, — allez vous reposer; je vais revoir ce que nous avons fait aujourd'hui.

Grant se frotta les yeux.

— Je ne dormais pas... murmura-t-il; — mais qu'ai-je donc à vous apprendre?... Ah!... John est revenu... Il a apporté une grande nouvelle... tandis que vous cherchiez dans les pauvres garnis, le marquis Gaston de Maillepré habitait un superbe hôtel... il est riche à millions, monsieur!

— Dis-tu vrai! s'écria monsieur Williams dont le cœur battit avec force.

— Vous pouvez vous en assurer. Il demeure rue Royale-Saint-Honoré, n° 9.

— Avec ses sœurs?

— Je l'ignore... John n'a parlé que du jeune homme.

— Ses sœurs sont sans doute mariées, dit monsieur Williams, dont l'émotion ne diminuait pas. Ah! c'est bien vrai! je cherchais en bas, toujours, parce que je croyais... mais si Dieu les a remis à leur place, béni soit son nom!

Il congédia Grant d'un geste et vint s'asseoir devant la table en répétant :

— Béni soit Dieu! les suites de la faute n'auront pas été aussi cruelles que je le pensais. Je verrai cela demain...

La nuit s'avançait. Néanmoins, monsieur Williams se mit à l'ouvrage avec ardeur, comme si cette nouvelle eût été pour lui un aiguillon et un soutien.

Toby et lui avaient travaillé toute la journée. Le Mémoire s'était grossi de bien des pages.

Il racontait les traverses de la famille de Maillepré en Angleterre, son arrivée en Bretagne et le touchant accueil que lui avait fait un des bons fils de cette terre loyale.

Monsieur Williams avait sans doute appris ces choses d'une manière détournée et incomplète, car il glissait sur les détails, et ne donnait pas même le nom de ce tenancier généreux qui fut pendant des années la providence de Maillepré.

Or, pour ne point écrire ce nom, il fallait que monsieur Williams l'ignorât; car c'était avec reconnaissance et presque avec respect qu'il parlait de ce rustique sauveur.

Les Maillepré avaient vécu là au fond de la Bretagne sur un petit coin de l'immense domaine de leurs pères. Ils avaient passé là des jours tranquilles sinon heureux, attendant patiemment les réponses aux lettres que le marquis avait écrites aux Western.

Mais ces réponses ne venaient point.— L'Océan est parfois un dépositaire infidèle qui ne rend point à leur adresse les messages confiés...

Les Western ignoraient complétement le sort de leurs amis. Ils croyaient Raoul en Angleterre, et par deux fois James adressa à Londres des traites considérables.

La lettre qui vint enfin apprendre aux Western l'état de détresse où étaient tombés Raoul et sa famille fut un coup de foudre pour le vieux William.

— Ma pauvre fille! ma pauvre Louise! disait-il. — Ah! si j'avais vingt ans de moins!

James serra la main de son vieux père et fit ses préparatifs de départ.

Sa traversée fut longue, mais sans accident. — A peine arrivé au Havre, il écrivit au marquis, annonçant qu'il prenait la poste et qu'il arriverait presque en même temps que sa lettre.

C'est cette lettre que le marquis Raoul, sans défiance, lut à sa famille, devant le jeune docteur Josépin. Josépin se hâta d'écrire quelques lignes au duc de Compans. C'était son métier; il recevait trois cents francs tous les mois pour cela...

Le marquis Raoul, cependant, et sa famille attendaient.

On s'en souvient, c'était durant cette soirée du mardi gras de 1826, où le Palais-Royal tout entier tressaillait jusqu'en ses fondemens aux éclats d'une joie ivre.

Western descendit de voiture à la nuit. Il demanda le Palais-Royal. On lui enseigna le Palais-Royal.

Monsieur Williams, dans cette partie de son récit, semblait emporté par la colère. Loin d'excuser James Western, il le condamnait avec une sévérité impitoyable.

Certes, la conduite de James Western en cette circonstance avait occasionné de bien grands malheurs. Mais James Western avait été châtié cruellement.

Et puis sa faute, en définitive, avait été celle du hasard. Il était entré dans ce Palais-Royal où tout était bruit,

confusion, tumulte, où la folie hurlait, contagieuse, où la fièvre nageait dans l'air.

Il fut troublé tout d'abord : il fut étourdi au choc de cette débauche immense qui l'entourait, qui l'enlaçait, qui le pressait.

Il demanda l'aile Valois.

On sait comme est railleuse l'hospitalité du carnaval. — Ceux à qui s'adressait la question de Western avaient dîné. Ils trouvèrent joli d'égarer cet austère visage parmi le grotesque pêle-mêle de la fête. — On le poussa, on le promena, on le lassa.

Puis on l'abandonna, perdu, au milieu de la cohue.

Western, nous le savons déjà, était une de ces natures simples, lentes et naïvement curieuses qui s'arrêtent au charme de la nouveauté, qui s'étonnent, qui s'oublient...

Western avait toujours au dedans de sa conscience une voix qui lui rappelait son devoir ; — mais il avait aussi une excuse, parce que tous ces masques affolés semblaient s'être donné le mot et faisaient pour lui du Palais-Royal un labyrinthe inextricable. On lui disait d'aller à droite, puis à gauche, et jamais on ne lui indiquait la véritable route.

Si bien qu'il lui vint au cerveau à la longue une sorte de vertige.

Cette voix mystérieuse qui prononça son nom à son oreille, — sa lutte avec les masques de la calèche, — le dîner où une main soudoyée lui versa le champagne à plein verre, — tout cela n'était pas fait pour rétablir en lui le calme qui chancelait.

Puis vint l'agent suprême de toute tentation, — une femme.

Une femme si belle que Western crut rêver et que sa raison oscilla dans sa tête brûlante ..

Le mémoire de monsieur Williams racontait ces circonstances. — Et tandis qu'il les relisait, la sueur découlait de son front.

Il poursuivait néanmoins sa lecture.

C'était la scène d'ivresse au Caveau du Sauvage.

C'était Carmen, l'enchanteresse, enveloppant Western dompté dans les rêts de son sourire...

C'était la chambre rouge de l'hôtel du Sauvage, Carmen couchée sur le sofa, — et qu'elle était belle ! — la danse au bruit des castagnettes, la danse enivrante qui avait mis du feu dans les veines de Western...

Puis c'était ce regard de mort, fixe, dur, implacable, qui était venu le glacer tout à coup.

Une affreuse menace parmi de suaves sourires...

Monsieur Williams respirait avec peine. Son souffle était un râle.

Il laissa tomber le cahier, joignit les mains et jeta ses yeux au ciel en poussant une exclamation sourde.

Puis il se leva, secouant son front ardent, comme pour se débarrasser d'excédantes pensées...

Un silence profond régnait dans la vaste pièce dont les peintures semblaient se mouvoir lentement aux oscillations de la lampe mourante.

Quand la lumière se relevait, quelques feux apparaissaient fugitivement aux dorures noircies des vieux cadres. — De l'ombre des toiles enfumées, çà et là, un visage ressortait, austère et pâle, qui semblait s'avancer dans le vide et projeter hors du cadre son front hautain.

Williams regardait, les cheveux en désordre, la joue livide.

Il y avait de l'égarement dans ses yeux et de l'horreur.

On eût dit que cette fantasmagorie nocturne avait pour lui un sens de menace et de reproche, — et que ces fiers aïeux de Maillepré avaient à lui demander compte du malheur ou du sang de leurs fils...

Deux heures sonnèrent à la haute pendule de bronze qui ornait la cheminée.

Williams s'éveilla comme en sursaut. Il ouvrit une fenêtre afin de donner son front brûlant à l'air froid du jardin.

Au dehors comme au dedans la nuit était calme et silencieuse. La lune était couchée. Les ténèbres s'épaississaient, si profondes que les grands arbres du jardin tranchaient à peine, plus noirs, sur le ciel assombri. Leurs masses surgissaient vaguement comme d'énormes fantômes perdus dans l'obscurité...

Monsieur Williams sentait ses tempes ralentir leurs battements douloureux au contact de cet air froid qui le frappait en plein visage. Il se calmait ; sa fièvre l'abandonnait.

Mais tout à coup dans le silence absolu un bruit indistinct monta jusqu'à lui.

C'était quelque chose de vague et d'irrégulier, des pas, peut-être, peut-être quelque branche morte tombant sur le gazon.

Monsieur Williams allait fermer sa fenêtre, lorsque, sur le sable blanc d'une allée, une forme noire passa, chancelante et lourde...

Du moins, monsieur Williams crut un instant avoir aperçu cela.

Mais il regarda mieux. — Plus rien.

Et le bruit avait cessé...

— C'est la fièvre ! se dit-il.

C'était peut-être en effet la fièvre... — Mais peut-être aussi l'ombre noire ne faisait plus de bruit parce qu'elle marchait maintenant sur le gazon.

La fenêtre refermée, monsieur Williams, exténué de lassitude, alla se reposer...

. . . .

Sainte dormait dans sa chambrette.

La chambre de l'aïeule se taisait.

Le sommeil de Sainte était tranquille. Son souffle bruissait, égal et bien doux.

C'est que Sainte s'était endormie heureuse. Sous l'oreiller de sa blanche couchette était le billet apporté par Romée.

Oh ! que Sainte avait baisé bien des fois, en remerciant Dieu, les deux lignes écrites par Gaston.

Et comme cette bonne nuit était différente de la nuit dernière !

La veille, des larmes qui se séchaient seulement au souffle glacé du désespoir, de longues heures passées, immobile et mourante, la tête sur la couverture de Gaston absent...

De Gaston blessé !...

Des rêves affreux, de mortels réveils !

Mais aujourd'hui, un doux repos, le sommeil pur de l'enfance lassée, des sourires, entre de longs cils fermés et l'arc rose d'une bouche entr'ouverte...

Le sommeil était venu parmi de si douces pensées !

Gaston ! elle avait des nouvelles de Gaston ! bientôt sans doute elle allait le revoir. Que de joie partagée ! que de bonnes larmes saintement confondues !...

Quand on espère, tout est charmant et heureux, la douleur passée profite. On a du contentement à la mesure de son récent désespoir.

L'âme convalescente se sent mieux et jouit comme le corps d'un pauvre malade à qui reviennent les forces et la vie...

Et, comme Sainte ne souffrait plus, elle avait eu le temps de songer à celui qui se faisait une place en son cœur. Elle avait laissé sa pensée se perdre en ces routes nouvelles et fleuries de l'amour qui s'ignore. L'angoisse ne mettait plus son voile noir sur ses beaux rêves d'enfant. Elle voyait l'avenir, — une belle route, bordée de bonheurs, qu'elle parcourait entre Gaston et Romée...

Romée n'était-il pas le sauveur ? Toutes les consolations, tous les espoirs n'étaient-ils pas venus de lui et par lui.

Et comme il avait respecté sa peine ! Quelle délicatesse à ne point abuser du bienfait pour imposer sa présence et se payer en actions de grâces émues. .

Sainte ne se disait point tout cela ainsi. Vous l'eussiez étonnée grandement par la simple analyse de ses sensa-

tions. Elle ne savait pas ; elle sentait. — Tant d'autres savent et ne sentent point !

Ce martyre de deux longs jours, tout en écartant le souvenir de Romée, lui avait servi puissamment auprès de Sainte, parce que son nom s'était trouvé mêlé à tout soulagement. Chaque fois que sa pensée était venue à l'esprit de Sainte, ç'avait été un répit. — Sainte l'eût peut-être aimé sans ce duel, mais ce duel avait brusqué les lentes allures de ce prologue d'amour où le cœur de la vierge hésite si longtemps et retient sa voix aux conseils de la pudeur.

La jeune fille allait naître femme. Quelques jours encore et un vif rayon allait luire parmi les ténèbres inexplorées de son cœur, et lui montrer ce mot mystique qu'on déchiffre pour la première fois avec tant d'épouvante et de charme...

Ce soir, l'image de Romée confondue avec l'image de son frère s'était assise à son chevet...

La bougie, allumée, continuait de brûler sur sa table de nuit.

Elle dormait, calme et sereine, comme un enfant qui sourit à ses rêves...

Il était alors un peu plus de deux heures.

Un bruit se fit dans la chambre de Gaston. — On eût dit de la porte de l'escalier ouverte par une main novice ou maladroite.

Un pas lourd, inégal et assourdi par des précautions qui n'eussent point été suffisantes si quelque oreille eût veillé près de là, résonna sur le carreau de la pièce voisine.

Puis la porte de la chambre de Sainte s'ouvrit à son tour. — La main qui soulevait le pène tremblait.

A l'ouverture, apparut le visage ignoble et poltron de Denisart.

Le pédant était hideux de terreur et d'ivresse. Ses joues horriblement pâles repoussaient le rouge brûlant de son nez. Ses yeux clignaient, blessés par l'éclat soudain de la bougie qui succédait pour lui brusquement à la complète obscurité du dehors. Sa bouche se retirait, creusant de profonds sillons dans la peau flasque et livide de ses joues.

Au lieu d'entrer, il fit un saut en arrière, fuyant sa propre épouvante.

Le silence de la chambre de Sainte le rassura. On n'y entendait que le souffle égal et doux de la jeune fille. — Il se risqua.

Les cheveux blonds de Sainte, dénoués et sortis en partie de sa cornette de nuit couvraient l'oreiller. C'était au centre de leurs masses confuses et charmantes en leur désordre qu'apparaissait la pure perfection de son visage. Ses deux bras blancs étaient passés par-dessus la couverture et se croisaient avec une grâce enfantine sur sa poitrine voilée.

Vous eussiez dit un ange pris par le sommeil au milieu de sa prière.

Denisart s'avança, chancela et contempla ce chaste et gracieux tableau avec une gravité d'ivrogne.

Puis il eut un sourire cynique et sa main saisit la couverture pour la soulever.

Mais ses jambes qui flageolaient sous lui, le portèrent jusqu'au milieu de la chambre, où il se rendit maître péniblement de son équilibre.

— Bah !... grommela-t-il ; — monsieur le duc se fâcherait peut-être... le drôle !

Il eut un rire haletant qui luttait contre les hoquets convulsifs de l'ivresse, et il se prit à chantonner faux, à voix basse :

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire...

Sainte retira un de ses bras et le mit sous sa tête en se retournant.

Denisart haussa les épaules.

— Ça me rappelle pourtant des drôleries ! balbutia-t-il, épuisé par son rire ; — ça me rappelle cette petite demoiselle de la rue de Vaugirard qui vint chez moi m'appeler écrivain généreux... Ah ! ah !... et me dire que sa mère se mourait et qu'elle n'avait pas de pain... Comme si on avait besoin de pain pour mourir... Ah ! ma foi... je lui promis du pain pour sa mère... Et puis... Mais comment donc s'appelait-elle ?... Un nom de reine, ma foi ! Clotilde... Non pas... tu mens, toi, Denisart !... c'était Berthe... Ah ! ah !... Elle était drôlette en diable cette petite demoiselle ! Elle pleurait... elle pleurait... Ça me fait rire, rien que d'y penser !...

Il s'avança en zig-zag vers la fenêtre et l'ouvrit.

Sainte, à demi éveillée par le bruit, rendit une plainte.

— Dodo !... mon petit, dodo ! dit Denizart.

On siffla doucement dans la rue au bas de la fenêtre.

Denisart tira de sa poche une échelle de soie et l'assujétit tant bien que mal au balcon, — après quoi il en jeta l'extrémité dans la rue.

L'échelle se tendit aussitôt, comme si une main la secouait fortement pour en éprouver la solidité.

— Ça tient, dit en bas monsieur Burot ; — allume !

Denisart rentra, noua son mouchoir avec une vigueur brutale sur la bouche de Sainte, éveillée en sursaut, et l'enleva dans ses couvertures.

Sainte poussait des gémissemens faibles qu'étouffaient les plis du mouchoir.

Denisart, chancelant sous le poids de son fardeau, faisait un pas vers la fenêtre, revenait, avançait encore, roulant comme au hasard sur ses jambes amollies.

La tête ébouriffée de Burot se montra à la fenêtre.

— Allons !... dit-il avec impatience.

— Ne me faites donc pas rire !... prononça péniblement Denisart ;— si je tombe, d'abord, je ne me relèverai pas... je me connais.

Il oscilla un instant, choquant par deux fois le pauvre corps de Sainte à la muraille. Puis, par un élan désespéré, il piqua droit à la fenêtre, et jeta son fardeau entre les bras de Burot.

Monsieur Burot fut presque renversé du coup.

— Bête brute ! gronda-t-il.

Denisart, énervé par un rire stupide, se balançait, en équilibre, et se tenait les côtes.

Burot commença à descendre, soutenant Sainte de son mieux. Roby tendait l'échelle. — Burot toucha terre sans accident.

— Jette l'échelle, dit-il, — et reviens nous trouver par le jardin.

Denisart parvint à dénouer les cordons de soie. L'échelle glissa.

Mais lorsqu'il voulut gagner l'escalier, sa tête tourna, ses genoux se cassèrent ; il tomba lourdement en travers sur le lit de Sainte et se mit incontinent à ronfler.

Un coup de fouet retentit dans la rue.— Le pavé silencieux sonna.— Une voiture arrêtée sous la fenêtre venait de partir au galop.

QUATRIÈME PARTIE.

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

CHAPITRE PREMIER.

LA BARONNE DE ROYE.

Nous sommes au lendemain du duel de la butte Saint-Chaumont.

Nous entrons au nº 4 de la rue Castiglione, chez madame la baronne de Roye, — cette belle baronne dont le docteur Josépin parlait à Roby l'autre soir avec tant d'emphase à l'Opéra.

Cette belle baronne, veuve après douze heures de mariage, qui était la protectrice de Josépin, la protectrice de l'avoué Durandin, et dont nous avons vu le nom compromis dans une conversation des deux amis à l'Opéra, durant le deuxième acte de *Moïse*, avec les noms de du Chesnel et de Denisart.

. . . .

C'était sans doute le boudoir de madame la baronne.

Une tenture de soie bleue descendait du plafond sculpté, encadrant les grandes glaces et amollissant l'éclat trop vif du jour extérieur, qui se jouait, avant d'entrer, parmi les plis affaissés et les larges broderies des rideaux de mousseline des Indes.

A travers leur voile diaphane, on apercevait les arbustes d'une terrasse, sorte de jardin suspendu, où novembre laissait quelque verdure attardée.

La pièce était de moyenne grandeur. Il y régnait une atmosphère tiède, doucement parfumée.— Au seuil mouraient les bruits du dehors.

A droite, s'ouvrait à demi la draperie lourde d'une alcôve. A gauche, un enfoncement de même forme que l'alcôve, et drapé pareillement, laissait voir un prie-Dieu d'ébène où reposait un missel relié de velours et d'or.

Quelques magnifiques tableaux pendaient sur la soie des murailles. Entre deux de ces toiles, qu'un connaisseur eût couvertes d'or, il y avait, dans une niche mignonne, deux castagnettes d'ébène et un petit poignard, dont on voyait étinceler les fines ciselures.

L'alcôve était sombre. L'œil n'y pouvait rien distinguer. Mais, parmi le silence absolu de la chambre, on y entendait le souffle faible et régulier d'une personne endormie...

Une porte perdue dans les draperies voisines du petit oratoire s'ouvrit doucement, et une femme mit son pied avec une précaution timide sur le tapis épais.

Elle était grande, et le mouvement qu'elle fit pour repousser la porte suffit à déceler la grâce exquise de sa taille.

Elle avait une robe du matin en reps noir dont les plis moelleux n'étaient assujétis que par une cordelière à la taille et par une agrafe au cou. Cette robe couvrait entièrement les épaules et la poitrine. De ses plis négligemment abandonnés, mais qui ne pouvaient voiler complétement la noble beauté d'un buste de reine, s'élançait un cou pur, flexible, harmonieux, sur lequel ruisselaient à longs flots les boucles molles d'une opulente chevelure noire.

Le visage était dans l'ombre. Le dessin expressif et correct en apparaissait vaguement, éclairé par la flamme de deux grands yeux bleus dont le regard étrange descendait au cœur comme une brûlante caresse.

Elle s'arrêta au seuil ; elle écouta. Sa pose timide, attentive, contrastait avec le caractère superbe de son impériale beauté.

Tandis qu'elle écoutait, son sein soulevait doucement la soie émue de sa robe. — Le bruit faible qui partait de l'alcôve vint jusqu'à elle. On eût dit que ce souffle appelait son âme. Elle appuya ses deux mains sur son cœur...

Elle fit quelques pas sur le tapis.—Son pied glissait sans bruit. — Sa démarche avait cette grâce forte du rampement de la panthère...

Elle s'arrêta de nouveau, et ce fut encore pour écouter.

Elle était au milieu de la chambre. Le jour, se courbant sous l'ogive de soie des rideaux de la fenêtre, la frappait en côté. Les mille perfections de son corps admirable s'éclairaient tour à tour tandis que son visage restait à l'ombre de ses cheveux.

Un instant, son front se pencha, rêveur. — Puis elle rejeta en arrière, par un mouvement brusque, l'orgueilleuse richesse de sa chevelure, dont les boucles agitées entrechoquèrent leurs spirales mobiles. — Il sembla que les lueurs glissaient çà et là chatoyantes, fugitives, parmi ces belles ondes...

La lumière frappait maintenant ses traits. Son front resplendissait. Tout s'éclairait autour d'elle.

C'était la poésie de la beauté,— la beauté ardente, mais pudique, timide, mais fière, et n'ayant d'autre parure que son magique rayonnement.

Il y avait comme un attrait fatal dans ce regard profond et doux ; ce divin sourire domptait l'âme éblouie.

C'était un chef-d'œuvre de Dieu. — Vous l'avez vue peut-être, mais ce fut en rêve, et à cette première heure d'amour qui met une céleste auréole au front de la femme aimée.

Elle était aussi belle, elle était plus belle que votre plus cher souvenir, — plus belle que cette image gravée tout au fond de votre cœur et qui sourit aux caresses de vos rêveries.

Cette femme avait nom madame la baronne de Roye.

C'était Carmen.

. . . .

. . . .

Carmen souleva le rideau de l'alcôve. Un peu de jour y pénétra derrière elle, éclairant faiblement le visage de Gaston endormi.

Son sommeil était calme. La fatigue d'une nuit douloureuse qui avait suivi une journée d'épuisement physique et de trouble moral, le sang qu'il avait perdu par sa blessure, le silence enfin; tout contribuait à rendre profond et tranquille le repos si nécessaire au dernier des Maillepré.

L'agitation de la nuit avait dérangé les couvertures. Lui-même gardait la position prise au plus fort de la fièvre. Il était presque en travers sur le lit, et sa tête pendait, renversée, au-delà de l'oreiller de dentelles. L'un de ses bras s'arrondissait sur sa poitrine : l'autre, relevé, supportait le poids de sa tête et disparaissait dans la molle rondeur du traversin.

Carmen le contemplait et retenait son souffle. Sa bouche s'entr'ouvrait, muette; son sourire s'attendrissait comme le sourire d'une mère au chevet de son fils, comme le sourire béni de l'ange qui nous garde et qui veille à la droite de notre cœur.

De ce radieux visage qui se penchait et parlait d'amour ne tombait-il point de beaux rêves sur le front endormi de Gaston?...

Gaston ne sentait-il point cette haleine suave effleurer ses tempes, chaudes encore de la fièvre récente?...

Ne songeait-il point qu'il y avait une fée aux ailes d'or

qui planait sur sa couche, et dont le bouquet, effeuillé, versait les fleurs qui caressaient sa joue!...

C'est un magnétisme étrange. — Gaston eut un doux sourire, auquel répondit le sourire enchanté de Carmen.

De belles visions berçaient maintenant le sommeil du blessé, — sa joue se colorait. — Sa main s'ouvrit puis se referma, comme pour presser une main amie.

La main de Carmen, mue par une force irrésistible, s'avança lentement et se posa sur les doigts de Gaston.

Le contact la fit tressaillir. Sa belle pâleur fit place à un rouge vif qui descendit le long de ses joues jusqu'à son cou....

Puis sa pâleur revint plus mate. — Ses yeux secs voilèrent leur flamme. Sa prunelle se noya dans d'extatiques langeurs.

Courbée ainsi sous la volupté victorieuse, elle gardait comme un vêtement de pudeur. C'était l'impétueux amour de la vierge trop longtemps ignorante que la passion dompte et foudroie...

Gaston balbutia. Carmen pencha son oreille avide.

— Sainte!... murmura Gaston.

La main de Carmen se retira.

Elle se redressa, glacée.

— Sainte! répéta-t-elle;—toujours Sainte!... Oh! comme il l'aime! et qu'elle doit être heureuse!...

Carmen croisa ses bras sur sa poitrine. Sa paupière se baissa. La tristesse, une tristesse amère, avait éteint les vifs rayons de ses yeux.

Elle demeura longtemps ainsi, et, tandis que son œil se clouait au sol, mille sentimens passaient et se peignaient sur sa physionomie.

Elle était jalouse; elle haïssait, elle menaçait; — mais elle aimait. Au plus fort de sa colère, l'amour la courbait, soumise, et fondait en larmes silencieuses les feux hostiles de son regard...

Le jour grandissait. Les oiseaux chantaient dans le grêle feuillage des arbustes de la terrasse. Le soleil qui ne pouvait franchir la barrière opposée par les rideaux, tamisait sa lumière par les pores de l'étoffe et caressait les objets de ses lueurs adoucies.

Sous l'arceau formé par les draperies de l'alcôve, on n'apercevait que le blanc visage de Carmen, tranchant sur le fond obscur, comme ces figures célestes que Caravage jetait sur ses sombres toiles et qui semblent rayonner un éclat propre, comme les astres dans la nuit.

Lorsque ses longs cils relevèrent leur courbe aiguisée, son regard rencontra dans la glace, vis-à-vis d'elle, ses traits exquis, seuls éclairés parmi l'ombre de l'alcôve. Sa tête se releva. Une joie orgueilleuse illumina son front.

— Cette Sainte, murmura-t-elle avec une reconnaissance naïve, — peut-elle être plus belle? Mon Dieu! merci pour la beauté que vous m'avez donnée!...

Elle se retourna vers Gaston et se pencha de nouveau au-dessus de son sommeil.

Gaston s'agitait. Sa bouche s'entr'ouvrait, souriante. Le sang venait à sa joue. — On eût dit que le regard de Carmen, par une mystérieuse puissance, précipitait en lui le cours de la vie...

Son souffle devint irrégulier et confus. Une plainte heureuse murmura entre ses lèvres. Il étendit en avant ses deux bras qui tremblaient...

Carmen tremblait aussi...

Son corps souple ondula et se coula entre les bras ouverts de Gaston. — Gaston la saisit, aveugle, et l'attira. Leurs bouches se touchèrent. — Carmen, mourante, glissa sur ses genoux.

Gaston s'éveillait et la regardait avidement.

— Mon rêve!... dit-il; — mon beau rêve!... c'est vous que je voyais!... Venez-vous du ciel?...

Carmen ouvrit les yeux à demi. Un sourire faible erra sur sa lèvre blêmie. — Elle ne parla point.

Elle joignit ses mains. Sa tête s'appuya contre la soie de la couverture.

Et, au travers de ses longs cils, par la fente de ses paupières demi-closes, son regard esclave caressait Gaston et lui demandait de l'amour...

. . . .

Carmen était assise au chevet du malade.

Une heure s'était écoulée.

— Ma blessure n'est rien, dit Gaston; — madame, je ne puis accepter plus longtemps votre hospitalité généreuse... Ma sœur doit souffrir et m'attendre...

— Comment se nomme votre sœur? demanda Carmen.

— Elle a nom Sainte, madame.

— Sainte!... Sainte!... s'écria Carmen dont une joie folle inonda le cœur; — vous êtes le frère de Sainte!... oh! merci!... je croyais... mais que je l'aime à présent!

— Pauvre Sainte! reprit Gaston; elle a bien pleuré depuis hier, madame... nous sommes seuls au monde à nous aimer, elle et moi... si vous saviez quels trésors d'angéliques tendresses il y a au fond de son cœur!...

— C'est votre sœur, dit Carmen; — je serai son amie...

Gaston secoua la tête et baissa les yeux. Sa voix prit une inflexion ferme et triste.

— Vous venez de m'apprendre à qui je dois ces soins délicats, cette hospitalité prodigue qui a accueilli le pauvre blessé, répondit-il: — vous êtes madame la baronne de Roye... la sœur de monsieur le marquis de Maillepré, mon adversaire... Oh! madame, croyez bien qu'il n'y a pour vous en mon cœur que respect et profonde gratitude... mais Sainte est une ouvrière, comme je suis, moi, un ouvrier... entre une grande dame et nous quels rapports sont possibles?...

Carmen fut quelques secondes avant de répondre.

— Vous le haïssez!... murmura-t-elle enfin; — et vous ne me pardonnez point d'être sa sœur!...

Gaston rougit.

— Entre lui et moi, madame, dit-il d'une voix que faisait trembler son émotion croissante,— il y aura désormais votre souvenir... Je le haïssais... Oh! et j'avais sujet de le haïr, madame!... mais je vous ai vue... je crois que j'oublierai ma haine...

La belle baronne remercia tout bas.— Il y eut un silence.

Gaston n'avait jamais aimé. — Carmen avait aimé une fois et autrement.

Gaston sentait son âme amollie et troublée. La passion grandissait en lui à son insu. Elle enchaînait son cœur qui ne voulait point encore y croire.

Carmen savait qu'elle aimait, parce que l'amour la dominait, vainqueur; parce que c'avait été en elle une tempête fougueuse du cœur et des sens; parce qu'il n'y avait plus rien en elle qui ne fût amour.

Et cet amour soudain, violent, profond, avait jeté dans son esprit une confusion extraordinaire.

Sa nuit s'était passée à méditer et à douter.

Car le crime et les hasards de sa vie l'avaient laissée vierge.

Elle avait joué bien souvent l'amour et bien souvent joué avec l'amour. — Madame la baronne de Roye avait vu à ses pieds bien des amans esclaves. — Que de femmes le brillant marquis Sauvage avait entraînées dans sa course capricieuse!...

Mais nul homme n'avait pu trouver le chemin de ce cœur hautain et bizarre en sa puissante vigueur. Ils avaient passé devant le regard toujours indifférent de la baronne. Elle avait fait d'eux une parure ou un jouet.

Et d'elles, de toutes ces femmes domptées par le charme étrange qui était en lui, le marquis Sauvage avait fait aussi un jouet ou une parure.

Nul ne l'avait possédée; — il les avait vaincues toutes, et il avait dédaigné de profiter de sa victoire.

Une fois, une seule fois son cœur avait battu, apprenant tard et avec étonnement les délices impatientes du désir.

Il avait rêvé de longues heures, et le nom de Marie de Varannes s'était gravé tout au fond de son âme.

C'est que Marie était bien belle et bien pure! c'est que son

regard souffrait et disait tout ce que son amour lui coûtait de larmes!

— Pauvre Marie! — Le marquis la voyait prier Dieu si saintement! elle ressemblait si peu aux autres femmes!...

Il l'aima; il la poursuivit; mais il s'arrêta devant ces pleurs touchans de l'épouse vaincue qui joignait ses mains et demandait grâce à l'amour...

Ce n'était point là une de ces passions effrénées qui emportent et brisent toutes barrières; c'était cette tendresse noble du chevalier pour sa dame, ce sentiment fort et doux qui tient le milieu entre l'amitié d'un frère et le délire de la passion...

Un soir, nous le savons, le marquis, au bras même de Marie de Varannes, aperçut pour la première fois Gaston.

Ce fut un coup étrange. Il sentit s'éveiller en lui une autre âme. Sa nature se dédoubla. Un voile passa sur sa vue...

Et, toute cette nuit, madame la baronne de Roye veilla...

Cette créature puissante, Carmen qui courbait le bras et le cœur des hommes, chercha un refuge dans sa force. — Elle n'avait plus de force.

Elle avait beau se dire :

— La robe d'une femme ne peut changer le sexe d'un homme...

Elle rappelait à elle l'image voilée de Marie de Varannes. — C'était l'image de Gaston qui venait.

Et son cœur fléchissait, son cœur si robuste! sa bouche apprenait de brûlantes paroles. Sa raison se troublait. Une fièvre âpre la rendait folle...

Le jour venant lui rendit le courage. Elle foula aux pieds ses habits de femme, qui lui semblaient un déguisement odieux désormais. Elle endossa avec un frémissement d'orgueil le vêtement qui faisait d'elle un homme.

Le marquis Sauvage releva son front fier. Fi des terreurs de la nuit!...

Ce fut durant cette journée que, se forçant à être empressé, il obtint un tête à tête avec Marie de Varannes. — Le hasard ramena Gaston sur son chemin; il lui jeta sa bourse et sa carte sans le reconnaître. Puis il partit au galop, parce que, derrière, suivait une autre voiture connue, où s'ouvrait l'œil espion de Diane de Baulnes...

Nous savons ce qui résulta de cette rencontre. Gaston se rendit à l'hôtel du marquis et le provoqua. Peut-être le marquis eût-il supporté l'insulte, mais Marie de Varannes était là, tout près, qui, tremblante, entendait et voyait l'outrage...

Et puis, en ce moment, le marquis se sentait contre Gaston des mouvemens de haine furieuse. Il se souvenait de sa nuit. Il avait honte, et quelque frayeur enveloppait son esprit encore. — C'était Gaston qui avait produit ce trouble et chauffé ce délire. — Il lui fallait la mort de Gaston.

Il y eut en lui, jusqu'à la fin de cette soirée, une excitation inquiète qui le sauva de lui-même. Il fut gai. Le raout de madame de Pontlevau le vit plus charmant encore que de coutume. Il eut pour Marie de Varannes des soins émus, de délicates tendresses. Ce fut avec froideur et liberté d'esprit qu'il prit auprès de du Chesnel et du docteur Josépin ses mesures pour le duel du lendemain...

Mais la nuit, — oh! que de mortelles angoisses! que d'amour fougueux! que d'espoirs insensés!...

Carmen pâlissait, belle, aux lueurs nocturnes de sa lampe. — Vous eussiez vu son œil fixe, sa lèvre pâle et ses tempes tremblantes sous les masses dénouées de ses longs cheveux noirs.

Assise sur son séant, elle pensait. Son corps admirable tressaillait au vent glacé de la crainte, et son regard se fermait devant quelque vision qui lui faisait horreur...

— Je le tuerai, disait-elle; — demain, nous serons épée contre épée... Il faudra bien que je le tue!...

Et son œil s'allumait à cette pensée de vengeance. Elle se redressait au-dessus de sa fatigue découragée.

Puis son front se courbait de nouveau.

— Le tuer! mon Dieu! le tuer!... murmurait-elle en frissonnant; — si jeune!... si beau!... si cher!...

Ses deux mains pressaient convulsivement sa tête qui éclatait.

Elle s'endormit, harassée de lassitude.

Des rêves vinrent qui secouèrent son sommeil et continuèrent l'angoisse de sa veille.

Elle gémissait; la fièvre la tordait...

C'était sur le versant brûlé d'une Sierra d'Espagne. Il y avait devant elle une vieille femme au costume étrange, au visage sillonné de mille rides jaunies... Et Yahbel lui disait : « Enfant, tu seras beau... mais tu seras plus belle... As-tu deux cœurs?... »

Puis, par une nuit noire, dans une gorge des montagnes d'Ecosse, c'était un grand vieillard à la physionomie sauvage et mystique, dont la bouche s'ouvrait pour prononcer les paroles énigmatiques et bizarres du chant de Jan Vohr :

> Le sang de l'homme teint son âme;
> Elle est rouge : ainsi la fit Dieu,
> Et blanche est l'âme de la femme.
> . . . .
> De quelle couleur est ton âme?

Carmen s'éveilla en sursaut.

Elle avait les cheveux épars et l'œil égaré.

— Jan Vohr!... dit-elle; Jean Vohr et Yahbel!... Ah! oui... j'ai deux cœurs... Mon Dieu! mon Dieu! cachez-moi mon âme!...

CHAPITRE II.

LE SOURIRE D'ARMIDE.

Après la scène du duel à la butte Saint-Chaumont, monsieur le marquis de Maillepré, comme nous le savons, avait enlevé Gaston à la face de ses deux témoins, Romée et le bon Nazaire, dit Dragon.

L'élégant coupé de monsieur le marquis s'était arrêté devant le numéro 4 de la rue Castiglione. On avait transporté Gaston, toujours évanoui, dans les appartemens de madame la baronne de Roye.

Un médecin avait été appelé sur-le-champ. Gaston avait été entouré de soins, de précautions, de sollicitude. On eût dit qu'il y avait autour de son lit l'amour de sa mère.

Il y avait fort longtemps que madame la baronne de Roye occupait le premier étage tout entier du numéro 4 de la rue Castiglione. Elle était venue là tout de suite après la mort de son mari, c'est-à-dire le lendemain de son mariage.

Madame de Roye, en effet, aussitôt veuve que mariée, avait perdu son époux quelques heures après la cérémonie nuptiale.

On pensait dans la maison que madame de Roye habitait d'ordinaire un fort magnifique château qu'elle avait on ne savait où, en Normandie peut-être, peut-être en Bourgogne. Sa coutume était de ne faire à son appartement que de très rares et de très courtes apparitions.

Presque toutes les semaines un homme venait la demander avec une persistance patiente et infatigable. On lui refusait la porte, il ne murmurait point. Cet homme était laid comme Basile. Il laissait chez le concierge son nom écrit sur un petit morceau de papier et disait :

— Veuillez présenter mes respects à madame la baronne... Je reviendrai.

Le nom écrit était Denisart.

Depuis une semaine, un autre visiteur venait, mais c'é-

tait tous les jours. Celui-là parlait haut et se fâchait chaque fois qu'on lui notifiait l'absence de madame la baronne.

Il avait des cartes à un franc vingt-cinq centimes le cent, sur lesquelles rayonnait dans un buisson de paraphes le nom lithographié de Roby.

En recevant les carrés de papier de Denisart, madame la baronne faisait un geste de dégoût qui confirmait son concierge dans la piètre opinion qu'il avait prise de l'infortuné professeur.

Quant aux cartes de Roby, on les lui remit toutes ensemble, le jour même où Gaston était arrivé chez elle, et toutes ensemble, elle les jeta au feu, de sa main blanche et charmante, parce que sans nul doute elle songeait à quelque chose de beaucoup plus intéressant.

Le médecin appelé, cependant, avait trouvé Gaston plongé dans un abattement complet. La blessure était fort légère, mais les suites de la fatigue éprouvée se montraient menaçantes, et le médecin prescrivit les ménagemens les plus scrupuleux.

La baronne n'était pas entrée chez elle en même temps que Gaston, parce qu'il avait bien fallu que monsieur le marquis de Maillepré quittât ses habits d'homme.

Mais, que nous l'appelions baronne ou marquis, Carmen était si habituée à ces changemens soudains que bien peu de minutes lui suffirent.

Elle ne voulut s'en fier à personne pour demeurer auprès de Gaston. — Celui-ci passa une nuit de fièvre. La baronne veillait à son chevet.

La chambre n'était éclairée que par une lampe placée en dehors de l'alcôve. Plus d'une fois, Gaston, s'éveillant à demi, entrevit un beau visage de femme qui se penchait au-dessus de sa couche et qui le contemplait avec amour.

Il croyait faire un doux rêve.

. . . .

Mais cette nuit était passée depuis longtemps déjà.

Il y avait plus d'une heure que Gaston et Carmen s'entretenaient. Leurs bouches prononçaient des mots indifférens, mais déjà leurs âmes se parlaient d'amour.

Elle était si belle, et son regard avait tant de puissance pour séduire! — Gaston avait un cœur tout neuf où n'habitait qu'une pensée de tendresse fraternelle. L'image évoquée d'une femme n'avait jamais prolongé sa rêverie, et c'était Sainte que voyaient les songes purs de son sommeil.

A l'âge d'un homme, c'était un enfant. Sa position douloureusement exceptionnelle avait été comme une barrière autour de son cœur et de ses sens. — Si parfois sa veille altérée avait entendu les vagues appels de la jeunesse inquiète, ce n'était pas une femme qu'il voyait passer dans sa nuit, c'était la femme... Sa misère le rendait farouche et froid. — Où Maillepré déchu pouvait-il aimer d'ailleurs?

En haut il n'eût trouvé qu'étonnement ou mépris; en bas... Il faut bien le dire, le roman prêche d'ordinaire la confusion des races, et lance son anathème de hanneton sur tout gentilhomme qui n'est pas disposé à faire souche avec une boulangère; mais, à notre avis, un cœur nobl ne descend pas.

Il serait à coup sûr insensé, en notre siècle nivelé par tant de malheurs et de hontes, il serait insensé de prétendre qu'une mésalliance est un crime ou seulement une action blâmable. — Mais il nous semble grotesque d'affirmer que c'est une action méritoire. Epouser sa blanchisseuse est bon tout au plus pour dénouer la trame banale d'un vaudeville. L'a-t-on épousée? c'est un fait accompli. N'en parlons plus, puisque tout fait accompli est, dit-on, respectable. Mais, en revanche, ne crions point *racca* sur les pauvres esprits qui d'en faire autant ne se sentent point la bravoure.

D'ailleurs la générosité change bien souvent l'aspect et la nature des choses. Il peut être beau de descendre pour réparer, pour payer une dette de bonheur ou d'honneur, quand on est riche ou assis au sommet de l'échelle humaine. — Mais noblesse, à notre sens, oblige autrement le pauvre.

Qui pourrait lui faire un reproche de se draper, sauvage et froid, en son malheur solitaire?...

Il n'a plus ce prestige de la puissance qui permet d'élever jusqu'à soi la femme choisie, au lieu de descendre jusqu'à elle.

Il pense que la gloire des ancêtres est un trésor fatal qu'il faut enfouir intact sous la pierre d'un tombeau.

Se trompe-t-il? Pardonnez-lui son erreur austère, en faveur de la rareté du fait. Vous n'aurez pas à pardonner beaucoup d'erreurs comme celle-là en votre vie...

Jusque alors tout ce que Gaston avait de tendresse s'était concentré sur Sainte. Il l'avait aimée uniquement et passionnément, car ces belles affections de la famille peuvent atteindre jusqu'à la passion. — Il avait mis en elle tout son espoir et tout son bonheur. Il avait été jusqu'à se promettre bien souvent à lui-même de garder son cœur contre tout autre amour. Mais où vont ces promesses?...

La vue de la baronne, cette créature si parfaite, avait éveillé en lui soudain tout un ordre de sensations endormies. Il avait deviné, lui, novice, d'un seul coup d'œil, que la baronne l'aimait, et d'un seul coup d'œil il avait entrevu la profondeur de ce sentiment.

Mais, loin de se reposer longtemps en cette confiance, il la repoussa bientôt comme une erreur. A mesure que son trouble augmentait, amenant parmi des joies vagues et tumultueuses les premières angoisses de l'amant, il ne voyait que de la compassion dans le sourire de cette femme, penchée toujours à son chevet, et il s'effrayait de la fièvre où était sa pensée. Il avait peur d'aimer, parce qu'il se sentait à la fois être heureux et souffrir.

La baronne épiait chèrement ce trouble, et tâchait à lire dans ces premiers symptômes de la passion.—Ils n'avaient point encore prononcé le mot amour, mais, en eux et autour d'eux, tout suppléait à ce silence...

La baronne s'était donné tout d'abord pour la sœur de monsieur le marquis de Maillepré, afin d'expliquer une similitude de traits qui n'eût pu longtemps échapper au regard de Gaston, et que nul changement de costume n'aurait suffisamment dissimulée.

Gaston n'avait point fait difficulté de la croire, et l'aversion qu'il ressentait contre le frère n'avait pu diminuer l'attrait puissant qu'exerçait sur lui la sœur.

Peut-être même, car l'amour ne se pique point d'être logique et sait trouver vers nos âmes des routes imprévues, peut-être sa haine pour le marquis avait-elle favorisé sa sympathie pour la belle baronne.

Celle-ci, à cette première feinte, en avait ajouté une seconde.

Afin d'éloigner de Gaston l'idée de retourner sur-le-champ vers sa sœur, dont l'image était présente sans cesse à son esprit, et combattait énergiquement les premières atteintes du charme qui allait le dompter, la baronne lui avait dit :

— Vous reverrez votre sœur dès que votre blessure sera refermée... maintenant, ce serait braver un danger inutile... Nous sommes loin de Paris... Mon frère vous a amené jusqu'à son château d'Avalon en Bourgogne...

— Son château d'Avalon!... répéta Gaston avec amertume en reconnaissant le nom d'un domaine de sa famille; — serais-je prisonnier, madame? ..

— Il n'y a que moi pour vous garder, répondit la baronne doucement.

— Mais pourquoi étais-je dans la voiture de monsieur le marquis? demanda encore Gaston.

— Je ne sais... murmura la baronne ; — si c'est un hasard...

Elle n'acheva pas, mais la belle pudeur de son front expliqua son sourire.

Gaston ne pouvait perdre sa défiance, quant au motif de cet étrange voyage. Mais n'ayant repris ses sens que depuis son arrivée, et s'étant trouvé à son réveil dans une chambre inconnue, il n'avait aucun moyen de contrôler la sincérité des assertions de la baronne. Ces riches tentures qui l'entouraient de leur élégante magnificence pouvaient

bien appartenir à la demeure d'un jeune homme fastueux et prodigue comme l'était monsieur le marquis de Maillepré.

Ce silence profond qui régnait dans la chambre et aux alentours semblait d'ailleurs indiquer en effet la solitaire tranquillité de la campagne.

Gaston se crut en Bourgogne,..

Il ne pouvait certes oublier sa sœur, qui avait été jusque alors en ce monde sa plus vive, son unique affection; mais Carmen était une enchanteresse à laquelle on ne savait point résister. A son insu, Gaston s'empressa d'accueillir ce prétexte de jouir encore de sa présence et de sa vue.

La conscience a ses sophismes. Elle se trompe elle-même parfois, complice du désir. — Le médecin avait déclaré qu'une seconde course en voiture, entreprise immédiatement, présenterait un grave péril : Gaston eut quelque chose à répondre aux sourds reproches de son cœur qui lui montrait Sainte abattue sous son inquiétude, navrée, abandonnée, et qui amenait jusqu'à lui comme un écho de ses sanglots et de sa plainte.

Il ne parla plus de partir ce jour-là même.

Il reçut avec reconnaissance l'ouverture de la baronne, qui lui proposait de rassurer Sainte par un mot de sa main. — La baronne écrivit elle-même ce billet dont la lecture devait donner tant de joie aux amis de Gaston et changer en espoir le découragement amer de la pauvre Sainte.

— Demain, se disait Gaston, — je partirai... Sainte !... Ma petite sœur chérie !... qui pourrait me retenir plus longtemps loin d'elle !...

. . . .

Le lendemain, que le sourire de Carmen était beau !...

Et qu'il y avait de ravissement sur le front de Gaston où la vie revenue combattait un reste de pâleur.

Il n'y avait plus entre eux de secret. Ils s'entendaient ; ils s'aimaient tout haut.

Le charme qui s'épandait autour de Carmen agissait irrésistiblement. C'était comme un voluptueux rayonnement de grâces toutes puissantes. — On eût dit que l'amour qu'elle éprouvait pour la première fois avait doublé ses victorieuses séductions...

Elle était heureuse. Sa magnifique beauté s'embellissait encore de son bonheur.

Gaston la contemplait en extase. Leurs mains se joignaient, leurs yeux se parlaient, leurs sourires se mêlaient en de mutuelles caresses...

Gaston, subjugué, perdu, ne vivait plus en lui-même, mais en elle. Sa volonté n'avait plus de ressort, son intelligence ne pensait que pour aimer, son être entier ployait oppressé par la passion inconnue...

Et sa jeunesse réveillée tout-à-coup oubliait la glaciale étreinte du malheur. Il ressuscitait de son engourdissement mortel. Son mal n'existait plus. Sa poitrine, affaissée naguère, s'élargissait au souffle vivifiant d'une atmosphère de délices. — Il se redressait. Une chaleur nouvelle dégageait de ses os la sève des belles années. Le sang se fondait en ses veines qui se gonflaient d'ardeur et de force.

Ce n'était point l'excitation vaine d'une fièvre qui passe et qui laisse après soi un redoublement de fatigue.

C'était le flux de la vie. Gaston renaissait. — Il aimait.

Carmen adorait. — Oh ! Carmen ! quelles paroles sauraient peindre le muet bonheur de son extase enchantée ! Son amour dépassait celui de Gaston de toute la force supérieure de sa nature.

C'était une passion à la fois emportée et soumise, fougueuse et dévouée jusqu'à l'esclavage, — pleine de délicatesses protectrices et de folles admirations. — caressante comme la tendresse d'une mère, mais jalouse comme le caprice d'un maître.

C'était un amour suave, tout embaumé d'exquise poésie et c'était un amour immense, brûlant, qui eût brisé l'âme d'une créature vulgaire, comme la liqueur qui bout et fermente dans le grès fait éclater les parois de sa prison fragile...

.... Gaston baissa les yeux. — Un nuage passa sur son sourire.

— Je vous aime, dit-il ; — oh ! oui... de toute la puissance de mon cœur... Mais où peut aboutir cet amour ?...

— Je suis libre, répliqua la baronne.

Gaston laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Un instant, sa figure eut cette froideur fière qui était autrefois son expression habituelle.

— Moi, je suis pauvre... murmura-t-il.

Ce fut au tour de la baronne de s'attrister et de baisser les yeux.

— Vous êtes riche, reprit Gaston ; — bien riche !... Dieu m'est témoin que vous m'avez donné beaucoup de joie... tant de joie que mon pauvre cœur a failli arrêter ses battemens et mourir à force de bonheur, quand vous m'avez dit : je vous aime... Ah ! madame ! se sentir soudain si heureux après avoir toujours, toujours souffert !...

Il s'interrompit et ajouta d'un accent de résignation austère :

— Mais je suis pauvre !...

Les joues de la baronne s'étaient couvertes de rougeur. Son œil brillait sous la frange soyeuse de ses longs cils abaissés. — C'était une pudeur non feinte qui essayait de combattre d'invincibles entraînemens...

Elle pressa les mains de Gaston dans les siennes. Elle hésita durant une seconde. — Puis, sur cette main pâle, elle mit sa lèvre en un baiser timide.

— Il faut être généreux, dit-elle, et me pardonner d'être riche.

Le regard de Gaston se tourna vers elle, reconnaissant et tendre, mais il ne répondit point.

— Qu'est la fortune, reprit Carmen enthousiaste, — auprès de notre amour !... La fortune !... Oh ! maudit soit le jour où finit ma pauvreté !... Car je fus pauvre aussi... pauvre bien longtemps !...

Elle s'interrompit et poursuivit presque aussitôt brusquement :

— Voulez-vous savoir ma vie ?

Gaston se releva, curieux.

— Si je le veux ! répondit il : — vous parlerez, et vous parlerez de vous... Je vous écouterai... puis-je avoir une joie meilleure ?...

Mais l'enthousiasme de Carmen était tombé tout à coup. Elle semblait hésiter et se repentir d'avoir offert ainsi le secret de sa vie. Son regard perdit sa franchise. Un embarras pénible lutta contre son beau sourire.

Gaston ne prenait point garde.

— Dites-moi ce que vous êtes, reprit-il ; dites-moi toutes vos souffrances et vos joies, afin que je vous sache mieux et que j'aime votre passé autant que vous-même.

L'œil de Carmen tombait lourd et fixe sur le tapis. Un pli s'apercevait sur l'harmonie noble de son large front. Les lignes contractées de sa bouche disaient de l'amertume et de la douleur...

— Mon passé !... murmura-t-elle ; — ce furent des jours mauvais, où Dieu se montra cruel envers une pauvre fille... Ces jours, je voudrais les oublier...

Gaston se sentit avoir froid au cœur. Une crainte vague se mit entre lui et Carmen. Pour la première fois, il se demanda : — Quelle est cette femme ?

— Oublier, répéta-t-il sans avoir la conscience des paroles qu'il prononçait ; — on aime à se souvenir pourtant, lorsque le bonheur est enfin venu, des temps où le malheur tortura l'âme sans la pouvoir ternir...

Carmen frissonna et jeta sur lui un regard d'épouvante.

Y avait-il un soupçon déjà dans ce cœur qui aimait de la veille ?

L'œil perçant de Carmen interrogea le visage de Gaston. Elle y vit cette crainte indécise encore et qui allait devenir de la défiance. — L'angoisse qu'elle éprouva n'eut point le temps de se peindre sur ses traits. Elle leur imposa un masque de sérénité fière..

— Vous avez raison, répondit-elle d'une voix triste et

lente; — mais n'entendîtes-vous parler jamais de malheurs qui humilient?

Elle était si belle et ces paroles contenaient un reproche si amer dans sa douceur hautaine, que Gaston eût voulu se mettre à genoux pour demander pardon.

Carmen, d'un geste impérieux, imposa silence à son repentir...

— Il y a sept ans, dit-elle, — pour avoir un morceau de pain, le soir, je dansais le fandango dans la boue sur le boulevard du Temple...

Gaston l'interrompit par un cri d'étonnement.

Carmen se leva, traversa le boudoir et prit, à côté du poignard au manche d'or, les castagnettes d'ébène qu'elle jeta sur la couverture...

Elle demeura debout et croisa ses bras sur sa poitrine.

Son front se redressait, superbe. Une reine eût envié la dignité sereine de sa pose et de sa physionomie.

— Voyez cela, reprit-elle; — ce jouet qui accompagna ma danse aux jours où j'étais forcée de sourire quand mon cœur se brisait, ce jouet me rappelle tout mon passé qu'il résume .. Ne m'accusez pas si mes souvenirs sont cruels... Je n'avais plus de père... plus de mère... Et j'étais bien jeune pour tant souffrir!...

CHAPITRE III.

YAHBEL ET JAN VOHR.

Les yeux de Gaston disaient éloquemment son repentir.

Carmen avait repris son siége au chevet du lit. Elle garda un instant le silence. — Trop avancée pour reculer, elle repassait rapidement les jours écoulés de sa vie pour y choisir ceux qui étaient purs.

Elle avait bien des choses à cacher, dont la plupart découlaient d'un acte unique: le meurtre de James Western. Et aux yeux de Gaston elle voulait paraître sans tache.

Mais elle voulait aussi ne lui point mentir, afin que ce qu'il aimerait fût bien d'elle-même...

Un furtif regard lui avait appris que tout soupçon s'était évanoui dans le cœur de Gaston. Elle dut reprendre courage en voyant renaître son empire.

— Pardon, madame, pardon!... murmura-t-il; — c'est que je vous aime tant!...

— Appelez-moi Carmen, répondit la baronne; — et dites-moi le nom que vous donnent votre sœur et ceux qui vous aiment.

— Gaston, répliqua celui-ci à voix basse; — comme votre frère...

La baronne le regarda fixement, comme si une pensée soudaine surgissait en son esprit. — Gaston avait les yeux baissés. Quelque chose d'amer était parmi la contrainte de son sourire...

— Mais entre moi et monsieur le marquis de Maillepré, ajouta-t-il, il n'y a que cela de commun.

— Gaston! répéta la baronne qui semblait rêver; — je vous nommerai ainsi .. Et Dieu veuille que votre haine pour mon frère ne retombe point sur moi!

— Je l'oublierai, dit Gaston, — tant que je vous aimerai, Carmen... et je vous aimerai toujours!...

— Mais pourquoi cette haine?... reprit la baronne, dont la voix avait d'insinuantes caresses.

Le blessé garda le silence.

— Pourquoi?... dit encore la baronne. — Gaston!... oh! que ce nom me devient doux à répéter!... Gaston, je vous en prie... que vous a fait mon frère?...

Gaston ne répondit point.

— Il faut que je le sache, pourtant! continua la baronne avec un élan de passion; — car entre vous et mon frère, je n'hésiterais pas, Gaston! Hésiterais-je entre vous et le reste du monde!

— Madame, ayez pitié! dit enfin le blessé qui sentait fléchir son courage. — Je suis faible auprès de vous... et je ne sais point de sacrifice qui pût payer vos douces paroles... Merci!... merci du fond du cœur!... Vous m'enseignez des joies que je ne croyais point être de la terre... Vous m'éveillez de mon obscur malheur, et je renais par vos sourires... Mais le secret de ma colère... je vous en supplie, ne me le demandez pas!

Les beaux sourcils de la baronne tremblèrent leur ligne hardie et se froncèrent imperceptiblement... Une étincelle impérieuse brilla derrière sa paupière à demi baissée. On eût dit qu'elle allait ouvrir la bouche pour exiger et commander.

Mais, lorsqu'elle ouvrit la bouche, ce fut pour se résigner, soumise.

— Gaston! dit-elle tendrement, — votre secret ne peut être que celui d'un noble cœur, et c'est à moi de céder, puisque j'aime davantage... Mais, ajouta-t-elle avec une gaîté d'autant plus charmante qu'il y avait dessous plus d'émotion grave et profonde, — je vous devinerai.

Elle approcha son fauteuil tout contre le lit, et tendit sa main à Gaston qui la mit sur ses lèvres.

— Maintenant, reprit-elle, écoutez-moi... Je ne vous demande rien en échange de ma confiance... Je suis à vous... Mon secret, à moi, vous appartient tout entier...

Un instant elle se recueillit, le front penché, l'œil rêveur.

Puis elle dit:

— « Vous êtes pauvre et vous avez souffert. Votre misère a-t-elle égalé la mienne?... Moi je suis la fille du hasard. Mon patrimoine fut l'aumône...

» Mon pays?... Je ne sais pas où je suis née, Gaston. Mon père était un bohémien d'Ecosse; ma mère une bohémienne d'Espagne.. Où se rencontrèrent le gipsy et la gitana?... Nul ne s'est donné jamais le soin de me l'apprendre...

» Mon père était fort et hardi. Il avait nom Kaleb. Ma mère était bien belle... On l'appelait Dolorès.

» Mon père me nommait Flamy, ma mère Carmen.

» Elle prononçait ce nom bien doucement. — Mais votre voix est plus douce encore que celle de ma mère.

» Je me souviens vaguement des jours de mon enfance. Dolorès me portait sur son dos dans une sorte de hamac fait avec son écharpe de laine. — Nous traversions ainsi de grandes provinces.

» Kaleb sautait sur les places publiques. Il faisait des tours de magie, domptait les chevaux fougueux et vendait des amulettes aux picadores.

» Dolorès chantait en promenant ses doigts sur sa guitare, d'où sortait une harmonie voilée. Elle dansait, montrant aux seigneurs sa belle taille que tordait la jota ou le bolero, et riant aux grelots de son tambour de basque...

» Les seigneurs lui parlaient tout bas. Kaleb écoutait ce que lui disaient les seigneurs.

» Il aimait Dolorès comme on aime sous le chaud soleil des Espagnes, — comme on aime quand on a dans ses veines ce sang d'Egypte qui bout et qui brûle... »

La prunelle de la baronne éteignit son étincelle diamantée dans la langueur humide d'un long regard qui mit du feu sous le front de Gaston.

Il écoutait. — Sa pensée flottait indécise et confuse.

Son cœur s'élançait vers cette femme si belle qui parlait de ses malheurs...

Mais quelque chose en lui se révoltait contre cet amour et combattait son invincible puissance.

Etait-ce l'orgueil du sang des chevaliers qui repoussait l'infamie du sang païen?...

Il écoutait. — Son âme souffrait à ce récit qui le charmait...

Le plaisir qu'il éprouvait avait comme un revers poignant. — C'était une émotion multiple où vous n'eussiez

point distingué le chagrin d'avec la joie et où l'amertume se mêlait au ravissement.

Mais, parmi ces luttes muettes, la passion croissait et jetait ses racines au plus profond du cœur.

Il aimait. Carmen l'occupait tout entier.— Il aimait tant que le pauvre souvenir de Sainte frappait en vain au seuil de sa mémoire...

Oh ! c'est qu'il y avait tant de magie dans l'adoration de cette fière créature, abaissant sa superbe, et se couchant, esclave, aux pieds de son vainqueur...

Gaston, étonné, tourmenté vaguement par de sourdes défiances, mais subjugué, enivré, laissait aller son âme, qui ne se défendait plus.

Le regard de Carmen lui arracha un regard d'extase.

Elle reprit :

— « Kaleb aimait Dolorès comme je vous aime, Gaston... Il était jaloux, et parfois son poignard noir sortait de sa longue gaîne quand les seigneurs s'approchaient de trop près et faisaient rougir la joue dorée de la bohémienne.

» Aussi, notre vie était un long voyage. Nous ne faisions partie d'aucune tribu. Nous étions seuls tous trois... »

— Et votre frère ?... interrompit Gaston.

La baronne tressaillit et ouvrit tout grands ses yeux demi-clos, avec une véritable terreur.

Elle avait été sur le point de se trahir.

Quelques mots de plus, et le mystère qu'elle avait tant à cœur de cacher se trouvait dévoilé.

Mais il était temps encore.

A peine Gaston put-il remarquer la subite pâleur qui couvrit son visage. Elle s'était remise par un puissant effort et répondait :

— Mon frère est beaucoup plus jeune que moi... je vous parle de ma première enfance. Nous étions seuls tous trois alors...

La réponse eût été bonne même contre un soupçon, et Gaston n'avait point de soupçon à cet égard.

Le marquis de Maillepré, d'ailleurs, paraissait en effet plus jeune que la baronne. On sait que le costume masculin enlève toujours quelques années au visage d'une femme, — et que, réciproquement, l'homme se vieillit à vouloir endosser les vêtemens d'un autre sexe.

— « En ce temps, poursuivit la baronne, j'avais faim quelquefois et froid bien souvent, mais j'étais heureuse. Kaleb et Dolorès m'aimaient également. J'étais le lien qui les rapprochait dans leurs querelles violentes, dont ils essayaient de me cacher les tristes excès. Auprès de moi, ils se parlaient doucement. Lorsque Dolorès était fatiguée, durant les longues marches, Kaleb prenait l'écharpe de laine qui me servait de berceau et me portait à son tour.

» ...Je ne sais.— Ces choses sont bien confuses en mon souvenir. Dolorès disait la bonne aventure et tirait des horoscopes dans les campagnes. Je crois me rappeler qu'un moine la menaça du feu. — Nous partîmes pour l'Ecosse

» Ah ! je pleurai bien le beau soleil de l'Espagne. Ces froids brouillards glacèrent mes sourires. Je sentais grelotter le dos de ma mère parmi ces broussailles sauvages qui barrent la route du voyageur dans les forêts d'Ecosse...

» Et j'avais peur de ces hommes aux jambes nues, drapés dans leurs plaids bariolés, et dont le regard tombait sur nous grave et dur.

» C'était le pays de mon père, qui retrouva ses frères dans la montagne.

» Dolorès pâlissait. Elle ne souriait plus en chantant ses beaux airs de Séville ou de Madrid.

» Gaston, ces pauvres gens qui se meurent sous le mépris du monde, n'ont pas de patrie, mais ils ont un cœur...

» Je grandissais. Notre cabane était triste. Ma mère ne se consolait qu'avec moi... »

— Mais, dit Gaston, comme s'il eût cherché dans une pensée haïe un refuge contre la passion qui l'accablait ; — votre frère ?...

La baronne oubliait toujours...

Son cœur était trop plein pour ne pas revenir à la vérité sans cesse.

Elle se mordit la lèvre en un fugitif mouvement d'impatience.

— « Mon frère venait de naître, répondit-elle ; — Kaleb se trouvait bien au pays d'Ecosse; mais Dolorès pleurait souvent... Nous repartîmes pour l'Espagne, d'où nous fûmes chassés de nouveau.

» Ainsi se passèrent les années de mon enfance, Gaston... De longs voyages où notre pauvreté trouvait partout de la fatigue et des obstacles.

» En tous lieux, l'aumône méprisante ou le dédaigneux refus.

» Nulle part l'hospitalité cordiale qui repose et console...

» Je pensais déjà et je me disais :

— » Qu'ont fait mon père et ma mère pour être au-dessous des autres hommes ?

» Je l'ai su depuis, à l'époque où un prêtre de Murcie me parla de Dieu.

» Mon père et ma mère ne voyaient rien au-dessus de l'azur du ciel. Ils ne savaient point ce qui est juste et ce qui est injuste.

» Ils n'avaient d'autre règle que la crainte du châtiment ; le bien d'autrui était le leur. — Au delà de ce monde, il n'y avait point pour eux d'autre vie.

» Mon enfance se passait au milieu des pratiques secrètes à l'aide desquelles les gens de ma race cherchent à connaître l'avenir. En Espagne, c'étaient les devineresses, en Ecosse, outre les gypsies, je voyais ces créatures étranges qui ont une autre vue que celle des hommes.

» Je croyais à leur puissance ; et comment n'y pas croire, lorsque les événemens viennent se grouper dociles, selon l'ordre de leurs prédictions ?...

» Un soir, j'avais alors huit ans, nous habitions une cabane abandonnée sur les bords de la Guadiana, Kaleb et Dolorès m'avaient laissée seule. Une vieille femme de notre race vint frapper à la porte et me demanda l'hospitalité.

» Elle me salua en cette langue que nous seuls parlons ici-bas, et me dit :

— » Je me nomme Yahbel et je suis la mère de ta mère.

» Je la reçus avec respect et je mis devant elle les pauvres provisions qui étaient dans la cabane.

» Elle effleura de sa lèvre ridée et brunie le pain et l'eau que je lui servais ; elle repoussa le lait et les olives.

» Puis elle me fit mettre en face d'elle et appuya ses yeux caves sur mes paupières qui se fermaient timides.

— » Enfant, dit-elle, tu seras bien beau... mais tu seras plus belle... »

Carmen s'interrompit et laissa tomber sa tête pâle sur sa main.

Gaston l'écoutait sans comprendre.

— « Oui, poursuivit la baronne d'une voix basse et presque étouffée, Yahbel me dit cela...

» Elle me dit encore : — Tu seras riche, enfant.... plus riche qu'un grand d'Espagne assis devant le roi...

» Gaston ! Gaston ! c'est une chose étrange et terrible !

» Je vois encore les yeux d'Yahbel... il me semble qu'il pèsent lourds et perçans sur ma paupière éblouie...

» Qui donc peut donner à un être humain le pouvoir de lire au delà du jour présent ?...

» Yahbel sortit en murmurant la bénédiction de notre peuple où le nom de Dieu n'est point prononcé. Je la vis se perdre la nuit sur les rives du fleuve. Depuis, je n'ai jamais revu Yahbel... »

Carmen levait ses beaux yeux au ciel et semblait perdue en un rêve.

« Et Jan Vohr, reprit-elle tout à coup. — C'était bien longtemps après... j'avais plus de dix ans... Nous étions en Ecosse, dans les montagnes au-dessus de Glenarchy. Mon père avait demandé l'hospitalité pour une nuit à un

highlander dont la petite maison vieille et noire pendait parmi les arbres au-dessus d'un lac encaissé profondément.

» Kaleb et Dolorès aimaient à oublier leur misère dans l'ivresse. Ils burent l'usquebaugh de l'highlander et tombèrent tous deux affaissés sous un inerte sommeil. Jan Vohr l'highlander me prit par la main et me baisa tremblante; il étendit son plaid au-dessus de ma tête et me regarda comme autrefois m'avait regardée Yahbel.

» Il me contempla longtemps ainsi.

» Puis sa voix, qui semblait être d'un autre monde, se prit à chanter, sur un mode lent et sourd, des vers mystiques dont le sens glissa sur mon intelligence...

» Mais le chant tout entier n'était pas incompréhensible.

» Après les premières strophes, dont les mots obscurs semblaient répéter ce que m'avait dit Yahbel, vinrent d'autres strophes qui m'annonçaient clairement la fortune et la puissance.

» Ces choses sont de celles qu'on n'oublie point. Gaston, — car, à côté de la promesse, il y avait une horrible menace... »

Carmen hésita, son œil se baissa, et une expression de malaise vint obscurcir sa physionomie.

— La promesse est accomplie murmura-t-elle ; — la menace...

Elle s'interrompit encore et regarda Gaston qui se fatiguait à suivre le fil de ce bizarre récit.

L'œil de Carmen exprimait de l'effroi.

— Mais où vais-je vous parler de ces choses, Gaston, dit-elle avec brusquerie et en se forçant de sourire; — vous êtes au-dessus de ces superstitieuses croyances qui troublent la vie des esprits ignorans ou faibles. Je voulais vous peindre les misères de mon enfance et de ma jeunesse, et voilà que mon récit s'égare... Que vous importent Yahbel et Jan Vohr ?

Gaston fut quelque temps avant de répondre.

— Ils vous voyaient si belle ! dit-il enfin en couvrant Carmen de son regard ému, — ils devinaient que les plus puissans et les plus riches se disputeraient un jour votre main...

— Oui, murmura Carmen, — ils devinaient !...

Elle eut comme un frisson, son sourire lutta contre une pâleur mortelle qui envahit ses traits tout à coup.

Son sourire fut vainqueur ; — sa pâleur disparut et ce fut d'un air enjoué qu'elle poursuivit :

— « Mais revenons à ma misère, dont le souvenir, selon vous, doit me donner tant de joie...

» Ma mère était toujours belle ; elle chérissait toujours l'Espagne, et mon père, esclave de son désir, affrontait chaque année, pour lui plaire, les dangers qui entourent, en ce pays de foi aveugle, une race plus malheureuse encore que coupable.

» Je crois que ma mère aimait Kaleb, mais elle était légère, et sa beauté merveilleuse attirait autour d'elle une foule de seigneurs hardis et empressés.

» Mon père souffrait, parce que, sous les vices qui sont le malheur d'un peuple déchu et maudit, son âme était fière autant que l'âme d'un grand d'Epagne.

» Une fois, à Ségorbe, tandis que ma mère chantait sur la place, un jeune oidor s'approcha d'elle et la baisa. Il mit la main à sa bourse, croyant pouvoir payer son insolence, mais il ne la retira point, et tandis qu'il souriait encore, le poignard noir de mon père s'enfonça dans son dos jusqu'à la garde...

» Ils sont bien heureux, Gaston, ceux dont la jeunesse n'a vu que des exemples à respecter et à chérir. — Moi, je suis la fille de pauvres gens tombés, parce que la main de Dieu ne les soutenait point...

» Mais j'aimais mon père, j'aimais ma pauvre mère. Ils eussent été bons tous les deux sans cette marque fatale dont les avait flétris leur naissance...

» On me mit dans une prison, mon père et ma mère étaient dans une autre prison.

» Il y avait eu un meurtre ; les coupables étaient de ceux qui n'espèrent même pas le pardon...

» Quand je sortis de prison, deux mois après, je demandai mon père et ma mère.

» On me montra sur la place de Ségorbe, au lieu même où avait été commis le meurtre, quatre trous creusés pour enfoncer des pieux en terre.

» Et l'on me dit : — C'est la potence.

» Ils avaient tué le coupable et l'innocente.

» J'étais seule au monde !... »

Carmen pleurait.

Gaston avait sur le visage une émotion profonde.

— Je ne croyais pas pouvoir me réjouir de l'existence de cet homme, murmura t-il, mais béni soit-il, Carmen, puisque sans lui, toute consolation vous eût été refusée !...

Il faut ne point souffrir pour garder sa présence d'esprit.

La baronne leva sur Gaston ses yeux étonnés.

— De quel homme parlez-vous ? dit-elle.

— Votre frère, madame, répondit Gaston, surpris à son tour.

Carmen baissa la tête et ne trouva point en ce moment la force de mentir...

CHAPITRE IV.

LE BIEN ET LE MAL.

La baronne fut longtemps avant de reprendre la parole.

Ses souvenirs évoqués mettaient sur son beau front une amertume douloureuse.

Gaston la contemplait. Les caresses de son regard semblaient vouloir payer Carmen de sa souffrance. On voyait en quelque sorte sur ses traits mobiles et naïfs en leur austère beauté les progrès d'un amour qui grandissait sans cesse.

Au bout de quelques minutes, Carmen se redressa; leurs regards se croisèrent; celui de Carmen, reconnaissant et doux, était comme une action de grâces.

— Gaston, dit-elle, — que je vous aime !... auprès de vous je ne sais pas souffrir... votre présence suffit à me protéger contre mes souvenirs navrans... Qu'importe le passé, puisque vous me faites si heureuse !..

Elle se pencha vers Gaston dont la lèvre effleura ses cheveux.

Ils mêlèrent leurs sourires.

Puis Carmen se recula confuse, parce que l'amour lui soufflait la pudeur...

Elle avait eu le temps de réfléchir et de donner un rôle à son frère, ce personnage fictif à qui elle prêtait une moitié de sa vie.

« J'étais seule au monde, reprit-elle; mon frère n'était-il pas alors un enfant?... Il pleurait... J'avais à sécher ses larmes, moi, dont le cœur était brisé !

» Je n'avais qu'une envie, fuir l'Espagne où je croyais voir partout le sang de mon père et le sang de ma mère.

» Mon frère et moi nous traversâmes à pied le royaume de Valence et la Catalogne.

» Je vous ai parlé, Gaston, d'un prêtre de Murcie qui m'avait enseigné à prier Dieu; je n'étais pas sans consolation.

» Mais que la solitude est cruelle à quinze ans, — la solitude avec la misère !

» Me voyez-vous, Gaston, pauvre fille, seule, avec un enfant trop faible pour me défendre, courant par les chemins, affaiblie par toutes les privations et exposée à toutes les insultes...

» La route fut bien longue, mes pauvres pieds meurtris saignèrent bien des fois avant d'atteindre la frontière.

» Mais je ne sais, un vague espoir me soutenait en chemin ; j'allais voir la France, — la France dont le nom avait toujours résonné à mon oreille comme une mystérieuse promesse de bonheur...

» Et puis, dois-je vous le dire, Gaston ! mes rêves me parlaient de fortune et de brillans plaisirs...

» Je me souvenais d'Yahbel, la gitana, et du vieux higlander Jan-Vohr...

» Un soir, après une journée de fatigue, je vis devant moi une vaste plaine où scintillaient çà et là mille clartés à perte de vue.

» Mon cœur battit, je m'arrêtai. — Je reconnus Paris, la ville immense, Paris qui allait être ma patrie.

» Mais à Paris, que j'aimais tant sans le connaître, l'hospitalité se paie. Je n'avais que ma basquine, mes castagnettes et ma beauté, — car j'étais belle alors, Gaston, j'allais avoir seize ans.

» Dès ce premier soir, brisée de lassitude comme je l'étais, je fus obligée, pour payer ma couche et celle de mon frère, de danser bien longtemps, de chanter et de sourire.

» Sourire, Gaston, quand on a des larmes plein le cœur !... »

Le sein de Carmen se souleva. Sa voix grave et douce avait des accens de profonde tristesse.

Les yeux de Gaston se mouillèrent.

— Et j'osais me plaindre !... murmura-t-il ; — mais parlez, parlez encore, et dites-moi bien vite vos jours de bonheur...

Gaston suivait maintenant le récit avec un intérêt avide.

L'émotion lui avait rendu la fièvre. Sa joue se colorait vivement, et les larmes arrachées par la plainte de Carmen se séchèrent aussitôt au feu de ses paupières...

La baronne secoua la tête, agitant avec lenteur les belles boucles de ses cheveux noirs.

— Mes jours de bonheur ! dit-elle ; — Gaston, je n'en sais point d'autre en ma vie que le jour où je vous vois, où je vous parle, où je sens votre main tressaillir dans la mienne... Mais ce jour aussi vaut des années ! ajouta-t-elle avec passion ; — Dieu m'y donne le bonheur de toute une vie...

Gaston répondit, mais les mots se transforment en passant par la bouche des gens qui aiment ; leur sens se perd sous la plume...

Les mots d'ailleurs valent-ils le silence tremblant et ces muettes paroles que dit le sourire ou que le regard ému va murmurer au cœur ?...

Carmen reprit :

« Vous avez raison, Gaston... En ce moment je sens une sorte de joie à rappeler le souvenir de mes misères passées... Mais c'est que je suis heureuse en ce moment... oh! bien heureuse !

» Tout me sourit... les jours écoulés m'apportent leurs pleurs amers pour me dire : Ces pleurs n'ont point laissé de traces... Les jours à venir me montrent de belles amours... du bonheur, du bonheur partout, parce que vous m'aimez...

» Cette première soirée passée à Paris fut bien cruelle. Les journées qui suivirent ressemblèrent à cette première soirée.

» Vous étiez bien jeune en ce temps. — Peut-être, néanmoins, vous souvenez-vous de cette jeune fille à la basquine blanche, bordée d'argent, et serrée à la taille par la ceinture d'un spincer noir...

» Elle venait tous les soirs devant le salon de cire du boulevard du Temple, en face du café Turc. Elle plaçait à terre quatre coquilles, dans chacune desquelles s'allumait un lampion. L'espace compris entre ces quatre lumières était son théâtre.

» Elle dansait. — Je dansais, Gaston, jusqu'à perdre haleine.

» Bien souvent, l'hiver, mes pauvres doigts bleuis ne pouvaient plus faire jouer les castagnettes.

» Et quand mes castagnettes ne précipitaient pas, joyeuses, leurs roulemens vifs, les passans ne s'arrêtaient point. Je dansais en vain devant quelques pauvres enfans, transis comme moi, qui se vengeaient de leur souffrance en raillant ma misère...

» Paris n'a point de pitié, Gaston. Il jette son or par les fenêtres, mais il ne sait pas ouvrir la main et donner à propos le denier de l'aumône.

» Nulle part je n'ai trouvé un peuple si froid et sachant si bien sourire en passant auprès du malheur...

» L'ouvrier qui jetait à mes pieds parfois une pièce de monnaie, y laissait tomber en même temps une moquerie. Je recevais plus d'insultes que de secours, et bien peu avaient l'âme assez bonne pour ne point se payer de leur bienfait par un mot obscène ou par une grossière caresse...

» Quand j'étais épuisée de fatigue et que j'éteignais mes lumières, des hommes, le chapeau sur les yeux, le manteau sur la bouche, s'approchaient de moi mystérieusement et me montraient une pièce d'or...

» D'autres fois... Vous pâlissez, Gaston... Ah ! je veux vous prouver, moi, que vous pouvez m'aimer sans scrupule, et que votre pauvreté n'est qu'un lit de roses auprès de mon martyre honteux !... D'autres fois, de vieilles femmes me suivaient et m'abordaient en quelque carrefour désert. Elles me glissaient à l'oreille de ténébreuses paroles... Elles perdaient le miel de leur hypocrite éloquence à me montrer l'infamie sous de riantes couleurs... »

— Oh ! c'est trop ! c'est trop !... murmura Gaston qu'écrasaient mille émotions contraires ; — entendre cela, c'est mourir !...

Carmen mit sa main sur son cœur. Son front se redressa, rayonnant une sereine fierté.

— Gaston, dit-elle, ces hontes étaient autour de moi, mais elles ne me touchaient pas. J'ai passé, ferme, le long de l'abîme qui borde l'étroit sentier de la misère. — Le cœur que je vous offre est pur, et le rouge que laisse à mon front le souvenir est de l'indignation et non pas du remords...

Elle disait vrai, car son cœur était neuf comme la beauté admirable de son corps.— Cette femme à qui la loi eût pu demander compte du sang versé avait gardé parmi les hasards romanesques de sa vie sa blanche robe de vierge.

Aux jours de sa détresse, elle avait repoussé fièrement les conseils perfides de l'indigence. — Plus tard, dans son double et brillant rôle, elle avait joué avec l'amour, tantôt sous le masque élégant du marquis de Maillepré, tantôt belle, incomparable, sous le nom que lui avait donné le baron de Roye.

Une seule fois, son cœur avait battu au choc d'un sentiment nouveau pour elle... Mais alors, dans son intime croyance, ses vêtemens de femme étaient un déguisement...

Elle ne s'était point épouvantée encore au souvenir de la bizarre poésie du chant de Jan Vohr. — Elle ne s'était pas demandé dans l'angoisse brûlante d'une nuit de délire : *De quelle couleur* est mon âme ?...

Gaston fut comme ébloui des rayons qui tombaient de ce front hautain et doux à la fois. — Il l'admirait, malheureuse, passionnément. Elle grandissait à ses yeux, charmés de toute la profondeur de sa misère passée.

— Qu'ai je fait, dit-il, avec l'accent d'une adoration ardente, — pour que Dieu me donne tant de bonheur ?.. Oh ! merci, Carmen, de m'avoir dit votre vie... Je vous vois maintenant aussi sainte que belle... et les longues années d'amertume qui composent ma jeunesse sont trop payées par votre amour...

Il s'était avancé jusqu'au bord du lit; sa tête souriante s'appuyait sur sa main. — Il regarda Carmen comme ceux qui prient regardent le ciel.

Carmen avait perdu le subit enthousiasme qui l'avait un instant exaltée; ce qui lui restait à dire l'effrayait.

Durant quelques secondes, elle garda le silence; elle cherchait, elle masquait derrière un sourire calme le travail de son esprit inquiet...

Il lui fallait, dans ce laborieux récit, mêler ce qui était vrai avec ce qui était faux. — Il lui fallait expliquer sa fortune et cacher les événemens de cette nuit fatale où la double prédiction s'était accomplie...

Ses yeux, baissés sous l'effort de sa tâche, se relevèrent tout à coup résolus et vifs. Elle avait pris son parti.

« Plus d'une fois, dit-elle, d'un ton dont la froideur contrastait avec son animation récente, — vous avez semblé me reprocher l'oubli où je laissais mon frère... Avant de vous dire comment un homme généreux et bon fit de moi sa fille et me donna son nom à sa dernière heure pour continuer son bienfait au delà de la mort, je veux vous parler de mon frère... L'histoire de mon mariage sera courte : les quelques mots que je viens de prononcer la contiennent... L'autel où je m'agenouillai était la couche d'un homme à l'agonie...

» Mon frère... c'était un enfant hautain, un cœur intraitable, une volonté capricieuse et de fer... Ah! c'était bien un fils de cette race maudite qui met sa joie dans la guerre qu'elle déclare aux hommes!... »

Carmen s'arrêta. Sa respiration était oppressée. Elle semblait avoir peine à poursuivre. — Au moyen de cette feinte qui partageait en deux sa vie et en mettait une moitié sur la tête du marquis de Maillepré, elle arrivait à jeter dans les mensonges de son récit une sorte de vérité symbolique.

A elle, Carmen, ce qui dans sa nature était véritablement pur et beau. — Au marquis, les désirs insensés, les témérités folles qui avaient secoué sa jeunesse. Elle donnait ainsi un corps aux deux principes qui s'étaient disputé son âme.

Carmen, c'était le bien; le marquis, c'était le mal...

Et, comme il fallait qu'elle se reconnût dans l'une et l'autre face de cette double image, sa voix hésita en traçant le portrait du marquis, dont pourtant elle adoucissait les traits, avant d'éluder l'aveu de son crime...

« Mon frère n'était pas souvent auprès de moi, poursuivit-elle cependant en essayant de retrouver son assurance. — Il arrivait à l'adolescence. Il aurait pu me protéger... Mais sa fantaisie n'était point de m'aider dans ma tâche douloureuse. Il ne voulait point danser avec moi devant la foule sur le boulevard du Temple.

» Ses occupations étaient autres. — Il s'était mis aux gages d'un misérable nommé Burot, secrétaire d'un noble duc dont le nom ne nous importe point, et il épiait la conduite de madame la duchesse.

» Il était paresseux et curieux. — Cette vie de basses intrigues ne lui répugnait point...

» A ce métier, il vit d'étranges choses. — Son espionnage le conduisit parfois dans ces lieux notés d'infamie, où la présence d'une femme élégante et du monde est chose si invraisemblable, qu'il peut venir à l'esprit de certaines dames de les choisir justement pour y mieux enfouir leur secret. — La duchesse dont je vous parle, harcelée par les soupçons de son mari, prenait les habits de sa femme de chambre, et donnait des rendez-vous dans un petit cabinet souterrain de la rue de Beaujolais, au Palais-Royal, qui était une dépendance du Caveau du Sauvage...

» Mon frère découvrit cela et bien d'autres choses; il connut ce Palais-Royal aux infâmes mystères, et ce fut là qu'une fois il trouva sur son chemin le titre qu'il porte aujourd'hui... »

Tout ce qu'il y avait d'amour dans le regard de Gaston disparut à ce mot comme par magie. Son œil devint sombre et interrogea impatiemment.

— Le titre de marquis de Maillepré? dit-il.

— Le titre de marquis de Maillepré, répondit la baronne.

Puis elle reprit en abaissant sa paupière comme pour se recueillir, mais en réalité pour fuir le regard incisif de Gaston :

« C'était dans la nuit du mardi gras de 1826... »

— La nuit de la mort de mon père! murmura Gaston, dont les traits se voilèrent d'une tristesse grave et plus sombre...

Carmen ne l'entendit pas.

« Mon frère, poursuivit-elle, était au Palais-Royal, cherchant, d'après l'ordre de monsieur Burot, madame la duchesse qu'il savait être dans la foule, déguisée et masquée, au bras de son amant...

» La cohue était compacte et pressée. Mon frère chercha longtemps. — Mais le masque donne à toutes les femmes le même visage. Mon frère se fatigua de chercher.

» Comme il allait se retirer, il aperçut dans l'une des galeries un homme enveloppé d'un ample manteau, qu'il reconnut pour être monsieur le duc en personne.

» Mon frère était à l'âge où tout cède au plaisir d'une espièglerie. Il pensa que monsieur le duc était là lui-même à la recherche de sa femme. Il le suivit.

» Je ne sais comment cela se fit, mais mon frère et monsieur le duc se parlèrent. — Monsieur le duc n'était point là pour épier sa femme.

» Il y avait dans le jardin, parmi la foule, un homme au costume étranger, qui allait dépasser les limites de l'âge mûr. Mon frère n'eut point de peine à reconnaître que cet homme était le point de mire de la recherche de monsieur le duc..

» Je ne puis vous raconter en détail ces choses, Gaston... mes souvenirs sont confus... Depuis sept ans, j'ai tâché d'oublier tout cela, parce que ce fut une action criminelle et que le coupable était mon frère. — Ce que je puis vous dire, c'est que l'étranger portait sur lui des papiers que monsieur le duc eût payés au prix de la moitié de son immense fortune... »

— Madame, interrompit Gaston d'une voix basse et altérée, — quel était le nom de ce duc?

Il couvrait la baronne d'un regard perçant et avide.

Celle-ci tenait ses yeux baissés.

Elle ne répondit pas à la question de Gaston.

« Mon frère et le duc, reprit-elle, — eurent ensemble un long entretien, à la suite duquel mon frère disparut, pour revenir bientôt, revêtu des habits d'une femme... Vous savez, Gaston, combien il me ressemble... il avait alors seize ans tout au plus. L'illusion devait être complète, et personne n'eût pu se douter de la supercherie.

» Mon frère était une femme, — une femme jeune, belle et merveilleusement parée...

» En cette nuit de folie, il y avait de l'ivresse dans toutes les veines... Peut-être ne savez-vous pas ce qu'était alors le Palais-Royal... »

— J'y étais, madame, cette même nuit, dit Gaston dont la voix était creuse; — je sais... oh! je sais et je me souviens!...

« Tout était permis, continua la baronne, — rien n'étonnait... Mon frère, avec sa brillante toilette de femme, prit le bras de l'étranger... Que se passa-t-il?... »

Des gouttes de sueur perlaient au front et aux tempes de Carmen.

Gaston se penchait hors du lit; son souffle oppressé râlait dans sa poitrine.

— Que se passa-t-il, madame? prononça-t-il avec effort; — oh! par pitié, dites-le-moi si vous le savez!...

La paupière de Carmen trembla, le sang monta violemment à ses joues, ses yeux ne se relevèrent point encore.

« Je ne sais.. murmura-t-elle; — mais le lendemain, mon frère avait les papiers de l'étranger... le lendemain, il

échangeait notre pauvre demeure contre un splendide appartement.—Il eut une voiture, il eut des valets... et monsieur le duc l'appela son cousin... »

Gaston se dressa raide sur son séant; il saisit le bras de la baronne qu'il étreignit avec l'énergie de la fièvre.

— Ce duc, dit-il d'un accent qui chevrottait et prononçait les mots à peine, — c'était donc monsieur de Compans-Maillepré!...

Les paupières de Carmen semblaient rivées sous un poids de plomb. — Son visage, sur lequel glissaient rapidement des teintes tour à tour livides et enflammées, trahissait son émotion profonde.

Aux derniers mots de Gaston, effrayée du son de cette voix qu'elle ne reconnaissait plus, elle leva enfin les yeux. — Elle demeura comme stupéfiée devant le mortel changement qui s'était opéré dans les traits du blessé...

— Qu'avez-vous?... murmura-t-elle de cet accent craintif qui semble deviner la réponse.

L'œil fixe de Gaston eut un fugitif éclair.

— Madame, dit-il avec lenteur, — en cette nuit de carnaval, j'étais agenouillé auprès du lit de mon père agonisant... Mon père attendait, comme on espère le salut, ces papiers volés par votre frère... A son dernier soupir, — car il mourut cette nuit-là même, madame! — il appelait l'homme que votre frère égarait loin de son devoir... Ah! vous me demandiez mon secret tout à l'heure... Il faut bien que je vous le dise, car je sens qu'il briserait ma poitrine... Madame, votre frère a tué mon père... Il a rejeté au plus profond de sa chute ma famille, qui allait se relever... Je suis le marquis de Maillepré!...

CHAPITRE V.

DU BOUDOIR A L'ANTICHAMBRE.

Cette révélation était attendue.

La baronne avait deviné. — Et en effet quel eût pu être le motif de cette haine acharnée de Gaston contre le faux marquis de Maillepré?...

Mais la baronne avait douté tant qu'elle avait pu, parce que la vérité lui emplissait le cœur de remords et d'épouvante...

Et cette malédiction que Gaston lançait contre son frère prétendu tomba sur elle comme un coup de foudre.

Car c'était elle, elle seule, que Gaston accusait à son insu de la mort de son père et de la ruine de sa race.

L'homme qu'elle aimait par-dessus toutes choses en ce monde, l'homme qui avait éveillé son cœur et dont le regard venait de transformer sa tranquillité froide en tendresses passionnées, cet homme souffrait, orphelin, pauvre, déchu.

Il luttait, écrasé par le souvenir de la puissance opulente de ses aïeux, contre sa misère présente.

Il se mourait de ce mal patient qu'aggrave la tristesse découragée...

Et c'était elle, Carmen, qui avait fait ce deuil!...

La vie de Gaston fléchissait, tranchée par le coup de poignard de l'hôtel du Sauvage...

. . . .

. . . .

Elle se leva debout, les bras croisés sur sa poitrine.

Le livre mobile de sa physionomie déroulait rapidement l'énergie exaltée de ses pages...

Il y avait dans son regard, qui tantôt brûlait superbe et irrité, il y avait tour à tour du découragement, du délire et un immense courroux contre elle-même.

Elle ne parlait point...

Gaston, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, s'était laissé retomber sur l'oreiller. Sa tête se renversait, pâlie, parmi le désordre de ses cheveux.—Les plis de sa chemise étaient roses autour de son épaule. C'était un reflet du bandage sanglant qui s'apercevait à travers la toile, à l'endroit de sa blessure.

Il fermait les yeux avec fatigue. — Ses sourcils contractés et le jeu lent des lignes de sa bouche disaient une amertume profonde.

Carmen le contempla durant quelques minutes.

Deux larmes roulèrent sur sa joue qui brûlait.

Elle se couvrit le visage de ses mains, et sa poitrine, douloureusement soulevée, se déchira en un sanglot...

Gaston rouvrit les yeux pour les refermer aussitôt après. Il tourna sa tête du côté de la ruelle du lit.

Carmen, navrée, tomba sur ses genoux.

— Oh! Gaston! Gaston!... dit-elle, — vous ne pouvez plus m'aimer!...

A ce cri suppliant répondit le silence.

Carmen reprit parmi ses pleurs désolés:

— Gaston, je vous demande un mot de pitié... un seul mot... Si vous saviez comme je souffre!

Le silence encore...

Carmen joignit ses mains et les éleva vers le ciel.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, — ne me frappez pas dans son amour... Gaston!... oh! Gaston, pitié!...

Le silence toujours...

Les yeux de la baronne s'égarèrent; elle jeta ses mains jointes sur le lit et colla aux couvertures son visage trempé de pleurs. — Vous eussiez vu tout son corps tressaillir aux élans saccadés d'une intolérable angoisse...

La puissante femme fléchissait plus bas que n'eût fléchi une femme ordinaire. C'était un désespoir violent qui l'écrasait...

Elle n'avait plus ressort ni soutien. — Où était sa volonté forte?...

Plus faible qu'un enfant, elle n'avait plus que des larmes déchirantes et des plaintes. Elle était domptée. Son âme agonisait. La parole lui manquait. Elle se débattait, défaillante, sous l'horrible poids de sa torture...

Dans le silence, on n'entendit plus que le bruit de ses sanglots, qui allait s'affaiblissant...

Puis, au bout de quelques minutes, à ce bruit de plus en plus sourd vint se joindre le sifflement pénible de la respiration du blessé.

Gaston s'agita. — Sa poitrine étouffée cherchait de l'air, parce que l'amertume de sa colère se fondait en une émotion d'une autre nature.

Les sanglots de Carmen lui tombaient sur le cœur.

Il se retourna brusquement. — Lui aussi avait les yeux en pleurs.

Il vit Carmen abîmée dans sa douleur poignante. Il l'attira vers lui doucement et baisa ses cheveux.

On n'entendit plus les sanglots de Carmen.

Mais elle ne se releva pas tout de suite et sembla savourer délicieusement cette caresse inespérée.

Lorsqu'elle se releva enfin et qu'elle rejeta en arrière les boucles mêlées qui couvraient son visage, une reconnaissance attendrie souriait sous ses larmes.

— Merci... murmura-t-elle.

Et, comme elle vit bien de l'amour encore dans le regard de Gaston, son âme se réchauffa; son cœur bondit, renvoyant le sang à sa joue et mettant autour de sa beauté des rayons plus suaves...

Ses larmes étaient séchées, laissant humide pourtant la soie de ses longs cils.

Il ne restait sur ses traits qu'une langueur divine, charme nouveau qui la faisait plus sûre d'être adorée...

— C'est à moi d'implorer mon pardon, madame, dit Gaston, chez qui la passion renaissante combattait un reste de froideur; — aurais-je dû vous reprocher ce qui est la faute de votre frère?... Mais si vous saviez comme elles ont été longues et cruelles ces sept années qui ont suivi la perte de notre espoir!...

Ses yeux quittèrent Carmen pour errer, distraits et perdus, dans le demi-jour de l'alcôve. Il s'adressait à elle, et c'était à lui-même qu'il parlait.

— Si vous nous aviez vus, poursuivit-il, — autour du lit de mort de mon père, attendant celui qui ne devait point venir!... A cette époque, il y avait bien longtemps déjà que durait notre misère... Mes sœurs et moi nous avions grandi dans l'indigence, sous le toit d'un digne serviteur qui nous faisait l'aumône en nous appelant ses maîtres... Chassés de cet asile par la perfidie implacable de l'usurpateur de notre nom, nous avions fait un appel à la justice, et nous pouvions espérer encore une place parmi les égaux de nos aïeux... L'espoir, madame, l'espoir!.. cette dernière lueur qui éclairait notre nuit!... c'est votre frère qui nous a ravi l'espoir!...

Il s'animait de plus en plus, se laissant aller à la rancune de ses souvenirs, et ne s'apercevait point qu'il recommençait le martyre de la baronne. — Elle gardait le silence et s'épouvantait en mesurant la portée de son crime. L'angoisse qui lui serrait le cœur n'était pas tant, il faut le dire, un remords que la peine terrible d'avoir porté aveuglément une atteinte si grave au bonheur de celui qu'elle aimait.

Courbée sous la conscience du mal qu'elle avait fait, elle n'essaya point de se disculper.

Bien des fois même, poussée par le repentir, elle fut sur le point de se jeter à genoux et de dire :

— C'est moi, moi seule qui suis coupable.

Car l'amour la faisait sincère et lui donnait scrupule de tromper même par le silence.

Mais l'amour, d'un autre côté, fermait sa bouche.—Comment se condamner à la haine de Gaston?...

Celui-ci, entraîné par ses souvenirs, disait le dernier soupir de son père, à qui Dieu avait refusé toute consolation à l'heure de la mort; — il disait la jeunesse de ses sœurs réduites à travailler pour un salaire; sa jeunesse à lui, si triste, si différente de l'adolescence dorée de ses aïeux.

Et tandis qu'il parlait de ces obscures souffrances, il ne prenait pas garde à la baronne, parce que le propre de la plainte est de s'exalter elle-même et de se concentrer en d'égoïstes retours.

— La haine devine! reprit-il enfin, absorbé de plus en plus. — Je ne savais pas ce qu'avait fait cet homme, et rien qu'à entendre le nom dont il se parait, mon cœur se lança contre lui... Je ne le voyais pas, et je cherchais à me figurer son visage, parce que je voulais avoir quelque chose de saisissable à détester et à maudire... Un visage de femme sur un corps d'enfant!... La beauté d'un ange, pour cacher l'âme d'un scélérat vil! Voilà ce que j'ai vu... Et cet enfant m'a terrassé... Je crois qu'il m'a fait grâce!...

Gaston passa le revers de sa main sur son front qui éclatait.

— Ah! s'écria-t-il dans un soudain transport de fièvre, — si Dieu avait donné le bras d'un homme au dernier des Maillepré, ce misérable serait mort... et je lui aurais arraché le nom de mon père!

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! murmura Carmen.

Ces mots, balbutiés dans un soupir, arrivèrent confus à l'oreille de Gaston. Il ne les comprit point, mais il s'éveilla de sa rêverie courroucée.

— Pardon, madame, dit-il encore;— pardon, Carmen!... ma tête est bien faible et je ne m'aperçois pas que ma haine doit vous être une souffrance...

— Hélas, Gaston! murmura la baronne; — vous avez tant de raisons de haïr!...

Cette voix qui tombait, douce et résignée d'une bouche si belle, amollit le cœur de Gaston. — Il prit la main de Carmen et la baisa.

— N'ai-je pas plus de raisons encore de vous aimer? demanda-t-il; — je veux tâcher désormais d'écarter ces souvenirs funestes... Je veux penser à vous toujours et ne penser qu'à vous.

Carmen releva sur Gaston son regard, qui était calme et ferme dans sa tristesse.

— Vous êtes bon, dit-elle; — vous êtes généreux... je vous remercie du fond du cœur, mais il faut que nous parlions encore de mon frère.

— Pourquoi? demanda Gaston étonné; — entre nous deux, vous devez souffrir et être indécise...

— Je vous aime uniquement en ce monde, interrompit Carmen, dont l'accent recueilli et grave exprimait la profonde dévotion de sa tendresse; — je vous aime avant mon frère... avant moi-même!...

Elle se tut durant quelques secondes.— Ses beaux yeux qui se reposaient sur Gaston disaient l'oubli absolu de tout ce qui n'était pas son amour...

— Ces papiers qu'enleva mon frère, reprit-elle à voix basse, — mon frère doit les posséder encore... Entre lui et vous, je ne sais pas balancer... ces papiers sont votre bien!

— Quoi! madame!... balbutia Gaston avec une sorte d'effroi...

Carmen eut un sourire de mère.

— Je serai si heureuse de votre bonheur!... dit-elle : — et puis, pensez à notre Sainte, si douce, si jolie, et que j'aime, moi, de toute la tendresse que vous avez pour elle...

— Pauvre Sainte!... soupira Gaston.

— Il faut qu'elle soit heureuse, dit Carmen, — heureuse avec vous, et que vos joies égalent vos souffrances passées... Le coupable sera dépouillé: ce n'est que justice... Gaston, je vais vous rendre l'héritage de Maillepré...

. . . .

. . . .

Cet entretien avait lieu sur les derrières de la maison numéro 4 de la rue de Castiglione.

Dans une autre partie de l'appartement de madame la baronne de Roye, deux hommes venaient d'être introduits presque en même temps et faisaient antichambre.

C'était Denisart, qui, après deux cents visites infructueuses, voyait enfin couronnée la patiente obstination de sa recherche,—et c'était Roby, qui, plus heureux, était admis dès sa troisième tentative.

Ce qui prouve bien que la vie est un jeu et que l'aveugle hasard gouverne la destinée des solliciteurs.

Car Denisart et Roby jouaient ici à peu de chose près le rôle de solliciteurs.

Roby venait, homme de fortune, flairer le terrain; voir si madame la baronne voudrait ouvrir la main et laisser tomber sur lui quelques largesses.

Roby était excessivement vaniteux, mais il n'était pas fier: il avait fait bien des métiers; il avait vu bien des pays. Sa superbe s'était usée aux mille frottemens de sa vie d'aventures.

Il avait eu du gros orgueil autrefois pourtant, puisqu'il était poète; mais le malheureux était acteur aussi; on l'avait sifflé. — Il était commis voyageur; on l'avait mis à la porte.

Et cela si rudement et tant de fois, qu'il s'était aplati et n'était plus que fat.

Il avait besoin de peu, quoiqu'il dépensât beaucoup, parce qu'il ne s'inquiétait jamais du lendemain.

Rire à l'occasion, passer sa journée à l'estaminet, et bâtir, la queue en main, autour d'un billard, des châteaux en Espagne fondés sur son portefeuille littéraire ou sur les merveilles des machines qu'il inventait à foison; telle était sa vocation.

Si Roby n'eût pas mangé lestement autrefois les trois mille livres de rente de son patrimoine, il aurait été, à l'heure où nous le retrouvons, un excellent bourgeois, fort au piquet, fort à la poule, fort sur les petits verres, et digne en tout de l'estime de son quartier.

Mais il avait mangé ses mille écus de rente...

De retour à Paris depuis peu de temps, après une très longue absence, il n'avait point rapporté de la province de fortes économies.

Son avoir se composait d'un gros cahier de dessins géométriques où il y avait une douzaine de machines dont la

plus mince valait bien trois millions, et d'un autre gros cahier contenant les fruits de sa muse, comédies, tragédies, etc., dont il n'est point possible de dire au juste le prix.

Machines et drames, en marchandant un peu, on aurait eu le tout pour vingt francs.

Mais Roby n'avait jamais eu l'occasion d'opérer ce rabais extraordinaire. Personne, paraîtrait-il, ne lui enviait son trésor.

Depuis son arrivée à Paris, il vivotait gagnant çà et là au billard les dîners qu'il venait de prendre à crédit, en à-compte sur ce que lui devait la fortune.

Il était l'un des habitués de l'estaminet de l'Opéra. Monsieur Burot l'y avait rencontré et avait admiré en fin connaisseur l'élégance suprême de ses *doublés* et de ses *bricoles*. — Un *bloc* avait achevé de l'attendrir.

Roby et lui avaient fait connaissance, et monsieur Burot l'avait employé avec un certain succès dans une circonstance difficile...

Quant à Denisart, il n'avait conservé qu'un souvenir extrêmement vague de la scène nocturne de l'hôtel du Sauvage. Les conversations qu'il avait eues le lendemain ou les jours suivans avec ses quatre convives lui en avaient appris beaucoup plus que ses propres souvenirs. La frayeur qu'il avait éprouvée cette nuit-là, jointe à son état d'ivresse profonde, ne laissait dans sa mémoire qu'un pêle-mêle confus et trouble.

Mais il avait su qu'un meurtre avait été commis, et qu'une complicité mystérieuse le liait, ainsi que ses camarades, à une femme qui était maintenant une grande dame.

Depuis lors, il avait cherché Carmen avec la patience infatigable qui était le propre de sa nature.

Une fois, il l'avait trouvée ; Carmen s'appelait alors madame la baronne de Roye. A la vue de Denisart, la baronne n'avait point pris la peine de dissimuler son dégoût. Elle n'avait attendu ni explication ni demande, et avant que Denisart eût ouvert la bouche, elle lui avait mis dans la main deux billets de mille francs en lui disant : « Laissez-moi ! »

Denisart avait conservé de ce fait un souvenir pieux; il s'attendrissait chaque fois qu'il y songeait. En user ainsi avec lui, c'était prendre le droit chemin de son cœur.

Avec ses deux mille francs, il avait fait imprimer sa brochure et l'avait publiée.

Mais dans son enthousiaste amour pour les pièces de deux sous des classes pauvres, Denisart n'avait probablement pas mesuré la chaleur de son style. L'idée de ces cinquante mille francs pour lesquels parfaire il ne fallait en définitive qu'un pauvre million de sous, avait exalté sa verve jusqu'au délire.

Il n'eut pas le temps de voir l'effet produit par ses prédications philanthropiques. Le procureur du roi vint malencontreusement mettre sa vile prose parmi tant de poésie. — Denisart fut une malheureuse victime du pouvoir.

Depuis ce temps, instruit par l'expérience et pleurant ses deux mille francs perdus, il avait retourné son idée sur toutes les faces et cherché avec l'âpreté du génie un biais pour amener dans sa mansarde ces millions de sous que le peuple lui devait.

Il avait notamment poursuivi la baronne dont la munificence était le plus clair de ses espoirs. Mais Denisart avait été écarté tout d'abord des relations qui s'étaient établies entre Carmen devenue riche et trois des convives de l'hôtel du Sauvage.

Roby s'était trouvé également en dehors de ces relations; ils ignoraient tous les deux complètement la double existence de Carmen.

En conséquence, Denisart ne pouvait la chercher que sous le nom de la baronne, tandis que le marquis de Maillepré prenait les cinq sixièmes de l'existence de Carmen.

Denisart trouvait porte close; il s'irritait, mais au dedans de lui-même. A l'extérieur, il gardait son obséquieux sourire et saluait bien bas le valet qui le mettait dehors...

Ce matin, Roby et lui étaient entrés à quelques pas l'un de l'autre. Denisart avait vu s'ouvrir cette porte toujours fermée, avec un véritable transport de joie; ses yeux éblouis s'étaient incontinent représenté les vignettes aimées des billets de la Banque; ses doigts avaient frémi au contact imaginaire de ce papier doux, transparent, froissé, qui n'a presque pas moins de charmes que l'or...

Roby était dans un coin de l'antichambre ; Denisart s'asseyait à l'autre extrémité; il y avait bien six ans qu'ils ne s'étaient vus.

Néanmoins, du premier coup d'œil, Roby avait reconnu la laide figure du pédant.

Celui-ci, qui ne regardait jamais les gens qu'en dessous et à la dérobée, fut plus longtemps à rassembler ses souvenirs.

Lorsque son œil cauteleux eut enfin saisi le moment de se porter sur son ancien camarade, il le remit et fit une grimace de désappointement, parce qu'il devinait en lui un rival.

Roby éclata de rire.

— Ah ! Denisart, Denisart ! dit-il en se levant et en traversant l'antichambre ; — tu es encore plus laid qu'autrefois !...

Denisart essaya de sourire.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-il.

Roby se jeta sur la banquette et prit cette pose nonchalante qui, dans les conventions théâtrales, exprime mal ou bien la fatuité.

— Mon cher garçon, dit-il, je viens voir cette pauvre baronne.... il y a un siècle que je n'ai eu le plaisir de lui baiser la main.

— Tu la connais donc beaucoup ? demanda Denisart.

— Énormément, mon cher garçon... nous en sommes au point que je ne me formalise plus, comme tu vois, de faire antichambre chez elle.

CHAPITRE VI.

LE LEVER DE BIOT.

Denisart leva sur Roby ses yeux effarouchés et tâcha de lire sur sa physionomie étourdie et mobile la valeur qu'il fallait donner à ses paroles.

Roby, souriant et content de lui-même, soutint au mieux cette interrogation muette ; il eut même la complaisance de contempler durant deux ou trois secondes la rosace du plafond, afin de donner au timide Denisart le temps de l'examiner à son aise.

Le résultat de cet examen fut un clignement d'yeux jaloux et une toux sèche qui était peut-être fort expressive.

Roby abaissa son regard sur lui et le parcourut des pieds à la tête.

— Ah çà ! dit-il, tu n'as donc pas fait fortune, Denisart ?

Le pédant reprit son sourire contraint et haussa les épaules. Cela fait, il cligna de l'œil et toussa de nouveau.

— Je te comprends très bien, reprit Roby avec une bonhomie impertinente. — Ça veut dire en français que tu es une victime de la sottise du siècle... que tu as trop de mérite pour parvenir, — enfin, des niaiseries banales à l'usage des hommes de génie... il y a du vrai là-dedans, mon pauvre Denisart; mais il faut dire aussi que ton génie n'est pas de l'espèce la plus séduisante. — Je parie que tu as toujours ton idée?

— Toujours, répondit Denisart.

— Ma foi! dit Roby, il y a des citoyens fort honorables qui ont gagné des millions avec la traite des nègres... En définitive, ton idée n'est pas beaucoup plus diabolique que la leur... tu te bornes à prendre aux gens leur dernier

morceau de pain... Quand on y réfléchit bien, c'est tout simple.

— Quand on est pauvre, grommela Denisart, on doit s'attendre à être mal jugé... surtout par ses anciens amis!... ma pensée est aussi noble, monsieur Roby, que vous la faites infâme! Quel est mon but?...

— Ton but? interrompit Roby. — Eh bien, mon garçon, c'est de faire des pièces de cinq francs avec des centimes...

— Mon but, reprit Denisart avec une certaine emphase que contredisait l'embarras hypocrite de son regard, — c'est de consoler ceux qui souffrent et d'apprendre au pauvre ses droits et sa valeur... Oh! ajouta-t-il en s'échauffant à froid, vous aurez beau faire, monsieur, ma mission est sainte, et je la sens plus belle à mesure qu'on la calomnie davantage!

Roby le regarda en face et frappa brusquement sur son ventre plat.

— Sans ta diable de figure, Denisart, dit-il, je serais toujours tenté de te prendre pour un apôtre... Et malgré ta figure, qui est pourtant une fameuse enseigne, si tu ne nous avais pas dit une fois tout ton chapelet, là-bas, à l'hôtel du Sauvage, je ne te croirais encore coquin qu'à demi.

Roby se leva, fit une pirouette sur lui-même et secoua vigoureusement le cordon d'une sonnette.

Denisart avait pris la pose d'un homme qui se résigne en face d'un injuste outrage.

— Ce que je t'en dis, reprit Roby, n'est pas pour te fâcher, au moins, mon garçon; au contraire, je ne serais pas éloigné de faire quelque chose pour toi...

Denisart releva timidement sa paupière qui craignait le jour, et rappela son sourire contraint.

— Est-ce que vous êtes en fonds? demanda-t-il tout bas.

— Modérément, répondit Roby. — D'ailleurs le prêt n'est pas dans mes habitudes... Mais je ne demande pas mieux que de parler pour toi à quelqu'un de mes amis... la baronne, par exemple... ou le duc de Compans-Maillepré.

— Le duc de Compans? répéta Denisart, — qui a cinq cent mille livres de rente!

— Ça fait une jolie aisance, n'est-ce pas? dit Roby... On m'a proposé dernièrement d'occuper un emploi dans sa maison, mais tu sens bien que ma position...

— Que veulent ces messieurs? dit un domestique qui parut à la porte, appelé par la sonnette.

— Mon ami, répliqua Roby, voilà un gros quart d'heure que j'attends... c'est inconvenant.

— J'ai prévenu monsieur, dit le valet, que madame la baronne était occupée...

— C'est très bien, reprit Roby, — mais je n'ai pas le loisir d'attendre... Madame la baronne fera trêve un instant à ses occupations... Portez-lui cela, mon ami.

Roby tira de sa poche une de ces petites cartes où son nom était écrit en lettres gothiques au milieu d'un buisson de paraphes, et la tendit au valet qui sortit aussitôt.

— Vous parliez d'un emploi?... dit Denisart.

— Tutoie-moi donc, mon garçon... Je parlais en effet d'un emploi... Il s'agit d'être secrétaire en second de monsieur le duc... Cela t'irait-il?

Denisart avait épuisé ses dernières ressources à vouloir fonder son fameux journal le *Prolétaire*. Ce n'était pas un de ces coquins de détail qui se rattrapent par mille petites industries. Il avait son idée ignoble, comme d'autres ont de grandes et belles idées. Il voyait les choses largement, et c'était sur un grand pied qu'il voulait exploiter la misère.

De sorte que, tout infâme qu'il était, il courait vraiment ce risque, commun à tous les hommes de génie, le risque de mourir de faim.

Le domestique se montra de nouveau à la porte.

— Madame la baronne recevra monsieur un autre jour, dit-il.

— Est-ce à moi que tu parles, maraud? s'écria Roby en faisant ce haut-le-corps extraordinaire au moyen duquel les comédiens prétendent représenter l'aisance du grand seigneur.

Le domestique ne répondit point, mais il ouvrit la porte à deux battans et s'effaça, laissant un large passage.

Denisart, toujours soumis, prit son chapeau et sortit le premier.

— Maraud! dit Roby en l'imitant, — la prochaine fois que je verrai madame la baronne, je te ferai châtier de ton insolence...

Il passa fièrement devant le domestique, élargissant sa poitrine et fouettant du doigt son jabot absent.

Les apparences étant ainsi sauvées, il rejoignit Denisart dans l'escalier et passa son bras sous le sien.

— Sais-tu, mon garçon, dit-il, que cette chère baronne joue gros jeu en me traitant avec ce sans-gêne?...

Denisart garda le silence; ils étaient encore dans la cour.

Quand ils eurent dépassé la porte cochère et traversé la rue, Denisart répondit sans lever les yeux :

— En sais-tu assez long pour pouvoir menacer?

— Menacer et accomplir ma menace.

— Moi, j'étais trop ivre, murmura Denisart... Je ne me souviens de rien... je n'ai que des demi-mots prononcés après coup par l'un et par l'autre... Mais si tu veux tout me dire... Cette baronne est bien riche!... Nous pourrons y retourner ensemble.

Denisart et Roby passèrent toute cette journée au café de l'Opéra. — Le soir même, Denisart, par l'entremise de Roby et de monsieur Buret, fut placé en qualité de secrétaire auprès de monsieur le duc de Compans-Maillepré.

. . . .

Ce fut, comme le lecteur peut s'en souvenir, quarante-huit heures après cette scène que Denisart s'introduisit, la nuit, dans le vieil hôtel de Maillepré, par la porte du jardin donnant sur la rue Payenne.

Le vieil hôtel de Maillepré avait servi quelque temps d'*appartement en ville* à monsieur le duc. C'était, sous bien des rapports, un endroit précieux et tout plein d'excellentes qualités, mais il avait le défaut d'être situé dans ce bon Marais, que, malgré notre envie, nous ne pouvons défendre contre sa réputation de commérage curieux et d'impitoyable bavardage.

Le Marais, sous ce rapport, est quelque chose d'un peu moins odieux que la province, voilà tout.

On y sait ce qui se passe chez son voisin; on en parle; — tout en faisant le boston, tout en répétant pour la millième fois les innocens calembours du jeu de loto, on glose, on juge, on condamne.

De vieilles demoiselles aigres, de vieux messieurs qui n'ont point de cervelle, et de vieilles dames solennellement radoteuses s'y constituent en tribunal suprême et mangent leur prochain avec le peu de dents qui leur restent.

On sait tout dans ces aréopages vertueux, mais dont il serait juste de noyer les membres comme des chats enragés. — Ce qu'on ne sait pas, d'ailleurs, on le devine. — Ce qu'on ne devine pas, on l'invente.

Où sera la place en enfer de ces bonnes gens, doucement anthropophages, qui grignottent chaque soir un petit morceau de chair humaine!...

S'ils ne s'attaquaient encore qu'aux choses honteuses ou blâmables, il faudrait les louer, malgré l'odeur répugnante de leur juridiction. Il y a dans la nature des objets laids à l'œil, amers au goût, cruels à l'ouïe qu'on ne maudit point parce qu'ils sont utiles. — Mais ces bonnes gens, pour Dieu! à quoi servent-ils? La pointe idiote de leur calomnie s'en va, piquant au hasard. Ils mordent le premier venu sans fiel, pour se désennuyer, pour rabâcher, pour avoir quelque chose à mettre sous la dent.

Assurément, nous eussions laissé en repos ces bonnes langues du Marais, qui ne valent pas d'ailleurs le quart de leurs collègues de province, si leur piqûre n'avait atteint jamais que monsieur le duc de Compans et son *appartement en ville*. La voix publique est un tribunal dont nous

ne repoussons point la compétence et qui malheureusement est le seul admis à prononcer sur certaines infamies. Mais monsieur de Compans est ici l'exception, — et ces voix chevrotantes, d'ailleurs, sont-elles une portion de la voix publique?

Nous abhorrons ces yeux éraillés qui percent les murailles, ces oreilles embéguinées qui entendent à travers les plafonds...

Cet homme qui jeta par la fenêtre d'un cinquième étage une vieille fille qui écoutait à sa porte, nous semble avoir agi avec trop de vivacité, voilà tout, — parce que la vieille fille, tombant sur le pavé, se releva comme un chat et court encore...

En somme, une fois par hasard, les cancans du Marais furent bons à quelque chose. Monsieur le duc et son secrétaire reculèrent effrayés devant la notoriété publique qui éclaira bientôt le mystère de leurs aventures.

La rue Payenne, la rue des Francs-Bourgeois, la rue Culture-Sainte-Catherine et la rue du Parc-Royal se seraient levées comme une seule rentière pour arracher les yeux de monsieur Burot, si ce digne serviteur n'eût opéré à temps sa retraite.

L'hôtel resta désert. — Nous ne voudrions pas affirmer que les bonnes gens des alentours ne furent pas très désolés d'avoir fait cesser le scandale, puisque l'abandon de l'hôtel leur enlevait un inépuisable sujet de commérages.

Monsieur Burot, cependant, dut se mettre en campagne et chercher un autre *appartement en ville.*

Ces choses-là se trouvent; il y a des maisons que l'on dirait disposées exprès pour cela. Nos architectes ont tant d'esprit!

Monsieur Burot, que la frayeur éloignait le plus possible du Marais, où il avait failli porter la peine de son excentrique emploi, découvrit auprès des Champs-Elysées, dans la rue de Ponthieu, une charmante maison qui était douée de toutes les qualités requises.

Cette maison, petite, riante et située à l'extrémité d'un jardin, touchait aux derrières de la rue Montaigne dont une cour plantée d'arbres la séparait.

Au quartier des Champs-Élysées, on est curieux aussi, mais d'une autre manière. — L'amour y a droit d'asile. C'est la patrie des plaisirs sénatoriaux, des caresses parlementaires et des passe-temps diplomatiques...

Monsieur Burot, cependant, avait conservé une clef de la porte de l'hôtel de Maillepré qui donnait sur la rue Payenne. Ce fut cette clef qui servit à Denisart pour s'introduire d'abord dans les jardins, puis dans le long corridor qui menait à l'aile droite de l'hôtel.

La porte de la chambre de Gaston était ouverte. Denisart entra. Nous avons dit les événemens qui s'ensuivirent...

Il y avait quatre heures environ que l'enlèvement de Sainte avait eu lieu. Le jour commençait à poindre. Les murs noirs de la façade de l'hôtel de Maillepré se dessinaient sur le ciel moins sombre.

A l'intérieur, comme au dehors, il régnait un silence profond.

La tempête de la veille s'était entièrement calmée. Le ciel était blanchâtre et froid. Un mince tapis de neige couvrait la cour de l'hôtel, dessinant en relief la rondeur des pavés.

Sur les toitures escarpées et taillées à pic, la neige avait glissé, laissant seulement à chaque arête une frange éclatante.

Le premier son qui vint rompre ce silence absolu partit de la loge de Jean-Marie Biot. On entendit le bruit d'un briquet attaquant la pierre et presque aussitôt après la loge s'illumina.

Celui dont l'œil curieux se fût collé aux vitres jaunies de la loge eût assisté au lever du paysan breton.

Sa toilette ne fut pas longue. Il secoua ses longs cheveux dont les mèches grisonnantes tombèrent mêlées sur ses larges épaules; il passa un pantalon et sa veste bretonne, — puis il se mit à genoux devant une image de la Vierge collée à la muraille de sa chambre.

Sa prière dura longtemps. On eût deviné au mouvement de sa lèvre que son cœur prononçait tout bas les noms des enfans de Maillepré.

Son loyal visage exprimait une mâle et ferme foi.

Quand il eut scellé sa prière du signe du chrétien, il se leva et vint s'asseoir devant sa tâche commencée.

Ses rudes mains saisirent les fils de fer de sa trame et les tordirent avec une sorte de gai courage.

La soirée de la veille avait été bonne. Il avait maintenant des nouvelles de Gaston; son brave cœur était tout plein de confiance et d'espoir.

Pourtant, après avoir noué quelques mailles de son grillage, ses doigts se firent nonchalans tout-à-coup. Son regard devint distrait. Il tordit encore quelques fils avec mollesse, puis ses mains retombèrent et se joignirent sur ses genoux.

Ses yeux se levèrent au ciel; quelque chose de doux et d'heureux vint adoucir la rustique énergie de ses traits.

Sa bouche souriait, son regard avait de naïves caresses. — Il rêvait à Gaston.

— Il ne faudra pas trop se réjouir, murmura-t-il, — quand il nous reviendra... Il faudra être froid et lui dire: — Mademoiselle Sainte a bien pleuré, notre monsieur!...

Il s'interrompit et reprit en secouant sa tête chevelue:

— Oh! oui, elle a bien pleuré!... Il m'écoutera, — il sera triste... mais il ne se battra plus.

Biot avait des larmes dans les yeux et souriait attendri.

— Il s'aiment tant tous les deux, les chers enfans! poursuivit-il... — Tant que Dieu les gardera l'un à l'autre, il y aura encore du bonheur sous le pauvre toit de Maillepré...

Le crépuscule blanchissait peu à peu les vitres de la loge. Biot, au lieu de reprendre sa tâche, recula son escabelle et vint se placer devant la fenêtre qui donnait dans la cour.

Sur l'appui de cette fenêtre était le manuscrit dont il avait achevé cette nuit même la lecture douloureuse.

Il savait maintenant tout le secret de Berthe.

Sa main se posa sur le manuscrit fermé et son œil attristé tout à coup erra de croisée en croisée, le long des murs de l'aile droite.

Un gros soupir souleva sa poitrine.

— Pour celle-là, murmura-t-il, qui pourrait lui rendre le bonheur?...

Il demeura un instant silencieux et immobile, puis ses deux poings se fermèrent et sous ses sourcils froncés son œil eut une foudroyante menace.

— Ah! je le trouverai l'infâme! dit-il; — je le tuerai comme il a tué la pauvre demoiselle... et Dieu ne me punira pas.

Le cours de ses pensées était changé. — Il se souvenait maintenant que la veille il avait laissé Berthe mourante et tout près de plier sous sa faiblesse exténuée.

L'inquiétude le saisit; bien que l'heure ne fût pas tout à fait venue à laquelle il se rendait d'ordinaire à la chambre de l'aïeule, il traversa la cour à grands pas et monta précipitamment l'escalier de l'aile droite.

Il trouva ouverte la porte de la chambre de Gaston.

Cette circonstance l'étonna médiocrement, parce que la veille, dans son trouble, il avait pu commettre cet oubli de peu d'importance.

La chambre de Gaston était telle que l'avait laissée le brusque départ du jeune homme. Le lit restait défait. On voyait éparses çà et là les diverses pièces de son costume d'ouvrier.

Biot donna un regard mélancolique à cette couche vide et affaissée; puis, il ouvrit l'armoire pratiquée dans le mur et en retira son habit de livrée.

Il commença sa toilette de chaque jour.

Tandis qu'il passait le pantalon, il crut entendre dans la chambre de Sainte un bruit périodique et sourd, dont l'origine était pour lui un mystère.

Il s'arrêta pour écouter. — Le bruit continuait : c'était comme le ronflement rauque d'un homme qui étouffe en son sommeil.

Biot crut rêver. Il ne pouvait se rendre compte de ce fait étrange, et voulait se persuader que c'était une erreur.

Le cou tendu, l'oreille au guet, il acheva cependant de boutonner sa culotte de livrée et prit son habit pour le revêtir à son tour.

Mais en ce moment un ronflement plus fort retentit dans la chambre voisine, si distinctement, que les mains de Biot se prirent à trembler et lâchèrent l'habit qui tomba sur le carreau.

Le bon serviteur, pâle, ému jusqu'à l'épouvante, traversa la chambre sur la pointe des pieds, et entr'ouvrit la porte qui donnait dans l'appartement de Sainte.

Le jour était indécis encore ; néanmoins, Biot put voir la forme noir d'un homme étendu en travers sur la blanche couchette de la jeune fille.

Il poussa un cri terrible, puis frappé d'une sorte de stupeur mortelle, incapable de jeter un second cri, incapable de se mouvoir, il s'appuya inerte à la muraille. L'homme étendu sur la couchette n'avait point bougé. Il avait le visage enfoncé dans les couvertures et continuait de ronfler bruyamment.

Quelques secondes se passèrent... La porte de la chambre de l'aïeule s'ouvrit à son tour. — Berthe, chancelante, décolorée, se montra sur le seuil...

CHAPITRE VII.

DEUX INTRUS.

Berthe venait, attirée par le cri d'angoisse qui s'était échappé de la poitrine de Jean-Marie Biot, à la vue d'un homme couché en travers sur le lit de Sainte.

Cet homme était Denisart, qui n'avait pas fait un mouvement depuis le départ de ses complices, écrasé qu'il était sous le pesant sommeil de l'ivresse.

— Qu'y a-t-il ? demanda Berthe d'une voix faible.

Biot ne répondit point ; son corps robuste tressaillait sous de terribles secousses.

— Biot, dit encore Berthe, pourquoi ce cri ?... Qu'avez-vous ?

Biot fit sur lui-même un effort désespéré et se dressa de toute sa hauteur.

— Ce que j'ai !... murmura-t-il d'une voix qui sifflait, étouffée. — Est-ce un rêve ?... Regardez ! Regardez !

Il étendait son bras vers le lit où dormait Denisart.

Berthe tourna les yeux de ce côté et fit un pas dans l'intérieur de la chambre.

Mais ses jambes n'avaient plus de force ; elle s'appuya, épuisée, à la petite table où Sainte travaillait d'ordinaire, et demeura tremblante, cherchant à reprendre son souffle qui s'échappait.

— Elle n'est plus là ! murmura-t-elle.

Biot n'avait encore vu que la couche violée et cet homme qui dormait. Il ne s'était point aperçu de l'absence de Sainte.

Le jour grandissait. Il suffit à Biot d'un regard pour se convaincre de la triste vérité des paroles de Berthe.

Le lit était vide et la fenêtre ouverte...

Biot, dont le visage avait blêmi d'abord, devint tout-à-coup écarlate. Son sang, précipité impétueusement vers son cerveau, rougit ses yeux et fit bouillir son front.

Il franchit d'un pas saccadé l'espace qui le séparait du lit de Sainte.

Parvenu auprès de Denisart, il demeura un instant tout droit et contempla de sa hauteur ce corps affaissé, qui gardait sur le lit la pose bizarre et cynique que lui avait donnée sa chute.

Puis les robustes reins du paysan se plièrent. D'une seule main il prit Denisart aux cheveux, le souleva et le jeta, retourné, jusqu'aux pieds de Berthe.

Le pédant, éveillé en sursaut, et tout meurtri de sa chute se prit à gronder sourdement en frottant ses yeux qui ne voulaient point s'ouvrir.

La table de travail de Sainte se trouvait tout auprès de la fenêtre et Denisart était tombé aux pieds de la table. De sorte que la lumière naissante frappait en plein sur son visage rouge taché de plaques livides.

Le regard de Berthe s'abaissa sur lui.

Dès qu'elle l'eut aperçu, un tremblement douloureux agita tout son corps : elle se laissa glisser sur une chaise et couvrit son visage de ses deux mains en murmurant :

— C'est lui ! c'est lui !...

Biot n'avait pas attendu si longtemps pour reconnaître l'homme qui gisait sur le carreau. — La lecture du manuscrit de Berthe était trop récente et les événemens qu'il contenait emplissaient trop bien sa mémoire pour qu'il pût se méprendre un seul instant.

Il restait auprès du lit, les poings crispés, l'œil sanglant, avec une colère furieuse sur le visage.

Ses longs cheveux s'agitaient aux secousses intérieures de ses muscles; son souffle était un râle...

— Oh ! oui, prononça-t-il d'une voix creuse : — c'est lui ! c'est bien lui !...

Denisart le regarda d'un œil stupide.

— Je ne m'y retrouve plus, grommela-t-il. Je ne suis jamais venu dans cette baraque...

Et la terrible menace du visage de Biot agissant sur sa poltronnerie à demi éveillée, il ajouta :

— Par où s'en va-t-on d'ici ?

Biot eut un sourire de contentement cruel.

Il ne répondit pas, s'avança vers Denisart et le secoua rudement :

— Où est-elle ? dit-il.

— Qui ça ? demanda Denisart.

— Mademoiselle Sainte, répondit Biot dont les dents serrées donnaient à peine passage à sa voix.

— Connais pas, dit Denisart.

Berthe était renversée sur la chaise. — De temps en temps son regard éteint se glissait entre les fentes de ses doigts et cherchait Denisart.

Chaque fois qu'elle le voyait ainsi, tout son pauvre être brisé tressaillait pour s'affaisser ensuite davantage.

Et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de regarder cet homme dont la vue achevait de la tuer.

Au bout de quelques instans sa tête oscilla, ses yeux se fermèrent. Elle glissa évanouie sur le carreau, à côté de Denisart.

Sa robe blanche toucha les vêtemens souillés du misérable, qui sourit en la regardant d'un air hébété.

— Celle-là ressemble à une de mes connaissances, dit-il; — mais ma connaissance avait plus de couleurs.

La rage de Biot, qui était à son comble, ne laissait point de place à une autre émotion. Son œil resta sec en se fixant sur Berthe évanouie. Seulement, par un vague instinct de respect, il traîna Denisart loin d'elle.

— Écoute, reprit-il en secouant le pédant par les cheveux, je crois que je suis capable de ne pas te tuer si tu me dis où on l'a emmenée... mais, dépêche-toi, tu vois bien que je ne me connais plus !...

— Vous me faites mal, balbutia Denisart, — mal à la tête...

Biot lâcha ses cheveux et le poussa du pied en trépignant.

— Où est-elle ? où est-elle ? répéta-t-il. — Tu n'as pas une minute pour sauver ta vie !

Les taches livides qui étaient sur les joues de Denisar grandissaient, s'étendaient et envahissaient tout son visage.

Une épouvante confuse le glaçait; — mais il était ivre encore et il ne pouvait point répondre.

Biot se retenait de toute sa force pour ne le point écraser; et sentant qu'il ne pourrait longtemps ainsi se retenir, il s'éloigna brusquement et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

Berthe gisait toujours évanouie.

Un flux de douleur amollit durant un instant la colère de Biot, son œil attendri se reposa sur la pauvre fille qui semblait une morte.

Il revint vers Denisart et dit avec un accent de prière :

— Vous voyez bien que vous avez tué celle-ci!... L'autre... rendez-nous l'autre... et je vous ferai grâce!

Denisart suivit l'œil de Biot qui se portait sur Berthe et eut un rire pesant.

— Ma foi, oui!... balbutia-t-il. Dire où je l'ai vue, je n'en sais rien... mais c'est une connaissance.

Berthe s'agita faiblement.

— Réponds donc! cria sourdement Biot.

— Seulement, reprit Denisart, — elle avait plus de couleurs... J'en suis sûr.

Berthe poussa un gémissement.

La rage de Biot revenait avec une violence terrible.

— Réponds! dit-il encore avec un éclat de voix.

Denisart roula en riant sur le carreau.

Biot poussa un rugissement rauque; il saisit le pédant d'une main par les cheveux, de l'autre par la peau du ventre et le souleva, hurlant, comme il avait fait autrefois de l'énorme chien de l'usurier Polype, dans la pauvre chambre de l'aile Valois.

Denisart s'agitait et criait. — Biot, fou de rage, le tenait à bout de bras et se dirigeait vers la fenêtre.

Berthe s'était éveillée à tout ce bruit et murmurait :

— Grâce! faites-lui grâce!...

Mais Biot ne l'entendait point.

Parvenu auprès de la fenêtre, il leva Denisart, déjà mort de frayeur, au-dessus de sa tête et le précipita dans la rue.

Denisart tomba comme une masse inerte sur le pavé.— Mais, avant que Biot eût eu le temps de passer de la fureur au remords, le pédant se releva comme cette vieille fille dont nous avons parlé au chapitre qui précède, traversa la chaussée en chancelant et disparut à l'angle de la rue voisine...

Biot resta bouche béante à regarder le trou que Denisart avait fait dans la neige.

Il y avait certes de quoi s'étonner, surtout de la part de Biot, qui ne pouvait pas savoir combien les cuistres ont la vie dure.

. . . .

Après le premier moment de stupéfaction, Biot s'était élancé au dehors, parce qu'il sentait qu'il venait de s'enlever tout moyen de suivre la trace de Sainte.

Denisart était en quelque sorte un gage. Une fois son ivresse passée, on aurait pu l'interroger, le faire parler de gré ou de force. — Sa fuite rompait le dernier fil qui pouvait guider parmi les ténèbres de cette intrigue.

Biot, à son insu, s'était fait ce raisonnement, et avait descendu l'escalier en toute hâte, espérant gagner facilement de vitesse la course avinée de Denisart.

Lorsqu'il fut parti, Berthe se traîna jusqu'à la croisée, parce qu'elle ne pouvait deviner le résultat bizarre de la violence du paysan, et qu'elle pensait découvrir un cadavre sous la fenêtre.

Elle ne vit rien, sinon Jean-Marie Biot qui courait sur le pavé glissant.

Tandis qu'elle se penchait en dehors de la croisée, la voix de madame la duchesse douairière se fit entendre dans la chambre voisine.

— Mademoiselle de Maillepré, disait-elle, d'où vient que vous n'êtes pas auprès de moi?

Berthe avait la tête dans la rue et ne pouvait entendre.

Elle ne put entendre non plus un bruit furtif qui se fit dans la chambre abandonnée de Gaston...

La porte de cette pièce, qui était retombée après la sortie de Biot, s'entrebâilla lentement.

Une tête se montra, — non point à la hauteur où se dresse d'ordinaire la tête d'un être humain, mais tout au ras du sol.

Cette tête était nue, à l'exception d'une mince touffe de cheveux blancs qui se plantait au sommet du crâne.

Le front, les joues, le cou avaient une couleur rougeâtre. — Sous de longs sourcils blancs mourait un regard éteint, qui, de temps à autre, s'allumait tout à coup et luisait...

On eût dit alors les yeux brûlans d'une bête fauve.

A la suite de cette tête étrange, un long corps amaigri se roula doucement entre le battant de la porte ouverte à demi et la muraille...

C'était un homme de taille gigantesque, — le fou que nous avons vu, dans la bibliothèque de l'hôtel, s'endormir sur la paille en fumant et en chantant sa chanson monotone.

— Mademoiselle de Maillepré, dit en ce moment la duchesse douairière, — je suis levée... Venez m'aider à gagner mon fauteuil.

Cette voix arrivait, distincte à peine, dans la chambre de Sainte, parce qu'elle partait de l'alcôve dont les rideaux épais étaient fermés encore...

Berthe était toujours penchée en dehors de la fenêtre.

Le vieillard, qui s'avançait en rampant sur le carreau, s'arrêta court, au son voilé de cette voix.

Sa tête se redressa pour entendre.

Son cou se tendit. Tout son corps prit cette attitude alerte et attentive, si souvent décrite par Cooper, du sauvage qui écoute dans le silence des grands bois...

Un éclair fugitif d'intelligence rayonna sous les cils blanchis de ses paupières...

Son regard éveillé roula tout autour de la chambre.

Il aperçut Berthe.

Sa bouche, à cette vue, s'entr'ouvrit en un sourire muet, qui montra deux rangs de longues dents blanches et aiguisées...

Au lieu de poursuivre sa route vers la porte de la chambre de l'aïeule, il se prit à ramper vers Berthe.

En ce moment, cet homme était terrible à voir. — Son long corps rougeâtre avait des ondulations de serpent. — Son œil ardent couvait la pauvre Berthe de ce regard convoiteur de l'animal féroce qui va étouffer sa proie.

On eût deviné dans le feu troublé de sa prunelle une folie homicide...

Il continuait de ramper sans bruit aucun.— Son sourire fauve découvrait jusqu'aux gencives ses grandes dents qui remuaient.

Arrivé tout auprès de Berthe, il se dressa lentement derrière elle.— Ses deux bras s'élevèrent et se rapprochèrent avec une lenteur avide pour serrer le cou frêle de la pauvre fille...

— Mademoiselle de Maillepré! dit la voix irritée de la douairière, — ne m'entendez-vous pas?...

Le vieillard perdit son rire d'hyène. — Sa paupière blanchie se baissa sur son œil redevenu morne. Ses bras retombèrent le long de son corps avant d'avoir touché Berthe...

Berthe ne se doutait point du danger qu'un hasard suspendait au dessus de sa tête et qu'éloignait un autre hasard.

Elle épiait le retour de Biot, qu'elle avait vu tourner, en courant, l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le vieillard cependant avait mis sa prunelle vitreuse sur la porte ouverte de la chambre de l'aïeule.

Un souffle venait de passer parmi la confusion obscure qui régnait en sa cervelle.

A ce vent, sa fantaisie docile avait tourné.

Il remit ses deux mains sur le carreau et recommença à ramper sans produire le moindre son.

Il s'éloignait maintenant de Berthe et se dirigeait vers la chambre de l'aïeule.

Sa tête rase dépassa bientôt le seuil.

Il s'arrêta pour regarder, joyeux, la soie des tentures et les broderies fanées du tapis.

Son visage ridé prenait les naïves et mobiles surprises qui passent à tout propos sur un visage d'enfant.

Deux ou trois fois il tourna sur lui-même à quatre pattes, afin de tout voir et comme s'il eût trouvé du plaisir à frotter ses mains calleuses contre le tissu doux du tapis.

— Mais où êtes-vous donc, mademoiselle de Maillepré? s'écria la duchesse avec colère.

Le vieillard tressaillit de la tête aux pieds au son rapproché de cette voix.

Son œil se darda sur les rideaux fermés de l'alcôve.

Puis il mit son menton sur le tapis, regardant sournoisement l'obstacle qui lui cachait la personne dont la voix venait de se faire entendre.

Sa prunelle se distendait et semblait vouloir percer la soie des rideaux.

Il se faisait dans l'alcôve un léger bruit. — Madame la duchesse, lasse d'appeler, vaquait sans doute elle-même à sa toilette.

Le vieillard prêtait attentivement l'oreille à ce bruit.

Au bout de quelques minutes, comme les rideaux ne s'ouvraient point assez vite au gré de son impatience, il se remit à ramper avec des précautions infinies et s'avança vers l'alcôve.

Quand sa tête eût dépassé le cadre où couchait Berthe et qui était à quelques pas seulement du lit de madame la duchesse, il cessa de ramper pour prêter l'oreille encore.

On entendait le frôlement continu d'une robe de soie, parce que la main tremblante de la vieille dame essayait en vain d'ajuster son vêtement. — Et, tout en s'efforçant ainsi, elle murmurait, se demandant pourquoi Berthe n'était pas à son devoir. — Il n'y avait en elle que de l'irritation et point d'inquiétude... elle était ainsi faite... de n'avoir pas la possibilité de s'émouvoir pour autrui.

Ces murmures arrivaient indistincts à l'oreille tendue de l'étrange personnage qui venait de s'introduire dans la chambre. — Son visage exprimait une curiosité passionnée.

Il essaya d'abord de regarder par-dessous la draperie, mais la draperie joignait le tapis.

Vaincu de ce côté, il se dressa lentement sur ses pieds, faisant glisser son regard tout le long de la fente des rideaux. — Mais les rideaux étaient rapprochés avec soin, et les quelques défauts qui restaient entre les franges étaient rendus inutiles par le jour plus sombre de l'alcôve.

Le vieillard ne voyait rien. — Et il s'obstinait à regarder toujours.

Et, chose singulière, malgré la passion insensée qui le poussait en ce moment, sa main n'osait point soulever le rideau. — Une ou deux fois, excité par sa fantaisie avide, il fit un geste brusque comme pour écarter l'obstacle.

Mais ses bras retombèrent le long de son corps. Une crainte inexplicable le retenait.

Il restait là, le torse en avant, le front collé à la soie, respirant par saccades et le visage couvert d'une émotion étrange...

Madame la duchesse douairière avait enfin attaché sa robe. Ses deux mains sèches et plissées relevèrent à droite et à gauche les pans rabattus de la draperie.

Le vieillard et elle se trouvèrent en présence.

Si près l'un de l'autre que le souffle brûlant du fou vint frapper le front glacé de la vieille dame.

Elle resta un instant étonné devant cet œil ardent qui pesait fixe sur son œil, — mais elle ne fut pas effrayée.

C'était un cœur de diamant qui ne connaissait pas plus la peur que la pitié.

— Jean-Marie, dit-elle sans élever la voix, — faites l'aumône à cet homme et mettez-le dehors.

Jean-Marie n'était point là pour répondre à cet ordre.

Le vieillard avait rejeté son torse en arrière, sa taille se développait dans toute sa hauteur. Il y avait sur ses traits un pêle-mêle de sentimens confus qui étaient comme un reflet des ténèbres troublées de son cerveau.

Il semblait étonné jusqu'à la stupéfaction, attendri jusqu'à l'angoisse, et l'on eût dit qu'il ne savait point pourquoi il était attendri, pourquoi il était stupéfait...

A plusieurs reprises ses mains tremblantes pressèrent son front où se séchait la sueur.

Il tâchait avec désespoir à saisir l'idée qui se jouait autour de sa cervelle. — Son esprit éclairé soudain d'une lueur vague s'épuisait à combattre la démence victorieuse, — et la démence l'écrasait.

Son œil ne quittait pas un seul instant le visage de la duchesse; il semblait vouloir en fouiller toutes les rides, en compter un à un les innombrables plis.

Et la duchesse demeurait devant lui, raide, hautaine, comme si elle eût compté sur quelque prestige pour garder contre cette attaque inattendue sa solitude sans défense.

Ce ne fut qu'au bout de plus d'une minute qu'elle reprit la parole.

— Jean-Marie, répéta-t-elle sans élever la voix davantage, faites l'aumône à cet homme et mettez-le dehors.

Le vieillard posa ses deux mains jointes sur son cœur.

Il souffrait; — un souvenir voulait fixer sa pensée, qui fuyait et se dérobait.

— Il y a si long-temps!... murmura-t-il d'une voix creuse et gutturale.

Puis il ajouta en se redressant fier et froid :

— Oguah est un grand chef!...

On entendit en ce moment un bruit de pas précipités dans la cour, et des voix se croisèrent qui criaient :

— Oguah! Oguah!

Le vieillard plia les reins tout à coup; ses jambes se ramassèrent, son visage prit une expression d'inquiétude et de défiance.

Il regarda tout autour de la chambre d'un air cauteleux, comme s'il eût cherché un endroit pour se cacher ou une issue pour fuir.

Au dehors, les voix s'appelaient et se répondaient. Elles s'éloignaient, puis se rapprochaient, comme il arrive lorsqu'on se livre à une active recherche.

Ce bruit soudain avait rompu brusquement le fil frêle qui semblait vouloir relier les idées du vieillard.

Il avait d'abord prêté une attention anxieuse à ce qui se passait au dehors, puis son visage était redevenu morne, et son regard, reprenant son immobilité vitreuse, était retombé sur la duchesse et semblait ne plus la voir sous le même aspect que naguère.

Si la première vue de cette femme avait réveillé en lui des émotions mortes depuis longtemps, c'en était fait. Ces émotions étaient bientôt redescendues dans l'oubli, — il ne la reconnaissait plus...

Parmi les voix confuses qui se faisaient entendre au dehors, la voix impérieuse et grave de monsieur Williams s'éleva.

— Oguah! cria-t-elle.

Le vieillard tomba sur ses genoux, comme si le ressort de ses jarrets se fût subitement détendu.

Il se coucha sur le tapis d'un air humble, et entonna d'une voix sourde ce chant monotone que nous avons décrit déjà plus d'une fois.

La duchesse gagna d'un pas raide et pénible son fauteuil à oreillettes sur lequel elle s'assit.

Il y avait là, devant elle, un homme demi-nu d'une stature gigantesque et dont la folie était évidente.

Néanmoins, ses traits restaient de marbre. Nul sentiment, frayeur ou trouble, ne faisait vivre l'impassible inertie de son visage.

L'étonnement lui-même avait disparu.

Comme si de rien n'était, elle fouilla dans la poche de sa robe et atteignit sa boîte d'or, en répétant pour la troisième fois d'un ton bas et glacial :

— Jean-Marie, faites l'aumône à cet homme et mettez-le dehors.

En même temps, elle aspirait lentement quelques grains de tabac en tenant à la main sa boîte ouverte...

Il s'était opéré chez le vieillard un changement extraordinaire. Ses yeux agrandis s'attachaient sur la boîte et la couvaient avidement.

Il s'était soulevé à demi; il se tenait sur les genoux et sur les deux mains, le cou tendu en avant comme s'il eût été prêt à s'élancer.

Son chant avait cessé, ses lèvres convulsivement agitées parlaient et ne produisaient point de sons.

Une puissance mystérieuse semblait arrêter les caprices vagabonds de sa folie et les concentrer sur un objet unique.

Il était là comme un loup en arrêt qui guette sa proie et qui va bondir.

— Oguah! cria monsieur Williams dans la cour.

Comme toujours, cette voix redoutée secoua violemment le vieillard, mais elle ne changea point le cours de sa fantaisie.

Il rampa tortueusement sur le tapis, s'approchant de la duchesse par degrés insensibles.

Puis, quand il fut à portée, il arracha la boîte d'or des mains de la vieille dame en poussant un cri sauvage.

Puis encore, il bondit çà et là par la chambre, élevant son trophée au-dessus de sa tête avec un triomphe insensé.

La duchesse n'avait pas encore ouvert la bouche que déjà il avait disparu, laissant derrière lui un hurlement de joie.

A ce cri, Berthe quitta la fenêtre, mais elle ne vit rien sinon le battant de la porte qui retombait...

Le bruit se tut au dehors. — On cessa d'appeler Oguah. — Le vieillard rentra dans son morne silence.

CHAPITRE VIII.

LE GRAND CHEF.

Biot revint peu d'instans après.

Il trouva Berthe à son poste auprès de la duchesse douairière.

Rien dans la chambre ne pouvait faire deviner ce qui venait de s'y passer. — Tout y était en ordre.

La duchesse douairière tremblait sur son fauteuil à oreillettes. — Elle essayait de parler et ne pouvait point y réussir.

Elle était bien vieille. — Le coup qui venait de la frapper était le plus terrible qui pût l'atteindre en ce monde.

Elle n'avait qu'un souvenir... Une seule fois quelque chose de semblable à un cœur avait tressailli dans sa poitrine...

Cette boîte, ou plutôt le portrait qu'elle renfermait, c'était toute sa jeunesse, tout son bonheur...

C'était la relique d'un crime; mais la duchesse ne savait pas le remords.

Elle n'avait plus rien... elle se sentait seule. — Elle restait comme foudroyée.

Le frêle débris de vie qui était en elle s'engourdissait et se paralysait

Ni Biot ni Berthe ne purent savoir ce qui lui était arrivé...

La course de Biot avait été inutile, il n'avait pu joindre Denisart, lequel, suivant notre opinion, était tombé dans quelqu'un de ces trous qui se rencontrent sur le chemin des gens ivres par les soins exprès du dieu spécial qui veille à leur destinée.

. . . .

Le vieillard que nous avons vu s'introduire dans la chambre de l'aïeule, était étendu sous sa couverture, dans la pièce que monsieur Williams lui avait assignée pour réduit.

Tous les matins, John Robertson ou Toby Grant le conduisait dans le jardin, pour qu'il respirât un peu d'air frais.

Ce jour-là, Toby avait été occupé dès le lever du jour dans le cabinet de son maître. John avait cru pouvoir laisser le vieillard seul un instant dans le jardin, dont toutes les issues d'ordinaire étaient closes.

Mais John avait compté sans Denisart.

Le passage de celui-ci avait laissé ouverte, en effet, la porte qui donnait entrée dans les couloirs conduisant à l'aile droite, à travers le corps de logis.

En furetant, le vieillard avait découvert cette issue, et, suivant cet instinct curieux qui est le propre de la folie, il s'y était engagé aussitôt.

On l'avait cherché partout.

Comme de raison les recherches avaient dû être vaines. Ce fut dans sa retraite même qu'on le retrouva, couché sur sa couverture et se donnant, avec cette dissimulation que n'exclut point la démence, les apparences d'un calme parfait.

On ne sut point où il avait été. — A plus forte raison ignora-t-on le vol qu'il avait commis... Monsieur Williams revint dans son cabinet de travail. — Toby s'assit à sa table et ils poursuivirent leur tâche, qui touchait à sa fin.

Tels étaient les faits rapportés dans cette dernière partie du Mémoire:

James Western fut poignardé le jour même de son arrivée à Paris, dans une chambre de l'hôtel du Sauvage par une femme nommée Carmen.

Ce qui suivit immédiatement cet assassinat n'était point connu de monsieur Williams.

Il affirmait seulement que le soir du mercredi des Cendres de l'année 1826, douze heures après l'étrange lutte que Western avait soutenue contre une femme et où il avait été vaincu, l'Américain reprit ses sens sur un grabat misérable, dans un trou noir, où il n'y avait point d'air.

James Western avait à la gorge une horrible plaie. Il s'était évanoui sur le coup, et le médecin qui lui donna ses soins plus tard déclara qu'au moment de la blessure il avait dû tomber foudroyé.

Lorsqu'il reprit ses sens, sa situation ne valait guère mieux que celle d'un homme mort. Il se trouvait seul, incapable de se mouvoir, épuisé par la perte énorme de sang qu'il avait faite, avec un fou qui était son sauveur.

Ce fou était un malheureux aux gages du maître de l'hôtel, qui le louait au Caveau du passage du Perron en qualité de Sauvage.

On l'appelait à ce café le *Grand chef* ou le *Sagamore*.

James Western n'a jamais pu tirer de cet homme des détails précis sur la manière dont il l'avait introduit dans sa retraite; mais il manquait une planche au plafond immédiatement au-dessus du grabat.

James Western a supposé depuis que Carmen, pour dissimuler son crime, avait voulu cacher le cadavre sous le plancher de la salle où le souper avait eu lieu.

Le bruit fait en descellant les planches, quelques gouttes de sang, peut-être, avaient donné l'éveil au sauvage qui, descellant lui-même l'une des planches du plafond, avait reçu le cadavre entre ses bras.

Suivant la remarque de monsieur Williams, celui qu'on appelait le Sauvage était un homme d'une très grande taille et d'une force prodigieuse; sa retraite, située à l'un de ces entresols particuliers à la rue de Valois, qui sont placés entre le premier et le second étages des maisons, était si basse qu'il pouvait aisément toucher le plafond de la main. — Le fait n'avait donc en soi rien d'invraisemblable...

James Western souffrait cruellement; le sang qui emplissait sa gorge l'empêchait de parler, il fallut pour son salut que la Providence envoyât une pensée sage au pauvre insensé.

Lorsque vint, en effet, l'heure à laquelle le grand chef était contraint de se rendre au caveau du Sauvage pour la représentation du soir, il eut répugnance à laisser le blessé tout seul.

Il l'enveloppa dans la couverture du grabat, le chargea sur ses épaules, passa sans répondre au milieu des domestiques de l'hôtel et frappa à la porte d'un médecin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.— On ouvrit; le Sauvage entra, déposa son fardeau sur une banquette et sortit sans dire une parole.

Western était sauvé. Il se trouvait chez un homme habile et généreux dont les soins le rendirent à la vie.

Sa convalescence fut longue et douloureuse. Pendant bien longtemps il ne put recouvrer l'usage de la parole. — Aujourd'hui encore il a conservé les traces de cette terrible blessure. Son cou a la dureté rigide de la pierre... Western se trouvait sur la terre étrangère, sans ressources aucunes. Avant le meurtre, il s'était défait lui-même de sa bourse et son assassin ne l'avait poignardé que pour s'emparer du portefeuille, contenant toutes ses valeurs. La généreuse confiance du médecin vint au secours de ce dénûment, tout d'abord. Il ne fallait d'ailleurs, pour y mettre un terme, que le temps de recevoir des lettres d'Amérique.

La plus cruelle souffrance de Western pendant sa maladie avait été le remords. Il se représentait incessamment la détresse des gens qu'il était venu secourir.

Dès le surlendemain du meurtre, alors que ses idées vacillaient encore dans son cerveau, cette pensée le dominait déjà.

Il fit prendre immédiatement des renseignemens à l'adresse du marquis Raoul de Maillepré. — Mais les Maillepré avaient quitté la maison de monsieur Polype dans la matinée du mercredi des Cendres.

On ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Dans son état actuel, James Western n'en pouvait faire davantage. Il attendit avec une impatience qui doublait sa fièvre le moment où ses forces revenues lui permettraient d'agir.

Durant les longs mois qu'il passa dans son lit, il recevait parfois la visite du sauvage du Caveau du Perron...

C'était quelque chose d'étrange. Malgré le dérangement de sa cervelle, le grand chef semblait s'être attaché tendrement à l'homme dont il avait sauvé la vie.

Chaque fois qu'il pouvait s'échapper du trou qui lui servait de retraite, il frappait à la porte du médecin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Les domestiques avaient d'abord voulu lui refuser l'entrée, mais le grand chef était de taille et de force à ne se point inquiéter de ces refus. Il avait passé outre la première fois, et les autres, sur l'ordre du docteur, on l'avait introduit de bonne grâce.

Il venait s'asseoir silencieusement au chevet de Western; il le regardait et se prenait à chanter doucement un chant dont les notes sourdes et monotones appelaient le sommeil sur les paupières du blessé.

Western, en ce temps-là, n'avait point recouvré encore l'usage de la parole; la vue du Sauvage amenait à son visage une expression émue; il faisait des efforts pour parler, et c'était en ces momens qu'il semblait ne pouvoir se résigner à son rôle de muet.

C'est que Western avait trouvé un vague souvenir parmi les traits mutilés, défigurés du Sauvage. Et puis le grand chef était un Chérokée. — Que de choses il aurait eu à lui demander!

Ce furent là ses impressions premières. — Plus tard, il eut d'autres raisons encore de regretter la parole et de s'émouvoir davantage...

Le grand chef, lorsqu'il sortait, couvrait sa nudité réelle ou feinte d'un long manteau fermé au cou.

Un jour qu'il était assis au chevet de Western, celui-ci suivit d'un regard distrait les tatouages qui couraient bizarrement sur la poitrine du Sauvage.

Son regard s'arrêta au-dessous du sein gauche et cessa d'être distrait.

A la place du cœur, le grand chef portait un dessin de très petite dimension, qui avait à peu près la forme d'un écusson.

Western, en sa qualité de républicain, ne s'était probablement jamais occupé beaucoup de sciences héraldiques, mais il avait vu si souvent autrefois, soit entre les mains du duc Jean, soit entre les mains du marquis Raoul ou de la duchesse Berthe, des objets aux armes de Maillepré, qu'il avait ces armoiries gravées dans la mémoire.

Il crut reconnaître dans le tatouage de la poitrine du grand chef une sorte de copie grossière de l'écusson du duc Jean.

Il écarta le pan du manteau et regarda mieux. C'étaient en effet les trois maillets dans un pré: l'écusson de sinople aux trois marteaux d'argent...

Cette vue changea en certitude subite les soupçons vagues qui avaient agité jusque-là l'esprit de Western.

Si bizarre et invraisemblable que l'idée eût pu lui paraître au premier abord, elle prit possession de lui et combattit victorieusement le doute.

Ne pouvant pas parler, il tâcha d'interroger par gestes. Il toucha du doigt l'écusson, en regardant le Chérokée en face.

Celui-ci répondit à ce regard par un mouvement d'embarras. — Son œil parcourut à deux ou trois reprises le visage de James Western, comme on fait des traits d'un ami perdu bien longtemps...

Et, en effet, il y avait bien longtemps!...

Mais cet examen n'eut point de résultat. — L'œil du grand chef se baissa, renonçant à suivre la voie égarée de ses souvenirs.

Il écarta le doigt de Western et cacha l'écusson avec la paume de sa main.

Puis il secoua la tête comme pour nier et se défendre.

— Le sang d'Oguah est rouge! dit-il avec emphase; — Oguah est un grand chef!...

Les vieillards chérokées, assis pour mourir sur les cendres de leur village, avaient aussi prononcé le nom d'Oguah...

Ce n'étaient donc plus des conjectures plus ou moins plausibles. C'était une certitude souveraine...

Cet homme, ce fou, ce malheureux, descendu au dernier échelon de la misère humaine, c'était le duc Jean de Maillepré...

Par quelle succession d'aventures funestes le fils des chevaliers était tombé jusque-là, Western put le deviner, mais il ne le sut jamais de science certaine.

En quittant Boston le duc Jean avait déjà la tête cruellement frappée. Sans doute ses voyages solitaires et les privations de toutes sortes qu'il avait dû endurer en chemin, avaient assombri encore la nuit de son esprit. — En outre il portait sur son visage et sur tout son corps des traces d'innombrables blessures. Il est à croire que dans ses excursions vagabondes il avait souffert chez quelque peuplade indienne un de ces supplices inouïs dont le récit nous fait frémir dans les livres des voyageurs.

Sa raison s'était tout à fait égarée. — On sait que la folie est un titre à la vénération des Indiens.

Le duc Jean de Maillepré était devenu, sous le nom de Oguah, un des chefs de la peuplade des Chérokées. Il les avait suivis dans leur émigration à travers les prairies jusqu'aux bords des lacs qui avoisinent les Canadas.

Là, Western savait que, prisonnier des Chippeways, il avait été emmené à Quebec.

De Quebec, on l'avait sans doute dirigé sur Londres où les *exhibitions* publiques sont très friandes de véritables sauvages.

On sait que, pour les choses offertes à la curiosité du peuple, il n'y a qu'un pas de Paris à Londres.

Et s'il nous était permis de prendre ici la parole au beau milieu du Mémoire de monsieur Williams, nous dirions que le grand chef suivit la même route que messieurs Van-Amburg et Carter, — la route que sa seigneurie le général Tom-Pouce a récemment parcourue avec tant de gloire.

On vend les lions, les nains et les sauvages. La folie ôte à l'homme sa défense. — Le propriétaire anglais du grand

chef voulut s'en défaire sans doute quand sa vogue fut passée.

Monsieur Polype, le spéculateur universel, l'escompteur âpre à la curée qui faisait argent de tout, devint propriétaire de l'Indien prétendu, et le loua au Caveau du Sauvage...

Voilà le vraisemblable. — Quant au vrai, jamais Oguah ne voulut dire un mot de son histoire...

Dès que James Western eut recouvré la faculté de marcher et de parler, il voulut chercher par lui-même la famille de Maillepré.

Toutes ses démarches furent vaines. Il fut traité avec défaveur à la préfecture de police, où il réclamait des renseignemens, et put se convaincre dès lors que monsieur de Compans avait rallié à lui l'opinon commune, et que tout prétendant à l'héritage de Maillepré aurait contre lui une présomption d'imposture.

La plainte qu'il déposa en même temps contre Carmen ne fut suivie d'aucun effet. On avait connu une jeune fille de ce nom, qui dansait des pas de caractère sur le boulevard du Temple, mais elle avait disparu, et les inspecteurs de police crurent pouvoir affirmer qu'elle s'était enfuie de Paris et de France.

James Western tenait bien peu à se venger. Sa plainte n'avait d'autre but que de recouvrer le portefeuille qui contenait les papiers de famille des Maillepré.

Il y avait dans ce portefeuille les actes de naissance de Gaston et de ses sœurs; un extrait de celui du marquis Raoul; le brevet de colonel du duc Jean et une sorte d'acte de notoriété signé par le vieux William Western et d'autres personnages de Boston, qui constatait l'époque précise de la disparition du chef de la famille.

Il y avait en outre des lettres du marquis Raoul et quelques notes où était raconté tout ce que nous savons de la vie des Maillepré, avant et depuis leur départ d'Amérique.

Mais, en définitive, si grande que pût être l'importance de ce portefeuille, sa perte devenait d'un intérêt secondaire, puisque les Maillepré eux-mêmes échappaient à toutes les recherches.

Eût-il possédé toutes les pièces qui lui manquaient, Western n'aurait point eu qualité pour intenter un procès à monsieur le duc de Compans.

Il y avait bien Oguah, le duc Jean, dont la seule présence était le gain assuré de toute lutte judiciaire.

Mais comment constater l'identité du duc Jean?...

Il était fou, il refusait d'ouvrir la bouche dès qu'on l'interrogeait sur son passé.

Sur tout autre point, il obéissait à Western qui, dès ce temps-là, commençait à prendre sur lui un empire absolu; mais à cet égard, ni commandement ni prière n'avait pu vaincre son obstination inerte.

Comment se présenter devant les tribunaux au nom d'un homme qui ne savait plus son passé, qui se croyait un autre homme, pour ainsi dire, et qui se défendait d'être lui-même?

Car Oguah était ainsi. La vie de sauvage, qu'il avait si longtemps menée, avait empreint son esprit troublé de cet orgueil bizarre de l'Indien qui met sa gloire dans la rougeur de sa peau.

Il avait peur et il aurait eu honte de passer pour un *visage pâle.*

A toute question il répondait avec une mystérieuse emphase :

— Le sang d'Oguah est rouge. Oguah est un grand chef.

Pour revendiquer un nom, la première chose est de se parer de ce nom. Présenter à la justice sans preuve aucune un malheureux maniaque et s'écrier : — Voilà le duc Jean de Maillepré ; dépouillez les gens qui sont en possession de sa fortune et rendez-lui son héritage... c'était une entreprise insensée dont l'idée devait fuir tout esprit doué d'une ombre de prudence.

James Western ne l'essaya point, il mit son espoir dans la guérison du vieux duc qu'il retira, moyennant une somme d'argent, des mains de monsieur Polype, pour le confier aux soins du médecin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

En même temps, il continuait ses recherches.

Mais James Western, à son arrivée à Paris, avait reçu un si terrible accueil, qu'il vivait désormais en un état de défiance absolue et peut-être exagérée.

Il n'osait s'ouvrir à personne, parce qu'il voyait sans cesse devant lui un piége ouvert. Il épuisait à vouloir agir par lui-même ses forces à peine rétablies et perdait dans cet immense Paris les efforts vains de son isolement.

La trace de la famille de Maillepré lui échappait sans cesse.

Les mois se passaient. — La folie du duc Jean résistait à tous les remèdes. — Il était bien vieux, et sa nature usée ne présentait plus de ressource.

James Western partit un jour de Paris, emmenant avec lui Oguah, — car le duc ne répondait qu'à ce nom, et il fallait bien le lui conserver...

Western se rendit en Bretagne, où il avait un vague espoir de connaître enfin le sort des Maillepré. — Il y avait des années maintenant que le duc Raoul et sa famille avaient quitté l'ancien domaine de Kergaz avec le bon paysan Jean-Marie, dépossédé par Compans, pour avoir été trop fidèle.

Western apprit là seulement quelques détails que nous avons vus relatés aux premières pages de son Mémoire. Il s'embarqua pour l'Amérique, — afin de rassembler sur les lieux tout ce qui pourrait remplacer les papiers perdus avec son portefeuille.

Le vieil attorney William était mort durant l'absence de son fils.

James Western ne trouva pour le recevoir que sa mère en deuil.

La mort de son père avait compromis sa fortune.

James Western aurait eu bien des soins à donner aux affaires de sa famille, mais il avait commis une faute et sa vie était désormais consacrée à réparer cette faute.

C'était la pensée de toutes ses heures. Chacun de ses pas avait le même but. Il aurait cru forfaire en détournant à son profit un seul de ses efforts.

Il confiait ses propres intérêts à des mains étrangères pour s'occuper de ce qui était sa mission.

. . . .

C'était quelques jours après l'arrivée de James Western à Boston. Le vieux duc, qui avait beaucoup souffert dans la traversée, avait été transporté du navire dans son lit qu'il n'avait pas quitté depuis lors.

Pendant cet espace de temps, il était demeuré comme insensible.

Un matin, Western le croyait endormi dans son alcôve et prenait connaissance de papiers enfermés dans un secrétaire qui avait servi au duc avant sa fuite chez les sauvages.

La pièce où ils se trouvaient tous les deux était l'ancienne chambre à coucher de monsieur de Maillepré.

Le secrétaire était placé sur le même plan que le lit. — Les rideaux en dérobaient la vue au vieillard qui pouvait se croire seul.

Il s'éveilla soudainement de son apathique somnolence, pour la première fois depuis le débarquement.

Au mouvement brusque qu'il fit, Western abandonna son travail et l'observa sans être vu.

Western, en ce moment, dut avoir un bien vif mouvement d'espoir, car la figure d'Oguah s'était soudainement éclairée d'un rayon d'intelligence.

Il était évident qu'il reconnaissait la chambre où il se trouvait.

Son regard la parcourut lentement, comptant les meubles un à un et leur souriant avec mélancolie, comme à de vieux amis.

Il sortit une de ses jambes du lit, — puis l'autre.

Il s'assit sur le pied de sa couche. Ses yeux avaient une pensée...

A plusieurs reprises sa main caressa son front incliné.

Western le contemplait avidement. Il suivait avec un intérêt passionné les progrès de cette lueur de raison qui semblait vouloir se rallumer après de si longues ténèbres.

Les mains du vieillard tombèrent, jointes, sur ses genoux, sa tête se pencha davantage.

Puis une pensée parut secouer tout à coup cette rêverie, — une exclamation gutturale s'échappa de ses lèvres...

Il se leva brusquement et gagna la porte d'un pas rapide.

Western, étonné, le suivit. — La porte donnait sur un corridor. Le vieillard, arrêté au centre de ce passage, regardait autour de lui avec doute.

A droite étaient les pièces occupées par la famille Western. — A gauche se trouvait la porte de l'appartement qu'avait habité jadis madame la duchesse de Maillepré.

L'hésitation d'Oguah ne fut pas de longue durée.

Il traversa le corridor dans la direction de cette dernière porte et vint y frapper doucement.

Le silence répondit. — Il y avait des années que cette porte n'avait été ouverte.

Le vieillard redoubla, mais toujours doucement et comme s'il eût craint d'irriter un maître sévère.

James Western le regardait de loin. — Une émotion puissante était sur son visage froid. — Ses yeux, qui ne connaissaient point de larmes, avaient envie de pleurer...

C'est que, à cette même place, il y avait bien longtemps, le duc Jean était venu une fois... Comme aujourd'hui, il avait frappé à cette porte en suppliant, et lorsque cette porte s'était ouverte...

Oh ! Western se souvenait... La figure froide et cruelle de la duchesse avait paru sur le seuil...

Son pied impitoyable avait repoussé le duc qui était à ses genoux et qui priait en pleurant.

Le duc s'en souvenait aussi, ou du moins dans son cerveau, où revenait la démence, il y avait comme un reflet de cette scène funeste...

Il se mit en effet à genoux comme autrefois, et ses mains jointes s'étendirent pour implorer.

Western entendit les sanglots qui déchiraient sa poitrine...

Sa voix s'éleva sourde, brisée, méconnaissable, et prononça par deux fois le nom de Berthe.

Puis il s'affaissa sur lui-même, privé de sentiment...

Quand il reprit ses sens, cette lueur d'intelligence passagère n'avait point laissé de trace.

Le souvenir de Berthe l'empêchait de recouvrer la raison que Berthe elle-même lui avait arrachée.

CHAPITRE IX.

L'APPARTEMENT EN VILLE.

James Western avait désormais perdu tout espoir de rappeler le duc à la raison.

Il revint en France avec le peu de papiers qu'il avait pu rassembler, décidé à recommencer la lutte, fallût-il y consacrer le reste de sa vie.

A son arrivée à Paris, il loua le premier étage du vieil hôtel de Maillepré, parce que, même après tout espoir perdu, ceux qui désirent beaucoup s'efforcent encore.

James Western se disait que peut-être ces lieux connus réveilleraient quelque souvenir dans l'âme du duc.

C'était là, en effet, que Jean de Maillepré avait passé son enfance, et l'on sait que la mémoire des vieillards garde plus vifs et plus précis les souvenirs qui datent de plus loin.

Monsieur Williams terminait son Mémoire en disant que, comme James Western l'avait craint, cet expédient n'avait eu aucun résultat.

A bout d'espérance de ce côté, ne pouvant retrouver la trace de la famille du marquis Raoul et voyant le terme fatal près d'expirer, James Western avait dû tenter un dernier effort et en appeler à l'équité de la magistrature française...

Avant de clore son Mémoire, monsieur Williams ajoutait que la veille même il avait appris l'existence d'un jeune marquis de Maillepré.

Avant de déposer sa requête entre les mains de monsieur le président de la cour royale de Paris, il allait s'assurer si ce Maillepré était le fils de Raoul.

Il priait Dieu qu'il en fût ainsi et que sa précaution fût inutile, mais il avait cherché si longtemps, — et chaque jour dans Paris donnait naissance à tant d'imposture qu'il ne pouvait s'empêcher de douter.

En tout cas, il était prêt...

Monsieur Williams parapha le Mémoire et le signa du nom de JAMES WESTERN.

. . . .

Monsieur Williams sortit, emportant son Mémoire avec les différentes pièces à l'appui, et se fit conduire au nº 4 de la rue Royale-Saint-Honoré, chez le jeune marquis de Maillepré.

Celui-ci n'avait pas paru à son domicile depuis plusieurs jours. On l'attendait d'heure en heure.

Monsieur Williams fut introduit dans l'antichambre et y trouva un personnage qui, couché tout de son long sur deux banquettes placées côte à côte, dormait profondément.

Ce personnage était l'excellent Nazaire, qui était là depuis la veille, à l'heure où Roméo avait fini sa faction.

C'était la deuxième nuit qu'il passait dans l'antichambre de monsieur de Maillepré.

Et, comme l'expérience est bonne conseillère, cette fois il avait apporté un oreiller et son madras.

Tant de persistance méritait assurément un meilleur sort, et cependant elle n'avait obtenu jusque alors aucun résultat.

Le marquis avait quitté Paris, sans doute ; — en tous cas, ses gens n'avaient pas de ses nouvelles.

Monsieur Williams attendit durant une heure environ, auprès de Nazaire qui continuait à ronfler comme un juste.

Au bout de ce temps, monsieur Williams appela un valet et lui dit :

— Votre maître n'a-t-il pas quelque homme de confiance auquel je puisse m'adresser ?

— Il y a son homme d'affaires, répondit le valet.

— Qui est cet homme d'affaires?...

— Monsieur Durandin, avoué, à deux pas d'ici, rue de la Paix, nº 10.

— Cet avoué, demanda monsieur Williams, possède la confiance entière de monsieur le marquis ? ..

— Oh ! certainement, répondit le domestique. Il sait les affaires de monsieur le marquis beaucoup mieux que monsieur le marquis lui-même...

Ce valet avait vraiment l'air d'un brave garçon, et l'était peut-être en effet...

— Quant à cela, reprit-il sans que monsieur Williams l'interrogeât davantage, monsieur Durandin est la perle des hommes... Si vous avez quelque chose d'important à dire à monsieur le marquis, dites-le à monsieur Durandin, ce sera tout de même...

Monsieur Williams remonta dans sa voiture et se fit conduire au numéro 10 de la rue de la Paix, à l'étude de l'avoué Durandin.

Durandin était, nous le savons, un homme d'apparence toute franche et toute ronde ; il avait une habitude pro-

fonde des affaires, et son visage était le masque le plus commode que jamais procureur ait pu posséder.

Il savait parfaitement toutes les parties du rôle que jouait le faux marquis de Maillepré ; et le contenu du portefeuille rouge, qui lui avait été communiqué dans le temps, lui avait donné tous les renseignemens nécessaires sur la vraie famille du marquis Raoul.

Monsieur Williams l'aborda par des questions. Au premier mot, Durandin flaira un danger et se tint sur la réserve, tout en gardant, comme on dit, le cœur sur la main.

Aux questions de l'Américain, il répondit avec un aplomb triomphant. Il parla de Gaston, des malheurs de sa famille, de ses sœurs, choses qu'un véritable Maillepré ou son représentant pouvaient seuls connaître parfaitement.

Monsieur Williams, défiant d'abord, puis vaincu par cette merveilleuse comédie, laissa entrer la joie dans son cœur et se vit au bout de ses fatigues.

Durandin était pour lui un ami, un frère, — le serviteur de Maillepré.

Après une bien longue conversation où l'avoué éleva avec un art infini un véritable monceau de mensonges, le Mémoire et les pièces à l'appui passèrent des mains de monsieur Williams dans les siennes.

Enfin, monsieur Williams avait trouvé dans ce Paris si fécond en perfidies un homme franc et sincère, — un honnête homme !...

Le lendemain même, Durandin le lui avait promis formellement, il devait voir Gaston et Berthe, et Charlotte et Sainte.

Quant au marquis Raoul et à sa femme, monsieur Williams, ou plutôt James Western, avait successivement appris leur mort, en suivant à la piste les Maillepré dans les divers logemens qu'ils avaient occupés depuis 1826.

Comme il n'en parla point, Durandin se garda de prononcer leurs noms. — Se taire est parfois la plus adroite des tromperies...

James Western rentra ce matin-là bien joyeux à l'hôtel de Maillepré...

Lorsqu'il s'assit à son bureau et que son œil tomba sur le portrait du duc Jean, si ressemblant à ce jeune homme qui demeurait de l'autre côté de la cour, Western haussa les épaules et eut un sourire de pitié pour lui-même.

— Peut-on supposer de pareilles folies ?... murmura-t-il.

. . . .

Sainte se trouvait dans une chambre aux élégantes tentures dont les fenêtres fermées de jalousies ne permettaient point de voir ce qui était au dehors.

Sainte était étendue tout habillée sur un lit gracieusement drapé de mousseline et de soie.

Autour de la chambre, il y avait un cordon de peintures gaies et vives, où l'artiste avait prodigué les chairs roses et ménagé parcimonieusement l'étoffe des vêtemens.

Tout cela n'était pas d'un goût parfaitement irréprochable. — C'était brillant, c'était luxueux, mais quelque chose jurait parmi ce damas et ces broderies.

Il y avait dans cette tiède atmosphère et au travers de ces molles odeurs une sorte de parfum de mauvais lieu.

Monsieur Burot avait évidemment passé par là. Ces enchantemens douteux étaient en grande partie l'œuvre de son imagination érotique.

Il s'était plu à choisir ces peintures, à mêler ces couleurs, à dresser au fond de l'alcôve cette glace indiscrète qu'il ne pouvait regarder sans sourire.

Monsieur Burot avait mis tous ses soins à créer ce boudoir. C'était son œuvre chérie. Il eût volontiers mis au défi tous les Burot de France et de Navarre de rien produire en ce genre qui fût plus parfait.

Réellement, il y avait là une foule de choses utiles et convenables.

Une petite étagère de Boule supportait sur ses rayons quelques douzaines de livres reliés adorablement. Ces livres, dont il ne serait point séant de dire les titres, contenaient sous leur dorure assez de venin en prose et en vers pour damner un million de filles d'Eve...

Sur la table, il y avait des albums qui répétaient au crayon ce qui était chanté dans les livres.

Monsieur Burot était pour cette spécialité un bibliophile de premier mérite.

A part ces séductions, qu'il croyait immanquables, il n'avait point négligé la partie mécanique de son art.

Il y avait là tel fauteuil dont les bras articulés ne demandaient qu'à se rejoindre ; d'autres dont le dossier perfide cédant au moindre choc, tournait sur un axe et rendait toute résistance inutile.

Monsieur Burot avait sur tout cela une collection de plaisanteries ravissantes qu'il débitait volontiers quand il était *entre amis*. Nous avons bien du regret à les passer sous silence.

Sainte venait de reprendre ses sens.

Elle était sur le lit à demi soulevée, et regardait avec surprise les objets inconnus qui l'entouraient.

Les événemens de la nuit lui apparaissaient confusément parmi son trouble. — C'était un premier et vague souvenir...

Elle se sentait envelopper dans sa couverture et revoyait en frissonnant la face hideuse de Denisart ivre.

Puis c'étaient des chocs répétés... une nuit sombre... le roulement bruyant d'une voiture...

Puis l'oubli et la mort.

Elle s'interrogeait, la pauvre enfant, et ne pouvait point se répondre ;—elle tremblait, mais elle ne savait pas pourquoi. — Le danger qui l'entourait l'oppressait quoiqu'elle n'en connût point la nature.

Plus elle rappelait ses souvenirs, plus elle y trouvait de doute et d'effroi.—En un moment où la face marbrée de Denisart grimaçait devant elle, un frisson la prit, elle se retourna vers la ruelle pour fuir cette horrible vision.

Mais elle se recula, effarouchée, devant son image que la glace faisait surgir inopinément au fond de l'alcôve.

Elle se leva tremblante et se mit à genoux. — Instinctivement ses yeux cherchèrent autour de la chambre une image sainte à qui adresser sa prière.

Mais partout ses yeux rencontrèrent les peintures d'élite rassemblées par monsieur Burot. — Sa paupière se baissa.

Elle joignit ses petites mains blanches, et du sein de cette retraite souillée une oraison de vierge monta doucement vers Dieu...

A mesure qu'elle priait, un espoir serein semblait descendre sur son front, ses joues, dont la vue des peintures obscènes n'avait pu chasser la pâleur, se couvrirent d'un incarnat léger...

C'est que la fin de sa prière lui avait amené la pensée de Gaston et que Gaston pour elle était désormais inséparable de Romée.

A son insu, son âme naïve parlait à Dieu de Romée et le demandait pour sauveur.

Elle ne s'effrayait point de la place plus grande que le sculpteur prenait dans sa pensée. Elle l'appelait sans défiance et n'avait point pudeur de montrer au ciel son cœur où naissait l'amour.

Car elle aimait. — Gaston n'était plus son seul bonheur. Au dedans d'elle un autre nom résonnait avec harmonie et mettait à sa lèvre un pur sourire...

Sainte restait à genoux sur le tapis épais et penchait sa tête gracieuse qui s'appuyait aux franges de soie de la couverture.

Ces premières rêveries d'amour mettent un voile souriant sur les réalités les plus tristes.

Sainte ne voyait plus ce qui l'entourait ; son rêve l'emportait loin de sa prison dorée, mais infâme. Elle courait devant l'horizon libre ; sa faiblesse s'appuyait à un bras fort ; son cœur se partageait heureux entre son jeune amour et sa tendresse pour son frère qu'un sentiment nouveau n'avait point altérée.

C'étaient de beaux jours, des joies recueillies, un bonheur qui coulait lentement jusqu'au repos de la mort...

Et par de là du tombeau, — car l'extase d'amour va plus loin que les limites de la vie, — Roméo encore auprès de Gaston, des tendresses saintes sous l'œil de Dieu, une éternité de caresses...

On entendait dans les chambres voisines le bruit sourd de pas qui foulaient les tapis et les murmures d'une conversation à voix contenue.

Sainte rentra dans les choses du présent. Elle se leva presque consolée, comme si son beau rêve eût été une promesse...

Le jour au dehors était vif et clair. Sainte gagna la fenêtre pour voir où elle se trouvait.

La fenêtre s'ouvrait par un secret, sans doute, car Sainte ne put soulever l'espagnolette mignonne. Elle vit à travers les planchettes inclinées de la jalousie un grand jardin planté d'arbres et au delà les murs d'une maison.

En cherchant bien, Sainte aperçut au-dessus de sa tête une des tablettes de la jalousie qui était relevée ; elle monta sur une chaise et mit son œil à l'ouverture.

L'aspect s'agrandit pour elle et ne changea point. Elle aperçut la cime de grands arbres, et à travers leurs branches dépouillées les derrières de plusieurs maisons inconnues.

C'étaient les maisons de la rue Montaigne.

Sainte allait redescendre lorsqu'une fenêtre s'ouvrit à peu près en face d'elle au delà du jardin.

A cette fenêtre apparut une tête de jeune femme, une tête charmante, autour de laquelle se jouaient des grappes de cheveux noirs mêlées par le sommeil.

La jeune femme était en peignoir du matin. Elle sourit au beau soleil qui se levait avec elle.

Sainte ouvrait de grands yeux étonnés. Elle regardait de toute sa force incertaine et surprise...

— Est-ce donc elle, mon Dieu !... murmura-t-elle.

Elle frotta ses paupières et regarda encore.

Puis sa bouche émue murmura le nom de Charlotte.

A ce moment, une clef tourna dans la serrure de la chambre. Sainte n'eut que le temps de sauter à terre. Elle se trouva en présence d'une femme d'un certain âge dont le costume tenait un juste-milieu entre le costume d'une soubrette et celui d'une dame : robe de soie, bonnet à ramages, bagues à tous les doigts,— mais tablier de percale blanche.

Cette femme avait une figure souriante et basse. Son sourire obséquieux mentait. Elle tenait d'une main une robe d'étoffe précieuse, de l'autre une guirlande de roses et un écrin ouvert.

Dans l'écrin chatoyait une parure de turquoises et de saphirs.

Elle s'avança sans refermer la porte et s'arrêta devant Sainte qui demeurait interdite et confuse.

— Monsieur m'envoie demander à madame, dit la nouvelle venue, si je lui conviens pour femme de chambre.

Sainte la regarda étonnée.

Madame Brunel, c'était le nom de cette femme, fit une révérence leste et approcha l'écrin du cou nu de Sainte, comme pour voir l'effet des pierreries aux reflets bleus, sur la peau satinée de la jeune fille.

Sainte rougit et baissa les yeux.

— Madame, je vous en supplie, murmura-t-elle, pourquoi suis-je dans cette maison et que veut-on faire de moi?

Madame Brunel fit une seconde révérence.

— On veut faire votre bien, ma belle petite, répondit-elle... on veut mettre de jolies robes sur vos blanches épaules, des fleurs dans vos cheveux et des diamans sur votre front... Ah ! vous avez de la chance !...

— Mais pourquoi m'a-t-on enlevée ? dit Sainte.

Madame Brunel se prit à rire.

— Voulez-vous faire votre toilette tout de suite ? demanda-t-elle au lieu de répondre.

En même temps, elle déposa les fleurs et l'écrin sur un meuble et s'approcha de Sainte en étalant la robe, comme pour remplir son office de caméristé.

Sainte se recula, et parmi son trouble un éclair de fierté indignée brilla sous sa paupière.

— Vous ne voulez pas? dit madame Brunel ; — ce sera pour un autre moment...

Elle déposa la robe auprès de l'écrin et se dirigea vers la porte.

Sainte s'élança vers elle.

— Je vous en prie ! je vous en prie ! murmura-t-elle avec des larmes subitement venues dans les yeux, — laissez-moi quitter cette maison... nous sommes bien malheureux !... Biot me cherche sans doute... laissez-moi retourner auprès de lui !

— Biot! répéta madame Brunel en souriant, — peu importe qu'il vous cherche, ma belle petite, puisqu'il ne vous trouvera point.

Elle fit en même temps le geste de sortir.

Sainte l'arrêta par sa robe, ses yeux demandaient pitié.

Madame Brunel la regarda un instant avec son sourire faux et froid.

— C'est toujours la même chose, grommela-t-elle, — nous connaissons ces désespoirs-là... Demain, il n'y paraîtra plus.

Elle ajouta tout haut :

— Je ne suis pas la maîtresse ici, ma petite dame... Du moment que vous parlez de nous fausser compagnie, je vais vous envoyer Monsieur.

— Non ! oh ! non, s'écria Sainte avec une terreur instinctive.

Mais madame Brunel était dehors déjà.

Sainte se retira, effrayée, jusque auprès de la fenêtre.

Quelques secondes après, un homme entra dans la chambre d'un air avantageux et vainqueur.

Ce n'était pas encore Jupiter, ce n'était que Mercure.

Monsieur Burot avait son habit le plus bleu, son pantalon le plus gris, son gilet le plus voyant. Ses cheveux ébouriffaient triomphalement leurs touffes crépues.

Sa personne exhalait autour d'elle en gerbe un puissant parfum de tabac, qu'essayait de neutraliser une forte odeur de musc.

Cela produisait un mélange abominable dont monsieur Burot paraissait sincèrement satisfait.

Il s'avança souriant, l'air bonhomme, le nez au vent, les mains derrière le dos.

— Eh bien ! ma chère enfant, dit-il, — nous voilà toute triste... Nous avons peur, ma parole !... dirait-on pas que nous sommes chez des loups ?...

Sainte regardait avec une défiance farouche cet homme qui tâchait en vain de mettre un voile de bonté sur son visage cynique.

Elle se collait à la fenêtre, ne pouvant fuir plus loin.

Monsieur Burot, qui avait la plus haute idée de ses séductions personnelles, venait là pour entamer la bataille et livrer à son maître une forteresse rendue.

Il s'y prit avec toute l'adresse scientifique que pouvait lui donner son expérience.

Il approcha de la place, traça autour d'elle de savantes circonvallations, et n'oublia aucun des stratagèmes qui font d'un siége en règle le plus bel épisode que puisse présenter l'art militaire.

Métaphore à part, il n'épargna rien, il fut tour à tour suppliant, paternel, impérieux et poète.

Son éloquencee trouva des tirades splendides pour décrire les brillans bonheurs du luxe et de la parure.

Il chanta sur un mode hardi les bonheurs sans pareils de la femme libre.

Nous sommes fondés à penser que monsieur Burot réussissait d'ordinaire dans les expéditions de ce genre. Sans cela son maître n'eût point payé si longtemps ses services.

Sa fatuité d'ailleurs ne pouvait venir que de la fréquence de ses succès.

En cette occasion encore il crut avoir vaincu.

Pendant toute la première partie de son très long discours, Sainte l'écouta immobile, pâle et les yeux baissés.

Monsieur Burot, qui connaissait si bien les femmes, pou-

vait-il supposer que la jeune fille ne comprenait pas un mot de sa harangue?...

Il en était ainsi cependant. Durant quelque temps l'ignorance de Sainte lui épargna l'humiliation...

Elle avait vécu jusque-là dans une atmosphère si pure que la honte passait autour d'elle sans qu'elle pût la voir ou la reconnaître.

Mais, à mesure que monsieur Burot s'échauffait, le vague de sa poésie se précisait. Son éloquence arrêtait ses formes. Ses figures de rhétorique, secouant leurs fleurs surabondantes, arrivaient au réel...

Sainte comprit enfin. Une amère angoisse lui étreignit le cœur...

Elle comprit comme elle pouvait comprendre,— comme comprend la vierge qui ne sait pas, mais dont l'instinct veille...

Ce fut un coup terrible. La honte l'écrasa, ne laissant point de place à la colère, en ce premier instant.

Elle s'affaissa sur un siége voisin et couvrit son visage de ses mains.

Monsieur Burot se frotta la barbe d'un air triomphant.

— Affaire arrangée!... grommela-t-il en ponctuant sa dernière phrase par une pirouette assez bien réussie.

Il prêta l'oreille. — On entendait le bruit d'une voiture roulant sur le pavé.

— Ça s'appellerait arriver à propos! dit-il.

Une minute se passa. — La sonnette de la porte extérieure retentit.

Burot fit une seconde pirouette encore mieux réussie que la première. Puis il s'élança au dehors.

L'instant d'après, il reparut, précédant monsieur le duc de Compans-Maillepré, lequel était si bien peint et corseté si artistement, qu'on ne lui eût guère donné plus de cinquante ans.

Burot lui montra Sainte de la main, fit un salut plein d'orgueil et de modestie, et se retira en silence.

CHAPITRE X.

L'AMOUR A PARIS.

Je vous conjure, ne vous figurez point cet enfant aimable, dodu et rose, ce blond bambin aveuglé galamment par le mythologique bandeau, portant des ailes gris de perle, un carquois doré, un arc en accolade et des flèches..

Vous savez bien, ces flèches qui piquèrent Didon, qui firent à Calypso cette blessure, mère des *Aventures de Télémaque*, — ces flèches dont l'une perdit Troie, dont l'autre mit le trouble dans la famille de Thésée, connue jusque-là pour ses mœurs honorables...

Ces flèches terribles et douces, prétextes de tant de tragédies!

Non. — Nous avons changé tout cela. Notre amour a des yeux, voire des lunettes. — S'il porte quelque autre chose sur son visage, c'est un masque parfois, parce qu'il faut bien que les hypocrites s'amusent.

Quant à son carquois, il peut avoir gardé quelques flèches ébréchées par hasard, — mais, à coup sûr, la ceinture de Vénus n'a plus de place où mettre les jeux, les ris, les grâces, car, vous ne pouvez l'ignorer, nous l'avons bourrée d'or...

Les louis ne valent-ils pas les roses?

Les tendres violettes ont-elles plus de parfums que les guinées?...

Les temps marchent. L'univers se perfectionne. L'amour, aux vieux âges que nous ne saurions trop railler, était vraiment un gamin des plus fades. — En conscience, que faire d'un dieu si gras et si blond?...

Et puis, fi donc! osait-il bien se présenter vêtu d'une simple bandelette?...

Nous qui inventâmes la femme libre, le moins que notre pudeur puisse faire, c'est de lui mettre un habit noir.

Cachez ces pieds nus! Il faut des bottes pour ne point faire rougir Laïs, de nos jours.

Nouez une cravate autour de ce cou gracieux, ou Messaline va vous attaquer, enfant, dans une gazette rédigée par...

Quoi! Messaline dans le temple! — Enfant, Messaline, a cinquante ans. Qui se souvient de sa jeunesse, sinon l'affranchi Narcisse?...

Et Narcisse, je vous l'apprends peut-être, est le portier de ce temple dont je parle, où l'on enseigne au peuple cette religion unique, savoir : qu'il est bon, méritoire, charitable, utile, national, moral, chrétien, patriotique, adroit, politique, indispensable et très spirituel de souscrire aux gros livres que fait faire le maître de l'établissement, — ainsi qu'aux petits livres de cet honnête monsieur Proprement, homme de balai, appelé par un destin farouche à nettoyer les trottoirs de la littérature.

Dieu n'a-t-il plus de fouet pour l'épaule des marchands!...

Voici donc notre Amour tout de noir habillé. Pauvre petit! pour passer le frac, il a fallu raccourcir ses ailes. Il est vrai qu'il ne s'en servait plus guère. Tout au plus lui faut-il l'appareil bourdonnant de l'escarbot pour suivre les caprices lourds de nos bourgeois bouffis, de nos pédans raides ou trop souples d'échine et des fils de manans, portant titres de ducs qui s'empêtrent dans la voie où voltigeaient jadis ces scélérats de marquis dont ils sont la jalouse caricature...

A tout prendre, peut-être avons-nous bien fait de vêtir la nudité de l'Amour. Il a la taille d'un enfant, mais il a l'âge d'un burgrave, et sur sa chair jadis potelée nous découvririons bien des rides...

Ce n'est pas un enfant, c'est un vieux nain.

Un vieux nain cynique et avare qui a le rire de Diogène et qui revend les actions des chemins de fer.

Le frac est peu de chose pour couvrir tant de laideur. — Messaline, prêtez-nous votre voile qui est épais et sait tout cacher, afin que nous le jetions sur les épaules de ce dieu dont la vieillesse fait honte...

Paris est la ville des amours. Les chansonniers l'ont dit et les gens qui dansent la polka le répètent.

Paris est une Cythère immense où le fils de Vénus s'est retiré sur ses vieux jours.

En son honneur mille autels brûlent incessamment un encens douteux. Son culte est une affaire de décence, une sorte de maintien qui sert aux lions très jeunes et aux banquiers hors d'âge comme le livre d'heures servait sous la restauration à d'illustres païens.

C'est à peine si le dieu inconnu qui préside au trot à l'anglaise et que prient les chevaux a autant et de si fervens adorateurs.

Ces deux divinités, du reste, sont cousines; notre Amour ressemble au dieu des jockeis qui doit être quelque peu maquignon...

C'est une chose terrible de penser que l'Amour a vieilli et qu'en devenant vieux il s'est fait usurier!

Quelque part à Paris, où l'on trouve de tout, vous rencontreriez peut-être l'amour jeune, le bel amour, assoupi par hasard depuis des siècles comme la Belle au bois dormant des contes de fées.— Regardez-le, car vous ne l'apercevrez qu'une fois. Voyez comme son front est divin et digne d'être adoré! comme son sourire est tendre et chaste! combien est pure la belle flamme de son regard! — Regardez-le, tussiez-vous jeune fille; car cet amour, bien qu'il soit sans voile, ne mit jamais le rouge honteux au front immaculé de la vierge.

Mais Paris est bien grand; où se cache ce trésor?

Serait-ce dans ces quartiers heureux où fleurissent les neuf muses? — Là où glisse le pinceau, où le ciseau s'évertue, où la plume trépigne, où l'Opéra danse et chante?...

Toute prima donna eut un cœur avant de valoir son pe-

sant d'or, mais l'art, en notre temps, a pris de l'âge aussi... Euterpe veut être reine et donne ses fiers baisers pour un trône de carton; — Terpsichore, mariée constitutionnellement, capitalise ses bontés; Melpomène, qui a deux grands cœurs, tient ses amours en partie double, et prend l'obole de Pan, pour habiller Thalie... Melpomène est une synthèse aussi effrayante que le Mapah!... — Apelles met sa maîtresse nue au salon; Phidias fait poser sa femme et la tire à trois cents exemplaires: —Hésiode, qui veut être de l'Académie, met la sienne en hameçon au bout d'une ligne et pêche aux suffrages...

Quant à Sapho, vous savez tous ses allures. Elle s'égare en d'indicibles routes, où la suivent Phaon quelquefois, quelquefois Phryné...

Est-ce dans ce noble faubourg qui garda dignement les traditions d'un autre âge? — On n'y aime pas, on s'y marie. Les fortunes et les noms s'y assortissent. Un diadème de baron s'y glisse sous une couronne de marquis. Vingt mille écus de rente y épousent soixante mille francs de revenu...

Le tout fort honorablement. — Mais l'amour est-il le blason multiplié par l'arithmétique?... Saluons bien bas et passons.

Est-ce dans ce quartier de renommée terrible où les bonnes gens de la province envoient leurs héritiers aux écoles? — Nous honorons le Prado, nous respectons la Chartreuse, nous vénérons la Chaumière, mais nous en parlons le moins souvent que nous pouvons...

Est-ce enfin dans ces parages mortels du douzième arrondissement où la misère décime les malheureux riverains de la Bièvre? — Nous le savons, les poëtes disent que l'amour s'assied volontiers au chevet de l'indigence: mais les philosophes affirment que le fils de Vénus ne sait point supporter la faim...

Hélas! partout, des deux côtés de la Seine, en deçà et au delà des boulevards nous trouverions ce laid amour qui a des rides et qui calcule!

Amour légitime, amour défendu par la morale, amour odieux et criminel aux yeux mêmes de la loi, tous ici se ressemblent!... Il y a des chiffres sous ce front que va ceindre la blanche couronne d'orangers!... Il y a quelque secret intérêt derrière la joue pâlie de cette femme qui se glisse hors du lit conjugal!...

Le fiancé additionne et soustrait durant la messe de mariage; l'adultère réfléchit. — Cet homme qui vous vole votre femme ne pense pas à votre femme!

On parle d'amour; on fait des affaires...

Le vice s'assied à la place de la passion.

On aime pour acquérir ou pour monter, — pour conserver, pour se soutenir.

Si quelqu'un de vos amis aime autrement, prenez garde! c'est un homme qui sort de l'ornière où barbotte le sens commun. — Il vous compromettra!

Notre vertu n'est-elle pas le succès?...

Le poëte fait bien de vautrer sa lyre dont les cordes d'or vibrent faux en chantant Minerve sur le retour!

Ce jeune héros qui n'a encore qu'une épaulette fait bien de servir de page à la femme de son colonel!

Vous tous charmans garçons que vous êtes, qui arrachez votre part à l'immense gâteau de l'amour, vous faites bien: soyez bénis! — Le mal c'est de s'affoler d'une bergère qui n'a ni argent ni crédit; le mal c'est d'agir en troubadour au beau milieu d'un siècle de lumières; le mal, comme disent les gens établis et sachant le monde, c'est de se *casser le cou!*

Une seule chose ici bas est aussi pitoyable que de s'affubler d'un amour inutile, c'est de manquer d'adresse ou de prudence, de faire un faux pas et de forcer le monde à crier: anathème!

Car c'est un fait incroyable! le monde constitué comme il est a quelquefois encore le front de s'indigner!...

Il s'attaque à vous surtout, pauvres femmes! il vous lance ses foudres hypocrites et vous écrase sous le poids de sa réprobation calculée...

Quand Messaline peut, la rusée, elle étouffe la pauvre Madeleine.

Quant aux hommes, il faut qu'ils soient bien étourdis ou bien près d'être vertueux pour avoir quelques dangers à craindre. — Vraiment, n'est-il pas indispensable que chacun fasse son chemin?...

On ne réprouve en thèse générale que l'amour armé en guerre qui menace et demande la bourse ou la vie.

Parce que cet amour est réellement dangereux, commercialement parlant, et qu'il attaque par la base la sûreté des transactions sentimentales.

Il est, en matière de galanterie, ce qu'est en matière de presse la critique comminatoire.

Nous ne sommes point de ceux qui s'irritent démesurément contre l'injure littéraire et gardent une amère rancune aux grognemens hargneux de la critique qui s'enrhume dans sa mansarde.

Bien au contraire, nous avons au cœur une compassion tendre et sans bornes pour nos frères nécessiteux que le besoin contraint à mordre au hasard, sous peine de ne point dîner le lendemain...

Comment garder de la colère contre ce gentleman qui, voilant à demi son nom obscur sous un pseudonyme inconnu, s'enroue à crier: haro! sur tout succès qui passe, bat ses flancs maigres, se damne à froid et travaille comme un hercule pour être payé comme un portier!...

Comment ne pas s'apitoyer douloureusement sur le triste sort de cet autre, bon jeune homme, dit-on, qui a pour maîtresse une vieille revue dont il sert en esclave les haines caduques et les rages édentées!...

Il faut songer que nul ne choisit sa place en la vie, qu'il y a des agens de police et des censeurs...

Il faut songer à la dure obscurité où végètent ces écrivains qui ont peut-être de l'esprit et du talent...

Et loin de s'irriter contre la bave quotidienne que distillent leurs lèvres impuissantes, il faut se dire: Que d'amertume il y a sous ce courroux! que de détresse derrière cette outrageuse parole! et que cet homme a faim puisqu'il descend à ce métier-là!...

Il est bien entendu que nous parlons ici seulement de ces bravi de plume qui dénigrent de parti pris et pour un salaire. Nous respectons la conscience sévère du vrai critique, et nous n'eussions jamais songé assurément à parler de lui à propos des condottieri de l'amour...

L'amour à Paris a bien des mystères qu'il n'est point permis de sonder.—A quoi bon, d'ailleurs, descendre dans ces repaires auxquels la police donne tous les ans un jour de célébrité?

Leur nuit affreuse, soudainement éclairée, épouvante la ville durant une semaine; — puis l'on se reprend à chanter encore et à traiter de chimères les agapes de la rue de l'Oursine et les monstrueuses féeries de la rue du Rempart.

S'il nous plaisait de traiter à fond la matière, nous aurions vraiment bien assez de honteux qui ont le pied verni et ne pas est point dans la boue!

Nous pourrions montrer tous les habitans de tous les quartiers, riches et pauvres, illustres et obscurs, cherchant de mille manières diverses à utiliser la passion, à escompter les choses de l'amour.

Les uns le font franchement: vous les foulez aux pieds; leur nom est un outrage.— Les autres sont ou seront magistrats, tribuns, édiles, sénateurs, quelque jour peut-être consuls... L'un d'eux fut bien empereur!

Et cela est si vrai,— et cette chose a pénétré si énergiquement jusqu'au fond de nos mœurs, qu'elle n'a plus à compter avec la vertu même!

La vertu spécule; elle spécule vertueusement: l'amour lui est un marchepied presque honnête.

De sorte que, on peut le dire sans paradoxe, pour trouver en ces matières un semblant de désintéressement, il faut descendre jusqu'au vice et choisir le plus affreux de tous, le vice qui corrompt et qui paie.

De sorte que encore, — car il faut être logique, — monsieur le duc de Compans-Maillepré, dans son *appartement*

en ville, pouvait passer pour l'un des adeptes les plus purs de notre amour en habit noir.

. . . .
. . . .

En entrant dans le boudoir où l'art de monsieur Burot avait rassemblé tant de séduisantes merveilles, monsieur le duc de Compans-Maillepré ferma la porte derrière lui et s'arrêta chapeau bas à quelque distance de Sainte.

Monsieur le duc était, nous l'avons dit, complétement changé à son avantage. Sa toilette savamment édifiée et les habiles restaurations que son tailleur savait faire au délabrement de sa personne, le *remplumaient* complétement. C'était presque encore un bel homme.

Et puis, quand il voulait, il avait de grandes et élégantes manières. Sa galanterie était bien un peu de l'empire, mais cela lui allait bien.

Il demeura un instant à contempler Sainte de loin.

Sainte avait toujours ses mains sur son visage.

Le duc examina en profond connaisseur les détails fins de son cou et la chute harmonieuse de ses épaules.

Son œil mesura précisément la charmante cambrure de sa taille, et compta les plis qu'arrondissait une gorge de vierge.

Sa bouche eut un sourire gourmand. Ses paupières clignotèrent et il murmura en dedans de lui-même :

— Délicieuse enfant !

Monsieur le duc avait en vérité raison. Bien que les mains de Sainte couvrissent toujours son visage, il était impossible de rien voir de plus gracieux et de plus charmant.

Sa tête s'inclinait doucement sur son épaule, où jouaient, détachées, les boucles transparentes et blondes de ses cheveux.

Il y avait dans sa pose beaucoup de douleur, mais il y avait surtout beaucoup de cet effroi sauvage qui est la joie de don Juan arrivé à l'âge de monsieur le duc.

Ce dernier en prenait à son aise de cette contemplation, préface muette de l'entrevue.

Il avait mis le lorgnon à l'œil. Il se penchait à droite ; il obliquait à gauche, pour se placer bien dans son jour et ne rien perdre d'un spectacle qui le charmait.

Il y avait maintenant de la vie sous les sourcils teints de monsieur le duc. Les muscles semblaient être revenus sous les chairs affaissées de son visage. Son torse se cambrait. Quelque chose de gaillard surgissait en sa personne et mettait à ses membres vieux des ressorts tout neufs.

Il s'avança d'un pas qui prétendait papillonner, et posait en évidence un mollet, détaché admirablement, mais qui était un accessoire de son bas de soie.

Il arriva jusqu'à Sainte et lui prit la main pour la porter à ses lèvres.

Sainte se leva brusquement et ouvrit tout grands ses yeux épouvantés...

Vous eussiez eu pitié de cette terreur d'enfant si poignante et si vive. Mais monsieur le duc savait ce qui est friand ; il s'extasia devant ces grands yeux farouches ; il eût payé ces convulsifs tressaillemens au poids de l'or.

Sainte cependant lui avait arraché sa main.

Elle se tenait devant lui, défiante, effrayée. Sous ses longs cils de soie qui se baissaient maintenant glissait un regard sournois et dérouté.

Ces pauvres enfans prises au piége, leur détresse les fait plus belles !

Le duc amortit le feu de son regard et prit un air paternellement caressant.

— C'est un des grands plaisirs de la fortune, mademoiselle, dit-il avec douceur, — que de pouvoir quelquefois réparer les torts d'un hasard injuste, et de changer en bonheur des souffrances qui ne furent point méritées...

Comme on le pense, le duc savait parfaitement cette leçon. Il la débita du ton convenable avec les gestes assortis.

Il avait du reste plusieurs formules. Il jugeait sur la mine du nouvel oiseau en cage, comme aurait dit monsieur Burot, quel exorde il lui fallait choisir dans son répertoire.

Il en avait de cavaliers, il en avait d'amphigouriques, il en avait de positifs qui venaient au fait et proposaient un marché en termes de commerce.

Tout cela suivant les circonstances.

L'exorde qu'il employait avec Sainte lui servait vis-à-vis des jeunes filles candides, et c'était celui qu'il aimait le mieux employer...

Sainte ne leva point les yeux; mais sa frayeur se calma un peu, parce que ceux qui ne savent rien espèrent aisément.

— Il y a longtemps que je vous connais, reprit le duc, et que je sais combien de courage vous mettez à lutter contre l'indigence... Vous ne souffrirez plus, mademoiselle, ni vous ni votre famille... je serai désormais votre protecteur.

Monsieur le duc n'eut pas, dans cette circonstance, à se louer immodérément de son secrétaire. Si monsieur Burot n'avait point parlé, Sainte, ignorante et sincère, se serait laissé prendre peut-être à ces mielleuses paroles ; — mais, mise en garde par l'imprudence de Burot, elle se défiait désormais.

Pourtant il y avait en elle tant de naïve candeur que son cœur fut remué par ce semblant de bonté.

Elle cessa de trembler, et de jolies couleurs roses remplacèrent le rouge épais de sa joue.

Le duc sentit son avantage et poursuivit en s'animant :

— Je sais, ma chère enfant, que vous n'étiez pas née pour la condition obscure où s'enfouit votre jeunesse...

Sainte, à ce mot, leva les yeux sur lui, étonnée.

C'était encore là une phrase toute faite pourtant et qui rentrait dans le discours banal de monsieur le duc.

Sa grande habitude et l'expérience de toute une vie de combats amoureux lui avaient appris que, sur dix femmes pauvres, il y en a neuf qui prétendent avoir été riches, qui regrettent une noblesse déchue, une opulence éclipsée...

Neuf sur dix, cela suffit pour établir la règle ; mais encore y a-t-il la chance que la dixième soit une véritable victime du sort...

Aussi cette phrase était magique. Le duc ne se souvenait point de l'avoir prononcée jamais sans succès.

Cette fois encore elle frappait avec une précision qui tenait du miracle. — Sainte, surprise et touchée, en prit confiance. Ses yeux rassurés se relevèrent sur monsieur de Compans et l'interrogèrent doucement.

Mais ils se baissèrent aussitôt, blessés, parce que monsieur le duc ne prévoyant pas ce regard soudain, n'avait point eu le temps de composer son visage.

Sainte avait vu sur ces traits plâtrés un sourire cynique, dont sa candeur n'avait pu déchiffrer la signification, mais qui l'avait repoussée énergiquement et rejetée au plus fort de ses terreurs.

Ce sourire lui annonçait l'attaque, et mettait en éveil ces instincts de défense que la vierge porte avec soi.

Le duc se serait mordu la lèvre, si sa lèvre n'eût pas été peinte. Il fronça les sourcils avec colère contre lui-même. — Il fallait changer de batterie ; ce premier assaut était manqué.

Et, à bien réfléchir, peut-être n'était-ce point un mal. Les voies détournées sont longues, et monsieur le duc avait bien des affaires sur les bras.

D'ailleurs, après celle-ci une autre. A quoi bon faire un énorme prologue pour un drame qui ne devait avoir qu'une scène ?...

— Ma chère enfant, reprit-il en changeant de ton lestement, — je voudrais en vain vous cacher le sentiment qui m'attire vers vous... Vous l'avez deviné dans mes yeux...

Le duc s'interrompit et voulut prendre la main de Sainte qui s'effaça tremblante et pâle dans l'angle de l'embrasure.

— Pourquoi tant de crainte ? s'écria le duc en riant, —

toul ce que je vous ai dit est vrai... Vous serez désormais heureuse et riche, mon enfant... La beauté est aussi une providence... et vous êtes si belle!

Il se mit à genoux sur le tapis avec un peu de peine.

— Laissez-moi vous dire que je vous aime, reprit-il; laissez-moi baiser cette main charmante à chaque doigt de laquelle je veux mettre un diamant...

Sainte cacha l'une de ses mains derrière elle et mit l'autre étendue sur son cœur qui défaillait. — Deux larmes jaillirent de sa paupière et coulèrent le long de sa joue.

Les yeux de monsieur Compans brillèrent davantage.

— Que vous êtes délicieuse ainsi, dit-il en gardant son sourire gaillard, — que j'aime ces jolies larmes et qu'il va m'être doux de les sécher!

Il avança ses deux mains qui frémissaient et les referma sur la taille fine de Sainte.

La jeune fille se raidit sur ce premier attouchement. Son sein se souleva. Ses joues devinrent pourpres, il n'y resta plus trace de larmes, — son front se couronna d'une admirable fierté et rayonna durant une seconde de la superbe vaillance de sa race.

Elle était si belle ainsi que le duc demeurait immobile devant elle, balbutiant des mots confus que lui-même n'entendait pas...

Mais c'était une enfant. Il y avait bien de la faiblesse parmi ces élans de fierté. — Durant quelques secondes, elle fut sans peur et capable de résister à toute violence.— Puis ses paupières battirent. — Elle regarda tout autour de la chambre pour ramener son œil furtif sur le duc qui lui barrait le passage. Le sentiment de son isolement l'écrasa. Sa jolie tête se courba de nouveau sous sa détresse, rejetant sur son visage désolé le doux voile de ses cheveux blonds.

— Que tu es belle! oh! que tu es belle! balbutia le duc, dont les mains enhardies essayèrent une caresse.

Sainte chancela comme si on l'eût frappée au cœur. Puis, trouvant tout à coup de la force dans sa terreur désespérée, elle s'élança en avant et parvint à se dégager de l'étreinte du duc qui tomba lourdement sur ses deux mains.

Sainte s'était réfugiée à l'autre bout de la chambre.

Le duc se releva péniblement. Il avait le front violet. Les veines de sa paupière étaient gonflées. Le long de sa lèvre, une ligne d'écume tranchait sur le rouge postiche du carmin.

— Folle que tu es! dit-il en s'élançant vers la jeune fille, — comment voudrais-tu m'échapper?...

Ce fut alors entre la victime et le satyre un assaut de vitesse qui, précédant la lutte affreuse, offrait en quelque sorte un côté comique.— Ici comme partout, dans les choses de la vie, le rire était auprès des cris d'angoisse.

La chambre était petite, en effet, et son ameublement calculé donnait tout l'avantage au duc. Mais Sainte était agile et son effroi doublait la rapidité de sa course.

Le duc s'épuisait à la suivre. Il entremêlait, haletant, des mots d'amour avec des paroles de colère.

Sa gorge râlait, son pas bronchait, ses jarrets rigides arrêtaient son élan.

Sainte fuyait, légère comme une sylphide. Elle passait à droite, elle tournait à gauche, trompant la poursuite obstinée de monsieur de Compans.—Et, tout en fuyant, la pauvre enfant, elle priait Dieu avec une ferveur confuse et appelait la Vierge à son secours.

Dieu et Vierge semblaient l'abandonner...

Ses forces s'épuisaient; ses sanglots l'étouffaient; ses larmes l'aveuglaient et allaient l'empêcher bientôt de diriger sa course.

Le duc, qui voyait sa victoire, redoublait d'efforts. Son râle joyeux et ivre était horrible à entendre...

Derrière la porte, dans le corridor, madame Brunel et monsieur Burot mettaient alternativement l'œil à la serrure et se divertissaient comme des bienheureux.

— Il l'aura bien gagnée! disait madame Brunel.

— C'est égal, répondait monsieur Burot, je ne ferais pas ce métier-là pour le double de mes appointemens.

— Comme il souffle! écoutez donc!...

— Regardez donc l'eau qui coule de sa perruque!...

— Il l'attrapera...

— Il ne l'attrapera pas!

Et tous deux de rire, les dignes serviteurs.

Il y avait de quoi.

Monsieur le duc, à bout de courage et de force, perdait le souffle et chancelait. Ses yeux rougis et bouffis sortaient de leurs orbites. Il ne priait plus, il menaçait odieusement.

Sainte, rendue de fatigue, était à chaque pas sur le point de tomber. Les menaces du duc la tuaient.

Elle courait encore, soutenue par la violence de sa frayeur, mais elle ne savait plus où elle courait.

Pauvre ange! le démon était le plus fort...

En un moment son regard perdu rencontra la face horriblement décomposée de Compans.

Ce fut le dernier coup... Son cœur se retira; elle tomba en rendant une plainte.

Le duc vint tomber à côté d'elle et poussa un rauquement hideux...

Monsieur Burot et madame Brunel battirent des mains derrière la porte.

CHAPITRE XI.

LORETTE.

Monsieur le duc de Compans était vieux, de fait encore plus que d'âge. S'il avait eu dix ans de moins, nous aurions dû clore la scène à la fin du dernier chapitre et tirer le voile.

Mais il était si complétement épuisé lorsqu'il tomba auprès de Sainte, qu'il n'eut que la force de saisir sa robe à deux mains pour l'empêcher de se relever.

Puis il demeura pantelant, bouche béante, sans voix.

La course désespérée qu'il venait de fournir avait dérangé entièrement l'artifice laborieux de sa toilette. — Il était effrayant à voir, mais il était grotesque.

Il aurait fait pitié, si la sauvage fureur de la passion qui bouleversait ses traits n'eût glacé le cœur.

Sa fausse chevelure s'était dérangée et posait de travers sur son crâne nu le pêle-mêle de ses mèches ébouriffées.

Les gouttes de sueur en tombant de son front avaient marqué tortueusement leur passage sur le fard épais de sa joue.

On voyait les mille rides de ses yeux et de sa bouche, ses sourcils déteints, ses lèvres décolorées.

C'était, appliqué à un vieillard et poussé à son extrême puissance, le risible changement qu'une danse trop enthousiaste opère quelquefois sur le visage refait d'une coquette hors d'âge.

Mais en face de cette pauvre enfant, évanouie à demi et comme pétrifiée par l'épouvante, vous n'eussiez point eu la force de vous arrêter au côté plaisant de cette scène.

Vous eussiez frémi à voir si près de la vierge sans défense l'œil sanglant du satyre.

— Votre cœur se fût serré, car dans cet œil il y avait un délire furieux, — une passion impitoyable.

Nul moyen d'échapper,—les mains de monsieur de Compans se crispaient sur la robe; — chacun de ses doigts faisait son trou dans l'étoffe légère.

Il reprenait haleine avec une sorte d'emportement, hâtant son souffle, rappelant sa force perdue, essayant à chaque instant de se redresser, et retombant toujours avec pesanteur sur le tapis.

Sainte aussi reprenait haleine, son gracieux visage exprimait une mortelle terreur. Elle était à demi soulevée et

s'appuyait sur ses deux mains; sa gorge haletait; ses beaux cheveux blonds dénoués tombaient en désordre sur son sein et sur ses épaules.

Son œil grand ouvert était fixé sur le duc, dont le regard menaçant opérait sur elle une fascination véritable.

L'épouvante dilatait ses narines, relevait ses sourcils et enflait ses lèvres agitées...

Elle était belle encore, hélas! trop belle. Le duc à la contempler échauffait sa passion jusqu'au transport; le sang lui bouillait dans les veines, — et c'était chose hideuse que de voir ses membres agités convulsivement, et comme galvanisés par des secousses incertaines s'efforcer incessamment et se raidir pour donner à ce drame funeste un dénoûment odieux.

Il ne pouvait pas se relever. — Ses efforts insensés l'épuisaient davantage. Ses ongles écorchaient le tapis à travers la robe déchirée de Sainte...

Mais il allait pouvoir. — Ce n'était qu'un répit de quelques minutes...

Derrière la porte, monsieur Burot et madame Brunel regardaient et causaient.

— C'était bien la peine de tant se fatiguer! disait la caméristе en haussant les épaules.

— Quant à cela, répondait monsieur Burot, — et il n'y a pas de plaisir sans peine... Mais est-il drôle avec sa perruque de travers!

— Et ses sourcils blanchis! dit madame Brunel qui venait de mettre son œil à la serrure.

— Et son mollet gauche, regardez donc! ajouta Burot; — il est descendu sur le talon.

— Ah! dit la caméristе, — c'est convenu : il va rester là!

— Il est bloqué, dit Burot dans son jargon aimable, — fait au même, démoli, disparu... — Elle lui fait compter les clous comme une petite intrépide... Le fait est qu'il n'y a pas de plaisir sans peine!

Il poussa madame Brunel sans façon et se mit à sa place au trou de la serrure.

— Ma parole, poursuivit-il avec admiration, — elle est jolie comme tout ce qu'il y a de soigné!... Comme elle ferait bien dans un comptoir!... Tiens, tiens, ajouta-t-il en frappant sur sa cuisse, — voilà monsieur qui retrouve ses jarrets, il se relève... Ah! par ma foi, nous allons rire!...

— Laissez-moi voir un peu, monsieur Burot, dit madame Brunel.

— Du tout! répliqua le drôle, la loge n'est qu'à une place... et c'est une première représentation...

Le duc était parvenu, en effet, à se mettre sur ses genoux. — Il ne tremblait plus. — L'espèce de paralysie qui avait garrotté ses membres prenait fin. — Un triomphe hideux était sur ses traits.

Sans lâcher la robe de Sainte, il se glissa sur ses genoux et mit son visage enflammé au-dessus du front de la jeune fille.

Puis, il se redressa pour avancer encore un peu.

A ce moment suprême, un nuage passa sur les yeux de Sainte. — Une voix cria au dedans d'elle et lui annonça sa perte. — Mais en même temps tout son être se révolta de lui-même et en dehors de sa volonté. — L'image de Romée passa devant sa vue; elle se sentit forte soudain.

A son insu sa bouche murmura le nom tutélaire; et, comme le duc se baissait victorieux, elle se rejeta en arrière d'un mouvement violent, et bondit, délivrée, laissant entre les mains de monsieur de Compans un lambeau de sa robe.

Le duc poussa un cri de rage...

Avant qu'il eût pu se relever, Sainte s'élança vers la porte, l'ouvrit et passa comme un trait entre madame Brunel et monsieur Burot stupéfaits.

Les deux dignes serviteurs se regardèrent. Burot, qui était un maraud des plus gais, avait bonne envie de rire.

— Bloqué! répéta-t-il à demi-voix, fait au même, disparu!...

La chambre où ils se trouvaient n'était point fermée comme le boudoir. Il était deux heures après midi, environ. Le soleil entrait dans la pièce à travers la fenêtre grande ouverte.

Sainte s'était précipitée vers cette fenêtre tout d'abord. Son instinct lui disait que le grand jour était une protection.

Assurément ce n'était pas sans raison que monsieur le duc avait fait retomber des jalousies sur les croisées du boudoir. Les gens comme lui s'arrêtent devant l'œil ouvert d'un témoin, ils ne sont audacieux que derrière le rideau.

En toute autre circonstance, cette fenêtre, qui donnait sur le derrière de maisons habitées, eût suffi à protéger Sainte contre les attaques de monsieur le duc, — car il pouvait y avoir des regards indiscrets derrière les vitres de ces maisons, et c'est après tout une cruelle avanie pour un pair de France que d'être accusé de rapt comme un vieil instituteur.

Le duc était prudent par nature et sa prudence s'augmentait des rapports de monsieur Burot, qui n'avait pas été sans lui dire que le secret de son *appartement en ville* commençait à être dans le quartier le secret de la comédie.

On chuchotait; on prétendait avoir entendu des plaintes; on faisait sur le duc et sa petite maison les récits les plus romanesques.

Ceci n'étant point dans les habitudes d'un quartier connu pour ses mœurs tolérantes et philosophiques, Burot avait remonté à la source de ces bruits.

Il avait découvert que monsieur Léon du Chesnel, secrétaire d'ambassade et intime ennemi de monsieur le duc, demeurait dans la rue Montaigne et se trouvait, suivant son expression, aux premières loges pour inspecter la petite maison.

Monsieur le duc allait donc être forcé encore de transporter ailleurs ses pénates amoureux...

En attendant, il sentait le besoin d'une circonspection extrême et se conduisait comme on fait sous l'œil d'un ennemi.

Ceci, d'ordinaire.

Mais en ce moment monsieur le duc ne se connaissait plus, la rage le rendait fou. Rien n'était capable de l'arrêter.

Il se traîna, écumant de colère, jusqu'à la porte où la caméristе et Burot restaient indécis.

—Saisissez-la, dit-il d'une voix entrecoupée.—Prends-la de force, Burot! — Arrache-la! et si elle résiste...

Le duc s'interrompit, étouffé par sa rage.

— Mais, monsieur, dit Burot, il y a du monde aux fenêtres!

Le duc leva sa main tremblante pour le frapper.

— Misérable! s'écria-t-il, je te dis de me l'amener, de gré ou de force!...

Sainte était montée sur un balcon en saillie qui donnait sur les jardins dont nous avons parlé.

Elle regardait au-dessous d'elle, cherchant un être humain dont elle pût implorer le secours.

Les jardins étaient déserts.

Comme elle relevait les yeux pour interroger les fenêtres qui lui faisaient face, la voix étranglée du duc vint frapper son oreille et l'empêcha de voir.

Elle se retourna vers l'intérieur de la chambre, en ayant soin de tenir, toutefois, le balcon à deux mains.

Burot, cependant, ne se pressait point d'obéir aux ordres de monsieur le duc. Il faisait force gestes et montrait les maisons de la rue Montaigne...

Mme Brunel appuyait de son mieux ses représentations.

Mais le duc n'entendait rien et ne voyait rien.

La résistance attisait sa colère. Il n'y avait plus, parmi l'ivresse désordonnée de son cerveau, ni raison ni prudence.

Il répéta une troisième fois son ordre en l'appuyant de blasphèmes, et, comme Burot continuait à hésiter, le duc trouva la force de le pousser rudement et de se diriger lui-même vers la fenêtre.

Sa démarche chancelante, l'étrange état où l'avait mis

la lutte, tout cela devait donner à quiconque l'aurait aperçu du dehors l'idée du dernier degré de l'ivresse.

Il avançait cependant. — Sainte se mit à genoux sur le balcon et leva ses deux mains jointes vers le ciel.

De loin, cette femme suppliante et cet homme qui marchait sur elle, la menace à la bouche, devaient avoir l'air de jouer, en plein midi, au beau milieu de Paris, la scène la plus banale de n'importe quel mélodrame.

Or, il y avait des spectateurs...

Au moment où le duc, s'appuyant d'une main à la fenêtre, saisissait Sainte de l'autre afin de l'entraîner hors du balcon, une salve étourdissante de bravos entremêlés de bruyants éclats de rires retentit de l'autre côté du jardin.

On battait des mains avec frénésie, on sifflait, on criait : *bis!*

Les deux bras de monsieur de Compans retombèrent le long de son corps; sa figure enflammée devint livide....

La lumière se faisait dans son esprit. Cette secousse venait de mettre fin à sa passagère folie.

Il demeurait cloué à la même place. Ses regards tombaient à ses pieds et n'osaient point se relever.

Sainte, étonnée, ne savait pas si elle devait redouter encore ou se réjouir.

Son œil se fixait sur monsieur de Compans, atterré, avec un reste d'épouvante...,

Burot sifflotait.

Madame Brunel chantait sur tous les tons :

— Je l'avais bien dit!.... mais on ne veut jamais me croire!

Et, au dehors, on répétait :

— Bravo! bravo! Bis! bis!

Monsieur le duc leva enfin les yeux... Il aperçut à la fenêtre qui faisait face, — cette même fenêtre où Sainte avait cru reconnaître Charlotte, — cinq ou six hommes rassemblés sur un balcon et au milieu desquels se trouvait une femme.

Tous ces gens avaient des lorgnettes de spectacle.

La femme se servait d'une longue-vue, et un homme en robe de chambre, — le maître de la maison sans doute, — regardait à travers un télescope monté sur pivot.

C'était d'un effet renversant. — Le duc eût voulu rentrer sous terre.

. . . .

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié un personnage qui joua un rôle estimable au prologue de cette histoire : Monsieur Polype, principal locataire de la maison de l'aile Valois au Palais-Royal, où mourut le marquis Raoul de Maillepré, tuteur d'Oguah le grand chef, maître après Dieu de l'hôtel du Sauvage, ami de la police, camarade des filous, commanditaire des marchands de chaînes de sûreté, et débitant de petits livres obscènes.

Il y avait, on en conviendra, dans ce faiseur encyclopédique l'étoffe d'un homme très important.

La destinée n'avait point failli à tant de mérite : Polype avait fait son chemin.

A l'aide de ses divers métiers et d'une douzaine d'autres, parmi lesquels il ne faut point oublier celui d'usurier, il avait amassé un capital considérable.

Une fois ce capital acquis, Polype agrandit le cercle de ses opérations, fit un sort à sa femme qui le gênait, parce qu'elle avait de mauvaises manières, ayant été servante d'hôtel autrefois, et se jeta, vers l'âge de cinquante ans, dans la vie dorée de nos fashionables.

Le sort qu'il fit à sa femme, soit dit en passant, fut de lui donner un bureau de mariages, sous le nom de madame Confiance, *connue par soixante ans de succès*.

Notre récit, nous l'espérons, ne sera pas sans avoir pour lecteur quelque couple heureux sorti des bureaux de madame Confiance, *connue* maintenant *par soixante et douze ans de succès*.

Monsieur Polype ne vendait plus guère de chaînes de sûreté. Il avait gardé seulement la meilleure de toutes les cordes de son arc : l'usure; — il s'était fait banquier.

Les hommes de génie se rencontrent fatalement. Monsieur Polype appliquait à la médiocrité nécessiteuse le système que Denisart voulait appliquer à la misère.

Il s'attaquait au petit commerce. — Il lui prenait tous ses profits, un peu de son capital, et lui laissait ses pertes, parce qu'il faut que tout le monde vive.

Du reste, il était parfaitement honorable, retenait les intérêts en dedans, et vous aurait mis au défi de l'envoyer au bagne.

Le bagne n'est certes point peuplé de saints; mais, en choisissant parmi ses locataires les trois plus vils scélérats, et en additionnant les portions mauvaises de leur nature, on n'aurait point refait monsieur Polype, la providence du petit commerce parisien.

C'est que les bandits qui travaillent légalement ou à peu près sont mille fois plus noirs que les pauvres diables de brigands qui ne savent pas assassiner les gens sans aller contre un article du code pénal.

Au moral, durant ces sept années, monsieur Polype avait peu changé; néanmoins il n'était plus exclusivement avare. A l'occasion, il savait jeter l'or par les fenêtres avec le sans-façon d'un homme à qui l'or ne coûte rien, sinon quelques gouttes du sang de son prochain.

Au physique, c'était toujours le même nez triomphant et mobile, expressif, sensitif, frappant, digne, considérable, trait unique au milieu d'un visage ébauché, mais qui valait à lui seul toute une physionomie.

Monsieur Polype était assez mal habillé, comme tous les gens qui marquent : cela lui donnait l'air d'un député. Il avait, pensons-nous, la croix d'honneur...

C'était sur cet homme-là que du Chesnel prétendait s'appuyer pour arriver à la députation.

Le protecteur, il faut le dire, était choisi merveilleusement. — Quelle position, en effet, pour avoir des voix, que de mettre aux électeurs le pistolet sous la gorge!...

Monsieur Polype avait été présenté à Charlotte.

Malheureusement du Chesnel n'avait pu la mettre dans la confidence.

Charlotte avait trouvé monsieur Polype singulièrement ridicule. — Vive, franche, étourdie, elle ne savait guère cacher ses impressions.

Monsieur Polype ne put se méprendre et se félicita médiocrement de son succès.

Mais, rien pour rien, monsieur Polype n'était pas homme à se payer du tintement de l'or ou de la fumée des fourneaux.

Il avait trouvé Charlotte ravissante. — Le marché tenait, mais à condition.

Or, quel biais prendre pour déterminer Charlotte?...

Ceci fut, la veille de l'enlèvement de Sainte, le sujet d'une conversation entre du Chesnel et l'excellent Durandin.

— Mon ami, dit Durandin, la femme ne marche pas... nous perdons notre temps...

Du Chesnel, malgré sa bonne envie de conquérir monsieur Polype, eut un mouvement de joie orgueilleuse en songeant à la vertu de sa femme.

— C'est le diable! répliqua-t-il, — mais je te l'avais bien dit! Charlotte est la sagesse même.

Durandin aimait à tourner ses pouces. Ce n'était pas chez lui une passion, mais un goût très prononcé. — Il tourna ses pouces, épanouit le gros sourire qui fleurissait à demeure sur ses joues fraîches et leva ses yeux ronds sur du Chesnel.

— Mon garçon, dit-il, tu es comme ces bonnes femmes qui voudraient bien voir leur fils major, mais qui ne veulent pas le laisser se faire soldat... Qui veut la fin veut les moyens... Ça me fait de la peine de te voir si fier d'une chose qui te barre la route!...

Du Chesnel demeura un instant sans répondre et haussa les épaules d'un air de mauvaise humeur.

— C'est vrai, murmura-t-il; mais qu'y faire?... Je crois n'être pas un sot...

— Prends garde, interrompit Durandin d'un air paterne,

— Quant aux préjugés, reprit du Chesnel, j'en ai bien peu... Mais je sens que j'aurai bien de la peine à me défaire de cette faiblesse-là... Charlotte est si charmante!

— Ah! pas mal! pas mal! dit Durandin; — c'est une très jolie femme... aussi Polype a mordu, il faut voir!... Mais ce n'est pas le tout...

— Comment faire? dit du Chesnel.

Quoi qu'il en eût, sa figure exprimait nettement sa vanité de mari.

Durandin tournait ses pouces activement et faisait ses observations.

— Ecoute donc, mon cher garçon, reprit-il avec beaucoup de bonhomie, soyons justes... Tu es fier de ta femme parce qu'elle s'est moquée de monsieur Polype... Il n'y a vraiment pas de quoi... Et, quand j'y pense, pour un mari dans ta position, qui aime sa femme et qui ne veut pas cependant se priver des avantages.. Tu m'entends bien... Monsieur Polype est un homme précieux... Son nez me semble avoir des vertus contre la jalousie. Tu y as songé, e parie, diplomate que tu es!...

C'était vrai. Du Chesnel y avait songé, et son égoïsme avait trouvé là une consolation.

Mais en ce moment le souvenir de l'entrevue de monsieur Polype avec Charlotte était trop récent. — Le contraste entre le vice laid et la belle pureté restait trop frappant au dedans de lui-même.—Il était décidément soucieux, et ce qui lui tenait lieu de conscience se bourrelait d'un semblant de repentir.

— Pauvre enfant! murmura-t-il avec un gros soupir.

Durandin baissa les yeux et travailla à rebrousse-pouces.

— Ah! dit-il, mon garçon, tu sais bien que j'ai beaucoup d'affaires... Je devrais être en ce moment chez le marquis dont la position s'embrouille... Si tu fais l'enfant, bonsoir... Adore ta femme, et va te coucher.

Du Chesnel passa le revers de sa main sur son front et se leva pour faire un tour dans la chambre.

— Est-ce fini? reprit Durandin. — Sommes-nous sage?

Du Chesnel s'arrêta en face de l'avoué. Il demeura un instant silencieux, les bras croisés sur sa poitrine.

Durandin le contemplait de son regard le plus placide.

— Allons, dit du Chesnel en se rasseyant,—je vois bien que tu as un moyen à me donner... Finissons-en?

— Ce moyen-là, demanda Durandin, me promets-tu de l'employer?

— S'il est bon... commença du Chesnel.

— Il est bon, interrompit Durandin.

— La moindre chose est de savoir...

— Du tout... oui ou non?

Du Chesnel n'hésita pas trop longtemps.

— C'est bon, dit-il, je te promets de l'employer, ton moyen... Quel est-il?

— C'est, répondit Durandin avec une certaine emphase, tout-à-fait en dehors de ses habitudes, — c'est madame Bathilde de Saint-Pharamond.

Du Chesnel laissa échapper un geste de répulsion énergique.

Ce diplomate malheureux était dans une situation violente. Un cercle vicieux lui serrait le cou.— Il voulait bien vendre sa femme, mais il eût voulu en même temps la garder.

Il hésitait à la manière de ces assassins dont le cœur se soulève un peu en délayant le poison.

— Madame de Saint-Pharamond! dit-il à voix basse, — une femme perdue!

— Mon bon ami, répliqua Durandin,—penses-tu qu'une honnête personne donnerait à ta femme le conseil de prendre monsieur Polype?...

Du Chesnel se tut, embarrassé.

— Il n'y a pas de milieu, reprit Durandin, — il faut la tourner lestement, la rompre tout d'un coup... Les élections approchent... Il faut que monsieur Polype soit en mesure de travailler très prochainement... Et quant à moi, pour broyer et réduire en poudre ce calcul vertueux qui se forme au fond du cœur de certaines femmes, je ne connais aucune machine de la force de madame de Saint-Pharamond.

Du Chesnel avait les sourcils froncés.

— Dans ma maison! murmura-t-il encore, — une telle femme!

— Je le trouve précieux! s'écria Durandin, — Bathilde voit la meilleure société... en fait d'hommes.— Elle pourrait te présenter à une douzaine de princes... russes ou polonais... Elle te mettra d'ailleurs en relations avec un monde que tu ne connais pas assez, l'élite, la crême, la fleur de notre aristocratie nouvelle... Prunot, excellent gentilhomme, neveu de l'illustre duc de Pharsale... J. B. S. T. Sanguin, le représentant d'une de nos plus riches industries... Arsène de Montfermeil, qui aurait pu être de Saint-Gervais... Enfin, le jeune et charmant Félicien Chapitaux, qui justement est le parent et l'héritier de monsieur Polype...

— Mais recevoir cette femme! murmura encore du Chesnel.

— Ah çà! mais tu plaisantes!... riposta Durandin sérieusement scandalisé; — cette femme est comtesse, mon garçon..... comtesse pour tout de bon... Beaucoup plus comtesse que tu n'es vicomte.

Du Chesnel haussa les épaules...

— Il ne faut pas prendre des airs de douter, poursuivi Durandin; je suis son avoué, je sais son histoire... Elle est la fille d'une marchande de pommes du carré Saint-Martin... Ne ris pas, tu vas voir!... Elle était jolie comme une ange et cousait dans la perfection... Une noble personne du faubourg Saint-Honoré la prit pour demoiselle de compagnie... La marchande de pommes, paraîtrait-il, lui avait donné quelque teinture des manières du beau monde.

« Pendant qu'elle était demoiselle de compagnie, le jeune comte Armand de B***,— tu ne révoqueras pas en doute la noblesse de celui-là! — devint amoureux d'elle... Bathilde fut plus ou moins sensible à cet amour; mais il lui fallait de la fortune, et le comte était pauvre. Elle attendit.

» On naît lorette, vois-tu bien; Bathilde était ravissante! Plusieurs partis se présentèrent. — Elle attendit toujours.

» Le comte, cependant, était attaqué d'une maladie de poitrine; il dépérissait lentement et disait à Bathilde que son amour seul pourrait le rendre à la vie...

» Bathilde hésita longtemps; elle hésita si longtemps que le pauvre comte, arrivé au dernier période de sa maladie n'eut plus la force de sortir et demeura confiné dans son modeste appartement.

» Un jour il vit arriver Bathilde. Ce fut comme si le ciel s'ouvrait. Elle venait lui apporter le bonheur, la vie; elle venait lui proposer sa main... Comment trouves-tu cela, toi?... »

— C'est selon, dit du Chesnel.

— Enfin?...

—Eh bien! s'il n'y avait pas quelque faux pas là-dessous, c'est un joli trait!...

— Fi donc! des faux pas! s'écria Durandin, Bathilde ne tombe jamais, elle se jette à plat ventre par terre, — voilà tout.

Il fit un geste de dédain.

— Un faux pas! répéta-t-il, — parlons-nous d'une grisette ou de la fille d'un apothicaire!... on voit bien que tu ne connais pas Bathilde. Celle-là ne devait pas débuter par une chute; celle là a le pied sûr et ferme...Quand elle glisse, c'est qu'elle a voulu glisser!... Non pas, non pas, elle était pure en ce temps comme l'agneau qui vient de naître...

— Alors, dit du Chesnel. elle se conduisit en femme de cœur.

— Assurément, assurément! grommela Durandin qui mit à tourner ses pouces une activité inaccoutumée.— Assurément, mon bon ami... et aussi en femme d'esprit... Je suis content de voir que tu lui rends justice... Figure-toi qu'avant de se rendre chez le pauvre malade elle était

allée chez son médecin et lui avait dit de sa jolie voix douce :

— « Docteur, combien de jours peut vivre encore le comte?...

— » Huit jours, avait répondu le médecin.

— » Et n'a-t-on aucun espoir de le sauver?

— » Mon Dieu ! non, madame...

— » Cependant un miracle ?...

— » Madame, il n'y a pas de miracles ; monsieur le comte est un homme mort... »

C'est à la suite de cette conversation qu'elle vint offrir sa blanche main au malade...

— Ah ! diable, dit du Chesnel, je croyais qu'il n'avait pas de fortune ?

— Pas une obole, mais attends donc !... cela ressemble un peu, sauf le mobile, au mariage *in extremis* de notre chère baronne de Roye... Une fois la cérémonie accomplie, le comte mourut comme il voulut, et Bathilde, quittant sa protectrice, alla s'établir dans un superbe appartement du quartier Breda...

Cela fit un bruit énorme. — On ne parla plus que de la charmante comtesse qui avait dix-huit ans, qui mettait son cœur à l'enchère et qui se cachait sous le nom de Saint-Pharamond...

— Oh ! oh ! fit du Chesnel avec estime, — c'est une combinaison !...

— Elle gagna cinquante mille écus dès la première année, reprit Durandin, — maintenant elle a quatre-vingt mille livres de rente bien et dûment inscrites au grand livre de la dette publique...

— Peste ! fit encore du Chesnel.

— Tu vois bien, reprit l'avoué, qu'elle est en état de donner des leçons.

Du Chesnel parut réfléchir.

Durandin se leva.

— Allons, leste ! dit-il ; habille-toi et allons chez Bathilde. Elle est bonne enfant... Si tu lui plais, elle viendra au déjeuner que tu donnes demain...

— Le déjeuner que je donne ?... balbutia du Chesnel.

— Sans doute, à Chapitaux, au baron Prunot, à Sanguin, à tous ces messieurs... C'est indispensable... Bathilde ne peut pas venir seule...

Du Chesnel s'habilla pour aller chercher la lorette qui avait gagné quatre-vingt mille livres de rente et qui devait donner des leçons à sa femme.

CHAPITRE XII.

LE DÉJEUNER.

Le parti de du Chesnel était pris définitivement désormais.

Il s'était marié dans un but ; il fallait que ce but fût rempli.

Qu'importait l'amour étourdi qui était venu imprudemment se jeter à la traverse de ses desseins ?...

Charlotte était belle : tant mieux ; c'est pour cela qu'il l'avait prise...

Mais cette beauté, au demeurant, ce n'était point pour lui qu'il l'avait acquise ; c'était un instrument, un levier, un moyen. — Du Chesnel, revenu à la sagesse, se reprochait presque d'avoir été prodigue, et d'avoir mangé son blé en herbe, comme Panurge.

Il avait un lingot d'or. Il s'était amusé à le contempler, au lieu de le faire monnayer et de le placer à bons intérêts...

C'était gaspiller follement un capital.

Heureusement il était temps encore. Avec l'aide de l'excellent Durandin, on pouvait réparer les heures perdues. Il ne fallait qu'un petit effort pour vaincre les premières nausées et avaler la coupe d'un trait.

Hélas ! la pauvre Charlotte ne se doutait guère de la conspiration ourdie contre elle. Elle aimait son mari et elle avait confiance en lui.

Le lendemain même de ce jour où du Chesnel s'était fait présenter chez madame Bathilde de Saint-Pharamond, Charlotte se leva de grand matin et bien heureuse.

Pour la première fois elle allait voir le monde. Son mari allait cesser de la cacher à tous les yeux, comme un fardeau qui fait honte.

Elle allait se parer, remplir enfin sa charge de maîtresse de maison et présider à un déjeuner brillant, elle qui la plupart du temps attendait en vain son mari auprès de son repas solitaire.

Elle était bien joyeuse, mais elle avait grand'peur, parce qu'elle ne savait pas. — Les choses du monde lui étaient inconnues. L'effet de la solitude se faisait sentir en ce moment : malgré sa hardiesse vive, elle était timide par avance et rougissait rien qu'à la pensée d'entretenir des étrangers...

Mais elle souriait aussi. — C'était bien elle que Sainte avait vue sourire au soleil levant, à travers les barreaux de sa jalousie...

Elle était partagée entre une frayeur d'enfant et les espoirs innocens de sa naïve coquetterie.

C'était pour elle un beau jour, qui tranchait parmi la silencieuse monotonie de son existence...

Le titre de secrétaire d'ambassade pare un lion. C'est qualité fashionable, au dire des articles de journaux qui parlent de Bagnère et de Baden-Baden.

Félicien Chapitaux et ses illustres amis firent très aises de faire la connaissance de du Chesnel.

Quant à madame Bathilde de Saint-Pharamond, elle allait où on l'invitait, au hasard et sans trop choisir.

C'était une femme charmante qui avait été fort spirituelle, mais que son métier avait comme ahurie.

Elle était lorette jusqu'au fond de l'âme. — C'est-à-dire un être multiple, composé de la fille du peuple et de la grande dame, de la grisette ignorante et du bas-bleu pédant.

Un être bizarre, hybride, pétulant, nonchalant, gracieux, hardi, adorable jusqu'à vingt-deux ans, — hideux à trente.

A l'heure dite, madame Bathilde de Saint-Pharamond, escortée de ses chevaliers, fit son entrée dans l'appartement de la rue Montaigne.

Du Chesnel avait préparé Charlotte dans la soirée de la veille. Il avait menti sans doute, car Charlotte reçut la lorette avec un trouble qui ressemblait à du respect.

Il est à croire que, d'après ce que lui avait dit son mari, elle pensait avoir affaire à une dame de haut rang ou tout au moins à une femme du grand monde.

On se mit à table. — Le repas fut assez froid d'abord. — Malgré la grâce naturelle que Charlotte mettait à en faire les honneurs, la glace ne se rompait point.

Durandin et du Chesnel avaient beau prodiguer tout ce qu'ils avaient d'esprit, Félicien Chapitaux, J.-B.-S.-T. Sanguin, le baron Prunot et Arsène de Montfermeil lui-même restaient compassés, incertains, presque muets.

Evidemment ces satellites obscurs attendaient le signal de la lorette qui était leur astre.

Celle-ci observait Charlotte qui rougissait sous son regard persistant.

Madame de Saint-Pharamond avait cette beauté *qui plaît aux hommes*, comme disent les vieilles actrices ; sa taille était irréprochable, son visage avait des traits réguliers, mais accusés un peu trop fortement. On eût demandé plus d'expression à ses grands yeux que dominait l'arc aquilin de ses sourcils magnifiques. Sa bouche un peu pâle riait aux éclats fréquemment. Quand elle ne riait pas, ses lignes s'effaçaient tristes. Elle ramenait sur un front trop

étroit les masses abondantes et fines de ses cheveux noirs disposés en bandeaux.

Ses ennemis disaient qu'elle avait dépassé sa trentième année. — Mais les lorettes jouissant de quatre-vingt mille livres de rente, sans compter les émolumens de leur charge, échappent au terme fatal que nous avons fixé tout-à-l'heure.

Elle regardait toujours Charlotte, et sur ses traits fatigués un intérêt vague venait prendre place.

Savait-elle déjà le motif de sa présence à la table de du Chesnel, et plaignait-elle la pauvre enfant pour laquelle se cachait un piége au fond même de l'asile conjugal?...

— Eh bien! comtesse, dit Durandin en s'adressant à elle directement, ne voyez-vous pas que votre silence nous rend tristes?

Bathilde éclata de rire aussitôt comme si un ressort se fût détendu derrière ses mâchoires.

Rire de femme, comme on sait, ne prouve absolument rien; à plus forte raison rire de lorette. C'est une façon de répondre à ce que l'on n'a point compris; c'est un moyen de se parer de la gaîté qu'on n'a point; c'est un biais enfin pour montrer ses dents si elles sont belles....

Bathilde avait de très belles dents.

Après avoir ri, elle tendit son verre et but une rasade gaillardement.

Puis elle parla de choses et d'autres avec une volubilité qui n'était pas sans charmes: c'étaient des phrases toutes faites, des mots appris, des riens sus par cœur. Mais c'était dit gracieusement, c'était léger et joli. Ceux qui ne l'entendaient qu'une fois devaient la regarder comme une causeuse pleine d'entrain et de verve.

Et voyez l'effet de la vogue sur la gent moutonnière qui porte des gants jaunes et use ses bottes vernies à frotter l'asphalte du boulevard de Gand! — Félicien Chapitaux et ses nobles amis qui entendaient la lorette tous les jours, ne pouvaient pas se lasser de l'entendre.

Elle était à la mode. C'était la reine des lorettes; — la lorette unique qui apparaît tous les cent ans, qui s'appelle Delorme, Lenclos, Duthé, et dont l'éphémère triomphe éclabousse en passant les duchesses, les ambassadrices et les danseuses.

Il faut les adorer quand on est Chapitaux. L'esprit pour un baron Prunot est de les trouver spirituelles. Chaque mot qui tombe de leurs lèvres est divin, de par l'autorité de tous les J. B. S. T. Sanguin, qu'ils soient de la maison Sanguin et Cloquart de Lyon ou de toute autre boutique...

En parlant, madame de Saint-Pharamond buvait fréquemment, non point de ces courtes gorgées qui apaisent d'ordinaire la soif féminine, mais à rasades de lionne qui désaltéreraient un gendarme.

Plus elle buvait, plus elle parlait, et réciproquement.

C'était un cliquetis, un roulement, un déluge.

Charlotte, étonnée, l'observait à son tour.

Elle ne savait point le monde et pouvait croire à la rigueur que c'étaient là les grandes manières. Mais ce qui en elle était digne, décent, délicat, se révoltait contre cette loquacité hardie, contre ces façons gaillardes qui arrivaient à être effrontées.

Elle se taisait, interrogeant du regard son mari, lequel applaudissait du geste et lui répondait par des sourires qui disaient: — Admirez.

Durandin n'avait garde assurément désormais de reprocher à Bathilde son silence. Il ne buvait pas autant qu'elle, mais il buvait assez, comme un avoué prudent qui jouit d'un estomac de philosophe. Son gros et bon visage s'épanouissait, et, entre chaque plat, il trouvait le loisir de tourner un peu ses pouces, ce qui complétait son bonheur.

Félicien Chapitaux faisait des efforts désespérés pour dire des choses agréables. — Sanguin commençait à parler soieries. — Montfermeil, le célèbre dentiste, attaquait indirectement la réputation de Désirabode. — Le baron Prunot, ce débris impérial, racontait les guerres de Napoléon qu'il avait lues dans les *Victoires et Conquêtes*, et tordait sa moustache en disant comment l'illustre épée de son oncle avait gagné la bataille de Pharsale.

Mais chacun avait une oreille pour la lorette qui parlait bals, concerts, escrime, sport, théâtre, pâtés de Strasbourg filles de députés entretenues, tableaux, chevaux, châteaux, écrins, littérature, johannisberg et diplomatie.

C'était charmant.

Rien qu'à la voir lever son verre, vous eussiez compris l'enthousiasme de Chapitaux.

Charlotte demeurait étourdie et comme effrayée. — Le vocabulaire de madame de Saint-Pharamond avait des témérités qui choquaient l'oreille de la jeune femme.

Elle ne comprenait pas toujours, mais elle devinait parfois et se sentait confuse.

Au dessert, l'éloquence de madame de Saint-Pharamond se fit si profondément excentrique que l'étonnement de Charlotte devint du malaise, puis de la souffrance.

Elle n'osait plus lever les yeux.

Quand on sortit de table, elle s'esquiva. — Son mari tout seul s'aperçut de son absence.

Durandin, en effet, était dans cet état de béatitude infinie où tombent après le dîner les grosses gens qui ont un excellent estomac.

Quant aux Chapitaux, ils entouraient madame de Saint-Pharamond qui allumait un cigare.

Du Chesnel avait eu d'abord l'idée de rappeler sa femme, mais le cœur lui avait manqué...

On prenait le café maintenant dans le salon dont les fenêtres s'ouvraient sur un balcon régnant, qui dominait les jardins au delà desquels s'élevait la petite maison de monsieur le duc de Compans.

Charlotte ne reparaissait point. On était entre hommes désormais. La conversation devenait de plus en plus bruyante.

La lorette fumait comme fumaient encore les lionnes en 1833, orgueilleusement et avec la conscience de faire une action héroïque.

Les convives l'imitaient, et du Chesnel, qui avait un fond de tristesse amère, parvenait à s'étourdir.

— Vous avez là une bien belle vue, monsieur le vicomte, dit Chapitaux, qui commençait à épuiser sa provision de choses ravissantes.

— Ce pavillon, ajouta Montfermeil, fait un effet charmant.

— Ce pavillon est une dépendance de l'hôtel de certain pair de France, répliqua du Chesnel.

— Je ne vois pas l'hôtel, dit la lorette.

— Ah! l'hôtel est fort loin d'ici! reprit du Chesnel. — Ce pavillon est un petit temple dédié à l'Amour où sacrifie un duc que vous connaissez tous.

— Qui donc est ce duc? demanda-t-on en chœur.

— Je pense, monsieur, dit Prunot d'un air sévère, que vous n'entendez pas parler du duc de Pharsale, mon oncle?...

— Je n'ai pas l'honneur... commença du Chesnel en saluant le baron.

Puis il ajouta, en se tournant vers le gros de l'assemblée:

— Ceci est un commérage, mais tout le quartier prétend que ce pavillon est le Parc-aux-Cerfs de monsieur le duc de Compans-Maillepré.

Toutes les personnes présentes connaissaient plus ou moins monsieur le duc.

— Ah bah! commença Montfermeil, je lui ai arraché dans le temps...

Il s'interrompit et se mordit la lèvre.

— Une dent, acheva Chapitaux.

Cela fit rire J. B. S. T. Sanguin.

— Je croyais, dit la lorette, que monsieur le duc recevait au Marais.

Ceci dans son genre était aussi une naïveté; mais madame de Saint-Pharamond ne se mordit point la lèvre. Elle avait fait plus d'heureux que Montfermeil n'avait arraché de dents, — et elle ne s'en cachait point.

Elle avait dû rendre quelques visites au vieil hôtel de

Maillepré au temps où monsieur le duc y faisait son appartement en ville.

Tout le monde, cependant, avait passé sur le balcon, voulant voir de plus près la petite maison de monsieur le duc.

C'était à peu près le moment où ce dernier perdait haleine à poursuivre la fuite désespérée de Sainte.

La chambre où s'entretenaient madame Brunel et Burot regardant par le trou de la serrure, se trouvait juste en face du balcon.

Le soleil entrait d'aplomb dans cette pièce par la fenêtre grande ouverte. Le regard des convives pouvait, malgré la distance, arriver jusqu'aux dignes serviteurs de monsieur le duc et même à la rigueur distinguer leur manége.

— Il me semble que j'aperçois quelque chose au fond de la chambre, dit la lorette. — S'ils pouvaient nous donner la représentation!...

Tous les cous se tendirent, tous les lorgnons tombèrent en arrêt.

— Ah! diable, oui, diable, oui! dit Chapitaux; il y a quelqu'un là, au fond. Si j'avais seulement ma lorgnette d'opéra!...

— A cela ne tienne, répondit du Chesnel, nous pouvons nous procurer des lorgnettes.

Du Chesnel était d'humeur détestable et il en voulait à monsieur de Compans. En outre, sa tête était échauffée.— L'idée de préparer un scandale lui sourit.

Elle sourit bien davantage encore aux autres convives qui rentrèrent joyeusement dans le salon en se promettant une bonne comédie.

Madame de Saint-Pharamond surtout était empressée, comme si elle n'eût jamais rien vu de semblable...

Du Chesnel cependant mit en réquisition toutes les lunettes de la maison. Il revint bientôt avec son butin consistant en trois lorgnettes de spectacle et une longue-vue dans son étui.

Derrière lui un domestique s'avançait gravement portant une énorme lunette d'approche en cuivre montée sur pivot.

Ce télescope fut salué par d'unanimes acclamations.

Le domestique le plaça au beau milieu du balcon, le braqua sur la fenêtre ouverte et se retira.

Du Chesnel modéra d'un geste le bruit qui se faisait autour de lui.

— Taisons-nous, dit-il, ou la croisée se fermera...

Cet avertissement sage produisit un effet magique. On passa sur le balcon bien doucement et chacun s'occupa de mettre à son point les longues-vues apportées.

C'était un singulier spectacle de voir tous ces gens assemblés tenant en main chacun un instrument d'optique et le braquant sans façon sur la demeure d'autrui. Cela ressemblait un peu à ces réunions d'astronomes bourgeois qui se donnent rendez-vous pour observer en commun, à l'aide de télescopes improvisés, l'éclipse de soleil annoncée.

Tout ce monde regardait sans bruit aucun.

Ils aperçurent d'abord distinctement Burot et madame Brunel.

La lorette devina tout de suite quelle était leur occupation.

— Les drôles sont aussi curieux que nous!... dit-elle,— mais ils sont mieux placés.

Les quatre chevaliers admirèrent l'esprit subtil de leur reine.

Une minute se passa durant laquelle on ne vit rien de plus.

Durandin, qui était un homme prudent, ne prenait point ostensiblement part à l'empressement général. Il se tenait à demi couché dans l'embrasure de la fenêtre et regardait à l'œil nu, sans se laisser voir.

Madame de Saint-Pharamond se servait de la longue-vue. Chapitaux, avec une galanterie qui rappelait énergiquement les temps chevaleresques, avait plié le genou devant elle et prêtait son épaule pour lui servir de point d'appui.

Chacun regardait. — L'attention se fatiguait. On allait abandonner ce passe-temps peut-être; mais à ce moment même, une jeune fille s'élançant entre monsieur Burot et madame Brunel traversa la chambre et vint s'appuyer haletante à la fenêtre.

La comédie promise commençait.

— C'est qu'elle est charmante! dit madame de Saint-Pharamond.

Tout le monde répéta :

— Elle est charmante!

Excepté pourtant Félicien Chapitaux, qui dit en se tournant vers la lorette :

— Elle n'est pas aussi jolie que vous!

— Chut! fit du Chesnel, n'allons pas éveiller leur attention.

On se tut encore.

On se tut jusqu'au moment où le duc chancelant porta la main sur Sainte agenouillée.

Mais alors l'explosion, pour avoir été contenue plus longtemps, éclata plus foudroyante.

Du Chesnel, lui-même, donna le signal avec une joie méchante.

Ce furent des sifflets, des rires, des bravos, des huées.

La basse-taille militaire du baron Prunot se mariait au baryton de Chapitaux et aux notes sur-aiguës qui composent la voix d'une lorette.

Durandin était rentré dans le salon et tournait ses pouces, étendu dans une bergère, en riant de tout son cœur.

Sur le balcon, les huées, les rires redoublaient au lieu de s'éteindre.

Du Chesnel était le plus ardent de tous.

Le charivari continua jusqu'au moment où monsieur le duc, épuisé par l'effort terrible qu'il avait fait récemment, écrasé sous la honte de l'avanie publique qu'il était obligé de supporter, chancela plus pâle qu'un mort et tomba entre les bras de ses serviteurs.

La représentation était finie. La lorette bâilla et dit :

— Ce n'est pas un dénoûment.

Puis elle permit à Chapitaux de se relever et ralluma paisiblement son cigare.

. . . .

Pendant que monsieur le duc recevait sur la tête ce coup de massue, il remportait ailleurs un petit avantage.

Les domestiques du marquis de Maillepré n'avaient jamais vu tant de visiteurs inconnus venir assiéger la porte de leur maître que depuis sa disparition.

C'étaient d'abord Romée et Nazaire, qui, comme nous l'avons dit, se relayaient dans son antichambre : ce fut ensuite monsieur Williams.

Denisart y était venu la veille. Nous n'avons pas oublié qu'il avait promis à monsieur le duc de lui rendre bon compte de certain portefeuille rouge, qui devait être en la possession du marquis.

Denisart était venu flairer les êtres, examiner, sentir.

Il avait trouvé dans l'antichambre où on l'avait introduit Romée qui faisait sa faction.

Denisart et Romée ne se connaissaient point.— Le sculpteur attendait un livre à la main, et tâchait de trouver un peu de patience au fond de sa lecture.

Denisart se promenait de long en large dans l'antichambre. L'absence du marquis était déjà une circonstance favorable : cela permettait d'inspecter un peu ; cela donnait tout le temps de se reconnaître.

Denisart lorgnait chaque objet du coin de l'œil. Malgré sa bonne envie, il n'osa point tourner le bouton des portes, mais il mit sa tête hors de la fenêtre et se rendit bien compte des dispositions de la maison.

Puis il sortit en disant qu'il repasserait le lendemain.

Un homme l'attendait dans la rue. C'était un gros garçon, à la figure candide et rose, dont la physionomie ne nous est point inconnue.

En cherchant bien, nous nous souviendrons d'avoir admiré son innocent sourire dans les ateliers de messieurs

Rohrbach et Malfus, entre l'intrépide Poiret et le sceptique Cachard, dit *Feignant*.

Ce n'était rien moins que l'honnête Pierre Worms, dit *Poupard*, qui avait, dans un moment d'oubli, glissé dans sa poche les deux billets de mille francs de monsieur Potel.

Si l'on s'étonne de voir un personnage de l'importance de Denisart, philanthrope et ancien professeur, avoir des connaissances comme Pierre Worms, nous rappellerons que Denisart était l'ami du peuple, qu'il avait pour les êtres déchus cette tendresse commune à tous les exploiteurs de réforme; que, de plus, il n'était pas fier et qu'il n'est si piètre ami dont un homme habile ne puisse tirer bon parti à l'occasion.

Tout Denisart d'ailleurs s'occupe un peu du placement des ouvriers. C'est là une manière de pomper le sang du pauvre qui vaut presque les flatteries illustrées et le fanatisme social par livraisons.

Denisart avait placé Pierre Worms, et ces deux bons cœurs avaient été à même de se comprendre.

Pierre Worms était sans ouvrage depuis le vol tenté au préjudice du père Potel. Denisart n'était pas sans savoir que le brave Alsacien avait d'autres talens que celui de graveur.

Il fut heureux de le trouver en cette occasion, et Poupard fut heureux également d'utiliser honnêtement ses loisirs.

— Eh pien? dit l'Alsacien, lorsque Denisart fut de retour.

Celui-ci l'attira sous les arcades du Garde-Meubles et lui raconta ce qu'il avait observé.

— Ch'aurais pien fu dout ça doul seul, dit l'Alsacien. — Abrès, messié Ténisart!...

Pierre Worms disait cela de sa bonne voix placide et lente. Ceux qui passaient en ce moment dans les galeries du Garde-Meubles devaient se dire en voyant cette excellente figure auprès de la tête patibulaire du pédant : Voilà un brave homme de provincial qui a de bien mauvaises connaissances!...

Leur entretien fut long. Denisart décrivit le portefeuille rouge suivant les indications fournies par monsieur de Compans. On arrêta les bases du marché. Worms reçut quelque argent pour acheter les menus ustensiles que nécessite une expédition de ce genre, et les deux acolytes se séparèrent.

Le lendemain, c'est-à-dire le jour même qui suivit l'enlèvement de Sainte, ce fut Pierre Worms, dit Poupard, qui, à son tour, se présenta chez monsieur le marquis de Maillepré.

Il était vêtu comme un bon ouvrier endimanché. Il eût fallu être un vétéran de la police de sûreté pour concevoir une ombre de défiance contre cette excellente et débonnaire tournure.

Il demanda à attendre monsieur le marquis. Tant de monde depuis quelques jours en avait fait autant que les domestiques l'introduisirent sans difficulté dans l'antichambre.

Là se trouvait déjà Nazaire qui, couché sur sa banquette, en était à son premier somme.

Il ne s'éveilla point.

Worms le reconnut parfaitement. Un étonnement craintif se refléta sur sa grosse figure.

— Tiaple! tiaple! grommela-t-il, messié Tracon!...

Il s'assit sur la banquette et demeura un instant irrésolu.

Puis il se leva et fit le tour de la chambre en reprenant son air d'innocente tranquillité.

En passant auprès de l'une des portes, sa main en loucha e bouton comme par hasard.

Ce fut un coup de baguette. La porte s'ouvrit sans bruit aucun. — Poupard jeta un regard rapide en arrière, puis il franchit le seuil, et la porte se referma comme elle s'était ouverte, sans produire aucun son.

CHAPITRE XIII.

PIERRE WORMS, DIT POUPARD.

Pierre Worms, dit *Poupard*, se trouvait dans la salle à manger de monsieur le marquis de Maillepré.

Au moment de franchir le seuil de l'antichambre, ses sourcils s'étaient froncés et sa physionomie avait changé complétement de caractère.

Mais cela avait été l'affaire d'une seconde. Aussitôt la porte refermée il retrouva son calme souriant et sa sérénité.

— Ce marquis-là, murmura-t-il en regardant tout autour de lui, — est choliment pien meuplé!...

Mais il ne s'arrêta point. Il traversa la salle dans sa longueur sans faire plus de bruit que si ses pieds eussent été nus, cela sans se gêner ni faire d'efforts, et par le seul effet de l'habitude.

Il allait, du reste, les mains derrière le dos, et vous ne l'eussiez certes point pris pour un intrus.

Le bouton de la seconde porte résista. Pierre Worms plongea la main, sans se presser, dans la vaste poche de sa redingote. L'œil le plus exercé n'eût point aperçu ce qu'il en retira.

Pierre Worms avait de ces mains subtiles et coulantes dont le mouvement éblouit l'œil. Il eût fait un escamoteur de premier mérite.

L'objet qu'il venait de retirer de sa poche grinça doucement à l'intérieur de la serrure et rentra immédiatement avec les doigts de Pierre Worms dans la doublure de sa redingote.

La porte était ouverte.

La pièce où passa le gros Alsacien était le salon de réception de monsieur le marquis de Maillepré.

Worms eut un bon sourire d'admiration en voyant ces riches tentures de soie et l'or qui brillait partout aux belles moulures des boiseries.

Il tâta les tapis, il palpa les rideaux, il essaya de son poids dodu le siége élastique des fauteuils.

Et il secoua la tête d'un air satisfait, en murmurant :

— C'est choliment choli!...

Après le salon venaient le cabinet de travail et la chambre à coucher du marquis. Pierre Worms y pénétra successivement. Il avait une clef magique.

Il visita d'abord l'une et l'autre de ces pièces en détail, puis il étendit sur le lit du marquis un immense foulard de fil alsacien et l'emplit paisiblement de tous les objets qui pouvaient être à sa convenance.

Il y mit jusqu'aux pantoufles du marquis.

Quand il jugea sa collection complète, il noua le mouchoir par les quatre coins, et le paquet disparut sous le revers étoffé de sa redingote.

Quelques menus objets trouvèrent place dans les poches de son pantalon et même dans son chapeau.

Tout en accomplissant cet acte de pillage audacieux, Pierre Worms gardait son apparence tranquille et débonnaire. La sérénité d'une conscience pure brillait sur la fraîcheur épanouie de son visage.

Quand il lui fut bien prouvé qu'il n'y avait plus rien à prendre, il songea au but de son expédition et se dirigea vers le secrétaire du marquis, non sans jeter un regard de regret profond à deux magnifiques vases de la Chine où il aurait pu prendre un bain et que par conséquent il ne pouvait mettre dans sa poche.

La serrure mignonne du secrétaire ne résista pas mieux que la forte serrure du salon.

En un tour de main Pierre Worms se trouva en face de trois rayons de palissandre supportant quelques papiers, beaucoup d'or et des billets de banque jetés parmi des bijoux de prix.

L'Alsacien faillit rendre l'âme à la vue de toutes ces richesses, tant il éprouva de joie.

Il mit ses deux mains sur son excellent cœur pour en comprimer les battemens. Il eut un grognement heureux et fut quelque temps avant de toucher cet or, afin de prolonger sa jouissance.

Puis tout à coup il y plongea ses deux mains qui frémirent. Il retourna les louis à pleines poignées, il caressa le doux papier des billets, il fit chatoyer les pierres des bagues et revint à l'or qu'il pétrit entre ses doigts en grondant sourdement.

Puis ses poches se gonflèrent de toutes ces richesses entassées pêle-mêle. Il enfournait sans compter, le brave Alsacien, et même lorsqu'un louis égaré roulait sur le tapis, il avait la grandeur d'âme de ne se point baisser pour le relever.

— C'est lé brofit du cârçon, disait-il avec sa bonhomie sérieuse.

Et il continuait de bourrer ses poches gonflées.

Le portefeuille rouge était tout au fond d'un tiroir à secret et caché derrière des liasses de papiers.

Pierre Worms le trouva. C'était un chercheur éminemment habile à qui rien n'échappait.

Il commença par l'ouvrir pour voir s'il ne contenait point encore quelques billets de banque, — mais le portefeuille ne renfermait que les papiers enlevés autrefois à James Western.

Pierre Worms n'avait plus de place ; il fut obligé de jeter, avec un douloureux soupir, les pantoufles du marquis pour caser le portefeuille quelque part.

L'expédition était accomplie.

Pierre Worms reprit le chemin de l'antichambre, fermant sur sa route toutes les portes derrière lui avec beaucoup de soin.

Celle de l'antichambre tourna comme la première fois sur ses gonds, et Worms se trouva de nouveau auprès de Nazaire dormant sur une banquette.

L'Alsacien n'avait pas été plus d'un quart d'heure dans son expédition.

Une idée diabolique traversa son cerveau à la vue du sommeil de Nazaire.

— Si ché médais quelque jose dans la boche té messié Tracon ? se dit-il.

Il réfléchit un instant, et sa main se glissa sous les revers de sa redingote.

Il avait bonne envie de se venger de Nazaire,— mais il fallait sacrifier encore quelques bribes de son butin, et il avait eu déjà la douleur d'abandonner les pantoufles du marquis!...

Le cœur lui manqua.

Il sortit.—Dans la première antichambre où se tenaient les domestiques, il dit en passant :

— Ché refientrai... brésentez pien mes resbects à messié le marquis... Une autre fois...

Il salua bien poliment et descendit l'escalier.

De l'autre côté de la rue, il y avait une voiture. Pierre Worms traversa la chaussée sans se hâter et monta dans cette voiture qui partit aussitôt au galop.

Denisart était là. — C'était ce matin même que Biot l'avait jeté par la fenêtre d'un premier étage, mais il n'y paraissait guère.

Sauf quelques accrocs à son habit râpé, quelques égratignures aux mains et au visage, le pédant se portait de charme et n'était pas beaucoup plus laid à voir que de coutume.

— As-tu le portefeuille? demanda-t-il à Worms.

— Ui, répondit l'Alsacien.

Denisart devint blême de joie, parmi les taches rougies que laissait sur sa joue son ivresse récente.

Ce portefeuille le mettait à la tête de mille écus, et, avec mille écus, Denisart se faisait fort de pomper plusieurs millions de sous...

— Donne, dit-il à Worms avec empressement.

L'alsacien tira le portefeuille de sa poche, mais il ne le lâcha point.

— Fu m'afez bromis teux cents vrancs, répliqua-t-il.

Le brave Alsacien avait sur lui une valeur d'un millier de louis.

Denisart, au contraire, suivant sa coutume, ne possédait pas une obole.

Cette difficulté soulevée pensa occasionner un sérieux conflit, mais tout s'arrangea, grâce à la bonne volonté de l'excellent Pierre Worms, qui consentit à recevoir un billet de Denisart.

Cet acte fut passé sur le comptoir d'un marchand de vin. Denisart reçut le portefeuille, et Pierre Worms s'en alla retenir sa place pour *Milusse*, afin de jouir au sein de son industrieuse patrie d'une fortune acquise si honorablement.

. . . .

Biot était revenu, comme nous l'avons dit, dans la chambre de l'aïeule sans avoir pu joindre Denisart.

Lorsqu'il était arrivé à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, le pédant avait disparu.

A son retour, il trouva la vieille duchesse sans voix, et Berthe réduite à un état de faiblesse qui semblait voisin de l'anéantissement.

Elle respirait avec beaucoup de peine. — Sa tête s'appuyait au dossier de son siége et ses yeux étaient fermés.

Nous savons jusqu'où allait le dévouement de Biot, mais ce dévouement, pour être absolu et complet, ne donnait point à l'intelligence du brave Breton le ressort et la finesse qui lui manquaient.

Il était facile à étonner. La tendresse de son cœur lui ôtait souvent le sang-froid nécessaire ;—et vraiment, dans les circonstances extrêmes et funestes où se trouvaient tous ceux qu'il aimait, Biot ne pouvait, on le concevra, garder un jugement calme et rassis.

De plus habiles que lui auraient perdu la tête.

C'était depuis des années une succession de malheurs continus que la main de Dieu entassait, impitoyable, sur les tristes débris de la race de Maillepré.

Tous étaient frappés à la fois.

On ne savait lequel des enfans du marquis Raoul avait eu, dans ce partage d'infortunes, le lot le plus cruel.

On en était à regretter amèrement ces jours de misère où la souffrance égale était comme une habitude.

Berthe se mourait, nulle main fraternelle n'aidait son agonie.—Pendant que Gaston blessé demeurait captif d'une volonté mystérieuse, Sainte, la pauvre enfant, était enlevée et subissait peut-être le mortel malheur qui menait au tombeau Berthe déshonorée...

Ces idées roulaient confusément et se choquaient dans la tête de Biot qui se sentait devenir fou.

Ses yeux étaient fixes, — son front se plissait à grosses rides sous l'effort désespéré du travail de son cerveau.

Il cherchait un moyen de combattre cette fatalité écrasante, il s'irritait de demeurer oisif en face de Maillepré à l'agonie.

Il demandait à Dieu, avec une angoisse amère, une inspiration qui pût être le salut de ses maîtres.

Mais en son esprit il n'y avait que ténèbres. Son courage, qui jusque alors n'avait point fléchi, pliait, écrasé sous le désespoir.

Son regard demeurait fixé sur Berthe. — Ses sourcils étaient froncés violemment. De larges gouttes de sueur tombaient sur ses joues.

Au bout de quelques minutes, il s'arracha par un effort véhément à cet état de prostration inerte. — Il descendit précipitamment l'escalier de l'aile droite, ouvrit la porte cochère, et appela l'Auvergnat qui avait mission de le remplacer pendant ses absences.

Il n'avait eu ni le temps ni la présence d'esprit de dépouiller son habit de livrée. Il était nu-tête. — Ses longs cheveux mêlés tombaient en désordre sur son collet galonné. Sa chemise débraillée et gardant les traces de l'ef-

fort qu'il avait fait pour soulever Denisart, tombait hors de son gilet ouvert et laissait voir la noire toison de sa poitrine.

Les paisibles habitans du Marais qui le virent longer en courant la rue des Francs-Bourgeois se rangèrent avec empressement pour ne point lui faire obstacle, et durent raconter à leurs femmes le danger évité de cette effrayante rencontre...

Biot avait l'air d'un fou furieux.

Il s'était élancé dans la rue et courait tête baissée en se dirigeant vers la place Royale.

Il tourna l'angle de la rue Saint-Louis et vint heurter à tour de bras à la porte du nº 26.

Le triste Jalambot, malgré ses habitudes de lente obéissance, dut obtempérer immédiatement à ce vigoureux appel.

Il ouvrit, et, sur l'injonction de Roxelane, il mit la tête à la porte de la loge pour invectiver l'insolent qui se permettait de frapper si fort.

Mais à la vue du personnage formidable qui passa devant lui comme un trait et se précipita dans l'atelier de Romée, la voix du mari de la reine s'arrêta dans son palais.

— Eh bien! Jalambot... malheureux! dit Roxelane, qui donnait à son gros chat des signes non équivoques de passion, — tu l'as laissé passer sans souffler, poule mouillée!...

— Ma petite chérie... commença doucement Jalambot.

— La paix!... Tu ne sais pas te faire respecter, sans cœur!... Les gens passent devant toi sans m'ôter leur chapeau, comme si j'étais à la charité!...

Jalambot se retourna et répondit de ce ton soumis qui désarmerait une tigresse, mais qui ne désarme point les reines mariées :

— Ma bonne petite...

— La paix!... s'écria de nouveau Roxelane, — chaque fois qu'on me manque, tu mériterais de payer pour le monde qui sont malhonnêtes!...

Roxelane s'échauffait en parlant. Si elle n'avait pas tenu son gros chat entre ses bras, son terrible balai eût joué peut-être un rôle dans la conversation.

Mais le malou faisait le galant, lissait ses poils, dressait ses oreilles et la regardait tendrement de ses yeux jaunes endormis.

Le cœur farouche de Roxelane s'amollit. Elle mit un baiser entre les deux oreilles de son chat et donna trève à Jalambot.

Si quelqu'un s'étonne de voir un matou figurer parmi nos personnages, nous répondrons que dans les *Amours de Paris* il eût été malséant d'oublier les sentimens de la portière...

Biot traversa l'atelier de Romée sans prendre garde aux cris de Petit-Louis et de Croquignole, troublés inopinément dans leur partie quotidienne.

Il monta quatre à quatre les escaliers et tomba comme une bombe dans l'appartement du sculpteur.

Romée était au lit. — Il n'était rentré que depuis peu de temps, ayant passé la nuit au poste de la rue Saint-Antoine.

On se souvient qu'au moment où Burot, Denisart et Roby, faisant faction dans la rue des Francs-Bourgeois, vers onze heures du soir, guettaient l'instant favorable pour opérer l'enlèvement projeté, Romée était arrivé tout à coup en sortant de la loge de Biot.

Sa présence avait singulièrement contrecarré les desseins du secrétaire de monsieur le duc.

Monsieur Burot, nous le savons, avait de puissantes raisons pour craindre Romée.

Cette crainte était chez lui si forte qu'en distinguant les traits du sculpteur au clair de la lune, il ne vit rien autre chose à faire qu'à remonter en voiture.

Mais au moment où il touchait le marchepied, il avait entendu le pas d'une patrouille, et une idée diabolique avait traversé son cerveau.

Denisart, cette nuit-là, était prédestiné à une multitude de chutes.

Burot laissa la patrouille s'approcher jusqu'à une cinquantaine de pas. Quand il distingua parfaitement les fournimens et les autres signes que nos soldats ont le soin d'arborer pour ne point prendre en traîtres les voleurs, il saisit Denisart par les épaules et le poussa devant lui jusqu'auprès de Romée.

Denisart, qui était ivre déjà, criait et se plaignait.

Burot enfilait à haute voix un chapelet d'invectives. Cela se termina par un croc-en-jambe qui mit Denisart étendu au milieu du ruisseau.

La patrouille cependant doublait le pas. Burot courut au devant d'elle et requit main-forte contre Romée, qui venait, disait-il, d'assommer son camarade.

Romée voulut se défendre. Le chef de la patrouille, qui était un homme ferme et intelligent, lui coupa la parole au nom de l'ordre public.

Le délit était flagrant. Il est bon que les gens chargés de veiller sur la tranquillité publique aient ce coup d'œil rapide qui voit instantanément le fort et le faible des choses. — On traîna Romée au poste.

On aurait bien pu y mener aussi Burot et ses deux acolytes, mais ces messieurs étaient évidemment des gens paisibles. Ils avaient leur voiture.

Certes, on ne peut pas mettres des maréchaux de France ni même des élèves de l'école Polytechnique à faire le guet la nuit dans nos rues, mais il serait injuste d'exiger un respect absolu pour la jurisprudence du corps-de-garde : un caporal est homme et faillible.— La consigne nous envahit. Sans parler de ce soldat qui mit une balle dans le ventre à un malheureux ivrogne aux prises avec la grille des Tuileries, il suffit de passer une heure sous l'un des vestibules du Louvre pour constater quelque acte de petit despotisme militaire.

Nous avons vu l'autre jour un factionnaire refuser en cet endroit le passage à une pauvre femme boiteuse qui portait trois chemises dans un mouchoir.

Sans chercher beaucoup, on pourrait trouver, ce nous semble, à nos soldats d'autre emploi que de croiser la baïonnette sur de vieilles femmes et de petits enfans.

Mais cela rentre, il faut le dire, dans un ordre de choses parfaitement accepté.

Le peuple, qui est souverain, n'est pas gâté par nos usages. On lui demande un sou pour traverser ce pont historique où il planta en juillet le drapeau tricolore.—Ce jour-là seulement il y passa pour rien...

Aux deux entrées de ces galeries brillantes qui percent les maisons en droite ligne et abrégent le chemin, on a placé des invalides chargés expressément de barrer la route aux gens qui ont le plus besoin de compter leurs pas.—Vous qui avez les bras libres et qui vous promenez, passez; mais vous qui chancelez sous un fardeau trop pesant, faites le grand tour!...

Il en est de même au Louvre, et la consigne est pire aux Tuileries.

Aux Tuileries, vous n'entrez ni en blouse ni en casquette; votre costume de travail, ô peuple, est proscrit de ce palais, qui est votre conquête!..

Quant à vos plaisirs, le budget subventionne des théâtres, mais ce ne sont pas les vôtres. — Vous n'avez même plus ce jour unique dans l'année où il vous était permis de vous asseoir *gratis* dans les stalles brillantes de l'Opéra ou sur les banquettes classiques du Théâtre-Français.

Vous payez nos chanteurs et vous payez nos tragédiennes. — Vous avez le droit d'être fiers d'elles et d'admirer leur talent sur parole.

L'arrivée de Biot réveilla Romée en sursaut.

Il ne comprit point la première annonce du malheur de Sainte, et se fit répéter deux fois le récit de ce qui s'était passé.

Lorsqu'il comprit, il bondit hors de ses couvertures, et passa ses habits avec une précipitation silencieuse.

— Que faire? mon Dieu! que faire! répétait Biot.

Roméo se hâtait et ne répondait point.

Quand il eut fini de s'habiller, son hésitation reparut : il était presque aussi troublé que Biot.

Ce coup le frappait si rudement, que la vigueur hardie et soudaine qui était le propre de son esprit en demeurait comme engourdie.

Il resta un instant devant Biot, immobile et les bras croisés sur sa poitrine.

Leurs regards indécis se croisaient, leurs yeux s'interrogeaient, cherchant avidement une inspiration ou un conseil.

Mais il n'y avait rien en eux que doute et trouble et douloureuse hésitation.

Romée fit enfin quelques pas dans sa chambre et se pressa le front à deux mains, comme pour dompter ses esprits révoltés.

— Il faut agir, dit Biot, — chaque minute perdue est un affreux malheur !...

Romée lui imposa silence d'un geste et continua de suivre laborieusement son travail mental à travers la confusion de son cerveau.

Quand il découvrit son visage, il était vainqueur de lui-même. Son front se redressa plus calme ; ses yeux brillèrent d'intelligence et de courage.

Biot se sentit renaître et reprit espoir rien qu'à le regarder.

— Montez en voiture, dit Romée d'une voix ferme et rapide, — faites-vous conduire à la préfecture de police et déposez de ce que vous avez vu.

— C'est vrai, murmura Biot. — Mais vous ?...

— Moi, reprit Romée, — il est un fil qui peut me conduire jusqu'à Sainte... J'espère.

Biot se précipita sur sa main et la serra contre sa poitrine.

— Ah ! si vous la sauvez, murmura-t-il d'une voix étouffée par l'émotion, — si vous la sauvez !... je n'ai rien à donner en ce monde, mais chaque jour jusqu'à la fin de ma vie, je prierai Dieu pour qu'il vous fasse heureux !...

— A l'ouvrage ! dit Romée en lui serrant fortement la main.

Il descendirent en toute hâte et gagnèrent la rue.

Le soumis Jalambot était resté sur le pas de sa porte pour attendre Biot et lui payer sa dette de récriminations.

Mais Roxelane avait pris pour elle tout le courage de la communauté. — Jalambot n'osa pas.

Biot et Romée se rendirent en courant au boulevard et montèrent tous les deux séparément en voiture.

Biot partit pour la préfecture de police, — Romée se fit conduire au faubourg Saint-Honoré à l'hôtel de monsieur le duc de Compans-Maillepré.

CINQUIÈME PARTIE.

LE SALON DES ANCÊTRES.

CHAPITRE PREMIER.

LA BOITE D'OR.

Un quart d'heure après avoir quitté Jean-Marie Biot, Romée descendait devant la porte cochère du petit hôtel de Maillepré.

Il jeta le nom de monsieur le duc au suisse et passa franc comme un habitué de la maison.

Dans l'antichambre on lui dit que monsieur le duc était absent.

Romée tomba dans un grand embarras ; il avait la certitude que monsieur de Compans était l'auteur de l'enlèvement de Sainte. Il aurait parié sa vie que l'agent de cet enlèvement avait été cet homme qu'il avait rencontré déjà deux fois, l'une sous le péristyle de l'Opéra, l'autre dans la loge de Jean-Marie Biot, au vieil hôtel de Maillepré.

Bien qu'il ne l'eût point reconnu la veille parmi ces gens à mine suspecte qui rôdaient sous la fenêtre de Sainte, il gardait la conviction que cet homme devait être l'un d'eux.

Mais il ignorait son nom. — A défaut de monsieur le duc, voir cet homme était important, peut-être décisif...

Comment le demander ?

Il faisait ces réflexions, immobile au milieu de l'antichambre, et les valets commençaient à le regarder curieusement.

— Il m'importait de voir monsieur le duc, dit-il enfin, car je venais pour une affaire du plus haut intérêt. Mais en définitive, je puis m'ouvrir à celui qui le représente... à son homme de confiance... l'affaire n'admet point de retard.

— Si monsieur veut parler au secrétaire de monsieur le duc ?... dit un domestique.

— Précisément, répondit Romée.

On s'enquit de Denisart, qui était le secrétaire sérieux, mais point de Denisart. — Le pédant attendait en ce moment dans sa citadine Pierre Worms, qui mettait au pillage l'hôtel du marquis de Maillepré absent.

— Monsieur le duc, dit-on à Romée, a bien un autre secrétaire ; mais...

— Faites-moi voir cet autre secrétaire, répliqua Romée.

Cet autre secrétaire était Burot, qui était rentré depuis une heure, après avoir rempli ses fonctions, comme nous l'avons vu, à l'appartement en ville. Il dormait de son mieux pour se refaire des fatigues de la nuit, et ne s'attendait guère aux foudres qui le menaçaient.

Romée monta sur les pas du domestique, qui frappa à la porte de monsieur Burot.

Celui-ci ne répondit point.

Le domestique se tourna vers Romée d'un air qui voulait dire :

— Je ne puis faire davantage ; — revenez à un autre moment.

Mais ce n'était point le compte du sculpteur.

D'un geste calme et très naturel il écarta le domestique, fit jouer la clef et entra sans façon.

Il referma la porte derrière lui.

— C'est quelque créancier, se dit le domestique; — ma foi, qu'ils s'arrangent!...

Burot était couché, le visage tourné vers la lumière.

Du premier coup d'œil Romée reconnut son homme.

Il avança un siége, s'assit au chevet et pesa du doigt sur l'épaule du secrétaire.

Celui-ci réparait en conscience le temps perdu et sommeillait profondément,

Mais le doigt de Romée pesait de plus en plus fort et s'enfonçait dans la chair de l'épaule.

Burot gémit, grogna, sauta et finit par se dresser sur son séant en se frottant les yeux.

Burot pris au lit ne paraissait point à son avantage.

Le blanc de l'oreiller encadrait disgracieusement sa figure rouge et osseuse. Pour n'être que laid, le maraud avait absolument besoin de toilette.

Ses yeux clignottans, éblouis soudain par le grand jour, ne reconnurent point d'abord Romée. — Lorsqu'ils le reconnurent, ils se refermèrent, effrayés, et ne voulurent point se rouvrir.

Burot croyait faire sans doute un très mauvais rêve...

Mais le doigt de Romée se remit à la même place sur son épaule et s'y incrusta de plus belle.

Burot essaya un regard timide et poltron.

Ses pommettes devinrent pâles; il trembla sous ses couvertures.

C'est qu'il n'y avait point à s'y tromper : ce n'était pas un rêve. — Romée, l'homme terrible qui avait cassé ses deux dents et sa pipe, — était là devant lui, calme, froid, sévère, plus effrayant mille fois que dans son courroux. Burot se souleva sur le coude à moitié et demeura bouche béante.

L'œil de Romée, qui se fixait sur lui froid et dur, le fascinait.

Romée ne parlait point encore.

A mesure que ce silence se prolongeait, le secrétaire sentait grandir au dedans de lui son angoisse poltronne.— Il ne bougeait pas; seulement ses yeux épouvantés se baissaient et se relevaient par un mouvement périodique et lent.

Romée ne parlait point encore. — Burot étouffait; ses jambes tremblaient violemment sous sa couverture. — Deux gouttes de sueur percèrent sous ses cheveux et tombèrent sur le collet de sa chemise.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, balbutia-t-il avant que Romée eût pris la parole...

— Levez-vous, dit le sculpteur.

Burot sortit du lit et voulut commencer à s'habiller, mais il tremblait tellement et ses yeux étaient si troublés, qu'ils ne pouvaient se reconnaître parmi les différentes pièces de son costume.

Ses bas, son caleçon semblaient être devenus rétifs, il ne savait plus entrer dans son pantalon.

Romée patienta durant une minute.

Au bout de ce temps, il reprit très froidement :

— Dépêchez-vous!

Le pantalon du malheureux Burot s'échappa de sa main, Romée était pour lui la tête de Méduse. Il se fût privé de jouer la poule pendant un an et un jour, à condition d'être débarrassé de Romée.

Ses joues, naguère si enflammées, étaient maintenant livides, et c'était un spectacle grotesque de voir cette face maigre, osseuse, effarouchée se perdre, grosse comme le poing, parmi les énormes touffes d'une chevelure crêpue et d'une barbe hérissée.

Il ramassa lestement son pantalon et le passa au plus vite. Sa cravate bleue à fleurs jaunes fut nouée en un clin d'œil; son gilet ponceau se contenta d'un bouton, et son habit garda la poussière de la veille.

Il prit son chapeau dont il lissa le poil avec le coude et resta devant Romée dans l'attitude d'un enfant sous la férule d'un sévère précepteur.

Romée se leva.

— Suivez-moi, dit-il.

Burot demeura partagé entre sa terreur présente et la crainte de ce qui pouvait se passer s'il quittait son domicile pour se mettre à la merci de Romée.

Il fit sur lui-même un effort héroïque pour prendre son air dégagé d'habitude.

— Ah çà! dit-il en essayant de sourire, — où diable allez-vous me conduire comme ça?...

Romée, qui se dirigeait déjà vers la porte, s'arrêta et se retourna.

Le sourire de monsieur Burot finit en une grimace de détresse.

— Il faut pourtant que je sache où vous me menez!... dit-il d'une voix larmoyante.

Romée ne répondit point et désigna la porte d'un geste impérieux.

— Passez devant, dit-il.

Monsieur Burot eut comme un mouvement de révolte. Il haussa les épaules et planta son chapeau sur sa tête assez carrément. — On eût pu croire qu'il allait se regimber enfin contre ces ordres, infligés avec tant de laconique mépris.

Mais il se courba de nouveau, terrassé sous le regard de Roméo.

Il franchit le premier la porte. Romée le suivit en disant :

— Je vous défends de faire un geste ou de parler en traversant l'antichambre... Je serai derrière vous.

Ils descendirent ainsi les escaliers de l'hôtel.

Burot, suivant à la lettre la prescription reçue, franchit l'antichambre la tête immobile et raide, sans oser regarder ni à droite ni à gauche.

Il sentait le terrible sculpteur sur ses talons.

En passant, Romée jeta sa carte à un laquais.

— Présentez mes complimens respectueux à monsieur le duc, dit-il, et prévenez-le qu'il me reverra...

En entrant dans la cour, Burot poussa un gros soupir. Il ne put se défendre de lancer vers la loge du suisse un regard de lamentable détresse.

Le suisse lui ôta son chapeau.

Dans la rue le fiacre attendait.

— Montez, dit Romée.

Burot se sentit perdre plante en quelque sorte. Jusque alors la présence des gens de monsieur le duc l'avait entouré d'un semblant de protection.

Il allait se trouver seul avec Romée.

C'était terrible!

Il passait beaucoup de gens sur le trottoir; un instant Burot eut l'idée de prendre sa course en criant : à l'assassin!

Mais, tandis qu'il hésitait, le doigt de Romée pesa par derrière sur son épaule.

— Montez, répéta tout bas le sculpteur.

Burot monta.

Quand il fut dans le fiacre, Romée vint mettre sa tête à la portière.

— Vous savez parfaitement ce dont il s'agit, reprit-il; toute explication serait superflue... Où allons-nous?

Burot aurait bien voulu rire, mais ses lèvres crispées ne savaient plus que grimacer douloureusement.

— Où nous allons? répéta-t-il, en essayant pourtant, malgré le tremblement de sa voix, de se donner un air dégagé, — ma foi! je n'en sais rien.

— Prenez garde!... dit Romée.

Burot fit aussitôt retraite.

— Nous irons où vous voudrez, murmura-t-il.

— Écoutez, dit le sculpteur, dont les dents étaient serrées, — j'ai peur de perdre patience!... Vous savez qui je cherche... Elle ne peut être à l'hôtel même de monsieur de Compans... Où l'avez-vous menée?...

Certes, le malheureux Burot avait bien plus peur que Romée de le voir perdre patience. — Le sculpteur ne te

trompait point, il savait parfaitement ce dont il s'agissait.

Et c'est là justement ce qui rendait terrible le dilemme de sa situation.

D'un côté Romée, et comment résister à Romée dont l'éloquence avait d'invincibles argumens? — De l'autre côté le duc, qui non seulement tenait les cordons de sa bourse, mais qui était redoutable aussi et savait se venger cruellement.

Burot accusait le ciel d'injustice. — Toutes ces tribulations lui venaient de l'accomplissement de son *devoir*....

Il tardait à répondre.

Romée franchit le marchepied d'un saut, s'assit dans le fiacre en face du secrétaire et ferma brusquement les deux portières, sur lesquelles il rabaissa les stores de serge rouge.

Burot poussa un gémissement.— Il roula ses yeux éperdus autour de cette boîte close où il était pris comme en un piége, et à la merci d'un adversaire impitoyable.

Il se vit assassiné, étranglé, broyé.

Mille fantômes passèrent devant sa vue...

Les stores fermés tamisaient un jour rougeâtre et lugubre.

Burot sentait son cœur se retirer, il lui semblait qu'il nageait dans son propre sang.

Il devinait les poches de Romée pleines de pistolets et de poignards.— Or, il n'était à l'épreuve que des coups de canne.

— Je vous dirai tout, murmura-t-il,— ayez pitié de moi.

— Où allons-nous? dit encore Romée.

Burot donna un regret tendre aux beaux appointemens qu'il touchait chez monsieur le duc, et prononça bien bas le nom de la rue et le numéro de l'appartement en ville.

Romée rouvrit la portière et jeta ces indications au cocher. Le fiacre partit aussitôt.

— Maintenant que vous savez la chose, dit Burot, — vous n'avez plus besoin de moi... puis-je m'en aller?

— Non! répliqua Romée.

Le secrétaire n'osa pas insister.

Le jour commençait à baisser lorsqu'ils arrivèrent dans la rue de Ponthieu.

Le fiacre s'arrêta devant l'allée qui conduisait à la petite maison.

— Descendez, dit Romée.

Le secrétaire joignit ses mains.

— Vous ne me ferez pas entrer là! — murmura-t-il, — monsieur le duc me tuerait!...

Romée lui montra le marchepied de cet air auquel le malheureux secrétaire ne savait point résister.

Il fallut bien descendre.

Mais le duc était maintenant tout près, les deux terreurs de Burot s'égalisaient. La crainte inspirée par son maître contrebalançait presque la crainte inspirée par Romée; il ne savait plus à laquelle entendre...

Et une fois dans l'allée couverte, son pas se ralentit, il finit par s'arrêter tout à fait.

— Allons! — dit brusquement Romée.

Le malheureux secrétaire tomba sur ses deux genoux.

— Je sais bien qu'il va me tuer! dit-il; quel bien retirerez-vous de la mort d'un pauvre homme?

Romée le releva à la force du bras.

— Marche! dit-il, en le forçant à reprendre sa route, — tu me serviras d'introduction... Je n'ai pas le temps de faire le siége de ce repaire.

Il tenait Burot par le collet de son habit. Celui-ci, plus mort que vif, se laissa traîner jusqu'à la cour qui précédait la petite maison.

Arrivé là, il jeta un regard timide sur les fenêtres, comme s'il se fût attendu à y rencontrer le visage menaçant de son maître.

Il n'y avait personne aux croisées.

En retombant, le regard de monsieur Burot rencontra la porte.

Il vit avec une inexprimable surprise que cette porte, constamment close d'ordinaire, était aujourd'hui grande ouverte...

Un instant la curiosité l'emporta chez lui sur la peur.

Il s'élança vers la porte, et aux dernières lueurs du jour il remarqua sur la serrure des traces non équivoques d'effraction.

La boîte de fer de cette serrure était comme broyée; le pène brisé montrait les paillettes brillantées de sa cassure.

Burot monta doucement l'escalier, Romée le suivit.

Au premier étage comme en bas les portes étaient toutes ouvertes.

En avançant curieusement la tête, Burot entendit distinctement, parmi le silence qui régnait à l'intérieur, le bruit sec et facile à reconnaître d'un pistolet qu'on arme.

Romée l'entendit également.

Burot se rejeta en arrière comme si le canon de l'arme eût été déjà sous sa gorge.

Romée au contraire s'avança froid et ferme.

Il fit signe à Burot que la retraite lui était ouverte. — Le secrétaire, profitant de cette permission souhaitée si ardemment, sauta d'un bond dans la cour et d'un autre bond dans la rue...

Romée seul désormais entra dans l'antichambre, dont les jalousies étaient fermées et où il faisait nuit complète. Il se dirigea dans les ténèbres vers l'endroit ou s'était fait entendre le bruit de la batterie d'un pistolet.

. . . .

Dans le corps de logis du vieil hôtel de Maillepré monsieur Williams était à prendre son repas.

John Robertson le servait.

C'était à peu près à l'heure où Biot montait en voiture pour se rendre à la préfecture de police.

Le jour marchait déjà vers son déclin.

Toby Grant entra dans la chambre où son maître achevait son repas.

— Je crois que monsieur est malade, dit-il, — je ne l'avais jamais vu ainsi. Depuis une heure il sanglote sur sa couverture en murmurant des mots que je ne puis comprendre.

Monsieur Williams jeta sa serviette et quitta la table aussitôt.

Il se dirigea vers l'ancienne bibliothèque de l'hôtel qui servait de chambre à Oguah et fit signe à ses deux serviteurs de ne point le suivre.

En approchant de la bibliothèque, il ralentit son pas et marcha légèrement pour ne point faire de bruit.

Avant même de franchir le seuil, il put entendre les sanglots du vieillard.

Il entra. — Oguah était couché tout de son long sur la couverture, à plat ventre, les coudes par terre et sa tête soutenue entre ses deux mains.

Il tournait le dos à la porte. On n'apercevait qu'une très faible portion de son profil; mais entre son bras et sa joue, monsieur Williams crut voir des larmes abondantes ruisseler sur la paille de sa couche.

Une sollicitude tendre et toute filiale se peignit sur le visage de l'Américain.

Il s'avança retenant son souffle et appuyant son pied sur le sol avec précaution.

Oguah continuait de sangloter et ne savait pas qu'on l'épiait...

Ses sanglots s'entremêlaient de plaintes confuses et de paroles indistinctes.

Parfois il laissait tomber sa tête sur ses deux bras croisés. Son corps, amaigri par la vieillesse, tressaillait au choc d'une immense douleur.

Puis son front se relevait et s'appuyait aux paumes de ses mains. — Il semblait alors contempler un objet placé immédiatement sous ses yeux.

Cet objet, monsieur Williams ne pouvait l'apercevoir; les épaules d'Oguah le lui cachaient.

A mesure qu'il avançait sur la pointe du pied, les gé-

missemens du grand-chef arrivaient moins confus à son oreille.

Monsieur Williams put bientôt reconnaître que c'étaient des plaintes en langue indienne, des plaintes ou plutôt une sorte de prière mystique entremêlée de soupirs.

Monsieur Williams n'osait s'approcher davantage de crainte d'éveiller l'attention d'Oguah, qui s'irritait lorsqu'il était surpris ainsi dans ses momens de douleur.

Il se bornait à écouter, et il eut un moment de surprise indicible lorsqu'il entendit, au milieu des gémissemens d'Oguah, le nom de Berthe, plusieurs fois prononcé en français.

— Berthe ! murmurait le vieillard, en dépouillant les formes emphatiques du langage des Chérokées ; — Berthe ! je te revois toutes les nuits... mes songes te connaissent... et tu es jeune dans mes souvenirs !... Berthe, oh ! Berthe, je t'aime, comme je t'aimais... Tu es toujours ma tristesse et ma joie... Toute ma vie est en toi...

Il se souleva brusquement, sa voix devint creuse et trembla de colère.

— Et cet homme ! murmura-t-il, oh ! cet homme que j'ai tué !... Elle aime sa mémoire !... Le voilà... le voilà !... que ne puis-je le tuer encore !...

Dans le mouvement qu'avait fait Oguah, le regard de monsieur Williams s'était glissé entre son bras et ses flancs ; il avait aperçu devant lui un objet brillant, dont il n'avait pu distinguer précisément l'espèce.

Avant qu'il pût approcher son lorgnon de son œil, le grand-chef remit ses deux mains à terre et couvrit l'objet brillant de nouveau.

— Moi !... reprit-il en frissonnant et en pleurant, — elle me hait !... N'est-ce pas hier qu'elle m'a repoussé du pied ?... Son pied brûle encore ma poitrine !...

Il s'affaissa lourdement comme épuisé ; sa tempe toucha la terre.

Monsieur Williams avait suivi ce monologue avec un intérêt avide. — Un instant le nom de Berthe, inopinément prononcé, avait mis en lui de vagues espérances.

Ces espérances s'étaient en quelque sorte affermies en écoutant les paroles d'Oguah, qui semblaient liées entre elles et se rapportaient à des événemens sur lesquels le grand-chef avait gardé jusque alors un silence obstiné...

Cet homme allait-il s'éveiller de sa longue démence et reprendre la vie où il l'avait laissée vingt ans auparavant !...

Monsieur Williams demeurait immobile, souhaitant ardemment d'autres paroles qui vinssent confirmer son espoir...

Oguah se taisait.

On n'entendait plus sortir de sa poitrine que des sanglots déchirans dont l'effort secouait ses épaules et ses reins.

En un certain moment sa tête fatiguée chercha un appui moins rude sur la paille de sa couche.

Ce mouvement mit à découvert de nouveau l'objet brillant que monsieur Williams avait aperçu déjà.

Ce dernier braqua aussitôt dessus son lorgnon.

Du premier coup d'œil il reconnut avec un étonnement inexprimable la boîte d'or qu'il avait vue souvent en Amérique entre les mains de madame la duchesse Berthe, et dont il avait parlé dans son Mémoire.

La boîte était ouverte. — Monsieur Williams distingua et reconnut le portrait de monsieur le chevalier de Ryonne, tué autrefois en duel par le duc Jean.

Il ne put retenir entièrement un cri de surprise...

Par un geste plus rapide que l'éclair, Oguah cacha la boîte d'or sous la couverture.

Puis, bondissant sur ses pieds avec une agilité qu'on n'eût point supposée à sa vieillesse, il mit ses deux mains sur les épaules de monsieur Williams, et le regarda en face.

Ses yeux, éteints d'ordinaire, brûlaient et menaçaient terriblement.

— Qu'as-tu vu ?... dit-il de sa voix gutturale et profonde.

Monsieur Williams eut la présence d'esprit de répondre sans hésiter :

— Je n'ai rien vu, si ce n'est mon père qui reposait...

Le grand-chef l'interrogea encore un instant du regard, puis les muscles de son visage se détendirent, et ses deux mains retombèrent le long de ses flancs.

— Le sang d'Oguah est rouge, dit-il comme on répète un refrain machinal. — Oguah est un grand chef !

Il s'assit sur sa couverture, prit sa longue pipe et la bourra de tabac.

Monsieur Williams appela John Robertson, qui apporta du feu.

Oguah, suivant son habitude, se mit à fumer en modulant les notes lentes et monotones de son chant indien.

Monsieur Williams fit signe à John de sortir.

Lui-même ne demeura que quelques minutes dans la bibliothèque.

Au bout de ce temps il s'éloigna, refermant la porte sur Oguah, qui restait seul.

D'ordinaire on évitait avec soin de livrer ainsi le vieillard à lui-même.

Mais ce que venait de voir monsieur Williams était pour lui un inexplicable mystère. Il voulait chercher le mot de cette énigme subitement offerte à son intelligence, et qui se liait étroitement au but le plus sérieux de sa vie.

D'où venait cette boîte que la duchesse avait emportée d'Amérique ?

Oguah l'avait donc revue ? elle ou ses enfans ? Où étaient-ils ?

C'était là le secret.

Monsieur Williams voulait tâcher de le surprendre.

L'une des portes de la bibliothèque, celle qui faisait face à la couche d'Oguah, était percée d'un trou rond fermé par un verre. C'était une sorte d'œil de surveillance, comme on en voit dans les colléges et dans les prisons, et qui n'était ici que trop nécessité par la situation morbide du grand-chef.

Monsieur Williams, au lieu de se retirer, se mit en observation derrière la porte et introduisit son regard par le trou.

Durant quelques minutes, Oguah continua de fumer et de chanter.

Son immobilité semblait être complète. — Seulement son œil avait des jets furtifs et s'élançait inquiet par dessous sa paupière demi-close, comme s'il eût deviné vaguement la surveillance occulte qui l'entourait.

On entendait du dehors la mesure réglée de son chant, qui tantôt s'élevait plus rauque et tantôt descendait jusqu'à devenir un murmure.

Au bout d'un quart d'heure environ, il déposa sa longue pipe encore allumée, et colla son oreille au sol pour écouter.

Puis il se rejeta brusquement étendu à plat ventre sur sa couverture et reprit la boîte d'or qu'il avait cachée dans la paille à l'approche de monsieur Williams.

Il la remit ouverte à la même place et replaça au-dessus d'elle sa tête entre ses deux mains.

Monsieur Williams vit comme naguère ses lèvres remuer, ses larmes couler, et tout son corps tressaillir secoué par l'angoisse. — Il entendit même l'écho amorti de ses sanglots.

Mais il ne pouvait plus saisir ses paroles.

Un quart d'heure encore se passa ainsi.

Au bout de ce temps, monsieur Williams vit Oguah repousser la boîte d'or d'un air dédaigneux, comme font les enfans d'un jouet usé.

Ses yeux avaient repris leur aspect fixe et inerte.

Il se leva et redressa sa grande taille dans toute sa hauteur.

Son regard sembla interroger la porte, — les muscles de son visage se détendirent, et monsieur Williams entendit un éclat de rire strident qui se termina par un long hurlement...

C'était ainsi que commençaient d'ordinaire les accès de fureur du grand-chef.

Monsieur Williams se préparait à entrer lorsqu'il le vit repousser du pied la boîte d'or sous la paille et se jeter à plat sur le plancher pour ramper silencieusement vers la porte.

Monsieur Williams, réprimant son premier mouvement, se colla immobile et muet à la muraille.

La nuit n'était pas encore tout à fait noire, mais les objets se perdaient déjà dans une demi-obscurité.

La porte derrière laquelle était monsieur Williams s'ouvrit sans bruit au bout de quelques secondes. Le grand-chef avança la tête en dehors et s'arrêta pour écouter.

Monsieur Williams retenait son souffle.

Oguah, n'entendant rien qui pût l'inquiéter, se reprit à rire et rampa doucement le long du corridor.

Monsieur Williams le laissa prendre l'avance et le suivit de loin en rasant la muraille.

Au bout du corridor était une chambre inhabitée où s'entassaient quelques vieux meubles abandonnés sans doute par d'anciens propriétaires de l'hôtel.

Monsieur Williams n'était jamais entré dans cette chambre, qui donnait sur un couloir étroit et sombre communiquant avec le jardin.

Oguah s'introduisit sans hésiter dans cette chambre, la traversa et pénétra dans le couloir.

Monsieur Williams le suivait toujours, étonné de le voir prendre ce chemin, qui lui était inconnu à lui-même.

De mystérieux soupçons assiégeaient son esprit. — Involontairement il se souvenait de cette bizarre ressemblance entre le portrait du duc Jean de Maillepré et ce beau jeune homme qui habitait de l'autre côté de la cour...

Une fois dans le couloir, le grand-chef, au lieu de se diriger vers le jardin, y tourna le dos, et poursuivit sa route dans l'obscurité la plus complète.

Monsieur Williams allait de loin sur ses pas, tâtant la muraille humide et le cœur serré par un pressentiment grave.

Au bout d'une minute, il entendit une porte s'ouvrir devant lui, et un peu de jour parut à l'extrémité de la galerie.

Cette porte était celle de la chambre de Gaston; — car le couloir où se trouvait engagé monsieur Williams était le chemin que suivait Berthe pour gagner l'issue de la rue Payenne et aussi le chemin que Denisart avait pris la veille pour pénétrer auprès de la pauvre Sainte endormie...

Monsieur Williams, cependant, ne voyait ni n'entendait plus Oguah.

Il hâta le pas pour le rejoindre, traversa un palier, deux pièces désertes, et se trouva dans une chambre tendue de soie, éclairée par une lampe, et au milieu de laquelle Oguah était à genoux, appuyé sur ses deux mains.

Dans cette position, Oguah semblait en arrêt devant une femme parvenue aux plus extrêmes périodes de la vieillesse, qui se tenait immobile et raide dans une haute bergère et ne le voyait pas.

Il régnait dans cette chambre une chaleur étouffante et qui faillit suffoquer monsieur Williams.

Non loin de la vieille dame, dans une embrasure, il y avait une jeune fille assise sur un coussin et la tête appuyée au lambris. — Cette jeune fille, que le rideau cachait presque entièrement, était vêtue de blanc et pâle comme une statue de marbre.

Elle ne bougeait pas. Elle ne respirait pas. — Elle semblait morte.

CHAPITRE II.

ROBY.

L'arrivée de monsieur Williams fit ce que n'avait pu faire l'entrée d'Oguah et attira l'attention de madame la duchesse douairière de Maillepré.

Elle tourna ses yeux morts vers la porte et dit :

— Jean-Marie, je vous avais défendu de laisser entrer personne auprès de moi...

Comme le matin, cette voix fit tressaillir Oguah de la tête aux pieds.

Western lui-même se sentit ému puissamment. Cette voix réveilla en lui de bien pénibles souvenirs.

Oguah, les yeux obstinément fixés sur la vieille dame, ignorait la présence de monsieur Williams.

La duchesse, au contraire, n'avait encore aperçu que ce dernier.

Berthe, la pauvre fille, n'avait garde de voir l'un ou l'autre.

Elle s'éteignait; son souffle faible ne soulevait plus les plis légers de sa robe blanche...

Oguah s'avança sur les genoux et sur les mains jusqu'aux pieds de la duchesse. Il caressa la soie de sa robe en murmurant doucement.

La vieille dame, aussitôt que ses yeux tombèrent sur lui, eut un mouvement d'horreur et se recula tremblante.

La voix qu'elle avait recouvrée lui fit défaut encore. Elle mit ses deux mains devant sa vue comme pour repousser une vision détestée.

Oguah jouait avec sa robe.

Une fois le premier moment de saisissement passé, la duchesse, ranimée par la colère, retrouva la voix pour demander du secours.

— Jean-Marie, dit-elle impérieusement, chassez cet homme qui m'a volé... le portrait! prenez-lui le portrait!...

Avant que la vieille dame eût prononcé ce mot, James Western, averti par son émotion, avait déjà reconnu dans ce débris humain la duchesse Berthe de Maillepré...

Quant à Oguah, ce mot avait réussi à percer la nuit de son intelligence, car il se redressa en poussant une plainte rauque.

— Le portrait, dit-il, — son portrait!

Il saisit entre ses mains robustes le bras desséché de la vieille dame et le serra.

Elle ne cria point. — Son front se redressa hautain et intrépide.

— Jean-Marie! répéta-t-elle d'une voix calme et dédaigneuse, — je vous dis de chasser cet homme!...

Un grondement se fit entendre dans la poitrine d'Oguah; il secoua le bras qu'il tenait jusqu'à le faire craquer. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites caves.

Western, quoiqu'il ne vît point l'expression effrayante du visage du grand-chef, jugea qu'il était temps d'intervenir.

Il s'avança en faisant sonner son pas.

— Pourquoi mon père n'est-il pas sous sa couverture?... dit-il.

Oguah se retourna vivement, mais il ne lâcha point la main de la vieille dame. Il soutint le regard de Western sans courber sa tête comme d'habitude.

— Oguah est un grand chef! dit-il d'un air sombre et en mêlant ses souvenirs confus. Oguah veut tuer sa femme comme il a tué le visage pâle!...

— La femme de mon père est aux bords des grands lacs, répondit Western.

Oguah se retourna vers la vieille dame.

— Nous partîmes de la terre des visages pâles, il y a bien des neiges, murmura-t-il d'une voix altérée... Oguah laissa son cœur de l'autre côté de la mer... Oguah n'eut jamais de femme dans son wigwam...

Il s'interrompit et toucha du doigt l'épaule de madame de Maillepré...

— Que cette femme dise, reprit-il, — ce qu'elle a fait du cœur d'Oguah !...

Western gardait le silence, tant il y avait dans cette scène une expression de solennelle justice.

— Qui est cette femme ? demanda tout-à-coup le grand chef, en interrogeant la duchesse d'un regard fier.

Celle-ci depuis quelques secondes regardait le sauvage avec une sorte de doute inquiet.

A cette question elle se redressa hautaine et méprisante.

La réponse qu'elle avait faite tant de fois dans sa vie revint machinalement à sa lèvre.

— Qui je suis? dit-elle en se levant toute droite et en couvrant Oguah d'un regard glacé, — je suis Berthe de Dreux, femme de Jean III de Maillepré, duc de Maillepré, marquis d'Avallon, comte de Pontroy et de Blessac, vicomte de Naye, seigneur de Saint-Thomas-des-Dunes, de Kergaz et de Vesvres, pair de France, chevalier des ordres du roi, prince du Saint-Empire romain et brigadier des armées de Sa Majesté très chrétienne...

Tandis que la duchesse répétait cette liste de noms et de titres orgueilleux avec une lenteur emphatique, Jean III de Maillepré, qui était devant elle, perdait peu à peu le fil de ses vagues souvenirs.

La démence obscurcissait de nouveau son esprit un instant éclairé. Il lâcha la main de la vieille dame et passa ses doigts tremblans sur son front qui était couvert de sueur.

Il se détourna d'elle et secoua la tête en disant :

— Le sang de la femme d'Oguah est rouge... Oguah n'est-il pas un grand chef?... Ceux qui disent que le cœur est chez les visages pâles, sont des menteurs...

Il traversa la chambre d'un pas silencieux et se coucha sur le tapis auprès de la porte.

Western prit sa place auprès de la duchesse.

— Madame, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, — me reconnaissez-vous?... Je suis James Western, de Boston, le frère de madame la marquise de Maillepré, votre bru.

— Elle est morte, dit la duchesse d'un ton froid.

— Morte! répéta douloureusement Western. — Et votre fils Raoul ?

— Il est mort, répondit la duchesse.

— Et leurs enfans, madame? demanda Western d'une voix étouffée.

La duchesse fit un geste de fatigue.

— Que sais-je?... murmura-t-elle.

Puis elle murmura en regardant Western en face :

— Pourquoi m'interrogez-vous?

— Madame, répliqua Western, je vous ai dit que je suis le frère de votre bru... l'oncle de ses enfans que je cherche et à qui j'ai donné bien des années de ma vie.

— Western... répéta la duchesse, comme si elle eût oublié ce nom. — Je me souviens... Cette femme devint Maillepré... Ce fut une mésalliance...

— Je vous en prie, s'écria Western, — dites-moi ce que sont devenus les enfans de Raoul et de Louise !...

La duchesse ferma les yeux et laissa tomber ces paroles :

— N'étaient-ils pas quatre?... Charlotte... je crois que Charlotte est morte... monsieur le marquis de Maillepré et mademoiselle de Naye... je ne me souviens pas... je n'ai point porté le deuil de Sainte... Si Gaston est mort, c'est un grand malheur... parce qu'il était le dernier des Maillepré.

— Morts, morts, tous morts ! s'écria Western, dont le cœur se fendait.

— Le sais-je? murmura la duchesse. — Il y a si longtemps, que j'ai oublié tout cela... Laissez-moi.

— Par pitié, madame, reprit Western, ne refusez pas de me répondre !... Et Berthe? Qu'est devenue Berthe?...

— Berthe?... c'est moi qui suis Berthe, dit la duchesse.

Puis, se ravisant, elle appela de sa voix sèche et impérieuse :

— Mademoiselle de Maillepré !

Un gémissement faible se fit entendre à l'endroit où était couchée Berthe. Western, qui ne l'avait point encore aperçue, s'élança vers elle et souleva le rideau.

Il prit sa main qui était froide.

Berthe avait un beau sourire sur sa lèvre pâle...

A l'attouchement de Western elle entr'ouvrit ses yeux et les referma aussitôt.

Sa bouche murmura un nom que Western ne put comprendre, puis son corps privé de vie glissa le long du lambris et sa tête souriante toucha le tapis.

Elle était morte...

Western s'agenouilla et couvrit son visage de ses mains.

— Mon Dieu, dit-il, — si près de moi !... j'aurais pu les sauver... Vous ne l'avez pas voulu !...

Il croyait assister à la mort du dernier enfant de Raoul.

En ce moment, l'idée de son Mémoire confié à l'avoué Durandin lui traversa l'esprit.

Cet homme l'avait évidemment trompé.

Mais que lui importait maintenant? A quoi bon poursuivre la lutte?...

Il n'y avait plus en face l'un de l'autre que monsieur le duc de Compans et madame la duchesse douairière de Maillepré.

Un fils adultérin vis-à-vis de sa mère coupable.

James Western était encore agenouillé auprès du corps de Berthe lorsque Biot rentra.

La duchesse douairière s'était assoupie paisiblement dans son fauteuil.

Oguah chantait son refrain sur le tapis.

. . . .

Ce jour-là était le troisième depuis le duel de la butte Saint-Chaumont, c'est-à-dire le jour même où Sainte enlevée avait été conduite dans l'appartement en ville de monsieur le duc de Compans.

Madame la baronne de Roye avait promis à Gaston de lui rendre l'héritage de Maillepré ; elle voulait tenir sa parole.

Mais Gaston, nous le savons, se croyait loin de Paris. La baronne devait, sous peine d'avouer tout de suite son imposture, retarder l'accomplissement de sa promesse.

Elle avait dit à Gaston que son frère prétendu était à Paris : il fallait le temps d'écrire à Paris.

La baronne, prête à sacrifier à l'amour une fortune payée bien cher, voulait au moins que cet amour ne lui échappât point.

Elle voulait être heureuse, ne fût ce qu'un jour, heureuse complètement, heureuse assez pour pouvoir défier l'avenir.

Or, si Gaston se doutait que ce prétendu château n'était qu'une maison de Paris, il voudrait sortir sur-le-champ et courir vers Sainte.

Car l'image de Sainte, qui s'était voilée un instant aux premiers troubles d'un amour fougueux, revenait plus aimée au souvenir de Gaston.

Dès que Carmen n'était plus là pour ployer son esprit et son cœur sous son magique prestige, Gaston se retrouvait avec Sainte, dont le naïf sourire venait éclairer sa solitude.

Ces deux amours avaient désormais chacun sa place en son âme...

Carmen le subjuguait et l'étonnait; il s'agenouillait devant cette beauté incomparable dont le front de reine se penchait vers lui, et qui lui parlait comme une esclave.

La passion heureuse courait par ses veines comme un élixir puissant et remontait les ressorts détendus de sa jeunesse.

Il se sentait revivre avec ce bel amour ; il se sentait renaître. Son cœur battait mieux dans sa poitrine élargie.

Près de Carmen, il oubliait tout. Il rejetait les ressenti-

mens de son malheur passé; il fermait les yeux aux promesses nouvelles de l'avenir.

Le présent, il ne voulait voir que le présent. Il se concentrait dans sa félicité possédée et détournait son regard loin des jours futurs, comme s'il eût craint d'y lire encore des menaces.

Quelque chose lui disait que son bonheur serait court...

Il voyait autour de Carmen comme une auréole fatale, et ces regards qui l'enchantaient le faisaient craindre...

Carmen, elle, n'espérait rien et ne craignait rien. Son amour était de ceux qui écrasent et foudroient. Elle aimait jusqu'à ne plus penser, jusqu'à se mourir...

C'étaient de longues heures passées l'un près de l'autre à mêler leurs regards, à confondre leurs âmes.

Gaston, dont la blessure se guérissait rapidement, s'étendait sur le velours d'une chaise-longue, et Carmen se couchait à ses pieds.

Gaston s'enivrait à la contempler si belle.

Carmen domptée, frémissante, pliait sous la passion qui la rendait pâle et demandait grâce à l'amour.

Leurs paroles échangées tombaient rares, douces comme des caresses, harmonieuses comme le chant des poètes.

Chaque mot, chaque regard était une jouissance partagée, un désir entendu, une prière exaucée...

Le temps s'arrêtait pour eux; l'heure ne leur disait point son passage: ils restaient accablés sous leur fardeau d'amour et prolongeaient le rêve divin de leur extase...

Ils étaient beaux et jeunes. — Dieu donne-t-il un jour de bonheur à chaque créature?...

Quand les cheveux noirs de Carmen ruisselaient sur le front de Gaston, quand son grand œil bleu alanguissait sa flamme voilée, quand la parole expirait sur sa lèvre ardente et que leurs bouches égarées se cherchaient, y avait-il un lendemain?...

Quelle longue vie vaut une certaine heure? — Cette heure qui marque l'âme en passant d'un trait ineffaçable et qu'on poursuit en vain, — et qui ne revient plus!... Mais quand ils se séparaient, chose étrange, Gaston se réfugiait en lui-même; il éprouvait comme un remords.

Cette tendresse ne laissait point au cœur de douces rêveries.

Gaston, en qui la vie revenait avec une sorte de violence lorsque Carmen se couchait à ses pieds, s'affaiblissait dans la solitude et désespérait.

L'image de Sainte évoquée venait avec de muets reproches.

Où allait cet amour que combattait la présence de sa sœur?...

C'était comme un mystique avertissement. — Le visage de Sainte, qu'il voyait en rêve, n'avait plus son radieux sourire d'ange.

Elle pleurait,—elle tendait vers lui ses mains suppliantes et semblait implorer du secours.

C'était une pure et belle tendresse, forte comme la passion, et qui pouvait faire entendre sa voix par dessus la voix de l'amour.

C'était ce sentiment exquis et pur qui croît au fond des nobles cœurs et *qui* est la sainte puissance de la famille.

Gaston, parmi le trouble impétueux des premières ardeurs de l'amour, laissait une place à ce sentiment protecteur.

Son âme était partagée, et il fallait la présence de l'enchanteresse pour reléguer au second plan la bonne pensée de sa sœur absente.

Quand il était seul et que Sainte revenait prendre sa place usurpée, Gaston se reprochait amèrement son séjour inutile dans la maison de son ennemi.

Sa blessure n'était plus un obstacle; il se promettait de partir le lendemain avant l'aube.

Mais lorsque l'aube paraissait, ramenant la séduction incarnée sous les traits de la baronne, Gaston oubliait ses remords et apaisait sa colère contre lui-même.

Tout lui était excuse. — Son éloignement de Paris, sa blessure qui n'était point complétement guérie encore; — et l'amour qui le reprenait vainqueur et qui l'enchaînait aux pieds de Carmen.

Carmen aussi craignait la solitude — Quand elle rentrait seule dans son appartement, après le bonheur de la journée, elle s'accusait de tromper Gaston et pleurait sur le mensonge de sa situation.

La fièvre entrait avec elle dans sa couche ardente; ses rêves éveillés chassaient le sommeil. Son cœur se brisait contre de fantastiques désespoirs.

Sa vie était-elle un songe?

Elle comprenait maintenant la portée mystique des paroles de Yahbel la gitana et de Jean Wohr le higlander.

Elle frissonnait en éclairant les ténèbres de cet horoscope inouï:

> Adam te dira son amour;
> Ève te cachera sa flamme...

« Enfant, tu seras beau... mais tu seras plus belle... »

Et quand sa paupière lassée se fermait enfin chargée de sommeil, une voix impitoyable chantait autour d'elle dans la nuit:

Elle tressaillait douloureusement. Ses yeux fermés voyaient aux deux côtés de son chevet Ève et Adam...

Le visage triste et doux de Marie de Varannes et le regard alangui de Gaston.

Des larmes brûlantes inondaient sa joue...

Elle s'éveillait et criait vers Dieu en implorant pitié!

Mais sa torture continuait. Sa solitude était un enfer où il n'y avait ni consolation ni espoir.

Il lui fallait la vue de Gaston pour faire évanouir ces doutes navrans et pour clore son martyre.

Mais qu'elle était plus heureuse après cette dure souffrance! que son bonheur lui semblait plus beau et plus pur! — Plus de doutes, plus de craintes. Son amour sans bornes faisait la lumière jusqu'au fond de son cœur!...

Gaston ne lui parlait jamais de sa promesse, mais, après deux jours passés, Carmen songea qu'il était temps de l'accomplir. Le délai nécessaire pour recevoir une réponse de Paris était écoulé.

Vers trois heures de l'après-midi, Carmen s'arracha d'auprès de Gaston.

— Attendez-moi, dit-elle, je vais bientôt revenir.

Elle sortit après avoir donné son front à Gaston qui le baisa.

Quelques minutes après elle montait en voiture portant son costume d'homme.

Ce n'était plus madame la baronne de Roye. — Monsieur le marquis de Maillepré se fit conduire à son hôtel.

Il allait y chercher ce portefeuille rouge qui avait été l'occasion d'un meurtre dans la nuit du mardi gras de 1826.

Ce portefeuille était sous clef, au fond d'un tiroir à secret.

Lorsque monsieur le marquis descendit de voiture à la porte du numéro 9 de la rue Royale-Saint-Honoré, il y avait une heure environ que l'excellent Pierre Worms, dit Poupard, avait fait, dans sa chambre à coucher, la petite expédition que nous avons racontée.

. . . .

Gaston était seul depuis un quart d'heure dans le boudoir de madame la baronne de Roye.

Le jour était clair encore au dehors, mais, dans cette chambre close où chaque fenêtre avait un voile épais de rideaux, il ne pénétrait qu'une lumière assombrie et confuse.

Gaston, livré à lui-même, était retombé bien vite dans ces pensées tristes que chassait la présence de Carmen.

Il se représentait l'inquiétude désolée de la pauvre Sainte; il l'entendait gémir, il la voyait pleurer...

Son cœur s'élançait tendre et repentant vers elle. — Et quelque chose comme une crainte vague passait sur son âme, avec le remords.

Gaston ne redoutait précisément aucun danger; mais

Sainte était soule... il ne savait pourquoi son cœur se serrait...

Un bruit soudain de voix se fit entendre dans une autre partie de la maison. C'était une discussion vive. On parlait haut; les voix s'échauffaient.

On eût dit un conflit entre des valets qui refusent obstinément une porte et un visiteur impudent qui prétend forcer la consigne.

Gaston ne prenait point garde à ce vulgaire incident.

Le bruit cependant se rapprochait, et si Gaston avait voulu prêter l'oreille, il eût entendu très distinctement les paroles échangées.

— Marauds, disait une voix rieuse et mal assurée, — madame la baronne m'attend... Cette chère amie serait désobligée si l'on ne me laissait point pénétrer auprès d'elle...

Des voix de domestiques répondaient, affirmant que madame la baronne était absente.

— Ta, ta, ta! reprenait le premier interlocuteur, nous connaissons ces manières... Je vous dis, marauds, que je viens d'apprendre le secret de madame la baronne... cette chère amie!... Car elle a un secret que vous ne pouvez pas savoir, vous autres!... Allons, laissez-moi passer, valetaille!

Le bruit redoubla; la porte fut secouée; et Roby, s'arrachant des mains de deux domestiques qui voulaient le retenir, fit une irruption brusque dans le boudoir.

Il riait à gorge déployée, et ses jambes amollies conduisaient sa marche en zig-zag.

Il était ivre plus qu'à moitié.

Les domestiques s'étaient arrêtés penauds au seuil de la porte que madame la baronne leur avait interdit de franchir.

Roby se tourna vers eux, riant toujours, et fit mine de secouer son jabot absent, suivant le triomphant usage des grands seigneurs de théâtre.

— Allez, marauds, allez! dit-il, — fermez la porte, nous voulons être seuls.

Et comme les valets tardaient à lui obéir, il se leva chancelant, traversa la chambre de nouveau et leur jeta la porte au nez.

Gaston voyait cet intrus avec une parfaite indifférence. Après lui avoir accordé un regard, il s'était repris à ses pensées.

Comme nous l'avons dit, le jour était très sombre dans le boudoir.

Roby s'y croyait seul et maître du terrain.

— Je vais l'attendre, se dit-il, en revenant et en mesurant son pas, comme s'il eût suivi la note d'un orchestre de vaudeville. — Je vais l'attendre, dussé-je coucher ici!... Ah! ah! ah! ce diable de Josépin avait bonne envie de garder son secret... Mais nous avons de l'adresse et son vin est excellent, sur ma foi!... Il en a trop bu, le cher garçon!... Il a mis ses lunettes d'or sur son front et bavardé comme une pie... C'est drôle! c'est, ma foi, très drôle!... Baronne et marquis, marquis et baronne, joli garçon et femme charmante.... C'est ravissant!... J'aurais dû deviner cela bien plus tôt... Mais j'ai tant d'affaires!

Tout en poursuivant ce monologue à demi-voix, il riait de tout son cœur et décrivait sur le tapis des courbes imprévues.

— Ce diable de docteur, reprit-il, — c'est devenu un homme parfaitement grave!... Ça n'est plus habitué à boire!... Autrefois, il avait la tête bien plus forte... Si je ne l'avais pas grisé pourtant, j'aurais pu chercher la baronne jusqu'à la fin de mes jours!...

Il rencontra le sofa où Gaston était couché et s'y laissa tomber.

Gaston n'avait rien entendu des paroles entrecoupées et confuses que venait de prononcer l'acteur-poète-inventeur de machines.

— Monsieur, dit-il, je vous prie de choisir un autre siége.

— La voilà! s'écria Roby, — pardieu, la voilà!... Je savais bien que je mettrais la main dessus, à présent que le docteur m'a donné sa lanterne!... Ah! ah! ce matin encore, je me serais laissé prendre à ces habits d'homme... Mais maintenant, impossible!...

Roby s'interrompit, jeta son chapeau sous son bras, tâcha de garder son équilibre le temps de dessiner un salut de théâtre, et reprit en touchant son jabot :

— Madame la baronne, je suis bien votre serviteur.

Gaston le crut fou : il ne lui avait donné aucune attention jusqu'alors et n'avait pu, par conséquent, reconnaître son état d'ivresse.

— Monsieur, dit-il doucement, vous vous trompez, il n'y a ici que moi... Madame la baronne est absente.

— A d'autres, répliqua Roby en tournant sur lui-même et en accompagnant sa pirouette d'un franc éclat de rire. — Nous connaissons cela; on ne nous en passe plus!... Je viens de voir Josépin, voyez-vous... Josépin m'a tout dit... C'est très curieux!... Voulez-vous bien me permettre de vous baiser la main?...

Il joignit le geste à la parole.

Gaston le repoussa sans colère, mais avec un commencement de fatigue.

— Monsieur, dit-il, voyez mes habits!

— Peuh! fit Roby, — les habits ne font rien à l'affaire... absolument rien! Puisque je vous dis que je sors de déjeuner avec Josépin...Regardez-moi un peu d'ailleurs, et vous reconnaîtrez Roby comme il vous reconnaît, ma chère dame!... Vous savez bien, Roby, le dindon!... En voilà un déguisement qui était drôle!...

Gaston se retourna sur le sofa et mit sa tête dans la ruelle.

— Quand je dis que je vous reconnais, reprit Roby, je n'en sais trop rien; car il fait noir ici comme dans un four! Mais je vous devine... et nous allons causer raison un petit peu.

Il alla chercher un fauteuil et le roula jusque auprès du sofa.

— Figurez-vous, poursuivit-il en s'asseyant, — que je suis dans une position tout à fait pitoyable... ça ne peut pas durer, ma chère dame... un homme comme moi ne peut pas rester l'égal d'un simple Denisart!... Tel que vous me voyez, pour quelques sous, j'ai risqué ce matin la cour d'assises!

— Monsieur, dit Gaston avec impatience, je vous prie en grâce de m'épargner le reste de vos confidences.

— Du tout, du tout! s'écria Roby, vous avez beau prendre votre voix de contre-alto, ma chère dame... J'ai déjeuné avec Josépin... Ma confidence d'ailleurs va vous intéresser... vous serez bien aise de connaître une petite chronique dont monsieur le duc de Maillepré est le héros...

A ce nom, Gaston fit un mouvement et se retourna à moitié.

Roby frappa sur ses genoux.

— Je savais bien, dit-il, je savais bien... Mais à part l'intérêt de connaissance, il ne vous sera pas indifférent de savoir jusqu'où le malheur peut faire descendre le mérite!...

Roby leva les yeux au ciel et prit un air fatal.

— Ce matin même, continua-t-il d'une voix creuse, — à l'heure où vous dormiez, madame, j'enlevais une jeune fille innocente pour la jeter aux bras d'un vil débauché!

Gaston eut un mouvement d'indignation et de dégoût.

Roby respira longuement.

— Une jolie petite fille, poursuivit-il en changeant de ton tout à coup, — une petite fille charmante! seize ou dix-huit ans, blonde, fraîche, douce..... un joli petit agneau!...

Gaston n'avait certes aucun soupçon, mais ce portrait lui donnait froid au cœur.

— C'était bien arrangé, dit Roby, qui se complaisait dans son bavardage d'homme ivre et qui s'y grisait davantage en parlant. — Ce diable de Burot est très fort, très fort!

Connaissez-vous le Marais?.. Si vous connaissez le Marais, je peux vous expliquer le plan de la chose...

Involontairement Gaston prêtait l'oreille. — Il tressaillit de la tête aux pieds lorsque Roby continua :

— C'est dans la grande maison qui fait le coin de la rue des Francs-Bourgeois et Culture-Sainte-Catherine... Vous voyez ça d'ici?

Gaston se leva sur son séant ; une sueur froide perça sous ses cheveux.

— Vous voyez bien ! dit Roby, que ça vous amuse !... Nous étions Burot et moi dans la rue des Francs-Bourgeois. Denisart a fait le tour par la rue Payenne... et, par la petite porte du jardin...

Gaston mit la main sur son cœur et eut un gémissement d'angoisse.

— Ça vous ennuie? demanda Roby.

— Non, répondit Gaston d'une voix étouffée. — Dites... dites!

— Ah ! s'écria Roby en riant, ça ne fut pas long... Denisart avait une échelle de soie... Dix minutes après la petite fille était dans notre fiacre.

— Sainte ! .. râla Gaston qui souffrit plus que pour mourir.

Un instant son cœur s'engourdit et il demeura immobile, incapable de faire un geste ou de prononcer une parole.

Roby parlait encore, mais il n'avait plus d'auditeur.

Au bout de quelques secondes pourtant, un effort désespéré rendit le ressort aux membres de Gaston.

Il se leva et prit le bras de Roby.

— C'était à une fenêtre du premier étage... donnant sur la rue des Francs-Bourgeois? prononça-t-il entre ses dents serrées.

— Juste! répondit Roby.

— Cette jeune fille, poursuivit Gaston, en comprimant de toute sa force sa voix qui voulait éclater. — vous l'avez enlevée?

— Juste!

— Où l'avez-vous menée?

— Voilà, dit Roby, — je suis payé pour garder ce secret-là.

— Où l'avez-vous menée? répéta Gaston.

Sa main se crispait autour du poignet de Roby.

— Savez-vous que vous me faites mal!... dit celui-ci qui cessa de rire.

— Où l'avez-vous menée? prononça une troisième fois Gaston, de la même voix sourde et menaçante.

Roby poussa un cri de douleur. — Les doigts de Gaston broyaient son poignet, dont les os craquèrent.

Le malheureux essayait en vain de se dégager. Il trépignait et se tordait.

— Je vais vous le dire, s'écria-t-il enfin, — lâchez-moi, lâchez-moi!...

Gaston n'eut garde d'exaucer cette prière, et ce fut parmi les convulsions d'une insupportable douleur que Roby balbutia l'adresse de l'appartement en ville de monsieur le duc.

Gaston lâcha prise alors, et Roby tomba défaillant sur le tapis.

Gaston était épuisé autant que lui. Cet effort l'avait brisé. Sa poitrine retrouvait son oppression haletante...

La raison de Gaston chancelait.

Il laissa Roby terrassé, crier, menacer, blasphémer.

Il fit le tour de la chambre, mettant partout son regard avide et ne sachant pas ce qu'il cherchait.

Son regard rencontra dans sa niche de velours le petit poignard à manche d'or de Carmen.

Il le saisit et le contempla les sourcils froncés, l'œil brûlant.

Puis il le rejeta loin de lui.

—Maillepré, murmura-t-il, ne sait pas frapper avec cela!

Il pressa son front ardent à deux mains comme pour rappeler ses idées qui s'enfuyaient.

— Sainte !... Sainte !... murmurait-il d'une voix déchirante, il faut bien pourtant que je tue !...

Il ouvrit au hasard la première porte qu'il trouva devant lui.

Dans cette chambre où il entra il n'y avait rien qui pût faire arme,

— Tuer ! répéta Gaston, tout en la traversant,—ne suis-je pas loin de Paris !... Oh ! cette femme qui m'a retenu, maudite soit-elle !... Sainte ! mon pauvre ange !... ma sœur ! Je n'étais pas là pour te secourir !... je n'ai point entendu tes cris de détresse !... Tu m'as appelé... je ne suis pas venu !

Il s'affaissa sur un siége ; son front se pencha ; des larmes inondèrent son visage.

Il détestait son amour ; il en demandait pardon à Dieu comme d'un crime...

Sa douleur était de celles qu'on ne décrit point. Son cœur s'engourdissait en une amertume mortelle.

Durant un instant il resta ainsi accablé.

Puis il se leva comme si un choc galvanique l'eût fait sauter sur ses pieds.

La colère vint fouetter son apathie désespérée. — Son œil se ralluma. Le sang revint rougir son visage.

— Qu'importe la distance ! dit-il, —il faut que je parte, dussé-je aller à pied !... dussé-je succomber en chemin !...

Son regard fit rapidement le tour de la chambre et ne trouva point ce qu'il cherchait.

Il passa dans une autre pièce. Celle-ci était fort en désordre. Il y avait sur les meubles des habits d'homme jetés au hasard.

Par terre on voyait une chemise dont le col était teint de sang.

C'était celle que portait le marquis aux buttes Saint-Chaumont.

Dans un coin, les deux épées qui avaient servi au duc se dressaient contre la muraille à côté de leur étui. — Un peu plus loin était la boîte de pistolets.

Gaston ne fit qu'un bond jusqu'à cette dernière.

Il la saisit, l'ouvrit et mit les deux pistolets sous ses vêtemens, après s'être assuré qu'ils étaient chargés.

Puis il gagna la porte de sortie.

CHAPITRE III.

DUEL SANS TÉMOINS.

Les domestiques que Gaston rencontra sur son chemin en quittant l'hôtel de la baronne de Roye, auraient bien voulu lui barrer le passage, mais sa figure bouleversée avait une expression effrayante. — Les domestiques n'osèrent pas.

Gaston descendit l'escalier et franchit la porte cochère.

Il demeura comme abasourdi dès qu'il fut dehors.

Au lieu des arbres et des champs qu'il s'attendait à voir, les arcades de la rue Castiglione étaient devant ses yeux.

Il crut rêver, tant l'idée qu'il était loin de Paris avait pris sur lui d'empire.

Il frotta ses paupières et regarda mieux. — Le mouvement, la vie l'entouraient. Il reconnaissait à cent pas de lui la grille des Tuileries.

C'était bien Paris, Sainte était là, tout près. — Quelques pas le séparaient du salut de sa sœur ou de la vengeance...

— Tant mieux ! tant mieux ! s'écria-t-il en précipitant sa course vers les Champs-Elysées. — Elle m'a trompé..... Tant mieux !

Il était tête nue, et il courait, heurtant les passans sous les arcades de la rue de Rivoli. Il serrait de toutes ses forces, sous ses vêtemens, les pistolets sur sa poitrine. — Il

allait, suivi de loin par les invectives de la foule... Il n'entendait point ses cris et nul choc ne pouvait l'arrêter.

La course essoufflait son haleine oppressée, mais son pas ne se ralentissait point. Il atteignit en quelques minutes le coin des Champs-Elysées où débouche la rue de Ponthieu.

Il se jeta sans hésiter dans l'allée désignée par les révélations de Roby. — Au bout de cette allée, une porte close l'arrêta.

Il y frappa. — Point de réponse.

Il appela. — Point de réponse encore.

La colère impatiente enflait les veines de ses tempes et de son front. Il saisit la porte avec cette puissance passagère que donne la rage, et la secoua. — Mais la porte était solide.

La bouche de Gaston écumait, ses yeux se tachaient de sang.

Il s'éloigna et revint frapper la porte de ses deux poings fermés avec frénésie.

La porte résistait toujours.

Gaston jeta son regard tout autour de lui, cherchant un levier pour attaquer cet obstacle. Dans l'étroite cour où il se trouvait il n'y avait rien qui pût servir à cet usage.

Alors il se mit à genoux sur le sol et gratta la terre avec ses ongles, autour d'un pavé qu'il arracha.

La pierre était dure et lourde. Gaston la souleva à deux mains au-dessus de sa tête et en frappa la serrure.

Il n'y eut pas besoin d'un second coup. La boîte de fer, broyée, s'écrasa, et le pène brisé sauta hors de la gâche.

Gaston s'élança dans l'escalier en grondant de colère et de joie.

Au premier étage, les portes étaient encore fermées, mais le succès exaltait les forces de Gaston. — Son pied suffit à briser ce dernier obstacle, et il se trouva en face de madame Brunel plus morte que vive.

— Monsieur le duc de Compans? dit-il, — menez-moi sur-le-champ près de lui!

Madame Brunel tremblait. Elle répondit en balbutiant :

— Ceci est ma maison, monsieur, et je ne connais pas de duc.

Gaston la poussa et se fit un passage.

Il n'eut pas besoin de chercher beaucoup pour trouver monsieur le duc. Celui-ci s'était couché, malade, après la scène du balcon où Félicien Chapitaux, du Chesnel et leurs amis s'étaient faits les témoins de ses honteuses violences. Ce coup moral l'avait brisé plus encore que la fatigue de sa lutte contre Sainte.

Il était au lit depuis plusieurs heures et la jeune fille avait trêve...

Le bruit de la serrure qu'on forçait au dehors, le choc retentissant du pavé, la porte du premier étage enfoncée et jetée au dedans, tout cela prenant monsieur le duc en un moment de souffrance et de faiblesse morale l'avait rempli d'épouvante.

Il avait sauté hors de son lit en criant à madame Brunel de défendre le passage.

Mais la caméristе était un garde-du-corps insuffisant. Elle n'avait de courage que contre les pauvres filles confiées à la prudence de ses soins.

Gaston passa et joignit monsieur le duc qui endossait précipitamment sa robe de chambre.

Au bruit qu'il fit en approchant, monsieur le duc leva vers la porte son regard effrayé. Il s'attendait évidemment, jugeant le nombre des assaillans d'après le fracas de l'attaque, à voir entrer plusieurs personnes.

La vue de Gaston, qui se présentait seul, sembla le rassurer à demi. — Le jour baissait; il ne pouvait voir les traits contractés du jeune homme et ce qu'il y avait de menaces terribles sur son visage.

Il ne voyait dans l'ombre de la porte qu'une forme jeune et grêle aux vêtemens débraillés, aux cheveux en désordre.

Gaston promenait son regard tout autour de la chambre. — Il cherchait Sainte.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda monsieur le duc en faisant un pas vers le nouveau venu.

Gaston ne répondit pas et vint se placer devant lui.

Il avait un pistolet dans chacune de ses mains.

— Où est ma sœur? dit-il d'une voix sourde et brève.

Le duc aperçut à la fois ses armes et son visage. — Son visage était le plus effrayant des deux.

C'était la colère arrivée à son paroxysme et tout près de toucher la démence.

L'aspect de monsieur de Compans, cet homme qu'il abhorrait la veille comme l'auteur de toutes ses souffrances, et qui depuis, par un hasard funeste, avait trouvé moyen de l'insulter plus cruellement encore, l'aspect de ce vieil ennemi, tout chargé des dépouilles de sa race, l'avait transporté de fureur.

Sa main tourmentait ses pistolets. Son regard avait soif de sang.

Le duc avait reconnu en lui le jeune homme assis auprès de Sainte aux galeries de l'Opéra.

Le danger se montrait menaçant, — mais le duc recouvrait son calme et combinait ses moyens de défense.

— Monsieur, dit-il, je ne vous demande plus qui vous êtes... Je pourrais vous dire que j'ignore ce dont vous entendez parler... mais...

— Ma sœur! ma sœur! interrompit Gaston qui baissa vers le sol le canon de ses pistolets comme s'il se fût craint lui-même.

— Votre sœur est ici, dit le duc, — je ne veux point vous le cacher... Je suis prêt à vous la rendre.

Le regard de Gaston eut une flamme si aiguë que la paupière de monsieur de Compans se baissa.

— Conduisez-moi vers elle, dit le jeune homme. — Je suis pressé de savoir!...

— Sur mon honneur... commença le duc.

— Marchez devant! interrompit Gaston, — je ne vous crois pas.

L'orgueil du duc était muet en ce moment. Il prit sans répondre le chemin de la chambre de Sainte.

La pauvre enfant avait essayé de se barricader à l'intérieur ; mais, comme nous l'avons dit, cette pièce était admirablement propre à sa destination.

Malgré les efforts de Sainte, la porte s'ouvrit à la première tentative.

Le duc voulut s'effacer pour laisser passer Gaston.

— Entrez le premier! dit celui-ci avec rudesse.

Le duc entra.

Gaston était encore derrière la porte.

Il entendit une voix plaintive et pleine de larmes qui criait :

— Ah! monsieur, je vous en supplie!... ayez pitié de moi!...

Le cœur de Gaston se fendit : — mais il garda ce calme implacable qu'il avait endossé en présence du duc, comme une armure.

A la suite du scandale grotesque causé par l'*indiscrétion* des convives de du Chesnel, monsieur Burot et la caméristе avaient réintégré Sainte dans le boudoir.

Elle y était seule depuis cette heure; — son épouvante n'était plus vague comme dans la matinée. Elle savait maintenant une partie de ce qu'elle avait à craindre.

Le souvenir de cette course épuisante où chaque pas avait failli la livrer sans défense aux brutales caresses du vieillard lui ôtait toute force et la faisait mourir.

Elle tressaillait à tout bruit. — Elle était changée comme si une longue maladie eût passé sur elle.

Lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, sa frayeur fut si poignante qu'elle perdit en quelque sorte la faculté d'ouïr et de voir.

Elle ne reconnut point la voix de son frère, qui ordonnait au duc de passer le premier.

En entrant, Gaston la vit collée au coin le plus reculé de

la chambre.—Elle était pâle comme un linceul et son corps charmant tremblait, agité par des secousses navrantes.

Gaston referma la porte derrière lui.

Sainte avait aperçu le duc, puis elle avait baissé les yeux.— Elle n'osait plus les relever.

Gaston s'arrêta et la contempla durant un instant, cherchant à lire dans sa pose et à deviner jusqu'où descendait son malheur...

Mais toute la personne de la pauvre enfant était contre le duc une accusation trop éloquente!...

Celui-ci ne voulut point rester sous le coup de ce silence.

— Mademoiselle, commença-t-il d'un ton respectueux et soumis qui contrastait fort avec sa conduite de la matinée, — je viens vous demander pardon...

— Ah! monsieur, grâce! interrompit Sainte,—grâce! au nom de Dieu!...

— Mademoiselle... voulut répliquer le duc.

— Taisez-vous! dit Gaston rudement.

Sainte tressaillit.— De fugitives couleurs montèrent à à sa joue,— on eût dit qu'un espoir bien doux, mais trompeur, était en elle et qu'elle ne voulait point lever les yeux de peur de le faire évanouir.

Le duc baissa la tête sous le regard impérieux de Gaston et se tut.

Le jeune homme s'avança lentement vers Sainte. — Son cœur s'amollissait à une pitié profonde, mais son œil demeurait austère et froid.

Lorsqu'il eut dépassé le duc, celui-ci fit un mouvement rapide pour s'esquiver.

— Restez! dit Gaston, — ou je vous tue...

Le duc frémit de colère, — mais il resta.

Sainte, cependant, à cette voix deux fois entendue, avait levé ses beaux yeux timides.

Une joie subite, immense, avait dilaté son cœur.

Une joie trop grande après cette souffrance mortelle qui la courbait depuis douze heures.

Ce fut un coup de foudre.

Ses couleurs revenues pâlirent; ses yeux se fermèrent; ses genoux trop faibles fléchirent. Elle tomba dans les bras de Gaston qui s'était élancé pour la soutenir.

Mais les blessures que fait la joie portent avec elles leur baume.

Au bout de quelques secondes, Sainte souriait d'un doux sourire et son visage disait l'allégresse vive de son âme...

Le duc demeurait immobile à trois pas de la porte, tenu en respect par le regard de Gaston qui ne le perdait point de vue.

Gaston avait serré sa sœur contre sa poitrine en une étreinte passionnée, mais son œil était toujours sévère et dur.

— Merci! merci! murmura Sainte en joignant les mains. — Dieu que j'ai tant prié m'a donc entendue enfin, puisqu'il t'envoie à mon secours.

Elle jeta ses bras autour du cou de son frère et l'entoura d'un long regard ravi.

Elle n'avait plus peur.

Elle se sentait sauvée.

Gaston, lui, espérait. Cette joie lui mettait au cœur une consolation sans prix. Sainte déshonorée eût-elle été joyeuse?...

Entre le frère et la sœur la scène fut courte.

Au bout de quelques minutes Gaston savait ce qu'il voulait savoir.

Mais le contentement qu'il éprouvait ne se montrait point au dehors.

Il répondit par un baiser unique aux chères caresses de la pauvre Sainte, et se leva toujours froid et austère.

— Attendez-moi, ma sœur, dit-il, je vais bientôt revenir...

Le front de Sainte s'attrista.

Gaston traversa la chambre et dit au duc :

— Suivez-moi.

Le duc obéit.

Gaston retourna dans la chambre où il était entré d'abord.

La nuit était presque venue. Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient vaguement les objets.

Gaston désigna du doigt au duc un siége et tous deux prirent place auprès l'un de l'autre.

— Ma sœur est pure, dit Gaston, — vous n'avez plus besoin de me l'affirmer, je le sais... et j'en remercie Dieu, parce que le fils de mon père ne devait point commettre un assassinat... Mais, cette injure enlevée, il reste entre nous, monsieur, trop d'injures mortelles...

— Je ne vous connais pas!... dit le duc étonné.

— Le fait qui nous rassemble vient de votre volonté, non point du hasard, reprit Gaston. Je vous fuyais, moi, parce que mon cœur se soulevait à la pensée de répandre le sang d'un vieillard... Mais ce dernier crime vous jette sur mon chemin... C'est le jugement de Dieu!... Il faut que l'un de nous meure ici!

La voix de Gaston était basse et ferme. On y devinait l'obstination d'une volonté implacable.

Le duc n'était pas un lâche, mais sa vieillesse amollie par le vice avait perdu de son ressort moral en même temps que mourait sa force physique.

La voix de Gaston, d'ailleurs, et l'expression terrible de son visage avaient de quoi glacer un cœur plus brave.

Le duc se sentit frémir.

— Je ne vous connais pas, répéta-t-il en balbutiant.

Gaston garda un instant le silence.

Il était plongé dans une méditation sombre qui contractait ses sourcils et mettait à son front des rides profondes.

— Monsieur, reprit le duc qui avait profité de ce répit pour rappeler son calme et dont la voix se faisait insinuante, —ma position est ici fort difficile... Je vous ai outragé sans vous connaître... vous voyez que je vous parle avec franchise... ou du moins, j'ai essayé de vous outrager.— Mais, avant votre arrivée même, je vous le jure sur mon honneur, j'avais renoncé à tout dessein sur mademoiselle votre sœur dont l'angélique pureté m'avait fait rentrer en moi-même...

Gaston se taisait.

Le duc prenait courage, — il poursuivit :

— Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencontrés.... et quoi que vous ayez pu dire en un moment de trouble, je ne puis penser qu'il y ait entre nous des motifs de haine, à part cet événement malheureux...

Le duc baissa la voix et essaya d'un sourire.

— Tout peut se réparer, vous le savez, continua-t-il, — lorsque l'honneur n'a point reçu la dernière atteinte.... Votre sœur, que je vous rends, est aussi pure qu'avant d'entrer dans ma maison... mais à cela ne tienne! .. Je suis coupable, je l'avoue, et je suis riche.... Je vous supplie, monsieur, de ne point voir en mes paroles une nouvelle offense... elles me sont dictées par un désir sincère et à coup sûr honorable de réparer ma faute... je puis faire la fortune de votre sœur.

Gaston, qui ne l'avait point interrompu, releva sur lui son regard glacial.

— Monsieur le duc, dit-il avec froideur, — savez-vous le nom de cette jeune fille que vous avez voulu déshonorer?

Le duc s'inclina en murmurant une réponse négative.

— Monsieur le duc, reprit Gaston sans donner d'autre signe d'émotion qu'un léger tressaillement de lèvres, — cette jeune fille a nom Sainte de Maillepré.

Les bras de monsieur de Compans tombèrent. Il chancela sur son siége.

— Sainte de Maillepré, reprit Gaston lentement, — la fille du marquis Raoul, dont vous avez fait mettre le lit de mort dans la rue... la nièce de James Western, qu'un de vos émissaires a poignardé... la sœur du marquis Gaston, qui pleure son père et sa mère morts de chagrin, qui travaille de ses mains et à la sueur de son front parce que vous lui avez volé son héritage,—et qui vous répète, monsieur le duc, qu'il faut qu'ici l'un de nous meure!

Gaston s'était levé et se tenait tout droit devant monsieur le duc de Compans.

Celui-ci ouvrait des yeux stupéfaits.—Il était atterré sous

le coup de ce hasard étrange qui le châtiait par son propre crime.— Il n'avait pas de voix, et son sang était pour ainsi dire figé dans ses veines.

Gaston le regardait, et sous le masque de froideur qu'il imposait à son visage il y avait une foudroyante menace.

Ce regard pesait comme un poids de plomb sur la paupière de monsieur de Compans, qui n'osait point se relever.

Gaston prit ses deux pistolets et les déposa sur une table.

— Ils sont chargés, dit-il, — faites apporter de la lumière.

On n'y voyait presque plus en effet.

Machinalement monsieur de Compans obéit et appela madame Brunel.

Personne ne répondit. Madame Brunel s'était enfuie.

Gaston patienta une minute, puis il reprit :

— Monsieur, je suis pressé ; il faut que vous trouviez de la lumière.

Le duc se leva sans mot dire, prit à son chevet un briquet phosphorique et alluma une bougie..

— Il sera fait suivant votre choix, reprit Gaston... les deux pistolets resteront tels qu'ils sont, ou nous ôterons la charge de l'un d'eux...

La bougie allumée éclairait maintenant le visage décomposé de monsieur le duc.

Ses paupières restaient clouées au sol; ses tempes avaient des secousses convulsives; ses lèvres remuaient abaissant les coins rétractés de sa bouche.

— Vous savez bien, monsieur, murmura-t-il, que l'on ne peut pas se battre ainsi sans témoins...

— Je sais que je vous exprime une volonté, monsieur, répondit Gaston, que votre vie m'appartient de toutes manières, et qu'il faut m'obéir.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton simple et bref. Il n'y avait pas à penser que la menace pût être vaine...

Si un doute avait pu naître d'ailleurs, un seul regard jeté sur Gaston l'aurait bien vite fait évanouir.

Ses traits exprimaient l'indomptable résolution de sa volonté.

Son front digne et hautain ne laissait percer aucun symptôme de colère.— C'était comme une sentence qu'il portait, — une sentence sans appel.

Le duc avait levé les yeux sur lui à la dérobée et ce seul regard lui avait dit qu'il fallait mettre de côté toute espérance de tromper la justice de Gaston ou de la fléchir.

— Les chances ne sont pas égales, monsieur, reprit-il encore, pourtant ; — c'est ici ma maison... Si le malheur voulait que ce combat vous fût fatal, qui pourrait m'absoudre de ce meurtre?

—Ne plaidez pas, monsieur ! répliqua Gaston. Si je vous laisse prendre une de ces armes, ce n'est pas pour vous, mais pour moi.

Il reprit ses deux pistolets sur la table et en présenta un par la crosse à monsieur de Compans.

— Voulez-vous que les deux armes restent chargées? demanda-t-il.

Le duc prolongeait son hésitation.

— Monsieur, dit Gaston dont la voix trahit alors seulement un accès d'emportement tôt réprimé, — songez que je me demande depuis un quart d'heure si ce serait un crime de vous brûler la cervelle !

Le duc fit un pas en arrière, et sa joue devint plus livide.

— Déchargeons l'un des pistolets, dit-il d'une voix sourde.

Gaston souleva le chien de l'une des batteries, retira la capsule et passa plusieurs fois son mouchoir sur la cheminée, — puis il rabattit le chien.

— C'est fait, monsieur, dit-il, tournez le dos.

Le duc avait suivi d'un regard cauteleux l'opération de Gaston.

Il avait comparé soigneusement les deux armes qui, semblables au premier coup d'œil, avaient cependant entre elles de ces différences insensibles que le fabricant ne peut éviter.

Il tourna le dos.

Gaston changea les deux pistolets de main.

— Choisissez ! reprit-il.

Le duc se retourna et tint ses doigts levés au-dessus des deux armes.

Il hésita. — Les lignes qu'il avait cru reconnaître échappaient maintenant à son trouble.

— Choisissez ! répéta Gaston.

Le duc prit l'un des pistolets.

La pièce où ils se trouvaient était séparée de l'escalier par l'antichambre et du boudoir par cette autre pièce où monsieur le duc de Compans-Maillepré avait subi les bravos et les sifflets des convives de Léon du Chesnel.

Gaston se retira dans cette pièce. Le duc recula jusqu'à l'antichambre.

Deux bougies allumées étaient placées au milieu de la chambre intermédiaire où devait avoir lieu le combat.

Ne pouvant recevoir de signal, les deux adversaires devaient tirer au moment où ils s'apercevraient.

Le duc parut le premier à la porte de l'antichambre.

Malgré cette hâte, il avait eu le temps de tâter la cheminée de son arme et de voir que la vie de Gaston était entre ses mains...

CHAPITRE IV.

MISSION DÉLICATE.

Gaston parut à son tour à la porte opposée.

Mais, au lieu de s'arrêter sur le seuil, comme faisait vis-à-vis de lui monsieur le duc de Compans, il continua de marcher jusqu'au milieu de la chambre.

Arrivé auprès des bougies, il arma son pistolet.

Le duc l'imita.

Gaston abaissa son arme et visa longuement. Sa main était aussi ferme que si elle eût été de marbre.

Le duc ne put s'empêcher de tressaillir, bien qu'il eût la conscience de ne courir aucun danger.

Gaston pressa la détente.

Cela fit un bruit faible et sec.

Gaston jeta son pistolet et croisa ses bras sur sa poitrine.

La lumière des bougies tombait d'aplomb sur son noble visage, où pas un muscle ne tressaillait.

Le duc de Compans eut un sourire cauteleux et cruel.

— Mon jeune cousin, dit-il, voici qui va mettre fin, je pense, à toutes nos contestations de famille... Mais, je vous prie, avant de vous mettre dans ce mauvais cas, n'auriez-vous point dû songer un peu à mademoiselle votre sœur que vous me laissez comme un héritage?

La balle de monsieur de Compans eût fait moins de mal à Gaston que ces paroles. — La vue de cet homme odieux qui s'était fait le bourreau de toute sa famille avait mis en lui une pensée de haine si violente et à la fois si profonde que toute autre pensée s'était enfuie devant elle.

C'était bien vrai ! un instant il avait oublié Sainte.

Et puis, il s'était dit : Dieu est juste, — et il n'avait pas douté une seule minute de l'issue de cette bataille, dont le sort était remis au jugement de la Providence.

Maintenant, ses yeux se dessillaient; il voyait la vérité affreuse. — Sainte, qu'il était venu sauver, perdait en lui son unique protecteur.

Elle retombait au plus bas de sa détresse !

Sa vie, à lui, appartenait à cet homme qui allait passer sur son cadavre pour arriver jusqu'à Sainte!...

Un désespoir poignant se peignit sur ses traits.

Le duc riait un rire sec et railleur...

Gaston jeta un regard avide vers le pistolet qui gisait à

terre, et fit un mouvement comme pour le ressaisir.

— Ne bougez pas, mon jeune parent! dit le duc, qui abaissa son arme.

En ce moment, Sainte, qu'on avait enfermée et que ses terreurs reprenaient sans doute, se mit à appeler doucement :

— Gaston! Gaston!...

Celui-ci joignit les mains avec un muet désespoir.

Le duc riait.

— Gaston! Gaston! disait Sainte, dont la voix devenait plaintive.

Gaston se couvrit le visage de ses deux mains et un sanglot souleva sa poitrine...

Le duc fit deux pas vers lui...

Sur le seuil de l'antichambre, à la place que venait de quitter monsieur de Compans, une autre figure sortit de l'ombre.

— Gaston, viens, je t'en prie! disait Sainte, qui pleurait.

C'était trop d'angoisses. Gaston, incapable de se soutenir, se laissa choir sur ses genoux en murmurant :

— Tuez-moi donc vite!...

Le duc ne se pressait point. — Le cas était difficile.

Il était partagé entre la crainte des suites d'un meurtre commis dans une maison qu'on savait être à lui, et le désir ardent de se défaire du dernier des Maillepré.

Mais le désir était plus fort que la crainte.

Le duc s'approcha jusque auprès de Gaston et sembla chercher une place pour frapper à coup sûr.

Il tenait son arme à bout de bras, pendante...

Quand il voulut la relever, son arme résista.

Le duc se retourna pour voir l'obstacle qui la retenait, et se trouva face à face avec cette figure qui l'avait remplacé sur le seuil de l'antichambre.

Il était désarmé. — Romée venait de lui arracher son pistolet.

Monsieur le duc n'avait vu qu'une fois le sculpteur, mais ses traits étaient sans doute restés bien gravés dans sa mémoire, car il le reconnut d'un seul coup d'œil.

— Deux contre un!... murmura-t-il en cachant sa colère effrayée sous une apparence de mépris.

Gaston releva les yeux et poussa un cri de surprise à la vue du sculpteur.

— Ah! c'est le ciel qui vous envoie! s'écria-t-il.—Sainte aura du moins un protecteur... Emmenez-la, monsieur, vous qui avez été pour moi un frère; emmenez-la de cette maison dont l'air souille et déshonore!

— Nous l'emmènerons tous deux, répliqua Romée qui releva le jeune homme et le soutint entre ses bras avec une tendresse de père. — Pauvre enfant! ajouta-t-il avec un accent de reproche, — voilà deux fois déjà que vous l'abandonnez, Gaston!... Elle vous aime tant... Avez-vous donc le droit de jouer ainsi votre vie?...

Gaston courba la tête.

— Ma vie est jouée et perdue, murmura-t-il.

— Contre cet homme?... dit Romée en montrant au doigt le duc avec un dédain écrasant; — c'est une partie de dupe!... Ecoutez! votre sœur appelle...

On entendait en effet la voix éplorée de la pauvre Sainte qui criait :

— Gaston! Gaston!

Romée le prit à bras le corps et l'entraîna malgré sa résistance.

— Nous allons revenir, lui dit-il.

Mais avant de quitter la chambre, il se retourna vers le duc et lui jeta un regard impérieux en montrant la porte d'un signe de tête.

Le duc haussa les épaules et tâcha de sourire...

Romée et Gaston entrèrent dans le boudoir. — Ils n'y restèrent pas plus d'une minute.

Quand ils repassèrent par la chambre où avait eu lieu le combat, Sainte s'appuyait—comme dans ses beaux rêves — d'un côté au bras de Gaston, de l'autre au bras de Romée.

Et comme Gaston avait eu le temps de lui dire qu'il devait deux fois la vie au sculpteur, Sainte avait à l'âme une joie qui payait toute sa longue souffrance...

Monsieur le duc de Compans-Maillepré n'avait pas jugé à propos sans doute d'attendre pour réclamer sa dette.

Romée lui faisait presque autant de peur qu'à Burot.

Monsieur le duc s'était retiré.

. . . .

Nous n'avons que les jardins à traverser pour nous introduire dans la maison de du Chesnel.

Nous pensons, en effet, qu'il n'est pas besoin de nous arrêter pour expliquer l'apparition subite de Romée, puisque nous l'avons vu amené jusqu'à l'appartement en ville par les propres soins de monsieur Burot.

La petite fête donnée par du Chesnel était depuis longtemps finie. Chapitaux, Prunot, Sanguin étaient allés exercer ailleurs cet esprit fin et châtié qui distingue si éminemment notre jeunesse argentée.

Du Chesnel cependant n'avait point perdu son déjeuner.

Bathilde de Saint-Pharamond avait donné une leçon à sa femme.

Une leçon de deux heures et qui, à coup sûr, mérite mention spéciale.

C'était quelques minutes après la représentation que monsieur le duc de Compans-Maillepré avait offerte par la fenêtre aux convives de du Chesnel.

La lorette commençait évidemment à s'ennuyer. Félicien Chapitaux lui semblait insipide, le baron Prunot révoltant, J. B. S. T. Sanguin haïssable.

Son troisième cigare lui pelait la langue.

Durandin s'approcha d'elle et entama une conversation. — Durandin n'était pas un homme brillant, mais, à côté de tous ces Chapitaux, il pouvait sembler un aigle.

Quand il eut parlé pendant cinq minutes et tourné ses pouces durant le même espace de temps, la lorette lui montra ses belles dents en un long éclat de rire.

Du Chesnel les observait de loin d'un air inquiet.

— Ainsi, dit la lorette à l'avoué.— Il faut que je lui fasse un éloge poétique et pompeux de ce bon monsieur Polype?...

— Un éloge épique, répondit Durandin. — Tout ce que vous pourrez trouver de plus renversant!... Et puis, vous m'entendez bien... la manière de s'en servir...

L'avoué se mit à rire benoitement et tourna ses pouces avec innocence. — La lorette se leva.

Du Chesnel s'était mêlé au groupe des Chapitaux pour cacher son trouble croissant.

Durandin l'appela et lui dit :

— Mon bon ami, voici madame qui voudrait bien dire un petit bonsoir à ta femme...

Assurément il serait difficile de se représenter une position plus triste que celle de ce malheureux du Chesnel.

Il rougit et s'inclina d'un air gauche en balbutiant des bribes de complimens.

Puis il offrit son bras à la lorette qui avait un méchant sourire sur la lèvre.

Le bon Durandin jouait en tout ceci le rôle de compère. Il suivit le diplomate et Bathilde jusque dans la chambre de Charlotte, et se chargea d'emmener le mari.

La lorette et Charlotte restèrent seules.

— Ma chère dame, dit Bathilde en se renversant sur son fauteuil après avoir ajusté lestement les plis bouffans de sa robe, — savez-vous que vous êtes adorablement jolie?... Quelle bouche charmante! quel frais sourire!... les beaux yeux! le gracieux front... C'est vous qui vous coiffez?... la délicieuse chevelure!... et puis cette taille!... Vraiment ne connais pas une seule femme, — je dis des plus à la mode, — qui soit à vous comparer.

Devant ce flux de paroles, Charlotte demeurait confuse et rougissait.

Elle était mal à l'aise vis-à-vis de cette femme, dont la hardiesse l'embarrassait et l'effrayait.

Ces complimens effrontés, lancés à brûle-pourpoint, l'ir-

ritaient et blessaient ce qu'il y avait d'orgueil noble dans son cœur.

Sa figure, comme un miroir mobile, reflétait fidèlement ces sentimens divers.

Bathilde, qui ne cessait de la regarder en face, ne put point se méprendre sur l'effet de son exorde et lut tout couramment sur l'expressive physionomie de la jeune femme.

Mais Bathilde ne savait plus se troubler ou perdre contenance.

— Mon Dieu ! ma chère dame, reprit-elle avec un ton de supériorité bienveillante, — je vois bien que votre jolie modestie s'effarouche à s'entendre dire ainsi de grosses vérités. Mais que voulez-vous? je suis franche, moi... J'ai le cœur sur la main... Vous me plaisez : je vous le dis, comme à l'occasion je dirais le contraire...

Charlotte s'inclina froidement.

Elle, si vive, si pétulante de nature, se sentait glacée par cette familiarité précoce.

Ces audaces évaporées la repoussaient. — Elle devenait aussi guindée devant cette femme qu'il était dans son caractère d'être rieuse, liante et bonne.

— Je ne dis pas que nous ne ferons pas une paire d'amies... continua la lorette. — Je pense que je suis votre aînée ; c'est à moi de faire les avances... Mais laissons ce sujet : je vous déconcerte... Ah ! ma chère, il faudra perdre ces timidités-là !... Nous y tâcherons toutes deux.

La rougeur s'épaissit sur le front de Charlotte. Elle releva ses yeux, où il y avait une fierté digne, et répondit avec douceur :

— Madame, vous ne me déconcertez point... Seulement je ne sais comment répondre aux bontés dont il vous plaît de m'accabler.

— Un peu de moquerie! dit la lorette, qui éclata de rire aussitôt; — c'est ravissant !... Mais dites-moi... comment trouvez-vous monsieur Polype?

Rien n'annonçait cette question.

Bathilde la fit avec brusquerie pour mieux juger de son effet.

Charlotte la regarda étonnée.

— Monsieur Polype ? répéta-t-elle. — Madame, je ne sais vraiment...

— Si fait, ma chère, interrompit la lorette, — vous l'avez vu une fois, cela suffit... Vous le savez par cœur.

Bathilde ramena son corps gracieux en avant et appuya son coude au bras du fauteuil.

Son œil, qui ne se détachait point de Charlotte, avait perdu son éclair railleur pour prendre une expression d'intérêt affectueux.

Ce n'était point une feinte. — La lorette ne se contraignait plus, même avec les hommes...

— Ecoutez, dit-elle, — je suis capable de vous aimer, parce que vous êtes charmante et malheureuse...

— Madame !... interrompit Charlotte, dont les sourcils délicats se froncèrent légèrement.

— Oh ! je vous en prie, s'écria Bathilde, — quoi que je puisse vous dire, ne vous formalisez point !... On ne se fâche jamais avec moi, ma chère, quoique j'en donne sujet bien souvent... Si vous vous fâchiez, vous justement qui n'en avez point de motif, ce serait ingrat, car, sur ma parole, je n'ai d'autre envie que celle de vous servir...

Charlotte la regarda et sentit diminuer un peu ses préventions contre elle. — Néanmoins elle demeura froide.

La lorette reprit gravement :

— Je suis ici, ma chère, pour vous parler de monsieur Polype... rien que de monsieur Polype !...

— Pourquoi ? demanda Charlotte.

— Parce qu'il est indispensable que vous connaissiez les mérites de ce digne homme... Vous l'avez vu... vous savez si le bon Dieu a mis sur son visage une enseigne suffisamment repoussante... Eh bien ! ma chère, ce que recouvre ce masque grotesque et odieux est encore mille fois plus laid, je vous le certifie.

— Pourquoi me dites-vous cela ? interrompit Charlotte ; — c'est à peine si je connais ce monsieur Polype...

— Ma chère enfant, je vous expliquerai mes raisons en finissant... Il faut procéder par ordre... Je parle bien souvent pour parler ; mais ici, soyez sûre, mes paroles ont un but... Laissez-moi d'abord vous peindre en pied monsieur Polype, et nous verrons plus tard...

La figure de la lorette avait perdu cette expression convenue que l'habitude et le métier lui imposaient. Son sourire redevenait à elle ; son regard pétillait d'intelligence et de malice sous l'arc prononcé de ses noirs sourcils.

Charlotte involontairement eut une vague impatience d'écouter et de savoir.

La lorette caressa la fossette mignonne de son menton et donna cours à sa pétulante éloquence.

— Je suis bien certaine, ma chère, dit-elle, que vous n'avez aucune idée de monsieur Polype et de ses pareils... Il faut passer au plus serré de la foule, et tout connaître, et tout savoir, pour se rendre un compte exact du degré d'infamie où peut arriver un homme possédant à peu près figure humaine et récoltant les honneurs du monde pour les hontes qu'il a partout semées...

Je ne vous dirai pas tout, parce que je ne voudrais pas faire rougir ce beau front... et puis parce que je ne sais pas tout peut-être... et puis enfin parce que l'histoire de cet homme, racontée en détail, durerait assurément plusieurs jours...

— Aurais-je donc à connaître cette histoire un intérêt que j'ignore? demanda Charlotte.

— Oui, ma chère, répondit sans hésiter Bathilde.

Puis elle poursuivit avec une énergie soudaine en détournant pour la première fois ses yeux de Charlotte.

— C'est une pensée misérable !... misérable et lâche !... Figurez-vous, ajouta-t-elle en s'adressant à la jeune femme, que ce Polype a fait tous les métiers...

Il n'est point d'industrie occulte et honteuse où il n'ait plongé jusqu'au coude ses bras avides... Il est arrivé un jour à Paris, jeune, laid, nu, tournant à droite et à gauche ses petits yeux cupides pour découvrir une poche pleine où exercer l'adresse de ses doigts crochus... Il a volé, recélé ; s'il n'a pas assassiné, c'est qu'il est poltron comme un lièvre... et c'est ici sans contredit la partie la moins odieuse de sa vie... Chez nous, je vous l'apprends peut-être, ma chère enfant, un homme qui possède dix mille francs et une certaine espèce de cœur recouverte d'une carapace suffisamment impénétrable, a le droit de tuer çà et là, sans crainte de se compromettre, les pauvres gens qui n'ont que mille écus.

Polype et ses pareils ont tué plus de malheureux que le choléra et la fièvre jaune...

C'est leur métier ; ils vivent de cela. — Un beau jour on les rencontre dans un équipage. La Bourse les a mis au nombre de ses saints. Demain ils prêteront de l'argent aux rois ; — après-demain, si Jérusalem est en vente, ils seront empereurs !...

Mais hier...— Voici Polype dont la puissance est incontestée, et qui promène son ignoble personne dans nos premiers salons de finance, sans qu'aucun nez se bouche au parfum d'usure qu'il répand autour de lui ; — hier Polype logeait le vice, exploitait le vice, vivait du vice ; — hier Polype comptait d'une main avec les voleurs, de l'autre avec la police ; — hier Polype avait une boutique au Temple pour prêter des gros sous à la petite semaine...

Tout cela s'est effacé ; il n'en reste plus de trace — et, à vrai dire, quelle différence y a-t-il entre lui et messieurs tel et tel qui, toute leur vie, ont escompté en grand et n'ont pas eu besoin de passer par les bas grades de l'armée usurière ?...

Ma chère enfant, cet homme, il faut que vous le connaissiez... Il n'a ni cœur, ni âme, ni conscience ! Il laboure la vie humaine comme un paysan laboure son champ. Il taille dans le vif ; il bêche, — et, avec du sang, il fait de l'or...

Tout autour de lui, il y a des larmes, des sanglots désespérés, des cris d'angoisse; — mais il y a de l'or gagné, de l'or qui vient et s'amoncelle sans cesse. Qu'importent les plaies d'où l'on extrait cet or?...

Savez-vous?.... Sa main ne s'est jamais ouverte pour soulager la souffrance suppliante. Mais il sait être prodigue à l'occasion comme un satrape. Il va donner, pour une bagatelle,—pour moins qu'une bagatelle,—pour moins que rien, — pour une femme! le double de ce que reçoivent par an les ministres du roi de France...

Et chacun des billets de mille francs qui composent cette magnifique largesse a été volé sur le nécessaire de dix familles!...

Qu'on ne lui demande pas un jour de délai, une heure de répit! — Fi donc! c'est la ruine du commerce! car la loyauté marchande, c'est l'exactitude!—Ce pauvre homme qui ne peut pas payer, est par cela même indigne de pardon! Polype verrait à l'excuser, peut-être, s'il pouvait payer et qu'il ne le voulût point...

Je le connais, madame, je l'ai vu repousser la prière, railler les supplications, fouler aux pieds la misère agonisante!...

C'est l'escompteur le plus escompteur qui ait jamais bravé la pudeur publique! c'est le banquier multiplié par le fripon, l'usurier fin, retors, avide, le juif qui eût fait concurrence à Judas et offert un rabais sur le prix du sang du Sauveur!...

Bathilde parlait avec une véhémence extraordinaire. Ses joues s'étaient colorées, son front s'animait, ses yeux brillaient d'enthousiasme et de colère.

Mais tout à coup elle s'interrompit. Son éclat de rire sceptique tomba comme de l'eau froide sur le feu de sa parole.

Elle changea de ton et reprit :

— Ma petite, tout cela veut dire que Polype est un misérable coquin... J'aurais pu employer moins de grands mots pour cela... mais c'est le danger des mauvaises connaissances : je fréquente un journaliste à la mode... Pour en revenir à Polype, — après tout, c'est son métier d'être une sangsue... Il ne vaut ni mieux ni moins que bien d'autres... Les millions sont faits pour exploiter les petites bourses, comme les grands fleuves sont créés pour recevoir les ruisseaux...... Je connais un homme, voyez-vous, qui rendrait des points à Polype... Un homme cent fois plus vil que Polype lui-même!... Je vous donne son nom à deviner...

Charlotte, qui avait d'abord écouté avec un commencement d'intérêt la sortie de la lorette, était redevenue indifférente; ces choses, exagérées ou non, ne la touchaient point. Le ton violent et emporté de Bathilde empêchait d'ailleurs la conviction d'entrer dans son esprit.

Elle ressentait pour l'usurier millionnaire un éloignement mêlé de dédain que la tirade de Bathilde n'avait pu chauffer jusqu'à la haine.

Il y avait trop de distance entre cette fange et le cœur noble de la fille de Maillepré.....

Néanmoins, elle ne put se défendre d'un trouble vague en écoutant les derniers mots de la lorette.

Le nombre des gens qu'elle connaissait était si restreint! Après un portrait hideux, on lui disait : Il y a pis, et l'on ajoutait : Vous le connaissez, devinez son nom...

— Madame, répliqua-t-elle, je crois que vous vous trompez... je vis en cette maison dans une solitude presque absolue.

— Ah! que c'est bien cela!... s'écria Bathilde, — cloîtrée!...

Elle s'interrompit et ajouta entre ses dents :

— Avant d'être vendue!

Charlotte la regarda d'un air inquiet.

Il y avait une pitié vraie sur le visage ému de Bathilde.

— Oh! c'est que vous êtes bien jolie!... murmura-t-elle.

La froideur de Charlotte redoubla et se teignit d'une nuance de hauteur.

Bathilde garda le silence durant quelques secondes, puis elle poursuivit en approchant son fauteuil.

—Je le répète, madame, il est un homme mille fois plus vil que Polype lui-même... C'est l'homme qui veut jeter aux bras de Polype une femme jeune et pure dont le cœur est aussi beau que le visage... une pauvre femme qui vous ressemble, madame... qui est seule comme vous... qui souffre... et qui espère en l'amour de celui qu'elle aime...

Charlotte était pâle et tremblait.

— Madame, balbutia-t-elle d'une voix altérée, — je ne vous comprends pas.

— Hélas! pauvre enfant, dit la lorette avec un élan d'effusion réelle,— il faut bien que je vous le dise ; cette femme qu'on veut livrer à monsieur Polype, c'est vous...

Charlotte sentit son cœur défaillir.

— Et l'homme, murmura-t-elle mourante,—et l'homme qui veut la livrer?...

— C'est votre mari, prononça tout bas Bathilde.

En même temps, elle voulut prendre la main de la jeune femme.

Mais Charlotte la repoussa violemment.

Elle se leva indignée. Sa taille flexible et gracieuse se revêtit d'une royale hauteur.

Elle couvrit Bathilde d'un regard d'inexprimable mépris, et dit avec un fier sourire :

— Vous mentez; je ne vous crois pas!...

Bathilde secoua la tête lentement.

— C'est bien difficile à croire, en effet, répliqua-t-elle; —l'idée d'une bassesse si profonde ne doit pas entrer tout d'un coup dans une âme noble comme la vôtre, madame... Mais il faut croire, parce qu'il faut vous défendre... Réfléchissez! pourquoi vous tromperais-je?

— Je ne sais... je ne sais!... s'écria Charlotte dont les larmes jaillirent, — mais je ne vous crois pas! je ne veux pas vous croire!... Laissez-moi, madame, je vous le demande en grâce... Vos paroles me tuent!

Bathilde réfléchit un instant.— Un sourire amer parut sur sa lèvre.

— Peut-être cela vaudrait-il mieux, pensa-t-elle; — on n'en meurt pas!

Son regard se posa sur Charlotte qui venait de se rasseoir accablée...

— Et cependant, se dit-elle encore, — il y a là tant de belle pureté! Que de larmes la honte mettra dans ces doux yeux qui savaient sourire!

Elle se redressa sur son fauteuil et continua d'un ton résolu, presque dur :

— Madame, j'ai commencé : j'achèverai... Ne m'imposez pas silence, je ne vous obéirais point... Savez-vous qui je suis, moi que votre mari a fait asseoir à votre table?... Je suis une de ces femmes que les hommes tolèrent et ne protégent point... une de ces pauvres folles qui ont acheté le plaisir au prix du bonheur... une de ces créatures dont la seule présence sous le toit conjugal est une insulte grave... Votre mari m'a ouvert la porte de sa maison et il m'a dit, en vous montrant à moi d'un doigt impitoyable : — Toi qui es perdue, montre-lui le chemin!...

— Mensonge! mensonge!..... balbutiait Charlotte atterrée.

— Hélas! madame, vous me croyez!... reprit Bathilde. — Vous n'êtes pas sans vous souvenir de quelques tentatives maladroites qui ont dû échouer contre votre ignorance... Pour s'être déterminé à m'envoyer vers vous, il faut que monsieur du Chesnel ait essayé plus d'une fois en vain...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Charlotte,— il me semble.. Mais non, c'est impossible!...

— Vous vous souvenez! — continua Bathilde. — Et n'était-ce pas hier, d'ailleurs, qu'on vous a présenté monsieur Polype?... Le marché est fait... les arrhes sont données... Je suis venue vers vous de la part de votre mari,

chargée de vous pousser bien doucement sur la pente qui descend à l'abîme où je suis!

Charlotte se couvrit le visage de ses mains. On entendit durant quelques secondes ses sanglots déchirans. — Puis ses sanglots se turent.

Elle était renversée sur le dossier de son fauteuil, privée de sentiment...

Bathilde se leva et mit un baiser sur son front pâle.

Bathilde avait l'œil humide...

Elle sortit et dit à la femme de chambre de Charlotte d'aller au secours de sa maîtresse...

Quand elle rentra dans le salon où l'attendaient ses chevaliers, elle avait repris son sourire hardi et ses allures insoucieuses.

Ce qu'elle venait de faire était peut-être une boutade...

Mais on a dit quelque part que, dans la poitrine d'une lorette, il y a parfois un cœur.

— Allons, belle dame, dit Chapitaux, — on a apporté votre costume d'amazone... nos chevaux s'impatientent dans la cour.

Durandin s'était approché à pas de loup.

— Eh bien?... murmura-t-il.

— Elle s'est évanouie, répliqua la lorette.

— Ah bah! fit Durandin, — ça a été jusque-là?...

Bathilde passa dans une pièce voisine pour endosser son costume d'amazone.

Dès qu'elle fut habillée, elle descendit dans la cour, escortée de ses Chapitaux et reconduite par Durandin et du Chesnel.

Ce dernier était soucieux et inquiet.

— Madame, dit-il tout bas au moment où l'amazone s'élançait sur son fringant cheval, — que lui avez-vous donc fait pour qu'elle se soit évanouie?...

— Passez, messieurs, s'écria Bathilde, — je fermerai la marche...

Les Chapitaux caracolèrent et passèrent.

Bathilde, restée seule avec Durandin et du Chesnel, se tourna vers eux, et lança au diplomate un regard de dédain amer.

— N'était-ce pas une mission délicate, monsieur du Chesnel? demanda-t-elle; — j'ai fait ce que j'ai pu... Et, à cette heure, je puis vous le dire, votre femme sait aussi bien que moi que vous êtes un misérable!

Elle toucha du bout de sa cravache l'encolure de son beau cheval, qui partit au galop...

CHAPITRE V.

AFFAIRES DE FAMILLE.

Du Chesnel et Durandin se regardèrent.

Le diplomate était foudroyé.

L'avoué ne savait point tourner ses pouces quand il était debout. Il était alors bien plus facile à déconcerter, parce que cela lui ôtait une contenance.

Au bout de quelques secondes, il haussa les épaules et souffla dans ses grosses joues.

— Peuh! fit-il, — elle a menti...

— Et si elle n'avait pas menti?... répliqua du Chesnel à voix basse.

— Dam! répondit l'avoué; il faudrait voir... ce que dirait la femme...

— Tout serait perdu! murmura du Chesnel, — je connais Charlotte... elle va me haïr, voilà tout.

— Ma foi, mon bon ami, dit Durandin, — tu conviendras avec moi que ce n'est pas là l'important de l'affaire.

Du Chesnel poussa un gros soupir, puis frappa du pied avec colère.

— C'est toi qui l'as voulu! s'écria-t-il; je perds son amour et je n'ai rien en échange!...

— Mon bon, répliqua paisiblement Durandin, — dans ton état, on doit savoir que toutes les négociations ne réussissent pas... On voit de temps en temps des ambassadeurs trahir ceux qui les envoient...

Du Chesnel fit un geste d'impatience.

— A la bonne heure! à la bonne heure! reprit Durandin. — Veux-tu que je m'en aille?

— Non, répliqua du Chesnel; — c'est toi qui m'as mis dans ce mauvais pas... il faut que tu m'aides... il faut que tu me conseilles... Comment sortir de là?

Durandin se gratta le menton.

— Moi, dit-il, si j'étais à ta place, je prendrais les grands moyens.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends par grands moyens des moyens radicaux... Tu comprends bien... pas de demi-mesures... Il faut trancher dans le vif; c'est mon opinion.

— Mais que faire?...

— Ta position est nette... Hier encore tu me disais: Je suis à deux pas d'une culbute... aujourd'hui tu ne dois plus guère en être qu'à un pas et demi... Il faut savoir, mais tout de suite, s'il y a quelque fonds à faire sur ta femme... Dans le cas où il serait bien prouvé qu'elle se refuse à tout accommodement... Ma foi, mon bon, à la fin d'un siége on renvoie les bouches inutiles!...

— Y penses-tu!... s'écria du Chesnel.

— Assurément j'y pense... Mais, est-ce que tu tiens à causer de cela dans la cour?...

Du Chesnel remonta l'escalier de sa maison. En traversant l'antichambre, il demanda des nouvelles de Charlotte qui venait de reprendre ses sens.

Durandin et lui s'assirent côte à côte dans le salon.

— Je disais donc, reprit l'avoué, qui se donna sur-le-champ le plaisir de tourner ses pouces, je disais donc que dans un siége...

— Après! interrompit du Chesnel.

— Eh bien! c'est tout simple... A quoi te sert ta femme?... Désormais elle va te détester, te mépriser!...

Du Chesnel laissa échapper un grondement de colère.

— Ah! fit Durandin, vois-tu bien, tu auras beau te faire du mauvais sang, ça ne changera rien à l'histoire!... Il est donc bien établi qu'elle te détestera... Fort bien. D'un autre côté, maintenant qu'elle est avertie, bonsoir l'affaire Polype!...

— Député!... murmura du Chesnel.

— Oui, oui, c'est mortifiant, j'en conviens... mais c'est comme cela!... Reste à savoir si, dans ta position, une femme qui ne sert à rien n'est pas la chose du monde la plus nuisible et la plus dangereuse...

L'avoué se tut.

Du Chesnel garda le silence.

— Qu'en dis-tu? reprit Durandin.

Du Chesnel ne répondit point encore.

— C'est que, poursuivit l'avoué, je me souviens de notre conversation d'hier... La duchesse est jalouse... Léa Vérin est jalouse... Mon cher garçon, tu n'as pas le moyen de garder ta femme, si ta femme ne peut pas remplacer ces deux dames... Tu auras beau te retourner, je te défie de sortir de là!

Du Chesnel était très pâle; il souffrait visiblement.

— Ah! je ne croyais pas tant l'aimer!... murmura-t-il.

— Est-ce comme cela? dit Durandin. — Tombe à ses genoux! roucoule une petite élégie... Faites votre paix comme deux tourtereaux... je t'offre une place de second clerc dans mon étude.

Du Chesnel leva sur lui un regard fâché.

— Je sais bien que tu as raison, dit-il, mais...

— Il n'y a pas de mais, mon garçon!

— Cependant il faut au moins s'assurer...

— C'est trop juste.

— Si tu te chargeais d'aller trouver Charlotte ?...

Durandin cessa de tourner ses pouces, et fit une grimace de détresse.

— Ah ! mon bon ami, répondit-il, je ne vaux rien pour ces affaires-là !... Que diable veux-tu que je dise à ta femme ?...

— Ce que tu voudras, répliqua du Chesnel avec tristesse, — mais j'ai peur de la voir !... Je ne saurais point soutenir ses reproches... Elle m'aimait tant !

— Il n'y a pas de doute, mon bon... Je conçois ces délicatesses-là... Eh bien ! si tu veux me promettre de te conduire en homme sage, je vais me charger de soutenir le premier feu.

— Je ferai ce que tu voudras, dit du Chesnel.

— Posons nos faits... Voilà deux jours presque entiers que je perds à me mêler de tes affaires... Dieu sait pourtant que celles du marquis auraient grand besoin de moi. A tout le moins faut-il que mon école buissonnière serve à quelque chose... Voici comment j'entends la question :— 1° Si madame du Chesnel ne sait rien, ou si, sachant quelque chose, elle ne se montre pas trop farouche, il est stipulé que le contrat Polype sera poussé lestement et que l'affaire suivra son cours comme il a été dit entres les parties; — 2° si, au contraire madame du Chesnel a été mise au fait par Bathilde... je donne celle-là au diable de tout mon cœur !... et si elle se refuse à tout accommodement, nous convenons que tu la mettras dans un fiacre et que tu la reconduiras, séance tenante, là où tu l'as prise.

— Mais... commença du Chesnel.

— Je te dis qu'il n'y a pas de mais !... Sois sûr que, le second cas échéant, ladite dame du Chesnel ne demandera pas mieux que de se retirer chez son frère...

— Je le crains, murmura le diplomate.

— Je l'espère aussi, moi !... dit Durandin; — est-ce entendu ?

— Monsieur de Naye m'a justement donné sa carte aux buttes Saint-Chaumont, pensa tout haut du Chesnel.

— Comme ça se trouve ! s'écria l'avoué. — Réfléchis bien... on ne posa jamais de dilemme plus logique... Si ta femme t'aime encore, tu la gardes... si elle ne peut plus te souffrir, tu la reconduis... quitte à plaider ultérieurement en séparation de corps... Je me chargerai bien volontiers de la procédure.

Du Chesnel n'hésita qu'un instant. — L'avoué parlait en effet avec une apparence de vérité... Du moment que Charlotte pouvait mesurer le degré de bassesse où était tombé son mari, une séparation devenait nécessaire.

— Fais ce que tu voudras, dit du Chesnel.

Durandin passa dans la chambre de Charlotte.

Celle-ci était seule. Elle avait repris ses sens, mais elle demeurait comme accablée.

L'avoué s'assit auprès d'elle.

L'horreur épique a de la poésie ; l'horreur bourgeoise n'est que hideuse.

Nous tirerons le voile sur cette scène où un brave garçon, très bien couvert, exerçant une profession paisible et sérieusement incapable d'écraser une mouche sans nécessité, retourna le poignard, une demi-heure durant, dans le cœur ulcéré de la pauvre femme.

L'ambassade de Durandin ne présentait au reste aucune difficulté. — Charlotte était fière et vive. Il y avait un fonds de force hautaine parmi sa pétulance d'enfant. — Elle dut taire la moitié du chemin.

Les premières paroles de Durandin la courbèrent sous le sentiment de sa honte. — Jusqu'à ce moment elle avait voulu douter encore. Elle accusait Bathilde de mensonge et ne voulait point croire à tout son malheur.

Désormais le doute était impossible. — Une fois passé le premier moment de douleur accablante, Charlotte se redressa ; sa fierté native lui enseigna ce qu'il était bon de penser et de dire.

Elle fut digne, et ferme, et noble. — Elle sut cacher la blessure de son âme désespérée.

— Eh bien ! ma chère dame, dit Durandin après une conférence assez longue, — il me paraît évident que monsieur du Chesnel et vous, vous ne pourrez jamais vous arranger sur ce point... Or, ce point, c'est le principal... Si je vous ai bien comprise, vous ne seriez pas éloignée de quitter le domicile conjugal...

— Si je savais où trouver mon frère !... murmura Charlotte.

— Ma chère dame, nous le savons... J'ai les pleins pouvoirs de monsieur du Chesnel... Si vous y consentez, nous allons terminer ce petit conflit à l'amiable, sans bruit, sans secousse et comme il convient à des gens bien élevés... Je vais vous reconduire chez monsieur votre frère.

La paupière de Charlotte trembla, et une larme, en vain retenue, coula sur sa joue pâle.

— Monsieur du Chesnel vous a chargé de me parler ainsi, monsieur ? demanda-t-elle.

L'avoué s'inclina avec une politesse souriante.

Charlotte hésita durant une seconde, puis elle dit en se levant :

— Monsieur, je suis prête à vous suivre.

Durandin offrit son bras que Charlotte accepta.

Ils montèrent tous les deux dans la voiture de du Chesnel, qui prit la route du Marais.

Gaston était encore en ce moment avec Sainte dans la petite maison de monsieur le duc de Compans.

Quand Charlotte rentra dans la demeure de son frère, il n'y avait que la vieille duchesse immobile, insensible sur son fauteuil— et Jean-Marie Biot qui priait, en pleurant auprès du corps blanc et diaphane de la pauvre Berthe expirée.

. . . .

. . . .

Monsieur le duc de Compans était depuis longtemps déjà de retour à son hôtel.

Il était environ neuf heures du soir.

Monsieur le duc ne se ressentait point trop des fatigues de la journée.

Il avait trouvé chez lui en rentrant une bonne nouvelle, et la joie repose.

Nous le rejoignons dans son cabinet de travail, assisté de Denisart qui a presque pris depuis la veille les manières de favori.

Quant à monsieur Burot, la poule seule pouvait le consoler d'avoir introduit un intrus dans l'appartement en ville de son maître.

Monsieur le duc avait vraiment une figure tout épanouie. Son valet de chambre avait réparé les avaries supportées par sa toilette. Il était brillant, net, gai, gaillard, — et bien en prenait à la pauvre Sainte d'être désormais à l'abri de ses attaques.

Devant monsieur le duc, sur son bureau, on voyait, ouvert, le portefeuille rouge soustrait par Pierre Worms, dit *Poupard*, dans le secrétaire du jeune marquis de Maillepré.

Le duc feuilletait l'un après l'autre les divers papiers que contenait le portefeuille.

A chaque nouvelle minute qui passait entre ses mains, son sourire s'épanouissait davantage; ses yeux clignotaient et retrouvaient des éclairs moqueurs. Il rajeunissait de vingt ans.

C'est que cette trouvaille n'influait pas seulement sur ses rapports avec le marquis.— Le marquis mis hors de combat, quelle force restait aux rodomontades de du Chesnel? quelle force aux prétentions de madame la duchesse ?

Et encore, et surtout, quel moyen d'établir son origine restait-il à ce jeune Maillepré qui venait de surgir devant lui comme une menace?...

Cette circonstance donnait au portefeuille une valeur incalculable.

Plus de crainte ! l'horizon s'éclaircissait. Ses ennemis réunis tous ensemble, et ligués même avec les vrais Maillepré, ne pouvaient plus rien contre lui !...

Il allait redevenir un homme ! Il allait commander, par-

ler haut à son tour et jouer ce doux rôle de tyran qui est pour certaines natures la souveraine puissance!

— C'est bien cela! c'est bien cela! se disait-il.— Ce coquin de marquis avait raison de le dire, j'étais en son pouvoir!... C'était une mèche qu'il avait à la main; si j'avais fait un pas en avant, nous sautions... Voici des actes tout à fait précieux!

Il s'arrêta et ajouta en ricanant :

— Même sous le rapport historique!... Une lettre de Lafayette... un brevet de colonel au service de l'Union... C'est fort beau. Mais j'aime mieux les actes de famille... tout y est... contrat de mariage, procès-verbaux de naissance, rien n'y manque... sauf l'acte de décès du vieux duc!... Ah! ma foi, je suis enchanté de faire ainsi connaissance avec tous mes jeunes cousins de Maillepré!

Il se tourna vers Denisart, qui l'observait du coin de l'œil.

— Voilà qui est très bien, reprit-il; on ne m'avait pas trompé, vous êtes un homme de ressource... Combien vous avais-je promis?

— Trois mille francs, monsieur le duc, répondit Denisart avec un profond salut.

— Trois mille francs! s'écria Compans; — ce n'est pas assez... Je vais vous en donner six mille et je double vos appointemens.

— Ah! monsieur le duc... commença Denisart dont le nez rouge et les yeux blessés voulurent exprimer un respectueux attendrissement.

Il allait allonger sans doute le caoutchou sonore d'une période universitaire, lorsque le valet de chambre de monsieur le duc entra et annonça monsieur le marquis de Maillepré.

Denisart se retira dans un coin.

Le duc, par un mouvement rapide, rassembla les pièces éparses, contenues naguère dans le portefeuille rouge, et les jeta dans un tiroir qu'il referma à clef.

Au moment où il mettait la main sur le portefeuille lui-même pour le faire disparaître également, on introduisit monsieur le marquis de Maillepré.

Le marquis était très pâle, et peut-être manquait-il quelque chose ce soir à l'arrangement exquis de sa toilette, mais c'étaient là les seuls signes de trouble qu'on eût pu remarquer en sa personne; son beau visage gardait une expression de hardiesse calme et insoucieuse.

Le duc s'était levé pour le recevoir.

Ils échangèrent un salut.

Le duc souriait; le marquis était froid.

— Monsieur, dit ce dernier, — je me suis absenté de chez moi durant quelques jours... pendant cette absence j'ai été dévalisé d'une façon audacieuse.

— En vérité? répliqua le duc, — contez-moi donc ça, mon cousin.

Le duc souriait toujours.

Son regard et celui du marquis convergèrent et tombèrent à la fois sur le portefeuille.

— C'est un meuble de famille, murmura le duc en saluant.

— Je croyais bien le reconnaître, répondit le marquis avec une égale courtoisie, — et c'est pour cela que je ne prenais point le souci de vous raconter mon aventure en détail... Vous avez dû, mon cousin, en avoir la première nouvelle?

— J'aurais mauvaise grâce à le nier, répondit le duc.

Denisart, dans son coin, courbait sa face hypocrite sur une copie commencée et n'osait point lever les yeux.

Il jetait seulement de temps à autre un regard craintif et cauteleux vers le nouveau venu qui lui tournait le dos.

Les sourcils du marquis s'étaient froncés légèrement.

— Nous jouons gros jeu, mon cousin, dit-il.

— Je suis joueur, répliqua le duc.

— Il faut l'être en effet, mon cousin, dit le marquis d'une voix basse mais fortement accentuée,— pour recommencer aujourd'hui la partie qui mit autrefois ce portefeuille entre mes mains.

Le duc eut besoin de faire un effort pour garder son sourire.

— Mon cousin, reprit le marquis,— êtes-vous bien résolu à garder malgré moi ce meuble de famille?

— Ce n'est pas une question, répliqua monsieur de Compans.

— Si fait, mon cousin... je vais vous dire pourquoi... Hier je tenais à ce portefeuille comme on tient à la fortune... aujourd'hui les circonstances ont bien changé; j'y tiens à cette heure mille fois plus qu'on ne tient à la vie... Entendez-moi bien... Ne prenez point de folle confiance par la pensée que j'exagère ou que je veux vous effrayer... Il me faut ce portefeuille... Dussé-je pour cela vous tuer!... dussé-je brûler votre maison, dussé-je!... Mais pourquoi tant de paroles?... Je vous dis qu'il me le faut.

Le regard du marquis menaçait, hautain et dur. Il y avait sur son visage une indomptable énergie.

Le duc l'avait craint trop longtemps pour demeurer impassible devant cette colère contenue et concentrée.

Mais son adversaire lui-même l'avait dit, c'était une partie engagée; il avait en main de quoi la gagner : il fallait jouer.

— Mon cousin, dit-il en changeant son sourire railleur contre une apparence de franchise,— je sais parfaitement ce dont vous êtes capable et j'aurais peur de vous... je vous avoue cela tout simplement..... si mon intention n'était point de vous traiter de manière à rendre toute guerre impossible... Que vous faut-il? deux cent cinquante mille francs de rente?... je vous les donne; je vends demain la moitié des terres de Maillepré, et je vous en compte le prix, parce que, vous le sentez très bien, entre nous, tout contrat authentique est une impossibilité. — Il me semble que cinq millions sont une rançon acceptable.

Denisart, dans son coin, passait sa langue sur ses lèvres et frémissait de désirs à entendre parler ainsi de millions si près de lui.

— Mon cousin, répliqua le marquis, votre offre peut être très magnifique, mais je ne l'accepte pas.

— Quoi! la moitié de ma fortune?...

— Je refuserais également les trois quarts de votre fortune, dit le marquis d'un ton grave et résolu. Je refuserais votre fortune tout entière! Je vous répète qu'il me faut ces papiers.

— Et moi, je vous dirai, s'écria le duc avec emportement,— que je suis las de subir vos lois! que je veux bien payer la paix à un prix exorbitant, mais qu'il me faut la paix... Or, tant que vous aurez la main sur moi à l'aide de ces papiers, j'aurai toujours la guerre à redouter...

Le front du marquis était devenu rêveur. Il appuya son coude sur le bureau de monsieur de Compans, soutenant sa tête dans la paume de sa main.

Il regardait le duc en face.

— Cet homme à qui j'ai pris le portefeuille il y a sept ans, dit-il d'une voix basse et triste, était à peu près de votre âge.

Le duc tressaillit et jeta autour de lui son œil inquiet.

— N'ayez pas peur, reprit le marquis, — je compte vous donner vingt-quatre heures pour réfléchir... Voyez-vous, poursuivit-il en baissant tellement la voix que le duc avait peine à l'entendre, — il y a bien peu de jours que j'ai appris le remords... C'est un tourment cruel! S'il me faut tuer une seconde fois, j'en mourrai, je le sais bien... mais j'ai ma tâche désormais en ce monde... il faut qu'elle s'accomplisse, dussé-je être deux fois meurtrier!

La paupière du duc se baissait sous le regard lourd et fixe du jeune homme.

Il semblait combattu violemment et son hésitation creusait les profondes rides de sa figure vieillie.

Le marquis gardait le silence.

Au bout de quelques secondes le duc releva sur lui son œil qui disait les frayeurs de sa haine.

— Mon cousin, murmura-t-il, — sous le poignard levé on cherche à se défendre... repousser le fer par le fer ce n'est point commettre un crime... Pensez-vous donc, vous

qui me menacez en face, qu'il me serait si difficile de vous prévenir !

— Non, mon cousin, répondit le marquis. — Celui de vos serviteurs qui a si bien fracturé mon secrétaire, doit savoir le reste de son métier... mais quand j'ai parlé de meurtre, vous savez bien ce que j'ai voulu dire. J'ai pris de l'expérience depuis sept ans, et je tiens le poignard au plus bas de mon mépris... Mon arme est plus simple que cela, et sept ans, vous le savez bien, ne suffisent point à prescrire l'assassinat...

Le duc poussa un gros soupir où il y avait plus de soulagement que d'inquiétude.

Il ne partageait point l'opinion du marquis, et se souvenant de la nuit du mardi gras de 1826, il regardait le poignard comme une arme dont il ne faut point faire fi.

— Mon cousin, dit-il avec un retour de fermeté, — je vous ai soumis mes conditions... Rien désormais ne me fera faiblir.

— Mon cousin, répliqua le marquis, — vous avez vingt-quatre heures pour accepter les miennes.

A ces mots, il se renversa sur son fauteuil. Ses sourcils froncés se détendirent et son sourire charmant reparut sur son visage.

— Parlons d'autre chose, mon cousin, reprit-il avec une gaîté légère, — dites-moi... vous avez été servi à souhait dans cette circonstance... Le drôle qui m'a dévalisé est un véritable artiste... il m'a volé dix mille écus sans gâter un seul de mes meubles, sans déranger une seule de mes serrures... Quant au tiroir à secret où était ce portefeuille,— il étendit la main et toucha le portefeuille rouge ; il le sentit vide ; — aucun désappointement ne vint obscurcir sa bonne humeur revenue, — le tiroir était fermé avec la fameuse combinaison que monsieur Goret et monsieur Chifel, nos deux serruriers héroïques, se disputent depuis dix ans... Le drôle aurait pu gagner les quinze mille francs que ces messieurs offrent si généreusement à quiconque ouvrira leurs serrures.

Le duc ne put s'empêcher de suivre ce mouvement subit de gaîté.

— Je suis heureux, répondit-il avec un demi-sourire,— qu'on ait au moins laissé intacte l'élégance de votre mobilier.

— Oui, oui, reprit le marquis, — cela s'est fait avec un tact prodigieux... Vous me présenterez ce coquin-là, n'est-pas, monsieur le duc ?

— Mon cousin, je n'ai rien à vous refuser ; mais je ne le connais pas personnellement.

Le duc prononça ces mots avec tout le dédain convenable.

Puis il ajouta :

— Il faudrait vous adresser à ce bon garçon que voilà dans un coin là-bas... il vous donnerait à ce sujet des renseignemens suffisans.

Le marquis se retourna et aperçut le dos de Denisart courbé sur sa copie.

Il se leva et se dirigea vers lui.

Denisart, craignant une correction immédiate, se faisait petit et tremblait comme la feuille.

Le marquis le saisit par une épaule, le força de se lever et lui imprima un mouvement de rotation qui les mit face à face.

Ils se regardèrent.

Denisart, dont le visage était livide de peur, ouvrit de grands yeux stupéfaits à la vue du marquis.

Le marquis lui-même fit un geste de surprise. — On n'a pas besoin de voir trois fois une face ignoble comme était celle du pédant pour s'en souvenir à tout jamais.

Le marquis demeura un instant immobile.

— Ah ! c'est toi qui as fait cela ! murmura-t-il de manière à n'être entendu que de Denisart ; — c'est bien.

Il serra le bras du pédant qui retomba sur sa chaise épouvanté.

— Ma foi, cousin, reprit le marquis en revenant sur ses pas, cet homme a tout à fait le physique de l'emploi... Vous l'avez choisi, je voudrais le gager, sur sa physionomie !

Il prit son chapeau et ajouta en saluant avec tout plein de grâce :

— Monsieur le duc, nous nous sommes expliqués comme de loyaux et bons parens que nous sommes. Je vous prie d'être bien persuadé que, pour ma part, je ne manquerai à aucune de mes promesses... A l'honneur de vous revoir !

Le marquis prit congé.— Au moment de passer le seuil, il se retourna et fit signe à Denisart qui cligna de l'œil craintivement et baissa la tête.

CHAPITRE XI.

LA CHAMBRE DU MEURTRE.

Depuis sept ans, le Palais-Royal avait subi des changemens notables.

Le bassin était creusé, les cages à jour des galeries de bois avaient fait place à ce passage vitré que les Suisses, les Belges et les gens de Cahors s'obstinent à regarder comme le centre du fashion parisien.

Le reste avait progressé à l'avenant. Les restaurans s'étaient multipliés indéfiniment, offrant à la gourmandise provinciale des repas prodigieux pour le modique déboursé de quarante sous.— Le jeu y gardait encore tous ses temples, et Vénus n'avait fait que changer de prêtresses.

Mais la mode l'abandonnait déjà. Quelque chose de triste était sous les longues galeries.— C'était froid. La joie s'y ennuyait. Le vice s'y engourdissait endormi...

Vers huit heures du soir, le lendemain des événemens que nous avons racontés aux précédens chapitres, un élégant coupé, débouchant par la rue Vivienne, s'arrêta au perron du Palais-Royal.

Un jeune homme à la tournure leste et distinguée sauta sur le pavé et descendit les marches qui conduisaient à la galerie Beaujolais.

Il traversa le court passage, jetant un regard à gauche sur le Caveau du Sauvage, dont la vogue était alors bien diminuée, et entra tout droit dans le jardin.

Il y avait ce jour-là dans l'air quelque petit vent d'orage politique.—Le peuple s'était attroupé sur les boulevards, et les pompes avaient joué peut-être du côté de la porte Saint-Martin.

Une foule énorme se pressait dans le jardin. — C'est au Palais-Royal, en effet, que se passe souvent la partie bavarde, la partie littéraire de l'émeute.

Ailleurs, on se bat. Au Palais-Royal, on se pousse et l'on cause.

Le jeune homme qui venait de descendre le perron était le marquis de Maillepré.

Il ne venait point là pour parler politique, et ses pensées n'allaient point avec les gasconnades vides qui couraient bruyamment de groupe en groupe.

Sa physionomie était triste et grave.

Il y avait sept ans que monsieur le marquis de Maillepré n'avait remis le pied au Palais-Royal.

Aussi un flux de souvenirs envahissait tumultueusement son esprit.— La foule qui l'entourait aidait au travail douloureux de sa mémoire.

Il se croyait presque au milieu de cette autre foule bariolée, ivre, folle, qui emplissait les jardins le soir du mardi gras de 1826.

Il allait, perçant comme alors la cohue... A chaque instant, son regard se heurtait contre un objet connu, d'où surgissait un remords...

Là, devant le café de la Rotonde, le duc avait jeté à l'oreille du malheureux James Western ce nom qui, comme une parole magique, avait eu le pouvoir de tuer un homme. — Là c'était le champ de bataille où Western avait combattu les masques et terrassé Josépin. — Plus loin, c'était la porte par où Carmen était sortie pour prendre ses habits de femme. — Plus loin encore, c'était l'entrée du café du Caveau, scène souterraine où s'était passé le prologue d'un drame sanglant!...

Le marquis allait et revenait, se plongeant avec une sorte de plaisir sombre au beau milieu de ses souvenirs.

Au bout de quelques minutes, il reprit le passage du Caveau, et sortant dans la rue de Beaujolais, il suivit le chemin qu'il avait fait avec Western sept ans auparavant, sous le nom de Carmen, pour gagner l'hôtel du Sauvage.

Le petit passage donnant sur la rue de Valois était toujours aussi noir, aussi humide, aussi froid que jadis. Le marquis en monta les marches huileuses et se trouva au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Il y avait longtemps déjà que monsieur Polype avait vendu la propriété de ce fructueux repaire. — Ce n'était plus madame Polype qui s'asseyait au comptoir de la salle commune, mais c'était une dame de valeur égale pour le moins.

— La chambre est-elle préparée? lui demanda le marquis.

— Oui, monsieur, répondit la dame; la chambre rouge au premier : six couverts...

Le marquis gagna l'escalier et monta, précédé par un garçon qui portait une bougie.

Le marquis était pâle. Des gouttes de sueur mouillaient ses tempes froides.

Le garçon ouvrit la porte de la chambre rouge et s'effaça pour laisser la route libre.

Mais, au lieu d'entrer, le marquis recula d'un pas et chancela, comme s'il allait tomber à la renverse.

Quelque vision venait de passer devant ses yeux. Il avait vu, derrière cette porte ouverte, un cadavre étendu sur le plancher...

Ce fut l'affaire d'un instant; — à l'aide d'un effort violent, son esprit recouvra l'équilibre; — il entra.

Cette pièce, qu'on appelait la chambre rouge, n'avait en soi pourtant rien de bien redoutable.

C'était une chambre à coucher d'hôtel dont les rideaux fanés pouvaient bien avoir été rouges autrefois, mais ne gardaient plus qu'une couleur indécise et déteinte.

Il y avait des fenêtres à jalousies baissées discrètement, une grande alcôve fermée et un sofa dur.

Au milieu de la pièce se dressait une table recouverte d'une nappe bien blanche où s'alignaient six assiettes avec leurs accessoires.

C'était un souper commandé.

Le marquis demeura debout à quelques pas de la porte. Le garçon mit la bougie sur la table et fit mine de se retirer.

On eût dit que le marquis cherchait un prétexte pour le retenir.

— Cette table est trop près de la fenêtre, dit-il.

Le garçon éloigna la table et se dirigea de nouveau vers la porte.

— Il me semble, dit le marquis,—que nous serions mieux auprès de la cheminée.

— Ce sera comme monsieur voudra, répliqua le garçon qui se mit en devoir d'exécuter le changement indiqué.

Mais avant qu'il eût fait rouler la table, le marquis reprit brusquement :

— C'est bien comme cela... Laissez-moi... et dès que ces messieurs viendront, faites-les monter sur-le-champ.

Le garçon sortit et ferma la porte.

Le marquis écouta le bruit de ses pas se perdre dans le corridor. Il avait les yeux baissés et ne les relevait point.— Un tremblement continu agitait imperceptiblement ses membres.

Sa pâleur était devenue livide. — Ses traits exprimaient de l'horreur et de l'épouvante...

Les difficultés qu'il avait soulevées un instant auparavant, c'était bien pour retenir le garçon. — Il avait peur.

Quand il cessa d'entendre le bruit de ses pas dans le corridor, une expression d'angoisse se répandit sur son visage. Son cœur défaillit; ses jambes refusèrent de le soutenir...

Il gagna en chancelant le sofa et s'y assit pour ne point tomber à la renverse.

Mais le contact de ce siége sembla le brûler; il se releva d'un bond; ses cheveux hérissés frémirent...

Sur ce sofa Carmen s'était couchée. — Vis-à-vis d'elle, James Western confiant avait pris son dernier repas...

Le marquis passa le revers de sa main sur son front, où se glaçait la sueur. — Il demeurait debout, n'osant faire un pas, n'osant lever les yeux, — car tout dans cette chambre maudite lui parlait du crime.

Ce parquet poudreux, ses pieds l'avaient effleuré, lascifs et gracieux, dessinant les pas provoquans de la danse espagnole.

Il lui semblait entendre les roulemens fréquens des castagnettes qui se mêlaient aux chants avinés des masques faisant orgie à l'étage supérieur.

Par cette fenêtre, fermée maintenant, Carmen avait voulu fuir. — Elle avait noué les draps au balcon, ces draps qu'une main mystérieuse et décharnée comme la main d'un spectre avait arrachés violemment.

Dans cette alcôve, Carmen s'était cachée. — Là, pour la première fois, le remords avait crié au fond de son cœur. — Cette sueur froide qui inondait maintenant ses tempes avait percé là pour la première fois sous ses cheveux!

A deux pas d'elle, — cette planche, qu'une large fente séparait de ses voisines, Carmen l'avait soulevée...

Et dans le trou noir que recouvrait cette planche, Carmen avait mis le corps de James Western... le cadavre inerte, raidi, lourd de cet homme si plein de vie naguère, et qui venait de prononcer pour elle, inconnue, des paroles de tendresse et de pitié!...

La gorge du marquis râlait, ses tempes battaient, tous les muscles de son corps tressaillaient, agités par une fièvre épuisante.

Il aurait voulu fuir, mais ses jambes mortes étaient clouées au sol.

La terreur l'annihilait. — Il eût été incapable de faire un mouvement ou de pousser un cri.

Sa tête s'emplissait de plus en plus de délirantes pensées. — Il avait bravé ses souvenirs; ses souvenirs le tuaient.

Le fantôme de Western était là, partout, menaçant ou lamentable.

Partout il y avait du sang. De toutes parts gémissaient des plaintes. — Ses yeux avaient beau se fermer, il voyait toujours ce pâle cadavre qui se couchait à ses pieds.

Les forces lui manquèrent à la fin pour soutenir cette lutte terrible. Il s'affaissa, vaincu, sur le plancher... Quelques minutes après, des pas se firent entendre dans le corridor, des pas et des voix. — On approchait.

Le marquis s'éveilla en sursaut de son délire et se releva brusquement.

La solitude fait seule toutes ces terreurs. La raison revient au premier bruit qui annonce l'approche d'un homme.

Lorsque la porte s'ouvrit, le marquis était debout et ne gardait d'autre trace de sa récente détresse qu'un reste de pâleur répandu sur son visage étonné.

Les nouveaux-venus étaient Léon du Chesnel, Durandin et le docteur.

Ils entrèrent, du Chesnel en tête.

Le diplomate, vu sa position, tranchait de l'égal avec le marquis; il présenta sa main. Josépin, au contraire, fit un salut presque respectueux.

Quant à l'avoué, il se comporta en homme d'affaires, c'est-à-dire que de son salut on ne pouvait rien inférer.

Mais les gens qui veulent tout deviner sur les physiono-

mies auraient eu ce soir-là beau jeu avec la bonne et grosse figure de Durandin.

Il y avait du triomphe et de la malice dans son débonnaire sourire. — On aurait pu penser qu'il en savait plus long que les autres sur les motifs de cette réunion, et plus long qu'il n'en voulait dire...

Du Chesnel prit le premier la parole.

— Monsieur, dit-il au marquis, je pense que les lettres adressées à ces messieurs sont semblables à la mienne... Je n'y ai vu qu'une invitation pressante... De plus susceptibles auraient pu y trouver une menace.

— Laisse donc, répliqua Durandin, qui sourit alternativement au diplomate et au marquis; — tu vois partout des menaces... Le marquis sait que nous sommes ses amis... A quoi bon menacer ses amis?

Le marquis remercia du geste et désigna des siéges autour de la table.

Les trois nouveaux-venus s'assirent.—Involontairement, par suite de la récente secousse qu'il avait éprouvée et aussi par l'effet que produisait sur lui cette chambre fatale, le marquis gardait une expression grave et solennelle.

Du Chesnel et Josépin remarquèrent cet aspect sévère et prirent une vague inquiétude. — Le lieu choisi avait en effet quelque chose de lugubre et semblait annoncer un retour vers ce crime lointain qui restait comme un pacte étroit entre les six convives du carnaval de 1826.

Ils regardaient tous les deux le marquis en dessous, cherchant à lire sur ses traits quelque chose de sa pensée.

Durandin, lui, ne s'inquiétait pas pour si peu. Sa figure exprimait comme à l'ordinaire la sérénité la plus heureuse. — De plus qu'à l'ordinaire, il y avait dans son sourire une assez forte dose de malice, et son regard fixé sur le marquis avait une arrière-nuance de supériorité.

Deux couverts restaient vides encore, mais l'attente ne fut pas longue, et l'on vit arriver bientôt Denisart accompagné de Roby.

Roby, avantageux, familier, fanfaron et secouant la dentelle illusoire d'un jabot qui n'existait point; — Denisart, humble, obséquieux et saluant à la ronde en baissant ses paupières soumises.

On servit. — Le souper se traîna silencieux et froid. Il fallut arriver au second service pour voir les convives s'animer un peu et faire honneur aux plats de l'hôtel du Sauvage.

Nous devons faire pourtant une exception en faveur de Durandin, qui dès le potage mangea comme un premier clerc et but comme un procureur.

Roby marcha le premier sur ses traces, puis vint Denisart, qui, réparant le temps perdu avec zèle, fit bientôt revenir son nez à l'état de charbon ardent.

Soit par hasard, soit que le marquis l'eût voulu ainsi, les convives se trouvaient placés à table dans le même ordre que la nuit du mardi gras. Le marquis avait Durandin à sa gauche et Denisart à sa droite; en face de lui était du Chesnel, flanqué de Josépin et de Roby.

La chaise de Denisart appuyait un de ses pieds, comme alors, sur la planche qui avait servi de couvercle au cercueil improvisé de Western...

Mais cette planche avait été clouée; elle ne basculait plus.

Au dessert, le marquis repoussa son fauteuil et réclama le silence d'un geste.

— Messieurs, dit-il, entre nous il y a une association que le hasard a frappée d'impuissance... Voici deux d'entre nous que je ne connais pas... Depuis sept ans je ne les avais pas revus.

— Des voyages... interrompit Roby. — Mais j'espère avoir le plaisir, monsieur le marquis, de renouer avec vous pour l'avenir des relations très étroites et infiniment agréables...

— Moi, dit Denisart d'un air timide, — j'ai été pendant quatre ans frapper toutes les semaines à la porte de madame la baronne de Roye... J'ai su seulement hier qu'elle portait encore un autre nom.

— Denisart, répliqua Durandin, — monsieur le marquis ne se souvient plus de t'avoir donné une fois quinze cents francs sous son nom de baronne pour imprimer ta fameuse brochure... Je suis sûr, Denisart, que ton bon cœur n'a pas pu l'oublier.

Le pédant s'inclina avec un faux sourire.

— A Dieu ne plaise, murmura-t-il, que je puisse jamais oublier un bienfait!...

Nous n'avons pas besoin de dire que Roby ne se vanta point de l'expédition qu'il avait faite la veille chez madame la baronne et du mauvais succès de cette expédition.

Le marquis reprit :

— Personne n'est ici à blâmer, messieurs... Le besoin rapproche... Nous nous sommes tenus éloignés les uns des autres parce que notre intérêt sans doute ne nous rassemblait point... Aujourd'hui j'ai besoin de vous tous... Il faut que je trouve en vous des gens parfaitement dévoués, prêts à tout pour me servir... J'espère que vous m'excuserez de vous avoir rappelé dans ma lettre cette circonstance très malheureuse qui est entre nous un lien indissoluble.

— C'était donc une menace, dit du Chesnel entre haut et bas.

— Du tout, du tout, fit Durandin... tu as l'esprit mal fait, mon bon!...

Josépin donna trois coups de doigt sur ses lunettes d'or et ouvrit la bouche pour parler, — mais il ne parla point. Ceci entrait dans les habitudes du docteur.

— Le fait est, dit Roby, qu'il y a entre nous un souvenir assez désagréable... mais, après tout, monsieur le marquis ou madame la baronne, vous me permettrez de vous dire qu'il y a loin de la nuque de Roby à la guillotine!...

Denisart, le nez dans son verre, buvait timidement et gardait le silence.

— Il y a d'autant plus loin, monsieur, de votre cou à la guillotine, poursuivit le marquis dont la voix se fit sévère, —qu'il vous faudrait me pousser à bout complétement pour que je fisse usage de l'arme terrible que le hasard a mise entre mes mains.

— Bah! fit Roby, — sept ans, c'est diablement long!... le brave homme n'a point réclamé... personne ne s'est occupé de cette histoire-là... Monsieur le marquis, votre accusation aurait l'air de tomber de la lune.

— Sauf la forme, ajouta du Chesnel, je dois dire que je m'associe à l'opinion de Roby...

— La forme, la forme!... grommela Roby, excepté Denisart, qui a le nez plus rouge qu'autrefois, tous ces malheureux-là sont devenus musqués comme des jeunes premiers du Gymnase!

— Messieurs, reprit le marquis, l'intérêt qui me pousse est excessivement grave... Auprès de cet intérêt, votre vie à tous aussi bien que la mienne n'est absolument rien, s'il faut que je vous le dise... Vous me permettrez donc, s'il vous plaît, d'insister et de vous faire voir que votre sécurité est plus consolante que sage.

Le marquis tira de sa poche un journal et le déplia lentement.

— C'est un numéro du *Journal du Commerce* du mois d'avril 1826, poursuivit-il. — Si quelqu'un de vous veut avoir la bonté de lire à haute voix cet article, marqué à l'encre rouge, je pense que votre avis pourra se transformer et se rapprocher du mien davantage...

Du Chesnel prit le journal avec une certaine précipitation et parcourut l'article d'un regard rapide.

Tandis qu'il le parcourait, son visage pâlissait visiblement.

— Voyons, lis-nous cela, dirent les autres convives.

Du Chesnel communiqua lecture de l'article à haute voix.

C'était un fait-Paris, qui racontait d'une façon succincte un bruit public, entouré d'une certaine consistance, lequel plaçait un meurtre à l'hôtel du Sauvage, rue de Valois-Palais-Royal dans la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres de l'année 1826. — On y citait le nom de l'assassi-

né. Quant aux meurtriers, des soupçons graves, disait l'article, pesaient sur les nommés L. D., E. D., D...t, R..y, et J...n, qui avaient eu cette nuit-là même, au Caveau du Sauvage, une dispute avec le malheureux étranger, dispute où le sang avait coulé.

La lecture de cet article fit un certain effet sur quatre des convives.

C'était un coup inattendu.

Denisart, Roby, le docteur et du Chesnel lui-même ne purent dissimuler leur inquiétude. L'avoué garda sa tranquillité sereine, — son sourire même devint plus joyeux s'il est possible.

Il repoussa son assiette vidée, et, pour la première fois depuis le commencement du repas, il trouva le loisir de tourner ses pouces.

— Messieurs, dit le marquis, vos initiales sont là, c'est un malheur... d'un autre côté, vous ne pouvez ignorer que vos noms sont écrits en toutes lettres et ensemble sur le registre de la police, puisque, dans l'après-midi du mardi gras, vous avez parcouru le boulevard en calèche et masqués... un simple rapprochement établirait ici l'identité... d'ailleurs, vous sentez bien que si j'ai eu la précaution de faire insérer cet article prudent, je n'ai pu perdre de vue les témoins nécessaires...

Il se fit un silence de quelques secondes, au bout desquelles du Chesnel s'écria en souriant tout-à-coup :

— Nous sommes admirables !... Nous en venons aux menaces avant de savoir de quoi il s'agit !...

Ce mot eut un très grand succès, parce que l'on recommençait à avoir peur. — Denisart, Roby et Josépin y applaudirent avec entraînement.

— C'est clair, ajouta le docteur... que monsieur le marquis nous dise ce que nous pouvons faire pour lui être agréable, et je suis convaincu que tout le monde ici sera trop heureux...

— Evidemment, évidemment ! s'écria-t-on en chœur.

Roby chercha un vers à déclamer pour la circonstance, mais il n'en trouva point et dut se borner à opiner en prose.

Durandin, aussi insensible à cet enthousiasme pacifique qu'aux récentes menaces de guerre, souriait toujours et semblait un juste que n'atteignent point les passions vulgaires de la foule.

— Je remercie monsieur du Chesnel, dit le marquis, d'avoir arrêté à propos une discussion inutile et qui pouvait présenter de sérieux dangers... Pour moi, comme pour vous, messieurs, car je sais fort bien qu'en vous perdant je me perds... Mais que ceci ne vous rassure point !... Vous savez quel prix le désespoir met à la vie... Eh bien ! je suis désespéré... Hier, mon revenu se montait au quart d'un million ; aujourd'hui, je suis plus pauvre qu'un mendiant... c'est vous dire assez que je suis prêt à tout...

Durandin témoigna par un signe de tête combien cet argument lui semblait logique.

Josépin et du Chesnel échangèrent un regard d'inquiétude.

Denisart, le nez dans son verre, écoutait sournoisement et ne donnait point signe de vie.

Roby était celui qui se rapprochait le plus de la sérénité de Durandin. — Roby n'avait rien à perdre.

— Tout cela ne nous apprend pas, dit-il, ce que monsieur le marquis attend de nous...

Celui-ci se recueillit un instant et poursuivit :

— Docteur, vous êtes le médecin de monsieur le duc de Compans-Maillepré... vous avez vos entrées à l'hôtel à toute heure... Pour en venir à mon but, je ne pourrais trouver un auxiliaire plus utile que vous.

— Quel est ce but ? demanda Josépin.

— Monsieur du Chesnel, reprit le marquis sans répondre, — vous êtes l'amant de madame la duchesse de Compans... C'est moi-même qui vous procurai il y a sept ans votre première entrevue...

— Voilà une constance ! murmura Roby.

— Comme le docteur, continua le marquis, — vous pouvez entrer à l'hôtel à toute heure... de plus, vous pouvez faire agir madame la duchesse... Je compte spécialement sur vous.

— Et qu'allez-vous me demander, monsieur ? dit du Chesnel.

— Monsieur Roby, poursuivit le marquis, je sais que vous êtes lié avec le secrétaire de monsieur le duc...

— Oh ! lié !... interrompit Roby, — vous m'entendez bien... Lié comme un homme de ma sorte peut être lié avec un Burot !...

— Je compte également sur vous.

— Encore faudrait-il savoir... dit Roby.

— Monsieur Durandin, reprit le marquis, je ne pense pas avoir besoin de dire en quoi vous pouvez me servir ?...

L'avoué fit un petit signe de tête.

— Enfin, monsieur Denisart, dit encore le marquis, bien que votre position ne soit point digne de vos mérites, vous êtes, sans contredit, le mieux placé pour me rendre service....

Denisart ne demanda point ce dont il s'agissait.

Il grommela entre ses dents :

— J'ai la confiance de monsieur le duc, c'est vrai, — mais son bureau a trois serrures...

Durandin sourit bénignement.

— Est-ce qu'on voudrait nous faire participer à un vol ? dit du Chesnel en se redressant avec hauteur.

Le marquis le regarda en face, son œil fixe et froid exprimait une indomptable volonté.

— Je vous ai dit, monsieur, que votre vie et la mienne n'étaient rien auprès de l'intérêt qui me fait agir... s'il faut voler, vous volerez... s'il faut tuer, vous tuerez !

CHAPITRE VII.

LES CINQ.

Le marquis prononça ces dernières paroles d'une voix lente et à la fois incisive.

Les convives en éprouvèrent un choc qui varia suivant les différences de leur nature.

Josépin se sentit trembler.

Du Chesnel se révolta et ouvrit la bouche pour protester fièrement ; — mais c'était sur lui que pesait en ce moment la puissante fixité du regard du marquis. — Il baissa les yeux en frémissant, et se tut.

Roby prit des idées noires et perdit sa pose fanfaronne. Le marquis lui apparaissait sous un jour nouveau, et il n'était plus tenté de le provoquer par des attaques étourdies.

Denisart, lui, savait depuis la veille ce dont était cas. Il était partagé entre une énorme frayeur, qui du reste était chez lui mal d'habitude, et une vague espérance de doubler son aubaine et d'ajouter aux six mille francs de monsieur le duc quelques milliers d'écus pour monter sur un bon pied son égout, nous voulons dire sa maison, et faire couler sur les faubourgs des torrens de caresses à un sou et de flatteries frelatées...

Quant à Durandin, pour un motif ou pour un autre, il était à l'abri de l'émotion.

C'était le grand modérateur qui se chargeait ici de calmer tour à tour les passions ennemies.

En cette occasion, il murmura quelques paroles de conciliation et reprit sa quiétude immobile.

— Messieurs, poursuivit le marquis en modérant l'accent impérieux de sa voix, — j'ai tort de commander ainsi puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de me refuser... Ne discutons plus, je vous prie, et convenons de nos faits.... Le portefeuille qui renfermait mes titres de famille et tous

les papiers constatant mon état de marquis de Maillepré m'a été enlevé. — A l'heure qu'il est je ne suis plus que Carmen... Vous savez, la petite malheureuse qui dansait dans la boue sur le boulevard du Temple...

Durandin fit une grimace de surprise. — Il ne s'attendait pas à cela.

— C'est un fâcheux accident, dit Josépin.

— Mais je ne vois pas, ajouta du Chesnel, ce que nous y pouvons faire...

Roby écoutait curieusement et Denisart se tenait coi.

Le marquis poursuivit :

— Il n'est pas difficile de deviner l'auteur de cette soustraction... Un seul homme avait intérêt à me priver de mes titres... C'est monsieur le duc de Compans-Maillepré.

Durandin hocha la tête en signe d'affirmation. — Il réfléchissait.

— Cependant, voulut objecter du Chesnel, — si ce n'était pas le duc?...

— Monsieur, répondit le marquis, je ne viens pas ici avec des doutes... Si j'ai menacé, si je me sens résolu au parti le plus extrême, c'est que ma certitude est complète.

Il se tourna du côté de Denisart, qui essayait de prendre un air indifférent et ajouta :

— C'est cet homme qui s'est introduit chez moi... c'est lui qui m'a volé mon portefeuille et qui l'a remis aux mains de monsieur le duc.

— Ta parole!... dit Roby en s'adressant à Denisart.

— Quoi! misérable, s'écria du Chesnel; — c'est toi qui nous as mis dans ce trou!...

— Malheureux! ajouta Josépin, j'étais bien sûr que tu finirais mal!

— L'honneur est une île escarpée et sans bords, déclama Roby. On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Durandin regardait Denisart en tournant ses pouces et murmurait tout doucement:

— Tiens, tiens, tiens, tiens!...

Du Chesnel, cependant, était dans une véritable colère. Ne pouvant la décharger sur le marquis, il se leva, fit le tour de la table et saisit rudement Denisart au collet.

Josépin imitait assez volontiers du Chesnel. Il le suivit et prit Denisart par le bras.

Roby, qui en ces circonstances n'était pas homme à rester en arrière, s'élança et prit à poignée le jabot du pédant.

Celui-ci était plus blême que la toile de sa chemise, hormis son nez, qui ressortait sanglant au milieu de cette pâleur.

Du Chesnel se mit à le secouer brusquement, et les autres l'imitèrent de confiance.

De sorte que le malheureux pédant, tiraillé en tout sens, houspillé, battu, poussa bientôt des cris de détresse.

La voix du marquis s'éleva et tout rentra dans l'ordre.

— Messieurs, dit-il, ne vous faites pas un ennemi de cet homme!... Il peut vous être très utile...

— A nous?... demanda du Chesnel.

— Je ne vois pas... commença Josépin.

— Laissez donc parler monsieur le marquis, dit Roby, qui jouait en ce moment le rôle de la force publique et empêchait Denisart de s'esquiver.

— A vous! répéta le marquis froidement; — comprenez donc bien votre position, messieurs... la force des choses vous engage tous solidairement envers moi... le plus sage, croyez-moi, est de réunir vos efforts...

— De sorte que, s'écria du Chesnel, — vous prétendez nous rendre responsables du fait de Denisart!...

— Pas tout à fait, répliqua le marquis; — je prétends user de vous purement et simplement, mais non point vous punir.

Du Chesnel regagna sa place et se rassit en tâchant de contenir sa colère.

— Voici ce que j'exige de vous, reprit le marquis sans élever la voix, mais en accentuant chacun de ses mots : J'ai besoin de mon portefeuille, le 28 novembre... nous sommes au 22, vous avez six jours, c'est bien plus de temps qu'il ne faut.

—Mais, dit du Chesnel, si, en définitive, nos efforts étaient inutiles?

— Cela vous regarde, messieurs... je ne suis pas votre juge.

Son front s'assombrit. Sa voix devint triste et presque solennelle. Il ajouta :

—Mon but est tel que, si vous ne réussissez pas, il me reste un autre moyen de l'atteindre... ce moyen, c'est de me perdre avec vous et une autre personne encore... Messieurs, si vous voyiez le fond de mon âme, vous sauriez combien m'est aisé le sacrifice de la vie... Écoutez-moi : je suis ici sans colère ni haine... je vous menace sans passion et afin seulement qu'il vous soit bien prouvé que votre salut dépend de vous seuls. Je vous attendrai le 28 novembre jusqu'à midi... à midi, si vous ne m'avez pas fait parvenir le portefeuille avec toutes les pièces qu'il contenait, Carmen ira se mettre entre les mains du parquet... elle avouera son crime... elle nommera ses complices.

Le visage du marquis était effrayant de calme et de résolution sombre.

Les convives, à l'exception de Durandin, étaient sous le coup d'une écrasante terreur.

Ils croyaient à la menace du marquis, — et, rien qu'à voir la résolution indomptable de son regard, il eût fallu être insensé pour douter encore.

— Carmen nommera ses complices, reprit le marquis; — tous ses complices!... Elle conduira le magistrat au Caveau du Sauvage, et les témoins convoqués viendront dire où fut répandue la première goutte du sang de Western... De là, Carmen se rendra dans la chambre où nous sommes... Elle dira ici était Léon du Chesnel!...

Le marquis désignait la place du diplomate.

—Ici était monsieur Roby... Ici le docteur Josépin... celui qui annonçait dans une lettre à monsieur le duc de Compans-Maillepré l'arrivée du malheureux Western... Ici était monsieur Edme Duraudin.

Même à ce moment l'avoué ne broncha pas et regarda le marquis en redoublant la douceur de son sourire.

Les autres convives étaient atterrés.

— Là enfin, reprit le marquis, dont la voix vibrait sourdement, — sur cette planche qui recouvrait le cadavre était le siége de monsieur Denisart.

Le pédant recula instinctivement sa chaise et se prit à trembler en ouvrant tout grands ses yeux éblouis.

Le marquis se leva. Il avait repris son air de gracieuse courtoisie...

— Messieurs, dit-il en saluant à la ronde, j'espère vivement que nous n'en viendrons point à ces extrémités... Vous avez six grands jours devant vous... Pour des hommes habiles et de bon vouloir, six jours c'est assez pour faire l'impossible... Je vous attendrai religieusement jusqu'à midi... D'ici là, je vous en préviens, vous n'aurez point de mes nouvelles... Ni encouragement, ni menace... Vous êtes avertis, c'est à vous d'agir suivant les conseils de votre prudence.

Le marquis prit son chapeau, salua encore de la main et disparut.

Les convives demeuraient immobiles et muets.

Lorsque du Chesnel ouvrit la bouche pour demander une explication ou exposer un doute, le marquis était déjà loin.

Durandin avait jeté sa serviette sur la table et s'était élancé sur ses pas.

Les quatre autres se regardèrent ébahis, déconcertés, pétrifiés...

Le marquis, cependant, avait franchi les escaliers d l'hôtel et descendait cette volée de marches humides qui conduit de la rue Neuve-des-Bons-Enfans à celle de Valois.

Arrivé au milieu de cette rampe usée et glissante qui restait dans l'obscurité la plus complète, il entendit der-

rière lui une respiration essoufflée et se sentit toucher l'épaule.

— Voilà qui est très fâcheux, madame la baronne, dit derrière lui la voix de Durandin. — Où diable avez-vous été vous laisser prendre ces papiers-là?...

Le marquis avait tressailli d'abord, mais il reconnut tout de suite l'organe débonnaire de l'avoué.

— Ils me les rendront, répliqua-t-il?

— Ça pourrait bien être, reprit Durandin. Ma parole! vous les avez fascinés... Du Chesnel lui-même était pris... il était encore, je crois, plus sot que les autres!

Ils arrivaient au trottoir de la rue de Valois.

Le marquis s'arrêta sous le réverbère et se retourna pour regarder en face Durandin :

— Est-ce que vous avez cru que je raillais? demanda-t-il.

— Eh! eh! fit l'avoué d'un ton équivoque.

— Ces papiers, poursuivit le marquis avec une véhémence soudaine, — je l'ai dit à eux et je vous le répète... j'y tiens plus qu'à la vie!

— Je conçois cela, dit Durandin. — Deux cent cinquante mille francs de rente et un titre de marquis!... c'est fort aimable... On s'attacherait à moins!

Le marquis secoua la tête.

— Ce n'est ni pour l'argent, ni pour la noblesse... murmura-t-il d'une voix où il y avait un embarras presque timide.

— Ah! ah! fit l'avoué.

— C'est parce que... commença le marquis impétueusement.

Il s'arrêta et poursuivit à voix basse :

— Mais à quoi bon vous parler de ces choses?... l'important, pour vous comme pour les autres, c'est que ma résolution est irrévocable!

— C'est très fort, répartit l'avoué, — très fort, très fort!... Comment, vous allez aller comme cela chez le procureur du roi lui conter votre *meâ culpâ*... dénoncer de pauvres diables qui sont d'assez braves garçons après tout... Je voudrais bien savoir, par exemple, quel avantage vous en retirerez?

— Ah! répliqua le marquis avec vivacité, vous ne savez pas tout!... Nous ne serons pas seuls sur la sellette!... Monsieur le duc s'asseoira auprès de nous. Et contre lui les preuves accumulées seront terribles!

— De sorte que, murmura l'avoué, nous ferons table rase.., et nous aurons la satisfaction flatteuse de nous en aller dans l'autre monde ou au bagne en excellente compagnie!... Monsieur le marquis, je vous croyais moins enfant que cela!

La voix du marquis devint hautaine et sévère.

— Savez-vous donc me juger?... prononça-t-il lentement. Vous avez dit le mot : il y aura table rase!... Qui sait si je ne travaille point pour qu'un autre, après nous, ait sa place faite au banquet?

L'avoué réfléchit un instant.

— Ma foi, s'écria-t-il je ne suis pas fier... J'avoue franchement que je ne vous comprends pas!... C'est toujours comme cela quand il s'agit de poésie... Revenons à la prose. Vous avez été très éloquent; vous les avez vaincus, terrassés, écrasés; ils feront tout ce que vous voudrez : voilà ce qui est certain; mais vous allez convenir avec moi tout à l'heure que je vous ai donné un puissant coup d'épaule.

— Comment cela? demanda le marquis.

— En ne riant pas comme un bossu pendant tout le temps de votre discours, madame la baronne.

L'avoué avait ses priviléges; il était de ceux contre qui la colère est oiseuse et l'indignation ridicule.

Le mécontentement du marquis se traduisit seulement par un geste d'impatience.

— Écoutez donc, reprit Durandin, — vous m'eussiez excusé vous-même... C'était drôle, ma parole, c'était excessivement drôle!... Ils se croyaient déjà, les pauvres diables, sous le couteau fatal!... Je crois qu'ils auraient accepté les travaux forcés avec reconnaissance.

L'avoué se mit à rire franchement.

— Figurez-vous l'effet, reprit-il, — si je m'étais levé et que j'eusse dit : Mes bons amis, tout cela est très bien, mais monsieur le marquis nous traite comme des enfans... On ne peut pas guillotiner des gens pour le meurtre d'un homme qui jouit d'une santé très passable...

Ils se promenaient côte à côte, de long en large, sur la chaussée déserte de la rue de Valois.

Le marquis s'arrêta brusquement à ces derniers mots et interrogea l'avoué d'un regard stupéfait.

Depuis le commencement de l'entretien, il le croyait ivre, et cette opinion n'avait pas peu contribué à prolonger sa patience, mais en ce moment il le crut fou.

— Vous ne songez pas à ce que vous dites!... murmura-t-il.

— Si fait, répondit l'avoué.

— De qui parlez-vous donc?

— Parbleu! du mort en question!.. de l'Américain James Western, — que j'ai eu l'avantage d'entretenir avant-hier pendant plus de deux heures...

Le marquis pensait rêver et ne voulait point croire.

— Western!... balbutia-t-il enfin, — James Western!... mais savez-vous que c'est moi qui l'ai tué!

— Oui, répliqua tranquillement Durandin.

— Savez-vous que je suis resté seul auprès de son cadavre!...

— Non, dit Durandin, mes renseignemens ne vont pas jusque-là... mais on revient de très loin, et tout ce que je puis vous dire...

Le marquis lui saisit les deux mains par un mouvement brusque. Un doute entrait dans son esprit. — Un doute et une espérance!

— Expliquez-vous! expliquez-vous! murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Ma foi, répartit Durandin, il y aurait longtemps que je me serais expliqué si vous n'étiez pas devenu invisible depuis trois jours... Je ne m'étonne pas du tout qu'on ait dévalisé votre domicile... Chaque fois que je suis allé vous demander durant ces trois jours, j'ai trouvé dans votre antichambre des figures incroyables... Il y avait un brave homme qui poussait le sans-gêne jusqu'à se faire un lit de vos banquettes, afin de prendre mieux patience et de vous attendre plus commodément...

L'agitation du marquis grandissait jusqu'à devenir épuisante.

— Mais je vous dis de vous expliquer! répéta-t-il... Parlez-moi de Western... Vous me faites mourir!

— J'y arrive, répliqua Durandin... Mais je veux perdre mon étude, si je ne suis pas allé vingt fois vous demander pendant ces trois jours... Je me présentais au nº 4 de la rue Royale... Monsieur le marquis de Maillepré est absent, me disait-on... Je courais à la rue Castiglione où l'on me répondait : Madame la baronne n'est pas visible... Ne vous impatientez pas, nous y voilà!... Avant-hier, un brave gentleman se présenta chez moi et me fit sur vous de très nombreuses questions... J'étais ma foi bien loin de deviner le motif de l'intérêt qu'il vous portait; mais je vis du premier coup d'œil qu'il vous prenait pour le vrai Gaston de Maillepré, à qui, pour une raison quelconque, il gardait une affection paternelle... C'était embarrassant... Je lui dis, bien entendu, que j'avais votre confiance tout entière; je fis appel à ma mémoire et trouvai moyen de placer dans la conversation tout ce que je sais des vrais Maillepré grâce au contenu du portefeuille rouge... Cela produisit, je vous assure, un excellent effet... La preuve, c'est que le gentleman, — du diable si je le reconnaissais! — me remit un volumineux Mémoire en me priant de m'en servir dans l'intérêt du marquis Gaston, pour interrompre le délai de trente ans qui, accompli une fois, doit changer les droits précaires de monsieur le duc en une propriété inattaquable... A ce propos, je vous dirai que cette idée-là n'est point méprisable...

— Mais cet homme, interrompit le marquis avec une impatience avide, — cet homme!... ne me parlez que de cet homme!

— Le gentleman?... à la bonne heure!... Eh bien! quand il m'eut remis son Mémoire, il s'en retourna chez lui, je pense... Mois, je me mis à lire ledit Mémoire... Ah! dame; voyez-vous, c'est prodigieux!... Il y a là-dedans des choses!... Vous savez bien, le vieux sauvage du Caveau?... mais si je voulais vous raconter tout cela, je n'aurais pas fini demain matin... Tout ce que je puis vous dire, c'est que monsieur le duc de Compans est un enfant adultérin qui n'a pas plus de droit que le Grand-Turc à la succession de Maillepré... mais ce n'est pas là le plus curieux. Ce qui m'a intéressé au dernier point, c'est le récit détaillé de votre aventure avec ce James Western dans la chambre où nous venons de faire un petit souper...

— Mais c'est donc lui! balbutia le marquis dont la main tremblante et froide cherchait la main de Durandin.

— Je suis las de vous le répéter! poursuivit l'avoué. Il raconte le mauvais parti que lui fit une certaine Carmen qui lui donna tout bonnement un coup de poignard dans la gorge... Vous n'y alliez pas de main morte, monsieur le marquis!... et quand je pense que nous autres, nous étions à danser pendant ce temps-là avec nos épouses à l'étage supérieur!...

Durandin eut un gros rire.

Le marquis s'épuisait à suivre ce récit. — Ses forces défaillaient.

— Mais au diable ces souvenirs! s'écria l'avoué, — maintenant, je suis un homme établi, je ne soupe plus, je ne danse plus... mais je m'ennuie. Ah! dame!... ne vous impatientez pas... Ce qui va vous paraître très curieux, c'est la suite; car vous ne savez que jusqu'au coup de poignard. Eh bien! une fois dans le trou, Western y serait resté jusqu'au jugement dernier, sans ce diable de sauvage qui avait tout vu par l'un des œils-de-bœuf de la chambre où nous venons de faire un petit souper... Vous vous souvenez bien, au moment où vous retirâtes la planche pour nous montrer le cadavre, nous vîmes le pauvre malheureux disparaître et s'abîmer lentement.. Il semblerait que c'était le sauvage... un vieux fou très intelligent... qui avait percé en dessous du cercueil improvisé pour se donner la récréation de porter le corps mort chez un médecin. Je ne peux pas vous dire, moi, tout ce qui s'ensuivit... C'est une histoire à faire courir tout Paris si elle est jamais portée devant les tribunaux... En substance, Western guéri retourna en Amérique, revint avec d'autres papiers, et cherche encore les Maillepré, qui sont les enfans de sa sœur... C'est lui qui a signé le Mémoire...

Le marquis joignait les mains avec force. — Sans l'obscurité profonde qui régnait à l'endroit où s'étaient arrêtés les deux interlocuteurs, on eût vu ses beaux yeux humides s'élever vers le ciel avec une reconnaissance passionnée.

— Vous voyez bien, reprit Durandin, qu'il ne tenait qu'à moi de rassurer ces messieurs et de donner à votre beau discours un résultat tout autre!...

— Ces papiers que vous a remis Western avec le Mémoire, dit le marquis, au lieu de répondre, — peuvent-ils remplacer ceux qui étaient dans le portefeuille rouge?

— Non, répliqua l'avoué. — Il manque de quoi établir la filiation du marquis Raoul qui est le père des neveux de ce Western... c'est tout bonnement le principal.

Le marquis baissa la tête et parut se plonger dans ses réflexions.

— Mais, pour n'être pas suffisans, reprit Durandin, — ils auraient pu nous aider à nous inquiéter déplorablement... Le hasard qui a poussé ce Western chez moi est un coup de la Providence et prouve que cet Américain a décidément du guignon... Les petits Maillepré désormais en effet, à supposer qu'ils existent, ce que j'ignore, n'ont pas l'ombre d'un papier de famille... Je n'hésite pas à déclarer qu'il faudrait un miracle pour les remettre à flot.

Le marquis garda le silence sa tête se penchait sur sa poitrine, et ses deux mains à son insu comprimaient les battemens de son cœur.

Au bout de quelques secondes, il parut s'éveiller brusquement.

— Le plus profond secret sur tout ceci, s'il vous plaît, monsieur Durandin! dit-il d'une voix brusquement changée; — demain je prendrai connaissance de ce Mémoire... Rien n'est perdu à l'égard du portefeuille puisque ma menace garde toute sa force vis-à-vis des gens que nous avons laissés là-haut... Ils ont peur; ils agiront... et nous aurons gagné à tout ceci de n'avoir plus à craindre ces petits Maillepré, à qui désormais, comme vous le dites fort bien, il faudrait un miracle pour recouvrer leur héritage... Je vous remercie de votre conduite de ce soir... Vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir servi fidèlement.

— Je connais la générosité de monsieur le marquis, murmura l'avoué en s'inclinant.

Ils se séparèrent.

. . . .

A l'hôtel du Sauvage, nos quatre convives étaient restés faisant vis-à-vis les uns des autres une assez triste figure.

Du Chesnel se leva le premier.

— C'est le bagne qui est au bout de tout ceci! dit-il, les sourcils froncés et les dents serrées.

Il fit le tour de la table et vint se poser devant Denisart.

— Misérable coquin! reprit-il, si tu ne trouves pas le moyen de rendre ce maudit portefeuille, je te jure sur mon honneur que je te tuerai sans pitié!

Denisart avait la tête baissée et ne la relevait point.

— M'entends-tu? s'écria du Chesnel en le secouant avec rage.

Le pédant gronda plaintivement.

— Souviens-toi bien de cela! reprit du Chesnel, — fût-ce sur les bancs de la cour d'assises, je te tuerai!...

Il sortit et jeta violemment la porte derrière lui.

Josépin se leva et vint prendre sa place.

— Mons Denisart, dit-il de sa voix lente et nasillarde, — je ne voudrais pas être dans votre peau... Si ce portefeuille ne se retrouve pas, je vous promets de vous jeter une boulette comme à un chien enragé... N'oubliez pas cela, mons' Denisart!

Josépin assura ses lunettes d'or d'un coup de doigt et sortit sans perdre son pas doctoral.

— A nous deux! s'écria Roby. Ah! coquin que tu es, tu veux faire finir dans une prison infâme une existence destinée à la gloire!... Tu veux plonger dans les cachots un homme qui était un grand artiste... qui eût été un grand poète... et qui allait doter notre industrie nationale de machines dont la portée ne peut pas se calculer!... Scélérat, crains ma vengeance!

Il fit un geste tragique et gagna la porte de ce pas saccadé qui indique une très grande émotion chez les acteurs de mélodrames...

Denisart, resté seul, envoya son regard cauteleux et craintif tout autour de la chambre.

Son nez brûlait comme un charbon ardent entre ses deux joues livides.

Son visage exprimait le paroxysme de la frayeur.

Néanmoins, après quelques minutes, son front se rasséréna peu à peu.

Il mit la main dans la poche de sa redingote et en tira un portefeuille qu'il ouvrit sur la table.

Ce portefeuille de maroquin rouge était celui qu'on avait volé au marquis de Maillepré.

Denisart en retira d'abord six billets de mille francs, prix du vol.

Puis il en sortit l'une après l'autre les diverses pièces que monsieur le duc avait comptées avec tant de plaisir.

Denisart les compta, lui aussi. — Un sourire ignoble agita les lignes anguleuses de sa face.

— Comme on a de la peine à se faire de petites économies!... murmura-t-il...

CHAPITRE VIII.

COMPANS ET MAILLEPRÉ.

C'était le 28 novembre 1833, vers cinq heures du soir.

Monsieur Williams était avec ses deux serviteurs dans le salon ducal.

Monsieur Williams portait des habits de grand deuil.

Les deux serviteurs, vêtus de noir aussi, s'occupaient à ordonner la salle comme pour une fête ou une solennité.

La vaste chambre n'était éclairée que par deux lampes placées au centre, sur une table recouverte d'un tapis. — La lumière à peine suffisante se partageait par toute la salle, divisée par le verre dépoli des globes.

Les portraits des aïeux alignaient le long des boiseries le cordon de leurs couples sévères.

Des deux côtés de la table, Toby Grant et John Robertson s'occupaient à placer deux rangs de fauteuils.

Le reste de la salle était tel que nous l'avons vu. — Les rideaux sombres tombaient sur les embrasures en longues draperies; les corniches et les frises faisaient étinceler çà et là leur dorure séculaire.

C'est à peine si l'on voyait, dans un jour confus, se mêler, rire et boire les groupes flamands du plafond. — La belle ligne de nymphes chasseresses courait à demi éclairée au-dessus des portraits des ancêtres.

Nulle lueur de crépuscule n'arrivait du dehors pour combattre et fausser la lumière des lampes. Les épais rideaux rejoignaient partout leurs franges de soie.

Il y avait une émotion grave sur le visage de monsieur Williams. — Sa figure austère et pâle, ses vêtemens de deuil, le zèle silencieux de ses serviteurs, tout cela cadrait avec la solennelle magnificence de la salle antique et la majesté des souvenirs.

— Quatre siéges de ce côté, dit monsieur Williams. — C'est bien.

Puis il ajouta en dedans de lui-même :

— Car ils ne sont plus que quatre!... Berthe est allée avec sa mère... ma pauvre Louise!...

— Monsieur est resté seul, dit Robertson.

— Allez auprès de lui, répliqua monsieur Williams.

Les deux serviteurs se retirèrent.

Monsieur Williams s'assit à côté de la table.

Il tira de sa poche une lettre timbrée de la veille, mais déjà froissée et lue mille fois.

L'écriture de cette lettre ne lui était point connue.

Elle lui annonçait que le sort des Maillepré allait se décider. — C'était une bataille à soutenir. Les papiers remis à l'avoué Durandin ne suffisaient point en effet pour entamer une lutte judiciaire, vu l'état de démence où se trouvait le chef de la famille. Le personnage, mystérieux pour monsieur Williams, qui portait le titre de marquis de Maillepré, semblait vouloir, au dire de cette lettre, soit par haine du duc, soit par tout autre motif, appuyer sous main les fils dépossédés du marquis Raoul.

Un conflit grave et que les tribunaux ne pouvaient être appelés à juger était pendant entre ce personnage et monsieur le duc de Compans.

L'avoué Durandin aurait donc un motif plausible pour assigner un rendez-vous à monsieur le duc en un lieu plus secret et plus sûr que son étude, — car les choses que monsieur le duc de Compans et le prétendu marquis de Maillepré avaient à se dire étaient de celles qu'on ne saurait trop cacher.

La lettre engageait monsieur Williams à faire arme de tout.

Elle promettait vaguement un secours.

Mais elle ajoutait que ce secours pourrait manquer...

Dans la matinée, monsieur Williams avait reçu une seconde lettre signée par l'avoué Durandin et qui lui annonçait que monsieur le duc de Compans et monsieur le marquis de Maillepré se réuniraient dans sa maison, ce jour même, à six heures du soir.

Monsieur Williams savait maintenant où étaient les enfans de Raoul.

Il portait le deuil de la pauvre Berthe. — Il avait embrassé Gaston, portrait vivant de son aïeul, et embrassé Sainte, qui lui semblait être Louise, remontée sur la pente du temps jusqu'à son âge de vierge.

Il avait retrouvé encore Charlotte, qui ne savait plus guère sourire, et qui réfugiait sa tristesse sous le toit de son frère...

Il avait serré la main de Jean-Marie Biot, cette rustique Providence de la famille, que Dieu avait placé là comme une limite à la souffrance, comme une lueur parmi le désespoir.

Berthe seule manquait.

Il y avait dix jours maintenant que monsieur Williams était le père de tous ces enfans retrouvés.

Son cœur était à eux tout entier. Il y avait en lui, sous la froide enveloppe de son flegme américain, un trésor de tendresse dévouée et presque maternelle.

Depuis la veille il se préparait à la lutte annoncée. — Les enfans de Maillepré étaient prévenus, et l'on avait convoqué les rares amis qui s'intéressaient au sort de la famille.

Au coup de six heures, Biot, qui lui aussi portait le deuil, ouvrit à l'avoué Durandin. — Quelques minutes après, monsieur le duc arriva escorté d'un homme d'affaires.

Tous les trois furent introduits dans le salon ducal, où monsieur Williams était seul.

Toby Grant les fit asseoir du même côté de la table.

Le duc et Durandin échangèrent un salut.

— M'est-il permis de demander, dit monsieur de Compans en désignant Western, — quelle est la qualité de monsieur pour assister à notre entrevue?

Avant que Western pût répondre, Durandin prit la parole. — Il avait évidemment sa leçon faite.

— Monsieur est pour moi une sorte de collègue, dit-il.

Et il ajouta en se levant :

— Monsieur le duc, monsieur Williams... Monsieur Williams, monsieur le duc de Compans-Maillepré!

L'Américain et le pair de France se renvoyèrent un salut raide et froid.

Durandin avait sous le bras une liasse de papiers parmi lesquels se trouvait le Mémoire de monsieur Williams.

Il étala ces papiers sur la table et les rangea méthodiquement.

— Monsieur le duc, dit-il, je vous prie d'excuser le retard de monsieur le marquis... Nous pouvons parfaitement commencer sans lui : vous savez que j'ai ses pleins pouvoirs.

Le duc approuva du geste.

— Nous n'avons pas ici à ménager nos paroles, dit Durandin. — Il paraîtrait, monsieur le duc, que vous avez soustrait frauduleusement à mon client certain portefeuille enlevé autrefois à un Américain du nom de Western.

L'avoué cligna de l'œil en regardant monsieur Williams. — Celui-ci demeura immobile et muet.

— C'est exact, répondit monsieur de Compans; — après?

Durandin éclaircit sa voix par une toux de Palais.

— Parfaitement! reprit-il; — je n'ai pas besoin de demander à monsieur le duc s'il serait disposé à nous rendre les pièces contenues dans ce portefeuille... Je me bornerai à poser en fait que la soustraction opérée par monsieur le duc aurait pu nous causer un dommage irréparable si d'autres pièces n'étaient tombées en notre possession pour compenser la perte des premières...

Le duc jeta un regard curieux, mais où il n'y avait point encore d'inquiétude, sur les pièces étalées devant Durandin.

— Fanfaronnade d'avocat! murmura-t-il.

— Voulez-vous avoir la bonté de nous communiquer ces pièces? demanda l'homme d'affaires.

— Tout à l'heure, répondit Durandin, tout à l'heure... Nous avons, messieurs, je veux bien le dire tout de suite, plus d'une corde à notre arc... Dans des circonstances aussi extrêmes que celles où nous a placé monsieur le duc, vous sentez bien que mon client n'a pu me taire aucun secret... Ah! c'est une magnifique affaire... A défaut des tribunaux civils, nous avons la cour d'assises!...

L'homme d'affaires fit un mouvement étonné. — Le duc fronça légèrement le sourcil.

— Si vous n'avez pas d'autre arme que ces pauvres menaces... commença-t-il.

— Si fait, monsieur, interrompit Durandin; — nous avons un arsenal complet... Et d'abord, ajouta-t-il en soulevant l'énorme cahier de Western, — voici un petit Mémoire à consulter, signé par un revenant, qui contient des choses vraiment curieuses... Vous souvenez-vous de James Western, monsieur?

— Maître Durandin, répliqua monsieur de Compans en essayant un air sévère, — veuillez vous renfermer, je vous prie, dans les termes de la question qui nous rassemble!

— Hélas! monsieur le duc, répliqua l'avoué d'un ton d'hypocrite bonhomie, — ce n'est pas ma faute si la question renferme çà et là quelque petit assassinat... Mais n'en parlons pas encore, puisque ce sujet semble ne vous être point agréable... Nous avons, Dieu merci! de quoi nous occuper... Je vous demande la permission de vous dire quelques mots de ce Mémoire.

Durandin feuilleta lentement le gros cahier, entre les pages duquel il avait placé des signets.

Monsieur Williams lui mit la main sur le bras.

— Attendez, monsieur, dit-il d'une voix grave, — ce Mémoire intéresse d'autres personnes encore...

Monsieur Williams se leva et gagna l'une des portes de la salle qu'il ouvrit.

Dans la chambre voisine il y avait une réunion assez nombreuse. Pendant que monsieur Williams entr'ouvrait la porte, un rapide regard plongé au dehors aurait pu reconnaître la franche et spirituelle figure de Nazaire dit Dragon, le joli minois de Mignonne et le rude visage de Jean-Marie Biot.

Romée, le sculpteur, était entre Gaston et Sainte.

— Introduisez les enfans de ma sœur, dit monsieur Williams, — avec madame la duchesse douairière, leur aïeule!

Monsieur de Compans releva brusquement la tête.

Durandin demeura bouche béante regardant la porte d'un air stupéfait.

En ce premier moment, sa surprise égalait pour le moins celle de monsieur le duc.

Mais ses instructions étaient précises et lui ordonnaient d'agir quoi qu'il arrivât. — Il n'avait point le droit de s'étonner.

Jean-Marie Biot cependant s'était avancé et se tenait chapeau bas à la droite de la porte.

— Madame la duchesse douairière de Maillepré! prononça-t-il à haute voix.

La vieille dame raide, desséchée, parut sur le seuil. — Cette solennité inaccoutumée lui causait une vague sensation d'orgueil et de plaisir. — Elle tenait droite sa tête où il n'y avait plus de vie...

Western lui prit la main avec respect et la guida jusqu'au premier fauteuil placé de l'autre côté de la table, en face de monsieur le duc de Compans.

La vieille dame s'assit sans plier son torse inflexible, et promena lentement sur l'assistance son regard de cadavre.

Durandin souriait maintenant dans sa barbe. — Il y avait de la frayeur et de la colère sur les traits de monsieur le duc.

— Monsieur le marquis de Maillepré! annonça encore Jean-Marie Biot. — Mademoiselle de Kergaz!... — Mademoiselle de Naye!...

Gaston, Charlotte et Sainte, vêtus de noir de la tête aux pieds, s'avancèrent et prirent place sur les trois siéges voisins qui restaient auprès de madame la duchesse douairière.

A la vue de Sainte, le duc eut un frisson et pâlit sous la couche de fard qui couvrait les rides de sa joue.

Il se tourna un peu de côté pour ne point rencontrer le regard de Gaston, qui descendait sur lui hautain et grave.

Ce mouvement porta ses yeux sur la vieille dame, dont les prunelles vitreuses et qui ne voyaient point s'attachaient en ce moment sur son visage.

Quelque chose s'émut au dedans de lui, — sa poitrine eut de sourdes angoisses...

Il se pencha vers son homme d'affaires et lui dit d'une voix altérée qui tâchait de railler:

— Ceci est toute une comédie!...

Monsieur Williams s'était remis à sa place. Il régnait dans la salle un silence complet.

Gaston, assis auprès de la vieille dame, avait sur ses beaux traits comme une parure de dignité fière.

Son front gardait sa mélancolie précoce, mais la vie semblait être revenue en lui pour redresser sa jeunesse courbée et chasser de sa joue les menaçantes pâleurs qui l'envahissaient naguère.

Charlotte était bien triste. Plus de vives gaîtés! plus d'étourderies! plus de sourires! — Ce qui l'entourait la laissait presque indifférente. — Elle avait beau aimer Sainte et Gaston, elle sentait que son sort n'était point le leur et que le drame qui se jouait aurait pour tous un dénoûment, mais n'en aurait point pour elle...

Sainte avait au front une rougeur timide. Ses beaux yeux s'étaient baissés et son regard ne se relevait parfois que pour glisser du côté de la porte.

C'était là qu'elle avait laissé Romée...

Mais la porte était close, et Jean-Marie Biot, avec son costume noir, appuyait sa taille d'Hercule aux battans refermés.

Durandin avait examiné chacun des nouveaux-venus avec une attention curieuse.

Il avait souri à la vue de Charlotte, parce que la pensée lui était venue que du Chesnel pourrait bien être obligé de refaire la cour à sa femme...

Mais le sourire de l'avoué n'avait point sa quiétude ordinaire. Il était loin de comprendre ce qui se passait autour de lui.

Heureusement son sang-froid était à l'épreuve. — Quelques secondes de réflexion l'amenèrent d'ailleurs à penser que tout ceci était une tactique de son client qui voulait reprendre auprès des véritables Maillepré la position que lui contestait désormais monsieur de Compans.

Pour cela il fallait jeter bas monsieur le duc et relever toute cette famille déchue.

C'était un rude travail. — Mais monsieur le marquis n'avait plus le choix des moyens.

— Monsieur et mesdames, dit l'avoué après un silence et en s'adressant à monsieur Williams, composent sans doute la famille de Maillepré, dont il est parlé dans ce Mémoire.

Monsieur Williams fit un signe affirmatif.

— C'est fort bien, reprit Durandin; — ma situation devient difficile et la présence de monsieur le marquis, mon client, me déchargerait en ce moment d'une lourde responsabilité... mais ses ordres sont positifs et je ne suis ici que pour m'y conformer... Veuillez m'écouter, monsieur le duc, ajouta-t-il en se tournant vers ce dernier. — Jamais affaire plus sérieuse n'aura réclamé votre attention.

Il rouvrit le Mémoire et le feuilleta.

— Mademoiselle de Maillepré! dit en ce moment la vieille dame de sa voix sèche et sans inflexion, — veuillez me dire, je vous prie, quels sont ces hommes et pourquoi on les a introduits près de moi...

A ces mots, qui rappelaient trop cruellement l'absence de la pauvre Berthe, Gaston regarda tristement son habit de deuil et les yeux de Sainte se remplirent de larmes...

La pensée de Charlotte était ailleurs.

La voix de madame la duchesse fit sur le duc et sur l'avoué lui-même son effet accoutumé. Ils écoutèrent avec du

froid dans les veines ce son qui semblait n'être point de notre monde...

—Madame ma mère, répondit Gaston avec respect, cette assemblée a pour but d'établir nos droits à l'héritage du duc Jean votre époux.

— Un procès ! murmura la vielle dame, qui retomba dans son indifférence morne.—Maillepré gagne toujours ses procès... Monsieur le président du parlement n'est-il pas notre cousin?...

Il se fit un silence que rompit la voix claire de Durandin.

— Ce duc Jean dont vient de parler monsieur, dit-il, partit pour l'Amérique deux ans avant la naissance de monsieur le duc de Compans-Maillepré ci-présent... Sans cette circonstance, il est bien probable que monsieur le duc n'aurait pas besoin d'ajouter le nom de Compans à celui de Maillepré...

-- Que voulez-vous dire? interrompit le duc.

— Il serait bien étonnant, répliqua Durandin sans s'émouvoir, — que la question de monsieur de Compans fût faite de bonne foi... car il est impossible que ses père et mère adoptifs ne lui aient point appris qu'il est le fils de Berthe de Dreux, duchesse de Maillepré.

— Qui parle de Berthe de Dreux? prononça la vieille dame comme en un rêve.

— Monsieur!... s'écrièrent à la fois Gaston et le duc,— vous avancez une imposture !

Un avoué qui aurait la faiblesse de s'émouvoir aux démentis qu'il reçoit ne serait pas même digne d'être huissier...

Durandin était positivement incapable de commettre un pareil solécisme. — Mais, lors même qu'il eût voulu se récrier, le temps lui aurait manqué pour cela. Monsieur Williams, en effet, prit la parole, et dit en s'adressant plus particulièrement à Gaston :

— Le fait est vrai : je m'en porte garant.

Gaston rougit et baissa les yeux.

Le duc était en proie à une agitation fiévreuse. — Ses yeux étaient fixés au sol ; il n'osait plus les relever sur cette femme qui lui faisait face et qui était sa mère...

— Il faut que monsieur le duc fasse bien attention, dit Durandin, que les nouveaux adversaires qui lui arrivent ne changent rien à l'état de la question agitée entre lui et monsieur le marquis, mon client.

— Il me semble pourtant, repartit le duc sans lever les yeux, — que ces nouveaux adversaires sont les vôtres autant que les miens.

— Peut-être, répliqua Durandin d'un ton léger ; — en tout cas, je ne défends point leur cause qui ne manquera pas d'avocats, je pense. — Il salua monsieur Williams. — Et je me borne à m'appuyer sur les excellens argumens qu'ils m'apportent... Monsieur le duc, nous sommes au 28 novembre et nous avons jusqu'à demain soir pour interrompre le délai fixé par la loi... Croyez-moi, ce Mémoire vaut bien les papiers renfermés dans le portefeuille... Il est signé, lui aussi, du nom de James Western.

— Il est donc bien vieux, ce Mémoire ! dit l'homme d'affaires du duc.

— Il a huit jours de date, répondit Durandin.

Le duc releva la tête vivement.

— C'est impossible ! murmura-t-il. — Il y a sept ans...

— Monsieur le duc, interrompit Durandin, — voici un mot qui, devant la cour d'assises, serait d'un effet puissamment dramatique... Ah ! il y a sept ans !... c'est bien vrai... mais voici une chose diabolique...

Les morts, après sept ans, ressortent du tombeau !...

James Western reparaît et raconte à sa manière votre poursuite dans le jardin du Palais-Royal... le soin que vous mîtes à l'enivrer une heure avant l'assassinat... et d'autres petites circonstances encore.

Le duc combattait énergiquement son trouble. Il avait réussi à reprendre un air dédaigneux et froid.

— Vous cherchez en vain à m'effrayer, monsieur, dit-il.

— C'est, alors, que vous êtes très brave ! répliqua Durandin.

— Si ce Western vivait, reprit le duc, aurait-il attendu sept ans?...

Monsieur Williams se leva.

— Il ne faut point perdre un temps précieux à discuter sur ce sujet, prononça-t-il de sa voix sévère et calme. — Western vit et il a attendu sept ans... Western, c'est moi.

Le duc tressaillit sur son fauteuil et le regarda ; son âme était passée dans ses yeux.

L'homme d'affaires, qui jusqu'à ce moment s'était borné à écouter, atteignit son calepin. — Il prit une note avec cet air triomphant de l'avocat qui vient de pêcher un sophisme.

— Voici donc la situation, poursuivit Durandin : — mettant à part monsieur le marquis de Maillepré, mon client, dont je réserve les droits et dont je dois croire la conduite tracée d'avance... monsieur le duc se trouve en face des héritiers directs du duc Jean de Maillepré qui viennent réclamer leur patrimoine... A l'égard de cette famille, monsieur le duc a bien des petits péchés sur la conscience... Pour n'en citer qu'un seul, ces enfans se souviennent de leur père jeté sur le pavé une heure avant sa mort.

Gaston tourna la tête en frémissant, — Sainte et Charlotte baissèrent les yeux, — Biot, auprès de la porte, serra ses gros poings et agita ses longs cheveux...

— Outre ces héritiers, poursuivit l'avoué en montrant monsieur Williams, — voici un redoutable témoin qui, devant la justice civile comme auprès des cours criminelles, vous écrasera, monsieur le duc !

Compans appela péniblement sur sa lèvre un sourire dédaigneux.

— Un témoignage isolé en ces sortes de causes, dit l'homme d'affaires, — est comme non avenu.

Durandin frappa de la main son gros cahier.

— Autre histoire ! s'écria-t-il, le duc Jean n'est pas mort.

Le regard de Compans se fit franchement incrédule.

— Jean-Marie Biot, dit monsieur Williams,— ordonnez qu'on introduise le duc Jean de Maillepré !

Biot sortit.

Il régna dans le salon ducal un profond silence.

Les trois enfans de Maillepré attendaient, graves et calmes.

Monsieur Williams demeurait immobile, les bras croisés sur sa poitrine, et gardant cette pose raide que lui donnait l'inflexibilité de son cou, suite de sa blessure.

La face réjouie du bon avoué Durandin exprimait une curiosité espiègle ; il tournait ses pouces vivement et regardait en dessous monsieur le duc.

Celui-ci avait les sourcils froncés. Il venait d'adresser une question à son homme d'affaires qui avait essayé de le rassurer, mais sa figure, malgré tous ses efforts, peignait un embarras violent et des anxiétés croissantes.—Son regard demeurait fixé avidement sur la porte par où Biot était sorti.

Madame la duchesse douairière semblait être complètement étrangère à cette scène. Ses yeux morts regardaient le vide, — ses lèvres blanches remuaient et ne parlaient point.

C'était, en ce moment d'attente, une absence complète de mouvement et de bruit. — L'austère assemblée des portraits de famille, qui s'alignaient autour du groupe vivant, n'était pas plus que lui muette et immobile.

Au contraire, la vie semblait s'être déplacée ; l'oscillation de la lumière mettait sur les toiles mortes de mystérieuses émotions.

On eût dit que ces visages sévères reprenaient une pensée, et que les voix réunies de tous ces hauts seigneurs allaient s'élever, menaçantes, en faveur du dernier rejeton de leur race.

Biot tardait à revenir.

— Mademoiselle de Maillepré, dit la vieille dame dont la voix retentit sèche et cassée parmi le silence absolu, —

ces rayons de soleil me blessent la vue, veuillez me conduire à l'ombre.

La duchesse avait mis sa main devant ses yeux que frappait en plein la blanche et vive lumière des lampes.

Sainte et Gaston se levèrent.

Ils roulèrent doucement le fauteuil de leur aïeule jusqu'à l'extrémité de la chambre qui s'éloignait le plus des lampes.

Dans cette nouvelle position le fauteuil de madame la duchesse se trouvait adossé à une profonde embrasure recouverte de ses rideaux fermés.

A sa droite était une porte qui, dans la symétrie du salon, faisait pendant à celle où veillait naguère Jean-Marie Biot.

Presque au-dessus d'elle, faiblement éclairé par la lumière lointaine, pendait le cartouche contenant le portrait de Berthe de Dreux et du duc Jean de Maillepré.

Gaston et Sainte avaient regagné leur place.

Biot, à ce moment, reparut sur le seuil.

— Monsieur le duc s'est échappé de sa chambre, dit-il.

Au même instant, on entendit dans le jardin et dans les cours des voix qui criaient :

— Oguah ! Oguah !

Monsieur Williams s'élança vers une fenêtre qu'il ouvrit.

Les autres l'imitèrent, parce que les cris redoublaient et que l'on voyait des torches allumées courir partout dans les ténèbres.

Pendant quelques secondes tout le monde fut aux fenêtres, et l'intérieur du salon ducal resta désert.

La porte qui était à droite de madame la duchesse s'entr'ouvrit si doucement que l'oreille la plus exercée n'eût pu en démêler le bruit.

A la hauteur où paraît d'ordinaire la tête d'une créature humaine, rien ne se montra ; mais, au ras de terre, apparut une grande figure rouge à la peau ridée, aux yeux immobiles, au crâne chauve d'où s'élançait une mince touffe de cheveux blancs...

Cette tête dépassa insensiblement les battans entr'ouverts, — et peu à peu l'on eût pu voir le corps gigantesque d'Oguah qui s'avançait en rampant dans la salle...

CHAPITRE IX.

LE COLLIER ROUGE.

La grande taille d'Oguah se glissa sans bruit par la porte entrebâillée. Il rampait sur ses mains et sur ses genoux.

Quand ses jambes eurent dépassé le seuil, il s'arrêta, tourna la tête avec l'inquiète vivacité d'une bête farouche et repoussa du pied la porte.

Dans la cour et dans le jardin on criait :

— Oguah ! Oguah !

Le grand chef eut un rire silencieux ; — et c'était chose étrange de retrouver sur ce visage presque centenaire la malice espiègle de l'enfance...

Il regarda tout autour de lui avec curiosité. — A la vue des personnes rassemblées aux fenêtres et qui lui tournaient le dos, sa bouche s'ouvrit comme pour prononcer une exclamation de surprise, mais il n'en sortit aucun son.

Il se redressa sur ses genoux. — A son cou, attaché par une cordelette tressée avec la paille de sa couche, pendait un petit médaillon qui retombait sur sa poitrine.

On eût dit une miniature arrachée à la boîte qui lui avait servi d'encadrement.

Il était à trois pas tout au plus de madame la duchesse douairière assise sur son fauteuil qui touchait la draperie de la dernière embrasure, mais cette partie de la salle était, nous l'avons dit, fort éloignée des lumières. Tout y restait dans un demi-jour confus.

La vieille duchesse n'avait point aperçu Oguah et continuait de jeter ses yeux morts dans le vide.

On s'agitait cependant au dehors ; la lueur des torches courait sous les arbres du jardin et, de temps en temps, les deux serviteurs de monsieur Williams prononçaient le nom d'Oguah.

Chaque fois qu'il entendait ce nom, le grand chef avait ce silencieux sourire dont nous avons parlé souvent.

En faisant le tour de la chambre, son regard arriva au cartouche qui contenait le portrait du duc Jean et de la duchesse Berthe,— son portrait et celui de sa femme.

Son œil eut comme un éclair de raison, et l'on y aurait pu lire un vague souvenir...

Ce fut l'affaire d'un instant. En continuant sa route circulaire, son regard tomba sur la face terne et immobile de la vieille dame.

Sa paupière battit, et il y eut de nouveau un voile morne sur sa vue...

Il remit ses deux mains sur le tapis et rampa le long de la muraille jusqu'aux pieds de la duchesse qui ne l'apercevait point.

Là, il s'arrêta encore.— Sa prunelle, qu'animait une curiosité d'enfant, monta depuis les derniers plis de la robe de la duchesse jusqu'à son corsage droit et raide,— puis, montant toujours, son regard parvint jusqu'aux lignes effacées du visage de la vieille dame.

Sa main se posa sur son cœur, tandis que les rides de son front se creusaient et que ses yeux éteints exprimaient un fugitif élancement d'angoisse.

Sa contemplation dura quelques secondes.

Puis il sembla comparer ces traits flétris aux traits jeunes et brillans qui vivaient sur la toile au-dessus de la vieille dame.

C'étaient les séductions de la jeunesse en sa fleur et les ruines odieuses de la vieillesse...

C'était la beauté splendide auprès d'un débris triste, défiguré par la rouille du temps !...

Quelque rapport mystérieux restait-il entre ces deux visages, ou le grand chef les voyait-il à travers le prisme menteur de sa folie !...

Une émotion indéfinissable descendit sur ses traits...

Durandin et l'homme d'affaires de monsieur le duc quittèrent les premiers la fenêtre. — Leur exemple fut suivi par le reste de l'assemblée, qui vint reprendre place autour de la table...

Monsieur Williams lui-même, après avoir donné l'ordre de garder toutes les issues de la maison, revint s'asseoir auprès de Durandin.

Oguah s'était jeté à plat ventre sur le tapis, au mouvement qu'avaient fait les assistans pour regagner leurs siéges. Son œil interrogeait chacun d'eux avec une timidité sauvage.

Personne ne l'avait aperçu. Quand tout le monde eut repris place, il se glissa sans bruit et disparut derrière les rideaux fermés de l'embrasure.

L'instant d'après, on eût pu voir sa face rouge apparaître encadrée par la soie des draperies juste au-dessus du fauteuil de la vieille dame.

— J'ai peu de choses à ajouter, reprit Durandin, et peu m'importe, à vrai dire, la présence de ce vieillard qui est ou n'est pas le duc Jean de Maillepré, aïeul de monsieur le marquis... Le principal, c'est que demain matin je déposerai au greffe de la cour royale ce Mémoire, en faisant le nécessaire pour interrompre les délais... A moins que monsieur le duc de Compans ne juge à propos de transiger, auquel cas j'attends ses propositions.

— Moi, je ne transigerai pas, dit monsieur Williams.

Gaston le remercia du regard et ajouta :

— Il n'y a point d'arrangement possible entre cet homme et nous !

— Permettez ! répliqua Durandin, qui salua Gaston et monsieur Williams, — je vous fais observer que je n'ai point mission de parler pour vous, messieurs... je ne représente ici que mon client, monsieur le marquis de Maillepré... et j'attends la réponse de monsieur le duc.

Celui-ci regarda son homme d'affaires qui avait l'air froid et distrait. — Sa connaissance parfaite de tout ce qui était discussion d'intérêt lui montrait bien en tout ceci ses adversaires en défaut.— Mais d'un autre côté il y avait autour de lui comme un réseau de menaces.

Ces griefs, portés devant un tribunal, pourraient le laisser vainqueur, mais il sentait qu'il serait flétri par sa victoire même.

Il y avait contre lui des accusations accablantes qui seraient prouvées à demi.

Ce n'était pas assez pour la justice, c'était trop pour le monde.

Il hésitait. — C'était chez lui un moment de découragement et de frayeurs.

Cet assassinat que l'on allait lui jeter au visage l'épouvantait.

— Que pensez-vous de cela, monsieur? dit-il à son conseil.

Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage séché, ridé, racorni.

A l'interpellation de monsieur le duc, il releva ses lunettes et consulta ses notes.

— Les prétendus héritiers de Maillepré, dit-il, renoncent à une transaction ; ils font bien... Quant à monsieur le marquis, il en demande une, au contraire, et il a tort... Ce Mémoire ne contient que des allégations vagues, derrière lesquelles il n'y a pas l'ombre d'une preuve. L'accusation d'assassinat jetée au hasard est le meilleur indice de la disette de moyens où sont nos adversaires... D'ailleurs, l'assassiné se porte fort bien, ce me semble... Quant à ce prétendu Jean de Maillepré qui aurait presque cent ans au jour où nous sommes, qu'on nous le montre ou qu'on nous le cache, peu importe, comme l'a dit mon confrère... Ce qui importe, ce sont les faits ; ce qui importe, ce sont les preuves... Où sont vos preuves?...

Avant que Durandin pût répondre, le duc prit la parole en s'adressant à monsieur Williams :

— Monsieur, dit-il avec un ton de dignité calme et parfaitement jouée, je possède une immense fortune qui m'est venue par voie collatérale... je deviens vieux et je n'ai pas d'enfans... — Autrefois j'ai pu traiter selon la rigueur de mes droits des gens qui prenaient le nom de ma famille et que je croyais être des imposteurs... Depuis, je me suis repenti et j'ai accueilli avec une facilité trop grande un prétendu Maillepré qui m'avait trompé par d'adroits mensonges.

Le duc s'arrêta et regarda Durandin d'un air sévère.

— Je parle de votre client, monsieur, dit-il.

— Patience, grommela Durandin ; — mon client pourra bien vous répondre !...

— Malgré le chagrin que me cause une première erreur, poursuivit le duc, — il est en moi une voix de justice qui me crie de ne point repousser ces orphelins demandant le bien de leur père... J'aime mieux me tromper encore que de laisser dans l'infortune des gens qui sont peut-être des Maillepré... Je ne veux point connaître les preuves alléguées... parlez, monsieur... fixez vous-même la part de mes biens dont il faut que je me dépouille : je suis prêt à faire encore ce sacrifice !

La voix du duc avait des inflexions attendries : son visage fardé se masquait d'une hypocrite douceur.

Son homme d'affaires le regarda étonné.

Durandin enfla ses joues. — La surprise paralysa ses pouces qui cessèrent de tourner.

Monsieur Williams hésita. Il se fit un silence.

Pendant ce silence, la figure rouge du grand chef reparut entre les deux rideaux entr'ouverts.

Il avait à la main le médaillon qui pendait à un cordon de paille roulé autour de son cou.

Son regard glissait de ce médaillon aux dentelles de la coiffe de la vieille dame, qui était assise, immobile, au-dessous de lui.

Une grande agitation se montrait sur les traits d'Oguah, dont les rides se choquaient et se mêlaient en un mouvement perpétuel. — Ses sourcils se fronçaient ; sa bouche avait un sourire cruel et courroucé. — La folie qui était dans ses yeux sanglans jetait des menaces exaspérées.

Durandin se leva et s'approcha de monsieur Williams.

— Il n'y a pas dans toutes ces paperasses, lui dit-il à l'oreille, de quoi tirer un écu de la poche d'un homme... Demandez des millions... et si l'on vous offre cinquante mille francs, croyez-moi, acceptez !

Monsieur Williams se tourna vers Gaston et l'interrogea de l'œil.

Gaston gardait toute la hautaine fierté de son visage.

— Mon neveu, dit monsieur Williams, je ne puis prendre sur moi de refuser cette offre..... C'est à vous de parler.

— Je la refuse, dit Gaston.

Et comme s'il eût voulu prévenir toute tentative ultérieure sur Charlotte et sur Sainte, il ajouta :

— Je refuse pour moi et pour mes sœurs.

Sainte, avec sa douce voix, Charlotte, distraite plutôt que résignée, répétèrent, dociles à un signe de leur frère :

— Nous refusons !

Durandin, au lieu de reprendre sa place, se promenait de long en large devant la porte d'entrée.—Il sentait son rôle fini.

L'homme d'affaires du duc, profitant de cet éloignement, fit rouler doucement son fauteuil et prit, sous le Mémoire, les pièces qui composaient le dossier de Durandin.

— Réfléchissez ! poursuivit le duc,— vous repoussez une occasion que la Providence n'envoie point deux fois dans la vie... Que demandez-vous? ma fortune... je vous en donne la moitié dès aujourd'hui... et je vous fais mes héritiers.

— Vous savez bien, monsieur, répliqua Gaston d'un ton froid et péremptoire, qu'entre vous et nous il ne peut y avoir rien de commun !

— A la bonne heure ! s'écria en ce moment l'homme d'affaires de monsieur de Compans qui repoussa d'un geste dédaigneux le dossier de Durandin...—Votre dignité, monsieur le duc, ne vous permet point de répéter une demande deux fois repoussée... Et vraiment, c'était trop de faiblesse !,.. je veux dire trop de générosité... Ces pièces vaudraient quelque chose si elles étaient complètes... mais il y manque justement, avec beaucoup d'autres, l'acte de naissance du fils de Jean de Maillepré, et rien n'y parle du duc Jean lui-même... Il n'y a pas de procès possible.

Monsieur de Compans se leva.

— Il y aura pourtant un procès, dit James Western, et nous verrons ce qu'est la justice en France !...

— Bah ! fit l'homme d'affaires, en homme qui connaît intimement la justice.

Le duc lui glissa rapidement quelques mots à l'oreille.

— Pas un centime ! monsieur le duc, répondit l'homme d'affaires ;—n'offrez plus la centième partie d'un centime !... désormais je vous réponds de tout !

Le duc prit aussitôt un air de dignité blessé. — Il était sûr de son fait maintenant et s'applaudissait tout bas de voir refusées ses offres imprudentes.

— Après la manière dont on a accueilli mes offres, dit-il, après les menaces qu'on vient de me faire, ma présence ici ne peut être que déplacée... je me retire... Et quand il vous plaira de commencer l'attaque, je serai prêt à me défendre.

Il se dirigea vers la porte, Durandin se rangea pour le laisser passer.

— Voilà ce qui s'appelle jeter un beau jeu ! grommela-t-il. — Pourquoi diable le marquis m'a-t-il fait venir ici?..,

La porte, qui s'ouvrit avant que monsieur le duc eût

touché le bouton, eût pu être une réponse à la question de l'avoué.

Madame la baronne de Roye, vêtue d'une robe de soie noire et coiffée d'un chapeau dont le voile descendait sur son visage, parut sur le seuil.

— Monsieur le duc, dit-elle d'une voix lente et triste, — vous vous pressez trop de lever la séance... Moi aussi, je dois être entendue... Veuillez reprendre votre place.

Le duc, à la vue de Carmen, avait d'abord froncé les sourcils avec colère.—Puis il était devenu pâle et les mots de sa réponse avaient balbutié confus dans sa bouche...

Parce qu'il venait de reconnaître dans la main de Carmen le portefeuille rouge qu'il croyait être sous triple clef dans son secrétaire.

Durandin, lui aussi, avait reconnu le portefeuille.

Il se frotta les mains avec enthousiasme et s'élança vers le conseil de monsieur le duc.

— Bon, bon, bon ! s'écria-t-il par trois fois, — confrère, remettez vos lunettes, nous allons rire !...

La porte de la chambre voisine, par où était entrée la baronne, restait ouverte.

On voyait maintenant près du seuil Romée qui tâchait de deviner ce qui s'était passé et regardait la scène avec un intérêt d'amant ; — on voyait la bonne et franche figure de Nazaire et l'œil pétillant de Mignonne qui essayait de passer, curieux, entre Romée et son fiancé.

— Qu'il vous plaise de porter des habits de femme ou des habits d'homme, — votre présence ici, monsieur, ne peut plus rien changer... Je veux sortir.

— Je veux que vous restiez, dit Carmen.

Le duc demeura un instant indécis, puis il revint sur ses pas avec une répugnance évidente, et reprit sa place.

Durandin était à la sienne déjà.

Les deux jeunes filles et monsieur Williams regardaient et ne comprenaient point.

Gaston hésitait. La voix de la baronne l'avait ému jusqu'au fond de l'âme. Ses yeux cherchaient à percer le voile épais qui couvrait encore le visage de Carmen.

Celle-ci s'avança jusque auprès de la table et souleva son voile.

Gaston poussa un cri de joie.

Les yeux de Western s'ouvrirent tout grands et ses mains tremblèrent.

Une émotion puissante agitait aussi Carmen qui était pâle et semblait prête à défaillir.

Sa magnifique beauté, en ce moment suprême, avait un caractère de grandeur presque surhumaine.

Elle semblait purifiée dans sa tristesse, et, autour de son front, rayonnait comme une auréole de douleur résignée.

— James Western, dit-elle, me reconnaissez-vous ?

Western détourna la tête et murmura :

— Je crois que je vous reconnais.

— Je bénis Dieu, reprit Carmen, qui vous laissa vivre et mit sa main entre vous et mon crime... Regardez-moi, James Western, mon cœur a bien changé... Je vous rapporte ce que je vous avais dérobé.

Gaston écoutait et se sentait venir froid au cœur.

Le duc avait au front des gouttes de sueur glacée. — Pour lui c'était la mendicité après soixante années d'opulence.

Western, cependant, avait pris le portefeuille, et, comme s'il n'eût point voulu en croire ses yeux, il ne se pressait point de se réjouir.

Durandin, stupéfait, laissa tomber ses bras le long de son corps.

Carmen s'avança lentement vers Gaston.

Charlotte et Sainte regardaient avec étonnement cette femme à la beauté merveilleuse, qui avait l'air de tant souffrir et qu'elles ne connaissaient point.

— Gaston, dit Carmen en montrant du doigt le portefeuille que Western était en train d'ouvrir,— voici le nom et les biens de votre père que j'avais promis de vous rendre... La baronne de Roye et le faux marquis de Maillepré ne font qu'un seul et même coupable... Ce coupable c'est moi... Gaston, nous ne nous verrons plus...

Gaston avait les yeux baissés ; son cœur battait. — Une larme était au seuil de sa paupière.

. . . .

. . . .

En ce moment on entendit un faible bruit dans la partie de la chambre où l'on avait roulé le fauteuil de madame la duchesse douairière.

Sainte et Charlotte regardèrent.

Madame la duchesse était toujours à la même place, droite et raide ; aucun changement n'avait eu lieu dans sa personne. Seulement Charlotte et Sainte crurent remarquer autour de son cou comme un collier rouge qui tranchait sur le blanc de ses vêtemens...

Elles n'eurent pas le temps de donner leur attention à cette circonstance, parce qu'en ce moment la voix émue de monsieur Williams s'éleva :

— Merci, femme, disait-il, — du fond du cœur je te pardonne et je te rends grâce !

Puis il ajouta en dépouillant son flegme ordinaire et en joignant ses mains avec passion

— Enfans, remercions Dieu !... Le but de ma vie est accompli et ma faute est réparée... Gaston, vous êtes ici dans votre hôtel et vous pouvez porter le nom de vos aïeux.

A ces paroles prononcées d'une voix forte, un long cri de joie répondit dans la pièce voisine.

Un homme s'élança poussant Romée et Nazaire, qui devinaient et applaudissaient, et vint tomber aux pieds de Gaston.

C'était Jean-Marie Biot, que son bonheur rendait fou. Il prit la main de Gaston, la main de Charlotte et la main de Sainte et les pressa réunies contre son cœur.

— Mes enfans chéris !... mes maîtres !... balbutiait-il en riant et en pleurant.

De confiance, le bon Nazaire avait aussi la larme à l'œil.

— Voilà un vieux que j'aime ! murmurait-il en regardant Jean-Marie ; — les aime-t-il, au moins, les aime-t-il !... Allons, Pâlot ! embrasse-le comme il faut, ce vieux-là !...

Mignonne essuyait ses jolis yeux tant qu'elle pouvait.

Romée avait au cœur bien de la joie, mais bien de la tristesse, parce que Sainte était désormais trop riche...

Quand le regard de la jeune fille vint, humide et souriant, à la rencontre de son regard, il baissa involontairement les yeux.

Et tandis que Nazaire et Mignonne s'avançaient dans la chambre, il resta seul derrière la porte.

Durandin s'approcha de monsieur Williams et lui tendit la main.

— Comme vous le pensez bien, lui dit-il à voix basse, cher monsieur, je savais parfaitement comment tout cela finirait... j'étais dans le secret... j'espère que je continuerai d'être l'avoué de la famille.

Gaston, triste parmi sa joie, cherchait de tous côtés Carmen ; — mais Carmen avait disparu...

Monsieur le duc de Compans restait immobile à la même place, la tête courbée, le corps affaissé, comme si la foudre l'eût frappé.

Il se leva enfin, chancelant, et prit le chemin de la porte. Il savait trop bien ce que contenait le portefeuille pour conserver l'ombre d'une espérance en face des Maillepré retrouvés.

Personne ne songea à le retenir.

Arrivé au seuil, il se retourna pour parler, mais sa voix lui fit défaut, et il s'enfuit...

— Voilà une corde de moins à l'arc de du Chesnel, pensa Durandin. S'il savait qu'il a renvoyé de chez lui, en fiacre, cent cinquante mille livres de rente !...

Les Maillepré étaient seuls dans le salon ducal, ou du moins il n'y avait plus autour d'eux que des amis.

Gaston aperçut Romée qui s'appuyait, rêveur, au battan de la porte. Il courut à lui.

— Venez, mon frère, dit-il.

Il l'entraîna, et mit dans sa main la petite main de Sainte.

— Bravo, Pâlot ! dit Nazaire,

Biot regardait tout cela et murmurait des actions de grâces à Dieu.

Parmi tous ces bonheurs, il avait le plus grand de tous.

Son cœur s'inondait de joie à voir enfin rayonner tous les jeunes fronts de ces enfans qu'il appelait ses maîtres,..

. . . .

. . . .

C'était une allégresse silencieuse...

Chacun se recueillait en soi et la joie s'échangeait en de muets regards.

On entendit au milieu de ce silence un bruit voilé presque imperceptible d'abord.

C'était comme un chant guttural et sourd qui s'élevait quelque part dans la chambre, on ne savait où.

Les regards cherchèrent. — On n'aperçut rien.

Le chant montait plus distinct et faisait arriver aux oreilles ses notes lentes et monotones.

A mesure qu'il montait, on pouvait reconnaître sa direction et tous les regards se portèrent vers la partie de la chambre où était assise madame la duchesse douairière de Maillepré.

Elle se tenait toujours immobile et droite sur son fauteuil et l'on remarquait encore autour de son cou ce collier rouge qui avait étonné Charlotte et Sainte.

Les deux jeunes filles se levèrent à la fois pour s'approcher de leur aïeule.

Au premier pas qu'elles firent, le chant cessa brusquement.

Sainte, qui arriva la première, s'informa des nouvelles de madame la duchesse.

Madame la duchesse ne répondit point.

Charlotte alors voulut voir ce que c'était que ce collier rouge qui entourait le cou de son aïeule.

Elle y porta la main et recula chancelante en poussant un cri d'horreur.

Tout le monde accourut ; on apporta les lampes.

Lorsque la lumière frappa sur ce prétendu collier, on aperçut deux mains rouges et ridées qui se crispaient autour du cou de la vieille dame...

— Oguah ! s'écria Western épouvanté.

A ce nom d'Oguah, un éclat de rire guttural se fit entendre derrière les rideaux, et les deux mains rouges se retirèrent doucement.

La vieille dame, qui n'était plus soutenue, tomba comme une masse inerte.—Elle était morte depuis long-temps déjà.

Western tira brusquement les rideaux.

Derrière, Oguah était debout et dressait sa grande taille de toute sa hauteur.

Son visage sanglant avait une expression terrible de vengeance satisfaite.

Le petit médaillon attaché par un cordon de paille pendait encore à son cou. — C'était le portrait de monsieur le chevalier de Ryonne.

Tandis que chacun le regardait stupéfait, il montra le corps de la duchesse d'un geste emphatique, et dit :

— Un Chérokée se venge... Oguah est un grand chef !...

Puis il s'étendit sur le tapis et reprit son chant...

FIN DES AMOURS DE PARIS.

Alphonse Karr.

FORT EN THÈME.

I.

C'était le dix août — et distribution des prix du concours général entre les colléges royaux de Paris et de Versailles ; — la salle de la Sorbonne, où a lieu d'ordinaire cette solennité, était remplie jusqu'aux combles ; — sur une estrade était rangés les proviseurs, les censeurs, les professeurs et une foule de dignitaires de l'Université, tous en robes noires, mais faisant reconnaître leurs grades par des rubans jaunes, bleus ou cramoisis placés sur l'épaule, etc. etc. En face d'eux étaient assis les élèves des colléges rivaux ; ceux-là seuls avaient été admis dans la salle qui avaient au moins un *accessit*, les concurrens étant de beaucoup trop nombreux pour que la salle eût pu les contenir tous.

Les parens des lauréats étaient placés plus haut dans des tribunes réservées. — Bientôt les massiers entrèrent, précédant le grand-maître de l'Université. — Je pourrais dire qui était à cette époque le grand-maître, mais ce serait donner à cette histoire une date certaine, et j'ai mes raisons pour qu'elle n'en ait pas. — Un professeur se leva et commença un discours en latin. Il est assez curieux de compter à peu près combien de personnes dans l'assemblée pouvaient comprendre ce discours. Il faut d'abord distraire du nombre des assistans les femmes, qui formaient un peu plus de la moitié de l'assemblée ; ensuite d'entre les hommes — ceux qui n'avaient jamais appris le latin, — puis ceux qui l'avaient appris dix ans comme tout le monde et ne l'avaient jamais su, comme presque tout le monde, — puis ceux qui l'avaient su et l'avaient oublié. — Parmi les collégiens, il faut encore excepter tous les élèves des classes inférieures, — puis, pour ceux des classes plus élevées, il faut constater qu'il leur fallait saisir le sens d'un discours débité rapidement pendant une heure et demie, — tandis que, pour traduire la version de cinquante lignes pour laquelle ils allaient être plus ou moins couronnés, l'Université avait cru devoir leur accorder un espace de six ou huit heures. — Nous voulons bien admettre que tous les professeurs sans exception entendissent l'orateur.

Néanmoins le discours fut, sinon compris, du moins écouté avec un religieux silence ; — seulement, chaque fois que l'orateur s'arrêta pour respirer ou pour se moucher, — les écoliers, qui n'attendaient qu'un prétexte pour rompre un silence qui les étouffait, se mettaient à applaudir à tout rompre. — Les hommes placés dans les tribunes, voulant paraître aux yeux de leurs voisins avoir parfaitement compris ce qui se disait, applaudissaient de leur côté, — à quoi les voisins répondaient par des applaudissemens plus énergiques, pour montrer qu'ils comprenaient aussi bien qu'eux.

L'orateur avait pris pour texte de son discours *les avantages des études universitaires, qui conduisent à tout.* La chose était exprimée en lambeaux de phrases arrachés à tous les anciens et péniblement ajustés et recousus. — Quand ce fut enfin fini, cela causa à l'assemblée une joie qui vint porter jusqu'à la frénésie les applaudissemens dont nous avons dévoilé les plus fortes causes ; — le grand-maître prit à son tour la parole, — et, dans un discours beaucoup moins long et en français, il parla à son tour des *avantages des études classiques, et etablit qu'elles conduisaient à tout.* — Après quoi on commença à lire la liste des vainqueurs. — Le lauréat proclamé traversait les bancs et allait recevoir des mains du grand-maître une couronne et un énorme paquet de livres richement reliés. Puis il embrassait les joues décharnées de l'évêque et revenait, à sa place au bruit des applaudissemens et des hourras des écoliers du même collége, qui prenaient leur part de son triomphe.

Pendant que ceci se passait régulièrement, des conversations particulières s'étaient établies à demi-voix dans les tribunes réservées au public.

— Madame a probablement un fils parmi les lauréats?

— Oui, monsieur, et sans doute votre présence n'est pas plus désintéressée que la mienne.

— J'espère, madame, que mon fils aura un accessit...

— Je ne sais ce qu'aura le mien, monsieur, mais je commence à avoir le cœur serré.

— En quelle classe est votre fils, madame?

— En seconde, monsieur.

— Alors, madame, votre émotion est un peu prématurée... on n'en est encore qu'à la rhétorique... Et quel âge a M. votre fils?

— Un peu plus de dix-sept ans.

— Le mien est beaucoup plus jeune... Le vôtre est au collége...?

— .....

— Alors, madame, nous tenons pour le même collége.

— Ah! monsieur, votre fils est aussi...

— Oui, madame... Madame demeure sans doute dans le quartier du collége?...

— Pas autant que je le voudrais, monsieur, mais je cherche un logement qui me rapproche un peu... C'est si difficile de se loger à Paris!

— Ma foi, madame, j'aurais, pour ma part, tort de me plaindre... voilà trois ans que j'habite une maison où je suis on ne peut mieux... une maison très tranquille, à dix minutes de chemin du collége...

Il n'y eut pas de réponse; l'interlocutrice pleurait du meilleur de son cœur: — on venait de proclamer pour le premier prix de version latine Raoul Desloges, et un grand jeune homme, pâle d'émotion, traversait la salle au bruit de la musique et des hourras de ses camarades.

L'interlocuteur crut que sa voisine ne l'avait pas entendu et reprit sa phrase.

— Oui, madame, à dix minutes du collége, avec un jardin.

— Pardon, monsieur, répondit la voisine en entrecoupant ses paroles de sanglots, — pardon... c'est que... c'est mon fils.

— Ah! madame, c'est moi qui vous demande pardon, — je comprends bien cette émotion de la part d'une mère. — Les femmes pleurent un peu facilement, dit-il à son voisin de l'autre côté.

La voisine cependant finit par se calmer et fut la première à reprendre la conversation. D'abord elle parla de son fils, il avait au moins huit volumes... Elle trouvait la musique excellente... Son fils ne lui avait rien voulu dire, mais elle était sûre d'avance qu'il n'aurait pas *qu'un accessit*... Elle était fâchée d'une chose, cependant, il s'était obstiné à nouer sa cravate comme un homme, tandis qu'elle voulait qu'il portât son col de chemise rabattu à la Colin. Puis on revint à parler de logement; elle félicitait son voisin... elle serait bien heureuse de trouver un logement semblable au sien.

— Ma foi, madame, cela dépend de vous entièrement, — il en reste un à louer dans ma maison...

— Et avec un jardin?

— Oui, madame, avec un petit jardin...

— Et où est située cette maison?

Le voisin ne répondit pas.

— Veuillez me dire, monsieur, où est située la maison dont vous me faites un si grand éloge...

— Pardon, — madame, — pardon... si je ne vous réponds pas... c'est que... j'étouffe... c'est... c'est mon fils.

Et il se mit à fondre en larmes à son tour.

— Monsieur, je vous félicite...

— C'est un premier prix, madame, et je n'espérais qu'un accessit... Le petit traître m'avait dit qu'il n'était pas fort content de son thème... Un premier prix...

— Sa mère sera bien contente...

— Hélas! madame, il n'a jamais connu sa mère... elle est morte en le mettant au monde.

La conversation fut interrompue pendant quelques temps; puis on revint encore aux logemens.

— Oui, madame, rue Pigale, nº 11.

— J'irai dès demain voir l'appartement vacant.

La cérémonie est finie, on se salue, on se sépare... on se perd dans la foule.

C'est ainsi que madame Desloges vint habiter la maison de M. Hédouin.

Mme Desloges était une femme petite, maigre et incroyablement impérieuse; — mais ce qu'il y avait de particulier dans son caractère, c'est qu'elle était despote sans le savoir. Bien plus, comme les choses souvent, les hommes quelquefois, ne se soumettaient pas à ses volontés, elle considérait cette rébellion comme une tyrannie. — A peu près comme ce brave homme qui, arrivant à Londres, pays libre par excellence lui avait-on dit, — voulut en faire l'épreuve et brisa la devanture d'une boutique. — Il fut arrêté et mis en prison, — d'où il écrivit à ses amis que Londres était un pays de despotisme et de tyrannie. — Or, comme ce n'était pas seulement ses affaires que Mme Desloges prétendait conduire, comme elle s'ingérait un peu aussi dans celles d'autrui, — comme sa volonté marchait sur un front large, elle rencontrait en conséquence plus d'obstacles qu'une volonté ordinaire marchant tout droit devant elle en serrant les coudes. — En un mot, Mme Desloges avait fini de bonne foi par se croire la femme la plus esclave qu'il y eût au monde. — M. Desloges surtout, à en croire les récits qu'elle faisait volontiers, était le plus féroce tyran qu'on eût jamais rencontré, non pas seulement dans la vie, mais dans les tragédies et dans les journaux. M. Desloges, à le voir, était en effet construit physiquement dans des conditions de tyrannie facile; — il était grand et fort, sa femme ne lui allait guère qu'au coude, — et il l'eût facilement, avec peu d'efforts, cachée dans une des poches de sa grosse redingote d'hiver. Mais quand on voyait ses yeux bleus, doux et rians, sa bonhomie, sa simplicité, on avait besoin de se rappeler les plaintes amères de sa victime pour continuer de croire encore à l'odieuse tyrannie qu'il exerçait sur elle et à la crainte profonde qu'il lui inspirait.

Il est bon cependant de dévoiler quelques-uns des actes de ce despotisme. M. Desloges était peintre et ne manquait pas de talent; — mais, né sans fortune, il avait commencé par donner des leçons de dessin, — qui prenaient une partie de son temps et ne lui permettaient guère de travailler à ses tableaux, dont il ne faisait qu'un petit nombre, malgré sa merveilleuse facilité.

Madame Desloges n'avait pu obtenir de lui la permission de décacheter et de lire ses lettres, — et cette pauvre femme en était réduite à la triste nécessité de ne prendre connaissance de la correspondance de son mari que clandestinement et avec toutes sortes de gênes et de difficultés ennuyeuses. — Ce n'était rien. Sous prétexte de travaux M. Desloges prétendait avoir un atelier, — dans cet atelier il recevait ses amis — et des modèles; — dans cet atelier on fumait; dans cet atelier Desloges se renfermait des journées entières quand il n'avait pas de leçons, et n'aimait pas qu'on vînt le déranger. — Quand il sortait, il mettait la clef dans sa poche. — Si la servante venait balayer pendant qu'il était au travail, il la renvoyait avec impatience. En vain Mme Desloges avait plusieurs fois *prouvé* l'inutilité de cet atelier, en vain elle avait établi que l'on pouvait peindre aussi bien dans une chambre: — M. Desloges avait tenu bon. Mme Desloges avait, il est vrai, une seconde clef de l'atelier, et y *furetait* à loisir dans les heures où son mari était nécessairement absent; mais il revint un jour plus tôt qu'elle ne l'attendait, et il la trouva à même un tiroir. — En vain cette pauvre femme affirma qu'elle ne s'introduisait ainsi que pour mettre de l'ordre. — M. Desloges fit changer la serrure, et quand trois jours après elle arriva avec sa clef pour faire sa petite visite ordinaire, — ladite clef se trouva trois fois trop grosse pour la nouvelle serrure. — Il est vrai que le lendemain un serrurier venait prendre l'empreinte de la serrure; il est vrai que le surlendemain il apporta une nouvelle clef avec laquelle il ouvrit la porte de l'atelier. — Mais M. Desloges, qui y était perfidement rentré, — prit le serrurier par les épaules, lui fit descendre l'escalier plus rapidement qu'il ne l'avait monté, et s'empara de la clef, qu'il mit dans sa poche.

Mme Desloges pleura beaucoup et se promit bien de ne pas oublier cet acte de despotisme. En effet, elle arriva un matin, frappa à l'atelier — et annonça à son mari qu'il fallait quitter cette horrible maison. — Elle avait appris que la portière avait mal parlé d'elle avec une servante qu'elle venait de chasser. De plus, la cuisine était humide, l'escalier sombre; — en un mot, elle allait chercher un logement. M. Desloges fut d'abord assez contrarié de cette

résolution; ce logement lui plaisait, il y était accoutumé, — et ces futiles considérations l'emportèrent au point qu'il fit quelques observations. On comprend quel chagrin ressentit cette pauvre Mme Desloges. — En effet elle ne pouvait rester dans cette maison : — l'ennui qu'elle y éprouvait avait déjà altéré sa santé ; elle y mourrait. M. Desloges demanda alors qu'on attendît à avoir trouvé une autre maison pour quitter celle qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter. — Une heure après, un écriteau collé sur la porte cochère faisait savoir aux passans qu'il y avait au second étage un BEL APPARTEMENT *à louer présentement*, et *un atelier* pour le terme suivant. En effet, la location de l'atelier n'avait pas été faite en même temps que celle de l'appartement.

C'est sur ces entrefaites qu'eut lieu la rencontre de madame Desloges et de M. Hédouin ; — elle alla voir le logement de la rue Pigale : — le logement l'enchanta, — elle le retint et donna au portier le denier à Dieu. — M. Desloges fut invité à aller voir l'appartement et à en dire son avis. — Comme il savait que la chose était déjà faite, il n'y alla pas et demanda seulement si l'atelier était situé au nord, — ainsi que cela était à peu près nécessaire pour lui, — à quoi madame Desloges répondit qu'il n'y avait pas d'atelier. — mais qu'il y avait une chambre qui pourrait en tenir lieu. Puis elle répéta tous ses argumens contre l'atelier, — argumens auxquels M. Desloges avait si souvent répondu qu'il ne répondit pas cette fois à la plaidoirie de sa femme. Seulement, quand arriva le jour du déménagement, on lui demanda sa clef pour emporter ce qu'il y avait dans l'atelier; mais il répondit que l'atelier devant être payé encore trois mois, il comptait en profiter jusque-là. — Il redemanda l'adresse de la maison où il devait aller coucher le soir, et l'écrivit sur son agenda pour ne se point tromper; puis il alla, comme de coutume, donner ses leçons. — Le soir, il se présenta rue Pigale — et dit au portier : — Pardon, mon brave homme, mais je crois que c'est ici que je demeure ; — je m'appelle M. Desloges.

— Oui, monsieur, vos meubles sont arrivés tantôt.

— Madame Desloges est-elle là-haut ?

— Oui, monsieur.

— A quel étage est-ce que je demeure ?

— Au premier étage, monsieur.

— Merci. mon brave homme.

M. Desloges monta au premier étage et frappa. — Une servante qu'il ne connaissait pas vint ouvrir la porte et lui demanda ce qu'il voulait.

— Mais entrer... J'ai frappé trois fois.

— Il y a une sonnette.

— Je ne savais pas.

— Que demande monsieur ?

— Mais une chambre pour me coucher...

— Comment!... monsieur... mais... c'est ici madame Desloges.

— Précisément.

— Mais, monsieur...

— J'oubliais, ma chère enfant, de vous dire que je m'appelle M. Desloges et que je suis le maître de la maison.

— Ah! pardon, monsieur, c'est que je n'ai jamais vu monsieur... je ne suis entrée que ce matin...

— Ah !... Et comment vous appelez-vous ?

— Victoire, monsieur.

M. Desloges donna deux petits coups sur la joue de Victoire et entra chez sa femme. — Il la trouva de fort mauvaise humeur. — Les commissionnaires avaient fait toutes sortes de dégâts. Il fallut que M. Desloges passât en revue chaque meuble ébréché ou froissé. — Puis il demanda : Nous avons une nouvelle servante ?

— Fallait-il garder cette impertinente Marianne, qui avait fini par être plus maîtresse que moi dans la maison ?

— Celle-ci s'appelle Victoire ?

— Oui... eh bien... après ?

— Mais après... je ne vois rien à vous dire que bonsoir.

— C'est que vous avez un air...

— Si j'ai un autre air que d'avoir extrêmement sommeil, vous ferez bien de ne pas vous fier à mon air, il vous trompe.

— Dire que je n'ai pas même le droit de chasser une servante...

— Mais, madame Desloges, je vous laisse bien faire à ce sujet ce que vous voulez, je ne dis pas un mot...

— C'est de l'hypocrisie.

— Dites donc, c'est un peu bien loin, notre logement.

— Mais non... au contraire...

— Pardon, je croyais... c'est que je viens de la rue Saint-Dominique.

— Alors c'est la rue Saint-Dominique qui est loin.

— Bonsoir, bonsoir.

Le lendemain était un dimanche. M. Desloges alla passer la journée à son atelier, et ne rentra qu'à l'heure du dîner. Le surlendemain, il donna ses leçons. — En rentrant, il demanda ses lettres au portier, — mais celui-c répondit qu'on les avait données à madame.

— A l'avenir, dit M. Desloges, vous remettrez à madame les lettres qui lui seront adressées et vous garderez mes lettres, que vous me remettrez à moi-même.

— Mais, monsieur, c'est que madame m'a dit de lui remettre toutes les lettres.

— C'est différent.

M. Desloges monte et sonne. C'est une figure qui lu est inconnue qui vient lui ouvrir la porte.

— Pardon, mademoisell me trompe, je croyais être au premier.

— Mais c'est bien ici le premier, monsieur.

— M. Desloges ?

— Il est sorti, monsieur.

— Je le sais; mais il ne va pas tarder à rentrer. Je suis M. Desloges.

— Pardon, monsieur, je ne suis entrée *chez madame* que d'aujourd'hui.

M. Desloges demande à sa femme : Est-ce que nous avons deux servantes ?

— Ce serait joli... Je vous reconnais bien là... du désordre, de la prodigalité... Nous irions loin avec ce que vous me donnez, si nous avions deux servantes !

— Mais, ma chère madame Desloges, je ne demande pas que vous ayez deux servantes, je demande *si* vous en avez pris une seconde.

— Du tout, c'est bien assez d'une pour me faire *endèver*.

— Mais, cependant, ce n'est pas Victoire qui m'a ouvert la porte.

— Ah ! vous pensiez retrouver Victoire pour lui taper sur la joue, n'est-ce pas?... Elle est partie.

— Ah ! j'ai tapé si doucement que cela n'a pas pu lui faire du mal, j'en suis persuadé... Et comment s'appelle celle-ci ?

— Celle-ci s'appelle Joséphine.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Le lendemain matin, M. Desloges, qui ne connaît pas le jardin, descend pour le voir. — C'est une portion d'un grand jardin divisé en trois pour trois locataires différens. Les jardins sont séparés par des treillages.

— Que voulez-vous mettre dans le jardin ? — demanda madame Desloges à son mari.

— Mais ce que vous voudrez.

— Voilà... il faut que je décide tout, que j'aie tous les embarras...

— Mettez-y un gazon et des fleurs.

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux y semer un peu de légumes ?

— Comme vous voudrez, mais vous aurez vos légumes deux mois plus tard que les marchands, et les pois vous reviendront à huit francs le litre.

— Oh ! je savais bien que je n'avais qu'à parler de légumes pour que vous y missiez de l'opposition !

— Ma foi, non. — Mettez-y des légumes si vous voulez. Où est Raoul?

— Raoul est allé faire une course pour moi à l'ancien logement, où on a oublié quelque chose. Il est en vacances.

— Est-ce qu'il ne doit pas aller passer quinze jours chez mon frère?

— Du tout.

— Mais il me semble que c'était convenu?

— Je n'ai pas envie que mon fils aille chez mes ennemis apprendre à haïr sa mère!

— Mon frère sera furieux.

— Je sais bien que vous me sacrifiez sans cesse à votre odieuse famille.

— Ma foi, non, et si j'ai eu un tort, c'est de vous sacrifier ma famille. Mon frère ne vient plus chez moi.

— C'est ça, dites comme lui... chez moi... c'est ce qu'il a osé me dire. La dernière fois qu'il est venu, il m'a dit qu'il n'était pas chez moi, mais chez son frère. Tout le monde s'aperçoit bien que je ne suis rien ici, et tout le monde en abuse. Quand une pauvre femme n'est pas même soutenue par son mari!...

M. Desloges se rappela alors que c'était l'heure de sa leçon chez M. Luchaux.

— Comment! chez M. Luchaux? il est à la campagne.

Madame Desloges eût voulu retenir ces paroles, car en se les entendant prononcer, elle s'aperçut qu'elle se dénonçait elle-même; elle avait décacheté la veille une lettre adressée par M. Luchaux à M. Desloges, et l'avait assez dien recachetée pour que son mari ne s'en aperçût pas. Elle reprit :

— C'est par hasard hier que j'ai ouvert cette lettre, je a croyais adressée à moi, et j'avais pensé reconnaître l'écriture de ma sœur Dorothée.

— Vous savez bien que votre sœur ne vous écrit plus.

— C'est précisément ce qui m'a fait mettre plus d'empressement à ouvrir cette lettre, que je croyais d'elle.

— Alors, ma chère madame Desloges, puisque le hasard vous a fait savoir que M. Luchaux est à la campagne, et conséquemment que je viens de vous faire un mensonge, il ne me reste plus qu'à vous dire la vérité : c'est que je vais m'en aller à mon atelier. Vous paraissez mal disposée aujourd'hui, et Raoul n'étant pas à la maison...

— Raoul! Raoul! en voilà encore un que vous gâtez et dont vous ferez un médiocre sujet malgré ses heureuses dispositions!

M. Desloges s'en alla à la direction des postes, et pria un de ses amis qui y était employé de faire en sorte qu'on adressât dorénavant ses lettres à son atelier, à son ancien logement.

M. Hédouin demeurait deux étages au-dessus de madame Desloges. Il était resté veuf, encore jeune, avec trois enfans, auxquels il s'était consacré en refusant de se remarier. L'aînée, appelée Marguerite, venait de sortir de pension; la plus jeune, d'une santé délicate, n'y était jamais allée.— Marguerite devait faire l'éducation de sa jeune sœur et prendre la direction du ménage. — Félix était plus jeune que Marguerite, qui avait quinze ans, et plus âgé qu'Alice, qui n'en avait que dix ou onze.—C'est lui que nous avons vu chargé de lauriers au commencement de notre récit. Félix était en pension; de la pension on le conduisait au collége Bourbon, qui ne reçoit pas de pensionnaires, — tandis que Raoul Desloges allait directement de chez son père au collége.

Le matin, à déjeuner, M. Hédouin demanda à Félix s'il avait vu le camarade qui venait d'arriver dans la maison.

— Pas encore, répondit Félix.

— Quel garçon est-ce?

— Qui ça, papa?... Raoul?... C'est *un grand*,—c'est-à-dire que nous ne sommes pas dans la même classe — et que nous ne nous voyons guère qu'un instant dans la cour, au moment d'entrer en classe. — Il est *très fort en version*. — Il y a dans notre classe de cinquième son nom gravé au canif dans le banc, à la première place. — Il a fallu plus de huit jours pour l'écrire; on se le rappelle encore en cinquième. — C'est lui qui avait créé l'ordre de la Mouche.

— Qu'est-ce que l'ordre de la Mouche? demanda Marguerite.

— C'est un ruban noir que toute la classe de cinquième a porté à la boutonnière pendant l'année de Raoul. — Les *redoublans* l'avaient encore l'année d'après.

— Et quelle était l'origine de cet ordre?

— Voilà ce que c'est : un jour, M. Brychamp, qui fait encore notre classe, — avait donné un pensum général — *injustement*; — Raoul profita du moment où, le coude appuyé sur le rebord de sa chaire, M. Brychamp laissait pendre la longue manche de sa robe pour la couper entièrement avec des ciseaux; — on divisa la manche en petits morceaux dont on fit des décorations.

— Mais c'est un mauvais sujet que M. Raoul.

— Ah! papa, pas du tout; ça n'a pas empêché que cette année-là il ait eu un prix et un accessit au concours. — D'ailleurs, la classe de M. Brychamp est une classe où l'on s'amuse... c'est connu... Nous, nous avons guigné toute l'année son parapluie vert pour en couvrir un cerf-volant. Si vous saviez comme on rit en cinquième! — C'est-à-dire qu'il y a Maindron, qui vient ici, qui est en troisième, et qui, lorsqu'il est chassé, vient passer deux ou trois jours dans la classe de M. Brychamp. — Le plus souvent, M. Brychamp ne s'en aperçoit pas; — mais quand il le voit, Maindron se donne pour *un nouveau* et se fait inscrire sous quelque nom burlesque. — Il dit qu'il aurait voulu passer toutes ses études en cinquième. — Au printemps, il avait apporté une fois plus de deux cents hannetons, qui volaient par la classe. Quel brave homme que ce père Brychamp! comme on s'amuse chez lui! — Tenez, papa, à la composition des prix, — *on crevait de rire*, — il y en avait un qui avait fait la caricature de M. Brychamp. — Il l'avait attachée à un fil à l'autre bout duquel était du papier mâché qu'il avait jeté et collé au plafond, — de sorte qu'on voyait le père Brychamp tourner et gigotter. — Et chaque fois qu'il ramasse la copie des devoirs en faisant le tour de la classe, — il y a Joubleau, — un petit — qui, sans qu'il s'en aperçoive, prend et porte la queue de sa robe et le suit ainsi par derrière jusqu'à ce qu'il revienne à sa chaire. — Et il y avait les *épicuriens*. — On se faisait mettre à genoux l'hiver auprès du poêle, et là on faisait cuire des pommes de terre dans le poêle.—Nous étions dix associés pour cela.— La dernière fois, — c'était Joubleau qui s'était fait mettre à genoux; — je lui *criais tout bas* que les pommes de terre étaient assez cuites; — il me répondait que non. — Eh bien! M. Brychamp lui a pardonné et lui a dit de se remettre à sa place. — Vous comprenez comme nous étions inquiets. On ne tarda pas à sentir l'odeur des pommes de terre qui brûlaient, — et il n'y avait plus là personne pour les retirer.—Voilà Jules Leroy qui se dévoue. M. Brychamp lui dit de réciter sa leçon. Jules dit qu'il ne la sait pas. Ordinairement, on en est quitte pour être mis à genoux et copier la leçon dix fois. — Mais M. Brychamp était en colère : il le renvoie de la classe. — Les pommes de terre commençaient à sentir très fort. — J'ai fait comme si j'étouffais de rire. — M. Brychamp m'a mis à genoux, et j'ai sauvé les pommes de terre. — Allez, papa, on s'amuse bien tout de même chez M. Brychamp!

— Tu ne connais pas davantage le jeune Desloges?

— Ah! si! Je l'ai vu à l'école de natation : il nage très bien; *il donne des têtes du pont*.

— Il ressort de tout ceci que vous êtes un tas de mauvais garnemens, et que vous ne valez pas mieux les uns que les autres.

Le lendemain, — Félix et Alice descendirent de bonne heure au jardin; — Raoul était déjà dans celui de madame Desloges; — il travaillait, bêchait et retournait la terre. — Félix lui dit bonjour d'un signe de tête; Raoul quitta sa bêche et vint lui donner une poignée de main par-dessus le treillage qui séparait les jardins. — Ils causèrent un peu du collége. — Raoul était un grand jeune homme mince et élancé; ce n'était pas *un joli garçon*, mais il avait de

grands traits et la physionomie expressive. — Il était souple et agile, mais il avait seize ans, et depuis quelque temps la timidité, ce tyran des esprits fiers, le rendait gauche et gêné dans le monde, — et surtout, par un instinct secret, devant les femmes. De plus, madame Desloges n'avait pas peu contribué à augmenter cette timidité. — Raoul, d'un caractère ardent et impétueux, était par elle élevé avec une extrême sévérité. — Il redoutait extrêmement sa mère et n'osait dire quatre mots devant elle. — Madame Desloges surtout aurait été loin d'imiter Thétis, qui fit élever son fils Achille avec de jeunes filles; — elle aurait voulu au contraire que Raoul n'aperçût jamais une femme. — Elle poussait sa surveillance à ce sujet jusqu'à des limites extrêmes; — peu de filles sont gardées avec autant de sollicitude que l'était Raoul.

Félix se trouva honoré de la poignée de main que lui avait donnée *un grand;* — aussi, le soir à dîner, parla-t-il de Raoul avec plus de considération encore que la première fois.

La maison de M. Hédouin était une maison fermée; — il ne venait chez M. Hédouin que quelques vieux amis : — trois pendant longtemps, deux maintenant; le troisième était mort et n'avait pas été remplacé. Ils venaient d'ordinaire le jeudi, causaient et jouaient au tric-trac. — Le dimanche, jour de sortie de Félix, c'étaient les enfans qui recevaient. — Ce jour-là arrivait la tante Desfossés, sœur de M. Hédouin, avec son mari et un petit garçon de neuf ans, — et la tante Clémence, — également sœur de M. Hédouin.—On ne l'appelait jamais autrement dans la famille, quoiqu'elle fût mariée depuis longtemps; — mais son mari, après l'avoir plus d'aux trois quarts ruinée, avait disparu tout à coup, et on n'en avait plus entendu parler que pour apprendre qu'il était mort. — C'était l'aînée de la famille; elle avait un fils qui s'était fait soldat malgré elle, et auquel elle trouvait moyen, sur son modique revenu, d'envoyer ce qu'elle appelait ses économies, et ce qu'on eût appelé plus justement ses privations.

Ce jour-là, on jouait au loto et aux charades.

Madame Desloges fit ses visites dans sa nouvelle maison, — mais seulement aux personnes *qu'on pouvait voir :* à M. Hédouin d'abord, puis à un médecin qui occupait le logement situé entre le sien et celui de M. Hédouin. — Le médecin et sa femme accueillirent avec empressement cette déclaration de bon voisinage; M. Hédouin rendit à madame Desloges sa visite, mais il eut soin de glisser dans la conversation qu'il ne voyait absolument personne, — si ce n'est ses deux sœurs. — Outre son goût pour la retraite, sa fille aînée était trop jeune encore pour tenir la maison, et il n'aurait pu recevoir, quand même cela serait entré dans ses goûts, ce qui n'était nullement.

M. Hédouin fut déclaré *ours*.

Entre autres contradictions dans le caractère de madame Desloges, il y avait celle-ci : — elle surveillait assidûment Raoul et le réprimandait vertement s'il parlait à la servante; mais comme elle aimait le monde sans se l'avouer peut-être à elle-même, Raoul, un garçon déjà grand, auquel il fallait faire perdre la gaucherie de son âge et du collége, était un excellent prétexte. — Elle n'allait dans le monde que pour l'y conduire. — La vérité était cependant qu'elle le forçait d'y venir avec elle. Raoul, qu'aucun intérêt n'y amenait, s'y sentait maladroit et embarrassé, et préférait singulièrement au bal le plus brillant une partie de balle au mur ou une séance à l'école de natation. — parce que là il n'éprouvait pas de gêne et obtenait les plus grands succès aux yeux de ses rivaux et des spectateurs. Il dut cependant passer une soirée tout entière chez le médecin. On fit de très mauvaise musique, on joua à l'écarté, on but du thé. Raoul fut aussi inutile qu'ennuyé; — il se tenait raide sur son fauteuil — et se mordait les lèvres pour s'empêcher de dormir. On ne fit aucune attention à lui jusqu'au moment où il fit tomber et brisa une tasse pleine de thé. Il devint rouge comme une cerise — et crut qu'il lui arrivait là un grand malheur. — La femme du médecin répondit aux excuses qu'il balbutia — que ce n'était rien; — que cela, à la vérité, *dépareillait une douzaine* à laquelle elle tenait beaucoup. M. Duflot, le médecin, raconta que ces tasses provenaient d'un service que lui avait offert un homme auquel il avait sauvé la vie; — on avait été assez heureux jusque-là pour n'en pas casser. — Ces discours ne contribuèrent pas à rendre l'assurance à Raoul, qui se sentit bien léger et bien heureux quand la soirée fut finie. — Quand on fut rentré, madame Desloges lui reprocha, non pas seulement cette maladresse, mais sa gaucherie pendant toute la soirée; — il n'avait pas desserré les dents; — à quoi sert-il d'envoyer un garçon au collége et de dépenser pour lui *les yeux de ta tête*, pour qu'il ne vous fasse pas plus d'honneur dans le monde.

— Mais, ma mère, répondit Raoul, à quoi voulez-vous que me serve dans le monde ce qu'on nous apprend au collége? — Croyez-vous que j'aurais eu plus de succès si j'avais récité une cinquantaine de vers de Virgile ou une ode d'Horace. — Ecoutez si cela va vous amuser :

> Mœcenas, atavis edite regibus,
> O et præsidium et dulce decus meum,
> Sunt quot curriculo pulverem...

— Taisez-vous!

— Mais, ma mère, je veux que vous entendiez un peu cela, et je vous assure que c'est ce que nous possédons de plus joli :

> Pulverem olympicum
> Collegisse juvat, metaque....

— Assez! assez!... Mais du moins me direz-vous pourquoi, vous qui pouvez à peine modérer partout ailleurs la brusque rapidité de vos mouvemens, vous restez toute une soirée assis, immobile, raide?

— Ma mère, c'est que je suis embarrassé; j'ai... comme peur... et vous voyez bien que j'ai encore trop remué, puisque du seul mouvement que je me sois permis j'ai eu le malheur de casser une tasse. Tenez, ma mère, si vous vouliez me faire un grand plaisir, ce serait de me laisser à la maison quand vous sortez le soir. Vous ne vous figurez pas à quel point j'étais accablé de sommeil... je me pinçais, je me mordais les lèvres.

— Allez vous coucher!

Le lendemain, dès avant le jour, Raoul était au jardin. — Il avait à faire une expédition que n'eût certainement pas approuvée madame Desloges.—Il emprunta la brouette du portier — et s'en alla hors de la ville, d'où il rapporta sa brouette chargée de bandes de gazon; — puis il se mit à construire un banc. — Il n'était pas bien avancé dans son travail lorsque M. Desloges descendit. — Il embrassa son fils et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Un banc de gazon.

— Sais-tu si cela convient à ta mère?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Eh bien! si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas continuer; ta mère ne veut voir ici que des légumes.

— Mais moi qui ai été chercher mon gazon si loin!... et de si beau gazon!

— Fais comme tu voudras; mais je ne te cache pas que je n'oserais pas continuer.

M. Desloges partit. Félix descendit et trouva Raoul en contemplation devant son banc ébauché.

— Tiens, tu fais un banc!

— C'est-à-dire que je ne le fais plus; ma mère n'en veut pas.

— *Manent opera interrupta*, dit Félix, comparant le banc commencé à la ville de Didon. Qu'est-ce que ça fait à ta mère que tu construises un banc? Nous en bâtirions bien cinquante ici, papa nous laisserait faire.

— Dis donc, Félix, une idée! Si nous faisions mon banc chez toi

— Avec ça que nous regrettons bien souvent de n'en pas avoir.

Le gazon fut bientôt transporté dans le jardin du voisin, et les deux écoliers entassèrent et pétrirent la terre, — puis commencèrent à plaquer le gazon ;—il était placé au-dessous de trois vieux acacias qui confondaient leur tête et lui donnaient de l'ombre.—Ils venaient de donner la dernière main à leur ouvrage, lorsque la servante de madame Desloges vint chercher Raoul pour déjeuner ; — il rentra tout noir de terre et reçut à ce sujet les complimens empressés de madame Desloges.

— Eh! mon Dieu! d'où sortez-vous comme cela?

— J'ai travaillé au jardin.

— Mais, autant que j'ai pu le voir, c'est de la terre qu'il y a dans le jardin, et pas de la boue.

— Ah! c'est qu'il a fallu la délayer un peu.

— Pourquoi cela?

— C'est que j'ai fait un banc de gazon.

— Pourquoi faire un banc sur lequel on ne peut s'asseoir, où il y a toutes sortes d'insectes !...

— Ah! ma mère, ce n'est pas dans votre jardin, c'est dans celui de M. Hédouin.

Raoul mangea en un instant et retourna au jardin ; il fallait arroser le banc. Et puis il avait avisé encore quelque chose, c'étaient deux autres arbres assez gros et précisément assez distans l'un de l'autre pour y établir une balançoire ; la seule proposition de la balançoire fit jeter à Félix des cris de joie. Le jardin de M. Hédouin avait été par lui livré aux enfans. — C'était une pelouse avec cinq ou six grands arbres ;— seulement, depuis que Marguerite était sortie de pension, elle avait planté et semé quelques fleurs, que les deux plus jeunes ménageaient avec grand soin.—On alla fouiller les greniers pour trouver une corde convenable; mais comme on n'y put parvenir, Raoul, que son père ne laissait pas manquer d'argent, en alla acheter une, et, avant la fin de la journée, la balançoire était installée. Lorsque le lendemain Raoul vint au jardin, il trouva la balançoire occupée par Marguerite, que Félix balançait un peu plus fort qu'elle ne le voulait. Raoul, qui était entré brusquement dans le jardin de M. Hédouin, s'arrêta à la porte, un peu confus, en apercevant mademoiselle Hédouin, qu'il voyait pour la première fois ; — mais Félix l'appela en lui disant : « Eh bien! viens donc, Raoul, c'est ma sœur. » Et comme il avait un instant discontinué à lancer la corde de la balançoire, Marguerite profita du ralentissement du mouvement pour sauter légèrement en bas. Raoul salua sans trop de maladresse, parce que Marguerite, trouvée au milieu de ces jeux de garçon et habillée en très jeune fille avec une robe courte qui laissait voir un pantalon, et les cheveux aplatis sur les tempes, lui fit l'effet d'une sorte de camarade.— Il lui demanda si elle avait réellement très peur quand la balançoire allait un peu haut.

— J'ai peur, dit-elle, mais ce n'est pas sans un mélange de plaisir.—Je voudrais seulement que Félix arrêtât quand je le demande; mais quand vous êtes arrivé, il y avait un quart d'heure qu'il me retenait prisonnière sur la balançoire.

— Voulez-vous encore essayer? je vous promets d'arrêter la balançoire aussitôt que vous le voudrez.—Marguerite, pour toute réponse, se plaça sur l'escarpolette, et Félix d'un côté, Raoul de l'autre, la lancèrent jusque dans le feuillage des arbres. Quand elle demanda à descendre, Félix voulut pousser plus fort, mais Raoul arrêta subitement la corde et l'aida à remettre pied à terre. Il monta à son tour debout sur la balançoire, et se lança avec une telle force que la corde arrivait à être plus qu'horizontale et que Raoul se perdait entièrement dans le feuillage. Sans qu'aucune réflexion lui en vînt à l'esprit, la présence de Marguerite l'animait et faisait disparaître tout danger à ses yeux.— Marguerite cependant le pria de descendre. — Elle avait peur. La petite Alice d'ailleurs demandait à se balancer à son tour.—Mais Marguerite ne voulut permettre à personne de lancer l'escarpolette et elle s'en chargea elle-même. « Vous voyez, monsieur Raoul, dit-elle, que nous faisons honneur à toutes les belles choses que vous avez mises dans notre jardin ; — j'ai été bien contente quand j'ai vu ce banc de gazon ; vous ne sauriez croire combien j'en désirais un. » Raoul ne répondait pas et écoutait à peine. — Pour la première fois de sa vie, il se préoccupait de certains détails de sa toilette, et s'apercevait que ses bas bleus, dont un retombait entièrement sur son talon, manquaient peut-être d'élégance,—et il ne fut pas très fâché d'être appelé pour le déjeuner et d'avoir un prétexte de quitter le jardin de M. Hédouin. — La présence de Marguerite lui causait une impression semblable à celle qu'éprouvait Marguerite sur la balançoire : —c'était, disait-elle, une peur mêlée de plaisir. — Raoul ne savait pas bien s'il avait envie de la retrouver au jardin quand il retournerait se balancer avec Félix, — et il se traduisait l'embarras que lui avait causé le désordre de ses bas — par : c'est ennuyeux quand il y a des femmes, il faut prendre une foule de soins !—à l'avenir je surveillerai un peu mes jarretières.

On parla beaucoup au père et du banc de gazon et de la balançoire. — Raoul est le *meilleur enfant du monde*, disait Félix.—Il est un peu imprudent, disait Marguerite, — et je mourais de peur de le voir tomber de la balançoire.

M. Hédouin descendit lui-même au jardin pour s'assurer de la solidité de la corde et donner son approbation à l'installation. Il rencontra Raoul et le remercia des complaisances qu'il avait eues pour ses enfans. Raoul se sentit pris, sans savoir pourquoi, d'un vif désir d'être agréable à M. Hédouin,— et, par une coquetterie involontaire, — l'écouta avec cette déférence, qui, de la part des jeunes gens, est une puissante flatterie pour les vieillards.

II.

OU L'ON VOIT POINDRE CALIXTE MANDRON.

Comme Marguerite et sa sœur, Raoul et Félix étaient à la balançoire, — un jeune homme entra au jardin ; — Félix alla au-devant de lui, — et l'introduisit. Le nouvel arrivé, qui paraissait âgé d'une quinzaine d'années, avait la mise, les manières et la tournure d'un homme de trente ans. Sa cravate était haute, empesée, serrée ; — ses cheveux étaient frisés, ses bottes irréprochablement vernies ; un lorgnon pendait sur son gilet ; — il saluait et parlait avec affectation. Raoul, en ce moment enlevé dans les feuilles par la balançoire, reconnut un camarade de collége et s'écria du haut de l'arbre : — Tiens, Mandron ! ohé, Mandron ! bonjour, Mandron !

Félix lui expliqua que c'était Raoul Desloges, qui, du reste, obéissant aux mouvemens de l'escarpolette, — se rapprocha de terre au même instant, — et y sauta légèrement, sans attendre que la balançoire se ralentît. — Ohé, Mandron ! — dit-il, — comme *tu fionnes!* — Mais il rougit tout à coup, et, se retournant vers Marguerite : — Pardon, mademoiselle, dit-il, c'est un mot du collége ; — c'est pour faire compliment à Mandron de son habit neuf. — Tiens, Mandron, dit Félix, je parlais de toi l'autre jour à papa et à mes sœurs ; — je racontais comment tu venais cette année passer de temps en temps trois ou quatre jours en cinquième — chez M. Brychamp. — Ce que j'ai oublié de raconter, c'est qu'un jour de composition, ton arrivée a fait murmurer tout le monde. — Un élève de troisième luttant en thème avec des élèves de cinquième ! — tu as composé et tu as été le 42e.

— Parbleu, dit Mandron, je l'avais fait exprès.

— Ah ouiche ! exprès, dit Félix ; joliment ! c'était la dernière composition avant la Saint-Charlemagne, et tu voulais être une fois le premier pour être admis au banquet.

— C'est singulier, dit Mandron en haussant les épaules,

quelle importance les enfans attachent à leurs succès de collége !

— C'est bien naturel, répondit Raoul, à un âge où il est si ridicule de prétendre à d'autres.

Cette réponse ne manquait pas d'âcreté, mais, sans bien comprendre pourquoi, Raoul sentait une sorte de haine contre Calixte Mandron de l'air de supériorité qu'il prenait avec lui, — et aussi à cause de son habit neuf et de sa cravate si bien mise. Cependant — ce n'était pas la première fois qu'il remarquait la mise prétentieusement élégante de son camarade; — mais jusque-là il s'était contenté d'en rire et de lui jeter quelques sarcasmes d'écolier.

— Eh bien, dit Mandron, vous amusez-vous un peu pendant ces vacances ? — Pour moi c'est un temps ravissant. — Je viens de passer quinze jours au château de mon oncle, en Champagne, et je vais y retourner... pour chasser. — J'ai un fusil. Que faites-vous, vous autres?

— Mais tu le vois, dit Raoul, nous nous balançons, — nous nous promenons, nous allons à la campagne, et nous recevons de belles visites, — quand de jeunes seigneurs comme toi veulent bien venir nous voir.

— Dis donc, Mandron, dit Félix, veux-tu te balancer? Je parie que tu ne disparais pas tout à fait dans les arbres, comme Raoul.

Mandron refusa. — Marguerite salua et sortit du jardin avec sa sœur. — Mandron la pria *d'agréer son hommage respectueux*.

— Ah bien, dit Félix, décidément, Calixte, tu *fionnes* trop, vois-tu; — tu deviens trop monsieur.—Ton *hommage respectueux* à Marguerite, à ma sœur? Pourquoi pas à Alice pendant que tu y étais?

— Est-ce un beau pays, la Champagne? demanda Raoul.

— Magnifique, surtout l'endroit où est le château de mon oncle. — Il y a une rivière, — la Marne, où je me baignais tous les jours.

— Est-ce que tu nages à présent? dit Félix.

— Comme un poisson, reprit Mandron.

— Ah ! moi, je commence... je *descends l'école*.

Mandron resta encore quelque temps, puis prit congé de ses camarades, après avoir dit à Félix : — Est-ce toujours le dimanche que vous jouez aux charades?

— Oui.

— Eh bien, je viendrai dimanche. Adieu.

A peine fut-il parti que Félix s'écria : — Ah ! mon Dieu, moi qui lui dis de venir dimanche, — et nous passons la journée à la campagne, à Saint-Ouen, en bateau !

On appela Félix pour le dîner. — Raoul quitta le jardin de M. Hédouin et rentra dans le sien, où il resta seul — mais il lui sembla qu'il ne savait pas jusque-là ce que c'est que d'être seul. — Sa sensation ressemblait à celle d'un homme qui se serait ennuyé *seul* dans sa chambre, — et qui se trouverait *seul* dans un désert. A l'impatience que lui avait donné Mandron, il se joignait un peu de mauvaise humeur contre lui-même; la mise de Mandron était ridicule, — mais la sienne, à lui Raoul, l'était également : il y a un milieu à suivre entre l'affectation et l'extrême négligence ;—il sentit des mouvemens de haine contre ses bas bleus et ses souliers dénoués,— et sa cravate dont le nœud décorait la nuque de son col. Il se demanda si mademoiselle Hédouin, par exemple, n'aurait pas plus d'indulgence pour l'excès de Mandron que pour le sien, — puis il pensa à son isolement, à son père, doux mais toujours absent, à sa mère, toujours présente mais sévère. Il ne comprit que depuis qu'il était seul, qu'il avait été très heureux toute la journée avec la famille Hédouin. — Que fera-t-il ce soir ?— Si c'était Mandron, il irait chez M. Hédouin, — comme il doit y aller dimanche... c'est-à-dire dimanche il viendra, mais il ne trouvera personne, — et Raoul se sentit un sourire dans le cœur. — Il alla dîner à son tour; il feignit un grand mal de tête et obtint de ne pas accompagner sa mère chez le médecin du second;—il se renferma dans sa chambre — et là pensa encore à Mandron et à la famille Hédouin, à cette partie de campagne à Saint-Ouen, sur la rivière,—en bateau,—il ne se disait pas : — avec Marguerite; — il sentait, en pensant à la famille Hédouin, une douce chaleur au cœur, sans savoir quel était le foyer d'où partaient ces rayons. — Que de plaisirs ils auront! quel dommage que je n'en sois pas! — moi qui conduis si bien un bateau! — et s'il arrivait un accident? — si le bateau chavirait? — moi qui ai tant prié Dieu de me faire sauver un noyé,—je retirerais de l'eau un des enfans de M. Hédouin, n'importe lequel, Marguerite par exemple.—Sans doute on dînera dans l'île ; — oh ! le dîner, je m'en moque ! — je voudrais manger du pain et du fromage et être de la partie. J'aime tant l'eau ! — et les saules ! — et l'herbe ! — Comme ils s'amuseront!

Et Raoul se mit à pleurer amèrement, — à pleurer avec délices; depuis le milieu de la journée, il avait ces larmes-là sur le cœur : — elles l'étouffaient. — Les larmes sont quelquefois au cœur ce que sont au goût certains bonbons renfermant une amande amère. — Raoul pleurait sans s'en apercevoir, — un coude sur la table, la tête dans la main, et de l'autre main — faisant des dessins avec l'eau de ses pleurs qui tombaient sur la table. — Après cet ébranlement nerveux, il s'endormit profondément et ne s'éveilla que fort avant dans la nuit.

En sortant de la maison de la rue Pigale, Calixte Mandron rehaussa sa cravate, prit son lorgnon entre deux doigts, en un mot rendit à son air toute l'élégance qu'il avait cru devoir un peu modérer devant les deux écoliers moqueurs. — Il descendit la rue Pigale, la rue Blanche, traversa la rue Saint-Lazare,— et il allait entrer dans la rue du Mont-Blanc lorsqu'il entendit ce *brrrrr* impossible à traduire en lettres écrites que font entendre les peintres en bâtimens qui s'appellent. — Calixte s'arrêta un moment, pâlit, mais continua son chemin sans retourner la tête, — malgré le redoublement d'énergie du terrible brrrrr — et les *Calixte, ohé!* qui ne permettaient pas de douter que les brrrrr s'adressassent à lui.

L'auteur de cette interpellation peu parlementaire était perché sur un échafaudage, et était en train de peindre un thyrse entouré de pampre sur la façade d'un grand cabaret fort connu situé rue Saint-Lazare, vis-à-vis la rue du Mont-Blanc. — Il portait un chapeau gris et un habit noir jaspé de toutes les couleurs qui entrent dans le thyrse entouré de raisins. — Le bonnet de papier appartient en propre aux badigeonneurs, aux peintres en bâtiment et aux colleurs de papier. — Mais M. Mandron père ne peignait que l'attribut, c'est-à-dire, les ceps de vigne, les *thyrses*,—les *bons coings*, — les *pensées du bon goût*, — les *bouteilles* laissant échapper l'impétueuse *bière de mars*, qui retombe si correctement dans deux verres, — les *mains fermées* désignant de l'index la loge du portier, auquel il faut parler.

M. Mandron avait de la réputation dans son art. — Il dédaignait les *bas* des bonnetiers et les *gants rouges* des mercières. — Il ne s'était résigné à peindre la *lettre ornée* qu'à une époque difficile de sa vie. — C'est un métier lucratif, et M. Mandron y gagnait beaucoup d'argent ; — mais il avait décidé, dans son ambition paternelle, que son fils serait avocat ou médecin, — et il vivait avec madame Mandron dans la plus stricte économie—pour entretenir M. Calixte au collége et à une des meilleures pensions, — et le tenir aussi bien vêtu que les plus riches d'entre ses camarades. Mandron n'avait en apparence rien appris au collége; il était connu entre les *cancres*, mot consacré au collége Bourbon, — et qui exprime assez spirituellement les élèves qui reculent à mesure qu'ils sont censés avancer. Il était vrai que Mandron, élève en troisième composant avec la classe de cinquième, avait obtenu la 42e place sur 53 concurrens. Mais le séjour du collége n'avait pas laissé de porter pour lui quelques fruits. Élevé sur un pied d'égalité avec des jeunes gens de famille opulentes ou au moins aisées,—distinguées ou au moins bourgeoises,—il trouvait ses parens communs et mal élevés, — s'ennuyait avec eux et mourait de peur qu'ils ne se manifestassent. — Jamais il ne menait un camarade chez lui,—et il avait graduellement établi un certain nombre de mensonges magnifiques au sujet de son invisible famille. Ainsi, son père était pein-

tre,—mais peintre d'histoire;—il lui attribuait au salon les tableaux signés trois étoiles, — ou celui qui d'aventure portait pour désignation M***, qu'il traduisait par *Mandron*.— Le château de son oncle—était un château, en effet, dont le frère de son père était concierge.—Tous ces mensonges, et mille autres, lui étaient devenus si familiers, que non-seulement il les répétait sans le moindre embarras,— mais encore sans y faire la moindre attention. Sa mère, qui s'apercevait quelquefois de cette extrême tendance à *imaginer*, disait dans son langage plus que prosaïque : « Ce garçon-là ment sans s'en apercevoir, il ment sous lui. » On comprend facilement que rien au monde ne pouvait lui être plus désagréable que le terrible brrrrr paternel. Il devait commencer *sa seconde* l'année suivante, — mais sa réputation de menteur était déjà un peu trop établie au collége. — D'ailleurs, il voulait faire le *jeune homme*, le *monsieur*. Quand il *filait*, — mot moderne traduisant l'ancien mot — *faire l'école buissonnière*,—ce n'était pas, comme ses camarades, pour aller nager et patiner. — Il avait dit si souvent l'hiver qu'il nageait comme un poisson, — si souvent l'été qu'il patinait admirablement, qu'il lui était devenu impossible de se livrer devant ses camarades à ces exercices, — qu'il avait fini par ne pas apprendre pour ne pas laisser voir qu'il les ignorait. Il allait jouer au billard—et avait un compte ouvert à un petit café situé sur la place Sainte-Croix, vis-à-vis le collége Bourbon. — Il était en train de persuader au père Mandron qu'il ne ferait jamais un bon avocat,—et qu'il avait une vocation insurmontable pour la peinture, — mais pour la peinture d'histoire, et non pour cette parodie de l'art qu'exerçait son père.

Les menteurs ont besoin de changer souvent d'auditeurs. — Il vient un moment où leur position n'est plus tenable. — Un menteur a besoin d'avoir le double de la mémoire d'un autre homme, il faut qu'il se rappelle et les faits réels et ceux par lesquels il les remplace. Calixte d'ailleurs voyait dans la peinture les flâneries de l'atelier et une liberté plus grande que celle du collége.—De plus, à force de mensonges, il n'arrivait qu'à l'égalité de ses camarades; mais à l'atelier il planerait au-dessus de ses nouveaux compagnons. —Il n'avait pas encore osé faire d'ouverture sur ce sujet à ses parens, qui lui avaient fait faire jusque-là ses études à force de privations. Il était difficile de les faire renoncer tout à coup aux illusions qu'ils avaient caressées si lontemps, et qu'ils étaient loin d'avoir caressées gratis.

Félix raconta à son père qu'il avait à peu près invité un de ses camarades à venir le voir le dimanche suivant, jour destiné à la partie en bateau.

— Eh bien! dit M. Hédouin, écris-lui de venir avec nous à Saint-Ouen. Il faut inviter aussi votre voisin Raoul, qui me convient beaucoup mieux que le petit Mandron.

M. Hédouin rencontra M. Desloges dans la cour et lui dit :

— Votre fils Raoul est plein de complaisance pour son camarade Félix, qui est plus jeune que lui et qu'il pourrait dédaigner pour prendre part à ses jeux ; je voudrais bien que vous lui permissiez de partager un plaisir que j'ai promis à mes enfans : je dois les mener dimanche à la campagne.

—Mon cher voisin, répondit M. Desloges, vous parlez bien là en homme aussi libre que veuf; mais moi, je suis en puissance de femme : il faut que ce soit la mère qui donne la permission. Je ne puis que vous remercier avec cordialité de votre bienveillance pour Raoul, qui du reste est un excellent garçon, et un enfant qui me fait souvent regretter mes affaires extérieures et mes habitudes vagabondes.

M. Hédouin, qui avait trouvé un peu sèches les révérences que madame Desloges rendait à ses saluts respectueux depuis qu'il avait étudié des relations habituelles, se contenta de dire à son fils : — Dis à ton camarade de demander à sa mère la permission de venir avec nous dimanche.

Raoul, à cette invitation, découvrit qu'il y avait des bonheurs plus grands que de recevoir un premier prix de version au concours général, — et il monta l'escalier, tout rouge et tout joyeux ; — mais quel ne fut pas son désespoir lorsque madame Desloges répondit nettement qu'elle serait trop inquiète, qu'elle mourrait de crainte en sachant son fils sur l'au ; qu'on n'entendait parler que d'accidens ; — en un mot, — qu'*elle ne voulait pas*. En vain Raoul rappela à sa mère qu'il nageait bien, — et que d'ailleurs ils allaient avec un homme âgé, calme et raisonnable, qui ne s'amuserait pas à conduire ses trois enfans dans un danger. Madame Desloges fut inflexible. — Ce refus fit une révolution dans l'esprit et dans le cœur de Raoul, — il décida qu'il irait à Saint-Ouen, — et allant retrouver Félix au jardin, il lui dit sans s'expliquer davantage : — J'irai avec vous dimanche.

Le dimanche arriva, — on partait à la pointe du jour, — trois heures au moins avant le lever de madame Desloges. — Raoul mourait de peur que le bruit du départ ne réveillât sa mère, — à laquelle il avait laissé une lettre dans aquelle il lui demandait pardon de sa rébellion, — tout en se permettant de discuter ses ordres et d'établir leur absurdité.

Quelle joie quand le fiacre eut dépassé la barrière et quand il les mit tous à terre dans les champs! — Félix s'élançait et courait à fond de train sans but, sans raison, ou franchissait les fossés; l'air de la campagne l'enivrait. — Raoul était plus calme, mais son bonheur muet tenait de l'extase. — Marguerite donnait le bras à son père et tenait Alice par la main. Enfin on arriva au bord de la Seine ; — on voyait de l'autre côté de l'eau les grands peupliers et l'herbe verte de l'île. — C'est là qu'était le but de la promenade. On appela Bourdin, — et un batelier vint offrir ses services.—Toute la famille entra dans le bateau de Bourdin, et l'on traversa la rivière. A moitié chemin, Raoul demanda au batelier la permission de le remplacer, — et se servit des rames de façon à s'attirer les éloges de Bourdin, qui dit : Monsieur est marinier. — Le talent révélé de Raoul fit imaginer un autre itinéraire. — On devait d'abord traverser l'île pour aller déjeuner chez le meunier, dont le moulin est sur l'autre bras de la Seine ; mais on demanda à M. Hédouin la permission de faire le tour de l'île en côtoyant le rivage. — On garda le bateau de Bourdin. — M. Hédouin suivit sur terre les sinuosités de la rivière, tandis que Raoul — remontait le courant en les suivant sur l'eau, sous les branches des grands peupliers. — De larges nappes de feuilles vertes supportaient les petites fleurs blanches de la renoncule d'eau. — Au-dessus de ces fleurs voltigeaient des libellules aux ailes de gaze, — au corps de saphir, de turquoise et d'émeraude ; — un martin-pêcheur vert bleu et jaune, s'échappant des saules dont le pied baignait dans l'eau, poussa un cri aigu et traversa la rivière avec la rapidité d'une flèche. Le soleil ardent était tempéré par une brise rafraîchissante.

Il vient un moment où, — arrivé à la pointe de l'île, — vers Clichy, — le bateau doit passer entre l'île et un petit îlot couvert de saules ; — puis on traverse la rivière, et on descend alors le courant qui conduit au moulin. — Rien ne porte à la rêverie comme le bruit d'un moulin à eau. Félix de temps en temps laissait échapper une exclamation. — Marguerite était silencieuse. — Pour Raoul, — il sentait des fleurs inconnues s'épanouir dans son âme. Il lui semblait que c'était pour la première fois qu'il voyait des peupliers, qu'il entendait le bruit d'un moulin, le murmure du vent et le bruissement de l'eau, ou du moins que ce qu'il avait vu et entendu jusque là sous ces noms usurpés — n'était que de pâles imitations de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait en ce moment.

Enfin, on arriva au moulin, où on amarra le bateau à un pieu. — Raoul offrit la main à Marguerite pour mettre pied à terre. — C'est le plus grand trait de courage que son historien connaisse de lui.

On trouva au moulin, où était le rendez-vous général, M. et madame Desfossés avec leur enfant, — la tante Clémence, — et un peu après on vit arriver dans tout son éclat Calixte Mandron. — Un cabaret attient au moulin. — On eut bientôt commandé le déjeuner, et quel déjeuner! du

lait, de la crème, des œufs frais et du pain bis. — Raoul n'était ni gauche ni embarrassé; — sa force, son agilité, son adresse, son audace, l'emportaient de beaucoup maintenant sur le maintien compassé, sur la raideur de Calixte Mandron. — On servit le déjeuner, tout le monde avait un appétit dévorant; — Marguerite seule était un peu distraite, — préoccupée. — Raoul, pour le moment, oubliait les rêveries vagues, — il dévorait.

III.

La table était mise sous de grands arbres à travers lesquels le soleil tamisait ses rayons. — Par dessous les arbres, on voyait la rivière, divisée en deux bras; — l'un s'en allait calme, insoucieux, — baignant l'herbe, — du côté de la Garenne-Saint-Denis; — l'autre, condamné au travail, écumeux, murmurant, faisait tourner la roue du moulin. Une troupe de canards, — le mâle avec son col d'un vert changeant, la femelle modestement vêtue de gris, voguaient avec leurs petits, couverts d'un léger duvet.

Mandron crut du bel air de traiter avec un profond mépris le vin et la chère.

Après le repas, on se promena dans l'île, on cueillit dans le foin de grandes marguerites blanches et du sainfoin aux épis roses, et l'on en tressa des couronnes. — Toutes les élégances de Mandron étaient non-seulement perdues, — mais encore elles lui donnaient un désavantage marqué. — Félix et Raoul le défièrent à la course, — puis à franchir une haie. — Il refusa. — Ses deux camarades laissèrent leurs habits au moulin. Calixte n'ôta pas même ses gants. — Aussi, quand on parla de remonter en bateau, comme la société s'était fort accrue, — et comme il n'était pas possible qu'une partie allât par terre à l'île Saint-Denis, où l'on devait dîner, — on prit un second bateau. — Raoul s'écria: Allons, Calixte, — à chacun le nôtre!

— Est-ce qu'on ne peut pas avoir un batelier? demanda Calixte.

— Mais tu m'as dit que tu conduisais si bien un bateau...

— Oui... oui... quand je suis seul; mais j'aime mieux causer... et d'ailleurs après déjeuner... et encore, je ne connais pas cette rivière...

On alla appeler Bourdin, mais il promenait quelqu'un et ne devait revenir que dans une heure.

— Si M. Mandron ne se croit pas capable de conduire un bateau, dit M. Hédouin, — il a parfaitement raison de ne pas courir et faire courir à d'autres un danger sans gloire. Nous allons encore nous promener pendant une heure en attendant le retour de Bourdin.

— Ah! quel ennui! s'écria Félix, il n'y a pas le moindre danger. — Raoul passera devant avec son bateau, et nous le suivrons avec le second; je resterai avec Mandron.

Après quelques objections, on se divisa dans les deux bateaux. — La tante Clémence, Marguerite, Alice et l'oncle Desfossés entrèrent dans le bateau de Raoul. — M. Hédouin, la tante Desfossés et son enfant se livrèrent à la conduite de Mandron et de Félix. — Les deux bateaux passèrent devant le moulin et entrèrent dans l'autre bras, dont le courant les porta bientôt aux petits bras de rivière qui forment l'île Saint-Denis. — C'est un des plus charmans endroits du monde. — L'eau coule entre des rives si rapprochées que les saules qui les bordent des deux côtés mêlent et entrelacent les branches de leurs sommets. Marguerite était redevenue rêveuse et appuyait sa jolie tête sur l'épaule de la tante Clémence, qui elle-même paraissait plongée dans des souvenirs ou dans des regrets. — Alice, assise au fond du bateau, continuait à faire des guirlandes de marguerites. — Raoul, heureux, interdit, — sentait s'éveiller dans son âme des sensations confuses et inconnues. — Il lui semblait que son cœur s'épanouissait sous les regards de Marguerite, — comme les fleurs sous les rayons du soleil. — Il la contemplait en silence, tandis que, les yeux baissés, elle écoutait au dedans d'elle-même des voix mystérieuses qui disaient des choses qu'elle comprenait charmantes, quoique dans une langue ignorée. L'oncle Desfossés lisait le journal.

Dans l'autre bateau, la tante Desfossés tricotait. — L'enfant exigeait qu'on lui donnât un martin-pêcheur qui partait comme une flèche du feuillage d'un saule. — M. Hédouin refaisait l'addition de la carte du déjeuner chez le meunier. — Félix ramait et riait en voyant que non-seulement leur bateau restait fort en arrière, mais encore que, loin de remonter le courant, qui leur était devenu contraire depuis qu'on avait pénétré dans la petite rivière, ils étaient inévitablement entraînés. Ce qui faisait rire Félix causait à Mandron une vive colère; — il était humilié de voir Raoul remonter ce courant par lequel il était emporté. — Laissant échapper des demi-jurons, — il essaya de s'en prendre à Félix, mais celui-ci n'accepta pas ses reproches et lui offrit de le laisser ramer seul. — Enfin, Mandron déclara que le bateau était mauvais, — que d'ailleurs il était plus chargé que l'autre, — et que, lui, il avait des ampoules aux mains. — Pendant ce temps le premier bateau avait assez pris d'avance dans cette sinueuse petite rivière pour que les deux *navires* ne fussent plus en vue l'un de l'autre. La tante Clémence proposa d'attendre, — et Raoul amarra le bateau à un vieux saule. On n'entendait que le bruissement de l'eau sur les flancs de la nacelle.

— Quel silence! dit Marguerite; quelle solitude! — et comme on est heureux ici!

Puis elle s'arrêta, car elle se sentait prête à pleurer.

— Quel bonheur il y aurait, dit Raoul, à avoir une petite maison sous ces arbres et à y passer sa vie entière!

Il regarda Marguerite.

— Comme on serait seul, continua Raoul, dans une de ces petites îles!

— Ah! dit Marguerite, je voudrais y avoir avec moi — mon père, Félix, Alice, ma tante Clémence, et... ajouta-t-elle en rougissant... et quelques amis fidèles.

La tante Clémence montra à Marguerite, d'un signe de tête, — que l'oncle Desfossés était un peu bien près pour qu'on l'oubliât ainsi tout haut. — Mais elle fit voir à sa tante, avec un sourire, que l'oncle Desfossés était absorbé par son journal.

— Quel malheur, dit Raoul à demi-voix, que ce ne soit pas votre père qui soit avec nous, ainsi que Félix! Je ne demanderais qu'un naufrage. Comme notre île serait plus charmante que celle de Robinson!

Au bord de l'eau avait fleuri dans l'herbe une petite fleur bleue. Quel vent ou quel oiseau avait jeté sa graine sur ce rivage désert? combien de fois avait-elle déjà ouvert sa corolle d'azur sans qu'aucun regard se fixât sur elle? — Marguerite l'aperçut et dit à la tante Clémence: — Ah! ma tante, la jolie fleur! c'est le *ne m'oubliez pas*.

Raoul cueillit la fleur, et comme il hésitait à l'offrir à Marguerite, Alice la demanda et la lui prit.

— Ah! ma sœur, dit Marguerite, donne-moi cette fleur. Alice semblait vouloir la garder, — mais Marguerite lui promit tout bas des choses sans doute si magnifiques qu'elle accepta l'échange avec un sourire de satisfaction et livra la petite fleur bleue.

A ce moment — arrivait le second bateau, grâce à l'assistance d'un pêcheur que l'on avait recruté. — Mandron ne parlait pas et semblait de mauvaise humeur. — Félix raconta que sans le pêcheur qu'ils avaient *pris à bord*, ils seraient restés dans les branchages d'un saule tombé dans l'eau.

— Horrible situation! dit Félix, nous n'avions pas de vivres, — et j'ai compris toutes les horreurs que nous racontent les historiens de naufrages. — Je sentais mon affection pour l'enfant de ma tante Desfossés dégénérer tout doucement en appétit. — Je devenais moins sensible à son intelligence précoce qu'à son embonpoint, — et je choisis-

sais une sauce à mon cousin, — lorsque ce *naturel*, auquel nous donnerons avec plaisir quelques *verroteries*, — nous a enfin tirés de notre position désespérée.

— Pour nous, — dit Raoul. — nous pensions à nous établir Robinsons dans cette île déserte.

— Une seule chose nous aurait embarrassés, dit la tante Clémence, à cause de Desfossés ; — comment aurait-il reçu son journal, — lui qui est de si mauvaise humeur quand il arrive une demi-heure plus tard que de coutume ?

— Ah bien ! dit Félix, Raoul n'aurait pas été embarrassé pour en faire un. — On m'a raconté qu'il rédigeait un journal pendant sa cinquième ; l'abonnement se payait en nature. — Le journal paraissait tous les jeudis. — Le prix était d'une plume ou de deux carrés de papier appelés *copies*. Cela a fait du bruit dans le temps, — et le rédacteur a été exilé pour un mois.

— Est-ce vrai ? demanda M. Hédouin.

— Oui, monsieur, répondit Raoul en rougissant, c'était une plaisanterie qui n'a pas été continuée.

— Ah ! M. Raoul, dit Marguerite, vous me montrerez ce journal.

— Je tâcherai, mademoiselle, d'en retrouver quelques numéros ; — j'ai été en effet un martyr de la liberté de la presse ; — je vous dirai comme Enée dit à Didon au second livre de l'*Enéide* : *Infandum regina jubes*...

— Eh quoi ! monsieur Raoul, — allez-vous donc me parler latin !

— Plus, mademoiselle, c'est tout ce qu'on m'a appris. — On nous disait encore, il y a six semaines, à Félix et à moi, à la Sorbonne, que *cela conduit à tout ;* — cela me conduit pour le moment à être très ridicule. — La citation que vous avez si bien fait d'interrompre veut dire en français : — Vous voulez, madame, que je rappelle de cuisantes douleurs !

A ce moment on quittait les petites rivières pour rentrer dans la grande, — on se trouvait à la pointe de l'île Saint-Denis, — à laquelle demeure M***, restaurateur et maire de l'île, — un excellent homme d'un embonpoint formidable, — qui, par la réunion de ses titre et profession, — peut marier au dessert des cliens que son vin aurait trop attendris.

Pendant le dîner, on causa de choses et d'autres. — Calixte parla des étangs du château de son oncle et des charmantes barques avec lesquelles il voguait dessus. — Là au moins il n'y a pas de courant ni de ces vieux saules qui entraînent ou arrêtent les bateaux. La tante Clémence et Marguerite ne veulent pas croire qu'il y ait en aucun lieu du monde quelque chose d'aussi charmant que le pays qu'elles viennent de parcourir.

— Ah ! dit Calixte, si vous connaissiez l'étang du château de mon oncle ! Au lieu de ces vilaines barques plates et lourdes, de petits canots légers comme des cygnes, des avirons qu'on ne sent pas dans les mains.

— Cela, dit Marguerite, nous intéresse peu ; nous avions un batelier qui n'avait pas l'air d'éprouver la moindre fatigue.

Raoul ne répondit pas, mais il pensa encore ce qu'il avait déjà songé, c'est qu'il aurait consenti volontiers à passer le reste de sa vie à remonter le courant de l'île Saint-Denis avec Marguerite devant les yeux. — Une chose cependant l'inquiétait, sans qu'il démêlât bien pourquoi : — Marguerite n'avait plus à la main la petite fleur bleue qu'il avait cueillie pour elle ; — il pensait qu'elle l'avait ou jetée ou perdue ; — cette pensée lui causait un chagrin mêlé d'étonnement ; il lui semblait que cette fleur méritait un meilleur sort.

Après le dîner on songea à partir. — Calixte Mandron et M. et madame Desfossés avec leur enfant, qui criait maintenant pour avoir la lune qui se levait derrière les saules, traversèrent la rivière pour aller prendre les voitures de Saint Denis. — La tante Clémence resta avec son frère, son neveu, ses nièces et Raoul. — On reprit le chemin par où on était venu, mais cette fois en descendant le courant. — D'un côté, le soleil couchant montrait l'horizon orange, tandis que, à l'opposé, montait le croissant blanc de la lune. — Il serait impossible de dire ce qui se passait dans les esprits : — la petite Alice s'endormit la tête sur les genoux de son père. Félix avait voulu prendre les avirons, que Raoul lui avait volontiers abandonnés. — Pour lui, ses regards contemplaient le ciel et les arbres et l'eau, — puis quelquefois Marguerite, dont le soleil couchant colorait le charmant visage d'une teinte ravissante. — Marguerite avait repris sa position et appuyait sa tête sur l'épaule de la tante Clémence. — La tante Clémence, qui avait une belle voix, se mit à chanter un air lent et mélancolique. Marguerite mêla sa douce voix à celle de sa tante pour chanter une barcarolle. — On arrivait à la rivière du côté de la Garenne ; il fallait recommencer à remonter le courant. — Raoul reprit les rames.

. . . .

Madame Desloges n'était pas couchée, — elle attendait son fils. — Il reçut, sans y répondre un mot, les reproches qui ne lui furent pas épargnés. — Il attendit que ce fût fini, puis il se mit au lit, où il s'endormit profondément.

Le lendemain, — Marguerite donna à sa sœur Alice sa dernière, sa magnifique poupée, — avec tous ses costumes.

Raoul donna à Félix sa balle élastique, qu'il avait faite, recouverte et cousue lui-même en classe.

Peu de jours après, c'était la rentrée du collége, Félix retourna à sa pension pour ne sortir que le dimanche, — Raoul recommença à aller passer chaque jour quatre heures au collége en deux séances. On remarqua en lui une transformation : il ne portait plus ses livres en les balançant au bout d'une courroie, — il en tenait quelques-uns cachés dans son chapeau, par lequel il avait, après de longues discussions, obtenu de remplacer la casquette ; les autres, ouverts et appliqués sur la poitrine, formaient une sorte de cuirasse retenue par l'habit boutonné par-dessus ; des sous-pieds, tirant cruellement le pantalon, — donnaient à ses souliers lacés un certain air des bottes à l'endroit desquelles madame Desloges s'était montrée inflexible. — Il marchait posément dans les rues. — Mais ce qu'on ne remarqua pas moins, c'est qu'il avait perdu toute son ardeur et toute son ambition. — Il fut le premier à la première composition, — mais à la seconde il ne parut pas au collége.

La classe de rhétorique a une particularité remarquable : — au banc d'honneur, où sont mis ceux qui obtiennent les premières places, est adjointe une table ; — sur cette table un échafaudage de chapeaux permet de dérober aux yeux du professeur les romans et les journaux qu'il est d'usage de lire pendant toute la classe. — Les cabinets de lecture du quartier comptent un grand nombre de rhétoriciens parmi leurs abonnés. Dans les autres classes, les élèves placés sur des gradins écrivent sur leurs genoux, — comme font du reste les rhétoriciens qui n'ont pas place au banc d'honneur. — Raoul se trouva fort gêné de ne plus être au banc d'honneur, et il y reconquit sa place à la troisième composition, où il fut le second. Il ne lisait pas toujours, et ses voisins, à l'affectation avec laquelle il cachait des petits carrés de papier sur lesquels il écrivait, — à la longueur inégale des lignes qu'un regard furtif avait pu discerner, ses voisins le soupçonnèrent de faire des vers.

Entre les deux classes, — Raoul revenait à la rue Pigale ; il se hâtait de faire le devoir imposé, puis il descendait au jardin ; — mais on était à la moitié d'octobre, — il pleuvait souvent ou il faisait froid, — et il était bien rare qu'il y rencontrât Marguerite. — Quelquefois cependant elle s'y trouvait avec sa sœur ; — ils échangeaient quelques paroles.

— A-t-on des nouvelles de Félix ?

— Il a fait demander des plumes ou du papier ; — il a renvoyé un habit en lambeaux ; — il est en retenue pour dimanche et ne viendra pas à la maison.

D'autres fois la conversation prenait une autre tournure :

— Il fait froid.

— Oui, mais moins froid qu'hier.

— Je ne suis point de votre avis.

Ou bien encore : — C'est aujourd'hui vendredi.

— Oui, c'est après-demain dimanche.

Eh bien, pour ne pas perdre une semblable conversation, toute insignifiante qu'elle puisse paraître, Raoul avait renoncé à tous les jeux, à toutes les promenades. — Et Marguerite préparait deux jours à l'avance un prétexte de descendre au jardin. — Que d'adresse cette pauvre jeune fille, si franche, si naturelle jusqu'alors, employait pour se le faire demander par Alice! Combien de fois elle y oubliait, ou un livre, — ou son dé, — ou ses ciseaux!

Raoul, qui avait, comme nous l'avons dit, sa chambre sous les toits, montait et descendait vingt fois par jour. — Marguerite reconnaissait son pas; elle était triste, elle était inquiète; elle recherchait plus que de coutume sa tante Clémence; elle se sentait avec elle une sorte d'affinité mystérieuse; il lui semblait que la tante Clémence aurait pu lui dire de quoi elle souffrait, — de quoi elle avait si souvent envie de pleurer; quand elle la voyait arriver, ou quand M. Hédouin lui permettait de se faire conduire chez elle par la servante, elle se sentait heureuse. Jamais elle ne lui disait un mot de ce qu'elle éprouvait; mais elle se sentait auprès d'elle plus forte, plus assurée contre des dangers, contre des obstacles qu'elle redoutait sans les connaître, sans même les deviner.

Raoul ne tarda pas autant à donner un nom au sentiment nouveau qui s'était emparé de son cœur. Ses lectures l'avaient instruit; il vit bien qu'il était amoureux. — Il en fut aussi fier — que d'un léger duvet qui depuis quelque temps paraissait au-dessus de sa lèvre intérieure, quand on était placé *en un certain jour*. — Il savait bien qu'il fallait *déclarer son amour ;* mais un jour qu'il alla jusqu'à dire à Marguerite, en la rencontrant au jardin : — Il fait froid, — je n'espérais pas vous voir, — ces mots faillirent l'étrangler au passage, — et il resta tout tremblant. — Il faisait des vers, mais il les déchirait ensuite. — Il vint un moment où il fut irrité contre lui-même de sa timidité, — où il se dit qu'il fallait faire *sa déclaration ;* — et il fut comme délivré d'un grand danger, lorsqu'une pluie inflexible, qui tomba pendant huit jours, — l'empêcha de rencontrer Marguerite au jardin, — pendant le plus fort de l'averse et de l'impossibilité, il se sentait plus brave qu'il n'était nécessaire, — mais son courage diminuait sensiblement au premier point bleu qui reparaissait au ciel, — au premier rayon de soleil qui perçait les nuages. — Il se mit ensuite à geler avec violence, et Calixte l'entraîna à la Glacière derrière l'Observatoire, — pour patiner pendant l'heure des classes. — Il s'étonnait lui-même de ne plus autant penser à Marguerite.

Un jour, à l'heure du dîner, madame Desloges avertit son fils qu'il passait la soirée avec elle chez le médecin. — Raoul avait le médecin en horreur. — Il prétexta des devoirs à finir ; — madame Desloges lui permit de venir seulement la rejoindre à dix heures. — A peine fut-elle partie que Raoul, qui avait patiné toute la journée, se mit dans un fauteuil et s'endormit ; — il ne se réveilla qu'à dix heures passées ; — il appela la servante et lui dit : — Rose, vous allez monter chez le docteur, vous direz à ma mère que j'ai un horrible mal de tête, et qu'il m'est impossible d'avoir le plaisir de l'aller chercher.

— Ah! monsieur, dit Rose, ne faites pas cela, madame sera trop en colère!

— C'est que ça m'ennuie, dit Raoul.

— Vous serez habillé en cinq minutes, toutes *vos affaires* sont prêtes. — D'ailleurs vous vous amuserez peut-être. — On fait de la musique, — on l'entend de la cuisine comme si on y était.

Raoul se décida en rechignant ; — il s'habilla de mauvaise grâce, — puis il finit par monter. — Quand le domestique lui demanda son nom pour l'annoncer, il put à peine le dire, et eut un moment envie de s'enfuir sans répondre, et d'aller se coucher. — C'était la première fois de sa vie que Raoul entrait seul dans un salon. — Jusque-là, chaque fois qu'il avait été dans le monde, ç'avait été pour accompagner sa mère, et on n'annonçait qu'elle.

Le domestique ouvrit la porte du salon, — et dit à haute voix : — M. Raoul Desloges. — Raoul sentit ses jambes trembler, — sa vue se troubla, — il chercha autour du salon et aperçut sa mère, auprès de laquelle il se réfugia en toute hâte ; — il se sentait le visage en feu ; — madame Desloges lui dit tout bas d'aller saluer la maîtresse de la maison.

— Qui? moi? — dit-il, — que je traverse encore une fois le salon, que je passe devant ces femmes? que j'aille dire... — Et que dirai-je d'ailleurs?... J'aimerais mieux me sauver et aller me coucher.

En ce moment la femme du médecin se rapprocha, — madame Desloges présenta son fils, — qui en fut quitte pour quelques saluts assez gauchement exécutés.

Le docteur vint à son tour — et le trouva *grandi*. — Raoul fut d'autant plus irrité de cet éloge — qu'on lui adressait, — qu'il aperçut en ce moment Marguerite Hédouin dans l'embrasure d'une fenêtre : — il alla à elle — avec empressement — comme à un refuge. — Il se moqua le premier du compliment du docteur. — Il y a un de mes camarades, dit-il, qui a été mis, étant très enfant, dans une petite école dont le maître, pour contenter les parens, trouvait une foule de prétextes — ingénieux pour donner des prix à tous ses élèves : — prix d'application, prix d'encouragement, prix d'émulation, — prix de douceur, prix de docilité, etc. — Cependant, malgré l'élasticité de ce cadre, mon camarade, — qui n'est autre que Calixte Mandron, ne pouvait, sans faire murmurer, fournir un prétexte suffisant pour avoir de ces prix. — Le maître ne se découragea pas, il lui donna un *prix de croissance*. — Il paraît que j'aurais été pour lui un concurrent redoutable si le docteur avait été chargé de décerner les prix.

Raoul était plus heureux qu'on ne le saurait dire de la contenance que lui donnait sa conversation avec Marguerite, — mais le piano fit entendre une ritournelle, et un jeune homme vint chercher Marguerite, avec laquelle il dansait. — Raoul se trouva seul derechef, — il se leva, — mais il n'osait marcher, — il alla s'appuyer contre une porte derrière Marguerite et son danseur. Il la vit alors sous un nouveau jour, — la souplesse et l'élégance de sa taille paraissaient avec tous leurs avantages ; — elle était vêtue d'une robe de crêpe blanc, — sur ses cheveux bruns lisses et brillans était posée une couronne de roses simples jaunes, — ses petits pieds étaient renfermés sans contrainte dans des souliers de satin blanc. — Elle dansait avec grâce et avec simplicité, — elle écoutait avec une négligence sans affectation les lieux communs que lui adressait son danseur, — tout le monde la trouvait charmante. — Raoul se sentit à un certain point irrité contre elle, — il se compara aux autres hommes — et il reconnut l'insuffisance de toute son industrie pour donner l'air de bottes à ses souliers lacés, — sa cravate surtout le rendait honteux, — le danseur de Marguerite avait attaché la sienne d'un certain nœud qui faisait grande envie à Raoul, — il se rappela que Calixte savait faire ce nœud, et il se promit bien de ne pas tarder à se faire initier. Malgré la grâce naturelle qu'ont toutes les femmes, auxquelles d'ailleurs un peu de gaucherie et d'embarras ne messied pas, Marguerite n'était pas tout à fait à son aise chez le docteur. — Son père, qui avait pour cette fois cédé à de nouvelles instances, — jouait dans une autre pièce et laissait sa fille confiée aux soins de la maîtresse de maison, — qui était obligée de s'occuper de tout le monde ; elle se fit reconduire à la place qu'elle avait quittée, et ne fut pas fâchée d'y retrouver Raoul, — qui, voyant la contredanse finie, était allé l'y attendre. Elle le trouva très malveillant pour les *riches habits*, pour les *bottes vernies*, pour les plaisirs et pour les manières du monde. Jamais philosophe ne professa autant de mépris pour les choses qu'il ne pouvait atteindre, et ne traita si dédaigneusement de futilités les objets de sa secrète et malheureuse ambition.

— Combien je préfère, dit-il, à ces réunions brillantes nos promenades sur l'eau! combien sont différentes les rêveries qu'inspirent les molles clartés de la lune, des pensers qui éclosent à la lueur des lustres et des bougies!

— Ecoutez donc, dit Marguerite, on ne peut se promener sur l'eau au clair de la lune dans le mois de novembre. N'aimez-vous donc pas la musique?

— Oui, mais j'ai la danse en horreur.

Raoul ne savait pas danser, — et d'ailleurs, dans ce salon où Marguerite était une femme, lui qui n'était qu'un enfant, grâce à ses souliers lacés, à sa timidité et à son titre de lycéen, il voulut, à force de gravité, se faire prendre au sérieux.

— Vous pouvez ne pas aimer la danse, dit Marguerite, mais cependant il faut savoir danser.

Raoul fit un geste dédaigneux.

— Si vous saviez danser et si vous vouliez danser, dit Marguerite, je pourrais vous raconter le malheur arrivé à Félix, qui est en retenue pour dimanche prochain, — tandis que... Tenez, la musique commence et on vient me chercher.

Pendant cette contredanse, madame Desloges fit un signe à son fils, — et quand il fut auprès d'elle, elle lui annonça qu'il était temps de partir. — Raoul fut un peu plus contrarié de s'en aller qu'il ne l'avait été de venir; — mais il fallait obéir. — Il ne dormit pas de la nuit: cette musique, ces bougies, ces parures dont il avait parlé avec tant d'âcreté, lui avaient causé une complète ivresse. — Que Marguerite était donc jolie et gracieuse! — comme elle avait dû le trouver laid et maladroit! Il la haïssait presque à cette pensée. Il haïssait tout à fait ces jeunes gens, si beaux, si bien habillés, qui lui avaient parlé, qui avaient dansé avec elle. — S'il savait seulement faire ce nœud de cravate! — s'il savait danser! — Mais danser avec des souliers lacés!

Au déjeuner, il annonça formellement à sa mère qu'il n'irait plus nulle part tant qu'il ne serait pas mis comme tous les jeunes gens qu'il voyait dans le monde. Madame Desloges sourit et lui répondit qu'il n'était qu'un enfant, qu'il serait ridicule qu'il fût mis autrement.

IV.

Raoul avait rendez-vous ce jour-là avec Mandron aux Tuileries. — La glacière était décidément trop loin; on dépensait plus de la moitié de son temps sur la route et il n'en restait pas assez pour patiner, — et on avait décidé qu'on courrait les risques d'être rencontrés, mais qu'on patinerait désormais sur le grand bassin des Tuileries.

Calixte avait quitté le collége, — il était artiste! — il ne parlait plus que d'académies, — de modèles. — La vérité est qu'il copiait des *nez*, ce que même la plus stricte décence n'ordonne pas de voiler, du moins dans ce pays-ci. Sa mère était persuadée qu'il deviendrait un grand peintre, — son père se contentait de le désirer.

Raoul avait le cœur plein; au lieu de descendre sur le bassin pour patiner, il appela Calixte, et en se promenant avec lui sous les arbres chargés de givre, — il lui avoua — qu'il était amoureux. Mais Calixte n'apporta pas dans cette conversation tout le sérieux, toute la solennité qu'y mit Raoul, de sorte que celui-ci ne tarda pas à s'arrêter dans ses confidences, il refusa de nommer, et même de désigner *la personne* objet d'une si belle flamme. — Néanmoins, Mandron se récria fort à certains détails. — et quand Raoul parla du respect, de la timidité qu'il ressentait en présence de Marguërite, Mandron, qui n'aurait pas été plus brave, le plaisanta amèrement sur *son platonisme*, et développa sur les femmes et sur l'amour des théories assez risquées, qu'il avait entendu précisément la veille émettre par un autre.

Raoul ne laissa pas pénétrer Calixte plus avant dans le sanctuaire de son cœur. Cependant il fut honteux de l'excès de la terreur que lui inspirait cette douce jeune fille, et il résolut de lui déclarer son amour. — Elle lui avait demandé à voir le journal qu'il avait rédigé étant en cinquième. — Il en retrouva un numéro, et y joignit un petit billet cacheté. — En vain il descendit au jardin, — en vain il monta à sa chambre, — il ne put réussir à rencontrer Marguerite. Mais un dimanche, Félix lui demanda pourquoi il ne venait pas, le soir, jouer au loto avec eux. Il ne se fit pas beaucoup prier.

Le journal était calqué sur les journaux politiques qui paraissaient tous les jours. Il est inutile de dire que c'était un journal d'opposition. — Voici ce que contenait le numéro retrouvé par Raoul:

L'IMPARTIAL.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
(BOILEAU.)

« Le professeur a dîné la semaine dernière chez les parens de Jules Parfait. — Jules Parfait a été le premier à la composition qui a suivi ce dîner. »

« Le rédacteur de cette feuille indépendante a été condamné à un pensum exorbitant de cent pages de Quinte-Curce à traduire mot à mot à cause du numéro de jeudi dernier. — Quelques bons camarades ont ouvert une souscription pour l'aider à compléter ce pensum. — Déjà plus de cinquante pages ont été réunies; — ce n'est qu'une page et demie à faire pour chaque élève. »

« Un pensum général a été donné à la classe à cause d'un carreau qu'un élève que nous connaissons, mais que nous ne voulons pas nommer, a cassé avec une bille. — On attend qu'il se déclare et qu'il ne laisse pas punir tous ses camarades pour un fait dont il est l'auteur. »

« Ernest Frénot ayant dit qu'il ne craignait pas Edouard Lacheul, une rencontre a été jugée nécessaire entre ces deux élèves; — elle a eu lieu dans la petite cour. — Le combat a été arrêté par la cloche qui annonçait la rentrée de la classe, — sans qu'aucun des deux adversaires eût un avantage marqué. Les témoins ont déclaré l'honneur satisfait, — après que Edouard Lacheul a affirmé que s'il avait dit que Ernest Frénot lui avait chippé deux billets en stuc, c'était sans intention de l'offenser. »

« On attire l'attention des élèves de cinquième sur l'état désastreux dans lequel est tombée la toque du professeur: — de noire qu'elle était, elle est devenue grise. — Pour nous servir d'une expression de Racine, — nous dirons qu'elle a *cet éclat emprunté* — qu'elle doit à la graisse. »

« Depuis quelques jours on remarque avec étonnement que les chaussons de pommes que l'on vend à la porte du collége ne sont plus chauds. — On parle de ne plus rien acheter à la marchande. — Il est juste de protéger le commerce, — et les élèves de cinquième n'en laissent échapper aucune occasion, mais les négocians, de leur côté, ne doivent pas user de fraude et mettre en circulation des marchandises avariées. On a décidé que des remontrances sévères seraient adressées à la marchande de chaussons. — L'élève Mandron a été chargé de cette mission délicate. »

« Au moyen d'une traduction de *Quinte-Curce* qu'a apportée en classe l'élève Léon Noël, — il a été reconnu que dans la version de mardi le professeur a fait un contre-sens. »

« On avertit les fileurs que le *pion* de la pension *** se promène quelquefois dans la cour un quart d'heure avant la fin de la classe. — Ce ne peut être que pour voir revenir les élèves qui, après avoir *filé*, veulent rejoindre leur pen-

sion à la sortie ; nous croyons devoir les mettre en garde contre cette ruse machiavélique. *Ab uno disce omnes.* »

« Un article expliquait la situation de la *société d'assurance mutuelle contre les pensums.* La *caisse de réserve et de prévoyance* contenait pour le moment 15,000 vers de douze syllabes et seulement trente pages de Quinte-Curce.»

« Avis. — La glace est prise au grand bassin des Tuileries. »

LETTRE.

MARGUERITE HÉDOUIN A SA TANTE CLÉMENCE.

« Il me semble, ma chère tante, que tu nous négliges beaucoup. — Je ne puis aller te voir parce qu'Alice est un peu souffrante d'un gros rhume. Il y a un siècle que tu n'as gravi la rue Pigale. — N'as-tu pas à nous donner quelques nouvelles de ton fils ou à venir t'inquiéter avec nous de ce que tu n'en reçois pas ? — J'ai à te consulter sur une robe que je fais faire. — Et d'ailleurs je voudrais te voir pour te voir.

» Mais, — tiens, — ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. — Viens, — parce que je suis dans un trouble extrême, — parce qu'il se passe dans mon esprit et dans mon cœur des mouvemens étranges ; — je ne sais si je suis heureuse ou malheureuse, — mais je pleure au moindre prétexte ; — je n'ai rien à te dire, rien à t'expliquer ; — car je ne comprends rien moi-même. Viens, car j'entasse les mensonges dans ma lettre. — Et quand tu seras là, — quand j'aurai ma tête doucement appuyée sur toi, — quand de ta voix caressante tu me demanderas ce que j'ai, — je suis sûre que je te dirai une foule de choses que je ne me dis pas à moi-même. Viens, ma bonne tante, j'ai besoin de toi. »

La tante Clémence arriva aussitôt qu'elle eut reçu la lettre ; — elle demanda à son père la permission d'emmener Marguerite dîner avec elle. — La tante Clémence demeurait en dehors de la barrière; — elle avait là un tout petit logement dans lequel elle vivait seule, — inventant chaque jour des économies pour en envoyer le produit à son fils. Marguerite l'aida de bonne grâce dans les apprêts de leur dîner ; — puis, le soir, quand il commença à faire un peu sombre, — la tante Clémence attira Marguerite sur ses genoux — et lui dit :

— Il paraît que mon enfant a quelque chose à raconter à sa mère ?

— Oh ! oui, ma mère, mon excellente mère !...

— Est-ce un chagrin ?

— Je n'en sais rien... mais... tiens... tu sais... l'ami de Félix... M. Raoul...

— Eh bien ?...

— Tu sais qu'il devait me montrer un journal qu'il avait fait au collége *étant enfant*... il me l'a donné avant-hier, — mais dans le journal... il y avait une lettre...

— C'était sans doute une errreur, — cette lettre n'était pas pour toi.

— Hélas ! si, ma tante, elle est pour moi : — il y a mon nom sur l'adresse.

— Et qu'as-tu fait de la lettre ?

— La voici, dit Marguerite en la tirant de son sein ; — je n'ai pas osé la décacheter ; il me semblait que de cette lettre ouverte il allait s'échapper des choses effroyables.

— Tu as bien fait...

— Mais en même temps que cette lettre me faisait peur, il me semblait presque que je l'attendais ; — je la pressais sur mon cœur avec enthousiasme. — Cette nuit, je l'ai mise sous mon oreiller ; — tout le jour, quand je pensais qu'elle était là, dans mon sein, — je sentais comme une commotion électrique ; — deux fois je suis allée dans ma chambre pour la décacheter, — et je suis revenue après m'être contentée de la regarder.

— Mais que penses-tu que puisse te dire ce jeune homme ?

— Je ne le sais pas trop bien, ma tante, — mais quand il arrive à la maison, le son de sa voix me cause une impression singulière ; — quand il me regarde, je sens ma respiration gênée ; — quand il est parti, tout reste froid, triste, décoloré autour de moi. C'est comme lorsque le soleil se cache sous des nuages. Je ne sais pas ce que renferme cette lettre... mais je crois que ce sera comme sa voix, et quelque chose de plus. — Je voudrais qu'il fût triste et inquiet comme moi !

— Ma pauvre enfant, dit la tante Clémence, — le mystère est comme le brouillard, qui grossit les objets ; je gagerais que cette lettre ne contient qu'une commission pour ton frère, dont il te prie de te charger... la proposition d'une grande partie de balle...

— Non, ma tante, je suis sûre que non.

— Tu as néanmoins bien fait de ne pas la décacheter, parce que tu ne dois pas recevoir de lettres.

— Et... si tu la lisais, toi ?

— Non ; il faut que tu rendes la lettre avec le journal, comme tu l'as reçue.

— Ah ! ma tante, je n'oserai jamais.

— Eh bien ! laisse-la-moi, je la lui rendrai.

— Non, ma tante, cela serait trop dur ; il se fâcherait, il ne viendrait plus.

— Eh bien... s'il ne venait plus...

— S'il ne venait plus, ma tante, je serais malheureuse pour toute ma vie ! il n'y a que lui que j'aie du plaisir à voir et à entendre ; il est si bon, si noble, si fier !

— Mais, ma pauvre Marguerite, dit la tante, tu m'effraies, on ne doit aimer ainsi que son mari.

— Et pourquoi ne serait-il pas le mien, ma tante?

— Vous êtes tous les deux des enfans encore.

— Oh ! ma tante, j'attendrai ; j'attendrai dix ans, j'attendrai toujours... pourvu que je le voie, que je l'entende.

— Laisse-moi la lettre ; je causerai avec lui... dimanche prochain... vraiment cela n'a pas le sens commun !

— Tiens, ma tante, voici ma pauvre lettre.

La tante Clémence reconduisit Marguerite chez son père; puis, rentrée chez elle, elle décachela la lettre de Raoul ; — elle espérait que cette lettre lui ferait connaître ce jeune homme, ce qui lui apprendrait comment elle devait se conduire avec lui. — La tante Clémence avait aimé ; quoique cet amour eût fini par un mariage qui l'avait rendue bien malheureuse, elle n'avait trouvé aucun argument contre l'amour. — Elle n'avait pu se décider à débiter à Marguerite les phrases toutes faites qu'on lui avait récitées à elle en pareille circonstance. — Cela n'aurait servi encore une fois, sans doute, qu'à effaroucher la confiance. D'ailleurs, pourquoi ces jeunes gens ne s'aimeraient-ils pas? la seule objection était leur âge ; mais c'est en même temps, de tous les obstacles, celui qui s'aplanit le mieux de lui-même.

Voici ce que contenait la lettre de Raoul :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, la liberté que je prends de vous écrire ; mais je ne puis vous cacher plus longtemps les sentimens que vous m'inspirez. D'ailleurs, jamais on ne réussira à me persuader — que l'affection la plus douce, que l'amour le plus respectueux, que le dévoûment le plus absolu, soient de mauvais sentimens qu'il faille cacher et dont la personne qui les inspire puisse à bon droit se trouver offensée. Je vous aime, mademoiselle, je vous aime comme vous aiment votre père et votre frère, — et mille fois plus qu'eux. Je vous aime et je trouve dans cet amour tant de force et tant de courage, tant de bonheur, tant d'espérance, tant de foi, — que je ne puis penser que ce sentiment qui me rend plus grand, plus généreux, plus sensible, soit pour vous une offense et pour moi un crime. Si vous me permettez de vous aimer, si vous permettez que ce soit pour nous deux que j'aie à conquérir les choses de la vie qui sont réputées être le bonheur, — je ne vois plus dans l'avenir rien d'impossible, rien que mes efforts ne puissent surmonter. Il est vrai que lorsque je songe au bonheur de vous posséder,

de vous voir *ma* femme, je ne trouve pas bien ce qu'il me resterait à désirer dans la vie, mais je crois que je serais ambitieux pour vous, — et d'ailleurs je serais assez curieux de voir ce qu'on pourrait opposer à un homme aimé de vous, et quelle force auraient mes adversaires aux combats de la vie, à opposer à celle que je puiserais dans un regard, dans un sourire, dans un mot prononcé avec votre voix.

» Peut-être cependant vous a-t-on appris des raisons de prendre en mauvaise part la démarche que je fais aujourd'hui après tant d'hésitations, après tant de combats avec moi-même; — mais cependant je ne puis deviner quelles craintes peut inspirer un amour comme le mien. — Vous devez aimer un jour, vous ne serez pas toujours une douce et craintive jeune fille, vous serez épouse, vous serez mère à votre tour; eh bien! ce que vous voulez que soit l'heureux mortel qui partagera avec vous ces félicités et ces devoirs, quelque exigeante que puisse être à bon droit une personne si heureusement douée et si parfaite, — ce que vous voulez que soit votre époux, je le serai. Je sens à la fois tout le peu que je suis et tout ce que je peux devenir; — je sais que je ne suis qu'une graine, — petite, sans éclat, confondue avec la terre, mais je sens qu'un rayon de soleil fait sortir de la graine une tige élevée, un riche feuillage, des fleurs éclatantes et de suaves parfums.

» Laissez-moi être votre frère, jusqu'à ce que je puisse être votre mari.

» Raoul. »

La tante Clémence s'attendait à trouver dans cette lettre plus d'emphase et de phrases ampoulées, quelques menaces de trépas, quelques comparaisons mythologiques, etc. La simplicité de cette déclaration était à la fois inquiétante et rassurante, parce que c'était l'indice d'un sentiment sérieux et qu'il fallait prendre en considération. — Elle n'avait jamais songé à mettre sa nièce à l'abri de l'amour, — dont elle ne médisait pas, — quoiqu'il lui eût apporté tant de cruels chagrins; elle était convaincue que si elle avait été destinée à être heureuse, c'était à l'amour qu'elle aurait dû son bonheur. — Mais Raoul était si jeune, cet amour noble et généreux qui braverait les obstacles triompherait-il également des années? — Si elle le favorisait, que de chagrins peut-être n'amassait elle pas sur la tête de sa nièce chérie! — Si elle le repoussait, au contraire, il était probable qu'elle ne serait ni écoutée ni obéie. — Et d'ailleurs, à quel amour réserverait-elle Marguerite?

Le dimanche suivant, en sortant de chez son frère, elle pria Raoul de lui donner le bras pour la reconduire chez elle. — Raoul était on ne peut plus malheureux. — Marguerite lui avait rendu son journal, et il avait inutilement cherché dans ses plis la réponse à sa lettre. — Ne l'avait-elle donc pas vue, ou était-ce une marque de dédain? — il trouva mademoiselle Hédouin moins familière avec lui que de coutume, plus sérieuse et un peu embarrassée. — La tante Clémence, aussitôt qu'ils furent dans la rue, lui dit :

— Monsieur Raoul, vous avez écrit à Marguerite?

Raoul fut anéanti; il répondit à tout hasard un — *Moi, madame?*

— Il faut être franc avec moi, dit la tante d'une voix douce, vous avez écrit à Marguerite, j'ai votre lettre, elle me l'a donnée et ne l'a pas lue, — mais moi je l'ai lue.

— Vous me permettrez, madame... dit Raoul.

— De trouver mauvais ce que vous avez bien envie d'appeler ma curiosité, n'est-ce pas? J'ai été conduite par un meilleur sentiment que vous ne le supposez. Marguerite n'a pas de mère; j'ai hérité de toute la tendresse que ma sœur aurait eue pour sa fille; j'ai joué mon rôle dans la vie, il a été assez court et assez mal joué; — je n'ai plus que deux intérêts, le bonheur de mon fils, — qui en ce moment peut-être reçoit une balle dans la poitrine, et celui de cette douce créature. J'ai lu votre lettre, je vous crois sincère, mais quel est le but de cet amour d'enfans? En admettant que toutes les chances vous soient favorables, il se passera de longues années avant que vous puissiez être unis. Penserez-vous, sentirez-vous dans huit ans comme vous pensez, comme vous sentez aujourd'hui? pouvez-vous le promettre? non, — car vous ne pouvez le savoir. Marguerite est charmante, — je n'ai pas besoin de vous le faire remarquer; les qualités de son cœur et de son esprit l'emportent sur les agrémens de son visage. — Bientôt des occasions se présenteront de l'établir; son apparition dans le monde ne peut manquer de faire quelque sensation. — Si elle doit vous attendre, si elle doit repousser toutes les propositions, et qu'ensuite votre amour éteint la laisse seule, abandonnée dans la vie, lorsqu'elle aura perdu peut-être son père et moi...

— Ah! madame!...

— Je sais que cela vous paraît impossible... que vous n'êtes pas bien sûr peut-être que les étoiles ne se décrocheront pas du ciel et ne tomberont pas sur la terre, parce que l'avenir est incertain; mais vous croyez pouvoir répondre de votre amour. — Je ne veux pas lutter contre cette conviction, mais je veux vous faire voir seulement que dans cet engagement Marguerite mettrait toute sa vie en jeu, quand vous n'y mettriez que quelques années de la vôtre. Mais votre lettre n'est pas une lettre d'enfant, — elle m'a touchée; je vous crois l'âme élevée, — je vous crois vrai; — je vous aimerais pour mari de Marguerite, — je serais heureuse de vous confier plus tard le bonheur de cet ange que vous ne connaissez pas comme je la connais, — mais il y aurait besoin de plus de courage que vous ne le supposez pour parvenir à *notre* but.

Raoul, à ces mots, ne put s'empêcher de baiser la main de la tante Clémence.

— Madame, dit-il, ma bonne tante, ma chère tante Clémence, un mot, de grâce, un seul mot: Marguerite n'a pas lu ma lettre... Sait-elle que je l'aime? m'aime-t-elle?

— Vous me demandez là plus que je n'en sais moi-même; mais écoutez bien ceci : je vais faire une action bien grave et bien effrayante. — Vous viendrez demain chez moi et vous y verrez Marguerite. — Si je ne me trompe pas, si vous ne vous trompez pas, si l'amour que vous ressentez est de ceux qui font le destin de toute la vie, je serai fière et heureuse. Si au contraire vous devenez plus tard inconstant, si vous manquez de courage et de force, — j'aurai joué un rôle plus ridicule et plus odieux que ne l'a jamais fait une vieille tante de roman ou de comédie. Je vous attends demain à quatre heures. — Bonsoir.

V.

Raoul se promena une partie de la nuit dans le jardin. — Le lendemain, — au lieu d'aller au collége, il alla errer dans la campagne; — à quatre heures, il arriva chez la tante Clémence. — Marguerite pâlit en le voyant entrer dans la chambre; — la tante avait le visage fatigué, — elle s'assit entre eux deux, — laissa Marguerite cacher son visage sur son sein, — et prit une main de Raoul.

— Mes enfans, dit-elle, j'ai passé toute cette nuit à pleurer et à prier Dieu; je l'ai supplié de ne rien me laisser faire qui ne fût pour le bonheur de Marguerite, et malgré la ferveur de mes prières, j'ai encore peur et j'ai en ce moment le cœur aussi serré que je l'ai eu de ma vie. Au nom du ciel, mes enfans, faites que cette heure ne soit pas pour moi une source éternelle de remords et de regrets, — faites que je ne sois pas en ce moment une vieille femme folle, — qui se plaise à rentrer dans l'amour à tout prix. Mes enfans, je ne vous ferai pas de ces grandes phrases que l'on m'a rabâchées quand j'avais l'âge de Marguerite; — elles

sont trop inutiles pour qu'on puisse leur pardonner d'être aussi ennuyeuses. Vous vous aimez, mes enfans ; — cet amour peut vous donner toute une vie de bonheur si vous en faites une vertu et un devoir.—Vous, Raoul, cet amour doit vous rendre fort contre tous les obstacles de la vie; vous devez vous élancer au combat avec résolution.— Et toi, ma bonne chère Marguerite, cet amour termine avant seize ans ta vie de jeune fille ; tu ne dois plus entendre le fade langage de la galanterie, tu ne dois plus aller dans le monde, tu dois renoncer à tous les plaisirs de ton âge ; ton amour est le feu sacré que la vestale doit entretenir dans la solitude. Te sens-tu le courage, Marguerite, de fouler ainsi aux pieds les riantes fleurs de ton printemps? — te sens-tu la force de commencer dès aujourd'hui une vie sérieuse et remplie de devoirs?

Marguerite ne répondit que par des sanglots.

— Et vous, Raoul, dit la tante en laissant couler des larmes que depuis quelque temps déjà elle avait peine à retenir,—et vous, Raoul, serez-vous un homme courageux? saurez-vous supporter la lutte, le découragement? saurez-vous marcher droit à un but, sans reculer devant les obstacles, sans vous arrêter aux séductions? penserez-vous sans cessse à cette jeune fille qui vous attendra? reviendrez-vous à elle digne des richesses qu'elle vous aura amassées dans son âme virginale? Oh! mon Dieu, — donnez-lui la force et le courage, — donnez-lui le dédain des faux plaisirs?—Raoul, si vous faiblissez, si vous tombez en route, vous aurez assassiné Marguerite et j'aurai été votre complice. — Oh! mon Dieu, vous qui en reprenant ma sœur m'avez faite la mère de cette enfant, mon Dieu! m'avez-vous en même temps donné les lumières et la prudence? Mon Dieu! si je me trompe, si c'est son malheur que je fais aujourd'hui, mon Dieu! ne me pardonnez pas!... donnez-moi autant de remords et de souffrances qu'en puisse supporter une de vos créatures.

Raoul et Marguerite pleuraient. — Elle prit leurs deux mains et, les réunissant l'une dans l'autre,—elle dit : —Enfans, aimez-vous ; — l'amour est l'origine de toutes les vertus. Raoul, Marguerite est votre fiancée ; — toutes les actions de votre vie doivent avoir pour but son bonheur. —Marguerite, Raoul est ton fiancé ;— tu dois lui réserver le moindre de tes cheveux et la plus futile de tes pensées.

Elle les réunit alors tous deux sur son sein et les embrassa.— Puis elle leur dit :

— Maintenant, Raoul, mon neveu, mon fils, tu as ce que tu demandais dans ta lettre, — « tu seras le frère de Marguerite jusqu'à ce que tu sois digne d'être son mari. »

Il y eut quelques instans de silence, pendant lesquels la tante Clémence calma en partie son émotion.

— Raoul, dit-elle, il faut maintenant descendre du ciel et causer un peu avec moi des choses de la terre.—Vous n'avez pas de fortune et vous n'en avez pas à attendre; — Marguerite aura trop peu de chose pour que cela puisse être compté. — Il faut vous faire une position. Quels sont vos projets?—quelles sont vos espérances?

— Chère tante, dit Raoul, je ne sais encore où doit me conduire cette éducation qui, dit-on, doit me conduire à tout; — mais ce que je sais, — c'est que je m'ouvrirai une carrière,—c'est que je triompherai des obstacles qui se rencontreront sur mon chemin,—c'est que...

— N'allons pas si vite, Raoul ; n'usons pas notre énergie contre des fantômes et des dragons, et occupons-nous de ne pas buter contre le caillou qui est sous nos pieds. Tout irait fort bien dans la vie, s'il ne s'agissait que de ces grands coups d'épée ou de ces grands coups de dévouement qui remplissent les romans. Mais c'est la continuité des petits efforts qui est une chose difficile, c'est la monnaie du courage et de la force qu'il faut savoir dépenser. Il ne faut pas imiter ces avares qui épargnent sur les besoins de chaque jour, en prévoyance d'événemens qui n'arrivent pas. Il ne faut pas céder au petit ennui d'aujourd'hui, sous prétexte de se réserver pour le grand combat qui arrivera peut-être demain.— Beaucoup de gens ont le courage des fêtes et dimanches. — Le courage de tous les jours est plus rare,— parce qu'il se dépense sans éclat, sans gloire.—Les grands périls grandissent l'homme suffisamment. Par exemple, — qu'avez-vous fait aujourd'hui?

— Ah! aujourd'hui j'étais si ému, j'étais si troublé; j'ai marché au hasard dans la campagne.

— Je vous le pardonne pour la dernière fois. Chacun de vos pas doit maintenant vous rapprocher de votre but.— Il faut être assidu au collége.

Raoul fit un geste de dédain.

— Je vous gronde, Raoul.—Certes, pour vous, pour Marguerite, pour nos projets, il vaudrait mieux que vous ne fussiez plus au collége, mais vous y êtes, et il faut que ce temps ne soit pas perdu. — Ce sont, disent les savans, des armes dont vous apprenez à vous servir pour les combats de la vie.—Je ne sais s'ils ont raison, et si cette éducation est aussi parfaite qu'ils le disent, mais ce sera au moins un préjugé en votre faveur. Vous devez terminer vos études comme vous les avez commencées, par des succès. Maintenant que vous êtes fiancés, que vous pouvez et devez compter l'un sur l'autre, vos devoirs vont commencer. — Vous, Raoul, vous n'écrirez plus à Marguerite, vous n'essaierez plus de la rencontrer seule au jardin.—Vous vous contenterez de la voir le dimanche chez son père,— et vous n'oublierez pas que « vous êtes son frère, jusqu'à ce que vous soyez son époux; » vous me tiendrez au courant de vos affaires, de vos démarches, de vos succès, de vos chagrins.— Je dirai à Marguerite ce qu'elle devra savoir.—Embrassez-vous, mes enfans, ce baiser vous engage l'un à l'autre. — — Marguerite, tu appartiens à l'homme dont les lèvres ont touché les tiennes ; — tu ne pourras sans honte et sans infamie appartenir à un autre. — Vous vous donnerez le second baiser dans cinq ans, lorsque Raoul viendra te demander à ton père. Maintenant, Raoul, adieu! — Emportez d'ici la pensée que vous êtes maintenant un homme, et que la destinée de deux femmes s'est enchaînée à la vôtre.

VI.

Nous allons maintenant abandonner nos personnages à eux-mêmes pendant deux années, et nous continuerons notre récit après avoir expliqué sommairement les changemens qui sont arrivés dans l'existence de chacun.

M. Desloges est mort. — Madame Desloges s'est retirée en province chez un de ses frères, qui a recueilli la veuve de l'artiste mort pauvre. M. et Madame Mandron continuent à se *saigner* pour Calixte. M. Mandron peint toujours des ceps de vigne et des hures de sanglier. — Calixte Mandron, après avoir abandonné la peinture, a fait semblant de faire son droit ; il a bu, mangé et joué l'argent de ses inscriptions et de ses examens successifs ; — ses parens le croient avocat, et il n'a jamais mis les pieds à l'école de droit qu'une seule fois, et un jour qu'on sifflait un professeur et qu'on lui jetait des pommes que les gens indulgens appelaient des pommes cuites. L'oncle Desfossés n'est plus abonné à son ancien journal, il le trouve trop pâle, et a pris un journal plus téméraire. La tante Desfossés tricote ; leur enfant est de plus en plus insupportable. — Félix fait sa seconde, toujours au collége Bourbon. — Alice grandit. — Sa sœur lui donne tous ses rubans, tous ses bijoux, comme elle lui a donné, il y a deux ans, sa dernière poupée. Pour elle, elle s'occupe sérieusement de tenir la maison de son père. — Elle est sérieuse sans être triste ; son père, qui ne la menait dans le monde qu'en s'en imposant à lui-même le devoir, n'a pas beaucoup insisté quand elle lui a dit que le monde la fatiguait sans l'amuser. Ses grands plaisirs sont d'attendre et de voir la tante Clémence. Félix, qui a fait des amis et des connaissances, ne reste pas bien souvent le dimanche à la maison.—La tante Clémence a pensé

qu'il n'était pas convenable que Raoul y vînt quand Félix n'y était pas; d'ailleurs son amour constant pour le jeu de loto commençait à manquer de vraisemblance. Il ne vient plus que de temps à autre, — mais il va voir la tante Clémence deux ou trois fois par semaine. — Tous deux parlent de Marguerite; — mais il s'en faut de beaucoup que l'avenir se présente aussi beau à mesure qu'il devient le présent. — Quand Raoul était au collége, il disait : « En sortant du collége, je ferai mon droit ou j'apprendrai la médecine. » — Mais la mort de son père lui a enlevé les ressources sur lesquelles il comptait pour commencer cette nouvelle éducation; — il ne lui reste que la carrière de l'instruction; — mais il ne peut encore admettre les dépenses et les lenteurs de l'école normale, — et des grades de bachelier et de docteur. — Il est des difficultés de sa vie qu'il cache à la tante Clémence, et qu'en effet il est obligé de lui cacher. Il ne peut parler de ses affaires d'argent qu'au degré où ce n'est plus l'aveu d'un besoin matériel qui entraîne l'offre d'un secours.

Sa pauvreté lui ferme les deux ou trois carrières au terme desquelles le travail trouve une récompense dans un travail plus facile et enfin dans le repos; les deux ou trois carrières que l'on suit en ligne droite. — Il lui faut rester une sorte d'ouvrier, travaillant à la journée, — n'étant pas plus avancé aujourd'hui qu'il ne l'était hier et qu'il ne le sera demain. Il donne des leçons, — de ce qu'il a appris, — de latin et de grec. — Son seul espoir avoué est un hasard qui lui donnera un bon écolier, c'est-à-dire l'éducation de quelque enfant de famille, — pour que le produit de son travail dépasse quelque peu ses plus stricts besoins. — Alors il pourra recommencer à travailler, — acquérir dans la seule carrière qui lui reste un grade qui soit un titre et une propriété. Il ne parle à la tante Clémence que du but, sans dire qu'il n'a pas pu encore se mettre en route. — Il a revu Marguerite une fois chez la tante Clémence, c'est lorsque son père est mort; elle a voulu lui montrer ses yeux rouges des larmes qu'elle avait versées de la douleur de son fiancé; et la tante a consenti à cette entrevue. — Marguerite vit dans la retraite, avec ses trésors, — la lettre de Raoul, la petite fleur cueillie dans l'île Saint-Denis, et sa foi, que ne vient jamais obscurcir le doute le plus léger. Elle s'est enveloppée si chastement de son amour, que par un instinct secret, et sans comprendre pourquoi, aucun homme ne songe à s'occuper d'elle, toute jolie et charmante qu'on la trouve avec raison. Elle a réalisé la figure de la vestale entretenant religieusement le feu sacré, que sa tante lui a donnée pour modèle.

VII.

Raoul rencontra un jour Calixte Mandron; — ils ne s'étaient pas vus depuis fort longtemps. Ils s'arrêtèrent et se firent cette question inévitable que s'adressent deux camarades de collége qui se rencontrent après les études finies : — Que fais-tu maintenant? question dont la réponse, — jointe à l'inspection du costume, suffit le plus souvent pour que les deux camarades ne s'abordent plus le reste de leur vie.

— Moi, dit Mandron, je suis avocat.

— Moi, dit Raoul, je ne suis rien, je vends à la génération qui me suit l'ennui que m'a vendu la génération qui me précède, — et j'ai bien du mal à ne pas perdre sur ma marchandise. — Je donne des leçons de latin et de grec.

— En as-tu beaucoup à me donner?

— Pas assez pour que je n'accepte pas avec empressement celles que tu pourrais me procurer. — Et toi, as-tu beaucoup de causes?

— Hum! hum! ça commence... Mais je ne suis pas pressé, le père Mandron est là.

— Tu sais que j'ai perdu le mien?

— Oui, il n'a pas fait comme fait le père Mandron; ton pauvre diable de père ne t'a rien laissé.

L'air dédaigneux de Calixte blessa Raoul qui répondit :

— Non, ce n'était qu'un peintre d'histoire et un homme de talent; tout le monde ne peut pas être peintre d'enseigne.

Mandron pâlit de colère de voir son grand secret connu et son origine dévoilée. Cependant, après un moment d'hésitation, il sentit une espèce de soulagement de se trouver avec quelqu'un devant qui il n'avait pas à jouer le rôle un peu difficile de fils de famille. Et d'ailleurs, malgré l'opposition complète de leurs caractères, qui ne pouvaient se toucher sans se froisser, il y avait entre eux une habitude qui les faisait se rencontrer avec plaisir. — Raoul, d'ailleurs, vivait tellement seul depuis la mort de son père, et ses confidences à la tante Clémence avaient nécessairement des bornes si étroites, qu'il accepta la proposition que lui fit Calixte de dîner ensemble.

Calixte mena Raoul dans une sorte de restaurant situé dans la cour des Fontaines, auprès du Palais-Royal, où le dîner, composé d'un potage, de trois plats au choix, d'un dessert, de pain à discrétion, et d'une goutte de vin délayée dans un carafon d'eau, est fixé au prix de 22 sous par personne. Comme Raoul s'obstina à vouloir payer son écot, Calixte de son côté voulut absolument consacrer les 22 sous dont il avait prétendu nourrir son ami à aller boire du café au Palais-Royal. Une confiance entière finit par naître entre les camarades.

— Tu sais, dit Mandron, que je ne suis pas plus avocat que toi? — C'est une histoire que j'ai faite au père Mandron, c'est une récompense que j'ai cru devoir décerner au zèle et à la ponctualité avec lesquels il a payé mes inscriptions et tout ce qui s'ensuit. J'ai même pris la thèse d'un de mes amis, que j'ai fait précéder d'un titre imprimé (à mes frais, avec de l'argent que j'ai eu la conscience de prélever sur celui qu'avait donné le père Mandron pour l'impression de la thèse entière) où on lit que cette thèse a été soutenue le... 18... par Calixte Mandron, docteur en droit, et dédiée à son père Jean-Baptiste Mandron, artiste peintre. Le père Mandron a fait encadrer le titre, et comme il m'a chargé de cette mission, j'ai encore gagné cent sous sur le cadre; voilà ce que c'est que d'avoir un père et la manière de s'en servir.

— Mais enfin, dit Raoul, que comptes-tu faire?

— Je ne sais; je ne crois pas en réalité que le père Mandron me laisse rien, parce que, entre nous, je leur ai mangé un argent fou. — Mais il se présentera quelque bonne occasion dont je ne manquerai pas de profiter. Avec les hommes, le principal est de *paraître*. — Il faudrait que je fusse un imbécile, — ce que j'ai la prétention de n'être pas, — pour ne pas me passer la fantaisie de mentir un peu, quand je vois que les mêmes gens qui ne me salueraient pas si je leur disais la vérité, m'entourent d'amitiés et de prévenances, parce que j'arrange un peu les choses. — Quoi! je saurais quelques paroles magiques qui font de moi en un instant un objet d'estime et de vénération, — et je consentirais à vivre dans l'abjection et l'humilité! — Il m'a suffi de dire à certaines personnes : je suis avocat, pour qu'elles m'aient accablé d'invitations à dîner. — Et compte un peu combien tu as dû dire de mots en donnant tes leçons pour payer les vingt-deux sous du misérable festin que nous venons de faire.

Malgré cet accès de franchise, Calixte ne put prendre sur lui de dire toute la vérité à Raoul. Ainsi, quand celui-ci lui demanda des nouvelles de son oncle, du fameux oncle au château, — Mandron répondit qu'il n'y était pas allé cette année, parce que l'oncle avait vendu son château. La vérité était que l'oncle n'avait pas vendu le château dont il était concierge, mais seulement une partie de bois qu'il s'était avisé de couper, — par suite de quoi on l'avait chassé, — et il était devenu portier d'une maison de la rue Saint-Denis, — grâce à la protection de son frère, le père de Calixte, qu

était un des plus anciens locataires de cette maison. — C'est pourquoi Calixte se trouvait très heureux de ne plus habiter une maison où son oncle était portier et où son père avait une enseigne. — Il donna sa carte à Raoul ;—sur cette carte il avait abusé de son prénom de Calixte de la manière que voici :

Cte MANDRON.

Et il ne démentait pas ceux qui, d'après sa carte, croyaient devoir l'appeler monsieur le comte, ou lui écrivaient *à monsieur le comte de Mandron.*

Raoul avait parmi ses élèves un tailleur qui avait un fils et une fille. — Ce tailleur, appelé Seeburg, — faisait donner à son fils, dont il voulait faire un notaire, des leçons de latin et de grec, — et à sa fille des leçons de français par-dessus le marché du prix dont il était convenu avec Raoul pour les leçons de son fils. — Il chercha néanmoins à diminuer encore ce prix, et voici le procédé ingénieux qu'il employa. Il dit un jour à Raoul : — Parbleu, monsieur Desloges, il faut avouer que vous n'êtes pas coquet, et que si vous plaisez aux dames, ce n'est pas par le luxe de votre toilette. — Raoul devint rouge, — et la fille de monsieur Seeburg, qui assistait à cette sortie, ne devint pas moins rouge que lui.

— Ce n'est pas pour vous être désagréable que je vous dis cela, — monsieur Desloges ; — bien au contraire, reprit monsieur Seeburg ; — c'est que si vous n'êtes pas content de votre tailleur, ou s'il n'est pas content de vous ; — en un mot, si vous voulez me donner votre pratique, nous nous arrangerons facilement ensemble ; nous déduirons chaque mois sur ce que vous me devrez le prix de vos leçons à mes enfans. — Ce sera un peu long, mais avec le temps cela finira par être payé. Quoique cette proposition comblât un des désirs les plus ardens de Raoul, qui souffrait de l'exiguité de son costume, il répondit le plus froidement qu'il lui fut possible, qu'il verrait, — que ce n'était pas impossible.

La fille de monsieur Seeburg comprit par un instinct féminin que sa présence empêchait Raoul d'accepter une offre qui lui était peut-être avantageuse. — Elle se retira sans rien dire, — et Raoul continua de donner la leçon à son frère. Monsieur Seeburg ne tarda pas à revenir à la charge, et dit en tâtant le drap et en le faisant claquer entre ses doigts :

— Je ne crois pas trop me flatter en vous disant que je vous donnerais de meilleure marchandise que cela. Et puis, quelle coupe ! Vraiment, monsieur Raoul, vous êtes bien fait, vous avez la tournure naturellement élégante, — eh bien ! je suis sûr que personne ne s'en doute. Un jeune homme ne peut parvenir à rien s'il n'est pas bien habillé ; — et moi-même, — moi qui dois savoir à quoi m'en tenir sur les habits, j'ai failli ne pas vous accepter pour donner les leçons à Lucien, — à cause de la coupe et de la vieillesse de votre redingote.

— Écoutez-moi, monsieur Seeburg, dit Raoul, j'accepterais votre offre volontiers, — mais le paiement serait trop long, — et...

— Que vous fait cela, si ça me convient ainsi ? dit monsieur Seeburg. — Laissez-moi faire, — je sais ce qu'il vous faut, — je veux qu'il n'y ait pas à Paris un jeune homme mieux mis que vous, et cela finira par être payé tout doucement. — Laissez-moi faire, — et vous m'en direz des nouvelles. — La leçon finie, monsieur Seeburg prit mesure à Raoul, et tous deux se séparèrent enchantés. — Monsieur Seeburg, en effet, avait à *écouler une partie* d'un certain drap vert bronze qui n'avait pas *trop bien réussi à la teinture*, et d'autre part il n'y avait rien de si facile, en enflant convenablement le mémoire, en faisant payer deux cents francs ce qui en valait cent cinquante, de réduire à bien peu de chose le prix qu'il donnait pour les leçons de ses enfans. Raoul, d'un autre côté, — était depuis longtemps fort attristé de la décadence visible de ses vêtemens ; — c'est un genre de pitié qu'il n'est pas prudent d'inspirer aux femmes, et tout en se réjouissant de ce qu'il pourrait paraître convenablement vêtu rue Pigale et chez la tante Clémence, il était mécontent que son écolière, — la fille du tailleur,— fût initiée aux nécessités qui lui avaient fait prendre ces arrangemens avec monsieur Seeburg.

VIII.

Raoul eût volontiers embrassé le tailleur Seeburg,—lorsque celui-ci lui fit la proposition de lui *confectionner* des habits neufs. — Aussi, n'hésita-t-il pas à serrer la main que celui-ci lui tendit, lorsqu'il vint donner sa leçon le surlendemain. Après sa leçon, monsieur Seeburg revint parler des habits. — Esther se livrait dans l'embrasure de la fenêtre à un petit travail de broderie, et semblait ne prendre aucune part à ce qu'on disait dans la chambre. — Monsieur Desloges, dit M. Seeburg, nous allons d'abord vous faire un habit. J'entends par habit — l'habillement complet : — habit, pantalon et gilet.

— Mais, monsieur Seeburg, je crois que le noir est ce qui me conviendra le mieux.

— Nous vous ferons donc un habit noir... On ne porte plus de noir... mais, c'est égal... Vous préférez le noir, on vous fera un habit noir... A moins cependant que vous ne préfériez le vert bronze.

— Non, j'aime mieux le noir.

— Soit, n'en parlons plus ; si je vous disais cela, c'est que c'est une couleur très à la mode et *fort bien portée ;* monsieur le comte Mandron m'en a commandé un hier. C'est une couleur bien supérieure en qualité au noir, — qui est presque toujours brûlé à la teinture. — Un habit vert bronze vous durera le temps que vous dureront deux habits noirs... Mais quand celui qu'on va vous faire sera usé, nous vous en ferons un autre,—voilà tout.—Va donc pour l'habit vert... je veux dire pour l'habit noir—et le pantalon... du même... vert... je veux dire pareil,— le pantalon également noir.— Quand Raoul fut parti, monsieur Seeburg dit à sa fille : — Esther, donne-moi cette pièce de drap vert bronze... tu sais... je vais couper l'habit de monsieur Desloges.

— Mais, mon père, vous vous trompez... vous savez bien que c'est un habit noir.

— Je ne me trompe pas, il aura un habit vert bronze... et il en sera très content... Que veux-tu que je fasse de ce coupon de drap ?...

— Ah ! mon père, un habit noir serait beaucoup mieux...

— Idée de jeune fille et de jeune homme... pour lui ce sera absolument la même chose... crois-tu que c'est cela qui lui fera trouver une leçon de plus ou de moins, d'avoir un habit vert ou un habit noir... et d'ailleurs, il faut que je retrouve quelque avantage... un habit qui ne sera pas payé dans deux ans !

— Vous verrez, mon père, qu'il ne le prendra pas, — et il aura bien raison.

— Tu crois... et moi je t'assure qu'il le prendra, qu'il le prendra avec empressement, qu'il le prendra malgré moi.

Il se passa quinze jours pendant lesquels Raoul n'osait pas demander si l'*habit* serait bientôt prêt. — Il n'osait pas seulement dire *mon* habit en parlant de ce qui lui paraissait presque un présent de monsieur Seeburg ; mais le tailleur finit par lui en parler le premier et lui dit : — Imaginez-vous que je suis furieux,—j'ai donné votre habit à faire dehors, parce que je veux absolument qu'il soit fait par mon meilleur ouvrier. Je le croyais fini ; il devrait l'être ; eh bien ! j'envoie chez lui ce matin, il n'est pas seulement coupé ! — Mais, soyez tranquille, cela ne tardera pas maintenant.

— Monsieur Seeburg, dit modestement Raoul, je serais bien content de l'avoir pour le quinze de ce mois.

— Il sera prêt, monsieur Desloges,—le quinze, à dix heures juste, il sera chez vous, — vous pouvez commencer à

vous habiller : au moment de passer les manches je serai à votre porte avec l'habit.

Raoul donna la leçon à Esther.

— Est-ce que vous allez au bal le quinze de ce mois? demanda-t-elle à Raoul.

— Non, mademoiselle, — mais je dois accompagner au Conservatoire une famille de mes amis... et mes habits, ajouta-t-il avec un sourire un peu forcé, qui vont encore à peu près le soir, — ne me feraient pas honneur de jour.

— Vous avez là de singuliers amis, monsieur Desloges.

— Pourquoi dites-vous cela? mademoiselle.

— Parce que, moi, je m'occupe peu de la manière dont mes amis sont habillés...

— J'espère, mademoiselle, qu'ils auraient votre esprit et votre raison, mais c'est pour ceux qui me verront avec eux... je ne veux pas faire rejaillir sur eux le peu de considération qu'on accorde d'ordinaire à un homme mal vêtu... je veux réserver l'héroïsme de mes amis pour d'autres circonstances.

— Eh bien! moi, monsieur Raoul, — moi, *qui dois m'y connaître*, je n'avais jamais remarqué si vos vêtemens étaient plus ou moins frais... C'est un concert qu'il y a au Conservatoire?

— Oui, mademoiselle.

— On dit que c'est la plus magnifique exécution du monde entier... Je n'y suis jamais allée... J'aime passionnément la musique... Vous n'êtes pas musicien?

— Non, mademoiselle, je n'ai jamais appris que le grec et le latin.

— C'est dommage, je vous aurais prié de faire de la musique avec moi...

— On dit que vous jouez admirablement du piano?

— Je dois être assez forte, parce qu'il y a longtemps que j'apprends et que je travaille avec plaisir. Il ne me manque qu'un auditoire un peu sympathique ; — mon père s'endort aussitôt que je commence... Je vous prierais bien de venir un de ces soirs... mais vous ne voudriez pas passer la soirée chez un tailleur.

— Mademoiselle... c'est sans doute un sarcasme... puis-je me croire supérieur à un homme dont j'accepte un service?

— Ne vous montez pas trop la tête à propos de la reconnaissance que vous devez à mon père... Je vous ferai inviter par lui un de ces jours... Ne croyez pas au moins que ce soit par vanité, — pour recevoir des complimens sur un talent au sujet duquel je ne sais pas moi-même à quoi m'en tenir... Je crois que vous comprenez la musique... et cela m'ennuie d'en faire pour les gens que vous rencontrerez ici.

Le 15 arriva, Raoul devait à une heure aller prendre monsieur Hédouin, Marguerite et la tante Clémence. Monsieur Hédouin lui avait offert longtemps à l'avance une place dans une loge qu'il avait ce jour-là au Conservatoire. — Il devait passer une partie de la journée avec Marguerite, entendre avec elle cette langue divine qui monte au ciel comme un parfum de l'âme. Dix heures sonnent, — les habits n'arrivent pas ; dix heures et demie sonnent, — pas d'habit ; — onze heures... onze heures un quart, — Raoul — regarde son vieil habit, il est plus affreusement râpé qu'il n'avait voulu se l'avouer à lui-même jusqu'au moment où il avait conçu l'espoir de le remplacer. Il est impossible qu'il le mette... au grand jour... pour accompagner des femmes... Il faut écrire — qu'une occupation imprévue... un accident... une indisposition le priveront d'avoir le plaisir... et cætera. Mais on frappe... c'est monsieur Seeburg — tenant sous le bras un foulard qui contient l'habit. Monsieur Seeburg — pose le paquet sur une chaise — et s'essuie le front.

— Il fait un temps magnifique... et j'ai couru... Ce maudit Fregger a encore été en retard ; — décidément, je renoncerai à le faire travailler. Mais enfin voilà l'habit.

— Monsieur Seeburg, je suis réellement fâché...

— Du tout... du tout... J'avais promis pour dix heures, j'aurais dû sonner à votre porte en même temps que le premier coup de dix heures sonnait à la pendule... (Monsieur Seeburg regarde sur la cheminée et ajoute :) à la pendule que vous pourriez avoir.

— Oh! dit Raoul en souriant, j'entends d'ici l'horloge de l'église.

— N'importe... mettons l'habit... Je n'appelle pas cela essayer, car si Fregger est un paresseux, c'est un gaillard qui sait travailler : jamais je n'ai retouché un habit sortant de ses mains.

Monsieur Seeburg ouvre le foulard... prend l'habit, — paraît surpris... le porte auprès de la fenêtre, et fait entendre sa plus terrible imprécation (que nous remplacerons par celle-ci que nous avons vue dans un vieux livre) : — Que mille millions de diablotins lui cassent un boisseau de noisettes sur la nuque! — Elle est moins énergique, mais plus présentable que celle dont se servit le tailleur. — Ah! l'animal! ajouta-t-il, — ah! le bélître! — ah! le scélérat! — et il renferma l'habit dans le foulard.

— Qu'avez-vous donc monsieur Seeburg?

— J'ai que vous ne mettrez point cet habit-là.

— Pourquoi cela?

— Parce que je le remporte... Ah! brigand de Fregger...

— Mais qu'a donc cet habit, monsieur Seeburg?

— Il a, — il a... Il ne sera pas dit qu'une semblable chose se fasse dans mes ateliers... Mais c'est ma faute... Il y a trois ans que j'aurais dû le mettre à la porte. Allons, allons, c'est un habit à refaire... voilà tout.

— Mais, monsieur Seeburg...

— Ce sera une perte pour moi ; — mais je jure sur mon âme que je lui en retiendrai la façon.

— Mais enfin...

— Il m'a déjà fait des mauvais tours, mais pas encore un de la force de celui-ci.

— Mais, monsieur Seeburg, — enfin, — quel est le grand malheur?...

— Le grand malheur, je vais vous le dire : vous m'avez commandé un habit, n'est-ce pas?

— Oui.

— Un habit noir, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! que pensez-vous que m'ait fait ce drôle de Fregger?

— Quoi! une redingote?

— Non.

— Une camisole?

— Vous riez... mais moi je suis furieux... Il ne m'a pas fait une camisole, — il m'a fait un habit... et sans aucun doute un habit très bien fait, — mais un habit qui n'est pas noir...

— Diable!

— Un habit... je ne sais pas seulement de quelle couleur... Quand j'ai vu qu'il n'était pas noir, j'ai eu envie de le jeter par la fenêtre...

— Mais enfin, monsieur Seeburg, voyons cet habit.

— Non, non, — on va en faire un autre... vous l'aurez dans quatre jours.

Ici, monsieur Seeburg délia le foulard et regarda l'habit.

— Non, certes, il n'est pas noir... brigand! — il est vert, — d'un très beau vert même, d'un magnifique vert bronze, mais quand on demande un habit noir, — c'est un habit noir que je dois fournir. — Adieu, monsieur Desloges, dans quatre jours vous aurez votre habit noir, — et cette fois je le couperai moi-même.

— Cependant, monsieur Seeburg...

Je sais bien que c'est la couleur à la mode... Mais vous aviez demandé un habit noir.

Et monsieur Seeburg rattachait les nœuds du foulard.

— Je sais bien que le vert vaut mille fois mieux que le noir... Mais c'est là une question de goût... Chacun a le sien. — Si j'avais porté hier un habit noir à monsieur le comte Mandron, qui m'en a demandé un vert bronze, il l'aurait jeté dans le feu et il aurait eu raison... Eh bien!... c'est la même chose pour vous qui m'en avez demandé un noir.

— C'est cent quarante francs que je perds... mais c'est ma faute.

— Voyons un peu, monsieur Seeburg, ce vert me paraît très sombre.

— Si sombre que Fregger s'y est trompé et qu'il l'a pris pour du noir... et que bien d'autres s'y tromperaient également; — mais enfin ce n'est pas du noir, — et vous avez demandé du noir. — Ainsi donc je le remporte, et dans quatre ou cinq jours... six jours au plus... l'habit noir paraîtra. Regardez bien celui-ci, — car vous croiriez que c'est le même, — tant ce vert bronze est foncé.

Et monsieur Seeburg détache le foulard.—Voyez comme c'est cousu... Ah! pour cela, Fregger n'a pas son pareil. — Monsieur le comte Mandron ne voudrait pas d'un habit qui n'aurait pas passé par ses mains; — mais tout cela n'est pas une raison pour faire un habit vert à un client qui a commandé un habit noir.

— Laissez-moi l'essayer, monsieur Seeburg.

— C'est un enfantillage, monsieur Desloges, vous ne le garderez pas; — cependant... je ne suis pas fâché... cela vous montrera comment ira l'habit noir que je vous apporterai dans une huitaine de jours.

Raoul endosse l'habit vert bronze, qui va — comme tous les habits. — Monsieur Seeburg s'extasie.—Comme cela va! —comme cela est coupé!—comme cela est cousu!— Tenez, j'aurai encore la faiblesse de ne pas jeter Fregger à la porte pour cette fois. — Je doute que l'habit noir que vous aurez avant la fin du mois — aille comme celui-là; — cependant nous ferons en sorte qu'il aille bien; — mais Fregger n'y mettra pas la main; — il vous ferait un habit noisette.

— Monsieur Seeburg, j'ai bien envie de garder l'habit.

— Je sais qu'il vous va extrêmement bien... mais nous réussirons peut-être aussi bien à l'autre... Vous n'êtes pas difficile à habiller, — vous êtes très cambré.

— Monsieur Seeburg, je garde l'habit.

— Non, non, monsieur Desloges, cela me désobligerait; il faut que je puisse dire à Fregger: — On n'a pas pris l'habit. — Je sais que cela me coûtera cent quarante francs, — mais je pourai lui dire une fois ce que je pense.

— Décidément je garde l'habit.

Monsieur Seeburg se fait longtemps prier; mais puisque monsieur Desloges le veut absolument...

— Et le pantalon?...

— Oh! le pantalon est vert... Nous avions dit un pantalon de la même couleur... oui, il est vert. — Je parie que tout le monde le croira noir.—Mais, malgré cela, vous avez tort. — A votre place, je dirais: — J'ai demandé du noir, — je veux du noir.

Monsieur Seeburg s'en va et Raoul s'habille. — Monsieur Seeburg remonte.

— A propos, monsieur Desloges, — j'oubliais. On ne sait qui vit ni qui meurt;— certes, j'ai la plus grande confiance en vous, je vous en donne une preuve... en vous faisant un crédit peut-être de deux ans, — que dis-je de trois ans, — car il vous faut maintenant un manteau, — une redingote, — et encore un pantalon,—il faut donc nous mettre en règle. — Vous allez me faire un petit bon de la somme que vous me devez... un chiffon de papier... Mais enfin si je venais à mourir, il faut que mes enfans trouvent cela. — Je ne vous le réclamerai pas... Nous le renouvellerons à l'échéance... Tenez, j'ai justement du papier dans ma poche.

Et monsieur Seeburg tira de sa poche un petit carré long orné d'une vignette ronde, — que le fisc vend cinq ou sept sous, je crois.

Raoul savait bien à peu près comment se faisaient les cédules chez les Romains, — il connaissait l'intérêt de l'argent chez les Grecs, mais il ignorait entièrement la forme et les conséquences d'un billet ou d'une lettre de change chez ses contemporains et en France.

— Que faut-il mettre là dessus, monsieur Seeburg? demanda-t-il.

— Ah! — bon jeune homme; j'oubliais que vous n'entendiez rien au commerce; — surtout ne faites jamais d'affaires... Il y a des gens qui vous tromperaient. — Tenez, tenez, cela vous ennuie, ce grimoire commercial; — mettez seulement... Ah! comptons d'abord. — Voici votre mémoire: — habit, — cent quarante francs, — c'est trop bon marché, — mais vous le savez, ce n'est pas une affaire que je fais avec vous.

— Pantalon, — cinquante francs; — pourvu que je rentre dans mon argent, c'est tout ce que je veux.

— Gilet, quarante francs. — Vraiment! n'ai-je mis que quarante francs?... — Nous laisserons quarante francs. — Total, deux cent trente francs. — Nous aurons ensuite le manteau, deux cent cinquante francs. — Ah! pour la couleur du manteau, je ne vous consulte pas, — je ne vous écouterais même pas:—je veux que vous ayez un manteau vert bronze; — on n'en peut pas porter d'autre. — Il ne me reste plus de ce drap-là,—mais ce qui m'en reste sera pour vous, — pour votre manteau et pour votre redingote; — on m'en avait demandé,— mais les amis avant tout.—Nous disons donc, le manteau deux cent cinquante, — la redingote, — doublée en soie, col en velours, etc., — cent soixante francs; — le pantalon, — comme celui-ci, — et le gilet... allons, le gilet au même prix. — Total général, sept cent trente francs. — Il faut que je me trompe, cela doit faire davantage. — Non, cela ne fait que sept cent trente francs.—Et puis, nous avons les intérêts de mon argent,— six pour cent, — taux du commerce,— taux légal; à vingt-cinq francs par mois que vous me paierez par vos leçons, il nous faut trente mois — pour que je sois *remboursé*. — Cherchez un de mes confrères qui fasse des crédits à trente mois;—mais comme je vous dis... ce n'est pas une affaire. — C'est donc quarante-cinq francs par an. — Trente mois font deux ans et demi, c'est-à-dire cent douze francs cinquante centimes.—Mettez donc là, en travers de ce papier: — Approuvé pour la somme de huit cent quarante-deux francs cinquante centimes, — et signez; — j'écrirai le reste, — ou plutôt je ne l'écrirai pas, car ceci restera entre nous. — Un million de votre signature ne vaut pas cinq francs dans le commerce;—c'est presque comme un de mes cliens, — un garçon d'esprit que je suis forcé bien à regret de retenir à la rue de Clichy, — il disait en montrant un de ces billets: — « Cela vaut sept sous partout, — eh bien, je n'ai qu'à y mettre ma signature, cela ne vaut plus rien du tout! » — A propos, j'y pense, c'est sept sous que vous me devez pour celui-ci.

Raoul tira sept sous de sa bourse et les donna à monsieur Seeburg, qui empocha les sept sous, lui serra la main et partit cette fois pour tout de bon.

Raoul avait été un peu effrayé du total de la dette et du temps qu'il lui faudrait pour l'acquitter.—Mais ce que comprendront peut-être peu de mes lecteurs, — c'est qu'il fut beaucoup plus contrarié des sept sous qu'il lui avait fallu donner au tailleur que des trois cents francs que lui volait monsieur Seeburg.—Il avait amassé et conservé péniblement de quoi subvenir aux dépenses prévues de cette journée; — il lui fallait acheter des gants, prendre une voiture pour se rendre chez monsieur Hédouin. — Certes, M. Hédouin voudrait payer celle qui les conduirait à la rue Bergère; mais lui, Raoul, ne pouvait se dispenser de payer la seconde; — et puis il voulait porter un petit bouquet à Marguerite; — il ne pouvait faire autrement que d'en offrir un également à la tante Clémence. — Les sept sous du papier timbré lui faisaient faute.— Il prit une voiture à l'heure, et alla chez un bouquiniste vendre un de ses prix de collége pour rétablir l'équilibre de ses finances.— Après quoi il arriva un peu en retard chez monsieur Hédouin. Marguerite avait une toilette du matin d'une simplicité extrême.— Tout annonçait qu'elle ne voulait pas attirer les regards. Raoul donna ses deux bouquets de violette. — La tante Clémence dit: « Quelle charmante attention! des fleurs, des violettes au mois de janvier! » Marguerite ne dit rien. Pour descendre de voiture, Raoul donna la main à Marguerite et à sa tante.— La présence de la tante lui permettait d'avoir pour Marguerite une foule de petits soins qu'il partageait entre les deux femmes. On joua une des plus belles symphonies de Beethoven; — la symphonie pastorale, — la vraie musique, —

celle qui dit les vagues rêveries et les pensées qui ne peuvent être exprimées par les langues humaines; cette langue magnifique qui commence où s'arrête la langue des poètes.— Raoul était ému au plus haut degré. — O Beethoven! divin poète, pensait-il, merci de dire ainsi à Marguerite tout l'enthousiasme qui remplit mon âme! — Un moment Marguerite tourna vers Raoul ses yeux humides de larmes; — elle serrait son bouquet sur ses lèvres.

Quand le concert fut terminé, on remonta en voiture; mais monsieur Hédouin, en passant devant la rue qu'habitait Raoul Desloges, lui dit: — Monsieur Raoul, nous allons vous laisser chez vous.— Raoul allait insister pour les conduire rue Pigale, mais il en fut empêché par un regard de la tante Clémence. — Il resta seul au milieu de la rue, devant la porte, — comme étourdi, — regardant ce fiacre qui emportait Marguerite. — Un moment il avait rêvé qu'il faisait partie de la famille: — il ne pensait plus qu'il allait falloir la quitter. Que faire de la fin de cette longue journée? — il pensa à aller chez la tante Clémence— pour parler d'elle, — pour être avec quelqu'un qui l'avait quittée plus tard que lui,—pour appeler Clémence *ma tante*, comme il faisait quelquefois; — mais après quelques pas — il songea que sans aucun doute elle dînait chez monsieur Hédouin et rentrait avec lui. — Il s'arrêta et fit quelques pas pour revenir; — puis il se demanda encore— où il irait,— ce qu'il ferait.—Le monde lui paraissait vide et désert.—Si la tante Clémence est absente? — C'est égal, il ira chez elle, — puis il en reviendra; — puis il faut monter la rue Pigale pour aller chez la tante Clémence,—et la redescendre pour revenir chez lui,—c'est-à-dire passer deux fois devant la maison de monsieur Hédouin,—cette maison dont tous les habitans lui faisaient envie, — depuis le portier jusqu'aux moineaux qui nichaient sous les toits. Il se remit en route et trouva madame ** qui n'avait pas ôté son chapeau.—Je dîne chez mon frère, dit-elle, mais j'ai pensé que vous viendriez me voir un instant, et j'ai pris un prétexte pour rentrer chez moi avant le dîner.—Marguerite aussi a été d'avis que vous viendriez me voir, car elle m'a donné un petit vieux bouquet de violettes tout fané, qui ne peut guère avoir de prix que pour vous,—et que je suppose vous être destiné par la petite rusée.— Je ne suis pas dupe des prévenances dont on entoure la vieille tante Clémence.

— Oh! chère tante, vous savez combien, dans le peu que vous allez dans le monde, vous avez à décourager de ces prévenances qui ne sont pas suspectes et qui s'adressent bien positivement à vous; — mais moi, croyez-vous que je ne vous aime pas bien sincèrement; — certes, cela est beaucoup pour moi que vous soyez la tante de Marguerite, mais c'est un des charmes que je lui trouve d'être votre nièce — et de devoir un jour faire de moi votre neveu.

— Pauvre garçon! — son cœur est si plein qu'il déborde, surtout quand il est avec des gens qui ont l'inexprimable bonheur d'approcher l'*objet aimé*. — Il dirait des douceurs, j'en suis sûre, à l'heureuse servante qui a ce matin agrafé l'heureuse robe, — et attaché les heureux souliers qui ont l'honneur de renfermer les petits pieds de Marguerite. — Tenez,—parlons sérieusement;—Marguerite est un ange... elle est renfermée dans sa tendresse avec une conscience que je n'ai jamais vue; — tout le reste du monde est mort pour elle. — Vous avez raison de baiser ce bouquet: — c'est un talisman qui doit porter bonheur. — L'amour dans l'âme de Marguerite n'a rien de profane; — à force d'enthousiasme et de pureté—elle en fait une religion: — Marguerite est une sainte. Là-dessus je m'en vais, — nous n'avons pas le temps de causer de vos affaires.—Ne tardez pas à revenir me voir. Vous allez avoir la joie de me donner le bras jusque chez mon frère.— A propos, vous êtes superbe aujourd'hui.— Il faut bien que je vous fasse compliment de votre habit neuf, sans cela vous en seriez pour vos frais. — Je gage que Marguerite ne s'en est pas aperçue.—O Raoul! — Quelle noble et charmante chose que le cœur de cette chère enfant! — Raoul, pensez à elle — et aimez-la; — le ciel a mis sur votre chemin un bonheur digne de ses élus.

Raoul quitta la tante Clémence à la porte de monsieur Hédouin; — cette visite, les paroles de la tante, ce précieux bouquet sur lequel Marguerite avait appuyé ses lèvres virginales et auquel il reprenait ce baiser avec la suave haleine de sa bien-aimée, — tout rendait le plus heureux des hommes Raoul qui, une demi-heure auparavant, trouvait la vie fermée devant lui et croyait n'avoir plus jamais rien à y faire.—C'est incroyable combien de prodiges on invente pour amuser l'imagination des gens, et combien ces prodiges sont au-dessous des prodiges réels dont la vie est remplie. Quel talisman, quelle baguette de fée a jamais produit une métamorphose — semblable à celle qu'opère — une fleur touchée par la femme que l'on aime. — Un mot de sa bouche, un regard de ses yeux, — non-seulement l'homme tout à l'heure découragé, abattu,— haineux, — devient fier, triomphant, bienveillant, mais encore—le ciel devient bleu, — le vent dans les feuilles exécute une musique ravissante, — les fleurs exhalent des parfums enivrans.

Raoul avait un peu d'argent de reste de la vente de ses livres, et il devait en recevoir d'autre le lendemain.—Il rencontra Calixte Mandron et l'invita à dîner.

IX.

— A propos, dit Raoul à Calixte en dînant, — permets-moi de te féliciter: — tu es devenu comte depuis notre dernière rencontre?

— Pas que je sache, répondit Calixte en rougissant un peu.

— Ce n'est donc pas de toi que me parle avec tant de vénération le tailleur Seeburg?

— Ah!... Seeburg... oui, certes; mais c'est lui qui m'a fait comte. — J'écris mon nom de Calixte en abrégé sur mes cartes: — Cte Mandron, — de plus je fais estamper mon papier à lettres comme tout le monde, — et je mets au-dessus de mes initiales — *C. M.* — une couronne de comte, — tandis que j'aurais pu y mettre une couronne de duc, comme tant d'autres qui n'en ont pas plus le droit que moi. —Il n'y a guère que les commis en nouveautés qui se contentent aujourd'hui d'une couronne de baron,— et aussi les véritables barons, à moins que ces derniers n'en mettent pas du tout; ce qui est devenu de si bon goût parmi les gens réellement titrés, — que ne pas mettre une petite couronne sur ses initiales est presque, de la part d'un bourgeois, montrer de l'affectation et se donner les airs d'un duc. Cet imbécile de Seeburg s'est amusé à m'appeler monsieur le comte, — et à m'entourer de tant de respects, de tant de soins, que je n'ai pas voulu le désabuser et être obligé de payer en autre monnaie, plus coûteuse pour moi, ses attentions et ses prévenances. — Je vois bien ta grimace, mon cher Raoul, — mais tu me fais un peu dans la vie l'effet d'un homme qui voudrait nourrir son cheval avec des sorbets au marasquin: — le cheval aime mieux l'avoine et le foin. — Si tu veux abreuver les imbéciles, les sots et les fripons avec toutes sortes d'austères vertus, d'exquises délicatesses, — tu les dégoûteras et ils te lanceront des ruades. — Les trois quarts des hommes aiment mieux des sottises et des puérilités, — je les sers à leur goût, — et ils sont pour moi pleins de respect et de reconnaissance. — Seeburg est-il ton tailleur?

— Oui, à peu près.

— Eh bien! je gage qu'il ne laisse pas passer un mois sans t'apporter son mémoire après qu'il t'aura fait pour trois ou quatre cents francs d'habits,— mais moi, — voici trois ans qu'il m'habille, qu'il me couvre de ses plus riches étoffes, — comme les anciens faisaient à leurs idoles; — eh bien! — il ne s'est pas permis de faire encore la moindre allusion au paiement.

— Mais, alors, malheureux, tu lui devras des sommes énormes.

— Je le paierai alors; — c'est-à-dire que si j'allais dire au père Mandron que je dois cent francs à mon tailleur, il prendrait son grand air de comparse de tragédie, — et me dirait : — *Mossieu*, je ne paie plus vos dettes ; — mais un mémoire de trois mille francs, — cela lui portera un coup, — il sera atteré,— et il paiera : — le père Mandron gagne énormément d'argent. — Et d'où connais-tu Seeburg?

— Je donne des leçons à ses enfans.

— A la fille aussi... tu n'es pas malheureux... c'est une jolie fille; — mais à ce qu'il paraît une tête de fer, elle fait trembler le père Seeburg. — tu n'es pas malheureux.

— Je n'ai jamais regardé si mademoiselle Seeburg était jolie. — Tu sais bien que mon cœur n'est plus à moi; — j'aime une autre femme, et de toutes les forces de mon âme.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas adorer un peu mademoiselle Seeburg.

— Ah! Calixte, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour; c'est le ciel qui m'a fait rencontrer cet ange sur la terre; — il me punirait si je lui étais infidèle.

— Le ciel s'occupe bien de cela ! — Ce que Dieu n'a pas voulu que l'homme fît, — tu peux être sûr que l'homme ne le fait pas. — Dieu n'a pas voulu que l'homme habitât les étoiles et s'allât promener dans la lune, — et l'homme n'a jamais enfreint cette défense. — Si *le ciel a mis* sur ton chemin mademoiselle... comment dirai-je?... mademoiselle trois étoiles, — enfin l'ange en question, — pourquoi ne serait-ce pas lui qui aurait mis sur ton chemin également le joli démon qui s'appelle mademoiselle Seeburg? — Si tu manges une pomme à un arbre, — crois-tu que le ciel, qui a mis cette pomme-là pour toi, — exige que tu t'abstiennes des autres? — Tiens, mon pauvre Raoul, tu ne feras jamais rien de bon dans la vie.

Quelques jours après, Raoul reçut une lettre de la tante Clémence. — Elle ne contenait que ces mots : Venez me voir demain matin.

— Ma chère tante, dit-il en arrivant, — j'ai peur, que se passe-t-il? Il n'est pas naturel qu'une lettre de vous m'ait causé une fâcheuse impression.

— Rien de mal pour l'avenir de votre amour, mon beau neveu. — Le paradis auquel vous arriverez est sauf, — mais le purgatoire dans lequel vous vivez sera un peu plus triste pendant quelque temps.

— Au nom du ciel! que voulez-vous dire?

— Mon frère part dans une semaine pour la Normandie. — Nous avons là un oncle, — et voici l'histoire de cet oncle. Du temps de notre grand'mère et même de notre mère, on mariait les filles très jeunes. — Ma grand'mère s'est mariée à quatorze ans; — elle a marié sa fille à quinze ans. — Celle-ci avait trente et un ans, — et mon frère, qui est l'aîné de nous, en avait quinze, lorsque ma grand'mère, devenue veuve, s'est remariée et a eu un enfant. — Cet enfant, qui est notre oncle, a quinze ou seize ans de moins que mon frère, — et huit ans de moins que moi. — Il paraît qu'il fait là-bas des folies,— qu'il grève ses propriétés, et va épouser sa servante. — Il s'agit de le morigéner, — et son neveu va aller lui laver la tête. — C'est le seul homme au monde que notre oncle redoute un peu. — Mon frère devait partir seul, — mais hier tout à coup il a changé d'idée. — Je le soupçonne d'avoir saisi au passage certains regards que vous jetez parfois du côté de sa fille. Il aura sans doute rapproché ces regards — de la joie naïve de Marguerite quand vous venez à la maison, — et de sa douce mélancolie quand elle vous attend pendant une longue semaine. — Toujours est-il qu'il m'a dit : — Clémence, — j'emmènerai mes filles. — Eh quoi! me suis-je écriée, à peine la fin de l'hiver? — Que vont devenir ces pauvres enfans à la campagne?

— Elles seront très heureuses, m'a-t-il dit, Marguerite, l'autre jour, avait des larmes d'attendrissement dans les yeux en lisant un passage de je ne sais quel poète sur le printemps, passage où on disait : « Pour les habitans de villes le printemps est comme le bruit de la musique et de la fête pour le pauvre qui est à la porte de l'hôtel. » — D'ailleurs elles ne profitent guère de Paris, depuis que Marguerite s'est éprise de la retraite et de la solitude. Dès les premiers jours de mai, je les mènerai à la mer qu'elles n'ont jamais vue, — et je ferai prendre des bains à Alice, dont la santé est délicate; — de plus, a-t-il ajouté en souriant, — tu ne nous refuseras pas de venir avec nous. — *Ces pauvres enfans* — emporteront Paris avec elles,— c'est-à-dire tout ce qu'elles en aiment, excepté Félix qui ne vient plus nous voir que par grâce et pour ainsi dire en visite.

— Qui! moi! dis-je.

— Toi, certes; je *te paie* le voyage, — et pendant quatre ou cinq mois je compte t'héberger, — ce qui tournera au profit de ton fils, — de ton héros africain, dont le nom n'encombre pas les bulletins de l'armée française. — Tu feras des économies pour sa prodigalité. — Eh bien! Raoul, — le dirai-je, — vieille femme folle et méprisable que je suis, j'ai encore résisté, — un peu pour vous, et beaucoup pour ma chère Marguerite. — Mais mon frère a été inflexible dans le plaisir qu'il veut nous procurer. — C'est un homme qui ne s'avise pas souvent d'avoir une volonté; — mais son indifférence sur les choses ordinaires n'est qu'une économie de force et de despotisme, — surtout quand il croit avoir préparé à ceux qu'il aime un bonheur ou un plaisir. S'il se figurait que notre bonheur doit consister à recevoir chaque matin cent coups de bâton sous la plante des pieds, — il n'y aurait pas moyen de les éviter. — Nous partirons donc dans une semaine. — Et vous, dont la moue et le visage renfrogné respirent l'ingratitude et la bienveillance, — j'ai pensé à vous encore en acceptant. — Vous aurez par moi, — par mes lettres, — des nouvelles de Marguerite.

— Vous auriez aussi bien pu m'en donner en recevant ses lettres ici.

— Oui, mais aurait-elle des vôtres? Je veux bien lui parler de vous, mais je ne veux pas lui écrire. — je ne veux pas fâcher mon frère contre moi. — Si je venais à mourir, — il faut qu'il accepte le legs que je lui ferai de mon fils. Ensuite, mon frère a parlé de vous, — il vous a trouvé un air singulier, le jour du Conservatoire... Il voulait me faire parler, mais j'étais sur la défensive.

— N'était-ce pas au contraire le moment de lui dire que je travaille pour me faire une position, et ensuite lui demander la main de sa fille; — il n'y a rien là que d'honnête et d'honorable.

— Mon frère m'aurait répondu que *notre* projet n'a pas le sens commun, — et, à vrai dire, il ne l'a guère que pour Marguerite, pour vous et pour moi, — qui ferons trois fous et deux martyres, si vous faiblissez sur la route, et si vous n'avez pas la force d'arriver au but. Tout serait perdu si une fois il disait non.

— Eh quoi! je vais être la moitié d'une année sans voir Marguerite!

— Il faudra que vous soyez bien maladroit si vous ne vous faites pas *forcer* par Félix à venir nous joindre aux vacances, à Dieppe ou au Havre, où nous serons alors.

— Ah! chère tante, quelle charmante pensée!

— Voyons, causons raisonnablement; il ne s'agit pas de regarder son but. — Il faut y arriver. — Où en êtes-vous? que faites-vous? qu'avez-vous fait?

— Je travaille, — mes pas sont lents, — mais j'arriverai; — je ne veux rien vous dire encore, mais je me marche.

— C'est bien; — vous m'apporterez dimanche matin un petit bouquet de violettes pour Marguerite. — Nous partons lundi matin, — sans doute mon frère vous annoncera notre départ dimanche soir. — Félix y sera.

Une partie de la matinée se passa chez la tante Clémence, — et, en la quittant, Raoul s'aperçut qu'il était en retard pour la leçon des enfans du tailleur. — Il arriva couvert de sueur chez monsieur Seeburg qui prit un air réservé et à demi-mécontent. — Raoul fut profondément blessé de la façon dont il reçut son excuse,— mais il pensa qu'il n'avait pas le droit de se fâcher; — il aurait fallu payer sa dette à monsieur Seeburg. Tout en donnant sa leçon au petit Alfred, il fouilla à sa poche pour prendre son mouchoir et s'essuyer le front; — il avait perdu son mouchoir ou il avait oublié d'en prendre un.

Esther, qui ne perdait aucun de ses mouvemens, lui dit :

— Vous avez perdu votre mouchoir, monsieur Desloges.— voulez-vous que je vous en prête un? — Et sans attendre sa réponse, elle alla chercher un petit foulard blanc qu'elle lui donna. — Raoul la remercia et continua la leçon.— Quand ce fut son tour.— Raoul s'aperçut qu'il avait également oublié le livre dans lequel il avait coutume de faire des dictées à Esther. — Il prit au hasard un volume qui était sur la table, et dicta de mémoire une cinquantaine de vers qu'il avait faits dans un moment de tristesse et de découragement.

— De qui sont ces vers? monsieur Desloges, demanda Esther...

— Ils sont..... mademoiselle..... ils sont d'un poète inconnu...

Esther prit le livre que Raoul avait replacé sur la table, et : — Mais, monsieur Desloges, ce livre est un livre à Alred, — et c'est un livre latin.

— Je vous ai récité de mémoire, mademoiselle, ces vers que j'ai lus plusieurs fois, je ne sais pourquoi.

— Vous aviez cependant une bonne raison pour cela,— monsieur Desloges, — c'est que ces vers sont charmans.

Raoul rougit. — Esther continua :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je sache que ces vers sont de vous?

— Mademoiselle...

— Est-ce pour cette demoiselle avec qui vous étiez au Conservatoire... que vous les avez faits?... Elle est jolie, du reste, et bien capable d'inspirer de beaux vers. Pardon... n'en parlons plus.—A propos, c'est dimanche ma fête, mon père va aujourd'hui ou demain vous engager à venir passer la soirée avec nous...

— Dimanche... mademoiselle... c'est absolument impossible...

— Est-ce impossible?... ou est-ce que vous ne voulez pas venir passer la soirée chez votre tailleur?

— C'est que c'est impossible, mademoiselle.

— Tant mieux... Eh bien! si mon père vous invite pour dimanche, acceptez sans faire d'observation.

— Pourquoi accepter, si je ne puis pas venir?

Esther frappa le parquet de son joli petit pied.

— Parce que... parce que, si vous dites à mon père que vous ne pouvez pas venir dimanche, *on* trouverait singulier que je fisse remettre la soirée à lundi...

— Mademoiselle, je serais désolé de rien déranger à vos plaisirs....

— Est-ce donc que vous ne voulez pas venir?

— Je vous ai répondu à ce sujet, mademoiselle, et je ne mens jamais.

— Je le crois... Alors contentez-vous d'accepter pour dimanche. Raoul corrigea la dictée de mademoiselle Seeburg et partit.—Ce n'est que le lendemain que monsieur Seeburg lui dit : — C'est dimanche la fête de ma fille... vous viendrez passer la soirée avec nous, n'est-ce pas?

Raoul accepta.

— J'espère que monsieur le comte Mandron nous fera l'honneur de venir un instant. — Vous verrez le dernier habit que je lui ai fait.—A propos, vous aurez demain votre manteau.

Le dimanche matin, — comme Raoul allait chez la tante Clémence, son portier lui donna une lettre d'une écriture inconnue,—qu'il décacheta tout en marchant; — elle contenait ces mots :

« Monsieur, par suite d'une légère indisposition, la soirée à laquelle vous avez bien voulu promettre de venir chez monsieur Seeburg, — aujourd'hui dimanche, est remise à demain lundi. — Monsieur Seeburg espère que ce petit incident ne le privera pas de l'honneur de vous voir. »

Raoul chiffonna la lettre, la déchira en morceaux, — et alla chercher deux bouquets de violettes.

— C'est donc demain que vous partez, dit-il à la tante Clémence; — je vais voir Marguerite ce soir pour la dernière fois d'ici à longtemps. — Vous et Marguerite, — vous allez emporter mes pauvres violettes, — vous penserez à moi, n'est-ce pas? — vous m'écrirez souvent?

Il donna un des bouquets à la tante, et garda quelque temps l'autre, qu'il pressa sur ses lèvres.

— Maintenant, dit la tante, il ne faut pas que je confonde les bouquets... mais je vous jure que je donnerai à Marguerite celui qui lui est destiné,—sans mentionner aucune circonstance accessoire,— et ce sera tant pis pour vous si elle ne demande à vos violettes que leur parfum. — Je ne l'empêcherai cependant pas de supposer ou de deviner ce qu'elle voudra.—A ce soir; — surtout soyez sage. — Si mon frère confirme les soupçons qu'il a peut-être, s'il se prononce contre nos projets, tout est perdu. Adieu.

— Le soir, en effet, on joua au loto comme de coutume. —Vers le milieu de la soirée, monsieur Hédouin dit à Raoul : —Monsieur Desloges, nous vous faisons nos adieux... pour quelque temps. — Nous partons demain matin, — nous allons passer quelques mois en Normandie... La santé d'Alice, à laquelle on ordonne les bains de mer, — nous y retiendra probablement pendant toute la belle saison, — nous n'aurons sans doute pas le plaisir de vous revoir avant l'hiver prochain. — C'est singulier que Félix n'arrive pas, —je lui ai cependant écrit que c'était la dernière soirée que que nous passerions ensemble d'ici à quelque temps.

A ce moment Félix sonna, — on cessa de jouer et on parla du voyage. Marguerite était triste. — Raoul dit à Félix : — J'espère que tu viendras quelquefois me voir, les jours de sortie.

— A quelle heure part-on demain matin? demanda Félix.

— A huit heures.

— Nous ne serons jamais prêtes, dit la tante; — pour moi, j'ai fait aujourd'hui tous mes préparatifs; mais ce que je crains, c'est de ne pas me réveiller.

Raoul offrit d'aller réveiller la tante, qui accepta.

—Alors, dit Félix, tu viendras avec l'orphelin mettre toute la famille en diligence.

— Volontiers, dit Raoul.

La tante se leva et dit : Il faut nous coucher de bonne heure; — je m'en vais. Marguerite et Raoul échangèrent un regard, — et Raoul offrit son bras à la tante, qui lui dit au moment de le quitter, avec un ton plein de malice : — *A propos*... j'allais oublier quelque chose qu'*on* m'a remis pour vous. — Elle donna au jeune Desloges un papier plié, — et rentra chez elle.— Raoul se précipita sous le premier réverbère,—et reconnut avec un inexprimable ravissement une petite boucle des beaux cheveux de Marguerite. Il passa la nuit à faire des vers qui commençaient ainsi :

Signe orgueilleux de grandeur souveraine,
Rouge turban plissé sur le front des sultans,
Non, tu n'as pas l'éclat de ces tresses d'ébène...
. . . .

et ainsi de suite pendant cent cinquante vers. — Le lendemain matin, il alla frapper à la porte de la tante Clémence, qu'il trouva toute habillée et prête à partir. Marguerite se trouva également préparée, mais elle s'occupait d'Alice. — Monsieur Hédouin et Félix arrangeaient à la hâte un pâté, —dont on offrit un morceau à la tante Clémence et à Raoul, — Raoul, qui allait refuser, — accepta sur un signe impérieux de la tante. Marguerite et Alice emportaient quelques gâteaux. Comme les quatre voyageurs et leurs bagages remplissaient un fiacre plus que suffisamment, — Félix et Raoul — partirent à pied en avance. — On avait oublié mille choses. Quand le fiacre arriva, les chevaux étaient à la voiture,—et on avait déjà appelé deux fois : —Monsieur Hédouin, quatre places d'intérieur. — Raoul jeta un regard inquiet dans la voiture : deux hommes *complétaient l'intérieur*. Monsieur Hédouin se mit au milieu de ses deux filles — et la tante Clémence en face de Marguerite, quoiqu'on lui fît observer qu'elle marcherait en arrière et serait fort mal à son aise. — Raoul lui sut meilleur gré de ce qu'elle s'obstina à former ainsi autour de Marguerite un cordon sanitaire de parens — que de tout ce qu'elle avait fait pour lui jusqu'alors. — Un des voyageurs n'était remarquable

que par un monstrueux nez violet; —l'autre était un jeune homme d'assez bonne tournure. Raoul envia les deux voyageurs jusqu'à se dire à lui-même : — je voudrais être cet homme au nez violet. Marguerite laissa sa main sur la portière du côté de Raoul auquel la tante Clémence eut la bonté de parler de diverses choses pour lui donner une raison de rester là et de toucher du bout de son petit doigt l'extrémité du petit doigt de Marguerite.—Quand la voiture partit, Marguerite laissa tomber en dehors son gant qu'elle avait ôté. — Raoul le ramassa si rapidement que personne ne s'en aperçut. Il resta là,—immobile,—inanimé.— Félix le tira de cette torpeur — en disant :

— Je sais bon gré à mon père de ne pas m'avoir recommandé d'aller à la pension aujourd'hui, — j'aurais eu la douleur de lui désobéir. — La désobéissance des enfans ne vient que de l'habitude qu'ont les pères de donner des ordres ennuyeux. Il semble qu'ils se rappellent tout ce qu'ils ont souffert à notre âge, — pour s'en venger lâchement sur la génération suivante. — Je vais aller jouer au billard... viens-tu avec moi? — j'ai rendez-vous avec deux de *mes amis*.

L'élève de rhétorique commence à ne plus avoir de camarades.

Raoul prétexta ses leçons à donner. Il engagea Félix à venir déjeuner avec lui le dimanche suivant, et ils se séparèrent.

Il resta seul dans sa chambre pendant quelques heures, puis il alla donner ses leçons. — Il était singulièrement abattu.—Mademoiselle Seeburg le remarqua et lui demanda s'il était malade.

— Non, lui dit-il. J'ai conduit ce matin des amis à la diligence, et je ne sais rien d'aussi triste qu'un départ.

Comme il allait faire sa dictée, — mademoiselle Seeburg le supplia de lui dicter encore quelques vers. — Il ne vint à l'esprit de Raoul que ceux qu'il avait faits dans la nuit précédente :

Signe orgueilleux de grandeur souveraine,
Rouge turban plissé sur le front des sultans,
Non, tu n'as pas l'éclat de ces tresses d'ébène, etc.

Elle parut surprise et émue en écrivant ces vers.

Il rapportait à mademoiselle Seeburg son petit foulard blanc qu'il avait fait blanchir soigneusement.

— Ne voulez-vous pas le garder? demanda Esther.

— Mais, mademoiselle...

— Je l'ai ourlé pour vous... J'attendais, pour vous le donner, une occasion que le hasard a amenée l'autre jour... La preuve... c'est qu'il est marqué à votre nom...

Elle prononça ces derniers mots en rougissant beaucoup. — Raoul rougit aussi, lorsque, regardant au coin du foulard, — il vit ses initiales marquées en cheveux, qui lui parurent être de la nuance de ceux de mademoiselle Seeburg. — C'était la dernière leçon qu'il eût à donner ce jour-là.— Il rentra chez lui.

— C'est singulier, se disait-il, — cette bonne fille, reconnaissante de mes soins, — me donne un petit ouvrage, — dans lequel elle a mêlé quelques-uns de ses cheveux, — et j'ai à peine songé à la remercier, — tandis que cette boucle des cheveux de Marguerite est un trésor dont je ne me séparerais pas au prix de ma vie. — Et j'ai encore — ce gant — et ce bouquet de violettes... qu'elle m'a fait rendre par sa tante.

Il contempla et serra ses trésors avec la sollicitude d'un avare.

X.

Monsieur Seeburg avait fait comme monsieur Mandron, et comme font beaucoup d'autres : — il avait voulu élever ses enfans au-dessus de sa position et de lui-même. — Manie de cette époque,— qui fait du pays entier une pépinière d'avocats, de médecins et de poètes : — avocats sans causes, — médecins sans malades, — poètes sans auditoire. — En effet, il y a aujourd'hui plus d'avocats que de procès,—plus de médecins que de maladies ; — ceux d'entre les Français qui veulent bien encore faire du papier — n'en pourraient faire assez pour imprimer les œuvres de tous les poètes inédits. — La société ne se compose plus de spectateurs nombreux—jugeant quelques acteurs,—elle est toute composée d'acteurs, — et un auditoire n'est formé que de gens qui attendent leur tour pour parler.

L'envie a imaginé le beau nom d'*égalité*, au moyen duquel elle se pavane avec impudence. — Sous prétexte d'égalité, — on se hisse jusqu'aux marches supérieures en marchant sur la tête des égaux ; — le bourgeois exige l'égalité avec le grand seigneur, — mais repousse énergiquement la prétention de l'ouvrier, qui veut être son égal à lui. — Alfred Seeburg doit être notaire. — Esther doit faire un beau mariage. — Esther a acquis toutes sortes de talens, — qui lui rendent impossible d'épouser un ouvrier ou un marchand comme son père ; elle a été quelques années en pension, — puis elle est revenue à la maison,— où elle n'a trouvé personne pour la diriger, et où elle est la maîtresse absolue.—Le père Seeburg, qui sait à peine lire, est incapable de surveiller les lectures de sa fille, — et sa fille lit des romans ; — elle a lu la *Nouvelle Héloïse*, — ce livre écrit en caractères de feu, et il lui est arrivé ce qui arrive à tant d'autres. — On a dit : « Le Français a créé le vaudeville. » Le vaudeville a créé à son tour le Français, — c'est-à-dire que le théâtre et les romans ont d'abord, il est vrai, été la peinture des mœurs et de la société, mais ensuite les mœurs et la société ont été le reflet des romans et de la comédie. Bien des jeunes cœurs ont trouvé dans le livre de Rousseau des formules pour exprimer le feu inconnu qui les dévorait.— Esther trouve que Raoul est vis-à-vis d'elle dans la position de Saint-Preux vis-à-vis de Julie, — et elle aime Raoul. Son amour, pour être une imitation, n'en est pas moins réel : — elle n'a emprunté que la forme ; elle a trouvé le fond dans une tête naturellement exaltée, dans une éducation qui ne lui fait voir dans sa famille, dans les amis de son père et dans les gens qui l'entourent, que des êtres inférieurs à elle, qui ne peuvent la comprendre, — qui ne parlent pas la même langue qu'elle,—et qui consacrent leur vie à des intérêts pour lesquels elle éprouve un magnifique dédain. - Raoul, d'ailleurs, a tout ce qu'il faut pour exciter de semblables sentimens : il est beau, jeune, mélancolique, il fait des vers ; — les personnages du roman sont tout trouvés,— la situation est identique.—Esther attend la fameuse lettre de Raoul, qui ne veut plus lui donner de leçons, — qui veut la fuir comme Saint-Preux voulait fuir Julie ; — mais Raoul continue à être d'une ponctuelle exactitude. — Esther est à la fois heureuse de le voir chaque jour,—mais elle s'impatiente néanmoins que le roman reste toujours au premier chapitre ; sa tête s'exalte de la solitude où elle vit au milieu d'une famille composée d'ouvriers et de marchands.

Elle essaya de passer quelques feuillets pour arriver plus vite au second chapitre. — Ces vers que Raoul lui a dictés, et qui par hasard — se trouvent s'appliquer assez bien à ses cheveux, dont elle s'est servie pour marquer le petit foulard blanc, — lui semblent un aveu formel : — elle a les cheveux châtain foncé, — et l'expression de cheveux d'ébène, qui s'applique mieux aux cheveux de Marguerite, qui sont beaucoup plus bruns, lui paraît un peu forcée ;—ma

elle est pleine d'indulgence pour les exigences de la rime, — et, à moins d'être blonde et presque albinos, elle pense qu'elle peut sans scrupule permettre qu'on appelle *en vers* ses cheveux des cheveux d'ébène. — Néanmoins, dans la toilette qu'elle fait pour le soir, elle met ses cheveux en bandeaux — et passe dessus un peu de pommade. — Ces deux procédés en assombrissent convenablement la couleur. — Quand le portrait ne ressemble pas au visage, c'est au visage à s'efforcer de ressembler au portrait; — il ne faut qu'un peu de bonne volonté. — Monsieur Seeburg blâma la toilette trop simple de sa fille. — L'espoir de voir monsieur le comte Mandron honorer de sa présence la petite soirée a fait naître dans sa tête des idées vagues, qu'il ne veut pas exprimer, — mais à la réalisation desquelles il ne veut pas mettre d'obstacles. — Les observations du tailleur n'obtiennent aucun succès. — Esther a su trouver dans la conversation de Raoul quelle est la parure qui lui plaira le plus. — Raoul, questionné longtemps d'avance sur ce sujet, — a parlé de la façon de s'habiller de Marguerite, — et Esther, croyant qu'il s'agissait de quelque rêve de l'imagination de son maître, a fait son profit de ce qui lui est échappé: elle a une robe blanche — avec une couronne de chèvrefeuille dans les cheveux, — quelques bouquets de chèvrefeuille — descendent le long de la robe; — elle est réellement charmante sous ce costume, et d'ailleurs, — rien n'embellit comme l'amour. — C'est à tort qu'on a cru que c'était seulement l'imagination de l'amoureux qui prêtait des attraits nouveaux à *l'objet aimé;* — la femme qui aime et l'homme amoureux sont réellement plus beaux tous les deux.

Il est des oiseaux qui ne chantent — et qui ne revêlent certaines couleurs éclatantes qu'à l'époque de leurs amours; — le feuillage et les fleurs sont la parure des noces de la terre fécondée par le soleil; — les fleurs elles-mêmes — ne brillent de tout leur éclat — et n'exhalent leurs plus suaves parfums qu'au moment où les petites nymphes et les petits gnômes qui les habitent — s'aiment et se le disent — sous les belles courtines de saphir, de pourpre ou de topaze qui forment leurs riches pétales.

Monsieur le comte Mandron daigne venir quelques instans à la soirée du tailleur, qui suffoque d'aise; mais Calixte croit devoir manifester des airs dédaigneux. — Esther est heureuse de sa présence, parce que cela lui donne une occasion de donner un sens prononcé à ses attentions exclusives pour Raoul. — C'est pour lui qu'elle joue du piano et qu'elle chante; — elle a su apprendre de lui quels sont les airs qu'il préfère.

Monsieur Seeburg a senti augmenter considérablement le peu de vénération que lui inspirait Raoul Desloges, en voyant le comte Mandron traverser le salon pour lui donner une poignée de main. Esther est heureuse et fière de ce que tout le monde semble la trouver belle, mais elle s'efforce de montrer à Raoul — que ce n'est que pour lui qu'elle veut l'être. On la prie de chanter... Le père Seeburg demande un grand morceau démesuré, pour lequel il a une estime particulière. — Esther ne chante que des airs simples et mélancoliques, que des mélodies originales, — qu'elle sait être du goût de Raoul. — On a dressé des tables de jeu; — on engage Raoul à jouer, mais il refuse en rougissant. — Il n'a que peu d'argent... peut-être il n'en a pas du tout. Mandron joue hardiment et gagne, et s'en va au plus fort de sa veine favorables. — Monsieur Seeburg perd une centaine de francs et devient mélancolique. — On ne tarde pas à se séparer. — Esther dit à Raoul: — A demain, monsieur Desloges.

Le dimanche suivant Félix vint déjeuner avec Raoul. — Raoul est heureux de se *raccrocher* ainsi à la famille de Marguerite. — Félix a reçu des lettres, — une entre autre de la tante Clémence pour son camarade, — qui, malgré son impatience, se contente de parcourir la lettre et la met dans sa poche. Après le déjeuner on va se promener, puis on se sépare, et Raoul rentre chez lui lire sa lettre.

» Mon cher Raoul, nous sommes arrivés à *** tous en bonne santé; — notre oncle a fait beaucoup de frais pour nous recevoir; — Marguerite a excité chez lui une grande admiration. — La propriété dudit oncle est fort belle: — c'est une maison au pied d'une colline, — cette colline est un bois. Du flanc de la côte sort un ruisseau qui alimente un petit étang presque caché dans les saules et dans les peupliers; un peu plus loin est la ferme, — avec de nombreux bestiaux et des chevaux magnifiques. Nous avons eu depuis notre arrivée le plus beau temps qu'on puisse imaginer; — on oublie qu'on est à peine aux premiers jours du mois de mars. — Réellement on calomnie l'hiver à la campagne; il vaut beaucoup mieux que sa réputation. Marguerite est beaucoup moins triste que ne l'espèrent peut-être votre égoïsme et votre fatuité; — elle a tant de confiance dans votre tendresse et dans la sienne, — que la sécurité de l'avenir jette sur le présent un reflet de bonheur. La servante en question n'était pas chez notre oncle à notre arrivée; — elle est, dit-on, allée voir son père malade. Il est probable qu'elle aura trouvé vis-à-vis de nous sa position difficile: — elle ne pouvait décemment faire en notre présence le rôle de dame de la maison, — et elle a compris qu'il serait dangereux de redevenir servante sous les yeux de l'homme qu'elle a amené à voir en elle quelque chose de plus. Il est facile de voir qu'elle avait su se rendre indispensable; tous les soins de la maison avaient été tout doucement réunis sous sa dépendance, et tous les rouages du ménage semblent embarrassés. — On voit du premier coup-d'œil qu'il manque quelqu'un dans la maison, et que c'est ce quelqu'un qui gouverne tout.

» Notre oncle est loin d'avoir, aux yeux de Marguerite, le succès qu'elle a obtenu aux siens. Les emprunts qu'il a faits sur ses propriétés sont une fiction, et n'ont eu pour but que de placer des sommes assez considérables sur la tête de mademoiselle Olympe. Il nous a fait dîner avec quelques-uns de ses voisins. — On a parlé du prix des bestiaux et de *l'apparence des pommes*, — de l'état des chemins, — puis on a bu et mangé d'une manière qu'on ne pourrait imaginer sans l'avoir vu, et qu'on croit encore impossible après l'avoir vu. Un dîner de six heures n'a rien d'extraordinaire ici. Chaque convive, par un miracle incompréhensible, — a absorbé de viandes, de cidre et de vin, — un volume au moins égal à celui qu'il fait lui-même. — Il est venu un moment où tout le monde a parlé à la fois. — Alice et sa santé délicate m'ont servi de prétexte pour quitter la table avec mes deux nièces; — quand nous sommes revenues, on jouait aux dominos. — Il paraît que l'oncle Sébastien est aux dominos d'une force extraordinaire. Pendant qu'on jouait et qu'on prenait du café, — on avait remis les broches en mouvement à la cuisine; — des gigots, des volailles rôtissaient à grand feu. — Après cet immense dîner, — il fallait penser au souper. — Le café — se boit d'abord pur, — puis on y mêle de l'eau-de-vie successivement à divers degrés, — et l'on arrive à boire une quantité fabuleuse de ce mélange sous des noms divers. — On boit d'abord la moitié d'une tasse de café épais et presque bourbeux, puis on remplit la jatte d'eau-de-vie, c'est le *gloria;* — on boit encore la moitié de la tasse, — puis on remplit derechef pour faire le *gloria gris*, — que l'on absorbe entièrement. — Le *gloria gris* absorbé, on remplit la tasse d'eau-de-vie, qui se boit sous le nom de *rincette;* — à la *rincette* succède une autre tasse pleine qui s'appelle la *surrincette;* — après quoi on ne boit plus guère que le *pousse-café;* — ceux qui ne jouent pas causent en parlant tous à la fois, — et à chaque parole — toutes les tasses sont choquées.

» Le soir, après le souper, auquel nous avons assisté sans y prendre part, — nous nous sommes retirées dans nos appartemens. — J'ai causé avec mon frère et nous avons été du même avis. — Il était venu pour empêcher son neveu de se *ruiner* et de faire une *mésalliance*; mais après ce qu'il a déjà donné à mademoiselle Olympe, il ne peut faire de meilleure affaire que de l'épouser; — et, sous l'autre rapport, je n'ai pas vu ladite demoiselle; — mais ni mon frère ni moi, — après avoir vu notre oncle, nous ne pouvons imaginer une fille qui ne se mésallie pas en devenant sa femme. — Mon frère a donc résolu d'abréger autant que possible notre séjour chez l'oncle Sébastien, et de le laisser parfaitement agir

à sa guise.—Il y a cependant une chose dont je suis convaincue, c'est que Marguerite pourrait facilement détruire le pouvoir de mademoiselle Olympe, sa future grand'tante. — Ne vous alarmez cependant pas, — et comptez sur sa constance.

» Maintenant que j'ai suffisamment bavardé, il faut que je vous récompense de la patience avec laquelle je veux croire que vous avez lu mon griffonnage; — mais j'ai une si magnifique récompense à donner, que j'ai presque regret de ne pas la faire payer plus cher. Marguerite chez son père a sa chambre à elle,—mais ici, elle, Alice et moi, nous avons deux chambres pour nous trois,—et j'ai, au moyen de cette petite confusion, découvert un secret. — Marguerite, tous les soirs avant de se coucher, — vous écrit... Elle vous raconte toute sa journée, ce qu'elle a fait,— ce qu'elle a pensé, — ce qu'elle a dit; — elle écrit ces choses sur de charmans petits cahiers, — qui vous seront remis à une époque peut-être encore, hélas! bien éloignée. — J'ai pris pitié de vous, parce que vous n'êtes pas un ange comme Marguerite, parce que vous n'avez pas cette foi et cette respectable sérénité qui règnent dans son cœur,—et que sans doute vous avez besoin d'encouragemens.— J'ai fait pour vous—ce que je n'aurais pas fait pour moi-même,—j'ai volé et copié quelques-uns de ces feuillets, et je les ai ensuite remis en place sans que Marguerite ait rien découvert de ma méchante action. — Certes, vous n'êtes pas digne de cette chère fille; — mais pour un homme, et pour un jeune homme, vous n'êtes pas trop mauvais encore, et je me résigne à vous. Adieu. — Voici les feuillets copiés dans les cahiers de Marguerite, — j'ai pris *presque* au hasard. — Vous ferez ce que vous voudrez d'une violette blanche que *l'on* m'apporte. »

XI.

JOURNAL DE MARGUERITE.

« Ma tante Clémence a raison,—je suis à lui,—ses lèvres ont pressé les miennes; — je ne puis sans honte et sans infamie appartenir jamais à un autre.—Je suis à lui! j'ignore s'il est possible qu'il soit aussi heureux de me posséder que je suis heureuse d'être à lui. Je ne permettrai pas au temps et aux obstacles de retarder ce bonheur ineffable que j'éprouve d'être à lui. De ce jour, ma vie toute entière lui appartient, — de ce jour, si je n'ai pas toutes les félicités de l'épouse, j'en commence tous les devoirs; —de ce jour, toutes mes actions, toutes mes pensées sont à lui,— et comme je ne veux pas qu'il en perde rien, ni que je perde rien moi-même du bonheur que j'en éprouve, j'écrirai chaque soir — tout ce que j'aurai fait, — tout ce que j'aurai dit, — tout ce que j'aurai pensé dans la journée.

» Le jour où je serai sa femme aux yeux du monde comme je la suis aujourd'hui à mes yeux,— je lui donnerai ces cahiers; — je lui rendrai compte de toute ma vie depuis le jour où elle lui appartient; — je n'ose lui demander d'en faire autant de son côté, mais peut-être a-t-il la même idée que moi,—et au même instant; — je n'en serais nullement étonnée. »

. . . .

» J'ai vu aujourd'hui mon amie Emilie Varestein; — elle m'a fait la visite de noce, elle était dans une parure éblouissante, mais il me semble que le jour où je serai aux yeux du monde la femme de Raoul,—j'aurai sur le front quelque chose de plus beau et de plus riche — que les plumes et les diamans, — ce sera l'auréole d'une sainte félicité, — d'un amour pur et innocent. — Tout le monde la félicite, la trouve heureuse, l'envie et la hait un peu, — parce qu'elle a épousé un homme très riche, — un homme qu'elle ne connaissait pas, — qu'elle n'aimait pas. Je me suis au contraire sentie la prendre en grande pitié; — il y a dans sa situation, selon la manière dont je le sens,—quelque chose de si triste, qu'il cache un peu ce qu'il y a de honteux. — Eh quoi! — je rougis, je tremble, j'ai peur, j'ai envie de pleurer, — lorsque Raoul, que j'aime de toute la force de mon âme, — m'a pressé la main.

» Eh quoi! après ce baiser qui a scellé notre union, — j'ai pleuré—et j'ai été si heureuse! et c'est sans honte, sans terreur,—qu'Emilie s'est donnée à un homme qu'elle n'aime pas! — J'ai pitié d'elle, mais je ne l'aime pas; — je ne la verrai plus; heureusement qu'elle se croit heureuse et qu'elle n'a pas besoin de moi, — cela me met à mon aise, — je ne la verrai plus. »

. . . .

« Il est venu ce soir; — nous avons passé toute la soirée ensemble,— mes tantes, mon oncle Desfossés, — mon père, Alice; — tout le monde l'aime et le traite comme s'il était déjà de la famille. — Que je les aime d'être ainsi pour lui! — que je leur suis reconnaissante! — J'ai donné à mon frère un beau portefeuille et à Alice un sac de bonbons; — j'ai embrassé mes tantes avec tendresse; — il m'a semblé que mon oncle Desfossés n'était pas tout à fait insupportable; — pour ma tante Clémence, c'est notre Providence; — elle est si parfaite pour nous, que j'oublie de la remercier et que je suis ingrate; — elle est si heureuse de faire le bien, qu'on ne sait vraiment si on lui doit quelque chose pour cela, et si ce n'est pas d'elle que doivent venir les remerciemens. »

. . . .

« Une chose que je ne comprends pas, c'est le peu de chagrin que me donne son départ lorsque la soirée du dimanche est finie; — je dois cependant être au moins huit jours sans le revoir... mais j'ai une si grande foi en lui!... je suis si sûre de nous et de notre bonheur! — D'ailleurs, je suis si heureuse rien que de l'aimer! — Et quand je pense qu'il m'aime! — quand je pense que je lui appartiens! O mon Dieu! je vous remercie, mon Dieu! Il ne manque à mon bonheur que de m'en croire digne. »

. . . .

« J'ai travaillé et cousu aujourd'hui toute la journée; — cela m'a fait penser à notre ménage,— à ces devoirs charmans, à ces soins si doux que j'aurai à prendre. — Je couds, — je ne lis plus.— Que lirai-je? — Tout ce qui n'est pas mon amour ne m'intéresse plus. — Les livres où il est question d'amour me mécontentent toujours; —nulle part je ne le vois comme je l'éprouve. — Dans certains livres il est question de joies, et de bonheurs, et de peines, que je ne comprends pas et qui m'épouvantent; dans les autres,—l'amour est un crime, — il faut en avoir honte et l'éviter. — Et quand je lis dans mon cœur—j'y vois tout autre chose: l'amour pour moi est une passion douce et sainte qui me rend meilleure, qui me fait douces toutes les vertus et rians tous les devoirs; — les forces de mon âme me paraissent plus que doublées,— j'appartiens toute entière à Raoul; je lui consacre tout mon amour.— Et cependant il me semble que sans lui rien retrancher ni de moi ni de mon cœur, il me semble que j'aime les autres davantage. — Je suis plus respectueuse envers mon père; — j'ai retranché quelque chose de ma toilette pour le donner aux pauvres; — je suis plus patiente avec les domestiques; — mon affection pour ma sœur Alice — a pris tout le sérieux, toute la sainteté de l'amour maternel. Aucun de mes devoirs ne me coûte à remplir, chacun d'eux m'est devenu un bonheur, — et je regrette presque de n'en pas découvrir de nouveaux; — je prie Dieu avec joie, avec effusion, — j'ose lui parler de Raoul, — tant je sens mon amour pur et vertueux. »

. . . .

« Nous voici à ***.—Ma tante et Alice se sont endormies, — je vais dire bonsoir à mon Raoul. — Que son beau visage était pâle et abattu — avant-hier quand la diligence qui nous emportait a commencé à se mettre en mouvement.— O mon Dieu! — donnez-lui une part de la sécurité qui est dans mon cœur; je ne sens pas cette séparation aussi dou-

loureusement que je l'avais imaginé, — il y a tant de moi qui reste avec lui — que cela ne peut s'appeler tout à fait une séparation, — et puisqu'il y a quelque chose que la distance ne peut m'enlever, — c'est le bonheur de sentir que je l'aime — et que je l'aime si uniquement, — de sentir que mon amour est tel qu'il peut servir à exprimer en un seul mot tous les devoirs et toutes les vertus. — Dimanche cependant sera bien triste, — mais ma tante Clémence lui écrira de façon à ce que sa lettre lui parvienne ce jour-là. — Il lira une lettre venant d'ici, — une lettre écrite avec cette plume dont je me sers. — J'y joindrai une de ces petites violettes blanches — que j'ai découvertes derrière la maison de mon oncle Bastien. — Chère petite fleur ! tu lui porteras toutes mes tendresses, — tu resteras dans mon sein jusqu'à après-demain, — tu lui arriveras toute desséchée. — Te demandera-t-il tout ce que je te confie pour lui? »

» Voilà, mon beau neveu, reprenait ici la tante Clémence, voilà tout ce que ma conscience me permet de copier du manuscrit de votre Marguerite. — Heureux, heureux Raoul ! — Quel trésor que l'âme de cette douce vierge ! — Je vous aime bien, Raoul, — je vous crois toutes sortes de vertus et de hautes qualités, — je vous crois bien au-dessus du vulgaire des hommes, je vous crois honnête, — intrépide, — constant, — et par momens je me demande si vous êtes digne de Marguerite.

» Adieu, votre vieille tante radote un peu, — mais pensez que si je n'ai pas fait le bonheur de Marguerite, — j'ai tué cette malheureuse enfant ; — pensez que je vous ai confié sa vie. — Si vous avez quelque chose de bon que je ne connaisse pas, ayez soin de me le faire savoir, montrez-moi tout ce qu'il y de grand et d'élevé dans votre cœur, — rassurez-moi, — promettez-moi le bonheur de ma sainte amoureuse, — prouvez-moi que mes inquiétudes sont des folies, — que je n'ai pas le sens commun, — que je suis une vieille folle de m'alarmer jusqu'à la terreur... Malgré tout cela, ne m'écrivez pas avant d'avoir reçu une seconde lettre de moi. — Il est probable que ce n'est pas ici que je recevrai de vos nouvelles : — nous n'avons rien à faire ici, — et nous nous y ennuyons mortellement. . . . . . .

» CLÉMENCE. »

Raoul se jeta à genoux — et confondit Dieu et Marguerite dans ses actions de grâces et dans ses adorations. — Il cria tout haut et en serrant ses deux mains jointes : — Quel bonheur ! quel bonheur ! — Il prit la petite violette blanche et la couvrit de baisers ; — puis il pensa qu'il devait faire, comme Marguerite, un journal exact et minutieux de ses actions et de ses pensées. — C'était un moyen de se rapprocher d'elle, — de parler avec elle toutes ses soirées ; — il croirait lui passer de ses espérances, de ses chagrins, de ses découragemens. — Plus tard, quand ils seront mariés, il lui lira ses cahiers ; — leur bonheur s'augmentera des peines et des anxiétés du passé. — Ces récits seront la pluie qui bat sur les vitres pendant que le voyageur est à l'abri, — devant un bon feu et un bon souper. — Par momens il pense comme la tante Clémence, qu'il est indigne de cette chaste et charmante fille. — Mais en songeant à elle, son cœur est si plein d'un noble enthousiasme, il se sent si résolu, si fort, — qu'il devient fier de lui-même, — et se dit avec un indicible bonheur : — Oui, je la mérite, oui, je suis digne d'elle et de son amour.

Il descend pour aller acheter un cahier sur lequel il commencera son journal. — Comme il rentre chez lui, il trouve Mandron qui l'attend. — Mandron lui demande ce qu'il veut faire de ce cahier ; — mais il semble à Raoul que ce serait profaner sa chaste fiancée que de rien dire à Mandron qui eût à elle un rapport même indirect. — Au lieu de répondre, il demande à Mandron pourquoi il s'est enfui si vite l'autre soir de chez monsieur Seeburg. Mandron a sans doute aussi ses raisons pour ne pas répondre à cette question.

— Dis donc, Raoul, est-ce que tu sors ?

— Je n'en sais rien... Pourquoi cette question ?

— Et si tu sors, mettras-tu ton manteau... le manteau que t'a fait monsieur Seeburg?...

— Cela dépendra du froid.

— Oh ! il ne fait pas froid du tout... alors tu ne le mettras pas, et tu vas me le prêter.

— Pourquoi faire, puisque tu dis qu'il ne fait pas froid ? — s'il fait froid, je le mets ; s'il ne fait pas froid, tu n'en as pas plus besoin que moi... Mais, ajouta Raoul en souriant, tu sais bien que ce dilemme est une plaisanterie ; — si tu as besoin de mon manteau, prends-le.

— Merci, je te dirai pourquoi une autre fois.

— Quand tu voudras.

Mandron prend le manteau, se drape dedans, cherche une glace pour voir si cela va bien, et s'écrie :

— Comment ! pas de glace, mon pauvre Desloges ! — enfin, c'est égal, — je te rapporterai le manteau demain.

Mandron parti, Raoul s'occupe de son journal, — il met sur la première page, en manière d'épigraphe, cette phrase de Marguerite : « Je lui rendrai compte de toute ma vie depuis le jour où elle lui appartient. » — Puis, ayant fixé la violette blanche avec de la cire, il écrit :

« Quel est ce jour ? — Il est des momens où il me semble que dans toute ma vie je n'ai eu ni une tristesse ni une joie qui ne l'ait eue pour objet, même avant que je l'eusse rencontrée. — Ces tristesses vagues, — ces joies sans causes apparentes, que j'éprouvais jusqu'à en verser des larmes au retour du printemps, — n'était-ce pas déjà la douleur de l'absence, la joie de l'espoir ? — est-ce que je ne préparais pas mon âme à l'aimer ? — est-ce que je n'amassais pas d'avance des trésors d'amour pour quand je la rencontrerais ? — Je suis sûr que la fleur des champs que je cueillais, que je regardais avec attendrissement, était une fleur sur laquelle elle avait marché, — ou qu'elle avait mise dans ses cheveux. Quand j'errais dans les bois, — quand mon imagination se laissait doucement bercer par le bruit du vent dans les feuilles, — qui formaient sur ma tête une magnifique tente verte, — lorsque j'aspirais le parfum du chèvrefeuille des bois, et que j'écoutais les chansons des oiseaux, — il me survenait dans ce plaisir quelque chose d'amer, dans cette heureuse rêverie quelque chose de triste ; — c'est qu'il y avait sous la tente verte formée par les arbres une place vide à côté de moi, — c'est qu'elle n'était pas là, — c'est que je la désirais, c'est que je l'invoquais, quoique je ne l'eusse jamais vue, et que j'ignorasse où elle était et même si elle existait. — Je crois que l'air embaumé qui rafraîchissait mon visage pendant les soirées d'été venait de l'endroit qu'elle habitait, et s'était parfumé dans ses cheveux ; — je crois que toutes les choses pour lesquelles j'éprouvais de la répugnance m'éloignaient d'elle à mon insu ; — je crois que celles que je faisais avec plaisir étaient des circonstances nécessaires pour que je la rencontrasse un jour. »

Deux jours après Calixte rapporta le manteau, — puis il revint l'emprunter deux autres jours plus tard et le rapporta également.

— Mais, dit Raoul, est-ce que tu n'as pas de manteau ?...

— Si... si fait, répondit Calixte, mais c'est que c'est pour me glisser le soir dans une maison où je ne veux pas être reconnu.... chez une femme... On a vu souvent mon manteau... et le tien me déguise.

La vérité est que Mandron, qui se piquait d'être *fort au billard* et qui y jouait d'assez fortes sommes, n'avait pas été aussi heureux à beaucoup près depuis une semaine que chez monsieur Seeburg ; — non-seulement il avait perdu son argent, mais pour tâcher de regagner ce qu'il avait perdu, il avait vendu son manteau et presque tous ses habits. — D'autre part il s'était peu de temps auparavant, fait donner par son père l'argent d'un manteau et d'un habit que lui avait fait monsieur Seeburg, et qu'il n'avait pas payés, — argent qui lui avait également glissé entre les doigts. — Il ne pouvait donc se présenter chez ses parens sans une mise un peu opulente, — et c'était pour aller dîner chez eux, devoir qu'il leur rendait assez souvent depuis quelque

temps par économie, — qu'il empruntait le manteau de Raoul.

La mère de Calixte rencontra un jour Raoul couvert de son propre manteau.

— Eh quoi! dit-elle à son fils, me suis-je trompée ou ai-je réellement vu au petit Desloges un manteau pareil au tien? si ce n'est que celui qu'il portait m'a paru plus grand et d'un plus beau drap.

— Vous avez bien vu sur un point, ma mère, reprit Mandron, mais vous vous êtes trompée sur un autre :—le manteau que vous avez vu sur les épaules de Raoul n'est autre que le mien que je lui prête quelquefois.

— Pourquoi lui prêtes-tu ton manteau?

— Pour lui faire plaisir.

— Tu as tort... chacun doit garder ce qui lui appartient. Ce petit jeune homme a bien besoin de se donner des airs d'homme à manteau! — c'est bien la peine que nous nous fassions des privations, moi et ton père, qui devrait se reposer et qui travaille autant que dans le commencement de notre mariage, — pour que ce soit monsieur Raoul Desloges qui *porte manteau*.

Quelques jours après, madame Mandron se trouva dans une maison pour recevoir une note donnée par son mari. — Dans cette maison était Raoul, qui y donnait des leçons à l'enfant. Madame Mandron, après avoir fini ses comptes, s'était assise — et causait *un brin*, — lorsque Raoul entra; — il salua la maîtresse de la maison et aussi madame Mandron. — puis il jeta négligemment son manteau sur une chaise, — et se plaça à une table avec son disciple. Madame Mandron, tout en continuant de causer, avait les yeux sur le manteau, qu'elle avait parfaitement reconnu.— Elle causait encore, mais elle répondait hors de propos ou ne répondait pas aux questions; — enfin, n'y pouvant plus tenir, elle se leva et alla relever un pan du manteau qui traînait par terre. Peu de temps après, il entra une autre personne. Raoul pensa qu'on aurait sans doute besoin d'une chaise de plus, il ôta le manteau de celle qu'il couvrait et le mit sur une console. — Madame Mandron, cette fois, se précipita pour voir si la console était propre, — pour relever encore un morceau du manteau qui traînait à terre, — et secouer la poussière qui s'y était attachée. — Raoul, cette fois, s'en aperçut, et la remercia. — La leçon était presque terminée, et l'enfant faisait semblant de chercher un autre devoir qu'il n'avait pas fait. — Madame Mandron saisit cet intervalle pour entrer en conversation avec Raoul.

— Est-ce que vous trouvez qu'il fait froid, monsieur Desloges? dit-elle.

— Un peu, madame.

— Je croyais que vous n'étiez pas frileux... Et par un temps comme celui qu'il fait aujourd'hui, il vous faut un manteau!... Je suis sûre qu'il va pleuvoir et le manteau sera mouillé.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Mais, au contraire, monsieur Desloges, c'est que je trouve que cela fait beaucoup. Comment! un manteau tout neuf...

— Ma foi, madame, mon opinion est qu'un manteau doit me garantir des mauvais temps, et qu'il doit faire son état de manteau... Il perdra un peu de lustre, mais il recevra la pluie.

Madame Mandron s'en alla fort irritée, et en rentrant elle dit à son mari :

— Calixte a bien tort de prêter son manteau au petit Desloges... Je l'ai rencontré tantôt, monsieur se promenait avec; on aurait dit un épicier en gros; — il le jette sur les chaises, il le laisse traîner que cela fait pitié. — Le pauvre manteau ne tardera pas à être *consommé*. Et c'est bien pour faire de l'embarras, car il ne faisait pas froid. — J'avais envie de lui arracher de dessus les épaules, surtout quand il a eu l'aplomb de me dire : Il faut qu'un manteau fasse son métier : il perdra un peu de lustre, mais il me garantira de la pluie. — Ce n'est pas assez qu'on use à deux le manteau de Calixte, il faut encore l'*abîmer* de pluie et de poussière.

XII.

Monsieur Seeburg vint un matin frapper chez Raoul.

— Je n'apporte ni habits ni mémoire, dit-il, c'est une petite visite *d'amitié* que je vous fais. Le hasard m'a fait entrer dans votre maison, et je n'ai pas voulu en sortir sans monter vous dire bonjour.

— Avez-vous ici quelque client? demanda Raoul, — en ce cas je souhaite que ce soit une meilleure pratique que moi. Monsieur Seeburg parut ne pas comprendre cette question, qui avait pour but de rendre un peu de leur vérité aux relations qui existaient entre lui et Raoul Desloges, et que le mot de visite d'amitié paraissait tendre à déplacer complètement; il ne vit que le sens littéral de la phrase, et il répondit : Non... la dernière fois que je suis venu, j'ai aperçu un appartement à louer, et comme j'en cherche un, je suis venu voir celui-ci.

— Vous déménagez.

— Pas tout à fait... Je garderai là-bas mes ateliers... Je veux avoir mon logement ailleurs... L'éducation que je donne à mes enfans ne les rend pas propres à vivre au milieu des ouvriers; les connaissances que j'ai et que je fais tous les jours ne peuvent venir chez un tailleur. — Quand mon logement sera séparé de mes ateliers, — je serai pour ceux qui le voudront bien, monsieur Seeburg, bourgeois à son aise, ou tout au moins un estimable négociant, — vogue qui ne peut subsister quand on est dans une maison au-dessus de laquelle on a vu en lettres d'or grandes comme un enfant :

SEEBURG, TAILLEUR.

Mais le logement que j'ai vu ici ne me convient pas, — il y aurait trop de dépenses à y faire pour le rendre habitable. — Adieu... à tantôt.

A l'heure de la leçon, Raoul apprit que le propriétaire de la maison était allé trouver monsieur Seeburg et lui avait offert de partager les dépenses qu'entraîneraient les réparations de l'appartement qu'avait vu monsieur Seeburg. — Ils avaient pris rendez-vous pour le lendemain à l'appartement, où devait se trouver également l'architecte et le peintre qui feraient un devis approximatif de ces dépenses.

— Nous allons donc demeurer dans la même maison? dit Esther à Raoul.

— Monsieur Desloges, dit le père, nous irons là-bas le matin, — et si vous voulez, vous reviendrez ici avec nous pour la leçon d'Alfred et d'Esther; — Esther viendra voir le logement avec moi. En effet, le lendemain matin, Esther et son père trouvèrent arrivés avant eux le propriétaire, son architecte, et le père Mandron. — On discuta, — et on finit par s'arranger.— Dès le lendemain il fut convenu qu'on mettrait les ouvriers en train. Le père Mandron resta avec l'architecte pour examiner ensemble certains détails; monsieur Seeburg dit à Raoul : Monsieur Desloges, j'ai deux petites courses à faire dans le quartier, — voulez-vous ramener Esther à la maison? Puis il les quitta sans attendre de réponse. Raoul offrit le bras à Esther; — elle était la plus heureuse fille du monde; mais elle voulait faire dire à Raoul qu'il était également heureux de ce hasard. — Monsieur Desloges, lui dit-elle, vous paraissez contrarié; si cela vous dérange, je vais rappeler mon père. Raoul répondit poliment. — Esther s'appuya un peu plus sur son bras. — Comme ils faisaient les premiers pas dans la rue, Raoul vit passer la tante Desfossés, donnant la main à son enfant, il salua en rougissant, madame Desfossés répondit par un petit salut et un regard moitié ironique, moitié sérieux. Raoul n'était pas remis de son trouble, lorsque Calixte l'aborda.— Il salua mademoiselle Seeburg,—et dit à son camarade : J'allais chez toi. — prendre le manteau, ajouta-t-il plus bas.

— Demande la clef au portier, répondit Raoul.

A ce moment, le père Mandron, monté sur le dehors d'une fenêtre, aperçut son fils et fit entendre le terrible brrrr.....

Calixte reconnut le brrrr paternel, et sans lever la tête pour voir d'où il venait, il prit la fuite et tourna par la rue la plus proche.

Esther était fort bien mise, — et charmante de sa beauté et de son bonheur; — pour la première fois, Raoul ressentit quelque émotion auprès d'elle ; — il répondit presque à son insu à la légère pression du bras de mademoiselle Seeburg.

— C'est fini, dit-elle, — dans trois semaines, — dans quinze jours peut-être nous serons voisins; — dites-moi, monsieur Desloges, quand mon piano vous ennuiera, vous me le direz, n'est-ce pas?... et quand vous voudrez entendre un peu de musique, vous descendrez le soir... je vous jouerai les airs que vous aimez. Quand on arriva à la maison, Esther ralentit le pas comme si elle eût voulu prolonger le temps pendant lequel elle *devait* s'appuyer ainsi sur Raoul. Pendant que celui-ci donna la leçon à Alfred, elle alla se déshabiller et revint ensuite reprendre sa place ordinaire. — Raoul leva une fois les yeux vers elle, leurs regards se rencontrèrent, et tous deux frissonnèrent. — Lorsque vint le tour d'Esther d'écrire sous la dictée, elle apporta un petit cahier richement relié. —Qu'allez-vous me dicter, monsieur Desloges? demanda-t-elle.

— Mais, mademoiselle, la fin de ce que nous avons écrit hier, — cette lettre de madame de Sévigné...

— Ah ! dit-elle avec un accent plein de regret... alors je n'ai pas besoin de ce cahier. — Raoul prit négligemment le volume des lettres de madame de Sévigné — et dicta.— Sa curiosité était vivement excitée par ce petit cahier relié sur lequel mademoiselle Seeburg n'avait pas voulu écrire... Il profita d'un moment, où la servante appela Esther pour lui faire une communication relative au ménage, pour jeter les yeux dans le cahier ; — il ne contenait que les quelques vers de lui qu'il lui avait dictés. — Il remit le cahier à sa place, et quand elle revint il continua sa dictée, puis il partit avant le retour du tailleur.

— Quelques jours après, monsieur Seeburg alla voir où en étaient les travaux à son nouvel appartement : — monsieur Mandron n'y était pas, il s'informa de son adresse, — pensant y aller *dans ses courses*. — En effet il ne tarda pas à arriver dans la rue indiquée, et comme il cherchait le numéro, ses yeux furent frappés par une enseigne sur laquelle étaient écrits ces mots en lettres colossales :

MANDRON, *peintre en décors, — fait la lettre et l'attribut.*

Il trouva monsieur Mandron chez lui et lui expliqua quelques changemens qu'il avait résolus.

— Je connais quelqu'un de votre nom, dit monsieur Seeburg, — un de mes cliens.

— Je n'ai que deux personnes de mon nom, dit le père Mandron : mon frère, qui est portier ici, — et mon fils qui est avocat.

— Ce n'est pas un de vos parens, dit monsieur Seeburg, c'est monsieur le comte Mandron que j'ai l'honneur d'habiller.

La conversation en resta là. Le nouveau logement était prêt, lorsque le propriétaire de celui dont monsieur Seeburg voulait sous-louer la partie qui lui devenait inutile éleva quelques difficultés, et prétendit que monsieur Seeburg n'avait pas le droit de sous-louer.—A quelques jours de là, — monsieur Mandron envoya son frère le portier à la recherche de Calixte, auquel il avait à parler pour *affaires urgentes*. L'oncle vint à la demeure de son neveu et lui transmit la commission dont il était chargé, — puis il s'en alla. Calixte s'habilla et ne tarda pas à descendre pour se rendre chez son père. — Il fut prodigieusement contrarié de voir son oncle installé dans la loge de son confrère le portier de sa maison. Il ouvrit la loge en voyant partir son neveu et lui dit : « Ah ça! tu vas arriver avant moi ! » Calixte ne répondit pas et doubla le pas. — L'oncle Mandron donna la main à son confrère et se mit en route également, mais il perdit bientôt l'espoir de rejoindre Calixte, auquel son but n'avait pas échappé, et qui faisait force de jambes pour éviter l'honneur de sa société.—L'oncle se vit promptement distancé et reprit son pas ordinaire, après s'être arrêté un moment chez le marchand de vins du coin. Calixte n'était rien moins que flatté de penser que le portier Mandron avait révélé à son portier à lui, comte Mandron, qu'il était l'oncle de ce noble locataire. — Il commença à méditer un changement de résidence pour retrouver sa considération, sinon détruite, du moins fort amoindrie par cet incident. — Il trouva le père Mandron qui l'attendait avec impatience.

— Il faut que je sorte, dit-il à son fils.— On vient de me faire demander dans une maison à deux pas d'ici ; — mais voici de quoi il s'agit: un *monsieur* pour *qui* je travaille a en ce moment un procès qui l'embarrasse beaucoup ; il a appris que tu es avocat et il veut te consulter. — C'est une bonne aubaine que je n'ai pas voulu laisser échapper, — j'ai pris rendez-vous avec lui pour ce matin, il va venir, — je reviendrai peut-être avant lui ; mais enfin, si je ne suis pas là, tu le recevras; il t'expliquera son affaire : — c'est un commencement de clientèle. En tout cas ne t'en va pas avant que je sois revenu.

Calixte resté seul se dit : — Quelle diable d'idée mon père a-t-il eue de me chercher ainsi des causes et des procès ! — Que vais-je dire à ce brave homme! Si ce n'est pas tout à fait un idiot, il verra bien vite que je ne suis rien et que je ne suis pas plus avocat que lui. — Je n'ai qu'un parti à prendre, c'est de m'en aller ; je dirai à mon père, à notre première rencontre, que j'ai attendu très longtemps.— Je vais, en passant, prier l'oncle Mandron de ne pas me démentir ; il dira à mon père que je pars à l'instant, et lui demandera s'il ne m'a pas rencontré.

Calixte remet son chapeau et ouvre la porte pour sortir, — mais à ce moment on sonnait à la même porte, — et il se trouve face à face avec le tailleur Seeburg. — Calixte s'empourpre visiblement, — cependant il dit:

— Vous ici, monsieur Seeburg, et que diable y venez-vous faire?

— Je viens chez l'*artiste*. — Et vous.

— Moi aussi, dit Calixte se rassurant un peu, c'est pour un cabriolet qu'il doit me repeindre...

— Ah ! très bien !

— Est-ce qu'il travaille pour vous, monsieur Seeburg?

— Oui... mais ce n'est pas pour cela que je viens.

— Ah !... c'est peut-être vous qui travaillez pour lui?

— Non, dit avec une moue dédaigneuse le père d'Esther; — non... c'est pour un procès que j'ai avec mon propriétaire, qui me fait une mauvaise chicane, et comme l'artiste m'a dit que son fils était avocat, je viens le consulter.

— Ah? très bien...

— C'est très singulier que je vous rencontre ici, monsieur le comte... justement chez ce brave homme qui s'appelle comme vous...

— Ah!... oui... c'est juste... c'est justement à cause de cela que je le fais travailler... cela fait rire mes amis. Il n'est pas ici, — et je ne l'attendrai pas plus longtemps... Si j'ai un conseil à vous donner, monsieur Seeburg, c'est de faire comme moi... Je n'ai pas grande confiance, à vous parler franchement, dans cet avocat fils de peintre en bâtiment.

— C'est égal, je verrai toujours bien ce qu'il me dira.

— Alors, vous restez?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, au revoir, je m'en vais... Ah ! — à propos, monsieur Seeburg, ne dites pas à ce pauvre diable de Mandron que je suis venu ici ; — je veux voir ce qu'il me dira. — Je gage qu'il me racontera toutes sortes de mensonges; qu'il me dira que mon cabriolet est presque fini, — et je viens de voir dans sa cour qu'il n'est pas commencé. — Adieu, monsieur Seeburg.

Et Calixte s'enfuit sans écouter son oncle, qui, au moment où il passe devant la loge, lui crie : — Eh bien ! tu ne me dis pas adieu seulement?

Le père Mandron ne tarda pas à rentrer et monta quatre

à quatre sans parler à son frère. — Il trouva monsieur Seeburg seul. — Eh quoi! mon fils n'est pas avec vous?

— Non.

— Comment! je l'avais laissé ici à vous attendre.

— Je ne l'ai pas vu.

— Comment êtes-vous entré?

— Il y avait ici un monsieur qui sortait et qui m'a ouvert.

— Eh bien! ce monsieur était mon fils.

— Non.

— Je vous assure que si.

— Mais non, — c'est quelqu'un que je connais parfaitement,— et... qui venait pour un cabriolet... c'est un client à moi... qui m'a recommandé de ne pas vous dire qu'il était venu.— parce qu'il veut voir si vous lui ferez des mensonges. — Il paraît, mon gaillard, que vous ne vous en privez pas dans l'occasion...

— Comment... un cabriolet... Je n'ai de cabriolet en train pour personne.

— Cherchez bien...

— Je ne vois pas.

— C'est un nom que vous connaissez bien, pourtant...

— Attendez, je vais savoir qui c'est. — Il ouvre la porte et appelle : — Ohé, Mandron! — Ohé, Clément! — brrr.

— Ce n'est pas la peine d'appeler... Je veux parler du comte Mandron, pour lequel vous avez un cabriolet à peindre.

— Mais, je vous le dis, monsieur, sachez que je n'ai pas de cabriolet à peindre, et j'ajoute que je ne connais pas de comte Mandron. — Je ne sais au monde de Mandron que moi qui vous parle, — mon animal de fils, auquel j'avais dit de vous attendre ici, — et mon frère Clément Mandron que voici.

— Je sais pourtant bien ce que je vous dis.

— Écoute Clément, est-il venu quelqu'un depuis ce matin?

— Personne que monsieur que voilà et mon neveu Calixte.

— *Personne d'autres?*

— Personne.

— Mais, monsieur Clément, dix minutes après mon arrivée, il est sorti *un monsieur*.

— Oui, certainement.

— Tu l'as vu?

— Oui, bien sûr.

— Et tu ne le dis pas?

— Au contraire, je l'ai dit au commencement.

— Pardon, monsieur Clément. Vous avez dit, au contraire, qu'il n'était venu que deux personnes.

— Oui.

— Monsieur Mandron fils et moi.

— Je le dis encore.

— Mais ce monsieur?

— Oui, ce monsieur? demande également le peintre.

— Eh bien! ce monsieur, je vous l'ai dit, c'est mon neveu Calixte.

— Mais je vous dis, continua monsieur Seeburg, que je le connais parfaitement, c'est un de mes cliens. Il y a je ne sais combien de temps que je l'habille, c'est monsieur le comte Mandron.

— C'est mon neveu et le fils de mon frère, c'est Calixte Mandron.

— Un grand blond?

— Oui.

— Du reste, ajouta Clément, son portier avec lequel j'ai jasé un brin ce matin, l'appelle aussi le comte Mandron.

— Ah! le brigand! s'écria le père Mandron.

— Mais, monsieur Mandron, je suppose encore qu'il y a quelque erreur; il m'a dit en parlant de vous : — La ressemblance de nom est singulière; c'est en partie pour cela que je fais travailler ce pauvre diable de Mandron.

— Pauvre diable, en effet, s'écria le père Mandron; pauvre diable, qui travaille en mercenaire,— au soleil et à la pluie, — qui risque sa vie chaque jour pour cent sous, — qui reste pauvre et misérable, qui demeure dans un grenier, — et tout cela depuis trente-cinq ans! Pauvre diable, qui, depuis bientôt vingt ans, aurait pu se retirer dans un trou et vivre libre, riche et heureux,—du fruit de son travail et de son économie! — Et tout cela pour un mécréant qui ne m'aime pas, qui ne me respecte pas,—qui me renie pour son père! Pauvre diable est le mot!—c'est mon nom,— en y ajoutant imbécile, — et aussi injuste et mauvais mari; — car j'ai condamné ma pauvre femme à la moitié de ma misère et de mes privations,—pour entretenir le luxe de ce scélérat—et lui donner une position brillante dans le monde!— Je le renie à son tour pour mon fils; — c'est Mandrin qu'il s'appelle et non pas Mandron! — A compter d'aujourd'hui, je ne travaille plus pour lui,—mon frère ne sera plus portier, — ma femme ne sera plus une pauvre femme mal nourrie et mal vêtue, sans distractions et sans plaisirs; — et moi je ne serai plus un pauvre diable, — comme il dit, — un pauvre mercenaire!

— Et vous ferez bien, dit monsieur Seeburg; il faut payer ses dettes et ensuite ne plus s'occuper de lui. Mais je n'en reviens pas!

— J'ai de quoi vivre avec ma femme et mon frère Clément. — Nous quitterons Paris sous huit jours, et il n'entendra plus parler de nous... il n'aura plus un sou...

— Ce serait une folie, dit monsieur Seeburg, de lui rien donner après ce dernier sacrifice.

— Quel sacrifice? demanda Mandron.

— Le paiement de ses dettes, dit monsieur Seeburg.

— Je ne paie plus rien, dit Mandron, j'ai trop payé jusqu'ici.

— Cependant, les dettes...

— Ce n'est pas à moi qu'on a fait crédit, n'est-ce pas? puisqu'on ne me connaissait pas, puisqu'il me renie, puisqu'il m'appelle un pauvre diable, — eh bien, que les imbéciles qui lui ont prêté s'adressent à lui!

— C'est que je suis un de ces imbéciles.

— Tant pis pour vous... Vous lui avez prêté de l'argent?

— Non. Je suis tailleur... c'est moi qui l'habille.

— Ah! bien, il ne peut pas vous devoir grand'chose; il n'y a pas six semaines que je vous ai payé près de quatre cents francs.

— Vous rêvez, mon brave homme, — je n'ai jamais reçu d'argent de monsieur le comte... je veux dire de votre brigand de fils...

— Monsieur, je veux bien appeler mon fils brigand, mais je ne permets à personne d'en faire autant devant moi. — Est-ce que vous ne lui avez pas fait, il y a deux ou trois mois, un manteau et un habit?

— Oui, malheureusement.

— Eh bien! c'est pour payer cet habit et ce manteau que je lui ai donné quatre cents moins quelques francs, il y a cinq ou six semaines.

— Je n'ai pas vu un sou.

— Eh bien! j'en apprends de belles?

— Monsieur Mandron, je reviendrai vous voir un autre jour, nous causerons de tout cela.

— Revenez si vous voulez, dit Mandron *à la cantonnade* — quand monsieur Seeburg descend les escaliers, vous n'aurez pas un sou. — Oui, oui, nous allons nous en aller tous les trois; il a un bon état, il s'arrangera pour vivre avec. — Il est avocat.

— Hélas! dit Clément Mandron, tu n'es pas au bout de tes peines, — j'ai causé ce matin avec le portier : — ton fils n'est pas plus avocat que toi et moi!

XIII.

JOURNAL DE MARGUERITE.

« Les arbres développent leurs beaux panaches verts, — l'aubépine fleurit dans les haies, — où les oiseaux chantent et font leurs nids, — et je sens s'épanouir mon âme — en même temps que les fleurs. — J'entends au dedans de moi un chant d'amour et de reconnaissance. — Jusqu'ici je ne connaissais pas de printemps. — Pour la première fois, des pensées inconnues éclosent en moi comme de célestes fleurs. — L'amour a fécondé mon âme, comme le soleil féconde la terre. — L'amour est le soleil de l'âme. — Où êtes-vous, mon Raoul? — et assistez-vous comme moi à cette belle fête du printemps? — Mais non, sans doute, la vie austère que vous menez pour parvenir à notre bonheur — vous enferme entre des murailles. — Il est des momens où j'ose blâmer mon père de ce qu'il ne me permettrait pas d'être pauvre avec vous, — de vous encourager par ma présence, — de vous rendre doux ce chemin escarpé que vous gravissez, en le gravissant avec vous. — Il me semble que vous seriez plus fort si vous aviez à soutenir votre Marguerite, — que lorsque vous marchez seul. — Pourquoi ne suis-je pas votre compagne plutôt que votre but? — Je ne puis excuser mon père et sa sollicitude qu'en songeant à nos enfans, Raoul, aux enfans que nous aurons un jour et pour lesquels aussi nous aurons des craintes exagérées. O mon Raoul! je n'ai jamais rien tant envié que de partager avec vous cette pauvreté — dont on essaie en vain de me faire peur. — Il me semble que je vous dirais, comme cette héroïne romaine à son époux :—« Tiens, cela ne fait pas de mal. » — O mon Raoul! tout ce que vous faites pour moi vous est compté dans mon cœur. Tenez, je vais ne plus sortir de la journée, pour ne pas goûter ce bonheur que vous ne partagez pas. »

. . . .

« Il y a ici une petite vallée à un quart de lieue de Bolbec. — Quel beau cadre pour notre amour! — Quel doux et charmant asile ce serait pour notre vie! — Raoul, je voudrais vous voir ici bûcheron, — je ne craindrais pas de vous voir vous livrer aux travaux les plus rudes, — pour que nous soyons ici — ensemble; je saurais vous reposer de toutes vos fatigues.

» Cette petite vallée n'est qu'une allée tapissée de gazon, entre deux collines couvertes d'arbres; — au milieu est une source d'eau limpide qui remplit un bassin naturel et s'enfuit en murmurant à travers les buissons.—On n'y entend rien que les murmures de l'eau et le bourdonnement des abeilles, qui se suspendent aux chatons de fleurs des noisetiers. — On y marche sur la mousse et sur les primevères sauvages d'un jaune pâle. — Près du bassin, dans lequel se jouent des canards, au col vert chatoyant, est une cabane habitée par une famille de bûcherons. — Il y a là trois générations : — une vieille femme qui a près de cent ans, — son fils avec sa femme,—et une belle jeune femme de vingt ans, qui est leur fille, qui est mariée depuis deux ans, et qui a un petit enfant. — J'ai embrassé la vieille femme et le petit enfant. — Mais vois-tu, mon bien-aimé, — j'ai comme là le sentiment de l'envie,—j'ai vu les gens riches, — les splendides hôtels, les meubles magnifiques, — j'ai regardé tout cela avec indifférence; — mais j'ai envié à ces pauvres gens leur cabane — et leur vallée, et leurs monts, et leur ruisseau, et leurs primevères sauvages, et leurs abeilles; mais plus que tout cela, leur bonheur d'être ensemble et d'être isolés. — Oh! mon bien-aimé! — j'avais le cœur plein de larmes quand je les ai quittés... »

. . . .

« Nous avons quitté avant-hier l'oncle Sébastien; —nous sommes à Rouen, — et demain nous partons par le bateau à vapeur pour aller au Havre. — Nous avons visité ici de belles églises. — Mon bien-aimé Raoul, il n'en est pas une où je n'aie prié Dieu pour nous. — On nous avait parlé de la cathédrale et de l'église de Saint-Ouen, — qui sont admirables en effet; — mais nous en avons par hasard découvert une dont on ne parle guère, et qui est enrichie des plus magnifiques vitraux qu'on puisse voir : — c'est Saint-Patrice. — Hier soir, — je suis restée dans l'église de Saint-Ouen, avec ma tante, jusqu'à la fin du jour; — les splendides rosaces des vitraux s'assombrissaient lentement; — ces riches couleurs harmonieusement assemblées, cette belle et silencieuse musique des yeux, — prenait de la nuit qui descendait comme des sourdines harmonieuses.—sous ces grandes ogives noires.

» J'ai songé que dans notre retraite je voudrais que nous fussions près d'une belle église gothique; — j'ai senti que la religion est une forme de l'amour. — Mais notre cœur ne sera-t-il pas toujours un temple pour la Divinité! — Mais la nature entière ne parle-t-elle pas encore de Dieu plus éloquemment que les églises de pierre! — Que je vous aime, mon Raoul, de tout ce que l'amour que j'ai pour vous développe en moi de noble et de bon! — Je ne saurais dire combien je suis meilleure. — Mais qu'est-ce donc, mon Dieu! que cet amour dont on parle dans le monde et dont on effraie toutes les filles? — Qu'est-ce que cet amour qui est, dit-on, l'ennemi de la pudeur? — Mais je ne connais, moi, la chasteté que depuis que je vous aime; mais je ne comprends la sainteté de la pudeur que depuis que je suis à vous et que j'ai à me conserver pour vous. — O mon bien-aimé! si vous saviez quelle gardienne sévère je suis de ce qui vous appartient! Comme je suis jalouse de moi pour vous! — Je suis fâchée quand j'entends prononcer mon nom de Marguerite par une autre voix que la vôtre. — Je voudrais que vous pussiez me cueillir comme une fleur et me cacher comme elle dans votre sein. »

XIV.

Un dimanche, Félix vint trouver Raoul, — et le soir ils allèrent ensemble au Théâtre-Français. — On jouait ce jour-là une pièce nouvelle — dont on parlait beaucoup déjà depuis quelque temps : — c'était *Henri III et sa cour*. — La pièce fut applaudie avec un bruyant enthousiasme; — ces applaudissemens retentirent dans le cœur de Raoul; il applaudit avec force; il était singulièrement ému, mais plus peut-être du succès que de la pièce.—On lui avait montré l'auteur dans la salle.—Ce grand succès,— cette gloire, étaient donc des choses possibles. — Voilà un homme qui était mêlé hier à la foule, — et qui aujourd'hui est son roi. — Il quitta Félix et rentra s'enfermer.

— Oh! dit-il en pleurant, bien des fois j'ai pensé que moi aussi je suis poète, — bien des fois j'ai rêvé ces applaudissemens pour que Marguerite les entendît; — ô mon Dieu! si j'avais du talent! s'écriait-il en serrant avec force ses deux mains jointes. Sans doute, dans cette salle, il y avait la femme qu'il aime. — Comme elle a dû être heureuse! Et lui donc! — O! mon Dieu! mon Dieu! si j'avais du talent!

Il fouilla dans ses tiroirs et relut tous les vers qu'il avait faits pour Marguerite; il trouva les vers mauvais et les déchira, — puis se prit à pleurer en disant : Non, non, je n'ai pas de talent! — Puis il en trouva d'autres pour lesquels il fut plus indulgent. — Il les lut à haute voix, — mais c'était au théâtre qu'il voulait entendre ses vers. — C'est cet enthousiasme de la foule,— ce bruit, cette fureur

qui résonnaient encore à ses oreilles, dont il était envieux. — Il fera un drame. — un drame en vers. — Si le drame est bon, on le recevra avec plaisir, on le jouera avec empressement, — on l'applaudira ; — son front sera ceint de la belle couronne poétique qu'il vient de voir décerner avec tant d'éclat. — Oh ! Marguerite, s'écrie-t-il dans son enthousiasme, Marguerite ! tu seras reine ! — Marguerite ! tu partageras ma royauté, la plus belle des royautés, — celle du génie, — celle des beaux vers !

Il ne dormit pas de toute la nuit.— Il cherchait un sujet pour son drame. — Une chose qu'il faut dire à sa louange, c'est qu'il ne songea pas à imiter le drame dont il venait de voir l'immense succès.

Le lendemain — il avait trouvé son sujet ; — c'était naïf, noble et absurde : — un esclave noir, amoureux d'une blanche, fille de son maître et aimé d'elle. — Il commença son scenario : — il forma son plan, divisa ses actes et ses scènes : — puis au bout d'une semaine il commença à écrire son œuvre. — Il se levait avant le jour, travaillait jusqu'au moment de donner ses leçons ; — puis le soir se remettait à l'ouvrage en rentrant, et y passait une partie de la nuit. — Tout cela n'avait pas trop le sens commun, pris dans son ensemble, mais renfermait de belles choses. — Cependant Raoul n'était pas un poète dramatique ; — il était poète parce qu'il était amoureux ;—il était poète parce qu'il avait l'âme noble et pure. — Mademoiselle Seeburg le trouva remarquablement maigri, et le lui dit.

C'est à ce moment que les Seeburg s'installèrent dans la maison de Raoul. – Le piano de Mademoiselle Seeburg donnait d'heureuses inspirations à Raoul. — Un matin, il voulut essayer sur elle l'effet de quelques vers qu'il avait faits la veille pour son drame. Il ne pensait plus qu'à son drame. — Il avait cessé de vivre dans la vie pour vivre dans son drame, — que dis-je dans son drame ! dans sa tragédie, — car c'est une tragédie qu'il faisait, — une véritable tragédie en trois actes et en vers. — Esther donna tant d'éloges aux quelques vers qu'il lui en avait dictés, — qu'il arriva tout doucement à avouer la tragédie ; — les poètes ont besoin d'être loués:—donnez-leur un peu plus d'éloges qu'ils n'en méritent, vous pouvez être sûr qu'ils ne tarderont pas à mériter ce que vous leur en avez donné de trop. — Je parle de ceux qui ont du talent, — parce que ceux-là se découragent facilement. — Les autres ne se découragent jamais. — Les éloges que Mademoiselle Seeburg avait donnés aux premiers vers que lui dicta Raoul de sa tragédie, lui en firent faire le soir une vingtaine dont il était content. C'étaient quelques bouffées de l'encens de la gloire que devait lui donner sa tragédie qu'il respirait par avance ; il en vint à lui dicter chaque jour les vers qu'il avait faits pendant la nuit précédente. La tragédie de Raoul est précisément cette tragédie que nous avons tous faite au collége — entre la rhétorique et la philosophie. — C'était un plan absurde, —sans aucune étude historique, sans observation de mœurs ni de caractères ; — mais il y avait de l'enthousiasme et un culte fervent pour les deux divinités de la jeunesse, — l'amour et la liberté. — Voici un aperçu de cette tragédie dans laquelle chacun de nos lecteurs trouvera celle qu'il a faite au même âge et dans les mêmes circonstances.

LES ESCLAVES,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le théâtre . . . . le . . . .

PERSONNAGES :

EMPSAEL, ALMIRI, } *Américains bruns*, — fils de Mirrha.
DON FERNANDÈS, — colon *espagnol*, — père de Zoraïde.
DIEGO, — *confident* de don Fernandès.
MAGUA, — vieil esclave.
UNCAS, SELIKO, } esclaves.
MIRRHA.
ZORAÏDE, — *blanche*, — élevée par Mirrha.
LOYSE, — confidente de Zoraïde.
CORA, — esclave, — femme de Uncas.
Esclaves des deux sexes.
Domestiques blancs.
Troupes espagnoles.

(La scène se passe, — au premier acte au milieu d'une forêt, — dans les deux autres sur l'habitation de Fernandès.)

Raoul avait fait de la couleur locale, — au moyen d'une trentaine de mots retenus au hasard, — palmiers, bananes, savanes, bambous, etc. ; — mais il ne savait pas plus les mœurs de ces pauvres arbres que les mœurs des Espagnols et des Américains. — Il jouait lui-même tous les rôles, — comme le directeur des théâtres de marionnettes, en changeant sa voix de son mieux, — c'est-à-dire que tous ses personnages n'étaient que des personnifications de ses idées à lui. — De même son paysage était pris sur quelque paysage normand ; — il remplaçait les pommiers par des palmiers, — les roseaux des mares par des bambous, etc.

Il n'y avait au fond de tout cela de vrai que les deux amours, l'un pour Marguerite, l'autre pour la liberté. — Fernandès était peint d'après son professeur de quatrième, qui l'avait en son temps *écrasé* de pensums. — Marguerite avait posé pour Zoraïde ; — mais Raoul ne connaissait pas plus Marguerite que Zoraïde. — Marguerite était pour lui — ce chêne auquel les Gaulois attachaient tant de riches dépouilles et d'offrandes précieuses, qu'il finissait par mériter une partie des hommages qu'on lui avait rendus d'abord. — Certes, Marguerite était une ravissante et poétique créature, — mais c'était par hasard qu'elle était telle que Raoul la voyait ;— elle eût été toute autre,— qu'il l'eût vue néanmoins comme il la voyait. — Cependant il fallait qu'elle réunît les quelques conditions nécessaires pour ne pas rendre impossible le rôle idéal qu'elle avait à jouer ; — il fallait une grande douceur dans le visage,—quelque chose de frêle et de chaste dans les formes. — Ainsi Esther, qui était une charmante fille également, — ne pouvait cependant jouer ce rôle, — tout en étant très capable d'en jouer un autre aussi ravissant. — Elle avait des formes trop développées, — trop de vivacité mutine dans le regard et dans les gestes. — Et, de plus, elle avait sur la lèvre supérieure l'ombre à peine visible d'un léger duvet.

Revenons à la tragédie.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une cabane de *bambous* au milieu d'une épaisse forêt ; — le jour commence à poindre, — le soleil se lève derrière les *palmiers*.)

SCÈNE Ire. — EMPSAEL, ALMIRI.

ALMIRI.

Au front des bananiers déjà brille l'aurore ;
De nuages pourprés l'orient se colore ;
Adieu, *cher Empsael*, profitons des momens.

Empsaël reproche à son frère ce prompt départ ; — mais Almiri explique qu'esclave fugitif il n'a pas assez d'avoir reconquis la liberté. — Un grand complot va rendre la liberté à tous les noirs, — et il faut qu'il en dirige l'exécution.

Empsaël regrette surtout son départ, parce que ce jour-là il doit épouser Zoraïde.

Raoul suppose que les cérémonies de mariage chez ces Américains, qu'il fait trop noirs, — sont entièrement conformes au rit catholique romain.

Zoraïde est une enfant qu'Almiri a enlevée autrefois dans une de ses courses sur les habitations des blancs. — Elle partage l'amour d'Empsaël. — L'auteur ne dit pas qu'on a publié leurs bans, — mais toutes les phrases à ce sujet rappellent le culte romain — et placent l'église de Saint-Roch dans une forêt d'Amérique. — Almiri n'approuve pas trop cette union ; il avertit même Empsaël — que Zoraïde, par ce mariage, se souille aux yeux de tous les blancs.

Empsaël s'étonne de ce mépris des blancs.

. . . Leur mépris!... Qu'ont-ils de plus que nous?
Au front de l'homme brun le courage étincelle,
L'éclair jaillit au loin de sa noire prunelle.
. . . .
Nos pieds, sans la courber, semblent glisser sur l'herbe, etc.

Almiri réplique avec véhémence :

Ah! tu ne connais pas toute leur cruauté !
Dix soleils — avant toi j'ai reçu la lumière.
J'ai vu, j'ai vu périr notre malheureux père,
Sous les fers qui chargeaient ses membres languissans.
. . . .

Lui-même a été esclave... Le moment est arrivé de venger ses douleurs, celles de sa famille et de ses compagnons d'esclavage. Il recommande sa mère à Empsaël, absolument comme s'il parlait de Madame Desloges, domiciliée rue Pigale.

Notre mère... *en ces lieux,*
Empsaël, n'a que toi pour lui *fermer les yeux.*
Peut-être à nos desseins le sort sera contraire,
Peut-être pour jamais nous nous quittons, mon frère.
Je braverais la mort *avecque* plus d'effroi,
Si je ne te laissais pour l'aimer après moi,
Pour soutenir ses pas, appesantis par l'âge,
Pour lui cueillir des fruits, préparer son breuvage ;
Par les soins les plus doux, les plus tendres secours,
D'un éclair de bonheur charmer ses derniers jours.
Si je meurs, Empsaël, cache-lui ta tristesse.
De son cœur maternel abuse la tendresse ;
Qu'elle ne pleure plus... et ne viens qu'en secret
Répandre sur ma tombe et des fleurs et du lait.

Il part en conseillant à Empsaël de changer de logement, et d'aller, aussitôt son mariage, se cacher sur les bords du *grand lac*. — Quel lac? — Nous n'en savons rien, ni l'auteur non plus.

Suit une scène entre Zoraïde-Marguerite et Empsaël-Raoul.

EMPSAEL.

Quoi ! si matin, tu fuis ta couche et le sommeil !
La nature en ce jour veut fêter ton réveil.
. . . .
Le *brouillard* en réseau brille encor sur les fleurs.

Zoraïde s'était levée de bonne heure pour prier — le vrai Dieu, méconnu dans le cœur d'Empsaël, d'ouvrir son âme à la lumière. — Alors, dit-elle,

Alors que l'avenir serait beau pour mon cœur !
Au delà du trépas encore le bonheur !

EMPSAEL.

J'adore, ainsi que toi, le Dieu de la nature,
Le Dieu qui des forêts fait croître la verdure ;
Le Dieu qui fait pour nous et la nuit et le jour ;
Le Dieu dont le soleil est un regard d'amour ;
Le Dieu qui te créa pour embellir ma vie.
Je crois, ainsi que toi, sa puissance infinie !
Tout le montre à mon âme encor plus qu'à mes yeux.
Je le vois, je l'entends, je le sens en tous lieux.
Le murmure des flots et celui du feuillage,
Le sifflement des vents, le bruit sourd de l'orage,
Voilà sa voix ; ce cœur qu'il a mis dans mon sein,
Qui bat auprès de toi, c'est son souffle divin.

Zoraïde espère plus tard qu'il pourra apprendre un cathéchisme plus conforme à celui du diocèse de Paris.

Un jour peut-être, un jour, de plus sacrés mystères
Ton oreille et ton cœur seront dépositaires.

Survient Mirrha, à laquelle Empsaël annonce le départ d'Almiri. D'abord elle s'afflige ; — puis en songeant à ses enfans, — elle se proclame une heureuse mère.

Oh ! non, ne pleurons pas ; son généreux courage
Doit être mon orgueil, l'espoir de mon vieil âge.
Le bonheur d'une mère est tout, *tout* dans ses fils.
A quelle autre l'orgueil serait-il mieux permis !
Mes fils ! leur taille est souple, et de leur front *sauvage*
Des plus hauts cotonniers ils touchent le feuillage
Plus noirs et plus brillans que l'aile des corbeaux,
Leurs longs cheveux flottans retombent sur leur dos.
Etc., etc., etc.
Et toi ma fille aussi, ma *bru*, ma chère enfant,
De tes attraits aussi, de ton cœur je suis fière.
Viens, je vais te parer : que la main de ta mère
Attache sur ton sein le bouquet virginal.

Comme je vous le disais, ceci n'est pas extrêmement sauvage. Les quatre vers suivans ont été *traduits en sauvage* avec plus de soin

Mon fils, pour compléter le festin nuptial,
Va percer dans les bois quelque biche imprudente.
Nous, nous ferons couler la liqueur enivrante
Que le tronc des palmiers recèle dans son sein.

Tandis que, rue Pigale, — on aurait dit : Commande des pieds truflés au café Anglais, — et vois si nous avons encore du vin de Champagne.

Mirrha et Zoraïde rentrent dans la cabane. Empsaël reste seul. Fernandès et Diégo, à la recherche de quelques esclaves des fugitifs, se sont égarés dans la forêt et demandent leur chemin à Empsaël. Celui-ci imite librement l'églogue de Virgile :

Sunt mihi dulcia poma,
Castaneæ molles, et pressi copia lactis.

J'ai là des cocos frais et de nouvelles dattes,
Des ignames, du riz, des citrons, des patates;
Des fruits que nous produit le soleil créateur:
Nous réservons toujours la part du voyageur.

Fernandès, le professeur de quatrième, envoie, par un aparté, Diégo rassembler ses gens pour s'emparer des habitans de la cabane. Diégo, — qui se rappelle alors merveilleusement les chemins, se met en route, — et Fernandès, le traître Fernandès, jase avec Empsaël pour *l'amuser*. Il lui demande adroitement s'il est seul dans cette cabane. — Le naïf Empsaël lui dit :

Regarde autour de toi,— vois la nature entière ;
Les oiseaux, quand la nuit s'étend sur les déserts,
S'envolent deux à deux sous leurs ombrages verts.
Le palmier croît toujours auprès de sa femelle.
(Système Linnée.)
Autour des *lataniers* — la liane *fidèle*
Grimpe et laisse tomber son feuillage flottant.

Fernandès veut entrer dans la cabane, — Empsaël l'en empêche.

FERNANDÈS.

. . . . N'as-tu jamais appris
Que les blancs sont les chefs, les rois de ce pays ?
Que les noirs de leurs pieds adorent la poussière

EMPSAEL.

Qui! vous! les hommes blancs!— vous! rois de cette terre?
Et qui vous l'a donnée?...

FERNANDÈS.

Un Dieu dont le courroux
Peut briser les faux dieux que vous adorez tous,
Notre Dieu, le seul Dieu de la terre et de l'onde.

EMPSAEL.

Que ne vous donnait-il une terre féconde
Assez pour vous nourrir sans traverser les mers,
Sans venir ravager nos fertiles déserts!
O compagne de l'homme,— ô vierge aimable et pure,
Hôtesse des déserts, reine de la nature,
Le plus noble présent de la Divinité!
Tout meurt lorsque tu fuis, auguste liberté.
Du léger colibri l'étincelant plumage
Perd ses riches couleurs, terni par l'esclavage,
Et le lion captif perd sa noble fierté.
Le grand Esprit des noirs punit l'iniquité.
Il a jeté sur nous un regard de colère
Et mis aux mains des blancs sa foudre meurtrière.
Invincibles tyrans de la terre et des flots,
Les blancs sont arrivés sur d'immenses canots.
Tout s'est tu devant eux et devant leur tonnerre:
Comme le vent d'automne ils ont rasé la terre,
En laissant derrière eux le deuil et le trépas;
Les corbeaux ont suivi la trace de leurs pas.
Mais ils ont abusé de leur divin message,
Le grand Esprit sur eux fait gronder son orage;
Ses yeux ont vu couler les pleurs de ses enfans,
Son oreille a compris leurs douloureux accens;
Sur vous à votre tour va tomber sa colère,

Mirrha et Zoraïde sortent de la cabane. Fernandès commence par faire *des complimens* à Zoraïde, puis découvre qu'elle est sa fille. Elle le prie de consentir à son mariage dans le véritable style de la tragédie.

Mon père, bénissez notre heureux hyménée.

Le père se conduit en père espagnol et en père de premier acte, il refuse net; mais, par respect pour Aristote et pour garder une sorte d'unité, il fait charger Empsaël de chaînes, et on l'emmène avec Zoraïde. On refuse d'emmener la pauvre vieille Mirrha, qui ne peut travailler et mourra de faim si elle veut; on renverse sa cabane, et on fait avancer Empsaël en le battant; le rideau tombe; le premier acte est fini.

Tout ceci ne manquait ni de sensibilité ni d'une sorte de grandeur un peu ampoulée, — mais surtout — il y avait de l'amour, — de l'amour jeune, naïf, ardent, poétique. Mademoiselle Seeburg fut enchantée de ce premier acte. — Pour Raoul, — il serait impossible de dire tous les rêves que lui fit faire sa tragédie.— Que de gloire, que d'amour, que de bonheur il voyait dans l'avenir!

Je ne sais si mademoiselle Esther eût autant aimé le drame si elle eût su que dans tous ces rêves d'avenir elle n'entrait absolument pour rien; qu'en écrivant ces vers amoureux, si Raoul était Empsaël, c'était Marguerite qui était Zoraïde, — et que, ces vers finis, c'était pour Marguerite qu'il désirait de la gloire et de l'argent.

Monsieur Seeburg sortait presque tous les soirs. — Il allait au café du coin de la rue jouer aux dames avec quelques-uns de ses amis. — Raoul, qui était descendu passer la soirée un jour qu'il pleuvait à verse, fut surpris de ne pas trouver son voisin. — Alfred était seul avec sa sœur. Alfred se coucha, et Raoul resta avec mademoiselle Seeburg.

— Que faites-vous de vos soirées ordinairement, lui demanda-t-elle.

— Autrefois, dit-il, j'allais quelquefois chez des amis, mais ils sont en voyage et je ne vais plus nulle part.

— C'est comme moi, dit-elle, je passe presque toujours mes soirées seule. Alfred se couche quand il a fini ses devoirs pour le collége; — et moi, je travaille, je brode, je fais un peu de musique. — Total, je m'ennuie! Quel dommage que ce ne soit pas le soir que vous nous donniez votre leçon!... si cela ne vous dérangeait pas, ce serait facile à changer.

— Je suis entièrement à vos ordres, mademoiselle.

XV.

Le lendemain, monsieur Seeburg monta de bonne heure chez Raoul et lui dit:

— Monsieur Raoul, je viens vous demander un service: je viens vous prier de changer l'heure de votre leçon. — Ça m'a tout l'air d'être un caprice de ma fille; mais comme elle l'appuie de quelques raisons, je lui ai encore cédé.— Vous serait-il égal de venir après dîner?

— Parfaitement égal, dit Raoul.

Et de ce jour, il n'alla plus chez monsieur Seeburg que le soir, c'est-à-dire qu'il passa presque toutes ses soirées seul avec Esther.— Il lisait des vers; mademoiselle Seeburg jouait du piano et chantait.

Je suis ici bien embarrassé pour continuer mon récit.— Il y a des mœurs consacrées pour les romans dont il est dangereux de s'écarter,—même au bénéfice de la vérité.

Il y a deux sortes de héros de roman acceptés: l'un est un soupirant timide, à l'exemple du maréchal Boucicaut, qui traitait un de ses officiers d'*étourdi* — parce que ce jeune homme avait déclaré son amour à l'*objet de sa flamme* — quand il n'y avait guère qu'un an qu'il lui faisait la cour.— tandis que lui n'en agissait jamais ainsi avant la fin de la troisième année.—Ce type de héros n'a d'âme, d'yeux, de sens que pour celle qu'il aime; — il ne s'avise jamais de la moindre distraction; — il traverse pendant sept ou huit ans les éclairs des plus beaux yeux,— sans jamais se sentir ému le moins du monde.

Si vous ne voulez pas entreprendre l'odyssée d'un héros de ce genre,—il faut tout de suite adopter le second type,— Faublas ou don Juan. Votre héros alors ne peut pas avoir moins de soixante à quatre-vingts maîtresses dans le cours de deux volumes in-8o.—A ce prix, on lui pardonne de mettre quelques parenthèses dans la *grande passion*. — Une seule infidélité le perdrait dans l'esprit des lecteurs; pour le faire absoudre, il en faut une centaine.—En effet, un amant annoncé comme un amant fidèle et qui ne l'est pas tout à fait, —est comme un acteur tragique qui ferait rire.—Quoique le rire soit un plaisir des plus grands,— loin de lui être reconnaissant de l'avoir provoqué, on ne manquerait pas de l'en punir sévèrement.

Il y a dans les romans un certain nombre d'*emplois* comme dans l'opéra-comique, où on connaît— les Trial,— les Laruette, les Gavaudan, — les Dugazon. — Dans le pays des romans il faut jouer les Saint-Preux ou les Lovelaces.

Raoul— ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ces deux types; c'est une imagination ardente; — il aime, il adore Marguerite, — elle règne seule dans ses rêves et dans ses projets.— S'il contemple un beau spectacle, — c'est avec elle qu'il voudrait le contempler;— le soleil glisse ses premiers rayons à travers une épaisse feuillée,— les gouttes de rosée ornent les humbles paquerettes d'émeraudes et de rubis,— les oiseaux chantent,—un air parfumé s'exhale des feuilles et des fleurs rafraîchies.—C'est un doux et riant spectacle; — il y manque quelque chose, c'est la présence de Marguerite.

Le soleil se couche dans des flots de pourpre,— les oiseaux se taisent,—les fleurs ferment leur corole,—les étoiles brillent — et semblent des fleurs de feu qui s'épanouissent au ciel. — une poétique rêverie s'empare de l'âme,— Raoul — serre avec force ses mains jointes,— il dit: O mon Dieu! — puis, presqu'en même temps, il ajoute: O Marguerite!

S'il s'imagine être au milieu d'héroïques dangers, s'il pense à la gloire,—s'il rêve des couronnes de lauriers et des couronnes de fleurs, — c'est pour les mettre sur le front de Marguerite.

Mais précisément à cause de la poésie de cet amour.— il n'est pas à l'abri d'une infidélité ; — jamais il n'a, même dans ses rêves les plus ardens, dérangé un des plis des vêtemens de son idole.— Ce frémissement qu'il éprouve en touchant sa main,— cette commotion violente qu'il a sentie au cœur le jour où la tante Clémence les a fiancés, lui causent des émotions si profondes, qu'elles tiennent autant de la douleur que du plaisir.— Raoul a divisé l'amour en deux parts ; — l'une se compose — de poésie, d'imagination, de religion,— c'est le parfum d'une fleur ; — l'autre, c'est tout ce qui n'est pas cela, et il ne l'applique point à Marguerite, — c'est un encens trop grossier pour sa divinité.

Mais Raoul a vingt ans. Raoul passe toutes ses soirées avec une belle fille dont il est aimé,— et Esther est précisément l'idéal de l'autre amour.—Toute la poésie est pour Marguerite ; — il est bien près d'aimer Esther en prose. — Une seule chose peut lui faire trouver grâce aux yeux de mes lectrices, c'est que, jusqu'à présent, il n'en sait absolument rien.— Il n'est pas un homme peut-être qui n'ait eu une femme pour confidente de l'amour qu'il ressentait pour une autre femme.— Eh bien ! c'est une douce sensation que de sentir cette main délicate panser les blessures du cœur.— Rappelez-vous bien,— et vous verrez que l'amour est un foyer tellement ardent, qu'il brûle, ou au moins échauffe ceux qui s'en approchent sans précautions extrêmes.— L'homme amoureux embrasse à son insu bien des choses dans son amour.— Il aime davantage les fleurs, les arbres, le soleil,— il devient tout amour.

Raoul cependant ne se rend aucun compte du charme qu'il trouve auprès d'Esther ; — il ne sait même pas qu'il y trouve du charme, — jusqu'à un soir — où, descendant comme de coutume, et un peu plus tôt que d'ordinaire pour lui donner sa leçon et lui dicter des vers,— il ne trouve qu'une servante qui lui dit :

— J'allais monter chez vous, monsieur Desloges ; tout le monde est au spectacle ; — mademoiselle m'a bien recommandé de vous prévenir pour que vous ne preniez pas la peine de descendre : mais il n'est pas encore tout à fait l'heure de la leçon, et j'allais monter.

— Ah ! on est au spectacle... dit Raoul stupéfait.

— Oui, on a reçu des billets pendant le dîner, et monsieur s'est décidé tout à coup.

— C'est bien.

Raoul remonte à la chambre — et il se sent *désorienté*, comme disent les bonnes gens... Il ne sait que faire de son temps,—il est triste, découragé, il relit ses vers, il les trouve détestables ; — il veut en faire d'autres, mais est convaincu que sa pièce ne sera jamais jouée.— Il *découvre* qu'il n'a aucun talent.— qu'il a pris pour l'ardeur du génie l'ardeur des applaudissemens et des succès ; —il a envie de déchirer sa tragédie ; — il va sortir ; — il regrette de n'avoir pas demandé à la servante à quel spectacle était allé monsieur Seeburg,— mais il n'ose pas retourner faire cette question, — cela paraîtrait singulier.— Il marche dans sa chambre, il s'assied, il se lève, — puis il se décide, il redescend et sonne ; mais cette fois personne ne vient ouvrir ; la servante a profité de l'absence de ses maîtres pour sortir de son côté.

Il met son chapeau et se trouve dans la rue sans savoir de quel côté tourner ses pas.— Heureusement qu'il rencontre Calixte. — Calixte l'emmène dans un endroit où Raoul n'est jamais entré,— dans un estaminet où il passe toutes ses soirées.—On y fume, on y boit de la bière, on y joue au billard. Raoul étouffe dans cet antre, — il s'y ennuie, — et cependant il n'en sort pas. — Où irait-il ? — D'ailleurs on *joue la poule ;* — c'est un jeu à deux billes où jouent en même temps une quinzaine de joueurs. — Calixte ne joue guère que quatre ou cinq fois dans une demi-heure ; — dans les intervalles, il cause avec Raoul.—Calixte est habile et gagne.

Il est minuit lorsqu'ils sortent de l'estaminet ; Mandron conduit Raoul jusqu'à sa porte ; — mais Raoul ne voit pas de lumière à la fenêtre de monsieur Seeburg,—il reconduit Mandron jusqu'au pont des Arts.

— Ah ça ! mais où demeures-tu ? lui dit-il.

— C'est tout au plus si je demeure, répond Calixte. Tu sais comment cet animal de Seeburg m'a mis mal avec mon père ; — eh bien ! cette fois le père Mandron s'est fâché tout rouge,— il a payé Seeburg ; mais il a rassemblé ses économies et il est allé vivre à la campagne avec sa chaste épouse, après m'avoir écrit une longue lettre — renfermant un billet de 500 fr.,— une déclaration qu'il ne s'occupe plus de moi à l'avenir,—et trois bonnes pages de conseils.—Au bout de peu de temps, je me suis aperçu qu'il ne me restait plus que les conseils.—J'ai rencontré un ancien camarade avec lequel j'ai renouvelé connaissance, et nous demeurons ensemble jusqu'à ce que je trouve un emploi... qui viendra quand il voudra.— J'ai un *bonheur insolent au billard.*

— Mais, dit Raoul, ce n'est pas un état ; — si on te demande ta profession, — tu ne peux pas répondre : Fort au billard.

— Pour ce qui est des états, j'en ai plusieurs, — je suis artiste,—je suis avocat ; — mais je médite autre chose dont je te parlerai quand ce sera plus avancé... c'est magnifique... je mènerai alors une vie *cousue d'or et de soie.*

— Ah çà ! mais nous marchons toujours... Est-ce que ce n'est pas à Paris que demeure ton ami ?

— Pardon, — c'est à Paris, — c'est sur le quai Saint-Michel.— Nous y voilà. — Mais je vais te reconduire un peu.

— Volontiers... Et ton ami, qu'est-ce qu'il fait ?... quel état a-t-il ?... il est peut-être *fort aux dominos.*

— Lui ! je lui rends cinquante points de cent ; — il est artiste... acteur.

— Ah ! diable... A quel théâtre ?

— Au Cirque-Olympique.

— On l'appelle ?

— Ses amis l'appellent Alexandre ; — mais au théâtre il n'est pas connu par son nom...

— Ah ! c'est fréquent... beaucoup d'artistes distingués prennent un nom en entrant au théâtre...

— Ce n'est pas cela... sur l'affiche on ne le distingue que collectivement,— comme — paysans et soldats,—peuple,— hommes d'armes, quelquefois même il n'est annoncé à l'enthousiasme du public que par un sens ; — pour le moment, il joue le rôle d'un flot.

— Comment, d'un flot ?

— Oui, la mer s'exécute au moyen d'une grande toile verte sous laquelle s'agitent des figurans ; — mon ami est une des lames de l'Océan du Cirque-Olympique ; il est calme au premier acte, mais très orageux au troisième. — Nous voici à moitié chemin, nous ne pouvons nous reconduire ainsi toute la nuit ; — je demeure quai Saint-Michel, 18,— viens me voir... Je ne vais pas chez toi — à cause de ce ridicule Seeburg, qui demeure dans ta maison.—Du reste, on me trouve tous les soirs à l'estaminet où nous avons passé la soirée.— Bonsoir.

Les amis se séparèrent.— Raoul, en rentrant, vit toujours obscures les fenêtres du tailleur ; — il demanda au portier s'il attendait toujours *quelqu'un.*

— Non, il n'y avait dehors que vous et les Seeburg, et il y a plus d'une demi-heure qu'ils sont rentrés.

Le lendemain, à l'heure de la leçon, Raoul tremblait presque en sonnant à la porte de monsieur Seeburg ; — il fut distrait en donnant la leçon à Alfred ; — il était réconcilié avec ses vers, — il les dicta à Esther ; c'était la fin du deuxième acte.

ACTE DEUXIÈME.

(Cinq jours se sont écoulés. — Une habitation ouverte par le fond.)

SCÈNE Ire.

Almiri complote avec deux des esclaves restés au pouvoir de Fernandès, Uneas et Seliko, — un nom emprunté à Cooper, et l'autre je ne sais à qui. — Ce jour est fixé pour la révolte; on prendra le premier prétexte qui se présentera. Le jour commence à poindre, Almiri s'échappe.

SCÈNE II.

CORA, femme esclave, et LOYSE, femme de chambre blanche attachée au service de Zoraïde.

On attend un parent de Fernandès, — et, dit tout bas Loyse, sans doute un époux pour Zoraïde.

SCENE III.

EMPSAEL, vêtu comme les autres esclaves, — MAGUA, vieil esclave.

EMPSAEL.

Avec de longs efforts lentement je me traîne;
Mes pieds mal assurés me soutiennent à peine;

MAGUA.

Quoi donc! un homme brun, un enfant des forêts,
De la fatigue ainsi peut redouter l'excès!
N'as-tu jamais porté la hache de la guerre?
Sur les sables brûlans, d'une course légère,
N'as-tu jamais laissé l'empreinte de tes pas?
L'esclavage a-t-il pu briser ainsi tes bras!

EMPSAEL.

Magua, c'est sur le cœur que pèse l'esclavage...
. . . .
Zoraïde... *Cinq fois a paru la lumière*
Depuis que je n'ai vu Zoraïde et ma mère,
O! si d'un seul regard, d'un regard de douleur,
D'un seul regard d'amour elle échauffait mon cœur!
Si sa main un instant frémissait dans la mienne,
Si ma bouche un instant respirait son haleine!...
Mon sang est tout glacé, mon courage est brisé,
Et sous le poids des fers mon cœur est écrasé...
Elle est revenue ici! mon cœur est plus heureux.
Ses pieds ont touché donc ce sol... là... dans ces lieux....
Et je ne sais quoi d'elle est resté sur la terre.
Dans l'air que je respire...

MAGUA.

Et cependant ton père
Etait un grand guerrier; ensemble, aux premiers rangs,
Nous avons combattu dans des combats sanglans;
Son aspect noble et fier répandait l'épouvante.
La mort suivait les coups de sa hache sanglante,
Et sur la même natte on nous a vus souvent,
Au retour du combat, reposer un moment.
Et le chef des guerriers, vaincu par l'esclavage,
De vivre parmi nous n'a pas eu le courage.
. . . .
Pour moi, vingt-cinq hivers de leurs sombres haleines
Ont refroidi le sang qui bouillait dans mes veines,
Et les fers sont moins lourds alors qu'on est moins fort.
Sans crainte, sans espoir, j'attends ici la mort;
Mon tour viendra bientôt... Tous les ans le feuillage,
Jeune et vert quelque temps, nous donne un doux ombrage;
Mais quand la froide bise amène les hivers,
Il jaunit, roule au loin, vole jouet des airs...
Du courage! Empsaël.

EMPSAEL.

Ah! si tu m'avais vu,
Traverser les forêts, leur ombrage touffu,
Et bravant le courroux des ondes mugissantes,
Franchir de nos torrens les vagues écumantes.
J'étais heureux alors et j'étais libre encor;
Mon pied rasait le sol comme le vent du Nord...
Aussi libre que lui, je foulais l'herbe épaisse,
Je marchais au hasard, selon que ma paresse,
Ou la chasse ou l'amour guidaient mes pas errans...

MAGUA.

Je me rappelle encore ma case et le feuillage,
Les deux hauts *citronniers* dont le mobile ombrage,
Couronné de fruits d'or, s'étendait sur mon toit;
Quand, fatigué le soir, je revenais chez moi,
Au-dessus des *palmiers*, de leur *sombre feuillée*,
De ma case on voyait s'élever la *fumée*...

On entend du bruit; — les esclaves s'éloignent. Zoraïde entre avec Loyse et veut rester seule. — Elle rejette les ornemens dont on veut la parer:

Oh! loin de moi toujours ornemens superflus!
Et pourquoi me parer, il ne me verra plus...
Quand nous étions ensemble, alors de ma parure
J'empruntais tous les frais à la riche nature;
Je mettais avec soin dans l'or de mes cheveux
Les fleurs dont les couleurs charmaient le plus ses yeux...

Ce monologue est fort long; — il est heureusement, quoique trop tard, interrompu par Empsaël que poursuit le chef des esclaves qui veut le frapper. — Empsaël menace son agresseur — et voit Zoraïde. — Zoraïde renvoie le chef des esclaves qui sort sur ce vers:

Je vais aller trouver le seigneur Fernandès.

Zoraïde et Empsaël restent ensemble.

EMPSAEL.

Ah! je revois encore, j'entends ma Zoraïde.
Tous mes maux ont passé comme une ombre rapide.
Un seul de tes regards a calmé ma douleur.

ZORAIDE.

Que ses traits sont changés *par le poids du malheur!*
Ses yeux seuls ont gardé ce regard dont la flamme
Pénètre doucement jusqu'au fond de mon âme.
Est-ce ainsi qu'il devait reparaître à mes yeux!

EMPSAEL.

Fuyez, mes souvenirs, et laissez à mon *âme*
D'un bonheur passager *goûter* la vive *flamme.*
Je suis auprès de toi! mes fers sont plus légers!
Je suis auprès de toi! Depuis cinq jours entiers,
Zoraïde, ma main n'a pas pressé la tienne,
Je n'ai pas respiré cette suave haleine,
Ta voix n'a pas sonné jusqu'au fond de mon cœur.
O que de cet instant je sens bien la douceur!
Fixe, fixe sur moi ce douloureux sourire!
Oh! qu'il est pur cet air, cet air qu'elle respire!
Qu'il dispose mon âme aux rêves de bonheur!
Ces pleurs longtemps captifs, qu'ils soulagent mon cœur!

Zoraïde veut qu'Empsaël s'enfuie; — mais Empsaël refuse de quitter les lieux qu'habite son amante adorée.

Vivrais-je loin de toi, — loin de ma *tendre amie!*
Loin de ma Zoraïde! En toi seule est ma vie!
Elle est dans tes regards, quand leur triste langueur
Répand dans tout mon être une douce chaleur.
Ma vie? elle est encore sur ta bouche charmante
Quand j'entends les accens de cette voix touchante!

Si Empsaël n'est pas très sauvage, Zoraïde en revanche l'est beaucoup. Empsaël veut la presser sur son cœur, elle le repousse avec effroi et s'écrie d'un ton de reproche:

Empsaël!

EMPSAEL.

Tu me crains?...

ZORAIDE.

Tu n'es pas mon époux!
Ah! du Dieu qui nous voit redoutons le courroux.

EMPSAEL.

L'amour est un présent de ce Dieu tutélaire :
Il ne peut attirer son regard de colère ;
A notre vie il est comme aux prés sont les fleurs,
Comme aux fleurs du printemps leurs suaves odeurs.
L'amour anime tout, par l'amour tout respire ;
De la divinité l'amour est un sourire.

Cela dure assez longtemps et durerait encore plus si le chef des esclaves n'était allé *chercher le seigneur Fernandès.* — Fernandès trouve sa fille dans les bras d'Empsaël. Il est furieux. — Empsaël lui récite les quatre-vingts vers d'injures que doit subir tout tyran de tragédie, toutes fois et quantes il plaît à sa victime de les lui sangler. — Fernandès lui répond, — seulement pour qu'il reprenne haleine, — mais il lui avoue imprudemment que Mirrha est morte.

EMPSAEL.

Elle est morte ! elle est morte !
Quelle nouvelle affreuse ? Et celui qui l'apporte...
C'est toi... son assassin !... C'est toi dont les fureurs
De sa longue agonie ont causé tes douleurs !
Oh ! ma mère ! ma mère ! Oh ! quelle mort horrible !
Oh ! qu'elle a dû souffrir dans ce moment terrible !
Je crois l'entendre... là... d'un accent presque éteint,
Invoquer ses deux fils contre son assassin !...
Mes enfans, vengez-moi ! — Tu le seras, ma mère...
Tes accens n'ont pas fui *sur la brise légère*,
Ils ont résonné là jusqu'au fond de mon cœur.

Il va frapper Fernandès d'un poignard, lorsque Zoraïde se jette à genoux et demande la grâce de son père. — Il remet son poignard dans son sein ; — mais on accourt, on saisit Empsaël. — Zoraïde demande à son père la grâce d'Empsaël, mais cette fois sa prière n'est pas écoutée. — Empsaël va périr, — d'autant que des bruits de révolte circulent dans l'habitation, il faut un exemple. — Zoraïde se jette dans les bras d'Empsaël : on les sépare : on voit passer Almiri dans le fond du théâtre, — et le deuxième acte est fini.

Esther trouva cela magnifique.

XVI.

— Un matin, à peine s'il faisait jour, Calixte arriva chez Raoul. — Il parlait vite, était ému... Tu ne sais pas... il arrive une chose singulière... — J'ai absolument besoin de toi.

— Pourquoi faire ?

— C'est Alexandre qui a un duel

— Qui ça, Alexandre ?

— Eh ! mon ami,... le flot du Cirque.

— Et que veux-tu que j'y fasse ?

— Il faut abolument que tu sois témoin avec moi...

Raoul hésite, fait quelques objections, et finit par consentir. Ils se mettent en route pour le quai Saint-Michel ; chemin faisant, Calixte raconte l'événement. — On jouait hier deux pièces au Cirque. — La pièce où Alexandre joue son rôle de flot avait été sans encombre. — Dans la seconde pièce, Alexandre, qui d'ordinaire joue les Français, avait passé à l'ennemi par punition. — Mais tu ne comprends peut-être pas bien cela. — Dans tous les mimodrames du Cirque, il y a des combats dans lesquels les Français finissent toujours par être vainqueurs. — Outre que le rôle d'Anglais, de Russe ou de Prussien expose celui qui le remplit à une humiliation, il arrive souvent que les Français abusent de leur victoire et profitent du moment où l'étranger tombe ou fuit, pour lui donner quelque coup de sabre ou quelque coup de pied qui n'est pas écrit dans le drame, mais qui obtient le plus grand succès et excite les applaudissemens du public.

Quant un figurant a mérité quelque punition par son inexactitude ou sa *tenue*, il cesse d'être Français pendant deux ou trois semaines, selon la gravité du cas : il devient Russe, Prussien ou Anglais. Alexandre est Anglais depuis huit jours ; — il y a au deuxième acte de la pièce — un combat au sabre entre un Anglais et un Français, c'est toujours Alexandre qui avait joué le Français, — c'est lui qui a *créé le rôle ;* — tu avoueras que c'est humiliant après avoir été vainqueur tous les soirs pendant trois mois devant quinze cents personnes. Hier, surtout, — le peuple français qui meublait le paradis du Cirque était, je ne sais pourquoi, furieux contre les Anglais ; — il les avait accueillis par des huées chaque fois qu'ils avaient paru sur le théâtre. — Tu conviendras que c'est *vexant*, — parce qu'après tout, — on est Français dans le fond. — Quand arriva le combat, ce furent des cris épouvantables et des encouragemens, des battemens de mains inouïs pour celui qui remplissait le rôle *créé* par Alexandre ; — il y avait surtout dans une avant-scène des jeunes gens qui avaient *bien dîné* et qui faisaient plus de bruit que tout le reste de la salle ; — Alexandre était vexé, — et son adversaire, se grisant bêtement du bruit des applaudissemens et des cris, — commença à ne plus le ménager et lui donna un coup de sabre sur la main. — Ma foi, Alexandre était en colère, — il riposta par un coup de sabre bien sanglé sur la jambe, — et voilà le combat qui s'engage pour tout de bon. — Du paradis et de l'avant-scène on criait — xi... xi... xi... tue-le ! tape dessus ! — Le combat devait naturellement finir à la ritournelle de l'air joué par l'orchestre, — mais le chef d'orchestre, voyant qu'on continuait, fait recommencer l'air guerrier, — les xi, xi, les clameurs, les applaudissemens, — la musique belliqueuse continuent d'animer les combattans ; — cependant le Français recule et va être mis en fuite ; — indignation du public ; — de l'avant-scène même on jette des pommes à Alexandre ; — le Français se sentant inférieur — jette son sabre — et saute sur l'Anglais ; — ils se saisissent, — ils s'empoignent, — les pommes pleuvent ; — cependant ils arrivent près d'une coulisse où on les attire et où on les fait disparaître. — Mais nous voici au quai Saint-Michel... 18... c'est cela, — montons.

— Tu ne finis pas l'histoire... C'est donc avec le *Français* que ton ami Alexandre se bat aujourd'hui ?

— Tu sauras le reste là-haut ; montons.

On monte, on trouve Alexandre qui se promène avec agitation dans sa chambre. — Il se plaît à se rappeler tous les rôles où il a été vainqueur.

— Voici mon ami Raoul Desloges qui consent à être ton témoin avec moi.

— Monsieur, veuillez agréer l'assurance de toute ma gratitude.

Monsieur Alexandre est un homme grand et gros, avec des cheveux noirs ruisselans de pommade. — Sa voix, son geste, ses paroles, ses vêtemens, tout est rempli d'affectation.

La chambre est fort délabrée, quoique monsieur Alexandre, attendant les témoins de son adversaire, se soit efforcé de lui donner un air *confortable*.

A peine Raoul et Calixte étaient entrés qu'on entend monter bruyamment l'escalier, — et deux jeunes gens frappent à la porte sur laquelle est écrit :

MONSIEUR ALEXANDRE GRANDIN, ARTISTE DRAMATIQUE.

— C'est Calixte qui ouvre la porte. L'un des jeunes gens prend la parole.

— C'est ici que demeure monsieur Grandin ?

— Oui, monsieur, c'est moi-même, dit Alexandre, et ces messieurs sont mes témoins.

Les quatre jeunes gens se saluèrent.

— Vous savez sans doute, messieurs, de quoi il s'agit, continua le jeune homme qui avait pris la parole, — en s'adressant à Raoul et à Calixte. — Monsieur, ici présent, —

s'est précipité dans la loge d'avant-scène que nous occupions avec un de nos amis ; — il nous a dit force injures ; notre ami, qui se trouvait le plus près de lui, l'a pris par les épaules et l'a mis dehors en le poussant du pied. — Monsieur nous a envoyé sa carte, sur le dos de laquelle nous avons lu avec quelque gaîté un cartel emprunté à quelque mimodrame du Cirque. — Après discussion, celui de nous qui a eu le plaisir de *recevoir* monsieur dans sa loge a pris le cartel pour lui, — il est en bas dans un fiacre. Nous venons voir maintenant quelles sont les prétentions de monsieur.

— Monsieur Alexandre a été insulté par vous, messieurs, vous l'avez hué et vous lui avez jeté des pommes.

— Mais, mon cher monsieur, vous rêvez, nous ne l'avions jamais vu avant son invasion dans notre loge.

— Pardon, monsieur Alexandre jouait dans la pièce ; c'est lui qui était l'Anglais auquel vous avez jeté des pommes.

— Ah ! c'est monsieur... eh bien ! monsieur peut se flatter de nous avoir fait plaisir dans ce rôle-là, — jamais Bouffé, ni Vernet, ni Arnal, ni Odry, — ne nous ont fait rire comme monsieur.

— Monsieur Alexandre, qui, s'il avait joué un rôle comique, serait très heureux de cet effet produit, — s'en trouve offensé parce qu'il jouait un rôle sérieux.

— Eh bien, nous avons cru que c'était un rôle comique, parole d'honneur !

— Messieurs, dit Alexandre la main dans son gilet et la tête fièrement renversée en arrière, — vous n'êtes sans doute pas venus ici pour plaisanter...

— Mais peut-être bien, monsieur...

A ce moment on frappe à la porte, — c'est l'adversaire de monsieur Alexandre qui s'ennuie en bas et qui monte. — Mais quel est l'étonnement de Raoul et de Calixte en reconnaissant... Félix Hédouin !

— Comment, c'est toi ?

— Oui... mais par quel hasard es-tu ici, Raoul ? — Je suis allé chez toi... ce matin... en venant ici... on m'a dit que tu étais sorti de bonne heure.

— Calixte était venu me chercher pour que je servisse avec lui de témoin à son ami ; mais...

On explique à Félix quel est son adversaire et comment il l'a offensé. Ses amis prétendent qu'il ne doit aucune réparation... Mais Félix :

— Allons, monsieur, prenez votre hache. Est-ce à la hache que nous nous battons ?... J'ai toujours eu envie de me battre à la hache...

On discute longuement ; — mais Calixte et surtout Raoul sont décidés à ce que le duel n'ait pas lieu. — On décides que Félix fera des excuses ainsi rédigées : — J'avoue que j'ai sifflé et hué monsieur, et que je lui ai jeté quelques pommes, — mais c'était par patriotisme, — le supposant Anglais. — Monsieur étant Français et partageant mes opinions, c'est à son rôle que j'ai jeté des pommes. — Pour la seconde partie de nos relations, j'ai, il est vrai, jeté monsieur hors de notre loge et je lui ai donné un coup de pied, mais c'était sans intention de l'offenser.

L'affaire terminée, Raoul s'en va avec Félix. — Quand ils sont seuls, — Raoul lui dit :

— Imprudent ! comment, tu allais te battre... pour une pareille sottise... et ton père... malheureux !... et *tes* sœurs ?...

— J'y avais pensé, reprit sérieusement Félix, mais que veux-tu ! — un jeune homme comme moi qui ne s'est jamais battu !... ce n'est pas son premier duel qu'on peut refuser... quel qu'il soit... Après tout, j'ai passé une mauvaise nuit. — J'étais allé chez toi ce matin pour te chercher ; — tiens, voici une lettre que je t'aurais donnée pour mon père en cas... de malheur. — Mais, ajouta Félix, c'est fini, n'en parlons plus.

— Eh bien, Alexandre, dit Calixte à son ami, — nous sommes vainqueurs, — les ennemis t'ont adressé des excuses et tu as pardonné. — Je croyais qu'ils nous inviteraient à déjeuner.

— Je n'eusse pas accepté.

— Mon bon ami, en fait de dévoûment, il est de bon goût de se dévouer soi-même. — Mais je t'aurais prié, le cas échéant, d'observer que ç'aurait été me compromettre dans ta superbe attitude. — Pour refuser un déjeuner qu'un ami ne peut accepter si tu refuses, il faut que tu puisses en offrir un au moins égal audit ami, sans quoi je maintiens que tu n'as pas le droit de refuser. Ça me serait égal sans cette maudite poule d'hier quo j'ai perdue, après avoir *acheté une bille*, encore ! — et contre *un véritable agneau*, un garçon avec lequel je jouerai quand il voudra ma vie contre un petit écu.

— Il n'accepterait peut-être pas, dit Alexandre.

— Oui... plaisante... sais-tu que ton duel m'embarrassait et me préoccupait ?

— Excellent ami ! — dit Alexandre attendri en serrant les mains de Calixte.

— Ce n'est pas ce que tu crois... c'est que nous n'avions pas d'argent pour prendre un fiacre... J'en aurais bien demandé à Desloges, — mais j'ai un flair excellent, je gage qu'il n'avait pas le sou non plus... Comment allons nous composer le menu de notre déjeuner ?

— Je suis en position de t'offrir à déjeuner, — j'ai un crédit expirant — chez une sorte de restaurant derrière le Cirque ; — allons-y.

Les deux amis arrivent à un cabaret où Grandin connaît tout le monde ; il donne la main au maître de la maison, — il offre à la femme du comptoir un bouquet de violettes d'un sou qu'il a acheté sur le boulevard, — il appelle les garçons par leur nom ; mais malgré le déploiement de ses plus aimables sourires, on le reçoit froidement ; — le chef de l'établissement se laisse secouer la main sans répondre à cette amicale étreinte ; — la reine du comptoir, qui est sa femme, — remercie froidement Grandin de son bouquet et le laisse sur le marbre du comptoir ; — les garçons sont distraits, — servent négligemment, — oublient de commander à la cuisine ce que demande l'amphytrion de Calixte.

— Diable ! dit Alexandre, mon crédit est plus bas encore que je ne le supposais ; — il est mort, il s'agit de l'enterrer convenablement. — Garçon, des filets de chevreuil, du pâté de foie gras, et du *bordeaux première*.

Le garçon est longtemps sans revenir, — il est allé consulter au comptoir. — Alexandre le rappelle.

— Garçon, priez monsieur Gerdou de venir me parler.

— Mon bon monsieur Gerdou, dit Alexandre, vous joindrez à ma carte le relevé de quelques cartes que je dois ici, — n'est ce pas ?

Monsieur Gerdou se déride. — On sert le pâté, le chevreuil et le vin de Bordeaux de la première qualité.

— Eh bien ! ingrat, dit Alexandre, regrettes-tu le déjeuner que tu aurais lâchement accepté de nos ennemis humiliés ?

— Non, et je ne veux plus désormais déjeuner autrement, répond Calixte, que le vin de Bordeaux ne tarde pas à animer singulièrement.

— Il ne faut cependant pas t'y accoutumer, reprend Alexandre ; une fois sortis d'ici, nous n'avons pas à espérer jamais un verre d'eau sans que nous le payions d'avance.

— Ce n'est pas sur l'ignoble moyen du *pouf* et du crédit que je compte pour me nourrir convenablement. — J'ai un projet depuis longtemps... Tu connais bien ce petit monsieur qui vient au théâtre, — toujours bien mis, — couvert de chaînes d'or ?

— Parbleu ! — l'amant de la petite Indiana.

— Oui.

— Eh bien !... c'est une espèce de journaliste, — il *fait* dans un prétendu journal — le feuilleton des petits théâtres ; — il a ses entrées dans les coulisses, il est aimé d'Indiana sans qu'il lui en coûte autre chose que de dire du bien d'elle dans ses articles ; il est bien mis, — il dîne où il veut — tous les jours — et très bien.... — Je veux me faire journaliste... mais il y a une difficulté : — j'ai envoyé cent fois aux petits journaux des articles, — jamais ils n'en ont

inséré un seul; — le dernier... c'est quand ton propriétaire t'a donné congé... Je l'avais arrangé... là, de la bonne façon... J'avais signé... *un de vos abonnés*, — pour leur inspirer un peu de respect. — Cela n'a servi à rien.— L'article n'a pas paru. — Vois-tu, — tout ça se sont des coteries, — c'est une conspiration pour empêcher les jeunes talens de se produire... Mais il y a un moyen... c'est de faire un journal nous-mêmes, — un journal à nous... Ce serait déjà fait si, d'après des calculs irréprochables, — il ne me manquait juste cent cinquante mille francs pour commencer... Je n'ai pas pensé à te demander si tu les avais; mais je suppose que tu ne les as pas.

— Je ne les ai pas, répondit froidement Alexandre. — Garçon, ajouta-t-il, du vin de Champagne!... Mais de Moët... Je n'en veux pas d'autre.

— Nous ne pouvons donc faire ni un journal politique ni un journal quotidien... ni un journal hebdomadaire... L'important est de faire un numéro; — c'est moins cher; il ne faut que soixante francs.

— C'est beaucoup moins cher en effet. Garçon! le café... très chaud, si je peux le boire... je le renvoie.— La difficulté est d'avoir soixante francs.

— En effet; c'est précisément aussi difficile que d'avoir cent cinquante mille francs, — et ce n'est pas la peine d'abandonner ton premier projet pour celui-ci.

— J'ai un projet pour les soixante francs... Avec quatre abonnemens de trois mois nous avons notre affaire... Mais il faut faire imprimer des quittances; — on peut même les faire lithographier, — à la rigueur, il faudrait dix francs. — La difficulté, qui, tu le vois, s'est fort amoindrie au feu de la réflexion, — ne consiste donc plus qu'à trouver dix francs.

— Dix francs ou cent cinquante mille francs, c'est tout un.

— Les dix francs, je les aurai, — et cela demain matin. — Il faut que dès aujourd'hui tu donnes ta démission au Cirque, pour deux raisons : la première est qu'il ne convient pas qu'un homme qui va distribuer le blâme et l'éloge aux artistes les plus haut placés reste dans cette condition inférieure; — la seconde, c'est qu'on n'attend que ton arrivée aujourd'hui pour te faire mettre à la porte par les garçons du théâtre.

— Comment le sais-tu?...

— Tu comprends que tu l'as mérité hier, et que ce sera justice. — D'ailleurs, il faut nous consacrer exclusivement à notre futur journal.

. . . .

Quelques jours après, le soir, Raoul lut à Esther le troisième et dernier acte de sa tragédie.

Ce n'est pas pour rien qu'Almiri a paru au fond du théâtre au moment où on menait Empsaël à la mort. — Il a donné le signal de l'attaque. — Deux esclaves commencent le troisième acte. — Les habitations sont détruites.

CORA.

Uncas, mon cœur palpite encore de frayeur;
Ce tumulte, ces cris, ce fracas plein d'horreur,
La terre, de carnage et de sang toute humide,
Le feu dévorant tout dans sa course rapide...

UNCAS.

Éloigne ces pensers, ne songeons qu'au bonheur;
Libre, je puis enfin te presser sur mon cœur...
Affranchis pour jamais d'une longue contrainte,
Réunis pour jamais, nous nous voyons sans crainte.
Réunis pour toujours...

CORA.

Uncas, oui, pour toujours...
Je verrai mon époux, mon Uncas, tous les jours...
Je n'ose encore y croire... Ah! que cette journée
A changé tout le cours de notre destinée!

UNCAS.

Les tyrans massacrés ou chargés de liens,
Nous, délivrés des fers qui retenaient nos mains...
Réunis à nos fils, réunis à nos femmes...
Les habitations détruites par les flammes...
Almiri, digne fils d'un père généreux,
Conduisant au combat nos guerriers valeureux,
Et du chef des guerriers revêtant la parure,
Et des plumes de pourpre ornant sa chevelure,
Tout rappelait au cœur ces longs jours de bonheur
Où son père aux combats *guidait notre valeur.*
Comme il a renversé ceux qui tenaient son frère!
Moins prompt le vent du nord fait voler la poussière.

CORA.

Et lui-même, Empsaël! quel feu dans son regard!
Une hache à la main, il frappait au hasard...
Et toi, je te voyais parmi les combattans
T'élancer furieux toujours aux premiers rangs;
A chaque coup fatal suspendu sur ta tête,
A mourir avec toi ton *épouse* était prête.

UNCAS, avec force.

Les tyrans sont détruits!

CORA.

Plus bas, Uncas, plus bas!

UNCAS.

Que crains-tu? Rien ne peut t'arracher de mes bras.

CORA.

J'ai langui si longtemps dans cette servitude,
De craindre, de trembler j'avais pris l'habitude...

Uncas la rassure, tous deux s'éloignent en voyant paraître Empsaël qui vient au tombeau de sa mère, sur lequel Almiri a élevé un tertre de gazon.

Empsaël a confié Zoraïde au vieux Magua. — il s'agenouille devant le tombeau de Mirrha.

Que mon cœur est serré!... Là... couverte de terre...
Au froissement du sol sous mon pied incertain,
Je sens un froid mortel se glisser dans mon sein...
Elle est morte! — ma main n'a pas clos sa paupière!
Elle est morte de faim, de douleur, de misère!
Pauvre, pauvre Mirrha! déjà froide, ta main
N'a pu toucher la mienne, et ton regard éteint
N'a pas vu tes enfans, et tes lèvres glacées
Du long baiser d'adieu n'ont pas été pressées!
Demain, quand nous allons quitter ces bords sanglans,
Va, ne redoute pas que tes tristes enfans
Veuillent te laisser là... te laisser à la terre!
Tu viendras avec nous, Mirrha, ma bonne mère,
Au delà du grand lac j'emporterai tes os;
Là près de tes deux fils, dans un lieu de repos,
Tu dormiras tranquille; un *tamarin* sauvage
Recourbera sur toi son lugubre feuillage;
Chaque jour, quand viendra l'heure triste du soir,
Empsaël, Almiri, viendront tous deux te voir...
Mon père! . . . .

En effet, c'est Almiri.—Magua a été blessé, Almiri amène Zoraïde à son frère. — Zoraïde n'a qu'une pensée, c'est le danger que court son père; Empsaël lui promet qu'il pourra s'éloigner sans crainte; — mais quand il apprend que Zoraïde veut le suivre, il entre en grande colère; — il prie, il menace, — puis il revient à la prière.

Ne dois-tu pas un jour être épouse, être mère
Ne dois-tu pas un jour abandonner ce père,
Ce père, dont l'amour ne se montra jamais
Que pour rompre des nœuds qu'alors tu chérissais?
Oh! viens, ma Zoraïde, oh! viens, ma bien-aimée,
Respirer du désert la brise parfumée!
De l'ombre des palmiers viens goûter la fraîcheur;
Viens dans ma case, viens; là sera le bonheur.
Ma case! avec quel soin elle sera parée!
Toujours de vert feuillage au dedans décorée;
Au dehors, les rameaux des citronniers épais
En cacheront le faîte aux regards indiscrets,
Et sous les verts abris de leur paisible ombrage,
Tranquilles dans leur nid, sautant sous le feuillage,

Les oiseaux du désert *chanteront* tout le jour.
Le gazon sous tes pas s'étendra tout autour.

. . . .

Le bonheur nous attend. — Un jour tu seras mère.
Mère, ma Zoraïde... Ah! quel doux ministère!
Qu'il est charmant, ce mot! — L'as-tu bien entendu?
A ton sein palpitant un enfant suspendu;
Ses bras tendus vers nous aussitôt qu'il s'éveille;
Sa voix confuse encor, hormis à notre oreille,
Et bégayant déjà ton titre précieux...
Ses regards incertains cherchant déjà nos yeux....
Ah! que cet avenir nous présente de charmes!
Tu ne me réponds pas, mais tu verses des larmes...
Zoraïde! O destin, je brave ton courroux!
Tu me verrais sourire accablé sous tes coups.
Frappe, je te défie!...

Les esclaves vainqueurs envahissent la scène; — ils demandent la mort de Fernandès. — Empsaël et le vieux Magua veulent le défendre; mais leur voix est étouffée par les clameurs. — Empsaël prie, menace, défie; — dans un moment où la fureur des esclaves redouble, — Zoraïde embrasse son père en s'écriant :

Empsaël, défends-nous!

Empsaël se jette au-devant d'eux le poignard à la main; — il mourra s'il le faut. — Au moment du plus grand tumulte, — Fernandès s'écrie :

Esclaves, arrêtez, vous voulez mon trépas?
Je mourrai, mais du moins jamais ma Zoraïde
N'épousera ce noir.

EMPSAEL.

Elle est à moi, perfide!

FERNANDÈS.

Quoi! ma fille épouser un esclave! jamais!
Elle meurt avec moi, je mourrai sans regrets.

EMPSAEL.

Elle meurt avec toi! cruel! qu'oses-tu dire?...
Mon épouse...

FERNANDÈS, la frappant de son poignard.

Prends-la, la voilà! tiens!...

ZORAIDE.

J'expire!

EMPSAEL.

O désespoir affreux! elle meurt...

ZORAIDE.

Dieu du ciel!
Pardonne au meurtrier, à mon père... Empsaël!...

Elle tend la main à Empsaël et tombe morte sur la tombe de Mirrha. — Empsaël s'agenouille auprès de son corps, mais pendant ce temps, Diégo, qui s'est enfui, a rencontré ce parent de Fernandès que l'on attendait à l'habitation. Ils arrivent avec des troupes, et les esclaves sont entourés.

UNCAS.

Amis! tout est perdu!

ALMIRI.

Comment?... que signifie...

UNCAS.

Nous sommes entourés d'une troupe ennemie.
A leur tête est Diégo...

FERNANDÈS.

Diégo!

EMPSAEL.

Nous combattrons!

UNCAS.

Ils seraient dix contre un.

EMPSAEL.

Eh bien! nous périrons!

Les esclaves hésitent. Empsaël s'écrie avec amertume :

Ils seraient dix contre un! Ils ont peur de mourir.

ALMIRI.

Lâches!... il en est temps... Hâtez-vous donc d'offrir
A de nouveaux liens vos mains obéissantes.
Les armes pour vos bras deviennent trop pesantes.
Voilà votre tyran, mettez-vous à genoux,
Et tâchez d'apaiser son superbe courroux;
Il daignera peut-être écouter vos prières...

Le cercle des soldats se resserre. — On commence à enchaîner les esclaves. — Almiri se jette sur Fernandès. — On l'arrête, on le désarme. — Empsaël le prend par la main, et le conduisant près de la tombe sous laquelle est Mirrha, sur laquelle est Zoraïde, — il dit, avec tranquillité d'abord, puis avec enthousiasme :

Calme ces vains transports. — Adieu, vous dont le cœur
Préfère l'esclavage à l'éternel bonheur...
Un jour, la liberté tout autour de la terre
Fera briller enfin sa féconde lumière.
Tout sera libre enfin sur la terre et les flots.

. . . .

Heureux ceux dont les yeux verront ces jours de gloire!...
Pour nous, dont les efforts n'ont pas eu la victoire,
Laissant ici les fers que nous voulions briser,
Nous sommes fatigués, nous allons reposer.
Adieu, brillant soleil de ma belle patrie;
Adieu, triste tombeau d'une mère chérie...
Mais je vais la revoir... Et là... plus de tyrans,
Plus d'esclaves, de fer, de fouets toujours sanglans...
Esprits aériens, parez ma fiancée...
Que d'un vêtement blanc sa taille soit pressée;
Qu'une couronne blanche orne ses longs cheveux,
Et remplissez les airs d'accords harmonieux :
Chantez le chant d'hymen... Bientôt ma main glacée
Ira presser ta main, ma belle fiancée...
(Il se frappe.)
Ah! je suis libre!

ALMIRI.

Il a porté le coup fatal!
Je te suis...

EMPSAEL, calme et lui donnant le poignard qu'il retire de sa blessure.

Tiens, mon frère, il ne fait pas de mal.

Almiri se frappe, et tous deux tombent dans les bras l'un de l'autre.

Ainsi finissait l'œuvre, par un mot qu'un jeune sauvage traduisait du latin.

XVII.

LA CRÉATION D'UN JOURNAL PARAISSANT QUELQUEFOIS.

Un matin, Calixte vint trouver Raoul et lui dit :

— Tu faisais des vers autrefois; — en fais-tu toujours?

Raoul rougit à cette question. — On a autant de pudeur pour ses premiers vers que pour son premier amour. — Cependant il avoua qu'il écrivait, qu'il passait à écrire le temps que lui laissaient ses ennuyeuses occupations, — que c'était son but, son espoir, etc.

— Eh bien, dit Calixte, nous pourrons bientôt faire entrer dans le monde ces enfans de ton amour. — Je fonde un journal.

Raoul resta stupéfait; il n'aurait pas été plus étonné si Calixte lui eût dit : — Je fonde un empire, ou : J'invente une religion.

— Oui, ajouta Calixte, je fonde un journal, et ce matin même nous déjeunons avec notre principal *actionnaire*, M. Leroux, protecteur d'une demoiselle Léocadie, artiste du Cirque-Olympique. Tu es invité, j'ai parlé de toi comme

du plus distingué de nos jeunes poètes; — tu formeras le fonds de la rédaction avec moi et Alexandre, tu sais?

— Quel Alexandre?

— Eh! le *flot* démissionnaire du Cirque-Olympique. Je viendrai te prendre à onze heures; — sois chez toi : — mets-toi un peu bien. Jusque-là je vais avec Alexandre travailler à donner à notre logis quelque peu de somptuosité, — parce que nous ne pourrons nous dispenser peut-être d'y conduire notre actionnaire. — Prête-moi cent sous.

Raoul donna cent sous et resta seul. — Les paroles de Calixte l'avaient grisé, — d'enivrantes vapeurs étaient montées à son cerveau. — Quoi! ses vers allaient être imprimés!... il avait envie de les brûler tous et d'en faire d'autres plus dignes de ce sort magnifique... Quoi! on l'avait cité comme le plus distingué des jeunes poètes de l'époque... Mais ces pensées vertigineuses se calmaient un peu quand il songeait qu'on avait dû également citer comme deux grands prosateurs et son ami Calixte et aussi M. Alexandre, qu'il avait connu une des vagues les plus insignifiantes qui supportaient le radeau de la *Méduse*. Cependant il revenait toujours à cette pensée, ses vers seraient imprimés!.... Marguerite et la tante Clémence les liraient! Il n'y avait qu'une chose qu'il n'avait jamais confiée à la tante Clémence, — c'était le secret de ses vers, — de ses vers chéris, qui pour lui n'étaient pas seulement des vers, — mais des œufs sortis de son cerveau, desquels devaient éclore la gloire, et la richesse, et tous les bonheurs.

Mandron vint le chercher avec monsieur Alexandre.

Monsieur Alexandre dérangeait beaucoup les idées de Raoul; — il était bien difficile de le faire entrer dans un rêve un peu poétique. Cependant il ne put prendre le courage de refuser la main que le guerrier du Cirque lui tendait familièrement.

— Tu as des gants? dit Mandron, ça se trouve bien; c'est assez d'une paire pour nous trois.

— Comment cela?

— Par un procédé ingénieux que je me flatte d'avoir inventé, — je me place entre vous deux, les mains dans mes poches; — je n'ai pas de gants, mais je ne montre pas de mains. — Je suis donc censé avoir des gants; — vous passez chacun un bras dans un des miens, — Raoul la main droite, Alexandre la main gauche; vous gantez ces deux mains exposées aux regards avec la paire de gants de Raoul : — chacun de vous met dans sa poche la main qui lui reste. — A nous trois, de cette manière, nous ne montrons que deux mains, et toutes deux parfaitement gantées; — ce qui nous suffit pour conserver l'estime de nos concitoyens.

On arriva au café Vachette, — à l'angle du boulevard et du faubourg Montmartre, c'est là que l'actionnaire attend ses convives. — L'actionnaire est un homme petit et grêle, avec des cils et des cheveux blonds pâle, — des yeux clignotans et fatigués par la lumière. Il est vêtu de noir et laisse voir deux ou trois beaux diamans à ses doigts et à sa chemise. — Il est contraint et embarrassé. — Il est en conférence avec le garçon et commande le déjeuner de l'air dont il commanderait un service funèbre. — On ne sait s'il s'agit d'un déjeuner de première classe, ou d'un convoi de quatre couverts, — ou d'un enterrement de garçon. Il parle à voix basse, d'un air demi-solennel, demi-inquiet. — Calixte fait les présentations. — On s'assied, — on mange et on boit. — M. Leroux, l'actionnaire, — craint toujours qu'il n'y ait pas assez. — Peu à peu cependant sa timidité diminue, il laisse tomber quelques mots que Calixte fait ressortir avec emphase comme des aphorismes de bon sens et de rectitude. Enfin Calixte arrive au sujet de la réunion.

— Parlons de notre journal. Loin de moi la pensée vulgaire, dit Calixte Mandron, d'aller mendier l'appui dédaigneux des écrivains, aussi usés que célèbres, qui trônent dans les grands journaux; la feuille que nous créons veut plus de sève et de jeunesse. — *Organe de la génération actuelle et de ses besoins*, elle ne faillira pas à sa *mission*. — J'ai voulu pour l'*œuvre* que nous commençons m'entourer d'hommes jeunes, d'hommes d'avenir, qui aient à se faire un nom et à conquérir leur réputation. — Je traiterai la partie politique si un cautionnement nous le permet, — sinon la partie morale. — Le jeune Raoul Desloges, dont l'étoile n'attend qu'un souffle bienfaisant qui la dégage des nuages de l'anonyme et du manuscrit pour briller au ciel de la poésie française, le jeune Desloges nous donnera des vers et aussi quelques romans pleins de larmes. — Pour monsieur Alexandre, homme initié à tous les mystères de théâtre, homme qui connaît la scène devant et derrière le rideau, depuis les cintres jusqu'au troisième dessous; — monsieur Alexandre nous fera enfin un feuilleton théâtral comme l'*art* en attend vainement, sévère mais impartial, disant la vérité aux directeurs, aux auteurs et aux artistes, — *ramenant l'art à sa haute mission sociale*, et ne lui permettant aucun écart. Mais, de tous temps, — Apollon et Plutus ont renoncé à marcher de compagnie. — Apollon fut berger chez Admète, — Homère fut aveugle et mendiant, — Gilbert est mort à l'hôpital.

Malgré que notre situation ne soit pas celle des grands hommes, nous avons examiné froidement notre position financière, et il nous est complètement impossible de mettre, pour le moment, en dehors la somme qu'un gouvernement ennemi des lumières, hostile à la presse, ombrageux devant toute indépendance, exige de ceux qui veulent apporter aux masses la nourriture de l'esprit. Nous avons rencontré monsieur Aristide Leroux, — magistrat ou à peu près, — protecteur éclairé des beaux-arts, — qui gémissait comme nous de voir que de tant de journaux qui se publient à Paris, pas un ne répond aux véritables besoins de l'art. Nous avons alors conçu la pensée d'une société dans laquelle nous apporterions, nous, notre talent, notre expérience des hommes et des choses, notre incorruptible indépendance, et monsieur Aristide Leroux les quelques capitaux indispensables pour mettre en train une entreprise qui doit inévitablement les lui rendre au centuple. De telle sorte qu'il aura fait à la fois et une action honorable, dont la société entière lui saura gré, et une bonne affaire. J'ai par hasard sur moi le manuscrit du premier article d'art que notre honorable ami Alexandre destine au feuilleton du *Scorpion* (tel est l'heureux titre de notre publication); je vais vous le lire :

THÉATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE.

« Nous ne saurions déplorer avec trop d'amertume l'inconcevable incurie, ou plutôt l'extraordinaire partialité du directeur de cet établissement. Nous avons remarqué parmi les figurantes une jeune artiste d'une haute intelligence, d'une physionomie enchanteresse, d'un aplomb qui n'est que la conscience d'un talent hors ligne qu'elle n'attend que l'occasion de montrer. Cette charmante personne, qui s'appelle Léocadie, reste, par l'*impéritie* du directeur, confondue avec le vulgaire des figurantes, — tandis que les premiers rôles sont confiés.... (Ici aura place un *éreintement* un peu soigné des principales actrices de l'endroit.) Certes ce n'est pas la seule preuve d'incapacité et de mauvais vouloir qu'ait donnée cette *déplorable* administration. — A force de les abreuver de dégoûts, elle a forcé à la retraite *des hommes* d'un talent éminent qui, s'ils avaient été mis à leur place, auraient fait la fortune d'un théâtre. — Tout va de mal en pis à ce malheureux théâtre. — A la dernière représentation du *Vengeur*, — on a sifflé la mer, dont les flots étaient flasques, mous et sans énergie. — On nous objectera peut-être que le théâtre gagne énormément d'argent... Méprisable raisonnement, argument frivole auquel nous devrions peut-être dédaigner de répondre, tant il nous serait facile de prouver que, par le temps qui court, chez les hommes et chez les choses, la prospérité matérielle est en proportion contraire de la valeur réelle et sérieuse des choses et des hommes, etc., etc., etc.»

— Que dites-vous de cet article, monsieur Leroux?

— C'est très bien... c'est très bien... voilà ce que j'appelle de la justice; — car cette pauvre Léocadie... vous ne sauriez croire combien on la rend malheureuse!

— Elle sera vengée, monsieur Leroux, elle sera vengée! — je vous l'ai dit, notre mission est de protéger le talent contre l'intrigue et l'envie. — Je ne vous parle pas de notre ligne politique, cela dépend du cautionnement; mais en tous cas, indépendance et vérité, — voilà notre devise et celle du *Scorpion*. — Garçon! des cigares.

Le déjeuner se prolonge assez tard; — on arrive à une remarquable intimité; Mandron appelle monsieur Leroux Mécène et le tutoie.

On se sépare après avoir pris rendez-vous pour le lendemain chez monsieur Alexandre.

Calixte n'avoue pas la communauté du logement; il n'assigne pas, dit-il, le rendez-vous chez lui, parce qu'il n'y demeure pas lui-même depuis quelque temps. — Le ministère, auquel son indépendance fait ombrage, veut en finir avec lui, et il craint d'être arrêté. — Le logis d'Alexandre est un logis de savans, d'hommes de lettres peu soucieux des choses terrestres. — Mais qu'est-ce que cela fait pour parler affaires! — Calixte aurait cependant aimé à faire voir à un connaisseur comme monsieur Leroux ses meubles de bois sculpté et une remarquable collection d'armes antiques; mais ce sera pour un autre moment. — A demain.

Raoul rentre chez lui un peu désenchanté de cette espèce de littérature de bas étage en général, mais très heureux cependant de sa position particulière. — Il ne voit dans tout cela que ses vers imprimés. — De plus, il a bu quelques verres de Champagne, — ce qui ne lui était guère arrivé de sa vie. — Ces fumées, jointes à celles de la gloire, l'ont jeté dans un trouble étrange.

Il ne sait que faire du reste de la journée, il remet au lendemain à aller donner ses leçons; il éprouve une sorte d'anéantissement. Cependant quand vient l'heure d'aller chez monsieur Seeburg, il lui semble qu'il est sauvé; — il arrive même un peu avant l'heure, et trouve Esther qui respire à une fenêtre entr'ouverte l'air frais d'une belle soirée.

— Oh! que j'aimerais, dit-elle, être à la campagne par ces beaux jours de l'été!

— Vraiment, dit Raoul, c'est bien obligeant pour moi. Quand vous serez à la campagne, je ne vous verrai plus.

— Oh! dit Esther, j'ai tellement... l'habitude... de vous voir tous les soirs, que je ne vous sépare jamais de moi dans mes idées. Quand je dis que je voudrais être à la campagne, — cela veut dire que je voudrais que la campagne fût autour de nous, — que ce tapis fût de l'herbe, — que ces murailles fussent des arbres, — qu'on entendît, au lieu du bruit des voitures, — une brise tiède dans les feuilles, le murmure d'un ruisseau, le vol crépitant d'un papillon de nuit, — et, de loin, de temps en temps, le croassement des grenouilles cachées sous les nénuphars. — Dites-moi, monsieur Raoul, — ne le voudriez-vous pas?

— Je n'ose rien désirer quand je suis auprès de vous, répondit Desloges, je craindrais d'être ingrat envers la Providence. — Mais, vous, êtes-vous certaine que vous supporteriez longtemps le séjour de la campagne et la solitude?

— Oui, certes, si j'avais autour de moi tous ceux que j'aime.

Et Esther se mit à trembler si fort en disant ce mot, qu'il était impossible de ne pas entendre : *Oui, si vous étiez avec moi*. Raoul prit sa main et la pressa sur ses lèvres; Esther laissa tomber sa jolie tête sur l'épaule du professeur. Ils oublièrent le monde entier.

On sonna; la servante entra avec une lumière et dit qu'un « monsieur » demandait monsieur Desloges. — Raoul sortit de mauvaise humeur, mais il ne revint pas. — Esther écouta chaque bruit de la rue et de la maison. — Elle attendait encore Raoul à une heure où il eût été impossible qu'il se présentât. Le lendemain matin elle reçut une lettre avec ces mots :

« Mademoiselle, je serai de retour dans dix jours, je vous dirai alors ce qui cause mon brusque départ. Agréez, etc. »

L'étonnement d'Esther ne fut pas diminué lorsqu'elle apprit que dès cinq heures du matin, Raoul était sorti et rentré ensuite avec un homme auquel il avait vendu ses meubles, moins un matelas, une chaise et une petite table; — puis qu'il était sorti une seconde fois — en costume de voyage, — avec une blouse et un bâton. — La pauvre fille chercha dans les souvenirs de ses lectures un exemple d'une pareille conduite et ne le trouva pas. — Elle demeura triste, honteuse et inquiète.

La première visite qui vint pour Raoul fut celle de Calixte Mandron. — Il venait lui demander des vers pour le premier numéro du *Scorpion*, qui allait paraître le surlendemain. On comptait également lui emprunter quelques pièces de cinq francs. — M. Leroux, l'actionnaire, — n'avait pas versé les fonds; — une feuille déjà établie et faisant le même commerce avait supplanté — la société Alexandre et Calixte Mandron; — moyennant trois abonnemens à la feuille, on saturait d'éloges mademoiselle Léocadie. — La somme qu'avait demandée Mandron pour établir le *Scorpion*, cet *étrange organe de l'opinion publique*, — suffisait pour faire encenser mademoiselle Léocadie pendant vingt-cinq ans dans l'autre feuille.

Comme on ne trouva pas Raoul, on eut recours à d'autres expédiens, on vendit des annonces. — Un chapelier, — un coiffeur et un marchand de cirage, se laissèrent persuader d'avoir recours à *l'immense publicité* du *Scorpion*, moyennant quoi on fit imprimer un numéro du journal, — et cinq cents têtes de lettres, — portant en marge ces mots : — Le *Scorpion*, journal littéraire, artistique, économique, industriel, social, etc., etc., etc., et mille quittances d'abonnement. En tête du journal était un carré contenant ces mots :

UNE TRACASSERIE DE LA CENSURE—NOUS OBLIGE
A RETARDER L'APPARITION DE NOTRE VIGNETTE,
DUE A UN ILLUSTRE BURIN.

Le journal était composé ainsi qu'il suit : Un discours aux abonnés où se retrouvait à peu près ce que Mandron avait récité à monsieur Aristide Leroux le jour du déjeuner chez Vachette.

Un article économique de monsieur Mandron : — « Nous voulons, — disait-il, que la France soit prospère; nos veilles, notre expérience, nos lumières seront consacrées à ce but; nous flagellerons de notre plume satirique les hommes qui ne marcheraient pas dans cette voie, etc. »

Un article de monsieur Alexandre. — Il y était établi, comme dans celui qu'on avait lu à l'actionnaire transfuge, que l'*impéritie* et l'*incurie* du directeur du Cirque-Olympique mettaient la littérature et l'art en danger de périr. — On citait comme dans le premier article la *mollesse des flots*, — mais une modification avait été faite à cet article en ce qui regardait mademoiselle Léocadie : « Une des dernières figurantes, disait monsieur Alexandre, met tout en œuvre pour se faire remarquer; — des toilettes indécentes, une effronterie sans égale, ne servent qu'à mettre en évidence la nullité de cette prétendue artiste. — Nous dirons à mademoiselle Léocadie, dans son intérêt, qu'il ne suffit pas d'avoir de l'aplomb, de crier fort, de se démener sans grâce, — et de faire minauder une figure vulgaire, pour se croire une actrice. — On assure que la direction, si aveugle et si partiale, a promis un rôle à cette demoiselle, qui ne manque pas de protecteurs. »

Un article *Modes*, où on disait que la *Fashion* ne se faisait plus coiffer, raser et cirer, que chez les trois industriels qui avaient fourni les fonds de ce numéro. — Il n'y avait plus que les laquais qui se faisaient habiller par monsieur Seeburg (qui avait refusé de continuer à habiller Calixte).

On avait *annoncé d'office* — les quelques bonbons infâmes qui, en faisant pour trente sous d'annonces pour se vendre trente-deux sous font encore un bénéfice exagéré, — et ne reculent devant aucuns frais de ce genre; — en leur faisant une annonce qu'ils ne payaient pas, on espérait bien leur en faire payer plusieurs qu'on ne leur ferait pas.

Mandron et Alexandre portèrent sur le soir un exemplaire du *Scorpion* à chacune des personnes qui y étaient désignées, — puis à chaque théâtre, en demandant les entrées pour monsieur Calixte Mandron, — et pour le rédacteur spécial, monsieur Alexandre, *homme de lettres*.

Plus, à tous les acteurs et à toutes les actrices dont on put savoir l'adresse ; le lendemain, on alla *savoir les réponses ;* on prit pour cela un portier pour le moment sans place, qui était chargé de présenter des quittances d'abonnement aux acteurs et aux actrices auxquels on avait porté le journal ; — beaucoup payèrent l'abonnement. — On ne saurait croire combien d'industries honteuses vivent aux dépens de la vanité si chatouilleuse de ces pauvres diables, — qui s'imposent parfois les plus dures privations pour payer jusqu'à quatre et cinq abonnemens du même journal à telle feuille qui fait ce trafic.

Trois ou quatre directeurs de théâtre accordèrent les entrées, quelques autres alléguèrent l'usage établi de ne donner les entrées à un journal qu'après qu'il s'est montré viable et a paru au moins pendant un trimestre.

Le portier revint chargé d'argent, — on l'embrassa, — on dîna avec lui chez Reuget, dans un souterrain célèbre auprès du Palais-Royal, — on se tutoya au café, — et le portier fut promu à la dignité de *rédacteur* et ami jusqu'à la mort, pendant que Mandron faisait brûler le punch ; il fut convenu néanmoins qu'il continuerait à cirer les bottes et à faire les *recouvremens*. Le Pactole continua à traverser la chambre de monsieur Alexandre, sur la porte de laquelle on fit écrire : *Cabinet de rédaction*, et une seconde chambre sur le même carré, que la rédaction du *Scorpion* avait maintenant le moyen de joindre au logis primitif, reçut l'inscription de *Bureau et Caisse*.

M. Francis, le portier en disponibilité, occupait un cabinet mansardé. — Nous les laisserons momentanément se livrer à cette vie somptueuse.

XVIII.

Le « monsieur » qui avait demandé Raoul si mal à propos chez M. Seeburg n'était autre que Félix Hédouin. — Il avait reçu une lettre de son père déjà depuis quatre jours. — Chaque matin, il s'était mis en route pour venir faire à Raoul la proposition d'aller rejoindre son père, sa tante et sa sœur, dans un petit port de mer où ils prenaient des bains.

— Écoute, dit-il à Desloges, ce que je te demande est absurde, — et cela par ma négligence ; tandis que si j'étais venu il y a trois jours, comme je voulais le faire, c'aurait été une partie charmante. — Veux-tu venir à Yport avec moi et partir demain matin ?

— Ce soir, si tu veux, répondit Raoul.

— Tu es un homme unique ! Alors tu ne seras pas effrayé de partir à six heures du matin ?

— J'irai te prendre et te réveiller. Comment partons-nous ?

— Par une voiture qui va à Fécamp ; — de Fécamp à Yport, nous irons à pied. — La voiture part à sept heures du matin.

Resté seul, Raoul commença à voir des difficultés : — il fallait renoncer à ses leçons pendant dix jours au moins ; on le congédierait, et, au retour, il aurait perdu ses moyens d'existence. — Mais je dois lui rendre la justice de dire qu'il ne considéra pas cela comme un obstacle. — Il lui semblait que lorsqu'il aurait vu Marguerite, quand il aurait passé auprès d'elle une semaine, — il puiserait dans ses regards une telle force, — qu'il ferait tout ce qu'il voudrait au retour. — Ce qui l'inquiétait, c'est qu'il n'avait d'argent ni pour faire la route, ni pour séjourner, ni pour revenir. Il savait bien certainement qu'il partirait, qu'il arriverait, qu'il aurait l'argent nécessaire. — Il y a des choses que l'on veut tellement, qu'on sait qu'elles se feront ; — mais il ne savait pas du tout *comment* il aurait cet argent. — Il avisa d'éventrer franchement sa poule aux œufs d'or. — Il écrivit le soir même à ses divers écoliers qu'obligé de s'absenter peut-être pour quelque temps, il ne pourrait avoir le plaisir de leur continuer ses soins, — et qu'il les priait de lui envoyer par son commissionnaire le prix des leçons données. — Il était rouge de confusion en écrivant ce paragraphe, — mais il s'agissait de voir Marguerite. Il envoya le portier de la maison porter ces diverses lettres. — Quand le portier revint, Raoul avait le cœur serré. — En effet, les réponses n'étaient pas très favorables. L'un était en soirée, — un autre était couché, — un troisième répondit qu'il recevait et payait à la fin du mois, et que monsieur Raoul pourrait faire *toucher* à l'époque indiquée ; — un autre répondit que monsieur Raoul ne finissant pas son mois, il ne lui était rien dû ; — un seul envoyait quinze francs ! et Raoul en une heure avait perdu tous les écoliers qu'il avait eu tant de peine à trouver depuis un an.

Raoul paya généreusement le portier, et se trouva à la tête de dix francs. — Il alla chez un brocanteur et lui offrit de lui vendre ses meubles et ses livres ; — le brocanteur répondit qu'il ne pourrait venir voir les objets que le lendemain à sept heures. — Raoul alla chez un autre qui promit de venir à cinq heures ; — à quatre heures et demie, Raoul alla le réveiller. — Le marchand le vit si empressé qu'il lui donna le quart de la valeur des livres et des meubles ; il lui aurait donné le demi-quart, que Raoul aurait aussi bien conclu le marché. — Mais une autre difficulté se présenta : le marchand demanda s'il ne trouverait aucun empêchement à enlever les meubles. — Il fallut avoir recours au portier, qui ne consentit à les laisser emporter que si monsieur Desloges déposait entre ses mains — *le terme courant et celui qui venait après ;* — c'est ce qui obligea Desloges à faire un nouveau marché et à vendre, en surplus son bois de lit et un de ses deux matelas. — Quand l'affaire fut conclue, il avait trois cents francs ! Il était riche ! Il alla réveiller Félix, et ils montèrent tous deux en voiture.

Le lendemain matin ils arrivèrent à Fécamp. — Raoul voulait se mettre en chemin pour Yport sans attendre un instant, — mais Félix voulut déjeuner. — Raoul ne pouvait rester assis, — il se levait, il marchait. Enfin on se mit en route par un chemin qui longe la mer.

Marguerite était seule au bord de la mer avec la tante Clémence sur la petite jetée d'Yport. — Les pêcheurs appareillaient pour la pêche du maquereau. — Hommes, femmes, enfans, tout le monde s'occupait des barques.

— Félix et Raoul peuvent arriver aujourd'hui, si toutefois Raoul vient, dit la tante Clémence.

— Je sais qu'il viendra, répondit Marguerite.

— As-tu des nouvelles ? Félix a-t-il écrit ?

— Non, mais je sais qu'il viendra et qu'il arrivera juste à l'heure où il est possible d'arriver. Que je serai heureuse de contempler avec lui ce grand spectacle ! d'écouter avec lui ces voix imposantes ! — Depuis que nous sommes ici, je ferme mon cœur et mes sens à toutes les impressions, — il y a une foule de choses que je ne peux sentir qu'avec lui. — Cette pensée a sur moi une puissance incroyable, — je dirais presque que je n'ai pas *encore vu la mer*, du moins je ne la vois qu'avec les yeux, j'arrête par quelque agitation, par quelque autre pensée les rêveries que l'océan m'inspire. C'est pour cela qu'en ce moment je suis tournée du côté des barques et que j'écoute les paroles confuses des pêcheurs. — J'écouterai le vent et la mer, — je regarderai l'horizon avec lui quand il sera là. — Tiens, ma tante, dit-elle en montrant deux hommes qui descendaient la grande rue, — le voilà ! — Eh bien ! mets ta main sur mon cœur, il ne bat pas plus que tout à l'heure, ou plutôt depuis ce matin il bat aussi fort qu'à présent. — tant j'étais sûr de lui, — tant je le sentais approcher de moi.

En effet, Félix et Raoul arrivèrent sur la jetée. — Tous deux embrassèrent la tante Clémence. — Félix embrassa sa sœur — les deux amans avaient échangé un regard dont tous deux avaient frissonné. — La bonne tante Clémence

fit mille questions à Félix pour leur laisser le temps au moins de ne pas parler, puisqu'ils ne pouvaient causer librement ensemble.

On alla rejoindre monsieur Hédouin à l'auberge du père Huet. — La tante prit alors le bras de Raoul. — L'accueil de monsieur Hédouin fut plein de cordialité.

Je n'essaierai pas de vous raconter la semaine qui se passa à Yport. On ne manque jamais d'expressions pour peindre la douleur, l'absence, la mort, la séparation, — mais la poésie ne sait peindre le bonheur qu'alors qu'il est perdu ou passé. — Chaque matin Marguerite, Raoul et la tante Clémence, levés avant tout le monde, s'allaient promener au bord de la mer jusqu'au déjeuner, où ils se réunissaient à Félix et à son père. — Jamais Raoul n'avait été autant de la famille. — Le soir, après le souper, — ils dormaient sous le même toit. — Le matin, au réveil, — Raoul avait toujours peur d'être le jouet d'un songe quand il pensait que Marguerite était là, près de lui, séparée seulement par quelques cloisons, — qu'il allait la voir dans quelques instans.

Un jour, au dîner, Félix raconta que Raoul avait, en nageant, été rejoindre une barque à une grande distance. Monsieur Hédouin et la tante Clémence blâmèrent fort l'imprudence de Raoul. — Marguerite dit seulement :

— Puisque monsieur Raoul le fait, c'est qu'il n'y a pas de danger.

Et son regard calme et modeste acheva sa pensée pour Raoul et pour la tante Clémence. — Elle était sûre que Raoul ne voulait pas mourir, — qu'il n'était pas assez sot pour mettre sa vie en jeu contre un petit triomphe de vanité.

Raoul, pendant ce temps, songeait quelquefois à Esther; — je n'ose pas dire qu'il avait des remords, — c'est cependant le titre dont il ennoblissait pour lui-même les craintes et les embarras que lui donnait sa position. — Je n'ose même pas affirmer qu'il ne pensa pas quelquefois que l'amour que lui inspirait Marguerite était si différent de l'enivrement qu'il ressentait auprès d'Esther, — que c'étaient deux sentimens qui ne se faisaient point de tort l'un à l'autre. — L'encens qu'il brûlait aux pieds d'Esther, pour parler convenablement, lui paraissait si grossier que Marguerite ne l'aurait pas accepté. — Il y avait dans Marguerite tant de candeur, tant de majestueuse virginité, que l'imagination ne dérangeait jamais un pli des vêtemens de l'idole; ceux d'Esther, au contraire, semblaient n'être arrangés que pour irriter la pensée. Raoul croyait avoir donné une plus grande preuve d'amour à Marguerite en quittant, rien que pour la voir quelques jours, une fille charmante et amoureuse à laquelle il n'avait même pas dit adieu, que s'il était resté froid et insensible à la beauté de mademoiselle Seeburg. — En un mot, il aurait trouvé fort déraisonnable que Marguerite ne lui pardonnât pas cette erreur; — mais en même temps il se fût battu jusqu'à la mort avec celui qu'il aurait su en route pour venir raconter à Marguerite cette *distraction innocente*. Ce qui prouve que tous les raisonnemens dudit Raoul, pour se justifier à ses propres yeux, ne valent absolument rien et sont des sophismes de casuiste. — Je tiens à constater le mépris que je fais d'une pareille argumentation.

Raoul eût resté toute sa vie à Yport avec Marguerite, — se contentant de la voir, — ou de la sentir s'appuyer doucement sur son bras. Mademoiselle Seeburg aurait été dans la même maison, il n'aurait pas quitté Marguerite un moment pour aller la voir, il n'aurait pas payé d'un doux regard de Marguerite un jour d'ivresse à passer auprès d'Esther. Mais quand Marguerite ne serait plus là, il ne voyait pas grand mal à prendre quelques instans sur ceux qu'il ne pouvait employer qu'à gémir de l'absence de mademoiselle Hédouin, et à chercher quelques consolations auprès de la fille du tailleur. — Cependant il avait un fonds d'honnêteté, — sans quoi je me serais bien gardé de raconter son histoire. — Il ne voulut pas tromper mademoiselle Seeburg. Il lui écrivit d'Yport une lettre dans laquelle il lui avouait son saint amour pour Marguerite. Il s'excusait de ne pas lui en avoir parlé plus tôt. — 1° sur ce qu'il n'avait pas la présomption de penser que mademoiselle Seeburg s'occupât de lui, — 2° sur les charmes de ladite demoiselle, qui ne lui avaient pas laissé le libre exercice de sa raison.

Je ne sais si Marguerite eût été parfaitement contente de cette lettre. Raoul voulait bien avertir mademoiselle Seeburg, mais il espérait qu'elle ne ferait pas usage de l'avis. Aussi ne disait-il pas à Esther qu'il préférait un cheveu de Marguerite à toute sa personne à elle, — qu'entendre seulement la voix de Marguerite était pour lui un bonheur plus grand que celui qu'il avait jamais senti auprès d'Esther. Il ne parlait que de *foi jurée*, — de *promesses saintes*, — d'une jeune fille chaste et d'une honnête famille qu'on ne pouvait trahir sans infamie; — il lui laissait croire, sans cependant le dire tout à fait, qu'il se sacrifiait à la religion du serment, que sans ses sermens il aurait été bien plus heureux de lui consacrer ses jours; — il parlait bien de la candeur, de l'innocence de Marguerite, — mais nullement de sa charmante beauté ; tandis qu'il se laissait emporter par le plus vif enthousiasme pour celle de sa rivale. En un mot, cette lettre, commencée avec l'intention honnête de ne pas tromper Esther, n'avait pour résultat que de continuer à la tromper, — sans remords. — C'était une vertu qui espérait bien trouver sa récompense dans le vice. Il terminait en disant qu'il attendait d'Esther quelques paroles généreuses, quelques mots de pardon, sans lesquels il n'oserait jamais se représenter devant elle.

Esther reçut la lettre et resta d'abord écrasée du coup, — quoique depuis le départ si extraordinaire de Raoul, — elle eût imaginé les choses les plus horribles pour l'expliquer. Mais bientôt, à force de relire la lettre, elle en conclut : — que Raoul l'aimait et la préférait à Marguerite ; que Marguerite n'avait pour elle que le devoir, des promesses sacrées et toutes sortes de belles choses qui ne résisteraient pas longtemps à la supériorité de ses charmes. De plus, quoiqu'elle eût l'imagination très vive, Esther avait conservé une pureté de cœur dont les femmes ne se débarrassent pas facilement, même quand elles s'en trouvent importunées; elle appartenait à Raoul, elle ne pouvait être qu'à lui, elle devait être à lui, être sa femme. Elle pensa qu'elle pouvait employer un peu de ruse pour y parvenir, et que les moyens qu'elle emploierait étaient justifiés d'avance par les droits qu'elle avait acquis, par la nécessité de sa position.

Elle répondit donc à Raoul une lettre dans laquelle, après avoir parlé de sa douleur, — après avoir reproché doucement à Raoul d'avoir abusé d'un sentiment qu'il ne pouvait partager, — elle finissait par se montrer victime résignée. — Désormais, Raoul serait son ami, son frère. Elle devait, pour elle, renoncer désormais au bonheur, mais elle serait heureuse de celui de Raoul.

— Revenez, mon ami, disait-elle, revenez auprès de moi, — nous parlerons ensemble de l'heureuse, de la charmante Marguerite; — nous l'aimerons ensemble, et de tous les vœux qui seront faits pour votre bonheur, les miens ne seront pas les moins ardens.

Raoul se crut sauvé. — Esther lui pardonnerait, — elle serait son amie, — sa sœur, et s'il leur arrivait parfois, par malheur, d'entendre l'amour fraternel à la manière des Guèbres (ce dont l'idée le frisait frissonner), ce serait une simple amitié qui ne ferait pas le moindre tort à Marguerite.

Un matin, il ne trouva levée que la tante Clémence, qui lui dit :

— Donnez-moi le bras, nous irons nous promener seulement nous deux. Nous avons à causer. Écoutez-moi, Raoul, dit-elle : sous certains rapports vous jouez parfaitement votre rôle d'amoureux, — vous regardez Marguerite avec une admiration convenable; — quand elle parle, on voit à la manière dont vous écoutez qu'il vous semble entendre une musique céleste ; je pense que vous avez fait à son intention deux ou trois mille vers, comme vous le deviez; — vous êtes à la fois ardent et respectueux, vous frémissez quand son bras s'appuie sur le vôtre, et cependant vous n'osez presser son bras. — Si, en regardant un livre ensemble, ses cheveux touchent les vôtres, vous pâlissez, comme si vous alliez mourir. — Tout cela est fort bien : — vous êtes amoureux de Marguerite; mais cela ne suffit pas. —

L'aimez-vous? — Ne vous récriez pas! !... ce que je vous dis là va devenir plus clair : il n'y a rien de si facile que les grands dévoûmens pour les imaginations poétiques; — mais les petites abnégations de tous les jours, voilà ce qu'il faut en ménage. — Que vous vous battiez comme un lion, que vous vous jetiez dans le feu ou dans l'eau pour sauver Marguerite, je n'en doute pas un instant; mais on se noie rarement, on n'est brûlé que de temps en temps, — tandis qu'on mange tous les jours et qu'on use chaque jour ses robes et ses gants. — Je ne vous demande pas si vous êtes prêt à mourir pour elle, je le sais; — mais je vous demande si vous êtes capable de travailler pour la faire vivre; — si vous offririez votre sang? — je le sais aussi, et je n'en doute pas; — mais lui donnerez-vous du pain, — et des chapeaux?

Ces grands et héroïques dévoûmens, sous prétexte desquels tant de gens se dispensent de la bonté quotidienne et du pain de tous les jours, — me rappellent un homme que je connais, — qui offre toujours de changer un billet de banque ou au moins un louis d'or, chaque fois qu'il a à payer le sou de passage d'un pont ou un cigare, de sorte que les amis qui l'accompagnent s'empressent de payer pour lui; et il garde son louis d'or ou son billet de banque, — qui peuvent être faux tous les deux si bon lui semble. Arrivons au but, — dussiez-vous me classer dans les tantes radoteuses et insupportables : que faites-vous? où en êtes-vous? — que gagnez-vous d'argent? — Voici le gros mot lâché.

Ici, — Raoul confia à la tante qu'il avait fait une tragédie, — avec toutes les précautions hypocrites d'usage en pareil cas. Sans prétendre au premier rang, il aspirait à une place plus estimable dans la *république des lettres;* — il cita bon nombre de littérateurs du second ordre qui avaient gagné beaucoup d'argent avec des pièces de théâtre, — puis s'animant par degrés, il dit qu'il se sentait poète, — qu'il n'était bon qu'à faire des vers, et qu'il ne ferait jamais autre chose; — mais son enthousiasme fut bientôt glacé par l'air de naïf et de triste étonnement que peignait le visage de la tante Clémence.

— Mon ami, dit-elle du ton de douce condescendance dont on parle à un malade, c'est une belle existence que celle d'un poète, — mais c'est une existence qu'il n'a le droit de faire partager à personne. Ses veilles, ses privations, ses anxiétés, tout cela se répare par un succès, — peut-être même sans un succès, par la volupté du travail; — mais il faut faire comme Pétrarque, qui, pouvant épouser Laure, préféra rester son amant malheureux.

— Mais, chère tante, dit Raoul, lisez ma tragédie.

— Mon cher Raoul, — voici le moment de montrer à Marguerite un de ces dévoûmens... en prose, les seuls qui soient réellement grands et difficiles : — consacrez vos talens et votre intelligence à des occupations vulgaires, — ne confiez pas les besoins de ma Marguerite aux hasards de l'inspiration poétique, — ne vous préparez pas l'horrible douleur de faire de la poésie le plus vil métier, — en travaillant seulement pour l'argent, — demandez-lui seulement les enivrantes jouissances du travail, — et la gloire, — si vous la croyez utile à votre bonheur. — Vous le ferez, vous suivrez mes conseils si vous n'êtes qu'un de ces mille poètes, — que l'amour, l'absence, la jalousie ou l'indignation ont fait poètes par hasard. — Mais, si vous êtes un vrai poète, — si votre génie vous entraîne malgré vous, nous sommes tous trois bien malheureux? — Mon frère ne vous donnera sa fille que si vous avez « *un état* » au défaut de fortune, et il n'acceptera jamais la poésie comme un état.

A ce moment, monsieur Hédouin, Marguerite et Félix, venaient rejoindre la tante Clémence et Raoul. Raoul ne répondit rien à la tante, mais il se rappela, à l'avantage d'Esther, qu'elle avait trouvé ses vers, — charmans, — et qu'elle l'avait encouragé dans ses travaux. — Pour la première fois, il pensa à Esther en présence de Marguerite.

On fit une promenade en canot. — Raoul, comme s'il eût parlé en général, — comme la conversation roulait sur les accidens de la mer, parla avec enthousiasme du bonheur d'exposer sa vie pour sauver celle d'une femme aimée. — La tante Clémence répondit :

— Pour moi, j'admire davantage le dévoûment de l'homme qui conduit notre bateau et qui tous les jours fait un métier fatigant, — par le soleil ardent ou par la froide pluie, — pour nourrir sa femme et ses petits. — Raoul! Raoul! dit-elle à demi-voix, — vous demandez la monnaie de 500 francs à un pauvre qui vous demande un sou.

Raoul évita de se trouver seule avec la tante Clémence. — Il se disait à lui-même :

— J'ai fait une sottise. — On ne croit pas que les gens qu'on voit tous les jours aient du talent; — il faut que ce talent soit consacré au dehors pour qu'il soit accepté et reconnu dans la famille. — Les parens et les amis d'un poète sont les derniers à l'applaudir. — Quand ma tragédie sera jouée, — quand j'aurai été applaudi, quand j'aurai le front ceint du laurier poétique, — seulement alors je reviendrai dire : Je suis poète! Les poètes sont comme les belles. — Il ne faut pas qu'on voie leurs efforts pour se jucher sur le dos de Pégase, — de même qu'on n'est pas amoureux d'une femme qu'on a vue apprendre à marcher et à danser, — ou dont on a subi les rudes apprentissages sur le piano.

C'est la veille du départ de Félix et de Raoul; — on fait les adieux le soir, parce que les deux jeunes gens, qui doivent retourner à Fécamp prendre la voiture, quitteront Yport à la naissance du jour. — Raoul est mécontent, — il pense que sa position va être plus que difficile en rentrant à Paris; il n'a plus de meubles, plus d'argent, plus de leçons. — Il a tout sacrifié pour voir Marguerite pendant quelques jours, et ce sacrifice est ignoré. Et d'ailleurs il serait méprisé par la tante Clémence. — Il a passé tant de nuits à faire sa tragédie, pour être riche et glorieux, — afin d'être digne de Marguerite, et la tante Clémence n'a même pas daigné la lire!

Mais comme tout fut oublié, lorsque le matin, au moment de quitter l'auberge du père Huet — sans voir Marguerite, — lorsque le cœur serré, il prolongeait les quelques instans qui précèdent le départ sous mille prétextes futiles, — il vit sortir de leurs chambres Marguerite et sa tante, qui s'étaient levées — pour les accompagner jusqu'au haut de la côte, et voir avec eux le soleil se lever sur la mer. La tante s'empara encore du bras de Félix. — Raoul offrit le sien à Marguerite.

XIX.

Raoul prit tout à fait au sérieux le dévouement d'Esther. — Aussi, quand il la revit, il lui baisa les mains avec une tendresse infinie, — et l'accabla de remercîmens et de témoignages d'admiration. — Esther se fit raconter jusque dans ses moindres détails tout le roman de mademoiselle Hédouin; — elle voulut lire les lettres de la tante Clémence; elle dit avec effusion qu'elle aimait passionnément Marguerite, — et que tout son bonheur serait de la voir heureuse avec Raoul.

Celui-ci cependant n'était pas trop content de la tante et de la manière dont elle avait reçu la confidence de sa tragédie; il préférait de beaucoup les éloges et l'enthousiasme d'Esther, qui ne trouvait rien d'aussi beau que sa poésie, et flattait à la fois et son orgueil et sa haine contre toute occupation régulière. Aussi, quand la tante Clémence revint à Paris avec son frère et sa nièce, il lui montra beaucoup moins de confiance et d'abandon. Il voyait fort rarement Marguerite, mais son sort ne lui causait pas d'impatience. — Il arrivait parfois que les deux amis, Esther et Raoul, — à force de parler d'amour, de se presser les mains, redevenaient pour quelques instans amans presque sans le faire exprès.

Calixte venait de temps à autre voir son ancien camarade. L'étrange publication qu'il avait à peu près fondée continuait sa carrière. — Quand vint le mois de janvier, on fit imprimer de nouvelles têtes de lettres sur lesquelles on mit

en caractères convenablement visibles : — Le *Scorpion*, *deuxième année*. Ces têtes de lettres servaient à écrire aux directeurs de théâtres, auxquels on extorquait des billets que l'on revendait au quart de leur valeur ; à *demander* des abonnemens aux acteurs débutans et aux actrices nouvelles ; à *offrir* l'appui du *Scorpion* aux entrepreneurs des industries honteuses qui se faisaient jour à la quatrième page des journaux. Le *Scorpion* néanmoins — continuait à ne pas paraître avec une parfaite régularité. Les foudres d'un dieu aussi obstinément invisible commencèrent bientôt à ne plus effrayer beaucoup les gens. Quelques directeurs de théâtres prirent le parti de faire répondre à toutes les demandes de billets qu'ils étaient *à la campagne*. Quelques auteurs négligèrent de renouveler leur abonnement. La mauvaise fortune vint mettre la discorde entre les fondateurs de la feuille. Chacun accusa l'autre d'avoir fatigué les directeurs de théâtres par des demandes trop multipliées, et diminué le respect que les auteurs portaient au *Scorpion* par un défaut de tenue et une trop grande familiarité, et surtout par des traits d'indélicatesse envers la société. — En effet Alexandre avait quelquefois reçu et bu le prix d'un abonnement,— dont Calixte, auque il n'avait pas fait part de l'aubaine, faisait réclamer le montant à la même personne. Enfin, un jour, après une altercation plus vive que de coutume, — Calixte annonça qu'il refuserait désormais le secours de sa plume au *Scorpion*. Monsieur Alexandre demeura seul propriétaire. Pour Calixte, il trouva moyen de faire mettre dans un journal honorable auquel il manquait deux lignes ce jour-là : « Monsieur le comte Mandron, homme de lettres, nous prie d'annoncer qu'il ne fait plus partie de la rédaction du journal le *Scorpion*. » Ce journal devint pour lui un précieux diplôme. — Il en avait toujours au moins un exemplaire dans sa poche, et savait le perdre ou le laisser tomber au besoin. La lecture de cette note relevait singulièrement Calixte dans l'opinion de beaucoup de gens, — car il en ressortait 1° que Calixte était homme de lettres reconnu ; — 2° qu'il avait *abandonné* un journal, c'est à dire que c'était un écrivain indépendant et d'une telle importance, 3° que ses moindres démarches étaient consignées dans les journaux pour répondre à l'intérêt que lui portaient les contemporains, — et pour fournir des matériaux à l'histoire.

Pour François, l'ancien portier, depuis qu'il avait été élevé à la dignité de rédacteur du *Scorpion* et d'ami par Calixte et par monsieur Alexandre, il avait dédaigné tout emploi manuel. — Il demeurait tantôt avec monsieur Alexandre, tantôt avec Calixte, abandonnant le premier lorsqu'on refusait trop obstinément les abonnemens et les billets de théâtres au *Scorpion* : — venant alors trouver Calixte pour voir s'il était plus heureux, — et dans ce cas passant quelque temps avec lui, le tutoyant, faisant ses commissions et nettoyant ses bottes et ses habits, à titre d'ami obligeant. Mais si la mauvaise fortune revenait s'installer chez Mandron, il retournait à monsieur Alexandre, — avec lequel il disait tout le mal possible de Calixte, comme avec celui-ci il avait vilipendé l'ancien *flot démissionnaire* du Cirque-Olympique. Chacun cependant, malgré ses infidélités périodiques, le voyait revenir avec satisfaction et le recevait de son mieux. En effet, François était un homme précieux pour trouver un directeur de théâtre, pour forcer la consigne chez un artiste, — en un mot, pour se rendre tellement insupportable, pour convaincre si bien les gens qu'ils n'avaient aucun autre moyen de se débarrasser de lui, qu'on finissait le plus souvent par lui donner, ou le prix de l'abonnement au *Scorpion*, ou le billet de première galerie qu'il demandait pour monsieur Alexandre. Pour le service de monsieur Calixte, il allait chez les libraires demander *deux exemplaires* d'un ouvrage qui venait de paraître, — monsieur Calixte se proposant d'en rendre compte dans un journal répandu. A ce sujet, ledit Calixte, si on s'étonnait de ne point voir d'articles signés de son nom, avait imaginé une réponse victorieuse. — Il ne signait point ses articles de son nom de Calixte Mandron, à cause de sa famille, qui ne voyait pas sans chagrin qu'il s'adonnât à la littérature ; mais il se déguisait sous divers pseudonymes ou lettres initiales. — En conséquence, il s'attribuait tous les articles non signés qui lui paraissaient bons, — et les articles que feu Bequet signait R. au *Journal des Débats*, — ceux que Rolle signait X. au *National*, — ceux que Merle signe J. M. T. à la *Quotidienne*. Enfin, tous ceux dont l'auteur était désigné par une étoile, deux étoiles ou trois étoiles, lui revenaient de droit.

Mais il arrivait parfois que l'article promis en échange des deux exemplaires que l'on revendait le soir même sans les avoir lus, et qui fournissaient à dîner à Calixte et à François, n'était nullement conforme aux promesses faites par ledit François au nom dudit Calixte. L'ouvrage que l'on devait porter aux nues — était fort maltraité par les véritables maîtres des initiales. — Ces accidens, qui n'étaient pas rares, diminuaient singulièrement la clientèle de ces messieurs.

Pour mademoiselle Léocadie, elle avait fort engraissé et s'était fait épouser par monsieur Aristide Leroux, — le quasi actionnaire, — et l'abonné malgré lui du *Scorpion*.

Nous avons voulu vous dire la situation de ces personnages avant de cesser pour quelque temps de nous occuper d'eux.

La situation de Raoul devint fort embarrassante. — Le père Seeburg eut quelques soupçons de ce qui se passait entre sa fille et le jeune Desloges, ou en fut charitablement averti, — et il pria Raoul de discontinuer ses leçons ou de se présenter comme candidat à la main d'Esther. Raoul, engagé avec Marguerite, refusa net. Il y eut à ce sujet entre eux quelques mots échangés qui ne manquaient pas d'une certaine aigreur. Aussi, le lendemain de l'explication, monsieur Seeburg fit réclamer par un huissier le *mon tant* de la lettre de change souscrite à son profit. — Raoul répondit qu'il en avait payé une bonne partie par ses leçons, mais il n'en fut pas moins cité à comparaître à quelques jours de là devant le tribunal « pour s'entendre condamner à payer ladite lettre de change par *toutes les voies de droit et même par corps*. » Cette menace de la prison « au nom du roi, de la loi et de la justice » faillit lui faire perdre la tête. Il regarda en avant et ne vit qu'un chemin sans but. Jamais, certes, il ne pourrait se faire *cette position honorable* qu'exigerait avec tant de raison monsieur Hédouin pour lui donner sa fille. Ses affaires étaient en bien plus mauvais état qu'à l'époque où il était parti si résolument à la conquête du monde entier, — où rien ne lui semblait impossible si Marguerite devait en être le prix. Il évitait la tante Clémence ou lui faisait des mensonges, car elle voulait savoir dans ses moindres détails ses progrès et ses efforts. — Deux copies de sa tragédie étaient, il est vrai, l'une entre les mains du directeur du Théâtre-Français, — l'autre chez monsieur de Pongerville l'académicien. Le directeur du Théâtre-Français n'avait pas répondu à l'envoi de la pièce, et monsieur de Pongerville avait répondu qu'elle était fort belle, comme il eût dit de toute autre.

Raoul découragé écrivit à Marguerite. « Décidément, le sort se déclare contre moi, disait-il, le courant m'entraîne, et, malgré mes efforts, je suis moins avancé aujourd'hui que le premier jour. Je refuse, Marguerite, de vous faire passer votre jeunesse dans la tristesse et dans l'attente ; ce ne serait pas un bonheur pour moi que de vous enchaîner à ma triste destinée ; — je vous rends vos promesses, — soyez libre, — soyez l'heureuse épouse d'un autre, acceptez tout le bonheur que la vie promet à votre beauté. Ma résolution est inébranlable. Adieu ! »

Certes, Raoul souffrit beaucoup en écrivant cette lettre, et il eut besoin deux ou trois fois d'essuyer de grosses larmes qui venaient lui troubler la vue ; mais cependant, il était moins effrayé de ce beau et gros sacrifice fait une fois pour toutes, — que des efforts de tous les instans qu'il lui eût fallu pour le rapprocher de Marguerite par le travail et la pertinacité. S'il ne se fût agi que de combattre en champ clos un rival redoutable pour obtenir la main de mademoiselle Hédouin, Raoul se fût présenté fièrement au com-

bat ; — mais d'autres ennemis lui faisaient peur ; c'était le travail quotidien, c'était l'insuffisance d'une éducation toute littéraire, qui ne le rendait propre à rien qu'à faire des tragédies ; — d'ailleurs, il faut le dire, une pensée sans noblesse se glissait dans son cœur à son insu : Esther était aussi belle que Marguerite, — et s'il l'épousait, il se trouvait tout à la fois débarassé des inquiétudes que lui causaient les poursuites du père Seeburg, et dans une position d'aisance qu'il ne croyait pas pouvoir atteindre par le travail de toute sa vie. — De plus, l'amour d'Esther était humble et soumis ; elle reconnaissait à Raoul une grande supériorité sur elle ; — Marguerite, au contraire, avait à son insu, l'air de le protéger ; la tante Clémence lui avait fait pressentir qu'elle trouverait mauvais les vers pour lesquels Esther avait une si grande admiration. — Il fallait parvenir à Marguerite. — Il élevait au contraire Esther jusqu'à lui. — Il colorait à ses propres yeux ces calculs peu poétiques d'une apparence d'abnégation ; — Il n'était pas juste qu'il gardât Marguerite attachée à son sort. Marguerite eut à peine lu cette lettre qu'elle la jeta au feu, prit la plume et commença à répondre : « Les raisons, disait-elle à Raoul, que vous me donnez pour que je renonce à vous sont, au contraire, excellentes pour que je vous entoure d'une tendresse plus sainte. — Vous êtes malheureux, le sort se déclare contre vous. Je sens une sorte de bonheur à vous rester seule fidèle, et vous ne pouvez pas plus me rendre mes promesses que je ne puis les reprendre. Croyez-vous que jamais j'appartiendrais à un autre après vous avoir dit que je vous aime, — après vous avoir donné mon âme toute entière. Ce serait, à mes yeux, me souiller doublement et commettre un double adultère ; ne vous laissez pas ainsi abattre et décourager ; il ne dépend ni de vous, ni de moi, ni du sort, de séparer nos deux existences. — Je ne sais réellement si j'aurais le droit de me plaindre de quelque malheur qui m'arrivât ; n'ai-je pas dans la vie une belle part de bonheur assurée ? — Je suis aimée de vous, et vous cesseriez de m'aimer même, qu'il y a dans la tendresse que j'ai pour vous tant de douceurs secrètes et de joies ineffables, que je craindrais encore de me montrer ingrate si je laissais échapper la moindre plainte. — Du courage, Raoul, travaillez. »

RAOUL A MARGUERITE.

« Travaillez ! mais on ne veut pas me donner d'ouvrage. — Tenez, Marguerite, je vais vous dire toute la vérité. — Mais pensez que jamais je ne serai le mari de la femme à laquelle je me serai fait voir dans une situation aussi humiliante.

» Travaillez ! — Mais que sais-je faire ? Je donne des leçons de latin, de grec, de français. — Je vends à la génération qui me suit les ennuis qu'on m'a vendus au collége. — Mais si vous saviez combien il y a de pauvres diables comme moi qu'une coûteuse éducation a amenés au même but ? — Nous nous disputons les leçons et les morceaux de pain. — J'en ai perdu une hier. — Il m'en reste deux. — Chacun des deux élèves me donne trente francs par mois, — vingt sous par leçon ; ce qu'on donne à un commissionnaire pour une course, — et le commissionnaire peut avoir une veste, une casquette et de gros souliers. — Moi, il faut que je sois bien vêtu, — si bien que pour le paiement des habits que j'ai usés depuis deux ans, — je vais probablement être mis en prison d'un moment à l'autre. — Peut-être les recors vont-ils venir me chercher pendant que je vous écris et ne me laisseront-ils pas finir ma lettre.

» J'avais cru, que soutenu de votre amour, j'aurais su me faire une belle place dans la société. Je sentais en moi cette ardeur des héros qui se rendaient dignes de la dame de leurs pensées par des dangers bravés, des obstacles vaincus ; — mais préparé à combattre des géants et des dragons, je n'ai trouvé que des moucherons incommodes, des insectes venimeux, — qui m'ont harcelé, fatigué, découragé. — Mon impuissance m'est un supplice, surtout parce que vous en êtes victime comme moi ; surtout parce que vous êtes sans cesse devant mes yeux comme un but désiré que je ne saurais atteindre. — Laissez-moi seul ; — je n'aurai plus alors cette soif ardente de m'élever, — je n'aurai plus qu'à subvenir aux besoins matériels de ma vie ; — je serai une sorte d'ouvrier vivant de mon état, — jusqu'au moment où mon état et la vie m'ennuieront si bien que je quitterai l'un et l'autre d'un seul coup. Au nom du ciel, — ne me répondez pas ! ne me montrez pas plus noble et plus charmant encore ce but auquel il me faut renoncer ; songez que c'est un supplice horrible que vous ajoutez à mes souffrances. »

XX.

A ce moment, la servante avertit mademoiselle Hédouin qu'une jeune dame désirait lui parler. Elle n'était pas connue de mademoiselle Hédouin ; mais l'entretien qu'elle lui demandait était d'une telle importance qu'elle ne craignait pas d'insister pour l'obtenir. L'étrangère fut introduite auprès de Marguerite. — Toutes deux en se voyant manifestèrent une vive surprise :

— Eh quoi ! c'est vous, Esther ! s'écria mademoiselle Hédouin.

— Marguerite ! dit avec un profond étonnement mademoiselle Seeburg.

— Ne saviez-vous pas, demanda Marguerite, que c'était moi que vous veniez voir ?

— Nullement, ma chère Marguerite ; j'avais besoin de trouver dans mademoiselle Hédouin une âme généreuse et compatissante, je suis bien rassurée en reconnaissant la plus noble et la plus douce de mes amies de pension.

— Eh quoi ! dit Marguerite, seriez-vous tombée dans l'infortune ?

— Non pas comme tu l'entends, reprit Esther ; je suis riche au contraire ; mais si tu ne viens pas à mon secours, je suis la plus malheureuse des filles, et si l'appui que j'ai pensé trouver dans ta générosité me trompe, je n'aurai plus de ressources que dans les conseils de mon désespoir.

— Parle, Esther, et je remercie d'avance le ciel, s'il est vrai que je puisse te sauver.

— Eh bien !... Marguerite... dit Esther en rougissant, — j'ai... comment te dire cela ?... Un jeune homme... qui vient à la maison depuis longtemps... il est beau, spirituel... je l'aime... je l'aime de telle sorte que j'ai oublié pour lui les devoirs les plus sacrés ; et aujourd'hui... Esther alors balbutia quelques mots à peine intelligibles.

— Et pourquoi ne t'épouse-t-il pas, malheureuse fille ! pourquoi ne sanctifie-t-il pas ces deux titres déjà sacrés d'amante et de mère ?...

— Hélas ! dit mademoiselle Seeburg, — c'est que sa volonté n'est pas libre... une passion de jeunesse... un premier choix... des promesses, des sermens faits d'abord à une autre... celui que j'aime est déjà engagé.

— C'est bien assez, je pense, dit Marguerite, d'avoir trahi une femme sans en tromper indignement, sans en abandonner lâchement une seconde. D'ailleurs, quelle est la femme qui osera réclamer un cœur dont on a disposé pour une autre ?

— Ecoute, Marguerite, dit Esther, je ne dois pas plus longtemps prolonger tes doutes, et te laisser développer en général des sentimens d'une élévation que l'on ne tarde pas à trouver un peu exagérés dès l'instant qu'il s'agit de ses propres intérêts. — L'homme que j'aime, c'est ton amant à toi, c'est Raoul !

Marguerite devint pâle et fut quelque temps sans pouvoir parler, mais bientôt elle reprit avec calme :

— Esther, les devoirs de monsieur Desloges envers vous sont plus sacrés que ceux qu'il avait contractés à mon

égard. — Monsieur Desloges vous épousera. C'est en vous aimant qu'il a trahi ses sermens, c'est en vous épousant qu'il réparera votre faute à tous deux. Ce n'est pas par une infamie qu'il se ferait pardonner une infidélité. J'aurais voulu qu'il me fît lui-même l'aveu du changement de ses sentimens. — Ce que vous me dites m'explique deux lettres étranges que j'ai reçues de lui. Il eût mieux valu qu'il m'eût dit la vérité... mais... Esther, je vous le jure, par la mémoire de ma mère, jamais je ne serai la femme de monsieur Raoul.

Esther se jeta dans les bras de Marguerite.

— Ah! Marguerite, s'écria-t-elle, — tu me sauves l'honneur et la vie, — mais le ciel te récompensera. Jolie e charmante comme tu es, tu n'auras qu'à choisir l'homme dont tu daigneras faire le bonheur.

Marguerite fit signe à mademoiselle Seeburg de ne pas continuer, et elle dit :

— Non... je renonce à Raoul... mais je ne donnerai jamais ma main à un autre. — Un autre! eh! grand Dieu! qu'aurais-je à lui donner! Je renonce à Raoul, mais je ne renonce pas à mon amour. Je me ferai un bonheur encore du bonheur même que lui donnera une autre femme. Dieu fera le reste et me soutiendra dans les momens de faiblesse et d'amertume. Tenez, Esther, ajouta-t-elle, — attendez quelques instans. — Je vais vous donner pour monsieur Desloges une lettre qui lui rendra cette liberté qu'il a su si bien reprendre.

Et Marguerite ne tarda pas à revenir avec une lettre qu'elle remit à mademoiselle Seeburg.

« Raoul, disait Marguerite, un hasard m'a tout appris. Vous avez contracté des devoirs qu'il faut remplir. J'ai renoncé à mes plus doux rêves, mais je ne saurais où prendre de la force s'il me fallait ne plus vous estimer. Avoir cessé de m'aimer n'est un tort que vis-à-vis de moi-même, — mais abandonner mademoiselle Seeburg, dans la situation ou l'ont mise son amour et le vôtre, ce serait une lâcheté et une infamie. Si je dois renoncer à ma tendresse dans l'avenir, il faut que je puisse la garder dans le passé. — Il ne faut pas que j'aie aimé un malhonnête homme. — Ne me répondez pas, — je me suis fait le serment de ne pas ouvrir une lettre qui viendrait de vous. Plus tard, quand mademoiselle Seeburg sera votre femme... je ne sais ce que je ferai : — je consulterai les forces que Dieu m'aura données. — Malgré le trouble dans lequel je suis en ce moment, je ne puis penser que cette tendresse si douce que j'ai pour vous puisse se changer en une telle amertume que ce soit jamais pour moi une souffrance de vous voir heureux. Ma résolution est immuable. En ne faisant pas ce que je vous demande, vous cesseriez d'être un honnête homme, sans vous rapprocher de moi pour cela, — et moi, vous m'enlèveriez mes chers souvenirs, — que je vous prie en grâce de respecter. »

XXI.

COURT SOMMAIRE DES ÉVÉNEMENS QUI SURVINRENT PENDANT UN ESPACE DE TROIS ANNÉES.

Raoul épousa mademoiselle Esther Seeburg. Esther n'était point mère, ainsi qu'elle l'avait fait croire à Raoul et à mademoiselle Hédouin. Le père Seeburg ne donna pour dot à sa fille qu'une pension annuelle, mais suffisante pour que le nouveau ménage pût vivre dans l'aisance.

Marguerite continua son rôle héroïque. — Si une tristesse profonde qu'elle ne s'avouait pas à elle-même amaigrissait ses joues et lui donnait une pâleur inquiétante, elle ne laissait cependant pas échapper le moindre murmure, et ne regrettait en rien ce qu'elle avait fait.

Sur ces entrefaites, monsieur Hédouin mourut; Félix alla à Alger; Marguerite Hédouin se mit alors à vivre tout à fait avec la tante Clémence, qui avait de son côté de grands chagrins. Son fils avait déserté en emportant la caisse du régiment. — Une condamnation par contumace n'avait atteint que son honneur. Elle savait qu'il était à Paris; de temps en temps il venait, à la chute du jour, lui demander de l'argent. Chaque matin elle se réveillait en se disant :

— C'est sans doute aujourd'hui que mon fils sera arrêté.

Ces deux pauvres femmes n'avaient dans la vie d'autre bonheur que de mêler leurs chagrins et de souffrir ensemble.

C'est de très bonne foi que Marguerite apprit avec tristesse que Raoul et Esther n'avaient pas continué longtemps à vivre en bonne intelligence. Raoul, qui avait été blessé du mensonge employé par Esther pour le décider à l'épouser, ne tarda pas à s'apercevoir que l'amour d'Esther, feu follet de l'imagination, s'éteignait rapidement dans la prose du ménage : elle était coquette et légère. Quelques observations de Raoul furent mal reçues et surtout mal écoutées. — Il devint sombre et taciturne; il chercha à revoir Marguerite, qui l'accueillit comme un frère, — lui donna les conseils qu'elle crut les meilleurs pour ramener la paix dans sa maison. — La tante Clémence, respectant l'innocent bonheur que Marguerite goûtait à revoir et à consoler celui qu'elle avait tant aimé, n'osa pas lui dire que tout cela était encore de l'amour. Esther fut irritée d'apprendre que son mari allait chez Marguerite, et elle ne supposa pas un moment chez celle-ci des sentimens purs, nobles et désintéressés, qu'elle ne trouvait pas dans son cœur; elle fit à Raoul de véhémens reproches auxquels celui-ci répondit avec dédain. De ce moment, Esther se crut tout permis. En vain Raoul lui défendit de recevoir un homme dont les assiduités l'avaient déjà fort compromise : elle ne tint aucun compte de cette défense.

Raoul, poussé à bout, saisit un prétexte pour insulter celui qu'il croyait l'amant de sa femme : ils se battirent. — Raoul, qui n'avait de sa vie été fort qu'en thème, blessa son adversaire, il est vrai, mais en échange d'une égratignure, il reçut une blessure très grave. Le soir même du duel, Esther leva le masque et prit la fuite avec son amant, emportant ses diamans, l'argenterie et tout ce qui avait quelque valeur dans la maison. Raoul n'y rentra pas et se fit porter dans une mauvaise chambre près de l'endroit où le duel avait eu lieu. Quand il apprit la fuite de sa femme, il fit demander monsieur Seeburg. — Celui-ci vint et rejeta sur son gendre tous les torts. Raoul lui donna les clefs de la maison qu'il avait habitée avec sa fille, n'y fit prendre que les effets personnellement à son usage, et lui abandonna le reste, — ce que monsieur Seeburg accepta, — ainsi qu'une autorisation par écrit de payer désormais à sa fille la pension qui, légalement, devait être versée entre les mains du mari comme chef de la communauté. Tous deux se témoignèrent alors le plaisir qu'ils auraient à ne jamais se revoir. Raoul resta dans l'auberge avec quelques louis pour toute fortune, — et tomba si dangereusement malade que le médecin qui n'en espéra pas grand'chose conseilla à l'hôte de prévenir le maire du village. — Celui-ci chercha des parens ou des amis à Raoul. — Marguerite alors, qui avait appris par la rumeur publique ce qui était arrivé, sut où Raoul était retiré; elle alla soigner le pauvre mourant. — A ce moment, tout lui manqua, jusqu'à l'appui de la tante Clémence. Le fils de celle-ci s'était fait prendre à Châlon-sur-Saône. Il attendait en prison qu'un nouveau jugement décidât s'il irait aux galères ou s'il serait fusillé. Sa malheureuse mère alla s'installer à côté de la prison, où elle passait tout le temps qu'elle n'employait pas à voir, à solliciter les juges.

D'abord Raoul ne s'aperçut guère de la présence de Marguerite. — Quand il la reconnut ensuite, il la prit pour un ange descendu du ciel; — mais il la supplia de le laisser mourir. Marguerite s'accusait d'avoir exigé ce funeste mariage; elle se reprochait tout haut les chagrins qu'elle avait ainsi attirés sur la tête de Raoul, — et à peine tout bas s'avouait-elle à elle-même le bonheur qu'elle avait perdu pour elle et pour lui.

MARGUERITE A LA TANTE CLÉMENCE.

« J'ai vu M. ***. Il s'emploiera de tous ses efforts en faveur de ton fils, mais il ne m'a pas caché que la situation est des plus dangereuses. C'est une cruelle chose que de n'oser relever un peu ton pauvre cœur de l'abattement profond où il est tombé, dans la crainte d'avoir à le faire retomber de nouveau et de plus haut.

» Raoul est sauvé. — Il est vieilli de dix ans. — Sa pâleur, ses rides précoces, sont pour moi des reproches terribles.—C'est moi qui ai exigé qu'il épousât cette méchante Esther, et c'est de ce mariage que sont venus tous ses chagrins.

» Comme il n'était pas convenable que je logeasse dans l'auberge où il demeure, une fois que sa vie n'était plus en danger et que sa situation n'exigeait plus des soins et une surveillance de tous les instans, j'ai cherché un autre logis auprès de lui. — Mais hier, il m'a dit qu'il allait retourner à Paris, où *ses affaires l'appellent*. J'ai compris ce que ce mot veut dire, — c'est qu'il lui reste à peine l'argent nécessaire pour payer son hôtelier et son médecin, et qu'il veut s'occuper de retrouver quelques leçons. — Au plus fort de sa maladie, alors qu'il ne reconnaissait ni moi, ni les autres personnes qui le soignaient, j'ai eu la curiosité de voir quelles étaient ses ressources. — Il n'avait avec lui que quelques louis, et je sais qu'il a abandonné non-seulement la dot de mademoiselle Seeburg, mais encore le logement qu'il habitait avec elle, dont il a remis les clefs au père, et dans lequel il a juré de ne jamais rentrer. J'ai ajouté seulement trois louis aux cinq qu'il avait dans sa poche, pour qu'il ne s'aperçût pas de ma petite fraude, qui l'aurait blessé. Je ne sais, ma chère tante, ce que je vais faire maintenant. Lui-même est triste et embarrassé. Par un sentiment de délicatesse que tu apprécieras, il n'ose me demander quelles seront désormais nos relations. Je n'en sais rien moi-même. Je regrette presque qu'il ne soit plus malade et que l'*humanité* ne m'oblige plus à rester sans cesse auprès de lui. Dois-je cesser de le voir? dois-je abandonner ce pauvre homme, déjà si abandonné et si malheureux par ma faute? Un hasard m'a appris des nouvelles de sa femme: elle est en Belgique avec l'homme qui l'a enlevée, et qui est de ce pays. — Il n'est pas probable qu'elle revienne jamais en France; d'ailleurs, après un éclat semblable, toute réunion entre eux est impossible.

» Je trouve tant de douceur à m'occuper de lui, à le soigner, que je crains de ne plus savoir quelles sont à son égard les limites de mes devoirs aux yeux du monde. — Pour ce qui est des devoirs véritables et de la vertu, ils sont gravés dans le cœur et ne dépendent d'aucune convention : on ne court aucun risque de se tromper.

» Je vais moi-même retourner à Paris. — Ici j'étais avec une garde-malade, avec l'aubergiste, sa femme, ses enfans, — au chevet d'un malade, dans un appartement ouvert, où l'on avait besoin d'entrer à chaque instant, — mais chez moi, je serai seule. Dois-je refuser de le recevoir? Les gens du monde auront-ils le tact touchant de ces braves gens chez lesquels on avait porté Raoul, et qui, sans que je leur aie rien dit, au bout de quelques jours de mon séjour chez eux, ne m'ont plus parlé de Raoul sans le désigner comme *mon frère*. — Les gens du monde comprendront-ils comme eux la sainteté et la pureté de mon affection pour lui? Tu n'es pas là, ma chère tante, et avant que je puisse avoir ta réponse et tes conseils, avant que cette lettre soit partie, il m'aura fallu prendre une résolution.

» Si je repousse Raoul, ce pauvre cœur si profondément blessé, je ferai une mauvaise action en réalité, mais le monde n'aura rien à dire. — Si je l'accueille, au contraire, si j'accepte ce doux nom de sœur que la femme de l'aubergiste m'a la première donné; si je le console, si je le soutiens, — j'aurai fait une bonne action, mais le monde me blâmera. Faut-il donc être dure et cruelle pour moi et pour lui, pour mériter, non pas l'approbation, mais le silence de ce monde? — Je crains bien en ce moment de plaider pour la cause que je désire qui gagne, — et d'être à la fois juge et partie.— Quoi qu'il en soit, ma bonne tante, je remplirai mes *vrais devoirs;* — j'ai prié Dieu une partie de la nuit de m'éclairer à ce sujet. Après Dieu, il y a deux personnes qui connaîtront la pureté de mon âme, — toi et Raoul. Que me fait le reste du monde, auquel je n'ai rien à demander, pour lequel je ne vis pas, — et qui ne pourrait jamais rien me donner qui fût comparable en douceur aux quelques instans que j'ai pu passer au chevet de Raoul malade, en lui prodiguant tous les soins d'une mère à son enfant. »

XXII.

MARGUERITE A LA TANTE CLÉMENCE.

« Hier, nous avons tous deux quitté la campagne pour revenir à Paris. Au moment de nous séparer, nous étions aussi tristes et embarrassés l'un que l'autre. Raoul ne me demandait pas s'il viendrait me voir chez moi. — Plusieurs fois nous nous sommes dit adieu, sans cependant nous en aller ni l'un ni l'autre. J'ai vu sur son visage péniblement contracté qu'il prenait sa résolution et qu'il allait me quitter Alors je lui ai demandé : — Viendrez-vous me voir demain ? — Oui, — m'a-t-il répondu, et son regard mouillé de larmes m'a remercié éloquemment.

» Je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui, et c'est en l'attendant que je t'écris pour parler de lui. Mon Dieu! pourquoi me suis-je laissé entraîner par les mensonges d'Esther! pourquoi n'ai-je pas écouté tes conseils! — Raoul serait ici chez lui. J'aurais le droit de partager avec lui ma petite fortune, tandis que je n'ose faire la moindre allusion à ses affaires dans la crainte de l'offenser. Je suis effrayée de l'exiguïté de ses ressources. — Je ne crois pas qu'il puisse lui rester un ou deux louis. A-t-il trouvé tout de suite des leçons? Et s'il en a trouvé, comment fera-t-il pour attendre la fin du mois et l'époque du paiement de ses leçons? Il est faible encore, et à peine convalescent. Ne se fatiguera-t-il pas trop! aura-t-il les soins nécessaires? Heureuse Esther! qui avait le droit de savoir tout cela!

. . . .

» Il est venu comme je t'écrivais cette lettre. Je l'ai interrompue. — Il est parti et je reste seule avec toi. Je l'ai trouvé pâle et fatigué. — Il aura sans doute marché beaucoup. Je n'ai osé lui faire aucune question à ce sujet. Je n'aurais pu lui dire : « Ne marchez pas tant. » Il m'aurait pu répondre qu'il faut bien qu'il s'occupe de gagner sa vie, de trouver des leçons et du travail, et qu'il n'a pas d'argent pour prendre des voitures. — Mon Dieu! si tu étais là, tu trouverais, j'en suis sûre, quelque moyen ingénieux; tandis que moi je me désespère sans pouvoir rien imaginer.

» Je lui ai demandé s'il voyait quelqu'un, — s'il avait conservé quelques amis. Il m'a répondu que non, — qu'il était heureux de ne plus connaître que moi. — J'ai essayé de lui demander s'il avait de l'occupation, s'il pensait trouver facilement des leçons, — il a fait semblant de ne pas entendre cette question, et il m'a demandé de tes nouvelles.— Je n'ai pas osé revenir sur ce sujet, et nous avons parlé de toi jusqu'au moment où il a regardé à la pendule, s'est levé et est parti. — Il m'a regardée alors si tristement que malgré moi j'ai dit : « A demain! »—Et un éclair de joie et de santé a brillé sur son visage pâle et amaigri. »

. . . .

Cette situation, qui était un supplice pour Marguerite, dura longtemps. Parfois elle trouvait un bon prétexte pour engager Raoul à dîner avec elle, — mais celui-ci ne laissait pas s'établir l'habitude qu'elle en voulait faire, et souvent il refusa de partager le dîner de mademoiselle Hédouin en disant qu'il avait déjà dîné, ce qui n'était pas vrai.

Les leçons ne se présentaient pas : — ses démarches pour

trouver des occupations d'un autre genre, n'avaient pas plus de succès; — il avait vendu successivement tous ses habits, en ne réservant qu'une grosse redingote, très convenable pour la saison froide au milieu de laquelle on se trouvait; — mais le printemps arriva, puis le commencement de l'été, qui s'annonça par des chaleurs accablantes. Il est difficile de dire ce que souffrit Marguerite de voir chaque jour Raoul avec sa lourde redingote.

Quelqu'un qui, un jour, se trouvait chez elle en même temps que Raoul, se plaignit de l'excès de la chaleur. — Raoul rougit un peu et dit qu'il ne trouvait pas qu'il fît trop chaud. Quelques instans après, Marguerite le surprit essuyant son front, sur lequel tombaient de grosses gouttes de sueur.

Il fit, cet été là, une chaleur si peu ordinaire, que c'était un sujet de conversation partout. — Mais Marguerite n'en parla pas une seule fois et feignit de ne pas s'en apercevoir. — Quelquefois mademoiselle Hédouin disait :

— Monsieur Desloges, je m'ennuie mortellement; — ou: je suis un peu malade. — Si vous étiez bien aimable, vous dîneriez avec moi.

Une autre fois : — Monsieur Desloges, j'ai fait aujourd'hui une certaine crême sur laquelle je veux avoir votre avis.

Un jour Raoul refusa formellement. — Il était venu avant l'heure ordinaire du dîner; mais il crut s'apercevoir, à l'insistance de Marguerite, qu'elle soupçonnait sa pénurie. — Alors il dit qu'il était invité et dînait avec un *un ami*, lui qui avait dit qu'il ne voyait plus personne.

— Ne vous verrai-je donc pas ce soir? — dit mademoiselle Hédouin.

— Si vraiment, si vous me le permettez. — Je ne fais pas de cérémonie avec ce camarade, et je l'ai averti qu'aussitôt le dîner fini je le quitterais. Je reviendrai.

Comme Marguerite dînait seule, elle reçut la visite d'une femme de ses amies, qui, en parlant de choses et d'autres, lui dit:

— Ah çà, ce monsieur Raoul qui vient souvent chez vous est donc bien frileux? je viens de le voir qui regardait les images sur le boulevard. — Il a une énorme redingote boutonnée jusqu'au col.

— C'est un ami d'enfance, dit Marguerite; il a reçu en duel il y a quelques mois une blessure très dangereuse dont il n'est pas encore tout à fait rétabli, et... on lui a ordonné de se tenir très chaudement.

— Eh bien! il doit plus souffrir de cette prescription qu'il n'a dû souffrir de sa blessure!

— Vous dites qu'il regardait des images?

— Oui... très près d'ici... je l'ai vu deux fois, d'abord il y a une demi-heure; puis, comme je venais ici, je l'ai retrouvé à la même place, qu'il n'avait pas quittée.

Marguerite resta silencieuse, dit qu'elle n'avait plus faim, et fit desservir son dîner. — Elle était convaincue que Raoul l'avait trompée, — qu'aucun ami ne l'attendait pour dîner, et qu'il regardait des images en attendant qu'elle eût fini son repas.

Raoul ne tarda pas à revenir. — Elle était seule alors. Ils parlèrent longtemps de choses indifférentes; mais mademoiselle Hédouin laissait souvent tomber la conversation. Elle était triste, préoccupée. On lui servit du thé, selon son habitude. Elle demanda des gâteaux, disant qu'elle avait mal dîné. — Raoul prit une tasse de thé; mais, sans s'en apercevoir et vaincu par le besoin, il mordit dans un gâteau avec une telle voracité, que Marguerite ne put se contenir davantage, fondit en larmes et éclata en sanglots. Elle fut longtemps sans pouvoir répondre aux questions de Raoul, — tant elle pleurait convulsivement; — puis tout à coup elle joignit les mains et s'écria :

— O Raoul! mon ami! au nom du ciel, je vous en supplie, ayez pitié de moi!

— Qu'avez-vous, Marguerite? répondit Raoul.

— Ayez pitié de moi, Raoul! ne me laissez plus souffrir ce que je souffre depuis six mois! — je ne puis plus le supporter : — vous me faites mourir. — Mon Dieu! que suis-je donc pour vous? — Ne puis-je être autant qu'un ami? Tenez, Raoul, — cela ne peut durer. — Tiens, Raoul, dit-elle, écoute, prends sur moi les droits d'un amant et d'un mari, pour que j'aie ceux d'une amante et d'une femme. — Je t'en prie, Raoul, comprends-moi, je t'en prie!

— Je le voudrais, dit froidement Raoul.

— Eh bien! je vais parler. — A commencer d'aujourd'hui, — je veux être pauvre et misérable. — Tenez, j'ai faim, et voilà ce que je fais!

Elle jeta à terre les gâteaux.

— Oui, j'ai faim, reprit-elle, et je ne mangerai pas. — Écoutez! — Vous êtes pour moi dur et cruel, — vous êtes pauvre, — vous me donnez l'horrible douleur de vos privations, — vous n'en avez pas le droit!

Elle se jeta à ses genoux et lui dit :

— Raoul! Raoul! sois mon maître, — sois mon amant! Je veux que cette maison soit à toi, — je veux être ici chez toi!

Puis elle se releva, se jeta dans un fauteuil, la tête sur le dossier, et recommença à pleurer amèrement.

— Vous vous trompez, Marguerite, — je vous affirme que vous vous trompez. Je suis... gêné... momentanément..., mais... ce n'est pas au point que vous supposez.

Marguerite se leva et dit :

— Raoul, vous mentez! — où avez-vous dîné aujourd'hui!... Avec un ami? disiez-vous. — Vous êtes resté sur le boulevard à regarder des images!

— Je n'avais pas faim... et...

— Taisez-vous!... je sais tout!... Mais quel mépris avez-vous donc pour moi! Que suis-je pour vous? — Raoul! Raoul! — Vous ne saurez jamais tout ce que vous m'avez fait souffrir.

— Ne souffririez-vous pas davantage de me voir accepter une situation honteuse?

— Honteuse?... Ah! si vous m'aimiez, vous comprendriez que le bienfaiteur est celui qui reçoit. Mais je vous ai dit ma résolution... je serai pauvre comme vous, — malgré vous je partagerai votre sort, — je verrai combien de temps vous m'imposerez ces privations, puisque vous ne voulez pas comprendre que je souffrirai moins ainsi.

Raoul voulut encore abuser mademoiselle Hédouin, mais elle pleura et supplia avec plus de véhémence encore.

— Écoutez, Marguerite, dit-il, avouez une chose : oseriez-vous dire aux gens que vous connaissez ce que vous voulez que j'accepte de vous?

— Oui. Je leur dirai que je vous aime, que vous daignez me regarder comme un ami, — que vous m'aimez, que tout est commun entre nous. — N'ai-je pas osé me compromettre pour vous voir tous les jours? — A-t-on cru, le pensez-vous, à la pureté de nos tête-à-têtes de tous les soirs depuis six mois! Vous m'avez laissé me perdre pour vous, — vous m'avez permis de vous sacrifier ma réputation, — et vous refusez de partager mon argent! — c'est absurde et niais! — Attachez-vous plus de prix à l'argent qu'à l'honneur? — Mais je ne veux pas plaider et discuter contre vous; — ce n'est pas à votre pauvreté qu'il faut mettre un terme, c'est à la mienne, — car, je vous le jure, la misère n'oblige pas aux privations que j'aurai le génie d'inventer pour surpasser les vôtres! — Mais quand vous avez épousé mademoiselle Seeburg, elle avait une dot, — vous avez bien accepté sa dot! — Est ce parce que je ne puis être votre femme que vous me traitez ainsi? — Est-ce à vous de me marquer du mépris pour cela! — Écoutez, Raoul, je comprends votre orgueil, parce qu'il est le mien. — Nous quitterons Paris, nous renverrons ma servante, — nous irons à la campagne, ensemble, — là où personne ne nous connaîtra; — je serai votre femme; — c'est vous qui louerez la maison; — je serai chez vous. Mon Raoul, je t'en prie, laisse-moi faire tout cela comme je l'entends. Oh! que je voudrais être pauvre et misérable! comme je voudrais tout recevoir de toi! Mais si tu savais tout le bonheur que tu peux me donner en consentant au partage que je te demande!

XXIII.

LA PAIX DES CHAMPS.

Si le hasard, à mes désirs prospère,
Accomplissait mes rêves de bonheur,
Dans un vallon j'aurais une chaumière,
Peu vaste, mais riante, solitaire.
La clématite avec sa douce odeur,
La vigne en couvriraient les murailles rustiques;
De gros noyers de leurs branches antiques
La cacheraient aux regards indiscrets.
. . . .
Un mur d'épine blanche et d'églantier sauvage
Enfermerait mes prés, ma maison, mon jardin,
O si j'avais encor, sur le côteau voisin,
Un petit clos de vigne !... et, dans le voisinage,
Un champ de blé dont les épis dorés
Sous le vent qui frémit se balancent en onde
De bleuets, de pavots, de nielles diaprés...
Je serais le roi du monde !
. . . .
Puis je voudrais quand, le matin,
Au travers de ma fenêtre,
Le soleil glisserait un rayon incertain,
Précurseur du jour qui va naître,
Je voudrais voir, les yeux clos encore à demi,
De mon premier regard la maison d'un ami.
. . . . (SCHILLER.)

Le soleil commence à descendre derrière les arbres. Un jeune homme et une jeune fille — sont assis sur le sommet d'une colline qui domine une vallée étroite dans laquelle une trentaine de maisons sont cachées sous les arbres.

La colline est couverte de bruyères dont la fleur est passée, mais, — le thym sauvage y étale ses fleurs roses. — Ils sont étendus sous une vieille aubépine dont les fruits commencent à rougir. — Ils sont silencieux, leurs regards comme leur pensée suivent le soleil qui disparaît derrière de grands sycomores, — dont le feuillage, richement découpé, se dessine vigoureusement sur l'horizon empourpré.

L'œil a besoin de chercher les maisons entourées de hauts arbres, le clocher de l'église s'élève seul, et le coq doré qui le surmonte resplendit d'un dernier rayon que lui envoie obliquement le soleil. Bientôt ce rayon s'éteint, — et la cloche sonne l'*Angelus*. Alors, de toutes parts on dételle les chevaux des charrues. — Les hommes et les femmes reviennent à la maison. Le jour disparaît et les arbres de la vallée se constellent de lumières rouges qui s'allument successivement, — tandis que le feu bleuâtre des étoiles s'allume au ciel. — On dirait des fleurs de feu qui s'épanouissent au ciel et sur la terre. — On entend au loin coasser les grenouilles dans la mare d'une ferme.

— O mon ami, dit la jeune fille, — quel calme enchanteur! que chacune de ces maisons cachées dans les arbres comme un nid d'oiseau doit être une douce retraite! — Que les habitans de cette vallée doivent être heureux et bons! Mon ami... pourquoi ne cacherions-nous pas aussi notre vie et notre bonheur dans un de ces nids parfumés, — loin des villes, de leurs habitans curieux et envieux? — Mon ami, ce n'est pas le hasard qui nous a fait assister à ce beau spectacle de la fin du jour. — Si vous m'en croyez, le reste de notre vie se passera sous ces beaux arbres. — Il m'a semblé que la voix vibrante de la cloche de l'église nous appelait et qu'elle nous promettait enfin une vie heureuse et paisible.

— Le lendemain, dès le jour, Raoul et Marguerite revinrent et descendirent dans la petite vallée; — leur enchantement fut encore plus complet. — Trois ou quatre maisons bourgeoises étaient clairsemées. Ils virent à la porte d'une de ces maisons une jeune femme qui tenait un enfant dans ses bras. Ses beaux grands yeux bleus étaient pleins de bonheur et d'innocence. Marguerite s'arrêta, regarda l'enfant et baisa ses fraîches joues roses. — Raoul demanda à la paysanne s'il y avait une maison à louer dans le pays.

— Je crois que oui, dit-elle; celle de maître Gillet est fermée depuis l'année dernière.

— Et où est la maison de maître Gillet?

— A l'autre bout de la commune. — Notre gas vas vous y conduire. — Ohé! Todore!

On voit alors sortir de la niche du chien placée dans le milieu de la cour deux têtes, — l'une était celle d'un grand dogue aux yeux calmes, — l'autre la tête blonde et frisée d'un petit garçon; — il embrassa son ami le dogue avant de le quitter, et celui-ci lui rendit sa caresse avec gravité. La mère arracha des cheveux de Théodore des brins de paille qui y étaient restés, puis elle lui dit :

— Tu vas conduire monsieur et *sa dame* à la maison de maître Gillet; en passant tu appelleras mame Gillet pour qu'elle prenne les clefs et leur vienne montrer la maison. — Tu entends bien, n'est-ce pas?

Marguerite fit quelques complimens à la mère sur la beauté et la santé de ce nouvel enfant, — et Marguerite et Raoul se mirent en route précédé de Théodore.

Ils traversèrent une partie du village. Madame Gillet, avertie, s'arma d'un trousseau de clefs et les mena voir la maison. — C'était un grand jardin abandonné depuis plusieurs années déjà, et une maison couverte en chaume, passablement délabrée. — Néanmoins elle plut beaucoup à Marguerite et à Raoul, et ils furent très désappointés lorsque madame Gillet leur annonça que la maison n'était pas à louer, — qu'elle et son mari, monsieur Gillet, ne voulait plus la louer, — que le dernier locataire était parti sans payer, et avait, pendant l'hiver, fait du feu avec une notable partie de l'escalier; — qu'en conséquence il s'agissait de se débarrasser de la maison et de la vendre.

Marguerite et Raoul se retirèrent; tous deux restèrent quelque temps silencieux et tristes. — Pendant leur visite à la maison couverte de chaume, ils l'avaient déjà remplie de rêves et de projets. — Marguerite parla la première et dit : — Mais... Raoul... si nous achetions cette maison... en vendant une partie de... nos... rentes, cela ne nous coûterait pas autant que nos deux logemens à Paris.

Raoul fit quelques objections qui furent bien vite levées. — Marguerite voulut que ce fut Raoul qui achetât la maison; — c'était le seul moyen — qu'on les crût mariés, et que le sacrifice qu'il faisait si noblement de sa considération et de sa position sociale ne fût pas pour elle une cause de mépris et de dédain. L'affaire fut bientôt conclue. — Ils firent faire les réparations indispensables, et ils s'installèrent dans leur nouvelle demeure.

XXIV.

MARGUERITE A SA TANTE CLÉMENCE.

» Je pense comme toi, ma chère tante, que l'occasion que ton fils a trouvée de s'échapper ne doit pas être attribuée au hasard, — et que ses chefs auront eu pitié de ta douleur. Tu n'en es pas moins perdue pour moi encore pour bien longtemps: — tu ne le quitteras, je le sais bien, que lorsqu'il sera tout à fait remis de la maladie qu'il a contractée en prison. C'est mon seul chagrin aujourd'hui, tu manques à tout ici : — mon bonheur, mes plaisirs, — tout a un côté de moins, tout est comme échancré, parce que tu n'es pas là.

« Nous sommes installés enfin dans cette paisible vallée; dans cette petite maison dont je t'ai parlé. J'ai peur quand je m'y sens si heureuse. Si je fais mal, comme tout me le

dit, — si j'ai manqué aux lois de la religion et à celles de la société, que suis-je donc devenue pour trouver si peu de repentir et de si rares regrets dans mon cœur? — Que pouvais-je faire cependant?... c'était le seul moyen d'adoucir le sort de Raoul; — et, à part certaines cérémonies, ne suis-je pas sa femme? — n'ai-je pas la conscience de remplir avec joie tous les devoirs sacrés du mariage? — Lui seul occupe toutes mes pensées, ma vie entière est consacrée à son bonheur. — Il y a des momens où j'ose me dire : Esther, qui est *sa femme*, — a fait tout haut des sermens qu'elle a trahis; — ces mêmes sermens, que j'ai faits tout bas, je les tiens religieusement.—Bien plus, pour veiller sur le bonheur de Raoul, pour adoucir les ennuis de sa vie, j'ai renoncé à tout ce qui fait l'orgueil des femmes, j'ai donné aux plus misérables d'entre elles le droit de me traiter avec dédain. J'espère alors que Dieu a pitié de moi; — que je n'ai fait qu'obéir aux meilleurs sentimens qu'il a mis dans mon âme, et qu'il me pardonne.

» Que j'aime notre retraite, chère tante! C'est une maison avec un toit de chaume. Du côté du nord, on ne voit plus le chaume; — la mousse l'a couvert du plus soyeux velours vert. — Sur la crète s'élèvent des iris au feuillage aigu. — Le devant de la maison est tapissé par une vigne vierge dont le riche feuillage commence à rougir, — par un jasmin chargé d'étoiles blanches embaumées, — et par un chèvre-feuille, le plus poétique, le plus rêveur des parfums.

» En face est une pelouse verte sur laquelle s'étend l'ombre de trois énormes noyers. — La saison ne nous permet encore de faire aucun travail. — Cet hiver nous préparerons des plates-bandes pour mettre quelques fleurs, — puis nous cultiverons aussi des légumes — dans le reste du jardin, où il y a quelques arbres fruitiers. — Nous avons hier acheté des poules et un coq.

» Nous n'avons rien dit à personne, — mais naturellement on nous croit mari et femme. — Nous avons avec nous une grosse servante que nous avons prise dans le pays; c'est la cousine de cette femme dont je t'ai parlé, qui a de si jolis enfans et qui nous a indiqué la maison la première fois que nous sommes descendus dans la vallée. Nous sommes décidés à ne voir aucun des bourgeois qui habitent le village pendant l'été. Raoul ne sort pas de la maison; c'est un calme dont il n'avait pas d'idée jusque là. — Tu comprends que ma petite fortune a été diminuée par l'acquisition que nous avons faite, — mais il nous reste de quoi vivre... comme nous vivons... sans toilette, sans plaisirs achetés, sans spectacles, sans voir de monde.

» Que je suis heureuse de voir Raoul si heureux! — Il soigne ses arbres avec une sollicitude qui te ferait sourire. Une chenille qui se nourrit sur une feuille n'est jamais si petite qu'elle puisse échapper à ses recherches et à sa vengeance. — Viens aussi vite que tu le pourras, — toi seule nous manques. — Tu nous forces de porter notre pensée au dehors de notre maison, tandis que si tu étais ici, avec nous, le monde se bornerait aux murailles de notre jardin. — Sauf les momens où tu nous gênes dans notre bonheur, en n'en faisant pas partie, il semble que nous soyons tous deux seuls au monde, comme nos premiers parens étaient dans le Paradis. — N'est-ce pas que ce qui rend si doucement heureux ne peut être un crime impardonnable?

» Adieu! »

MARGUERITE A SA TANTE CLÉMENCE.

« Je suis, ma chère tante, en proie depuis longtemps à une tristesse dont la cause est tellement absurde, qu'il n'y a qu'à toi que j'en puisse parler, — et que ce ne sera pas trop de toute ton indulgence pour recevoir ma confession à ce sujet.

» Il nous est survenu une visite, il y a quelques jours. Un monsieur Aristide Leroux, que Raoul a connu autrefois, se trouve être le maire du village que nous habitons. Le hasard lui ayant appris le séjour de monsieur Desloges dans la commune qu'il gouverne, il a cru devoir le visiter. Il nous a fort engagés à aller voir son jardin. Raoul le lui a promis, ce que je lui ai fort reproché quand monsieur le maire a été parti; ma position me défend de voir aucunes femmes — et de m'exposer aux humiliations qu'elles ne manqueraient pas de me faire subir avec tant de plaisir, que je me suis plus d'une fois demandé si les femmes ont réellement une si grande horreur qu'elles le disent pour des fautes qui leur donnent le droit d'écraser aussi impitoyablement d'autres femmes. Raoul, pour me rassurer, m'a dit que la femme de monsieur le maire n'était autre qu'une ancienne actrice du Cirque-Olympique, qui avait eu l'adresse de se faire épouser.

» Je suis fâché que Raoul n'ait pas compris ce qu'il y avait de blessant pour moi dans cette explication. N'est-ce pas accepter avec trop de résignation le côté humiliant de la position que j'ai prise, que d'admettre que je puis voir une femme précisément par les raisons qui devraient m'empêcher de la voir, si j'étais ce que je dois être et ce que j'ai été.

» Je me crois honnête femme. Je n'ai manqué à aucun des devoirs compatibles avec ma tendresse pour Raoul. Mais si les idées du monde me proscrivent de la société des honnêtes femmes, ce n'est pas à dire que je sois condamnée à la société des courtisanes.

» Aussi ce matin j'ai pris un prétexte pour ne pas accompagner Raoul qui déjeune chez ce monsieur Leroux; mais tout a été pour moi un sujet de souffrance. Raoul a pris pour la première fois depuis longtemps quelque soin de sa toilette. Il m'a fait ourler une cravate neuve sur laquelle je n'ai pu m'empêcher de laisser tomber deux grosses larmes.

» Je serais bien fâchée qu'il se fût aperçu de cette impression; c'est une occasion de distraction dont il avait peut-être besoin; mais pourquoi a-t-il besoin de distractions? Nous sommes si heureux dans notre solitude? A quoi sert de se distraire du bonheur?

» Comme il s'en allait sans m'embrasser ainsi qu'il a l'habitude de le faire, je le rappelai; — et ce n'est qu'après son départ que je me permis de pleurer. — J'en suis vraiment honteuse, chère tante, et je t'écris pour me consoler et me punir en même temps.

P. S. « Je rouvre ma lettre pour te dire que Raoul revient, qu'il paraît heureux de me revoir, qu'il est chargé de plantes que lui a données monsieur Leroux, et qu'il s'empresse de replacer dans notre jardin.

« MARGUERITE. »

XXV.

. . . .

Dans un jour d'expansion, Raoul lut à Marguerite sa fameuse tragédie. Marguerite en elle-même la trouva médiocre, mais elle le vit si heureux au bruit de ses vers qu'elle exagéra de beaucoup le peu de bien qu'elle pensait du chef-d'œuvre, et elle se joignit aux regrets qu'éprouvait Raoul de ne pas la voir imprimée. . . . .

. . . .

A quelque temps de là, — Raoul, qui était allé à Paris pour quelques affaires, crut reconnaître dans la rue son ancien ami Calixte Mandron. Mais ce qui lui parut singulier et l'empêcha de l'aborder, c'est qu'il vit à sa boutonnière un ruban rouge,—qui lui fit croire que l'homme qu'il apercevait n'était pas Calixte, mais quelqu'un qui, par un jeu du hasard, lui ressemblait étrangement.

Raoul cependant ne s'était pas trompé. Mandron avait, depuis leur dernière entrevue, essayé sans succès diverses professions, — qu'il avait pris le parti désespéré de réunir et d'exercer tour à tour selon les circonstances.

A sa qualité d'homme de lettres, qui ne lui rapportait rien, il avait tenté de joindre une industrie plus productive. — Il s'était fait agent d'affaires. — A son agence d'affaires il avait ajouté un bureau de placement pour les domestiques et les ouvriers. Mais la police n'avait pas tardé à intervenir au sujet de quelques opérations sur lesquelles des explications lui ayant paru nécessaires, elle avait cru devoir interroger Calixte. — Celui-ci avait disparu sans daigner répondre, et il s'était fait chimiste, inventeur d'une pommade pour faire pousser les cheveux et la barbe, — et aussi d'une eau pour les teindre en noir ou en blond, au choix des personnes.

Un jour, qu'il avait confectionné une provision de la pommade, il s'aperçut qu'il en avait fait plus qu'il n'était nécessaire, — et du reste de sa pommade pour faire pousser les cheveux, il avait fait une crème épilatoire qui faisait tomber le poil des bras en vingt-quatre heures. La réunion de ces denrées ne suffisait cependant pas à Mandron, qui était accoutumé à faire de grandes dépenses. Il avait, en conséquence, eu recours à un autre expédient : il avait laissé pousser ses moustaches, — et s'était créé lui-même chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur. Cependant, comme on aurait pu lui faire quelques chicanes sur la légalité de cette ordonnance, il ne portait pas le ruban rouge partout.

Voici la nouvelle industrie imaginée par ledit Mandron : Il se présentait dans une maison, demandant quelqu'un dont il avait pris au hasard l'adresse dans l'*Almanach*; — dans l'escalier il attachait sa décoration qu'il avait par prudence laissée dans sa poche, — et il se présentait comme ancien officier. Il venait, disait-il, pour faire une bonne œuvre. Un vieux troupier qui avait servi sous ses ordres se trouvait pour le moment dans une triste situation; il était malade, sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille. Il s'était avec raison adressé à son ancien chef, qui avait toujours regardé les soldats comme ses enfans; — celui-ci s'était fait un plaisir et un devoir de venir au secours de son ancien compagnon d'armes, — mais sa fortune était bornée, ses économies entières y avaient passé, cependant il ne pouvait abandonner ce malheureux, — et il avait pris la liberté de se présenter chez monsieur ***, dont la générosité était connue, — pour lui fournir une occasion d'exercer sa bienfaisance en l'aidant à venir au secours du vieux soldat.

Quelquefois on lui demandait le nom et l'adresse du malade, — mais avec beaucoup de dignité il répondait : — Ah! monsieur, ce serait le tuer que de trahir le secret de son infortune! Si vous saviez tout ce qu'il a souffert avant de se décider à s'adresser à moi, — à moi son père plutôt que son supérieur. — Non, monsieur, non; il repousserait vos bienfaits, — et ce n'est qu'à force de ruse que je puis lui faire accepter même de ma part. Aussi je me suis adressé à vous, monsieur, parce que vous n'êtes pas un de ces faux philosophes qui ne donnent que par vanité. Si vous venez au secours du vieux soldat, il n'y aura que Dieu et moi qui saurons votre belle action.

Presque toujours Mandron réussissait à se faire remettre ainsi quelques pièces de cent sous. Puis en descendant l'escalier il remettait son ruban dans sa poche. Il revenait d'une de ces expéditions lorsque Raoul l'avait reconnu, et il avait oublié de faire disparaître son ruban. Il avait bien aperçu Raoul, mais en même temps il avait remarqué son oubli, et il avait feint de ne pas le reconnaître. — Mais quelque temps après il vint le voir à la campagne et lui demander sans façon à déjeuner. On causa, et Calixte demanda à Raoul s'il faisait toujours des vers.

— Non, répondit Raoul, — je suis fatigué de n'en pouvoir publier aucuns.

— Et pourquoi ne les publies-tu pas? — Par exemple, ta tragédie, qu'en as-tu fait?

— Ma tragédie?... on n'a pas voulu la jouer.

— Eh bien! il faut en appeler au public de l'ignorance des directeurs de théâtres. Il faut faire imprimer ta pièce.

— Mais comment?

— Tu demandes comment!... mais il n'est pas un libraire qui ne soit enchanté de l'imprimer... J'ai justement un homme avec lequel je fais des affaires... Mais parbleu, tu le connais bien, c'est Alexandre...

— Comment, l'ancien *flot* du Cirque-Olympique?

— Lui-même... Il a gagné de l'argent avec le *Scorpion*... il est devenu un de nos premiers éditeurs.

— Vraiment!

— Et il se chargera de ton affaire... mais il faudra que tu entres dans une partie des frais d'impression.

— Ah diable!

— Ce n'est rien, vous partagerez ensuite le prix de la vente. — L'affaire vaut bien mieux comme cela; — en cas de succès, tu n'auras pas le crève-cœur de voir ton libraire s'enrichir à tes dépens. — En tous cas, je le verrai.

— Quand cela?

— Demain, — et après-demain je viendrai te rendre réponse.

Les deux amis allumèrent des cigares et se mirent à fumer en se promenant dans le jardin. — Marguerite avait pris un prétexte pour quitter la table avant le moment où l'on avait commencé à parler de la tragédie. — La présence d'un étranger l'embarrassait, et, d'ailleurs, les manières de Mandron ne lui plaisaient pas. Calixte questionna beaucoup Raoul, — et apprit que la maison lui appartenait. Il prit congé de lui et revint le surlendemain. — Raoul alla au-devant de lui et lui dit rapidement : — Ne parle pas devant Marguerite des conditions de ton libraire.

En effet, il avait seulement dit à Marguerite que Calixte devait lui trouver un libraire qui imprimerait sa tragédie. — Après dîner, — ils sortirent tous deux et se promenèrent dans la campagne. — Ton affaire va bien, dit Calixte; Alexandre imprimera ton livre que l'on aura soin de prôner dans le *Scorpion*, ce journal que j'avais fondé et qui a déjà dit du bien de toi. — Tu paieras quinze cents francs pour ta part dans les frais d'impression. — Ces quinze cents francs et une somme égale que mettra Alexandre seront prélevés sur les premiers produits de la vente; — après quoi vous partagerez les bénéfices.

— Mais, je n'ai pas les 1,500 fr.

— Bagatelle! tu vas faire un billet de 1,500 fr. à quatre mois. — Avant l'échéance, nous aurons l'argent pour le payer.

— Mais si nous n'avions pas l'argent?

— Impossible! on vend ta tragédie 7 fr. 50 c. l'exemplaire : — il faudrait en trois mois n'en avoir pas vendu deux cents exemplaires pour ne pas avoir les 1,500 fr. et au delà. C'est une affaire sûre. J'ai apporté du papier timbré; — tu vas me faire le billet... Tiens... pour que ça aille plus vite.... pour que *ta femme* ne nous voie pas, — mets en travers de ce papier : — *Accepté pour la somme de quinze cents francs.* — Donne-moi ton manuscrit et ne te mêle plus de rien.

Raoul signa et donna sa tragédie, — puis il fut trois grands mois sans entendre parler de Calixte Mandron ni de son éditeur Alexandre.

Cette affaire réconcilia les deux fondateurs du *Scorpion*, — et les fit vivre dans l'abondance avec les quinze cents francs de Raoul, dont ils escomptèrent facilement le billet, tout en s'occupant de trouver un libraire qui voulût se charger pour rien d'imprimer la fameuse tragédie en courant seul les chances de perte et de bénéfice. On finit par découvrir un jeune homme auquel on persuada que monsieur Desloges, homme fort à son aise, rachèterait presque tous les exemplaires de sa tragédie pour en faire hommage à toutes ses connaissances. Aussi, un matin Calixte revint trouver son ami Raoul et lui apporta les épreuves à corriger.

— Mais, dit Raoul, c'est dans un mois qu'il faudra payer le billet..., et on n'aura jamais eu le temps de vendre assez d'exemplaires pour se procurer l'argent.

— Ne t'inquiète de rien, — tout ira bien.

Quinze jours après, la tragédie était imprimée. — Calixte envoya trois exemplaires à Raoul, — avec une lettre où il

lui disait : « Nous sommes en retard, ne compte pas sur les 1,500 fr. du billet, qui ne pourront pas *rentrer* avant deux ou trois mois d'ici. — *la librairie ne va pas pour le moment.* Arrange-toi pour payer le billet qui échoit dans quinze jours, c'est un argent qui ne tardera pas à te revenir.

» Ton ami,

» Cte MANDRON. »

Raoul fut horriblement tourmenté de cette nouvelle; il n'avait aucun moyen de se procurer les 1,500 francs; il aurait mieux aimé cent fois se brûler la cervelle que de parler à Marguerite de sa situation, — surtout à cause du peu de respect que Marguerite avait pour ses vers. — Cependant il se détermina à attendre, — et pensa qu'il obtiendrait sans doute de la personne qui avait le billet dans les mains le délai nécessaire pour que la vente de sa tragédie le rendît possesseur des 1,500 fr. En attendant, il se livra à la joie d'être imprimé. Il relut sa tragédie une fois dans chacun des trois exemplaires qu'on lui avait adressés.

L'époque fatale arriva cependant. — Un garçon de caisse se présenta pour *toucher* les 1,500 francs. Raoul voulut causer avec lui et lui demander un délai; mais le garçon lui dit :

— Monsieur, cela ne me regarde pas : — que vous payiez ou non, ça m'est parfaitement égal. Voici l'adresse de la personne qui m'envoie; vous avez encore jusqu'à demain midi pour payer, — après quoi on poursuivra.

Sur ces entrefaites arriva une lettre de la tante Clémence; son fils guéri avait passé en pays étranger. — Elle avait aliéné le reste de sa petite fortune pour lui en fournir les moyens.

« Ma chère Marguerite, disait-elle, il faut maintenant que tu nourrisses ta tante; je n'ai plus rien. — mais mon fils est sauvé. Il a, cette fois, paru réellement touché de ce dernier sacrifice. — J'espère qu'il sera sage, je serais trop désespérée de ne plus rien pouvoir faire pour lui...—Pourtant... je suis sûre que je le sauverais encore. — Ces derniers événemens ont doublé ma confiance dans la bonté divine et dans l'efficacité de la prière.

» Jusque-là je n'avais guère prié. Je pensais que Dieu est si grand, — nous si petits, qu'il ne s'occupait guère de notre destinée, — et que le plus grand détail dans lequel sa toute-puissance entrait était le soin d'un monde; — mais j'ai trouvé tant de consolation rien qu'à prier et à croire, — que je considérerai toujours comme un bonheur de prier, — non pas seulement pour ce qu'on espère obtenir, mais pour la prière elle-même. J'arrive auprès de toi; — je n'ai plus guère d'autre bonheur à espérer dans la vie que de te voir heureuse : — fais-moi donc une toute petite place dans ton bonheur. »

Peu de jours après, en effet, on sonna à la porte, et deux personnes se présentèrent à la fois, la tante Clémence et un huissier. — Marguerite se jeta dans les bras de sa tante, — Raoul pâlit, balbutia, — et reçut un papier timbré que l'étranger lui remit et qu'il glissa rapidement dans sa poche sans le lire. Il fut contraint, embarrassé, préoccupé : — son air inquiéta les deux femmes. — Aussi, quand après dîner il sortit pour lire le grimoire en question, — elles cherchèrent à deviner les causes de cette singulière préoccupation. La tante Clémence pensait que son arrivée lui était désagréable ou l'inquiétait. Marguerite avait vu le papier et craignait une provocation, — un duel, — toutes sortes d'affreux malheurs. — Cependant elles se calmèrent — et s'endormirent dans les bras l'une de l'autre.

Pour Raoul, — avant le jour il se mit en route pour la ville. — Il allait, à tout hasard, — demander du temps à l'huissier, — au créancier. — Il passa par chez Mandron pour demander quand il reviendrait. — On lui répondit qu'il était chez lui. — Mandron, en effet, n'avait pas quitté Paris.

Il monta et lui fit part de ses embarras. — Mandron s'écria qu'il n'y avait rien de si facile que de le tirer d'affaires, — qu'il se chargeait de faire renouveler le billet à trois mois de date, et que d'ici à trois mois... on verrait, — que la tragédie se serait vendue, etc.

Raoul demanda à passer chez son libraire. — Malgré les divers prétextes qu'imagina Calixte pour l'en détourner, il y mit une telle insistance qu'il fallut céder.

— A propos, dit Mandron, ce n'est pas Alexandre qui a fait l'affaire, c'est quelqu'un de mieux que lui, — tu vas voir.

Le libraire répondit aux questions de Raoul sur le nombre d'exemplaires vendus, qu'il n'en avait pas vendu un seul, si ce n'est les trois qu'il lui avait envoyés.

En effet, Mandron et Alexandre avaient acheté ces trois exemplaires, — parce que pour obtenir du libraire qu'il imprimât à ses frais la tragédie de monsieur Desloges, ils lui avaient dit, ainsi que nous l'avons expliqué, — que ledit poète achèterait beaucoup d'exemplaires pour les distribuer à ses connaissances; aussi le libraire demanda-t-il à Raoul s'il voulait quelques exemplaires; — à quoi Raoul répondit qu'il en avait assez pour le moment; — et que monsieur était trop bon.

Le libraire insista et finit même par dire que ce n'était pas ce dont on était convenu, et qu'il fallait absolument qu'il en prît.

Mandron, voyant que le tour que prenait la conversation ne tarderait pas pour le moins à surprendre Raoul, la termina en lui disant que monsieur Desloges en ferait prendre une douzaine par son domestique, et il l'entraîna dehors.

Raoul rentra rassuré et montra alors à la tante Clémence toute la joie qu'il ressentait en effet de son arrivée, et surtout de sa réunion à Marguerite et à lui.

La tante Clémence aimait beaucoup Raoul, — et les plus clairvoyantes de nos lectrices n'ont pas été sans s'apercevoir que son âge et l'amour de Marguerite pour Raoul n'avaient été que suffisans pour l'empêcher de se laisser prendre à un sentiment plus vif. Mais elle avait réussi à en faire une sorte de tendresse maternelle un peu inquiète et un peu craintive, — qu'elle cultivait en l'émondant soigneusement comme les jardiniers arrondissent au moyen de ciseaux la tête d'un oranger, et la maintiennent dans la forme inventée par le caprice.

Calixte fut ponctuel et arriva le lendemain de bonne heure. Il fit faire à Raoul un nouveau billet de 1,600 francs cette fois; — c'est à cette seule condition que le créancier avait consenti à un renouvellement.

Raoul, voyant devant lui un horizon tranquille de trois mois, se livra tout entier à la douce existence que lui faisait la tendresse de Marguerite et de la tante Clémence.

Une chose seulement le tourmentait singulièrement. Le sentiment de Marguerite, d'abord formé d'admiration et de respect, s'était tout doucement transformé, — parce qu'elle avait été forcée d'intervertir les rôles avec Raoul et de le protéger, — et parce que dans la vie commune elle ne lui avait trouvé que peu d'énergie. — Enfin il finit par y avoir dans son amour pour Raoul un peu de l'amour d'une mère pour son fils.

Cette position, que Raoul sentait, lui était désagréable; mais, par momens, il pensait que le succès, — un peu lent, mais cependant probable de sa tragédie, — lui ferait reprendre dans la maison la place qui lui convenait, et lui rendrait le prestige d'autorité qu'il comprenait avoir perdu.

26 septembre 1845.

XXVI.

L'AUTEUR AU LECTEUR.

. . . .

J'en étais là de mon récit,— il y a déjà plusieurs années, — et je me suis subitement interrompu, — ne parlant pas plus, ni de Raoul, ni de Marguerite, ni de Mandron, que s'ils n'avaient jamais existé.

Je veux supposer que, parmi les lecteurs de ce qui précède, il s'est trouvé une personne que cela ait intéressé au point de lui faire dire : — L'auteur est un insupportable personnage ! Pourquoi ne finit-il pas cette histoire ?

Je vais donner quelques explications à cette personne.

Ce qui m'a empêché de continuer, ç'aurait pu être, — à l'exemple de Sancho Panza, — que j'avais perdu le compte des chapitres publiés de l'autre côté de l'eau ;

Ou que je n'en savais pas plus long ;

Ou qu'il n'était rien arrivé d'intéressant à mes personnages depuis mon dernier récit.

Rien de tout cela.

Quelques personnes ont imaginé peut-être de croire, — mais à coup sûr de dire, —que ce roman était une histoire personnelle, — que Raoul Desloges n'était autre que moi-même. — On ne tarda pas à désigner une Marguerite, — et plusieurs de mes amis, — si j'ose m'exprimer ainsi, — eurent le désagrément d'être tour à tour signalés comme le type de Calixte Mandron. — Un journal fit à ce sujet quelques allusions qui furent saisies avec empressement,—et la chose fut complétement établie parmi les personnes qui m'entourent... à quelque distance.

Je me trouvai fort embarrassé.

Si on m'avait averti d'avance qu'on était décidé à voir mon portrait dans Raoul Desloges, — j'aurais pris mes mesures en conséquence, j'aurais orné mon héros de tous les agrémens, de toutes les vertus que j'aurais pu imaginer,— et Grandisson eût été auprès de lui un type d'immoralité. Mais le livre était trop avancé. — J'avais voulu peindre dans Raoul un caractère faible, indécis, — ayant dans la tête des images brillantes de ce qui lui manquait dans le cœur ; — victime d'une fausse éducation dont il n'avait pas eu l'énergie de secouer le joug, — entraînant dans le précipice la douce et dévouée Marguerite.

Je ne prétends pas certes que je ne connais pas Raoul,— je ne dis pas que personne n'a posé devant moi pour esquisser ce portrait. Je crois que l'art est le choix dans le vrai ; — j'ai soin d'inventer le moins possible.

J'ai bien dans ma mémoire une sorte d'herbier,— où j'ai gardé desséchées les fleurs et les épines que j'ai trouvées sur les chemins ; — il m'arrive bien parfois — de tâcher de leur rendre — la vie, la couleur et le parfum, —et d'en faire des bouquets pour vous, — ma belle lectrice.

Mais de là à croire que je suis le héros de tous mes livres, — il y a loin, — et cela pourrait un jour,—si le bruit s'en répandait trop fort, attirer l'attention du parquet. — J'ai raconté des histoires où les héros se permettaient des écarts prévus par divers articles du code pénal, — et dont la réunion pourrait bien, — si j'avais fait tout cela à moi seul, m'envoyer à Brest ou à Toulon, — et j'avoue que je préfère ma riante vallée de Sainte-Adresse.

A propos de vallée, — précisément, — on a dit : Raoul demeure dans une vallée,—l'auteur habite celle de Sainte-Adresse, — donc c'est lui.

Il est vrai que Sainte-Adresse est aux bords de la mer,— et que celle où j'avais laissé, peut-être oublié Raoul, —est auprès de Paris. — Mais, — preuve de plus, — c'est pour dérouter.

— Raoul a été au collége, — l'auteur également ;— quel doute peut-il rester dans l'esprit ?

— Si je refuse d'admettre que j'ai fait le portrait de Raoul devant une glace, — si j'avoue que j'ai la prétention de ne pas ressembler audit Raoul, — si je prétends même qu'il y a dans ce que je raconte de lui deux ou trois actions parfaitement honteuses à mes yeux, — non seulement Raoul n'est pas moi, — Dieu merci, — mais il n'aurait pas été mon ami.

Je ne refuserai, au contraire, à personne d'avoir posé pour Marguerite ; — c'est une noble et ravissante fille, — et il ne serait pas poli de ma part de dire à n'importe qui : — Vous ne lui ressemblez pas. — Je suis donc décidé à répondre à toute femme qui me demandera : — Qui avez-vous peint dans Marguerite ? — par ces deux mots : — Vous-même.

C'est une chose que j'admire tous les jours que la légèreté avec laquelle on porte sur les autres des jugemens sans examen et sans appel, — tout en se plaignant avec âcreté de ces mêmes jugemens quand on se trouve à son tour sur la sellette.

Certes, je ne crois pas que la justice légale, — la justice du Code et du Palais, — soit infaillible. Et cependant, de combien de lumières elle s'efforce d'éclairer ses jugemens ! de combien de garanties elle entoure *le prévenu* ! —C'est une étude curieuse.

Si la rumeur publique signale qu'un crime a été commis, un juge d'instruction se transporte sur les lieux, accompagné d'un officier du ministère public. — Il constate et recueille les élémens du crime, lance des mandats d'amener, interroge, etc.

Quand les soupçons se sont fixés sur un individu, il est arrêté et interrogé. — S'il peut prouver manifestement son innocence, il est relâché ; — sinon, le procès-verbal du juge d'instruction est envoyé à la chambre des mises en accusation, composée de membres de la cour d'appel, c'est-à-dire de la plus hau e magistrature du pays. — Cette chambre délibère en présence du juge d'instruction, — et rend un arrêt qui remet le prévenu en liberté, ou l'envoie devant la cour d'assises, si les soupçons prennent de la consistance.

Vingt-quatre heures avant les débats, toutes les pièces du procès sont envoyées au greffe de la cour d'assises par le procureur général ; —le président étudie la cause, interroge le prévenu et lui assigne un défenseur d'office, s'il n'a pas fait un choix lui-même ; —il l'avertit, en outre, qu'il a cinq jours pour se pourvoir en cassation contre l'arrêt de mise en accusation. A partir de ce moment, le prévenu n'est plus au secret, et il communique librement avec son défenseur.

Le prévenu assiste aux débats ; — toute pièce, toute allégation contre lui est soumise à lui et à son défenseur. —Tous témoins répètent leur déposition devant lui, — et il la contrôle.

Le prévenu peut récuser une partie des jurés, — sans avoir aucune raison à en donner.

L'accusé, ou son défenseur pour lui, a toujours le droit de porter la parole le dernier.

Ensuite, il faut au moins huit voix sur les douze pour que l'accusé soit déclaré coupable ; — sept voix le déclareraient coupable sur les douze qu'il serait acquitté et mis immédiatement en liberté.

Ce n'est pas tout : — si le prévenu est acquitté, nul ne peut appeler du jugement ; — s'il est condamné, il a trois jours pour se pourvoir en cassation.

Notez, en outre, quelques autres précautions accessoires. —Un officier du ministère public est accoutumé à jouer le rôle d'accusateur. — La loi lui défend d'instruire une affaire.

Le juge qui a instruit un procès ne peut siéger au jugement, non plus que celui qui a fait partie de la chambre des mises en accusation, — parce qu'il pourrait apporter à la délibération un jugement formé d'avance.

Après tout cela, il y a encore quelques tristes et célèbres exemples d'erreurs commises par la justice.

Eh bien ! pour juger sans appel une cause qui intéresse l'honneur d'un homme ou d'une femme, il suffit d'une apparence douteuse, bien moins encore d'un *on dit*, — et

on se fait un plaisir, presque un devoir, de propager l'accusation, la condamnation, et chacun se fait accusateur, juge et bourreau.

Ce qu'il y a de charmant en ceci, c'est que les personnes qui admettent les plus faibles apparences comme des preuves contre les autres, veulent absolument faire passer les preuves acquises contre eux pour de frivoles et méprisables apparences,—et jettent les hauts cris qu'on n'ait pas pour eux l'indulgence aveugle quand ils refusent aux autres même la justice.

J'habite un petit hameau, où depuis quelques années des étrangers viennent,—en nombre croissant, hélas!—prendre des bains de mer, — et je vois, de ce que je viens de signaler, des exemples fréquens et suffisamment comiques pour que je me croie le droit d'en citer au moins un,—sans craindre de trop ennuyer la personne pour laquelle j'ai fait ce chapitre. Après quoi, je reprendrai mon récit où je l'avais laissé il y a quatre ans.

Il arrive de tous côtés des personnes qui se casent comme elles peuvent dans les auberges et les maisons particulières; — le plus souvent, les femmes sont seules avec des enfans et des domestiques, — ou les maris les amènent et s'en retournent à Paris.—Ceux qui restent vont passer leurs journées au Havre, — faire le tour des bassins, — lire les journaux, — marcher sur du pavé, etc.

Les femmes, d'abord, se rencontrent aux bains, à la promenade, etc., — mais *ne font pas connaissance ;* — chacun s'efforce seulement de *paraître* davantage aux yeux des autres, — mais on n'échange pas un mot, — fort rarement un salut.

Un jour, on signale une nouvelle arrivée,— une femme très belle ou très riche,—ayant un joli visage ou des robes chères.

Il semble alors voir des brebis qui tondaient un pré, chacune de son côté,—mais qui, entendant hurler un loup, se serrent toutes en groupe.

En effet, la femme plus belle ou plus riche que les autres, c'est l'ennemi commun.

Toutes ces femmes qui, la veille, ne se saluaient pas, deviennent alors charmantes les unes pour les autres. — Bonjour, madame, comment vous portez-vous? Et votre charmante petite fille?

— C'est de votre ravissant petit garçon qu'il faut parler, madame.

— Vous avez là une robe du meilleur goût.

— Je vous demanderai le patron de votre costume de bain, etc., etc.

L'alliance est faite. — Dès le lendemain, on se demande : Avez-vous vu la nouvelle arrivée?

D'un air dédaigneux :

— Oui.

— On la dit bien.

— Elle n'est pas mal,—mais je n'aime pas ces figures-là.

— Elle a l'air hardi, — ou l'air hypocrite, — ou l'air mijaurée.

— Sait-on ce que c'est?

— On dit que c'est une comtesse.

— Oh! une comtesse? — Elle est bien polie.— Ça ne doit pas être une vraie comtesse.

Ou bien : Elle est avec son mari.

— Est-ce bien son mari?

— Je n'en répondrais pas, — il a l'air bien empressé.

Le lendemain on se dit : — Eh bien! la nouvelle arrivée, — *on dit* qu'elle n'est pas mariée.

— Ah!... ça ne m'étonne pas, le monsieur est reparti.

— C'est singulier.

— Mais votre mari est reparti aussi après vous avoir installée.

— Ah! mais moi, c'est bien différent; M*** joue à la bourse, il a des affaires.

Et les histoires vont leur train. — Il faut donner des prétextes vertueux à l'envie que causent la jolie figure ou les belles robes. — Trois jours après, il est établi que la nouvelle arrivée n'est pas mariée; — personne ne s'est montré son contrat de mariage, mais sont réputées légitimement mariées et vertueuses toutes celles qui entrent dans l'association tacite contre la plus belle.

— Lui avez-vous parlé?

— Qui, moi? Non vraiment, je ne parle pas à ces femmes-là.

— Connait-elle quelqu'un dans le pays?

— Elle se promenait hier avec un monsieur et une dame.

— Pauvre petite femme!

— Qui? la nouvelle arrivée?

— Non, la femme de ce monsieur.

— Pourquoi?

— Quoi! j'ai besoin de vous le dire,— vous ne voyez pas que ce monsieur est l'amant de la nouvelle venue; — et que sa femme à lui doit être bien malheureuse.

— C'est vrai?

— *On* le dit.

— D'ailleurs c'est singulier de ne connaître que ce seul monsieur, on ne voit pas d'autre homme lui parler.

— On sait ce que ça veut dire.

Le lendemain on continue.

— Eh bien! elle a eu des visites toute la journée.

— Au moins quatre hommes, — c'est sans gêne, — ces femmes-là ça connait tout le monde.

— Oh! ça a bien vite fait connaissance.

— Recevoir ainsi du monde quand son mari est absent.

— Ce pauvre cher homme!

— Elle a voulu me parler, hier.

— Pas possible!

— Je lui ai à peine répondu, elle ne s'en avisera plus. — Mon mari ne serait pas content s'il me voyait faire de pareilles connaissances.

Le jour d'après :

— Voilà un aplomb! — Vous savez bien ce monsieur et cette dame avec qui elle s'est promenée l'autre jour?

— Oui. — Eh bien!

— Elle dit que c'est un cousin.

— Ah! ah! un cousin.

— On connait ces cousins-là.

— Il y a réellement des femmes bien effrontées.

— *On* dit qu'elle est entretenue.

Le jour d'après :

— Eh bien! *cette demoiselle*, — avec son cousin?

— Ne m'en parlez pas. — A quelle heure vous baignez-vous?

— Je ne me baignerai pas aujourd'hui,— j'attends quelqu'un, un ami de mon mari qui passe par ici... par hasard.

L'étrangère quitte le pays, — mais les autres femmes, une fois lancées, sont comme des chiens courans qui ont perdu une trace, — faute du cerf, elles se lancent sur un lièvre; — le venin élaboré pour la fugitive ne peut pas être perdu, — on se sépare en plusieurs hordes ennemies; — les *on dit* se croisent comme un feu de mousqueterie, — chacune de celles qui s'étaient montrées si sévère contre l'étrangère — attend et reçoit tour à tour un beau-frère,— un cousin, — un parent, un ami, etc. — Elle s'exaspère qu'on tourne à mal les choses les plus innocentes; — c'est affreux, — dit-elle, de juger ainsi sur les apparences.

Avant la fin de la saison, chacune a eu *son paquet*, — il vient un moment où il n'en reste que deux. — Pendant quelque temps, — elles disent du mal de toutes celles qui sont parties; — mais il vient un jour où l'une des deux exhibe une robe neuve, ou est l'objet de l'attention d'un homme remarquable — par sa place, sa fortune, ou une célébrité quelconque ;—alors elles ne tardent pas à ne plus se saluer, — et, faute d'un autre auditoire, — elles disent du mal l'une de l'autre à la femme qui les déshabille ou au maître baigneur. — Celle-ci n'a jamais été mariée, — ou bien elle a fait mourir son mari de chagrin,—et d'ailleurs, elle serre si fort son corset qu'elle en devient violette. — L'autre a été actrice sur un petit théâtre, — ou cuisinière, elle s'estropie à force de se chausser juste.

Il faut bien aimer les femmes pour ne pas les détester!

— Où en étais-je de l'histoire de Raoul et de Marguerite, ma belle lectrice?

M'y voici.

XXVII.

SUITE DE FORT EN THÈME.

Des bruits étranges commencèrent à circuler dans le pays.— On se rappelle Léocadie, cette figurante du Cirque-Olympique qui était devenue obèse, et qui s'était fait épouser par monsieur Leroux, — lequel était également assez gros, et maire du village.—Léocadie avait voulu faire connaissance avec Marguerite; — Raoul qui s'ennuyait quelquefois et allait volontiers jouer au billard chez monsieur le maire, — n'avait pas su éluder cette tentative de Léocadie, — mais il avait trouvé Marguerite très résolue à ce sujet, et la tante Clémence avait été entièrement de l'avis de Marguerite.

Marguerite avait accepté la situation toute entière ;—Dieu, Raoul et la tante Clémence, — savaient seuls tout ce qu'il y avait de noblesse, de dévouement, de générosité dans la vie qu'elle s'était faite.

Elle ne se croyait pas le droit d'exiger que tout le monde la comprît, — aussi elle ne voulait connaître personne, — elle ne voulait pas s'exposer aux impertinences de quelques drôlesses, — qui avaient sur elle la supériorité de tromper un mari responsable ; — elle ne voulait pas non plus se décloîtrer, — en voyant des femmes qui pouvaient être tombées, par des causes différentes, dans une situation extérieurement pareille à la sienne; elle refusa de voir madame Léocadie Leroux : — elle était du reste parfaitement heureuse entre Raoul et la tante Clémence, et ne désirait rien de plus.

Malgré les prétextes dont Raoul essaya de colorer le refus auprès de l'épouse de monsieur le maire, — Léocadie se sentit blessée et devint pour Marguerite une ennemie mortelle. — Un incident imprévu ne tarda pas à venir lui donner de terribles armes contre mademoiselle Hédouin.

Dans une maison à Paris, où ils passaient presque tout l'hiver, monsieur et madame Leroux— entendirent annoncer un jour — madame Desloges. — Léocadie ne tarda pas à lui dire, plutôt pour parler des dignités de monsieur Leroux que dans tout autre but,—que dans le hameau dont ledit monsieur Leroux était le premier magistrat, — il y avait un monsieur Desloges, — qui était peut-être parent de cette dame.—Esther, car c'était-elle, fit quelques questions, — et après éclaircissemens, — avoua, les yeux levés tristement au ciel, — que ce monsieur Desloges n'était autre que son mari, — lequel l'avait abandonnée pour vivre avec « je ne sais qui. »

— Quelle horreur! s'écria Léocadie, abandonner une femme aussi charmante que madame, — il faut que les hommes soient fous.

Aux questions d'Esther, Léocadie répondit qu'elle ne voyait pas la prétendue madame Desloges, — qu'elle s'était toujours douté de quelque chose.

Esther cependant en apprit assez pour reconnaître Marguerite. La fuite d'Esther n'avait pas duré longtemps, — elle était revenue chez son père, où elle jouissait d'une grande liberté; elle avait son appartement à part et ses connaissances particulières, parmi lesquelles on eut bientôt établi que Raoul Desloges avait abandonné son irréprochable épouse, — en emportant une partie de sa fortune qu'il *mangeait* avec une concubine.

C'est à peu près ce que Léocadie rapporta dans la petite vallée. — Ces bruits ne tardèrent pas à circuler dans tout le hameau, et Marguerite, — qui était un peu plus que polie avec tout le monde, tant elle consentait à payer son bonheur, — fut obligée de s'apercevoir que Léocadie lui rendait à peine son salut dans la rue, — et un jour qu'elle réprimanda une servante, — celle-ci lui répondit : — Au moins, moi, je ne vis avec le mari de personne.

Marguerite s'enferma pour pleurer.— Elle réussit à cacher ses larmes à Raoul, — mais pas à la tante Clémence. — Celle-ci se chargea de chasser la servante, — qui entra deux jours après chez madame Léocadie Leroux.

De ce jour, Marguerite ne sortit plus, — pour ne rencontrer personne; — le dimanche seulement elle allait à la messe; — mais un dimanche une personne étrangère était dans le banc de monsieur le maire. — Marguerite ne la vit pas d'abord, — elle allait à l'église pour prier Dieu et n'y faisait pas autre chose.

La religion de la plupart des femmes consiste surtout en ceci :

Le dimanche est un jour où on se lève plus tôt que de coutume pour se mettre de la pommade, se friser et se parer, de façon à attirer la pieuse attention des fidèles,— parmi lesquels on reste assise pendant une couple d'heures,— pour être admirée des unes et critiquer les autres.

Dans les autres bancs on chuchotait, et les regards se reportaient de Marguerite sur l'étrangère avec tant d'opiniâtreté, que Marguerite fut obligée de la regarder et reconnut Esther; au premier moment elle sentit un froid mortel arrêter la vie dans ses veines, — puis elle pria avec ferveur, — et offrit à Dieu un examen de sa conscience. — Mon Dieu! — dit-elle, — est il juste que je m'humilie devant cette femme. — Pour elle, — pour réparer son honneur qu'elle se vantait d'avoir perdu, — j'ai sacrifié volontairement le bonheur de toute ma vie : je lui ai fait épouser Raoul, — et je me suis condamné à l'isolement et aux larmes; — quand elle a eu abandonnée et trahi cet homme, quand elle l'a laissé, — blessé, mourant dans une auberge, —je suis allée le soigner et le recueillir,—je lui ai consacré ma vie, j'ai renoncé à la réputation, à la considération; — laquelle de nous deux a fait son devoir?

Marguerite sans doute sentit dans son cœur une réponse encourageante, car, — la messe finie, — elle traversa l'église et la foule qui la regardait, — calme et sereine, — les yeux limpides et doucement assurés, — pas plus baissés que de coutume, — et sans le moindre embarras.

Esther était venue passer la journée chez Léocadie avec laquelle elle s'était liée, — et avait espéré humilier Marguerite; — il est vrai qu'elle l'avait perdue dans l'opinion des autres; — mais Marguerite ne vivait pas dans l'opinion ni pour l'opinion. Raoul et la tante Clémence étaient le monde entier pour elle.

Le soir, un monsieur, — que Esther présenta comme un ami de son père, — vint la prendre et la ramener à Paris. — Quand elle fut partie, Léocadie Leroux dit aux autres femmes qui se trouvaient chez elle :

— Une pauvre petite femme bien intéressante, — si jolie, — si charmante, et abandonnée par ce Desloges,—qui mange son bien avec une autre femme; — et la conversation sur ce sujet remplit le reste de la soirée municipale.

Marguerite, que la tante Clémence voulut consoler,— lui fit voir à nu toute la sérénité de son âme, — seulement il fut convenu entre les deux femmes qu'elles n'iraient plus à la messe;— et le dimanche suivant,— toutes deux seules— dans le jardin, — Marguerite se mit à genoux — et dit : O mon Dieu! permettez-moi de ne plus aller vous adorer dans les temples de pierres bâtis par la main des hommes, permettez-moi de vous prier — sous cette belle coupole bleue qui forme votre ciel, — sous ces arbres frais et embaumés dont vous avez fait la parure de la terre,— au milieu de ces trésors gratuits que vous avez donnés à l'homme, — le parfum des fleurs remplacera l'encens de l'église, —et mon âme montera jusqu'aux pieds de votre trône, — avec ce parfum et avec le chant des oiseaux.

Puis les deux femmes prièrent ensemble,—et, leur prière finie, s'embrassèrent tendrement.

La vie de Marguerite et de Clémence fut un peu plus renfermée que jamais.

Raoul avait imaginé une singulière folie, —ou du moins

son imagination l'avait acceptée. — Mandron, qui lui avait dit à propos de la lettre de change que l'affaire était arrangée, et auquel il n'en avait pas demandé plus long, — Mandron lui dit :

— Tu as eu tort de faire une tragédie ; — le siècle n'est plus à la haute littérature ; — il faut être de son siècle. — Un bon gros mélodrame bien ronflant ne te mènerait pas si sûrement au temple de mémoire, mais il te mènerait à celui de la fortune. Il faut faire un mélodrame, c'est l'affaire de quelques jours, et nous le ferons jouer. — Depuis que j'ai cessé avec tant d'éclat de collaborer au journal que j'avais fondé avec l'ex-flot Alexandre, et que cet imbécile avait déshonoré, — je me suis glissé dans quelques autres feuilles, où je suis à l'affût des momens où il manque dix lignes. — Je trouverai bien moyen de glisser une note sur ta tragédie et sur ton mélodrame. — Puis je verrai les directeurs. — Travaille, — et reviens dans huit jours avec ton drame terminé.

En effet, — Raoul retourna à la campagne et se remit à l'œuvre. Ce nouveau produit de sa muse ne m'est pas parvenu. — D'ailleurs, je n'avais pas l'intention de vous le réciter. — Voici seulement ce que j'en ai su d'une manière certaine. — C'était, sous tous les rapports, très inférieur à la tragédie.

La tragédie n'était déjà pas trop bonne, mais elle avait cependant une certaine sève de jeunesse, qui manquait tout à fait au drame nouveau. — Raoul avait mit tout ce qu'il savait et tout ce qu'il avait dans *les Esclaves*, — il n'avait rien vu et rien appris depuis, — et il n'était plus amoureux.

Cependant il ne tarda pas à recevoir un journal dans lequel il trouva cette note :

« Notre jeune et déjà célèbre Raoul Desloges met, dit-on, la dernière main à un drame. Il abandonne les hauteurs du Parnasse où l'avait placé d'un premier bond sa belle tragédie des *Esclaves*, — pour en cotoyer la base. — Si les plus beaux talens sont obligés ainsi d'abandonner l'art pour le métier, il faut s'en prendre à l'impéritie d'un gouvernement sans entrailles, qui ne sait pas offrir d'appui au talent jeune et vivace. — Le libraire *** met en vente la deuxième édition de la tragédie de Raoul Desloges. — Les directeurs de trois théâtres du boulevard se disputent l'œuvre nouvelle. — On ne sait encore quel sera l'heureux possesseur du drame de Raoul Desloges. »

Raoul relut plusieurs fois ce curieux paragraphe, — et quoiqu'il sût qui en était l'auteur, — quoi qu'il reconnût la main complaisante de Mandron, — cet éloge imprimé lui monta à la tête.

Il écrivit à Calixte pour lui demander s'il était vrai qu'on fît une seconde édition de sa tragédie. — Mandron lui répondit : — Jamais on ne fait de seconde édition d'une tragédie. — Par un procédé de mon invention, qu'il serait trop long d'expliquer dans une lettre, le libraire a vendu quatorze exemplaires de ton œuvre. — Je l'ai engagé à faire les frais de couvertures nouvelles sur lesquelles on a mis : deuxième édition. — Tu es bien naïf de ne pas deviner cela. Pourquoi ne demandes-tu pas également les noms des trois directeurs qui se disputent ton mélodrame ?

Raoul fut un peu désorienté de ces révélations. — Néanmoins il relut le paragraphe, — et se dit : — J'y ai été trompé, les lecteurs de ce journal le seront plus facilement encore que moi. — Ce journal a dix mille abonnés. — chaque numéro d'un journal passe dans dix mains avant d'être détruit, — cela fait cent mille personnes qui vont lire ceci. — Qu'est-ce que la renommée et la gloire, si ce n'est pas cela ?

Et tout éventé qu'il était, l'encens vertigineux monta de nouveau à la tête de Raoul et le grisa encore. — Il se remit avec ardeur à l'ouvrage, — et travailla plusieurs fois jusque fort avant dans la nuit.

La tante Clémence le prit à part et lui dit : — Mon cher ul, — pourquoi veillez-vous ainsi ? — J'ai vu de la lumière dans votre chambre presque toute la nuit. — Êtes-vous malade ?

— Non, — chère tante, — je travaille.

— Et pourquoi travaillez-vous avec tant d'opiniâtreté ? — Est-ce pour le travail lui-même ou pour les résultats ? — Pour ce qui est des résultats, — notre vie est si simple que le petit revenu de Marguerite nous suffit à tous trois. — Peut-être voudriez-vous apporter votre part dans la maison, — ou désireriez-vous un peu plus de luxe autour de nous. — Alors donnez un autre but à votre travail, car je vous soupçonne fort de faire des vers. — Voulez-vous que je m'occupe de vous trouver ici quelques leçons. — Dans l'été il y a des enfans auxquels les parens sont fâchés de voir discontinuer leurs études. Aimez-vous mieux que je vous cherche à Paris — quelques écritures à faire, quelques manuscrits à copier ?

— Je ne fais plus de vers, chère tante, mais néanmoins le travail auquel je me livre est de ceux aux résultats desquels vous ne croyez pas. — Il y a cependant de grandes fortunes faites au théâtre, — et ces fortunes ont eu un commencement.

La tante Clémence ne répondit rien.

— Vous ne me dites pas, — vous ne voulez pas me dire : Ceux qui ont fait ces grandes fortunes avaient du talent. — Je vous réponds : C'est vrai. — Mais qui vous dit que je n'en... aurai pas ? Les personnes qui vous voient tous les jours ne vous croient jamais du talent que quand elles en sont averties par les applaudissemens du dehors. — Je n'ai fait encore qu'une tentative : — ma tragédie, non destinée à la représentation, — sans obtenir un de ces succès bruyans — qui sont quelquefois dus à l'intrigue et au savoir-faire, — a obtenu un succès d'estime. — Et tenez, je vais voir si je n'ai pas brûlé un journal qui en dit quelques mots.

Raoul disparut un moment, — moment que la tante Clémence employa à joindre les mains et à lever les yeux au ciel. Il ne tarda pas à revenir avec le fameux journal à la main. — Je l'ai retrouvé par le plus grand des hasards, dit-il, — dans un coin où je l'avais jeté.

La tante Clémence lut le paragraphe et dit : On va donc jouer un drame de vous ?

— C'est précisément ce drame que je suis en train de terminer ?

— Et trois directeurs se le disputent ?

Raoul rougit un peu et dit : *On* m'a fait faire des propositions par un de mes amis.

En même temps Raoul froissait et chiffonnait le journal, — comme l'on fait d'un morceau de papier que l'on va jeter au feu. — Mais la tante partie, il le déplia, — le relut deux fois, et le serra soigneusement dans sa poche.

Voici le procédé dont s'était servi Calixte Mandron pour faire vendre quatorze exemplaires de la tragédie de Raoul.

Alexandre et Calixte se brouillaient et se raccommodaient suivant les circonstances. — Il s'en présentait parfois où l'un des deux avait besoin de l'autre, — et, dans ce cas, François, l'ancien portier, — se chargeait d'opérer la réconciliation. — Un jour qu'ils se trouvaient tous trois ensemble, ils échouèrent dans toutes leurs tentatives pour se procurer un dîner digne d'eux. — Les quittances du *Scorpion* n'avaient pas été acceptées. Calixte, — se voyant surveillé, — n'osait plus aller quêter pour des frères d'armes malheureux. — Tout à coup celui-ci s'écria : J'ai une idée.

— Rôtie ou bouillie ? demanda Alexandre.

— Ni l'un ni l'autre, — mais une idée au moyen de laquelle nous ferons rôtir ou bouillir ce que nous voudrons.

— Voyons l'idée.

— La voici. — Comme tu es bien mis, viens avec moi. — Tu ne parleras pas, mais ton aspect me donnera de la considération.

Ils allèrent chez le libraire qui avait imprimé les *Esclaves*, — et Calixte lui dit : Vous n'avez rien vendu ?

— Non.

— Eh bien, vous allez vendre. — L'auteur a un drame reçu. — Tout le monde s'attend à un grand succès. — Son

nom connu fera vendre la tragédie. — Mais il faut changer les couvertures et annoncer la seconde édition. — Je me charge d'en parler dans un journal influent. — Monsieur Desloges, du reste, fera tous les frais de ce changement de couverture.

— Oui, cela peut bien faire. — Mais vous m'aviez promis qu'il prendrait un grand nombre d'exemplaires, — et il n'en a encore pris que trois, qui, entre parenthèse, ne m'ont pas été payés.

— Voyez l'injustice des hommes! — Vous vous plaignez en ce moment, — et savez-vous ce que je viens faire? — Je viens précisément vous demander quatorze exemplaires pour monsieur Desloges. — Vous lui en enverrez la note en y joignant les trois déjà pris, et les frais du changement de couverture de la tragédie.

— A la bonne heure, — si toutefois il ne se borne pas à ce nombre d'exemplaires.

Une demi-heure après François était venu prendre les quatorze exemplaires marqués chacun 7 fr. 50 c., — et les amis, après les avoir vendus tous pour sept francs, étaient allés dîner au Palais-Royal à quarante sous par tête.

Peu de jours après on avait envoyé au libraire la fameuse note du journal, et on avait pris vingt exemplaires qui vaient eu le même sort.

Raoul ne fut pas longtemps sans connaître le débit extraordinaire de la tragédie et sans en soupçonner les causes. — Il reçut une note du libraire; cette note se montait à un peu plus de trois cents francs, — en y comprenant les nouvelles couvertures de la deuxième édition des *Esclaves*, tragédie en trois actes, non destinée à la représentation, par M. Raoul Desloges.

Un autre désappointement plus grave ne tarda pas à se manifester; — on continua à réclamer le paiement du billet de quinze cents francs, malgré celui de seize cents que Raoul avait donné en échange; il alla chez Calixte. — Celui-ci lui demanda sa procuration et se chargea d'arranger l'affaire. — En effet, — quand on appela l'affaire au tribunal de commerce, Calixte demanda et obtint, — selon l'usage, — un délai de vingt-cinq jours. — Raoul n'entendant plus de réclamations, ne songea plus au billet.

— Nous avons eu tort, dit Calixte Mandron, de nous tant presser de faire imprimer ta tragédie. — Avec les quinze cents francs que ça nous a coûté, nous aurions pu fonder certain journal, — mais là, — ce que j'appelle fonder, — et aujourd'hui, nous serions des gens redoutés dans la librairie et dans les théâtres; — au lieu de demander nous ordonnerions. — Pour quinze cents francs, — je crois bien! on aurait forgé, fourbi et amorcé une jolie petite escopette, — au moyen de laquelle tout ce qui aurait passé sur les grandes routes de la littérature et de l'industrie nous aurait payé un honnête tribut.

— Joli métier, dit Raoul, que celui que tu faisais avec ton ami Alexandre, — du temps de la splendeur du *Scorpion*.

— Le métier que font certains autres journaux, — mon honorable ami, — depuis celui qui répand chaque matin la calomnie pour faire arriver son candidat à la présidence ou au ministère, — c'est-à-dire pour entrer à sa suite dans la ville conquise, et la livrer au pillage, jusqu'à celui qui reçoit sa part de toute entreprise industrielle pour la louer, et qui la dénigre si les offres sont insuffisantes, — ce qui n'est pas dire que le même ne cumule pas les deux industries. La seule différence — entre ces feuilles-là et le *Scorpion*, — c'est que le *Scorpion* étant moins puissant, c'est-à-dire pouvant moins attendre, — c'est-à-dire débitant ses mensonges à une assemblée moins nombreuse, — ne peut, comme eux, attendre qu'on vienne le trouver à sa boutique, et qu'on lui offre. — Moins fort, il doit crier plus haut; — il demande et exige.

Mais avec quinze cents francs! c'était notre fortune assurée. — Il va sans dire qu'Alexandre serait resté étranger à l'administration, autant qu'à la rédaction; — il a beaucoup contribué à compromettre le *Scorpion*, mais je n'abandonne pas l'idée d'un nouveau journal, — j'ai un bon titre: — la *Gazette noire*; — c'est un titre assez inquiétant, ce me semble, — ça a l'air chargé. — Penses-y, nous ne descendrons plus à ces honteux petits détails où la misère avait réduit le *Scorpion*, — et tu verras si les directeurs de théâtre ne viennent pas te demander, que dis-je! te commander des pièces. — Personne n'aurait désormais d'esprit et de talent que nous, tout ce qui paraîtrait serait *abîmé* et *éreinté* sans pitié. — Tu verrais la *considération* qu'on nous *montrerait*!

Au bout de vingt-cinq jours, on recommence les poursuites. Raoul eut encore recours à Mandron, — mais il est plus de huit jours sans pouvoir le rencontrer. — Alors, Mandron lui avoue qu'ils ont été victimes de la fourberie de l'usurier qui a escompté les lettres de change et qui n'a pas rendu la première et exige le paiement des deux. Il faudrait lui faire un procès en escroquerie, — mais comment prouver le vol, — ces gens-là sont tous si adroits, ils savent se bien mettre en règle.

— Mais que faire? dit Raoul.

— Obtenir vingt-cinq jours encore quand la seconde échoira, — tâcher d'avoir un peu de temps pour la première de la bienveillance du créancier, — et puis on aura bien d'ici là vendu quelques exemplaires de la tragédie, ou tu auras fini ton drame; — je vais aller chez le détenteur des billets, — je vais arranger ça; — attends-moi au Palais-Royal dans une heure. — Nous dînerons et nous aviserons.

Calixte revient en effet au bout d'une heure, — il n'a trouvé personne, il y retournera le lendemain. — On dîne, — aux frais de Raoul naturellement.

Le surlendemain Raoul reçoit une lettre de Calixte. Impossible de rien obtenir, — cet homme est un tigre; il faut que Raoul s'arrange pour payer, mais s'il veut faire la *Gazette noire*, on ne tardera pas à avoir réparé cette brèche. — Calixte Mandron est *désolé*, — il regrette que les *circonstances* ne lui permettent pas de venir au secours de son *ami*.

Raoul désespéré va voir lui-même le créancier; — on lui donnera un peu de repos jusqu'à l'échéance de la seconde lettre de change, — mais alors il n'y aura plus de répit si les deux ne sont pas payées.

Raoul veut parler du premier titre indûment conservé, — on lui prouve que Calixte a touché le montant des deux effets, — qu'il ne les a pas fait escompter par la même personne, et que c'est par hasard ou par des raisons particulières qu'ils sont tombés dans la même main.

Raoul cherche en vain Mandron, — Mandron a délogé. Il s'enferme et termine son drame, et le porte au directeur du théâtre de la Gaîté. — Mais l'échéance du second billet arrive, — les jours se passent, — les huissiers apportent du papier timbré. Raoul est désespéré, — il n'a aucun moyen de résister; — par momens, — il veut tout dire à Marguerite, — mais il se rappelle le peu de cas qu'elle et la tante Clémence font de ses vers; — il se rappelle combien leur paraîtra ridicule et odieux d'avoir dépensé une pareille somme au profit de sa vanité, car avec la réclamation du libraire et les frais, il faudrait payer plus de quatre mille francs.

Alors il recule devant cet aveu. — La vie est pour lui un affreux supplice; — s'il pouvait trouver Mandron, il l'étranglerait ou le forcerait de le tirer de la position où il l'a jeté.

C'était l'automne. — En cette saison, la nature est si riche, que la fable n'a rien pu exagérer de ses magnificences; — si la fable parle des fruits d'or du jardin des Hespérides, — cela ne dit pas grand'chose à l'esprit, — quand on regarde de quelles admirables couleurs se décore un jardin. Les ypréaux, — les peupliers blancs, ont les feuilles blanches dessous, jaunes dessus, et le moindre vent agite et mêle leur cime d'or et d'argent; les feuilles des sumacs sont d'un rouge de laque, — celles des érables orange. — Les houx, les verglandiers, les sorbiers, ont des fruits écarlates comme le corail, — les aubépines et les azeroliers rouges comme le grenat; — les coings sont jaunes; — les baies du buisson ardent sont d'un orange vermillon. Dans le parterre, les marguerites sont en fleurs, les chrysanthèmes commencent à fleurir.

J'allais ne pas parler des dalhias. Aucune fleur n'a des

couleurs aussi variées et aussi éclatantes : — on ne pourrait s'en passer dans un jardin, — on l'admire, mais on ne l'aime pas ; — il est cent fleurs moins éclatantes, et dans lesquelles de charmans souvenirs se sont réfugiés et restent vivans, — s'épanouissant chaque année avec les fleurs sous les baisers du soleil. Les uns rians, les autres tristes sans être moins charmans, comme les dryades dans les chênes, — comme la cétoine, émeraude vivante dans les roses blanches.

Est-ce que l'aubépine, la pervenche, — la violette, — la rose simple des haies, — la giroflée des murailles, ne sont pas des amies?

Peut-être n'est-ce que pour les hommes de mon âge que le dahlia est une fleur muette, — sans souvenir comme elle est sans odeur. J'ai vu les premiers dahlias dans ma première jeunesse, ils ne se mêlent à aucun de mes premiers souvenirs, — tandis que je sais quel jour je me suis écorché les mains pour cueillir une branche d'aubépine, — quel jour j'ai gravi ce vieux mur en ruine pour rapporter une giroflée ; — je me rappelle avec qui j'ai tant cherché dans les bois ces églantiers que les botanistes appellent rubigineux et les Anglais *brewer* ; — je sais encore aussi où se desséchèrent certaines violettes que l'on me rendit.

Peut-être la génération qui me suit aime-t-elle les dahlias. La meilleure preuve que je n'aime pas les dahlias, c'est que j'aime à en avoir de nouveaux, que je jette sans pitié ceux de l'année dernière, si on m'en apporte de mieux faits de la même couleur.

Tandis que tous les ans, — quand refleurissent mes rosiers, je les aime davantage ; — je sais depuis combien de temps celui-ci est entré dans mon jardin, — combien de fois celui-là y a épanoui ses splendides corolles et y a répandu ses parfums. — Ceux que j'ai depuis plus longtemps sont ceux que j'aime le mieux.

Clémence et Marguerite, qui ne sortent plus, — qui n'aiment plus que ce qui est entre les murailles du jardin, — s'occupent de leurs fleurs. — Il s'agit de replanter les oignons de jacinthe et de tulipe, — il faut préparer son printemps ; — toutes deux travaillent avec ardeur, et quelquefois fredonnent une valse ou une romance.

Raoul les regarde à travers les vitres d'une fenêtre, — il ne travaille pas au jardin, — lui, — il n'y travaille pas, — il sait que dans quelques jours la maison et le jardin seront vendus, que tous trois en seront expulsés.

Il a voulu détourner Marguerite et la tante Clémence d'y travailler, — mais il n'a pu prendre le courage et la force de leur dire l'affreuse vérité. — Hier il leur a proposé une promenade, — mais aujourd'hui elles ont déclaré qu'elles ne dîneraient pas qu'elles n'aient planté leurs beaux oignons à fleurs.

En les voyant ainsi planter avec tant de soins ces oignons qu'elles ne verront pas fleurir, — préparer pour d'autres de riches plates-bandes, — Raoul ne peut retenir ses larmes, il voudrait descendre et leur dire ce qui va arriver, — tout briser dans ce jardin qu'il a planté, — et dire aux deux femmes : Allons-nous-en.

Mais elles sont si gaies, si heureuses en ce moment, elles jouissent si bien déjà des belles couleurs et des suaves parfums que leur promettent les oignons qu'elles plantent, — qu'il se dit : il sera temps demain de leur apprendre tout, — il sera temps quand je ne pourrai plus le leur cacher; — pourtant il voudrait voir de la pluie, du froid, quelque chose qui les empêcherait de descendre au jardin, d'y planter, d'y semer.

Marguerite l'appelle, — elles sont embarrassées pour planter des anémones correctement, — *l'œil en dessus*. — Il répond brusquement qu'il est occupé, — puis il change d'idée, — il se rafraîchit les yeux avec de l'eau, — il embrasse les deux femmes, — il les aide, — il plante avec elles. — Ses doigts crispés écrasent quelques pattes d'anémones.

Sa préoccupation n'a pas échappé à Marguerite et à Clémence ; quand elles sont seules, — elles en cherchent les causes, — est-ce qu'il s'ennuie ? — Non, ce n'est pas de l'ennui que trahissent ses traits amaigris, — ses yeux enflammés, — c'est une tristesse profonde. — Est-ce le chagrin de voir ses vers naître et mourir inconnus ?

Elles passent tout en revue, — elles l'aiment tant toutes deux, il leur paraît assuré qu'elles dissiperont son chagrin, — il ne s'agit que de le connaître.

Toutes deux le prennent à part, — mais ni l'une ni l'autre n'obtient de confidence ; — il est un peu malade, — ça ne sera rien, — ça se passera.

Puis il les quitte, — ébranlé, — attendri, — il va s'enfermer dans sa chambre.

Il se passe quelques jours pendant lesquels Marguerite et Clémence n'ont pas d'autre pensée que de découvrir le sujet de cette douleur amère qu'il peut leur nier, mais non leur cacher. Il va à Paris deux jours de suite, il va voir le créancier possesseur des lettres de change. — Il le prie d'attendre, — de consentir à un nouveau renouvellement. — Pendant ce temps là il travaillera s'il le faut à la terre, mais l'autre finit par lui avouer qu'il n'est qu'un prête-nom, que la créance appartient en réalité à un autre, — que cet autre est un ancien négociant fort riche et *qui fait l'escompte*, — que les risques sont grands, — qu'il exige un peu plus que l'intérêt légal, — et que pour éviter les mauvais tours que l'envie et la malveillance pourraient vouloir lui jouer, car il ne paraît jamais dans les affaires et n'est jamais en nom, il veut bien en référer au vrai créancier ; mais il ne donnera à Raoul ni son nom ni son adresse, — il ne veut absolument pas être connu. — Il suffirait quelquefois d'un méchant esprit, voyant mal les choses, pour donner au procureur du roi de mauvaises impressions contre lui, et un magistrat un peu sévère pourrait quelquefois le troubler dans ses petites habitudes, et mal interpréter la façon dont il fait travailler un pauvre capital, qui sans cela courrait risque de s'ennuyer : rien ne s'ennuie comme de l'argent au fond d'un tiroir.

Raoul revient le lendemain pour avoir la réponse du négociant ; — celui auquel il parle n'a rien pu obtenir. Raoul cherche partout Calixte Mandron pour le tuer. — mais cette consolation même lui est refusée. — On ne sait nulle part ce qu'est devenu Calixte. — Il est probable que ce n'est pas seulement pour éviter Raoul qu'il se cache. — Alexandre, l'ex-flot du Cirque-Olympique, croit qu'il a quitté Paris.

C'est dans dix jours que l'on doit vendre la maison. — Raoul cherche en vain autour de lui, rien ne peut le sauver. Il retourne à la campagne, — il rentre tard exprès, — il feint d'être très fatigué et se réfugie dans sa chambre. — En effet, que dire à ces deux pauvres femmes ? s'il est triste elles vont l'accabler encore de questions si touchantes, qu'il a peine à retenir son secret et ne peut retenir ses larmes, — s'il affecte de la gaîté, s'il réussit à les rassurer, à quoi bon pour les faire retomber de plus haut dans quelques jours. Le lendemain il reçoit un nouveau papier timbré, celui-ci est au nom du libraire. — Il a obtenu un jugemement qui condamne Raoul à lui payer à peu près quatre cents francs ; s'il ne paie pas, le jugement porte qu'il ira en prison. — Tout est conjuré contre lui, — une lettre du directeur du théâtre de la Gaîté lui dit que beaucoup de pièces étant à l'étude en ce moment, il lui est impossible d'accepter son drame, et qu'on le tient à sa disposition.

Le lendemain, à la fin du jour, on lui apporte une des affiches annonçant la vente de la maison, que l'on doit apposer sur la porte. — Il la déchire en fureur, — et parcourt le village, où il en trouve deux, que l'on a déjà placées ; — l'une, sur la porte de l'église, l'autre, sur la maison de monsieur Leroux, le maire. Il retourne le soir les arracher, mais à quoi lui sert cette puérile résistance ? — Les affiches arrachées seront bientôt remplacées par d'autres, — et affichée ou non, la maison ne sera pas moins vendue dans huit jours. — Il sort dès le jour, pour aller — tenter encore une fois d'obtenir un sursis.

Pendant ce temps, Clémence et Marguerite, ont pris le parti violent de faire une perquisition complète dans les papiers de Raoul ; — à force de chercher, elles finissent par découvrir la vérité. — D'abord, elles restent stupéfaites,

mais elles ne tardent pas à prendre un parti ; — il faut payer ses dettes. — La tante Clémence va à la ville, — avec une procuration de Marguerite. — On charge un agent de change de vendre une grande partie des rentes qui restent à mademoiselle Hédouin ; — cette opération exige deux jours. — Il ne restera pas à Marguerite certainement, — de quoi soutenir le petit ménage, — mais elles pensent toutes deux que cette leçon sera très sévère pour Raoul, — qu'il va se décider à faire autre chose que des vers ; qu'on lui trouvera une place ou un emploi, — et que tout ira le mieux du monde.

Clémence veut qu'on ne lui parle de rien que tout ne soit fini. — Hâtons-nous donc, — répliqua Marguerite, car il souffre, il est malheureux, — je ne puis garder plus longtemps un secret dont la révélation va rendre la sérénité à son âme.

Elles vont toutes deux à la ville, — Marguerite seule pouvant toucher l'argent ; — elles se sont procuré, dans leur grande perquisition, les adresses des deux créanciers de Raoul. — Elles vont d'abord payer le libraire, — puis l'autre ; — où elles apprennent de celui qui sert d'écran au véritable usurier, que celui-ci n'est autre que monsieur Seeburg, le père d'Esther, — et qu'il est poussé dans la guerre qu'il fait à Raoul, autant par la haine que par l'intérêt. — Aussi fait-on toutes sortes de difficultés pour recevoir l'argent, — mais enfin on se décide ; la tante et la nièce rentrent à la maison, — heureuses et fières, — et emportant toutes les quittances. — Où est Raoul ? il n'est pas sorti de journée, répond la servante, — il s'est tenu renfermé dans sa chambre ; — il est probable qu'il est au fond du jardin, dans le petit kiosque où il se repose très souvent, — ou qu'il sera sorti par la petite porte du jardin qui donne sur la campagne.

— Tant mieux ! nous aurons le temps de faire nos préparatifs avant l'heure du dîner.

C'est en effet le jour de naissance de Raoul ; — la table est ornée de fleurs, — la servante a fait un gâteau, — les quittances seront le bouquet de fête, — on les met sous sa serviette, — c'est la première chose qu'il verra en se mettant à table ; — tout bien préparé, — elles attendent avec impatience son retour : — Pourvu, dit Marguerite, que l'émotion ne soit pas trop violente et ne lui fasse pas de mal.

Voici l'heure du dîner, Raoul n'est pas rentré, — on sonne une petite cloche qui d'ordinaire appelle aux heures de repas ceux qui sont dans le jardin. — Il ne vient pas, c'est qu'il est allé faire une promenade plus longue. — Il est six heures et demie, il ne vient pas.

A sept heures, Clémence et Marguerite, harcelés par la servante, prennent le parti de faire servir le dîner, — mais elles sont préoccupées et mangent à peine.

D'ordinaire il est assez exact pour le dîner. — Après avoir fait durer le repas autant que possible, après s'être interrompues dix fois au moindre bruit, en disant : Le voilà ! les deux femmes font desservir, mais en laissant sur la table le couvert de Raoul, et les fleurs et les quittances sous la serviette.

Peut-être est-il allé aussi à Paris et aura-t-il été retenu ; peut-être toutes nos ruses vont être déjouées. Il aura tout appris à Paris.

— N'importe, dit la tante Clémence, d'aujourd'hui seulement datera notre bonheur. — Raoul ne s'avisera plus de se ruiner pour faire imprimer ses vers, — il va haïr les vers, et descendant à la prose, — chercher ou accepter, — car je me charge de trouver, une occupation utile.

Il est huit heures, Raoul ne rentre pas.

On fait de nouvelles questions à la servante, elle répond de nouveau que Raoul est resté toute la journée à la maison, que du moins elle l'a vu plusieurs fois à des heures différentes, — mais que cependant il peut aller au jardin et du jardin dehors sans qu'elle l'aperçoive.

Neuf heures, dix heures arrivent, pas de nouvelles de Raoul. Clémence et Marguerite ne se disent plus rien. Chacune ne conçoit que des inquiétudes et ne veut pas augmenter celles de l'autre. — La tante Clémence même s'efforce d'établir qu'il peut y avoir mille causes pour que Raoul rentre tard, — peut-être même ne rentre pas du tout. — Marguerite lui serre la main pour la remercier, mais ne répond pas. On fait coucher la servante. — A minuit elles se couchent elles-mêmes, — mais dans le même lit. — Elles ne dorment pas ; elles pleurent, s'embrassent et prient.

La nuit se passe ainsi toute entière. — Les oiseaux annoncent le jour, — dont les premières lueurs ne tardent pas à paraître. Elles se lèvent. — Marguerite reste assise, anéantie. — On entend une voiture. — Ah ! le voilà peut-être, dit Clémence. — Ah ! je vais bien le gronder de nous laisser dans une pareille inquiétude. — Tu feras bien de le gronder, ma tante, — car moi je serai si heureuse que je n'y penserai seulement pas.

Mais la voiture ne s'arrête pas, — peut-être le cocher se trompe ; mais non, le bruit décroît, s'éloigne et s'éteint. — Clémence ne peut tenir en place. — Marguerite n'a pas la force de se lever. — Clémence va dans le jardin, reste quelques instans absente, puis rentre pâle, les yeux égarés, — tombe assise.

Marguerite — se lève : — Qu'as-tu ? quel malheur sais-tu ?

Mais Clémence ne peut parler. — La plus profonde terreur hébète ses regards — et étouffe sa voix. — Marguerite appelle sa servante, — lui confie sa tante, veut aller au jardin voir ce qui a si fort épouvanté Clémence. — Mais celle-ci fait un effort surhumain, — se lève, prend sa nièce par le corps, — et s'écrie : — N'y vas pas ! — Marguerite, au nom du ciel, n'y vas pas ! — Aidez-moi, Ursule, — ne la laissez pas aller au jardin.

— Oh ! s'écrie Marguerite, — Raoul est mort.

— Du courage, — ma douce, ma pauvre Marguerite, du courage !

— Eh bien ! je veux le voir, — où est-il ?

— Reste, — reste,

— Je veux le voir, dit Marguerite, — pâle et froide, et si résolue qu'Ursule et sa tante la suivent sans oser la retenir. — Mais Clémence reprend un peu de force, — elle prend sa nièce dans ses bras, — veut encore la retenir. — Attends ! — je vais te dire tout.

— Raoul est mort, — n'est-ce pas ?

— Pourquoi affliger tes yeux — d'un affreux spectacle. — Les hommes ne peuvent plus rien pour lui.

Marguerite ne répond pas, — mais s'élance, et guidée par un triste instinct, — elle entre dans le kiosque du jardin, — où elle voit le cadavre de Raoul.

Elle tombe à genoux, — pose sa main sur son front, — sur sa poitrine ; — il est mort, — tout est froid, — son cœur ne bat pas.

Clémence, — d'ailleurs, quand elle l'avait découvert, — avait eu le courage — de dénouer la corde, — car le malheureux s'était pendu, — et de chercher tous les signes d'une existence encore cachée comme le feu sous la cendre ; — mais la mort remontait déjà à sept ou huit heures, — et c'est seulement quand elle fut convaincue qu'il était mort que Clémence s'était abandonnée à la terreur qui l'avait fait s'enfuir. Marguerite ne dit pas un mot, ne verse pas une larme, — elle reste à genoux, — et prie. — Bientôt elle se lève, — il ne faut pas que son pauvre corps reste là. — Mais Ursule n'ose toucher le pendu, — d'ailleurs elle croit d'après le préjugé répandu dans les campagnes, — que Clémence a agi contre la loi en coupant la corde. — Clémence et Marguerite ne peuvent le porter ; — on envoie Ursule — chercher le jardinier. — Elle l'envoie et court prévenir le maire, — dans la crainte d'être compromise. On porte le cadavre dans sa chambre, — on le met dans son lit, — Marguerite — s'assied près du lit, — reste les yeux fixés sur lui, — et ne prononce plus une parole, — n'entend rien, — ne répond à rien ; elle est anéantie, — elle ne s'occupe de rien de ce qui se passe. — Le maire et un médecin viennent constater le décès, — on veut lui adresser quelques paroles de condoléance, — on ne les achève pas, tant il est visible qu'elle n'entend pas, — il semble qu'il y a deux morts dans cette chambre.

On a trouvé dans le kiosque — une lettre de Raoul à l'adresse de Marguerite.
Elle l'a lue avec avidité. — puis l'a mise dans son sein.
La lettre est courte :

» Pardonne-moi, ma bien aimée Marguerite, — ce nou-
» veau, — ce dernier chagrin que je te cause.
» Je ne puis plus rester dans la vie ; — je m'en vais. —
» Loin d'être pour toi un appui, — je t'ai entraîné dans les
» précipices où ma mauvaise fortune, — où ma nature in-
» complète m'ont jeté. — De nouveaux gouffres sont ou-
» verts sous mes pas, — je m'y précipite seul. — parce
» que tu voudrais m'y suivre.
» Je te recommande à la chère tante Clémence, — elle
» sera ton ange gardien, — comme tu as été le mien.
» Pensez quelquefois à moi toutes les deux. »

Marguerite passa le jour et la nuit dans le même fauteuil. — On n'ose la déranger, — on espère qu'elle ne sent rien — qu'elle ne souffre pas, mais, dès le même jour, — on vient pour enlever le cadavre, — Marguerite se laisse emporter dans une autre chambre. — La tante Clémence supplie tout le monde de ne pas faire de bruit, — pour que sa malheureuse nièce ne comprenne pas les détails de ce qui se passe. — Bientôt elle rentre auprès de Marguerite, — qui lui dit : Raoul est parti?

Clémence lui prend les mains. — Ma tante, dit Marguerite, — dans cette lettre qu'il a laissée pour me dire qu'il m'abandonnait, — il me dit de t'embrasser pour lui. — Viens, que je t'embrasse.

Elles tombent alors dans les bras l'une de l'autre, — et le cœur *leur crève* en même temps ; — d'abondantes larmes se font passage, et restent longtemps dans cette mutuelle étreinte.

Le soir, — Marguerite veut aller prier sur la tombe de Raoul. — Elle s'y dirige avec Clémence ; — des enfans, qui jouaient dans le cimetière, — se taisent et s'éloignent à la vue des deux femmes.

— Mon pauvre ami, — dit Marguerite — après avoir prié, — ma vie entière te sera consacrée, quoique tu m'aies quittée bien tôt ; — si je n'ai pu faire ton bonheur en ce monde, — j'expierai par mes prières l'offense que tu as peut-être faite à Dieu en abandonnant la vie ; — ton souvenir remplira mon existence, — tous mes soins auront pour but de le garder présent. — Merci, mon Dieu ! d'avoir gravé dans mon cœur cette foi si complète à l'immortalité de l'âme et à une autre vie. — Mon existence sera si austère et si innocente que vous me recevrez dans votre ciel, — au jour que vous avez marqué pour ma mort, — et, comme vous êtes juste et bon, — je retrouverai Raoul, sans lequel — une vie éternelle serait l'enfer. Mon pauvre ami, — mon bien-aimé, — repose en paix, — dans la mort, — je ferai seule la route qui doit nous réunir.

Le lendemain matin, il arriva un juge de paix qui mit les scellés partout. — Marguerite ne s'en préoccupa pas, pensant que c'était une formalité usitée.

Mais Clémence fit des questions, — et le juge de paix lui dit qu'il agissait au nom de madame Esther Desloges, née Seeburg, épouse légitime du défunt, et héritière de tout ce qui lui avait appartenu, — aux termes de leur contrat, qui les avait mariés sous le régime de la communauté.

Le juge de paix fit quelques questions à son tour à la tante Clémence, sur la situation de sa nièce : — il lui apprit que mademoiselle Seeburg avait été avertie de l'évènement par les soins de monsieur Leroux, maire de la commune ; — que tout appartenait à madame Esther Desloges, — qu'elle viendrait sans doute s'y installer pour la fin de l'automne, — et qu'elle ferait bien d'emmener Marguerite pour lui épargner la douleur et l'humiliation d'être expulsée légalement.

Clémence alla donner ces détails à Marguerite ; elle lui expliqua que cette maison qu'elle avait payée, — qu'elle venait de racheter, — appartenait désormais à Esther, — Marguerite ne fit aucune observation, — et dit : Allons nous-en.

Quand on est frappé d'un grand malheur, il arrive comme aux criminels condamnés pour divers crimes, — les peines moindres se confondent dans la plus forte. — Le juge de paix, — honnête homme et homme compatissant, accéda volontiers à la demande de Clémence qui le pria de les guider de ses conseils. — Il les autorisa à emporter leur linge et tout ce qui était marqué à leur nom. — Il s'engagea à faire promptement lever les scellés sur les meubles dont elles pouvaient prouver la possession par des quittances, — leur disant que cependant — elles pourraient plaider pour offrir la preuve que l'immeuble appartenait à Marguerite, — et que le gain du procès était possible. — Clémence refusa même d'en parler à sa nièce, et alla chercher un petit logement dans un faubourg à la porte de Paris. — Marguerite lui avait recommandé d'avoir à tout prix un petit jardin ; — elles allèrent encore à la fin du jour prier sur la terre qui recouvrait le corps de Raoul, — puis elles partirent. — Marguerite avait laissé faire les paquets à la tante Clémence, — elle avait pris dans le jardin certaines plantes que Raoul préférait et qu'il avait plantées et cultivées lui-même.

De l'héliotrope d'hiver, — tussilage odorant, — et un rosier simple qu'il avait arraché à Saint-Ouen, en souvenir d'une si douce promenade qu'ils y avaient faite autrefois.

Elle ne mit pas autre chose dans le jardin du petit logement du faubourg, — où elles s'installèrent dès le soir.

Au printemps suivant, Esther Desloges recevait ses amis, — *plantait* la crémaillère, et donnait une fête à sa villa. — On avait tout changé ; la maison et le jardin n'étaient plus reconnaissables. Monsieur et madame Leroux étaient de la fête, — et félicitèrent la femme légitime d'avoir expulsé la concubine, — et d'être rentrée dans sa maison.

Toute la société fit chorus ; — mais malgré cette lâcheté, Esther — fit bientôt dire qu'elle n'y était pas, quand Léocadie se présenta. — D'ailleurs elle épousa à l'expiration légale de son deuil, — ce monsieur qui l'accompagnait partout depuis assez longtemps, et qu'elle avait présenté comme un ami de son père.

Depuis, — le père Seeburg est mort, et Esther, qui s'appelle aujourd'hui madame Sorlain, est riche et heureuse, — et reçoit l'été une société nombreuse à la campagne ; — l'hiver, elle n'y paraît pas.

Clémence et Marguerite, auxquelles il ne restait pas assez d'argent pour vivre, — brodent et festonnent ; — leur travail, joint aux quelques cents francs de revenu restés à Marguerite, suffit à leur vie simple. — Une fois chaque mois, — elles viennent ensemble prier sur la tombe de Raoul, et y apporter des fleurs ou des feuilles du tussilage et de l'églantier ; — ces deux plantes, seules dans le petit jardin, et obéissant à leur vigueur ordinaire, n'ont pas tardé à le remplir.

La douleur de Marguerite est calme, — elle attend ; — elles n'évitent ni l'une ni l'autre de parler de Raoul ; — loin de là, — elles s'entourent de tout ce qui le rappelle, — et en parlent sans cesse.

— Quel bonheur, dit la tante Clémence, qu'on ne se console pas. — Nous ne saurions plus pour quoi vivre.

Il y a deux ans, — je me trouvais à Brest, — et je visitais le bagne. — Un homme, jeune encore, revêtu de la livrée des forçats, faisait partie d'un groupe. — A ma vue, il recula précipitamment et se cacha au milieu de ses compagnons, — mais j'avais eu le temps de reconnaître Calixte Mandron. C'est ce que je ne savais pas encore, et n'aurais pu vous dire, si je n'avais pas interrompu précédemment le présent récit.

FIN DE FORT EN THÈME.

H. de Balzac.

LA FEMME ABANDONNÉE.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS,

Son affectionné serviteur,

H. DE BALZAC.

Paris, août 1835.

En 1822, au commencement du printemps, les médecins de Paris envoyèrent en Basse-Normandie un jeune homme qui relevait d'une madadie inflammatoire causée par quelque excès d'étude, ou de vie peut-être. Sa convalescence exigeait un repos complet, une nourriture douce, un air froid, et l'absence totale de sensations extrêmes. Les grasses campagnes du Bessin et l'existence pâle de la province parurent donc propice à son rétablissement.

Il vint à Bayeux, jolie ville située à deux lieues de la mer, chez une de ses cousines, qui l'accueillit avec cette cordialité particulière aux gens habitués à vivre dans la retraite, et pour lesquels l'arrivée d'un parent ou d'un ami devient un bonheur.

A quelques usages près, toutes les petites villes se ressemblent. Or, après plusieurs soirées passées chz sa cousine madame de Sainte-Sevère, ou chez les personnes qui composaient sa compagnie, ce jeune Parisien, nommé monsieur le baron Gaston de Nueil, eut bientôt connu les gens que cette société exclusive regardaient comme étant toute la ville. Gaston de Nueil vit en eux le personnel immuable que les observateurs retrouvent dans les nombreuses capitales de ces anciens Etats qui formaient la France d'autrefois.

C'était d'abord la famille dont la noblesse, inconnue à cinquante lieues plus loin, passe, dans le département, pour incontestable et de la plus haute antiquité. Cette espèce de *famille royale* au petit pied effleure par ses alliances, sans que personne s'en doute, les Créqui, les Montmorenci, touche au Lusignan, et s'accroche au Soubise. Le chef de cette race illustre est toujours un chasseur déterminé. Homme sans manières, il accable tout le monde de sa supériorité nominale; tolère le sous-préfet, comme il souffre l'impôt; n'admet aucune des puissances nouvelles créées par le dix-neuvième siècle, et fait observer, comme une monstruosité politique, que le premier ministre n'est pas gentilhomme. Sa femme a le ton tranchant, parle haut, a eu des adorateurs, mais fait régulièrement ses pâques; elle élève mal ses filles, et pense qu'elles seront toujours assez riches de leur nom. La femme et le mari n'ont d'ailleurs aucune idée du luxe actuel : ils gardent les livrées de théâtre, tiennent aux anciennes formes pour l'argenterie, les meubles, les voitures, comme pour les mœurs et le langage. Ce vieux faste s'allie d'ailleurs assez bien avec l'économie des provinces. Enfin c'est les gentilshommes d'autrefois, moins les lods et ventes, moins la meute et les habits galonnés; tous pleins d'honneur entre eux, tous dévoués à des princes qu'ils ne voient qu'à distance. Cette maison historique *incognito* conserve l'originalité d'une antique tapisserie de haute-lice. Dans la famille végète infailliblement un oncle ou un frère, lieutenant-général, cordon rouge, homme de cour, qui est allé en Hanovre avec le maréchal de Richelieu, et que vous retrouvez là comme le feuillet égaré d'un vieux pamphlet du temps de Louis XV.

A cette famille fossile s'oppose une famille plus riche, mais de noblesse moins ancienne. Le mari et la femme vont passer deux mois d'hiver à Paris, ils en rapportent le ton fugitif et les passions éphémères. Madame est élégante, mais un peu guindée et toujours en retard avec les modes. Cependant elle se moque de l'ignorance affectée par ses voisins; son argenterie est moderne; elle a des grooms, des nègres, un valet de chambre. Son fils aîné a tilbury, ne fait rien, il a un majoral; le cadet est auditeur au conseil d'Etat. Le père, très au fait des intrigues du ministère, raconte des anecdotes sur Louis XVIII et sur madame du Cayla; il place dans le *cinq pour cent*, évite la conversation sur les cidres, mais tombe encore parfois dans la manie de rectifier le chiffre des fortunes départementales; il est membre du conseil général, se fait habiller à Paris, et porte la croix de la Légion d'honneur. Enfin ce gentilhomme a compris la restauration, et bat monnaie à la chambre; mais son royalisme est moins pur que celui de la famille avec laquelle il rivalise. Il reçoit la *Gazette* et les *Débats*. L'autre famille ne lit que la *Quotidienne*.

Monseigneur l'évêque, ancien vicaire général, flotte entre ces deux puissances qui lui rendent les honneurs dus à la religion, mais en lui faisant sentir parfois la morale que le bon La Fontaine a mise à la fin de l'*Ane chargé de reliques*. Le bonhomme est roturier.

Puis viennent les astres secondaires, les gentilshommes qui jouissent de dix ou douze mille livres de rente, et qui

(Extrait de la *Comédie humaine.*)

ont été capitaines de vaisseau, ou capitaines de cavalerie, ou rien du tout. A cheval par les chemins, ils tiennent le milieu entre le curé portant les sacremens et le contrôleur des contributions en tournée. Presque tous ont été dans les pages ou dans les mousquetaires, et achèvent paisiblement leurs jours dans une *faisance-valoir*, plus occupés d'une coupe de bois ou de leur cidre que de la monarchie. Cependant ils parlent de la charte et des libéraux entre deux *robbers* de wisth ou pendant une partie de trictrac, après avoir calculé des dots et arrangé des mariages en rapport avec les généalogies qu'ils savent par cœur. Leurs femmes font les fières et prennent les airs de la cour dans leurs cabriolets d'osier; elles croient être parées quand elles sont affublées d'un châle et d'un bonnet; elles achètent annuellement deux chapeaux, mais après de mûres délibérations, et se les font apporter de Paris par occasion; elles sont généralement vertueuses et bavardes.

Autour de ces élémens principaux de la gent aristocratique se groupent deux ou trois vieilles filles de qualité qui ont résolu le problème de l'immobilisation de la créature humaine. Elles semblent être scellées dans les maisons où vous les voyez : leurs figures, leurs toilettes font partie de l'immeuble, de la ville, de la province; elles en sont la tradition, la mémoire, l'esprit. Toutes ont quelque chose de raide et de monumental; elles savent sourire ou hocher la tête à propos, et, de temps en temps, disent des mots qui passent pour spirituels.

Quelques riches bourgeois se sont glissés dans ce petit faubourg Saint-Germain, grâce à leurs opinions aristocratiques ou à leurs fortunes. Mais, en dépit de leurs quarante ans, là chacun dit d'eux : — Ce petit *un tel* pense bien! Et l'on en fait des députés. Généralement ils sont protégés par les vieilles filles, mais l'on en cause.

Puis enfin deux ou trois ecclésiastiques sont reçus dans cette société d'élite, pour leur étole, ou parce qu'ils ont de l'esprit, et que ces nobles personnes, s'ennuyant entre elles, introduisent l'élément bourgeois dans leurs salons, comme un boulanger met de la levure dans sa pâte.

La somme d'intelligence amassée dans toute ces têtes se compose d'une certaine quantité d'idées anciennes auxquelles se mêlent quelques pensées nouvelles qui se brassent en commun tous les soirs. Semblables à l'eau d'une petite anse, les phrases qui représentent ces idées ont leur flux et reflux quotidien, leur remous perpétuel, exactement pareil : qui en entend aujourd'hui le vide retentissement l'entendra demain, dans un an, toujours. Leurs arrêts immuablement portés sur les choses d'ici-bas forment une science traditionnelle à laquelle il n'est au pouvoir de personne d'ajouter une goutte d'esprit. La vie de ces routinières personnes gravite dans une sphère d'habitudes aussi incommutables que le sont leurs opinions religieuses, politiques, morales et littéraires.

Un étranger est-il admis dans ce cénacle, chacun lui dira, non sans une sorte d'ironie : — Vous ne trouverez pas ici le brillant de votre monde parisien! Et chacun condamnera l'existence de ses voisins en cherchant à faire croire qu'il est une exception dans cette société, qu'il a tenté sans succès de la rénover. Mais si, par malheur, l'étranger fortifie par quelque remarque l'opinion que ces gens ont mutuellement d'eux-mêmes, il passe aussitôt pour un homme méchant, sans foi ni loi, pour un Parisien corrompu, *comme le sont en général tous les Parisiens.*

Quand Gaston de Nueil apparut dans ce petit monde, où l'étiquette était parfaitement observée, où chaque chose de la vie s'harmoniait, où tout se trouvait mis à jour, où les valeurs nobiliaires et territoriales étaient cotées comme le sont les fonds de la bourse à la dernière page des journaux, il avait été pesé d'avance dans les balances infaillibles de l'opinion bayeusaine. Déjà sa cousine madame de Sainte-Sevère avait dit le chiffre de sa fortune, celui de ses espérances, exhibé son arbre généalogique, vanté ses connaissances, sa politesse et sa modestie. Il reçut l'accueil auquel il devait strictement prétendre, fut accepté comme un bon gentilhomme, sans façon, parce qu'il n'avait que vingt-trois ans; mais certaines jeunes personnes et quelques mères lui firent les yeux doux. Il possédait dix-huit mille livres de rente dans la vallée d'Auge, et son père devait tôt ou tard lui laisser le château de Manerville avec toutes ses dépendances. Quant à son instruction, à son avenir politique, à sa valeur personnelle, à ses talens, il n'en fut seulement pas question. Ses terres étaient bonnes et les fermages bien assurés; d'excellentes plantations y avaient été faites; les réparations et les impôts étaient à la charge des fermiers; les pommiers avaient trente-huit ans; enfin son père était en marché pour acheter deux cents arpens de bois contigus à son parc, qu'il voulait entourer de murs : aucune espérance ministérielle, aucune célébrité humaine ne pouvait lutter contre de tels avantages. Soit malice, soit calcul, madame de Sainte-Sevère n'avait pas parlé du frère aîné de Gaston, et Gaston n'en dit pas un mot. Mais ce frère était poitrinaire, et paraissait devoir être bientôt enseveli, pleuré, oublié. Gaston de Nueil commença par s'amuser de ces personnages; il en dessina, pour ainsi dire, les figures sur son album dans la sapide vérité de leurs physionomies anguleuses, crochues, ridées; dans la plaisante originalité de leurs costumes et de leurs tics; il se délecta des *normanismes* de leur idiome, du fruste de leurs idées et de leurs caractères. Mais, après avoir épousé pendant un moment cette existence semblable à celle des écureuils occupés à tourner leur cage, il sentit l'absence des oppositions dans une vie arrêtée d'avance comme celle des religieux au fond des cloîtres, et tomba dans une crise qui n'est encore ni l'ennui, ni le dégoût, mais qui en comporte presque tous les effets. Après les légères souffrances de cette transition, s'accomplit pour l'individu le phénomène de sa transplantation dans un terrain qui lui est contraire, où il doit s'atrophier et mener une vie rachitique. En effet, si rien ne le tire de ce monde, il en adopte insensiblement les usages, et se fait à son vide qui le gagne et l'annule. Déjà les poumons de Gaston s'habituaient à cette atmosphère. Prêt à reconnaître une sorte de bonheur végétal dans ces journées passées sans soins et sans idées, il commençait à perdre le souvenir de ce mouvement de sève, de cette fructification constante des esprits qu'il avait si ardemment épousée dans la sphère parisienne, et allait se pétrifier parmi ces pétrifications, y demeurer pour toujours, comme les compagnons d'Ulyssse, content de sa grasse enveloppe. Un soir Gaston de Nueil se trouvait assis entre une vieille dame et l'un des vicaires généraux du diocèse, dans un salon à boiseries peintes en gris, carrelé en grands carreaux de terre blancs, décoré de quelques portraits de famille, garni de quatre tables de jeu, autour desquelles seize personnes babillaient en jouant au wisth. Là, ne pensant à rien, mais digérant un de ces dîners exquis, l'avenir de la journée en province, il se surprit à justifier les usages du pays. Il concevait pourquoi ces gens-là continuaient à se servir des cartes de la veille, à les battre sur des tapis usés, et comment ils arrivaient à ne plus s'habiller ni pour eux-mêmes ni pour les autres. Il devinait je ne sais quelle philosophie dans le mouvement uniforme de cette vie circulaire, dans le calme de ces habitudes logiques, et dans l'ignorance des choses élégantes. Enfin il comprenait presque l'inutilité du luxe. La ville de Paris, avec ses passions, ses orages et ses plaisirs, n'était déjà plus dans son esprit que comme un souvenir d'enfance. Il admirait de bonne foi les mains rouges, l'air modeste et craintif d'une jeune personne dont, à la première vue, la figure lui avait paru niaise, les manières sans grâces, l'ensemble repoussant, et la mine souverainement ridicule. C'en était fait de lui. Venu de la province à Paris, il allait retomber de l'existence inflammatoire de Paris dans la froide vie de province, sans une phrase qui frappa son oreille et lui apporta soudain une émotion semblable à celle que lui aurait causée quelque motif original parmi les accompagnemens d'un opéra ennuyeux.

— N'êtes-vous pas allé voir hier madame de Beauséant? dit une vieille femme au chef de la maison princière du pays.

— J'y suis allé ce matin, répondit-il. Je l'ai trouvée bien triste, et si souffrante que je n'ai pas pu la décider à venir dîner demain avec nous.

— Avec madame de Champignelles? s'écria la douairière en manifestant une sorte de surprise.

— Avec ma femme, dit tranquillement le gentilhomme. Madame de Beauséant n'est-elle pas de la maison de Bourgogne? par les femmes, il est vrai; mais enfin ce nom-là blanchit tout. Ma femme aime beaucoup la vicomtesse, et la pauvre dame est depuis si longtemps seule que...

En disant ces derniers mots, le marquis de Champignelles regarda d'un air calme et froid les personnes qui l'écoutaient en l'examinant; mais il fut presque impossible de deviner s'il faisait une concession au malheur ou à la noblesse de madame de Beauséant, s'il était flatté de la recevoir, ou s'il voulait forcer par orgueil les gentilshommes du pays et leurs femmes à la voir.

Toutes les dames parurent se consulter en se jetant le même coup d'œil, et alors, le silence le plus profond ayant tout à coup régné dans le salon, leur attitude fut prise comme un indice d'improbation.

— Cette madame de Beauséant est-elle par hasard celle dont l'aventure avec monsieur d'Ajuda-Pinto a fait tant de bruit? demanda Gaston à la personne près de laquelle il était.

— Parfaitement la même, lui répondit-on. Elle est venue habiter Courcelles après le mariage du marquis d'Ajuda, personne ici ne la reçoit. Elle a d'ailleurs beaucoup trop d'esprit pour ne pas avoir senti la fausseté de sa position : aussi n'a-t-elle cherché à voir personne. Monsieur de Champignelles et quelques hommes se sont présentés chez elle, mais elle n'a reçu que monsieur de Champignelles, à cause peut-être de leur parenté : ils sont alliés par les Beauséant. Le marquis de Beauséant le père a épousé une Champignelles de la branche aînée. Quoique la vicomtesse de Beauséant passe pour descendre de la maison de Bourgogne, vous comprenez que nous ne pouvions pas admettre ici une femme séparée de son mari. C'est de vieilles idées auxquelles nous avons encore la bêtise de tenir. La vicomtesse a eu d'autant plus tort dans ses escapades que monsieur de Beauséant est un galant homme, un homme de cour; il aurait très bien entendu raison. Mais sa femme est une tête folle...

Monsieur de Nueil, tout en entendant la voix de son interlocutrice, ne l'écoutait plus. Il était absorbé par mille fantaisies. Existe-t-il d'autre mot pour exprimer les attraits d'une aventure au moment où elle sourit à l'imagination; au moment où elle conçoit de vagues espérances, pressent d'inexplicables félicités, des craintes, des événemens, sans que rien encore n'alimente ni ne fixe les caprices de ce mirage? L'esprit voltige alors, enfante des projets impossibles, et donne en germe les bonheurs d'une passion. Mais peut-être le germe de la passion la contient-elle entièrement, comme une graine contient une belle fleur avec ses parfums et ses riches couleurs. Monsieur de Nueil ignorait que madame de Beauséant se fût réfugiée en Normandie après un éclat que la plupart des femmes envient et condamnent, surtout lorsque les séductions de la jeunesse et de la beauté justifient presque la faute qui l'a causé. Il existe un prestige inconcevable dans toute espèce de célébrité, à quelque titre qu'elle soit due. Il semble que, pour les femmes comme jadis pour les familles, la gloire d'un crime en efface la honte. De même que telle maison s'enorgueillit de ses têtes tranchées, une jolie, une jeune femme devient plus attrayante par la fatale renommée d'un amour heureux ou d'une affreuse trahison. Plus elle est à plaindre, plus elle excite de sympathies. Nous ne sommes impitoyables que pour les choses, pour les sentimens et les aventures vulgaires. En attirant les regards, nous paraissons grands. Ne faut-il pas en effet s'élever au-dessus des autres pour en être vu? Or, la foule éprouve involontairement un sentiment de respect pour tout ce qui s'est grandi, sans trop demander compte des moyens. En ce moment, Gaston de Nueil se sentait poussé vers madame de Beauséant par la secrète influence de ces raisons, ou peut-être par la curiosité, par le besoin de mettre un intérêt dans sa vie actuelle, enfin par cette foule de motifs impossibles à dire, et que le mot de *fatalité* sert souvent à exprimer. La vicomtesse de Beauséant avait surgi devant lui tout à coup, accompagnée d'une foule d'images gracieuses: elle était un monde nouveau; près d'elle sans doute il y avait à craindre, à espérer, à combattre, à vaincre. Elle devait contraster avec les personnes que Gaston voyait dans ce salon mesquin; enfin c'était une femme, et il n'avait point encore rencontré de femme dans ce monde froid où les calculs remplaçaient les sentimens, où la politesse n'était plus que des devoirs, et où les idées les plus simples avaient quelque chose de trop blessant pour être acceptées ou émises. Madame de Beauséant réveillait en son âme le souvenir de ses rêves de jeune homme et ses plus vivaces passions, un moment endormies. Gaston de Nueil devint distrait pendant le reste de la soirée. Il pensait aux moyens de s'introduire chez madame de Beauséant, et certes il n'en existait guère. Elle passait pour être éminemment spirituelle. Mais, si les personnes d'esprit peuvent se laisser séduire par les choses originales ou fines, elles sont exigeantes, savent tout deviner; auprès d'elles il y a donc autant de chances pour se perdre que pour réussir dans la difficile entreprise de plaire. Puis la vicomtesse devait joindre à l'orgueil de sa situation la dignité que son nom lui commandait. La solitude profonde dans laquelle elle vivait semblait être la moindre des barrières élevées entre elle et le monde. Il était donc presque impossible à un inconnu, de quelque bonne famille qu'il fût, de se faire admettre chez elle.

Cependant le lendemain matin monsieur de Nueil dirigea sa promenade vers le pavillon de Courcelles, et fit plusieurs fois le tour de l'enclos qui en dépendait. Dupé par les illusions auxquelles il est si naturel de croire à son âge, il regardait à travers les brèches ou par-dessus les murs, restait en contemplation devant les persiennes fermées ou examinait celles qui étaient ouvertes. Il espérait un hasard romanesque, il en combinait les effets sans s'apercevoir de leur impossibilité, pour s'introduire auprès de l'inconnue. Il se promena pendant plusieurs matinées fort infructueusement; mais, à chaque promenade, cette femme placée en dehors du monde, victime de l'amour, ensevelie dans la solitude, grandissait dans sa pensée et se logeait dans son âme. Aussi le cœur de Gaston battait-il d'espérance et de joie si par hasard, en longeant les murs de Courcelles, il venait à entendre le pas pesant de quelque jardinier.

Il pensait bien à écrire à madame de Beauséant; mais que dire à une femme que l'on n'a pas vue et qui ne nous connaît pas? D'ailleurs Gaston se défiait de lui-même; puis, semblable aux jeunes gens encore pleins d'illusions, il craignait plus que la mort les terribles dédains du silence, et frissonnait en songeant à toutes les chances que pouvait avoir sa première prose amoureuse d'être jetée au feu. Il était en proie à mille idées contraires qui combattaient. Mais enfin, à force d'enfanter des chimères, de composer des romans et de se creuser la cervelle, il trouva l'un de ces heureux stratagèmes qui finissent par se rencontrer dans le grand nombre de ceux que l'on rêve, et qui révèlent à la femme la plus innocente l'étendue de la passion avec laquelle un homme s'est occupé d'elle. Souvent les bizarreries sociales créent autant d'obstacles réels entre une femme et son amant que les poètes orientaux en ont mis dans les délicieuses fictions de leurs contes, et leurs images les plus fantastiques sont rarement exagérées. Aussi, dans la nature comme dans le monde des fées, la femme doit-elle toujours appartenir à celui qui sait arriver à elle et la délivrer de la situation où elle languit. Le plus pauvre des calenders, tombant amoureux de fille d'un calife, n'en était pas certes séparé par une distance plus grande que celle qui se trouvait entre Gaston et madame de Beauséant. La vicomtesse vivait dans une ignorance absolue des circonvallations tracées autour d'elle par monsieur de Nueil, dont l'amour s'ac-

croissait de toute la grandeur des obstacles à franchir, et qui donnaient à sa maîtresse improvisée les attraits que possède toute chose lointaine.

Un jour, se fiant à son inspiration, il espéra tout de l'amour qui devait jaillir de ses yeux. Croyant la parole plus éloquente que ne l'est la lettre la plus passionnée, et spéculant aussi sur la curiosité naturelle à la femme, il alla chez monsieur de Champignelles en se proposant de l'employer à la réussite de son entreprise. Il dit au gentilhomme qu'il avait à s'acquitter d'une commission importante et délicate auprès de madame de Beauséant; mais, ne sachant point si elle lisait les lettres d'une écriture inconnue, ou si elle accorderait sa confiance à un étranger, il le priait de demander à la vicomtesse, lors de sa première visite, si elle daignerait le recevoir. Tout en invitant le marquis à garder le secret en cas de refus, il l'engagea fort spirituellement à ne point taire à madame de Beauséant les raisons qui pouvaient le faire admettre chez elle. N'était-il pas homme d'honneur, loyal et incapable de se prêter à une chose de mauvais goût ou même malséante! Le hautain gentilhomme, dont les petites vanités avaient été flattées, fut complétement dupé par cette diplomatie de l'amour qui prête à un jeune homme l'aplomb et la haute dissimulation d'un vieil ambassadeur. Il essaya bien de pénétrer les secrets de Gaston; mais celui-ci, fort embarrassé de les lui dire, opposa des phrases normandes aux adroites interrogations de monsieur de Champignelles, qui, en chevalier français, le complimenta sur sa discrétion.

Aussitôt le marquis courut à Courcelles avec cet empressement que les gens d'un certain âge mettent à rendre service aux jolies femmes. Dans la situation où se trouvait la vicomtesse de Beauséant, un message de cette espèce était de nature à l'intriguer. Aussi, quoiqu'elle ne vît, en consultant ses souvenirs, aucune raison qui pût amener chez elle monsieur de Nueil, n'aperçut-elle aucun inconvénient à le recevoir, après toutefois s'être prudemment enquise de sa position dans le monde. Elle avait cependant commencé par refuser; puis elle avait discuté ce point de convenance avec monsieur de Champignelles, en l'interrogeant pour tâcher de deviner s'il savait le motif de cette visite; puis elle était revenue sur son refus. La discussion et la discrétion forcée du marquis avaient irrité sa curiosité.

Monsieur de Champignelles, ne voulant point paraître ridicule, prétendait, en homme instruit, mais discret, que la vicomtesse devait parfaitement bien connaître l'objet de cette visite, quoiqu'elle le cherchât de bien bonne foi sans le trouver. Madame de Beauséant créait des liaisons entre Gaston et des gens qu'il ne connaissait pas, se perdait dans d'absurdes suppositions, et se demandait à elle-même si elle avait jamais vu monsieur de Nueil. La lettre d'amour la plus vraie ou la plus habile n'eût certes pas produit autant d'effet que cette espèce d'énigme sans mot de laquelle madame de Beauséant fut occupée à plusieurs reprises.

Quand Gaston apprit qu'il pouvait voir la vicomtesse, il fut tout à la fois dans le ravissement d'obtenir si promptement un bonheur ardemment souhaité, et singulièrement embarrassé de donner un dénouement à sa ruse. — Bah! *la* voir, répétait-il en s'habillant, la voir, c'est tout! Puis il espérait, en franchissant la porte de Courcelles, rencontrer un expédient pour dénouer le nœud gordien qu'il avait serré lui-même. Gaston était du nombre de ceux qui, croyant à la toute-puissance de la nécessité, vont toujours, et, au dernier moment, arrivés en face du danger, ils s'en inspirent et trouvent des forces pour le vaincre. Il mit un soin particulier à sa toilette. Il s'imaginait, comme les jeunes gens, que d'une boucle bien ou mal placée dépendait son succès, ignorant qu'au jeune âge tout est charme et attrait. D'ailleurs les femmes de choix qui ressemblent à madame de Beauséant ne se laissent séduire que par les grâces de l'esprit et par la supériorité du caractère. Un grand caractère flatte leur vanité, leur promet une grande passion, et paraît devoir admettre les exigences de leur cœur. L'esprit les amuse, répond aux finesses de leur nature, et elles se croient comprises. Or, que veulent toutes les femmes, si ce n'est d'être amusées, comprises ou adorées? Mais il faut avoir bien réfléchi sur les choses de la vie pour deviner la haute coquetterie que comportent la négligence du costume et la réserve de l'esprit dans une première entrevue. Quand nous devenons assez rusés pour être d'habiles politiques, nous sommes trop vieux pour profiter de notre expérience. Tandis que Gaston se défiait assez de son esprit pour emprunter des séductions à son vêtement, madame de Beauséant elle-même mettait instinctivement de la recherche dans sa toilette, et se disait en arrangeant sa coiffure : —Je ne veux cependant pas être à faire peur.

Monsieur de Nueil avait dans l'esprit, dans sa personne et dans les manières, cette tournure naïvement originale qui donne une sorte de saveur aux gestes et aux idées ordinaires, permet de tout dire, et fait tout passer. Il était instruit, pénétrant, d'une physionomie heureuse et mobile comme son âme impressible. Il y avait de la passion, de la tendresse dans ses yeux vifs; et son cœur, essentiellement bon, ne les démentait pas. La résolution qu'il prit en entrant à Courcelles fut donc en harmonie avec la nature de son caractère franc et de son imagination ardente. Malgré l'intrépidité de l'amour, il ne put cependant se défendre d'une violente palpitation quand, après avoir traversé une grande cour dessinée en jardin anglais, il arriva dans une salle où un valet de chambre, lui ayant demandé son nom, disparut et revint pour l'introduire.

— Monsieur le baron de Nueil.

Gaston entra lentement, mais d'assez bonne grâce, chose plus difficile encore dans un salon où il n'y a qu'une femme que dans celui où il y en a vingt. A l'angle de la cheminée, où, malgré la saison, brillait un grand foyer, et sur laquelle se trouvaient deux candélabres allumés jetant de molles lumières, il aperçut une jeune femme assise dans cette moderne bergère à dossier très élevé, dont le siége bas lui permettait de donner à sa tête des poses variées pleines de grâce et d'élégance, de l'incliner, de la pencher, de la redresser languissamment, comme si c'était un fardeau pesant; puis de plier ses pieds, de les montrer ou de les rentrer sous les longs plis d'une robe noire. La vicomtesse voulut placer sur une petite table ronde le livre qu'elle lisait, mais ayant en même temps tourné la tête vers monsieur de Nueil, le livre, mal posé, tomba dans l'intervalle qui séparait la table de la bergère. Sans paraître surprise de cet accident, elle se rehaussa, et s'inclina pour répondre au salut du jeune homme, mais d'une manière imperceptible, et presque sans se lever de son siége où son corps resta plongé. Elle se courba pour s'avancer, remua vivement le feu; puis elle se baissa, ramassa un gant qu'elle mit avec négligence à sa main gauche, en cherchant l'autre par un regard promptement réprimé; car de sa main droite, main blanche, presque transparente, sans bagues, fluette, à doigts effilés, et dont les ongles roses formaient un ovale parfait, elle montra une chaise comme pour dire à Gaston de s'asseoir. Quand son hôte inconnu fut assis, elle tourna la tête vers lui par un mouvement interrogant et coquet dont la finesse ne saurait se peindre; il appartenait à ces intentions bienveillantes, à ces gestes gracieux, quoique précis, que donnent l'éducation première et l'habitude constante des choses de bon goût. Ces mouvemens multipliés se succédèrent rapidement en un instant, sans saccades ni brusquerie, et charmèrent Gaston par ce mélange de soin et d'abandon qu'une jolie femme ajoute aux manières aristocratiques de la haute compagnie. Madame de Beauséant contrastait trop vivement avec les automates parmi lesquels il vivait depuis deux mois d'exil au fond de la Normandie, pour ne pas lui personnifier la poésie de ses rêves; aussi ne pouvait-il en comparer les perfections à aucune de celles qu'il avait jadis admirées. Devant cette femme et dans ce salon meublé comme l'est un salon du faubourg Saint-Germain, plein de ces riens si riches qui traînent sur les tables, en apercevant des livres et des

fleurs, il se retrouva dans Paris. Il foulait un vrai tapis de Paris, revoyait le type distingué, les formes frêles de la Parisienne, sa grâce exquise, et sa négligence des effets cherchés qui nuisent tant aux femmes de province.

Madame la vicomtesse de Beauséant était blonde, blanche comme une blonde, et avait les yeux bruns. Elle présentait noblement son front, un front d'ange déchu qui s'enorgueillit de sa faute et ne veut point de pardon. Ses cheveux, abondans et tressés en hauteur au-dessus de deux bandeaux qui décrivaient sur ce front de larges courbes, ajoutaient encore à la majesté de sa tête. L'imagination retrouvait, dans les spirales de cette chevelure dorée, la couronne ducale de Bourgogne ; et, dans les yeux brillans de cette grande dame, tout le courage de sa maison ; le courage, d'une femme forte seulement pour repousser le mépris ou l'audace, mais pleine de tendresse pour les sentimens doux. Les contours de sa petite tête, admirablement posée sur un long col blanc ; les traits de sa figure fine, ses lèvres déliées et sa physionomie mobile, gardaient une expression de prudence exquise, une teinte d'ironie affectée, qui ressemblait à de la ruse et à de l'impertinence. Il était difficile de ne pas lui pardonner ces deux péchés féminins en pensant à ses malheurs, à la passion qui avait failli lui coûter la vie, et qu'attestaient soit les rides qui, par le moindre mouvement, sillonnaient son front, soit la douloureuse éloquence de ses beaux yeux souvent levés vers le ciel. N'était-ce pas un spectacle imposant, et encore agrandi par la pensée, de voir dans un immense salon silencieux cette femme séparée du monde entier, et qui, depuis trois ans, demeurait au fond d'une petite vallée, loin de la ville, seule avec les souvenirs d'une jeunesse brillante, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constans hommages, mais maintenant livrée aux horreurs du néant? Le sourire de cette femme annonçait une haute conscience de sa valeur. N'étant ni mère ni épouse, repoussée par le monde, privée du seul cœur qui pût faire battre le sien sans honte, ne tirant d'aucun sentiment les secours nécessaires à son âme chancelante, elle devait prendre sa force sur elle-même, vivre de sa propre vie, et n'avoir d'autre espérance que celle de la femme abandonnée : attendre la mort, en hâter la lenteur malgré les beaux jours qui lui restaient encore. Se sentir destinée au bonheur, et périr sans le recevoir, sans le donner?.... Une femme! Quelles douleurs! Monsieur de Nueil fit ces réflexions avec la rapidité de l'éclair, et se trouva bien honteux de son personnage en présence de la plus grande poésie dont puisse s'envelopper une femme. Séduit par le triple éclat de la beauté, du malheur et de la noblesse, il demeura presque béant, songeur, admirant la vicomtesse, mais ne trouvant rien à lui dire.

Madame de Beauséant, à qui cette surprise ne déplut sans doute point, lui tendit la main par un geste doux, mais impératif; puis, rappelant un sourire sur ses lèvres pâlies, comme pour obéir encore aux grâces de son sexe, elle lui dit :

— Monsieur de Champignelles m'a prévenue, monsieur, du message dont vous vous êtes si complaisamment chargé pour moi. Serait-ce de la part de.....

En entendant cette terrible phrase, Gaston comprit encore mieux le ridicule de sa situation, le mauvais goût, la déloyauté de son procédé envers une femme et si noble et si malheureuse. Il rougit. Son regard, empreint de mille pensées, se troubla ; mais tout à coup, avec cette force que de jeunes cœurs savent puiser dans le sentiment de leurs fautes, il se rassura ; puis, interrompant madame de Beauséant, non sans faire un geste plein de soumission, il lui répondit d'une voix émue :

— Madame, je ne mérite pas le bonheur de vous voir; je vous ai indignement trompée. Le sentiment auquel j'ai obéi, si grand qu'il puisse être, ne saurait faire excuser le misérable subterfuge qui m'a servi pour arriver jusqu'à vous. Mais, madame, si vous aviez la bonté de me permettre de vous dire.....

La vicomtesse lança sur monsieur de Nueil un coup d'œil plein de hauteur et de mépris, leva la main pour saisir le cordon de sa sonnette, sonna; le valet de chambre vint; elle lui dit, en regardant le jeune homme avec dignité :

— Jacques, éclairez monsieur.

Elle se leva fière, salua Gaston, et se baissa pour ramasser le livre tombé. Ses mouvemens furent aussi secs, aussi froids que ceux par lesquels elle l'accueillit avaient été mollement élégans et gracieux. Monsieur de Nueil s'était levé, mais il restait debout. Madame de Beauséant lui jeta de nouveau un regard comme pour lui dire : — Eh bien! vous ne sortez pas?

Ce regard fut empreint d'une moquerie si perçante, que Gaston devint pâle comme un homme près de défaillir. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux; mais il les retint, les sécha dans les feux de la honte et du désespoir, regarda madame de Beauséant avec une sorte d'orgueil qui exprimait tout ensemble et de la résignation et une certaine conscience de sa valeur : la vicomtesse avait le droit de le punir, mais le devait-elle? Puis il sortit. En traversant l'antichambre, la perspicacité de son esprit, et son intelligence aiguisée par la passion lui firent comprendre tout le danger de sa situation.—Si je quitte cette maison, se dit-il, je n'y pourrai jamais rentrer; je serai toujours un sot pour la vicomtesse. Il est impossible à une femme, et elle est femme! de ne pas deviner l'amour qu'elle inspire; elle ressent peut-être un regret vague et involontaire de m'avoir si brusquement congédié, mais elle ne doit pas, elle ne peut pas révoquer son arrêt : c'est à moi de la comprendre.

A cette réflexion, Gaston s'arrête sur le perron, laisse échapper une exclamation, se retourne vivement et dit :

— J'ai oublié quelque chose! Et il revint vers le salon suivi du valet de chambre, qui, plein de respect pour un baron et pour les droits sacrés de la propriété, fut complétement abusé par le ton naïf avec lequel cette phrase fut dite. Gaston entra doucement sans être annoncé. Quand la vicomtesse, pensant peut-être que l'intrus était son valet de chambre, leva la tête, elle trouva devant elle monsieur de Nueil.

— Jacques m'a éclairé, dit-il en souriant. Son sourire, empreint d'une grâce à demi triste, ôtait à ce mot tout ce qu'il avait de plaisant, et l'accent avec lequel il était prononcé devait aller à l'âme.

Madame de Beauséant fut désarmée.

— Eh bien! asseyez-vous, dit-elle.

Gaston s'empara de la chaise par un mouvement avide. Ses yeux, animés par la félicité, jetèrent un éclat si vif que la vicomtesse ne put soutenir ce jeune regard, baissa les yeux sur son livre, et savoura le plaisir toujours nouveau d'être pour un homme le principe de son bonheur, sentiment impérissable chez la femme. Puis, madame de Beauséant avait été devinée. La femme est si reconnaissante de rencontrer un homme au fait des caprices si logiques de son cœur, qui comprenne les allures en apparence contradictoires de son esprit, les fugitives pudeurs de ses sensations tantôt timides, tantôt hardies, étonnant mélange de coquetterie et de naïveté!

— Madame, s'écria doucement Gaston, vous connaissez ma faute, mais vous ignorez mes crimes. Si vous saviez avec quel bonheur j'ai...

— Ah! prenez garde, dit-elle en levant un de ses doigts d'un air mystérieux à la hauteur de son nez, qu'elle effleura; puis, de l'autre main, elle fit un geste pour prendre le cordon de la sonnette.

Ce joli mouvement, cette gracieuse menace provoquèrent sans doute une triste pensée, un souvenir de sa vie heureuse, du temps où elle pouvait être tout charme et toute gentillesse, où le bonheur justifiait les caprices de son esprit comme il donnait un attrait de plus aux moindres mouvemens de sa personne. Elle amassa les rides de son front entre ses deux sourcils; son visage, si doucement éclairé par les bougies, prit une sombre expression; elle regarda monsieur de Nueil avec une gravité dénuée de froideur, et lui dit en femme profondément pénétrée par le

sens de ses paroles : — Tout ceci est bien ridicule! Un temps a été, monsieur, où j'aurais le droit d'être follement gaie, où j'aurais pu rire avec vous et vous recevoir sans crainte ; mais aujourd'hui, ma vie est bien changée, je ne suis plus maîtresse de mes actions, et suis forcée d'y réfléchir. A quel sentiment dois-je votre visite? Est-ce curiosité? Je paie alors bien cher un fragile instant de bonheur. Aimeriez-vous déjà *passionnément* une femme infailliblement calomniée et que vous n'avez jamais vue? Vos sentimens seraient donc fondés sur la mésestime, sur une faute à laquelle le hasard a donné de la célébrité. Elle jeta son livre sur la table avec dépit. — Hé! quoi, reprit-elle après avoir lancé un regard terrible sur Gaston, parce que j'ai été faible, le monde veut donc que je le sois toujours? Cela est affreux, dégradant. Venez-vous chez moi pour me plaindre? Vous êtes bien jeune pour sympathiser avec des peines de cœur. Sachez-le bien, monsieur, je préfère le mépris à la pitié; je ne veux subir la compassion de personne. Il y eut un moment de silence. — Eh bien ! vous voyez, monsieur, reprit-elle en levant la tête vers lui d'un air triste et doux, quel que soit le sentiment qui vous ait porté à vous jeter étourdiment dans ma retraite, vous me blessez. Vous êtes trop jeune pour être tout à fait dénué de bonté, vous sentirez donc l'inconvenance de votre démarche ; je vous la pardonne et vous en parle maintenant sans amertume. Vous ne reviendrez plus ici, n'est-ce pas? Je vous prie quand je pourrais ordonner. Si vous me faisiez une nouvelle visite, il ne serait ni en votre pouvoir ni au mien d'empêcher toute la ville de croire que vous devenez mon amant, et vous ajouteriez à mes chagrins un chagrin bien grand. Ce n'est pas votre volonté, je pense.

Elle se tut en le regardant avec une dignité vraie qui le rendit confus.

— J'ai eu tort, madame, répondit-il d'un ton pénétré; mais l'ardeur, l'irréflexion, un vif besoin de bonheur, sont à mon âge des qualités et des défauts. Maintenant, reprit-il, je comprends que je n'aurais pas dû chercher à vous voir, et cependant mon désir était bien naturel...

Il tâcha de raconter avec plus de sentiment que d'esprit les souffrances auxquelles l'avait condamné son exil nécessaire. Il peignit l'état d'un jeune homme dont les feux brûlaient sans aliment, en faisant penser qu'il était digne d'être aimé tendrement, et néanmoins n'avait jamais connu les délices d'un amour inspiré par une femme jeune, belle, pleine de goût, de délicatesse. Il expliqua son manque de convenance sans vouloir le justifier. Il flatta madame de Beauséant en lui prouvant qu'elle réalisait pour lui le type de la maîtresse incessamment mais vainement appelée par la plupart des jeunes gens. Puis, en parlant de ses promenades matinales autour de Courcelles, et des idées vagabondes qui le saisissaient à l'aspect du pavillon où il s'était enfin introduit, il excita cette indéfinissable indulgence que la femme trouve dans son cœur pour les folies qu'elle inspire. Il fit entendre une voix passionnée dans cette froide solitude, où il apportait les chaudes inspirations du jeune âge et les charmes d'esprit qui décèlent une éducation soignée. Madame de Beauséant était privée depuis trop longtemps des émotions que donnent les sentimens vrais finement exprimés pour ne pas en sentir vivement les délices. Elle ne put s'empêcher de regarder la figure expressive de monsieur de Nueil, et d'admirer en lui cette belle confiance de l'âme qui n'a encore été ni déchirée par les cruels enseignemens de la vie du monde, ni dévorée par les perpétuels calculs de l'ambition ou de la vanité. Gaston était le jeune homme dans sa fleur, et se produisait en homme de caractère qui méconnaît encore ses hautes destinées. Ainsi tous deux faisaient à l'insu l'un de l'autre les réflexions les plus dangereuses pour leur repos, et tâchaient de se les cacher. Monsieur de Nueil reconnaissait dans la vicomtesse une de ces femmes si rares, toujours victimes de leur propre perfection et de leur inextinguible tendresse, dont la beauté gracieuse est le moindre charme quand elles ont une fois permis l'accès de leur âme, où les sentimens sont infinis, où tout est bon, où l'instinct du beau s'unit aux expressions les plus variées de l'amour pour purifier les voluptés et les rendre presque saintes : admirable secret de la femme, présent exquis si rarement accordé par la nature. De son côté la vicomtesse en écoutant l'accent vrai avec lequel Gaston lui parlait des malheurs de sa jeunesse, devinait les souffrances imposées par la timidité aux grands enfans de vingt-cinq ans, lorsque l'étude les a garantis de la corruption et du contact des gens du monde dont l'expérience raisonneuse corrode les belles qualités du jeune âge. Elle trouvait en lui le rêve de toutes les femmes, un homme chez lequel n'existait encore ni cet égoïsme de famille et de fortune, ni ce sentiment personnel qui finissent par tuer dans leur premier élan, le dévouement, l'honneur, l'abnégation, l'estime de soi-même, fleurs d'âme sitôt fanées qui d'abord enrichissent la vie d'émotions délicates, quoique fortes, et ravivent en l'homme la probité du cœur. Une fois lancés dans les vastes espaces du sentiment, ils arrivèrent très-loin en théorie, sondèrent l'un et l'autre la profondeur de leurs âmes, s'informèrent de la vérité de leurs expressions. Cet examen, involontaire chez Gaston, était prémédité chez madame de Bauséant. Usant de sa finesse naturelle ou acquise, elle exprimait, sans se nuire à elle-même, des opinions contraires aux siennes pour connaître celles de monsieur de Nueil. Elle fut si spirituelle, si gracieuse, elle fut si bien elle-même avec un jeune homme qui ne réveillait point sa défiance, en croyant ne plus le revoir, que Gaston s'écria naïvement à un mot délicieux dit par elle-même : — Eh! madame, comment un homme a-t-il pu vous abandonner ?

La vicomtesse resta muette. Gaston rougit, il pensait l'avoir offensée. Mais cette femme était surprise par le premier plaisir profond et vrai qu'elle ressentait depuis le jour de son malheur. Le roué le plus habile n'eût pas fait à force d'art le progrès que monsieur de Nueil dut à ce cri parti du cœur. Ce jugement arraché à la candeur d'un homme jeune la rendait innocente à ses yeux, condamnait le monde, accusait celui qui l'avait quittée, et justifiait la solitude où elle était venue languir. L'absolution mondaine, les touchantes sympathies, l'estime sociale, tant souhaitées, si cruellement refusées, enfin ses plus secrets désirs étaient accomplis par cette exclamation qu'embellissaient encore les plus douces flatteries du cœur, et cette admiration toujours avidement savourée par les femmes. Elle était donc entendue et comprise, monsieur de Nueil lui donnait tout naturellement l'occasion de se grandir de sa chute. Elle regarda la pendule.

— Oh! madame, s'écria Gaston, ne me punissez pas de mon étourderie. Si vous ne m'accordez qu'une soirée, daignez ne pas l'abréger encore.

Elle sourit du compliment.

— Mais, dit-elle, puisque nous ne devons plus nous revoir, qu'importe un moment de plus ou de moins? Si je vous plaisais, ce serait un malheur.

— Un malheur tout venu, répondit-il tristement.

— Ne me dites pas cela, reprit-elle gravement. Dans toute autre position je vous recevrais avec plaisir. Je vais vous parler sans détour, vous comprendrez pourquoi je ne veux pas, pourquoi je ne dois pas vous revoir. Je vous crois l'âme trop grande pour ne pas sentir que si j'étais seulement soupçonnée d'une seconde faute, je deviendrais, pour tout le monde, une femme méprisable et vulgaire, je ressemblerais aux autres femmes. Une vie pure et sans tache donnera donc du relief à mon caractère. Je suis trop fière pour ne pas essayer de demeurer au milieu de la société comme un être à part, victime des lois par mon mariage, victime des hommes par mon amour. Si je ne restais pas fidèle à ma position, je mériterais tout le blâme qui m'accable, et perdrais ma propre estime. Je n'ai pas eu la haute vertu sociale d'appartenir à un homme que je n'aimais pas. J'ai brisé, malgré les lois, les liens du mariage : c'était un tort, un crime, ce sera tout ce que vous voudrez; mais pour moi cet éclat équivalait à la mort. J'ai voulu vivre. Si j'eusse été mère, peut-être aurais-je trouvé des forces pour supporter le supplice d'un mariage imposé par les convenances. A

dix-huit ans, nous ne savons guère, pauvres jeunes filles, ce que l'on nous fait faire. J'ai violé les lois du monde, le monde m'a punie ; nous étions justes l'un et l'autre. J'ai cherché le bonheur. N'est-ce pas une loi de notre nature que d'être heureuses? J'étais jeune, j'étais belle... J'ai cru rencontrer un être aussi aimant qu'il paraissait passionné. J'ai été bien aimée pendant un moment!...

Elle fit une pause.

— Je pensais, reprit-elle, qu'un homme ne devait jamais abandonner une femme dans la situation où je me trouvais. J'ai été quittée, j'aurai déplu. Oui, j'ai manqué sans doute à quelque loi de nature : j'aurai été trop aimante, trop dévouée ou trop exigeante, je ne sais. Le malheur m'a éclairée. Après avoir été longtemps l'accusatrice, je me suis résignée à être la seule criminelle. J'ai donc absous à mes dépens celui de qui je croyais avoir à me plaindre. Je n'ai pas été assez adroite pour le conserver : la destinée m'a fortement punie de ma maladresse. Je ne sais qu'aimer : le moyen de penser à soi quand on aime? J'ai donc été l'esclave quand j'aurais dû me faire tyran. Ceux qui me connaîtront pourront me condamner, mais ils m'estimeront. Mes souffrances m'ont appris à ne plus m'exposer à l'abandon. Je ne comprends pas comment j'existe encore, après avoir subi les douleurs des huit premiers jours qui ont suivi cette crise, la plus affreuse dans la vie d'une femme. Il faut avoir vécu pendant trois ans seule pour avoir acquis la force de parler comme je le fais en ce moment de cette douleur. L'agonie se termine ordinairement par la mort, eh! bien, monsieur, c'était une agonie sans le tombeau pour dénouement. Oh! j'ai bien souffert!

La vicomtesse leva ses beaux yeux vers la corniche à laquelle sans doute elle confia tout ce que ne devait pas entendre un inconnu. Une corniche est bien la plus douce, la plus soumise, la plus complaisante confidente que les femmes puissent trouver dans les occasions où elles n'osent regarder leur interlocuteur. La corniche d'un boudoir est une institution. N'est-ce pas un confessionnal, moins le prêtre? En ce moment, madame de Bauséant était éloquente et belle ; il faudrait dire coquette, si ce mot n'était pas trop fort. En se rendant justice, en mettant entre elle et l'amour les plus hautes barrières, elle aiguillonnait tous les sentimens de l'homme : et, plus elle élevait le but, mieux elle l'offrait aux regards. Enfin elle abaissa ses yeux sur Gaston, après leur avoir fait perdre l'expression trop attachante que leur avait communiquée le souvenir de ses peines.

— Avouez que je dois rester froide et solitaire? lui dit-elle d'un ton calme.

Monsieur de Nueil se sentait une violente envie de tomber aux pieds de cette femme alors sublime de raison et de folie, il craignit de lui paraître ridicule ; il réprima donc et son exaltation et ses pensées : il éprouvait à la fois et la crainte de ne point réussir à les bien exprimer, et la peur de quelque terrible refus ou d'une moquerie dont l'appréhension glace les âmes les plus ardentes. La réaction des sentimens qu'il refoulait au moment où ils s'élançaient de son cœur lui causa cette douleur profonde que connaissent les gens timides et les ambitieux, souvent forcés de dévorer leurs désirs. Cependant il ne put s'empêcher de rompre le silence pour dire d'une voix tremblante : — Permettez-moi, madame, de me livrer à une des plus grandes émotions de ma vie, en vous avouant ce que vous me faites éprouver. Vous m'agrandissez le cœur! je sens en moi le désir d'occuper ma vie à vous faire oublier vos chagrins, à vous aimer pour tous ceux qui vous ont haïe ou blessée. Mais c'est une effusion de cœur bien soudaine, qu'aujourd'hui rien ne justifie, et que je devrais...

— Assez, monsieur, dit madame de Bauséant. Nous sommes allés trop loin l'un et l'autre. J'ai voulu dépouiller de toute dureté le refus qui m'est imposé, vous en expliquer les tristes raisons, et non m'attirer des hommages. La coquetterie ne va bien qu'à la femme heureuse. Croyez-moi, restons étrangers l'un à l'autre. Plus tard, vous saurez qu'il ne faut point former de liens quand ils doivent nécessairement se briser un jour.

Elle soupira légèrement, et son front se plissa pour reprendre aussitôt la pureté de sa forme.

— Quelles souffrances pour une femme, reprit-elle, de ne pouvoir suivre l'homme qu'elle aime dans toutes les phases de sa vie! Puis ce profond chagrin ne doit-il pas horriblement retentir dans le cœur de cet homme, si elle en est bien aimée. N'est-ce pas un double malheur?

Il y eut un moment de silence, après lequel elle dit en souriant et en se levant pour faire lever son hôte : — Vous ne vous doutiez pas en venant à Courcelles d'y entendre un sermon.

Gaston se trouvait en ce moment plus loin de cette femme extraordinaire qu'à l'instant où il l'avait abordée. Attribuant le charme de cette heure délicieuse à la coquetterie d'une maîtresse de maison jalouse de déployer son esprit, il salua froidement la vicomtesse, et sortit désespéré. Chemin faisant, le baron cherchait à surprendre le vrai caractère de cette créature souple et dure comme un ressort ; mais il lui avait vu prendre tant de nuances, qu'il lui fut impossible d'asseoir sur elle un jugement vrai. Puis les intonations de sa voix lui retentissaient encore aux oreilles, et le souvenir prêtait tant de charmes aux gestes, aux airs de tête, au jeu des yeux, qu'il s'éprit davantage à cet examen. Pour lui, la beauté de la vicomtesse reluisait encore dans les ténèbres, les impressions qu'il en avait reçues se réveillaient attirées l'une par l'autre, pour de nouveau le séduire en lui révélant des grâces de femme et d'esprit inaperçues d'abord. Il tomba dans une de ces méditations vagabondes pendant lesquelles les pensées les plus lucides se combattent, se brisent les unes contre les autres, et jettent l'âme dans un court accès de folie. Il faut être jeune pour révéler et pour comprendre les secrets de ces sortes de dithyrambes, où le cœur, assailli par les idées les plus justes et les plus folles, cède à la dernière qui le frappe, à une pensée d'espérance ou de désespoir, au gré d'une puissance inconnue. A l'âge de vingt-trois ans, l'homme est presque toujours dominé par un sentiment de modestie : les timidités, les troubles de la jeune fille l'agitent, il a peur de mal exprimer son amour, il ne voit que des difficultés et s'en effraie, il tremble de ne pas plaire, il serait hardi s'il n'aimait pas tant; plus il sent le prix du bonheur, moins il croit que sa maîtresse puisse le lui facilement accorder; d'ailleurs, peut-être se livre-t-il trop entièrement à son plaisir, et craint-il de n'en point donner; lorsque, par malheur, son idole est imposante, il l'adore en secret et de loin; s'il n'est pas deviné, son amour expire. Souvent cette passion hâtive, morte dans un jeune cœur, y reste brillante d'illusions. Quel homme n'a pas plusieurs de ces vierges souvenirs qui, plus tard, se réveillent, toujours plus gracieux, et apportent l'image d'un bonheur parfait? souvenirs semblables à ces enfans perdus à la fleur de l'âge, et dont les parens n'ont connu que les sourires. Monsieur de Nueil revint donc de Courcelles, en proie à un sentiment gros de résolutions extrêmes. Madame de Bauséant était déjà devenue pour lui la condition de son existence : il aimait mieux mourir que de vivre sans elle. Encore assez jeune pour ressentir ces cruelles fascinations que la femme parfaite exerce sur les âmes neuves et passionnées, il dut passer une de ces nuits orageuses pendant lesquelles les jeunes gens vont du bonheur au suicide, du suicide au bonheur, dévorent toute une vie heureuse, et s'endorment impuissans. Nuits fatales, où le plus grand malheur qui puisse arriver est de se réveiller philosophe. Trop véritablement amoureux pour dormir, monsieur de Nueil se leva, se mit à écrire des lettres dont aucune ne le satisfit, et les brûla toutes.

Le lendemain, il alla faire le tour du petit enclos de Courcelles; mais à la nuit tombante, car il avait peur d'être aperçu par la vicomtesse. Le sentiment auquel il obéissait alors appartient à une nature d'âme si mystérieuse, qu'il faut être encore jeune homme, ou se trouver dans une situation semblable, pour en comprendre les muettes félicités et les bizarreries; toutes choses qui feraient hausser les épaules aux gens assez heureux pour toujours voir le *positif* de la vie. Après des hésitations cruelles, Gaston écrivit

à madame de Bauséant la lettre suivante, qui peut passer pour un modèle de la phraséologie particulière aux amoureux, et se comparer aux dessins faits en cachette par les enfans pour la fête de leurs parens; présens détestables pour tout le monde, excepté pour ceux qui les reçoivent.

« Madame,

» Vous exercez un si grand empire sur mon cœur, sur mon âme et ma personne, qu'aujourd'hui ma destinée dépend entièrement de vous. Ne jetez pas ma lettre au feu. Soyez assez bienveillante pour la lire. Peut-être me pardonnerez-vous cette première phrase en vous apercevant que ce n'est pas une déclaration vulgaire ni intéressée, mais l'expression d'un fait naturel. Peut-être serez-vous touchée par la modestie de mes prières, par la résignation que m'inspire le sentiment de mon infériorité, par l'influence de votre détermination sur ma vie. A mon âge, madame, je ne sais qu'aimer, j'ignore entièrement et ce qui peut plaire à une femme et ce qui la séduit; mais je me sens au cœur, pour elle, d'enivrantes adorations. Je suis irrésistiblement attiré vers vous par le plaisir immense que vous me faites éprouver, et pense à vous avec tout l'égoïsme qui nous entraîne là où, pour nous, est la chaleur vitale. Je ne me crois pas digne de vous. Non, il me semble impossible à moi, jeune, ignorant, timide, de vous apporter la millième partie du bonheur que j'aspirais en vous entendant, en vous voyant. Vous êtes pour moi la seule femme qu'il y ait dans le monde. Ne concevant point la vie sans vous, j'ai pris la résolution de quitter la France et d'aller jouer mon existence jusqu'à ce que je la perde dans quelque entreprise impossible, aux Indes, en Afrique, je ne sais où. Ne faut-il pas que je combatte un amour sans bornes par quelque chose d'infini? Mais si vous voulez me laisser l'espoir, non pas d'être à vous, mais d'obtenir votre amitié, je reste. Permettez-moi de passer près de vous, rarement même si vous l'exigez, quelques heures semblables à celle que j'ai surprise. Ce frêle bonheur, dont les vives jouissances peuvent m'être interdites à la moindre parole trop ardente, suffira pour me faire endurer les bouillonnemens de mon sang. Ai-je trop présumé de votre générosité en vous suppliant de souffrir un commerce où tout est profit pour moi seulement? Vous saurez bien faire voir à ce monde, auquel vous sacrifiez tant, que je ne vous suis rien. Vous êtes si spirituelle et si fière! Qu'avez-vous à craindre? Maintenant je voudrais pouvoir vous ouvrir mon cœur, afin de vous persuader que mon amour était sans bornes en vous priant de m'accorder de l'amitié, si j'avais l'espoir de vous faire partager le sentiment profond enseveli dans mon âme. Non, je serai près de vous ce que vous voudrez que je sois, pourvu que j'y sois. Si vous me refusiez, et vous le pouvez, je ne murmurerai point, je partirai. Si plus tard une femme autre que vous entre pour quelque chose dans ma vie, vous aurez eu raison; mais si je meurs fidèle à mon amour, vous concevrez quelque regret peut-être! L'espoir de vous causer un regret adoucira mes angoisses, et sera toute la vengeance de mon cœur méconnu... »

Il faut n'avoir ignoré aucun des excellens malheurs du jeune âge, il faut avoir grimpé sur toutes les Chimères aux doubles ailes blanches qui offrent leur croupe féminine à de brûlantes imaginations, pour comprendre le supplice auquel Gaston de Nueil fut en proie quand il supposa son premier *ultimatum* entre les mains de madame de Bauséant. Il voyait la vicomtesse froide, rieuse, et plaisantant de l'amour comme les êtres qui n'y croient plus. Il aurait voulu reprendre sa lettre, il la trouvait absurde, il lui venait dans l'esprit mille et une idées infiniment meilleures, ou qui eussent été plus touchantes que ses froides phrases, ses maudites phrases alambiquées, sophistiques, prétentieuses, mais heureusement assez mal ponctuées et fort bien écrites de travers. Il essayait de ne pas penser, de ne pas sentir; mais il pensait, il sentait et souffrait. S'il avait eu trente ans, il se serait enivré: mais ce jeune homme encore naïf ne connaissait ni les ressources de l'opium, ni les expédiens de l'extrême civilisation. Il n'avait pas là, près de lui, un de ces bons amis de Paris, qui savent si bien vous dire — POETE, NON DOLET! en vous tendant une bouteille de vin de Champagne, ou vous entraînent à une orgie pour vous adoucir les douleurs de l'incertitude. Excellens amis, toujours ruinés lorsque vous êtes riche, toujours aux Eaux quand vous les cherchez, ayant toujours perdu leur dernier louis au jeu quand vous leur en demandez un, mais ayant toujours un mauvais cheval à vous vendre; au demeurant, les meilleurs enfans de la terre, et toujours prêts à s'embarquer avec vous pour descendre une de ces pentes rapides sur lesquelles se dépensent le temps, l'âme et la vie!

Enfin monsieur de Nueil reçut des mains de Jacques une lettre ayant un cachet de cire parfumée aux armes de Bourgogne, écrite sur un petit papier vélin, et qui sentait la jolie femme.

Il courut aussitôt s'enfermer pour lire et relire *sa* lettre.

« Vous me punissez bien sévèrement, monsieur, et de la bonne grâce que j'ai mise à vous sauver la rudesse d'un refus, et de la séduction que l'esprit exerce toujours sur moi. J'ai eu confiance en la noblesse du jeune âge, et vous m'avez trompée. Cependant je vous ai parlé sinon à cœur ouvert, ce qui eût été parfaitement ridicule, du moins avec franchise, et vous ai dit ma situation, afin de faire concevoir ma froideur à une âme jeune. Plus vous m'avez intéressée, plus vive a été la peine que vous m'avez causée. Je suis naturellement tendre et bonne; mais les circonstances me rendent mauvaise. Une autre femme eût brûlé votre lettre sans la lire; moi je l'ai lue, et j'y réponds. Mes raisonnemens vous prouveront que, si je ne suis pas insensible à l'expression d'un sentiment que j'ai fait naître, même involontairement, je suis loin de le partager, et ma conduite vous démontrera bien mieux encore la sincérité de mon âme. Puis, j'ai voulu, pour votre bien, employer l'espèce d'autorité que vous me donnez sur votre vie, et désire l'exercer une seule fois pour faire tomber le voile qui vous couvre les yeux.

» J'ai bientôt trente ans, monsieur, et vous en avez vingt-deux à peine. Vous ignorez vous-même ce que seront vos pensées quand vous arriverez à mon âge. Les sermens que vous jurez si facilement aujourd'hui pourront alors vous paraître bien lourds. Aujourd'hui, je veux bien le croire, vous me donneriez sans regret votre vie entière, vous sauriez mourir même pour un plaisir éphémère; mais à trente ans, l'expérience vous ôterait la force de me faire chaque jour des sacrifices, et moi, je serais profondément humiliée de les accepter. Un jour, tout vous commandera, la nature elle-même vous ordonnera de me quitter; je vous l'ai dit, je préfère la mort à l'abandon. Vous le voyez, le malheur m'a appris à calculer. Je raisonne, je n'ai point de passion. Vous me forcez à vous dire que je ne vous aime point, que je ne dois, ne peux, ni ne veux vous aimer. J'ai passé le moment de la vie où les femmes cèdent à des mouvemens de cœur irréfléchis, et ne saurais plus être la maîtresse que vous quêtez. Mes consolations, monsieur, viennent de Dieu, non des hommes. D'ailleurs je lis trop clairement dans les cœurs à la triste lumière de l'amour trompé, pour accepter l'amitié que vous demandez, que vous offrez. Vous êtes la dupe de votre cœur, et vous espérez bien plus en ma faiblesse qu'en votre force. Tout cela est un effet d'instinct. Je vous pardonne cette ruse d'enfant, vous n'en êtes pas encore complice. Je vous ordonne, au nom de votre vie, au nom de ma tranquillité, de rester dans votre pays, de ne pas y manquer une vie honorable et belle pour une illusion qui s'éteindra nécessairement. Plus tard, lorsque vous aurez, en accomplissant votre véritable destinée, développé tous les sentimens qui attendent l'homme, vous apprécierez ma réponse, que vous accusez peut-être en ce moment de sécheresse. Vous retrouverez alors avec plaisir une vieille femme dont l'amitié

vous sera certainement douce et précieuse : elle n'aura été soumise ni aux vicissitudes de la passion, ni aux désenchantemens de la vie ; enfin de nobles idées, des idées religieuses la conserveront pure et sainte. Adieu, monsieur, obéissez-moi en pensant que vos succès jetteront quelque plaisir dans ma solitude, et ne songez à moi que comme on songe aux absens. »

Après avoir lu cette lettre, Gaston de Nueil écrivit ces mots :

« Madame, si je cessais de vous aimer en acceptant les chances que vous m'offrez d'être un homme ordinaire, je mériterais bien mon sort, avouez-le ? Non, je ne vous obéirai pas, et je vous jure une fidélité qui ne se déliera que par la mort. Oh ! prenez ma vie, à moins cependant que vous ne craigniez de mettre un remords dans la vôtre... »

Quand le domestique de monsieur de Nueil revint de Courcelles, son maître lui dit : — A qui as-tu remis mon billet ?

— A madame la vicomtesse elle-même ; elle était en voiture, et partait...

— Pour venir en ville ?

— Monsieur, je ne le pense pas. La berline de madame la vicomtesse était attelée avec des chevaux de poste.

— Ah ! elle s'en va, dit le baron.

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre.

Aussitôt Gaston fit ses préparatifs pour suivre madame de Beauséant. La vicomtesse le mena jusqu'à Genève sans se savoir accompagnée par lui. Entre les mille réflexions qui l'assaillirent pendant ce voyage, celle-ci : — Pourquoi s'est-elle en allée ? l'occupa plus spécialement. Ce mot fut le texte d'une multitude de suppositions, parmi lesquelles il choisit naturellement la plus flatteuse, et que voici : — Si la vicomtesse veut m'aimer, il n'y a pas de doute qu'en femme d'esprit, elle préfère la Suisse, où personne ne nous connaît, à la France où elle rencontrerait des censeurs.

Certains hommes passionnés n'aimeraient pas une femme assez habile pour choisir son terrain, c'est des raffinés. D'ailleurs rien ne prouve que la supposition de Gaston fût vraie.

La vicomtesse prit une petite maison sur le lac. Quand elle y fut installée, Gaston s'y présenta par une belle soirée, à la nuit tombante. Jacques, valet de chambre essentiellement aristocratique, ne s'étonna point de voir monsieur de Nueil, et l'annonça en valet habitué à tout comprendre. En entendant ce nom, en voyant le jeune homme, madame de Beauséant laissa tomber le livre qu'elle tenait ; sa surprise donna le temps à Gaston d'arriver à elle, et de lui dire d'une voix qui lui parut délicieuse : — Avec quel plaisir je prenais les chevaux qui vous avaient menée ?

Être si bien obéie dans ses vœux secrets ! Où est la femme qui n'eût pas cédé à un tel bonheur ? Une Italienne, une de ces divines créatures dont l'âme est à l'antipode de celle des Parisiennes, et que de ce côté des Alpes l'on trouverait profondément immorale, disait en lisant les romans français : » Je ne vois pas pourquoi ces pauvres amoureux passent autant de temps à arranger ce qui doit être l'affaire d'une matinée. » Pourquoi le narrateur ne pourrait-il pas, à l'exemple de cette bonne Italienne, ne pas trop faire languir ses auditeurs ni son sujet ? Il y aurait bien quelques scènes de coquetterie charmantes à dessiner, doux retards que madame de Beauséant voulait apporter au bonheur de Gaston, pour tomber avec grâce comme les vierges de l'antiquité : peut-être aussi pour jouir des voluptés chastes d'un premier amour, et le faire arriver à sa plus haute expression de force et de puissance. Monsieur de Nueil était encore dans l'âge où un homme est la dupe de ces caprices, de ces jeux qui affriandent tant les femmes, et qu'elles prolongent, soit pour bien stipuler leurs conditions, soit pour jouir plus longtemps de leur pouvoir dont la prochaine diminution est instinctivement devinée par elles. Mais ces petits protocoles de boudoir, moins nombreux que ceux de la conférence de Londres, tiennent trop peu de place dans l'histoire d'une passion vraie pour être mentionnés.

Madame de Beauséant et monsieur de Nueil demeurèrent pendant trois années dans la villa située sur le lac de Genève que la vicomtesse avait louée. Ils y restèrent seuls, sans voir personne, sans faire parler d'eux, se promenant en bateau, se levant tard, enfin heureux comme nous rêvons tous de l'être. Cette petite maison était simple, à persiennes vertes entourée de larges balcons ornés de tentes, une véritable maison d'amans, maison à canapés blancs, à tapis muets, à tentures fraîches, où tout reluisait de joie. A chaque fenêtre le lac apparaissait sous des aspects différens ; dans le lointain, les montagnes et leurs fantaisies nuageuses, colorées, fugitives ; au-dessus d'eux, un beau ciel ; puis, devant eux, une longue nappe d'eau capricieuse, changeante ! Les choses semblaient rêver pour eux, et tout leur souriait.

Des intérêts graves rappelèrent monsieur de Nueil en France : son frère et son père étaient morts ; il fallut quitter Genève. Les deux amans achetèrent cette maison, ils auraient voulu briser les montagnes et faire enfuir l'eau du lac en ouvrant une soupape, afin de tout emporter avec eux. Madame de Beauséant suivit monsieur de Nueil. Elle réalisa sa fortune, acheta, près de Manerville, une propriété considérable qui joignait les terres de Gaston, et où ils demeurèrent ensemble. Monsieur de Nueil abandonna très-gracieusement à sa mère l'usufruit des domaines de Manerville, en retour de la liberté qu'elle lui laissa de vivre garçon. La terre de madame de Beauséant était située près d'une petite ville, dans une des plus jolies positions de la vallée d'Auge. Là, les deux amans mirent entre eux et le monde des barrières que ni les idées sociales, ni les personnes ne pouvaient franchir, et retrouvèrent leurs bonnes journées de la Suisse. Pendant neuf années entières, ils goûtèrent un bonheur qu'il est inutile de décrire ; le dénouement de cette aventure en fera sans doute deviner les délices à ceux dont l'âme peut comprendre, dans l'infini de leurs modes, la poésie et la prière.

Cependant, monsieur le marquis de Beauséant (son père et son frère aîné étaient morts), le mari de madame de Beauséant, jouissait d'une parfaite santé. Rien ne nous aide mieux à vivre que la certitude de faire le bonheur d'autrui par notre mort. Monsieur de Beauséant était un de ces gens ironiques et entêtés qui, semblables à des rentiers viagers, trouvent un plaisir de plus que n'en ont les autres à se lever bien portans chaque matin. Galant homme du reste, un peu méthodique, cérémonieux, et calculateur capable de déclarer son amour à une femme aussi tranquillement qu'un laquais dit : — Madame est servie.

Cette petite notice biographique sur le marquis de Beauséant a pour objet de faire comprendre l'impossibilité dans laquelle était la marquise d'épouser monsieur de Nueil.

Or, après ces neuf années de bonheur, le plus doux bail qu'une femme ait jamais pu signer, monsieur de Nueil et madame de Beauséant se trouvèrent dans une situation tout aussi naturelle et tout aussi fausse que celle où ils étaient restés depuis le commencement de cette aventure ; crise fatale néanmoins, de laquelle il est impossible de donner une idée, mais dont les termes peuvent être posés avec une exactitude mathématique.

Madame la comtesse de Nueil, mère de Gaston, n'avait jamais voulu voir madame de Beauséant. C'était une personne raide et vertueuse, qui avait très-légalement accompli le bonheur de monsieur de Nueil le père. Madame de Beauséant comprit que cette honorable douairière devait être son ennemie, et tenterait d'arracher Gaston à sa vie immorale et anti-religieuse. La marquise aurait bien voulu vendre sa terre, et retourner à Genève. Mais c'eût été se défier de monsieur de Nueil, elle en était incapable. D'ailleurs, il avait précisément pris beaucoup de goût pour la terre de Valleroy, où il faisait force plantations, force mouvemens de terrains. N'était-ce pas l'arracher à une espèce de bonheur mécanique que les femmes souhaitent toujours à leurs maris et même à leurs amans ? Il était arrivé dans

le pays une demoiselle de La Rodière, âgée de vingt-deux ans, et riche de quarante mille livres de rentes. Gaston rencontrait cette héritière à Manerville toutes les fois que son devoir l'y conduisait. Ces personnages étant ainsi placés comme les chiffres d'une proportion arithmétique, la lettre suivante, écrite et remise un matin à Gaston, expliquera maintenant l'affreux problème que, depuis un mois, madame de Beauséant tâchait de résoudre.

« Mon ange aimé, t'écrire quand nous vivons cœur à cœur, quand rien ne nous sépare, quand nos caresses nous servent si souvent de langage, et que les paroles sont aussi des caresses, n'est-ce pas un contre-sens? Eh! bien, non, mon amour. Il est de certaines choses qu'une femme ne peut dire en présence de son amant; la seule pensée de ces choses lui ôte la voix, lui fait refluer tout son sang vers le cœur; elle est sans force et sans esprit. Être ainsi près de toi me fait souffrir; et souvent j'y suis ainsi. Je sens que mon cœur doit être tout vérité pour toi ne te déguiser aucune de ses pensées, même les plus fugitives; et j'aime trop ce doux laisser aller qui me sied si bien, pour rester plus longtemps gênée, contrainte. Aussi vais-je te confier mon angoisse : oui, c'est une angoisse. Écoute-moi? Ne fais pas ce petit : *ta, ta, ta*... par lequel tu me fais taire avec une impertinence que j'aime, parce que de toi tout me plaît. Cher époux du ciel, laisse-moi te dire que tu as effacé tout souvenir des douleurs sous le poids desquelles jadis ma vie allait succomber. Je n'ai connu l'amour que par toi. Il a fallu la candeur de ta belle jeunesse, la pureté de ta grande âme, pour satisfaire aux exigences d'un cœur de femme exigeante. Ami, j'ai bien souvent palpité de joie en pensant que, durant ces neuf années, si rapides et si longues, ma jalousie n'a jamais été réveillée. J'ai eu toutes les fleurs de ton âme, toutes tes pensées. Il n'y a pas eu le plus léger nuage dans notre ciel, nous n'avons pas su ce qu'était un sacrifice, nous avons toujours obéi aux inspirations de nos cœurs. J'ai joui d'un bonheur sans bornes pour une femme. Les larmes qui mouillent cette page te diront-elles bien toute ma reconnaissance! j'aurais voulu l'avoir écrite à genoux. Eh bien! cette félicité m'a fait connaître un supplice plus affreux que ne l'était celui de l'abandon. Cher, le cœur d'une femme a des replis bien profonds : j'ai ignoré moi-même jusqu'aujourd'hui l'étendue du mien, comme j'ignorais l'étendue de l'amour. Les misères les plus grandes qui puissent nous accabler sont encore légères à porter en comparaison de la seule idée du malheur de celui que nous aimons. Et si nous le causions, ce malheur, n'est-ce pas à en mourir?... Telle est la pensée qui m'oppresse. Mais elle entraîne après elle une autre beaucoup plus pesante; celle-là dégrade la gloire de l'amour, elle le tue, elle en fait une humiliation qui ternit à jamais la vie. Tu as trente ans et j'en ai quarante. Combien de terreurs cette différence d'âge n'inspire-t-elle pas à une femme aimante? Tu peux avoir d'abord involontairement, puis sérieusement senti les sacrifices que tu m'as faits, en renonçant à tout au monde pour moi. Tu as pensé peut-être là ta destinée sociale, à ce mariage qui doit augmenter nécessairement ta fortune, te permettre d'avouer ton bonheur, tes enfans; de transmettre tes biens, de reparaître dans le monde et d'y occuper ta place avec honneur. Mais tu auras réprimé ces pensées, heureux de me sacrifier, sans que je le sache, une héritière, une fortune et un bel avenir. Dans ta générosité de jeune homme, tu auras voulu rester fidèle aux sermens qui ne nous lient qu'à la face de Dieu. Mes douleurs passées te seront apparues, et j'aurai été protégée par le malheur d'où tu m'as tirée. Devoir ton amour à ta pitié! cette pensée m'est plus horrible encore que la crainte de te faire manquer ta vie. Ceux qui savent poignarder leurs maîtresses sont bien charitables quand ils les tuent heureuses, innocentes, et dans la gloire de leurs illusions..... Oui, la mort est préférable aux deux pensées qui, depuis quelques jours, attristent secrètement mes heures. Hier, quand tu m'as demandé si doucement : Qu'as-tu? ta voix m'a fait frissonner. J'ai cru que, selon ton habitude, tu lisais dans mon âme, et j'attendais tes confidences, imaginant avoir eu de justes pressentimens en devinant les calculs de ta raison. Je me suis alors souvenue de quelques attentions qui te sont habituelles, mais où j'ai cru apercevoir cette sorte d'affectation par laquelle les hommes trahissent une loyauté pénible à porter. En ce moment, j'ai payé bien cher mon bonheur, j'ai senti que la nature nous vend toujours les trésors de l'amour. En effet, le sort ne nous a-t-il pas séparés? Tu te seras dit : — Tôt ou tard, je dois quitter la pauvre Claire, pourquoi ne pas m'en séparer à temps? Cette phrase était écrite au fond de ton regard. Je t'ai quitté pour aller pleurer loin de toi. Te dérober des larmes! voilà les premières que le chagrin m'ait fait verser depuis dix ans, et je suis trop fière pour te les montrer; mais je ne t'ai point accusé. Oui, tu as raison, je ne dois point avoir l'égoïsme d'assujettir ta vie brillante et longue à la mienne bientôt usée... Mais si je me trompais?... si j'avais pris une de tes mélancolies d'amour pour une pensée de raison?... ah! mon ange, ne me laisse pas dans l'incertitude, punis ta jalouse femme; mais rends-lui la conscience de son amour et du tien : toute la femme est dans ce sentiment, qui sanctifie tout. Depuis l'arrivée de ta mère, et depuis que tu as vu chez elle mademoiselle de La Rodière, je suis en proie à des doutes qui nous déshonorent. Fais-moi souffrir, mais ne me trompe pas : je veux tout savoir, et ce que ta mère te dit et ce que tu penses! Si tu as hésité entre quelque chose et moi, je te rends ta liberté... Je te cacherai ma destinée, je saurai ne pas pleurer devant toi; seulement, je ne veux plus te revoir... Oh! je m'arrête, mon cœur se brise. . . . .

. . . .

« Je suis restée morne et stupide pendant quelques instans. Ami, je ne me trouve point de fierté contre toi, tu es si bon, si franc! tu ne saurais ni me blesser, ni me tromper; mais tu me diras la vérité, quelque cruelle qu'elle puisse être. Veux-tu que j'encourage tes aveux? Eh bien! cœur à moi, je serai consolée par une pensée de femme. N'aurai-je pas possédé de toi l'être jeune et pudique, toute grâce, toute beauté, toute délicatesse, un Gaston que nulle femme ne peut plus connaître et de qui j'ai délicieusement joui... Non, tu n'aimeras plus comme tu m'as aimée, comme tu m'aimes; non, je ne saurais avoir de rivale. Mes souvenirs seront sans amertume en pensant à notre amour, qui fait toute ma pensée. N'est-il pas hors de ton pouvoir d'enchanter désormais une femme par les agaceries enfantines, par les jeunes gentillesses d'un cœur jeune, par ces coquetteries d'âme, ces grâces du corps et ces rapides ententes de volupté, enfin par l'adorable cortége qui suit l'amour adolescent? Ah! tu es homme maintenant, tu obéiras à ta destinée en calculant tout. Tu auras des soins, des inquiétudes, des ambitions, des soucis qui *la* priveront de ce sourire constant et inaltérable par lequel tes lèvres étaient toujours embellies pour moi. Ta voix, pour moi toujours si douce, sera parfois chagrine. Tes yeux sans cesse illuminés d'un éclat céleste en me voyant, se terniront souvent pour *elle*. Puis, comme il est impossible de t'aimer comme je t'aime, cette femme ne te plaira jamais autant que je t'ai plu. Elle n'aura pas ce soin perpétuel que j'ai eu de moi-même, et cette étude continuelle de ton bonheur dont jamais l'intelligence ne m'a manqué. Oui, l'homme, le cœur, l'âme que j'aurai connus n'existeront plus; je les ensevelirai dans mon souvenir pour en jouir encore, et vivre heureuse de cette belle vie passée, mais inconnue à tout ce qui n'est pas nous.

» Mon cher trésor, si cependant tu n'as pas conçu la plus légère idée de liberté, si mon amour ne te pèse pas, si mes craintes sont chimériques, si je suis toujours pour toi ton Eve, la seule femme qu'il y ait dans le monde, cette lettre lue, viens! accours! Ah! je t'aimerai dans un instant plus que je ne t'ai aimé, je crois, pendant ces neuf années. Après avoir subi le supplice inutile de ces soupçons dont je m'accuse, chaque jour ajouté à notre amour, oui, un seul jour, sera toute une vie de bonheur. Ainsi, parle! sois franc : ne me trompe pas, ce serait un crime. Dis? veux-tu

ta liberté ? As-tu réfléchi à ta vie d'homme ? As-tu un regret ? Moi, te causer un regret ! j'en mourrais. Je te l'ai dit : j'ai assez d'amour pour préférer ton bonheur au mien, ta vie à la mienne. Quitte si tu le peux, la riche mémoire de nos neuf années de bonheur pour n'en être pas influencé dans ta décision ; mais parle ! je te suis soumise, comme à Dieu, à ce seul consolateur qui me reste si tu m'abandonnes. »

Quand madame de Beauséant sut la lettre entre les mains de monsieur de Nueil, elle tomba dans un abattement si profond, et dans une méditation si engourdissante, par la trop grande abondance de ses pensées, qu'elle resta comme endormie. Certes, elle souffrit de ces douleurs dont l'intensité n'a pas toujours été proportionnée aux forces de la femme, et que les femmes seules connaissent. Pendant que la malheureuse marquise attendait son sort, monsieur de Nueil était, en lisant sa lettre, fort *embarrassé*, selon l'expression employée par les jeunes gens dans ces sortes de crises. Il avait alors presque cédé aux instigations de sa mère et aux attraits de mademoiselle de La Rodière, jeune personne assez insignifiante, droite comme un peuplier, blanche et rose, muette à demi, suivant le programme prescrit à toutes les jeunes filles à marier ; mais ses quarante mille livres de rente en fonds de terre parlaient suffisamment pour elle. Madame de Nueil, aidée par sa sincère affection de mère, cherchait à embaucher son fils pour la Vertu. Elle lui faisait observer ce qu'il y avait pour lui de flatteur à être préféré par mademoiselle de La Rodière, lorsque tant de riches partis lui étaient proposés : il était bien temps de songer à son sort, une si belle occasion ne se retrouverait plus ; il aurait un jour quatre-vingt mille livres de rente en biens-fonds ; la fortune consolait de tout ; si madame de Beauséant l'aimait pour lui, elle devait être la première à l'engager à se marier. Enfin cette bonne mère n'oubliait aucun des moyens d'action par lesquels une femme peut influer sur la raison d'un homme. Aussi avait-elle amené son fils à chanceler. La lettre de madame de Beauséant arriva dans un moment où l'amour de Gaston luttait contre toutes les séductions d'une vie arrangée convenablement, et conforme aux idées du monde ; mais cette lettre décida le combat. Il résolut de quitter la marquise et de se marier.

— Il faut être homme dans la vie ! se dit-il.

Puis il soupçonna les douleurs que sa résolution causerait à sa maîtresse. La vanité d'homme autant que sa conscience d'amant les lui grandissant encore, il fut pris d'une sincère pitié. Il ressentit tout d'un coup cet immense malheur, et crut nécessaire, charitable, d'amortir cette mortelle blessure. Il espéra pouvoir amener madame de Beauséant à un état calme, et se faire ordonner par elle ce cruel mariage, en l'accoutumant par degrés à l'idée d'une séparation nécessaire, en laissant toujours entre eux mademoiselle de La Rodière comme un fantôme, et en la lui sacrifiant d'abord pour se la faire imposer plus tard. Il allait, pour réussir dans cette compatissante entreprise, jusqu'à compter sur la noblesse, la fierté de la marquise, et sur les belles qualités de son âme. Il lui répondit alors afin d'endormir ses soupçons.

Répondre ! pour une femme qui joignait à l'intuition de l'amour vrai les perceptions les plus délicates de l'esprit féminin, la lettre était un arrêt. Aussi, quand Jacques entra, qu'il s'avança vers madame de Beauséant pour lui remettre un papier plié triangulairement, la pauvre femme tressaillit-elle comme une hirondelle prise. Un froid inconnu tomba de sa tête à ses pieds, en l'enveloppant d'un linceul de glace. S'il n'accourait pas à ses genoux, s'il n'y venait pas pleurant, pâle, amoureux, tout était dit. Cependant il y a tant d'espérances dans le cœur des femmes qui aiment ! il faut bien des coups de poignard pour les tuer, elles aiment et saignent jusqu'au dernier.

— Madame a-t-elle besoin de quelque chose, demanda Jacques d'une voix douce en se retirant.

— Non, dit-elle.

— Pauvre homme ! pensa-t-elle en essuyant une larme, il me devine, lui, un valet !

Elle lut : *Ma bien-aimée, tu te crées des chimères*... En apercevant ces mots, un voile épais se répandit sur les yeux de la marquise. La voix secrète de son cœur lui criait : — Il ment. Puis, sa vue embrassant toute la première page avec cette espèce d'avidité lucide que communique la passion, elle avait lu en bas ces mots : *Rien n'est arrêté*... Tournant la page avec une vivacité convulsive, elle vit distinctement l'esprit qui avait dicté les phrases entortillées de cette lettre, où elle ne retrouva plus les jets impétueux de l'amour ; elle la froissa, la déchira, la roula, la mordit, la jeta dans le feu, et s'écria : — Oh ! l'infâme ! il m'a possédée ne m'aimant plus !...

Puis, demi-morte, elle alla se jeter sur son canapé.

Monsieur de Nueil sortit après avoir écrit sa lettre. Quand il revint, il trouva Jacques sur le seuil de la porte, et Jacques lui remit une lettre en lui disant : — Madame la marquise n'est plus au château.

Monsieur de Nueil étonné brisa l'enveloppe et lut : « Madame, si je cessais de vous aimer en acceptant les chances que vous m'offrez d'être un homme ordinaire, je mériterais bien mon sort, avouez-le ? Non, je ne vous obéirai pas, et je vous jure une fidélité qui ne se déliera que par la mort. Oh ! prenez ma vie, à moins cependant que vous ne craigniez de mettre un remords dans la vôtre... » C'était le billet qu'il avait écrit à la marquise au moment où elle partait pour Genève. Au-dessous, Claire de Bourgogne avait ajouté : *Monsieur, vous êtes libre*.

Monsieur de Nueil retourna chez sa mère, à Manerville. Vingt jours après, il épousa mademoiselle Stéphanie de La Rodière.

Si cette histoire d'une vérité vulgaire se terminait là, ce serait presque une mystification. Presque tous les hommes n'en ont-ils pas une plus intéressante à se raconter ? Mais la célébrité du dénouement, malheureusement vrai ; mais tout ce qu'il pourra faire naître de souvenirs au cœur de ceux qui ont connu les célestes délices d'une passion infinie, et l'ont brisée eux-mêmes ou perdue par quelque fatalité cruelle, mettront peut-être ce récit à l'abri des critiques.

Madame la marquise de Beauséant n'avait point quitté son château de Valleroy lors de sa séparation avec monsieur de Nueil. Par une multitude de raisons qu'il faut laisser ensevelies dans le cœur des femmes, et d'ailleurs chacune d'elles devinera celles qui lui seront propres, Claire continua d'y demeurer après le mariage de monsieur de Nueil. Elle vécut dans une retraite si profonde que ses gens, sa femme de chambre et Jacques exceptés, ne la virent point. Elle exigeait un silence absolu chez elle, et ne sortait de son appartement que pour aller à la chapelle de Valleroy, où un prêtre du voisinage venait lui dire la messe tous les matins.

Quelques jours après son mariage, le comte de Nueil tomba dans une espèce d'apathie conjugale, qui pouvait faire supposer le bonheur tout aussi bien que le malheur.

Sa mère disait à tout le monde : — Mon fils est parfaitement heureux.

Madame Gaston de Nueil, semblable à beaucoup de jeunes femmes, était un peu terne, douce, patiente ; elle devint enceinte après un mois de mariage. Tout cela se trouvait conforme aux idées reçues. Monsieur de Nueil était très bien pour elle, seulement il fut, deux mois après avoir quitté la marquise, extrêmement rêveur et pensif. — Mais il avait toujours été sérieux, disait la mère.

Après sept mois de ce bonheur tiède, il arriva quelques événemens légers en apparence, mais qui comportent de trop larges développemens de pensées, et accusent de trop grand troubles d'âme, pour n'être pas rapportés simplement, et abandonnés au caprice des interprétations de chaque esprit.

Un jour, pendant lequel monsieur de Nueil avait chassé sur les terres de Manerville et de Valleroy, il revint par le parc de madame de Beauséant, fit demander Jacques, l'at-

tendit, et, quand le valet de chambre fut venu : —La marquise aime-t-elle toujours le gibier? lui demanda-t-il. Sur la réponse affirmative de Jacques, Gaston lui offrit une somme assez forte, accompagnée de raisonnemens très spécieux, afin d'obtenir de lui le léger service de réserver pour la marquise le produit de sa chasse. Il parut fort peu important à Jacques que sa maîtresse mangeât une perdrix tuée par son garde ou par monsieur de Nueil, puisque celui-ci désirait que la marquise ne sût pas l'origine du gibier. — Il a été tué sur ses terres, dit le comte. Jacques se prêta pendant plusieurs jours à cette innocente tromperie. Monsieur de Nueil partait dès le matin pour la chasse, et ne revenait chez lui que pour dîner, n'ayant jamais rien tué.

Une semaine entière se passa ainsi. Gaston s'enhardit assez pour écrire une longue lettre à la marquise et la lui fit parvenir. Cette lettre lui fut renvoyée sans avoir été ouverte. Il était presque nuit quand le valet de chambre de la marquise la lui rapporta. Soudain le comte s'élança hors du salon, où il paraissait écouter un caprice d'Hérold écorché sur le piano par sa femme, et courut chez la marquise avec la rapidité d'un homme qui vole à un rendez-vous. Il sauta dans le parc par une brèche qui lui était connue, marcha lentement à travers les allées en s'arrêtant par momens comme pour essayer de réprimer les sonores palpitations de son cœur; puis, arrivé près du château, il en écouta les bruits sourds, et présuma que tous les gens étaient à table. Il alla jusqu'à l'appartement de madame de Beauséant. La marquise ne quittait jamais sa chambre à coucher, monsieur de Nueil put en atteindre la porte sans avoir fait le moindre bruit. Là, il vit à la lueur de deux bougies la marquise maigre et pâle, assise dans un grand fauteuil, le front incliné, les mains pendantes, les yeux arrêtés sur un objet qu'elle paraissait ne point voir. C'était la douleur dans son expression la plus complète. Il y avait dans cette attitude une vague espérance, mais l'on ne savait si Claire de Bourgogne regardait à la tombe ou dans le passé. Peut-être les larmes de monsieur de Nueil brillèrent-elles dans les ténèbres, peut-être sa respiration eut-elle un léger retentissement, peut-être lui échappa-t-il un tressaillement involontaire, ou peut-être sa présence était-elle impossible sans le phénomène d'intus susception dont l'habitude est à la fois la gloire, le bonheur et la preuve du véritable amour. Madame de Beauséant tourna lentement son visage vers la porte et vit son ancien amant. Le comte fit alors quelques pas.

— Si vous avancez, monsieur, s'écria la marquise en pâlissant, je me jette par la fenêtre.

Elle sauta sur l'espagnolette, l'ouvrit, et se tint un pied sur l'appui extérieur de la croisée, la main au balcon et la tête tournée vers Gaston.

— Sortez ! sortez ! cria-t-elle, ou je me précipite.

A ce cri terrible, monsieur de Nueil, entendant les gens en émoi, se sauva comme un malfaiteur.

Revenu chez lui, le comte écrivit une lettre très courte, et chargea son valet de chambre de la porter à madame de Beauséant, en lui recommandant de faire savoir à la marquise qu'il s'agissait de vie ou de mort pour lui. Le messager parti, monsieur de Nueil rentra dans le salon et y trouva sa femme qui continuait à déchiffrer le caprice. Il s'assit en attendant la réponse. Une heure après, le caprice fini, les deux époux étaient l'un devant l'autre, silencieux, chacun d'un côté de la cheminée, lorsque le valet de chambre revint de Valleroy, et remit à son maître la lettre qui n'avait pas été ouverte. Monsieur de Nueil passa dans un boudoir attenant au salon, où il avait mis son fusil en revenant de la chasse, et se tua.

Ce prompt et fatal dénouement si contraire à toutes les habitude de la jeune France est naturel.

Les gens qui ont bien observé ou délicieusement éprouvé les phénomènes auxques l'union parfaite de deux êtres donne lieu, comprendront parfaitement ce suicide. Une femme ne se forme pas, ne se plie pas en un jour aux caprices de la passion. La volupté, comme une fleur rare, demande les soins de la culture la plus ingénieuse; le temps, l'accord des âmes, peuvent seuls en révéler toutes les ressources, faire naître ces plaisirs tendres, délicats, pour lesquels nous sommes imbus de mille superstitions et que nous croyons inhérens à la personne dont le cœur nous les prodigue. Cette admirable entente, cette croyance religieuse, et la certitude féconde de ressentir un bonheur particulier ou excessif près de la personne aimée, sont en partie le secret des attachemens durables et des longues passions. Près d'une femme qui possède le génie de son sexe, l'amour n'est jamais une habitude : son adorable tendresse sait revêtir des formes si variées; elle est si spirituelle et si aimante tout ensemble; elle met tant d'artifices dans sa nature, ou de naturel dans ses artifices, qu'elle se rend aussi puissante par le souvenir qu'elle l'est par sa présence. Auprès d'elles toutes les femmes pâlissent. Il faut avoir eu la crainte de perdre un amour si vaste, si brillant, ou l'avoir perdu pour en connaître tout le prix. Mais si, l'ayant connu, un homme s'en est privé pour tomber dans quelque mariage froid; si la femme avec laquelle il a espéré rencontrer les mêmes félicités lui prouve, par quelques-uns de ces faits ensevelis dans les ténèbres de la vie conjugale, qu'elles ne renaîtront plus pour lui; s'il a encore sur les lèvres le goût d'un amour céleste, et qu'il ait blessé mortellement sa véritable épouse au profit d'une chimère sociale, alors il lui faut mourir ou avoir cette philosophie matérielle, égoïste, froide, qui fait horeur aux âmes passionnées.

Quant à madame de Beauséant, elle ne crut sans doute pas que le désespoir de son ami allât jusqu'au suicide, après l'avoir largement abreuvé d'amour pendant neuf années. Peut-être pensait-elle avoir seule à souffrir. Elle était d'ailleurs bien en droit de se refuser au plus avilissant partage qui existe, et qu'une épouse peut subir par de hautes raisons sociales, mais qu'une maîtresse doit avoir en haine, parce que dans la pureté de son amour en réside toute la justification.

Angoulême, septembre 1832.

FIN DE LA FEMME ABANDONNÉE.

ÉTUDE DE FEMME.

DÉDIÉ AU MARQUIS JEAN-CHARLES DI NÈGRO.

La marquise de Listomère est une de ces jeunes femmes élevées dans l'esprit de la Restauration. Elle a des principes, elle fait maigre, elle communie, et va très-parée au bal, aux Bouffons, à l'Opéra ; son directeur lui permet d'allier le profane et le sacré. Toujours en règle avec l'église et avec le monde, elle offre une image du temps présent, qui semble avoir pris le mot de *Légalité* pour épigraphe. La conduite de la marquise comporte précisément assez de dévotion pour pouvoir arriver sous une nouvelle Maintenon à la sombre piété des derniers jours de Louis XIV, et assez de mondanité pour adopter également les mœurs galantes des premiers jours de ce règne, s'il revenait. En ce moment, elle est vertueuse par calcul, ou par goût peut-être. Mariée depuis sept ans au marquis de Listomère, un de ces députés qui attendent la pairie, elle croit peut-être aussi servir par sa conduite l'ambition de sa famille. Quelques femmes attendent pour la juger le moment où monsieur de Listomère sera pair de France, et où elle aura trente-six ans, époque de la vie où la plupart des femmes s'aperçoivent qu'elles sont dupes des lois sociales. Le marquis est un homme assez insignifiant : il est bien en cour, ses qualités sont négatives comme ses défauts; les unes ne peuvent pas plus lui faire une réputation de vertu que les autres ne lui donnent l'espèce d'éclat jeté par les vices. Député, il ne parle jamais, mais il vote *bien;* il se comporte dans son ménage comme à la Chambre. Aussi passe-t-il pour être le meilleur mari de France. S'il n'est pas susceptible de s'exalter, il ne gronde jamais, à moins qu'on ne le fasse attendre. Ses amis l'ont nommé *le temps couvert.* Il ne se rencontre en effet chez lui ni lumière trop vive, ni obscurité complète. Il ressemble à tous les ministères qui se sont succédé en France depuis la Charte. Pour une femme à principes, il était difficile de tomber en de meilleures mains. N'est-ce pas beaucoup pour une femme vertueuse que d'avoir épousé un homme incapable de faire des sottises? Il s'est rencontré des dandies qui ont eu l'impertinence de presser légèrement la main de la marquise en dansant avec elle, ils n'ont recueilli que des regards de mépris, et tous ont éprouvé cette indifférence insultante qui, semblable aux gelées du printemps, détruit le germe des plus belles espérances. Les beaux, les spirituels, les fats, les hommes à sentiment qui se nourrissent en tétant leurs cannes, ceux à grand nom ou à grosse renommée, les gens de haute et petite volée, auprès d'elle tout a blanchi. Elle a conquis le droit de causer aussi longtemps et aussi souvent qu'elle le veut avec les hommes qui lui semblent spirituels, sans qu'elle soit couchée sur l'album de la médisance. Certaines femmes coquettes sont capables de suivre ce plan-là pendant sept ans pour satisfaire plus tard leurs fantaisies; mais supposer cette arrière-pensée à la marquise de Listomère serait la calomnier. J'ai eu le bonheur de voir ce phénix des marquises : elle cause bien, je sais écouter, je lui ai plu, je vais à ses soirées. Tel était le but de mon ambition. Ni laide ni jolie, madame de Listomère a des dents blanches, le teint éclatant et les lèvres très rouges; elle est grande et bien faite; elle a le pied petit, fluet, et ne l'avance pas; ses yeux, loin d'être éteints, comme le sont presque tous les yeux parisiens, ont un éclat doux qui devient magique si par hasard elle s'anime. On devine une âme à travers cette forme indécise. Si elle s'intéresse à la conversation, elle y déploie une grâce ensevelie sous les précautions d'un maintien froid, et alors elle est charmante. Elle ne veut pas de succès et en obtient. On trouve toujours ce qu'on ne cherche pas. Cette phrase est trop souvent vraie pour ne pas se changer un jour en proverbe. Ce sera la moralité de cette aventure, que je ne me permettrais pas de raconter, si elle ne retentissait en ce moment dans tous les salons de Paris.

La marquise de Listomère a dansé, il y a un mois environ, avec un jeune homme aussi modeste qu'il est étourdi, plein de bonnes qualités, et ne laissant voir que ses défauts; il est passionné et se moque des passions; il a du talent et il le cache; il fait le savant avec les aristocrates et fait de l'aristocratie avec les savans. Eugène de Rastignac est un de ces jeunes gens très sensés qui essaient de tout, et semblent tâter les hommes pour savoir ce que porte l'avenir. En attendant l'âge de l'ambition, il se moque de tout : il a de la grâce et de l'originalité, deux qualités rares parce qu'elles s'excluent l'une l'autre. Il a causé sans préméditation de succès avec la marquise de Listomère, pendant

une demi-heure environ. En se jouant des caprices d'une conversation qui, après avoir commencé à l'opéra de *Guillaume-Tell*, en était venue aux devoirs des femmes, il avait plus d'une fois regardé la marquise de manière à l'embarrasser; puis il la quitta et ne lui parla plus de toute la soirée; il dansa, se mit à l'écarté, perdit quelque argent, et s'en alla se coucher. J'ai l'honneur de vous affirmer que tout se passa ainsi. Je n'ajoute, je ne retranche rien.

Le lendemain matin Rastignac se réveilla tard, resta dans son lit, où il se livra sans doute à quelques-unes de ces rêveries matinales pendant lesquelles un jeune homme se glisse comme un sylphe sous plus d'une courtine de soie, de cachemire ou de coton. En ces momens, plus le corps est lourd de sommeil, plus l'esprit est agile. Enfin Rastignac se leva sans trop bâiller, comme font tant de gens mal appris, sonna son valet de chambre, se fit apprêter du thé, en but immodérément, ce qui ne paraîtra pas extraordinaire aux personnes qui aiment le thé; mais pour expliquer cette circonstances aux gens qui ne l'acceptent que comme la panacée des indigestions, j'ajouterai qu'Eugène écrivait : il était commodément assis, et avait les pieds plus souvent sur ses chenets que dans sa chancelière. Oh! avoir les pieds sur la barre polie qui réunit les deux griffons d'un garde-cendre, et penser à ses amours quand on se lève et qu'on est en robe de chambre, est chose si délicieuse, que je regrette infiniment de n'avoir ni maîtresse, ni chenets, ni robe de chambre. Quand j'aurai tout cela, je ne raconterai pas mes observations, j'en profiterai.

La première lettre qu'Eugène écrivit fut achevée en un quart d'heure; il la plia, la cacheta, et la laissa devant lui sans y mettre l'adresse. La seconde lettre, commencée à onze heures, ne fut finie qu'à midi. Les quatre pages étaient pleines.

— Cette femme me trotte dans la tête, dit-il en pliant cette seconde épître, qu'il laissa devant lui, comptant y mettre l'adresse après avoir achevé sa rêverie involontaire. Il croisa les deux pans de sa robe de chambre à ramages, posa ses pieds sur un tabouret, coula ses mains dans les goussets de son pantalon de cachemire rouge, et se renversa dans une délicieuse bergère à oreilles dont le siége et le dossier décrivaient l'angle confortable de cent vingt degrés. Il ne prit plus de thé et resta immobile, les yeux attachés sur la main dorée qui couronnait sa pelle, sans voir ni main, ni pelle, ni dorure. Il ne tisonna même pas. Faute immense! N'est-ce pas un plaisir bien vif que de tracasser le feu quand on pense aux femmes? Notre esprit prête des phrases aux petites langues bleues qui se dégagent soudain et babillent dans le foyer. On interprète le langage puissant et brusque d'un *bourguignon*.

A ce mot arrêtons-nous, et plaçons ici pour les ignorans une explication due à un étymologiste très distingué qui a désiré garder l'anonyme. *Bourguignon* est le nom populaire et symbolique donné, depuis le règne de Charles VI, à ces détonations bruyantes dont l'effet est d'envoyer sur un tapis ou sur une robe un petit charbon, léger principe d'incendie. Le feu dégage, dit-on, une bulle d'air qu'un ver rongeur a laissée dans le cœur du bois. *Indè amor, indè burgundus*. L'on tremble en voyant rouler comme une avalanche le charbon qu'on avait si industrieusement essayé de poser entre deux bûches flamboyantes. Oh! tisonner quand on aime, n'est-ce pas développer matériellement sa pensée?

Ce fut en ce moment que j'entrai chez Eugène, il fit un soubresaut et me dit : — Ah! te voilà, mon cher Horace. Depuis quand es-tu là?

— J'arrive.

— Ah!

Il prit les deux lettres, y mit les adresses et sonna son domestique.

— Porte cela en ville.

Et Joseph y alla sans faire d'observations, excellent domestique!

Nous nous mîmes à causer de l'expédition de Morée, dans laquelle je désirais être employé en qualité de médecin. Eugène me fit observer que je perdrais beaucoup à quitter Paris, et nous parlâmes de choses indifférentes. Je ne crois pas que l'on me sache mauvais gré de supprimer notre conversation. . . . .

. . . .

Au moment où la marquise de Listomère se leva, sur les deux heures après midi, sa femme de chambre, Caroline, lui remit une lettre : elle la lut pendant que Caroline la coiffait. (Imprudence que commettent beaucoup de jeunes femmes.)

O cher ange d'amour, trésor de vie et de bonheur! A ces mots, la marquise allait jeter la lettre au feu; mais il lui passa par la tête une fantaisie que toute femme vertueuse comprendra merveilleusement, et qui était de voir comment un homme qui débutait ainsi pouvait finir. Elle lut. Quand elle eut tourné la quatrième page, elle laissa tomber ses bras comme une personne fatiguée.

—Caroline, allez savoir qui a remis cette lettre chez moi.

— Madame, je l'ai reçue du valet de chambre de monsieur le baron de Rastignac.

Il se fit un long silence.

— Madame veut-elle s'habiller? demanda Caroline.

— Non.

— Il faut qu'il soit bien impertinent! pensa la marquise.

. . . .

Je prie toutes les femmes d'imaginer elles-mêmes le commentaire.

Madame de Listomère termina le sien par la résolution formelle de consigner monsieur Eugène à sa porte, et si elle le rencontrait dans le monde de lui témoigner plus que du dédain; car son insolence ne pouvait se comparer à aucune de celles que la marquise avait fini par excuser. Elle voulut d'abord garder la lettre; mais, toute réflexion faite, elle la brûla.

— Madame vient de recevoir une fameuse déclaration d'amour, et elle l'a lue! dit Caroline à la femme de charge.

— Je n'aurais jamais cru cela de madame, répondit la vieille tout étonnée.

Le soir, la comtesse alla chez le marquis de Beauséant, où Rastignac devait probablement se trouver. C'était un samedi. Le marquis de Beauséant étant un peu parent à monsieur de Rastignac, ce jeune homme ne pouvait manquer de venir pendant la soirée. A deux heures du matin, madame de Listomère, qui n'était restée que pour accabler Eugène de sa froideur, l'avait attendu vainement. Un homme d'esprit, Stendalh, a eu la bizarre idée de nommer *cristallisation* le travail que la pensée de la marquise fit avant, pendant et après cette soirée.

Quatre jours après, Eugène grondait son valet de chambre.

— Ah çà! Joseph, je vais être forcé de te renvoyer, mon garçon!

— Plaît-il, monsieur?

— Tu ne fais que des sottises. Où as-tu porté les deux lettres que je t'ai remises vendredi?

Joseph devint stupide. Semblable à quelque statue du porche d'une cathédrale, il resta immobile, entièrement absorbé par le travail de son imaginative. Tout à coup, il sourit bêtement, et dit :

— Monsieur, l'une était pour madame la marquise de Listomère, rue Saint-Dominique, et l'autre pour l'avoué de monsieur.

— Es-tu certain de ce que tu dis-là?

Joseph demeura tout interdit. Je vis bien qu'il fallait que je m'en mêlasse, moi qui, par hasard, me trouvais encore là.

— Joseph a raison, dis-je. Eugène se tourna de mon côté. — J'ai lu les adresses fort involontairement, et...

— Et, dit Eugène en m'interrompant, l'une des lettres n'était pas pour madame de Nucingen?

— Non, de par tous les diables! Aussi, ai-je cru, mon

cher, que ton cœur avait pirouetté de la rue Saint-Lazare à la rue Saint-Dominique.

Eugène se frappa le front du plat de la main et se mit à sourire. Joseph vit bien que la faute ne venait pas de lui.

Maintenant, voilà où sont les moralités que tous les jeunes gens devraient méditer. *Première faute :* Eugène trouva plaisant de faire rire madame de Listomère de la méprise qui l'avait rendue maîtresse d'une lettre d'amour qui n'était pas pour elle. *Deuxième faute :* il n'alla chez madame de Listomère que quatre jours après l'aventure, laissant ainsi les pensées d'une vertueuse jeune femme se cristalliser. Il se trouvait encore une dizaine de fautes qu'il faut passer sous silence, afin de donner aux dames le plaisir de les déduire *ex professo* à ceux qui ne les devineront pas. Eugène arrive à la porte de la marquise; mais quand il veut passer, le concierge l'arrête et lui dit que madame la marquise est sortie. Comme il remontait en voiture, le marquis entra.

— Venez donc, Eugène; ma femme est chez elle.

Oh! excusez le marquis. Un mari, quelque bon qu'il soit, atteint difficilement à la perfection. En montant l'escalier, Rastignac s'aperçut alors des dix fautes de logique mondaine qui se trouvaient dans ce passage du beau livre de sa vie. Quand madame de Listomère vit son mari entrant avec Eugène, elle ne put s'empêcher de rougir. Le jeune baron observa cette rougeur subite. Si l'homme le plus modeste conserve encore un petit fonds de fatuité dont il ne se dépouille pas plus que la femme ne se sépare de sa fatale coquetterie, qui pourrait blâmer Eugène de s'être alors dit en lui-même : — Quoi! cette forteresse aussi? Et il se posa dans sa cravate. Quoique les jeunes gens ne soient pas très avares, ils aiment tous à mettre une tête de plus dans leur médaillier.

Monsieur de Listomère se saisit de la *Gazette de France*, qu'il aperçut dans un coin de la cheminée, et alla vers l'embrasure d'une fenêtre pour acquérir, le journaliste aidant, une opinion à lui sur l'état de la France. Une femme, voire même une prude, ne reste pas longtemps embarrassée, même dans la situation la plus difficile où elle puisse se trouver : il semble qu'elle ait toujours à la main la feuille de figuier que lui a donnée notre mère Ève. Aussi, quand Eugène, interprétant en faveur de sa vanité la consigne donnée à la porte, salua madame de Listomère d'un air passablement délibéré, sut-elle voiler toutes ses pensées par un de ces sourires féminins plus impénétrables que ne l'est la parole d'un roi.

— Seriez-vous indisposée, madame? Vous aviez fait défendre votre porte.

— Non, monsieur.

— Vous alliez sortir, peut-être?

— Pas davantage.

— Vous attendiez quelqu'un?

— Personne.

— Si ma visite est indiscrète, ne vous en prenez qu'à monsieur le marquis. J'obéissais à cette mystérieuse consigne quand il m'a lui-même introduit dans le sanctuaire.

— Monsieur de Listomère n'était pas dans ma confidence. Il n'est pas toujours prudent de mettre un mari au fait de certains secrets...

L'accent ferme et doux avec lequel la marquise prononça ces paroles, et le regard imposant qu'elle lança firent bien juger à Rastignac qu'il s'était trop pressé de se poser dans sa cravate.

— Madame, je vous comprends, dit-il en riant; je dois alors me féliciter doublement d'avoir rencontré monsieur le marquis, il me procure l'occasion de vous présenter une justification qui serait pleine de dangers si vous n'étiez pas la bonté même.

La marquise regarda le jeune baron d'un air assez étonné; mais elle répondit avec dignité :

— Monsieur, le silence sera de votre part la meilleure des excuses. Quant à moi, je vous promets le plus entier oubli, pardon que vous méritez à peine.

— Madame, dit vivement Eugène, le pardon est inutile là où il n'y a pas eu d'offense. La lettre, ajouta-t-il à voix basse, que vous avez reçue et qui a dû vous paraître si inconvenante, ne vous était pas destinée.

La marquise ne put s'empêcher de sourire, elle voulait avoir été offensée.

— Pourquoi mentir? reprit-elle d'un air dédaigneusement enjoué, mais d'un son de voix assez doux. Maintenant que je vous ai grondé, je rirai volontiers d'un stratagème qui n'est pas sans malice. Je connais de pauvres femmes qui s'y prendraient. —Dieu! comme il aime! diraient-elles. La marquise se mit à rire forcément, et ajouta d'un air d'indulgence : — Si nous voulons rester amis, qu'il ne soit plus question de méprises dont je ne puis être la dupe.

— Sur mon honneur, madame, vous l'êtes beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua vivement Eugène.

— Mais de quoi parlez-vous donc là? demanda monsieur de Listomère, qui depuis un instant écoutait la conversation sans en pouvoir percer l'obscurité.

— Oh! cela n'est pas intéressant pour vous, répondit la marquise.

Monsieur de Listomère reprit tranquillement la lecture de son journal et dit :

— Ah? madame de Mortsauf est morte : votre pauvre frère est sans doute à Clochegourde.

— Savez-vous, monsieur, reprit la marquise en se tournant vers Eugène, que vous venez de dire une impertinence?

— Si je ne connaissais pas la rigueur de vos principes, répondit-il naïvement, je croirais que vous voulez ou me donner des idées desquelles je me défends, ou m'arracher mon secret. Peut-être encore voulez-vous vous amuser de moi.

La marquise sourit. Ce sourire impatienta Eugène.

— Puissiez-vous, madame, dit-il, toujours croire à une offense que je n'ai point commise! et je souhaite bien ardemment que le hasard ne vous fasse pas découvrir dans le monde la personne qui devait lire cette lettre.

— Hé quoi! ce serait toujours pour madame de Nucingen? s'écria madame de Listomère plus curieuse de pénétrer un secret que de se venger des épigrammes du jeune homme.

Eugène rougit. Il faut avoir plus de vingt-cinq ans pour ne pas rougir en se voyant reprocher la bêtise d'une fidélité que les femmes raillent pour ne pas montrer combien elles en sont envieuses. Néanmoins il dit avec assez de sang-froid :

— Pourquoi pas, madame?

Voilà les fautes que l'on commet à vingt-cinq ans. Cette confidence causa une commotion violente à madame de Listomère; mais Eugène ne savait pas encore analyser un visage de femme en le regardant à la hâte ou de côté. Les lèvres seules de la marquise avaient pâli. Madame de Listomère sonna pour demander du bois, et contraignit ainsi Rastignac à se lever pour sortir.

— Si cela est, dit alors la marquise en arrêtant Eugène par un air froid et composé, il vous serait difficile de m'expliquer, monsieur, par quel hasard mon nom a pu se trouver sous votre plume. Il n'en est pas d'une adresse écrite sur une lettre comme du claque d'un voisin qu'on peut par étourderie prendre pour le sien en quittant le bal.

Eugène décontenancé regarda la marquise d'un air à la fois fat et bête, il sentit qu'il devenait ridicule, balbutia une phrase d'écolier et sortit. Quelques jours après la marquise acquit des preuves irrécusables de la véracité d'Eugène. Depuis seize jours elle ne va plus dans le monde.

Le marquis dit à tous ceux qui lui demandent raison de ce changement : — Ma femme a une gastrite.

Moi qui la soigne et qui connais son secret, je sais qu'elle a seulement une petite crise nerveuse de laquelle elle profite pour rester chez elle.

Paris, février 1830.

AUTRE ÉTUDE DE FEMME.

DÉDIÉ A LÉON GOZLAN,

Comme un témoignage de bonne confraternité littéraire.

A Paris, il se rencontre toujours deux soirées dans les bals ou dans les *raouts*. D'abord une soirée officielle à laquelle assistent les personnes priées, un beau monde qui s'ennuie. Chacun pose pour le voisin. La plupart des jeunes femmes ne viennent que pour une seule personne. Quand chaque femme s'est assurée qu'elle est la plus belle pour cette personne et que cette opinion a pu être partagée par quelques autres, après des phrases insignifiantes échangées, comme celle-ci :—Comptez-vous aller de bonne heure à *** (un nom de terre) ? — Madame une telle a bien chanté! — Quelle est cette petite femme qui a tant de diamans? Ou, après avoir lancé des phrases épigrammatiques qui font un plaisir passager et des blessures de longue durée, les groupes s'éclaircissent, les indifférens s'en vont, les bougies brûlent dans les bobèches ; la maîtresse de la maison arrête alors quelques artistes, des gens gais, des amis, en leur disant : — Restez, nous soupons entre nous.

On se rassemble dans un petit salon. La seconde, la véritable soirée a lieu ; soirée où, comme sous l'ancien régime, chacun entend ce qui se dit, où la conversation est générale, où l'on est forcé d'avoir de l'esprit et de contribuer à l'amusement public. Tout est en relief, un rire franc succède à ces airs gourmés qui, dans le monde, attristent les plus jolies figures. Enfin, le plaisir commence là où le raout finit. Le raout, cette froide revue du luxe, ce défilé d'amours-propres en grand costume, est une de ces inventions anglaises qui tendent à *mécanifier* les autres nations. L'Angleterre semble tenir à ce que le monde entier s'ennuie comme elle et autant qu'elle.

Cette seconde soirée est donc, en France, dans quelques maisons, une heureuse protestation de l'ancien esprit de notre joyeux pays ; mais, malheureusement, peu de maisons protestent : la raison en est bien simple. Si l'on ne soupe plus beaucoup aujourd'hui, c'est que, sous aucun régime, il n'y a eu moins de gens casés, posés et arrivés. Tout le monde est en marche vers quelque but, ou trotte après la fortune. Le temps est devenu la plus chère denrée, personne ne peut donc se livrer à cette prodigieuse prodigalité de rentrer chez soi le lendemain pour se réveiller tard. On ne retrouve donc plus de seconde soirée que chez les femmes assez riches pour ouvrir leur maison ; et depuis la révolution de 1830, ces femmes se comptent dans Paris. Malgré l'opposition muette du faubourg Saint-Germain, deux ou trois femmes, parmi lesquelles se trouve madame la marquise d'Espard, n'ont pas voulu renoncer à la part d'influence qu'elles avaient sur Paris, et n'ont point fermé leurs salons. Entre tous, l'hôtel de madame d'Espard, célèbre d'ailleurs à Paris, est le dernier asile où se soit réfugié l'esprit français d'autrefois, avec sa profondeur cachée, ses mille détours et sa politesse exquise. Là vous observerez encore de la grâce dans les manières malgré les conventions de la politesse, de l'abandon dans la causerie malgré la réserve naturelle aux gens comme il faut, et surtout de la générosité dans les idées. Là, nul ne pense à garder sa pensée pour un drame ; et, dans un récit, personne ne voit un livre à faire. Enfin le hideux squelette d'une littérature aux abois ne se dresse point, à propos d'une saillie heureuse ou d'un sujet intéressant.

Le souvenir d'une de ces soirées m'est plus particulièrement resté, moins à cause d'une confidence où l'illustre de Marsay mit à découvert un des replis les plus profonds du cœur de la femme, qu'à cause des observations auxquelles son récit donna lieu sur les changemens qui se sont opérés dans la femme française depuis la triste révolution de juillet.

Pendant cette soirée, le hasard avait réuni plusieurs personnes auxquelles d'incontestables mérites ont valu des réputations européennes. Ceci n'est point une flatterie adressée à la France, car plusieurs étrangers se trouvaient parmi nous. Les hommes qui brillèrent le plus n'étaient d'ailleurs pas les plus célèbres. Ingénieuses réparties, observations fines, railleries excellentes, peintures dessinées avec une netteté brillante, pétillèrent et se pressèrent sans apprêt, se prodiguèrent sans dédain comme sans recherche, mais furent délicieusement senties et délicatement savourées. Les gens du monde se firent surtout remarquer par une grâce, par une verve tout artistiques.

Vous rencontrerez ailleurs, en Europe, d'élégantes manières, de la cordialité, de la bonhomie, de la science ; mais à Paris seulement, dans ce salon et dans ceux dont je viens

de parler, abonde l'esprit particulier qui donne à toutes ces qualités sociales un agréable et capricieux ensemble, je ne sais quelle allure fluviale qui fait facilement serpenter cette profusion de pensées, de formules, de contes, de documens historiques. Paris, capitale du goût, connaît seul cette science qui change une conversation en une joûte où chaque nature d'esprit se condense par un trait, où chacun dit sa phrase et jette son expérience dans un mot, où tout le monde s'amuse, se délasse et s'exerce. Aussi, là seulement, vous échangerez vos idées; là vous ne porterez pas, comme le dauphin de la fable, quelque singe sur vos épaules; là vous serez compris, et ne risquerez pas de mettre au jeu des pièces d'or contre du billon. Enfin, là, des secrets bien trahis, des causeries légères et profondes ondoient, tournent, changent d'aspect et de couleurs à chaque phrase. Les critiques vives et les récits pressés s'entraînent les uns les autres. Tous les yeux écoutent, les gestes interrogent et la physionomie répond. Enfin, là tout est, en un mot, esprit et pensée.

Jamais le phénomène oral qui, bien étudié, bien manié, fait la puissance de l'acteur et du conteur, ne m'avait si complétement ensorcelé. Je ne fus pas seul soumis à ces prestiges, et nous passâmes tous une soirée délicieuse. La conversation, devenue conteuse, entraîna dans son cours précipité de curieuses confidences, plusieurs portraits, mille folies, qui rendent cette ravissante improvisation tout à fait intraduisible; mais, en laissant à ces choses leur verdeur, leur abrupté naturel, leurs fallacieuses sinuosités, peut-être comprendrez-vous bien le charme d'une véritable soirée française, prise au moment où la familiarité la plus douce fait oublier à chacun ses intérêts, son amour-propre spécial, ou, si vous voulez, ses prétentions.

Vers deux heures du matin, au moment où le souper finissait, il ne se trouva plus autour de la table que des intimes, tous éprouvés par un commerce de quinze années, ou des gens de beaucoup de goût, bien élevés et qui savaient le monde. Par une convention tacite et bien observée, au souper chacun renonce à son importance. L'égalité la plus absolue y donne le ton. Il n'y avait d'ailleurs alors personne qui ne fût très fier d'être lui-même. Madame d'Espard oblige ses convives à rester à table jusqu'au départ, après avoir maintes fois remarqué le changement total qui s'opère dans les esprits par le déplacement. De la salle à manger au salon, le charme se rompt. Selon Sterne, les idées d'un auteur qui s'est fait la barbe diffèrent de celles qu'il avait auparavant; si Sterne a raison, ne peut-on pas affirmer hardiment que les dispositions des gens à table ne sont plus celles des mêmes gens revenus au salon? L'atmosphère n'est plus capiteuse, l'œil ne contemple plus le brillant désordre du dessert, on a perdu les bénéfices de cette mollesse d'esprit, de cette bénévolence qui nous envahit quand nous restons dans l'assiette particulière à l'homme rassasié, bien établi sur une de ces chaises moelleuses comme on les fait aujourd'hui. Peut-être cause-t-on plus volontiers devant un dessert, en compagnie de vins fins, pendant le délicieux moment où chacun peut mettre son coude sur la table et sa tête dans sa main. Non-seulement alors tout le monde aime à parler, mais encore à écouter. La digestion, presque toujours attentive, est, selon les caractères, ou babillarde, ou silencieuse; et chacun y trouve alors son compte.

Ne fallait-il pas ce préambule pour vous initier aux charmes du récit confidentiel par lequel un homme célèbre, mort depuis, a peint l'innocent jésuitisme de la femme, avec cette finesse particulière aux gens qui ont vu beaucoup de choses, et qui fait des hommes d'Etat de délicieux conteurs, lorsque, comme les princes de Talleyrand et de Metternich, ils daignent conter.

De Marsay, nommé premier ministre depuis six mois, avait déjà donné les preuves d'une capacité supérieure. Quoique ceux qui le connaissaient de longue main ne fussent pas étonnés de lui voir déployer tous les talens et les diverses aptitudes de l'homme d'Etat, on pouvait se demander s'il se savait être un grand politique, ou s'il s'était développé dans le feu des circonstances. Cette question venait de lui être adressée dans une intention évidemment philosophique par un homme d'esprit et d'observation qu'il avait nommé préfet, qui fut longtemps journaliste, et qui l'admirait sans mêler à son admiration ce filet de critique vinaigrée avec lequel, à Paris, un homme supérieur s'excuse d'en admirer un autre.

— Y a-t-il eu, dans votre vie antérieure, un fait, une pensée, un désir qui vous ait appris votre vocation? lui dit Emile Blondet, car nous avons tous, comme Newton, notre pomme qui tombe et qui nous amène sur le terrain où nos facultés se déploient...

— Oui, répondit de Marsay, je vais vous conter cela.

Jolies femmes, dandies politiques, artistes, vieillards, les intimes de de Marsay, tous se mirent alors commodément, chacun dans sa pose, et regardèrent le premier ministre. Est-il besoin de dire qu'il n'y avait plus de domestiques, que les portes étaient closes et les portières tirées? Le silence fut si profond qu'on entendit dans la cour le murmure des cochers, les coups de pied et les bruits que font les chevaux en demandant à revenir à l'écurie.

— L'homme d'Etat, mes amis, n'existe que par une seule qualité, dit le ministre en jouant avec son couteau de nacre et d'or : savoir être toujours maître de soi, faire à tout propos le décompte de chaque événement, quelque fortuit qu'il puisse être; enfin, avoir, dans son moi intérieur, un être froid et désintéressé qui assiste en spectateur à tous les mouvemens de notre vie, à nos passions, à nos sentimens, et qui nous souffle à propos de toute chose l'arrêt d'une espèce de barême moral.

— Vous nous expliquez ainsi pourquoi l'homme d'Etat est si rare en France, dit le vieux lord Dudley.

— Au point de vue sentimental, ceci est horrible, reprit le ministre. Aussi, quand ce phénomène a lieu chez un jeune homme... (Richelieu, qui, averti du danger de Concini par une lettre, la veille, dormit jusqu'à midi, quand on devait tuer son bienfaiteur à dix heures), un jeune homme, Pitt ou Napoléon, si vous voulez, est-il une monstruosité? Je suis devenu ce monstre de très bonne heure, et grâce à une femme.

— Je croyais, dit madame d'Espard en souriant, que nous défaisions beaucoup plus de politiques que nous n'en faisions.

— Le monstre de qui je vous parle n'est un monstre que parce qu'il vous résiste, répondit le conteur en faisant une ironique inclination de tête.

— S'il s'agit d'une aventure d'amour, dit la baronne de Nucingen, je demande qu'on ne la coupe par aucune réflexion.

— La réflexion y est si contraire! s'écria Blondel.

— J'avais dix-sept ans, reprit de Marsay, la Restauration allait se raffermir; mes vieux amis savent combien alors j'étais impétueux et bouillant; j'aimais pour la première fois, et, je puis aujourd'hui le dire, j'étais un des plus jolis jeunes gens de Paris : j'avais la beauté, la jeunesse, deux avantages dus au hasard et dont nous sommes fiers comme d'une conquête. Je suis forcé de me taire sur le reste. Comme tous les jeunes gens, j'aimais une femme de six ans plus âgée que moi. Personne de vous, dit-il en faisant par un regard le tour de la table, ne peut se douter de son nom ni la reconnaître. Ronquerolles, dans ce temps, a seul pénétré mon secret, il l'a bien gardé; j'aurais craint son sourire, mais il est parti, dit le ministre en regardant autour de lui.

— Il n'a pas voulu souper, dit madame d'Espard.

— Depuis six mois, possédé par mon amour, incapable de soupçonner que ma passion me maîtrisait, reprit le premier ministre, je me livrais à ces adorables divinisations qui sont et le triomphe et le fragile bonheur de la jeunesse. Je gardais *ses* vieux gants, je buvais en infusion les fleurs qu'*elle* avait portées, je me relevais la nuit pour aller voir *ses* fenêtres. Tout mon sang se portait au cœur en respirant le parfum qu'*elle* avait adopté. J'étais à mille lieues de re-

connaître que les femmes sont des poêles à dessus de marbre.

— Oh! faites-nous grâce de vos horribles sentences? dit madame de l'Esterade en souriant.

— J'aurais foudroyé, je crois, de mon mépris le philosophe qui a publié cette terrible pensée d'une profonde justesse, reprit de Marsay. Vous êtes tous trop spirituels pour que je vous en dise davantage. Ce peu de mots vous rappellera vos propres folies. Grande dame s'il en fut jamais, et veuve sans enfans (oh! tout y était!) mon idole s'était enfermée pour marquer elle-même mon linge avec ses cheveux; enfin, elle répondait à mes folies par d'autres folies. Ainsi, comment ne pas croire à la passion quand elle est garantie par la folie? Nous avions mis l'un et l'autre tout notre esprit à cacher un si complet et si bel amour aux yeux du monde, et nous y réussissions. Aussi, quel charme nos escapades n'avaient-elles pas? D'elle, je ne vous dirai rien : alors parfaite, elle passe encore aujourd'hui pour une des belles femmes de Paris; mais alors on se serait fait tuer pour obtenir un de ses regards. Elle était restée dans une situation de fortune satisfaisante pour une femme adorée et qui aimait, mais que la restauration, à laquelle elle devait un lustre nouveau, rendait peu convenable relativement à son nom. Dans ma situation, j'avais la fatuité de ne pas concevoir un soupçon. Quoique ma jalousie fût alors d'une puissance de cent vingt Othello, ce sentiment terrible sommeillait en moi comme l'or dans sa pépite. Je me serais fait donner des coups de bâton par mon domestique si j'avais eu la lâcheté de mettre en question la pureté de cet ange si frêle et si fort, si blond et si naïf, pur, candide, et dont l'œil bleu se laissait pénétrer à fond de cœur avec une adorable soumission par mon regard. Jamais la moindre hésitation dans la pose, dans le regard ou la parole; toujours blanche, fraîche, et prête au bien-aimé comme le lys oriental du *Cantique des Cantiques!*... Ah! mes amis! s'écria douloureusement le ministre redevenu jeune homme, il faut se heurter bien durement la tête au dessus de marbre pour dissiper cette poésie!

Ce cri naturel, qui eut de l'écho chez les convives, piqua leur curiosité déjà si savamment excitée.

— Tous le matins, monté sur ce beau Sultan que vous m'aviez envoyé d'Angleterre, dit-il à lord Dudley, je passais le long de sa calèche dont les chevaux allaient exprès au pas, et je voyais le mot d'ordre écrit en fleurs dans son bouquet pour le cas où nous ne pourrions rapidement échanger une phrase. Quoique nous nous vissions à peu près tous les soirs dans le monde et qu'elle m'écrivît tous les jours, nous avions adopté, pour tromper les regards et déjouer les observations, une manière d'être. Ne pas se regarder, s'éviter, dire du mal l'un de l'autre; s'admirer et se vanter, ou se poser en amoureux dédaigné; tous ces vieux manéges ne valent pas, de part et d'autre, une fausse passion avouée pour une personne indifférente, et un air d'indifférence pour la véritable idole. Si deux amans veulent jouer ce jeu, le monde en sera toujours la dupe; mais ils doivent être alors bien sûrs l'un de l'autre. Son plastron, à elle, était un homme en faveur, un homme de cour, froid et dévot, qu'elle ne recevait point chez elle. Cette comédie se donnait au profit des sots et des salons qui en riaient. Il n'était point question de mariage entre nous : six ans de différence pouvaient la préoccuper; elle ne savait rien de ma fortune que, par principe, j'ai toujours cachée. Quant à moi, charmé de son esprit, de ses manières, de l'étendue de ses connaissances, de sa science du monde, je l'eusse épousée sans réflexion. Néanmoins cette réserve me plaisait. Si, la première, elle m'eût parlé mariage d'une certaine façon, peut-être eussé-je trouvé de la vulgarité dans cette âme accomplie. Six mois pleins et entiers, un diamant de la plus belle eau! voilà ma part d'amour en ce bas monde. Un matin, pris par cette fièvre de courbature que donne un rhume à son début, j'écris un mot pour remettre une de ces fêtes secrètes enfouies sous les toits de Paris comme des perles dans la mer. Une fois la lettre envoyée, un remords me prend : elle ne me croira pas malade! pensé-je. Elle faisait la jalouse et la soupçonneuse. Quand la jalousie est vraie, dit de Marsay en s'interrompant, elle est le signe évident d'un amour unique...

— Pourquoi? demanda vivement la princesse de Cadignan.

— L'amour unique et vrai, dit de Marsay, produit une sorte d'apathie corporelle en harmonie avec la contemplation dans laquelle on tombe. L'esprit complique tout alors, il se travaille lui-même, se dessine des fantaisies, en fait des réalités, des tourmens; et cette jalousie est aussi charmante que gênante.

Un ministre étranger sourit en se rappelant, à la clarté d'un souvenir, la vérité de cette observation.

— D'ailleurs, me disais-je, comment perdre un bonheur? fit de Marsay en reprenant son récit. Ne valait-il pas mieux venir enfiévré? Puis, me sachant malade, je la crois capable d'accourir et de se compromettre. Je fais un effort, j'écris une seconde lettre, je la porte moi-même, car mon homme de confiance n'était plus là; nous étions séparés par la rivière, j'avais Paris à traverser; mais enfin à une distance convenable de son hôtel, j'avise un commissionnaire, je lui recommande de faire monter la lettre aussitôt, et j'ai la belle idée de passer en fiacre devant sa porte pour voir si, par hasard, elle ne recevra pas les deux billets à la fois. Au moment où j'arrive, à deux heures, la grande porte s'ouvrait pour laisser entrer la voiture de qui?... du plastron! Il y a quinze ans de cela... eh bien! en vous en parlant, l'orateur épuisé, le ministre desséché au contact des affaires publiques, sent encore un bouillonnement dans son cœur et une chaleur à son diaphragme. Au bout d'une heure, je repasse : la voiture était encore dans la cour! Mon mot restait sans doute chez le concierge. Enfin, à trois heures et demie, la voiture partit, je pus étudier la physionomie de mon rival : il était grave, il ne souriait point; mais il aimait, et sans doute il s'agissait de quelque affaire. Je vais au rendez-vous, la reine de mon cœur y vient, je la trouve calme, pure et sereine. Ici, je dois vous avouer que j'ai toujours trouvé Othello non-seulement stupide, mais de mauvais goût. Un homme à moitié nègre est seul capable de se conduire ainsi. Shakespeare l'a bien senti d'ailleurs en intitulant sa pièce *le More de Venise*. L'aspect de la femme aimée a quelque chose de si balsamique pour le cœur, qu'il doit dissiper la douleur, les doutes, les chagrins : toute ma colère tomba, je retrouvai mon sourire. Ainsi cette contenance qui, à mon âge, eût été la plus horrible dissimulation, fut un effet de ma jeunesse et de mon amour. Une fois ma jalousie enterrée, j'eus la puissance d'observer. Mon état maladif était visible, les doutes horribles qui m'avaient travaillé l'augmentaient encore. Enfin, je trouvai un joint pour glisser ces mots : — Vous n'aviez personne ce matin chez vous? en me fondant sur l'inquiétude où m'avait jeté la crainte qu'elle ne disposât de sa matinée d'après mon billet. — Ah! dit-elle, il faut être homme pour avoir de pareilles idées! Moi, penser à autre chose qu'à tes souffrances? Jusqu'au moment où le second billet est venu, je n'ai fait que chercher les moyens de t'aller voir. — Et tu es restée seule? — Seule, dit-elle en me regardant avec une si parfaite attitude d'innocence, que ce fut défié par un air de ce genre-là que le More a dû tuer Desdémona. Comme elle occupait à elle seule son hôtel, ce mot était un affreux mensonge. Un seul mensonge détruit cette confiance absolue qui, pour certaines âmes, est le fond même de l'amour. Pour vous exprimer ce qui se fit en moi dans ce moment, il faudrait admettre que nous avons un être intérieur dont le *nous* visible est le fourreau, que cet être, brillant comme une lumière, est délicat comme une ombre... eh bien! ce beau *moi* fut alors pour toujours vêtu d'un crêpe. Oui, je sentis une main froide et décharnée me passer le suaire de l'expérience, m'imposer le deuil éternel que met entre notre âme une première trahison. En baissant les yeux pour ne pas lui laisser remarquer mon éblouissement, cette pensée orgueilleuse me rendit un peu de force : — Si elle te trompe, elle est indigne de toi! Je mis ma rougeur subite et quelques larmes qui me vinrent aux yeux sur un redoublement de douleur, et la douce créa-

ture voulut me reconduire jusque chez moi, les stores du fiacre baissés. Pendant le chemin, elle fut d'une sollicitude et d'une tendresse qui eussent trompé ce même More de Venise que je prends pour point de comparaison. En effet, si ce grand enfant hésite deux secondes encore, tout spectateur intelligent devine qu'il va demander pardon à Desdémona. Aussi, tuer une femme est un acte d'enfant! Elle pleura en me quittant, tant elle était malheureuse de ne pouvoir me soigner elle-même. Elle souhaitait être mon valet de chambre, dont le bonheur était pour elle un sujet de jalousie, et tout cela rédigé, oh! mais comme l'eût écrit Clarisse heureuse. Il y a toujours un fameux singe dans la plus jolie et le plus angélique des femmes!

A ce mot, toutes les femmes baissèrent les yeux comme blessées par cette cruelle vérité, si cruellement formulée.

— Je ne vous dis rien ni de la nuit, ni de la semaine que j'ai passée, reprit de Marsay, je me suis reconnu homme d'Etat.

Ce mot fut si bien dit que nous laissâmes tous échapper un geste d'admiration.

— En repassant avec un esprit infernal les véritables cruelles vengeances qu'on peut tirer d'une femme, dit de Marsay en continuant (et, comme nous nous aimions, il y en avait de terribles, d'irréparables), je me méprisais, je me sentais vulgaire, je formulais insensiblement un code horrible, celui de l'Indulgence. Se venger d'une femme, n'est-ce pas reconnaître qu'il n'y en a qu'une pour nous, que nous ne saurions nous passer d'elle? et alors la vengence est-elle le moyen de la reconquérir? Si elle ne nous est pas indispensable, s'il y en a d'autres, pourquoi ne pas lui laisser le droit de changer que nous nous arrogeons? Ceci, bien entendu, ne s'applique qu'à la passion: autrement, ce serait anti-social, et rien ne prouve mieux la nécessité d'un mariage indissoluble que l'instabilité de la passion. Les deux sexes doivent être enchaînés, comme des bêtes féroces qu'ils sont, dans des lois fatales, sourdes et muettes. Supprimez la vengeance, la trahison n'est plus rien en amour. Ceux qui croient qu'il n'existe qu'une seule femme dans le monde pour eux, ceux-là doivent être pour la vengeance, et alors il n'y en a qu'une, celle d'Othello. Voici la mienne.

Ce mot détermina parmi nous tous ce mouvement imperceptible que les journalistes peignent ainsi dans les discours parlementaires: (profonde sensation).

— Guéri de mon rhume et de l'amour pur, absolu, divin, je me laissai aller à une aventure dont l'héroïne était charmante, et d'un genre de beauté tout opposé à celui de mon ange trompeur. Je me gardai bien de rompre avec cette femme si forte et si bonne comédienne, car je ne sais pas si le véritable amour donne d'aussi gracieuses jouissances qu'en prodigue une si savante tromperie. Une pareille hypocrisie vaut la vertu (je ne dis pas cela pour vous autres Anglaises, milady, s'écria doucement le ministre, en s'adressant à lady Barimore, fille de lord Dudley). Enfin, je tâchai d'être le même amoureux. J'eus à faire travailler, pour mon nouvel ange, quelques mèches de mes cheveux, et j'allai chez un habile artiste qui, dans ce temps, demeurait rue Boucher. Cet homme avait le monopole des présens capillaires, et je donne son adresse pour ceux qui n'ont pas beaucoup de cheveux: il en a de tous les genres et de toutes les couleurs. Après s'être fait expliquer ma commande, il me montra ses ouvrages. Je vis alors des œuvres de patience qui surpassent ce que les contes attribuent aux fées et ce que font les forçats. Il me mit au courant des caprices et des modes qui régissaient la partie des cheveux. — Depuis un an, me dit-il, on a eu la fureur de marquer le linge en cheveux; et, heureusement, j'avais de belles collections de cheveux et d'excellentes ouvrières. En entendant ces mots, je suis atteint par un soupçon, je tire mon mouchoir, et lui dis: — En sorte que ceci s'est fait chez vous, avec de faux cheveux? Il regarda mon mouchoir, et dit: — Oh! cette dame était bien difficile, elle a voulu vérifier la nuance de ses cheveux. Ma femme a marqué ces mouchoirs-là elle-même. Vous avez là, monsieur, une des plus belles choses qui se soient exécutées. Avant ce dernier trait de lumière, j'aurais cru à quelque chose, j'aurais fait attention à la parole d'une femme. Je sortis ayant foi dans le plaisir, mais, en fait d'amour, je devins athée comme un mathématicien. Deux mois après, j'étais assis auprès de la femme éthérée, dans son boudoir, sur son divan. Je tenais l'une de ses mains, elle les avait fort belles, et nous gravissions les Alpes du sentiment, cueillant les plus jolies fleurs, effeuillant des marguerites (il y a toujours un moment où l'on effeuille des marguerites, même quand on est dans un salon et qu'on n'a pas de marguerites)... Au plus fort de la tendresse, et quand on s'aime le mieux, l'amour a si bien la conscience de son peu de durée, qu'on éprouve un invincible besoin de se demander: « M'aimes-tu? m'aimeras-tu toujours? » Je saisis ce moment élégiaque, si tiède, si fleuri, si épanoui, pour lui faire dire ses plus beaux mensonges dans le ravissant langage de ces exagérations spirituelles, et de cette poésie gasconne particulières à l'amour. Elle étala la fine fleur de ses tromperies: elle ne pouvait pas vivre sans moi, j'étais le seul homme qu'il y eût pour elle au monde, elle avait peur de m'ennuyer parce que ma présence lui ôtait tout son esprit; près de moi, ses facultés devenaient tout amour; elle était d'ailleurs trop tendre pour ne pas avoir des craintes; elle cherchait depuis six mois le moyen de m'attacher éternellement et il n'y avait que Dieu qui connaissait ce secret-là; enfin elle faisait de moi son dieu!...

Les femmes qui entendaient alors de Marsay parurent offensées en se voyant si bien jouées, car il accompagna ces mots par des mines, par des poses de tête et des minauderies qui faisaient illusion.

Au moment où j'allais croire à ces adorables faussetés, lui tenant toujours sa main dans la mienne, je lui dis: — Quand épouses-tu le duc?... Ce coup de pointe était si direct, mon regard si bien affronté avec le sien, et sa main si doucement posée dans la mienne, que son tressaillement, si léger qu'il fût, ne put être entièrement dissimulé; son regard fléchit sous le mien, une faible rougeur nuança ses joues. — Le duc! Que voulez-vous dire? répondit-elle en feignant un profond étonnement. — Je sais tout, repris-je; et, dans mon opinion, vous ne devez plus tarder: il est riche, il est duc; mais il est plus que dévot, il est religieux! Aussi suis-je certain que vous m'avez été fidèle, grâces à ses scrupules. Vous ne sauriez croire combien il est urgent pour vous de le compromettre vis-à-vis de lui-même et de Dieu; sans cela vous n'en finirez jamais. — Est-ce un rêve? dit-elle en faisant sur ses cheveux au-dessus du front, quinze ans avant la Malibran, le si célèbre geste de la Malibran. — Allons! ne fais pas l'enfant, mon ange, lui dis-je en voulant lui prendre les mains. Mais elle se croisa les mains sur la taille avec un petit air prude et courroucé. — Epousez-le, je vous le permets, repris-je en répondant à son geste par le *vous* de salon. Il y a mieux, je vous y engage. — Mais, dit-elle en tombant à mes genoux, il y a quelque horrible méprise: je n'aime que toi dans le monde; tu peux m'en demander les preuves que tu voudras. — Relevez-vous, ma chère, et faites-moi l'honneur d'être franche. — Comme avec Dieu. — Doutez-vous de mon amour? — Non. — De ma fidélité? — Non. — Eh bien! j'ai commis le plus grand des crimes, repris-je, j'ai douté de votre amour et de votre fidélité. Entre deux ivresses, je me suis mis à regarder tranquillement autour de moi. — Tranquillement! s'écria-t-elle en soupirant. En voilà bien assez. Henri, vous ne m'aimez plus. Elle avait déjà trouvé, comme vous le voyez, une porte pour s'évader. Dans ces sortes de scènes un adverbe est bien dangereux. Mais heureusement la curiosité lui fit ajouter: Et qu'avez-vous vu? Ai-je jamais parlé au duc autrement que dans le monde? avez-vous surpris dans mes yeux.....? — Non, dis-je; mais dans les siens. Et vous m'avez fait aller huit fois à Saint-Thomas-d'Aquin vous voir entendant la même messe que lui. — Ah! s'écria-t-elle enfin, je vous ai donc rendu jaloux. — Oh! je voudrais bien l'être, lui dis-je en admirant la souplesse de cette vive intelligence, et ces tours d'acrobate qui ne réussissent que devant des aveugles. Mais, à force d'aller à l'église je suis devenu très incrédule. Le jour de mon premier rhu-

me et de votre première tromperie, quand vous m'avez cru au lit, vous avez reçu le duc, et vous m'avez dit n'avoir vu personne.—Savez-vous que votre conduite est infâme?—En quoi? Je trouve que votre mariage avec le duc est une excellente affaire : il vous donne un beau nom, la seule position qui vous convienne, une situation brillante, honorable. Vous serez une des reines de Paris. J'aurais des torts envers vous si je mettais un obstacle à cet arrangement, à cette vie honorable, à cette superbe alliance. Ah! quelque jour, Charlotte, vous me rendrez justice en découvrant combien mon caractère est différent de celui des autres jeunes gens... Vous alliez être forcée de me tromper... Oui, vous eussiez été très embarrassée de rompre avec moi, car il vous épie. Il est temps de nous séparer, le duc est d'une vertu sévère. Il faut que vous deveniez prude, je vous le conseille. Le duc est vain, il sera fier de sa femme. — Ah! me dit-elle en fondant en larmes, Henri, si tu avais parlé! oui, si tu l'avais voulu (j'avais tort, comprenez-vous?) nous fussions allés vivre toute notre vie dans un coin, mariés, heureux, à la face du monde. — Enfin, il est trop tard, repris-je en lui baisant les mains et prenant un petit air de victime. — Mon Dieu! mais je puis tout défaire, reprit-elle.—Non, vous êtes trop avancée avec le duc. Je dois même faire un voyage pour nous mieux séparer. Nous aurions à craindre l'un et l'autre notre propre amour... — Croyez-vous, Henri, que le duc ait des soupçons? J'étais encore Henri, mais j'avais toujours perdu le *tu*. — Je ne le pense pas, répondis-je en prenant les manières et le ton d'un *ami ;* mais soyez tout à fait dévote, réconciliez-vous avec Dieu, car le duc attend des preuves, il hésite et il faut le décider. Elle se leva, fit deux fois le tour de son boudoir dans une agitation véritable ou feinte; puis elle trouva sans doute une pose et un regard en harmonie avec cette situation nouvelle, car elle s'arrêta devant moi, me tendit la main et me dit d'un son de voix ému:— Eh bien! Henri, vous êtes un loyal, un noble et charmant homme: je ne vous oublierai jamais. Ce fut d'une admirable stratégie. Elle fut ravissante dans cette transition, nécessaire à la situation dans laquelle elle voulait se mettre vis-à-vis de moi. Je pris l'attitude, les manières, et le regard d'un homme si profondément affligé que je vis sa dignité trop récente mollir; elle me regarda, me prit par la main, m'attira, me jeta presque, mais doucement, sur le divan, et me dit après un moment de silence: — Je suis profondément triste, mon enfant. Vous m'aimez? — Oh! oui. — Eh bien! qu'allez-vous devenir?

Ici, toutes les femmes échangèrent un regard.

— Si j'ai souffert encore en me rappelant sa trahison, je ris encore de l'air d'intime conviction et de douce satisfaction intérieure qu'elle avait, sinon de ma mort, du moins d'une mélancolie éternelle, reprit de Marsay. Oh! ne riez pas encore, dit-il aux convives, il y a mieux. Je la regardai très amoureusement après une pause, et lui dis: — Oui, voilà ce que je me suis demandé. — Eh bien! que ferez-vous? — Je me le suis demandé le lendemain de mon rhume. — Et....? dit-elle avec une visible inquiétude. — Et je me suis mis en mesure auprès de cette petite dame à qui j'étais censé faire la cour. Charlotte se dressa de dessus le divan comme une biche surprise, trembla comme une feuille, me jeta l'un de ces regards dans lesquels les femmes oublient toute leur dignité, toute leur pudeur, leur finesse, leur grâce même, l'étincelant regard de la vipère poursuivie, forcée dans son coin, et me dit : — Et moi qui l'aimais! moi qui combattais! moi qui..... Elle fit sur la troisième idée, que je vous laisse à deviner, le plus beau point d'orgue que j'aie entendu. — Mon Dieu! s'écria-t-elle, sommes-nous malheureuses? nous ne pouvons jamais être aimées. Il n'y a jamais rien de sérieux pour vous dans les sentimens les plus purs. Mais, allez, quand vous friponnez, vous êtes encore nos dupes. — Je le vois bien, dis-je d'un air contrit. Vous avez beaucoup trop d'esprit dans votre colère pour que votre cœur en souffre. Cette modeste épigramme redoubla sa fureur, elle trouva des larmes de dépit. — Vous me déshonorez le monde et la vie, dit-elle, vous m'enlevez toutes mes illusions, vous me dépravez le cœur. Elle me dit tout ce que j'avais le droit de lui dire avec une simplicité d'effronterie, avec une témérité naïve qui certes eussent cloué sur place un autre homme que moi. — Qu'allons-nous être, pauvres femmes, dans la société que nous fait la charte de Louis XVIII!..... (Jugez jusqu'où l'avait entraînée sa phraséologie.) Oui, nous sommes nées pour souffrir. En fait de passion, nous sommes toujours au-dessus et vous au-dessous de la loyauté. Vous n'avez rien d'honnête au cœur. Pour vous l'amour est un jeu où vous trichez toujours. — Chère, lui dis-je, prendre quelque chose au sérieux dans la société actuelle, ce serait filer le parfait amour avec une actrice. — Quelle infâme trahison! elle a été raisonnée... — Non, raisonnable. — Adieu, monsieur de Marsay, dit-elle, vous m'avez horriblement trompée... — Madame la duchesse, répondis-je en prenant une attitude soumise, se souviendra-t-elle donc des injures de Charlotte? — Certes, dit-elle d'un ton amer. — Ainsi, vous me détestez? Elle inclina la tête, et je me dis à moi-même : Il y a de la ressource! Je partis sur un sentiment qui lui laissait croire qu'elle avait quelque chose à venger. Eh bien! mes amis, j'ai beaucoup étudié la vie des hommes qui ont eu des succès auprès des femmes, mais je ne crois pas que ni le maréchal de Richelieu, ni Lauzun, ni Louis de Valois aient jamais fait, pour la première fois, une si savante retraite. Quant à mon esprit et à mon cœur, ils se sont formés là pour toujours, et l'empire qu'alors j'ai su conquérir sur les mouvemens irréfléchis qui nous font faire tant de sottises, m'a donné ce beau sang-froid que vous connaissez.

— Combien je plains la seconde! dit la baronne de Nucingen.

Un sourire imperceptible, qui vint effleurer les lèvres pâles de de Marsay, fit rougir Delphine et Nucingen.

— *Gomme on ouplie!* s'écria le baron de Nucingen.

La naïveté du célèbre banquier eut un tel succès que sa femme, qui fut cette *seconde* de de Marsay, ne put s'empêcher de rire comme tout le monde.

— Vous êtes tous disposés à condamner cette femme, dit lady Dudley, eh bien! je comprends comment elle ne considérait pas son mariage comme une inconstance! Les hommes ne veulent jamais distinguer entre la constance et la fidélité. Je connais la femme de qui monsieur de Marsay nous a conté l'histoire, et c'est une de vos dernières grandes dames!...

— Hélas! milady, vous avez raison, reprit de Marsay. Depuis cinquante ans bientôt nous assistons à la ruine continue de toutes les distinctions sociales, nous aurions dû sauver les femmes de ce grand naufrage, mais le Code civil a passé sur leurs têtes le niveau de ses articles. Quelque terribles que soient ces paroles, disons-les : les duchesses s'en vont, et les marquises aussi! Quant aux baronnes, j'en demande pardon à madame de Nucingen, qui se fera comtesse quand son mari deviendra pair de France, les baronnes n'ont jamais pu se faire prendre au sérieux.

— L'aristocratie commence à la vicomtesse, dit Blondet en souriant.

— Les comtesses resteront, reprit de Marsay. Une femme élégante sera plus ou moins comtesse, comtesse de l'empire ou d'hier, comtesse de vieille roche, ou, comme on dit en italien, comtesse de politesse. Mais quant à la grande dame, elle est morte avec l'entourage grandiose du dernier siècle, avec la poudre, les mouches, les mules à talons, les corsets busqués ornés d'un delta de nœuds en rubans. Les duchesses aujourd'hui passent par les portes sans qu'il soit besoin de les faire élargir pour leurs paniers. Enfin, l'Empire a vu les dernières robes à queue! Je suis encore à comprendre comment le souverain qui voulait faire balayer sa cour par le satin ou le velours des robes ducales n'a pas établi pour certaines familles le droit d'aînesse par d'indestructibles lois. Napoléon n'a pas deviné les effets de ce Code qui le rendait si fier. Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait nos *femmes comme il faut* d'aujourd'hui, le produit médiat de sa législation.

— La pensée, prise comme un marteau et par l'enfant

qui sort du collége et par le journaliste obscur, a démoli les magnificences de l'état social, dit le marquis de Vandenesse. Aujourd'hui, tout drôle qui peut convenablement soutenir sa tête sur son col, couvrir sa puissante poitrine d'homme d'une demi-aune de satin en forme de cuirasse, montrer un front où reluise un génie apocryphe sous des cheveux bouclés, se dandiner sur deux escarpins vernis ornés de chaussettes en soie qui coûtent six francs, tient son lorgnon dans une de ses arcades sourcilières en plissant le haut de sa joue, et, fût-il clerc d'avoué, fils d'entrepreneur ou bâtard de banquier, il toise impertinemment la plus jolie duchesse, l'évalue quand elle descend l'escalier d'un théâtre, et dit à son ami habillé par Buisson, chez qui nous nous habillons tous, et monté sur vernis comme le premier duc venu : — Voilà, mon cher, une femme comme il faut.

— Vous n'avez pas su, dit lord Dudley, devenir un parti, vous n'aurez pas de politique d'ici longtemps. En France, vous parlez beaucoup d'organiser le Travail et vous n'avez pas encore organisé la Propriété. Voici donc ce qui vous arrive : Un duc quelconque (il s'en rencontrait encore sous Louis XVIII ou sous Charles X qui possédaient deux cent mille livres de rente, un magnifique hôtel, un domestique somptueux, ce duc pouvait se conduire en grand seigneur. Le dernier de ces grands seigneurs français est le prince de Talleyrand. Ce duc laisse quatre enfans, dont deux filles. En supposant beaucoup de bonheur dans la manière dont il les a mariés tous, chacun de ses hoirs n'a plus que soixante ou quatre-vingt mille livres de rente aujourd'hui; chacun d'eux est père ou mère de plusieurs enfans, conséquemment obligé de vivre dans un appartement, au rez-de-chaussée ou au premier étage d'une maison avec la plus grande économie; qui sait même s'ils ne quêtent pas une fortune? Dès lors la femme du fils aîné, qui n'est duchesse que de nom, n'a ni sa voiture, ni ses gens, ni sa loge, ni son temps à elle; elle n'a ni son appartement dans son hôtel, ni sa fortune, ni ses babioles; elle est enterrée dans le mariage comme une femme de la rue Saint-Denis l'est dans son commerce; elle achète les bas de ses chers petits enfans, les nourrit et surveille ses filles qu'elle ne met plus au couvent. Vos femmes les plus nobles sont ainsi devenues d'estimables couveuses.

— Hélas! oui, dit Blondet. Votre époque n'a plus ces belles fleurs féminines qui ont orné les grands siècles de la Monarchie française. L'éventail de la grande dame est brisé. La femme n'a plus à rougir, à médire, à chuchoter, à se cacher, à se montrer. L'éventail ne sert plus qu'à s'éventer. Quand une chose n'est plus que ce qu'elle est, elle est trop utile pour appartenir au luxe.

— Tout en France a été complice de la femme comme il faut, dit madame d'Espard. L'aristocratie y a consenti par sa retraite au fond de ses terres où elle est allée se cacher pour mourir, émigrant à l'intérieur devant les idées, comme jadis à l'étranger devant les masses populaires. Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l'opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d'art ou de pensée qui devaient le dominer, ont commis la faute d'abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter avec une bourgeoisie enivrée de pouvoir et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être hacher en morceaux par les barbares qui la talonnent. Aussi, là où les bourgeois veulent voir des princesses, n'aperçoit-on que des jeunes personnes comme il faut. Aujourd'hui les princes ne trouvent plus de grandes dames à compromettre, ils ne peuvent même plus illustrer une femme prise au hasard. Le duc de Bourbon est le dernier prince qui ait usé de ce privilége.

— Et Dieu sait seul ce qu'il lui en coûte! dit lord Dudley.

— Aujourd'hui, les princes ont des femmes comme il faut, obligées de payer en commun leur loge avec des amies, et que la faveur royale ne grandirait pas d'une ligne, qui filent sans éclat entre les eaux de la bourgeoisie et celles de la noblesse, ni tout à fait nobles, ni tout à fait bourgeoises, dit amèrement la comtesse de Montcornet.

— La Presse a hérité de la Femme, s'écria le marquis de Vandenesse. La femme n'a plus le mérite du feuilleton parlé, des délicieuses médisances ornées de beau langage. Nous lisons des feuilletons écrits dans un patois qui change tous les trois ans, de petits journaux plaisans comme des croque-morts, et légers comme le plomb de leurs caractères. Les conversations françaises se font en iroquois révolutionnaire, d'un bout à l'autre de la France, par de longues colonnes imprimées dans des hôtels où grince une presse à la place des cercles élégans qui y brillaient jadis.

— Le glas de la haute société sonne, entendez-vous! dit un prince russe, et le premier coup est votre mot moderne de *femme comme il faut!*

— Vous avez raison, mon prince, dit de Marsay. Cette femme, sortie des rangs de la noblesse, ou poussée de la bourgeoisie, venue de tout terrain, même de la province, est l'expression du temps actuel, une dernière image du bon goût, de l'esprit, de la grâce, de la distinction réunis mais amoindris. Nous ne verrons plus de grandes dames en France, mais il y aura pendant longtemps des femmes comme il faut, envoyées par l'opinion publique dans une haute-chambre féminine, et qui seront pour le beau sexe ce qu'est le gentleman en Angleterre.

— Et ils appellent cela être en progrès! dit mademoiselle des Touches, je voudrais savoir où est le progrès.

— Ah! le voici, dit madame de Nucingen. Autrefois une femme pouvait avoir une voix de harengère, une démarche de grenadier, un front de courtisane audacieuse, les cheveux plantés en arrière, le pied gros, la main épaisse, elle était néanmoins une grande dame; mais aujourd'hui, fût-elle une Montmorency, si les demoiselles de Montmorency pouvaient jamais être ainsi, elle ne serait pas une femme comme il faut.

— Mais, qu'entendez-vous par une femme comme il faut? demanda naïvement le comte Adam Laginski.

— C'est une création moderne, un déplorable triomphe du système électif appliqué au beau sexe, dit le ministre. Chaque révolution a son mot, un mot où elle se résume et qui la peint.

— Vous avez raison, dit le prince russe qui était venu se faire une réputation littéraire à Paris. Expliquer certains mots ajoutés de siècle en siècle à votre belle langue, ce serait faire une magnifique histoire. Organiser, par exemple, est un mot de l'empire, et qui contient Napoléon tout entier.

— Tout cela ne me dit pas ce qu'est une femme comme il faut?

— Eh bien! je vais vous l'expliquer, répondit Émile Blondet au jeune comte polonais. Par une jolie matinée, vous flânez dans Paris. Il est plus de deux heures, mais cinq heures ne sont pas sonnées. Vous voyez venir à vous une femme : le premier coup d'œil jeté sur elle est comme la préface d'un beau livre, il vous fait pressentir un monde de choses élégantes et fines. Comme le botaniste à travers monts et vaux de son herborisation, parmi les vulgarités parisiennes vous rencontrez enfin une fleur rare. Ou cette femme est accompagnée de deux hommes très-distingués dont un au moins est décoré, ou quelque domestique en petite tenue la suit à dix pas de distance. Elle ne porte ni couleurs éclatantes, ni bas à jours, ni boucle de ceinture trop travaillée, ni pantalons à manchettes brodées bouillonnant autour de sa cheville. Vous remarquez à ses pieds, soit des souliers de prunelle à cothurnes croisés sur un bas de coton d'une finesse excessive ou sur un bas de soie uni de couleur grise, soit des brodequins de la plus exquise simplicité. Une étoffe assez jolie et d'un prix médiocre vous fait distinguer sa robe, dont la façon surprend plus d'une bourgeoise : c'est presque toujours une redingote attachée par des nœuds, et mignonnement bordée d'une ganse ou d'un filet imperceptible. L'inconnue a une manière à elle de s'envelopper dans un châle ou dans une mante; elle sait se prendre de la chute des reins au cou, en dessinant une sorte de carapace qui changerait une bourgeoise en tortue, mais sous laquelle elle vous indique les plus belles formes, tout en les voilant. Par quel moyen! Ce secret, elle le garde sans

être protégée par aucun brevet d'invention. Elle se donne par la marche un certain mouvement concentrique et harmonieux qui fait frissonner sous l'étoffe sa forme suave ou dangereuse, comme à midi la couleuvre sous la gaze verte de son herbe frémissante. Doit-elle à un ange ou à un diable cette ondulation gracieuse qui joue sous la longue chape de soie noire, en agite la dentelle au bord, répand un baume aérien, et que je nommerais volontiers la brise de la Parisienne? Vous reconnaîtrez sur les bras, à la taille, autour du cou, une science de plis qui drape la plus rétive étoffe, de manière à vous rappeler la Mnémosyne antique. Ah! comme elle entend, passez-moi cette expression, *la coupe de la démarche!* Examinez bien cettte façon d'avancer le pied en moulant la robe avec une si décente précision, qu'elle excite chez le passant une admiration mêlée de désir, mais comprimée par un profond respect. Quand une Anglaise essaie de ce pas, elle a l'air d'un grenadier qui se porte en avant pour attaquer une redoute. A la femme de Paris le génie de la démarche! Aussi la municipalité lui devait-elle l'asphalte des trottoirs. Cette inconnue ne heurte personne. Pour passer, elle attend avec une orgueilleuse modestie qu'on lui fasse place. La distinction particulière aux femmes bien élevées se trahit surtout par la manière dont elle tient le châle ou la mante croisé sur sa poitrine. Elle vous a, tout en marchant, un petit air digne et serein, comme les madones de Raphaël dans leur cadre. Sa pose, à la fois tranquille et dédaigneuse, oblige le plus insolent dandy à se déranger pour elle. Le chapeau, d'une simplicité remarquable, a des rubans frais. Peut-être y aura-t-il des fleurs, mais les plus habiles de ces femmes n'ont que des nœuds. La plume veut la voiture, les fleurs attirent trop le regard. Là-dessous vous voyez la figure fraîche et reposée d'une femme sûre d'elle-même sans fatuité, qui ne regarde rien et voit tout, dont la vanité, blasée par une continuelle satisfaction répand sur sa physionomie une indifférence qui pique la curiosité. Elle sait qu'on l'étudie, elle sait que presque tous, même les femmes, se retournent pour la revoir. Aussi traverse-t-elle Paris comme un fil de la Vierge, blanche et pure. Cette belle espèce affectionne les latitudes les plus chaudes, les longitudes les plus propres de Paris; vous la trouverez entre la 10e et la 110e arcade de la rue de Rivoli; sous la Ligne des boulevards, depuis l'Équateur des Panoramas où fleurissent les productions des Indes, où s'épanouissent les plus chaudes créations de l'industrie, jusqu'au cap de la Madeleine; dans les contrées les moins crottées de bourgeoisie, entre le 30e et le 150e numéro de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Durant l'hiver, elle se plaît sur la terrasse des Feuillans et point sur le trottoir en bitume qui la longe. Selon le temps, elle vole dans l'allée des Champs-Élysées, bordée à l'est par la place Louis XV, à l'ouest par l'avenue de Marigny, au midi par la chaussée, au nord par les jardins du faubourg Saint-Honoré. Jamais vous ne rencontrerez cette jolie variété de femme dans les régions hyperboréales de la rue Saint-Denis; jamais dans les Kamtschatka des rues boueuses, petites ou commerciales; jamais nulle part par le mauvais temps. Ces fleurs de Paris éclosent par un temps oriental, parfument les promenades, et, passé cinq heures, se replient comme les belles-de-jour. Les femmes que vous verrez plus tard ayant un peu de leur air, essayant de les singer, sont des femmes *comme il en faut;* tandis que la belle inconnue, votre Béatrix de la journée, est la *femme comme il faut*. Il n'est pas facile pour les étrangers, cher comte, de reconnaître les différences auxquelles les observateurs émérites les distinguent, tant la femme est comédienne, mais elles crèvent les yeux aux Parisiens: c'est des agrafes mal cachées, des cordons qui montrent leur lacis d'un blanc roux au dos de la robe par une fente entrebâillée, des souliers éraillés, des rubans de chapeau repassés, une robe trop bouffante, une tournure trop gommée. Vous remarquerez une sorte d'effort dans l'abaissement prémédité de la paupière. Il y a de la convention dans la pose.

Quant à la bourgeoise, il est impossible de la confondre avec la femme comme il faut; elle la fait admirablement ressortir, elle explique le charme que vous a jeté votre inconnue. La bourgeoise est affairée, sort par tous les temps, trotte, va, vient, regarde, ne sait pas si elle entrera, si elle n'entrera pas dans un magasin. Là où la femme comme il faut sait bien ce qu'elle veut et ce qu'elle fait, la bourgeoise est indécise, retrousse sa robe pour passer un ruisseau, traîne avec elle un enfant qui l'oblige à guetter les voitures; elle est mère en public, et cause avec sa fille; elle a de l'argent dans son cabas et des bas à jour aux pieds; en hiver, elle a un boa par dessus une pèlerine en fourrure, un châle et une écharpe en été: la bourgeoise entend admirablement les pléonasmes de toilette. Votre belle promeneuse, vous la retrouverez aux Italiens, à l'Opéra, dans un bal. Elle se montre alors sous un aspect si différent que vous diriez deux créations sans analogie. La femme est sortie de ses vêtemens mystérieux comme un papillon de sa larve soyeuse. Elle sert, comme une friandise, à vos yeux ravis les formes que le matin son corsage modelait à peine. Au théâtre, elle ne dépasse pas les secondes loges, excepté aux Italiens. Vous pourrez alors étudier à votre aise la savante lenteur de ses mouvemens. L'adorable trompeuse use des petits artifices politiques de la femme avec un naturel qui exclut toute idée d'art et de préméditation. A-t-elle une main royalement belle, le plus fin croira qu'il était absolument nécessaire de rouler, de remonter ou d'écarter celle de ses *ringleets* ou de ses boucles qu'elle caresse. Si elle a quelque splendeur dans le profil, il vous paraîtra qu'elle donne de l'ironie ou de la grâce à ce qu'elle dit au voisin, en se posant de manière à produire ce magnifique effet de profil perdu, tant affectionné par les grands peintres, qui attire la lumière sur la joue, dessine le nez par une ligne nette, illumine le rose des narines, coupe le front à vive arête, laisse au regard sa paillette de feu, mais dirigée dans l'espace, et pique d'un trait de lumière la blanche rondeur du menton. Si elle a un joli pied, elle se jettera sur un divan avec la coquetterie d'une chatte au soleil, les pieds en avant, sans que vous trouviez à son attitude autre chose que le plus délicieux modèle donné par la lassitude à la statuaire. Il n'y a que la femme comme il faut pour être à l'aise dans sa toilette; rien ne la gêne. Vous ne la surprendrez jamais, comme une bourgeoise, à remonter une épaulette récalcitrante, à faire descendre un busc insubordonné, à regarder si la gorgerette accomplit son office de gardien infidèle autour de deux trésors étincelans de blancheur, à se regarder dans les glaces pour savoir si la coiffure se maintient dans ses quartiers. Sa toilette est toujours en harmonie avec son caractère, elle a eu le temps de s'étudier, de décider ce qui lui va bien, car elle connaît depuis longtemps ce qui ne lui va pas. Vous ne la verrez pas à la sortie, elle disparaît avant la fin du spectacle. Si par hasard elle se montre calme et noble sur les marches rouges de l'escalier, elle éprouve alors des sentimens violens. Elle est là par ordre, elle a quelque regard furtif à donner, quelque promesse à recevoir. Peut-être descend-elle ainsi lentement pour satisfaire la vanité d'un esclave auquel elle obéit parfois. Si votre rencontre a lieu dans un bal ou dans une soirée, vous recueillerez le miel affecté ou naturel de sa voix rusée; vous serez ravi de sa parole vide, mais à laquelle elle saura communiquer la valeur de la pensée par un manége inimitable.

— Pour être femme comme il faut, n'est-il pas nécessaire d'avoir de l'esprit, demanda le comte polonais.

— Il est impossible de l'être sans avoir beaucoup de goût, répondit madame d'Espard.

— En France, avoir du goût, c'est avoir plus que de l'esprit, dit le Russe.

— L'esprit de cette femme est le triomphe d'un art tout plastique, reprit Blondet. Vous ne saurez pas ce qu'elle a dit, mais vous serez charmé. Elle aura hoché la tête, ou gentiment haussé ses blanches épaules, elle aura doré une phrase insignifiante par le sourire d'une petite moue charmante, ou a mis l'épigramme de Voltaire dans un *hein* dans un *ah!* dans un *et donc!* Un air de sa tête sera la plus active interrogation; elle donnera de la signification au

mouvement par lequel elle fait danser une cassolette attachée à son doigt par un anneau. C'est des grandeurs artificielles obtenues par des petitesses superlatives : elle a fait retomber noblement sa main en la suspendant au bras du fauteuil comme des gouttes de rosée à la marge d'une fleur, et tout a été dit, elle a rendu un jugement sans appel à émouvoir le plus insensible. Elle a su vous écouter, elle vous a procuré l'occasion d'être spirituel, et j'en appelle à votre modestie, ces momens-là sont rares.

L'air candide du jeune polonais à qui Blondet s'adressait fit éclater de rire tous les convives.

— Vous ne causez pas une demi-heure avec une bourgeoise sans qu'elle fasse apparaître son mari sous une forme quelconque, reprit Blondet qui ne perdit rien de sa gravité : mais si vous savez que votre femme comme il faut est mariée, elle a eu la délicatesse de si bien dissimuler son mari, qu'il vous faut un travail de Christophe Colomb pour le découvrir. Souvent vous n'y réussissez pas tout seul. Si vous n'avez pu questionner personne, à la fin de la soirée vous la surprenez à regarder fixement un homme entre deux âges et décoré, qui baisse la tête et sort. Elle a demandé sa voiture et part. Vous n'êtes pas la rose, mais vous avez été près d'elle, et vous vous couchez sous les lambris dorés d'un délicieux rêve qui se continuera peut-être lorsque le Sommeil aura, de son doigt pesant, ouvert les portes d'ivoire du temple des fantaisies. Chez elle, aucune femme comme il faut n'est visible avant quatre heures, quand elle reçoit. Elle est assez savante pour vous faire toujours attendre. Vous trouverez tout de bon goût dans sa maison, son luxe est de tous les momens et se rafraîchit à propos; vous ne verrez rien sous des cages de verre, ni les chiffons d'aucune enveloppe appendue comme un garde-manger. Vous aurez chaud dans l'escalier. Partout des fleurs égaieront vos regards; les fleurs, seul présent qu'elle accepte, et de quelques personnes seulement : les bouquets ne vivent qu'un jour, donnent du plaisir et veulent être renouvelés; pour elle, ils sont, comme en Orient, un symbole, une promesse. Les coûteuses bagatelles à la mode sont étalées, mais sans viser au musée ni à la boutique de curiosités. Vous la surprendrez au coin de son feu, sur sa causeuse, d'où elle vous saluera sans se lever. Sa conversation ne sera plus celle du bal. Ailleurs elle était votre créancière, chez elle son esprit vous doit du plaisir. Ces nuances, les femmes comme il faut les possèdent à merveille. Elle aime en vous un homme qui va grossir sa société, l'objet des soins et des inquiétudes que se donnent aujourd'hui les femmes comme il faut. Aussi, pour vous fixer dans son salon, sera-t-elle d'une ravissante coquetterie. Vous sentez là surtout combien les femmes sont isolées aujourd'hui, pourquoi elles veulent avoir un petit monde à qui elles servent de constellation. La causerie est impossible sans généralités.

— Oui, dit de Marsay, tu saisis bien le défaut de notre époque. L'épigramme, ce livre en un mot, ne tombe plus, comme pendant le dix-huitième siècle, ni sur les personnes, ni sur les choses, mais sur des événemens mesquins, et meurt avec la journée.

— Aussi l'esprit de la femme comme il faut, quand elle en a, reprit Blondet, consiste-t-il à mettre tout en doute, comme celui de la bourgeoise lui sert à tout affirmer. Là est la grande différence entre ces deux femmes : la bourgeoise a certainement de la vertu, la femme comme il faut ne sait pas si elle en a encore, ou si elle en aura toujours; elle hésite et résiste là où l'autre refuse net pour tomber à plat. Cette hésitation en toute chose est une des dernières grâces que lui laisse notre horrible époque. Elle va rarement à l'église, mais elle parlera religion et voudra vous convertir si vous avez le bon goût de faire l'esprit fort, car vous aurez ouvert une issue aux phrases stéréotypées, aux airs de tête et aux gestes convenus entre toutes ces femmes : — Ah! fi donc! je vous croyais trop d'esprit pour attaquer la religion! La société croule et vous lui ôtez son soutien. Mais la religion, en ce moment, c'est vous et moi, c'est la propriété, c'est l'avenir de nos enfans. Ah! ne soyons pas égoïstes. L'individualisme est la maladie de l'époque, et la religion en est le seul remède, elle unit les familles que vos lois désunissent, etc. Elle entame alors un discours néo-chrétien saupoudré d'idées politiques, qui n'est ni catholique ni protestant, mais moral, oh! moral en diable, où vous reconnaissez une pièce de chaque étoffe qu'ont tissue les doctrines modernes aux prises.

Les femmes ne purent s'empêcher de rire des minauderies par lesquelles Émile illustrait ses railleries.

— Ce discours, cher comte Adam, dit Blondet en regardant le Polonais, vous démontrera que la femme comme il faut ne représente pas moins le gâchis intellectuel que le gâchis politique, de même qu'elle est entourée des brillans et peu solides produits d'une industrie qui pense sans cesse à détruire ses œuvres pour les remplacer. Vous sortirez de chez elle en vous disant : Elle a décidément de la supériorité dans les idées! Vous le croirez d'autant plus qu'elle aura sondé votre cœur et votre esprit d'une main délicate, elle vous aura demandé vos secrets; car la femme comme il faut paraît tout ignorer pour tout apprendre; il y a des choses qu'elle ne sait jamais, même quand elle les sait. Seulement vous serez inquiet, vous ignorerez l'état de son cœur. Autrefois les grandes dames aimaient avec affiches, journal à la main et annonces; aujourd'hui la femme comme il faut a sa petite passion réglée comme un papier de musique, avec ses croches, ses noires, ses blanches, ses soupirs, ses points d'orgue, ses dièzes à la clef. Faible femme, elle ne veut compromettre ni son amour, ni son mari, ni l'avenir de ses enfans. Aujourd'hui le nom, la position, la fortune ne sont plus des pavillons assez respectés pour couvrir toutes les marchandises à bord. L'aristocratie entière ne s'avance plus pour servir de paravent à une femme en faute. La femme comme il faut n'a donc point, comme la grande dame d'autrefois, une allure de haute lutte, elle ne peut rien briser sous son pied, c'est elle qui serait brisée. Aussi est-elle la femme des jésuitiques *mezzo termine*, des plus louches tempéramens, des convenances gardées, des passions anonymes menées entre deux rives à brisans. Elle redoute ses domestiques comme une Anglaise qui a toujours en perspective le procès en criminelle conversation. Cette femme si libre au bal, si jolie à la promenade, est esclave au logis; elle n'a d'indépendance qu'à huis clos, ou dans les idées. Elle veut rester femme comme il faut. Voilà son thème. Or, aujourd'hui, la femme quittée par son mari, réduite à une maigre pension, sans voiture, ni luxe, ni loges, sans les divins accessoires de la toilette, n'est plus ni femme, ni fille, ni bourgeoise : elle est dissoute et devient une chose. Les carmélites ne veulent pas d'une femme mariée, il y aurait bigamie; son amant en voudra-t-il toujours? là est la question. La femme comme il faut peut donner lieu peut-être à la calomnie, jamais à la médisance.

— Tout cela est horriblement vrai, dit la princesse de Cadignan.

— Aussi, reprit Blondet, la femme comme il faut vit-elle entre l'hypocrisie anglaise et la gracieuse franchise du dix-huitième siècle; système bâtard qui révèle un temps où rien de ce qui succède ne ressemble à ce qui s'en va, où les transitions ne mènent à rien, où il n'y a que des nuances, où les grandes figures s'effacent, où les distinctions sont purement personnelles. Dans ma conviction, il est impossible qu'une femme, fût-elle née aux environs du trône, acquière avant vingt-cinq ans la science encyclopédique des riens, la connaissance des manéges, les grandes petites choses, les musiques de voix et les harmonies de couleurs, les diableries angéliques et les innocentes roueries, le langage et le mutisme, le sérieux et les railleries, l'esprit et la bêtise, la diplomatie et l'ignorance, qui constituent la femme comme il faut.

— D'après le programme que vous venez de nous tracer, dit mademoiselle Des Touches à Emile Blondet, où classeriez-vous la femme-auteur? Est-ce une femme comme il faut?

— Quand elle n'a pas de génie, c'est une femme comme

il n'en faut pas, répondit Emile Blondet en accompagnant sa réponse d'un regard fin qui pouvait passer pour un éloge adressé franchement à Camille Maupin. Cette opinion n'est pas de moi, mais de Napoléon, ajouta-t-il.

— Oh! n'en voulez pas à Napoléon, dit Daniel d'Arthez en laissant échapper un geste naïf, ce fut une de ses petitesses d'être jaloux du génie littéraire, car il a eu des petitesses. Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon? Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs; singulier génie qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit après avoir vécu au milieu des balles et des boulets; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action : esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute; politique bizarre qui jouait les hommes à poignées par économie, et qui respecta trois têtes, celle de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort eût sauvé l'Empire français, et qui lui paraissaient peser plus que des milliers de soldats; homme auquel, par un rare privilége, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze; homme rieur et bon à minuit entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain! Hypocrite et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et protégeant les arts; malgré ces antithèses, grand en tout par instinct ou par organisation; César à vingt-cinq ans, Cromwell à trente; puis, comme un épicier du Père-La-Chaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monumens, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire de l'Europe la France? Et, après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats. Homme qui, tout pensée et tout action, comprenait Desaix et Fouché!

— Tout arbitraire et tout justice à propos, le vrai roi! dit de Marsay.

— Ah! quel *blézir te tichérer en fus égoudant*, dit le baron de Nucingen.

— Mais croyez-vous que ce que nous vous servons soit commun? dit Blondet. S'il fallait payer les plaisirs de la conversation comme vous payez ceux de la danse ou de la musique, votre fortune n'y suffirait pas! Il n'y a pas deux représentations pour le même trait d'esprit.

— Sommes-nous donc si réellement diminuées que ces messieurs le pensent? dit la princesse de Cadignan en adressant aux femmes un sourire à la fois douteur et moqueur. Parce qu'aujourd'hui, sous un régime qui rapetisse toutes choses, vous aimez les petits plats, les petits appartemens, les petits tableaux, les petits articles, les petits journaux, les petits livres, est-ce à dire que les femmes seront aussi moins grandes? Pourquoi le cœur humain changerait-il, parce que vous changez d'habit? A toutes les époques les passions seront les mêmes. Je sais d'admirables dévouemens, de sublimes souffrances auxquelles manquent la publicité, la gloire si vous voulez, qui jadis illustrait les fautes de quelques femmes. Mais pour n'avoir pas sauvé un roi de France, on n'en est pas moins Agnès Sorel. Croyez-vous que notre chère marquise d'Espard ne vaille pas madame Doublet ou madame du Deffant, chez qui l'on disait tant de mal? Taglioni ne vaut-elle pas Camargo? Malibran n'est-elle pas égale à la Saint-Huberti? nos poëtes ne sont-ils pas supérieurs à ceux du dix-huitième siècle? Si, dans ce moment, par la faute des épiciers qui gouvernent, nous n'avons pas de genre à nous, l'Empire n'a-t-il pas eu son cachet de même que le siècle de Louis XV, et sa splendeur ne fut-elle pas fabuleuse? les sciences ont-elles perdu? Pour moi, je trouve la fuite de la duchesse de Langeais, dit la princesse en regardant le général de Montriveau, tout aussi grande que la retraite de mademoiselle de La Vallière.

— Moins le roi, répondit le général; mais je suis de votre avis, madame, les femmes de cette époque sont vraiment grandes. Quand la postérité sera venue pour nous, est-ce que madame Récamier n'aura pas des proportions plus belles que celle des femmes les plus célèbres des temps passés? Nous avons fait tant d'histoires que les historiens manqueront! Le siècle de Louis XIV n'a eu qu'une madame de de Sévigné, nous en avons mille aujourd'hui dans Paris qui certes écrivent mieux qu'elle et qui ne publient pas leurs lettres. Que la femme française s'appelle *femme comme il faut* ou *grande dame*, elle sera toujours la femme par excellence. Emile Blondet nous a fait une peinture des agrémens d'une femme d'aujourd'hui; mais au besoin cette femme qui minaude, qui parade, qui gazouille les idées de messieurs tels et tels, serait héroïque! Et disons-le, vos fautes, mesdames, sont d'autant plus poétiques qu'elles seront toujours et en tout temps environnées des plus grands périls. J'ai beaucoup vu le monde, je l'ai peut-être observé trop tard; mais, dans les circonstances où l'illégalité de vos sentimens pouvait être excusée, j'ai toujours remarqué les effets de je ne sais quel hasard, que vous pouvez appeler la Providence, accablant fatalement celles que nous nommons des femmes légères.

— J'espère, dit madame de Vandenesse, que nous pouvons être grandes autrement...

— Oh! laissez le marquis de Montriveau nous prêcher, s'écria madame d'Espard.

— D'autant plus qu'il a beaucoup prêché d'exemple, dit la baronne de Nucingen.

— Ma foi, reprit le général, entre tous les drames, car vous vous servez beaucoup de ce mot-là, dit-il en regardant Blondet, où s'est montré le doigt de Dieu, le plus effrayant de ceux que j'ai vus a été presque mon ouvrage...

— Eh bien! dites-nous-le? s'écria lady Barimore. J'aime tant à frémir!

— C'est un goût de femme vertueuse, répliqua de Marsay en regardant la charmante fille de lord Dudley.

— Pendant la campagne de 1812, dit alors le général Montriveau, je fus la cause involontaire d'un malheur affreux qui pourra vous servir, docteur Bianchon, dit-il en me regardant, vous qui vous occupez beaucoup de l'esprit humain en vous occupant du corps, à résoudre quelques-uns de vos problèmes sur la Volonté. Je faisais ma seconde campagne, j'aimais le péril et je riais de tout, en jeune et simple lieutenant d'artillerie que j'étais! Lorsque nous arrivâmes à la Bérésina, l'armée n'avait plus, comme vous le savez, de discipline, et ne connaissait plus l'obéissance militaire. C'était un ramas d'hommes de toutes nations, qui allait instinctivement du nord au midi. Les soldats chassaient de leurs foyers un général en haillons et pieds nus quand il ne leur apportait ni bois ni vivres. Après le passage de cette célèbre rivière, le désordre ne fut pas moindre. Je sortais tranquillement, tout seul, sans vivres, des marais de Zembin, et j'allais cherchant une maison où l'on voulût bien me recevoir. N'en trouvant pas, ou chassé de celles que je rencontrais, j'aperçus heureusement, vers le soir, une mauvaise petite ferme de Pologne, de laquelle rien ne pourrait vous donner une idée, à moins que vous n'ayez vu les maisons de bois de la Basse-Normandie ou les plus pauvres métairies de la Beauce. Ces habitations consistent en une seule chambre partagée dans un bout par une cloison en planches, et la plus petite pièce sert de magasin à fourrages. L'obscurité du crépuscule me permit de voir de loin une légère fumée qui s'échappait de cette maison. Espérant y trouver des camarades plus compatissans que ceux auxquels je m'étais adressé jusqu'alors, je marchai courageusement jusqu'à la ferme. En y entrant, je trouvai la table mise. Plusieurs officiers, parmi lesquels était une femme, spectacle assez ordinaire, mangeaient des pommes de terre, de la chair de cheval grillée sur des charbons, et des betteraves gelées. Je reconnus parmi les convives deux

ou trois capitaines d'artillerie du premier régiment dans lequel j'avais servi. Je fus accueilli par un hourra d'acclamations qui m'aurait fort étonné de l'autre côté de la Bérésina; mais en ce moment le froid était moins intense, mes camarades se reposaient, ils avaient chaud, ils mangeaient, et la salle jonchée de bottes de paille leur offrait la perspective d'une nuit de délices. Nous n'en demandions pas tant alors. Les camarades pouvaient être philanthropes gratis, une des manières les plus ordinaires d'être philanthrope. Je me mis à manger en m'asseyant sur des bottes de fourrage. Au bout de la table, du côté de la porte par laquelle on communiquait avec la petite pièce pleine de paille et de foin, se trouvait mon ancien colonel, un des hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés dans tout le ramassis d'hommes qu'il m'a été permis de voir. Il était Italien Or, toutes les fois que la nature humaine est belle dans les contrées méridionales, elle est alors sublime. Je ne sais si vous avez remarqué la singulière blancheur des Italiens quand ils sont blancs... C'est magnifique, aux lumières surtout. Lorsque je lus le fantastique portrait que Charles Nodier nous a tracé du colonel Oudet, j'ai retrouvé mes propres sensations dans chacune de ses phrases élégantes. Italien, comme la plupart des officiers qui composaient son régiment, emprunté, du reste, par l'empereur à l'armée d'Eugène, mon colonel était un homme de haute taille ; il avait bien huit à neuf pouces, admirablement proportionné, peut-être un peu gros, mais d'une vigueur prodigieuse, et leste, découplé comme un lévrier. Ses cheveux noirs, bouclés à profusion, faisaient valoir son teint blanc comme celui d'une femme ; il avait de petites mains, un joli pied, une bouche gracieuse, un nez aquilin dont les lignes étaient minces et dont le bout se pinçait naturellement et blanchissait quand il était en colère, ce qui arrivait souvent. Son irascibilité passait si bien toute croyance, que je ne vous en dirai rien ; vous allez en juger d'ailleurs. Personne ne restait calme près de lui. Moi seul peut-être je ne le craignais pas ; il m'avait pris, il est vrai, dans une si singulière amitié que tout ce que je faisais, il le trouvait bon. Quand la colère le travaillait, son front se crispait, et ses muscles dessinaient au milieu de son front un delta, ou, pour mieux dire le fer à cheval de Redgauntlet. Ce signe vous terrifiait encore plus peut-être que les éclairs magnétiques de ses yeux bleus. Tout son corps tressaillait alors, et sa force, déjà si grande à l'état normal, devenait presque sans bornes. Il grasseyait beaucoup. Sa voix, au moins aussi puissante que celle de l'Oudet de Charles Nodier, jetait une incroyable richesse de son dans la syllabe ou dans la consonne sur laquelle tombait ce grasseyement. Si ce vice de prononciation était une grâce chez lui dans certains momens, lorsqu'il commandait la manœuvre ou qu'il était ému, vous ne sauriez imaginer combien de puissance exprimait cette accentuation si vulgaire à Paris. Il faudrait l'avoir entendu. Lorsque le colonel était tranquille, ses yeux bleus peignaient une douceur angélique, et son front pur avait une expression pleine de charme. A une parade, à l'armée d'Italie, aucun homme ne pouvait lutter avec lui. Enfin d'Orsay lui-même, le beau d'Orsay, fut vaincu par notre colonel lors de la dernière revue passée par Napoléon avant d'entrer en Russie. Tout était opposition chez cet homme privilégié. La passion vit par les contrastes. Aussi ne me demandez pas s'il exerçait sur les femmes ces irrésistibles influences auxquelles votre nature (le général regardait la princesse de Cadignan) se plie comme la matière vitrifiable sous la canne du souffleur; mais par une singulière fatalité, un observateur se rendrait peut-être compte de ce phénomène, le colonel avait peu de bonnes fortunes, où négligeait d'en avoir. Pour vous donner une idée de sa violence, je vais vous dire en deux mots ce que je lui ai vu faire dans un paroxisme de colère. Nous montions avec nos canons un chemin très étroit, bordé d'un côté par un talus assez haut, et de l'autre par des bois. Au milieu du chemin, nous nous rencontrâmes avec un autre régiment d'artillerie, à la tête duquel marchait le colonel. Ce colonel veut faire reculer le capitaine de notre régiment qui se trouvait en tête de la première batterie. Naturellement notre capitaine s'y refuse ; mais le colonel fait signe à sa première batterie d'avancer, et malgré le soin que le conducteur mit à se jeter sur le bois, la roue du premier canon prit la jambe droite de notre capitaine, et la lui brisa net en le renversant de l'autre côté de son cheval. Tout cela fut l'affaire d'un moment. Notre colonel, qui se trouvait à une faible distance, devine la querelle, accourt au grand galop en passant à travers les pièces et le bois au risque de se jeter les quatre fers en l'air, et arrive sur le terrain en face de l'autre colonel au moment où notre capitaine criait : — A moi !... en tombant. Non, notre colonel italien n'était plus un homme !... Une écume semblable à la mousse du vin de Champagne lui bouillonnait à la bouche, il grondait comme un lion. Hors d'état de prononcer une parole, ni même un cri, il fit un signe effroyable à son antagoniste, en lui montrant le bois et tirant son sabre. Les deux colonels y entrèrent. En deux secondes nous vîmes l'adversaire de notre colonel à terre, la tête fendue en deux. Les soldats de ce régiment reculèrent, ah ! diantre, et bon train ! Ce capitaine, que l'on avait manqué de tuer, et qui jappait dans le bourbier où la roue du canon l'avait jeté, avait pour femme une ravissante Italienne de Messine qui n'était pas indifférente à notre colonel. Cette circonstance avait augmenté sa fureur. Sa protection appartenait à ce mari, il devait le défendre comme la femme elle-même. Or, dans la cabane où je reçus un si bon accueil au delà de Zembin, ce capitaine était en face de moi, et sa femme se trouvait à l'autre bout de la table vis-à-vis le colonel. Cette Messinaise était une petite femme appelée Rosina, fort brune, mais portant dans ses yeux noirs et fendus en amande toutes les ardeurs du soleil de la Sicile. En ce moment elle était dans un déplorable état de maigreur; elle avait les joues couvertes de poussière comme un fruit exposé aux intempéries d'un grand chemin. A peine vêtue de haillons, fatiguée par les marches, les cheveux en désordre et collés ensemble sous un morceau de châle en marmotte, il y avait encore de la femme chez elle : ses mouvemens étaient jolis ; sa bouche rose et chiffonnée, ses dents blanches, les formes de sa figure, son corsage, attraits que la misère, le froid, l'incurie n'avaient pas tout à fait dénaturés, parlaient encore d'amour à qui pouvait penser à une femme. Rosina offrait d'ailleurs en elle une de ces natures frêles en apparence, mais nerveuses et pleines de force. La figure du mari, gentilhomme piémontais, annonçait une bonhomie goguenarde, s'il est permis d'allier ces deux mots. Courageux, instruit, il paraissait ignorer les liaisons qui existaient entre sa femme et le colonel depuis environ trois ans. J'attribuais ce laisser aller aux mœurs italiennes ou à quelque secret de ménage ; mais il y avait dans la physionomie de cet homme un trait qui m'inspirait toujours une involontaire défiance. Sa lèvre inférieure, mince et très mobile, s'abaissait aux deux extrémités, au lieu de se relever, ce qui me semblait trahir un fonds de cruauté dans ce caractère en apparence flegmatique et paresseux. Vous devez bien imaginer que la conversation n'était pas très brillante lorsque j'arrivai. Mes camarades fatigués mangeaient en silence, naturellement ils me firent quelques questions ; et nous nous racontâmes nos malheurs, tout en les entremêlant de réflexions sur la campagne, sur les généraux, sur leurs fautes, sur les Russes et le froid. Un moment après mon arrivée, le colonel, ayant fini son maigre repas, s'essuie les moustaches, nous souhaite le bonsoir, jette son regard noir à l'Italienne et lui dit :—Rosina ? Puis, sans attendre de réponse, il va se coucher dans la petite grange aux fourrages. Le sens de l'interpellation du colonel était facile à saisir. Aussi la jeune femme laissa-t-elle échapper un geste indescriptible qui peignait tout à la fois et la contrariété qu'elle devait éprouver à voir sa dépendance affichée sans aucun respect humain, et l'offense faite à sa dignité de femme, ou à son mari ; mais il y eut encore dans la crispation des traits de son visage, dans le rapprochement violent de ses sourcils, une sorte de pressentiment; elle eut peut-être une prévision de sa destinée. Rosina resta

tranquillement à table. Un instant après, et vraisemblablement lorsque le colonel fut couché dans son lit de foin ou de paille, il répéta : — Rosina ?... L'accent de ce second appel fut encore plus brutalement interrogatif que l'autre. Le grasseyement du colonel et le nombre que la langue italienne permet de donner aux voyelles et aux finales, peignirent tout le despotisme, l'impatience, la volonté de cet homme. Rosina pâlit, mais elle se leva, passa derrière nous, et rejoignit le colonel. Tous mes camarades gardèrent un profond silence ; mais moi, malheureusement, je me mis à rire après les avoir tous regardés, et mon rire se répéta de bouche en bouche. — *Tu ridi ?* dit le mari. — Ma foi, mon camarade, lui répondis-je en redevenant sérieux, j'avoue que j'ai eu tort, je te demande mille fois pardon ; et si tu n'es pas content des excuses que je te fais, je suis prêt à te rendre raison... — Ce n'est pas toi qui as tort, c'est moi ! reprit-il froidement. Là-dessus, nous nous couchâmes dans la salle, et bientôt nous nous endormîmes tous d'un profond sommeil. Le lendemain, chacun, sans éveiller son voisin, sans chercher un compagnon de voyage, se mit en route à sa fantaisie, avec cette espèce d'égoïsme qui a fait de notre déroute un des plus horribles drames de personnalité, de tristesse et d'horreur, qui jamais se soient passés sous le ciel. Cependant, à sept ou huit cents pas de notre gîte, nous nous retrouvâmes presque tous, et nous marchâmes ensemble, comme des oies conduites en troupe par le despotisme aveugle d'un enfant. Une même nécessité nous poussait. Arrivés à un monticule d'où l'on pouvait encore apercevoir la ferme où nous avions passé la nuit, nous entendîmes des cris qui ressemblaient au rugissement des lions dans le désert, au mugissement des taureaux ; mais non, cette clameur ne pouvait se comparer à rien de connu. Néanmoins nous distinguâmes un faible cri de femme mêlé à cet horrible et sinistre râle. Nous nous retournâmes tous, en proie à je ne sais quel sentiment de frayeur ; nous ne vîmes plus la maison, mais un vaste bûcher. L'habitation, qu'on avait barricadée, était toute en flammes. Des tourbillons de fumée, enlevés par le vent, nous apportaient et les sons rauques et je ne sais quelle odeur forte. A quelques pas de nous, marchait le capitaine qui venait tranquillement se joindre à notre caravane ; nous le contemplâmes tous en silence, car nul n'osa l'interroger ; mais lui, devinant notre curiosité, tourna sur sa poitrine l'index de la main droite, et de la gauche montrant l'incendie : — *Son'io !* dit-il. Nous continuâmes à marcher sans lui faire une seule observation.

— Il n'y a rien de plus terrible que la révolte d'un mouton, dit de Marsay.

— Il serait affreux de nous laisser aller avec cette horrible image dans la mémoire, dit madame de Vandenesse. Je vais en rêver...

— Et quelle sera la punition de la première de monsieur de Marsay ? dit en souriant lord Dudley.

— Quand les Anglais plaisentent, ils ressemblent aux tigres apprivoisés qui veulent caresser, ils emportent la pièce, dit Blondet.

— Monsieur Bianchon peut nous le dire, répondit de Marsay en s'adressant à moi, car il l'a vue mourir.

— Oui, dis-je, et sa mort est une des plus belles que je connaisse. Nous avions passé le duc et moi la nuit au chevet de la mourante, dont la pulmonie arrivée au dernier degré ne laissait aucun espoir : elle avait été administré la veille. Le duc s'était endormi. Madame la duchesse, s'étant réveillée vers quatre heures du matin, me fit, de la manière la plus touchante et en souriant, un signe amical pour me dire de le laisser reposer, et cependant elle allait mourir ! Elle était arrivée à une maigreur extraordinaire, mais son visage avait conservé ses traits et ses formes vraiment sublimes. Sa pâleur faisait ressembler sa peau à de la porcelaine derrière laquelle on aurait mis une lumière. Ses yeux vifs et ses couleurs tranchaient sur ce teint plein d'une molle élégance, et il respirait dans sa physionomie une imposante tranquillité. Elle paraissait plaindre le duc, et ce sentiment prenait sa source dans une tendresse élevée qui semblait ne plus connaître de bornes aux approches de la mort. Le silence était profond. La chambre, doucement éclairée par une lampe, avait l'aspect de toutes les chambres de malades au moment de la mort. En ce moment la pendule sonna. Le duc se réveilla, et fut au désespoir d'avoir dormi. Je ne vis pas le geste d'impatience par lequel il peignait le regret qu'il éprouvait d'avoir perdu de vue sa femme pendant un des derniers momens qui lui étaient accordés ; mais il est sûr qu'une personne autre que la mourante aurait pu s'y tromper. Homme d'état, préoccupé des intérêts de la France, le duc avait mille de ces bizarreries apparentes qui font prendre les gens de génie pour des fous, mais dont l'explication se trouve dans la nature exquise et dans les exigences de leur esprit. Il vint se mettre dans un fauteuil près du lit de sa femme, et la regarda fixement. La mourante avança un peu la main, prit celle de son mari, la serra faiblement, et d'une voix douce, mais émue, elle lui dit : — Mon pauvre ami, qui donc maintenant te comprendra ? Puis elle mourut en le regardant.

— Les histoires que conte le docteur, reprit le comte de Vandenesse, font des impressions bien profondes.

— Mais douces, reprit madame d'Espard en se levant.

LA GRANDE-BRETÈCHE.

— Ah ! madame, répliqua le docteur, j'ai des histoires terribles dans mon répertoire ; mais chaque récit a son heure dans une conversation, selon ce joli mot rapporté par Chamfort et dit au duc de Fronsac : — Il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre ta saillie et le moment où nous sommes.

— Mais il est deux heures du matin, et l'histoire de Rosina nous a préparées, dit la maîtresse de la maison.

— Dites, monsieur Bianchon !... demanda-t-on de tous côtés.

A un geste du complaisant docteur, le silence régna.

« A une centaine de pas environ de Vendôme, sur les bords du Loir, dit-il, il se trouve une vieille maison brune, surmontée de toits très élevés, et si complétement isolée qu'il n'existe à l'entour ni tannerie puante ni méchante auberge, comme vous en voyez aux abords de presque toutes les petites villes. Devant ce logis est un jardin donnant sur la rivière, et où les buis, autrefois ras, qui dessinaient les allées, croissent maintenant à leur fantaisie. Quelques saules, nés dans le Loir, ont rapidement poussé comme la haie de clôture, et cachent à demi la maison. Les plantes que nous appelons mauvaises décorent de leur belle végétation le talus de la rive. Les arbres fruitiers, négligés depuis dix ans, ne produisent plus de récolte, et leurs rejetons forment des taillis. Les espaliers ressemblent à des charmilles. Les sentiers, sablés jadis, sont remplis de pourpier ; mais, à vrai dire, il n'y a plus trace de sentier. Du haut de la montagne sur laquelle pendent les ruines du vieux château des ducs de Vendôme, le seul endroit d'où l'œil puisse plonger sur cet enclos, on se dit que, dans un temps qu'il est difficile de déterminer, ce coin de terre fit les délices de quelque gentilhomme occupé de roses, de tulipiers, d'horticulture en un mot, mais surtout gourmand de bons fruits. On aperçoit une tonnelle, ou plutôt les débris d'une tonnelle sous laquelle est encore une table que le temps n'a pas entièrement dévorée. A l'aspect de ce jardin qui n'est plus, les joies négatives de la vie paisible dont on jouit en province se devinent, comme on devine l'existence d'un bon négociant en lisant l'épitaphe de sa tombe. Pour compléter les idées tristes et douces qui saisissent l'âme, un des murs offre un cadran solaire orné de cette inscription bourgeoisement chrétienne : ULTIMAM COGITA ! Les toits de cette maison sont horriblement dégradés, les persiennes sont toujours closes, les balcons sont couverts de nids d'irondelles, les portes restent constamment fermées. De hautes herbes ont dessiné par des lignes vertes les fentes des perrons, les ferrures sont rouillées. La lune, le soleil, l'hiver, l'été, la neige ont creusé les bois, gauchi les planches, rongé les peintures. Le morne silence qui règne là n'est troublé que par les oiseaux, les chats, les fouines, les rats et les souris libres de trotter, de se battre, de se manger. Une invisible main a partout écrit le mot : *Mystère*. Si, poussé par la curiosité, vous alliez voir cette maison du côté de la rue, vous apercevriez une grande porte de forme ronde par le haut, et à laquelle les enfans du pays ont fait des trous nombreux. J'ai appris plus tard que cette porte était condamnée depuis dix ans. Par ces brèches irrégulières, vous pourriez observer la parfaite harmonie qui existe entre la façade du jardin et la façade de la cour. Le même désordre y règne. Des bouquets d'herbes encadrent les pavés. D'énormes lézardes sillonnent les murs, dont les crêtes noircies sont enlacées par les mille festons de la pariétaire. Les marches du perron sont disloquées, la corde de la cloche est pourrie, les gouttières sont brisées. Quel feu tombé du ciel a passé par là ? Quel tribunal a ordonné de semer du sel sur ce logis ? — Y a-t-on insulté Dieu ? Y a-t-on trahi la France ? Voilà ce qu'on se demande. Les reptiles y rampent sans vous répondre. Cette maison, vide et déserte, est une immense énigme dont le mot n'est connu de personne. Elle était autrefois un petit fief, et porte le nom de *la Grande-Bretèche*. Pendant le temps de mon séjour à Vendôme, où Desplein m'avait laissé pour soigner une riche malade, la vue de ce singulier logis devint un de mes plaisirs les plus vifs. N'était-ce pas mieux qu'une ruine ? A une ruine se rattachent quelques souvenirs d'une irréfragable authenticité : mais cette habitation encore debout, quoique lentement démolie par une main vengeresse, renfermait un secret, une pensée inconnue ; elle trahissait un caprice tout au moins. Plus d'une fois, le soir, je me fis aborder à la haie devenue sauvage qui protégeait cet enclos. Je bravais les égratignures, j'entrais dans ce jardin sans maître, dans cette propriété qui n'était plus ni publique ni particulière : j'y restais des heures entières à contempler son désordre. Je n'aurais pas voulu, pour prix de l'histoire à laquelle sans doute était dû ce spectacle bizarre, faire une seule question à quelque Vendômois bavard. Là, je composais de délicieux romans ; je m'y livrais à de petites débauches de mélancolie qui me ravissaient. Si j'avais connu le motif, peut-être vulgaire, de cet abandon, j'eusse perdu les poésies inédites dont je m'enivrais. Pour moi, cet asile représentait les images les plus variées de la vie humaine, assombrie par ses malheurs : c'était tantôt l'air du cloître, moins les religieux ; tantôt la paix du cimetière, sans les morts qui vous parlent leur langage épitaphique ; aujourd'hui la maison du lépreux, demain celle des Atrides ; mais c'était surtout la province avec ses idées recueillies, avec sa vie de sablier. J'y ai souvent pleuré, je n'y ai jamais ri. Plus d'une fois j'ai ressenti des terreurs involontaires en y entendant, au-dessus de ma tête, le sifflement sourd que rendaient les ailes de quelque

ramier pressé. Le sol y est humide; il faut s'y défier des lézards, des vipères, des grenouilles qui s'y promènent avec la sauvage liberté de la nature ; il faut surtout ne pas craindre le froid, car en quelques instans vous sentez un manteau de glace qui se pose sur vos épaules, comme la main du commandeur sur le cou de don Juan. Un soir j'y ai frissonné : le vent avait fait tourner une vieille girouette rouillée, dont les cris ressemblèrent à un gémissement poussé par la maison au moment où j'achevais un drame assez noir par lequel je m'expliquais cette espèce de douleur monumentalisée. Je revins à mon auberge, en proie à des idées sombres. Quand j'eus soupé, l'hôtesse entra d'un air de mystère dans ma chambre, et me dit : — Monsieur, voici monsieur Regnault. — Qu'est monsieur Regnault?— Comment, monsieur ne connaît pas monsieur Regnault? Ah ! c'est drôle ! dit-elle en s'en allant. Tout à coup je vis apparaître un homme long, fluet, vêtu de noir, tenant son chapeau à la main, et qui se présenta comme un bélier prêt à fondre sur son rival, en me montrant un front fuyant, une petite tête pointue et une face pâle, assez semblable à un verre d'eau sale. Vous eussiez dit de l'huissier d'un ministre. Cet inconnu portait un viel habit, très usé sur les plis; mais il avait un diamant au jabot de sa chemise et des boucles d'or à ses oreilles. — Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler? lui dis-je. Il s'assit sur une chaise, se mit devant mon feu, posa son chapeau sur ma table, et me répondit en se frottant les mains : — Ah ! il fait bien froid. Monsieur, je suis monsieur Regnault. Je m'inclinai, en me disant à moi-même : — *Il bondo cani !* Cherche. — Je suis, reprit-il, notaire à Vendôme. — J'en suis ravi, monsieur, m'écriai-je, mais je ne suis point en mesure de tester, pour des raisons à moi connues. — Petit moment ! reprit-il en levant la main comme pour m'imposer silence. Permettez, monsieur, permettez! J'ai appris que vous alliez vous promener quelquefois dans le jardin de la Grande-Bretèche.— Oui, monsieur. — Petit moment ! dit-il en répétant son geste, cette action constitue un véritable délit. Monsieur, je viens, au nom et comme exécuteur testamentaire de feu madame la comtesse de Merret, vous prier de discontinuer vos visites. Petit moment ! Je ne suis pas un Turc et ne veux point vous en faire un crime. D'ailleurs, bien permis à vous d'ignorer les circonstances qui m'obligent à laisser tomber en ruines le plus bel hôtel de Vendôme, Cependant, monsieur, vous paraissez avoir de l'instruction, et devez savoir que les lois défendent, sous des peines graves, d'envahir une propriété close. Une haie vaut un mur. Mais l'état dans lequel la maison se trouve peut servir d'excuse à votre curiosité. Je ne demanderais pas mieux que de vous laisser libre d'aller et venir dans cette maison ; mais, chargé d'exécuter les volontés de la testatrice, j'ai l'honneur, monsieur, de vous prier de ne plus entrer dans le jardin. Moi-même, monsieur, depuis l'ouverture du testament, je n'ai pas mis le pied dans cette maison, qui dépend, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de la succession de madame de Merret. Nous en avons seulement constaté les portes et fenêtres, afin d'asseoir les impôts que je paie annuellement sur des fonds à ce destinés par feu madame la comtesse. Ah ! mon cher monsieur, son testament a fait bien du bruit dans Vendôme! Là il s'arrêta pour se moucher, le digne homme! Je respectai sa loquacité, comprenant à merveille que la succession de madame de Merret était l'événement le plus important de sa vie, toute sa réputation, sa gloire, sa Restauration. Il me fallait dire adieu à mes belles rêveries, à mes romans ; je ne fus donc pas rebelle au plaisir d'apprendre la vérité d'une manière officielle.

— Monsieur, lui dis-je, serait-il indiscret de vous demander les raisons de cette bizarrerie? A ces mots, un air qui exprimait tout le plaisir que ressentent les hommes habitués à monter sur le *dada*, passa sur la figure du notaire. Il releva le col de sa chemise avec une sorte de fatuité, tira sa tabatière, l'ouvrit, m'offrit du tabac; et, sur mon refus, il en [illegible] pincée. Il était heureux! Un homme qui n'a pas de dada ignore tout le parti que l'on peut tirer de la vie. Un dada est le milieu précis entre la passion et la monomanie. En ce moment, je compris cette jolie expression de Sterne dans toute son étendue, et j'eus une complète idée de la joie avec laquelle l'oncle Tobie enfourchait, Trim aidant, son cheval de bataille.— Monsieur, me dit monsieur Regnault, j'ai été premier clerc de maître Roguin, à Paris. Excellente étude, dont vous avez peut-être entendu parler? non! cependant une malheureuse faillite l'a rendu célèbre. N'ayant pas assez de fortune pour traiter à Paris, au prix où les charges montèrent en 1816, je vins ici acquérir l'étude de mon prédécesseur. J'avais des parens à Vendôme, entre autres une tante fort riche, qui m'a donné sa fille en mariage.— Monsieur, reprit-il après une légère pause, trois mois après avoir été agréé par Monseigneur le Garde des Sceaux, je fus mandé un soir, au moment où j'allais me coucher (je n'étais pas encore marié), par madame la comtesse de Merret, en son château de Merret. Sa femme de chambre, une brave fille qui sert aujourd'hui dans cette hôtellerie, était à ma porte avec la calèche de madame la comtesse. Ah ! petit moment ! Il faut vous dire, monsieur, que monsieur le comte de Merret était allé mourir à Paris deux mois avant que je ne vinsse ici. Il y périt misérablement, en se livrant à des excès de tous les genres. Vous comprenez? Le jour de son départ, madame la comtesse avait quitté la Grande-Bretèche et l'avait démeublée. Quelques personnes prétendent même qu'elle a brûlé les meubles, les tapisseries, enfin toutes les choses généralement quelconques qui garnissaient les lieux présentement loués par ledit sieur... (Tiens, qu'est-ce que je dis donc? Pardon, je croyais dicter un bail.) Qu'elle les brûla, reprit-il, dans la prairie de Merret. Êtes-vous allé à Merret, monsieur? Non, dit-il en faisant lui-même ma réponse. Ah ! c'est un fort bel endroit ! Depuis trois mois environ, dit-il en continuant après un petit hochement de tête, monsieur le comte et madame la comtesse avaient vécu singulièrement ; ils ne recevaient plus personne, madame habitait le rez-de-chaussée, et monsieur le premier étage. Quand madame la comtesse resta seule, elle ne se montra plus qu'à l'église. Plus tard, chez elle, à son château, elle refusa de voir les amis et amies qui vinrent lui faire des visites. Elle était déjà très changée au moment où elle quitta la Grande-Bretèche pour aller à Merret. Cette chère femme-là... (je dis chère, parce que ce diamant me vient d'elle, je ne l'ai vue, d'ailleurs, qu'une seule fois!) Donc, cette bonne dame était très malade ; elle avait sans doute désespéré de sa santé, car elle est morte sans vouloir appeler de médecins ; aussi, beaucoup de nos dames ont-elles pensé qu'elle ne jouissait pas de toute sa tête. Monsieur, ma curiosité fut donc singulièrement excitée en apprenant que madame de Merret avait besoin de mon ministère. Je n'étais pas le seul qui s'intéressât à cette histoire. Le soir même, quoiqu'il fût tard, toute la ville sut que j'allais à Merret. La femme de chambre répondit assez vaguement aux questions que je lui fis en chemin ; néanmoins, elle me dit que sa maîtresse avait été administrée par le curé de Merret pendant la journée, et qu'elle paraissait ne pas devoir passer la nuit. J'arrivai sur les onze heures au château. Je montai le grand escalier. Après avoir traversé de grandes pièces hautes et noires, froides et humides en diable, je parvins dans la chambre à coucher d'honneur où était madame la comtesse. D'après les bruits qui couraient sur cette dame (monsieur, je n'en finirais pas si je vous répétais tous les contes qui se sont débités à son égard !), je me la figurais comme une coquette. Imaginez-vous que j'eus beaucoup de peine à la trouver dans le grand lit où elle gisait. Il est vrai que, pour éclairer cette énorme chambre à frises de l'ancien régime, et poudrées de poussière à faire éternuer rien qu'à les voir, elle avait une de ces anciennes lampes d'Argant. Ah ! mais vous n'êtes pas allé à Merret! Eh bien ! monsieur, le lit est un de ces lits d'autrefois, avec un ciel élevé, garni d'indienne à ramages. Une petite table de nuit était près du lit, et je vis dessus une *Imitation de Jésus-Christ*, que, par parenthèse, j'ai achetée à ma femme, ainsi que la lampe. Il y avait aussi une grande bergère pour la femme de con-

fiance, et deux chaises. Point de feu, d'ailleurs. Voilà le mobilier. Ça n'aurait pas fait dix lignes dans un inventaire. Ah! mon cher monsieur, si vous aviez vu, comme je la vis alors, cette vaste chambre tendue en tapisseries brunes, vous vous seriez cru transporté dans une véritable scène de roman. C'était glacial, et mieux que cela, funèbre, ajouta-t-il en levant le bras par un geste théâtral et faisant une pause. A force de regarder, en venant près du lit, je finis par voir madame de Merret, encore grâce à la lueur de la lampe dont la clarté donnait sur les oreillers. Sa figure était jaune comme de la cire, et ressemblait à deux mains jointes. Madame la comtesse avait un bonnet de dentelles qui laissait voir de beaux cheveux, mais blancs comme du fil. Elle était sur son séant, et paraissait s'y tenir avec beaucoup de difficulté. Ses grands yeux noirs, abattus par la fièvre, sans doute, et déjà presque morts, remuaient à peine sous les os où sont les sourcils. — Ça, dit-il en me montrant l'arcade de ses yeux. Son front était humide. Ses mains décharnées ressemblaient à des os recouverts d'une peau tendre; ses veines, ses muscles se voyaient parfaitement bien; elle avait dû être très belle; mais, en ce moment! je fus saisi de je ne sais quel sentiment à son aspect. Jamais, au dire de ceux qui l'ont ensevelie, une créature vivante n'avait atteint à sa maigreur sans mourir. Enfin, c'était épouvantable à voir! Le mal avait si bien rongé cette femme qu'elle n'était plus qu'un fantôme. Ses lèvres d'un violet pâle me parurent immobiles quand elle me parla. Quoique ma profession m'ait familiarisé avec ces spectacles en me conduisant parfois au chevet des mourans pour constater leurs dernières volontés, j'avoue que les familles en larmes et les agonies que j'ai vues n'étaient rien auprès de cette femme solitaire et silencieuse dans ce vaste château. Je n'entendais pas le moindre bruit, je ne voyais pas ce mouvement que la respiration de la malade aurait dû imprimer aux draps qui la couvraient, et je restai tout à fait immobile, occupé à la regarder avec une sorte de stupeur. Il me semble que j'y suis encore. Enfin ses grands yeux se remuèrent, elle essaya de lever sa main droite qui retomba sur le lit, et ces mots sortirent de sa bouche comme un souffle, car sa voix n'était déjà plus une voix.— « Je vous attendais avec bien de l'impatience. » Ses joues se colorèrent vivement. Parler, monsieur, c'était un effort pour elle. — « Madame, » lui dis-je. Elle me fit signe de me taire. En ce moment, la vieille femme de charge se leva et me dit à l'oreille : « Ne parlez pas, madame la comtesse est hors d'état d'entendre le moindre bruit; et ce que vous lui diriez pourrait l'agiter. » Je m'assis. Quelques instans après, madame de Merret rassembla tout ce qui lui restait de forces pour mouvoir son bras droit, le mit, non sans des peines infinies, sous son traversin; elle s'arrêta pendant un petit moment; puis, elle fit un dernier effort pour retirer sa main; et lorsqu'elle eut pris un papier cacheté, des gouttes de sueur tombèrent de son front. — « Je vous confie mon testament, dit-elle. Ah! mon Dieu! Ah! » Ce fut tout. Elle saisit un crucifix qui était sur son lit, le porta rapidement à ses lèvres et mourut. L'expression de ses yeux fixes me fait encore frissonner quand j'y songe. Elle avait dû bien souffrir! Il y avait de la joie dans son dernier regard, sentiment qui resta gravé sur ses yeux morts. J'emportai le testament, et, quand il fut ouvert, je vis que madame de Merret m'avait nommé son exécuteur testamentaire. Elle léguait la totalité de ses biens à l'hôpital de Vendôme, sauf quelques legs particuliers. Mais voici quelles furent ses dispositions relativement à la Grande-Bretèche. Elle me recommanda de laisser cette maison pendant cinquante années révolues, à partir du jour de sa mort, dans l'état où elle se trouverait au moment de son décès, en interdisant l'entrée des appartemens à quelque personne que ce fût, en défendant d'y faire la moindre réparation, et allouant même une rente afin de gager des gardiens, s'il en était besoin, pour assurer l'entière exécution de ses intentions. A l'expiration de ce terme, si le vœu de la testatrice a été accompli, la maison doit appartenir à mes héritiers, car monsieur sait que les notaires ne peuvent accepter de legs; sinon, la Grande-Bretèche reviendrait à qui de droit, mais à la charge de remplir les conditions indiquées dans un codicille annexé au testament, et qui ne doit être ouvert qu'à l'expiration desdites cinquante années. Le testament n'a point été attaqué, donc... A ce mot, et sans achever sa phrase, le notaire oblong me regarda d'un air de triomphe, je le rendis tout à fait heureux en lui adressant quelques complimens.—Monsieur, lui dis-je en terminant, vous m'avez si vivement impressionné, que je crois voir cette mourante plus pâle que ses draps; ses yeux luisans me font peur, et je rêverai d'elle cette nuit. Mais vous devez avoir formé quelques conjectures sur les dispositions contenues dans ce bizarre testament. — Monsieur, me dit-il avec une réserve comique, je ne me permets jamais de juger la conduite des personnes qui m'ont honoré par le don d'un diamant. Je déliai bientôt la langue du scrupuleux notaire vendômois, qui me communiqua, non sans de longues digressions, les observations dues aux profonds politiques des deux sexes dont les arrêts font loi dans Vendôme. Mais ces observations étaient si contradictoires, si diffuses, que je faillis m'endormir, malgré l'intérêt que je prenais à cette histoire authentique. Le ton lourd et l'accent monotone de ce notaire, sans doute habitué à s'écouter lui-même et à se faire écouter de ses cliens ou de ses compatriotes, triompha de ma curiosité. Heureusement il s'en alla.—Ah! ah! monsieur, bien des gens, me dit-il dans l'escalier, voudraient vivre encore quarante-cinq ans; mais, petit moment! Et il mit, d'un air fin, l'index de sa main droite sur sa narine, comme s'il eût voulu dire : Faites bien attention à ceci? — Pour aller jusque-là, jusque-là, dit-il, il ne faut pas avoir la soixantaine.

Je fermai ma porte, après avoir été tiré de mon apathie par ce dernier trait que le notaire trouva très spirituel; puis, je m'assis dans mon fauteuil, en mettant mes pieds sur les deux chenets de ma cheminée. Je m'enfonçai dans un roman à la Radcliffe, bâti sur les données juridiques de monsieur Regnault, quand ma porte, manœuvrée par la main adroite d'une femme, tourna sur ses gonds. Je vis venir mon hôtesse, grosse femme réjouie, de belle humeur, qui avait manqué sa vocation; c'était une Flamande qui aurait dû naître dans un tableau de Teniers. — Eh bien! monsieur? me dit-elle; Monsieur Regnault vous a sans doute rabâché son histoire de la Grande-Bretèche. — Oui, mère Lepas. — Que vous a-t-il dit? Je lui répétai en peu de mots la ténébreuse et froide histoire de madame de Merret. A chaque phrase, mon hôtesse tendait le cou, en me regardant avec une perspicacité d'aubergiste, espèce de juste milieu entre l'instinct du gendarme, l'astuce de l'espion et la ruse du commerçant. — Ma chère madame Lepas! ajoutai-je en terminant, vous paraissez en savoir davantage. Hein? Autrement, pourquoi seriez-vous montée chez moi? — Ah! foi d'honnête femme, et aussi vrai que je m'appelle Lepas... — Ne jurez pas, vos yeux sont gros d'un secret. Vous avez connu monsieur de Merret. Quel homme était-ce? — Dame, monsieur de Merret, voyez-vous, était un bel homme, qu'on ne finissait pas de voir, tant il était long! un digne gentilhomme venu de Picardie, et qui avait, comme nous disons ici, la tête près du bonnet. Il payait tout comptant pour n'avoir de difficulté avec personne. Voyez vous, il était vif. Nos dames le trouvaient toutes fort aimable. — Parce qu'il était vif! dis-je à mon hôtesse. — Peut-être bien, dit-elle. Vous pensez bien, monsieur, qu'il fallait avoir eu quelque chose devant soi, comme on dit, pour épouser madame de Merret, qui, sans vouloir nuire aux autres, était la plus belle et la plus riche personne du Vendômois. Elle avait aux environs de vingt mille livres de rente. Toute la ville assistait à sa noce. La mariée était mignonne et avenante, un vrai bijou de femme. Ah! ils ont fait un beau couple dans le temps! — Ont-ils été heureux en ménage? — Heu, heu! oui et non, autant qu'on peut le présumer, car vous pensez bien que, nous autres, nous ne vivions pas à pot et à rôt, avec eux! Madame de Merret était une bonne femme, bien gentille, qui avait peut-être bien à souffrir quelquefois des vivacités de son mari; mais quoiqu'un peu

fier, nous l'aimions. Bah! c'était son état à lui d'être comme ça! Quand on est noble, voyez-vous... — Cependant il a bien fallu quelque catastrophe pour que monsieur et madame de Merret se séparassent violemment? — Je n'ai point dit qu'il y ait eu de catastrophe, monsieur. Je n'en sais rien. — Bien. Je suis sûr maintenant que vous savez tout. — Eh! bien, monsieur, je vais tout vous dire. En voyant monter chez vous monsieur Regnault, j'ai bien pensé qu'il vous parlerait de madame de Merret, à propos de la Grande-Bretèche. Ça m'a donné l'idée de consulter monsieur, qui me paraît un homme de bon conseil et incapable de trahir une pauvre femme comme moi, qui n'ai jamais fait de mal à personne, et qui se trouve cependant tourmentée par sa conscience. Jusqu'à présent, je n'ai point osé m'ouvrir aux gens de ce pays-ci, ce sont tous des bavards à langues d'acier. Enfin, monsieur, je n'ai pas encore eu de voyageur qui soit demeuré si longtemps que vous dans mon auberge, et auquel je pusse dire l'histoire des quinze mille francs... — Ma chère madame Lepas! lui répondis-je en arrêtant le flux de ses paroles, si votre confidence est de nature à me compromettre, pour tout au monde je ne voudrais pas en être chargé. — Ne craignez rien, dit-elle en m'interrompant. Vous allez voir. Cet empressement me fit croire que je n'étais pas le seul à qui ma bonne aubergiste eût communiqué le secret dont je devais être l'unique dépositaire, et j'écoutai. — Monsieur, dit-elle, quand l'Empereur envoya ici des Espagnols prisonniers de guerre ou autres, j'eus à loger, au compte du gouvernement, un jeune Espagnol envoyé à Vendôme sur parole. Malgré la parole, il allait tous les jours se montrer au Sous-Préfet. C'était un Grand d'Espagne! Excusez du peu? Il portait un nom en *os* et en *dia*, comme Bagos de Férédia. J'ai son nom écrit sur mes registres; vous pourrez le lire, si vous le voulez. Oh! c'était un beau jeune homme pour un Espagnol qu'on dit tous laids. Il n'avait guère que cinq pieds deux ou trois pouces, mais il était bien fait; il avait de petites mains qu'il soignait, ah! fallait voir. Il avait autant de brosses pour ses mains qu'une femme en a pour toutes ses toilettes! Il avait de grands cheveux noirs, un œil de feu, un teint un peu cuivré, mais qui me plaisait tout de même. Il portait du linge fin comme je n'en ai jamais vu à personne; quoique j'aie logé des princesses, et entre autres le général Bertrand, le duc et la duchesse d'Abrantès, monsieur Decazes et le roi d'Espagne. Il ne mangeait pas grand'chose; mais il avait des manières si polies, si aimables, qu'on ne pouvait pas lui en vouloir. Oh! je l'aimais beaucoup, quoiqu'il ne dît pas quatre paroles par jour et qu'il fût impossible d'avoir avec lui la moindre conversation; si on lui parlait, il ne répondait pas; c'était un tic, une manie qu'ils ont tous à ce qu'on m'a dit. Il lisait son bréviaire comme un prêtre, il allait à la messe et à tous les offices régulièrement. Où se mettait-il (nous avons remarqué cela plus tard)? à deux pas de la chapelle de madame de Merret. Comme il se plaça là dès la première fois qu'il vint à l'église, personne n'imagina qu'il y eût de l'intention dans son fait. D'ailleurs, il ne levait pas le nez de dessus son livre de prières, le pauvre jeune homme! Pour lors, monsieur, le soir il se promenait sur la montagne, dans les ruines du château. C'était son seul amusement à ce pauvre homme, il se rappelait là son pays. On dit que c'est tout montagnes en Espagne! Dès les premiers jours de sa détention, il s'attarda. Je fus inquiète en ne le voyant revenir que sur le coup de minuit; mais nous nous habituâmes tous à sa fantaisie; il prit la clef de la porte, et nous ne l'attendîmes plus. Il logeait dans la maison que nous avons dans la rue des Casernes. Pour lors, un de nos valets d'écurie nous dit qu'un soir, en allant faire baigner les chevaux, il croyait avoir vu le Grand d'Espagne nageant au loin dans la rivière comme un vrai poisson. Quand il revint, je lui dis de prendre garde aux herbes; il parut contrarié d'avoir été vu dans l'eau. — Enfin, monsieur, un jour, ou plutôt un matin, nous ne le trouvâmes plus dans sa chambre, il n'était pas revenu. A force de fouiller partout, je vis un écrit dans le tiroir de sa table où il y avait cinquante pièces d'or espagnoles qu'on nomme des portugaises et qui valaient environ cinq mille francs; puis des diamans pour dix mille francs dans une petite boîte cachetée. Son écrit disait donc qu'au cas où il ne reviendrait pas, il nous laissait cet argent et ces diamans, à la charge de fonder des messes pour remercier Dieu de son évasion et pour son salut. Dans ce temps-là, j'avais encore mon homme, qui courut à sa recherche. Et voilà le drôle de l'histoire! il rapporta les habits de l'Espagnol qu'il découvrit sous une grosse pierre, dans une espèce de pilotis sur le bord de la rivière, du côté du château, à peu près en face de la Grande-Bretèche. Mon mari était allé là si matin que personne ne l'avait vu. Il brûla les habits après avoir lu la lettre, et nous avons déclaré, suivant le désir du comte Férédia, qu'il s'était évadé. Le Sous-Préfet mit toute la gendarmerie à ses trousses; mais, brust! on ne l'a point rattrapé. Lepas a cru que l'Espagnol s'était noyé. Moi, monsieur, je ne le pense point, je crois plutôt qu'il est pour quelque chose dans l'affaire de madame de Merret, vu que Rosalie m'a dit que le crucifix auquel sa maîtresse tenait tant qu'elle s'est fait ensevelir avec, était d'ébène et d'argent; or, dans les premiers temps de son séjour, monsieur Férédia en avait un d'ébène et d'argent que je ne lui ai plus revu. Maintenant, monsieur, n'est-il pas vrai que je ne dois point avoir de remords des quinze mille francs de l'Espagnol, et qu'ils sont bien à moi? — Certainement. Mais vous n'avez pas essayé de questionner Rosalie? lui dis-je. — Oh! si, fait, monsieur. Que voulez-vous! Cette fille-là, c'est un mur. Elle sait quelque chose; mais il est impossible de la faire jaser. Après avoir encore causé pendant un moment avec moi, mon hôtesse me laissa en proie à des pensées vagues et ténébreuses, à une curiosité romanesque, à une terreur religieuse assez semblable au sentiment profond qui nous saisit quand nous entrons à la nuit dans une église sombre où nous apercevons une faible lumière lointaine sous des arceaux élevés; une figure indécise glisse, un frottement de robe ou de soutane se fait entendre... nous avons frissonné. La Grande-Bretèche et ses hautes herbes, ses fenêtres condamnées, ses ferremens rouillés, ses portes closes, ses appartemens déserts, se montra tout à coup fantastiquement devant moi. J'essayai de pénétrer dans cette mystérieuse demeure en y cherchant le nœud de cette solennelle histoire, le drame qui avait tué trois personnes. Rosalie fut à mes yeux l'être le plus intéressant de Vendôme. Je découvris, en l'examinant, les traces d'une pensée intime, malgré la santé brillante qui éclatait sur son visage potelé. Il y avait chez elle un principe de remords ou d'espérance; son attitude annonçait un secret, comme celle des dévotes qui prient avec excès ou celle de la fille infanticide qui entend toujours le dernier cri de son enfant. Sa pose était cependant naïve et grossière, son niais sourire n'avait rien de criminel, et vous l'eussiez jugée innocente, rien qu'à voir le grand mouchoir à carreaux rouges et bleus qui recouvrait son buste vigoureux, encadré, serré, ficelé par une robe à raies blanches et violettes. — Non, pensai-je, je ne quitterai pas Vendôme sans savoir toute l'histoire de la Grande-Bretèche. Pour arriver à mes fins, je deviendrai l'ami de Rosalie, s'il le faut absolument. — Rosalie! lui dis-je un soir. — Plaît-il, monsieur? — Vous n'êtes pas mariée? Elle tressaillit légèrement. — Oh! je ne manquerai point d'hommes quand la fantaisie d'être malheureuse me prendra! dit-elle en riant. Elle se remit promptement de son émotion intérieure, car toutes les femmes, depuis la grande dame jusqu'aux servantes d'auberge inclusivement, ont un sang-froid qui leur est particulier. — Vous êtes assez fraîche, assez appétissante pour ne pas manquer d'amoureux! Mais, dites-moi, Rosalie, pourquoi vous êtes vous faite servante d'auberge en quittant madame de Merret? Est-ce qu'elle ne vous a pas laissé quelque rente? — Oh! que si! Mais, monsieur, ma place est la meilleure de tout Vendôme.

Cette réponse était une de celles que les juges et les avoués nomment *dilatoires*. Rosalie me paraissait située dans cette histoire romanesque comme la case qui se trouve au milieu d'un damier; elle était au centre même de l'in-

térêt et de la vérité; elle me semblait nouée dans le nœud. Ce ne fut plus une séduction ordinaire à tenter, il y avait dans cette fille le dernier chapitre d'un roman; aussi, dès ce moment, Rosalie devint-elle l'objet de ma prédilection. A force d'étudier cette fille, je remarquai chez elle, comme chez toutes les femmes de qui nous faisons notre pensée principale, une foule de qualités : elle était propre, soigneuse; elle était belle, cela va sans dire; elle eut bientôt tous les attraits que notre désir prête aux femmes, dans quelque situation qu'elles puissent être. Quinze jours après la visite du notaire, un soir, ou plutôt un matin, car il était de très bonne heure, je dis à Rosalie : — Raconte-moi donc tout ce que tu sais sur madame de Merret? — Oh! répondit-elle avec terreur, ne me demandez pas cela, monsieur Horace! Sa belle figure se rembrunit, ses couleurs vives et animées pâlirent, et ses yeux n'eurent plus leur innocent éclat humide. — Eh! bien, reprit-elle, puisque vous le voulez, je vous le dirai; mais gardez-moi bien le secret! — Va! ma pauvre fille, je garderai tous tes secrets avec une probité de voleur, c'est la plus loyale qui existe. — Si cela vous est égal, me dit-elle, j'aime mieux que ce soit avec la vôtre. Là-dessus, elle ragréa son foulard, et se posa comme pour conter; car il y a, certes, une attitude de confiance et de sécurité nécessaire pour faire un récit. Les meilleures narrations se disent à une certaine heure, comme nous sommes là tous à table. Personne n'a bien conté debout ou à jeun. Mais s'il fallait reproduire fidèlement la diffuse éloquence de Rosalie, un volume entier suffirait à peine. Or, comme l'événement dont elle me donna la confuse connaissance se trouve placé, entre le bavardage du notaire et celui de madame Lepas, aussi exactement que les moyens termes d'une proportion arithmétique le sont entre leurs deux extrêmes, je n'ai plus qu'à vous le dire en peu de mots. J'abrége donc. La chambre que madame de Merret occupait à la Bretèche était située au rez-de-chaussée. Un petit cabinet de quatre pieds de profondeur environ, pratiqué dans l'intérieur du mur, lui servait de garde-robe. Trois mois avant la soirée dont je vais vous raconter les faits, madame de Merret avait été assez sérieusement indisposée pour que son mari la laissât seule chez elle, et il couchait dans une chambre au premier étage. Par un de ces hasards impossibles à prévoir, il revint, ce soir-là, deux heures plus tard que de coutume du Cercle où il allait lire les journaux et causer politique avec les habitans du pays. Sa femme le croyait rentré, couché, endormi. Mais l'invasion de la France avait été l'objet d'une discussion fort animée; la partie de billard s'était échauffée, il avait perdu quarante francs, somme énorme à Vendôme, où tout le monde thésaurise, et où les mœurs sont contenues dans les bornes d'une modestie digne d'éloges, qui peut-être devient la source d'un bonheur vrai dont ne se soucie aucun Parisien. Depuis quelque temps monsieur de Merret se contentait de demander à Rosalie si sa femme était couchée; sur la réponse toujours affirmative de cette fille, il allait immédiatement chez lui, avec cette bonhomie qu'enfantent l'habitude et la confiance; en rentrant, il lui prit fantaisie de se rendre chez madame de Merret pour lui conter sa mésaventure, peut-être aussi pour s'en consoler. Pendant le dîner, il avait trouvé madame de Merret fort coquettement mise; il se disait, en allant du Cercle chez lui, que sa femme ne souffrait plus, que sa convalescence l'avait embellie, et il s'en apercevait, comme les maris s'aperçoivent de tout, un peu tard. Au lieu d'appeler Rosalie, qui dans ce moment était occupée dans la cuisine à voir la cuisinière et le cocher jouant un coup difficile de la brisque, monsieur de Merret se dirigea vers la chambre de sa femme, à la lueur de son falot qu'il avait déposé sur la première marche de l'escalier. Son pas facile à reconnaître retentissait sous les voûtes du corridor. Au moment où le gentilhomme tourna la clef de la chambre de sa femme, il crut entendre fermer la porte du cabinet dont je vous ai parlé; mais, quand il entra, madame de Merret était seule, debout devant la cheminée. Le mari pensa naïvement en lui-même que Rosalie était dans le cabinet; cependant un soupçon qui lui tinta dans l'oreille avec un bruit de cloches le mit en défiance: il regarda sa femme, et lui trouva dans les yeux je ne sais quoi de trouble et de fauve. — Vous rentrez bien tard, dit-elle. Cette voix ordinairement si pure et si gracieuse lui parut légèrement altérée. Monsieur de Merret ne répondit rien, car en ce moment Rosalie entra. Ce fut un coup de foudre pour lui. Il se promena dans la chambre, en allant d'une fenêtre à l'autre par un mouvement uniforme et les bras croisés.— Avez-vous appris quelque chose de triste, ou souffrez-vous? lui demanda timidement sa femme pendant que Rosalie la déshabillait. Il garda le silence. — Retirez-vous, dit madame de Merret à sa femme de chambre, je mettrai mes papillotes moi-même. Elle devina quelque malheur au seul aspect de la figure de son mari, et voulut être seule avec lui. Lorsque Rosalie fut partie, ou censée partie, car elle resta pendant quelques instans dans le corridor, monsieur de Merret vint se placer devant sa femme, et lui dit froidement : — Madame, il y a quelqu'un dans votre cabinet! Elle regarda son mari d'un air calme, et lui répondit avec simplicité : — Non, monsieur. Ce non navra monsieur de Merret, il n'y croyait pas; et pourtant jamais sa femme ne lui avait paru ni plus pure ni plus religieuse qu'elle semblait l'être en ce moment. Il se leva pour aller ouvrir le cabinet, madame de Merret le prit par la main, l'arrêta, le regarda d'un air mélancolique, et lui dit d'une voix singulièrement émue :—Si vous ne trouvez personne, songez que tout sera fini entre nous! L'incroyable dignité empreinte dans l'attitude de sa femme rendit au gentilhomme une profonde estime pour elle, et lui inspira une de ces résolutions auxquelles il ne manque plus qu'un vaste théâtre pour devenir immortelles. —Non, dit-il, Joséphine, je n'irai pas. Dans l'un et l'autre cas, nous serions séparés à jamais. Écoute, je connais toute la pureté de ton âme et sais que tu mènes une vie sainte; tu ne voudrais pas commettre un péché mortel aux dépens de ta vie. A ces mots, madame de Merret regarda son mari d'un œil hagard. — Tiens, voici ton crucifix, ajouta cet homme. Jure-moi devant Dieu qu'il n'y a là personne, je te croirai, je n'ouvrirai jamais cette porte. Madame de Merret prit le crucifix et dit : — Je le jure. — Plus haut, dit le mari et répète : Je jure devant Dieu qu'il n'y a personne dans ce cabinet. Elle répéta la phrase sans se troubler.—C'est bien, dit froidement monsieur de Merret. Après un moment de silence :— Vous avez une bien belle chose que je ne connaissais pas, dit il en examinant ce crucifix en ébène incrusté d'argent, et très artistement sculpté. — Je l'ai trouvé chez Duvivier, qui, lorsque cette troupe de prisonniers passa par Vendôme l'année dernière, l'avait acheté d'un religieux espagnol. — Ah! dit monsieur de Merret en remettant le crucifix au clou, et il sonna. Rosalie ne se fit pas attendre. Monsieur de Merret alla vivement à sa rencontre, l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur le jardin, et lui dit à voix basse : — Je sais que Gorenflot veut t'épouser, la pauvreté seule vous empêche de vous mettre en ménage, et tu lui as dit que tu ne serais pas sa femme s'il ne trouvait moyen de s'établir maître maçon... eh bien! va le chercher, dis-lui de venir ici avec sa truelle et ses outils. Fais en sorte de n'éveiller que lui dans sa maison; sa fortune passera vos désirs. Surtout sors d'ici sans jaser, sinon... Il fronça le sourcil. Rosalie partit, il la rappela. — Tiens, prends mon passe-partout, dit-il. — Jean, cria monsieur de Merret d'une voix tonnante dans le corridor. Jean, qui était tout à la fois son cocher et son homme de confiance, quitta sa partie de brisque, et vint. — Allez vous coucher tous, lui dit son maître en lui faisant signe de s'approcher; et le gentilhomme ajouta, mais à voix basse; — Lorsqu'ils seront tous endormis, *endormis*, entends-tu bien? tu descendras m'en prévenir. Monsieur de Merret, qui n'avait pas perdu de vue sa femme, tout en donnant ses ordres, revint tranquillement auprès d'elle devant le feu, et se mit à lui raconter les événemens de la partie de billard et les discussions du Cercle. Lorsque Rosalie fut de retour, elle trouva monsieur et madame de Merret causant très amicalement. Le gentilhomme avait récemment fait plafonner toutes les

pièces qui composaient son appartement de réception au rez-de-chaussée. Le plâtre est fort rare à Vendôme, le transport en augmente beaucoup le prix: le gentilhomme en avait donc fait venir une assez grande quantité, sachant qu'il trouverait toujours bien des acheteurs pour ce qui lui resterait. Cette circonstance lui inspira le dessein qu'il mit à exécution. — Monsieur, Gorenflot est là, dit Rosalie à voix basse. — Qu'il entre! répondit tout haut le gentilhomme picard. Madame de Merret pâlit légèrement en voyant le maçon. — Gorenflot, dit le mari, va prendre des briques sous la remise, et apportes-en assez pour murer la porte de ce cabinet; tu te serviras du plâtre qui me reste pour enduire le mur. Puis attirant à lui Rosalie et l'ouvrier: — Ecoute, Gorenflot, dit-il à voix basse, tu coucheras ici cette nuit. Mais, demain matin, tu auras un passeport pour aller en pays étranger dans une ville que je t'indiquerai. Je te remettrai six mille francs pour ton voyage. Tu demeureras dix ans dans cette ville; si tu ne t'y plaisais pas, tu pourrais t'établir dans une autre, pourvu que ce soit au même pays: tu passeras par Paris, où tu m'attendras. Là, je t'assurerai par un contrat, six autres mille francs qui te seront payés à ton retour au cas où tu aurais rempli les conditions de notre marché. A ce prix, tu devras garder le plus profond silence sur ce que tu auras fait ici cette nuit. Quant à toi, Rosalie, je te donnerai dix mille francs qui ne te seront comptés que le jour de tes noces, et à la condition d'épouser Gorenflot; mais, pour vous marier, il faut se taire. Sinon, plus de dot. — Rosalie, dit madame de Merret, venez me coiffer. Le mari se promena tranquillement de long en large, en surveillant la porte, le maçon et sa femme, mais sans laisser paraître une défiance injurieuse. Gorenflot fut obligé de faire du bruit. Madame de Merret saisit un moment où l'ouvrier déchargeait des briques et où son mari se trouvait au bout de la chambre, pour dire à Rosalie: — Mille francs de rente pour toi, ma chère enfant, si tu peux dire à Gorenflot de laisser une crevasse en bas. Puis, tout haut, elle lui dit avec sang-froid: — Va donc l'aider! Monsieur et madame de Merret restèrent silencieux pendant tout le temps que Gorenflot mit à murer la porte. Ce silence était calcul chez le mari, qui ne voulait pas fournir à sa femme le prétexte de jeter des paroles à double entente; et chez madame de Merret ce fut prudence ou fierté. Quand le mur fut à la moitié de son élévation, le rusé maçon prit un moment où le gentilhomme avait le dos tourné pour donner un coup de pioche dans l'une des deux vitres de la porte. Cette action fit comprendre à madame de Merret que Rosalie avait parlé à Gorenflot. Tous trois virent alors une figure d'homme sombre et brune, des cheveux noirs, un regard de feu. Avant que son mari ne se fût retourné, la pauvre femme eut le temps de faire un signe de tête à l'étranger pour qui ce signe voulait dire: — Espérez! A quatre heures, vers le petit jour, car on était au mois de septembre, la construction fut achevée. Le maçon resta sous la garde de Jean, et monsieur de Merret coucha dans la chambre de sa femme. Le lendemain matin, en se levant, il dit avec insouciance: — Ah! diable, il faut que j'aille à la mairie pour le passeport. Il mit son chapeau sur sa tête, fit trois pas vers la porte, se ravisa, prit le crucifix. Sa femme tressaillit de bonheur. — Il ira chez Duvivier, pensa-t-elle. Aussitôt que le gentilhomme fut sorti, madame de Merret sonna Rosalie; puis, d'une voix terrible: — La pioche, la pioche, s'écria-t-elle, et à l'ouvrage! J'ai vu hier comment Gorenflot s'y prenait, nous aurons le temps de faire un trou et de le reboucher. En un clin d'œil, Rosalie apporta une espèce de *merlin* à sa maîtresse, qui, avec une ardeur dont rien ne pourrait donner une idée, se mit à démolir le mur. Elle avait déjà fait sauter quelques briques, lorsqu'en prenant son élan pour appliquer un coup encore plus vigoureux que les autres, elle vit monsieur de Merret derrière elle; elle s'évanouit. — Mettez madame sur son lit, dit froidement le gentilhomme. Prévoyant ce qui devait arriver pendant son absence, il avait tendu un piège à sa femme; il avait tout bonnement écrit au maire, et envoyé chercher Duvivier. Le bijoutier arriva au moment où le désordre de l'appartement venait d'être réparé. — Duvivier, lui demanda le gentilhomme, n'avez-vous pas acheté des crucifix aux Espagnols qui ont passé par ici? — Non, monsieur. — Bien, je vous remercie, dit-il en échangeant avec sa femme un regard de tigre. — Jean, ajouta-t-il en se tournant vers son valet de confiance, vous ferez servir mes repas dans la chambre de madame de Merret, elle est malade, et je ne la quitterai pas qu'elle ne soit rétablie. Le cruel gentilhomme resta pendant vingt jours près de sa femme. Durant les premiers momens, quand il se faisait quelque bruit dans le cabinet muré et que Joséphine voulait l'implorer pour l'inconnu mourant, il lui répondait, sans lui permettre de dire un seul mot: — Vous avez juré sur la croix qu'il n'y avait là personne.

Après ce récit, toutes les femmes se levèrent de table, et le charme sous lequel Bianchon les avait tenues fut dissipé par ce mouvement. Néanmoins quelques-unes d'entre elles avaient eu quasi froid en entendant le dernier mot.

FIN DES ÉTUDES DE FEMME.

LE PÈRE GORIOT.

AU GRAND ET ILLUSTRE GEOFFROY SAINT-HILAIRE,

Comme un témoignage d'admiration de ses travaux et de son génie.

DE BALZAC.

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ce temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot ; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*. Sera-t-elle comprise au delà de Paris ? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de boue ; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraye sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînerez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les élémens chez soi, dans son cœur peut-être.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monumens qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupoles. Là, les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croît le long des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passans, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves ; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ?

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : MAISON VAUQUER, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres.* Pendant le jour, une porte à claire-voie, armée d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout du petit pavé, sur le mur opposé à la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier. Sous le renfoncement que simule cette peinture, s'élève une statue représentant l'Amour. A voir le vernis écaillé qui la couvre, les amateurs de symboles y découvriraient peut-être un mythe de l'amour parisien qu'on guérit à quelques pas de là. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps auquel remonte cet ornement par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire, rentré dans Paris en 1777 :

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

A la nuit tombante, la porte à claire-voie est remplacée par une porte pleine. Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passans par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de madame Vauquer et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille, règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que madame Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouille, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de siéges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café, viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petit carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornement des barreaux en fer grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangard à serrer le bois. Entre ce hangard et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de pestilence.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de Télémaque, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieillies et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtemens; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh! bien, malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluans sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une desciption qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son *rourou* matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, elle marche en traînassant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expres-

sion passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bagne ne va pas sans l'argousin, vous n'imagineriez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine, et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Agée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les *femmes qui ont eu des malheurs*. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegru, si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins, elle est *bonne femme au fond*, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été monsieur Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. En entendant trottiner sa maîtresse, la grosse Sylvie, la cuisinière, s'empressait de servir le déjeuner des pensionnaires internes.

Généralement les pensionnaires externes ne s'abonnaient qu'au dîner, qui coûtait trente francs par mois. A l'époque où cette histoire commence, les internes étaient au nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meilleurs appartemens de la maison. Madame Vauquer habitait le moins considérable, et l'autre appartenait à madame Couture, veuve d'un Commissaire-Ordonnateur de la République française. Elle avait avec elle une très jeune personne, nommée Victorine Taillefer, à qui elle servait de mère. La pension de ces deux dames montait à dix-huit cents francs. Les deux appartemens du second étaient occupés, l'un par un vieillard nommé Poiret; l'autre, par un homme âgé d'environ quarante ans, qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait monsieur Vautrin. Le troisième étage se composait de quatre chambres, dont deux étaient louées, l'une par une vieille fille nommée mademoiselle Michonneau; l'autre, par un ancien fabricant de vermicelles, de pâtes d'Italie et d'amidon, qui se laissait nommer le Père Goriot. Les deux autres chambres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces infortunés étudians qui, comme le père Goriot et mademoiselle Michonneau, ne pouvaient mettre que quarante-cinq francs par mois à leur nourriture et à leur logement; mais madame Vauquer souhaitait peu leur présence et ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient trop de pain. En ce moment, l'une de ces deux chambres appartenait à un jeune homme venu des environs d'Angoulême à Paris pour y faire son Droit, et dont la nombreuse famille se soumettait aux plus dures privations afin de lui envoyer douze cents francs par an. Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était un de ces jeunes gens façonnés au travail par le malheur, qui comprennent dès le jeune âge les espérances que leurs parens placent en eux, et qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études, et, les adaptant par avance au mouvement futur de la société, pour être les premiers à la pressurer. Sans ses observations curieuses et l'adresse avec laquelle il sut se produire dans les salons de Paris, ce récit n'eût pas été coloré des tons vrais qu'il devra sans doute à son esprit sagace et à son désir de pénétrer les mystères d'une situation épouvantable aussi soigneusement cachée par ceux qui l'avaient créée que par celui qui la subissait.

Au-dessus de ce troisième étage étaient un grenier à étendre le linge et deux mansardes où couchaient un garçon de peine, nommé Christophe, et la grosse Sylvie, la cuisinière. Outre les sept pensionnaires internes, madame Vauquer avait, bon an, mal an, huit étudians en Droit ou en Médecine, et deux ou trois habitués qui demeuraient dans le quartier, abonnés tous pour le dîner seulement. La salle contenait à dîner dix-huit personnes et pouvait en admettre une vingtaine; mais le matin, il ne s'y trouvait que sept locataires dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, se permettait des observations confidentielles sur la mise ou sur l'air des externes, et sur les événemens de la soirée précédente, en s'exprimant avec la confiance de l'intimité. Ces sept pensionnaires étaient les enfans gâtés de madame Vauquer, qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards d'après le chiffre de leur pension. Une même considération affectait ces êtres rassemblés par le hasard. Les deux locataires du second ne payaient que soixante-douze francs par mois. Ce bon marché, qui ne se rencontre que dans le faubourg Saint-Marcel, entre la Bourbe et la Salpêtrière, et auquel madame Couture faisait seule exception, annonce que ces pensionnaires devaient être sous le poids de malheurs plus ou moins apparens. Aussi le spectacle désolant que présentait l'intérieur de cette maison se répétait-il dans le costume de ses habitués, également délabrés. Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégans, du linge élimé, des vêtemens qui n'avaient plus que l'âme. Les femmes avaient des robes passées, reteintes, déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés. Si tels étaient les habits, presque tous montraient des corps solidement charpentés, des constitutions qui avaient résisté aux tempêtes de la vie, des faces froides, dures, effacées comme celles des écus démonétisés. Les bouches flétries étaient armées de dents avides. Ces pensionnaires faisaient pressentir des drames accomplis ou en action; non pas de ces drames joués à la lueur des rampes, entre des toiles peintes, mais des drames vivans et muets, des drames glacés qui remuaient chaudement le cœur, des drames continus.

La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour, en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal, qui aurait effarouché l'ange de la Pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il cachait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines? elle devait avoir été jolie et bien faite : était-ce le vice, le chagrin, la cupidité? avait-elle trop aimé, avait-elle été marchande à la toilette, ou seulement courtisane? Expiait-elle les triomphes d'une jeunesse insolente au-devant de laquelle s'étaient rués les plaisirs par une vieillesse que fuyaient les passans? Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale criant dans son buisson aux approches de l'hiver. Elle disait avoir pris soin d'un vieux monsieur affecté d'un catarrhe à la vessie, et abandonné par ses enfans, qui l'avaient cru sans ressource. Ce vieillard lui avait légué mille francs de rente viagère, périodiquement disputés par les héritiers, aux calomnies desquels elle était en butte. Quoique le jeu des passions eût ravagé sa figure, il s'y trouvait encore certains vestiges d'une blancheur et d'une finesse dans le tissu qui permettaient de supposer que le corps conservait quelques restes de beauté.

Monsieur Poiret était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre comme une ombre grise le long d'une allée au Jardin-des-Plantes, la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide, et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles d'un homme ivre, montrant son gilet blanc sale et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate cordée autour de son cou de dindon.

bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race audacieuse des fils de Japhet qui papillonnent sur le boulevard Italien. Quel travail avait pu le ratatiner ainsi? quelle passion avait bistré sa face bulbeuse, qui, dessinée en caricature, aurait paru hors du vrai? Ce qu'il avait été? mais peut-être avait-il été employé au Ministère de la Justice, dans le bureau où les exécuteurs des hautes-œuvres envoient leurs mémoires de frais, le compte des fournitures de voiles noirs pour les parricides, de son pour les paniers, de ficelle pour les couteaux. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir, ou sous-inspecteur de salubrité. Enfin, cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social, l'un de ces Ratons parisiens qui ne connaissent même pas leur Bertrand, quelque pivot sur lequel avaient tourné les infortunes ou les saletés publiques, enfin l'un de ces hommes dont nous disons, en les voyant : *Il en faut pourtant comme ça.* Le beau Paris ignore ces figures blêmes de souffrances morales ou physiques. Mais Paris est un véritable océan. Jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur. Parcourez-le, décrivez-le? quelque soin que vous mettiez à le parcourir, à le décrire; quelque nombreux et intéressés que soient les explorateurs de cette mer, il s'y rencontrera toujours un lieu vierge, un antre inconnu, des fleurs, des perles, des monstres, quelque chose d'inouï, oublié par les plongeurs littéraires. La Maison Vauquer est une de ces monstruosités curieuses.

Deux figures y formaient un contraste frappant avec la masse des pensionnaires et des habitués. Quoique mademoiselle Victorine Taillefer eût une blancheur maladive semblable à celle des jeunes filles attaquées de chlorose, et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau, par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvemens et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies, fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvaient aux statuettes du moyen-âge. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtemens simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. Heureuse, elle eût été ravissante : le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâle; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà légèrement creusées; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme, les chiffons et les billets doux. Son histoire eût fourni le sujet d'un livre. Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune, afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez elle, madame Couture prenait soin de l'orpheline comme de son enfant. Malheureusement la veuve du commissaire-ordonnateur des armées de la république ne possédait rien au monde que son douaire et sa pension; elle pouvait laisser un jour cette pauvre fille, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. La bonne femme menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison. Les sentimens religieux offraient un avenir à cet enfant désavoué, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait chez lui pour y apporter le pardon de sa mère; mais qui, tous les ans, se cognait contre la porte de la maison paternelle, inexorablement fermée. Son frère, son unique médiateur, n'était pas venu la voir une seule fois en quatre ans, et ne lui envoyait aucun secours. Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir le cœur de son frère, et priait pour eux sans les accuser. Madame Couture et madame Vauquer ne trouvaient pas assez de mots dans le dictionnaire des injures pour qualifier cette conduite barbare. Quand elles maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait entendre de douces paroles semblables au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore l'amour.

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle, dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtemens de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée, de l'étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : Voilà un fameux gaillard! Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparens, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : Ça me connaît. Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événemens, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentimens. Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit, à l'aide d'un passe-partout que lui avait confié madame Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait maman en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise! La bonne femme croyait la chose facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois pour le *gloria* qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou ces vieillards indifférens à ce qui ne les touchait pas directement, ne se seraient pas arrêtés à l'impression douteuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de Juvénal, et par laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devait faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il y avait au fond de sa vie un mystère soigneusement enfoui.

Attirée, peut-être à son insu, par la force de l'un ou par la beauté de l'autre, mademoiselle Taillefer partageait ses regards furtifs, ses pensées secrètes, entre ce quadragénaire et le jeune étudiant; mais aucun d'eux ne paraissait son-

ger à elle, quoique d'un jour à l'autre le hasard pût changer sa position et la rendre un riche parti. D'ailleurs aucune de ces personnes ne se donnait la peine de vérifier si les malheurs allégués par l'une d'elles étaient faux ou véritables. Toutes avaient les unes pour les autres une indifférence mêlée de défiance qui résultait de leurs situations respectives. Elles se savaient impuissantes à soulager leurs peines, et toutes avaient en se les contant épuisé la coupe des condoléances. Semblables à deux vieux époux, elles n'avaient plus rien à se dire. Il ne restait donc entre elles que les rapports d'une vie mécanique, le jeu de rouages sans huile. Toutes devaient passer droit dans la rue devant un aveugle, écouter sans émotion le récit d'une infortune, et voir dans une mort la solution d'un problème de misère qui les rendait froides à la plus terrible agonie. La plus heureuse de ces âmes désolées était madame Vauquer, qui trônait dans cet hospice libre. Pour elle seule ce petit jardin, que le silence et le froid, le sec et l'humide faisaient vaste comme un steppe, était un riant bocage. Pour elle seule cette maison jaune et morne, qui sentait le vert-de-gris du comptoir, avait des délices. Ces cabanons lui appartenaient. Elle nourrissait ces forçats acquis à des peines perpétuelles, en exerçant sur eux une autorité respectée. Où ces pauvres êtres auraient-ils trouvé dans Paris, au prix où elle les donnait, des alimens sains, suffisans, et un appartement qu'ils étaient maîtres de rendre, sinon élégant ou commode, du moins propre et salubre? Se fût-elle permis une injustice criante, la victime l'aurait supportée sans se plaindre.

Une réunion semblable devait offrir et offrait en petit les élémens d'une société complète. Parmi les dix-huit convives il se rencontrait, comme dans les colléges, comme dans le monde, une pauvre créature rebutée, un souffre-douleur sur qui pleuvaient les plaisanteries. Au commencement de la seconde année, cette figure devint pour Eugène de Rastignac la plus saillante de toutes celles au milieu desquelles il était condamné à vivre encore pendant deux ans. Ce *Patiras* était l'ancien vermicellier, le père Goriot, sur la tête duquel un peintre aurait, comme l'historien, fait tomber toute la lumière du tableau. Par quel hasard ce mépris à demi haineux, cette persécution mélangée de pitié, ce non-respect du malheur avaient-ils frappé le plus ancien pensionnaire? Y avait-il donné lieu par quelques-uns de ces ridicules ou de ces bizarreries que l'on pardonne moins qu'on ne pardonne des vices? Ces questions tiennent de près à bien des injustices sociales. Peut-être est-il dans la nature humaine de tout faire supporter à qui souffre tout par humilité vraie, par faiblesse ou par indifférence. N'aimons-nous pas tous à prouver notre force aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose? L'être le plus débile, le gamin sonne à toutes les portes quand il gèle, ou se hisse pour écrire son nom sur un monument vierge.

Le père Goriot, vieillard de soixante-neuf ans environ, s'était retiré chez madame Vauquer, en 1813, après avoir quitté les affaires. Il y avait d'abord pris l'appartement occupé par madame Couture, et donnait alors douze cents francs de pension, en homme pour qui cinq louis de plus ou de moins étaient une bagatelle. Madame Vauquer avait rafraîchi les trois chambres de cet appartement moyennant une indemnité préalable qui paya, dit-on, la valeur d'un méchant ameublement composé de rideaux en calicot jaune, de fauteuils en bois verni couverts en velours d'Utrecht, de quelques peintures à la colle, et de papiers que refusaient les cabarets de la banlieue. Peut-être l'insouciante générosité que mit à se laisser attraper le père Goriot, qui vers cette époque était respectueusement nommé monsieur Goriot, le fit-elle considérer comme un imbécile qui ne connaissait rien aux affaires. Goriot vint muni d'une garde-robe bien fournie, le trousseau magnifique du négociant qui ne se refuse rien en se retirant du commerce. Madame Vauquer avait admiré dix-huit chemises de demi-hollande, dont la finesse était d'autant plus remarquable que le vermicellier portait sur son jabot dormant deux épingles unies par une chaînette, et dont chacune était montée d'un gros diamant. Habituellement vêtu d'un habit bleu-barbeau, il prenait chaque jour un gilet de piqué blanc, sous lequel fluctuait son ventre piriforme et proéminent, qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or garnie de breloques. Sa tabatière, également en or, contenait un médaillon plein de cheveux qui le rendaient en apparence coupable de quelques bonnes fortunes. Lorsque son hôtesse l'accusa d'être un *galantin*, il laissa errer sur ses lèvres le gai sourire du bourgeois dont on a flatté le dada. Ses *ormoires* (il prononçait ce mot à la manière du menu peuple) furent remplies par la nombreuse argenterie de son ménage. Les yeux de la veuve s'allumèrent quand elle l'aida complaisamment à déballer et ranger les louches, les cuillers à ragoût, les couverts, les huiliers, les saucières, plusieurs plats, des déjeuners en vermeil, enfin des pièces plus ou moins belles, pesant un certain nombre de marcs, et dont il ne voulait pas se défaire. Ces cadeaux lui rappelaient les solennités de sa vie domestique. « Ceci, dit-il à madame Vauquer en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui se becquetaient, est le premier présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire. Pauvre bonne! elle y avait consacré ses économies de demoiselle. Voyez-vous, madame? j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci! je pourrai prendre dans cette écuelle mon café tous les matins durant le reste de mes jours. Je ne suis pas à plaindre, j'ai sur la planche du pain de cuit pour longtemps. » Enfin, madame Vauquer avait bien vu, de son œil de pie, quelques inscriptions sur le Grand-Livre qui, vaguement additionnées, pouvaient faire à cet excellent Goriot un revenu d'environ huit à dix mille francs. Dès ce jour, madame Vauquer, née de Conflans, qui avait alors quarante-huit ans effectifs et n'en acceptait que trente-neuf, eut des idées. Quoique le larmier des yeux de Goriot fût retourné, gonflé, pendant, ce qui l'obligeait à les essuyer assez fréquemment, elle lui trouva l'air agréable et comme il faut. D'ailleurs son mollet charnu, saillant, pronostiquait, autant que son long nez carré, des qualités morales auxquelles paraissait tenir la veuve, et que confirmait la face lunaire et naïvement niaise du bonhomme. Ce devait être une bête solidement bâtie, capable de dépenser tout son esprit en sentiment. Ses cheveux en ailes de pigeon, que le coiffeur de l'école Polytechnique vint lui poudrer tous les matins, dessinaient cinq pointes sur son front bas, et décoraient bien sa figure. Quoique un peu rustaud, il était si bien tiré à quatre épingles, il prenait si richement son tabac, il le humait en homme si sûr de toujours avoir sa tabatière pleine de macouba, que le jour où monsieur Goriot s'installa chez elle, madame Vauquer se coucha le soir en rôtissant, comme une perdrix dans sa barde, au feu du désir qui la saisit de quitter le suaire du Vauquer pour renaître en Goriot. Se marier, vendre sa pension, donner le bras à cette fine fleur de bourgeoisie, devenir une dame notable dans le quartier, y quêter pour les indigens, faire de petites parties le dimanche à Choisy, Poissy, Gentilly; aller au spectacle à sa guise, en loge, sans attendre les billets d'auteur que lui donnaient quelques-uns de ses pensionnaires, au mois de juillet; elle rêva tout l'Eldorado des petits ménages parisiens. Elle n'avait avoué à personne qu'elle possédait quarante mille francs amassés sou à sou. Certes elle se croyait, sous le rapport de la fortune, un parti sortable. « Quant au reste, je vaux bien le bonhomme! » se dit-elle en se retournant dans son lit, comme pour s'attester à elle-même des charmes que la grosse Sylvie trouvait chaque matin moulés en creux. Dès ce jour, pendant environ trois mois, la veuve Vauquer profita du coiffeur de monsieur Goriot, et fit quelques frais de toilette, excusés par la nécessité de donner à sa maison un certain décorum en harmonie avec les personnes honorables qui la fréquentaient. Elle s'intrigua beaucoup pour changer le personnel de ses pensionnaires, en affichant la prétention de n'accepter désormais que les gens les plus distingués sous tous les rapports. Un étranger se présentait-il, elle lui vantait la préférence que monsieur Goriot,

un des négocians les plus notables et les plus respectables de Paris, lui avait accordée. Elle distribua des prospectus en tête desquels se lisait : MAISON VAUQUER. « C'était, disait-elle, une des plus anciennes et des plus estimées pensions bourgeoises du pays latin. Il y existait une vue des plus agréables sur la vallée des Gobelins (on l'apercevait du troisième étage), et un *joli* jardin, au bout duquel S'ÉTENDAIT une ALLÉE de tilleuls. » Elle y parlait du bon air et de la solitude. Ce prospectus lui amena madame la comtesse de l'Ambermesnil, femme de trente-six ans, qui attendait la fin de la liquidation et le règlement d'une pension qui lui était due, en qualité de veuve d'un général mort sur *les* champs de bataille. Madame Vauquer soigna sa table, fit du feu dans les salons pendant près de six mois, et tint si bien les promesses de son prospectus, qu'*elle y mit du sien*. Aussi la comtesse disait-elle à madame Vauquer, en l'appelant *chère amie*, qu'elle lui procurerait la baronne de Vaumerlant et la veuve du colonel comte Picquoiseau, deux de ses amies, qui achevaient au Marais leur terme dans une pension plus coûteuse que ne l'était la Maison Vauquer. Ces dames seraient d'ailleurs fort à leur aise quand les Bureaux de la Guerre auraient fini leur travail. « Mais, disait-elle, les Bureaux ne terminent rien. » Les deux veuves montaient ensemble après dîner dans la chambre de madame Vauquer, et y faisaient de petites causettes en buvant du cassis et mangeant des friandises réservées pour la bouche de la maîtresse. Madame de l'Ambermesnil approuva beaucoup les vues de son hôtesse sur le Goriot, vues excellentes, qu'elle avait d'ailleurs devinées dès le premier jour ; elle le trouvait un homme parfait.

— Ah ! ma chère dame, un homme sain comme mon œil, lui disait la veuve, un homme parfaitement conservé, et qui peut donner encore bien de l'agrément à une femme.

La comtesse fit généreusement des observations à madame Vauquer sur sa mise, qui n'était pas en harmonie avec ses prétentions. — Il faut vous mettre sur le pied de guerre, lui dit-elle. Après bien des calculs, les deux veuves allèrent ensemble au Palais-Royal, où elles achetèrent, aux Galeries de bois, un chapeau à plumes et un bonnet. La comtesse entraîna son amie au magasin de la Petite-Jeannette, où elles choisirent une robe et une écharpe. Quand ces munitions furent employées, et que la veuve fut sous les armes, elle ressembla parfaitement à l'enseigne du *Bœuf à la Mode*. Néanmoins elle se trouva si changée à son avantage, qu'elle se crut l'obligée de la comtesse, et, quoique peu *donnante*, elle la pria d'accepter un chapeau de vingt francs. Elle comptait, à la vérité, lui demander le service de sonder Goriot et de la faire valoir auprès de lui. Madame de l'Ambermesnil se prêta fort amicalement à ce manége, et cerna le vieux vermicellier avec lequel elle réussit à avoir une conférence ; mais après l'avoir trouvé pudibond, pour ne pas dire réfractaire aux tentatives que lui suggéra son désir particulier de le séduire pour son propre compte, elle sortit révoltée de sa grossièreté.

— Mon ange, dit-elle à sa chère amie, vous ne tirerez rien de cet homme-là ! il est ridiculement défiant ; c'est un grippe-sou, une bête, un sot, qui ne vous causera que du désagrément.

Il y eut entre monsieur Goriot et madame de l'Ambermesnil des choses telles que la comtesse ne voulut même plus se trouver avec lui. Le lendemain, elle partit en oubliant de payer six mois de pension, et en laissant une défroque prisée cinq francs. Quelque âpreté que madame Vauquer mît à ses recherches, elle ne put obtenir aucun renseignement dans Paris sur la comtesse de l'Ambermesnil. Elle parlait souvent de cette déplorable affaire, en se plaignant de son trop de confiance, quoiqu'elle fût plus méfiante que ne l'est une chatte ; mais elle ressemblait à beaucoup de personnes qui se défient de leurs proches, et se livrent au premier venu. Fait moral, bizarre, mais vrai, dont la racine est facile à trouver dans le cœur humain. Peut-être certaines gens n'ont-ils plus rien à gagner auprès des personnes avec lesquelles ils vivent ; après leur avoir montré le vide de leur âme, ils se sentent secrètement jugés par elles avec une sévérité méritée ; mais, éprouvant un invincible besoin de flatteries qui leur manquent, ou dévorés par l'envie de paraître posséder les qualités qu'ils n'ont pas, ils espèrent surprendre l'estime ou le cœur de ceux qui leur sont étrangers, au risque d'en déchoir un jour. Enfin il est des individus nés mercenaires qui ne font aucun bien à leurs amis ou à leurs proches, parce qu'ils le doivent ; tandis qu'en rendant service à des inconnus, ils en recueillent un gain d'amour-propre : plus le cercle de leurs affections est près d'eux, moins ils aiment ; plus il s'étend, plus serviables ils sont. Madame Vauquer tenait sans doute de ces deux natures, essentiellement mesquines, fausses, exécrables.

— Si j'avais été ici, lui disait alors Vautrin, ce malheur ne vous serait pas arrivé ! je vous aurais joliment dévisagé cette farceuse-là. Je connais leurs *frimousses*.

Comme tous les esprits rétrécis, madame Vauquer avait l'habitude de ne pas sortir du cercle des événemens, et de ne pas juger leurs causes. Elle aimait à s'en prendre à autrui de ses propres fautes.. Quand cette perte eut lieu, elle considéra l'honnête vermicellier comme le principe de son infortune, et commença dès lors, disait-elle, à se dégriser sur son compte. Lorsqu'elle eut reconnu l'inutilité de ses agaceries et de ses frais de représentation, elle ne tarda pas à en deviner la raison. Elle s'aperçut alors que son pensionnaire avait déjà, selon son expression, ses allures. Enfin il lui fut prouvé que son espoir si mignonnement caressé reposait sur une base chimérique, et qu'elle ne tirerait jamais rien de cet homme-là, suivant le mot énergique de la comtesse, qui paraissait être une connaisseuse. Elle alla nécessairement plus loin en aversion qu'elle n'était allée dans son amitié. Sa haine ne fut pas en raison de son amour, mais de ses espérances trompées. Si le cœur humain trouve des repos en montant les hauteurs de l'affection, il s'arrête rarement sur la pente rapide des sentimens haineux. Mais monsieur Goriot était son pensionnaire, la veuve fut donc obligée de réprimer les explosions de son amour-propre blessé, d'enterrer les soupirs que lui causa cette déception, et de dévorer ses désirs de vengeance, comme un moine vexé par son prieur. Les petits esprits satisfont leurs sentimens, bons ou mauvais, par des petitesses incessantes. La veuve employa sa malice de femme à inventer de sourdes persécutions contre sa victime. Elle commença par retrancher les superfluités introduites dans sa pension. « Plus de cornichons, plus d'anchois : c'est des duperies ! » dit-elle à Sylvie, le matin où elle rentra dans son ancien programme. Monsieur Goriot était un homme frugal, chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La soupe, le bouilli, un plat de légumes, avaient été, devaient toujours être son dîner de prédilection. Il fut donc bien difficile à madame Vauquer de tourmenter son pensionnaire, de qui elle ne pouvait en rien froisser les goûts. Désespérée de rencontrer un homme inattaquable, elle se mit à le déconsidérer, et fit ainsi partager son aversion pour Goriot par ses pensionnaires, qui, par amusement, servirent ses vengeances. Vers la fin de la première année, la veuve en était venue à un tel degré de méfiance, qu'elle se demandait pourquoi ce négociant, riche de sept à huit mille livres de rente, qui possédait une argenterie superbe et des bijoux aussi beaux que ceux d'une fille entretenue, demeurait chez elle, en lui payant une pension si modique relativement à sa fortune. Pendant la plus grande partie de cette première année, Goriot avait souvent dîné dehors une ou deux fois par semaine ; puis, insensiblement, il en était arrivé à ne plus dîner en ville que deux fois par mois. Les petites parties fines du sieur Goriot convenaient trop bien aux intérêts de madame Vauquer pour qu'elle ne fut pas mécontente de l'exactitude progressive avec laquelle son pensionnaire prenait ses repas chez elle. Ces changemens furent attribuées autant à une lente diminution de fortune qu'au désir de contrarier son hôtesse. Une des plus detestables habitudes de ces esprits lilliputiens est de supposer leurs petitesses chez les autres. Malheureusement, à la fin

de la deuxième année, monsieur Goriot justifia les bavardages dont il était l'objet, en demandant à madame Vauquer de passer au second étage, et de réduire sa pension à neuf cents francs. Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne fit plus de feu chez lui pendant l'hiver. La veuve Vauquer voulut être payée d'avance : à quoi consentit monsieur Goriot, que dès lors elle nomma le père Goriot. Ce fut à qui devinerait les causes de cette décadence. Exploration difficile ! Comme l'avait dit la fausse comtesse, le père Goriot était un sournois, un taciturne. Suivant la logique des gens à tête vide, tous indiscrets parce qu'ils n'ont que des riens à dire, ceux qui ne parlent pas de leurs affaires en doivent faire de mauvaises. Ce négociant si distingué devint donc un fripon, ce galantin fut un vieux drôle. Tantôt, selon Vautrin, qui vint vers cette époque habiter la Maison Vauquer, le père Goriot était un homme qui allait à la Bourse, et qui, suivant une expression assez énergique de la langue financière, *carottait* sur les rentes après s'y être ruiné. Tantôt c'était un de ces petits joueurs qui vont hasarder et gagner tous les soirs dix francs au jeu. Tantôt on en faisait un espion attaché à la haute police ; mais Vautrin prétendait qu'il n'était pas assez rusé pour *en être*. Le père Goriot était encore un avare qui prêtait à la petite semaine, un homme qui nourrissait des numéros à la loterie. On en faisait tout ce que le vice, la honte, l'impuissance engendrent de plus mystérieux. Seulement, quelque ignoble que fussent sa conduite ou ses vices, l'aversion qu'il inspirait n'allait pas jusqu'à le faire bannir : il payait sa pension. Puis il était utile, chacun essuyait sur lui sa bonne ou sa mauvaise humeur par des plaisanteries ou par des bourrades. L'opinion qui paraissait plus probable, et qui fut généralement adoptée, était celle de madame Vauquer. A l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil et avec lequel on pouvait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin qui avait des goûts étranges. Voici sur quels faits la veuve Vauquer appuyait ses calomnies. Quelques mois après le départ de cette désastreuse comtesse qui avait su vivre pendant six mois à ses dépens, un matin, avant de se lever, elle entendit dans son escalier le froufrou d'une robe de soie et le pas mignon d'une femme jeune et légère qui filait chez Goriot, dont la porte s'était intelligemment ouverte. Aussitôt la grosse Sylvie vint dire à sa maîtresse qu'une fille trop jolie pour être honnête, *mise comme une divinité*, chaussée en brodequins de prunelle qui n'étaient pas crottés, avait glissé comme une anguille de la rue jusqu'à sa cuisine, et lui avait demandé l'appartement de monsieur Goriot. Madame Vauquer et sa cuisinière se mirent aux écoutes, et surprirent plusieurs mots tendrement prononcés pendant la visite, qui dura quelque temps. Quand monsieur Goriot reconduisit *sa dame*, la grosse Sylvie prit aussitôt son panier, et feignit d'aller au marché, pour suivre le couple amoureux.

— Madame, dit-elle à sa maîtresse en revenant, il faut que monsieur Goriot soit diantrement riche tout de même, pour les mettre sur ce pied là. Figurez-vous qu'il y avait au coin de l'Estrapade un superbe équipage dans lequel *elle* est montée.

Pendant le dîner, madame Vauquer alla tirer un rideau, pour empêcher que Goriot ne fût incommodé par le soleil dont un rayon lui tombait sur les yeux.

— Vous êtes aimé des belles, monsieur Goriot, le soleil vous cherche, dit-elle en faisant allusion à la visite qu'il avait reçue. Peste ! vous avez bon goût, elle était bien jolie.

— C'était ma fille, dit-il avec une sorte d'orgueil dans lequel les pensionnaires voulurent voir la fatuité d'un vieillard qui garde les apparences.

Un mois après cette visite, monsieur Goriot en reçut une autre. Sa fille, qui, la première fois, était venue en toilette du matin, vint après le dîner et habillée comme pour aller dans le monde. Les pensionnaires, occupés à causer dans le salon, purent voir en elle une jolie blonde, mince de taille, gracieuse, et beaucoup trop distinguée pour être la fille d'un père Goriot.

— Et de deux ! dit la grosse Sylvie, qui ne la reconnut pas.

Quelques jours après, une autre fille, grande et bien faite, brune, à cheveux noirs et à l'œil vif, demanda monsieur Goriot.

— Et de trois ! dit Sylvie.

Cette seconde fille, qui la première fois était aussi venue voir son père le matin, vint quelques jours après, le soir, en toilette de bal et en voiture.

— Et de quatre ! dirent madame Vauquer et la grosse Sylvie, qui ne reconnurent dans cette grande dame aucun vestige de la fille simplement mise le matin où elle fit sa première visite.

Goriot payait encore douze cents francs de pension. Madame Vauquer trouva tout naturel qu'un homme riche eût quatre ou cinq maîtresses, et le trouva même fort adroit de les faire passer pour ses filles. Elle ne se formalisa point de ce qu'il les mandait dans la Maison-Vauquer. Seulement, comme ces visites lui expliquaient l'indifférence de son pensionnaire à son égard, elle se permit, au commencement de la deuxième année, de l'appeler *vieux matou*. Enfin, quand son pensionnaire tomba dans les neuf cents francs, elle lui demanda fort insolemment ce qu'il comptait faire de sa maison, en voyant descendre une de ces dames. Le père Goriot lui répondit que cette dame était sa fille aînée.

— Vous en avez donc trente-six, des filles ? dit aigrement madame Vauquer.

— Je n'en ai que deux, répliqua le pensionnaire avec la douceur d'un homme ruiné qui arrive à toutes les docilités de la misère.

Vers la fin de la troisième année, le père Goriot réduisit encore ses dépenses, en montant au troisième étage et en se mettant à quarante-cinq francs de pension par mois. Il se passa de tabac, congédia son perruquier et ne mit plus de poudre. Quand le père Goriot parut pour la première fois sans être poudré, son hôtesse laissa échapper une exclamation de surprise en apercevant la couleur de ses cheveux, ils étaient d'un gris sale et verdâtre. Sa physionomie, que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la table. Il n'y eut alors plus aucun doute. Le père Goriot était un vieux libertin dont les yeux n'avaient été préservés de la maligne influence des remèdes nécessités par ses maladies que par l'habileté d'un médecin. La couleur dégoûtante de ses cheveux provenait de ses excès et des drogues qu'il avait prises pour les continuer. L'état physique et moral du bonhomme donnait raison à ces radotages. Quand son trousseau fut usé, il acheta du calicot à quatorze sous l'aune pour remplacer son beau linge. Ses diamans, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux, disparurent un à un. Il avait quitté l'habit bleu-barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre, et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre ; ses mollets tombèrent ; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément ; son front se plissa, sa mâchoire se dessina. Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve-Sainte-Geneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicellier de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillarde réjouissait les passans, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris-de-fer, ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns, il faisait horreur ; aux autres, il faisait pitié. De jeunes étudians en médecine, ayant remarqué l'abaissement de sa lèvre inférieure et mesuré le sommet de son angle facial, le déclarèrent atteint de crétinisme, après l'avoir longtemps houspillé

sans en rien tirer. Un soir, après le dîner, madame Vauquer lui ayant dit en manière de raillerie : « Eh ! bien, elles ne viennent donc plus vous voir, vos filles ? » en mettant en doute sa paternité, le père Goriot tressaillit comme si son hôtesse l'eût piqué avec un fer.

— Elles viennent quelquefois, répondit-il d'une voix émue.

— Ah ! ah ! vous les voyez encore quelquefois ! s'écrièrent les étudians. Bravo, père Goriot !

Mais le vieillard n'entendit pas les plaisanteries dont sa réponse fut le sujet : il était retombé dans un état méditatif que ceux qui l'observaient superficiellement prenaient pour un engourdissement sénile dû à son défaut d'intelligence. S'ils l'avaient bien connu, peut-être auraient-ils été vivement intéressés par le problème que présentait sa situation physique et morale; mais rien n'était plus difficile. Quoiqu'il fût aisé de savoir si Goriot avait réellement été vermicellier, et quel était le chiffre de sa fortune, les vieilles gens dont la curiosité s'éveilla sur son compte ne sortaient pas du quartier et vivaient dans la pension comme des huîtres sur un rocher. Quand aux autres personnes, l'entraînement de la vie parisienne leur faisait oublier, en sortant de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, le pauvre vieillard dont ils se moquaient. Pour ces esprits étroits, comme pour ces jeunes gens insoucians, la sèche misère du père Goriot et sa stupide attitude étaient incompatibles avec une fortune et une capacité quelconques. Quant aux femmes qu'il nommait ses filles, chacun partageait l'opinion de madame Vauquer, qui disait, avec la logique sévère que l'habitude de tout supposer donne aux vieilles femmes occupées à bavarder pendant leurs soirées : « Si le père Goriot avait des filles aussi riches que paraissaient l'être toutes les dames qui sont venues le voir, il ne serait pas dans ma maison, au troisième, à quarante-cinq francs par mois, et n'irait pas vêtu comme un pauvre. » Rien ne pouvait démentir ces inductions. Aussi, vers la fin du mois de novembre 1819, époque à laquelle éclata ce drame, chacun dans la pension avait-il des idées bien arrêtées sur le pauvre vieillard. Il n'avait jamais eu ni fille ni femme ; l'abus des plaisirs en faisait un colimaçon, un mollusque anthropomorphe à classer dans les *Casquettifères*, disait un employé au Museum, un des habitués à cachet. Poiret était un aigle, un gentleman auprès de Goriot. Poiret parlait, raisonnait, répondait ; il ne disait rien, à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant, car il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que les autres disaient ; mais il contribuait à la conversation, il était vivant, il paraissait sensible ; tandis que le père Goriot, disait encore l'employé au Museum, était c[illegible]ment à zéro de Réaumur.

Eugène de Rastignac était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connue les jeunes gens supérieurs, ou ceux auxquels une position difficile communique momentanément les qualités des hommes d'élite. Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la Faculté l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale ; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les cours qui amusent, inventorier les richesses des musées. Un étudiant se passionne alors pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses. Il a son grand homme, un professeur du collége de France, payé pour se tenir à la hauteur de son auditoire. Il rehausse sa cravate et se pose pour la femme des premières galeries de l'Opéra-Comique. Dans ces initiations successives, il se dépouille de son aubier, agrandit l'horizon de sa vie, et finit par concevoir la superposition des couches humaines qui composent la société. S'il a commencé par admirer les voitures au défilé des Champs-Élysés par un beau soleil, il arrive bientôt à les envier. Eugène avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacances, après avoir été reçu bachelier ès-lettres et bachelier en droit. Ses illusions d'enfance, ses idées de province avaient disparu. Son intelligence modifiée, son ambition exaltée lui firent voir juste au milieu d'un manoir paternel, au sein de la famille. Son père, sa mère, ses deux frères, ses deux sœurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions, vivaient sur la petite terre de Rastignac. Ce domaine, d'un revenu d'environ trois mille francs, était soumis à l'incertitude qui régit le produit tout industriel de la vigne, et néanmoins il fallait en extraire chaque année douze cents francs pour lui. L'aspect de cette constante détresse qui lui était généreusement cachée, la comparaison qu'il fut forcé d'établir entre ses sœurs, qui lui semblaient si belles dans son enfance, et les femmes de Paris, qui lui avaient réalisé le type d'une beauté rêvée, l'avenir incertain de cette nombreuse famille qui reposait sur lui, la parcimonieuse attention avec laquelle il vit serrer les plus minces productions, la boisson faite pour sa famille avec les marcs du pressoir, enfin une foule de circonstances inutiles à consigner ici décuplèrent son désir de parvenir et lui donnèrent soif des distinctions.

Comme il arrive aux âmes grandes, il voulut ne rien devoir qu'à son mérite. Mais son esprit était éminemment méridional ; à l'exécution, ses déterminations devaient donc être frappées de ces hésitations qui saisissent les jeunes gens quand ils se trouvent en pleine mer, sans savoir ni de quel côté diriger leurs forces, ni sous quel angle enfler leurs voiles. Si d'abord il voulut se jeter à corps perdu dans le travail, séduit bientôt par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmes ont d'influence sur la vie sociale, et avisa soudain à se lancer dans le monde afin d'y conquérir des protectrices : devaient-elles manquer à un jeune homme ardent et spirituel dont l'esprit et l'ardeur étaient rehaussés par une tournure élégante et par une sorte de beauté nerveuse à laquelle les femmes se laissent prendre volontiers ? Ces idées l'assaillirent au milieu des champs, pendant les promenades que jadis il faisait gaiement avec ses sœurs, qui le trouvèrent bien changé. Sa tante, madame de Marcillac, autrefois présentée à la cour, y avait connu les sommités aristocratiques. Tout à coup le jeune ambitieux reconnut, dans les souvenirs dont sa tante l'avait si souvent bercé, les élémens de plusieurs conquêtes sociales, au moins aussi importantes que celles qu'il entreprenait à l'école de Droit ; il la questionna sur les liens de parenté qui pouvaient encore se renouer. Après avoir secoué les branches de l'arbre généalogique, la vieille dame estima que, de toutes les personnes qui pouvaient servir son neveu parmi la gent égoïste des parens riches, madame la vicomtesse de Beauséant serait la moins récalcitrante. Elle écrivit à cette jeune femme une lettre dans l'ancien style, et la remit à Eugène, en lui disant que s'il réussissait auprès de la vicomtesse, elle lui ferait retrouver ses autres parens. Quelques jours après son arrivée, Rastignac envoya la lettre de sa tante à madame de Beauséant. La vicomtesse répondit par une invitation de bal pour le lendemain.

Telle était la situation générale de la pension bourgeoise à la fin de novembre 1819. Quelques jours plus tard, Eugène, après être allé au bal de madame de Beauséant, rentra vers deux heures dans la nuit. Afin de regagner le temps perdu, le courageux étudiant s'était promis, en dansant, de travailler jusqu'au matin. Il allait passer la nuit pour la première fois au milieu de ce silencieux quartier, car il s'était mis sous le charme d'une fausse énergie en voyant les splendeurs du monde. Il n'avait pas dîné chez madame Vauquer. Les pensionnaires purent donc croire qu'il ne reviendrait du bal que le lendemain matin au petit jour, comme il était quelquefois rentré des fêtes du Prado ou des bals de l'Odéon, en crottant ses bas de soie et gauchissant ses escarpins. Avant de mettre les verrous à la porte, Christophe l'avait ouverte pour regarder dans la rue. Rastignac se présenta dans ce moment, et put monter à sa chambre sans faire de bruit, suivi de Christophe qui en faisait beaucoup. Eugène se déshabilla, se mit en pantoufles, prit une méchante redingote, alluma son feu de mottes, e

se prépara lestement au travail, en sorte que Christophe couvrit encore par le tapage de ses gros souliers les apprêts peu bruyans du jeune homme. Eugène resta pensif pendant quelques momens avant de se plonger dans ses livres de Droit. Il venait de reconnaître en madame la vicomtesse de Beauséant l'une des reines de la mode à Paris, et dont la maison passait pour être la plus agréable du faubourg Saint-Germain. Elle était d'ailleurs, et par son nom et par sa fortune, l'une des sommités du monde aristocratique. Grâce à sa tante de Marcillac, le pauvre étudiant avait été bien reçu dans cette maison, sans connaître l'étendue de cette faveur. Être admis dans ces salons dorés équivalait à un brevet de haute noblesse; en se montrant dans cette société, la plus exclusive de toutes, il avait conquis le droit d'aller partout. Ébloui par cette brillante assemblée, ayant à peine échangé quelques paroles avec la vicomtesse, Eugène s'était contenté de distinguer, parmi la foule des déités parisiennes qui se pressaient dans ce raout, une de ces femmes que doit adorer tout d'abord un jeune homme. La comtesse Anastasie de Restaud, grande et bien faite, passait pour avoir l'une des plus jolies tailles de Paris. Figurez-vous de grands yeux noirs, une main magnifique, un pied bien découpé, du feu dans les mouvemens, une femme que le marquis de Ronquerolles nommait un cheval de pur sang. Cette finesse de nerfs ne lui ôtait aucun avantage; elle avait les formes pleines et rondes, sans qu'elle pût être accusée de trop d'embonpoint. *Cheval de pur sang, femme de race*, ces locutions commençaient à remplacer les anges du ciel, les figures ossianiques, toute l'ancienne mythologie amoureuse repoussée par le dandysme. Mais pour Rastignac, madame Anastasie de Restaud fut la femme désirable.

Il s'était ménagé deux tours dans la liste des cavaliers écrite sur l'éventail, et avait pu lui parler pendant la première contredanse. — Où vous rencontrer désormais, madame? lui avait-il dit brusquement avec cette force de passion qui plaît tant aux femmes. — Mais, dit-elle, au Bois, aux Bouffons, chez moi, partout. Et l'aventureux méridional s'était empressé de se lier avec cette délicieuse comtesse, autant qu'un jeune homme peut se lier avec une femme pendant une contredanse et une valse. En se disant cousin de madame de Beauséant, il fut invité par cette femme, qu'il prit pour une grande dame, et eut ses entrées chez elle. Au dernier sourire qu'elle lui jeta, Rastignac crut sa visite nécessaire. Il avait eu le bonheur de rencontrer un homme qui ne s'était pas moqué de son ignorance, défaut mortel au milieu des illustres impertinens de l'époque, les Maulincourt, les Ronquerolles, les Maxime de Trailles, les de Marsay, les Adjuda-Pinto, les Vandenesse, qui étaient là dans la gloire de leur fatuité et mêlés aux femmes les plus élégantes, lady Brandon, la duchesse de Langeais, la comtesse de Kergarouët, madame de Sérizy, la duchesse de Carigliano, la comtesse Ferraud, madame de Lanty, la marquise d'Aiglemont, madame Firmiani, la marquise de Listomère et la marquise d'Espard, la duchesse de Maufrigneuse et les Grandlieu. Heureusement donc, le naïf étudiant tomba sur le marquis de Montriveau, l'amant de la duchesse de Langeais, un général simple comme un enfant, qui lui apprit que la comtesse de Restaud demeurait rue du Helder. Être jeune, avoir soif du monde, avoir faim d'une femme, et voir s'ouvrir pour soi deux maisons! mettre le pied au faubourg Saint-Germain chez la vicomtesse de Beauséant, le genou dans la Chaussée-d'Antin chez la comtesse de Restaud! plonger d'un regard dans les salons de Paris en enfilade, et se croire assez joli garçon pour y trouver aide et protection dans un cœur de femme! se sentir assez ambitieux pour donner un superbe coup de pied à la corde roide sur laquelle il faut marcher avec l'assurance du sauteur qui ne tombera pas, et avoir trouvé dans une charmante femme le meilleur des balanciers! Avec ces pensées et devant cette femme qui se dressait sublime auprès d'un feu de mottes, entre le code et la misère, qui n'aurait comme Eugène sondé l'avenir par une méditation, qui ne l'aurait meublé de succès? Sa pensée vagabonde escomptait si drûment ses joies futures qu'il se croyait auprès de madame de Restaud, quand un soupir semblable à un *han* de saint Joseph troubla le silence de la nuit, retentit au cœur du jeune homme de manière à le lui faire prendre pour le râle d'un moribond. Il ouvrit doucement sa porte, et quand il fut dans le corridor, il aperçut une ligne de lumière tracée au bas de la porte du père Goriot. Eugène craignit que son voisin ne se trouvât indisposé, il approcha son œil de la serrure, regarda dans la chambre, et vit le vieillard occupé de travaux qui lui parurent trop criminels pour qu'il ne crût pas rendre service à la société en examinant bien ce que machinait nuitamment le soidisant vermicellier. Le père Goriot, qui sans doute avait attaché sur la barre d'une table renversée un plat et une espèce de soupière en vermeil, tournait une espèce de câble autour de ces objets richement sculptés, en les serrant avec une si grande force qu'il les tordait vraisemblablement pour les convertir en lingots. — Peste! quel homme! se dit Rastignac en voyant le bras nerveux du vieillard qui, à l'aide de cette corde, pétrissait sans bruit l'argent doré, comme une pâte. Mais serait-ce donc un voleur ou un recéleur qui, pour se livrer plus sûrement à son commerce, affecterait la bêtise, l'impuissance, et vivrait en mendiant? se dit Eugène en se relevant un moment. L'étudiant appliqua de nouveau son œil à la serrure. Le père Goriot, qui avait déroulé son câble, prit la masse d'argent, la mit sur la table après y avoir étendu sa couverture, et l'y roula pour l'arrondir en barre, opération dont il s'acquitta avec une facilité merveilleuse. — Il serait donc aussi fort que l'était Auguste, roi de Pologne? se dit Eugène quand la barre ronde fut à peu près façonnée. Le père Goriot regarda tristement son ouvrage d'un air triste, des larmes sortirent de ses yeux, il souffla le rat-de-cave à la lueur duquel il avait tordu ce vermeil, et Eugène l'entendit se coucher en poussant un soupir. — Il est fou, pensa l'étudiant.

— Pauvre enfant! dit à haute voix le père Goriot.

A cette parole, Rastignac jugea prudent de garder le silence sur cet événement, et de ne pas inconsidérément condamner son voisin. Il allait rentrer quand il distingua soudain un bruit assez difficile à exprimer, et qui devait être produit par des hommes en chaussons de lisière montant l'escalier. Eugène prêta l'oreille et reconnut en effet le son alternatif de la respiration de deux hommes. Sans avoir entendu ni le cri de la porte ni les pas des hommes, il vit tout à coup une faible lueur au second étage, chez monsieur Vautrin. — Voilà bien des mystères dans une pension bourgeoise! se dit-il. Il descendit quelques marches, se mit à écouter, et le son de l'or frappa son oreille. Bientôt la lumière fut éteinte, les deux respirations se firent entendre derechef sans que la porte eût crié. Puis, à mesure que les deux hommes descendirent, le bruit alla s'affaiblissant.

— Qui va là? cria madame Vauquer en ouvrant la fenêtre de sa chambre.

— C'est moi qui rentre, maman Vauquer, dit Vautrin de sa grosse voix.

— C'est singulier! Christophe avait mis les verrous, se dit Eugène en rentrant dans sa chambre. Il faut veiller pour bien savoir ce qui se passe autour de soi, dans Paris. Détourné par ces petits événemens de sa méditation ambitieusement amoureuse, il se mit au travail. Distrait par les soupçons qui lui venaient sur le compte du père Goriot, plus distrait encore par la figure de madame de Restaud, qui de momens à momens se posait devant lui comme la messagère d'une brillante destinée, il finit par se coucher et par dormir les poings fermés. Sur dix nuits promises au travail par les jeunes gens, ils en donnent sept au sommeil, il faut avoir plus de vingt ans pour veiller.

Le lendemain matin régnait à Paris un de ces épais brouillards qui l'enveloppent et l'embrument si bien que les gens les plus exacts sont trompés sur le temps. Les rendez-vous d'affaires se manquent. Chacun se croit à huit heures quand midi sonne. Il était neuf heures et demie, madame Vauquer n'avait pas encore bougé de son lit. Christophe et la grosse Sylvie, attardés aussi, prenaient tranquillement leur café, préparé avec les couches supé-

rieures du lait destiné aux pensionnaires, et que Sylvie faisait longtemps bouillir, afin que madame Vauquer ne s'aperçût pas de cette dîme illégalement levée.

— Sylvie, dit Christophe en mouillant sa première rôtie, monsieur Vautrin, qu'est un bon homme tout de même, a encore vu deux personnes cette nuit. Si madame s'en inquiétait, ne faudrait rien lui dire.

— Vous a-t-il donné quelque chose ?

— Il m'a donné cent sous pour son mois, une manière de me dire : — Tais-toi.

— Sauf lui et madame Couture, qui ne sont pas regardans, les autres voudraient nous retirer de la main gauche ce qu'ils nous donnent de la main droite au jour de l'an, dit Sylvie.

— Encore qu'est-ce qu'ils donnent ! fit Christophe, une méchante pièce, et de cent sous. Voilà depuis deux ans le père Goriot qui fait ses souliers lui-même. Ce *grigou* de Poiret se passe de cirage, et le boirait plutôt que de le mettre à ses savates. Quant au gringalet d'étudiant, il me donne quarante sous. Quarante sous ne payent pas mes brosses, et il vend ses vieux habits, par-dessus le marché. Qué baraque !

— Bah ! fit Sylvie en buvant de petites gorgées de café, nos places sont encore les meilleures du quartier : on y vit bien. Mais, à propos du gros papa Vautrin, Christophe, vous a-t-on dit quelque chose ?

— Oui. J'ai rencontré il y a quelques jours un monsieur dans la rue, qui m'a dit :— N'est-ce pas chez vous que demeure un gros monsieur qui a des favoris qu'il teint ? Moi j'ai dit : — Non, monsieur, il ne les teint pas. Un homme gai comme lui, il n'en a pas le temps. J'ai donc dit ça à monsieur Vautrin, qui m'a répondu : — Tu as bien fait, mon garçon ! Réponds toujours comme ça. Rien n'est plus désagréable que de laisser connaître nos infirmités. Ça peut faire manquer des mariages.

— Eh bien ! à moi, au marché, on a voulu m'églander aussi pour me faire dire si je lui voyais passer sa chemise. C'te farce ! Tiens, dit-elle en s'interrompant, voilà dix heures quart moins qui sonnent au Val-de-Grâce, et personne ne bouge.

— Ah bah ! Ils sont tous sortis. Madame Couture et sa jeune personne sont allées manger le bon Dieu à Saint-Etienne dès huit heures. Le père Goriot est sorti avec un paquet. L'étudiant ne reviendra qu'après son cours, à dix heures. Je les ai vus partir en faisant mes escaliers ; que le père Goriot m'a donné un coup avec ce qu'il portait, qu'était dur comme du fer. Qué qui fait donc, ce bonhomme-là ? Les autres le font aller comme une toupie, mais c'est un brave homme tout de même, et qui vaut mieux qu'eux tous. Il ne donne pas grand'chose ; mais les dames chez lesquelles il m'envoie quelquefois allongent de fameux pourboire, et sont joliment ficelées.

— Celles qu'il appelle ses filles, hein ? Elles sont une douzaine.

— Je ne suis jamais allé que chez deux, les mêmes qui sont venues ici.

— Voilà madame qui se remue ; elle va faire son sabbat : faut que j'y aille. Vous veillerez au lait, Christophe, rapport au chat.

Sylvie monta chez sa maîtresse.

—Comment, Sylvie, voilà dix heures quart moins, vous m'avez laissée dormir comme une marmotte ! Jamais pareille chose n'est arrivée.

— C'est le brouillard, qu'est à couper au couteau.

— Mais le déjeuner ?

— Bah ! vos pensionnaires avaient bien le diable au corps ; ils ont tous décanillé dès le patron-jaquette.

— Parle donc bien, Sylvie, reprit madame Vauquer : on dit le patron-minette.

— Ah ! madame, je dirai ce que vous voudrez. Tant y a que vous pouvez déjeuner à dix heures. La Michonnette et le Poireau n'ont pas bougé. Il n'y a qu'eux qui soient dans la maison, et ils dorment comme des souches qui sont.

— Mais, Sylvie, tu les mets tous les deux ensemble, comme si...

— Comme si, quoi ? reprit Sylvie en laissant échapper un gros rire bête. Les deux font la paire.

— C'est singulier, Sylvie : comment monsieur Vautrin est-il donc rentré cette nuit après que Christophe a eu mis les verrous ?

— Bien au contraire, madame, il a entendu monsieur Vautrin, et est descendu pour lui ouvrir la porte. Et voilà ce que vous avez cru...

— Donne-moi ma camisole, et va vite voir au déjeuner. Arrange le reste du mouton avec des pommes de terre, et donne des poires cuites, de celles qui coûtent deux liards la pièce.

— Quelques instans après, madame Vauquer descendit au moment où son chat venait de renverser d'un coup de patte l'assiette qui couvrait un bol de lait, et le lapait en toute hâte.

— Mistigris ! s'écria-t-elle. Le chat se sauva, puis revint se frotter à ses jambes. Oui, oui, fais ton capon, vieux lâche ! lui dit-elle. Sylvie ! Sylvie !

— Eh bien ! quoi, madame ?

— Voyez donc ce qu'a bu le chat.

— C'est la faute de cet animal de Christophe, à qui j'avais dit de mettre le couvert. Où est-il passé ? Ne vous inquiétez pas, madame ; ce sera le café du père Goriot. Je mettrai de l'eau dedans, il ne s'en apercevra pas. Il ne fait attention à rien, pas même à ce qu'il mange.

— Où donc est-il allé, ce chinois-là ? dit madame Vauquer en plaçant les assiettes.

— Est-ce qu'on sait ? Il fait des trafics des cinq cent diables.

— J'ai trop dormi, dit madame Vauquer.

— Mais aussi madame est-elle fraîche comme une rose...

En ce moment la sonnette se fit entendre, et Vautrin entra dans le salon en chantant de sa grosse voix :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part...

— Oh ! oh ! bonjour, maman Vauquer, dit-il en apercevant l'hôtesse, qu'il prit galamment dans ses bras.

— Allons, finissez donc.

— Dites impertinent ! reprit-il. Allons, dites-le. Voulez-vous bien le dire ? Tenez, je vais mettre le couvert avec vous. Ah ! je suis gentil, n'est-ce pas ?

Courtiser la brune et la blonde,
Aimer, soupirer.....

— Je viens de voir quelque chose de singulier.

. . . . au hasard.

— Quoi ? dit la veuve.

— Le père Goriot était à huit heures et demie rue Dauphine, chez l'orfèvre qui achète de vieux couverts et des galons. Il lui a vendu pour une bonne somme un ustensile de ménage en vermeil, assez joliment tortillé pour un homme qui n'est pas de la manique.

— Bah ! vraiment ?

— Oui. Je revenais ici après avoir conduit un de mes amis qui s'expatrie par les Messageries royales ; j'ai attendu le père Goriot pour voir : histoire de rire. Il a remonté dans ce quartier-ci, rue des Grès, où il est entré dans la maison d'un usurier connu, nommé Gobseck, un fier drôle, capable de faire des dominos avec les os de son père ; un juif, un arabe, un grec, un bohémien, un homme qu'on serait bien embarrassé de dévaliser, il met ses écus à la banque.

— Qu'est-ce que fait donc ce père Goriot ?

— Il ne fait rien, dit Vautrin, il défait. C'est un imbécile assez bête pour se ruiner à aimer les filles qui...

— Le voilà ! dit Sylvie.

— Christophe, cria le père Goriot, monte avec moi.

Christophe suivit le père Goriot, et redescendit bientôt.

— Où vas-tu? dit madame Vauquer à son domestique.

— Faire une commission pour monsieur Goriot.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Vautrin en arrachant des mains de Christophe une lettre sur laquelle il lut : *A madame la comtesse Anastasie de Restaud*. Et tu vas? reprit-il en rendant la lettre à Christophe.

— Rue du Helder. J'ai ordre de ne remettre ceci qu'à madame la comtesse.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? dit Vautrin en mettant la lettre au jour; un billet de banque? non. Il entr'ouvrit l'enveloppe. — Un billet acquitté, s'écria-t-il. Fourche! il est galant, le roquentin. Va, vieux Lascar, dit-il en coiffant de sa large main Christophe, qu'il fit tourner sur lui-même comme un dé, tu auras un bon pourboire.

Le couvert était mis. Sylvie faisait bouillir le lait. Madame Vauquer allumait le poêle, aidée par Vautrin, qui fredonnait toujours :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part.....

Quand tout fut prêt, madame Couture et mademoiselle Taillefer rentrèrent.

— D'où venez-vous donc si matin, ma belle dame? dit madame Vauquer à madame Couture.

— Nous venons de faire nos dévotions à Saint-Étienne-du-Mont, ne devons-nous pas aller aujourd'hui chez monsieur Taillefer? Pauvre petite, elle tremble comme la feuille, reprit madame Couture en s'asseyant devant le poêle à la bouche duquel elle présenta ses souliers qui fumèrent.

— Chauffez-vous donc, Victorine, dit madame Vauquer.

— C'est bien, mademoiselle, de prier le bon Dieu d'attendrir le cœur de votre père, dit Vautrin en avançant une chaise à l'orpheline. Mais ça ne suffit pas. Il vous faudrait un ami qui se chargeât de dire son fait à ce marsouin-là, un sauvage qui a, dit-on, trois millions, et qui ne vous donne pas de dot. Une belle fille a besoin de dot dans ce temps-ci.

— Pauvre enfant! dit madame Vauquer. Allez, mon chou, votre monstre de père attire le malheur à plaisir sur lui.

A ces mots, les yeux de Victorine se mouillèrent de larmes, et la veuve s'arrêta sur un signe que lui fit madame Couture.

— Si nous pouvions seulement le voir, si je pouvais lui parler, lui remettre la dernière lettre de sa femme, reprit la veuve du commissaire-ordonnateur. Je n'ai jamais osé la risquer par la poste; il connaît mon écriture...

— *O femmes innocentes, malheureuses et persécutées*, s'écria Vautrin en interrompant, voilà donc où vous en êtes! D'ici à quelques jours je me mêlerai de vos affaires, et tout ira bien.

— Oh! monsieur, dit Victorine en jetant un regard à la fois humide et brûlant à Vautrin, qui ne s'en émut pas, si vous saviez un moyen d'arriver à mon père, dites-lui bien que son affection et l'honneur de ma mère me sont plus précieux que toutes les richesses du monde. Si vous obteniez quelque adoucissement à sa rigueur, je prierais Dieu pour vous. Soyez sûr d'une reconnaissance...

— *J'ai longtemps parcouru le monde*, chanta Vautrin d'une voix ironique.

En ce moment, Goriot, mademoiselle Michonneau, Poiret descendirent, attirés peut-être par l'odeur du roux que faisait Sylvie pour accommoder les restes du mouton. A l'instant où les sept convives s'attablèrent en se souhaitant le bonjour, dix heures sonnèrent, l'on entendit dans la rue le pas de l'étudiant.

— Ah! bien, monsieur Eugène, dit Sylvie, aujourd'hui vous allez déjeuner avec tout le monde.

L'étudiant salua les pensionnaires, et s'assit auprès du père Goriot.

— Il vient de m'arriver une singulière aventure, dit-il en se servant abondamment du mouton et se coupant un morceau de pain que madame Vauquer mesurait toujours de l'œil.

— Une aventure! dit Poiret.

— Eh bien! pourquoi vous en étonneriez-vous, vieux chapeau? dit Vautrin à Poiret. Monsieur est bien fait pour en avoir.

Mademoiselle Taillefer coula timidement un regard sur le jeune étudiant.

— Dites-nous votre aventure, demanda madame Vauquer.

— Hier j'étais au bal chez madame la vicomtesse de Beauséant, une cousine à moi, qui possède une maison magnifique, des appartemens habillés de soie, enfin qui nous a donné une fête superbe, où je me suis amusé comme un roi...

— Telet, dit Vautrin en interrompant net.

— Monsieur, reprit vivement Eugène, que voulez-vous dire?

— Je dis *telet*, parce que les roitelets s'amusent beaucoup plus que les rois.

— C'est vrai : j'aimerais mieux être ce petit oiseau sans souci que roi, parce que... fit Poiret l'*idémiste*.

— Enfin, reprit l'étudiant en lui coupant la parole, je danse avec une des plus belles femmes du bal, une comtesse ravissante, la plus délicieuse créature que j'aie jamais vue. Elle était coiffée avec des fleurs de pêcher, elle avait au côté le plus beau bouquet de fleurs, des fleurs naturelles qui embaumaient; mais, bah! il faudrait que vous l'eussiez vue, il est impossible de peindre une femme animée par la danse. Eh bien! ce matin j'ai rencontré cette divine comtesse, sur les neuf heures, à pied, rue des Grès. Oh! le cœur m'a battu, je me figurais...

— Qu'elle venait ici, dit Vautrin en jetant un regard profond à l'étudiant. Elle allait sans doute chez le papa Gobseck, un usurier. Si jamais vous fouillez des cœurs de femme à Paris, vous y trouverez l'usurier avant l'amant. Votre comtesse se nomme Anastasie de Restaud, et demeure rue du Helder.

A ce nom, l'étudiant regarda fixement Vautrin. Le père Goriot leva brusquement la tête, il jeta sur les deux interlocuteurs un regard lumineux et plein d'inquiétude qui surprit les pensionnaires.

— Christophe arrivera trop tard, elle y sera donc allée, s'écria douloureusement Goriot.

— J'ai deviné, dit Vautrin en se penchant à l'oreille de madame Vauquer.

Goriot mangeait machinalement et sans savoir ce qu'il mangeait. Jamais il n'avait semblé plus stupide et plus absorbé qu'il l'était en ce moment.

— Qui diable, monsieur Vautrin, a pu vous dire son nom? demanda Eugène.

— Ah! ah! voilà, répondit Vautrin. Le père Goriot le savait bien, lui! pourquoi ne le saurais-je pas?

— Monsieur Goriot? s'écria l'étudiant.

— Quoi! dit le pauvre vieillard. Elle était donc bien belle hier?

— Qui?

— Madame de Restaud.

— Voyez-vous le vieux grigou, dit madame Vauquer à Vautrin, comme ses yeux s'allument.

— Il l'entretiendrait donc? dit à voix basse mademoiselle Michonneau à l'étudiant.

— Oh! oui, elle était furieusement belle, reprit Eugène, que le père Goriot regardait avidement. Si madame de Beauséant n'avait pas été là, ma divine comtesse eût été la reine du bal; les jeunes gens n'avaient d'yeux que pour elle, j'étais le douzième inscrit sur sa liste, elle dansait toutes les contredanses. Les autres femmes enrageaient. Si une créature a été heureuse hier, c'était bien elle. On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de plus beau que frégate à la voile, cheval au galop et femme qui danse.

— Hier en haut de la roue, chez une duchesse, dit Vau-

trin; ce matin en bas de l'échelle, chez un escompteur : voilà les Parisiennes. Si leurs maris ne peuvent entretenir leur luxe effréné, elles se vendent. Si elles ne savent pas se vendre, elles éventreraient leur mère pour y chercher de quoi briller. Enfin elles font les cent mille coups. Connu, connu !

Le visage du père Goriot, qui s'était allumé comme le soleil d'un beau jour en entendant l'étudiant, devint sombre à cette cruelle observation de Vautrin.

— Eh bien ! dit madame Vauquer, où donc est votre aventure ? Lui avez-vous parlé ? lui avez-vous demandé si elle venait apprendre le droit ?

— Elle ne m'a pas vu, dit Eugène. Mais rencontrer une des plus jolies femmes de Paris rue des Grès, à neuf heures, une femme qui a dû rentrer du bal à deux heures du matin, n'est-ce pas singulier ? Il n'y a que Paris pour ces aventures-là.

— Bah ! il y en a de bien plus drôles, s'écria Vautrin.

Mademoiselle Taillefer avait à peine écouté, tant elle était préoccupée par la tentative qu'elle allait faire. Madame Couture lui fit signe de se lever pour aller s'habiller. Quand les deux dames sortirent, le père Goriot les imita.

— Eh bien ! l'avez-vous vu ? dit madame Vauquer à Vautrin et à ses autres pensionnaires. Il est clair qu'il s'est ruiné pour ces femmes-là.

— Jamais on ne me fera croire, s'écria l'étudiant, que la belle comtesse de Restaud appartienne au père Goriot.

— Mais, lui dit Vautrin en l'interrompant, nous ne tenons pas à vous le faire croire. Vous êtes encore trop jeune pour bien connaître Paris, vous saurez plus tard qu'il s'y rencontre ce que nous nommons des *hommes à passions*... (A ces mots, mademoiselle Michonneau regarda Vautrin d'un air intelligent. Vous eussiez dit un cheval de régiment entendant le son de la trompette.) — Ah ! ah ! fit Vautrin en s'interrompant pour lui jeter un regard profond, *que* nous *n'avons nèu* nos petites passions, nous ? (La vieille fille baissa les yeux comme une religieuse qui voit des statues.) — Eh bien ! reprit-il, ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas. Ils n'ont soif que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine, et souvent croupie ; pour en boire, ils vendraient leur femme, leurs enfans ; ils vendraient leur âme au diable. Pour les uns, cette fontaine est le jeu, la Bourse, une collection de tableaux ou d'insectes, la musique ; pour d'autres, c'est une femme qui sait leur cuisiner des friandises. A ceux-là, vous leur offririez toutes les femmes de la terre, ils s'en moquent, ils ne veulent que celle qui satisfait leur passion. Souvent cette femme ne les aime pas du tout, vous les rudoie, leur vend fort cher des bribes de satisfactions ; eh bien ! mes farceurs ne se lassent pas, et mettraient leur dernière couverture au Mont-de-Piété pour lui apporter leur dernier écu. Le père Goriot est un de ces gens-là. La comtesse l'exploite parce qu'il est discret, et voilà le beau monde ! Le pauvre bonhomme ne pense qu'à elle. Hors de sa passion, vous le voyez, c'est une bête brute. Mettez-le sur ce chapitre-là, son visage étincelle comme un diamant. Il n'est pas difficile de deviner ce secret-là. Il a porté ce matin du vermeil à la fonte, et je l'ai vu entrant chez le papa Gobseck, rue des Grès. Suivez bien ! En revenant, il a envoyé chez la comtesse de Restaud ce niais de Christophe qui nous a montré l'adresse de la lettre dans laquelle était un billet acquitté. Il est clair que si la comtesse allait aussi chez le vieil escompteur, il y avait urgence. Le père Goriot a galamment financé pour elle. Il ne faut pas coudre deux idées pour voir clair là-dedans. Cela prouve, mon jeune étudiant, que, pendant que votre comtesse riait, dansait, faisait ses singeries, balançait ses fleurs de pêcher, et pinçait sa robe, elle était dans ses petits souliers, comme on dit, en pensant à ses lettres de change protestées, ou à celles de son amant.

— Vous me donnez une furieuse envie de savoir la vérité. J'irai demain chez madame de Restaud, s'écria Eugène.

— Oui, dit Poiret, il faut aller demain chez madame de Restaud.

— Vous y trouverez peut-être le bonhomme Goriot qui viendra toucher le montant de ses galanteries.

— Mais, dit Eugène avec un air de dégoût, votre Paris est donc un bourbier.

— Et un drôle de bourbier, reprit Vautrin. Ceux qui s'y crottent en voiture sont d'honnêtes gens, ceux qui s'y crottent à pied sont des fripons. Ayez le malheur d'y décrocher n'importe quoi, vous êtes montré sur la place du Palais-de-Justice comme une curiosité. Volez un million, vous êtes marqué dans les salons comme une vertu. Vous payez trente millions à la Gendarmerie et à la Justice pour maintenir cette morale-là. Joli !

— Comment, s'écria madame Vauquer, le père Goriot aurait fondu son déjeuner de vermeil ?

— N'y avait-il pas deux tourterelles sur le couvercle ? dit Eugène.

— C'est bien cela.

— Il y tenait donc beaucoup, il a pleuré quand il a eu pétri l'écuelle et le plat. Je l'ai vu par hasard, dit Eugène.

— Il y tenait comme à sa vie, répondit la veuve.

— Voyez-vous le bonhomme, combien il est passionné, s'écria Vautrin. Cette femme-là sait lui chatouiller l'âme.

L'étudiant remonta chez lui. Vautrin sortit. Quelques instans après, madame Couture et Victorine montèrent dans un fiacre que Sylvie alla leur chercher. Poiret offrit son bras à mademoiselle Michonneau, et tous deux allèrent se promener au Jardin-des-Plantes, pendant les deux belles heures de la journée.

— Eh bien ! les voilà donc quasiment mariés, dit la grosse Sylvie. Ils sortent ensemble aujourd'hui pour la première fois. Ils sont tout deux si secs que, s'ils se cognent, ils feront feu comme un briquet.

— Gare au châle de mademoiselle Michonneau, dit en riant madame Vauquer, il prendra comme de l'amadou.

A quatre heures du soir, quand Goriot rentra, il vit, à la lueur de deux lampes fumeuses, Victorine dont les yeux étaient rouges. Madame Vauquer écoutait le récit de la visite infructueuse faite à monsieur Taillefer pendant la matinée. Ennuyé de recevoir sa fille et cette vieille femme, Taillefer les avait laissé parvenir jusqu'à lui pour s'expliquer avec elles.

— Ma chère dame, disait madame Couture à madame Vauquer, figurez-vous qu'il n'a pas même fait asseoir Victorine, qu'est restée constamment debout. A moi, il m'a dit, sans se mettre en colère, tout froidement, de nous épargner la peine de venir chez lui ; que mademoiselle, sans dire sa fille, se nuisait dans son esprit en l'importunant (une fois par an, le monstre !), que la mère de Victorine ayant été épousée sans fortune, elle n'avait rien à prétendre ; enfin les choses les plus dures, qui ont fait fondre en larmes cette pauvre petite. La petite s'est jetée alors aux pieds de son père, et lui a dit avec courage qu'elle n'insistait autant que pour sa mère, qu'elle obéirait à ses volontés sans murmure, mais qu'elle le suppliait de lire le testament de la pauvre défunte : elle a pris la lettre et la lui a présentée en disant les plus belles choses du monde et les mieux senties, je ne sais pas où elle les a prises, Dieu les lui dictait, car la pauvre enfant était si bien inspirée qu'en l'entendant, moi, je pleurais comme une bête. Savez-vous ce que faisait cette horreur d'homme, il se coupait les ongles ; il a pris cette lettre que la pauvre madame Taillefer avait trempée de larmes, et l'a jetée sur la cheminée en disant : — C'est bon ! Il a voulu relever sa fille qui lui prenait les mains pour les lui baiser, mais il les a retirées. Est-ce pas une scélératesse ! Son grand dadais de fils est entré sans saluer sa sœur.

— C'est donc des monstres ? dit le père Goriot.

— Et puis, dit madame Couture sans faire attention à l'exclamation du bonhomme, le père et le fils s'en sont allés en me saluant et me priant de les excuser, ils avaient des affaires pressantes. Voilà notre visite. Au moins il a vu

sa fille. Je ne sais pas comment il peut la renier, elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Les pensionnaires, internes et externes, arrivèrent les uns après les autres, en se souhaitant mutuellement le bonjour, et se disant de ces riens qui constituent, chez certaines classes parisiennes, un esprit drolatique dans lequel la bêtise entre comme élément principal, et dont le mérite consiste particulièrement dans le geste ou la prononciation. Cette espèce d'argot varie continuellement. La plaisanterie qui en est le principe n'a jamais un mois d'existence. Un événement politique, un procès en cour d'assises, une chanson des rues, les farces d'un acteur, tout sert à entretenir ce jeu d'esprit, qui consiste surtout à prendre les idées et les mots comme des volans, et à se les renvoyer sur des raquettes. La récente invention du Diorama, qui portait l'illusion de l'optique à un plus haut degré que dans les Panoramas, avait amené dans quelques ateliers de peinture la plaisanterie de parler en *rama*, espèce de charge qu'un jeune peintre, habitué de la pension Vauquer, y avait inoculée.

— Eh bien ! *monsieurre* Poiret, dit l'employé au Muséum, comment va cette petite *santérama ?* Puis, sans attendre sa réponse : — Mesdames, vous avez du chagrin ? dit-il à madame Couture et à Victorine.

— Allons-nous *dinaire ?* s'écria Horace Bianchon, un étudiant en médecine, ami de Rastignac, ma petite estomac est descendue *usque ad talones*.

— Il fait un fameux *froitorama !* dit Vautrin. Dérangez-vous donc, père Goriot ! Que diable ! votre pied prend toute la gueule du poêle.

— Illustre monsieur Vautrin, dit Bianchon, pourquoi dites-vous *froitorama ?* il y a une faute, c'est *froidorama*.

— Non, dit l'employé du Muséum, c'est *froitorama*, par la règle : j'ai froit aux pieds.

— Ah ! ah !

— Voici son excellence le marquis de Rastignac, docteur en droit-travers, s'écria Bianchon en saisissant Eugène par le cou et le serrant de manière à l'étouffer. Ohé, les autres, ohé !

Mademoiselle Michonneau entra doucement, salua les convives sans rien dire, et s'alla placer près des trois femmes.

— Elle me fait toujours grelotter, cette vieille chauve-souris, dit à voix basse Bianchon à Vautrin en montrant mademoiselle Michonneau. Moi qui étudie le système de Gall, je lui trouve les bosses de Judas.

— Monsieur l'a connue ? dit Vautrin.

— Qui ne l'a pas rencontrée ! répondit Bianchon. Ma parole d'honneur ! cette vieille fille blanche me fait l'effet de ces longs vers qui finissent par ronger une poutre.

— Voilà ce que c'est, jeune homme, dit le quadragénaire en peignant ses favoris.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

— Ah ! ah ! voici une fameuse *soupeaurama*, dit Poiret en voyant Christophe qui entrait en tenant respectueusement le potage.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit madame Vauquer, c'est une soupe aux choux.

Tous les jeunes gens éclatèrent de rire.

— Enfoncé Poiret !

— Poirrrrrette enfoncé !

— Marquez deux points à maman Vauquer, dit Vautrin.

— Quelqu'un a-t-il fait attention au brouillard de ce matin ? dit l'employé.

— C'était, dit Bianchon, un brouillard frénétique et sans exemple, un brouillard lugubre, mélancolique, vert, poussif, un brouillard Goriot.

— Goriorama, dit le peintre, parce qu'on n'y voyait goutte.

— Hé, milord Gâôriotte, il être questiônne dé véaus.

Assis au bas bout de la table, près de la porte par laquelle on servait, le père Goriot leva la tête en flairant un morceau de pain qu'il avait sous sa serviette, par une vieille habitude commerciale qui reparaissait quelquefois.

— Eh bien ! lui cria aigrement madame Vauquer d'une voix qui domina le bruit des cuillers, des assiettes et des voix, est-ce que vous ne trouvez pas le pain bon ?

— Au contraire, madame, répondit-il, il est fait avec de la farine d'Etampes, première qualité.

— A quoi voyez-vous cela ? lui dit Eugène.

— A la blancheur, au goût.

— Au goût du nez, puisque vous le sentez, dit madame Vauquer. Vous devenez si économe que vous finirez par trouver le moyen de vous nourrir en humant l'air de la cuisine.

— Prenez alors un brevet d'invention, cria l'employé au Muséum, vous ferez une belle fortune.

— Laissez donc, il fait ça pour nous persuader qu'il a été vermicellier, dit le peintre.

— Votre nez est donc une cornue, demanda encore l'employé au Muséum.

— Cor quoi ? fit Bianchon.

— Cor-nouille.

— Cor-nemuse.

— Cor-naline.

— Cor-niche.

— Cor-nichon.

— Cor-beau.

— Cor-nac.

— Cor-norama.

Ces huit réponses partirent de tous les côtés de la salle avec la rapidité d'un feu de file, et prêtèrent d'autant plus à rire que le pauvre père Goriot regardait les convives d'un air niais, comme un homme qui tâche de comprendre une langue étrangère.

— Cor ? dit-il à Vautrin qui se trouvait près de lui.

— Cor aux pieds, mon vieux ! dit Vautrin en enfonçant le chapeau du père Goriot par une tape qu'il lui appliqua sur la tête et qui le lui fit descendre jusque sur les yeux.

Le pauvre vieillard, stupéfait de cette brusque attaque, resta pendant un moment immobile. Christophe emporta l'assiette du bonhomme, croyant qu'il avait fini sa soupe : en sorte que quand Goriot, après avoir relevé son chapeau, prit sa cuiller, il frappa sur la table. Tous les convives éclatèrent de rire.

— Monsieur, dit le vieillard, vous êtes un mauvais plaisant, et si vous vous permettez encore de me donner de pareils renfoncemens...

— Eh bien ! quoi, papa ? dit Vautrin en l'interrompant.

— Eh bien ! vous payerez cela bien cher quelque jour...

— En enfer, pas vrai ? dit le peintre, dans ce petit coin noir où l'on met les enfans méchans !

— Eh bien ! mademoiselle, dit Vautrin à Victorine, vous ne mangez pas ? Le papa s'est donc montré récalcitrant ?

— Une horreur ! dit madame couture.

— Il faut le mettre à la raison, dit Vautrin.

— Mais, dit Rastignac, qui se trouvait assez près de Bianchon, mademoiselle pourrait intenter un procès sur la question des alimens, puisqu'elle ne mange pas. Eh ! eh ! voyez donc comme le père Goriot examine mademoiselle Victorine.

Le vieillard oubliait de manger pour contempler la pauvre jeune fille dans les traits de laquelle éclatait une douleur vraie, la douleur de l'enfant méconnu qui aime son père.

— Mon cher, dit Eugène à voix basse, nous nous sommes trompés sur le père Goriot. Ce n'est ni un imbécile ni un homme sans nerfs. Applique-lui ton système de Gall, et dis-moi ce que tu en penseras. Je lui ai vu cette nuit tordre un plat de vermeil comme si c'eût été de la cire, et dans ce moment l'air de son visage trahit des sentimens extraordinaires. Sa vie me paraît être trop mystérieuse pour ne pas valoir la peine d'être étudiée. Oui, Bianchon, tu as beau rire, je ne plaisante pas.

— Cet homme est un fait médical, dit Bianchon, d'accord ; s'il veut, je le dissèque.

— Non, tâte-lui la tête.

— Ah, bien ! sa bêtise est peut-être contagieuse.

Le lendemain Rastignac s'habilla fort élégamment, et alla, vers trois heures de l'après-midi, chez madame de Restaud, en se livrant pendant la route à ces espérances étourdiment folles qui rendent la vie des jeunes gens si belle d'émotions : ils ne calculent alors ni les obstacles ni les dangers, ils voient en tout le succès, poétisent leur existence par le seul jeu de leur imagination, et se font malheureux ou tristes par le renversement de projets qui ne vivaient encore que dans leurs désirs effrénés ; s'ils n'étaient pas ignorans et timides, le monde social serait impossible. Eugène marchait avec mille précautions pour ne se point crotter, mais il marchait en pensant à ce qu'il dirait à madame de Restaud, il s'approvisionnait d'esprit, il inventait les reparties d'une conversation imaginaire, il préparait ses mots fins, ses phrases à la Talleyrand, en supposant de petites circonstances favorables à la déclaration sur laquelle il fondait son avenir. Il se crotta, l'étudiant, il fut forcé de faire cirer ses bottes et brosser son pantalon au Palais-Royal. « Si j'étais riche, se dit-il en changeant une pièce de trente sous qu'il avait prise *en cas de malheur*, je serais allé en voiture, j'aurais pu penser à mon aise. » Enfin il arriva rue du Helder et demanda la comtesse de Restaud. Avec la rage froide d'un homme sûr de triompher un jour, il reçut le coup d'œil méprisant des gens qui l'avaient vu traversant la cour à pied, sans avoir entendu le bruit d'une voiture à la porte. Ce coup d'œil lui fut d'autant plus sensible qu'il avait déjà compris son infériorité en entrant dans cette cour, où piaffait un beau cheval richement attelé à l'un de ces cabriolets pimpans qui affichent le luxe d'une existence dissipatrice, et sous-entendent l'habitude de toutes les félicités parisiennes. Il se mit, à lui tout seul, de mauvaise humeur. Les tiroirs ouverts dans son cerveau et qu'il comptait trouver pleins d'esprit se fermèrent, il devint stupide. En attendant la réponse de la comtesse, à laquelle un valet de chambre allait dire les noms du visiteur, Eugène se posa sur un seul pied devant une croisée de l'antichambre, s'appuya le coude sur une espagnolette, et regarda machinalement dans la cour. Il trouvait le temps long, il s'en serait allé s'il n'avait pas été doué de cette ténacité méridionale qui enfante des prodiges quand elle va en ligne droite.

— Monsieur, dit le valet de chambre, madame est dans son boudoir et fort occupée, elle ne m'a pas répondu ; mais, si monsieur veut passer au salon, il y a déjà quelqu'un.

Tout en admirant l'épouvantable pouvoir de ces gens qui, d'un seul mot, accusent ou jugent leurs maîtres, Rastignac ouvrit délibérément la porte par laquelle était sorti le valet de chambre, afin sans doute de faire croire à ces insolens valets qu'il connaissait les êtres de la maison ; mais il déboucha fort étourdiment dans une pièce où se trouvaient des lampes, des buffets, un appareil à chauffer des serviettes pour le bain, et qui menait à la fois dans un corridor obscur et dans un escalier dérobé. Les rires étouffés qu'il entendit dans l'antichambre mirent le comble à sa confusion.

— Monsieur, le salon est par ici, lui dit le valet de chambre avec ce faux respect qui semble être une raillerie de plus.

Eugène revint sur ses pas avec une telle précipitation qu'il se heurta contre une baignoire, mais il retint assez heureusement son chapeau pour l'empêcher de tomber dans le bain. En ce moment, une porte s'ouvrit au fond du long corridor éclairé par une petite lampe, Rastignac y entendit à la fois la voix de madame de Restaud, celle du père Goriot et le bruit d'un baiser. Il rentra dans la salle à manger, la traversa, suivit le valet de chambre, et rentra dans un premier salon où il resta posé devant la fenêtre, en s'apercevant qu'elle avait vue sur la cour. Il voulait voir si ce père Goriot était bien réellement son père Goriot. Le cœur lui battait étrangement, il se souvenait des épouvantables réflexions de Vautrin. Le valet de chambre attendait Eugène à la porte du salon, mais il en sortit tout à coup un élégant jeune homme, qui dit impatiemment : « Je m'en vais, Maurice ! Vous direz à madame la comtesse que je l'ai attendue plus d'une demi-heure. » Cet impertinent, qui sans doute avait le droit de l'être, chantonna quelque roulade italienne en se dirigeant vers la fenêtre où stationnait Eugène, autant pour voir la figure de l'étudiant que pour regarder dans la cour.

— Mais monsieur le comte ferait mieux d'attendre encore un instant, madame a fini, dit Maurice en retournant à l'antichambre.

En ce moment, le père Goriot débouchait près de la porte cochère par la sortie du petit escalier. Le bonhomme tirait son parapluie et se disposait à le déployer, sans faire attention que la grande porte était ouverte pour donner passage à un jeune homme décoré qui conduisait un tilbury. Le père Goriot n'eut que le temps de se jeter en arrière pour n'être pas écrasé. Le taffetas du parapluie avait effrayé le cheval, qui fit un léger écart en se précipitant vers le perron. Ce jeune homme détourna la tête d'un air de colère, regarda le père Goriot, et lui fit, avant qu'il ne sortît, un salut qui peignait la considération forcée que l'on accorde aux usuriers dont on a besoin, ou ce respect nécessaire exigé par un homme taré, mais dont on rougit plus tard. Le père Goriot répondit par un petit salut amical, plein de bonhomie. Ces événemens se passèrent avec la rapidité de l'éclair, Eugène entendit tout à coup la voix de la comtesse.

— Ah ! Maxime, vous vous en alliez, dit-elle avec un ton de reproche où se mêlait un peu de dépit.

La comtesse n'avait pas fait attention à l'entrée du tilbury. Rastignac se retourna brusquement et vit la comtesse coquettement vêtue d'un peignoir en cachemire blanc, à nœuds roses, coiffée négligemment, comme le sont les femmes de Paris au matin ; elle embaumait, elle avait sans doute pris un bain, et sa beauté, pour ainsi dire assouplie, semblait plus voluptueuse ; ses yeux étaient humides. L'œil des jeunes gens sait tout voir : leurs esprits s'unissent aux rayonnemens de la femme comme une plante aspire dans l'air des substances qui lui sont propres. Eugène sentit donc la fraîcheur épanouie des mains de cette femme sans avoir besoin d'y toucher. Il voyait, à travers le cachemire, les teintes rosées du corsage que le peignoir, légèrement entr'ouvert, laissait parfois à nu, et sur lequel son regard s'étalait. Les ressources du busc étaient inutiles à la comtesse, la ceinture marquait seule sa taille flexible, son cou invitait à l'amour, ses pieds étaient jolis dans les pantoufles. Quand Maxime prit cette main pour la baiser, Eugène aperçut alors Maxime, et la comtesse aperçut Eugène.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Rastignac, je suis bien aise de vous voir, dit-elle d'un air auquel savent obéir les gens d'esprit.

Maxime regardait alternativement Eugène et la comtesse d'une manière assez significative pour faire décamper l'intrus. — Ah çà ! ma chère, j'espère que tu vas me mettre ce petit drôle à la porte ! Cette phrase était une traduction claire et intelligible des regards du jeune homme impertinemment fier que la comtesse Anastasie avait nommé Maxime, et dont elle consultait le visage de cette intention soumise qui dit tous les secrets d'une femme sans qu'elle s'en doute. Rastignac se sentit une haine violente pour ce jeune homme. D'abord les beaux cheveux blonds et bien frisés de Maxime lui apprirent combien les siens étaient horribles. Puis Maxime avait des bottes fines et propres, tandis que les siennes, malgré le soin qu'il avait pris en marchant, s'étaient empreintes d'une légère teinte de boue. Enfin Maxime portait une redingote qui lui serrait élégamment la taille et le faisait ressembler à une jolie femme, tandis qu'Eugène avait à deux heures et demie un habit noir. Le spirituel enfant de la Charente sentit la supériorité que la mise donnait à ce dandy, mince et grand, à l'œil clair, au teint pâle, un de ces hommes capables de ruiner

des orphelins. Sans attendre la réponse d'Eugène, madame de Restaud se sauva comme à tire-d'aile dans l'autre salon, en laissant flotter les pans de son peignoir qui se roulaient et se déroulaient de manière à lui donner l'apparence d'un papillon ; et Maxime la suivit. Eugène furieux suivit Maxime et la comtesse. Ces trois personnages se trouvèrent donc en présence, à la hauteur de la cheminée, au milieu du grand salon. L'étudiant savait bien qu'il allait gêner cet odieux Maxime ; mais, au risque de déplaire à madame de Restaud, il voulut gêner le dandy. Tout à coup, en se souvenant d'avoir vu ce jeune homme au bal de madame de Beauséant, il devina ce qu'était Maxime pour madame de Restaud : et avec cette audace juvénile qui fait commettre de grandes sottises ou obtenir de grands succès, il se dit : Voilà mon rival, je veux triompher de lui. L'imprudent ! il ignorait que le comte Maxime de Trailles se laissait insulter, tirait le premier et tuait son homme. Eugène était un adroit chasseur, mais il n'avait pas encore abattu vingt poupées sur vingt-deux dans un tir. Le jeune comte se jeta dans une bergère au coin du feu, prit les pincettes, et fouilla le foyer par un mouvement si violent, si grimaud, que le beau visage d'Anastasie se chagrina soudain. La jeune femme se tourna vers Eugène, et lui lança un de ces regards froidement interrogatifs qui disent si bien : Pourquoi ne vous en allez-vous pas ? que les gens bien élevés savent aussitôt faire de ces phrases qu'il faudrait appeler des phrases de sortie.

Eugène prit un air agréable et dit : — Madame, j'avais hâte de vous voir pour...

Il s'arrêta court. Une porte s'ouvrit. Le monsieur qui conduisait le tilbury se montra soudain, sans chapeau, ne salua pas la comtesse, regarda soucieusement Eugène, et tendit la main à Maxime, en lui disant : « Bonjour, » avec une expression fraternelle qui surprit singulièrement Eugène. Les jeunes gens de province ignorent combien est douce la vie à trois.

— Monsieur de Restaud, dit la comtesse à l'étudiant en lui montrant son mari.

Eugène s'inclina profondément.

— Monsieur, dit-elle en continuant et en présentant Eugène au comte de Restaud, est monsieur de Rastignac, parent de madame la vicomtesse de Beauséant par les Marcillac, et que j'ai eu le plaisir de rencontrer à son dernier bal.

Parent de madame la vicomtesse de Beauséant par les Marcillac ! ces mots, que la comtesse prononça presque emphatiquement, par suite de l'espèce d'orgueil qu'éprouve une maîtresse de maison à prouver qu'elle n'a chez elle que des gens de distinction, furent d'un effet magique, le comte quitta son air froidement cérémonieux et salua l'étudiant.

— Enchanté, dit-il, monsieur, de pouvoir faire votre connaissance.

Le comte Maxime de Trailles lui-même jeta sur Eugène un regard inquiet et quitta tout à coup son air impertinent. Ce coup de baguette, dû à la puissante intervention d'un nom, ouvrit trente cases dans le cerveau du méridional, et lui rendit l'esprit qu'il avait préparé. Une soudaine lumière lui fit voir clair dans l'atmosphère de la haute société parisienne, encore ténébreuse pour lui. La Maison-Vauquer, le père Goriot, étaient alors bien loin de sa pensée.

— Je croyais les Marcillac éteints ? dit le comte de Restaud à Eugène.

— Oui, monsieur, répondit-il. Mon grand-oncle, le chevalier de Rastignac, a épousé l'héritière de la famille de Marcillac. Il n'a eu qu'une fille, qui a épousé le maréchal de Clarimbault, aïeul maternel de madame de Beauséant. Nous sommes la branche cadette, branche d'autant plus pauvre que mon grand-oncle, vice-amiral, a tout perdu au service du roi. Le gouvernement révolutionnaire n'a pas voulu admettre nos créances dans la liquidation qu'il a faite de la compagnie des Indes.

— Monsieur votre grand-oncle ne commandait-il pas le Vengeur avant 1789 ?

— Précisément.

— Alors, il a connu mon grand-père, qui commandait le Warwick.

Maxime haussa légèrement les épaules en regardant madame de Restaud, et eut l'air de lui dire : S'il se met à causer marine avec celui-là, nous sommes perdus. Anastasie comprit le regard de monsieur de Trailles. Avec cette admirable puissance que possèdent les femmes, elle se mit à sourire en disant : « Venez, Maxime ; j'ai quelque chose à vous demander. Messieurs, nous vous laisserons naviguer de conserve sur le Warwick et sur le Vengeur. » Elle se leva et fit un signe plein de traîtrise railleuse à Maxime, qui prit avec elle la route du boudoir. A peine ce couple *morganatique*, jolie expression allemande qui n'a pas son équivalent en français, avait-il atteint la porte, que le comte interrompit sa conversation avec Eugène.

— Anastasie ! restez donc ma chère, s'écria-t-il avec humeur, vous savez bien que...

— Je reviens, je reviens, dit-elle en l'interrompant, il ne me faut qu'un moment pour dire à Maxime ce dont je veux le charger.

Elle revint promptement. Comme toutes les femmes qui, forcées d'observer le caractère de leur mari pour pouvoir se conduire à leur fantaisie, savent reconnaître jusqu'où elles peuvent aller afin de ne pas perdre une confiance précieuse, et qui alors ne les choquent jamais dans les petites choses de la vie, la comtesse avait vu d'après les inflexions de la voix du comte qu'il n'y aurait aucune sécurité à rester dans le boudoir. Ces contre-temps étaient dus à Eugène. Aussi la comtesse montra-t-elle l'étudiant d'un air et par un geste pleins de dépit à Maxime, qui dit fort épigrammatiquement au comte, à sa femme et à Eugène : — Ecoutez, vous êtes en affaires, je ne veux pas vous gêner ; adieu. Il se sauva.

— Restez donc, Maxime ! cria le comte.

— Venez dîner, dit la comtesse qui, laissant encore une fois Eugène et le comte, suivit Maxime dans le premier salon, où ils restèrent assez de temps ensemble pour croire que monsieur de Restaud congédierait Eugène.

Rastignac les entendait tour à tour éclatant de rire, causant, se taisant ; mais le malicieux étudiant faisait de l'esprit avec monsieur de Restaud, le flattait ou l'embarquait dans des discussions, afin de revoir la comtesse et de savoir quelles étaient ses relations avec le père Goriot. Cette femme, évidemment amoureuse de Maxime ; cette femme, maîtresse de son mari, liée secrètement au vieux vermicellier, lui semblait tout un mystère. Il voulait pénétrer ce mystère, espérant ainsi pouvoir régner en souverain sur cette femme si éminemment Parisienne.

— Anastasie, dit le comte appel[illegible]t de nouveau s[illegible] femme.

— Allons, mon pauvre Maxime, dit-elle au jeune hom[illegible] me, il faut se résigner. A ce soir...

— J'espère, *Nasie*, lui dit-il à l'oreille, [illegible] consignerez ce petit jeune homme dont [illegible] s'allumaient comme des charbons quand votre p[illegible] ouvrait. Il vous ferait des déclarations, vous co[illegible]rait, et vous me forceriez à [illegible]er.

— Êtes-vous fou, [illegible]me ? dit-elle. Ces petits étudians ne sont-ils pas, au con[illegible]re, d'excellens paratonnerres ! Je le ferai, certes, prendre [illegible] grip[illegible] à Restaud.

Maxime é[illegible]ta de rire et sortit suivi de la comtesse, qui se mit à la fenêtre pour le voir montant en voiture, faisant piaffer son cheval, et agitant son fouet. Elle ne revint que quand la grande porte fut ferm[illegible].

— Dites donc, lui cria le comte quand elle rentra, ma ch[illegible], la terre où demeure la famille de monsieur n'est pas loin de Verteuil, sur la Charente. Le grand-oncle de monsieur et mon grand-p[illegible]e se connaissaient.

— Enchantée d'être en pays de connaissance, dit la comtesse distraite.

— Plus que vous ne le croyez, dit à voix basse Eugène.

— Comment ? dit-elle vivement.

— Mais, reprit l'étudiant, je viens de voir sortir de chez

vous un monsieur avec lequel je suis porte à porte dans la même pension, le père Goriot.

A ce nom enjolivé du mot *père*, le comte, qui tisonnait, jeta les pincettes dans le feu, comme si elles lui eussent brûlé les mains, et se leva.

— Monsieur, vous auriez pu dire monsieur Goriot ! s'écria-t-il.

La comtesse pâlit d'abord en voyant l'impatience de son mari, puis elle rougit, et fut évidemment embarrassée; elle répondit d'une voix qu'elle voulut rendre naturelle, et d'un air faussement dégagé : « Il est impossible de connaître quelqu'un que nous aimions mieux... » Elle s'interrompit, regarda son piano, comme s'il se réveillait en elle quelque fantaisie, et dit : — Aimez-vous la musique, monsieur ?

— Beaucoup, répondit Eugène devenu rouge et bêtifié par l'idée confuse qu'il eut d'avoir commis quelque lourde sottise.

— Chantez-vous ? s'écria-t-elle en s'en allant à son piano dont elle attaqua vivement toutes les touches en les remuant depuis l'ut d'en bas jusqu'au fa d'en haut. Rrrrah !

— Non, madame.

Le comte de Restaud se promenait de long en large.

— C'est dommage, vous vous êtes privé d'un grand moyen de succès. — *Ca-a-ro, ca-a-ro, ca-a-a-a-ro, non du-bita-re*, chanta la comtesse.

En prononçant le nom du père Goriot, Eugène avait donné un coup de baguette magique, mais dont l'effet était l'inverse de celui qu'avaient frappé ces mots: parent de madame de Beauséant. Il se trouvait dans la situation d'un homme introduit par faveur chez un amateur de curiosités, et qui, touchant par mégarde une armoire pleine de figures sculptées, fait tomber trois ou quatre têtes mal collées. Il aurait voulu se jeter dans un gouffre. Le visage de madame de Restaud était sec, froid, et ses yeux devenus indifférens fuyaient ceux du malencontreux étudiant.

— Madame, dit-il, vous avez à causer avec monsieur de Restaud, veuillez agréer mes hommages, et me permettre...

— Toutes les fois que vous viendrez, dit précipitamment la comtesse en arrêtant Eugène par un geste, vous êtes sûr de nous faire, à monsieur de Restaud comme à moi, le plus vif plaisir.

Eugène salua profondément le couple et sortit suivi de monsieur de Restaud, qui, malgré ses instances, l'accompagna jusque dans l'antichambre.

— Toutes les fois que monsieur se présentera, dit le comte à Maurice, ni madame ni moi nous n'y serons.

Quand Eugène mit le pied sur le perron, il s'aperçut qu'il pleuvait. — Allons, se dit-il, je suis venu faire une gaucherie dont j'ignore la cause et la portée, je gâterai par-dessus le marché mon habit et mon chapeau. Je devrais rester dans un coin à piocher le droit, ne penser qu'à devenir un rude magistrat. Puis-je aller dans le monde, quand, pour y manœuvrer convenablement, il faut un tas de cabriolets, de bottes cirées, d'agrès indispensables, des chaînes d'or, dès le matin des gants de daim blancs qui coûtent six francs, et toujours des gants jaunes le soir ? Vieux drôle de père Goriot, va !

Quand il se trouva sous la porte de la rue, le cocher d'une voiture de louage, qui venait sans doute de remiser de nouveaux mariés et qui ne demandait pas mieux que de voler à son maître quelques courses de contrebande, fit à Eugène un signe en le voyant sans parapluie, en habit noir, gilet blanc, gants jaunes et bottes cirées. Eugène était sous l'empire d'une de ces rages sourdes qui poussent un jeune homme à s'enfoncer de plus en plus dans l'abîme où il est entré, comme s'il espérait y trouver une heureuse issue. Il consentit par un mouvement de tête à la demande du cocher. Sans avoir plus de vingt-deux sous dans sa poche, il monta dans la voiture où quelques grains de fleurs d'oranger et des brins de cannetille attestaient le passage des mariés.

— Où monsieur va-t-il? demanda le cocher, qui n'avait déjà plus ses gants blancs.

— Parbleu ! se dit Eugène, puisque je m'enfonce, il faut au moins que cela me serve à quelque chose ! Allez à l'hôtel de Beauséant ! ajouta-t-il à haute voix.

— Lequel ? dit le cocher.

Mot sublime qui confondit Eugène. Cet élégant inédit ne savait pas qu'il y avait deux hôtels de Beauséant, il ne connaissait pas combien il était riche en parens qui ne se souciaient pas de lui.

— Le vicomte de Beauséant, rue...

— De Grenelle, dit le cocher en hochant la tête et l'interrompant. Voyez-vous, il y a encore l'hôtel du comte et du marquis de Beauséant, rue Saint-Dominique, ajouta-t-il en relevant le marchepied.

— Je le sais bien, répondit Eugène d'un air sec. Tout le monde aujourd'hui se moque donc de moi ! dit-il en jetant son chapeau sur les coussins de devant. Voilà une escapade qui va me coûter la rançon d'un roi. Mais au moins je vais faire ma visite à ma soi-disant cousine d'une manière solidement aristocratique. Le père Goriot me coûte déjà au moins dix francs, le vieux scélérat ! Ma foi, je vais raconter mon aventure à madame de Beauséant, peut-être la ferai-je rire. Elle saura sans doute le mystère des liaisons criminelles de ce vieux rat sans queue et de cette belle femme. Il vaut mieux plaire à ma cousine que de me cogner contre cette femme immorale, qui me fait l'effet d'être bien coûteuse. Si le nom de la vicomtesse est si puissant, de quel poids doit donc être sa personne ? Adressons-nous en haut. Quand on s'attaque à quelque chose dans le ciel, il faut viser Dieu !

Ces paroles sont la formule brève des mille et une pensées entre lesquelles il flottait. Il reprit un peu de calme et d'assurance en voyant tomber la pluie. Il se dit que s'il allait dissiper deux des précieuses pièces de cent sous qui lui restaient, elles seraient heureusement employées à la conservation de son habit, de ses bottes et de son chapeau. Il n'entendit pas sans un mouvement d'hilarité son cocher criant : *La porte, s'il vous plaît !* Un suisse rouge et doré fit grogner sur ses gonds la porte de l'hôtel, et Rastignac vit avec une douce satisfaction sa voiture passant sous le porche, tournant dans la cour, et s'arrêtant sous la marquise du perron. Le cocher à grosse houppelande bleue bordée de rouge vint déplier le marchepied. En descendant de sa voiture, Eugène entendit des rires étouffés qui partaient sous le péristyle. Trois ou quatre valets avaient déjà plaisanté sur cet équipage de mariée vulgaire. Leur rire éclaira l'étudiant au moment où il compara cette voiture à l'un des plus élégans coupés de Paris, attelé de deux chevaux fringans qui avaient des roses à l'oreille, qui mordaient leur frein, et qu'un cocher poudré, bien cravaté, tenait en bride comme s'ils eussent voulu s'échapper. A la Chaussée-d'Antin, madame de Restaud avait dans sa cour le fin cabriolet de l'homme de vingt-six ans. Au faubourg Saint-Germain, attendait le luxe d'un grand seigneur, un équipage que trente mille francs n'auraient pas payé.

— Qui donc est là ? se dit Eugène en comprenant un peu tardivement qu'il devait se rencontrer à Paris bien peu de femmes qui ne fussent occupées, et que la conquête d'une de ces reines coûtait plus que du sang. Diantre ! ma cousine aura sans doute aussi son Maxime.

Il monta le perron la mort dans l'âme. A son aspect la porte vitrée s'ouvrit ; il trouva les valets sérieux comme des ânes qu'on étrille. La fête à laquelle il avait assisté s'était donnée dans les grands appartemens de réception, situés au rez-de-chaussée de l'hôtel de Beauséant. N'ayant pas eu le temps, entre l'invitation et le bal, de faire une visite à sa cousine, il n'avait donc pas encore pénétré dans les appartemens de madame de Beauséant ; il allait donc voir pour la première fois les merveilles de cette élégance personnelle qui trahit l'âme et les mœurs d'une femme de distinction. Etude d'autant plus curieuse que le salon de madame de Restaud lui fournissait un terme de comparaison. A quatre heures et demie la vicomtesse était visible.

Cinq minutes plus tôt, elle n'eût pas reçu son cousin. Eugène, qui ne savait rien des diverses étiquettes parisiennes, fut conduit par un grand escalier plein de fleurs, blanc de ton, à rampe dorée, à tapis rouge, chez madame de Beauséant, dont il ignorait la biographie verbale, une de ces changeantes histoires qui se content tous les soirs d'oreille à oreille dans les salons de Paris.

La vicomtesse était liée depuis trois ans avec un des plus célèbres et des plus riches seigneurs portugais, le marquis d'Adjuda-Pinto. C'était une de ces liaisons innocentes qui ont tant d'attraits pour les personnes ainsi liées, qu'elles ne peuvent supporter personne en tiers. Aussi le vicomte de Beauséant avait-il donné lui-même l'exemple au public en respectant, bon gré, mal gré, cette union morganatique. Les personnes qui, dans les premiers jours de cette amitié, vinrent voir la vicomtesse à deux heures, y trouvaient le marquis d'Adjuda-Pinto. Madame de Beauséant incapable de fermer sa porte, ce qui eût été fort inconvenant, recevait si froidement les gens et contemplait si studieusement sa corniche, que chacun comprenait combien il la gênait. Quand on sut dans Paris qu'on gênait madame de Beauséant en venant la voir entre deux et quatre heures, elle se trouva dans la solitude la plus complète. Elle allait aux Bouffons ou à l'Opéra en compagnie de monsieur de Beauséant et de monsieur d'Adjuda-Pinto ; mais, en homme qui sait vivre, monsieur de Beauséant quittait toujours sa femme et le portugais après les y avoir installés. Monsieur d'Adjuda devait se marier. Il épousait une demoiselle de Rochefide. Dans toute la haute société une seule personne ignorait encore ce mariage, cette personne était madame de Beauséant. Quelques-unes de ses amies lui en avaient bien parlé vaguement ; elle en avait ri, croyant que ses amies voulaient troubler un bonheur jalousé. Cependant les bans allaient se publier. Quoiqu'il fût venu pour notifier ce mariage à la vicomtesse, le beau Portugais n'avait pas encore osé dire un traître mot. Pourquoi ? rien sans doute n'est plus difficile que de notifier à une femme un semblable *ultimatum*. Certains hommes se trouvent plus à l'aise, sur le terrain, devant un homme qui leur menace le cœur avec une épée, que devant une femme qui, après avoir débité ses élégies pendant deux heures, fait la morte et demande des sels. En ce moment donc monsieur d'Adjuda-Pinto était sur les épines, et voulait sortir en se disant que madame de Beauséant apprendrait cette nouvelle ; il lui écrirait, il serait plus commode de traiter ce galant assassinat par correspondance que de vive voix. Quand le valet de chambre de la vicomtesse annonça monsieur Eugène de Rastignac, il fit tressaillir de joie le marquis d'Adjuda-Pinto. Sachez-le bien, une femme aimante est encore plus ingénieuse à se créer des doutes qu'elle n'est habile à varier le plaisir. Quand elle est sur le point d'être quittée, elle devine plus rapidement le sens d'un geste que le coursier de Virgile ne flaire les lointains corpuscules qui lui annoncent l'amour. Aussi comptez que madame de Beauséant surprit ce tressaillement involontaire, léger, mais naïvement épouvantable. Eugène ignorait qu'on ne doit jamais se présenter chez qui que ce soit à Paris sans s'être fait conter par les amis de la maison l'histoire du mari, celle de la femme ou des enfans, afin de n'y commettre aucune de ces balourdises dont on dit pittoresquement en Pologne : *Attelez cinq bœufs à votre char !* sans doute pour vous tirer du mauvais pas où vous vous embourbez. Si ces malheurs de la conversation n'ont encore aucun nom en France, on les y suppose sans doute impossibles, par suite de l'énorme publicité qu'y obtiennent les médisances. Après s'être embourbé chez madame de Restaud, qui ne lui avait pas même laissé le temps d'atteler les cinq bœufs à son char, Eugène seul était capable de recommencer son métier de bouvier, en se présentant chez madame de Beauséant. Mais s'il avait horriblement gêné madame de Restaud et monsieur de Trailles, il tirait d'embarras monsieur d'Adjuda.

— Adieu, dit le portugais en s'empressant de gagner la porte quand Eugène entra dans un petit salon coquet, gris et rose, où le luxe semblait n'être que de l'élégance.

— Mais à ce soir, dit madame de Beauséant en retournant la tête et jetant un regard au marquis. N'allons-nous pas aux Bouffons ?

— Je ne le puis, dit-il en prenant le bouton de la porte.

Madame de Beauséant se leva, le rappela près d'elle, sans faire la moindre attention à Eugène, qui, debout, étourdi par les scintillemens d'une richesse merveilleuse, croyait à la réalité des contes arabes, et ne savait où se fourrer en se trouvant en présence de cette femme sans être remarqué par elle. La vicomtesse avait levé l'index de sa main droite, et par un joli mouvement désignait au marquis une place devant elle. Il y eut dans ce geste un si violent despotisme de passion que le marquis laissa le bouton de la porte et vint. Eugène le regarda non sans envie.

— Voilà, se dit-il, l'homme au coupé ! Mais il faut donc avoir des chevaux fringans, des livrées et de l'or à flots pour obtenir le regard d'une femme de Paris ? Le démon du luxe le mordit au cœur, la fièvre du gain le prit, la soif de l'or lui sécha la gorge. Il avait cent trente francs pour son trimestre. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa tante, ne dépensaient pas deux cents francs par mois, à eux tous. Cette rapide comparaison entre sa situation présente et le but auquel il fallait parvenir contribuèrent à le stupéfier.

— Pourquoi, dit la vicomtesse en riant, *ne pouvez-vous pas* venir aux Italiens ?

— Des affaires ! Je dîne chez l'ambassadeur d'Angleterre.

— Vous les quitterez.

Quand un homme trompe, il est invinciblement forcé d'entasser mensonges sur mensonges. Monsieur d'Adjuda dit alors en riant : Vous l'exigez ?

— Oui, certes.

— Voilà ce que je voulais me faire dire, répondit-il en jetant un de ces fins regards qui auraient rassuré toute autre femme. Il prit la main de la vicomtesse, la baisa et partit.

Eugène passa la main dans ses cheveux, et se tortilla pour saluer en croyant que madame de Beauséant allait penser à lui ; tout à coup elle s'élance, se précipite dans la galerie, accourt à la fenêtre et regarde monsieur d'Adjuda pendant qu'il montait en voiture ; elle prête l'oreille à l'ordre, et entend le chasseur répétant au cocher : Chez monsieur de Rochefide. Ces mots, et la manière dont d'Adjuda se plongea dans sa voiture, furent l'éclair et la foudre pour cette femme, qui revint en proie de mortelles appréhensions. Les plus horribles catastrophes ne sont que cela dans le grand monde. La vicomtesse rentra dans sa chambre à coucher, se mit à table et prit un joli papier.

Du moment, écrivait-elle, *où vous dînez chez les Rochefide, et non à l'Ambassade anglaise, vous me devez une explication, je vous attends.*

Après avoir redressé quelques lettres défigurées par le tremblement convulsif de sa main, elle mit un C qui voulait dire Claire de Bourgogne, et sonna.

— Jacques, dit-elle à son valet de chambre qui vint aussitôt, vous irez à sept heures et demie chez monsieur de Rochefide, vous y demanderez le marquis d'Adjuda. Si monsieur le marquis y est, vous lui ferez parvenir ce billet sans demander de réponse ; s'il n'y est pas, vous reviendrez et me rapporterez ma lettre.

— Madame la vicomtesse a quelqu'un dans son salon.

— Ah ! c'est vrai, dit-elle en poussant la porte.

Eugène commençait à se trouver très mal à l'aise, il aperçut enfin la vicomtesse, qui lui dit d'un ton dont l'émotion lui remua les fibres du cœur : Pardon, monsieur, j'avais un mot à écrire, je suis maintenant toute à vous. Elle ne savait ce qu'elle disait, car voici ce qu'elle pensait : Ah ! il veut épouser mademoiselle de Rochefide. Mais est-il donc libre ? Ce soir ce mariage sera brisé, ou je... Mais il n'en sera plus question demain.

— Ma cousine... répondit Eugène.

— Hein ? fit la vicomtesse en lui jetant un regard dont l'impertinence glaça l'étudiant.

Eugène comprit ce hein. Depuis trois heures il avait appris tant de choses, qu'il s'était mis sur le qui-vive.

— Madame, reprit-il en rougissant. Il hésita; puis il dit en continuant : Pardonnez-moi ; j'ai besoin de tant de protection qu'un bout de parenté n'aurait rien gâté.

Madame de Beauséant sourit, mais tristement : elle sentait déjà le malheur qui grondait dans son atmosphère.

—Si vous connaissiez la situation dans laquelle se trouve ma famille, dit-il en continuant, vous aimeriez à jouer le rôle d'une de ces fées fabuleuses qui se plaisaient à dissiper les obstacles autour de leurs filleuls.

— Eh bien ! mon cousin, dit-elle en riant, à quoi puis-je vous être bonne ?

— Mais le sais-je ? Vous appartenir par un lien de parenté qui se perd dans l'ombre est déjà toute une fortune. Vous m'avez troublé, je ne sais plus ce que je venais vous dire. Vous êtes la seule personne que je connaisse à Paris. Ah ! je voulais vous consulter en vous demandant de m'accepter comme un pauvre enfant qui désire se coudre à votre jupe et qui saurait mourir pour vous.

— Vous tueriez quelqu'un pour moi ?

— J'en tuerais deux, fit Eugène.

— Enfant ! Oui, vous êtes un enfant, dit-elle en réprimant quelques larmes ; vous aimeriez sincèrement, vous !

— Oh ! fit-il en hochant la tête.

La vicomtesse s'intéressa vivement à l'étudiant pour une réponse d'ambitieux. Le méridional en était à son premier calcul. Entre le boudoir bleu de madame de Restaud et le salon rose de madame de Beauséant, il avait fait trois années de ce *droit parisien* dont on ne parle pas, quoiqu'il constitue une haute jurisprudence sociale qui, bien apprise et bien pratiquée, mène à tout.

— Ah ! j'y suis, dit Eugène. J'avais remarqué madame de Restaud à votre bal, je suis allé ce matin chez elle.

— Vous avez dû bien la gêner, dit en souriant madame de Beauséant.

— Eh ! oui, je suis un ignorant qui mettra contre lui tout le monde, si vous me refusez votre secours. Je crois qu'il est fort difficile de rencontrer à Paris une femme jeune, belle, riche, élégante, qui soit inoccupée, et il m'en faut une qui m'apprenne ce que, vous autres femmes, vous savez si bien expliquer : la vie. Je trouverai partout un monsieur de Trailles. Je venais donc à vous pour vous demander le mot d'une énigme, et vous prier de me dire de quelle nature est la sottise que j'y ai faite. J'ai parlé d'un père...

— Madame la duchesse de Langeais! dit Jacques en coupant la parole à l'étudiant qui fit le geste d'un homme violemment contrarié.

— Si vous voulez réussir, dit la vicomtesse à voix basse, d'abord, ne soyez pas aussi démonstratif.

— Eh ! bonjour, ma chère, reprit-elle en se levant et allant au-devant de la duchesse dont elle pressa les mains avec l'effusion caressante qu'elle aurait pu montrer pour une sœur, et à laquelle la duchesse répondit par les plus jolies câlineries.

— Voilà deux bonnes amies, se dit Rastignac. J'aurai dès lors deux protectrices ; ces deux femmes doivent avoir les mêmes affections, et celle-ci s'intéressera sans doute à moi.

— A quelle heureuse pensée dois-je le bonheur de te voir, ma chère Antoinette ? dit madame de Beauséant.

— Mais j'ai vu monsieur d'Adjuda-Pinto entrant chez monsieur de Rochefide, et j'ai pensé qu'alors vous étiez seule.

Madame de Beauséant ne se pinça point les lèvres, elle ne rougit pas, son regard resta le même, son front parut s'éclaircir pendant que la duchesse prononçait ces fatales paroles.

— Si j'avais su que vous fussiez occupée... ajouta la duchesse en se tournant vers Eugène.

— Monsieur est monsieur Eugène de Rastignac, un de mes cousins, dit la vicomtesse. Avez-vous des nouvelles du général Montriveau ? fit-elle. Sérizy m'a dit hier qu'on ne le voyait plus, l'avez-vous eu chez vous aujourd'hui ?

La duchesse, qui passait pour être abandonnée par monsieur de Montriveau, de qui elle était éperdument éprise, sentit au cœur la pointe de cette question, et rougit en répondant : — Il était hier à l'Élysée.

— De service, dit madame de Beauséant.

— Clara, vous savez sans doute, reprit la duchesse en jetant des flots de malignité par ses regards, que demain les bans de monsieur d'Adjuda-Pinto et de mademoiselle de Rochefide se publient ?

Ce coup était trop violent, la vicomtesse pâlit et répondit en riant : —Un de ces bruits dont s'amusent les sots. Pourquoi monsieur d'Adjuda porterait-il chez les Rochefide un des plus beaux noms du Portugal ? Les Rochefide sont des gens anoblis d'hier.

— Mais Berthe réunira, dit-on, deux cent mille livres de rente.

— Monsieur d'Adjuda est trop riche pour faire de ces calculs.

— Mais, ma chère, mademoiselle de Rochefide est charmante.

— Ah !

— Enfin il y dîne aujourd'hui, les conditions sont arrêtées. Vous m'étonnez étrangement d'être si peu instruite.

— Quelle sottise avez-vous donc faite, monsieur ? dit madame de Beauséant. Ce pauvre enfant est si nouvellement jeté dans le monde, qu'il ne comprend rien, ma chère Antoinette, à ce que nous disons. Soyez bonne pour lui, remettons à causer de cela demain. Demain, voyez-vous, tout sera sans doute officiel, et vous pourrez être officieuse à coup sûr.

La duchesse tourna sur Eugène un de ces regards impertinens qui enveloppent un homme des pieds à la tête, l'aplatissent, et le mettent à l'état de zéro.

— Madame, j'ai, sans le savoir, plongé un poignard dans le cœur de madame de Restaud. Sans le savoir, voilà ma faute, dit l'étudiant que son génie avait assez bien servi et qui avait découvert les mordantes épigrammes cachées sous les phrases affectueuses de ces deux femmes. Vous continuez à voir, et vous craignez peut-être les gens qui sont dans le secret du mal qu'ils vous font, tandis que celui qui blesse en ignorant la profondeur de sa blessure est regardé comme un sot, un maladroit qui ne sait profiter de rien, et chacun le méprise.

Madame de Beauséant jeta sur l'étudiant un de ces regards fondans où les grandes âmes savent mettre tout à la fois de la reconnaissance et de la dignité. Ce regard fut comme un baume qui calma la plaie que venait de faire au cœur de l'étudiant le coup-d'œil d'huissier-priseur par lequel la duchesse l'avait évalué.

—Figurez-vous que je venais, dit Eugène en continuant, de capter la bienveillance du comte de Restaud ; car, dit-il en se tournant vers la duchesse d'un air à la fois humble et malicieux, il faut vous dire, madame, que je ne suis encore qu'un pauvre diable d'étudiant, bien seul, bien pauvre...

— Ne dites pas cela, monsieur de Rastignac. Nous autres femmes, nous ne voulons jamais de ce dont personne ne veut.

— Bah ! fit Eugène, je n'ai que vingt-deux ans, il faut savoir supporter les malheurs de son âge. D'ailleurs, je suis à confesse ; et il est impossible de se mettre à genoux dans un plus joli confessionnal : on y fait les péchés dont on s'accuse dans l'autre.

La duchesse prit un air froid à ce discours anti-religieux, dont elle proscrivit le mauvais goût en disant à la vicomtesse : — Monsieur arrive...

Madame de Beauséant se prit à rire franchement et de son cousin et de la duchesse.

— Il arrive, ma chère, et cherche une institutrice qui lui enseigne le bon goût.

— Madame la duchesse, reprit Eugène, n'est-il pas naturel de vouloir s'initier aux secrets de ce qui nous charme ?

(Allons, se dit-il en lui-même, je suis sûr que je leur fais des phrases de coiffeur.)

— Mais madame de Restaud est, je crois, l'écolière de monsieur de Trailles, dit la duchesse.

— Je n'en savais rien, madame, reprit l'étudiant. Aussi me suis-je étourdiment jeté entre eux. Enfin, je m'étais assez bien entendu avec le mari, je me voyais souffert pour un temps par la femme, lorsque je me suis avisé de leur dire que je connaissais un homme que je venais de voir sortant par un escalier dérobé, et qui avait au fond d'un couloir embrassé la comtesse.

— Qui est-ce? dirent les deux femmes.

— Un vieillard qui vit à raison de deux louis par mois, au fond du faubourg Saint-Marceau, comme moi, pauvre étudiant; un véritable malheureux dont tout le monde se moque, et que nous appelons le père Goriot.

— Mais, enfant que vous êtes, s'écria la vicomtesse, madame de Restaud est une demoiselle Goriot.

— La fille d'un vermicellier, reprit la duchesse, une petite femme qui s'est fait présenter le même jour qu'une fille de pâtissier. Ne vous en souvenez-vous pas, Clara? Le roi s'est mis à rire, et a dit en latin un bon mot sur la farine. Des gens, comment donc? des gens...

— *Ejusdem farinæ*, dit Eugène.

— C'est cela, dit la duchesse.

— Ah! c'est son père! reprit l'étudiant en faisant un geste d'horreur.

— Mais oui; ce bonhomme avait deux filles dont il est quasi fou, quoique l'une et l'autre l'aient à peu près renié.

— La seconde n'est-elle pas, dit la vicomtesse en regardant madame de Langeais, mariée à un banquier dont le nom est Allemand, un baron de Nucingen? Ne se nomme-t-elle pas Delphine? N'est-ce pas une blonde qui a une loge de côté à l'Opéra, qui vient aussi aux Bouffons, et rit très haut pour se faire remarquer?

La duchesse sourit en disant: — Mais, ma chère, je vous admire. Pourquoi vous occupez-vous donc tant de ces gens-là? Il a fallu être amoureux fou, comme l'était Restaud, pour s'être enfariné de mademoiselle Anastasie. Oh! il n'en sera pas le bon marchand! Elle est entre les mains de monsieur de Trailles, qui la perdra.

— Elles ont renié leur père, répétait Eugène.

— Eh bien! oui, leur père, le père, un père, reprit la vicomtesse, un bon père qui leur a donné, dit-on, à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien, et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui, croyant que ses filles resteraient ses filles, qu'il s'était créé chez elles deux existences, deux maisons où il serait adoré, choyé. En deux ans, ses gendres l'ont banni de leur société comme le dernier des misérables...

Quelques larmes roulèrent dans les yeux d'Eugène, récemment rafraîchi par les pures et saintes émotions de la famille, encore sous le charme des croyances jeunes, et qui n'était qu'à sa première journée sur le champ de bataille de la civilisation parisienne. Les émotions véritables sont si communicatives que pendant un moment ces trois personnes se regardèrent en silence.

— Eh! mon Dieu, dit madame de Langeais, oui, cela semble bien horrible, et nous voyons cependant cela tous les jours. N'y a-t-il pas une cause à cela? Dites-moi, ma chère, avez-vous pensé jamais à ce qu'est un gendre? Un gendre est un homme pour qui nous élèverons, vous et moi, une chère petite créature à laquelle nous tiendrons par mille liens, qui sera pendant dix-sept ans la joie de la famille, qui en est l'âme blanche, dirait Lamartine, et qui en deviendra la peste. Quand cet homme nous l'aura prise, il commencera par saisir son amour comme une hache, afin de couper dans le cœur et au vif de cet ange tous les sentimens par lesquels elle s'attachait à sa famille. Hier, notre fille était tout pour nous, nous étions tout pour elle; le lendemain elle se fait notre ennemie. Ne voyons-nous pas cette tragédie s'accomplissant tous les jours? Ici, la belle-fille est de la dernière impertinence avec le beau-père, qui a tout sacrifié pour son fils. Plus loin, un gendre met sa belle-mère à la porte. J'entends demander ce qu'il y a de dramatique aujourd'hui dans la société; mais le drame du gendre est effrayant, sans compter nos mariages, qui sont devenues de fort sottes choses. Je me rends parfaitement compte de ce qui est arrivé à ce vieux vermicellier. Je crois me rappeler que ce Foriot...

— Goriot, madame.

— Oui, ce Moriot a été président de sa section pendant la révolution; il a été dans le secret de la fameuse disette, et a commencé sa fortune par vendre dans ce temps-là des farines dix fois plus qu'elles ne lui coûtaient. Il en a eu tant qu'il a voulu. L'intendant de ma grand'mère lui en a vendu pour des sommes immenses. Ce Goriot partageait sans doute, comme tous ces gens-là, avec le Comité de Salut Public. Je me souviens que l'intendant disait à ma grand'mère qu'elle pouvait rester en toute sûreté à Grandvilliers, parce que ses blés étaient une excellente carte civique. Eh! bien, ce Loriot, qui vendait du blé aux coupeurs de têtes, n'a eu qu'une passion. Il adore, dit-on, ses filles. Il a juché l'aînée dans la maison de Restaud, et greffé l'autre sur le baron de Nucingen, un riche banquier qui fait le royaliste. Vous comprenez bien que, sous l'Empire, les deux gendres ne se sont pas trop formalisés d'avoir ce vieux Quatre-vingt-treize chez eux; çà pouvait encore aller avec Buonaparte. Mais quand les Bourbons sont revenus, le bonhomme a gêné monsieur de Restaud, et plus encore le banquier. Les filles, qui aimaient peut-être toujours leur père, ont voulu ménager la chèvre et le chou, le père et le mari; elles ont reçu le Goriot quand elles n'avaient personne; elles ont imaginé des prétextes de tendresse. « Papa, venez, nous serons mieux, parce que nous serons seuls! » etc. Moi, ma chère, je crois que les sentimens vrais ont des yeux et une intelligence: le cœur de ce pauvre Quatre-vingt-treize a donc saigné. Il a vu que ses filles avaient honte de lui; que, si elles aimaient leurs maris, il nuisait à ses gendres. Il fallait donc se sacrifier. Il s'est sacrifié, parce qu'il était père: il s'est banni de lui-même. En voyant ses filles contentes, il comprit qu'il avait bien fait. Le père et les enfans ont été complices de ce petit crime. Nous voyons cela partout. Ce père Doriot n'aurait-il pas été une tache de cambouis dans le salon de ses filles? il y aurait été gêné, il se serait ennuyé. Ce qui arrive à ce père peut arriver à la plus jolie femme avec l'homme qu'elle aimera le mieux: si elle l'ennuie de son amour, il s'en va, il fait des lâchetés pour la fuir. Tous les sentimens en sont là. Notre cœur est un trésor, videz-le d'un coup, vous êtes ruinés. Nous ne pardonnons pas plus à un sentiment de s'être montré tout entier qu'à un homme de ne pas avoir un sou à lui. Ce père avait tout donné. Il avait donné, pendant vingt ans, ses entrailles, son amour; il avait donné sa fortune en un jour. Le citron bien pressé, ses filles ont laissé le zeste au coin des rues.

— Le monde est infâme, dit la vicomtesse en effilant son châle et sans lever les yeux, car elle était atteinte au vif par les mots que madame de Langeais avait dit, pour elle, en racontant cette histoire.

— Infâme! non, reprit la duchesse; il va son train, voilà tout. Si je vous en parle ainsi, c'est pour montrer que je ne suis pas la dupe du monde. Je pense comme vous, dit-elle en pressant la main de la vicomtesse. Le monde est un bourbier, tâchons de rester sur les hauteurs. Elle se leva, embrassa madame de Beauséant au front en lui disant: — Vous êtes bien belle en ce moment, ma chère. Vous avez les plus jolies couleurs que j'aie vues jamais. Puis elle sortit après avoir légèrement incliné la tête en regardant le cousin.

— Le père Goriot est sublime! dit Eugène en se souvenant de l'avoir vu tordant son vermeil la nuit.

Madame de Beauséant n'entendit pas, elle était pensive. Quelques momens de silence s'écoulèrent, et le pauvre étudiant, par une sorte de stupeur honteuse, n'osait ni s'en aller, ni rester, ni parler.

— Le monde est infâme et méchant, dit enfin la vicom-tesse

tesse. Aussitôt qu'un malheur nous arrive, il se rencontre toujours un ami prêt à venir nous le dire, et à nous fouiller le cœur avec un poignard en nous faisant admirer le manche. Déjà le sarcasme, déjà les railleries ! Ah ! je me défendrai. Elle releva la tête comme une grande dame qu'elle était, et des éclairs sortirent de ses yeux fiers. — Ah ! fit-elle en voyant Eugène, vous êtes là !

— Encore, dit-il piteusement.

— Eh bien ! monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret ! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvririez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci. Ecoutez-moi, Miguel... (Elle se trompait naïvement de nom sans s'en apercevoir.) Il existe quelque chose de plus épouvantable que ne l'est l'abandon du père par ses deux filles, qui le voudraient mort. C'est la rivalité des deux sœurs entre elles. Restaud a de la naissance, sa femme a été adoptée, elle a été présentée ; mais sa sœur, sa riche sœur, la belle madame Delphine de Nucingen, femme d'un homme d'argent, meurt de chagrin ; la jalousie la dévore, elle est à cent lieues de sa sœur ; sa sœur n'est plus sa sœur ; ces deux femmes se renient entre elles comme elles renient leur père. Aussi, madame de Nucingen laperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon. Elle a cru que de Marsay la ferait arriver à son but, et elle s'est faite l'esclave de de Marsay, elle assomme de Marsay. De Marsay se soucie fort peu d'elle. Si vous me la présentez, vous serez son Benjamin, elle vous adorera. Aimez-la si vous pouvez après, sinon servez-vous d'elle. Je la verrai une ou deux fois, en grande soirée, quand il y aura cohue ; mais je ne la recevrai jamais le matin. Je la saluerai, cela suffira. Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse pour avoir prononcé le nom du père Goriot. Oui, mon cher, vous iriez vingt fois chez madame de Restaud, vingt fois vous la trouveriez absente. Vous avez été consigné. Eh bien ! que le père Goriot vous introduise près de madame Delphine de Nucingen. La belle madame de Nucingen sera pour vous une enseigne. Soyez l'homme qu'elle distingue, les femmes raffoleront de vous. Ses rivales, ses amies, ses meilleures amies, voudront vous enlever à elle. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre, comme il y a de pauvres bourgeoises qui, en prenant nos chapeaux, espèrent avoir nos manières. Vous aurez des succès. A Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne les détrompez pas. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe. Ne le compromettez pas, dit-elle en recourbant son cou et jetant un regard de reine à l'étudiant, rendez-le-moi blanc. Allez, laissez-moi. Nous autres femmes, nous avons aussi nos batailles à livrer.

— S'il vous fallait un homme de bonne volonté pour aller mettre le feu à une mine?... dit Eugène en l'interrompant.

— Eh bien ? dit-elle.

Il se frappa le cœur, sourit au sourire de sa cousine, et sortit. Il était cinq heures. Eugène avait faim, il craignit de ne pas arriver à temps pour l'heure du dîner. Cette crainte lui fit sentir le bonheur d'être rapidement emporté dans Paris. Ce plaisir purement machinal le laissa tout entier aux pensées qui l'assaillaient. Lorsqu'un jeune homme de son âge est atteint par le mépris, il s'emporte, il enrage, il menace du poing la société tout entière, il veut se venger et doute aussi de lui-même. Rastigac était en ce moment accablé par ces mots : *Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse.* — J'irai ! se disait-il, et si madame de Beauséant a raison, si je suis consigné... je... madame de Restaud me trouvera dans tous les salons où elle va. J'apprendrai à faire des armes, à tirer le pistolet, je lui tuerai son Maxime ! Et de l'argent ! lui criait sa conscience, où donc en prendras-tu ? Tout à coup la richesse étalée chez la comtesse de Restaud brilla devant ses yeux. Il avait vu là le luxe dont une demoiselle Goriot devait être amoureuse, des dorures, des objets de prix en évidence, le luxe inintelligent du parvenu, le gaspillage de la femme entretenue. Cette fascinante image fut soudainement écrasée par le grandiose hôtel de Beauséant. Son imagination, transportée dans les hautes régions de la société parisienne, lui inspira mille pensées mauvaises au cœur, en lui élargissant la tête et la conscience. Il vit le monde comme il est : les lois et la morale impuissantes chez les riches, et vit dans la fortune l'*ultima ratio mundi.* « Vautrin a raison, la fortune est la vertu ! » se dit-il.

Arrivé rue Neuve-Sainte-Geneviève, il monta rapidement chez lui, descendit pour donner dix francs au cocher, et vint dans cette salle à manger nauséabonde où il aperçut, comme des animaux à un râtelier, les dix-huit convives en train de se repaître. Le spectacle de ces misères et l'aspect de cette salle lui furent horribles. La transition était trop brusque, le contraste trop complet, pour ne pas développer outre mesure chez lui le sentiment de l'ambition. D'un côté, les fraîches et charmantes images de la nature sociale la plus élégante, des figures jeunes, vives, encadrées par les merveilles de l'art et du luxe, des têtes passionnées pleines de poésie ; de l'autre, de sinistres tableaux bordés de fange, et des faces où les passions n'avaient laissé que leurs cordes et leur mécanisme. Les enseignemens que la colère d'une femme abandonnée avait arrachés à madame de Beauséant, ses offres captieuses revinrent dans sa mémoire, et la misère les commenta. Rastignac résolut d'ouvrir deux tranchées parallèles pour arriver à la fortune, de s'appuyer sur la science et sur l'amour, d'être un savant docteur et un homme à la mode. Il était encore bien enfant ! Ces deux lignes sont des asymptotes qui ne peuvent jamais se joindre.

— Vous êtes bien sombre, monsieur le marquis, lui dit Vautrin, qui lui jeta un de ces regards par lesquels cet homme semblait s'initier aux secrets les plus cachés du cœur.

— Je ne suis plus disposé à souffrir les plaisanteries de ceux qui m'appellent monsieur le marquis, répondit-il. Ici, pour être vraiment marquis, il faut avoir cent mille livres de rente, et quand on vit dans la Maison-Vauquer, on n'est pas précisément le favori de la Fortune.

Vautrin regarda Rastignac d'un air paternel et méprisant, comme s'il eût dit : Marmot ! dont je ne ferais qu'une bouchée ! Puis il répondit : — Vous êtes de mauvaise humeur, parce que vous n'avez peut-être pas réussi auprès de la belle comtesse de Restaud.

— Elle m'a fermé sa porte pour lui avoir dit que son père mangeait à notre table, s'écria Rastignac.

Tous les convives s'entre-regardèrent. Le père Goriot baissa les yeux, et se retourna pour les essuyer.

— Vous m'avez jeté du tabac dans l'œil, dit-il à son voisin.

— Qui vexera le père Goriot s'attaquera désormais à moi, répondit Eugène en regardant le voisin de l'ancien vermicellier; il vaut mieux que nous tous. Je ne parle pas

des dames, dit-il en se retournant vers mademoiselle Taillefer.

Cette phrase fut un dénoûment, Eugène l'avait prononcée d'un air qui imposa silence aux convives. Vautrin seul lui dit en goguenardant : — Pour prendre le père Goriot à votre compte, et vous établir son éditeur responsable, il faut savoir bien tenir une épée et bien tirer le pistolet.

— Ainsi ferai-je, dit Eugène.

— Vous êtes donc entré en campagne aujourd'hui?

— Peut-être, répondit Rastignac. Mais je ne dois compte de mes affaires à personne, attendu que je ne cherche pas à deviner celles que les autres font la nuit.

Vautrin regarda Rastignac de travers.

— Mon petit, quand on ne veut pas être dupe des marionnettes, il faut entrer tout à fait dans la baraque, et ne pas se contenter de regarder par les trous de la tapisserie. Assez causé, ajouta-t-il en voyant Eugène près de se gendarmer. Nous aurons ensemble un petit bout de conversation quand vous le voudrez.

Le dîner devint sombre et froid. Le père Goriot, absorbé par la profonde douleur que lui avait causée la phrase de l'étudiant, ne comprit pas que les dispositions des esprits étaient changées à son égard, et qu'un jeune homme en état d'imposer silence à la persécution avait pris sa défense.

— Monsieur Goriot, dit madame Vauquer à voix basse, serait donc le père d'une comtesse à c't' heure?

— Et d'une baronne, lui répliqua Rastignac.

— Il n'a que ça à faire, dit Bianchon à Rastignac ; je lui ai pris la tête : il n'y a qu'une bosse, celle de la paternité, ce sera un Père *Éternel.*

Eugène était trop sérieux pour que la plaisanterie de Bianchon le fît rire. Il voulait profiter des conseils de madame de Beauséant, et se demandait où et comment il se procurerait de l'argent. Il devint soucieux en voyant les savanes du monde qui se déroulaient à ses yeux à la fois vides et pleines ; chacun le laissa seul dans la salle à manger quand le dîner fut fini.

— Vous avez donc vu ma fille? lui dit Goriot d'une voix émue.

Réveillé de sa méditation par le bonhomme, Eugène lui prit la main, et le contemplant avec une sorte d'attendrissement : — Vous êtes un brave et digne homme, répondit-il. Nous causerons de vos filles plus tard. Il se leva sans vouloir écouter le père Goriot, et se retira dans sa chambre, où il écrivit à sa mère la lettre suivante :

« Ma chère mère, vois si tu n'as pas une troisième mamelle à t'ouvrir pour moi. Je suis dans une situation à » faire promptement fortune. J'ai besoin de douze cents » francs, et il me les faut à tout prix. Ne dis rien de ma demande à mon père, il s'y opposerait peut-être, et si je » n'avais pas cet argent, je serais en proie à un désespoir » qui me conduirait à me brûler la cervelle. Je t'expliquerai » mes motifs aussitôt que je te verrai, car il faudrait t'écrire des volumes pour te faire comprendre la situation » dans laquelle je suis. Je n'ai pas joué, ma bonne mère, » je ne dois rien ; mais si tu tiens à me conserver la vie que » tu m'as donnée, il faut me trouver cette somme. Enfin, » je vais chez la vicomtesse de Beauséant, qui m'a pris » sous sa protection. Je dois aller dans le monde, et n'ai » pas un sou pour avoir des gants propres. Je saurai ne » manger que du pain, ne boire que de l'eau, je jeûnerai » au besoin ; mais je ne puis me passer des outils avec lesquels on pioche la vigne dans ce pays-ci. Il s'agit pour » moi de faire mon chemin ou de rester dans la boue. Je » sais toutes les espérances que vous avez mises en moi, et » veux les réaliser promptement. Ma bonne mère, vends » quelques-uns de tes anciens bijoux, je te les remplacerai » bientôt. Je connais assez la situation de notre famille » pour savoir apprécier de tels sacrifices, et tu dois croire » que je ne te demande pas de les faire en vain, sinon je » serais un monstre. Ne vois dans ma prière que le cri d'une » impérieuse nécessité. Notre avenir est tout entier dans » ce subside, avec lequel je dois ouvrir la campagne ; car » cette vie de Paris est un combat perpétuel. Si, pour compléter la somme, il n'y a pas d'autres ressources que de » vendre les dentelles de ma tante, dis-lui que je lui en » enverrai de plus belles. » Etc.

Il écrivit à chacune de ses sœurs en leur demandant leurs économies, et, pour les leur arracher sans qu'elles parlassent en famille du sacrifice qu'elles ne manqueraient pas de lui faire avec bonheur, il intéressa leur délicatesse en attaquant les cordes de l'honneur qui sont si bien tendues et résonnent si fort dans de jeunes cœurs. Quand il eut écrit ces lettres, il éprouva néanmoins une trépidation involontaire : il palpitait, il tressaillait. Ce jeune ambitieux connaissait la noblesse immaculée de ces âmes ensevelies dans la solitude, il savait quelles peines il causerait à ses deux sœurs, et aussi quelles seraient leurs joies ; avec quel plaisir elles s'entretiendraient en secret de ce frère bien-aimé, au fond du clos. Sa conscience se dressa lumineuse, et les lui montra comptant en secret leur petit trésor : il les vit, déployant le génie malicieux des jeunes filles pour lui envoyer *incognito* cet argent, essayant une première tromperie pour être sublimes. « Le cœur d'une sœur est un diamant de pureté, un abîme de tendresse! » se dit-il. Il avait honte d'avoir écrit. Combien seraient puissans leurs vœux, combien pur serait l'élan de leurs âmes vers le ciel! Avec quelles voluptés ne se sacrifieraient-elles pas? De quelle douleur serait atteinte sa mère, si elle ne pouvait envoyer toute la somme! Ces beaux sentimens, ces effroyables sacrifices allaient lui servir d'échelon pour arriver à Delphine de Nucingen. Quelques larmes, derniers grains d'encens jetés sur l'autel sacré de la famille, lui sortirent des yeux. Il se promena dans une agitation pleine de désespoir. Le père Goriot, le voyant ainsi par sa porte qui était restée entrebâillée, entra et lui dit : — Qu'avez-vous, monsieur?

— Ah! mon bon voisin, je suis encore fils et frère comme vous êtes père. Vous avez raison de trembler pour la comtesse Anastasie, elle est à monsieur Maxime de Trailles qui la perdra.

Le père Goriot se retira en balbutiant quelques paroles dont Eugène ne saisit pas le sens. Le lendemain, Rastignac alla jeter ses lettres à la poste. Il hésita jusqu'au dernier moment, mais il les lança dans la boîte en disant : Je réussirai! Le mot du joueur, du grand capitaine, mot fataliste qui perd plus d'hommes qu'il n'en sauve. Quelques jours après, Eugène alla chez madame de Restaud et ne fut pas reçu. Trois fois il y retourna, trois fois encore il trouva la porte close, quoiqu'il se présentât à des heures où le comte Maxime de Trailles n'y était pas. La vicomtesse avait eu raison. L'étudiant n'étudia plus. Il allait aux cours pour y répondre à l'appel, et quand il avait attesté sa présence, il décampait. Il s'était fait le raisonnement que se font la plupart des étudians. Il réservait ses études pour le moment où il s'agirait de passer ses examens : il avait résolu d'entasser ses inscriptions de seconde et de troisième année, puis d'apprendre le droit sérieusement et d'un seul coup au dernier moment. Il avait quinze mois de loisirs pour naviguer sur l'océan de Paris, pour s'y livrer à la traite des femmes, ou y pêcher la fortune. Pendant cette semaine, il vit deux fois madame de Beauséant, chez laquelle il n'allait qu'au moment où sortait la voiture du marquis d'Adjuda. Pour quelques jours encore cette illustre femme, la plus poétique figure du faubourg Saint-Germain, resta victorieuse, et fit suspendre le mariage de mademoiselle de Rochefide avec le marquis d'Adjuda-Pinto. Mais ces derniers jours, que la crainte de perdre son bonheur rendit les plus ardens de tous, devaient précipiter la catastrophe. Le marquis d'Adjuda, de concert avec les Rochefide, avait regardé cette brouille et ce raccommodement comme une circonstance heureuse : ils espéraient que madame de Beauséant s'accoutumerait à l'idée de ce mariage et finirait par sacrifier ses matinées à un avenir prévu dans la vie des hommes. Malgré les plus saintes promesses renouvelées chaque jour, monsieur d'Adjuda jouait donc la comédie, et la vicomtesse aimait à être trompée. « Au lieu de sauter noble-

ment par la fenêtre, elle se laissait rouler dans les escaliers, » disait la duchesse de Langeais, sa meilleure amie. Néanmoins, ces dernières lueurs brillèrent assez longtemps pour que la vicomtesse restât à Paris et y servît son jeune parent auquel elle portait une sorte d'affection superstitieuse. Eugène s'était montré pour elle plein de dévouement et de sensibilité dans une circonstance où les femmes ne voient de pitié, de consolation vraie dans aucun regard. Si un homme leur dit alors de douces paroles, il les dit par spéculation.

Dans le désir de parfaitement bien connaître son échiquier avant de tenter l'abordage de la maison de Nucingen, Rastignac voulut se mettre au fait de la vie antérieure du père Goriot, et recueillit des renseignemens certains, qui peuvent se réduire à ceci :

Jean-Joachim était, avant la révolution, un simple ouvrier vermicellier, habile, économe, et assez entreprenant pour avoir acheté le fonds de son maître, que le hasard rendit victime du premier soulèvement de 1789. Il s'était établi rue de la Jussienne, près de la Halle-aux-Blés, et avait eu le gros bon sens d'accepter la présidence de sa section, afin de faire protéger son commerce par les personnages les plus influens de cette dangereuse époque. Cette sagesse avait été l'origine de sa fortune, qui commença dans la disette, fausse ou vraie, par suite de laquelle les grains acquirent un prix énorme à Paris. Le peuple se tuait à la porte des boulangers, tandis que certaines personnes allaient chercher sans émeute des pâtes d'Italie chez les épiciers. Pendant cette année, le citoyen Goriot amassa les capitaux qui plus tard lui servirent à faire son commerce avec toute la supériorité que donne une grande masse d'argent à celui qui la possède. Il lui arriva ce qui arrive à tous les hommes qui n'ont qu'une capacité relative. Sa médiocrité le sauva. D'ailleurs, sa fortune n'étant connue qu'au moment où il n'y avait plus de danger à être riche, il n'excita l'envie de personne. Le commerce de grains semblait avoir absorbé toute son intelligence. S'agissait-il de blés, de farines, de grenailles, de reconnaître leurs qualités, les provenances, de veiller à leur conservation, de prévoir les cours, de prophétiser l'abondance ou la pénurie des récoltes, de se procurer les céréales à bon marché, de s'en approvisionner en Sicile, en Ukraine, Goriot n'avait pas son second. A lui voir conduire ses affaires, expliquer les lois sur l'exportation, sur l'importation des grains, étudier leur esprit, saisir leurs défauts, un homme l'eût jugé capable d'être ministre d'Etat. Patient, actif, énergique, constant, rapide dans ses expéditions, il avait un coup d'œil d'aigle, il devançait tout, prévoyait tout, savait tout, cachait tout; diplomate pour concevoir, soldat pour marcher. Sorti de sa spécialité, de sa simple et obscure boutique sur le pas de laquelle il demeurait pendant ses heures d'oisiveté, l'épaule appuyée au montant de la porte, il redevenait l'ouvrier stupide et grossier, l'homme incapable de comprendre un raisonnement, insensible à tous les plaisirs de l'esprit, l'homme qui s'endormait au spectacle, un de ces Dolibans parisiens, forts seulement en bêtise.

Ces natures se ressemblent presque toutes. A presque toutes, vous trouveriez un sentiment sublime au cœur. Deux sentimens exclusifs avaient rempli le cœur du vermicellier, en avaient absorbé l'humide, comme le commerce des grains employait toute l'intelligence de sa cervelle. Sa femme, fille unique d'un riche fermier de la Brie, fut pour lui l'objet d'une admiration religieuse, d'un amour sans bornes. Goriot avait admiré en elle une nature frêle et forte, sensible et jolie, qui contrastait vigoureusement avec la sienne. S'il est un sentiment inné dans le cœur de l'homme, n'est-ce pas l'orgueil de la protection exercée à tout moment en faveur d'un être faible? Joignez-y l'amour, cette reconnaissance vive de toutes les âmes franches pour le principe de leurs plaisirs, et vous comprendrez une foule de bizarreries morales. Après sept ans de bonheur sans nuages, Goriot, malheureusement pour lui, perdit sa femme : elle commençait à prendre de l'empire sur lui, en dehors de la sphère des sentimens. Peut-être eût-elle cultivé cette nature inerte, peut-être y eût-elle jeté l'intelligence des choses du monde et de la vie. Dans cette situation, le sentiment de la paternité se développa chez Goriot jusqu'à la déraison. Il reporta ses affections trompées par la mort sur ses deux filles, qui, d'abord, satisfirent pleinement tous ses sentimens. Quelque brillantes que fussent les propositions qui lui furent faites par des négocians ou des fermiers jaloux de lui donner leurs filles, il voulut rester veuf. Son beau-père, le seul homme pour lequel il avait eu du penchant, prétendait savoir pertinemment que Goriot avait juré de ne pas faire d'infidélité à sa femme, quoique morte. Les gens de la Halle, incapables de comprendre cette sublime folie, en plaisantèrent, et donnèrent à Goriot quelque grotesque sobriquet. Le premier d'entre eux qui, en buvant le vin d'un marché, s'avisa de la prononcer, reçut du vermicellier un coup de poing sur l'épaule qui l'envoya, la tête la première, sur une borne de la rue Oblin. Le dévouement irréfléchi, l'amour ombrageux et délicat que portait Goriot à ses filles était si connu qu'un jour un de ses concurrens, voulant le faire partir du marché pour rester maître du cours, lui dit que Delphine venait d'être renversée par un cabriolet. Le vermicellier, pâle et blême, quitta aussitôt la Halle. Il fut malade pendant plusieurs jours par suite de la réaction des sentimens contraires auxquels le livra cette fausse alarme. S'il n'appliqua pas sa tape meurtrière sur l'épaule de cet homme, il le chassa de la Halle en le forçant, dans une circonstance critique, à faire faillite. L'éducation de ses filles fut naturellement déraisonnable. Riche de plus de soixante mille livres de rente, et ne dépensant pas douze cents francs pour lui, le bonheur de Goriot était de satisfaire les fantaisies de ses filles : les plus excellens maîtres furent chargés de les douer des talens qui signalent une bonne éducation; elles eurent une demoiselle de compagnie; heureusement pour elles, ce fut une femme d'esprit et de goût; elles allaient à cheval, elles avaient voiture, elles vivaient comme auraient vécu les maîtresses d'un vieux seigneur riche; il leur suffisait d'exprimer les plus coûteux désirs pour voir leur père s'empressant de les combler; il ne demandait qu'une caresse en retour de ses offrandes. Goriot mettait ses filles au rang des anges, et nécessairement au-dessus de lui, le pauvre homme! il aimait jusqu'au mal qu'elles lui faisaient. Quand ses filles furent en âge d'être mariées, elles purent choisir leurs maris suivant leurs goûts : chacune d'elles devait avoir en dot la moitié de la fortune de son père. Courtisée pour sa beauté par le comte de Restaud, Anastasie avait des penchans aristocratiques qui la portèrent à quitter la maison paternelle pour s'élancer dans les hautes sphères sociales. Delphine aimait l'argent : elle épousa Nucingen, banquier d'origine allemande qui devint baron du Saint-Empire. Goriot resta vermicellier. Ses filles et ses gendres se choquèrent bientôt de lui voir continuer ce commerce, quoique ce fût toute sa vie. Après avoir subi pendant cinq ans leurs instances, il consentit à se retirer avec le produit de son fonds, et les bénéfices de ces dernières années; capital que madame Vauquer, chez laquelle il était venu s'établir, avait estimé rapporter de huit à dix mille livres de rente. Il se jeta dans cette pension par suite du désespoir qui l'avait saisi en voyant ses deux filles obligées par leurs maris de refuser non seulement de le prendre chez elles, mais encore de l'y recevoir ostensiblement.

Ces renseignemens étaient tout ce que savait un monsieur Muret sur le compte du père Goriot, dont il avait acheté le fonds. Les suppositions que Rastignac avait entendu faire par la duchesse de Langeais se trouvaient ainsi confirmées. Ici se termine l'exposition de cette obscure, mais effroyable tragédie parisienne.

Vers la fin de cette première semaine du mois de décembre, Rastignac reçut deux lettres, l'une de sa mère, l'autre de sa sœur aînée. Ces écritures si connues le firent à la fois palpiter d'aise et trembler de terreur. Ces deux frêles papiers contenaient un arrêt de vie ou de mort sur ses espérances. S'il concevait quelque terreur en se rappe-

lant la détresse de ses parens, il avait trop bien éprouvé leur prédilection pour ne pas craindre d'avoir aspiré leurs dernières gouttes de sang. La lettre de sa mère était ainsi conçue :

« Mon cher enfant, je t'envoie ce que tu m'as demandé. » Fais un bon emploi de cet argent: je ne pourrais, quand » il s'agirait de te sauver la vie, trouver une seconde fois » une somme si considérable sans que ton père en fût ins- » truit, ce qui troublerait l'harmonie de notre ménage. » Pour nous la procurer, nous serions obligés de donner » des garanties sur notre terre. Il m'est impossible de juger » le mérite de projets que je ne connais pas; mais de quelle » nature sont-ils donc pour te faire craindre de me les con- » fier? Cette explication ne demandait pas des volumes, il » ne nous faut qu'un mot à nous autres mères, et ce mot » m'aurait évité les angoisses de l'incertitude. Je ne sau- » rais te cacher l'impression douloureuse que ta lettre m'a » causée. Mon cher fils, quel est donc le sentiment qui t'a » contraint à jeter un tel effroi dans mon cœur? tu as dû » bien souffrir en m'écrivant, car j'ai bien souffert en te li- » sant. Dans quelle carrière t'engages-tu donc? Ta vie, ton » bonheur seraient attachés à paraître ce que tu n'es pas, » à voir un monde où tu ne saurais aller sans faire des dé- » penses d'argent que tu ne peux soutenir, sans perdre un » temps précieux pour tes études? Mon bon Eugène, crois- » en le cœur de ta mère, les voies tortueuses ne mènent à » rien de grand. La patience et la résignation doivent être » les vertus des jeunes gens qui sont dans ta position. Je ne » te gronde pas, je ne voudrais communiquer à notre of- » frande aucune amertume. Mes paroles sont celles d'une » mère aussi confiante que prévoyante. Si tu sais quelles » sont tes obligations, je sais, moi, combien ton cœur est » pur, combien tes intentions sont excellentes. Aussi puis-je » te dire sans crainte : Va, mon bien-aimé, marche! Je » tremble parce que je suis mère; mais chacun de tes pas » sera tendrement accompagné de nos vœux et de nos bé- » nédictions. Sois prudent, cher enfant. Tu dois être sage » comme un homme, les destinées de cinq personnes qui » te sont chères reposent sur ta tête. Oui, toutes nos for- » tunes sont en toi, comme ton bonheur est le nôtre. Nous » prions tous Dieu de te seconder dans tes entreprises. Ta » tante Marcillac a été, dans cette circonstance, d'une bonté » inouïe : elle allait jusqu'à concevoir ce que tu me dis de » tes gants. Mais elle a un faible pour l'aîné, disait-elle » gaiement. Mon Eugène, aime bien ta tante, je ne te dirai » ce qu'elle a fait pour toi que quand tu auras réussi ; au- » trement, son argent te brûlerait les doigts. Vous ne savez » pas, enfans, ce que c'est que de sacrifier des souvenirs! » Mais que ne vous sacrifierait-on pas? Elle me charge de » te dire qu'elle te baise au front, et voudrait te communi- » quer par ce baiser la force d'être souvent heureux. Cette » bonne et excellente femme t'aurait écrit si elle n'avait pas » la goutte aux doigts. Ton père va bien. La récolte de 1819 » passe nos espérances. Adieu, cher enfant. Je ne dirai rien » de tes sœurs : Laure t'écrit. Je lui laisse le plaisir de ba- » biller sur les petits événemens de la famille. Fasse le ciel » que tu réussisses! Oh ! oui, réussis, mon Eugène, tu m'as » fait connaître une douleur trop vive pour que je puisse la » supporter une seconde fois. J'ai su ce que c'était que » d'être pauvre, en désirant la fortune pour la donner à » mon enfant. Allons, adieu. Ne nous laisse pas sans nou- » velles, et prends ici le baiser que ta mère t'envoie. »

Quand Eugène eut achevé cette lettre, il était en pleurs, il pensait au père Goriot tordant son vermeil et le vendant pour aller payer la lettre de change de sa fille. « Ta mère a tordu ses bijoux! se disait-il. Ta tante a pleuré sans doute en vendant quelques-unes de ses reliques! De quel droit maudirais-tu Anastasie? tu viens d'imiter pour l'égoïsme de ton avenir ce qu'elle a fait pour son amant! Qui, d'elle ou de toi, vaut mieux? » L'étudiant se sentit les entrailles rongées par une sensation de chaleur intolérable. Il voulait renoncer au monde, il voulait ne pas prendre cet argent. Il éprouva ces nobles et beaux remords secrets dont le mérite est rarement apprécié par les hommes quand ils jugent leurs semblables, et qui font souvent absoudre par les anges du ciel le criminel condamné par les juristes de la terre. Rastignac ouvrit la lettre de sa sœur, dont les expressions innocemment gracieuses lui rafraîchirent le cœur.

« Ta lettre est venue bien à propos, cher frère. Agathe » et moi nous voulions employer notre argent de tant de » manières différentes, que nous ne savions plus à quel » achat nous résoudre. Tu as fait comme le domestique du » roi d'Espagne quand il a renversé les montres de son » maître, tu nous as mises d'accord. Vraiment, nous étions » constamment en querelle pour celui de nos désirs auquel » nous donnerions la préférence, et nous n'avions pas de- » viné, mon bon Eugène, l'emploi qui comprenait tous nos » désirs. Agathe a sauté de joie. Enfin, nous avons été com- » me deux folles pendant toute la journée, *à telles enseignes* » (style de tante) que ma mère nous disait de son air sé- » vère : Mais qu'avez-vous donc, mesdemoiselles? Si nous » avions été grondées un brin, nous en aurions été, je » crois, encore plus contentes. Une femme doit trouver » bien du plaisir à souffrir pour celui qu'elle aime! Moi » seule étais rêveuse et chagrine au milieu de ma joie. Je » ferai sans doute une mauvaise femme, je suis trop dépen- » sière. Je m'étais acheté deux ceintures, un joli poinçon » pour percer les œillets de mes corsets, des niaiseries, en » sorte que j'avais moins d'argent que cette grosse Agathe, » qui est économe, et entasse ses écus comme une pie. Elle » avait deux cents francs! Moi, mon pauvre ami, je n'ai » que cinquante écus. Je suis bien punie, je voudrais jeter » ma ceinture dans le puits, il me sera toujours pénible de » la porter. Je t'ai volé. Agathe a été charmante. Elle m'a » dit : Envoyons les trois cents francs, à nous deux! Mais » je n'ai pas tenu à te raconter les choses comme elles se » sont passées. Sais-tu comment nous avons fait pour obéir » à tes commandemens; nous avons pris notre glorieux ar- » gent, nous sommes allées nous promener toutes deux, et » quand une fois nous avons eu gagné la grande route, » nous avons couru à Ruffec, où nous avons tout bonne- » ment donné la somme à monsieur Grimbert, qui tient le » bureau des Messageries royales! Nous étions légères com- » me des hirondelles en revenant. Est-ce que le bonheur » nous allégirait? me dit Agathe. Nous nous sommes dit » mille choses que je ne ne vous répéterai pas, monsieur » le Parisien, il était trop question de vous. Oh! cher frère, » nous t'aimons bien, voilà tout en deux mots. Quant au » secret, selon ma tante, de petites masques comme nous » sont capables de tout, même de se taire. Ma mère est allée » mystérieusement à Angoulême avec ma tante, et toutes » deux ont gardé le silence sur la haute politique de leur » voyage, qui n'a pas eu lieu sans de longues conférences » d'où nous avons été bannies ainsi que monsieur le ba- » ron. De grandes conjectures occupent les esprits dans l'É- » tat de Rastignac. La robe de mousseline semée de fleurs » à jour que brodent les infantes pour sa majesté la reine » avance dans le plus profond secret. Il n'y a plus que deux » laizes à faire. Il a été décidé qu'on ne ferait pas de mur du » côté de Verteuil, il y aura une haie. Le menu peuple y » perdra des fruits, des espaliers, mais on y gagnera une » belle vue pour les étrangers. Si l'héritier présomptif » avait besoin de mouchoirs, il est prévenu que la douai- » rière de Marcillac, en fouillant dans ses trésors et ses » malles, désignées sous le nom de Pompéia et d'Hercula- » num, a découvert une pièce de belle toile de Hollande » qu'elle ne se connaissait pas; les princesses Agathe et » Laure mettent à ses ordres leur fil, leur aiguille, et des » mains toujours un peu trop rouges. Les deux jeunes » princes don Henri et don Gabriel ont conservé la funeste » habitude de se gorger de raisiné, de faire enrager leurs » sœurs, de ne vouloir rien apprendre, de s'amuser à dé- » nicher des oiseaux, de tapager, et de couper, malgré les » lois de l'Etat, des osiers pour se faire des badines. Le » nonce du pape, vulgairement appelé monsieur le curé, » menace de les excommunier s'ils continuent à laisser les

» saints canons de la grammaire pour les canons du sureau » belliqueux. Adieu, cher frère, jamais lettre n'a porté tant » de vœux faits pour ton bonheur, ni tant d'amour satis- » fait. Tu auras donc bien des choses à nous dire quand » tu viendras! Tu me diras tout, à moi, je suis l'aînée. Ma » tante nous a laissé soupçonner que tu avais des succès » dans le monde.

L'on parle d'une dame et l'on se tait du reste.

» Avec nous s'entend! Dis donc, Eugène, si tu voulais, » nous pourrions nous passer de mouchoirs, et nous te fe- » rions des chemises. Réponds-moi vite à ce sujet. S'il te » fallait promptement de belles chemises bien cousues, » nous serions obligées de nous y mettre tout de suite; et » s'il y avait à Paris des façons que nous ne connussions » pas, tu nous enverrais un modèle, surtout pour les poi- » gnets. Adieu, adieu! je t'embrasse au front du côté gau- » che, sur la tempe qui m'appartient exclusivement. Je » laisse l'autre feuillet pour Agathe, qui m'a promis de ne » rien lire de ce que je te dis. Mais, pour en être plus sûre, » je resterai près d'elle pendant qu'elle t'écrira. Ta sœur qui » t'aime.

» Laure de Rastignac. »

— Oh! oui, se dit Eugène, oui, la fortune à tout prix! Des trésors ne payeraient pas ce dévouement. Je voudrais leur apporter tous les bonheurs ensemble. Quinze cent cinquante francs! se dit-il après une pause. Il faut que chaque pièce porte coup! Laure a raison. Nom d'une femme! je n'ai que des chemises de grosse toile. Pour le bonheur d'un autre, une jeune fille devient rusée autant qu'un voleur. Innocente pour elle et prévoyante pour moi, elle est comme l'ange du ciel qui pardonne les fautes de la terre sans les comprendre.

Le monde était à lui! Déjà son tailleur avait été convoqué, sondé, conquis. En voyant monsieur de Trailles, Rastignac avait compris l'influence qu'exercent les tailleurs sur la vie des jeunes gens. Hélas! il n'existe pas de moyenne entre ces deux termes: un tailleur est ou un ennemi mortel, ou un ami donné par la facture. Eugène rencontra dans le sien un homme qui avait compris la paternité de son commerce, et qui se considérait comme un trait-d'union entre le présent et l'avenir des jeunes gens. Aussi Rastignac reconnaissant a-t-il fait la fortune de cet homme par un de ces mots auxquels il excella plus tard. — Je lui connais, disait-il, deux pantalons qui ont fait faire des mariages de vingt mille livres de rente.

Quinze cents francs et des habits à discrétion! En ce moment, le pauvre Méridional ne douta plus de rien, et descendit au déjeuner avec cet air indéfinissable que donne à un jeune homme la possession d'une somme quelconque. A l'instant où l'argent se glisse dans la poche d'un étudiant, il se dresse en lui-même une colonne fantastique sur laquelle il s'appuie. Il marche mieux qu'auparavant, il se sent un point d'appui pour son levier, il a le regard plein, direct, il a les mouvemens agiles; la veille, humble et timide, il aurait reçu des coups; le lendemain, il en donnerait à un premier ministre. Il se passe en lui des phénomènes inouïs: il veut tout et peut tout, il désire à tort et à travers, il est gai, généreux, expansif. Enfin, l'oiseau naguère sans ailes a retrouvé son envergure. L'étudiant sans argent happe un brin de plaisir comme un chien qui dérobe un os à travers mille périls, il le casse, en suce la moelle, et court encore; mais le jeune homme qui fait mouvoir dans son gousset quelques fugitives pièces d'or déguste ses jouissances, il les détaille, il s'y complaît, il se balance dans le ciel, il ne sait plus ce que signifie le mot *misère*. Paris lui appartient tout entier. Age où tout est luisant, ou tout scintille et flambe! âge de force joyeuse dont personne ne profite, ni l'homme ni la femme! âge des dettes et des vives craintes qui décuplent tous les plaisirs! Qui n'a pas pratiqué la rive gauche de la Seine, entre la rue Saint-Jacques et la rue des Saints-Pères, ne connaît rien à la vie humaine! — « Ah! si les femmes de Paris savaient! se disait Rastignac en dévorant les poires cuites à un liard la pièce servies par madame Vauquer, elles viendraient se faire aimer ici. » En ce moment un facteur des Messageries royales se présenta dans la salle à manger, après avoir fait sonner la porte à claire-voie. Il demanda monsieur Eugène de Rastignac, auquel il tendit deux sacs à prendre, et un registre à émarger. Rastignac fut alors sanglé comme d'un coup de fouet par le regard profond que lui lança Vautrin.

— Vous aurez de quoi payer des leçons d'armes et des séances au tir, lui dit cet homme.

— Les galions sont arrivés, lui dit madame Vauquer en regardant les sacs.

Mademoiselle Michonneau craignait de jeter les yeux sur l'argent, de peur de montrer sa convoitise.

— Vous avez une bonne mère, dit madame Couture.

— Monsieur a une bonne mère, répéta Poiret.

— Oui, la maman s'est saignée, dit Vautrin. Vous pourrez maintenant faire vos farces, aller dans le monde, y pêcher des dots, et danser avec les comtesses qui ont des fleurs de pêcher sur la tête. Mais, croyez-moi, jeune homme, fréquentez le tir.

Vautrin fit le geste d'un homme qui vise son adversaire. Rastignac voulut donner pour boire au facteur, et ne trouva rien dans sa poche. Vautrin fouilla dans la sienne, et jeta vingt sous à l'homme.

— Vous avez bon crédit, reprit-il en regardant l'étudiant.

Rastignac fut forcé de le remercier, quoique depuis les mots aigrement échangés, le jour où il était revenu de chez madame de Beauséant, cet homme lui fût insupportable.

Pendant ces huit jours, Eugène et Vautrin étaient restés silencieusement en présence, et s'observaient l'un l'autre. L'étudiant se demandait vainement pourquoi. Sans doute les idées se projettent en raison directe de la force avec laquelle elles se conçoivent, et vont frapper là où le cerveau les envoie, par une loi mathématique comparable à celle qui dirige les bombes au sortir du mortier. Divers en sont les effets. S'il est des natures tendres où les idées se logent et qu'elles ravagent, il est aussi des natures vigoureusement munies, des crânes à remparts d'airain sur lesquels les volontés des autres s'aplatissent et tombent comme les balles devant une muraille; puis il est encore des natures flasques et cotonneuses où les idées d'autrui viennent mourir comme des boulets s'amortissent dans la terre molle des redoutes. Rastignac avait une de ces têtes pleines de poudre qui sautent au moindre choc. Il était trop vivacement jeune pour ne pas être accessible à cette projection des idées, à cette contagion des sentimens dont tant de bizarres phénomènes nous frappent à notre insu. Sa vue morale avait la portée lucide de ses yeux de lynx. Chacun de ses doubles sens avait cette longueur mystérieuse, cette flexibilité d'aller et de retour qui nous émerveille chez les gens supérieurs, bretteurs habiles à saisir le défaut de toutes les cuirasses. Depuis un mois il s'était d'ailleurs développé chez Eugène autant de qualités que de défauts. Ses défauts, le monde et l'accomplissement de ses croissans désirs les lui avaient demandés. Parmi ses qualités se trouvait cette vivacité méridionale qui fait marcher droit à la difficulté pour la résoudre, et qui ne permet pas à un homme d'outre-Loire de rester dans une incertitude quelconque; qualité que les gens du Nord nomment un défaut: pour eux, si ce fut l'origine de la fortune de Murat, ce fut aussi la cause de sa mort. Il faudrait conclure de là que quand un Méridional sait unir la fourberie du Nord à l'audace d'outre-Loire, il est complet et reste roi de Suède. Rastignac ne pouvait donc pas demeurer longtemps sous le feu des batteries de Vautrin sans savoir si cet homme était son ami ou son ennemi. De moment en moment, il lui semblait que ce singulier personnage pénétrait ses passions et lisait dans son cœur, tandis que chez lui tout était si bien clos qu'il semblait avoir la profondeur immobile d'un sphinx qui sait, voit tout, et ne dit rien. En se sentant le gousset plein, Eugène se mutina.

— Faites-moi le plaisir d'attendre, dit-il à Vautrin qui se levait pour sortir après avoir savouré les dernières gorgées de son café.

— Pourquoi ? répondit le quadragénaire en mettant son chapeau à larges bords et prenant une canne en fer avec laquelle il faisait souvent des moulinets en homme qui n'aurait pas craint d'être assailli par quatre voleurs.

— Je vais vous rendre, reprit Rastignac qui défit promptement un sac et compta cent quarante francs à madame Vauquer. Les bons comptes font les bons amis, dit-il à la veuve. Nous sommes quittes jusqu'à la Saint-Sylvestre. Changez-moi ces cent sous.

— Les bons amis font les bons comptes, répéta Poiret en regardant Vautrin.

— Voici vingt sous, dit Rastignac en tendant une pièce au sphinx en perruque.

— On dirait que vous avez peur de me devoir quelque chose ? s'écria Vautrin en plongeant un regard divinateur dans l'âme du jeune homme auquel il jeta un de ces sourires goguenards et diogéniques desquels Eugène avait été sur le point de se fâcher cent fois.

— Mais... oui, répondit l'étudiant qui tenait ses deux sacs à la main et s'était levé pour monter chez lui.

Vautrin sortait par la porte qui donnait dans le salon, et l'étudiant se disposait à s'en aller par celle qui menait sur le carré de l'escalier.

— Savez-vous, monsieur le marquis de Rastignacorama, que ce que vous me dites n'est pas exactement poli, dit alors Vautrin en fouettant la porte du salon et venant à l'étudiant qui le regarda froidement.

Rastignac ferma la porte de la salle à manger, en emmenant avec lui Vautrin au bas de l'escalier, dans le carré qui séparait la salle à manger de la cuisine, où se trouvait une porte pleine donnant sur le jardin, et surmontée d'un long carreau garni de barreaux de fer. Là, l'étudiant dit devant Sylvie qui déboucha de sa cuisine : — *Monsieur* Vautrin, je ne suis pas marquis, et je ne m'appelle pas Rastignacorama.

— Ils vont se battre, dit mademoiselle Michonneau d'un air indifférent.

— Se battre ! répéta Poiret.

— Que non, répondit madame Vauquer en caressant sa pile d'écus.

— Mais les voilà qui vont sous les tilleuls, cria mademoiselle Victorine en se levant pour regarder dans le jardin. Ce pauvre jeune homme a pourtant raison.

— Remontons, ma chère petite, dit madame Couture, ces affaires-là ne nous regardent pas.

Quand madame Couture et Victorine se levèrent, elles rencontrèrent, à la porte, la grosse Sylvie qui leur barra le passage.

— Quoi qui n'y a donc ? dit-elle. Monsieur Vautrin a dit à monsieur Eugène : Expliquons-nous ! Puis il l'a pris par le bras, et les voilà qui marchent dans nos artichauts.

En ce moment, Vautrin parut.

— Maman Vauquer, dit-il en souriant, ne vous effrayez de rien, je vais essayer mes pistolets sous les tilleuls.

— Oh ! monsieur, dit Victorine en joignant les mains, pourquoi voulez-vous tuer monsieur Eugène ?

Vautrin fit deux pas en arrière et contempla Victorine.

— Autre histoire ! s'écria-t-il d'une voix railleuse qui fit rougir la pauvre fille. Il est bien gentil, n'est-ce pas, ce jeune homme-là ? reprit-il. Vous me donnez une idée. Je ferai votre bonheur à tous deux, ma belle enfant.

Madame Couture avait pris sa pupille par le bras et l'avait entraînée en lui disant à l'oreille : — Mais, Victorine, vous êtes inconcevable ce matin.

— Je ne veux pas qu'on tire des coups de pistolet chez moi, dit madame Vauquer. N'allez-vous pas effrayer tout le voisinage et amener la police, à c't'heure.

— Allons, du calme, maman Vauquer, répondit Vautrin. Là, là, tout beau, nous irons au tir. Il rejoignit Rastignac, qu'il prit familièrement par le bras : — Quand je vous aurais prouvé qu'à trente-cinq pas je mets cinq fois de suite ma balle dans un as de pique, lui dit-il, cela ne vous ôterait pas votre courage. Vous m'avez l'air d'être un peu rageur, et vous vous feriez tuer comme un imbécile.

— Vous reculez, dit Eugène.

— Ne m'échauffez pas la bile, répondit Vautrin. Il ne fait pas froid ce matin, venez nous asseoir là-bas, dit-il en montrant les siéges peints en vert. Là, personne ne nous entendra. J'ai à causer avec vous. Vous êtes un bon petit jeune homme auquel je ne veux pas de mal. Je vous aime, foi de Tromp... (mille tonnerres !), foi de Vautrin. Pourquoi vous aimé-je ? je vous le dirai. En attendant, je vous connais comme si je vous avais fait, et vais vous le prouver. Mettez vos sacs là, reprit-il en lui montrant la table ronde.

Rastignac posa son argent sur la table et s'assit en proie à une curiosité que développa chez lui au plus haut degré le changement soudain opéré dans les manières de cet homme, qui, après avoir parlé de le tuer, se posait comme son protecteur.

— Vous voudriez bien savoir qui je suis, ce que j'ai fait, ou ce que je fais, reprit Vautrin. Vous êtes trop curieux, mon petit. Allons, du calme. Vous allez en entendre bien d'autres ! J'ai eu des malheurs. Ecoutez-moi d'abord, vous me répondrez après. Voilà ma vie antérieure en trois mots. Qui suis-je ? Vautrin. Que fais-je ? Ce qui me plaît. Passons. Voulez-vous connaître mon caractère ? Je suis bon avec ceux qui me font du bien ou dont le cœur parle au mien. A ceux-là tout est permis, ils peuvent me donner des coups de pied dans les os des jambes sans que je leur dise : *Prends garde !* Mais, nom d'une pipe ! je suis méchant comme le diable avec ceux qui me tracassent ou qui ne me reviennent pas. Et il est bon de vous apprendre que je me soucie de tuer un homme comme de ça ! dit-il en lançant un jet de salive. Seulement je m'efforce de le tuer promptement, quand il le faut absolument. Je suis ce que vous appelez un artiste. J'ai lu les Mémoires de Benvenuto Cellini, tel que vous me voyez, et en italien encore ! J'ai appris de cet homme-là, qui était un fier luron, à imiter la Providence qui nous tue à tort et à travers, et à aimer le beau partout où il se trouve. N'est-ce pas d'ailleurs une belle partie à jouer que d'être seul contre tous les hommes et d'avoir la chance ? J'ai bien réfléchi à la constitution actuelle de votre désordre social. Mon petit, le duel est un jeu d'enfant, une sottise. Quand de deux hommes vivans l'un doit disparaître, il faut être imbécile pour s'en remettre au hasard. Le duel ? croix ou pile ! voilà. Je mets cinq balles de suite dans un as de pique en renfonçant chaque nouvelle balle sur l'autre, et à trente-cinq pas encore ! quand on est doué de ce petit talent-là, l'on peut se croire sûr d'abattre son homme. Eh bien ! j'ai tiré sur un homme à vingt pas, je l'ai manqué. Le drôle n'avait jamais manié de sa vie un pistolet. Tenez ! dit cet homme extraordinaire en défaisant son gilet et montrant sa poitrine velue comme le dos d'un ours, mais garnie d'un crin fauve qui causait une sorte de dégoût mêlé d'effroi, ce blanc-bec m'a roussi le poil, ajouta-t-il en mettant le doigt de Rastignac sur un trou qu'il avait au sein. Mais dans ce temps-là j'étais un enfant, j'avais votre âge, vingt et un ans. Je croyais encore à quelque chose, à l'amour d'une femme, un tas de bêtises dans lesquelles vous allez vous embarbouiller. Nous nous serions battus, pas vrai ? Vous auriez pu me tuer. Supposez que je sois en terre, où seriez-vous ? Il faudrait décamper, aller en Suisse, manger l'argent du papa, qui n'en a guère. Je vais vous éclairer, moi, la position dans laquelle vous êtes ; mais je vais le faire avec la supériorité d'un homme qui, après avoir examiné les choses d'ici bas, a vu qu'il n'y avait que deux partis à prendre : ou une stupide obéissance ou la révolte. Je n'obéis à rien, est-ce clair ? Savez-vous ce qu'il vous faut, à vous, au train dont vous allez ? un million, et promptement ; sans quoi, avec notre petite tête, nous pourrions aller flâner dans les filets de Saint-Cloud, pour voir s'il y a un Être-Suprême. Ce million, je vais vous le donner. Il fit une pose en regardant Eugène. — Ah ! ah ! vous faites meilleure mine à votre

petit papa Vautrin. En entendant ce mot-là, vous êtes comme une jeune fille à qui l'on dit : A ce soir, et qui se toilette en se pourléchant comme un chat qui boit du lait. A la bonne heure. Allons donc! A nous deux! Voici votre compte, jeune homme. Nous avons, là-bas, papa, maman, grand'tante, deux sœurs (dix-huit et dix-sept ans), deux petits frères (quinze et dix ans), voilà le contrôle de l'équipage. La tante élève vos sœurs. Le curé vient apprendre le latin aux deux frères. La famille mange plus de bouillie de marrons que de pain blanc, le papa ménage ses culottes, maman se donne à peine une robe d'hiver et une robe d'été, nos sœurs font comme elles peuvent. Je sais tout, j'ai été dans le Midi. Les choses sont comme cela chez vous, si l'on vous envoie douze cents francs par an, et que votre terrine ne rapporte que trois mille francs. Nous avons une cuisinière et une domestique, il faut garder le décorum, papa est baron.

Quant à nous, nous avons de l'ambition, nous avons les Beauséant pour alliés et nous allons à pied, nous voulons la fortune et nous n'avons pas le sou, nous mangeons les *ratatouilles* de maman Vauquer et nous aimons les beaux dîners du faubourg Saint-Germain, nous couchons sur un grabat et nous voulons un hôtel! Je ne blâme pas vos vouloirs. Avoir de l'ambition, mon petit cœur! ce n'est pas donné à tout le monde. Demandez aux femmes quels hommes elles recherchent: les ambitieux. Les ambitieux ont les reins plus forts, le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes. Et la femme se trouve si heureuse et si belle aux heures où elle est forte, qu'elle préfère à tous les hommes celui dont la force est énorme, fût-elle en danger d'être brisée par lui. Je fais l'inventaire de vos désirs afin de vous poser la question. Cette question, la voici. Nous avons une faim de loup, nos quenottes sont incisives. comment nous y prendrons-nous pour approvisionner la marmite? Nous avons d'abord le Code à manger, ce n'est pas amusant, et ça n'apprend rien ; mais il le faut. Soit, Nous nous faisons avocat pour devenir président d'une cour d'assises, envoyer les pauvres diables qui valent mieux que nous avec T. F. sur l'épaule, afin de prouver aux riches qu'ils peuvent dormir tranquillement. Ce n'est pas drôle, et puis c'est long. D'abord, deux années à droguer dans Paris, à regarder, sans y toucher, les *nanans* dont nous sommes friands. C'est fatigant de désirer toujours sans jamais se satisfaire. Si vous étiez pâle et de la nature des mollusques, vous n'auriez rien à craindre ; mais nous avons le sang fiévreux des lions et un appétit à faire vingt sottises par jour. Vous succomberez donc à ce supplice, le plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. Admettons que vous soyez sage, qus vous buviez du lait et que vous fassiez des élégies; il faudra, généreux comme vous l'êtes, commencer, après bien des ennuis et des privations à rendre un chien enragé, par devenir le substitut de quelque drôle, dans un trou de ville où le gouvernement vous jetera mille francs d'appointemens, comme on jette une soupe à un dogue de boucher. Aboie après les voleurs, plaide pour le riche, fais guillotiner des gens de cœur. Bien obligé! Si vous n'avez pas de protections, vous pourrirez dans votre tribunal de province. Vers trente ans, vous serez juge à douze cents francs par an, si vous n'avez pas encore jeté la robe aux orties. Quand vous aurez atteint la quarantaine, vous épouserez quelque fille de meunier, riche d'environ six mille livres de rente. Merci! Ayez des protections vous serez procureur du roi à trente an, avec mille écus d'appointemens, et vous épouserez la fille du maire. Si vous faites quelques-unes de ces petites bassesses politiques, comme de lire sur un bulletin Villèle au lieu de Manuel (ça rime, ça met la conscience en repos), vous serez, à quarante ans, procureur-général, et pourrez devenir député. Remarquez, mon cher enfant, que nous aurons fait des accrocs à notre petite conscience, que nous aurons eu vingt ans d'ennuis, de misères secrètes, et que nos sœurs auront coiffé sainte-Catherine. J'ai l'honneur de vous faire observer de plus qu'il n'y a que vingt procureurs généraux en France, et que vous êtes vingt mille aspirans au grade, parmi lesquels il se rencontre des farceurs qui vendraient leur famille pour monter d'un cran, Si le métier vous dégoûte, voyons autre chose. Le baron de Rastignac veut-il être avocat? Oh! joli. Il faut pâtir pendant dix ans, dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le palais avec sa langue. Si ce métier vous menait à bien, je ne dirais pas non ; mais trouvez-moi dans Paris cinq avocats qui, à cinquante ans, gagnent plus de cinquante mille francs par an? Bah! plutôt que de m'amoindrir ainsi l'âme, j'aimerais mieux me faire corsaire. D'ailleurs, où prendre des écus? Tout ça n'est pas gai. Nous avons une ressource dans la dot d'une femme. Voulez-vous vous marier? ce sera vous mettre une pierre au cou ; puis, si vous vous mariez pour de l'argent, que deviennent nos sentimens d'honneur, notre noblesse! Autant commencer aujourd'hui votre révolte contre les conventions humaines. Ce ne serait rien que se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de la mère, faire des bassesses à dégoûter une truie, pouah! si vous trouviez au moins le bonheur. Mais vous serez malheureux comme les pierres d'égout avec une femme que vous aurez épousée ainsi. Vaut encore mieux guerroyer avec les hommes que de lutter avec sa femme. Voilà le carrefour de la vie, jeune homme, choisissez. Vous avez déjà choisi : vous avez été chez notre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous avez été chez madame de Restaud, la fille du père Goriot, et vous y avez flairé la Parisienne. Ce jour là vous êtes revenu avec un mot écrit sur votre front, et que j'ai bien su lire : *Parvenir!* parvenir à tout prix. Bravo! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. Il vous a fallu de l'argent. Où en prendre? Vous avez saigné vos sœurs. Tous les frères *flouent* plus ou moins leurs sœurs. Vos quinze cents francs arrachés, Dieu sait comme! dans un pays où l'on trouve plus de châtaignes que de pièces cent sous, vont filer comme des soldats à la maraude. Après, que ferez-vous? vous travaillerez? le travail, compris comme vous le comprenez en ce moment, donne, dans les vieux jours un appartement chez maman Vauquer, à des gars de la force de Poiret. Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment on fait son chemin ici? par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. L'on plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calomnier, parce qu'il prend sans partager ; mais on plie s'il persiste ; en un mot, on l'adore à genoux quand on n'a pas pu l'enterrer sous la boue. La corruption est en force, le talent est rare. Ainsi, la corruption est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez partout la pointe. Vous verrez des femmes dont les maris ont six mille francs d'appointemens pour tout potage, et qui dépensent plus de dix mille francs à leur toilette. Vous verrez des employés à douze cents francs acheter des terres. Vous verrez des femmes se prostituer pour aller dans la voiture du fils d'un pair de France, qui peut courir à Longchamps sur la chaussée du milieu. Vous avez vu le pauvre bêta de père Goriot obligé de payer la lettre de change endossée par sa fille, dont le mari à cinquante mille livres de rente. Je vous défie de faire deux pas dans Paris sans rencontrer des manigances infernales. Je parierais ma tête contre un pied de cette salade que vous donnerez dans un guêpier chez la première femme qui vous plaira, fût-elle riche, belle et jeune. Toutes sont bricolées par les lois, en guerre avec leurs maris a propos de tout. Je n'en finirais pas s'il fallait vous expliquer les trafics qui se font pour des amans, pour des chiffons, pour des enfans, pour le ménage ou pour la vanité, rarement par vertu, soyez-en sûr. Aussi

l'honnête homme est-il l'ennemi commun. Mais que croyez-vous que soit l'honnête homme ? A Paris, l'honnête homme est celui qui se tait, et refuse de partager. Je ne vous parle que de ces pauvres ilotes qui partout font la besogne sans être jamais récompensés de leurs travaux, et que je nomme la confrérie des savates du bon Dieu. Certes, là est la vertu dans toute la fleur de sa bêtise, mais là est la misère. Je vois d'ici la grimace de ces braves gens si Dieu nous faisait la mauvaise plaisanterie de s'absenter au jugement dernier. Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche où le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups; autrement on carotte, et votre serviteur. Si dans les cent professions que vous pouvez embrasser, il se rencontre dix hommes qui réussissent vite, le public les appelle des voleurs. Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter; sachez seulement vous bien débarbouiller : là est toute la morale de notre époque.

Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné le droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme ? du tout. Il a toujours été ainsi. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait. Il est parfois plus ou moins hypocrite, et les niais disent alors qu'il a ou n'a pas de mœurs. Je n'accuse pas les riches en faveur du peuple : l'homme est le même en haut, en bas, au milieu. Il se rencontre par chaque million de ce haut bétail dix lurons qui se mettent au-dessus de tout, même des lois : j'en suis. Vous, si vous êtes un homme supérieur, allez en droite ligne et la tête haute. Mais il faudra lutter contre l'envie, la calomnie, la médiocrité, contre tout le monde. Napoléon a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry, et qui a failli l'envoyer aux colonies. Tâtez-vous ! Voyez si vous pourrez vous lever tous les matins avec plus de volonté que vous n'en aviez la veille. Dans ces conjonctures, je vais vous faire une proposition que personne ne refuserait. Ecoutez bien. Moi, voyez-vous, j'ai une idée. Mon idée est d'aller vivre de la vie patriarcale au milieu d'un grand domaine, cent mille arpens, par exemple, aux Etats-Unis, dans le sud. Je veux m'y faire planteur, avoir des esclaves, gagner quelques bons petits millions à vendre mes bœufs, mon tabac, mes bois, en vivant comme un souverain, en faisant mes volontés, en menant une vie qu'on ne conçoit pas ici, où l'on se tapit dans un terrier de plâtre. Je suis un grand poële. Mes poésies, je ne les écris pas : elles consistent en actions et en sentimens. Je possède en ce moment cinquante mille francs qui me donneraient à peine quarante nègres. J'ai besoin de deux cent mille francs, parce que je veux deux cents nègres, afin de satisfaire mon goût pour la vie patriarcale. Des nègres, voyez-vous ? c'est des enfans tout venus dont on fait ce qu'on veut, sans qu'un curieux de procureur du roi arrive vous en demander compte. Avec ce capital noir, en dix ans j'aurai trois ou quatre millions. Si je réussis, personne ne me demandera : Qui es-tu ? Je serai monsieur Quatre-Millions, citoyen des Etats-Unis. J'aurai cinquante ans, je ne serai pas encore pourri, je m'amuserai à ma façon. En deux mots, si je vous procure une dot d'un million, me donnerez-vous deux cent mille francs ? Vingt pour cent de commission, hein ! est-ce trop cher ? Vous vous ferez aimer de votre petite femme. Une fois marié, vous manifesterez des inquiétudes, des remords, vous ferez le triste pendant quinze jours. Une nuit, après quelques singeries, vous déclarerez, entre deux baisers, deux cent mille francs de dettes à votre femme, en lui disant : Mon amour ! Ce vaudeville est joué tous les jours par les jeunes gens les plus distingués. Une jeune femme ne refuse pas sa bourse à celui qui lui prend le cœur. Croyez-vous que vous y perdrez ? Non. Vous trouverez le moyen de regagner vos deux cent mille francs dans une affaire. Avec votre argent et votre esprit, vous amasserez une fortune aussi considérable que vous pourrez la souhaiter. *Ergo* vous aurez fait, en six mois de temps, votre bonheur, celui d'une femme aimable et celui de votre papa Vautrin, sans compter celui de votre famille qui souffle dans ses doigts, l'hiver, faute de bois. Ne vous étonnez ni de ce que je vous propose, ni de ce que je vous demande ! Sur soixante beaux mariages qui ont lieu dans Paris, il y en a quarante-sept qui donnent lieu à des marchés semblables. La chambre des notaires a forcé monsieur...

— Que faut-il que je fasse ? dit avidement Rastignac en interrompant Vautrin.

— Presque rien, répondit cet homme en laissant échapper un mouvement de joie semblable à la sourde expression d'un pêcheur qui sent un poisson au bout de sa ligne. Ecoutez-moi bien ! Le cœur d'une pauvre fille malheureuse et misérable est l'éponge la plus avide à se remplir d'amour, une éponge sèche qui se dilate aussitôt qu'il y tombe une goutte de sentiment. Faire la cour à une jeune personne qui se rencontre dans des conditions de solitude, de désespoir et de pauvreté sans qu'elle se doute de sa fortune à venir ? dame ! c'est quinte et quatorze en main, c'est connaître les numéros à la loterie, c'est jouer sur les rentes en sachant les nouvelles. Vous construisez sur pilotis un mariage indestructible. Viennent des millions à cette jeune fille, elle vous les jettera aux pieds, comme si c'était des cailloux. — Prends, mon bien-aimé ! Prends, Adolphe ! Alfred ! Prends, Eugène ! dira-t-elle si Adolphe, Alfred ou Eugène ont eu le bon esprit de se sacrifier pour elle. Ce que j'entends par des sacrifices, c'est vendre un vieil habit afin d'aller au Cadran-Bleu manger ensemble des croûtes aux champignons; de là, le soir, à l'Ambigu-Comique; c'est mettre sa montre au Mont-de-Piété pour lui donner un châle. Je ne vous parle pas du gribouillage de l'amour ni des fariboles auxquelles tiennent tant les femmes, comme, par exemple, de répandre des gouttes d'eau sur le papier à lettre en manière de larmes quand on est loin d'elles : vous m'avez l'air de connaître parfaitement l'argot du cœur. Paris, voyez-vous, est comme une forêt du Nouveau-Monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons, qui vivent du produit que donnent les différentes chasses sociales ; vous êtes un chasseur de millions. Pour les prendre, vous usez de piéges, de pipeaux, d'appeaux. Il y a plusieurs manières de chasser. Les uns chassent à la dot ; les autres chassent à la liquidation : ceux-ci pêchent des consciences, ceux-là vendent leurs abonnés pieds et poings liés. Celui qui revient avec sa gibecière bien garnie est salué, fêté, reçu dans la bonne société. Rendons justice à ce sol hospitalier, vous avez affaire à la ville la plus complaisante qui soit dans le monde. Si les fières aristocraties de toutes les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans leurs rangs un millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court à ses fêtes, mange ses dîners et trinque avec son infamie.

— Mais où trouver une fille ? dit Eugène.

— Elle est à vous, devant vous !

— Mademoiselle Victorine !

— Juste !

— Eh ! comment ?

— Elle vous aime déjà, votre petite baronne de Rastignac !

— Elle n'a pas un sou, reprit Eugène étonné.

— Ah ! nous y voilà. Encore deux mots, dit Vautrin, et tout s'éclaircira. Le père Taillefer est un vieux coquin qui passe pour avoir assassiné un de ses amis pendant la révolution. C'est un de mes gaillards qui ont de l'indépendance dans les opinions. Il est banquier, principal associé de la maison Frédéric Taillefer et compagnie. Il a un fils unique, auquel il veut laisser son bien, au détriment de Victorine. Moi, je n'aime pas ces injustices-là. Je suis comme don Quichotte, j'aime à prendre la défense du faible contre le fort. Si la volonté de Dieu était de lui retirer son fils, Taillefer reprendrait sa fille ; il voudrait un héritier quelconque, une bêtise qui est dans la nature, et il ne peut plus avoir d'enfans, je le sais. Victorine est douce et gentille, elle aura bientôt entortillé son père, et le fera tourner comme une toupie d'Allemagne avec le fouet du sentiment. Elle sera trop sensible à votre amour pour vous ou-

blier, vous l'épouserez. Moi, je me charge du rôle de la Providence, je ferai vouloir le bon Dieu. J'ai un ami pour qui je me suis dévoué, un colonel de l'armée de la Loire qui vient d'être employé dans la garde royale. Il écoute mes avis et s'est fait ultra-royaliste : ce n'est pas un de ces imbéciles qui tiennent à leurs opinions. Si j'ai encore un conseil à vous donner, mon ange, c'est de ne pas plus tenir à vos opinions qu'à vos paroles. Quand on vous les demandera, vendez-les. Un homme qui se vante de ne jamais changer d'opinion est un homme qui se charge d'aller toujours en ligne droite, un niais qui croit à l'infaillibilité. Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événemens; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événemens et les circonstances pour les conduire. S'il y avait des principes et des lois fixes les peuples n'en changeraient pas comme nous changeons de chemises. L'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation. L'homme qui a rendu le moins de services à la France est un fétiche vénéré pour avoir toujours vu en rouge, il est tout au plus bon à mettre au Conservatoire, parmi les machines, en l'étiquetant La Fayette ; tandis que le prince auquel chacun lance sa pierre, et qui méprise assez l'humanité pour lui cracher au visage autant de sermens qu'elle en demande, a empêché le partage de la France au congrès de Vienne : on lui doit des couronnes, on lui jette de la boue. Oh ! je connais les affaires, moi ! J'ai les secrets de bien des hommes ! Suffit. J'aurai une opinion inébranlable le jour où j'aurai rencontré trois têtes d'accord sur l'emploi d'un principe, et j'attendrai longtemps ! L'on ne trouve pas dans les tribunaux trois juges qui aient le même avis sur un article de loi. Je reviens à mon homme. Il remettrait Jésus-Christ en croix si je le lui disais. Sur un seul mot de son papa Vautrin, il cherchera querelle à ce drôle qui n'envoie pas seulement cent sous à sa pauvre sœur, et..... Ici Vautrin se leva, se mit en garde, et fit le mouvement d'un maître d'armes qui se fend. — Et, à l'ombre ! ajouta-t-il.

— Quelle horreur ! dit Eugène. Vous voulez plaisanter, monsieur Vautrin ?

— Là, là, là, du calme, reprit cet homme. Ne faites pas l'enfant : cependant, si cela peut vous amuser, courroucez-vous, emportez-vous ! Dites que je suis un infâme, un scélérat, un coquin, un bandit, mais ne m'appelez ni escroc, ni espion ! Allez, dites, lâchez votre bordée ! Je vous pardonne, c'est si naturel à votre âge ! J'ai été comme ça, moi ! Seulement, réfléchissez. Vous ferez pis quelque jour. Vous irez coqueter chez quelque jolie femme, et vous recevrez de l'argent. Vous y avez pensé ! dit Vautrin ; car comment réussirez-vous, si vous n'escomptez pas votre amour ? La vertu, mon cher étudiant, ne se scinde pas : elle est ou n'est pas. On nous parle de faire pénitence de nos fautes. Encore un joli système que celui en vertu duquel on est quitte d'un crime avec un acte de contrition ! Séduire une femme pour arriver à vous poser sur tel bâton de l'échelle sociale, jeter la zizanie entre les enfans d'une famille, enfin toutes les infamies qui se pratiquent sous le manteau d'une cheminée ou autrement dans un but de plaisir ou d'intérêt personnel, croyez-vous que ce soient des actes de foi, d'espérance et de charité ? Pourquoi deux mois de prison au dandy qui, dans une nuit, ôte à un enfant la moitié de sa fortune, et pourquoi le bagne au pauvre diable qui vole un billet de mille francs avec les circonstances aggravantes ? Voilà vos lois. Il n'y a pas un article qui n'arrive à l'absurde. L'homme en gants et à paroles jaunes a commis des assassinats où l'on ne verse pas de sang, mais où l'on en donne ; l'assassin a ouvert une porte avec un monseigneur : deux choses nocturnes ! Entre ce que je vous propose et ce que vous ferez un jour, il n'y a que le sang de moins. Vous croyez à quelque chose de fixe dans ce monde-là ! Méprisez donc les hommes, et voyez les mailles par où l'on peut passer à travers le réseau du Code. Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié parce qu'il a été proprement fait.

— Silence, monsieur, je ne veux pas en entendre davantage, vous me feriez douter de moi-même. En ce moment le sentiment est toute ma science.

— A votre aise, bel enfant. Je vous croyais plus fort, dit Vautrin, je ne vous dirai plus rien. Un dernier mot, cependant. Il regarda fixement l'étudiant : Vous avez mon secret, lui dit-il.

— Un jeune homme qui vous refuse saura bien l'oublier.

— Vous avez bien dit cela, ça me fait plaisir. Un autre, voyez-vous, sera moins scrupuleux. Souvenez-vous de ce que je veux faire pour vous. Je vous donne quinze jours. C'est à prendre ou à laisser.

— Quelle tête de fer a donc cet homme ! se dit Rastignac en voyant Vautrin s'en aller tranquillement sa canne sous le bras. Il m'a dit crûment ce que madame de Beauséant me disait en y mettant des formes. Il me déchirait le cœur avec des griffes d'acier. Pourquoi veux-je aller chez madame de Nucingen ? Il a deviné mes motifs aussitôt que je les ai conçus. En deux mots, ce brigand m'a dit plus de choses sur la vertu que ne m'en ont dit les hommes et les livres. Si la vertu ne souffre pas de capitulation, j'ai donc volé mes sœurs? dit-il en jetant le sac sur la table. Il s'assit et resta là plongé dans une étourdissante méditation. — Etre fidèle à la vertu, martyre sublime ! Bah ! toute le monde croit à la vertu ; mais qui est vertueux ? Les peuples ont la liberté pour idole ; mais où est sur la terre un peuple libre ? Ma jeunesse est encore bleue comme un ciel sans nuage : vouloir être grand ou riche, n'est-ce pas se résoudre à mentir, plier, ramper, se redresser, flatter, dissimuler ? n'est-ce pas consentir à se faire le valet de ceux qui ont menti, plié, rampé ? Avant d'être leur complice, il faut les servir. Eh bien, non. Je veux travailler noblement, saintement ; je veux travailler jour et nuit, ne devoir ma fortune qu'à mon labeur. Ce sera la plus lente des fortunes, mais chaque jour ma tête reposera sur mon oreiller sans une pensée mauvaise. Qu'y a-t-il de plus beau que de contempler sa vie et de la trouver pure comme un lis? Moi et la vie, nous sommes comme un jeune homme et sa fiancée. Vautrin m'a fait voir ce qui arrive après dix ans de mariage. Diable ! ma tête sa perd. Je ne veux penser à rien, le cœur est un bon guide.

Eugène fut tiré de sa rêverie par la voix de la grosse Sylvie, qui lui annonça son tailleur, devant lequel il se présenta, tenant à la main ses deux sacs d'argent, et il ne fut pas fâché de cette circonstance. Quand il eut essayé ses habits du soir, il remit sa nouvelle toilette du matin, qui le métamorphosait complétement. — Je vaux bien monsieur de Trailles, se dit-il. Enfin j'ai l'air d'un gentilhomme !

— Monsieur, dit le père Goriot en entrant chez Eugène, vous m'avez demandé si je connaissais les maisons où va madame de Nucingen ?

— Oui !

— Eh bien, elle va lundi prochain au bal du maréchal Carigliano. Si vous pouvez y être, vous me direz si mes deux filles se sont bien amusées, comment elles seront mises, enfin tout.

— Comment avez vous su cela, mon bon père Goriot? dit Eugène en le faisant asseoir à son feu.

— Sa femme de chambre me l'a dit. Je sais tout ce qu'elles font par Thérèse et par Constance, reprit-il d'un air joyeux. Le vieillard ressemblait à un amant encore assez jeune pour être heureux d'un stratagème qui le met en communication avec sa maîtresse sans qu'elle puisse s'en douter. — Vous les verrez, vous ! dit-il en exprimant avec naïveté une douloureuse envie.

— Je ne sais pas, répondit Eugène. Je vais aller chez madame de Beauséant lui demander si elle peut me présenter à la maréchale.

Eugène pensait avec une espèce de joie intérieure à se montrer chez la vicomtesse mis comme il le serait désormais. Ce que les moralistes nomment les abîmes du cœur humain sont uniquement les decevantes pensées, les involontaires mouvemens de l'intérêt personnel. Ces péripéties,

le sujet de tant déclamations, ces retours soudains sont des calculs faits au profit de nos jouissances. En se voyant bien mis, bien ganté, bien botté, Rastignac oublia sa vertueuse résolution. La jeunesse n'ose pas se regarder au miroir de la conscience quand elle verse du côté de l'injustice, tandis que l'âge mûr s'y est vu : là gît toute la différence entre ces deux phases de la vie. Depuis quelques jours les deux voisins, Eugène et le père Goriot, étaient devenus bons amis. Leur secrète amitié tenait aux raisons psychologiques qui avaient engendré des sentimens contraires entre Vautrin et l'étudiant. Le hardi philosophe qui voudra constater les effets de nos sentimens dans le monde physique trouvera sans doute plus d'une preuve de leur effective matérialité dans les rapports qu'ils créent entre nous et les animaux. Quel physiognomoniste est plus prompt à deviner un caractère qu'un chien l'est à savoir si un inconnu l'aime ou ne l'aime pas? Les *atomes crochus*, expression proverbiale dont chacun se sert, sont un de ces faits qui restent dans les langages pour démentir les niaiseries philosophiques dont s'occupent ceux qui aiment à vanner les épluchures des mots primitifs. On se sent aimé. Le sentiment s'empreint en toutes choses et traverse les espaces. Une lettre est une âme, elle est un si fidèle écho de la voix qui parle que les esprits délicats la comptent parmi les plus riches trésors de l'amour. Le père Goriot, que son sentiment irréfléchi élevait jusqu'au sublime de la nature canine, avait flairé la compassion, l'admirative bonté, les sympathies juvéniles qui s'étaient émues pour lui dans le cœur de l'étudiant. Cependant cette union naissante n'avait encore amené aucune confidence. Si Eugène avait manifesté le désir de voir madame de Nucingen, ce n'était pas qu'il comptât sur le vieillard pour être introduit par lui chez elle ; mais il espérait qu'une indiscrétion pourrait le bien servir. Le père Goriot ne lui avait parlé de ses filles qu'à propos de ce qu'il s'était permis d'en dire publiquement le jour de ces deux visites. — Mon cher monsieur, lui avait-il dit le lendemain, comment avez-vous pu croire que madame de Restaud vous en ait voulu d'avoir prononcé mon nom ? Mes deux filles m'aiment bien. Je suis un heureux père. Seulement, mes deux gendres se sont mal conduits envers moi. Je n'ai pas voulu faire souffrir ces chères créatures de mes dissensions avec leurs maris, et j'ai préféré les voir en secret. Ce mystères me donnent mille jouissances que ne comprennent pas les autres pères qui peuvent voir leurs filles quand ils veulent. Moi, je ne le peux pas, comprenez-vous ? Alors je vais, quand il fait beau, dans les Champs-Elysées, après avoir demandé aux femmes de chambre si mes filles sortent. Je les attends au passage, le cœur me bat quand les voitures arrivent, je les admire dans leur toilette, elles me jettent en passant un petit rire qui me dore la nature comme s'il y tombait un rayon de quelque beau soleil. Et je reste, elles doivent revenir. Je les vois encore ! l'air leur a fait du bien, elle sont roses. J'entends dire autour de moi : — Voilà une belle femme ! Ça me réjouit le cœur. N'est-ce pas mon sang? J'aime les chevaux qui les traînent, je voudrais être le petit chien qu'elles ont sur leurs genoux. Je vis de leur plaisir. Chacun a sa façon d'aimer, la mienne ne fait pourtant de mal à personne, pourquoi le monde s'occupe-t-il de moi ? Je suis heureux à ma manière. Est-ce contre les lois que j'aille voir mes filles, le soir, au moment où elles sortent de leurs maisons pour se rendre au bal? Quel chagrin pour moi si j'arrive trop tard, et qu'on me dise : — Madame est sortie. Un soir j'ai attendu jusqu'à trois heures du matin pour voir Nasie, que je n'avais pas vue depuis deux jours. J'ai manqué crever d'aise ! Je vous en prie, ne parlez de moi que pour dire combien mes filles sont bonnes. Elle veulent me combler de toute sortes de cadeaux; je les en empêche, je leur dis : — Gardez donc votre argent ! Que voulez-vous que j'en fasse? Il ne me faut rien. En effet, mon cher monsieur, que suis-je? un méchant cadavre dont l'âme est partout où sont mes filles. Quand vous aurez vu madame de Nucingen, vous me direz celle des deux que vous préférez, dit le bonhomme après un moment de silence en voyant Eugène qui se disposait à partir pour aller se promener aux Tuileries en attendant l'heure de se présenter chez madame de Beauséant.

Cette promenade fut fatale à l'étudiant. Quelques femmes le remarquèrent. Il était si beau, si jeune, et d'une élégance de si bon goût ! En se voyant l'objet d'une attention presque admirative, il ne pensa plus à ses sœurs ni à sa tante dépouillées, ni à ses vertueuses répugnances. Il avait vu passer au-dessus de sa tête ce démon qu'il est si facile de prendre pour un ange, ce Satan aux ailes diaprées, qui sème des rubis, qui jette ses flèches d'or au front des palais, empourpre les femmes, revêt d'un sot éclat les trônes, si simples dans leur origine; il avait écouté le dieu de cette vanité crépitante dont le clinquant nous semble être un symbole de puissance. La parole de Vautrin, quelque cynique qu'elle fût, s'était logée dans son cœur comme dans le souvenir d'une vierge se grave le profil ignoble d'une vieille marchande à la toilette, qui lui a dit : « Or et amour à flots ! » Après avoir indolemment flâné, vers cinq heures Eugène se présenta chez madame de Beauséant, et il y reçut un de ces coups terribles contre lesquels les cœurs jeunes sont sans armes. Il avait jusqu'alors trouvé la vicomtesse pleine de cette aménité polie, de cette grâce melliflue donnée par l'éducation aristocratique, et qui n'est complète que si elle vient du cœur.

Quand il entra, madame de Beauséant fit un geste sec, et lui dit d'une voix brève :— Monsieur de Rastignac, il m'est impossible de vous voir, en ce moment du moins ! je suis en affaires...

Pour un observateur, et Rastignac l'était devenu promptement, cette phrase, le geste, le regard, l'inflexion de voix, étaient l'histoire du caractère et des habitudes de la caste. Il aperçut la main de fer sous le gant de velours; la personnalité, l'égoïsme, sous les manières; le bois, sous le vernis. Il entendit enfin le MOI LE ROI qui commence sous les panaches du trône et finit sous le cimier du dernier gentilhomme. Eugène s'était trop facilement abandonné sur sa parole à croire aux noblesses de la femme. Comme tous les malheureux, il avait signé de bonne foi le pacte délicieux qui doit lier le bienfaiteur à l'obligé, et dont le premier article consacre entre les grands cœurs une complete égalité. La bienfaisance, qui réunit deux êtres en un seul est une passion céleste aussi incomprise, aussi rare que l'est le véritable amour. L'un et l'autre est la prodigalité des belles âmes. Rastignac voulait arriver au bal de la duchesse de Carigliano, il dévora cette bourrasque.

— Madame, dit-il d'une voix émue, s'il ne s'agissait pas d'une chose importante, je ne serais pas venu vous importuner; soyez assez gracieuse pour me permettre de vous voir plus tard, j'attendrai.

— Eh bien ! venez dîner avec moi, dit-elle un peu confuse de la dureté qu'elle avait mise dans ses paroles ; car cette femme était vraiment aussi bonne que grande.

Quoique touché de ce retour soudain, Eugène se dit en s'en allant : « Rampe, supporte tout. Que doivent être les autres, si, dans un moment, la meilleure des femmes efface les promesses de son amitié, te laisse là comme un vieux soulier? Chacun pour soi, donc? Il est vrai que sa maison n'est pas une boutique, et que j'ai tort d'avoir besoin d'elle, Il faut, comme dit Vautrin, se faire boulet de canon. » Les amères réflexions de l'étudiant furent bientôt dissipées par le plaisir qu'il se promettait en dînant chez la vicomtesse. Ainsi, par une sorte de fatalité, les moindres événemens de sa vie conspiraient à le pousser dans la carrière où, suivant les observations du terrible sphinx de la maison Vauquer il devait, comme sur un champ de bataille, tuer pour ne pas être tué, tromper pour ne pas être trompé ; où il devait déposer à la barrière sa conscience, son cœur, mettre un masque, se jouer sans pitié des hommes, et, comme Lacédémone, saisir sa fortune sans être vu, pour mériter la couronne. Quand il revint chez la vicomtesse, il la trouva pleine de cette bonté gracieuse qu'elle lui avait toujours témoignée. Tous deux allèrent dans une salle à manger où le vicomte attendait sa femme, et où resplendissait ce luxe

de table qui sous la Restauration fut poussé, comme chacun le sait, au plus haut degré. Monsieur de Beauséant, semblable à beaucoup de gens blasés, n'avait plus guère d'autres plaisirs que ceux de la bonne chère; il était en fait de gourmandise de l'école de Louis XVIII et du duc d'Escars. Sa table offrait donc un double luxe, celui du contenant et celui du contenu. Jamais semblable spectacle n'avait frappé les yeux d'Eugène, qui dînait pour la première fois dans une de ces maisons où les grandeurs sociales sont héréditaires. La mode venait de supprimer les soupers qui terminaient autrefois les bals de l'empire, où les militaires avaient besoin de prendre des forces pour se préparer à tous les combats qui les attendaient au dedans comme au dehors. Eugène n'avait encore assisté qu'à des bals. L'aplomb qui le distingua plus tard si éminemment, et qu'il commençait à prendre, l'empêcha de s'ébahir niaisement. Mais en voyant cette argenterie sculptée, et les mille recherches d'une table somptueuse, en admirant pour la première fois un service fait sans bruit, il était difficile à un homme d'ardente imagination de ne pas préférer cette vie constamment élégante à la vie de privations qu'il voulait embrasser le matin. Sa pensée le rejeta pendant un moment dans sa pension bourgeoise; il en eut une si profonde horreur qu'il se jura de la quitter au mois de janvier, autant pour se mettre dans une maison propre que pour fuir Vautrin, dont il sentait la large main sur son épaule. Si l'on vient à songer aux mille formes que prend à Paris la corruption, parlante ou muette, un homme de bon sens se demande par quelle aberration l'Etat y met des écoles, y assemble des jeunes gens, comment les jolies femmes y sont respectées, comment l'or étalé par les changeurs ne s'envole pas magiquement de leurs sébiles. Mais si l'on vient à songer qu'il est peu d'exemples de crimes, voire même de délits commis par les jeunes gens, de quel respect ne doit-on pas être pris pour ces patiens Tantales qui se combattent eux-mêmes, et sont presque toujours victorieux! S'il était bien peint dans sa lutte avec Paris, le pauvre étudiant fournirait un des sujets les plus dramatiques de notre civilisation moderne. Madame de Beauséant regardait vainement Eugène pour le convier à parler, il ne voulut rien dire en présence du vicomte.

— Me menez-vous ce soir aux Italiens? demanda la vicomtesse à son mari.

— Vous ne pouvez douter du plaisir que j'aurais à vous obéir, répondit-il avec une galanterie moqueuse dont l'étudiant fut la dupe, mais je dois aller rejoindre quelqu'un aux Variétés.

— Sa maîtresse, se dit-elle.

— Vous n'avez donc pas d'Adjuda ce soir? demanda le vicomte.

— Non, répondit-elle avec humeur.

— Eh bien! s'il vous faut absolument un bras, prenez celui de monsieur de Rastignac.

La vicomtesse regarda Eugène en souriant.

— Ce sera bien compromettant pour vous, dit-elle.

— *Le Français aime le péril, parce qu'il y trouve la gloire*, a dit monsieur de Chateaubriand, répondit Rastignac en s'inclinant.

Quelques momens après il fut emporté près de madame de Beauséant, dans un coupé rapide, au théâtre à la mode, et crut à quelque féerie lorsqu'il entra dans une loge de face, et qu'il se vit le but de toutes les lorgnettes concurremment avec la vicomtesse, dont la toilette était délicieuse. Il marchait d'enchantemens en enchantemens.

— Vous avez à me parler, lui dit madame de Beauséant. Ah! tenez, voici madame de Nucingen à trois loges de la nôtre. Sa sœur et monsieur de Trailles sont de l'autre côté.

En disant ces mots, la vicomtesse regardait la loge où devait être mademoiselle de Rochefide, et, n'y voyant pas monsieur d'Adjuda, sa figure prit un éclat extraordinaire.

— Elle est charmante, dit Eugène après avoir regardé madame de Nucingen.

— Elle a les cils blancs.

— Oui, mais quelle jolie taille mince!

— Elle a de grosses mains.

— Les beaux yeux!

— Elle a le visage en long.

— Mais la forme longue a de la distinction.

— Cela est heureux pour elle qu'il y en ait là. Voyez comment elle prend et quitte son lorgnon! Le Goriot perce dans tous ses mouvemens, dit la vicomtesse au grand étonnement d'Eugène.

En effet, madame de Beauséant lorgnait la salle et semblait ne pas faire attention à madame de Nucingen, dont elle ne perdait cependant pas un geste. L'assemblée était exquisément belle. Delphine de Nucingen n'était pas peu flattée d'occuper exclusivement le jeune, le beau, l'élégant cousin de madame de Beauséant, il ne regardait qu'elle.

— Si vous continuez à la couvrir de vos regards, vous allez faire scandale, monsieur de Rastignac. Vous ne réussirez à rien, si vous vous jetez ainsi à la tête des gens.

— Ma chère cousine, dit Eugène, vous m'avez déjà bien protégé; si vous voulez achever votre ouvrage, je ne vous demande plus que de me rendre un service qui vous donnera peu de peine et me fera grand bien. Me voilà pris.

— Déjà?

— Oui.

— Et de cette femme?

— Mes prétentions seraient-elles donc écoutées ailleurs? dit-il en lançant un regard pénétrant à sa cousine. Madame la duchesse de Carigliano est attachée à madame la duchesse de Berry, reprit-il après une pause, vous devez la voir, ayez la bonté de me présenter chez elle et de m'amener au bal qu'elle donne lundi. J'y rencontrerai madame de Nucingen, et je livrerai ma première escarmouche.

— Volontiers, dit-elle. Si vous vous sentez déjà du goût pour elle, vos affaires de cœur vont très bien. Voici de Marsay dans la loge de la princesse Galathionne. Madame de Nucingen est au supplice, elle se dépite. Il n'y a pas de meilleur moment pour aborder une femme, surtout une femme de banquier. Ces dames de la Chaussée-d'Antin aiment toutes la vengeance.

— Que feriez-vous donc, vous, en pareil cas?

— Moi, je souffrirais en silence.

En ce moment le marquis d'Adjuda se présenta dans la loge de madame de Beauséant.

— J'ai mal fait mes affaires afin de venir vous retrouver, dit-il, et je vous en instruis pour que ce ne soit pas un sacrifice.

Les rayonnemens du visage de la vicomtesse apprirent à Eugène à reconnaître les expressions d'un véritable amour, et à ne pas les confondre avec les simagrées de la coquetterie parisienne. Il admira sa cousine, devint muet et céda sa place à monsieur d'Adjuda en soupirant. « Quelle noble, quelle sublime créature est une femme qui aime ainsi! se dit-il. Et cet homme la trahirait pour une poupée! comment peut-on la trahir. » Il se sentit au cœur une rage d'enfant. Il aurait voulu se rouler aux pieds de madame de Beauséant, il souhaitait le pouvoir des démons afin de l'emporter dans son cœur, comme un aigle enlève de la plaine dans son aire une jeune chèvre blanche qui tette encore. Il était humilié d'être dans ce grand Musée de la beauté sans son tableau, sans une maîtresse à lui. « Avoir une maîtresse est une position quasi-royale, se disait-il, c'est le signe de la puissance! » Et il regarda madame de Nucingen comme un homme insulté regarde son adversaire. La vicomtesse se retourna vers lui pour lui adresser sur sa discrétion mille remercîmens dans un clignement d'yeux. Le premier acte était fini.

— Vous connaissez assez madame de Nucingen pour lui présenter monsieur de Rastignac? dit-elle au marquis d'Adjuda.

— Mais elle sera charmée de voir monsieur, dit le marquis.

Le beau Portugais se leva, prit le bras de l'étudiant, qui en un clin d'œil se trouva auprès de madame de Nucingen.

— Madame la baronne, dit le marquis, j'ai l'honneur de vous présenter le chevalier Eugène de Rastignac, un cou-

sin de la vicomtesse de Beauséant. Vous faites une si vive impression sur lui, que j'ai voulu compléter son bonheur en le rapprochant de son idole.

Ces mots furent dits avec un certain accent de raillerie qui en faisait passer la pensée un peu brutale, mais qui, bien sauvée, ne déplaît jamais à une femme. Madame de Nucingen sourit, et offrit à Eugène la place de son mari, qui venait de sortir.

— Je n'ose pas vous proposer de rester près de moi, monsieur, lui dit-elle. Quand on a le bonheur d'être auprès de madame de Beauséant, on y reste.

— Mais, lui dit à voix basse Eugène, il me semble, madame, que si je veux plaire à ma cousine, je demeurerai près de vous. Avant l'arrivée de monsieur le marquis, nous parlions de vous et de la distinction de toute votre personne, dit-il à haute voix.

Monsieur d'Adjuda se retira.

— Vraiment, monsieur, dit la baronne, vous allez me rester? Nous ferons donc connaissance, madame de Restaud m'avait déjà donné le plus vif désir de vous voir.

— Elle est donc bien fausse, elle m'a fait consigner à sa porte.

— Comment?

— Madame, j'aurai la conscience de vous en dire la raison; mais je réclame toute votre indulgence en vous confiant un pareil secret. Je suis le voisin de monsieur votre père. J'ignorais que madame de Restaud fût sa fille. J'ai eu l'imprudence d'en parler fort innocemment, et j'ai fâché madame votre sœur et son mari. Vous ne sauriez croire combien madame la duchesse de Langeais et ma cousine ont trouvé cette apostasie filiale de mauvais goût. Je leur ai raconté la scène, elles en ont ri comme des folles. Ce fut alors qu'en faisant un parallèle entre vous et votre sœur, madame de Beauséant me parla de vous en fort bons termes, et me dit combien vous étiez excellente pour mon voisin, monsieur Goriot. Comment, en effet, ne l'aimeriez-vous pas? il vous adore si passionnément que j'en suis déjà jaloux. Nous avons parlé de vous ce matin pendant deux heures. Puis, tout plein de ce que votre père m'a raconté, ce soir en dînant avec ma cousine, je lui disais que vous ne pouviez pas être aussi belle que vous étiez aimante. Voulant sans doute favoriser une si chaude admiration, madame de Beauséant m'a amené ici, en me disant avec sa grâce habituelle que je vous y verrais.

— Comment, monsieur, dit la femme du banquier, je vous dois déjà de la reconnaissance? Encore un peu, nous allons être de vieux amis.

— Quoique l'amitié doive être près de vous un sentiment peu vulgaire, dit Rastignac, je ne veux jamais être votre ami.

Ces sottises stéréotypées à l'usage des débutans paraissent toujours charmantes aux femmes, et ne sont pauvres que lues à froid. Le geste, l'accent, le regard d'un jeune homme, leur donnent d'incalculables valeurs. Madame de Nucingen trouva Rastignac charmant. Puis, comme toutes les femmes, ne pouvant rien dire à des questions aussi drûment posées que l'était celle de l'étudiant, elle répondit à autre chose.

— Oui, ma sœur se fait tort par la manière dont elle se conduit avec ce pauvre père, qui vraiment a été pour nous un dieu. Il a fallu que monsieur de Nucingen m'ordonnât positivement de ne voir mon père que le matin pour que je cédasse sur ce point. Mais j'en ai longtemps été bien malheureuse. Je pleurais. Ces violences, venues après les brutalités du mariage, ont été l'une des raisons qui troublèrent le plus mon ménage. Je suis certes la femme de Paris la plus heureuse aux yeux du monde, la plus malheureuse en réalité. Vous allez me trouver folle de vous parler ainsi. Mais vous connaissez mon père, et, à ce titre, vous ne pouvez pas m'être étranger.

— Vous n'aurez jamais rencontré personne, lui dit Eugène, qui ne soit animé d'un plus vif désir de vous appartenir. Que cherchez-vous toutes? le bonheur, reprit-il d'une voix qui allait à l'âme. Eh bien! si, pour une femme le bonheur est d'être aimée, adorée, d'avoir un ami à qui elle puisse confier ses désirs, ses fantaisies, ses chagrins, ses joies; se montrer dans la nudité de son âme, avec ses jolis défauts et ses belles qualités, sans craindre d'être trahie; croyez-moi, ce cœur dévoué, toujours ardent, ne peut se rencontrer que chez un homme jeune, plein d'illusions, qui peut mourir sur un seul de vos signes, qui ne sait rien encore du monde et n'en veut rien savoir, parce que vous devenez le monde pour lui. Moi, voyez-vous, vous allez rire de ma naïveté, j'arrive du fond d'une province, entièrement neuf, n'ayant connu que de belles âmes, et je comptais rester sans amour. Il m'est arrivé de voir ma cousine, qui m'a mis trop près de son cœur; elle m'a fait deviner les mille trésors de la passion; je suis, comme Chérubin, l'amant de toutes les femmes, en attendant que je puisse me dévouer à quelqu'une d'entre elles. En vous voyant, quand je suis entré, je me suis senti porté vers vous comme par un courant. J'avais déjà tant pensé à vous! Mais je ne vous avais pas rêvé aussi belle que vous l'êtes en réalité. Madame de Beauséant m'a ordonné de ne pas vous tant regarder. Elle ne sait pas ce qu'il y a d'attrayant à voir vos jolies lèvres rouges, votre teint blanc, vos yeux si doux. Moi aussi, je vous dis des folies, mais laissez-les-moi dire.

Rien ne plaît plus aux femmes que de s'entendre débiter ces douces paroles. La plus sévère dévote les écoute, même quand elle ne doit pas y répondre. Après avoir ainsi commencé, Rastignac défila son chapelet d'une voix coquettement sourde; et madame de Nucingen encourageait Eugène par des sourires en regardant de temps en temps de Marsay, qui ne quittait pas la loge de la princesse Galathionne. Rastignac resta près de madame de Nucingen jusqu'au moment où son mari vint la chercher pour l'emmener.

— Madame, lui dit Eugène, j'aurai le plaisir de vous aller voir avant le bal de la duchesse de Carigliano.

— *Puisqui matame fous encache*, dit le baron, épais Alsacien dont la figure ronde annonçait une dangereuse finesse, *fous êtes sir d'êdre pien ressi.*

— Mes affaires sont en bon train, car elle ne s'est pas bien effarouchée en m'entendant lui dire: M'aimerez-vous bien? Le mors est mis à ma bête, sautons dessus et gouvernons-la, se dit Eugène en allant saluer madame de Beauséant qui se levait et se retirait avec d'Adjuda. Le pauvre étudiant ne savait pas que la baronne était distraite et attendait de de Marsay une de ces lettres décisives qui déchirent l'âme. Tout heureux de son faux succès, Eugène accompagna la vicomtesse jusqu'au péristyle où chacun attend sa voiture.

— Votre cousin ne se ressemble plus à lui-même, dit le Portugais en riant à la vicomtesse quand Eugène les eut quittés. Il va faire sauter la banque. Il est souple comme une anguille, et je crois qu'il ira loin. Vous seule avez pu lui trier sur le volet une femme au moment où il faut la consoler.

— Mais, dit madame de Beauséant, il faut savoir si elle aime encore celui qui l'abandonne.

L'étudiant revint à pied du Théâtre-Italien à la rue Neuve-Sainte-Geneviève, en faisant les plus doux projets. Il avait bien remarqué l'attention avec laquelle madame de Restaud l'avait examiné, soit dans la loge de la vicomtesse, soit dans celle de madame de Nucingen, et il présuma que la porte de la comtesse ne lui serait plus fermée. Ainsi déjà quatre relations majeures, car il comptait bien plaire à la maréchale, allaient lui être acquises au cœur de la haute société parisienne. Sans trop s'expliquer les moyens, il devinait par avance que, dans le jeu compliqué des intérêts de ce monde, il devait s'accrocher à un rouage pour se trouver en haut de la machine, et il se sentait la force d'en enrayer la roue. « Si madame de Nucingen s'intéresse à moi, je lui apprendrai à gouverner son mari. Ce mari fait des affaires d'or, il pourra m'aider à ramasser tout d'un coup une fortune. » Il ne se disait pas cela crûment, il n'était pas encore assez politique pour chiffrer une situation, l'apprécier et la calculer; ces idées flottaient à l'horizon

sous la forme de légers nuages, et, quoiqu'elles n'eussent pas l'âpreté de celles de Vautrin, si elles avaient été soumises au creuset de la conscience elles n'auraient rien donné de bien pur. Les hommes arrivent, par une suite de transactions de ce genre, à cette morale relâchée que professe l'époque actuelle, où se rencontrent plus rarement que dans aucun temps ces hommes rectangulaires, ces belles volontés qui ne se plient jamais au mal, à qui la moindre déviation de la ligne droite semble être un crime : magnifiques images de la probité qui nous ont valu deux chefs-d'œuvre, Alceste de Molière, puis récemment Jenny Deans et son père, dans l'œuvre de Walter-Scott. Peut-être l'œuvre opposée, la peinture des sinuosités dans lesquelles un homme du monde, un ambitieux fait rouler sa conscience, en essayant de côtoyer le mal, afin d'arriver à son but en gardant les apparences, ne serait-elle ni moins belle, ni moins dramatique. En atteignant au seuil de sa pension, Rastignac s'était épris de madame de Nucingen, elle lui avait paru svelte, fine comme une hirondelle. L'enivrante douceur de ses yeux, le tissu délicat et soyeux de sa peau, sous laquelle il avait cru voir couler le sang, le son enchanteur de sa voix, ses blonds cheveux, il se rappelait tout ; et peut-être la marche, en mettant son sang en mouvement, aidait-elle à cette fascination. L'étudiant frappa rudement à la porte du père Goriot.

— Mon voisin, dit-il, j'ai vu madame Delphine.

— Où?

— Aux Italiens.

— S'amusait-elle bien? Entrez donc. Et le bonhomme, qui s'était levé en chemise, ouvrit sa porte et se recoucha promptement. — Parlez-moi donc d'elle, demanda-t-il.

Eugène, qui se trouvait pour la première fois chez le père Goriot, ne fut pas maître d'un mouvement de stupéfaction en voyant le bouge où vivait le père, après avoir admiré la toilette de la fille. La fenêtre était sans rideaux; le papier de tenture collé sur les murailles s'en détachait en plusieurs endroits par l'effet de l'humidité, et se recroquevillait en laissant apercevoir le plâtre jauni par la fumée. Ce bonhomme gisait sur un mauvais lit, n'avait qu'une maigre couverture et un couvre-pied ouaté fait avec les bons morceaux des vieilles robes de madame Vauquer. Le carreau était humide et plein de poussière. En face de la croisée se voyait une de ces vieilles commodes en bois de rose à ventre renflé, qui ont des mains en cuivre tordu en façon de sarmens décorés de feuilles ou de fleurs ; un vieux meuble à tablette de bois sur lequel était un pot à eau dans sa cuvette et tous les ustensiles nécessaires pour se faire la barbe. Dans un coin, les souliers ; à la tête du lit, une table de nuit sans porte ni marbre ; au coin de la cheminée, où il n'y avait pas trace de feu, se trouvait la table carrée, en bois de noyer, dont la barre avait servi au père Goriot à dénaturer son écuelle en vermeil. Un méchant secrétaire sur lequel était le chapeau du bonhomme, un fauteuil foncé de paille et deux chaises complétaient ce mobilier misérable. La flèche du lit, attachée au plancher par une loque, soutenait une mauvaise bande d'étoffes à carreaux rouges et blancs. Le plus pauvre commissionnaire était certes moins mal meublé dans son grenier que ne l'était le père Goriot chez madame Vauquer. L'aspect de cette chambre donnait froid et serrait le cœur, elle ressemblait au plus triste logement d'une prison. Heureusement Goriot ne vit pas l'expression qui se peignit sur la physionomie d'Eugène quand celui-ci posa sa chandelle sur la table de nuit. Le bonhomme se tourna de son côté en restant couvert jusqu'au menton.

— Eh ! bien, qui aimez-vous mieux de madame de Restaud ou de madame de Nucingen ?

— Je préfère madame Delphine, répondit l'étudiant, parce qu'elle vous aime mieux.

A cette parole chaudement dite, le bonhomme sortit son bras du lit et serra la main d'Eugène.

— Merci, merci, répondit le vieillard ému. Que vous a-t-elle donc dit de moi?

L'étudiant répéta les paroles de la baronne en les embellissant, et le vieillard l'écouta comme s'il eût entendu la parole de Dieu.

— Chère enfant ! oui, oui, elle m'aime bien. Mais ne la croyez pas dans ce qu'elle vous a dit d'Anastasie. Les deux sœurs se jalousent, voyez-vous? c'est encore une preuve de leur tendresse. Madame de Restaud m'aime bien aussi. Je le sais. Un père est avec ses enfans comme Dieu est avec nous, il va jusqu'au fond des cœurs, et juge les intentions. Elles sont toutes deux aussi aimantes. Oh ! si j'avais eu de bons gendres, j'aurais été trop heureux. Il n'est sans doute pas de bonheur complet ici-bas. Si j'avais vécu chez elles... mais rien que d'entendre leurs voix, de les savoir là, de les voir aller, sortir, comme quand je les avais chez moi, ça m'eût fait cabrioler le cœur. Etaient-elles bien mises?

— Oui, dit Eugène. Mais, monsieur Goriot, comment, en ayant des filles aussi richement établies que sont les vôtres, pouvez-vous demeurer dans un taudis pareil?

— Ma foi, dit-il, d'un air en apparence insouciant, à quoi cela me servirait-il d'être mieux? Je ne puis guère vous expliquer ces choses-là ; je ne sais pas dire deux paroles de suite comme il faut. Tout est là, ajouta-t-il en se frappant le cœur. Ma vie, à moi, est dans mes deux filles. Si elles s'amusent, si elles sont heureuses, bravement mises, si elles marchent sur des tapis, qu'importe de quel drap je suis vêtu, et comment est l'endroit où je me couche? Je n'ai point froid si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient. Je n'ai de chagrins que les leurs. Quand vous serez père, quand vous vous direz, en oyant gazouiller vos enfans : C'est sorti de moi ! que vous sentirez ces petites créatures tenir à chaque goutte de votre sang, dont elles ont été la fine fleur, car c'est ça ! vous vous croirez attaché à leur peau, vous croirez être agité vous-même par leur marche. Leur voix me répond partout. Un regard d'elles, quand il est triste, me fige le sang. Un jour vous saurez que l'on est bien plus heureux de leur bonheur que du sien propre. Je ne peux pas vous expliquer ça : c'est des mouvemens intérieurs qui répandent l'aise partout. Enfin, je vis trois fois. Voulez-vous que je vous dise une drôle de chose? Eh bien ! quand j'ai été père, j'ai compris Dieu. Il est tout entier partout, puisque la création est sortie de lui. Monsieur, je suis ainsi avec mes filles. Seulement j'aime mieux mes filles que Dieu n'aime le monde, parce que le monde n'est pas si beau que Dieu, et que mes filles sont plus belles que moi. Elles me tiennent si bien à l'âme, que j'avais idée que vous les verriez ce soir. Mon Dieu! un homme qui rendrait ma petite Delphine aussi heureuse qu'une femme l'est quand elle est bien aimée ; mais je lui cirerais ses bottes, je lui ferais ses commissions. J'ai su par sa femme de chambre que ce petit monsieur de Marsay est un mauvais chien. Il m'a pris des envies de lui tordre le cou. Ne pas aimer un bijou de femme, une voix de rossignol, et faite comme un modèle ! Où a-t-elle eu les yeux d'épouser cette grosse souche d'Alsacien? Il leur fallait à toutes deux de jolis jeunes gens bien aimables. Enfin, elles ont fait à leur fantaisie.

Le père Goriot était sublime. Jamais Eugène ne l'avait pu voir illuminé par les feux de sa passion paternelle. Une chose digne de remarque est la puissance d'infusion que possèdent les sentimens. Quelque grossière que soit une créature, dès qu'elle exprime une affection forte et vraie, elle exhale un fluide particulier qui modifie la physionomie, anime le geste, colore la voix. Souvent l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence dans l'idée, si ce n'est dans le langage, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuse. Il y avait en ce moment dans la voix, dans le geste de ce bonhomme, la puissance communicative qui signale le grand acteur. Mais nos beaux sentimens ne sont-ils pas les poésies de la volonté?

— Eh ! bien, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre, lui dit Eugène, qu'elle va rompre sans doute avec ce de Marsay. Ce beau-fils l'a quittée pour s'attacher à la prin-

cesse Galathionne. Quant à moi, ce soir, je suis tombé amoureux de madame Delphine.

— Bah ! dit le père Goriot.

— Oui. Je ne lui ai pas déplu. Nous avons parlé amour pendant une heure, et je dois aller la voir après-demain samedi.

— Oh ! que je vous aimerais, mon cher monsieur, si vous lui plaisiez. Vous êtes bon, vous ne la tourmenteriez point. Si vous la trahissiez, je vous couperais le cou, d'abord. Une femme n'a pas deux amours, voyez-vous ? Mon Dieu ? mais je dis des bêtises, monsieur Eugène. Il fait froid ici pour vous. Mon Dieu ! vous l'avez donc entendue, que vous a-t-elle dit pour moi ?

— Rien, se dit en lui-même Eugène. Elle m'a dit, répondit-il à haute voix, qu'elle vous envoyait un bon baiser de fille.

— Adieu, mon voisin, dormez bien, faites de beaux rêves; les miens sont tout faits avec ce mot-là. Que Dieu vous protége dans tous vos désirs ? Vous avez été pour moi ce soir comme un bon ange, vous me rapportez l'air de ma fille.

— Le pauvre homme, se dit Eugène en se couchant, il y a de quoi toucher des cœurs de marbre. Sa fille n'a pas plus pensé à lui qu'au Grand Turc.

Depuis cette conversation, le père Goriot vit dans son voisin un confident inespéré, un ami. Il s'était établi entre eux les seuls rapports par lesquels ce vieillard pouvait s'attacher à un autre homme. Les passions ne font jamais de faux calculs. Le père Goriot se voyait un peu plus près de sa fille Delphine, il s'en voyait mieux reçu, si Eugène devenait cher à la baronne. D'ailleurs, il lui avait confié l'une de ses douleurs. Madame de Nucingen, à laquelle mille fois par jour il souhaitait le bonheur, n'avait pas connu les douceurs de l'amour. Certes, Eugène était, pour se servir de son expression, un des jeunes gens les plus gentils qu'il eût jamais vus, et il semblait pressentir qu'il lui donnerait tous les plaisirs dont elle avait été privée. Le bonhomme se prit donc pour son voisin d'une amitié qui alla croissant, et sans laquelle il eût été sans doute impossible de connaître le dénoûment de cette histoire.

Le lendemain matin, au déjeuner, l'affectation avec laquelle le père Goriot regardait Eugène, près duquel il se plaça, les quelques paroles qu'il lui dit, et le changement de sa physionomie, ordinairement semblable à un masque de plâtre, surprirent les pensionnaires. Vautrin, qui revoyait l'étudiant pour la première fois depuis leur conférence, semblait vouloir lire dans son âme. En se souvenant du projet de cet homme, Eugène, qui, avant de s'endormir, avait, pendant la nuit, mesuré le vaste champ qui s'ouvrait à ses regards, pensa nécessairement à la dot de mademoiselle Tailleter, et ne put s'empêcher de regarder Victorine comme le plus vertueux jeune homme regarde une riche héritière. Par hasard, leurs yeux se rencontrèrent. La pauvre fille ne manqua pas de trouver Eugène charmant dans sa nouvelle tenue. Le coup d'œil qu'ils échangèrent fut assez significatif pour que Rastignac ne doutât pas d'être pour elle l'objet de ces confus désirs qui atteignent toutes les jeunes filles et qu'elles rattachent au premier être séduisant. Une voix lui criait : Huit cent mille francs ! Mais tout à coup il se rejeta dans ses souvenirs de la veille, et pensa que sa passion de commande pour madame de Nucingen était l'antidote de ses mauvaises pensées involontaires.

— L'on donnait hier aux Italiens le *Barbier de Séville* de Rossini. Je n'avais jamais entendu de si délicieuse musique, dit-il. Mon Dieu ! est-on heureux d'avoir une loge aux Italiens.

Le père Goriot saisit cette parole au vol comme un chien saisit un mouvement de son maître.

— Vous êtes comme des coqs-en-pâte, dit madame Vauquer, vous autres hommes, vous faites tout ce qui vous plaît.

— Comment êtes-vous revenu, demanda Vautrin.

— A pied, répondit Eugène.

— Moi, reprit le tentateur, je n'aimerais pas de demi-plaisirs ; je voudrais aller là dans ma voiture, dans ma loge, et revenir bien commodément. Tout ou rien ! voilà ma devise.

— Et qui est bonne, reprit madame Vauquer.

— Vous irez peut-être voir madame de Nucingen, dit Eugène à voix basse à Goriot. Elle vous recevra, certes, à bras ouverts ; elle voudra savoir de vous mille petits détails sur moi. J'ai appris qu'elle ferait tout au monde pour être reçue chez ma cousine, madame la vicomtesse de Beauséant. N'oubliez pas de lui dire que je l'aime trop pour ne pas penser à lui procurer cette satisfaction.

Rastignac s'en alla promptement à l'Ecole de droit, il voulait rester le moins de temps possible dans cette odieuse maison. Il flâna pendant presque toute la journée, en proie à cette fièvre de tête qu'ont connue les jeunes gens affectés de trop vives espérances. Les raisonnemens de Vautrin le faisaient réfléchir à la vie sociale, au moment où il rencontra son ami Bianchon dans le jardin du Luxembourg.

— Où as-tu pris cet air grave ? lui dit l'étudiant en médecine en lui prenant le bras pour se promener devant le palais.

— Je suis tourmenté par de mauvaises idées.

— En quel genre ? Ça se guérit, les idées.

— Comment ?

— En y succombant.

— Tu ris sans savoir ce dont il s'agit. As-tu lu Rousseau ?

— Oui.

— Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant à la Chine par sa seule volonté un vieux mandarin, sans bouger de Paris.

— Oui.

— Eh bien ?

— Bah ! J'en suis à mon trente-troisième mandarin.

— Ne plaisante pas. Allons, s'il t'était prouvé que la chose est possible et qu'il te suffît d'un signe de tête, le ferais-tu ?

— Est-il bien vieux, le mandarin ? Mais, bah ! jeune ou vieux, paralytique ou bien portant, ma foi... Diantre ! Eh ! bien, non.

— Tu es un brave garçon, Bianchon. Mais si tu aimais une femme à te mettre pour elle l'âme à l'envers, et qu'il lui fallût de l'argent, beaucoup d'argent pour sa toilette, pour sa voiture, pour toutes ses fantaisies enfin ?

— Mais tu m'ôtes la raison, et tu veux que je raisonne.

— Eh bien ! Bianchon, je suis fou, guéris-moi. J'ai deux sœurs qui sont des anges de beauté, de candeur, et je veux qu'elles soient heureuses. Où prendre deux cent mille francs pour leur dot d'ici à cinq ans ? Il est, vois-tu, des circonstances dans la vie où il faut jouer gros jeu et ne pas user son bonheur à gagner des sous.

— Mais tu poses la question qui se trouve à l'entrée de la vie pour tout le monde, et tu veux couper le nœud gordien avec l'épée. Pour agir ainsi, mon cher, il faut être Alexandre, sinon l'on va au bagne. Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province, où je succéderai tout bêtement à mon père. Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle aussi pleinement que dans une grande circonférence. Napoléon ne dînait pas deux fois, et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine quand il est interne aux Capucins. Notre bonheur, mon cher, tiendra toujours entre la plante de nos pieds et notre occiput ; et, qu'il coûte un million par an ou cent louis, la perception intrinsèque en est la même au dedans de nous. Je conclus à la vie du Chinois.

— Merci, tu m'as fait du bien, Bianchon ! nous serons toujours amis.

— Dis donc, reprit l'étudiant en médecine, en sortant du cours de Cuvier au Jardin-des-Plantes je viens d'apercevoir la Michonneau et le Poiret causant sur un banc avec un monsieur que j'ai vu dans les troubles de l'année dernière aux environs de la chambre des députés, et qui m'a fait l'effet d'être un homme de la police déguisé en honnête

bourgeois vivant de ses rentes. Etudions ce couple-là : je te dirai pourquoi. Adieu, je vais répondre à mon appel de quatre heures.

Quand Eugène revint à la pension, il trouva le père Goriot qui l'attendait.

— Tenez, dit le bonhomme, voilà une lettre d'elle. Hein, la jolie écriture!

Eugène décacheta la lettre et lut.

« Monsieur, mon père m'a dit que vous aimiez la musique italienne. Je serais heureuse si vous vouliez me faire le plaisir d'accepter une place dans ma loge. Nous aurons samedi la Fodor et Pellegrini, je suis sûre alors que vous ne me refuserez pas. Monsieur de Nucingen se joint à moi pour vous prier de venir dîner avec nous sans cérémonie. Si vous acceptez, vous le rendrez bien content de n'avoir pas à s'acquitter de sa corvée conjugale en m'accompagnant. Ne me répondez pas, venez, et agréez mes complimens.

» D. DE N. »

— Montrez-la-moi, dit le bonhomme à Eugène quand il eut lu la lettre. Vous irez, n'est-ce pas? ajouta-t-il après avoir flairé le papier. Cela sent-il bon! Ses doigts ont touché ça, pourtant!

— Une femme ne se jette pas ainsi à la tête d'un homme, se disait l'étudiant. Elle veut se servir de moi pour ramener de Marsay. Il n'y a que le dépit qui fasse faire de ces choses-là.

— Eh bien! dit le père Goriot, à quoi pensez-vous donc?

Eugène ne connaissait pas le délire de vanité dont certaines femmes étaient saisies en ce moment, et ne savait pas que, pour s'ouvrir une porte dans le faubourg Saint-Germain, la femme d'un banquier était capable de tous les sacrifices. A cette époque, la mode commençait à mettre au-dessus de toutes les femmes celles qui étaient admises dans la société du faubourg Saint-Germain, dites les dames du Petit-Château, parmi lesquelles madame de Beauséant, son amie la duchesse de Langeais et la duchesse de Maufrigneuse tenaient le premier rang. Rastignac ignorait la fureur dont étaient saisies les femmes de la Chaussée-d'Antin pour entrer dans le cercle supérieur où brillaient les constellations de leur sexe. Mais sa défiance le servit bien, elle lui donna de la froideur, et le triste pouvoir de poser des conditions au lieu d'en recevoir.

— Oui, j'irai, répondit-il.

Ainsi la curiosité le menait chez madame de Nucingen, tandis que, si cette femme l'eût dédaigné, peut-être y aurait-il été conduit par la passion. Néanmoins il n'attendit pas le lendemain et l'heure de partir sans une sorte d'impatience. Pour un jeune homme, il existe dans sa première intrigue autant de charmes peut-être qu'il s'en rencontre dans un premier amour. La certitude de réussir engendre mille félicités que les hommes n'avouent pas, et qui font tout le charme de certaines femmes. Le désir ne naît pas moins de la difficulté que de la facilité des triomphes. Toutes les passions des hommes sont bien certainement excitées ou entretenues par l'une ou l'autre de ces deux causes, qui divisent l'empire amoureux. Peut-être cette division est-elle une conséquence de la grande question des tempéramens, qui domine, quoiqu'on en dise, la société. Si les mélancoliques ont besoin du tonique des coquetteries, peut-être les gens nerveux ou sanguins décampent-ils si la résistance dure trop. En d'autres termes, l'élégie est aussi essentiellement lymphatique que le dithyrambe est bilieux. En faisant sa toilette, Eugène savoura tous ces petits bonheurs dont n'osent parler les jeunes gens, de peur de se faire moquer d'eux, mais qui chatouillent l'amour-propre. Il arrangeait ses cheveux en pensant que le regard d'une jolie femme se coulerait sous leurs boucles noires. Il se permit des singeries enfantines autant qu'en aurait fait une jeune fille en s'habillant pour le bal. Il regarda complaisamment sa taille mince, en déplissant son habit. — Il est certain, se dit-il, qu'on en peut trouver de plus mal tournés! Puis il descendit au moment où tous les habitués de la pension étaient à table, et reçut gaîment le hourra de sottises que sa tenue élégante excita. Un trait des mœurs particulières aux pensions bourgeoises est l'ébahissement qu'y cause une toilette soignée. Personne n'y met un habit neuf sans que chacun dise son mot.

— Kt, kt, kt, kt, fit Bianchon en faisant claquer sa langue contre son palais, comme pour exciter un cheval.

— Tournure de duc et pair! dit madame Vauquer.

— Monsieur va en conquête? fit observer mademoiselle Michonneau.

— Kocquériko! cria le peintre.

— Mes complimens à madame votre épouse, dit l'employé au Muséum.

— Monsieur a une épouse? demanda Poiret.

— Une épouse à compartimens, qui va sur l'eau, garantie bon teint, dans les prix de vingt-cinq à quarante, dessins à carreaux du dernier goût, susceptible de se laver, d'un joli porter, moitié fil, moitié coton, moitié laine, guérissant le mal de dents, et autres maladies approuvées par l'Académie royale de médecine! excellente d'ailleurs pour les enfans! meilleure encore contre les maux de tête, les plénitudes et autres maladies de l'œsophage, des yeux et des oreilles, cria Vautrin avec la volubilité comique et l'accentuation d'un opérateur. Mais combien cette merveille, me direz-vous, messieurs? deux sous! Non. Rien du tout. C'est un reste des fournitures faites au Grand-Mogol, et que tout les souverains de l'Europe, y compris le grrrrrand-duc de Bade, ont voulu voir! Entrez droit devant vous! et passez au petit bureau. Allez, la musique! Brooum, là, là, trinn! là, là, boum, boum! Monsieur de la clarinette, tu joues faux, reprit-il d'une voix enrouée, je te donnerai sur les doigts.

— Mon Dieu! que cet homme-là est agréable, dit madame Vauquer à madame Couture, je ne m'ennuierais jamais avec lui.

Au milieu des rires et des plaisanteries, dont ce discours comiquement débité fut le signal, Eugène put saisir le regard furtif de mademoiselle Taillefer qui se pencha sur madame Couture, à l'oreille de laquelle elle dit quelques mots.

— Voilà le cabriolet, dit Sylvie.

— Où dîne-t-il donc? demanda Bianchon.

— Chez madame la baronne de Nucingen.

— La fille de monsieur Goriot, répondit l'étudiant.

A ce nom, les regards se portèrent sur l'ancien vermicellier, qui contemplait Eugène avec une sorte d'envie.

Rastignac arriva rue Saint-Lazare, dans une de ces maisons légères, à colonnes minces, à portiques mesquins, qui constituent le *joli* à Paris, une véritable maison de banquier, pleine de recherches coûteuses, des stucs, des paliers d'escalier en mosaïque de marbre. Il trouva madame de Nucingen dans un petit salon à peintures italiennes, dont le décor ressemblait à celui des cafés. La baronne était triste. Les efforts qu'elle fit pour cacher son chagrin intéressèrent d'autant plus vivement Eugène qu'il n'y avait rien de joué. Il croyait rendre une femme joyeuse par sa présence, et la trouvait au désespoir. Ce désappointement piqua son amour-propre.

— J'ai bien peu de droits à votre confiance, madame, dit-il après l'avoir lutinée sur sa préoccupation; mais si je vous gênais, je compte sur votre bonne foi, vous me le diriez franchement.

— Restez, dit-elle, je serais seule si vous vous en alliez. Nucingen dîne en ville, et je ne voudrais pas être seule, j'ai besoin de distraction.

— Mais qu'avez-vous?

— Vous seriez la dernière personne à qui je le dirais, s'écria-t-elle.

— Je veux le savoir, je dois alors être pour quelque chose dans ce secret.

— Peut-être! Mais non, reprit-elle, c'est des querelles de ménage qui doivent être ensevelies au fond du cœur. Ne

vous le disais-je pas avant-hier? je ne suis point heureuse. Les chaînes d'or sont les plus pesantes.

Quand une femme dit à un jeune homme qu'elle est malheureuse, si ce jeune homme est spirituel, bien mis, s'il a quinze cents francs d'oisiveté dans sa poche, il doit penser ce que se disait Eugène et devient fat.

— Que pouvez-vous désirer? répondit-il. Vous êtes belle, jeune, aimée, riche.

— Ne parlons pas de moi, dit-elle en faisant un sinistre mouvement de tête. Nous dînerons ensemble, tête à tête nous irons entendre la plus délicieuse musique. Suis-je à votre goût? reprit-elle en se levant et montrant sa robe en cachemire blanc à dessins perse de la plus riche élégance.

— Je voudrais que vous fussiez toute à moi, dit Eugène. Vous êtes charmante.

— Vous auriez une triste propriété, dit-elle en souriant avec amertume. Rien ici ne vous annonce le malheur, et cependant, malgré ces apparences, je suis au désespoir. Mes chagrins m'ôtent le sommeil, je deviendrai laide.

— Oh! cela est impossible, dit l'étudiant. Mais je suis curieux de connaître ces peines qu'un amour dévoué n'effacerait pas?

— Ah! si je vous les confiais, vous me fuiriez, dit-elle. Vous ne m'aimez encore que par une galanterie qui est de costume chez les hommes; mais si vous m'aimiez bien, vous tomberiez dans un désespoir affreux. Vous voyez que je dois me taire. De grâce, reprit-elle, parlons d'autre chose. Venez voir mes appartemens.

— Non, restons ici, répondit Eugène en s'asseyant sur une causeuse devant le feu près de madame de Nucingen, dont il prit la main avec assurance.

Elle la laissa prendre et l'appuya même sur celle du jeune homme par un de ces mouvemens de force concentrée qui trahissent de fortes émotions.

—Écoutez, lui dit Rastignac; si vous avez des chagrins, vous devez me les confier. Je veux vous prouver que je vous aime pour vous. Ou vous parlerez et me direz vos peines afin que je puisse les dissiper, fallût-il tuer six hommes, ou je sortirai pour ne plus revenir.

— Eh! bien, s'écria-t-elle saisie par une pensée de désespoir qui la fit se frapper le front, je vais vous mettre à l'instant même à l'épreuve. Oui, se dit-elle, il n'est plus que ce moyen. Elle sonna.

— La voiture de monsieur est-elle attelée? dit-elle à son valet de chambre.

— Oui, madame.

— Je la prends. Vous lui donnerez la mienne et mes chevaux. Vous ne servirez le dîner qu'à sept heures.

— Allons, venez, dit-elle à Eugène, qui crut rêver en se trouvant dans le coupé de monsieur de Nucingen, à côté de cette femme.

— Au Palais-Royal, dit-elle au cocher, près du Théâtre-Français.

En route, elle parut agitée, et refusa de répondre aux mille interrogations d'Eugène, qui ne savait que penser de cette résistance muette, compacte, obtuse.

— En un moment elle m'échappe, se disait-il.

Quand la voiture s'arrêta, la baronne regarda l'étudiant d'un air qui imposa silence à ses folles paroles; car il s'était emporté.

— Vous m'aimez bien? dit-elle.

— Oui, répondit-il en cachant l'inquiétude dont il fut soudainement saisi.

— Vous ne penserez rien de mal sur moi, quoi que je puisse vous demander?

— Non.

— Êtes-vous disposé à m'obéir?

— Aveuglément.

— Avez-vous été au jeu? dit-elle d'une voix tremblante.

— Jamais.

— Ah! je respire. Vous aurez du bonheur. Voici ma bourse, dit-elle. Prenez donc! il y a cent francs, c'est tout ce que possède cette femme si heureuse. Montez dans une maison de jeu, je ne sais où elles sont, mais je sais qu'il y en a au Palais-Royal. Risquez les cent francs à un jeu qu'on nomme la roulette, et perdez tout, ou rapportez-moi six mille francs. Je vous dirai mes chagrins à votre retour.

— Je veux bien que le diable m'emporte si je comprends quelque chose à ce que je vais faire, mais je vais vous obéir, dit-il avec une joie causée par cette pensée: «Elle se compromet avec moi, elle n'aura rien à me refuser.»

Eugène prend la jolie bourse, court au numéro NEUF, après s'être fait indiquer par un marchand d'habits la plus prochaine maison de jeu. Il y monte, se laisse prendre son chapeau; mais il entre et demande où est la roulette. A l'étonnement des habitués, le garçon de salle le mène devant une longue table. Eugène, suivi de tous les spectateurs, demande sans vergogne où il faut mettre l'enjeu.

— Si vous placez un louis sur un seul de ces trente-six numéros, et qu'il sorte, vous aurez trente-six louis, lui dit un vieillard respectable à cheveux blancs.

Eugène jette les cent francs sur le chiffre de son âge, vingt et un. Un cri d'étonnement part sans qu'il ait eu le temps de se reconnaître. Il avait gagné sans le savoir.

— Retirez donc votre argent, lui dit le vieux monsieur, l'on ne gagne pas deux fois dans ce système-là.

Eugène prend un râteau que lui tend le vieux monsieur, il tire à lui les trois mille six cents francs et, toujours sans rien savoir du jeu, les place sur la rouge. La galerie le regarde avec envie, en voyant qu'il continue à jouer. La roue tourne, il gagne encore, et le banquier lui jette encore trois mille six cents francs.

— Vous avez sept mille deux cents francs à vous, lui dit à l'oreille le vieux monsieur. Si vous m'en croyez, vous vous en irez, la rouge a passé huit fois. Si vous êtes charitable, vous reconnaîtrez ce bon avis en soulageant la misère d'un ancien préfet de Napoléon qui se trouve dans le dernier besoin.

Rastignac étourdi se laisse prendre dix louis par l'homme à cheveux blancs, et descend avec les sept mille francs, ne comprenant encore rien au jeu, mais stupéfié de son bonheur.

— Ah çà? où me mènerez-vous maintenant, dit-il en montrant les sept mille francs à madame de Nucingen quand la portière fut refermée.

Delphine le serra par une étreinte folle et l'embrassa vivement, mais sans passion: — Vous m'avez sauvée! Des larmes de joie coulèrent en abondance sur ses joues. Je vais tout vous dire, mon ami. Vous serez mon ami, n'est-ce pas? Vous me voyez riche, opulente, rien ne manque ou je parais ne manquer de rien! Eh bien! sachez que monsieur de Nucingen ne me laisse pas disposer d'un sou: il paye toute la maison, mes voitures, mes loges, il m'alloue pour ma toilette une somme insuffisante, il me réduit à une misère secrète par calcul. Je suis trop fière pour l'implorer. Ne serais-je pas la dernière des créatures si j'achetais son argent au prix où il veut me le vendre! Comment, moi riche de sept cent mille francs, me suis-je laissé dépouiller? par fierté, par indignation. Nous sommes si jeunes, si naïves, quand nous commençons la vie conjugale! La parole par laquelle il fallait demander de l'argent à mon mari me déchirait la bouche; je n'osais jamais, je mangeais l'argent de mes économies et celui que me donnait mon pauvre père; puis je me suis endettée. Le mariage est pour moi la plus horrible des déceptions, je ne puis vous en parler: qu'il vous suffise de savoir que je me jetterais par la fenêtre s'il fallait vivre avec Nucingen autrement qu'en ayant chacun notre appartement séparé. Quand il a fallu lui déclarer mes dettes de jeune femme, des bijoux, des fantaisies (mon pauvre père nous avait accoutumées à ne nous rien refuser), j'ai souffert le martyre; mais enfin j'ai trouvé le courage de les dire. N'avais-je pas une fortune à moi? Nucingen s'est emporté, il m'a dit que je le ruinerais, des horreurs! J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Comme il avait pris ma dot, il a payé; mais en stipulant désormais pour mes dépenses personnelles une pension à laquelle je me suis résignée, afin d'avoir la paix. Depuis, j'ai voulu

répondre à l'amour-propre de quelqu'un que vous connaissez, dit-elle. Si j'ai été trompée par lui, je serais mal venue à ne pas rendre justice à la noblesse de son caractère. Mais enfin il m'a quittée indignement! On ne devrait jamais abandonner une femme à laquelle on a jeté, dans un jour de détresse, un tas d'or! On doit l'aimer toujours! Vous, belle âme de vingt et un ans, vous jeune et pur, vous me demanderez comment une femme peut accepter de l'or d'un homme? Mon Dieu! n'est-il pas naturel de tout partager avec l'être auquel nous devons notre bonheur? Quand on s'est tout donné, qui pourrait s'inquiéter d'une parcelle de ce tout? L'argent ne devient quelque chose qu'au moment où le sentiment n'est plus. N'est-on pas lié pour la vie? Qui de nous prévoit une séparation en se croyant bien aimée? Vous nous jurez un amour éternel, comment avoir alors des intérêts distincts? Vous ne savez pas ce que j'ai souffert aujourd'hui, lorsque Nucingen m'a refusé positivement de me donner six mille francs, lui qui les donne tous les mois à sa maîtresse, une fille de l'Opéra! je voulais me tuer. Les idées les plus folles me passaient par la tête. Il y a eu des momens où j'enviais le sort d'une servante, de ma femme de chambre. Aller trouver mon père, folie! Anastasie et moi nous l'avons égorgé: mon pauvre père se serait vendu s'il pouvait valoir six mille francs. J'aurais été le désespérer en vain. Vous m'avez sauvé de la honte et de la mort, j'étais ivre de douleur. Ah! monsieur, je vous devais cette explication: j'ai été bien déraisonnablement folle avec vous. Quand vous m'avez quittée, et que je vous ai eu perdu de vue, je voulais m'enfuir à pied... où? je ne sais. Voilà la vie de la moitié des femmes de Paris: un luxe extérieur, des soucis cruels dans l'âme. Je connais de pauvres créatures encore plus malheureuses que je ne le suis. Il y a pourtant des femmes obligées de faire faire de faux mémoires par leur fournisseurs. D'autres sont forcées de voler leurs maris: les uns croient que des cachemires de cent louis se donnent pour cinq cents francs, les autres qu'un cachemire de cinq cents francs vaut cent louis. Il se rencontre de pauvres femmes qui font jeûner leurs enfans et grapillent pour avoir une robe. Moi, je suis pure de ces odieuses tromperies. Voici ma dernière angoisse. Si quelques femmes se vendent à leurs maris pour les gouverner, moi au moins je suis libre! Je pourrais me faire couvrir d'or par Nucingen, et je préfère pleurer la tête appuyée sur le cœur d'un homme que je puisse estimer. Ah! ce soir, monsieur de Marsay n'aura pas le droit de me regarder comme une femme qu'il a payée. Elle se mit le visage dans ses mains, pour ne pas montrer ses pleurs à Eugène, qui lui dégagea la figure pour la contempler: elle était sublime ainsi.—Mêler l'argent aux sentimens, n'est-ce pas horrible? Vous ne pourrez pas m'aimer, dit-elle.

Ce mélange de bons sentimens, qui rendent les femmes si grandes, et des fautes que la constitution actuelle de la société les force à commettre, bouleversait Eugène, qui disait des paroles douces et consolantes en admirant cette belle femme, si naïvement imprudente dans son cri de douleur.

— Vous ne vous armerez pas de ceci contre moi, dit-elle, promettez-le moi.

— Ah! madame, j'en suis incapable, dit-il.

Elle lui prit la main et la mit sur son cœur par un mouvement plein de reconnaissance et de gentillesse.— Grâce à vous me voilà redevenue libre et joyeuse. Je vivais pressée par une main de fer. Je veux maintenant vivre simplement, ne rien dépenser. Vous me trouverez bien comme je serai, mon ami, n'est-ce pas? Gardez ceci, dit-elle en ne prenant que six billets de banque. En conscience je vous dois mille écus, car je me suis considérée comme étant de moitié avec vous. Eugène se défendit comme une vierge. Mais la baronne lui ayant dit: — Je vous regarde comme mon ennemi si vous n'êtes pas mon complice, il prit l'argent. — Ce sera une mise de fonds en cas de malheur, dit-il.

— Voilà le mot que je redoutais, s'écria-t-elle en pâlissant. Si vous voulez que je sois quelque chose pour vous, jurez-moi, dit-elle, de ne jamais retourner au jeu. Mon Dieu! moi vous corrompre! j'en mourrais de douleur.

Ils étaient arrivés. Le contraste de cette misère et de cette opulence étourdissait l'étudiant, dans les oreilles duquel les sinistres paroles de Vautrin vinrent retentir.

— Mettez-vous là, dit la baronne en entrant dans sa chambre et montrant une causeuse auprès du feu, je vais écrire une lettre bien difficile! Conseillez-moi.

— N'écrivez pas, lui dit Eugène, enveloppez les billets, mettez l'adresse, et envoyez-les par votre femme de chambre.

— Mais vous êtes un amour d'homme, dit-elle. Ah! voilà, monsieur, ce que c'est d'avoir été bien élevé! Ceci est du Beauséant tout pur, dit-elle en souriant.

— Elle est charmante, se dit Eugène qui s'éprenait de plus en plus. Il regarda cette chambre où respirait la voluptueuse élégance d'une riche courtisane.

— Cela vous plaît-il? dit-elle en sonnant sa femme de chambre.

— Thérèse, portez cela vous-même à monsieur de Marsay, et remettez-le à lui-même. Si vous ne le trouvez pas, vous me rapporterez la lettre.

Thérèse ne partit pas sans avoir jeté un malicieux coup d'œil sur Eugène. Le dîner était servi. Rastignac donna le bras à madame de Nucingen, qui le mena dans une salle à manger délicieuse, où il retrouva le luxe de table qu'il avait admiré chez sa cousine.

— Les jours d'Italiens, dit-elle, vous viendrez dîner avec moi, et vous m'accompagnerez.

— Je m'accoutumerais à cette douce vie si elle devait durer; mais je suis un pauvre étudiant qui a sa fortune à faire.

— Elle fera, se dit-elle en riant. Vous voyez, tout s'arrange: je ne m'attendais pas à être si heureuse.

Il est dans la nature des femmes de prouver l'impossible par le possible et de détruire les faits par des pressentimens. Quand madame de Nucingen et Rastignac entrèrent dans leur loge aux Bouffons, elle eut un air de contentement qui la rendait si belle, que chacun se permit de ces petites calomnies contre lesquelles les femmes sont sans défense, et qui font souvent croire à des désordres inventés à plaisir. Quand on connaît Paris, on ne croit à rien de ce qui s'y dit, et l'on ne dit rien de ce qui s'y fait. Eugène prit la main de la baronne, et tous deux se parlèrent par des pressions plus ou moins vives, en se communiquant les sensations que leur donnait la musique. Pour eux, cette soirée fut enivrante. Ils sortirent ensemble, et madame de Nucingen voulut reconduire Eugène jusqu'au Pont-Neuf, en lui disputant pendant toute la route un des baisers qu'elle lui avait si chaleureusement prodigués au Palais-Royal. Eugène lui reprocha cette inconséquence.

— Tantôt, répondit-elle, c'était de la reconnaissance pour un dévouement inespéré; maintenant ce serait une promesse.

— Et vous ne voulez m'en faire aucune, ingrate. Il se fâcha. En faisant un de ces gestes d'impatience qui ravissent un amant, elle lui donna sa main à baiser, qu'il prit avec une mauvaise grâce dont elle fut enchantée.

— A lundi, au bal, dit-elle.

En s'en allant à pied, par un beau clair de lune, Eugène tomba dans de sérieuses réflexions. Il était à la fois heureux et mécontent: heureux d'une aventure dont le dénoûment probable lui donnait une des plus jolies et des plus élégantes femmes de Paris, objet de ses désirs; mécontent de voir ses projets de fortune renversés, et ce fut alors qu'il éprouva la réalité des pensées indécises auxquelles il s'était livré l'avant-veille. L'insuccès nous accuse toujours la puissance de nos prétentions. Plus Eugène jouissait de la vie parisienne, moins il voulait demeurer obscur et pauvre. Il chiffonnait son billet de mille francs dans sa poche, en se faisant mille raisonnemens captieux pour se l'approprier. Enfin il arriva rue Neuve-Sainte-Geneviève, et quand il fut au haut de l'escalier, il y vit de la lumière. Le père Goriot avait laissé sa porte ouverte et sa chan-

delle allumée, afin que l'étudiant n'oubliât pas de *lui raconter sa fille*, suivant son expression. Eugène ne lui cacha rien.

— Mais, s'écria le père Goriot dans un violent désespoir de jalousie, elles me croient ruiné : j'ai encore treize cents livres de rente ! Mon Dieu ! la pauvre petite, que ne venait-elle ici ! j'aurais vendu mes rentes, nous aurions pris sur le capital, et avec le reste je me serais fait du viager. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me confier son embarras, mon brave voisin ? Comment avez-vous eu le cœur d'aller risquer au jeu ses pauvres petits cent francs ? c'est à fendre l'âme. Voilà ce que c'est que des gendres ! Oh ! si je les tenais, je leur serrerais le cou. Mon Dieu ! pleurer, elle a pleuré ?

— La tête sur mon gilet, dit Eugène.

— Oh ! donnez-le moi, dit le père Goriot. Comment ! il y a eu là des larmes de ma fille, de ma chère Delphine, qui ne pleurait jamais étant petite ! Oh ! je vous en achèterai un autre, ne le portez plus, laissez-le moi. Elle doit, d'après son contrat, jouir de ses biens. Ah ! je vais aller trouver Derville, un avoué, dès demain. Je vais faire exiger le placement de sa fortune. Je connais les lois, je suis un vieux loup, je vais retrouver mes dents.

— Tenez, père, voici mille francs qu'elle a voulu me donner sur notre gain. Gardez-les-lui, dans le gilet.

Goriot regarda Eugène, lui tendit la main pour prendre la sienne, sur laquelle il laissa tomber une larme.

— Vous réussirez dans la vie, lui dit le vieillard. Dieu est juste, voyez-vous ! Je me connais en probité, moi, et puis vous assurer qu'il y a bien peu d'hommes qui vous ressemblent. Vous voulez donc être aussi mon cher enfant ? Allez, dormez. Vous pouvez dormir, vous n'êtes pas encore père. Elle a pleuré, j'apprends ça, moi, qui étais là tranquillement à manger comme un imbécile pendant qu'elle souffrait ; moi, moi qui vendrais le Père, le Fils et le Saint-Esprit pour leur éviter une larme à toutes deux !

— Par ma foi, se dit Eugène en se couchant, je crois que je serai honnête homme toute ma vie. Il y a du plaisir à suivre les inspirations de sa conscience.

Il n'y a peut-être que ceux qui croient en Dieu qui font le bien en secret, et Eugène croyait en Dieu. Le lendemain, à l'heure du bal, Rastignac alla chez madame de Beauséant, qui l'emmena pour le présenter à la duchesse de Carigliano. Il reçut le plus gracieux accueil de la maréchale, chez laquelle il retrouva madame de Nucingen. Delphine s'était parée avec l'intention de plaire à tous pour mieux plaire à Eugène, de qui elle attendait impatiemment un coup d'œil, en croyant cacher son impatience. Pour qui sait deviner les émotions d'une femme, ce moment est plein de délices. Qui ne s'est souvent plu à faire attendre son opinion, à déguiser coquettement son plaisir, à chercher des aveux dans l'inquiétude que l'on cause, à jouir des craintes qu'on dissipera par un sourire ? Pendant cette fête, l'étudiant mesura tout à coup la portée de sa position, et comprit qu'il avait un état dans le monde en étant cousin avoué de madame de Beauséant. La conquête de madame la baronne de Nucingen, qu'on lui donnait déjà, le mettait si bien en relief, que tous les jeunes gens lui jetaient des regards d'envie ; en en surprenant quelques-uns, il goûta les premiers plaisirs de la fatuité. En passant d'un salon dans un autre, en traversant les groupes, il entendit vanter son bonheur. Les femmes lui prédisaient toutes des succès. Delphine, craignant de le perdre, lui promit de ne pas lui refuser le soir le baiser qu'elle s'était tant défendue d'accorder l'avant-veille. A ce bal, Rastignac reçut plusieurs engagemens. Il fut présenté par sa cousine à quelques femmes qui toutes avaient des prétentions à l'élégance, et dont les maisons passaient pour être agréables ; il se vit lancé dans le plus grand et le plus beau monde de Paris. Cette soirée eut donc pour lui les charmes d'un brillant début, et il devait s'en souvenir jusque dans ses vieux jours, comme une jeune fille se souvient du bal où elle a eu des triomphes. Le lendemain, quand, en déjeunant, il raconta ses succès au père Goriot devant les pensionnaires, Vautrin se prit à sourire d'une façon diabolique.

— Et vous croyez, s'écria ce féroce logicien, qu'un jeune homme à la mode peut demeurer rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans la maison Vauquer ! pension infiniment respectable sous tous les rapports, certainement, mais qui n'est rien moins que fashionable. Elle est cossue, elle est belle de son abondance, elle est fière d'être le manoir momentané d'un Rastignac : mais, enfin, elle est rue Neuve-Sainte-Geneviève, et ignore le luxe, parce qu'elle est purement patriarchalorama. Mon jeune ami, reprit Vautrin d'un air paternellement railleur, si vous voulez faire figure à Paris, il vous faut trois chevaux et un tilbury pour le matin, un coupé pour le soir, en tout neuf mille francs pour le véhicule. Vous seriez indigne de votre destinée si vous ne dépensiez que trois mille francs chez votre tailleur, six cents francs chez le parfumeur, cent écus chez le bottier, cent écus chez le chapelier. Quant à votre blanchisseuse, elle vous coûtera mille francs. Les jeunes gens à la mode ne peuvent se dispenser d'être très-forts sur l'article du linge : n'est-ce pas ce qu'on examine le plus souvent en eux ? L'amour et l'église veulent de belles nappes sur leurs autels. Nous sommes à quatorze mille. Je ne vous parle pas de ce que vous perdrez au jeu, en paris, en présens ; il est impossible de ne pas compter pour deux mille francs l'argent de poche. J'ai mené cette vie-là, j'en connais les débours. Ajoutez à ces nécessités premières, trois cents louis pour la pâtée, mille francs pour la niche. Allez, mon enfant, nous en avons pour nos petits vingt-cinq mille par an dans les flancs, ou nous tombons dans la crotte, nous nous faisons moquer de nous, et nous sommes destitué de notre avenir, de nos succès, de nos maîtresses ! J'oublie le valet de chambre et le groom ! Est-ce Christophe qui portera vos billets doux ? Les écrirez-vous sur le papier dont vous vous servez ? Ce serait vous suicider. Croyez-en un viellard plein d'expérience ! reprit-il en faisant un *rinforzando* dans sa voix de basse. Ou déportez-vous dans une vertueuse mansarde et mariez-vous-y avec le travail, ou prenez une autre voie.

Et Vautrin cligna de l'œil en guignant mademoiselle Taillefer de manière à rappeler et résumer dans ce regard les raisonnemens séducteurs qu'il avait semés au cœur de l'étudiant pour le corrompre. Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels Rastignac mena la vie la plus dissipée. Il dînait presque tous les jours avec madame de Nucingen, qu'il accompagnait dans le monde. Il rentrait à trois ou quatre heures du matin, se levait à midi pour faire sa toilette, allait se promener au bois avec Delphine, quand il faisait beau, prodiguant ainsi son temps sans en savoir le prix, et aspirant tous les enseignemens, toutes les séductions du luxe avec l'ardeur dont est saisi l'impatient calice d'un dattier femelle pour les fécondantes poussières de son hyménée. Il jouait gros jeu, perdait ou gagnait beaucoup, et finit par s'habituer à la vie exorbitante des jeunes gens de Paris. Sur ses premiers gains, il avait renvoyé quinze cents francs à sa mère et à ses sœurs, en accompagnant sa restitution de jolis présens. Quoiqu'il eût annoncé vouloir quitter la Maison Vauquer, il y était encore dans les derniers jours du mois de janvier, et ne savait comment en sortir. Les jeunes gens sont soumis presque tous à une loi en apparence inexplicable, mais dont la raison vient de leur jeunesse même, et de l'espèce de furie avec laquelle ils se ruent au plaisir. Riches ou pauvres, ils n'ont jamais d'argent pour les nécessités de la vie, tandis qu'ils en trouvent toujours pour leurs caprices. Prodigues de tout ce qui s'obtient à crédit, ils sont avares de tout ce qui se paye à l'instant même, et semblent se venger de ce qu'ils n'ont pas en dissipant tout ce qu'ils peuvent avoir. Ainsi, pour nettement poser la question, un étudiant prend bien plus de soin de son chapeau que de son habit. L'énormité du gain rend le tailleur essentiellement créditeur, tandis que la modicité de la somme fait du chapelier un des êtres les plus intraitables parmi ceux avec lesquels il est forcé de parlementer. Si le jeune homme assis au balcon d'un théâtre offre à la lorgnette des jolies femmes d'étourdissans gilets, il est douteux

qu'il ait des chaussettes : le bonnetier est encore un des charançons de sa bourse. Rastignac en était là. Toujours vide pour madame Vauquer, toujours pleine pour les exigences de la vanité, sa bourse avait des revers et des succès lunatiques en désaccord avec les payemens les plus naturels. Afin de quitter la pension puante, ignoble, où s'humiliaient périodiquement ses prétentions, ne fallait-il pas payer un mois à son hôtesse, et acheter des meubles pour son appartement de dandy? c'était toujours la chose impossible. Si, pour se procurer l'argent nécessaire à son jeu, Rastignac savait acheter chez son bijoutier des montres et des chaînes d'or chèrement payées sur ses gains, et qu'il portait au Mont-de-Piété, ce sombre et secret ami de la jeunesse, il se trouvait sans invention comme sans audace quand il s'agissait de payer sa nourriture, son logement, ou d'acheter les outils indispensables à l'exploitation de la vie élégante. Une nécessité vulgaire, des dettes contractées pour des besoins satisfaits, ne l'inspiraient plus. Comme la plupart de ceux qui ont connu cette vie de hasard, il attendait au dernier moment pour solder des créances sacrées aux yeux des bourgeois, comme faisait Mirabeau, qui ne payait son pain que quand il se présentait sous la forme dragonnante d'une lettre de change. Vers cette époque, Rastignac avait perdu son argent, et s'était endetté. L'étudiant commençait à comprendre qu'il lui serait impossible de continuer cette existence sans avoir des ressources fixes. Mais, tout en gémissant sous les piquantes atteintes de sa situation précaire, il se sentait incapable de renoncer aux jouissances excessives de cette vie, et voulait la continuer à tout prix. Les hasards sur lesquels il avait compté pour sa fortune devenaient chimériques, et les obstacles réels grandissaient. En s'initiant aux secrets domestiques de monsieur et madame de Nucingen, il s'était aperçu que, pour convertir l'amour en instrument de fortune, il fallait avoir bu toute honte, et renoncer aux nobles idées qui sont l'absolution des fautes de la jeunesse. Cette vie extérieurement splendide, mais rongée par tous les *tœnias* du remords, et dont les fugitifs plaisirs étaient chèrement expiés par de persistantes angoisses, il l'avait épousée, il s'y roulait en se faisant, comme le Distrait de La Bruyère, un lit dans la fange du fossé ; mais, comme le Distrait, il ne souillait encore que son vêtement.

— Nous avons donc tué le mandarin? lui dit un jour Bianchon en sortant de table.

— Pas encore, répondit-il, mais il râle.

L'étudiant en médecine prit ce mot pour une plaisanterie, et ce n'en était pas une. Eugène, qui, pour la première fois depuis longtemps, avait dîné à la pension, s'était montré pensif pendant le repas. Au lieu de sortir au dessert, il resta dans la salle à manger assis auprès de mademoiselle Taillefer, à laquelle il jeta de temps en temps des regards expressifs. Quelques pensionnaires étaient encore attablés et mangeaient des noix, d'autres se promenaient en continuant des discussions commencées. Comme presque tous les soirs, chacun s'en allait à sa fantaisie, suivant le degré d'intérêt qu'il prenait à la conversation, ou selon le plus ou le moins de pesanteur que lui causait sa digestion. En hiver, il était rare que la salle à manger fût entièrement évacuée avant huit heures, moment où les quatre femmes demeuraient seules et se vengeaient du silence que leur sexe leur imposait au milieu de cette réunion masculine. Frappé de la préoccupation à laquelle Eugène était en proie, Vautrin resta dans la salle à manger, quoiqu'il eût paru d'abord empressé de sortir, et se tint constamment de manière à n'être pas vu d'Eugène, qui dut le croire parti. Puis, au lieu d'accompagner ceux des pensionnaires qui s'en allèrent les derniers, il stationna sournoisement dans le salon. Il avait lu dans l'âme de l'étudiant et pressentait un symptôme décisif.

Rastignac se trouvait en effet dans une situation perplexe que beaucoup de jeunes gens ont dû connaître. Aimante ou coquette, madame de Nucingen avait fait passer Rastignac par toutes les angoisses d'une passion véritable, en déployant pour lui les ressources de la diplomatie féminine en usage à Paris. Après s'être compromise aux yeux du public pour fixer près d'elle le cousin de madame de Beauséant, elle hésitait à lui donner réellement les droits dont il paraissait jouir. Depuis un mois elle irritait si bien les sens d'Eugène qu'elle avait fini par attaquer le cœur. Si, dans les premiers momens de sa liaison, l'étudiant s'était cru le maître, madame de Nucingen était devenue la plus forte, à l'aide de ce manége qui mettait en mouvement chez Eugène tous les sentimens, bons ou mauvais, des deux ou trois hommes qui sont dans un jeune homme de Paris. Etait-ce en elle un calcul? Non ; les femmes sont toujours vraies, même au milieu de leurs plus grandes faussetés, parce qu'elles cèdent à quelque sentiment naturel. Peut-être Delphine, après avoir laissé prendre tout à coup tant d'empire sur elle par ce jeune homme et lui avoir montré trop d'affection, obéissait-elle à un sentiment de dignité, qui la faisait ou revenir sur ses concessions, ou se plaire à les suspendre. Il est si naturel à une Parisienne, au moment même où la passion l'entraîne, d'hésiter dans sa chute, d'éprouver le cœur de celui auquel elle va livrer son avenir! Toutes les espérances de madame de Nucingen avaient été trahies une première fois, et sa fidélité pour un jeune égoïste venait d'être méconnue. Elle pouvait être défiante à bon droit. Peut-être avait-elle aperçu dans les manières d'Eugène, que son rapide succès avait rendu fat, une sorte de mésestime causée par les bizarreries de leur situation. Elle désirait sans doute paraître imposante à un homme de cet âge, et se trouver grande devant lui après avoir été si longtemps petite devant celui par qui elle était abandonnée. Elle ne voulait pas qu'Eugène la crût une facile conquête, précisément parce qu'il savait qu'elle avait appartenu à de Marsay. Enfin, après avoir subi le dégradant plaisir d'un véritable monstre, un libertin jeune, elle éprouvait tant de douceur à se promener dans les régions fleuries de l'amour, que c'était sans doute un charme pour elle d'en admirer tous les aspects, d'en écouter longtemps les frémissemens, et de se laisser longtemps caresser par de chastes brises. Le véritable amour payait pour le mauvais. Ce contresens sera malheureusement fréquent tant que les hommes ne sauront pas combien de fleurs fauchent dans l'âme d'une jeune femme les premiers coups de la tromperie. Quelles que fussent ses raisons, Delphine se jouait de Rastignac, et se plaisait à se jouer de lui, sans doute parce qu'elle se savait aimée et sûre de faire cesser les chagrins de son amant, suivant son royal bon plaisir de femme. Par respect de lui-même, Eugène ne voulait pas que son premier combat se terminât par une défaite, et persistait dans sa poursuite, comme un chasseur qui veut absolument tuer une perdrix à sa première fête de Saint-Hubert. Ses anxiétés, son amour-propre offensé, ses désespoirs, faux ou véritables, l'attachaient de plus en plus à cette femme. Tout Paris lui donnait madame de Nucingen, auprès de laquelle il n'était pas plus avancé que le premier jour où il l'avait vue. Ignorant encore que la coquetterie d'une femme offre quelquefois plus de bénéfices que son amour ne donne de plaisir, il tombait dans de sottes rages. Si la saison pendant laquelle une femme se dispute à l'amour offrait à Rastignac le butin de ses primeurs, elles lui devenaient aussi coûteuses qu'elles étaient vertes, aigrelettes et délicieuses à savourer. Parfois, en se voyant sans un sou, sans avenir, il pensait, malgré la voix de sa conscience, aux chances de fortune dont Vautrin lui avait démontré la possibilité dans un mariage avec mademoiselle Taillefer. Or, il se trouvait alors dans un moment où sa misère parlait si haut, qu'il céda presque involontairement aux artifices du terrible sphinx par les regards duquel il était souvent fasciné. Au moment où Poiret et mademoiselle Michonneau remontèrent chez eux, Rastignac se croyant seul entre madame Vauquer et madame Couture, qui se tricotait des manches de laine en sommeillant auprès du poêle, regarda mademoiselle Taillefer d'une manière assez tendre pour lui faire baisser les yeux.

— Auriez-vous des chagrins, monsieur Eugène? lui dit Victorine après un moment de silence.

— Quel homme n'a pas ses chagrins! répondit Rastignac. Si nous étions sûrs, nous autres jeunes gens, d'être bien aimés, avec un dévouement qui nous récompensât des sacrifices que nous sommes toujours disposés à faire, nous n'aurions peut-être jamais de chagrins.

Mademoiselle Taillefer lui jeta, pour toute réponse, un regard qui n'était pas équivoque.

— Vous, mademoiselle, vous vous croyez sûre de votre cœur aujourd'hui; mais répondriez-vous de ne jamais changer?

Un sourire vint errer sur les lèvres de la pauvre fille comme un rayon jaillit de son âme, et fit si bien reluire sa figure qu'Eugène fut effrayé d'avoir provoqué une aussi vive explosion de sentiment.

— Quoi! si demain vous étiez riche et heureuse, si une immense fortune vous tombait des nues, vous aimeriez encore le jeune homme pauvre qui vous aurait plu durant vos jours de détresse?

Elle fit un joli signe de tête.

— Un jeune homme bien malheureux?

Nouveau signe.

— Quelles bêtises dites-vous donc là? s'écria madame Vauquer.

— Laissez-nous, répondit Eugène, nous nous entendons.

— Il y aurait donc alors promesse de mariage entre monsieur le chevalier Eugène de Rastignac et mademoiselle Victorine Taillefer? dit Vautrin de sa grosse voix en se montrant tout à coup à la porte de la salle à manger.

— Ah! vous m'avez fait peur, dirent à la fois madame Couture et madame Vauquer.

— Je pourrais plus mal choisir, répondit en riant Eugène, à qui la voix de Vautrin causa la plus cruelle émotion qu'il eût jamais ressentie.

— Pas de mauvaises plaisanteries, messieurs! dit madame Couture. Ma fille, remontons chez nous.

Madame Vauquer suivit ses deux pensionnaires, afin d'économiser sa chandelle et son feu en passant la soirée chez elles. Eugène se trouva seul et face à face avec Vautrin.

— Je savais bien que vous y arriveriez, lui dit cet homme en gardant un imperturbable sang-froid. Mais, écoutez! j'ai de la délicatesse tout comme un autre, moi. Ne vous décidez pas dans ce moment, vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire. Vous avez des dettes. Je ne veux pas que ce soit la passion, le désespoir, mais la raison qui vous détermine à venir à moi. Peut-être vous faut-il quelque millier d'écus. Tenez, le voulez-vous?

Ce démon prit dans sa poche un portefeuille, et en tira trois billets de banque qu'il fit papilloter aux yeux de l'étudiant. Eugène était dans la plus cruelle des situations. Il devait au marquis d'Adjuda et au comte de Trailles cent louis perdus sur parole. Il ne les avait pas, et n'osait aller passer la soirée chez madame de Restaud, où il était attendu. C'était une de ces soirées sans cérémonie où l'on mange des petits gâteaux, où l'on boit du thé, mais où l'on peut perdre six mille francs au whist.

— Monsieur, lui dit Eugène en cachant avec peine un tremblement convulsif; après ce que vous m'avez confié, vous devez comprendre qu'il m'est impossible de vous avoir des obligations.

— Eh bien! vous m'auriez fait de la peine de parler autrement, reprit le tentateur. Vous êtes un beau jeune homme, délicat, fier comme un lion et doux comme une jeune fille. Vous seriez une belle proie pour le diable. J'aime cette qualité de jeunes gens. Encore deux ou trois réflexions de haute politique, et vous verrez le monde comme il est. En y jouant quelques petites scènes de vertu, l'homme supérieur y satisfait toutes ses fantaisies aux grands applaudissemens des niais du parterre. Avant peu de jours vous serez à nous. Ah! si vous vouliez devenir mon élève, je vous ferais arriver à tout. Vous ne formeriez pas un désir qu'il ne fût à l'instant comblé, quoi que vous puissiez souhaiter : honneur, fortune, femmes. On vous réduirait toute la civilisation en ambroisie. Vous seriez notre enfant gâté, notre Benjamin, nous nous exterminerions tous pour vous avec plaisir. Tout ce qui vous ferait obstacle serait aplati. Si vous conservez des scrupules, vous me prenez donc pour un scélérat? Eh bien! un homme qui avait autant de probité que vous croyez en avoir encore, monsieur de Turenne, faisait, sans se croire compromis, de petites affaires avec des brigands. Vous ne voulez pas être mon obligé, hein? Qu'à cela ne tienne, reprit Vautrin en laissant échapper un sourire. Prenez ces chiffons, et mettez-moi là-dessus, dit-il en tirant un timbre, là, en travers : *Accepté pour la somme de trois mille cinq cents francs payable en un an.* Et datez! L'intérêt est assez fort pour vous ôter tout scrupule; vous pouvez m'appeler juif, et vous regarder comme quitte de toute reconnaissance. Je vous permets de me mépriser encore aujourd'hui, sûr que plus tard vous m'aimerez. Vous trouverez en moi de ces immenses abîmes, de ces vastes sentimens concentrés que les niais appellent des vices; mais vous ne me trouverez jamais ni lâche ni ingrat. Enfin, je ne suis ni un pion ni un fou, mais une tour, mon petit.

— Quel homme êtes-vous donc? s'écria Eugène, vous avez été créé pour me tourmenter.

— Mais non, je suis un bon homme qui veut se crotter pour que vous soyez à l'abri de la boue pour le reste de vos jours. Vous vous demandez pourquoi ce dévouement? Eh bien! je vous le dirai tout doucement quelque jour, dans le tuyau de l'oreille. Je vous ai d'abord surpris en vous montrant le carillon de l'ordre social et le jeu de la machine; mais votre premier effroi se passera comme celui du conscrit sur le champ de bataille, et vous vous accoutumerez à l'idée de considérer les hommes comme des soldats décidés à périr pour le service de ceux qui se sacrent rois eux-mêmes. Les temps sont bien changés. Autrefois on disait à un brave : Voilà cent écus, tue-moi monsieur un tel, et l'on soupait tranquillement après avoir mis un homme à l'ombre pour un oui, pour un non. Aujourd'hui, je vous propose de vous donner une belle fortune contre un signe de tête qui ne vous compromet en rien, et vous hésitez. Le siècle est mou.

Eugène signa la traite, et l'échangea contre les billets de banque.

— Eh bien! voyons, parlons raison, reprit Vautrin. Je veux partir d'ici à quelques mois pour l'Amérique, aller planter mon tabac. Je vous enverrai les cigares de l'amitié. Si je deviens riche, je vous aiderai. Si je n'ai pas d'enfans (cas probable, je ne suis pas curieux de me replanter ici par bouture), eh bien! je vous léguerai ma fortune. Est-ce être l'ami d'un homme? Mais je vous aime, moi. J'ai la passion de me dévouer pour un autre. Je l'ai déjà fait. Voyez-vous, mon petit, je vis dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes. Je considère les actions comme des moyens, et ne vois que le but. Qu'est-ce qu'un homme pour moi? Ça! fit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous une de ses dents. Un homme est tout ou rien. Il est moins que rien quand il se nomme Poiret : on peut l'écraser comme une punaise, il est plat et il pue. Mais un homme est un dieu quand il vous ressemble : ce n'est plus une machine couverte en peau, mais un théâtre où s'émeuvent les plus beaux sentimens, et je ne vis que par les sentimens. Un sentiment, n'est-ce pas le monde dans une pensée? Voyez le père Goriot : ses deux filles sont pour lui tout l'univers, elles sont le fil avec lequel il se dirige dans la création. Eh bien! pour moi qui ai bien creusé la vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel, une amitié d'homme à homme. Pierre et Jaffier, voilà ma passion. Je sais VENISE SAUVÉE par cœur. Avez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un camarade dit : « Allons enterrer un corps! » y aller sans souffler mot ni l'embêter de morale? J'ai fait ça, moi. Je ne parlerais pas ainsi à tout le monde. Mais vous, vous êtes un homme supérieur, on peut tout vous dire, vous savez tout comprendre. Vous ne patouillerez pas longtemps dans les marécages où vivent les crapoussins qui nous entourent ici. Eh bien! voilà qui est dit. Vous épouserez. Poussons chacun nos pointes! La mienne est en fer et ne mollit jamais, hé, hé!

Vautrin sortit sans vouloir entendre la réponse négative

de l'étudiant, afin de le mettre à son aise. Il semblait connaître le secret de ces petites résistances, de ces combats dont les hommes se parent devant eux-mêmes, et qui leur servent à se justifier leurs actions blâmables.

— Qu'il fasse comme il voudra, je n'épouserai certes pas mademoiselle Taillefer ! se dit Eugène.

Après avoir subi le malaise d'une fièvre intérieure que lui causa l'idée d'un pacte fait avec cet homme dont il avait horreur, mais qui grandissait à ses yeux par le cynisme même de ses idées et par l'audace avec laquelle il étreignait la société, Rastignac s'habilla, demanda une voiture, et vint chez madame de Restaud. Depuis quelques jours, cette femme avait redoublé de soins pour un jeune homme dont chaque pas était un progrès au cœur du grand monde, et dont l'influence paraissait devoir être un jour redoutable. Il paya messieurs de Trailles et d'Adjuda, joua au whist une partie de la nuit, et regagna ce qu'il avait perdu. Superstitieux comme la plupart des hommes dont le chemin est à faire et qui sont plus ou moins fatalistes, il voulut voir dans son bonheur une récompense du ciel pour sa persévérance à rester dans le bon chemin. Le lendemain matin, il s'empressa de demander à Vautrin s'il avait encore sa lettre de change. Sur une réponse affirmative, il lui rendit les trois mille francs en manifestant un plaisir assez naturel.

— Tout va bien, lui dit Vautrin.

— Mais je ne suis pas votre complice, dit Eugène.

— Je sais, je sais, répondit Vautrin en l'interrompant. Vous faites encore des enfantillages. Vous vous arrêtez aux bagatelles de la porte.

Deux jours après, Poiret et mademoiselle Michonneau se trouvaient assis sur un banc, au soleil, dans une allée solitaire du Jardin-des-Plantes, et causaient avec le monsieur qui paraissait à bon droit suspect à l'étudiant en médecine.

— Mademoiselle, disait monsieur Gondureau, je ne vois pas d'où naissent vos scrupules. Son Excellence monseigneur le ministre de la police générale du royaume...

— Ah ! Son Excellence monseigneur le ministre de la police générale du royaume... répéta Poiret.

— Oui, Son Excellence s'occupe de cette affaire, dit Gondureau.

A qui ne paraîtra-t-il pas invraisemblable que Poiret, ancien employé, sans doute homme de vertus bourgeoises, quoique dénué d'idées, continuât d'écouter le prétendu rentier de la rue de Buffon, au moment où il prononçait le mot de police en laissant ainsi voir la physionomie d'un agent de la rue de Jérusalem à travers son masque d'honnête homme? Cependant rien n'était plus naturel. Chacun comprendra mieux l'espèce particulière à laquelle appartenait Poiret, dans la grande famille des niais, après une remarque déjà faite par certains observateurs, mais qui jusqu'à présent n'a pas été publiée. Il est une nation plumigère, serrée au budget entre le premier degré de latitude qui comporte les traitemens de douze cents francs, espèce de Groënland administratif, et le troisième degré, où commencent les traitemens un peu plus chauds de trois à six mille francs, région tempérée, où s'acclimate la gratification, où elle fleurit malgré les difficultés de la culture. Un des traits caractéristiques qui trahit le mieux l'infirme étroitesse de cette gent subalterne, est une sorte de respect involontaire, machinal, instinctif, pour ce grand lama de tout ministère, connu de l'employé par une signature illisible et sous le nom de SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE MINISTRE, cinq mots qui équivalent à l'*Il Bondo Cani* du calife de Bagdad, et qui, aux yeux de ce peuple aplati, représente un pouvoir sacré, sans appel. Comme le pape pour les chrétiens, monseigneur est administrativement infaillible aux yeux de l'employé ; l'éclat qu'il jette se communique à ses actes, à ses paroles, à celles dites en son nom ; il couvre tout de sa broderie, et légalise les actions qu'il ordonne ; son nom d'Excellence, qui atteste la pureté de ses intentions et la sainteté de ses vouloirs, sert de passeport aux idées les moins admissibles. Ce que ces pauvres gens ne feraient pas dans leur intérêt, ils s'empressent de l'accomplir dès que le mot Son Excellence est prononcé. Les bureaux ont leur obéissance passive, comme l'armée a la sienne : système qui étouffe la conscience, annihile un homme, et finit, avec le temps, par l'adapter comme une vis ou un écrou à la machine gouvernementale. Aussi monsieur Gondureau, qui paraissait se connaître en hommes, distingua-t-il promptement en Poiret un de ces niais bureaucratiques, et fit-il sortir le *Deus ex machinâ*, le mot talismanique de Son Excellence, au moment où il fallait, en démasquant ses batteries, éblouir le Poiret, qui lui semblait le mâle de la Michonneau, comme la Michonneau lui semblait la femelle du Poiret.

— Du moment où Son Excellence elle-même, Son Excellence monseigneur le !... Ah ! c'est très différent, dit Poiret.

— Vous entendez monsieur, dans le jugement duquel vous paraissez avoir confiance, reprit le faux rentier en s'adressant à mademoiselle Michonneau. Eh bien ! Son Excellence a maintenant la certitude la plus complète que le prétendu Vautrin, logé dans la maison Vauquer, est un forçat évadé du bagne de Toulon, où il est connu sous le nom de *Trompe-la-Mort*.

— Ah ! Trompe-la-Mort ! dit Poiret, il est bien heureux, s'il a mérité ce nom-là.

— Mais oui, reprit l'agent. Ce sobriquet est dû au bonheur qu'il a eu de ne jamais perdre la vie dans les entreprises extrêmement audacieuses qu'il a exécutées. Cet homme est dangereux, voyez-vous ! Il a des qualités qui le rendent extraordinaire. Sa condamnation est même une chose qui lui a fait dans sa partie un honneur infini...

— C'est donc un homme d'honneur, demanda Poiret.

— A sa manière. Il a consenti à prendre sur son compte le crime d'un autre, un faux commis par un très beau jeune homme qu'il aimait beaucoup, un jeune Italien assez joueur, entré depuis au service militaire, où il s'est d'ailleurs parfaitement comporté.

— Mais si Son Excellence le ministre de la police est sûr que monsieur Vautrin soit Trompe-la-Mort, pourquoi donc aurait-il besoin de moi ? dit mademoiselle Michonneau.

— Ah ! oui, dit Poiret, si en effet Son Excellence le Ministre, comme vous nous avez fait l'honneur de nous le dire, a une certitude quelconque...

— Certitude n'est pas le mot ; seulement on se doute. Vous allez comprendre la question. Jacques Collin, surnommé Trompe-la-Mort, a toute la confiance des trois bagnes qui l'ont choisi pour être leur agent et leur banquier. Il gagne beaucoup à s'occuper de ce genre d'affaires, qui nécessairement veut un homme de marque.

— Ah ! ah ! comprenez-vous le calembour, mademoiselle? dit Poiret. Monsieur l'appelle un homme de *marque*, parce qu'il a été marqué.

— Le faux Vautrin, dit l'agent en continuant, reçoit les capitaux de messieurs les forçats, les place, les leur conserve, et les tient à la disposition de ceux qui s'évadent, ou de leurs familles, quand ils en disposent par testament, ou de leurs maîtresses, quand ils tirent sur lui pour elles.

— De leurs maîtresses ! Vous voulez dire de leurs femmes, fit observer Poiret.

— Non, monsieur. Le forçat n'a généralement que des épouses illégitimes, que nous nommons des concubines.

— Ils vivent donc tous en état de concubinage?

— Conséquemment.

— Eh bien ! dit Poiret, voilà des horreurs que Monseigneur ne devrait pas tolérer. Puisque vous avez l'honneur de voir Son Excellence, c'est à vous, qui me paraissez avoir des idées philanthropiques, à l'éclairer sur la conduite immorale de ces gens, qui donnent un très mauvais exemple au reste de la société.

— Mais, monsieur, le gouvernement ne les met pas là pour offrir le modèle de toutes les vertus.

— C'est juste. Cependant, monsieur, permettez...

— Mais, laissez donc dire monsieur, mon cher mignon, dit mademoiselle Michonneau.

— Vous comprenez, mademoiselle, reprit Gondureau. Le

gouvernement peut avoir un grand intérêt à mettre la main sur une caisse illicite, que l'on dit monter à un total assez majeur. Trompe-la-Mort encaisse des valeurs considérables en recélant non seulement les sommes possédées par quelques-uns de ses camarades, mais encore celles qui proviennent de la Société des Dix-Mille...

— Dix mille voleurs! s'écria Poiret effrayé.

— Non, la société des Dix-Mille est une association de hauts voleurs, de gens qui travaillent en grand, et ne se mêlent pas d'une affaire où il n'y a pas dix mille francs à gagner. Cette société se compose de tout ce qu'il y a de plus distingué parmi ceux de nos hommes qui vont droit en cour d'assises. Ils connaissent le Code, et ne risquent jamais de se faire appliquer la peine de mort quand ils sont pincés. Collin est leur homme de confiance, leur conseil. A l'aide de ses immenses ressources, cet homme a su se créer une police à lui, des relations fort étendues qu'il enveloppe d'un mystère impénétrable. Quoique depuis un an nous l'ayons entouré d'espions, nous n'avons pas encore pu voir dans son jeu. Sa caisse et ses talens servent donc constamment à solder le vice, à faire les fonds au crime, et entretiennent sur pied une armée de mauvais sujets qui sont dans un perpétuel état de guerre avec la société. Saisir Trompe-la-Mort et s'emparer de sa banque, ce sera couper le mal dans sa racine. Aussi cette expédition est-elle devenue une affaire d'Etat et de haute politique, susceptible d'honorer ceux qui coopéreront à sa réussite. Vous-même, monsieur, pourriez être employé dans l'administration, devenir secrétaire d'un commissaire de police, fonctions qui ne vous empêcheraient point de toucher votre pension de retraite.

—Mais pourquoi, dit mademoiselle Michonneau, Trompe-la-Mort ne s'en va-t-il pas avec la caisse?

— Oh! fit l'agent, partout où il irait, il serait suivi d'un homme chargé de le tuer, s'il volait le bagne. Puis une caisse ne s'enlève pas aussi facilement qu'on enlève une demoiselle de bonne maison. D'ailleurs, Collin est un gaillard incapable de faire un trait semblable, il se croirait déshonoré.

— Monsieur, dit Poiret, vous avez raison, il serait tout à fait déshonoré.

— Tout cela ne nous dit pas pourquoi vous ne venez pas tout bonnement vous emparer de lui, demanda mademoiselle Michonneau.

— Eh bien! mademoiselle, je réponds... Mais, lui dit-il à l'oreille, empêchez votre monsieur de m'interrompre, ou nous n'en aurons jamais fini. Il doit avoir beaucoup de fortune pour se faire écouter, ce vieux-là. Trompe-la-Mort, en venant ici, a chaussé la peau d'un honnête homme, il s'est fait bon bourgeois de Paris, il s'est logé dans une pension sans apparence; il est fin, allez! on ne le prendra jamais sans vert. Donc monsieur Vautrin est un homme considéré, qui fait des affaires considérables.

— Naturellement, se dit Poiret à lui-même.

— Le ministre, si l'on se trompait en arrêtant un vrai Vautrin, ne veut pas se mettre à dos le commerce de Paris, ni l'opinion publique. Monsieur le préfet de police branle dans le manche, il a des ennemis. S'il y avait erreur, ceux qui veulent sa place profiteraient des clabaudages et des criailleries libérales pour le faire sauter. Il s'agit ici de procéder comme dans l'affaire de Cogniard, le faux comte de Sainte-Hélène; si ç'avait été un vrai comte de Sainte-Hélène, nous n'étions pas propres. Aussi faut-il vérifier!

— Oui, mais vous avez besoin d'une jolie femme, dit vivement mademoiselle Michonneau.

— Trompe-la-Mort ne se laisserait pas aborder par une femme, dit l'agent. Apprenez-un secret, il n'aime pas les femmes.

— Mais je ne vois pas alors à quoi je suis bonne pour une semblable vérification, une supposition que je consentirais à la faire pour deux mille francs.

— Rien de plus facile, dit l'inconnu. Je vous remettrai un flacon contenant une dose de liqueur préparée pour donner un coup de sang qui n'a pas le moindre danger e simule une apoplexie. Cette drogue peut se mêler également au vin et au café. Sur-le-champ vous transportez votre homme sur un lit, et vous le déshabillez afin de savoir s'il ne se meurt pas. Au moment où vous serez seule, vous lui donnerez une claque sur l'épaule, paf! et vous verrez reparaître les lettres.

— Mais c'est rien du tout, ça, dit Poiret.

— Eh bien! consentez-vous? dit Gondureau à la vieille fille.

— Mais, mon cher monsieur, dit mademoiselle Michonneau, au cas où il n'y aurait point de lettres, aurais-je les deux mille francs?

— Non.

— Quelle sera donc l'indemnité?

— Cinq cents francs.

— Faire une chose pareille pour si peu. Le mal est le même dans la conscience, et j'ai ma conscience à calmer, monsieur.

— Je vous affirme, dit Poiret, que mademoiselle a beaucoup de conscience, outre que c'est une très aimable personne et bien entendue.

— Eh bien! reprit mademoiselle Michonneau, donnez-moi trois mille francs si c'est Trompe-la-Mort, et rien si c'est un bourgeois.

— Ça va; dit Gondureau, mais à condition que l'affaire sera faite demain.

— Pas encore, mon cher monsieur, j'ai besoin de consulter mon confesseur.

— Finaude! dit l'agent en se levant. A demain alors. Et si vous étiez pressée de me parler, venez petite rue Sainte-Anne, au bout de la cour de la Sainte-Chapelle. Il n'y a qu'une porte sous la voûte. Demandez monsieur Gondureau.

Bianchon, qui revenait du cours de Cuvier, eut l'oreille frappée du mot assez original de Trompe-la-Mort, et entendit le ça va du célèbre chef de la police de sûreté.

— Pourquoi n'en finissez-vous pas, ce serait trois cents francs de rente viagère, dit Poiret à mademoiselle Michonneau.

— Pourquoi? dit-elle. Mais il faut y réfléchir. Si monsieur Vautrin était ce Trompe-la-Mort, peut-être y aurait-il plus d'avantage à s'arranger avec lui. Cependant lui demander de l'argent, ce serait le prévenir, et il serait homme à décamper *gratis*. Ce serait un *puff* abominable.

— Quand il serait prévenu, reprit Poiret, ce monsieur ne nous a-t-il pas dit qu'il était surveillé? Mais vous, vous perdriez tout.

— D'ailleurs, pensa mademoiselle Michonneau, je ne l'aime point, cet homme! Il ne sait me dire que des choses désagréables.

— Mais, reprit Poiret, vous feriez mieux. Ainsi que l' dit ce monsieur, qui me paraît fort bien, outre qu'il est très proprement couvert, c'est un acte d'obéissance aux lois que de débarrasser la société d'un criminel, quelque vertueux qu'il puisse être. Qui a bu boira. S'il lui prenait fantaisie de nous assassiner tous? Mais, que diable! nous serions coupables de ces assassinats, sans compter que nous en serions les première victimes.

La préoccupation de mademoiselle Michonneau ne lui permettait pas d'écouter les phrases tombant une à une de la bouche de Poiret, comme les gouttes d'eau qui suintent à travers le robinet d'une fontaine mal fermée. Quand une fois ce vieillard avait commencé la série de ses phrases, et que mademoiselle Michonneau ne l'arrêtait pas, il parlait toujours, à l'instar d'une mécanique montée. Après avoir entamé un premier sujet, il était conduit par ses parenthèses à en traiter de tout opposés, sans avoir rien conclu. En arrivant à la maison Vauquer, il s'était faufilé dans une suite de passages et de citations transitoires qui l'avaient amené à raconter sa déposition dans l'affaire du sieur Ragoulleau et de la dame Morin, où il avait comparu en qualité de témoin à décharge. En entrant, sa compagne ne manqua pas d'apercevoir Eugène de Rastignac engagé avec mademoiselle Taillefer dans une intime causerie dont l'intérêt était si palpitant que le couple ne fit aucune at-

tention au passage des deux vieux pensionnaires quand ils traversèrent la salle à manger.

— Ça devait finir par là, dit mademoiselle Michonneau à Poiret. Ils se faisaient des yeux à s'arracher l'âme depuis huit jours.

— Oui, répondit-il. Aussi fut-elle condamnée.

— Qui?

— Madame Morin.

— Je vous parle de mademoiselle Victorine, dit la Michonneau en entrant, sans y faire attention, dans la chambre de Poiret, et vous me répondez par madame Morin. Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

— De quoi serait donc coupable mademoiselle Victorine? demanda Poiret.

— Elle est coupable d'aimer monsieur Eugène de Rastignac, et va de l'avant sans savoir où ça la mènera, pauvre innocente!

Eugène avait été, pendant la matinée, réduit au désespoir par madame de Nucingen. Dans son for intérieur, il s'était abandonné complètement à Vautrin, sans vouloir sonder ni les motifs de l'amitié que lui portait cet homme extraordinaire, ni l'avenir d'une semblable union. Il fallait un miracle pour le tirer de l'abîme où il avait déjà mis le pied depuis une heure, en échangeant avec mademoiselle Taillefer les plus douces promesses. Victorine croyait entendre la voix d'un ange, les cieux s'ouvraient pour elle, la maison Vauquer se parait des teintes fantastiques que les décorateurs donnent aux palais de théâtre: elle aimait, elle était aimée, elle le croyait du moins! Et quelle femme ne l'aurait cru comme elle en voyant Rastignac, en l'écoutant durant cette heure dérobée à tous les argus de la maison? En se débattant contre sa conscience, en sachant qu'il faisait mal et voulant faire mal, en se disant qu'il rachèterait ce péché véniel par le bonheur d'une femme, il s'était embelli de son désespoir, et resplendissait de tous les feux de l'enfer qu'il avait au cœur. Heureusement pour lui, le miracle eut lieu: Vautrin entra joyeusement, et lut dans l'âme des deux jeunes gens qu'il avait mariés par les combinaisons de son infernal génie, mais dont il troubla soudain la joie en chantant de sa grosse voix railleuse:

Ma Fanchette est charmante
Dans sa simplicité...

Victorine se sauva en emportant autant de bonheur qu'elle avait eu jusqu'alors de malheur dans sa vie. Pauvre fille! un serrement de mains, sa joue effleurée par les cheveux de Rastignac, une parole dite si près de son oreille qu'elle avait senti la chaleur des lèvres de l'étudiant, la pression de sa taille par un bras tremblant, un baiser pris sur son cou, furent les accordailles de sa passion, que le voisinage de la grosse Sylvie, menaçant d'entrer dans cette radieuse salle à manger, rendirent plus ardentes, plus vives, plus engageantes que les plus beaux témoignages de dévouement racontés dans les plus célèbres histoires d'amour. Ces *menus suffrages*, suivant une jolie expression de nos ancêtres, paraissaient être des crimes à une pieuse jeune fille confessée tous les quinze jours! En cette heure, elle avait prodigué plus de trésors d'âme que plus tard, riche et heureuse, elle n'en aurait donné en se livrant toute entière.

— L'affaire est faite, dit Vautrin à Eugène. Nos deux dandies se sont piochés. Tout s'est passé convenablement. Affaire d'opinion. Notre pigeon a insulté mon faucon. A demain, dans la redoute de Clignancourt. A huit heures et demie, mademoiselle Taillefer héritera de l'amour et de la fortune de son père, pendant qu'elle sera là tranquillement à tremper ses mouillettes de pain beurré dans son café. N'est-ce pas drôle à se dire? Ce petit Taillefer est très fort à l'épée, il est confiant comme un brelan carré; mais il sera saigné par un coup que j'ai inventé, une manière de relever l'épée et de vous piquer le front. Je vous montrerai cette botte-là, car elle est furieusement utile.

Rastignac écoutait d'un air stupide, et ne pouvait rien répondre. En ce moment le père Goriot, Bianchon et quelques autres pensionnaires arrivèrent.

— Voilà comment je vous voulais, lui dit Vautrin. Vous savez ce que vous faites. Bien, mon petit aiglon! vous gouvernerez les hommes; vous êtes fort, carré, poilu; vous avez mon estime.

Il voulut lui prendre la main, Rastignac retira vivement la sienne, et tomba sur une chaise en pâlissant; il croyait voir une mare de sang devant lui.

— Ah! nous avons encore quelques petits langes tachés de vertu, dit Vautrin à voix basse. Papa d'Oliban a trois millions, je sais sa fortune. La dot vous rendra blanc comme une robe de mariée, et à vos propres yeux,

Rastignac n'hésita plus. Il résolut d'aller prévenir pendant la soirée messieurs Taillefer père et fils. En ce moment, Vautrin l'ayant quitté, le père Goriot lui dit à l'oreille: — Vous êtes triste, mon enfant! je vais vous égayer, moi. Venez! Et le vieux vermicellier allumait son rat-de-cave à une des lampes. Eugène le suivit tout ému de curiosité.

— Entrons chez vous, dit le bonhomme, qui avait demandé la clef de l'étudiant à Sylvie. Vous avez cru ce matin qu'elle ne vous aimait pas, hein! reprit-il. Elle vous a renvoyé de force, et vous vous en êtes allé fâché, désespéré. Nigaudinos! elle m'attendait. Comprenez-vous? Nous devions aller achever d'arranger un bijou d'appartement dans lequel vous irez demeurer d'ici à trois jours. Ne me vendez pas. Elle veut vous faire une surprise; mais je ne tiens pas à vous cacher plus longtemps le secret. Vous serez rue d'Artois, à deux pas de la rue Saint-Lazare. Vous y serez comme un prince. Nous vous avons eu des meubles comme pour une épousée. Nous avons fait bien des choses depuis un mois, en ne vous en disant rien. Mon avoué s'est mis en campagne, ma fille aura ses trente-six mille francs par an, l'intérêt de sa dot, et je vais faire exiger le placement de ses huit cent mille francs en bons biens au soleil.

Eugène était muet et se promenait, les bras croisés, de long en long, dans sa pauvre chambre en désordre. Le père Goriot saisit un moment où l'étudiant lui tournait le dos, et mit sur la cheminée une boîte en maroquin rouge, sur laquelle étaient imprimées en or les armes de Rastignac.

— Mon cher enfant, disait le pauvre bonhomme, je me suis mis dans tout cela jusqu'au cou. Mais, voyez-vous, il y avait à moi bien de l'égoïsme: je suis intéressé dans votre changement de quartier. Vous ne me refuserez pas, hein! si je vous demande quelque chose?

— Que voulez-vous?

— Au-dessus de votre appartement, au cinquième, il y a une chambre qui en dépend, j'y demeurerai, pas vrai? Je me fais vieux, je suis trop loin de mes filles. Je ne vous gênerai pas. Seulement je serai là. Vous me parlerez d'elle tous les soirs. Ça ne vous contrariera pas, dites? Quand vous rentrerez, que je serai dans mon lit, je vous entendrai, je me dirai: Il vient de voir ma petite Delphine. Il l'a menée au bal, elle est heureuse par lui. Si j'étais malade, ça me mettrait du baume dans le cœur de vous écouter revenir, vous remuer, aller. Il y aura tant de ma fille en vous! Je n'aurai qu'un pas à faire pour être aux Champs-Élysées, où elles passent tous les jours, je les verrai toujours, tandis que quelquefois j'arrive trop tard. Et puis elle viendra chez vous peut-être! je l'entendrai, je la verrai dans sa douillette du matin, trottant, allant gentiment comme une petite chatte. Elle est redevenue, depuis un mois, ce qu'elle était jeune fille, gaie, pimpante. Son âme est en convalescence, elle vous doit le bonheur. Oh! je ferais pour vous l'impossible. Elle me disait tout à l'heure en revenant: « Papa, je suis bien heureuse! » Quand elles me disent cérémonieusement: *Mon père*, elles me glacent; mais quand elles m'appellent *papa*, il me semble encore les voir petites, elles me rendent tous mes souvenirs. Je suis mieux leur père. Je crois qu'elles ne sont encore à personne! Le bonhomme s'essuya les yeux, il pleurait. Il y a longtemps que je n'avais entendu cette phrase, longtemps qu'elle ne m'avait donné le bras. Oh! oui, voilà bien dix ans que je n'ai marché côte à côte avec une de mes filles. Est-ce bon de se frotter à sa

robe, de se mettre à son pas, de partager sa chaleur! Enfin, j'ai mené Delphine ce matin partout. J'entrais avec elle dans les boutiques. Et je l'ai reconduite chez elle. Oh! gardez-moi près de vous. Quelquefois vous aurez besoin de quelqu'un pour vous rendre service, je serai là. Oh! si cette grosse souche d'Alsacien mourait, si sa goutte avait l'esprit de remonter dans l'estomac, ma pauvre fille serait-elle heureuse! Vous seriez mon gendre, vous seriez ostensiblement son mari. Bah! elle est si malheureuse de ne rien connaître aux plaisirs de ce monde, que je l'absous de tout. Le bon Dieu doit être du côté des pères qui aiment bien. Elle vous aime trop! dit-il en hochant la tête après une pause. En allant, elle causait de vous avec moi : « N'est-ce pas, mon père, il est bien! il a bon cœur! Parle-t-il de moi? » Bah, elle m'en a dit, depuis la rue d'Artois jusqu'au passage des Panoramas, des volumes! Elle m'a enfin versé son cœur dans le mien. Pendant toute cette bonne matinée, je n'étais plus vieux, je ne pesais pas une once. Je lui ai dit que vous m'aviez remis le billet de mille francs. Oh! la chérie, elle en a été émue aux larmes. Qu'avez-vous donc là sur votre cheminée? dit enfin le père Goriot qui se mourait d'impatience en voyant Rastignac immobile.

Eugène tout abasourdi regardait son voisin d'un air hébété. Ce duel, annoncé par Vautrin pour le lendemain, contrastait si violemment avec la réalisation de ses plus chères espérances, qu'il éprouvait toutes les sensations du cauchemar. Il se tourna vers la cheminée, y aperçut la petite boîte carrée, l'ouvrit, et trouva dedans un papier qui couvrait une montre de Breguet. Sur ce papier étaient écrit ces mots : « Je veux que vous pensiez à moi à toute heure; *parce que*...

» DELPHINE. »

Ce dernier mot faisait sans doute allusion à quelque scène qui avait eu lieu entre eux. Eugène en fut attendri. Ses armes étaient intérieurement émaillées dans l'or de la boîte. Ce bijou si longtemps envié, la chaîne, la clef, la façon, les dessins répondaient à tous ses vœux. Le père Goriot était radieux. Il avait sans doute promis à sa fille de lui rapporter les moindres effets de la surprise que causerait son présent à Eugène, car il était en tiers dans ces jeunes émotions et ne paraissait pas le moins heureux. Il aimait déjà Rastignac et pour sa fille et pour lui-même.

— Vous irez la voir ce soir, elle vous attend. La grosse souche d'Alsacien soupe chez sa danseuse. Ah! ah! il a été bien sot quand mon avoué lui a dit son fait. Ne prétend-il pas aimer ma fille à l'adoration? qu'il y touche et je le tue. L'idée de savoir ma Delphine à... (il soupira) me ferait commettre un crime; mais ce ne serait pas un homicide, c'est une tête de veau sur un corps de porc. Vous me prendrez avec vous, n'est-ce pas?

— Oui, mon bon père Goriot, vous savez bien que je vous aime...

— Je le vois, vous n'avez pas honte de moi, vous! Laissez-moi vous embrasser. Et il serra l'étudiant dans ses bras. Vous la rendrez bien heureuse, promettez-le-moi? Vous irez ce soir, n'est-ce pas?

— Oh, oui! Je dois sortir pour des affaires qu'il est impossible de remettre.

— Puis-je vous être bon à quelque chose?

— Ma foi, oui! Pendant que j'irai chez madame de Nucingen, allez chez M. Taillefer le père, lui dire de me donner une heure dans la soirée pour lui parler d'une affaire de la dernière importance.

— Serait-ce donc vrai, jeune homme, dit le père Goriot en changeant de visage; feriez-vous la cour à sa fille, comme le disent ces imbéciles d'en bas? Tonnerre de Dieu! vous ne savez pas ce que c'est qu'une tape à la Goriot. Et si vous nous trompiez, ce serait l'affaire d'un coup de poing. Oh! ce n'est pas possible.

— Je vous jure que je n'aime qu'une femme au monde, dit l'étudiant, je ne le sais que depuis un moment.

— Ah, quel bonheur! fit le père Goriot.

— Mais, reprit l'étudiant, le fils de Taillefer se bat demain, et j'ai entendu dire qu'il serait tué.

— Qu'est-ce que cela vous fait? dit Goriot.

— Mais il faut lui dire d'empêcher son fils de se rendre... s'écria Eugène.

En ce moment, il fut interrompu par la voix de Vautrin, qui se fit entendre sur le pas de sa porte, où il chantait :

O Richard, ô mon roi!
L'univers t'abandonne...

Broum! broum! broum! broum! broum!

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu.....

Tra la, la, la, la...

— Messieurs, cria Christophe, la soupe vous attend, et tout le monde est à table.

— Tiens, dit Vautrin, viens prendre une bouteille de mon vin de Bordeaux.

— La trouvez-vous jolie, la montre? dit le père Goriot. Elle a bon goût, hein!

Vautrin, le père Goriot et Rastignac descendirent ensemble et se trouvèrent, par suite de leur retard, placés à côté les uns des autres à table. Eugène marqua la plus grande froideur à Vautrin pendant le dîner, quoique jamais cet homme, si aimable aux yeux de madame Vauquer, n'eût déployé autant d'esprit. Il fut pétillant de saillies, et sut mettre en train tous les convives. Cette assurance, ce sang-froid consternaient Eugène.

—Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? lui dit madame Vauquer. Vous êtes gai comme un pinson.

— Je suis toujours gai quand j'ai fait de bonnes affaires.

— Des affaires? dit Eugène.

— Eh bien! oui. J'ai livré une partie de marchandises qui me vaudra de bons droits de commission. Mademoiselle Michonneau, dit-il en s'apercevant que la vieille fille l'examinait, ai-je dans la figure un trait qui vous déplaise, que vous me faites l'*œil américain*? Faut le dire! je le changerai pour vous être agréable.

— Poiret, nous ne nous fâcherons pas pour ça, hein? dit-il en guignant le vieil employé.

— Sac à papier! vous devriez poser pour un Hercule-Farceur, dit le jeune peintre à Vautrin.

— Ma foi, ça va! si mademoiselle Michonneau veut poser en Vénus du Père-Lachaise, répondit Vautrin.

— Et Poiret? dit Bianchon.

— Oh! Poiret posera en Poiret. Ce sera le dieu des jardins! s'écria Vautrin. Il dérive de poire.

— Molle! reprit Bianchon. Vous seriez alors entre la poire et le fromage.

— Tout ça, c'est des bêtises, dit madame Vauquer, et vous feriez mieux de nous donner de votre vin de Bordeaux dont j'aperçois une bouteille qui montre son nez! Ça nous entretiendra en joie, outre que c'est bon à l'*estomaque*.

— Messieurs, dit Vautrin, madame la présidente nous rappelle à l'ordre. Madame Couture et mademoiselle Victorine ne se formaliseront pas de vos discours badins; mais respectez l'innocence du père Goriot. Je vous propose une petite bouteillorama de vin de Bordeaux, que le nom de Laffitte rend doublement illustre, soit dit sans allusion politique. Allons, Chinois! dit-il en regardant Christophe qui ne bougea pas. Ici, Christophe! Comment, tu n'entends pas ton nom? Chinois, amène les liquides!

— Voilà, monsieur, dit Christophe en lui présentant la bouteille.

Après avoir rempli le verre d'Eugène et celui du père Goriot, il s'en versa lentement quelques gouttes qu'il dégusta, pendant que ses deux voisins buvaient, et tout à coup il fit une grimace.

— Diable! diable! il sent le bouchon. Prends cela pour toi, Christophe, et va nous en chercher; à droite, tu sais? Nous sommes seize, descends huit bouteilles,

— Puisque vous vous fendez, dit le peintre, je paie un cent de marrons.

— Oh ! oh !

— Booououh !

— Prrr !

Chacun poussa des exclamations qui partirent comme les fusées d'une girandole.

— Allons, maman Vauquer, deux de champagne, lui cria Vautrin.

— Quien, c'est cela ! Pourquoi pas demander la maison? Deux de champagne ! mais ça coûte douze francs ! Je ne les gagne pas, non ! mais si monsieur Eugène veut les payer, j'offre du cassis.

— V'là son cassis qui purge comme de la manne, dit l'étudiant en médecine à voix basse.

— Veux-tu te taire, Bianchon, s'écria Rastignac, je ne peux pas entendre parler de manne sans que le cœur..... Oui, va pour le vin de Champagne, je le paie, ajouta l'étudiant.

— Sylvie, dit madame Vauquer, donnez les biscuits et les petits gâteaux.

— Vos petits gâteaux sont trop grands, dit Vautrin, ils ont de la barbe. Mais quant aux biscuits, aboulez.

En un moment le vin de Bordeaux circula, les convives s'animèrent, la gaîté redoubla. Ce fut des rires féroces, au milieu desquels éclatèrent quelques imitations de diverses voix d'animaux. L'employé au Muséum s'étant avisé de reproduire un cri de Paris qui avait de l'analogie avec le miaulement du chat amoureux, aussitôt huit voix beuglèrent simultanément les phrases suivantes : — A repasser les couteaux ! — Mo-ron pour les p'tits oiseaulx ! —Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir ! — A raccommoder la faïence ! — A la barque, à la barque ! — Battez vos femmes, vos habits ! —Vieux habits, vieux galons, vieux chapeaux à vendre ! — A la cerise, à la douce ! La palme fut à Bianchon pour l'accent nasillard avec lequel il cria : — Marchand de parapluies ! En quelques instans ce fut un tapage à casser la tête, une conversation pleine de coqs-à-l'âne, un véritable opéra que Vautrin conduisait comme un chef d'orchestre, en surveillant Eugène et le père Goriot, qui semblaient ivres déjà. Le dos appuyé sur leur chaise, tous deux contemplaient ce désordre inaccoutumé d'un air grave, en buvant peu ; tous deux étaient préoccupés de ce qu'ils avaient à faire pendant la soirée, et néanmoins ils se sentaient incapables de se lever. Vautrin, qui suivait les changement de leur physionomie en leur lançant des regards de côté, saisit le moment où leurs yeux vacillèrent et parurent vouloir se fermer, pour se pencher à l'oreille de Rastignac et lui dire : — Mon petit gars, nous ne sommes pas assez rusé pour lutter avec notre papa Vautrin, et il vous aime trop pour vous laisser faire des sottises. Quand j'ai résolu quelque chose, le bon Dieu seul est assez fort pour me barrer le passage. Ah ! nous voulions aller prévenir le père Taillefer, commettre des fautes d'écolier ! Le four est chaud, la farine est pétrie, le pain est sur la pelle ; demain nous en ferons sauter les miettes par-dessus notre tête en y mordant, et nous empêcherions d'enfourner?... Non, non, tout cuira ! Si nous avons quelques petits remords, la digestion les emportera. Pendant que nous dormirons notre petit somme, le colonel comte Franchessini vous ouvrira la succession de Michel Taillefer avec la pointe de son épée. En héritant de son frère, Victorine aura quinze mille francs de rente. J'ai déjà pris des renseignemens, et sais que la succession de la mère monte à plus de trois cent mille.

Eugène entendait ces paroles sans pouvoir y répondre : il sentait sa langue collée à son palais, et se trouvait en proie à une somnolence invincible; il ne voyait déjà plus la table et les figures des convives qu'à travers un brouillard lumineux. Bientôt le bruit s'apaisa, les pensionnaires s'en allèrent un à un. Puis, quand il ne resta plus que madame Vauquer, madame Couture, mademoiselle Victorine, Vautrin et le père Goriot, Rastignac aperçut, comme s'il eût rêvé, madame Vauquer occupée à prendre les bouteilles pour en vider les restes de manière à en faire des bouteilles pleines.

— Ah ! sont-ils fous, sont-ils jeunes ! disait la veuve.

Ce fut la dernière phrase que put comprendre Eugène.

— Il n'y a que monsieur Vautrin pour faire de ces farces-là, dit Sylvie. Allons, voilà Christophe qui ronfle comme une toupie.

— Adieu, maman, dit Vautrin. Je vais au boulevard admirer monsieur Marty dans le *Mont-Sauvage*, une grande pièce tirée du *Solitaire*. Si vous voulez, je vous y mène ainsi que ces dames.

— Je vous remercie, dit madame Couture.

— Comment, ma voisine ! s'écria madame Vauquer, vous refusez de voir une pièce prise dans le *Solitaire*, un ouvrage fait par Atala de Châteaubriand, et que nous aimions tant à lire, qui est si joli que nous pleurions comme des Madeleines d'Elodie sous les *tieuilles* cet été dernier, enfin un ouvrage moral qui peut être susceptible d'instruire votre demoiselle?

— Il nous est défendu d'aller à la comédie, répondit Victorine.

— Allons, les voilà partis, ceux-là, dit Vautrin en remuant d'une manière comique la tête du père Goriot et celle d'Eugène.

En plaçant la tête de l'étudiant sur la chaise, pour qu'il pût dormir commodément, il le baisa chaleureusement au front, en chantant :

Dormez, mes chères amours !
Pour vous je veillerai toujours.

— J'ai peur qu'il ne soit malade, dit Victorine.

— Restez à le soigner alors, reprit Vautrin. C'est, lui souffla-t-il à l'oreille, votre devoir de femme soumise. Il vous adore, ce jeune homme, et vous serez sa petite femme, je vous le prédis. Enfin, dit-il à haute voix, *ils furent considérés dans tout le pays, vécurent heureux, et eurent beaucoup d'enfans*. Voilà comment finissent tous les romans d'amour. Allons, maman, dit-il en se tournant vers madame Vauquer, qu'il étreignit, mettez le chapeau, la belle robe à fleurs, l'écharpe de la comtesse. Je vais vous aller chercher un fiacre, soi-même. Et il partit en chantant :

Soleil, soleil, divin soleil,
Toi qui fais mûrir les citrouilles...

— Mon Dieu ! dites donc, madame Couture, cet homme-là me ferait vivre heureuse sur les toits. Allons, dit-elle en se tournant vers le vermicellier, voilà le père Goriot parti. Ce vieux cancre-là n'a jamais eu l'idée de me mener *nune* part, lui. Mais il va tomber par terre, mon Dieu ! C'est-y indécent à un homme d'âge de perdre la raison ! Vous me direz qu'on ne perd point ce qu'on n'a pas. Sylvie, montez-le donc chez lui.

Sylvie prit le bonhomme par-dessous le bras, le fit marcher, et le jeta tout habillé comme un paquet au travers de son lit.

— Pauvre jeune homme, disait madame Couture en écartant les cheveux d'Eugène qui lui tombaient dans les yeux, il est comme une jeune fille, il ne sait pas ce que c'est qu'un excès.

— Ah ! je peux bien dire que depuis trente et un ans que je tiens ma pension, dit madame Vauquer, il m'est passé bien des jeunes gens par les mains, comme on dit; mais je n'en ai jamais vu d'aussi gentil, d'aussi distingué que monsieur Eugène. Est-il beau quand il dort? Prenez-lui donc la tête sur votre épaule, madame Couture. Bah ! il tombe sur celle de mademoiselle Victorine : il y a un dieu pour les enfans. Encore un peu, il se fendait la tête sur la pomme de la chaise. A eux deux, il ferait un bien joli couple.

— Ma voisine, taisez-vous donc, s'écria madame Couture, vous dites des choses...

— Bah ! fit madame Vauquer, il n'entend pas. Allons,

Sylvie, viens m'habiller. Je vais mettre mon grand corset.

— Ah bien! votre grand corset, après avoir dîné, madame, dit Sylvie. Non, cherchez quelqu'un pour vous serrer, ce ne sera pas moi qui serai votre assassin. Vous commettriez là une imprudence à vous coûter la vie.

— Ça m'est égal, il faut faire honneur à monsieur Vautrin.

— Vous aimez donc bien vos héritiers?

— Allons, Sylvie, pas de raisons, dit la veuve en s'en allant.

— A son âge! dit la cuisinière en montrant sa maîtresse à Victorine.

Madame Couture et sa pupille, sur l'épaule de laquelle dormait Eugène, restèrent seules dans la salle à manger. Les ronflemens de Christophe retentissaient dans la maison silencieuse, et faisaient ressortir le paisible sommeil d'Eugène, qui dormait aussi gracieusement qu'un enfant. Heureuse de pouvoir se permettre un de ces actes de charité par lesquels s'épanchent tous les sentimens de la femme, et qui lui faisait sans crime sentir le cœur du jeune homme battant sur le sien, Victorine avait dans la physionomie quelque chose de maternellement protecteur qui la rendait fière. A travers les mille pensées qui s'élevaient dans son cœur, perçait un tumultueux mouvement de volupté qu'excitait l'échange d'une jeune et pure chaleur.

— Pauvre chère fille! dit madame Couture en lui pressant la main.

La vieille dame admirait cette candide et souffrante figure, sur laquelle était descendue l'auréole du bonheur. Victorine ressemblait à l'une de ces naïves peintures du moyen âge dans lesquelles tous les accessoires sont négligés par l'artiste, qui a réservé la magie d'un pinceau calme et fier pour la figure jaune de ton, mais où le ciel semble se refléter avec ses teintes d'or.

— Il n'a pourtant pas bu plus de deux verres, maman, dit Victorine en passant ses doigts dans la chevelure d'Eugène.

— Mais si c'était un débauché, ma fille, il aurait porté le vin comme tous ces autres. Son ivresse fait son éloge.

Le bruit d'une voiture retentit dans la rue.

— Maman, dit la jeune fille, voici monsieur Vautrin. Prenez donc monsieur Eugène. Je ne voudrais pas être vue ainsi par cet homme, il a des expressions qui salissent l'âme, et des regards qui gênent une femme comme si on lui enlevait sa robe.

— Non, dit madame Couture, tu te trompes! Monsieur Vautrin est un brave homme, un peu dans le genre de défunt monsieur Couture, brusque, mais bon, un bourru bienfaisant.

En ce moment Vautrin entra tout doucement, et regarda le tableau formé par ces deux enfans que la lueur de la lampe semblait caresser.

— Eh bien! dit-il en se croisant les bras, voilà de ces scènes qui auraient inspiré de belles pages à ce bon Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de Paul et Virginie. La jeunesse est bien belle, madame Couture. Pauvre enfant, dors, dit-il en contemplant Eugène, le bien vient quelquefois en dormant. Madame, reprit-il en s'adressant à la veuve, ce qui m'attache à ce jeune homme, ce qui m'émeut, c'est de savoir la beauté de son âme en harmonie avec celle de sa figure. Voyez, n'est-ce pas un chérubin posé sur l'épaule d'un ange? il est digne d'être aimé, celui-là! Si j'étais femme, je voudrais mourir (non, pas si bête!) vivre pour lui. En les admirant ainsi, madame, dit-il à voix basse et se penchant à l'oreille de la veuve, je ne puis m'empêcher de penser que Dieu les a créés pour être l'un à l'autre. La Providence a des voies bien cachées, elle sonde les reins et les cœurs, s'écria-t-il à haute voix. En vous voyant unis, mes enfans, unis par une même pureté, par tous les sentimens humains, je me dis qu'il est impossible que vous soyez jamais séparés dans l'avenir. Dieu est juste. Mais, dit il à la jeune fille, il me semble avoir vu chez vous des lignes de prospérité. Donnez-moi votre main, mademoiselle Victorine? je me connais en chiromancie, j'ai dit souvent la bonne aventure. Allons, n'ayez pas peur. Oh! qu'aperçois-je? Foi d'honnête homme, vous serez avant peu l'une des plus riches héritières de Paris. Vous comblerez de bonheur celui qui vous aime. Votre père vous appelle auprès de lui. Vous vous mariez avec un homme titré, jeune, beau, qui vous adore.

En ce moment, les pas lourds de la coquette veuve qui descendait interrompirent les prophéties de Vautrin.

— Voilà mamman Vauquerre belle comme un astrrre, ficelée comme une carotte. N'étouffons-nous pas un petit brin? lui dit-il en mettant sa main sur le haut du busc; les avant-cœurs sont bien pressés, maman. Si nous pleurons, il y aura explosion; mais je ramasserai les débris avec un soin d'antiquaire.

— Il connaît le langage de la galanterie française, celui-là! dit la veuve en se penchant à l'oreille de madame Couture.

— Adieu, enfans, reprit Vautrin en se tournant vers Eugène et Victorine. Je vous bénis, leur dit il en leur imposant ses mains au-dessus de leurs têtes. Croyez-moi, mademoiselle, c'est quelque chose que les vœux d'un honnête homme, ils doivent porter bonheur, Dieu les écoute.

— Adieu, ma chère amie, dit madame Vauquer à sa pensionnaire. Croyez-vous, ajouta-t-elle à voix basse, que monsieur Vautrin ait des intentions relatives à ma personne?

— Heu! heu!

— Ah! ma chère mère, dit Victorine en soupirant et en regardant ses mains, quand les deux femmes furent seules, si ce bon monsieur Vautrin disait vrai!

— Mais il ne faut qu'une chose pour cela, répondit la vieille dame, seulement que ton monstre de frère tombe de cheval.

— Ah! maman.

— Mon Dieu! peut-être est-ce un péché que de souhaiter du mal à son ennemi, reprit la veuve. Eh bien! j'en ferai pénitence. En vérité, je porterai de bon cœur des fleurs sur sa tombe. Mauvais cœur! il n'a pas le courage de parler pour sa mère, dont il garde à ton détriment l'héritage par des micmacs. Ma cousine avait une belle fortune. Pour ton malheur, il n'a jamais été question de son apport dans le contrat.

— Mon bonheur me serait souvent pénible à porter s'il coûtait la vie à quelqu'un, dit Victorine. Et s'il fallait, pour être heureuse, que mon frère disparût, j'aimerais mieux toujours être ici.

— Mon Dieu, comme dit ce bon monsieur Vautrin, qui, tu le vois, est plein de religion, reprit madame Couture, j'ai eu du plaisir à savoir qu'il n'est pas incrédule comme les autres, qui parlent de Dieu avec moins de respect que n'en a le diable. Eh bien! qui peut savoir par quelles voies il plaît à la Providence de nous conduire?

Aidées par Sylvie, les deux femmes finirent par transporter Eugène dans sa chambre, le couchèrent sur son lit, et la cuisinière lui défit ses habits pour le mettre à l'aise. Avant de partir, quand sa protectrice eut le dos tourné, Victorine mit un baiser sur le front d'Eugène avec tout le bonheur que devait lui causer ce criminel larcin. Elle regarda sa chambre, ramassa pour ainsi dire dans une seule pensée les mille félicités de cette journée, en fit un tableau qu'elle contempla longtemps, et s'endormit la plus heureuse créature de Paris. Le festoiement à la faveur duquel Vautrin avait fait boire à Eugène et au père Goriot du vin narcotisé décida la perte de cet homme. Bianchon, à moitié gris, oublia de questionner mademoiselle Michonneau sur Trompe-la-Mort. S'il avait prononcé ce nom, il aurait certes éveillé la prudence de Vautrin, ou, pour lui rendre son vrai nom, de Jacques Collin, l'une des célébrités du bagne. Puis le sobriquet de Vénus du Père-Lachaise décida mademoiselle Michonneau à livrer le forçat au moment où, confiante en la générosité de Collin, elle calculait s'il ne valait pas mieux le prévenir et le faire évader pendant la nuit. Elle venait de sortir, accompagnée de Poiret, pour aller trouver le fameux chef de la police de sûreté, petite

rue Sainte-Anne, croyant encore avoir affaire à un employé supérieur nommé Gondureau. Le directeur de la police judiciaire la reçut avec grâce. Puis, après une conversation où tout fut précisé, mademoiselle Michonneau demanda la potion à l'aide de laquelle elle devait opérer la vérification de la marque. Au geste de contentement que fit le grand homme de la petite rue Sainte-Anne, en cherchant une fiole dans un tiroir de son bureau, mademoiselle Michonneau devina qu'il y avait dans cette capture quelque chose de plus important que l'arrestation d'un simple forçat. A force de se creuser la cervelle, elle soupçonna que la police espérait, d'après quelques révélations faites par les traîtres du bagne, arriver à temps pour mettre la main sur des valeurs considérables. Quand elle eut exprimé ses conjectures à ce renard, il se mit à sourire, et voulut détourner les soupçons de la vieille fille.

— Vous vous trompez, répondit-il. Collin est la *sorbonne* a plus dangereuse qui jamais se soit trouvée du côté des voleurs. Voilà tout. Les coquins le savent bien; il est leur drapeau, leur soutien, leur Bonaparte enfin; ils l'aiment tous. Ce drôle ne nous laissera jamais sa *tronche* en place de Grève.

Mademoiselle Michonneau ne comprenant pas, Gondureau lui expliqua les deux mots d'argot dont il s'était servi. *Sorbonne* et *tronche* sont deux énergiques expressions du langage des voleurs, qui, les premiers, ont senti la nécessité de considérer la tête humaine sous deux aspects. La *sorbonne* est la tête de l'homme vivant, son conseil, sa pensée. La *tronche* est un mot de mépris destiné à exprimer combien la tête devient peu de chose quand elle est coupée.

— Collin nous joue, reprit-il. Quand nous rencontrons de ces hommes en façon de barres d'acier trempées à l'anglaise, nous avons la ressource de les tuer si, pendant leur arrestation, ils s'avisent de faire la moindre résistance. Nous comptons sur quelques voies de fait pour tuer Collin demain matin. On évite ainsi le procès, les frais de garde, la nourriture, et ça débarrasse la société. Les procédures, les assignations aux témoins, leurs indemnités, l'exécution, tout ce qui doit légalement nous défaire de ces garnemens là coûte au delà des mille écus que vous aurez. Il y a économie de temps. En donnant un bon coup de baïonnette dans la panse de Trompe-la-Mort, nous empêcherons une centaine de crimes, et nous éviterons la corruption de cinquante mauvais sujets qui se tiendront bien sagement aux environs de la correctionnelle. Voilà de la police bien faite. Selon les vrais philanthropes, se conduire ainsi, c'est prévenir les crimes.

— Mais c'est servir son pays, dit Poiret.

— Eh! bien, répliqua le chef, vous dites des choses sensées ce soir, vous. Oui, certes, nous servons le pays. Aussi le monde est-il bien injuste à notre égard. Nous rendons à la société de bien grands services ignorés. Enfin, il est d'un homme supérieur de se mettre au-dessus des préjugés, et d'un chrétien d'adopter les malheurs que le bien entraîne après soi quand il n'est pas fait selon les idées reçues. Paris est Paris, voyez-vous? Ce mot explique ma vie. J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle. Je serai avec mes gens au Jardin-du-Roi demain. Envoyez Christophe rue de Buffon, chez monsieur Gondureau, dans la maison où j'étais. Monsieur, je suis votre serviteur. S'il vous était jamais volé quelque chose, usez de moi pour vous le faire retrouver, je suis à votre service.

— Eh! bien, dit Poiret à mademoiselle Michonneau, il se rencontre des imbéciles que ce mot de police met sens dessus dessous. Ce monsieur est très-aimable, et ce qu'il vous demande est simple comme bonjour.

Le lendemain devait prendre place parmi les jours les plus extraordinaires de l'histoire de la maison Vauquer. Jusqu'alors l'événement le plus saillant de cette vie paisible avait été l'apparition météorique de la fausse comtesse de l'Ambermesnil. Mais tout allait pâlir devant les péripéties de cette grande journée, de laquelle il serait éternellement question dans les conversations de madame Vauquer. D'abord Goriot et Eugène de Rastignac dormirent jusqu'à onze heures. Madame Vauquer, rentrée à minuit de la Gaîté, resta jusqu'à dix heures et demie au lit. Le long sommeil de Christophe, qui avait achevé le vin offert par Vautrin, causa des retards dans le service de la maison. Poiret et mademoiselle Michonneau ne se plaignirent pas de ce que le déjeuner se reculait. Quant à Victorine et à madame Couture, elles dormirent la grasse matinée. Vautrin sortit avant huit heures, et revint au moment même où le déjeuner fut servi. Personne ne réclama donc, lorsque, vers onze heures un quart, Sylvie et Christophe allèrent frapper à toutes les portes, en disant que le déjeuner attendait. Pendant que Sylvie et le domestique s'absentèrent, mademoiselle Michonneau, descendant la première, versa la liqueur dans le gobelet d'argent appartenant à Vautrin, et dans lequel la crême pour son café chauffait au bain-marie, parmi tous les autres. La vieille fille avait compté sur cette particularité de la pension pour faire son coup. Ce ne fut pas sans quelques difficultés que les sept pensionnaires se trouvèrent réunis. Au moment où Eugène, qui se détirait les bras, descendait le dernier de tous, un commissionnaire lui remit une lettre de madame de Nucingen. Cette lettre était ainsi conçue :

» Je n'ai ni fausse vanité ni colère avec vous, mon ami. Je vous ai attendu jusqu'à deux heures après minuit. Attendre un être que l'on aime! Qui a connu ce supplice ne l'impose à personne. Je vois bien que vous aimez pour la première fois. Qu'est-il donc arrivé? L'inquiétude m'a prise. Si je n'avais craint de livrer les secrets de mon cœur, je serais allée savoir ce qui vous advenait d'heureux ou de malheureux. Mais sortir à cette heure, soit à pied, soit en voiture, n'était-ce pas se perdre? J'ai senti le malheur d'être femme. Rassurez-moi, expliquez-moi pourquoi vous n'êtes pas venu, après ce que vous a dit mon père. Je me fâcherai, mais je vous pardonnerai. Êtes-vous malade? pourquoi se loger si loin? Un mot de grâce. A bientôt, n'est-ce pas? Un mot me suffira si vous êtes occupé. Dites: J'accours, ou je souffre. Mais si vous étiez mal portant, mon père serait venu me le dire! Qu'est-il donc arrivé?.... »

— Oui, qu'est-il arrivé! s'écria Eugène qui se précipita dans la salle à manger en froissant la lettre sans l'achever. Quelle heure est-il?

— Onze heures et demie, dit Vautrin en sucrant son café.

Le forçat évadé jeta sur Eugène le regard froidement fascinateur que certains hommes éminemment magnétiques ont le don de lancer, et qui, dit-on, calme les fous furieux dans les maisons d'aliénés. Eugène trembla de tous ses membres. Le bruit d'un fiacre se fit entendre dans la rue, et un domestique à la livrée de monsieur Taillefer, et que reconnut sur-le-champ madame Couture, entra précipitamment d'un air effaré.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, monsieur votre père vous demande. Un grand malheur est arrivé. Monsieur Frédéric s'est battu en duel, il a reçu un coup d'épée dans le front, les médecins désespèrent de le sauver; vous aurez à peine le temps de lui dire adieu, il n'a plus sa connaissance.

— Pauvre jeune homme! s'écria Vautrin. Comment se querelle-t-on quand on a trente bonnes mille livres de rente? Décidément la jeunesse ne sait pas se conduire.

— Monsieur! lui cria Eugène.

— Eh! bien, quoi, grand enfant? dit Vautrin en achevant de boire son café tranquillement, opération que mademoiselle Michonneau suivait de l'œil avec trop d'attention pour s'émouvoir de l'évènement extraordinaire qui stupéfiait tout le monde. N'y a-t-il pas des duels tous les matins à Paris?

— Je vais avec vous, Victorine, disait madame Couture.

Et ces deux femmes s'envolèrent sans châle ni chapeau. Avant de s'en aller, Victorine, les yeux en pleurs, jeta sur Eugène un regard qui lui disait: Je ne croyais pas que notre bonheur dût me causer des larmes!

— Bah! vous êtes donc prophète, monsieur Vautrin? dit madame Vauquer.

— Je suis tout, dit Jacques Collin.

— C'est-y singulier, reprit madame Vauquer en enfilant

une suite de phrases insignifiantes sur cet évènement. La mort nous prend sans nous consulter. Les jeunes gens s'en vont souvent avant les vieux. Nous sommes heureuses, nous autres femmes, de n'être pas sujettes au duel; mais nous avons d'autres maladies que n'ont pas les hommes. Nous faisons les enfans, et le mal de mère dure longtemps! Quel quine pour Victorine! Son père est forcé de l'adopter.

— Voilà! dit Vautrin en regardant Eugène, hier elle était sans un sou, ce matin elle est riche de plusieurs millions.

— Dites donc, monsieur Eugène, s'écria madame Vauquer, vous avez mis la main au bon endroit.

A cette interpellation, le père Goriot regarda l'étudiant et lui vit à la main la lettre chiffonnée.

— Vous ne l'avez pas achevée! qu'est-ce que cela veut dire? seriez-vous comme les autres? lui demanda-t-il.

— Madame, je n'épouserai jamais mademoiselle Victorine, dit Eugène en s'adressant à madame Vauquer avec un sentiment d'horreur et de dégoût qui surprit les assistans.

Le père Goriot saisit la main de l'étudiant et la lui serra. Il aurait voulu la baiser.

— Oh, oh! fit Vautrin. Les Italiens ont un bon mot: *col tempo!*

— J'attends la réponse, dit à Rastignac le commissionnaire de madame de Nucingen.

— Dites que j'irai.

L'homme s'en alla. Eugène était dans un violent état d'irritation qui ne lui permettait pas d'être prudent. — Que faire? disait-il à haute voix, en se parlant à lui-même. Point de preuves!

Vautrin se mit à sourire. En ce moment la potion absorbée par l'estomac commençait à opérer. Néanmoins le forçat était si robuste qu'il se leva, regarda Rastignac, lui dit d'une voix creuse: — Jeune homme, le bien nous vient en dormant.

Et il tomba raide mort.

— Il y a donc une justice divine, dit Eugène.

— Eh! bien, qu'est-ce qui lui prend donc, à ce pauvre cher monsieur Vautrin?

— Une apoplexie, cria mademoiselle Michonneau.

— Sylvie, allons, ma fille, va chercher le médecin, dit la veuve. Ah! monsieur Rastignac, courez donc vite chez monsieur Bianchon; Sylvie peut ne pas rencontrer notre médecin, monsieur Grimprel.

Rastignac, heureux d'avoir un prétexte de quitter cette épouvantable caverne, s'enfuit en courant.

— Christophe, allons, trotte chez l'apothicaire demander quelque chose contre l'apoplexie.

Christophe sortit.

— Mais, père Goriot, aidez-nous donc à le transporter là-haut, chez lui.

Vautrin fut saisi, manœuvré à travers l'escalier et mis sur son lit.

— Je ne vous suis bon à rien, je vais voir ma fille, dit monsieur Goriot.

— Vieil égoïste! s'écria madame Vauquer, va, je te souhaite de mourir comme un chien.

— Allez donc voir si vous avez de l'éther, dit à madame Vauquer mademoiselle Michonneau qui aidée par Poiret avait défait les habits de Vautrin.

Madame Vauquer descendit chez elle et laissa mademoiselle Michonneau maîtresse du champ de bataille.

— Allons, ôtez-lui donc sa chemise et retournez-le vite! Soyez donc bon à quelque chose en m'évitant de voir des nudités, dit-elle à Poiret. Vous restez là comme Baba.

Vautrin retourné, mademoiselle Michonneau appliqua sur l'épaule du malade une forte claque, et les deux fatales lettres reparurent en blanc au milieu de la place rouge.

— Tiens, vous avez bien lestement gagné votre gratification de trois mille francs, s'écria Poiret en tenant Vautrin debout, pendant que mademoiselle Michonneau lui remettait sa chemise. — Ouf! il est lourd, reprit-il en le couchant.

— Taisez-vous. S'il y avait une caisse? dit vivement la vieille fille dont les yeux semblaient percer les murs, tant elle examinait avec avidité les moindres meubles de la chambre. — Si l'on pouvait ouvrir ce secrétaire, sous un prétexte quelconque? reprit-elle.

— Ce serait peut-être mal, répondit Poiret.

— Non. L'argent volé ayant été celui de tout le monde n'est plus à personne. Mais le temps nous manque, répondit-elle. J'entends la Vauquer.

— Voilà de l'éther, dit madame Vauquer. Par exemple, c'est aujourd'hui la journée aux aventures. Dieu! cet homme-là ne peut pas être malade, il est blanc comme un poulet.

— Comme un poulet? répéta Poiret.

— Son cœur bat régulièrement, dit la veuve en lui posant la main sur le cœur.

— Régulièrement? dit Poiret étonné.

— Il est très bien.

— Vous trouvez? demanda Poiret.

— Dame! il a l'air de dormir. Sylvie est allée chercher un médecin. Dites donc, mademoiselle Michonneau, il renifle à l'éther. Bah! c'est un *se-passe* (un spasme). Son pouls est bon. Il est fort comme un Turc. Voyez donc, mademoiselle, quelle palatine il a sur l'estomac; il vivra cent ans, cet homme-là! Sa perruque tient bien tout de même. Tiens, elle est collée, il a de faux cheveux, rapport à ce qu'il est rouge. On dit qu'ils sont tout bons ou tout mauvais, les rouges! Il serait donc bon, lui?

— Bon à pendre, dit Poiret.

— Vous voulez dire au cou d'une jolie femme, s'écria vivement mademoiselle Michonneau. Allez-vous-en donc, monsieur Poiret. Ça nous regarde, nous autres, de vous soigner quand vous êtes malades. D'ailleurs, pour ce à quoi vous êtes bon, vous pouvez bien vous promener, ajouta-t-elle. Madame Vauquer et moi, nous garderons bien ce cher monsieur Vautrin.

Poiret s'en alla doucement et sans murmurer, comme un chien à qui son maître donne un coup de pied. Rastignac était sorti pour marcher, pour prendre l'air, il étouffait. Ce crime commis à une heure fixe, il avait voulu l'empêcher la veille. Qu'était-il arrivé? Que devait-il faire? Il tremblait d'en être le complice. Le sang-froid de Vautrin l'épouvantait encore.

— Si cependant Vautrin mourait sans parler? se disait Rastignac.

Il allait à travers les allées du Luxembourg, comme s'il eût été traqué par une meute de chiens, et il lui semblait en entendre les aboiemens.

— Eh bien! lui cria Bianchon, as-tu le *Pilote?*

Le *Pilote* était une feuille radicale dirigée par monsieur Tissot, et qui donnait pour la province, quelques heures après les journaux du matin, une édition où se trouvait les nouvelles du jour, qui alors avaient, dans les départemens, vingt-quatre heures d'avance sur les autres feuilles.

— Il s'y trouve une fameuse histoire, dit l'interne de l'hôpital Cochin. Le fils Taillefer s'est battu en duel avec le comte Franchessini de la vieille garde, qui lui a mis deux pouces de fer dans le front. Voilà la petite Victorine un des plus riches partis de Paris. Hein! si l'on avait su cela? Quel trente et quarante que la mort! Est-il vrai que Victorine te regardait d'un bon œil, toi?

— Tais-toi, Bianchon, je ne l'épouserai jamais. J'aime une délicieuse femme, j'en suis aimé, je...

— Tu dis cela comme si tu te battais les flancs pour ne pas être infidèle. Montre-moi donc une femme qui vaille le sacrifice de la fortune du sieur Taillefer.

— Tous les démons sont donc après moi? s'écria Rastignac.

— Après qui donc en as-tu? es-tu fou? Donne-moi donc la main, dit Bianchon, que je te tâte le pouls. Tu as la fièvre.

— Va donc chez la mère Vauquer, lui dit Eugène, ce scélérat de Vautrin vient de tomber comme mort.

— Ah! dit Bianchon, qui laissa Rastignac seul, tu me confirmes des soupçons que je veux aller vérifier.

La longue promenade de l'étudiant en droit fut solennelle. Il fit en quelque sorte le tour de sa conscience. S'il frotta, s'il s'examina, s'il hésita, du moins sa probité sortit de cette âpre et terrible discussion éprouvée comme une barre de fer qui résiste à tous les essais. Il se souvint des confidences que le père Goriot lui avait faites la veille, il se rappela appartement choisi pour lui près de Delphine, rue d'Artois; il reprit sa lettre, la relut, la baisa. — Un tel amour est mon ancre de salut, se dit-il. Ce pauvre vieillard a bien souffert par le cœur. Il ne dit rien de ses chagrins, mais qui ne les devinerait pas! Eh bien! j'aurai soin de lui comme d'un père, je lui donnerai mille jouissances. Si elle m'aime, elle viendra souvent chez moi passer la journée près de lui. Cette grande comtesse de Restaud est une infâme, elle ferait un portier de son père. Chère Delphine! elle est meilleure pour le bonhomme, elle est digne d'être aimée. Ah! ce soir je serai donc heureux! Il tira la montre, l'admira. —Tout m'a réussi! Quand on s'aime bien pour toujours, l'on peut s'aider, je puis recevoir cela. D'ailleurs je parviendrai, certes, et pourrai tout rendre au centuple. Il n'y a dans cette liaison ni crime, ni rien qui puisse faire froncer le sourcil à la vertu la plus sévère. Combien d'honnêtes gens contractent des unions semblables! Nous ne trompons personne; et ce qui nous avilit c'est le mensonge. Mentir, n'est-ce pas abdiquer? Elle s'est depuis longtemps séparé de son mari. D'ailleurs, je lui dirai, moi, à cet Alsacien de me céder une femme qu'il lui est impossible de rendre heureuse..

Le combat de Rastignac dura longtemps. Quoique la victoire dût rester aux vertus de la jeunesse, il fut néanmoins ramené par une invincible curiosité sur les quatre heures et demie, à la nuit tombante, vers la maison Vauquer, qu'il se jurait à lui-même de quitter pour toujours. Il voulait savoir si Vautrin était mort. Après avoir eu l'idée de lui administrer un vomitif, Bianchon avait fait porter à son hôpital les matières rendues par Vautrin, afin de les analyser chimiquement. En voyant l'insistance que mit mademoiselle Michonneau à vouloir les faire jeter, ses doutes se fortifièrent. Vautrin fut d'ailleurs trop promptement rétabli pour que Bianchon ne soupçonnât pas quelque complot contre le joyeux boute-en-train de la pension. A l'heure où rentra Rastignac, Vautrin se trouvait donc debout près du poêle dans la salle à manger. Attirés plus tôt que de coutume par la nouvelle du duel de Taillefer le fils, les pensionnaires, curieux de connaître les détails de l'affaire et l'influence qu'elle avait eue sur la destinée de Victorine, étaient réunis, moins le père Goriot, et devisaient de cette aventure. Quand Eugène entra, ses yeux rencontrèrent ceux de l'imperturbable Vautrin, dont le regard pénétra si avant dans son cœur et y remua si fortement quelques cordes mauvaises qu'il en frissonna.

— Eh bien! mon cher enfant, lui dit le forçat évadé, la Camuse aura longtemps tort avec moi. J'ai, selon ces dames, soutenu victorieusement un coup de sang qui aurait dû tuer un bœuf.

— Ah! vous pouvez bien dire un taureau, s'écria la veuve Vauquer.

— Seriez-vous donc fâché de me voir en vie? dit Vautrin à l'oreille de Rastignac dont il crut deviner les pensées. Ce serait d'un homme diantrement fort!

— Ah! ma foi, dit Bianchon, mademoiselle Michonneau parlait avant-hier d'un monsieur surnommé *Trompe-la-Mort;* ce nom-là vous irait bien.

Ce mot produisit sur Vautrin l'effet de la foudre: il pâlit et chancela, son regard magnétique tomba comme un rayon de soleil sur mademoiselle Michonneau, à laquelle ce jet de volonté cassa les jarrets. La vieille fille se laissa couler sur une chaise. Poiret s'avança vivement entre elle et Vautrin, comprenant qu'elle était en danger, tant la figure du forçat devint férocement significative en déposant le masque benin sous lequel se cachait sa vraie nature. Sans rien comprendre encore à ce drame, tous les pensionnaires restèrent ébahis. En ce moment, l'on entendit le pas de plusieurs hommes et le bruit de quelques fusils que des soldats firent sonner sur le pavé de la rue. Au moment où Collin cherchait machinalement une issue en regardant les fenêtres et les murs, quatre hommes se montrèrent à la porte du salon. Le premier était le chef de la police de sûreté, les trois autres étaient des officiers de paix.

— Au nom de la loi et du roi, dit un des officiers dont le discours fut couvert par un murmure d'étonnement.

Bientôt le silence régna dans la salle à manger, les pensionnaires se séparèrent pour livrer passage à trois de ces hommes, qui tous avaient la main dans leur poche de côté et y tenaient un pistolet armé. Deux gendarmes qui suivaient les agens occupèrent la porte du salon, et deux autres se montrèrent à celle qui sortait par l'escalier. Le pas et les fusils de plusieurs soldats retentirent sur le pavé caillouteux qui longeait la façade. Tout espoir de fuite fut donc interdit à Trompe-la-Mort, sur qui tous les regards s'arrêtèrent irrésistiblement. Le chef alla droit à lui, commença par lui donner sur la tête une tape si violemment appliquée qu'il fit sauter la perruque et rendit à la tête de Collin toute son horreur. Accompagnées de cheveux rouge-brique et courts qui leur donnaient un épouvantable caractère de force mêlée de ruse, cette tête et cette face, en harmonie avec le buste, furent intelligemment illuminées comme si les feux de l'enfer les eussent éclairées. Chacun comprit tout Vautrin, son passé, son présent, son avenir, ses doctrines implacables, la religion de son bon plaisir, la royauté que lui donnait le cynisme de ses pensées, de ses actes, et la force d'une organisation faite à tout. Le sang lui monta au visage, et ses yeux brillèrent comme ceux d'un chat sauvage. Il bondit sur lui-même par un mouvement empreint d'une si féroce énergie, il rugit si bien qu'il arracha des cris de terreur à tous les pensionnaires. A ce geste de lion, et s'appuyant de la clameur générale, les agens tirèrent leurs pistolets. Collin comprit son danger en voyant briller le chien de chaque arme, et donna tout à coup la preuve de la plus haute puissance humaine. Horrible et majestueux spectacle! sa physionomie présenta un phénomène qui ne peut être comparé qu'à celui de la chaudière pleine de cette vapeur fumeuse qui soulèverait des montagnes, et que dissout en un clin d'œil une goutte d'eau froide. La goutte d'eau qui refroidit sa rage fut une réflexion rapide comme un éclair. Il se mit à sourire et regarda sa perruque.

— Tu n'es pas dans tes jours de politesse, dit-il au chef de la police de sûreté. Et il tendit ses mains aux gendarmes en les appelant par un signe de tête. Messieurs les gendarmes, mettez-moi les menottes ou les poucettes. Je prends à témoin les personnes présentes que je ne résiste pas. Un murmure admiratif, arraché par la promptitude avec laquelle la lave et le feu sortirent et rentrèrent dans ce volcan humain, retentit dans la salle. — Ça te la coupe, monsieur l'enfonceur, reprit le forçat en regardant le célèbre directeur de la police judiciaire.

— Allons, qu'on se déshabille, lui dit l'homme de la petite rue Sainte-Anne d'un air plein de mépris.

— Pourquoi? dit Collin, il y a des dames. Je ne nie rien, et je me rends,

Il fit une pause, et regarda l'assemblée comme un orateur qui va dire des choses surprenantes.

— Ecrivez, papa Lachapelle, dit-il en s'adressant à un petit vieillard en cheveux blancs qui s'était assis au bout de la table après avoir tiré d'un portefeuille le procès-verbal de l'arrestation. Je reconnais être Jacques Collin, dit Trompe-la-Mort, condamné à vingt ans de fers; et je viens de prouver que je n'ai pas volé mon surnom. Si j'avais seulement levé la main, dit-il aux pensionnaires, ces trois mouchards-là répandaient tout mon *raisiné* sur le *trimar* domestique de maman Vauquer. Ces drôles se mêlent de combiner des guet-apens!

Madame Vauquer se trouva mal en entendant ces mots. — Mon Dieu! c'est à en faire une maladie; moi qui étais hier à la Gaîté avec lui, dit-elle à Sylvie.

— De la philosophie, maman, reprit Collin. Est-ce un

malheur d'être allée dans ma loge hier, à la Gaîté ? s'écria-t-il. Etes-vous meilleure que nous? Nous avons moins d'infamie sur l'épaule que vous n'en avez dans le cœur, membres flasques d'une société gangrenée : le meilleur d'entre vous ne me résistait pas. Ses yeux s'arrêtèrent sur Rastignac, auquel il adressa un sourire gracieux qui contrastait singulièrement avec la rude expression de sa figure. — Notre petit marché va toujours, mon ange, en cas d'acceptation, toutefois ! Vous savez ? Il chanta :

Ma Fanchette est charmante
Dans sa simplicité.

— Ne soyez pas embarrassé, reprit-il, je sais faire mes recouvremens. L'on me craint trop pour me *flouer*, moi !

Le bagne avec ses mœurs et son langage, avec ses brusques transitions du plaisant à l'horrible, son épouvantable grandeur, sa familiarité, sa bassesse, fut tout à coup représenté dans cette interpellation et par cet homme, qui ne fut plus un homme, mais le type de toute une nation dégénérée, d'un peuple sauvage et logique, brutal et souple. En un moment Collin devint un poëme infernal où se peignirent tous les sentimens humains, moins un seul, celui du repentir. Son regard était celui de l'archange déchu qui veut toujours la guerre. Rastignac baissa les yeux en acceptant ce cousinage criminel comme une expiation de ses mauvaises pensées.

— Qui m'a trahi ? dit Collin en promenant son terrible regard sur l'assemblée. Et l'arrêtant sur mademoiselle Michonneau : C'est toi, lui dit-il, vieille cagnotte, tu m'as donné un faux coup de sang, curieuse ! En disant deux mots, je pourrais te faire scier le cou dans huit jours. Je te pardonne, je suis chrétien. D'ailleurs ce n'est pas toi qui m'as vendu. Mais qui ? — Ah ! ah ! vous fouillez là-haut, s'écria-t-il en entendant les officiers de la police judiciaire qui ouvraient ses armoires et s'emparaient de ses effets. Dénichés les oiseaux, envolés d'hier. Et vous ne saurez rien. Mes livres de commerce sont là, dit-il en se frappant le front. Je sais qui m'a vendu maintenant. Ce ne peut être que ce gredin de Fil-de-Soie. Pas vrai, père l'empoigneur? dit-il au chef de police. Ça s'accorde trop bien avec le séjour de nos billets de banque là haut. Plus rien, mes petits mouchards. Quant à Fil-de-Soie, il sera *terré* sous quinze jours, lors même que vous le feriez garder par toute votre gendarmerie. — Que lui avez-vous donné, à cette Michonnette ? dit-il aux gens de la police, quelque millier d'écus ? Je valais mieux que ça, Ninon cariée, Pompadour en loques, Vénus du Père-Lachaise. Si tu m'avais prévenu, tu aurais eu six mille francs. Ah ! tu ne t'en doutais pas, vieille vendeuse de chair, sans quoi j'aurais eu la préférence. Oui, je les aurais donnés pour éviter un voyage qui me contrarie et qui me fait perdre de l'argent, disait-il pendant qu'on lui mettait les menottes. Ces gens-là vont se faire un plaisir de me traîner un temps infini pour m'*ototondrer*. S'ils m'envoyaient tout de suite au bagne, je serais bientôt rendu à mes occupations, malgré nos petits badauds du quai des Orfèvres. Là-bas, ils vont tous se mettre l'âme à l'envers pour faire évader leur général, ce bon Trompe-la-Mort ! Y a-t-il un de vous qui soit, comme moi, riche de plus de dix mille frères prêts à tout faire pour vous ? demanda-t-il avec fierté. Il y a du bon là, dit-il en se frappant le cœur ; je n'ai jamais trahi personne ! Tiens, cagnotte, vois-les, dit-il en s'adressant à la vieille fille. Ils me regardent avec terreur, mais toi tu leur soulèves le cœur de dégoût. Ramasse ton lot. Il fit une pause en contemplant les pensionnaires. — Etes-vous bêtes, vous autres ! n'avez-vous jamais vu de forçat ? Un forçat de la trempe de Collin, ici présent, est un homme moins lâche que les autres, et qui proteste contre les profondes déceptions du contrat social, comme dit Jean-Jacques, dont je me glorifie d'être l'élève. Enfin, je suis seul contre le gouvernement avec son tas de tribunaux, de gendarmes, de budgets, et je les roule.

— Diantre, dit le peintre, il est fameusement beau à dessiner.

— Dis-moi, menin de monseigneur le bourreau, gouverneur de la VEUVE (nom plein de terrible poésie que les forçats donnent à la guillotine), ajouta-t-il en se tournant vers le chef de la police de sûreté, sois bon enfant, dis-moi si c'est Fil-de-Soie qui m'a vendu ! Je ne voudrais pas qu'il payât pour un autre, ce ne serait pas juste.

En ce moment les agens qui avaient tout ouvert et tout inventorié chez lui rentrèrent et parlèrent à voix basse au chef de l'expédition. Le procès-verbal était fini.

— Messieurs, dit Collin en s'adressant aux pensionnaires, ils vont m'emmener. Vous avez été tous très aimables pour moi pendant mon séjour ici, j'en aurai de la reconnaissance. Recevez mes adieux. Vous me permettrez de vous envoyer des figues de Provence. Il fit quelques pas, et se retourna pour regarder Rastignac. Adieu, Eugène, dit-il d'une voix douce et triste qui contrastait singulièrement avec le ton brusque de ses discours. Si tu étais gêné, je t'ai laissé un ami dévoué. Malgré ses menottes, il put se mettre en garde, fit un appel de maître d'armes, cria : Une, deux ! et se fendit. En cas de malheur, adresse-toi là. Homme et argent, tu peux disposer de tout.

Ce singulier personnage mit assez de bouffonnerie dans ces dernières paroles pour qu'elles ne pussent être comprises que de Rastignac et de lui. Quand la maison fut évacuée par les gendarmes, par les soldats et par les agens de la police, Sylvie, qui frottait de vinaigre les tempes de sa maîtresse, regarda les pensionnaires étonnés.

— Eh bien ! dit-elle, c'était un bon homme tout de même.

Cette phrase rompit le charme que produisaient sur chacun l'affluence et la diversité des sentimens excités par cette scène. En ce moment, les pensionnaires, après s'être examinés entre eux, virent tous à la fois mademoiselle Michonneau grêle, sèche et froide autant qu'une momie, tapie près du poêle, les yeux baissés, comme si elle eût craint que l'ombre de son abat-jour ne fût pas assez forte pour cacher l'expression de ses regards. Cette figure, qui leur était antipathique depuis si longtemps, fut tout à coup expliquée. Un murmure, qui, par sa parfaite unité de son, trahissait un dégoût unanime, retentit sourdement. Mademoiselle Michonneau l'entendit et resta. Bianchon, le premier, se pencha vers son voisin.

— Je décampe si cette fille doit continuer à dîner avec nous, dit-il à demi-voix.

En un clin d'œil chacun, moins Poiret, approuva la proposition de l'étudiant en médecine, qui, fort de l'adhésion générale, s'avança vers le vieux pensionnaire.

— Vous qui êtes lié particulièrement avec mademoiselle Michonneau, lui dit-il, parlez-lui, faites-lui comprendre qu'elle doit s'en aller à l'instant même.

— A l'instant même ? répéta Poiret étonné.

Puis il vint auprès de la vieille, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Mais mon terme est payé, je suis ici pour mon argent comme tout le monde, dit-elle en lançant un regard de vipère sur les pensionnaires.

— Qu'à cela ne tienne, nous nous cotiserons pour vous le rendre, dit Rastignac.

— Monsieur soutient Collin, répondit-elle en jetant sur l'étudiant un regard venimeux et interrogateur, il n'est pas difficile de savoir pourquoi,

A ce mot, Eugène bondit comme pour se ruer sur la vieille fille et l'étrangler. Ce regard, dont il comprit les perfidies, venait de jeter une horrible lumière dans son âme.

— Laissez-la donc, s'écrièrent les pensionnaires.

Rastignac se croisa les bras et resta muet.

— Finissons-en avec mademoiselle Judas, dit le peintre en s'adressant à madame Vauquer. Madame, si vous ne mettez pas à la porte la Michonneau, nous quittons tous votre baraque, et nous dirons partout qu'il ne s'y trouve que des espions et des forçats. Dans le cas contraire, nous

nous tairons tous sur cet évènement, qui, au bout du compte, pourrait arriver dans les meilleures sociétés, jusqu'à ce qu'on marque les galériens au front, et qu'on leur défende de se déguiser en bourgeois de Paris et de se faire aussi bêtement farceurs qu'ils le sont tous.

A ce discours, madame Vauquer retrouva miraculeusement la santé, se redressa, se croisa les bras, ouvrit ses yeux clairs et sans apparence de larmes.

— Mais, mon cher monsieur, vous voulez donc la ruine de ma maison? Voilà monsieur Vautrin... Oh! mon Dieu, se dit-elle en s'interrompant elle-même, je ne puis pas m'empêcher de l'appeler par son nom d'honnête homme! Voilà, reprit-elle, un appartement vide, et vous voulez que j'en aie deux de plus à louer dans une saison où tout le monde est casé.

— Messieurs, prenons nos chapeaux, et allons dîner place Sorbonne, chez Flicoteaux, dit Bianchon.

Madame Vauquer calcula d'un seul coup d'œil le parti le plus avantageux, et roula jusqu'à mademoiselle Michonneau.

— Allons, ma chère petite belle, vous ne voulez pas la mort de mon établissement, hein? Vous voyez à quelle extrémité me réduisent ces messieurs; remontez dans votre chambre pour ce soir.

— Du tout, du tout, crièrent les pensionnaires, nous voulons qu'elle sorte à l'instant.

— Mais elle n'a pas dîné, cette pauvre demoiselle, dit Poiret d'un ton piteux.

— Elle ira dîner où elle voudra, crièrent plusieurs voix.

— A la porte, la moucharde!

— A la porte, les mouchards!

— Messieurs, s'écria Poiret, qui s'éleva tout à coup à la hauteur du courage que l'amour prête aux béliers, respectez une personne du sexe.

— Les mouchards ne sont d'aucun sexe, dit le peintre.

— Fameux sexorama!

— A la portorama!

— Messieurs, ceci est indécent. Quand on renvoie les gens, on doit y mettre des formes. Nous avons payé, nous restons, dit Poiret en se couvrant de sa casquette et se plaçant sur une chaise à côté de mademoiselle Michonneau, que prêchait madame Vauquer.

— Méchant, lui dit le peintre d'un air comique, petit méchant, va!

— Allons, si vous ne vous en allez pas, nous nous en allons, nous autres, dit Bianchon.

Et les pensionnaires firent en masse un mouvement vers le salon.

— Mademoiselle, que voulez-vous donc? s'écria madame Vauquer, je suis ruinée. Vous ne pouvez pas rester, ils vont en venir à des actes de violence.

Mademoiselle Michonneau se leva.

— Elle s'en ira! — Elle ne s'en ira pas! — Elle s'en ira! — Elle ne s'en ira pas! Ces mots dits alternativement, et l'hostilité des propos qui commençaient à se tenir sur elle, contraignirent mademoiselle Michonneau à partir, après quelques stipulations faites à voix basse avec l'hôtesse.

— Je vais chez madame Buneaud, dit-elle d'un air menaçant.

— Allez où vous voudrez, mademoiselle, dit madame Vauquer, qui vit une cruelle injure dans le choix qu'elle faisait d'une maison avec laquelle elle rivalisait, et qui lui était conséquemment odieuse. Allez chez la Buneaud, vous aurez du vin à faire danser les chèvres, et des plats achetés chez les regrattiers.

Les pensionnaires se mirent sur deux files dans le plus grand silence. Poiret regarda si tendrement mademoiselle Michonneau, il se montra si naïvement indécis, sans savoir s'il devait la suivre ou rester, que les pensionnaires, heureux du départ de mademoiselle Michonneau, se mirent à rire en se regardant.

— Xi, xi, xi, Poiret, lui cria le peintre. Allons, houp là, haoup!

L'employé au Muséum se mit à chanter comiquement ce début d'une romance connue :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

— Allez donc, vous en mourez d'envie, *trahit sua quemque voluptas*, dit Bianchon.

— Chacun suit sa particulière, traduction libre de Virgile, dit le répétiteur.

Mademoiselle Michonneau ayant fait le geste de prendre le bras de Poiret en le regardant, il ne put résister à cet appel, et vint donner son appui à la vieille. Des applaudissemens éclatèrent, et il y eut une explosion de rires. — Bravo, Poiret! — Ce vieux Poiret! — Apollon-Poiret. — Mars-Poiret. — Courageux Poiret!

En ce moment, un commissionnaire entra, remit une lettre à madame Vauquer, qui se laissa couler sur sa chaise, après l'avoir lue.

— Mais il n'y a plus qu'à brûler ma maison, le tonnerre y tombe. Le fils Taillefer est mort à trois heures. Je suis bien punie d'avoir souhaité du bien à ces dames au détriment de ce pauvre jeune homme. Madame Couture et Victorine me redemandent leurs effets, et vont demeurer chez son père. Monsieur Taillefer permet à sa fille de garder la veuve Couture comme demoiselle de compagnie. Quatre appartemens vacans, cinq pensionnaires de moins! Elle s'assit et parut près de pleurer. Le malheur est entré chez moi, s'écria-t-elle.

Le roulement d'une voiture qui s'arrêtait retentit tout à coup dans la rue.

— Encore quelque chape-chute, dit Sylvie.

Goriot montra soudain une physionomie brillante et colorée de bonheur, qui pouvait faire croire à sa régénération.

— Goriot en fiacre, dirent les pensionnaires, la fin du monde arrive.

Le bonhomme alla droit à Eugène, qui restait pensif dans un coin, et le prit par le bras : — Venez, lui dit-il d'un air joyeux.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe? lui dit Eugène. Vautrin était un forçat que l'on vient d'arrêter, et le fils Taillefer est mort.

— Eh bien! qu'est-ce que ça nous fait? répondit le père Goriot. Je dîne avec ma fille, chez vous, entendez-vous? Elle vous attend, venez!

Il tira si violemment Rastignac par le bras, qu'il le fit marcher de force, et parut l'enlever comme si c'eût été sa maîtresse.

— Dînons, cria le peintre.

En ce moment chacun prit sa chaise et s'attabla.

— Par exemple! dit la grosse Sylvie, tout est malheur aujourd'hui, mon haricot de mouton s'est attaché. Bah! vous le mangerez brûlé, tant pire!

Madame Vauquer n'eut pas le courage de dire un mot en ne voyant que dix personnes au lieu de dix-huit autour de sa table; mais chacun tenta de la consoler et de l'égayer. Si d'abord les externes s'entretinrent de Vautrin et des évènemens de la journée, ils obéirent bientôt à l'allure serpentine de leur conversation, et se mirent à parler des duels, du bagne, de la justice, des lois à refaire, des prisons. Puis ils se trouvèrent à mille lieues de Jacques Collin, de Victorine et de son frère. Quoiqu'ils ne fussent que dix, ils crièrent comme vingt, et semblaient être plus nombreux qu'à l'ordinaire; ce fut toute la différence qu'il y eut entre ce dîner et celui de la veille. L'insouciance habituelle de ce monde égoïste qui, le lendemain, devait avoir dans les évènemens quotidiens de Paris une autre proie à dévorer, reprit le dessus, et madame Vauquer elle-même se laissa calmer par l'espérance qui emprunta la voix de la grosse Sylvie.

Cette journée devait être jusqu'au soir une fantasmagorie pour Eugène, qui, malgré la force de son caractère et la bonté de sa tête, ne savait comment classer ses idées, quand

il se trouva dans le fiacre à côté du père Goriot dont les discours trahissaient une joie inaccoutumée, et retentissaient à son oreille, après tant d'émotions, comme les paroles que nous entendons en rêve.

—C'est fini de ce matin. Nous dînons tous les trois ensemble, ensemble! comprenez-vous? Voici quatre ans que je n'ai dîné avec ma Delphine, ma petite Delphine. Je vais l'avoir à moi pendant toute une soirée. Nous sommes chez vous depuis ce matin. J'ai travaillé comme un manœuvre, habit bas. J'aidais à porter les meubles. Ah! ah! vous ne savez pas comme elle est gentille à table, elle s'occupera de moi : «Tenez, papa, mangez donc de cela, c'est bon. » Et alors je ne peux pas manger. Oh! y a-t-il longtemps que je n'ai été tranquille avec elle comme nous allons l'être !

— Mais, lui dit Eugène, aujourd'hui le monde est donc renversé?

— Renversé? dit le père Goriot. Mais à aucune époque le monde n'a si bien été. Je ne vois que des figures gaies dans les rues, des gens qui se donnent des poignées de main et qui s'embrassent; des gens heureux comme s'ils allaient tous dîner chez leurs filles, y *gobichonner* un bon petit dîner qu'elle a commandé devant moi au chef du café des Anglais. Mais, bah! près d'elle le chicotin serait doux comme miel.

— Je crois revenir à la vie, dit Eugène.

— Mais marchez donc, cocher, cria le père Goriot en ouvrant la glace de devant. Allez donc plus vite, je vous donnerai cent sous pour boire si vous me menez en dix minutes là où vous savez. En entendant cette promesse, le cocher traversa Paris avec la rapidité de l'éclair.

— Il ne va pas, ce cocher, disait le père Goriot.

— Mais où me conduisez-vous donc, lui demanda Rastignac.

— Chez vous, dit le père Goriot.

La voiture s'arrêta rue d'Artois. Le bonhomme descendit le premier et jeta dix francs au cocher, avec la prodigalité d'un homme veuf qui, dans le paroxysme de son plaisir, ne prend garde à rien.

— Allons, montons, dit-il à Rastignac en lui faisant traverser une cour et le conduisant à la porte d'un appartement situé au troisième étage, sur le derrière d'une maison neuve et de belle apparence. Le père Goriot n'eut pas besoin de sonner. Thérèse, la femme de chambre de madame de Nucingen, leur ouvrit la porte. Eugène se vit dans un délicieux appartement de garçon, composé d'une antichambre, d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet ayant vue sur un jardin. Dans le petit salon, dont l'ameublement et le décor pouvaient soutenir la comparaison avec ce qu'il y avait de plus joli, de plus gracieux, il aperçut, à la lumière des bougies, Delphine qui se leva d'une causeuse, au coin du feu, mit son écran sur la cheminée, et lui dit avec une intonation de voix chargée de tendresse :

— Il a donc fallu vous aller chercher, monsieur qui ne comprenez rien.

Thérèse sortit. L'étudiant prit Delphine dans ses bras, la serra vivement et pleura de joie. Ce dernier contraste entre ce qu'il voyait et ce qu'il venait de voir, dans un jour où tant d'irritations avaient fatigué son cœur et sa tête, détermina chez Rastignac un accès de sensibilité nerveuse.

— Je savais bien, moi, qu'il t'aimait, dit tout bas le père Goriot à sa fille pendant qu'Eugène abattu gisait sur la causeuse sans pouvoir prononcer une parole ni se rendre compte encore de la manière dont ce dernier coup de baguette avait été frappé.

— Mais venez donc voir, lui dit madame de Nucingen en le prenant par la main et l'emmenant dans une chambre dont les tapis, les meubles et les moindres détails lui rappelèrent, en de plus petites proportions, celle de Delphine.

— Il y manque un lit, dit Rastignac.

— Oui, monsieur, dit-elle en rougissant et lui serrant la main.

Eugène la regarda, et comprit, jeune encore, tout ce qu'il y avait de pudeur vraie dans un cœur de femme aimante.

— Vous êtes une de ces créatures que l'on doit adorer toujours, lui dit-il à l'oreille. Oui, j'ose vous le dire, puisque nous nous comprenons si bien : plus vif et sincère est l'amour, plus il doit être voilé, mystérieux. Ne donnons notre secret à personne,

— Oh! je ne serai pas quelqu'un, moi, dit le père Goriot en grognant.

— Vous savez bien que vous êtes *nous*, vous...

— Ah! voilà ce que je voulais. Vous ne ferez pas attention à moi, n'est-ce pas? J'irai, je viendrai comme un bon esprit qui est partout, et qu'on sait être là sans le voir. Eh bien! Delphinette, Ninette, Dedel! n'ai-je pas eu raison de te dire : » Il y a un joli appartement rue d'Artois, meublons-le pour lui! » Tu ne voulais pas. Ah! c'est moi qui suis l'auteur de ta joie, comme je suis l'auteur de tes jours. Les pères doivent toujours donner pour être heureux. Donner toujours, c'est ce qui fait qu'on est père.

— Comment? dit Eugène.

— Oui, elle ne voulait pas, elle avait peur qu'on ne dit des bêtises, comme si le monde valait le bonheur! Mais toutes les femmes rêvent de faire ce qu'elle fait...

Le père Goriot parlait tout seul, madame de Nucingen avait emmené Rastignac dans le cabinet où le bruit d'un baiser retentit, quelque légèrement qu'il fût pris. Cette pièce était en rapport avec l'élégance de l'appartement, dans lequel d'ailleurs rien ne manquait.

— A-t-on bien deviné vos vœux? dit-elle en revenant dans le salon pour se mettre à table.

— Oui, dit-il, trop bien. Hélas! ce luxe si complet, ces beaux rêves réalisés, toutes les poésies d'une vie jeune, élégante, je les sens trop pour ne pas les mériter; mais je ne puis les accepter de vous, et je suis trop pauvre encore pour...

— Ah! ah! vous me résistez déjà, dit-elle d'un petit air d'autorité railleuse, en faisant une de ces jolies moues que font les femmes quand elles veulent se moquer de quelque scrupule pour le mieux dissiper.

Eugène s'était trop solennellement interrogé pendant cette journée, et l'arrestation de Vautrin, en lui montrant la profondeur de l'abîme dans lequel il avait failli rouler, venait de trop bien corroborer ses sentimens nobles et sa délicatesse pour qu'il cédât à cette caressante réfutation de ses idées généreuses. Une profonde tristesse s'empara de lui.

— Comment! dit madame de Nucingen, vous refuseriez? Savez-vous ce que signifie un refus semblable? Vous doutez de l'avenir, vous n'osez pas vous lier à moi. Vous avez donc peur de trahir mon affection? Si vous m'aimez, si je... vous aime, pourquoi reculez-vous devant d'aussi minces obligations? Si vous connaissiez le plaisir que j'ai eu à m'occuper de tout ce ménage de garçon, vous n'hésiteriez pas, et vous me demanderiez pardon. J'avais de l'argent à vous, je l'ai bien employé, voilà tout. Vous croyez être grand et vous êtes petit. Vous demandez bien plus... (Ah! dit-elle en saisissant un regard de passion chez Eugène) et vous faites des façons pour des niaiseries. Si vous ne m'aimez point, oh! oui, n'acceptez pas. Mon sort est dans un mot. Parlez? Mais, mon père, dites-lui donc quelques bonnes raisons, ajouta-t-elle en se tournant vers son père après une pause. Croit-il que je ne sois pas moins chatouilleuse que lui sur notre honneur?

Le père Goriot avait le sourire fixe d'un thériaki en voyant, en écoutant cette jolie querelle.

—Enfant, vous êtes à l'entrée de la vie, reprit-elle en saisissant la main d'Eugène, vous trouvez une barrière insurmontable pour beaucoup de gens, une main de femme vous l'ouvre, et vous reculez! Mais vous réussirez, vous ferez une brillante fortune, le succès est écrit sur votre beau front. Ne pourrez-vous pas alors me rendre ce que je vous prête aujourd'hui? Autrefois les dames ne donnaient-elles pas à leurs chevaliers des armures, des épées, des casques, des cottes de mailles, des chevaux, afin qu'ils pussent aller combattre en leur nom dans les tournois? Eh bien! Eugène, les choses que je vous offre sont les armes de l'épo-

que, des outils nécessaires à qui veut être quelque chose. Il est joli, le grenier où vous êtes, s'il ressemble à la chambre de papa. Voyons, nous ne dînerons donc pas? Voulez-vous m'attrister? Répondez donc? dit-elle en lui secouant la main. Mon Dieu! papa, décide-le donc, ou je sors et ne le revois jamais.

— Je vais vous décider, dit le père Goriot en sortant de son extase. Mon cher monsieur Eugène, vous allez emprunter de l'argent à des juifs, n'est-ce pas?

— Il le faut bien, dit-il.

— Bon, je vous tiens, reprit le bonhomme en tirant un mauvais portefeuille en cuir tout usé. Je me suis fait juif, j'ai payé toutes les factures, les voici. Vous ne devez pas un centime pour tout ce qui se trouve ici. Ça ne fait pas une grosse somme, tout au plus cinq mille francs. Je vous les prête, moi! Vous ne me refuserez pas, je ne suis pas une femme. Vous m'en ferez une reconnaissance sur un chiffon de papier, et vous me les rendrez plus tard.

Quelques pleurs roulèrent à la fois dans les yeux d'Eugène et de Delphine, qui se regardèrent avec surprise. Rastignac tendit la main au bonhomme et la lui serra.

— Eh bien! quoi! n'êtes-vous pas mes enfans? dit Goriot.

— Mais, mon pauvre père, dit madame de Nucingen, comment avez-vous donc fait?

— Ah! nous y voilà, répondit-il. Quand je t'ai eu décidée à le mettre près de toi, que je t'ai vue achetant des choses comme pour une mariée, je me suis dit : « Elle va se trouver dans l'embarras! » L'avoué prétend que le procès à intenter à ton mari, pour lui faire rendre ta fortune, durera plus de six mois. Bon. J'ai vendu mes treize cent cinquante livres de rente perpétuelle; je me suis fait, avec quinze mille francs, douze cents francs de rentes viagères bien hypothéquées, et j'ai payé vos marchands avec le reste du capital, mes enfans. Moi, j'ai là-haut une chambre de cinquante écus par an, je peux vivre comme un prince avec quarante sous par jour, et j'aurai encore du reste. Je n'use rien, il ne me faut presque pas d'habits. Voilà quinze jours que je ris dans ma barbe en me disant : « Vont-ils être heureux! » Eh bien! n'êtes-vous pas heureux?

— Oh! papa, papa! dit madame de Nucingen en sautant sur son père qui la reçut sur ses genoux. Elle le couvrit de baisers, lui caressa les joues avec ses cheveux blonds, et versa des pleurs sur ce vieux visage épanoui, brillant. — Cher père, vous êtes un père! Non, il n'existe pas deux pères comme vous sous le ciel. Eugène vous aimait bien déjà, que sera-ce maintenant!

— Mais, mes enfans, dit le père Goriot, qui depuis dix ans n'avait pas senti le cœur de sa fille battre sur le sien, mais, Delphinette, tu veux donc me faire mourir de joie! Mon pauvre cœur se brise. Allez, monsieur Eugène, nous sommes déjà quittes! Et le vieillard serrait sa fille par une étreinte si sauvage, si délirante qu'elle dit : — Ah! tu me fais mal. — Je t'ai fait mal! dit-il en pâlissant. Il la regarda d'un air surhumain de douleur. Pour bien peindre la physionomie de ce Christ de la Paternité, il faudrait aller chercher des comparaisons dans les images que les princes de la palette ont inventées pour peindre la passion soufferte au bénéfice des mondes par le Sauveur des hommes. Le père Goriot baisa bien doucement la ceinture que ses doigts avaient trop pressée. — Non, non, je ne t'ai pas fait mal; reprit-il en la questionnant par un sourire; c'est toi qui m'a fait mal avec ton cri. Ça coûte plus cher, dit-il à l'oreille de sa fille en la lui baisant avec précaution, mais faut l'attraper, sans quoi il se fâcherait.

Eugène était pétrifié par l'inépuisable dévouement de cet homme, et le contemplait en exprimant cette naïve admiration qui, au jeune âge, est de la foi.

— Je serai digne de tout cela, s'écria-t-il.

— O mon Eugène, c'est beau ce que vous venez de dire-là. Et madame de Nucingen baisa l'étudiant au front.

— Il a refusé pour toi mademoiselle Taillefer et ses millions, dit le père Goriot. Oui, elle vous aimait, la petite; et, son frère mort, la voilà riche comme Crésus.

— Oh! pourquoi le dire? s'écria Rastignac.

— Eugène, lui dit Delphine à l'oreille, maintenant j'ai un regret pour ce soir. Ah! je vous aimerai bien, moi! et toujours.

— Voilà la plus belle journée que j'aie eue depuis vos mariages, s'écria le père Goriot. Le bon Dieu peut me faire souffrir tant qu'il lui plaira, pourvu que ce ne soit pas par vous, je me dirai : En février de cette année, j'ai été pendant un moment plus heureux que les hommes ne peuvent l'être pendant toute leur vie. Regarde-moi, Fifine! dit-il à sa fille. Elle est bien belle, n'est-ce pas? Dites-moi donc, avez-vous rencontré beaucoup de femmes qui aient ses jolies couleurs et sa petite fossette? Non, pas vrai? Eh bien! c'est moi qui ai fait cet amour de femme. Désormais, en se trouvant heureuse par vous, elle deviendra mille fois mieux. Je puis aller en enfer, mon voisin, dit-il; s'il vous faut ma part de paradis, je vous la donne. Mangeons, mangeons, reprit-il en ne sachant plus ce qu'il disait, tout est à nous.

— Ce pauvre père!

— Si tu savais, mon enfant, dit-il en se levant et allant à elle, lui prenant la tête et la baisant au milieu de ses nattes de cheveux, combien tu peux me rendre heureux à bon marché! viens me voir quelquefois, je serai là-haut, tu n'auras qu'un pas à faire. Promets-le-moi, dis!

— Oui, cher père.

— Dis encore.

— Oui, mon bon père.

— Tais-toi, je te le ferais dire cent fois si je m'écoutais. Dînons.

La soirée tout entière fut employée en enfantillages, et le père Goriot ne se montra pas le moins fou des trois. Il se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser; il la regardait longtemps dans les yeux; il frottait sa tête contre sa robe; enfin il faisait des folies comme en aurait fait l'amant le plus jeune et le plus tendre.

— Voyez-vous! dit Delphine à Eugène, quand mon père est avec nous, il faut être tout à lui. Ce sera pourtant bien gênant quelquefois.

Eugène, qui s'était senti déjà plusieurs fois des mouvemens de jalousie, ne pouvait pas blâmer ce mot, qui renfermait le principe de toutes les ingratitudes.

— Et quand l'appartement sera-t-il fini? dit Eugène en regardant autour de la chambre. Il faudra donc nous quitter ce soir?

— Oui, mais demain vous viendrez dîner avec moi, dit-elle d'un air fin. Demain est un jour d'Italiens.

— J'irai au parterre, moi, dit le père Goriot.

Il était minuit. La voiture de madame de Nucingen attendait. Le père Goriot et l'étudiant retournèrent à la Maison-Vauquer en s'entretenant de Delphine avec un croissant enthousiasme qui produisit un curieux combat d'expressions entre ces deux violentes passions. Eugène ne pouvait pas se dissimuler que l'amour du père, qu'aucun intérêt personnel n'entachait, écrasait le sien par sa persistance et par son étendue. L'idole était toujours pure et belle pour le père, et son adoration s'accroissait de tout le passé comme de l'avenir. Ils trouvèrent madame Vauquer seule au coin de son poêle, entre Sylvie et Christophe. La vieille hôtesse était là comme Marius sur les ruines de Carthage. Elle attendait les deux seuls pensionnaires qui lui restassent, en se désolant avec Sylvie. Quoique lord Byron ait prêté d'assez belles lamentations au Tasse, elles sont bien loin de la profonde vérité de celles qui échappaient à madame Vauquer.

— Il n'y aura donc que trois tasses de café à faire demain matin, Sylvie. Hein! ma maison déserte, n'est-ce pas à fendre le cœur? Qu'est-ce que la vie sans mes pensionnaires? Rien du tout. Voilà ma maison démeublée de ses hommes. La vie est dans les meubles. Qu'ai-je fait au ciel pour m'être attiré tous ces désastres? Nos provisions de haricots et de pommes de terre sont faites pour vingt personnes. La police chez moi! Nous allons donc ne manger que des pommes de terre! Je renverrai donc Christophe!

Le Savoyard, qui dormait, se réveilla soudain et dit : — Madame ?

— Pauvre garçon ! c'est comme un dogue, dit Sylvie.

— Une saison morte, chacun s'est casé. D'où me tombera-t-il des pensionnaires ? J'en perdrai la tête. Et cette sibylle de Michonneau qui m'enlève Poiret ! Qu'est-ce qu'elle lui faisait donc pour s'être attaché cet homme-là, qui la suit comme un toutou ?

— Ah ! dame ! fit Sylvie en hochant la tête, ces vieilles filles, ça connaît les rubriques.

— Ce pauvre monsieur Vautrin dont ils ont fait un forçat, reprit la veuve, eh bien ! Sylvie, c'est plus fort que moi, je ne le crois pas encore. Un homme gai comme ça, qui prenait du gloria pour quinze francs par mois, et qui payait rubis sur l'ongle !

— Et qui était généreux ! dit Christophe.

— Il y a erreur, dit Sylvie.

— Mais, non, il a avoué lui-même, reprit madame Vauquer. Et dire que toutes ces choses-là sont arrivées chez moi, dans un quartier où il ne passe pas un chat ! Foi d'honnête femme, je rêve. Car, vois-tu, nous avons vu Louis XVI avoir son accident, nous avons vu tomber l'empereur, nous l'avons vu revenir et retomber, tout cela c'était dans l'ordre des choses possibles ; tandis qu'il n'y a point de chances contre des pensions bourgeoises : on peut se passer de roi, mais il faut toujours qu'on mange ; et quand une honnête femme, née de Conflans, donne à dîner avec toutes bonnes choses, mais à moins que la fin du monde n'arrive... Mais, c'est ça, c'est la fin du monde.

— Et penser que mademoiselle Michonneau, qui vous fait tout ce tort, va recevoir, à ce qu'on dit, mille écus de rente, s'écria Sylvie.

— Ne m'en parle pas, ce n'est qu'une scélérate ! dit madame Vauquer. Et elle va chez la Buneaud, par dessus le marché ! Mais elle est capable de tout, elle a dû faire des horreurs, elle a tué, volé dans son temps. Elle devait aller au bagne à la place de ce pauvre cher homme.

En ce moment Eugène et le père Goriot sonnèrent.

— Ah ! voilà mes deux fidèles, dit la veuve en soupirant.

Les deux fidèles, qui n'avaient qu'un fort léger souvenir des désastres de la pension bourgeoise, annoncèrent sans cérémonie à leur hôtesse qu'ils allaient demeurer à la Chaussée-d'Antin.

— Ah ! Sylvie ! dit la veuve, voilà mon dernier atout. Vous m'avez donné le coup de la mort, messieurs ! ça m'a frappé dans l'estomac. J'ai une barre là. Voilà une journée qui me met dix ans de plus sur la tête. Je deviendrai folle, ma parole d'honneur ! Que faire des haricots ? Ah ! bien, si je suis seule ici, tu t'en iras demain, Christophe. Adieu, messieurs, bonne nuit.

— Qu'a-t-elle donc ? demanda Eugène à Sylvie.

— Dame ! voilà tout le monde parti par suite des affaires. Ça lui a troublé la tête. Allons, je l'entends qui pleure. Ça lui fera du bien de *chigner*. Voilà la première fois qu'elle se vide les yeux depuis que je suis à son service.

Le lendemain, madame Vauquer s'était, suivant son expression, *raisonnée*. Si elle parut affligée comme une femme qui avait perdu tous ses pensionnaires, et dont la vie était bouleversée, elle avait toute sa tête, et montra ce qu'était la vraie douleur, une douleur profonde, la douleur causée par l'intérêt froissé, par les habitudes rompues. Certes, le regard qu'un amant jette sur les lieux habités par sa maîtresse, en les quittant, n'est pas plus triste que ne le fut celui de madame Vaquer sur sa table vide. Eugène la consola en lui disant que Bianchon, dont l'internat finissait dans quelques jours, viendrait sans doute le remplacer ; que l'employé du Muséum avait souvent manifesté le désir d'avoir l'appartement de madame Couture, et que dans peu de jours elle aurait remonté son personnel.

— Dieu vous entende, mon cher monsieur ! mais le malheur est ici. Avant dix jours, la mort y viendra, vous verrez, lui dit-elle en jetant un regard lugubre sur la salle à manger. Qui prendra-t-elle ?

— Il fait bon déménager, dit tout bas Eugène au père Goriot.

— Madame, dit Sylvie en accourant effarée, voici trois jours que je n'ai vu Mistigris.

— Ah ! bien, si mon chat est mort, s'il nous a quittés, je.....

La pauvre veuve n'acheva pas, elle joignit les mains et se renversa sur le dos de son fauteuil accablée par ce terrible pronostic.

Vers midi, heure à laquelle les facteurs arrivaient dans le quartier du Panthéon, Eugène reçut une lettre élégamment enveloppée, cachetée aux armes de Beauséant. Elle contenait une invitation adressée à monsieur et à madame de Nucingen pour le grand bal annoncé depuis un mois, et qui devait avoir lieu chez la vicomtesse. A cette invitation était joint un petit mot pour Eugène :

« J'ai pensé, monsieur, que vous vous chargeriez avec plaisir d'être l'interprète de mes sentimens auprès de madame de Nucingen ; je vous envoie l'invitation que vous m'avez demandée, et serai charmée de faire la connaissance de la sœur de madame de Restaud. Amenez-moi donc cette jolie personne, et faites en sorte qu'elle ne prenne pas toute votre affection ; vous m'en devez beaucoup en retour de celle que je vous porte.

» Vicomtesse de BEAUSÉANT. »

— Mais, se dit Eugène en relisant ce billet, madame de Beauséant me dit assez clairement qu'elle ne veut pas du baron de Nucingen. Il alla promptement chez Delphine, heureux d'avoir à lui procurer une joie dont il recevrait sans doute le prix. Madame de Nucingen était au bain. Rastignac attendit dans le boudoir, en butte aux impatiences naturelles à un jeune homme ardent et pressé de prendre possession d'une maîtresse, l'objet de deux ans de désirs. C'est des émotions qui ne se rencontrent pas deux fois dans la vie des jeunes gens. La première femme réellement femme à laquelle s'attache un homme, c'est-à-dire celle qui se présente à lui dans la splendeur des accompagnemens que veut la société parisienne, celle-là n'a jamais de rivale. L'amour à Paris ne ressemble en rien aux autres amours. Ni les hommes ni les femmes n'y sont dupes des montres pavoisées de lieux communs que chacun étale par décence sur ses affections soi-disant désintéressées. En ce pays, une femme ne doit pas satisfaire seulement le cœur et les sens, elle sait parfaitement qu'elle a de plus grandes obligations à remplir envers les mille vanités dont se compose la vie. Là surtout l'amour est essentiellement vantard, effronté, gaspilleur, charlatan et fastueux. Si toutes les femmes de la cour de Louis XIV ont envié à mademoiselle de La Vallière l'entraînement de passion qui fit oublier à ce grand prince que ses manchettes coûtaient chacune mille écus quand il les déchira pour faciliter au duc de Vermandois son entrée sur la scène du monde, que peut-on demander au reste de l'humanité ? Soyez jeunes, riches et titrés, soyez mieux encore si vous pouvez ; plus vous apporterez de grains d'encens à brûler devant l'idole, plus elle vous sera favorable, si toutefois vous avez une idole.

L'amour est une religion, et son culte doit coûter plus cher que celui de toutes les autres religions ; il passe promptement, et passe en gamin qui tient à marquer son passage par des dévastations. Le luxe du sentiment est la poésie des greniers ; sans cette richesse, qu'y deviendrait l'amour ? S'il est des exceptions à ces lois draconiennes du code parisien, elles se rencontrent dans la solitude, chez les âmes qui ne se sont point laissé entraîner par les doctrines sociales, qui vivent près de quelque source aux eaux claires, fugitives mais incessantes ; qui, fidèles à leurs ombrages verts, heureuses d'écouter le langage de l'infini, écrit pour elles en toute chose et qu'elles retrouvent en elles-mêmes, attendent patiemment leurs ailes en plaignant ceux de la terre. Mais Rastignac, semblable à la plupart des jeunes gens, qui, par

avance, ont goûté les grandeurs, voulait se présenter tout armé dans la lice du monde; il en avait épousé la fièvre, et se sentait peut-être la force de le dominer, mais sans connaître ni les moyens ni le but de cette ambition. A défaut d'un amour pur et sacré, qui remplit la vie, cette soif du pouvoir peut devenir une belle chose; il suffit de dépouiller tout intérêt personnel et de se proposer la grandeur d'un pays pour objet. Mais l'étudiant n'était pas encore arrivé au point d'où l'homme peut contempler le cours de la vie et la juger. Jusqu'alors il n'avait même pas complétement secoué le charme des fraîches et suaves idées qui enveloppent comme d'un feuillage la jeunesse des enfans élevés en province. Il avait continuellement hésité à franchir le Rubicon parisien. Malgré ses ardentes curiosités, il avait toujours conservé quelques arrière-pensées de la vie heureuse que mène le vieux gentilhomme dans son château. Néanmoins ses derniers scrupules avaient disparu la veille, quand il s'était vu dans son appartement. En jouissant des avantages matériels de la fortune, comme il jouissait depuis longtemps des avantages moraux que donne la naissance, il avait dépouillé sa peau d'homme de province, et s'était doucement établi dans une position d'où il découvrait un bel avenir. Aussi, en attendant Delphine, mollement assis dans ce joli boudoir qui devenait un peu le sien, se voyait-il si loin du Rastignac venu l'année dernière à Paris, qu'en se lorgnant par un effet d'optique morale, il se demandait s'il se ressemblait en ce moment à lui-même.

— Madame est dans sa chambre, vint lui dire Thérèse qui le fit tressaillir.

Il trouva Delphine étendue sur sa causeuse, au coin du feu, fraîche, reposée. A la voir ainsi étalée sur des flots de mousseline, il était impossible de ne pas la comparer à ces belles plantes de l'Inde dont le fruit vient dans la fleur.

— Eh bien ! nous voilà, dit elle avec émotion.

— Devinez ce que je vous apporte, dit Eugène en s'asseyant près d'elle et lui prenant le bras pour lui baiser la main. Madame de Nucingen fit un mouvement de joie en lisant l'invitation. Elle tourna sur Eugène ses yeux mouillés, et lui jeta ses bras au cou pour l'attirer à elle dans un délire de satisfaction vaniteuse.

— Et c'est vous (toi, lui dit-elle à l'oreille; mais Thérèse est dans mon cabinet de toilette, soyons prudens !), vous à qui je dois ce bonheur ? Oui, j'ose appeler cela un bonheur. Obtenu par vous, n'est-ce pas plus qu'un triomphe d'amour-propre? Personne ne m'a voulu présenter dans ce monde. Vous me trouverez peut-être en ce moment petite, frivole, légère comme une Parisienne; mais pensez, mon ami, que je suis prête à tout vous sacrifier, et que, si je souhaite plus ardemment que jamais d'aller dans le faubourg Saint-Germain, c'est que vous y êtes.

— Ne pensez-vous pas, dit Eugène, que madame de Beauséant a l'air de nous dire qu'elle ne compte pas voir le baron de Nucingen à son bal?

— Mais oui, dit la baronne en rendant la lettre à Eugène. Ces femmes-là ont le génie de l'impertinence. Mais n'importe, j'irai. Ma sœur doit s'y trouver, je sais qu'elle prépare une toilette délicieuse. Eugène, reprit-elle à voix basse, elle y va pour dissiper d'affreux soupçons. Vous ne savez pas les bruits qui courent sur elle? Nucingen est venu me dire ce matin qu'on en parlait hier au Cercle sans se gêner. A quoi tient, mon Dieu! l'honneur des femmes et des familles! Je me suis sentie attaquée, blessée dans ma pauvre sœur. Selon certaines personnes, monsieur de Trailles aurait souscrit des lettres de change montant à cent mille francs, presque toutes échues, et pour lesquelles il allait être poursuivi. Dans cette extrémité, ma sœur aurait vendu ses diamans à un juif, ces beaux diamans que vous avez pu lui voir, et qui viennent de madame de Restaud la mère. Enfin, depuis deux jours, il n'est question que de cela. Je conçois alors qu'Anastasie se fasse faire une robe lamée, et veuille attirer sur elle tous les regards chez madame de Beauséant, en y paraissant dans tout son éclat et avec ses diamans. Mais je ne veux pas être au-dessous d'elle. Elle a toujours cherché à m'écraser, elle n'a jamais été bonne pour moi, qui lui rendais tant de services, qui avais toujours de l'argent pour elle quand elle n'en avait pas. Mais laissons le monde, aujourd'hui je veux être tout heureuse.

Rastignac était encore à une heure du matin chez madame de Nucingen, qui, en lui prodiguant l'adieu des amans, cet adieu plein des joies à venir, lui dit avec une expression de mélancolie : — Je suis si peureuse, si superstitieuse, donnez à mes pressentimens le nom qu'il vous plaira, que je tremble de payer mon bonheur par quelque affreuse catastrophe.

— Enfant, dit Eugène.

— Ah ! c'est moi qui suis l'enfant ce soir, dit-elle en riant.

Eugène revint à la maison Vauquer avec la certitude de la quitter le lendemain, il s'abandonna donc pendant la route à ces jolis rêves que font tous les jeunes gens quand ils ont encore sur les lèvres le goût du bonheur.

— Eh bien ? lui dit le père Goriot quand Rastignac passa devant sa porte.

— Eh bien ! répondit Eugène, je vous dirai tout demain.

— Tout, n'est-ce pas? cria le bonhomme. Couchez-vous. Nous allons commencer demain notre vie heureuse.

Le lendemain, Goriot et Rastignac n'attendaient plus que le bon vouloir d'un commissionnaire pour partir de la pension bourgeoise, quand vers midi le bruit d'un équipage qui s'arrêtait précisément à la porte de la maison Vauquer retentit dans la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Madame de Nucingen descendit de sa voiture, demanda si son père était encore à la pension. Sur la réponse affirmative de Sylvie, elle monta lestement l'escalier. Eugène se trouvait chez lui sans que son voisin le sût. Il avait, en déjeunant, prié le père Goriot d'emporter ses effets, en lui disant qu'ils se retrouveraient à quatre heures rue d'Artois. Eugène ayant promptement répondu à l'appel de l'école, était revenu sans que personne l'eût aperçu, pour compter avec madame Vauquer, ne voulant pas laisser cette charge à Goriot, qui, dans son fanatisme, aurait sans doute payé pour lui. L'hôtesse était sortie. Eugène remonta chez lui pour voir s'il n'y oubliait rien, et s'applaudit d'avoir eu cette pensée en voyant dans le tiroir de sa table l'acceptation en blanc, souscrite à Vautrin, qu'il avait insouciamment jetée là le jour où il l'avait acquittée. N'ayant pas de feu, il allait la déchirer en petits morceaux quand, en reconnaissant la voix de Delphine, il ne voulut faire aucun bruit, et s'arrêta pour l'entendre, en pensant qu'elle ne devait avoir aucun secret pour lui. Puis, dès les premiers mots, il trouva la conversation entre le père et la fille trop intéressante pour ne pas l'écouter.

— Ah! mon père, dit-elle, plaise au ciel que vous ayez eu l'idée de demander compte de ma fortune assez à temps pour que je ne sois pas ruinée! Puis-je parler?

— Oui, la maison est vide, dit le père Goriot d'une voix altérée.

— Qu'avez-vous donc, mon père? reprit madame de Nucingen.

— Tu viens, répondit le vieillard, de me donner un coup de hache sur la tête, Dieu te pardonne, mon enfant ! Tu ne sais pas combien je t'aime; si tu l'avais su, tu ne m'aurais pas dit brusquement de semblables choses, surtout si rien n'est désespéré. Qu'est-il donc arrivé de si pressant pour que tu sois venue me chercher ici quand dans quelques instants nous allions être rue d'Artois?

— Ah ! mon père, est-on maître de son premier mouvement dans une catastrophe? Je suis folle ! Votre avoué nous a fait découvrir un peu plus tôt le malheur qui sans doute éclatera plus tard. Votre vieille expérience commerciale va nous devenir nécessaire, et je suis accourue vous chercher comme on s'accroche à une branche quand on se noie. Lorsque monsieur Derville a vu Nucingen lui opposer mille chicanes, il l'a menacé d'un procès en lui disant que l'autorisation du président du tribunal serait promptement obtenue. Nucingen est venu ce matin chez moi pour me demander si je voulais sa ruine et la mienne. Je lui ai répon-

du que je ne me connaissais à rien de tout cela, que j'avais une fortune, que je devais être en possession de ma fortune, et que tout ce qui avait rapport à ce démêlé regardait mon avoué, que j'étais de la dernière ignorance et dans l'impossibilité de rien entendre à ce sujet. N'était-ce pas ce que vous m'aviez recommandé de dire?

— Bien, répondit le père Goriot.

— Eh bien! reprit Delphine, il m'a mise au fait de ses affaires. Il a jeté tous ses capitaux et les miens dans des entreprises à peine commencées, et pour lesquelles il a fallu mettre de grandes sommes en dehors. Si je le forçais à me représenter ma dot, il serait obligé de déposer son bilan; tandis que, si je veux attendre un an, il s'engage sur l'honneur à me rendre une fortune double ou triple de la mienne en plaçant mes capitaux dans des opérations territoriales à la fin desquelles je serai maîtresse de tous les biens. Mon cher père, il était sincère, il m'a effrayée. Il m'a demandé pardon de sa conduite, il m'a rendu ma liberté, m'a permis de me conduire à ma guise, à la condition de le laisser entièrement maître de gérer les affaires sous mon nom. Il m'a promis, pour me prouver sa bonne foi, d'appeler monsieur Derville toutes les fois que je le voudrais pour juger si les actes en vertu desquels il m'instituerait propriétaire seraient convenablement rédigés. Enfin il s'est remis entre mes mains pieds et poings liés. Il demande encore pendant deux ans la conduite de la maison, et m'a suppliée de ne rien dépenser pour moi de plus qu'il ne m'accorde. Il m'a prouvé que tout ce qu'il pouvait faire était de conserver les apparences, qu'il avait renvoyé sa danseuse, et qu'il allait être contraint à la plus stricte mais la plus sourde économie, afin d'atteindre au terme de ses spéculations sans altérer son crédit. Je l'ai malmené, j'ai tout mis en doute afin de le pousser à bout et d'en apprendre davantage: il m'a montré ses livres, enfin il a pleuré. Je n'ai jamais vu d'homme en pareil état. Il avait perdu la tête, il parlait de se tuer, il délirait. Il m'a fait pitié.

— Et tu crois à ces sornettes, s'écria le père Goriot. C'est un comédien! J'ai rencontré des Allemands en affaires: ces gens-là sont presque tous de bonne foi, pleins de candeur; mais, quand, sous leur air de franchise et de bonhomie, ils se mettent à être malins et charlatans, ils le sont alors plus que les autres. Ton mari t'abuse. Il se sent serré de près, il fait le mort, il veut rester plus maître sous ton nom qu'il ne l'est sous le sien. Il va profiter de cette circonstance pour se mettre à l'abri des chances de son commerce. Il est aussi fin que perfide; c'est un mauvais gars. Non, non, je ne m'en irai pas au Père-Lachaise en laissant mes filles dénuées de tout. Je me connais encore un peu aux affaires. Il a, dit-il, engagé ses fonds dans les entreprises, eh bien! ses intérêts sont représentés par des valeurs, par des reconnaissances, par des traités: qu'il les montre, et liquide avec toi. Nous choisirons les meilleures spéculations, nous en courrons les chances, et nous aurons les titres recognitifs en notre nom de *Delphine Goriot, épouse séparée quant aux biens du baron de Nucingen*. Mais nous prend-il pour des imbéciles, celui-là? Croit-il que je puisse supporter pendant deux jours l'idée de te laisser sans fortune, sans pain? Je ne la supporterais pas un jour, pas une nuit, pas deux heures! Si cette idée était vraie, je n'y survivrais pas. Eh! quoi, j'aurai travaillé pendant quarante ans de ma vie, j'aurai porté des sacs sur mon dos, j'aurai sué des averses, je me serai privé pendant toute ma vie pour vous, mes anges, qui me rendiez tout travail, tout fardeau léger: et aujourd'hui ma fortune, ma vie s'en iraient en fumée! Ceci me ferait mourir enragé. Par tout ce qu'il y a de plus sacré sur terre et au ciel, nous allons tirer ça au clair, vérifier les livres, la caisse, les entreprises! Je ne dors pas, je ne me couche pas, je ne mange pas, qu'il ne me soit prouvé que ta fortune est là tout entière. Dieu merci! tu es séparée de biens; tu auras maître Derville pour avoué, un honnête homme heureusement. Jour de Dieu, tu garderas ton bon petit million, tes cinquante mille livres de rente, jusqu'à la fin de tes jours, ou je fais un tapage dans Paris, ah! ah! Mais je m'adresserais aux chambres si les tribunaux nous victimaient. Te savoir tranquille et heureuse du côté de l'argent, mais cette pensée allégeait tous mes maux et calmait mes chagrins. L'argent, c'est la vie. Monnaie fait tout. Que nous chante-t-il donc, cette grosse souche d'Alsacien? Delphine, ne fais pas une concession d'un quart de liard à cette grosse bête, qui t'a mise à la chaîne et t'a rendue malheureuse. S'il a besoin de toi, nous le tricoterons ferme, et nous le ferons marcher droit. Mon Dieu! j'ai la tête en feu, j'ai dans le crâne quelque chose qui me brûle. Ma Delphine sur la paille! Oh! ma Fifine, toi! Sapristi! où sont mes gants? Allons! partons, je veux aller tout voir, les livres, les affaires, la caisse, la correspondance, à l'instant. Je ne serai calme que quand il me sera prouvé que ta fortune ne court pas de risques, et que je la verrai de mes yeux.

— Mon cher père! allez-y prudemment. Si vous mettiez la moindre velléité de vengeance en cette affaire, et si vous montriez des intentions trop hostiles, je serais perdue. Il vous connaît, il a trouvé tout naturel que, sous votre inspiration, je m'inquiétasse de ma fortune; mais, je vous le jure, il la tient en ses mains, et a voulu la tenir. Il est homme à s'enfuir avec tous les capitaux, et à nous laisser là, le scélérat! Il sait bien que je ne déshonorerai pas moi-même le nom que je porte en le poursuivant. Il est à la fois fort et faible. J'ai bien tout examiné. Si nous le poussons à bout, je suis ruinée.

— Mais c'est donc un fripon?

— Eh bien! oui, mon père, dit-elle en se jetant sur une chaise en pleurant. Je ne voulais pas vous l'avouer pour vous épargner le chagrin de m'avoir mariée à un homme de cette espèce-là! Mœurs secrètes et conscience, l'âme et le corps, tout en lui s'accorde! c'est effroyable: je le hais et le méprise. Oui, je ne puis plus estimer ce vil Nucingen après tout ce qu'il m'a dit. Un homme capable de se jeter dans les combinaisons commerciales dont il m'a parlé n'a pas la moindre délicatesse, et mes craintes viennent de ce que j'ai lu parfaitement dans son âme. Il m'a nettement proposé, lui, mon mari, la liberté, vous savez ce que cela signifie? si je voulais être, en cas de malheur, un instrument entre ses mains, enfin si je voulais lui servir de prête-nom.

— Mais les lois sont là! Mais il y a une place de Grève pour les gendres de cette espèce-là, s'écria le père Goriot; mais je le guillotinerais moi-même s'il n'y avait pas de bourreau.

— Non, mon père, il n'y a pas de lois contre lui. Ecoutez en deux mots son langage, dégagé des circonlocutions dont il l'enveloppait: « Ou tout est perdu, vous n'avez pas liard, vous êtes ruinée, car je ne saurais choisir pour complice une autre personne que vous; ou vous me laisserez conduire à bien mes entreprises. » Est-ce clair? Il tient encore à moi. Ma probité de femme le rassure; il sait que je lui laisserai sa fortune et que je me contenterai de la mienne. C'est une association improbe et voleuse à laquelle je dois consentir sous peine d'être ruinée. Il m'achète ma conscience et la paye en me laissant être à mon aise la femme d'Eugène. « Je te permets de commettre des fautes, laisse-moi faire des crimes en ruinant de pauvres gens! » Ce langage est-il encore assez clair? Savez-vous ce qu'il nomme faire des opérations? Il achète des terrains nus sous son nom, puis il y fait bâtir des maisons par des hommes de paille. Ces hommes concluent les marchés pour les bâtisses avec tous les entrepreneurs qu'ils payent en effets à longs termes, et consentent, moyennant une légère somme, à donner quittance à mon mari, qui est alors possesseur des maisons, tandis que ces hommes s'acquittent avec les entrepreneurs dupés en faisant faillite. Le nom de la maison de Nucingen a servi à éblouir les pauvres constructeurs. J'ai compris aussi que, pour prouver, en cas de besoin, le payement de sommes énormes, Nucingen a envoyé des valeurs considérables à Amsterdam, à Londres, à Naples, à Vienne. Comment les saisirions-nous?

Eugène entendit le son lourd des genoux du père Goriot, qui tomba sans doute sur le carreau de sa chambre.

— Mon Dieu, que t'ai-je fait? Ma fille livrée à ce misérable. il exigera tout d'elle s'il le veut. Pardon, ma fille! cria le vieillard.

— Oui, si je suis dans un abîme, il y a peut-être de votre faute, dit Delphine. Nous avons si peu de raison quand nous nous marions! Connaissons-nous le monde, les affaires, les hommes, les mœurs? Les pères devraient penser pour nous. Cher père, je ne vous reproche rien, pardonnez-moi ce mot. En ceci la faute est toute à moi. Non, ne pleurez point, papa, dit-elle en baisant le front de son père.

— Ne pleure pas non plus, ma petite Delphine. Donne tes yeux, que je les essuie en les baisant. Va! je vais retrouver ma caboche, et débrouiller l'écheveau d'affaires que ton mari a mêlé.

— Non, laissez-moi faire: je saurai le manœuvrer. Il m'aime, eh bien! je me servirai de mon empire sur lui pour l'amener à me placer promptement quelques capitaux en propriétés. Peut-être lui ferai-je racheter sous mon nom Nucingen, en Alsace, il y tient. Seulement venez demain pour examiner ses livres, ses affaires, monsieur Derville ne sait rien de ce qui est commercial. Non, ne venez pas demain. Je ne veux pas me tourner le sang. Le bal de madame de Beauséant a lieu après-demain, je veux me soigner pour y être belle, reposée, et faire honneur à mon cher Eugène! Allons donc voir sa chambre.

En ce moment une voiture s'arrêta dans la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et l'on entendit dans l'escalier la voix de madame de Restaud, qui disait à Sylvie: — Mon père y est-il? Cette circonstance sauva heureusement Eugène, qui méditait déjà de se jeter sur son lit et de feindre d'y dormir.

— Ah! mon père, vous a-t-on parlé d'Anastasie? dit Delphine en reconnaissant la voix de sa sœur. Il paraîtrait qu'il lui arrive aussi de singulières choses dans son ménage.

— Quoi donc! dit le père Goriot: ce serait donc ma fin. Ma pauvre tête ne tiendra pas à un double malheur.

— Bonjour, mon père, dit la comtesse en entrant. Ah! te voilà, Delphine.

Madame de Restaud parut embarrassée de rencontrer sa sœur.

— Bonjour, Nasie, dit la baronne. Trouves-tu donc ma présence extraordinaire? Je vois mon père tous les jours, moi.

— Depuis quand?

— Si tu y venais, tu le saurais.

— Ne me taquine pas, Delphine, dit la comtesse d'une voix lamentable. Je suis bien malheureuse, je suis perdue, mon pauvre père! oh! bien perdue cette fois!

— Qu'as-tu, Nasie? cria le père Goriot. Dis-nous tout, mon enfant. Elle pâlit. Delphine, allons, secours-la donc, sois bonne pour elle, je t'aimerai encore mieux, si je peux, toi!

— Ma pauvre Nasie, dit madame de Nucingen en asseyant sa sœur, parle. Tu vois en nous les deux seules personnes qui t'aimeront toujours assez pour te pardonner tout. Vois-tu, les affections de famille sont les plus sûres. Elle lui fit respirer des sels, et la comtesse revint à elle.

— J'en mourrai, dit le père Goriot. Voyons, reprit-il en remuant son feu de mottes, approchez-vous toutes les deux. J'ai froid. Qu'as-tu, Nasie? dis vite, tu me tues...

— Eh bien! dit la pauvre femme, mon mari sait tout. Figurez-vous, mon père, il y a quelque temps, vous souvenez-vous de cette lettre de change de Maxime? Eh bien, ce n'était pas la première. J'en avais déjà payé beaucoup. Vers le commencement de janvier, monsieur de Trailles me paraissait bien chagrin. Il ne me disait rien; mais il est si facile de lire dans le cœur des gens qu'on aime, un rien suffit: puis il y a des pressentimens. Enfin il était plus aimant, plus tendre que je ne l'avais jamais vu, j'étais toujours plus heureuse. Pauvre Maxime! dans sa pensée, il me faisait ses adieux, m'a-t-il dit; il voulait se brûler la cervelle. Enfin je l'ai tant tourmenté, tant supplié, je suis restée deux heures à ses genoux. Il m'a dit qu'il devait cent mille francs! Oh! papa, cent mille francs! Je suis devenue folle. Vous ne les aviez pas, j'avais tout dévoré...

— Non, dit le père Goriot, je n'aurais pas pu les faire, à moins d'aller les voler. Mais j'y aurais été, Nasie! J'irai.

A ce mot lugubrement jeté, comme un son du râle d'un mourant, et qui accusait l'agonie du sentiment paternel réduit à l'impuissance, les deux sœurs firent une pause. Quel égoïsme serait resté froid à ce cri de désespoir qui, semblable à une pierre lancée dans un gouffre, en révélait la profondeur?

— Je les ai trouvés en disposant de ce qui ne m'appartenait pas, mon père, dit la comtesse en fondant en larmes.

Delphine fut émue et pleura en mettant la tête sur le cou de sa sœur.

— Tout est donc vrai? lui dit-elle.

Anastasie baissa la tête, madame de Nucingen la saisit à plein corps, la baisa tendrement, et l'appuyant sur son cœur: — Ici, tu seras toujours aimée sans être jugée, lui dit-elle.

— Mes anges, dit Goriot d'une voix faible, pourquoi votre union est-elle due au malheur?

— Pour sauver la vie de Maxime, enfin pour sauver tout mon bonheur, reprit la comtesse encouragée par ces témoignages d'une tendresse chaude et palpitante, j'ai porté chez cet usurier que vous connaissez, un homme fabriqué par l'enfer, que rien ne peut attendrir, ce monsieur Gobseck, les diamans de famille auxquels tient tant monsieur de Restaud, les siens, les miens, tout, je les ai vendus. Vendus! comprenez-vous? il a été sauvé! Mais, moi, je suis morte. Restaud a tout su.

— Par qui? comment? Que je le tue! cria le père Goriot.

— Hier, il m'a fait appeler dans sa chambre. J'y suis allée... « Anastasie, m'a-t-il dit d'une voix... (oh! sa voix a suffi, j'ai tout deviné), où sont vos diamans? — Chez moi. —Non, m'a-t-il dit en me regardant, ils sont là, sur ma commode. » Et il m'a montré l'écrin qu'il avait couvert de son mouchoir. « Vous savez d'où ils viennent? » m'a-t-il dit. Je suis tombée à ses genoux... j'ai pleuré, je lui ai demandé de quelle mort il voulait me voir mourir.

— Tu as dit cela! s'écria le père Goriot. Par le sacré nom de Dieu, celui qui vous fera mal à l'une ou à l'autre, tant que je serai vivant, peut être sûr que je le brûlerai à petit feu! Oui, je le déchiquèterai comme...

Le père Goriot se tut, les mots expiraient dans sa gorge.

— Enfin, ma chère, il m'a demandé quelque chose de plus difficile à faire que de mourir. Le ciel préserve toute femme d'entendre ce que j'ai entendu!

— J'assassinerai cet homme, dit le père Goriot tranquillement. Mais il n'a qu'une vie, et il m'en doit deux. Enfin, quoi? reprit-il en regardant Anastasie.

— Eh bien! dit la comtesse en continuant après une pause, il m'a regardée: « Anastasie, m'a-t-il dit, j'ensevelis tout dans le silence, nous resterons ensemble, nous avons des enfans. Je ne tuerai pas monsieur de Trailles, je pourrais le manquer, et pour m'en défaire autrement je pourrais me heurter contre la justice humaine. Le tuer dans vos bras, ce serait déshonorer *les* enfans. Mais pour ne voir périr ni vos enfans, ni leur père, ni moi, je vous impose deux conditions. Répondez: Ai-je un enfant à moi? » J'ai dit oui. « Lequel? » a-t-il demandé. — Ernest, notre aîné. —Bien, a-t-il dit. Maintenant, jurez-moi de m'obéir désormais sur un seul point. » J'ai juré. « Vous signerez la vente de vos biens quand je vous le demanderai. »

— Ne signe pas, cria le père Goriot. Ne signe jamais cela. Ah! ah! monsieur de Restaud, vous ne savez pas ce que c'est que de rendre une femme heureuse, elle va chercher le bonheur là où il est, et vous la punissez de votre niaise impuissance?... Je suis là, moi, halte là! il me trouvera dans sa route. Nasie, sois en repos. Ah! il tient à son héritier! bon, bon. Je lui empoignerai son fils, qui, sacré tonnerre, est mon petit-fils. Je puis bien le voir, ce marmot? Je le mets dans mon village, j'en aurai soin, sois bien tranquille. Je le ferai capituler, ce monstre-là, en lui di-

sant : A nous deux ! Si tu veux avoir ton fils, rends à ma fille son bien, et laisse-la se conduire à sa guise.

— Mon père !

— Oui, ton père ! Ah ! je suis un vrai père. Que ce drôle de grand seigneur ne maltraite pas mes filles. Tonnerre ! je ne sais pas ce que j'ai dans les veines. J'y ai le sang d'un tigre, je voudrais dévorer ces deux hommes. O mes enfans ! voilà donc votre vie? Mais c'est ma mort. Que deviendrez-vous donc quand je ne serai plus là? Les pères devraient vivre autant que leurs enfans. Mon Dieu, comme ton monde est mal arrangé ! Et tu as un fils cependant, à ce qu'on nous dit. Tu devrais nous empêcher de souffrir dans nos enfans. Mes chers anges, quoi ! ce n'est qu'à vos douleurs que je dois votre présence. Vous ne me faites connaître que vos larmes. Eh bien ! oui, vous m'aimez, je le vois. Venez, venez vous plaindre ici ! mon cœur est grand il peut tout recevoir. Oui, vous aurez beau le percer, les lambeaux feront encore des cœurs de père. Je voudrais prendre vos peines, souffrir pour vous. Ah ! quand vous étiez petites, vous étiez bien heureuses...

Nous n'avons eu que ce temps-là de bon, dit Delphine. Où sont les momens où nous dégringolions du haut des sacs dans le grand grenier.

— Mon père ! ce n'est pas tout, dit Anastasie à l'oreille de Goriot qui fit un bond. Les diamans n'ont pas été vendus cent mille francs. Maxime est poursuivi. Nous n'avons plus que douze mille francs à payer. Il m'a promis d'être sage, de ne plus jouer. Il ne me reste plus au monde que son amour, et je l'ai payé trop cher pour ne pas mourir s'il m'échappait. Je lui ai sacrifié fortune, honneur, repos, enfans. Oh ! faites qu'au moins Maxime soit libre, honoré, qu'il puisse demeurer dans le monde où il saura se faire une position. Maintenant il ne me doit pas que le bonheur, nous avons des enfans qui seraient sans fortune. Tout sera perdu s'il est mis à Sainte-Pélagie.

— Je ne les ai pas, Nasie. Plus, plus rien, plus rien ! C'est la fin du monde. Oh ! le monde va crouler, c'est sûr. Allez-vous-en, sauvez-vous avant ! Ah ! j'ai encore mes boucles d'argent, six couverts, les premiers que j'aie eus dans ma vie. Enfin, je n'ai plus que douze cents francs de rente viagère...

— Qu'avez-vous donc fait de vos rentes perpétuelles?

— Je les ai vendues en me réservant ce petit bout de revenu pour mes besoins. Il me fallait douze mille francs pour arranger un appartement à Fifine.

— Chez toi, Delphine? dit madame de Restaud à sa sœur.

— Oh ! qu'est-ce que cela fait ! reprit le père Goriot, les douze mille francs sont employés.

— Je devine, dit la comtesse. Pour monsieur de Rastignac. Ah ! ma pauvre Delphine, arrête-toi. Vois où j'en suis.

— Ma chère, monsieur de Rastignac est un jeune homme incapable de ruiner sa maîtresse.

— Merci, Delphine. Dans la crise où je me trouve, j'attendais mieux de toi ; mais tu ne m'as jamais aimée.

— Si, elle t'aime, Nasie, cria le père Goriot, elle me le disait tout à l'heure. Nous parlions de toi, elle me soutenait que tu étais belle et qu'elle n'était que jolie, elle !

— Elle ! répéta la comtesse, elle est d'un beau froid.

— Quand cela serait, dit Delphine en rougissant, comment t'es-tu comportée envers moi? Tu m'as reniée, tu m'as fait fermer les portes de toutes les maisons où je souhaitais aller, enfin tu n'as jamais manqué la moindre occasion de me causer de la peine. Et moi, suis-je venue, comme toi, soutirer à ce pauvre père, mille francs à mille francs, sa fortune, et le réduire dans l'état où il est? Voilà ton ouvrage, ma sœur. Moi, j'ai vu mon père tant que j'ai pu, je ne l'ai pas mis à la porte, et ne suis pas venue lui lécher les mains quand j'avais besoin de lui. Je ne savais seulement pas qu'il eût employé ces douze mille francs pour moi. J'ai de l'ordre, moi ! tu le sais. D'ailleurs, quand papa m'a fait des cadeaux, je ne les ai jamais quêtés.

— Tu étais plus heureuse que moi : monsieur de Marsay était riche, tu en sais quelque chose. Tu as toujours été vilaine comme l'or. Adieu, je n'ai ni sœur, ni...

— Tais-toi, Nasie ! cria le père Goriot.

— Il n'y a qu'une sœur comme toi qui puisse répéter ce que le monde ne croit plus, tu es un monstre, lui dit Delphine.

— Mes enfans, mes enfans, taisez-vous, ou je me tue devant vous.

— Va, Nasie, je te pardonne, dit madame de Nucingen en continuant, tu es malheureuse. Mais je suis meilleure que tu ne l'es. Me dire cela au moment où je me sentais capable de tout pour te secourir, même d'entrer dans la chambre de mon mari, ce que je ne ferais ni pour moi ni pour... Ceci est digne de tout ce que tu as commis de mal contre moi depuis neuf ans.

— Mes enfans, mes enfans, embrassez-vous ! dit le père. Vous êtes deux anges.

— Non, laissez-moi, cria la comtesse que Goriot avait prise par le bras et qui secoua l'embrassement de son père. Elle a moins de pitié pour moi que n'en aurait mon mari. Ne dirait-on pas qu'elle est l'image de toutes les vertus !

— J'aime encore mieux passer pour devoir de l'argent à monsieur de Marsay que d'avouer que monsieur de Trailles me coûte plus de deux cent mille francs, répondit madame de Nucingen.

— Delphine ! cria la comtesse en faisant un pas vers elle.

— Je te dis la vérité quand tu me calomnies, répliqua froidement la baronne.

— Delphine ! tu es une...

Le père Goriot s'élança, retint la comtesse et l'empêcha de parler en lui couvrant la bouche avec sa main.

— Mon Dieu ! mon père, à quoi donc avez-vous touché ce matin? lui dit Anastasie.

— Eh bien ! oui, j'ai tort, dit le pauvre père en s'essuyant les mains à son pantalon. Mais je ne savais pas que vous viendriez, je déménage.

Il était heureux de s'être attiré un reproche qui détournait sur lui la colère de sa fille.

— Ah ! reprit-il en s'asseyant, vous m'avez fendu le cœur. Je me meurs, mes enfans ! Le crâne me cuit intérieurement comme s'il avait du feu. Soyez donc gentilles, aimez-vous bien ! Vous me feriez mourir. Delphine, Nasie, allons, vous aviez raison, vous aviez tort toutes les deux. Voyons, Dedel, reprit-il en tournant sur la baronne des yeux pleins de larmes, il lui faut douze mille francs, cherchons-les. Ne vous regardez pas comme ça. Il se mit à genoux devant Delphine. — Demande-lui pardon pour me faire plaisir, lui dit-il à l'oreille, elle est la plus malheureuse, voyons?

— Ma pauvre Nasie, dit Delphine épouvantée de la sauvage et folle expression que la douleur imprimait sur le visage de son père, j'ai eu tort, embrasse-moi...

— Ah ! vous me mettez du baume sur le cœur, cria le père Goriot. Mais où trouver douze mille francs? Si je me proposais comme remplaçant?

— Ah ! mon père ! dirent les deux filles en l'entourant, non, non.

— Dieu vous récompensera de cette pensée, notre vie n'y suffirait point ! n'est-ce pas, Nasie? reprit Delphine.

— Et puis, pauvre père, ce serait une goutte d'eau, fit observer la comtesse.

— Mais on ne peut donc rien faire de son sang? cria le vieillard désespéré. Je me voue à celui qui te sauvera, Nasie ! je tuerai un homme pour lui. Je ferai comme Vautrin, j'irai au bagne ! je... Il s'arrêta comme s'il eût été foudroyé. Plus rien ! dit-il en s'arrachant les cheveux. Si je savais où aller pour voler, mais il est encore difficile de trouver un vol à faire. Et puis il faudrait du monde et du temps pour prendre la Banque. Allons, je dois mourir, je n'ai plus qu'à mourir. Oui, je ne suis plus bon à rien, je ne suis plus père ! non. Elle me demande, elle a besoin ! et moi, misérable, je n'ai rien. Ah ! tu t'es fait des rentes viagères, vieux scélérat, et tu avais des filles! Mais tu ne les aime donc pas? Crève, crève comme un chien que tu es !

Oui, je suis au-dessous d'un chien, un chien ne se conduirait pas ainsi! Oh! ma tête! elle bout!

— Mais, papa, crièrent les deux jeunes femmes qui l'entouraient pour l'empêcher de se frapper la tête contre les murs, soyez donc raisonnable.

Il sanglotait. Eugène, épouvanté, prit la lettre de change souscrite à Vautrin, et dont le timbre comportait une plus forte somme; il en corrigea le chiffre, en fit une lettre de change régulière de douze mille francs à l'ordre de Goriot et entra.

— Voici tout votre argent, madame, dit-il en présentant le papier. Je dormais, votre conversation m'a réveillé, j'ai pu savoir ainsi ce que je devais à monsieur Goriot. En voici le titre que vous pouvez négocier, je l'acquitterai fidèlement.

La comtesse, immobile, tenait le papier.

— Delphine, dit-elle pâle et tremblante de colère, de fureur, de rage, je te pardonnais tout, Dieu m'en est témoin, mais ceci! Comment, monsieur était là, tu le savais! tu as eu la petitesse de te venger en me laissant lui livrer mes secrets, ma vie, celle de mes enfans, ma honte, mon honneur! Va, tu ne m'es plus de rien, je te hais, je te ferai tout le mal possible, je... La colère lui coupa la parole, et son gosier se sécha.

— Mais, c'est mon fils, notre enfant, ton frère, ton sauveur, criait le père Goriot. Embrasse-le donc, Nasie! Tiens, moi je l'embrasse, reprit-il en serrant Eugène avec une sorte de fureur. Oh! mon enfant! je serai plus qu'un père pour toi, je veux être une famille. Je voudrais être Dieu, je te jetterais l'univers aux pieds. Mais, baise-le donc, Nasie? ce n'est pas un homme, mais un ange, un véritable ange.

— Laissez-la, mon père, elle est folle en ce moment, dit Delphine.

— Folle, folle! Et toi, qu'es-tu? demanda madame de Restaud.

— Mes enfans, je meurs si vous continuez, cria le vieillard en tombant sur son lit comme frappé par une balle. — Elles me tuent! se dit-il.

La comtesse regarda Eugène, qui restait immobile, abasourdi par la violence de cette scène : — Monsieur, lui dit-elle en l'interrogeant du geste, de la voix et du regard, sans faire attention à son père dont le gilet fut rapidement défait par Delphine.

— Madame, je payerai et je me tairai, répondit-il sans attendre la question.

— Tu as tué notre père, Nasie! dit Delphine en montrant le vieillard évanoui à sa sœur, qui se sauva.

— Je lui pardonne bien, dit le bonhomme en ouvrant les yeux, sa situation est épouvantable et tournerait une meilleure tête. Console Nasie, sois douce pour elle, promets-le à ton pauvre père, qui se meurt, demanda-t-il à Delphine en lui pressant la main.

— Mais qu'avez-vous? dit-elle tout effrayée.

— Rien, rien, répondit le père, ça se passera. J'ai quelque chose qui me presse le front, une migraine. Pauvre Nasie, quel avenir!

En ce moment la comtesse rentra, se jeta aux genoux de son père : — Pardon! cria-t-elle.

— Allons, dit le père Goriot, tu me fais encore plus de mal maintenant.

— Monsieur, dit la comtesse à Rastignac, les yeux baignés de larmes, la douleur m'a rendu injuste. Vous serez un frère pour moi? reprit-elle en lui tendant la main.

— Nasie, lui dit Delphine en la serrant, ma petite Nasie, oublions tout.

— Non, dit-elle, je m'en souviendrai, moi!

— Les anges, s'écria le père Goriot, vous m'enlevez le rideau que j'avais sur les yeux, votre voix me ranime. Embrassez-vous donc encore. Eh bien! Nasie, cette lettre de change te sauvera-t-elle?

— Je l'espère. Dites donc, papa, voulez-vous y mettre votre signature?

— Tiens, suis-je bête, moi, d'oublier ça! Mais je me suis trouvé mal, Nasie, ne m'en veux pas. Envoie-moi dire que tu es hors de peine. Non, j'irai. Mais non, je n'irai pas, je ne puis plus voir ton mari, je le tuerais net. Quant à dénaturer tes biens, je serai là. Va vite, mon enfant, et fais que Maxime devienne sage.

Eugène était stupéfait.

— Cette pauvre Anastasie a toujours été violente, dit madame de Nucingen, mais elle a bon cœur.

— Elle est revenue pour l'endos, dit Eugène à l'oreille de Delphine.

— Vous croyez ?

— Je voudrais ne pas le croire. Méfiez-vous d'elle, répondit-il en levant les yeux comme pour confier à Dieu des pensées qu'il n'osait exprimer.

— Oui, elle a toujours été un peu comédienne, et mon pauvre père se laisse prendre à ses mines.

— Comment allez-vous, mon bon père Goriot? demanda Rastignac au vieillard.

— J'ai envie de dormir, répondit-il.

Eugène aida Goriot à se coucher. Puis, quand le bonhomme se fut endormi en tenant la main de Delphine, sa fille se retira.

— Ce soir aux Italiens, dit-elle à Eugène, et tu me diras comment il va. Demain, vous déménagerez, monsieur. Voyons votre chambre. Oh! quelle horreur! dit-elle en y entrant. Mais vous étiez plus mal que n'est mon père. Eugène, tu t'es bien conduit. Je vous aimerais davantage si c'était possible; mais, mon enfant, si vous voulez faire fortune, il ne faut pas jeter comme ça des douze mille francs par les fenêtres. Le comte de Trailles est joueur. Ma sœur ne veut pas voir ça. Il aurait été chercher ses douze mille francs là où il sait perdre ou gagner des monts d'or.

Un gémissement les fit revenir chez Goriot, qu'ils trouvèrent en apparence endormi; mais quand les deux amans approchèrent, ils entendirent ces mots: — Elles ne sont pas heureuses! Qu'il dormît ou qu'il veillât, l'accent de cette phrase frappa si vivement le cœur de sa fille, qu'elle s'approcha du grabat sur lequel gisait son père, et le baisa au front. Il ouvrit les yeux en disant: — C'est Delphine!

— Eh bien! comment vas-tu? demanda-t-elle.

— Bien, dit-il. Ne sois pas inquiète, je vais sortir. Allez, allez, mes enfans, soyez heureux.

Eugène accompagna Delphine jusque chez elle: mais, inquiet de l'état dans lequel il avait laissé Goriot, il refusa de dîner avec elle, et revint à la maison Vauquer. Il trouva le père Goriot debout et prêt à s'attabler. Bianchon s'était mis de manière à bien examiner la figure du vermicellier. Quand il lui vit prendre son pain et le sentir pour juger de la farine avec laquelle il était fait, l'étudiant, ayant observé dans ce mouvement une absence totale de ce que l'on pourait nommer la conscience de l'acte, fit un geste sinistre.

— Viens donc près de moi, monsieur l'interne à Cochin, dit Eugène.

Bianchon s'y transporta d'autant plus volontiers qu'il allait être près du vieux pensionnaire.

— Qu'a-t-il? demanda Rastignac,

— A moins que je ne me trompe, il est flambé! Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, il me semble être sous le poids d'une apoplexie séreuse imminente. Quoique le bas de la figure soit assez calme, les traits supérieurs du visage se tirent vers le front malgré lui, vois! Puis les yeux sont dans l'état particulier qui dénote l'invasion du sérum dans le cerveau. Ne dirait-on pas qu'ils sont pleins d'une poussière fine! Demain matin j'en saurai davantage.

— Y aurait-il quelque remède?

— Aucun. Peut-être pourra-t-on retarder sa mort si l'on trouve les moyens de déterminer une réaction vers les extrémités, vers les jambes, mais si demain soir les symptômes ne cessent pas, le pauvre bonhomme est perdu. Sais-tu par quel événement la maladie a été causée? il a dû recevoir un coup violent sous lequel son moral aura succombé.

— Oui, dit Rastignac en se rappelant que les deux filles avaient battu sans relâche sur le cœur de leur père.

— Au moins, se disait Eugène, Delphine aime son père, elle!

Le soir, aux Italiens, Rastignac prit quelques précautions afin de ne pas trop alarmer madame de Nucingen.

— N'ayez pas d'inquiétude, répondit-elle aux premiers mots que lui dit Eugène, mon père est fort. Seulement, ce matin, nous l'avons un peu secoué. Nos fortunes sont en question, songez-vous à l'étendue de ce malheur? Je ne vivrais pas si votre affection ne me rendait pas insensible à ce que j'aurais regardé naguère comme des angoisses mortelles. Il n'est plus aujourd'hui qu'une seule crainte, un seul malheur pour moi, c'est de perdre l'amour qui m'a fait sentir le plaisir de vivre. En dehors de ce sentiment tout m'est indifférent, je n'aime plus rien au monde. Vous êtes tout pour moi. Si je sens le bonheur d'être riche, c'est pour mieux vous plaire. Je suis, à ma honte, plus amante que je ne suis fille. Pourquoi? je ne sais. Toute ma vie est en vous. Mon père m'a donné un cœur, mais vous l'avez fait battre. Le monde entier peut me blâmer, que m'importe! si vous, qui n'avez pas le droit de m'en vouloir, m'acquittez des crimes auxquels me condamne un sentiment irrésistible? Me croyez-vous une fille dénaturée? oh, non, il est impossible de ne pas aimer un père aussi bon que l'est le nôtre. Pouvais-je empêcher qu'il ne vît enfin les suites naturelles de nos déplorables mariages? Pourquoi ne les a-t-il pas empêchés? N'était-ce pas à lui de réfléchir pour nous? Aujourd'hui, je le sais, il souffre autant que nous; mais que pouvions-nous y faire? Le consoler! nous ne le consolerions de rien. Notre résignation lui faisait plus de douleur que nos reproches et nos plaintes ne lui causeraient de mal. Il est des situations dans la vie où tout est amertume.

Eugène resta muet, saisi de tendresse par l'expression naïve d'un sentiment vrai. Si les Parisiennes sont souvent fausses, ivres de vanité, personnelles, coquettes, froides, il est sûr que quand elles aiment réellement, elles sacrifient plus de sentimens que les autres femmes à leurs passions; elles se grandissent de toutes leurs petitesses, et deviennent sublimes. Puis Eugène était frappé de l'esprit profond et judicieux que la femme déploie pour juger les sentimens les plus naturels, quand une affection privilégiée l'en sépare et la met à distance. Madame de Nucingen se choqua du silence que gardait Eugène.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— J'écoute encore ce que vous m'avez dit. J'ai cru jusqu'ici vous aimer plus que vous ne m'aimiez.

Elle sourit et s'arma contre le plaisir qu'elle éprouva, pour laisser la conversation dans les bornes imposées par les convenances. Elle n'avait jamais entendu les expressions vibrantes d'un amour jeune et sincère. Quelques mots de plus, elle ne se serait plus contenue.

— Eugène, dit-elle en changeant de conversation, vous ne savez donc pas ce qui se passe? Tout Paris sera demain chez madame de Beauséant. Les Rochefide et le marquis d'Adjuda se sont entendus pour ne rien ébruiter; mais le roi signe demain le contrat de mariage, et votre pauvre cousine ne sait rien encore. Elle ne pourra pas se dispenser de recevoir, et le marquis ne sera pas à son bal. On ne s'entretient que de cette aventure.

— Et le monde se rit d'une infamie, et il y trempe! Vous ne savez donc pas que madame de Beauséant en mourra?

— Non, dit Delphine en souriant, vous ne connaissez pas ces sortes de femmes-là. Mais tout Paris viendra chez elle, et j'y serai! Je vous dois ce bonheur-là pourtant.

— Mais, dit Rastignac, n'est-ce pas un de ces bruits absurdes comme on en fait tant courir à Paris?

— Nous saurons la vérité demain.

Eugène ne rentra pas à la maison Vauquer. Il ne put se résoudre à ne pas jouir de son nouvel appartement. Si, la veille, il avait été forcé de quitter Delphine à une heure après minuit, ce fut Delphine qui le quitta vers deux heures pour retourner chez elle. Il dormit le lendemain assez tard, attendit vers midi madame de Nucingen, qui vint déjeuner avec lui. Les jeunes gens sont si avides de ces jolis bonheurs, qu'il avait presque oublié le père Goriot. Ce fut une longue fête pour lui que de s'habituer à chacune de ces élégantes choses qui lui appartenaient. Madame de Nucingen était là, donnant à tout un nouveau prix. Cependant, vers quatre heures, les deux amans pensèrent au père Goriot en songeant au bonheur qu'il se promettait à venir demeurer dans cette maison. Eugène fit observer qu'il était nécessaire d'y transporter promptement le bonhomme, s'il devait être malade, et quitta Delphine pour courir à la maison Vauquer. Ni le père Goriot ni Bianchon n'étaient à table.

— Eh bien! lui dit le peintre, le père Goriot est éclopé. Bianchon est là-haut près de lui. Le bonhomme a vu l'une de ses filles, la comtesse de Restaurama. Puis il a voulu sortir et sa maladie a empiré. La société va être privée d'un de ses beaux ornemens.

Rastignac s'élança vers l'escalier.

— Hé! monsieur Eugène!

— Monsieur Eugène! madame vous appelle, cria Sylvie.

— Monsieur, lui dit la veuve, monsieur Goriot et vous, vous deviez sortir le 15 de février. Voici trois jours que le 15 est passé, nous sommes au 18; il faudra me payer un mois pour vous et pour lui, mais, si vous voulez garantir le père Goriot, votre parole me suffira.

— Pourquoi? n'avez-vous pas confiance?

— Confiance! si le bonhomme n'avait plus sa tête et mourait, ses filles ne me donneraient pas un liard, et toute sa défroque ne vaut pas dix francs. Il a emporté ce matin ses derniers couverts, je ne sais pourquoi. Il s'était mis en jeune homme. Dieu me pardonne, je crois qu'il avait du rouge, il m'a paru rajeuni.

— Je réponds de tout, dit Eugène en frissonnant d'horreur et appréhendant une catastrophe.

Il monta chez le père Goriot. Le vieillard gisait sur son lit, et Bianchon était auprès de lui.

— Bonjour, père, lui dit Eugène.

Le bonhomme lui sourit doucement, et répondit en tournant vers lui des yeux vitreux : — Comment va-t-elle?

— Bien. Et vous?

— Pas mal.

— Ne le fatigue pas, dit Bianchon en entraînant Eugène dans un coin de la chambre.

— Eh bien! lui dit Rastignac.

— Il ne peut être sauvé que par un miracle. La congestion séreuse a eu lieu, il a les sinapismes; heureusement il les sent, ils agissent.

— Peut-on le transporter?

— Impossible. Il faut le laisser là, lui éviter tout mouvement physique et toute émotion...

— Mon bon Bianchon, dit Eugène, nous le soignerons à nous deux.

— J'ai déjà fait venir le médecin en chef de mon hôpital.

— Eh bien!

— Il prononcera demain soir. Il m'a promis de venir après sa journée. Malheureusement ce fichu bonhomme a commis ce matin une imprudence sur laquelle il ne veut pas s'expliquer. Il est entêté comme une mule. Quand je lui parle, il fait semblant de ne pas entendre, et dort pour ne pas me répondre; ou bien, s'il a les yeux ouverts, il se met à geindre. Il est sorti vers le matin, il a été à pied dans Paris, on ne sait où. Il a emporté tout ce qu'il possédait de vaillant, il a été faire quelque sacré trafic pour lequel il a outrepassé ses forces! Une de ses filles est venue.

— La comtesse? dit Eugène. Une grande brune, l'œil vif et bien coupé, joli pied, taille souple?

— Oui.

— Laisse-moi seul un moment avec lui, dit Rastignac. Je vais le confesser, il me dira tout, à moi.

— Je vais aller dîner pendant ce temps-là. Seulement tâ-

che de ne pas trop l'agiter; nous avons encore quelque espoir.

— Sois tranquille.

— Elles s'amuseront bien demain, dit le père Goriot à Eugène quand ils furent seuls. Elles vont à un grand bal.

— Qu'avez-vous donc fait ce matin, papa, pour être si souffrant ce soir qu'il vous faille rester au lit ?

— Rien.

— Anastasie est venue? demanda Rastignac.

— Oui, répondit le père Goriot.

— Eh bien! ne me cachez rien. Que vous a-t-elle encore demandé?

— Ah! reprit-il en rassemblant ses forces pour parler, elle était bien malheureuse, allez, mon enfant! Nasie n'a pas un sou depuis l'affaire des diamans. Elle avait commandé, pour ce bal, une robe lamée qui doit lui aller comme un bijou. Sa couturière, une infâme, n'a pas voulu lui faire crédit, et sa femme de chambre a payé mille francs en à-compte sur la toilette. Pauvre Nasie, en être venue là! Ça m'a déchiré le cœur. Mais la femme de chambre, voyant ce Restaud retirer toute sa confiance à Nasie, a eu peur de perdre son argent, et s'entend avec la couturière pour ne livrer la robe que si les mille francs sont rendus. Le bal est demain, la robe est prête, Nasie est au désespoir. Elle a voulu m'emprunter mes couverts pour les engager. Son mari veut qu'elle aille à ce bal pour montrer à tout Paris les diamans qu'on prétend vendus par elle. Peut-elle dire à ce monstre : « Je dois mille francs, payez-les? » Non. J'ai compris ça, moi. Sa sœur Delphine ira là dans une toilette superbe. Anastasie ne doit pas être au-dessous de sa cadette. Et puis elle est si noyée de larmes, ma pauvre fille! J'ai été si humilié de n'avoir pas eu douze mille francs hier, que j'aurais donné le reste de ma misérable vie pour racheter ce tort là. Voyez-vous? j'avais eu la force de tout supporter, mais mon dernier manque d'argent m'a crevé le cœur. Oh! oh! je n'en ai fait ni une ni deux, je me suis ratistolé, requinqué, j'ai vendu pour six cents francs de couverts et de boucles, puis j'ai engagé, pour un an, mon titre de rente viagère contre quatre cents francs une fois payés, au papa Gobseck. Bah! je mangerai du pain! ça me suffisait quand j'étais jeune, ça peut encore aller. Au moins elle aura une belle soirée, ma Nasie. Elle sera pimpante. J'ai le billet de mille francs là sous mon chevet. Ça me réchauffe d'avoir là sous la tête ce qui va faire plaisir à la pauvre Nasie. Elle pourra mettre sa mauvaise Victoire à la porte. A-t-on vu des domestiques ne pas avoir confiance dans leurs maîtres! Demain je serai bien, Nasie vient à dix heures. Je ne veux pas qu'elles me croient malade, elles n'iraient point au bal, elles me soigneraient. Nasie m'embrassera demain comme son enfant, ses caresses me guériront. Enfin, n'aurais-je pas dépensé mille francs chez l'apothicaire? J'aime mieux les donner à mon Guérit-Tout, à ma Nasie. Je la consolerai dans sa misère, au moins. Ça m'acquitte du tort de m'être fait du viager. Elle est au fond de l'abîme, et moi je ne suis plus assez fort pour l'en tirer. Oh! je vais me remettre au commerce. J'irai à Odessa pour y acheter du grain. Les blés valent là trois fois moins que les nôtres ne coûtent. Si l'introduction des céréales est défendue en nature, les braves gens qui font les lois n'ont pas songé à prohiber les fabrications dont les blés sont le principe. Hé, hé!... j'ai trouvé cela, moi, ce matin! Il y a de beaux coups à faire dans les amidons.

— Il est fou, se dit Eugène en regardant le vieillard. Allons, restez en repos, ne parlez pas...

Eugène descendit pour dîner quand Bianchon remonta. Puis tous deux passèrent la nuit à garder le malade à tour de rôle, en s'occupant, l'un à lire ses livres de médecine, l'autre à écrire à sa mère et à ses sœurs. Le lendemain, les symptômes qui se déclarèrent chez le malade furent, suivant Bianchon, d'un favorable augure; mais ils exigèrent des soins continuels dont les deux étudians étaient seuls capables, et dans le récit desquels il est impossible de compromettre la pudibonde phraséologie de l'époque. Les sangsues mises sur le corps appauvri du bonhomme furent accompagnées de cataplasmes, de bains de pied, de manœuvres médicales pour lesquelles il fallait d'ailleurs la force et le dévouement des deux jeunes gens. Madame de Restaud ne vint pas; elle envoya chercher sa somme par un commissionnaire.

— Je croyais qu'elle serait venue elle-même. Mais ce n'est pas un mal, elle se serait inquiétée, dit le père en paraissant heureux de cette circonstance.

A sept heures du soir, Thérèse vint apporter une lettre de Delphine,

« Que faites-vous donc, mon ami? A peine aimée, serais-je déjà négligée? Vous m'avez montré, dans ces confidences versées de cœur à cœur, une trop belle âme pour n'être pas de ceux qui restent toujours fidèles en voyant combien les sentimens ont de nuances. Comme vous l'avez dit en écoutant la prière de Mosé : « Pour les uns c'est une » même note, pour les autres c'est l'infini de la musique! » Songez que je vous attends ce soir pour aller au bal de madame de Beauséant. Décidément le contrat de monsieur d'Adjuda a été signé ce matin à la cour, et la pauvre vicomtesse ne l'a su qu'à deux heures. Tout Paris va se porter chez elle, comme le peuple encombre la Grève quand il doit y avoir une exécution. N'est-ce pas horrible d'aller voir si cette femme cachera sa douleur, si elle saura bien mourir! Je n'irais certes pas, mon ami, si j'avais été déjà chez elle; mais elle ne recevra plus sans doute, et tous les efforts que j'ai faits seraient superflus. Ma situation est bien différente de celle des autres. D'ailleurs, j'y vais pour vous aussi. Je vous attends. Si vous n'étiez pas près de moi dans deux heures, je ne sais si je vous pardonnerais cette félonie. »

Rastignac prit une plume et répondit ainsi :

« J'attends un médecin pour savoir si votre père doit vivre encore. Il est mourant. J'irai vous porter l'arrêt, et j'ai peur que ce ne soit un arrêt de mort. Vous verrez si vous pouvez aller au bal. Mille tendresses. »

Le médecin vint à huit heures et demie, et, sans donner un avis favorable, il ne pensa pas que la mort dût être imminente. Il annonça des mieux et des rechutes alternatives d'où dépendraient la vie et la raison du bonhomme.

— Il vaudrait mieux qu'il mourût promptement, fut le dernier mot du docteur.

Eugène confia le père Goriot aux soins de Bianchon, et partit pour aller porter à madame de Nucingen les tristes nouvelles qui, dans son esprit encore imbu des devoirs de famille, devaient suspendre toute joie.

— Dites-lui qu'elle s'amuse tout de même, lui cria le père Goriot, qui paraissait assoupi mais qui se dressa sur son séant au moment où Rastignac sortit.

Le jeune homme se présenta navré de douleur à Delphine, et la trouva coiffée, chaussée, n'ayant plus que sa robe de bal à mettre. Mais, semblable aux coups de pinceau par lesquels les peintres achèvent leurs tableaux, les derniers apprêts voulaient plus de temps que n'en demandait le fond même de la toile.

— Eh quoi! vous n'êtes pas habillé? dit-elle.

— Mais, madame, votre père. .

— Encore mon père, s'écria-t-elle en l'interrompant. Mais vous ne m'apprendrez pas ce que je dois à mon père. Je connais mon père depuis longtemps. Pas un mot, Eugène. Je ne vous écouterai que quand vous aurez fait votre toilette. Thérèse a tout préparé chez vous; ma voiture est prête, prenez-la; revenez. Nous causerons de mon père en allant au bal. Il faut partir de bonne heure; si nous sommes pris dans la file des voitures, nous serons bien heureux de faire notre entrée à onze heures.

— Madame!

— Allez! pas un mot, dit-elle courant dans son boudoir pour y prendre un collier.

— Mais, allez donc, monsieur Eugène, vous fâcherez madame, dit Thérèse en poussant le jeune homme épouvanté de cet élégant parricide.

Il alla s'habiller en faisant les plus tristes, les plus décourageantes réflexions. Il voyait le monde comme un océan

de boue dans lequel un homme se plongeait jusqu'au cou, s'il y trempait le pied. — Il ne s'y commet que des crimes mesquins! se dit-il. Vautrin est plus grand. Il avait vu les trois grandes expressions de la société : l'Obéissance, la Lutte et la Révolte; la Famille, le Monde et Vautrin. Et il n'osait prendre parti. L'Obéissance était ennuyeuse, la Révolte impossible, et la Lutte incertaine. Sa pensée le reporta au sein de sa famille. Il se souvint des pures émotions de cette vie calme. Il se rappela les jours passés au milieu des êtres dont il était chéri. En se conformant aux lois naturelles du foyer domestique, ces chères créatures y trouvaient un bonheur plein, continu, sans angoisses. Malgré ses bonnes pensées, il ne se sentit pas le courage de venir confesser la foi des âmes pures à Delphine, en lui ordonnant la Vertu au nom de l'Amour. Déjà son éducation commencée avait porté ses fruits. Il aimait égoïstement déjà. Son tact lui avait permis de reconnaître la nature du cœur de Delphine. Il pressentait qu'elle était capable de marcher sur le corps de son père pour aller au bal, et il n'avait ni la force de jouer le rôle d'un raisonneur, ni le courage de lui déplaire, ni la vertu de la quitter. — Elle ne me pardonnerait jamais d'avoir eu raison contre elle dans cette circonstance, se dit-il. Puis il commenta les paroles des médecins, il se plut à penser que le père Goriot n'était pas aussi dangereusement malade qu'il le croyait; enfin, il entassa des raisonnemens assassins pour justifier Delphine. Elle ne connaissait pas l'état dans lequel était son père. Le bonhomme lui-même la renverrait au bal, si elle l'allait voir. Souvent la loi sociale, implacable dans sa formule, condamne là où le crime apparent est excusé par les innombrables modifications qu'introduisent au sein des familles la différence des caractères, la diversité des intérêts et des situations. Eugène voulait se tromper lui-même, il était prêt à faire à sa maîtresse le sacrifice de sa conscience. Depuis deux jours, tout était changé dans sa vie. La femme y avait jeté ses désordres, elle avait fait pâlir la famille, elle avait tout confisqué à son profit. Rastignac et Delphine s'étaient rencontrés dans les conditions voulues pour éprouver l'un par l'autre les plus vives jouissances. Leur passion bien préparée avait grandi par ce qui tue les passions; par la jouissance. En possédant cette femme, Eugène s'aperçut que jusqu'alors il ne l'avait que désirée. Il ne l'aima qu'au lendemain du bonheur : l'amour n'est peut-être que la reconnaissance du plaisir. Infâme ou sublime, il adorait cette femme pour les voluptés qu'il lui avait apportées en dot, et pour toutes celles qu'il en avait reçues; de même que Delphine aimait Rastignac autant que Tantale aurait aimé l'ange qui serait venu satisfaire sa faim, ou étancher la soif de son gosier desséché.

— Eh bien ! comment va mon père? lui dit madame de Nucingen quand il fut de retour et en costume de bal.

— Extrêmement mal, répondit-il; si vous voulez me donner une preuve de votre affection, nous courrons le voir.

— Eh bien ! oui, dit-elle, mais après le bal. Mon bon Eugène, sois gentil, ne me fais pas de morale, viens.

Ils partirent. Eugène resta silencieux pendant une partie du chemin.

— Qu'avez-vous donc? dit-elle.

— J'entends le râle de votre père, répondit-il avec l'accent de la tâcherie. Et il se mit à raconter avec la chaleureuse éloquence du jeune âge la féroce action à laquelle madame de Restaud avait été poussée par la vanité, la crise mortelle que le dernier dévouement du père avait déterminée, et ce que coûterait la robe lamée d'Anastasie. Delphine pleurait.

— Je vais être laide, pensa-t-elle. Ses larmes se séchèrent. J'irai garder mon père, je ne quitterai pas son chevet, reprit-elle.

— Ah ! te voilà comme je te voulais, s'écria Rastignac.

Les lanternes de cinq cents voitures éclairaient les abords de l'hôtel de Beauséant. De chaque côté de la porte illuminée piaffait un gendarme. Le grand monde affluait si abondamment, et chacun mettait tant d'empressement à voir cette grande femme au moment de sa chute, que les appartemens, situés au rez-de-chaussée de l'hôtel, étaient déjà pleins quand madame de Nucingen et Rastignac s'y présentèrent. Depuis le moment où toute la cour se rua chez la grande Mademoiselle à qui Louis XIV arrachait son amant, nul désastre de cœur ne fut plus éclatant que ne l'était celui de madame de Beauséant. En cette circonstance, la dernière fille de la quasi-royale maison de Bourgogne se montra supérieure à son mal, et domina jusqu'à son dernier moment le monde dont elle n'avait accepté les vanités que pour les faire servir au triomphe de sa passion. Les plus belles femmes de Paris animaient ses salons de leurs toilettes et de leur sourires. Les hommes les plus distingués de la cour, les ambassadeurs, les ministres, les gens illustrés en tout genre, chamarrés de croix, de plaques, de cordons multicolores, se pressaient autour de la vicomtesse. L'orchestre faisait résonner les motifs de sa musique sous les lambris dorés de ce palais, désert pour sa reine. Madame de Beauséant se tenait debout devant son premier salon pour recevoir ses prétendus amis. Vêtue de blanc, sans aucun ornement dans ses cheveux simplement nattés, elle semblait calme, et n'affichait ni douleur, ni fierté, ni fausse joie. Personne ne pouvait lire dans son âme. Vous eussiez dit d'une Niobé de marbre. Son sourire à ses amis fut parfois railleur; mais elle parut à tous semblable à elle-même, et se montra si bien ce qu'elle était quand le bonheur la parait de ses rayons, que les plus insensibles l'admirèrent, comme les jeunes Romaines applaudissaient le gladiateur qui savait sourire en expirant. Le monde semblait s'être paré pour faire ses adieux à l'une de ses souveraines.

— Je tremblais que vous ne vinssiez pas, dit-elle à Rastignac.

— Madame, répondit-il d'une voix émue en prenant ce mot pour un reproche, je suis venu pour rester le dernier.

— Bien, dit-elle en lui prenant la main. Vous êtes peut-être ici le seul auquel je puisse me fier. Mon ami, aimez une femme que vous puissiez toujours aimer. N'en abandonnez aucune.

Elle prit le bras de Rastignac et le mena sur un canapé, dans le salon où l'on jouait.

— Allez, lui dit-elle, chez le marquis. Jacques, mon valet de chambre, vous y conduira et vous remettra une lettre pour lui. Je lui demande ma correspondance. Il vous la remettra tout entière, j'aime à le croire. Si vous avez mes lettres, montez dans ma chambre. On me préviendra.

Elle se leva pour aller au-devant de la duchesse de Langeais, sa meilleure amie, qui venait aussi. Rastignac partit, fit demander le marquis d'Adjuda à l'hôtel de Rochefide, où il devait passer la soirée, et où il le trouva. Le marquis l'emmena chez lui, remit une boîte à l'étudiant, et lui dit : Elles y sont toutes. Il parut vouloir parler à Eugène, soit pour le questionner sur les événemens du bal et sur la vicomtesse, soit pour lui avouer que déjà peut-être il était au désespoir de son mariage, comme il le fut plus tard ; mais un éclair d'orgueil brilla dans ses yeux, et il eut le déplorable courage de garder le secret sur ses plus nobles sentimens. — Ne lui dites rien de moi, mon cher Eugène. Il pressa la main de Rastignac par un mouvement affectueusement triste, et lui fit signe de partir. Eugène revint à l'hôtel de Beauséant, et fut introduit dans la chambre de la vicomtesse, où il vit les apprêts d'un départ. Il s'assit auprès du feu, regarda la cassette en cèdre, et tomba dans une profonde mélancolie. Pour lui, madame de Beauséant avait les proportions des déesses de l'Iliade.

— Ah ! mon ami, dit la vicomtesse en entrant et appuyant sa main sur l'épaule de Rastignac.

Il aperçut sa cousine en pleurs, les yeux levés, une main tremblante, l'autre levée. Elle prit tout à coup la boîte, la plaça dans le feu et la vit brûler.

— Ils dansent ! ils sont venus tous bien exactement, tandis que la mort viendra tard. Chut ! mon ami, dit-elle en mettant un doigt sur la bouche de Rastignac prêt à parler. Je ne verrai plus jamais ni Paris ni le monde. A cinq heu-

res du matin, je vais partir pour aller m'ensevelir au fond de la Normandie. Depuis trois heures après midi, j'ai été obligée de faire mes préparatifs, signer des actes, voir à des affaires ; je ne pouvais envoyer personne chez... Elle s'arrêta, il était sûr qu'on le trouverait chez... Elle s'arrêta encore accablée de douleur. En ces momens tout est souffrance, et certains mots sont impossibles à prononcer. — Enfin, reprit-elle, je comptais sur vous ce soir pour ce dernier service. Je voudrais vous donner un gage de mon amitié. Je penserai souvent à vous, qui m'avez paru bon et noble, jeune et candide au milieu de ce monde où ces qualités sont si rares. Je souhaite que vous songiez quelquefois à moi. Tenez, dit-elle en jetant les yeux autour d'elle, voici le coffret où je mettais mes gants. Toutes les fois que j'en ai pris avant d'aller au bal ou au spectacle, je me sentais belle, parce que j'étais heureuse, et je n'y touchais que pour y laisser quelque pensée gracieuse : il y a beaucoup de moi là-dedans, il y a toute une madame de Beauséant qui n'est plus. Acceptez-le. J'aurai soin qu'on le porte chez vous, rue d'Artois. Madame de Nucingen est fort bien ce soir, aimez-la bien.. Si nous ne nous voyons plus, mon ami, soyez sûr que je ferai des vœux pour vous, qui avez été bon pour moi. Descendons, je ne veux pas leur laisser croire que je pleure. J'ai l'éternité devant moi, j'y serai seule, et personne ne m'y demandera compte de mes larmes. Encore un regard à cette chambre. Elle s'arrêta. Puis, après s'être un moment caché les yeux avec sa main, elle se les essuya, les baigna d'eau fraîche, et prit le bras de l'étudiant. Marchons! dit-elle.

Rastignac n'avait pas encore senti d'émotion aussi violente que le fut le contact de cette douleur si noblement contenue. En rentrant dans le bal, Eugène en fit le tour avec madame de Bauséant, dernière et délicate attention de cette gracieuse femme. En entrant dans la galerie où l'on dansait, Rastignac fut surpris de rencontrer un de ces couples que la réunion de toutes les beautés humaines rend sublimes à voir. Jamais il n'avait eu l'occasion d'admirer de telles perfections. Pour tout exprimer en un mot, l'homme était un Antinoüs vivant, et ses manières ne détruisaient pas le charme qu'on éprouvait à le regarder. La femme était une fée, elle enchantait le regard, elle fascinait l'âme, irritait les sens les plus froids. La toilette s'harmoniait chez l'un et chez l'autre avec la beauté. Tout le monde les contemplait avec plaisir et enviait le bonheur qui éclatait dans l'accord de leurs yeux et de leurs mouvemens.

— Mon Dieu, quelle est cette femme? dit Rastignac.

— Oh! la plus incontestablement belle, répondit la vicomtesse. C'est lady Brandon, elle est aussi célèbre par son bonheur que par sa beauté. Elle a tout sacrifié à ce jeune homme. Ils ont, dit-on, des enfans. Mais le malheur plane toujours sur eux. On dit que lord Brandon a juré de tirer une effroyable vengeance de sa femme et de cet amant. Ils sont heureux, mais ils tremblent sans cesse.

— Et lui?

— Comment! vous ne connaissez pas le beau colonel Franchessini?

— Celui qui s'est battu...

— Il y a trois jours, oui. Il avait été provoqué par le fils d'un banquier : il ne voulait que le blesser, mais par malheur il l'a tué.

— Oh!

— Qu'avez-vous donc? vous frissonnez, dit la vicomtesse.

— Je n'ai rien, répondit Rastignac.

Une sueur froide lui coulait dans le dos. Vautrin lui apparaissait avec sa figure de bronze. Le héros du bagne donnant la main au héros du bal changeait pour lui l'aspect de la société. Bientôt il aperçut les deux sœurs, madame de Restaud et madame de Nucingen. La comtesse était magnifique avec tous ses diamans étalés, qui, pour elle, étaient brûlans sans doute, elle les portait pour la dernière fois. Quelque puissans que fussent son orgueil et son amour, elle ne soutenait pas bien les regards de son mari. Ce spectacle n'était pas de nature à rendre les pensées de Rastignac moins tristes. S'il avait revu Vautrin dans le colonel italien, il revit alors, sous les diamans des deux sœurs, le grabat sur lequel gisait le père Goriot. Son attitude mélancolique ayant trompé la vicomtesse, elle lui retira son bras.

— Allez! je ne veux pas vous coûter un plaisir, dit-elle.

Eugène fut bientôt réclamé par Delphine, heureuse de l'effet qu'elle produisait, et jalouse de mettre aux pieds de l'étudiant les hommages qu'elle recueillait dans ce monde, où elle espérait être adoptée.

— Comment trouvez-vous Nasie? lui dit-elle.

— Elle a, dit Rastignac, escompté jusqu'à la mort de son père.

Vers quatre heures du matin, la foule des salons commençait à s'éclaircir. Bientôt la musique ne se fit plus entendre. La duchesse de Langeais et Rastignac se trouvèrent seuls dans le grand salon. La vicomtesse, croyant n'y rencontrer que l'étudiant, y vint après avoir dit adieu à monsieur de Beauséant, qui s'alla coucher en lui répétant : — Vous avez tort, ma chère, d'aller vous enfermer à votre âge! Restez donc avec nous.

En voyant la duchesse, madame de Beauséant ne put retenir une exclamation.

— Je vous ai devinée, Clara, dit madame de Langeais. Vous partez pour ne plus revenir; mais vous ne partirez pas sans m'avoir entendue et sans que nous nous soyons comprises. Elle prit son amie par le bras, l'emmena dans le salon voisin, et là, la regardant avec des larmes dans les yeux, elle la serra dans ses bras et la baisa sur les joues.— Je ne veux pas vous quitter froidement, ma chère, ce serait un remords trop lourd. Vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même. Vous avez été grande ce soir, je me suis sentie digne de vous, et veux vous le prouver. J'ai eu des torts envers vous, je n'ai pas toujours été bien, pardonnez-moi, ma chère : je désavoue tout ce qui a pu vous blesser, je voudrais reprendre mes paroles. Une même douleur a réuni nos âmes, et je ne sais qui de nous sera la plus malheureuse. Monsieur de Montriveau n'était pas ici ce soir, comprenez-vous? Qui vous a vue pendant ce bal, Clara, ne vous oubliera jamais. Moi, je tente un dernier effort. Si j'échoue, j'irai dans un couvent! Où allez-vous, vous?

— En Normandie, à Courcelles, aimer, prier, jusqu'au jour où Dieu me retirera de ce monde.

— Venez, monsieur de Rastignac, dit la vicomtesse d'une voix émue, en pensant que ce jeune homme attendait. L'étudiant plia le genou, prit la main de sa cousine et la baisa. — Antoinette, adieu! reprit madame de Beauséant, soyez heureuse. Quant à vous, vous l'êtes, vous êtes jeune, vous pouvez croire à quelque chose, dit-elle à l'étudiant. A mon départ de ce monde, j'aurai eu, comme quelques mourans privilégiés, de religieuses, de sincères émotions autour de moi!

Rastignac s'en alla vers cinq heures, après avoir vu madame de Beauséant dans sa berline de voyage, après avoir reçu son dernier adieu mouillé de larmes qui prouvaient que les personnes les plus élevées ne sont pas mises hors de la loi du cœur et ne vivent pas sans chagrins, comme quelques courtisans du peuple voudraient le lui faire croire. Eugène revint à pied vers la maison Vauquer, par un temps humide et froid. Son éducation s'achevait.

— Nous ne sauverons pas le pauvre père Goriot, lui dit Bianchon quand Rastignac entra chez son voisin.

— Mon ami, lui dit Eugène après avoir regardé le vieillard endormi, va, poursuis la destinée modeste à laquelle tu bornes tes désirs. Moi, je suis en enfer, et il faut que j'y reste. Quelque mal que l'on te dise du monde, crois-le! il n'y a pas de Juvénal qui puisse en peindre l'horreur couverte d'or et de pierreries.

Le lendemain, Rastignac fut éveillé sur les deux heures après midi par Bianchon, qui, forcé de sortir, le pria de garder le père Goriot, dont l'état avait fort empiré pendant la matinée.

— Le bonhomme n'a pas deux jours, n'a peut-être pas six heures à vivre, dit l'élève en médecine, et cependant nous ne pouvons pas cesser de combattre le mal. Il va falloir lui donner des soins coûteux. Nous serons bien ses garde-malades; mais je n'ai pas le sou, moi. J'ai retourné ses poches, fouillé ses armoires : zéro au quotient. Je l'ai questionné dans un moment où il avait sa tête, il m'a dit ne pas avoir un liard à lui. Qu'as-tu, toi?

— Il me reste vingt francs, répondit Rastignac; mais j'irai les jouer, je gagnerai.

— Si tu perds?

— Je demanderai de l'argent à ses gendres et à ses filles.

— Et s'ils ne t'en donnent pas? reprit Bianchon. Le plus pressé dans ce moment n'est pas de trouver de l'argent, il faut envelopper le bonhomme d'un sinapisme bouillant depuis les pieds jusqu'à la moitié des cuisses. S'il crie, il y aura de la ressource. Tu sais comment cela s'arrange. D'ailleurs, Christophe t'aidera. Moi, je passerai chez l'apothicaire répondre de tous les médicamens que nous y prendrons. Il est malheureux que le pauvre homme n'ait pas été transportable à notre hospice, il y aurait été mieux. Allons, viens que je t'installe, et ne le quitte pas que je ne sois revenu.

Les deux jeunes gens entrèrent dans la chambre où gisait le vieillard. Eugène fut effrayé du changement de cette face convulsée, blanche et profondément débile.

— Eh bien! papa? lui dit-il en se penchant sur le grabat.

Goriot leva sur Eugène des yeux ternes et le regarda fort attentivement sans le reconnaître. L'étudiant ne soutint pas ce spectacle, des larmes humectèrent ses yeux.

— Bianchon, ne faudrait-il pas des rideaux aux fenêtres?

— Non. Les circonstances atmosphériques ne l'affectent plus. Ce serait trop heureux s'il avait chaud ou froid. Néanmoins il nous faut du feu pour faire les tisanes et préparer bien des choses. Je t'enverrai des falourdes qui nous serviront jusqu'à ce que nous ayons du bois. Hier et cette nuit, j'ai brûlé le tien et toutes les mottes du pauvre homme. Il faisait humide, l'eau dégouttait des murs. A peine ai-je pu sécher la chambre. Christophe l'a balayée, c'est vraiment une écurie. J'y ai brûlé du genièvre, ça puait trop.

— Mon Dieu! dit Rastignac, mais ses filles!

— Tiens, s'il demande à boire, tu lui donneras de ceci, dit l'interne en montrant à Rastignac un grand pot blanc. Si tu l'entends se plaindre et que le ventre soit chaud et dur, tu te feras aider par Christophe pour lui administrer... tu sais. S'il avait, par hasard, une grande exaltation, s'il parlait beaucoup, s'il avait enfin un petit brin de démence, laisse-le aller. Ce ne sera pas un mauvais signe. Mais envoie Christophe à l'hospice Cochin. Notre médecin, mon camarade ou moi, nous viendrions lui appliquer des moxas. Nous avons fait ce matin, pendant que tu dormais, une grande consultation avec un élève du docteur Gall, avec un médecin en chef de l'Hôtel-Dieu et le nôtre. Ces messieurs ont cru reconnaître de curieux symptômes, et nous allons suivre les progrès de la maladie, afin de nous éclairer sur plusieurs points scientifiques assez importans. Un de ces messieurs prétend que la pression du sérum, si elle portait plus sur un organe que sur un autre, pourrait développer des faits particuliers. Ecoute-le donc bien, au cas où il parlerait, afin de constater à quel genre d'idées appartiendraient ses discours : si c'est des effets de mémoire, de pénétration, de jugement; s'il s'occupe de matérialités, ou de sentimens; s'il calcule, s'il revient sur le passé; enfin sois en état de nous faire un rapport exact. Il est possible que l'invasion ait lieu en bloc, il mourra imbécile comme il l'est en ce moment. Tout est bien bizarre dans ces sortes de maladies! Si la bombe crevait par ici, dit Bianchon en montrant l'occiput du malade, il y a des exemples de phénomènes singuliers : le cerveau recouvre quelques-unes de ses facultés, et la mort est plus lente à se déclarer. Les sérosités peuvent se détourner du cerveau, prendre des routes dont on ne connaît le cours que par l'autopsie. Il y a aux Incurables un vieillard hébété chez qui l'épanchement a suivi la colonne vertébrale; il souffre horriblement, mais il vit.

— Se sont-elles bien amusées? dit le père Goriot, qui reconnut Eugène.

— Oh! il ne pense qu'à ses filles, dit Bianchon. Il m'a dit plus de cent fois cette nuit : Elles dansent! Elle a sa robe. Il les appelait par leurs noms. Il me faisait pleurer, diable m'emporte! avec ses intonations : Delphine! ma petite Delphine! Nasie! Ma parole d'honneur, dit l'élève en médecine, c'était à fondre en larmes.

— Delphine, dit le vieillard, elle est là, n'est-ce pas? Je le savais bien. Et ses yeux recouvrèrent une activité folle pour regarder les murs et la porte.

— Je descends dire à Sylvie de préparer les sinapismes, cria Bianchon, le moment est favorable.

Rastignac resta seul près du vieillard, assis au pied du lit, les yeux fixes sur cette tête effrayante et douloureuse à voir.

— Madame de Beauséant s'enfuit, celui-ci se meurt, dit-il. Les belles âmes ne peuvent pas rester longtemps en ce monde. Comment les grands sentimens s'allieraient-ils, en effet, à une société mesquine, petite, superficielle?

Les images de la fête à laquelle il avait assisté se représentèrent à son souvenir et contrastèrent avec le spectacle de ce lit de mort. Bianchon reparut soudain.

— Dis donc, Eugène, je viens de voir notre médecin en chef, et je suis revenu toujours courant. S'il se manifeste des symptômes de raison, s'il parle, couche-le sur un long sinapisme, de manière à l'envelopper de moutarde depuis la nuque jusqu'à la chute des reins, et fais-nous appeler.

— Cher Bianchon! dit Eugène.

— Oh! il s'agit d'un fait scientifique, reprit l'élève en médecine avec toute l'ardeur d'un néophyte.

— Allons, dit Eugène, je serai donc seul à soigner ce pauvre vieillard par affection.

— Si tu m'avais vu ce matin, tu ne dirais pas cela, reprit Bianchon sans s'offenser du propos. Les médecins qui ont exercé ne voient que la maladie; moi, je vois encore le malade, mon cher garçon.

Il s'en alla, laissant Eugène seul avec le vieillard, et dans l'appréhension d'une crise qui ne tarda pas à se déclarer.

— Ah! c'est vous, mon cher enfant, dit le père Goriot en reconnaissant Eugène.

— Allez-vous mieux? demanda l'étudiant en lui prenant la main.

— Oui, j'avais la tête serrée comme dans un étau, mais elle se dégage. Avez-vous vu mes filles? Elles vont venir bientôt, elles accourront aussitôt qu'elles me sauront malade, elles m'ont tant soigné rue de la Jussienne! Mon Dieu! je voudrais que ma chambre fût propre pour les recevoir. Il y a un jeune homme qui m'a brûlé toutes mes mottes.

— J'entends Christophe, lui dit Eugène, il vous monte du bois que ce jeune homme vous envoie.

— Bon? mais comment payer le bois? je n'ai pas un sou, mon enfant. J'ai tout donné, tout. Je suis à la charité. La robe lamée était-elle belle au moins? (Ah! je souffre!) Merci, Christophe. Dieu vous récompensera, mon garçon; moi, je n'ai plus rien.

— Je te paierai bien, toi et Sylvie, dit Eugène à l'oreille du garçon.

— Mes filles vous ont dit qu'elles allaient venir, n'est-ce pas, Christophe? Vas-y encore, je te donnerai cent sous. Dis-leur que je ne me sens pas bien, que je voudrais les embrasser, les voir encore une fois avant de mourir. Dis-leur cela, mais sans trop les effrayer.

Christophe partit sur un signe de Rastignac.

— Elles vont venir, reprit le vieillard. Je les connais. Cette bonne Delphine, si je meurs, quel chagrin je lui causerai! Nasie aussi. Je ne voudrais pas mourir, pour ne pas les faire pleurer. Mourir, mon bon Eugène, c'est ne plus les voir. Là où l'on s'en va, je m'ennuierai bien. Pour un père, l'enfer, c'est d'être sans enfans, et j'ai déjà fait

mon apprentissage depuis qu'elles sont mariées. Mon paradis était rue de la Jussienne. Dites donc, si je vais en paradis, je pourrai revenir sur terre en esprit autour d'elles. J'ai entendu dire de ces choses-là. Sont-elles vraies? Je crois les voir en ce moment telles qu'elles étaient rue de la Jussienne. Elles descendaient le matin. Bonjour, papa, disaient-elles. Je les prenais sur mes genoux, je leur faisais mille agaceries, des niches. Elles me caressaient gentiment. Nous déjeunions tous les matins ensemble, nous dînions, enfin j'étais père, je jouissais de mes enfans. Quand elles étaient rue de la Jussienne, elles ne raisonnaient pas, elles ne savaient rien du monde, elles m'aimaient bien. Mon Dieu! pourquoi ne sont-elles pas toujours restées petites? (Oh! je souffre, la tête me tire.) Ah! ah! pardon, mes enfans! je souffre horriblement, et il faut que ce soit de la vraie douleur, vous m'avez rendu bien dur au mal. Mon Dieu! si j'avais seulement leurs mains dans les miennes, je ne sentirais point mon mal. Croyez-vous qu'elles viennent? Christophe est si bête! J'aurais dû y aller moi-même. Il va les voir, lui. Mais vous avez été hier au bal. Dites-moi donc comment elles étaient? Elles ne savaient rien de ma maladie, n'est-ce pas? Elles n'auraient pas dansé, pauvres petites! Oh! je ne veux plus être malade. Elles ont encore trop besoin de moi. Leurs fortunes sont compromises. Et à quels maris sont-elles livrées! Guérissez-moi, guérissez-moi! (Oh! que je souffre! Ah! ah! ah!) Voyez-vous, il faut me guérir, parce qu'il leur faut de l'argent, et je sais où aller en gagner. J'irai faire de l'amidon en aiguilles à Odessa. Je suis un malin, je gagnerai des millions. (Oh! je souffre trop!)

Goriot garda le silence pendant un moment, en paraissant faire tous ses efforts pour rassembler ses forces afin de supporter la douleur.

— Si elles étaient là, je ne me plaindrais pas, dit-il. Pourquoi donc me plaindre?

Un léger assoupissement survint et dura longtemps. Christophe revint. Rastignac, qui croyait le père Goriot endormi, laissa le garçon lui rendre compte à haute voix de sa mission.

— Monsieur, dit-il, je suis d'abord allé chez madame la comtesse, à laquelle il m'a été impossible de parler, elle était dans de grandes affaires avec son mari. Comme j'insistais, monsieur de Restaud est venu lui même, et m'a dit comme ça : Monsieur Goriot se meurt, eh! bien, c'est ce qu'il a de mieux à faire. J'ai besoin de madame de Restaud pour terminer des affaires importantes, elle ira quand tout sera fini. Il avait l'air en colère, ce monsieur-là. J'allais sortir, lorsque madame est entrée dans l'antichambre par une porte que je ne voyais pas, et m'a dit : Christophe, dis à mon père que je suis en discussion avec mon mari, je ne puis pas le quitter; il s'agit de la vie ou de la mort de mes enfans; mais aussitôt que tout sera fini, j'irai. Quant à madame la baronne, autre histoire! je ne l'ai point vue, et je n'ai pas pu lui parler. Ah! me dit la femme de chambre, madame est rentrée du bal à cinq heures un quart, elle dort; si je l'éveille avant midi, elle me grondera. Je lui dirai que son père va plus mal quand elle me sonnera. Pour une mauvaise nouvelle, il est toujours temps de la lui dire. J'ai eu beau prier! Ah ouin! J'ai demandé à parler à monsieur le baron, il était sorti.

— Aucune de ses filles ne viendrait, s'écria Rastignac. Je vais écrire à toutes deux.

— Aucune, répondit le vieillard en se dressant sur son séant. Elles ont des affaires, elles dorment, elles ne viendront pas. Je le savais. Il faut mourir pour savoir ce que c'est que des enfans. Ah! mon ami, ne vous mariez pas, n'ayez pas d'enfans! Vous leur donnez la vie, ils vous donnent la mort. Vous les faites entrer dans le monde, ils vous en chassent. Non, elles ne viendront pas! Je sais cela depuis dix ans. Je me le disais quelquefois, mais je n'osais pas y croire.

Une larme roula dans chacun de ses yeux, sur la bordure rouge, sans en tomber.

— Ah! si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lècheraient les joues de leurs baisers! je demeurerais dans un hôtel, j'aurais de belles chambres, des domestiques, du feu à moi; et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfans. J'aurais tout cela. Mais rien. L'argent donne tout, même des filles. Oh! mon argent, où est-il? Si j'avais des trésors à laisser, elles me panseraient, elles me soigneraient; je les entendrais, je les verrais. Ah! mon cher enfant, mon seul enfant, j'aime mieux mon abandon et ma misère! Au moins quand un malheureux est aimé, il est bien sûr qu'on l'aime. Non, je voudrais être riche, je les verrais. Ma foi, qui sait? Elles ont toutes les deux des cœurs de roche. J'avais trop d'amour pour elles pour qu'elles en eussent pour moi. Un père doit être toujours riche, il doit tenir ses enfans en bride comme des chevaux sournois. Et j'étais à genoux devant elles. Les misérables! elles couronnent dignement leur conduite envers moi depuis dix ans. Si vous saviez comme elles étaient aux petits soins pour moi dans les premiers temps de leur mariage! (Oh! je souffre un cruel martyre!) Je venais de leur donner à chacune près de huit cent mille francs, elles ne pouvaient pas, ni leurs maris non plus, être rudes avec moi. L'on me recevait : « Mon bon père, par ci; mon cher père, par là. » Mon couvert était toujours mis chez elles. Enfin je dînais avec leurs maris, qui me traitaient avec considération. J'avais l'air d'avoir encore quelque chose. Pourquoi ça? Je n'avais rien dit de mes affaires. Un homme qui donne huit cent mille francs à ses filles était un homme à soigner. Et l'on était aux petits soins, mais c'était pour mon argent. Le monde n'est pas beau. J'ai vu cela, moi! L'on me menait en voiture au spectacle, et je restais comme je voulais aux soirées. Enfin elles se disaient mes filles, et elles m'avouaient pour leur père. J'ai encore ma finesse, allez, et rien ne m'est échappé. Tout a été à son adresse et m'a percé le cœur. Je voyais bien que c'était des frimes; mais le mal était sans remède. Je n'étais pas chez elles aussi à l'aise qu'à la table d'en bas. Je ne savais rien dire. Aussi quand quelques uns de ces gens du monde demandaient à l'oreille de mes gendres : — Qui est-ce que ce monsieur-là? — C'est le père aux écus, il est riche. — Ah, diantre! disait-on, et l'on me regardait avec le respect dû aux écus. Mais si je les gênais quelquefois un peu, je rachetais bien mes défauts! D'ailleurs, qui donc est parfait? (Ma tête est une plaie!) Je souffre en ce moment ce qu'il faut souffrir pour mourir, mon cher monsieur Eugène, eh bien! ce n'est rien en comparaison de la douleur que m'a causée le premier regard par lequel Anastasie m'a fait comprendre que je venais de dire une bêtise qui l'humiliait; son regard m'a ouvert toutes les veines. J'aurais voulu tout savoir, mais ce que j'ai bien su, c'est que j'étais de trop sur terre. Le lendemain je suis allé chez Delphine pour me consoler, et voilà que j'y fais une bêtise qui me l'a mise en colère. J'en suis devenu comme fou. J'ai été huit jours ne sachant plus ce que je devais faire. Je n'ai pas osé les aller voir, de peur de leurs reproches. Et me voilà à la porte de mes filles. O mon Dieu! puisque tu connais les misères, les souffrances que j'ai endurées; puisque tu as compté les coups de poignard que j'ai reçus, dans ce temps qui m'a vieilli, changé, tué, blanchi, pourquoi me fais-tu donc souffrir aujourd'hui? J'ai bien expié le péché de les trop aimer. Elles se sont bien vengées de mon affection, elles m'ont tenaillé comme des bourreaux. Eh bien! les pères sont si bêtes! je les aimais tant que j'y suis retourné comme un joueur au jeu. Mes filles, c'était mon vice à moi; elles étaient mes maîtresses, enfin tout! Elles avaient toutes les deux besoin de quelque chose, de parures; les femmes de chambre me le disaient, et je les donnais pour être bien reçu! Mais elles m'ont fait tout de même quelques petites leçons sur ma manière d'être dans le monde. Oh! elles n'ont pas attendu le lendemain. Elles commençaient à rougir de moi. Voilà ce que c'est que de bien élever ses enfans. A mon âge je ne pouvais pourtant pas aller à l'école. (Je souffre horriblement, mon Dieu! les médecins, les médecins! Si l'on m'ouvrait la tête, je souffrirais moins.) Mes filles, mes filles,

Anastasie, Delphine! je veux les voir. Envoyez-les chercher par la gendarmerie, de force! la justice est pour moi, tout est pour moi, la nature, le code civil. Je proteste. La patrie périra si les pères sont foulés aux pieds. Cela est clair. La société, le monde roulent sur la paternité, tout croule si les enfans n'aiment pas leurs pères. Oh! les voir, les entendre, n'importe ce qu'elles me diront, pourvu que j'entende leur voix, ça calmera mes douleurs, Delphine surtout. Mais dites-leur, quand elles seront là, de ne pas me regarder froidement comme elles font. Ah! mon bon ami, monsieur Eugène, vous ne savez pas ce que c'est que de trouver l'or du regard changé tout à coup en plomb gris. Depuis le jour où leurs yeux n'ont plus rayonné sur moi, j'ai toujours été en hiver ici; je n'ai plus eu que des chagrins à dévorer, et je les ai dévorés! J'ai vécu pour être humilié, insulté. Je les aime tant, que j'avalais tous les affronts par lesquels elles me vendaient une pauvre petite jouissance honteuse. Un père se cacher pour voir ses filles! Je leur ai donné ma vie, elles ne me donneront pas une heure aujourd'hui! J'ai soif, j'ai faim, le cœur me brûle, elles ne viendront pas rafraîchir mon agonie, car je meurs, je le sens. Mais elles ne savent donc pas ce que c'est que de marcher sur le cadavre de son père! Il y a un Dieu dans les cieux, il nous venge malgré nous, nous autres pères. Oh! elles viendront! Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père, qui priera Dieu pour vous, qui lui dira que vous avez été de bonnes filles, qui plaidera pour vous! Après tout, vous êtes innocentes. Elles sont innocentes, mon ami! Dites-le bien à tout le monde, qu'on ne les inquiète pas à mon sujet. Tout est de ma faute, je les ai habituées à me fouler aux pieds. J'aimais cela moi. Ça ne regarde personne, ni la justice humaine, ni la justice divine. Dieu serait injuste s'il les condamnait à cause de moi. Je n'ai pas su me conduire, j'ai fait la bêtise d'abdiquer mes droits. Je me serais avili pour elles! Que voulez-vous! le plus beau naturel, les meilleures âmes auraient succombé à la corruption de cette facilité paternelle. Je suis un misérable, je suis justement puni. Moi seul ai causé les désordres de mes filles, je les ai gâtées. Elles veulent aujourd'hui le plaisir, comme elles voulaient autrefois du bonbon. Je leur ai toujours permis de satisfaire leurs fantaisies de jeunes filles. A quinze ans, elles avaient voiture! Rien ne leur a résisté. Moi seul suis coupable, mais coupable par amour. Leur voix m'ouvrait le cœur. Je les entends, elles viennent. Oh! oui, elles viendront. La loi veut qu'on vienne voir mourir son père, la loi est pour moi. Puis ça ne coûtera qu'une course. Je la paierai. Écrivez-leur que j'ai des millions à leur laisser! Parole d'honneur. J'irai faire des pâtes d'Italie à Odessa. Je connais la manière. Il y a, dans mon projet, des millions à gagner. Personne n'y a pensé. Ça ne se gâtera point dans le transport comme le blé ou comme la farine. Eh, eh, l'amidon? il y aura là des millions! Vous ne mentirez pas, dites-leur des millions, et quand mêmes elles viendraient par avarice, j'aime mieux être trompé. Je les verrai. Je veux mes filles! je les ai faites! elles sont à moi! dit-il en se dressant sur son séant, en montrant à Eugène une tête dont les cheveux blancs étaient épars et qui menaçait par tout ce qui pouvait exprimer la menace.

— Allons, lui dit Eugène, recouchez-vous, mon bon père Goriot, je vais leur écrire. Aussitôt que Bianchon sera de retour, j'irai si elles ne viennent pas.

— Si elles ne viennent pas? répéta le vieillard en sanglotant. Mais je serai mort, mort dans un accès de rage, de rage! La rage me gagne! En ce moment, je vois ma vie entière. Je suis dupe! elles ne m'aiment pas, elles ne m'ont jamais aimé! cela est clair. Si elles ne sont pas venues, elles ne viendront pas. Plus elles auront tardé, moins elles se décideront à me faire cette joie. Je les connais. Elles n'ont jamais su rien deviner de mes chagrins, de mes douleurs, de mes besoins, elles ne devineront pas plus ma mort; elles ne sont seulement pas dans le secret de ma tendresse. Oui, je le vois pour elles, l'habitude de m'ouvrir les entrailles a ôté du prix à tout ce que je faisais. Elles auraient demandé à me crever les yeux, je leur aurais dit « Crevez-les! » Je suis trop bête. Elles croient que tous les pères sont comme le leur. Il faut toujours se faire valoir. Leurs enfans me vengeront. Mais c'est dans leur intérêt de venir ici. Prévenez-les donc qu'elles compromettent leur agonie. Elles commettent tous les crimes en un seul. Mais allez donc, dites-leur donc que, ne pas venir, c'est un parricide! Elles en ont assez commis sans ajouter celui-là. Criez donc comme moi: « Hé, Nasie! hé, Delphine! venez à votre père qui a été si bon pour vous et qui souffre! » Rien, personne. Mourrai-je donc comme un chien? Voilà ma récompense, l'abandon. Ce sont des infâmes, des scélérates; je les abomine, je les maudis; je me relèverai, la nuit, de mon cercueil pour les remaudire, car, enfin, mes amis, ai-je tort? elles se conduisent bien mal, hein? Qu'est-ce que je dis? Ne m'avez-vous pas averti que Delphine est là? C'est la meilleure des deux. Vous êtes mon fils, Eugène, vous! aimez-la, soyez un père pour elle. L'autre est bien malheureuse. Et leurs fortunes! Ah, mon Dieu! J'expire, je souffre un peu trop! Coupez-moi la tête, laissez-moi seulement le cœur.

— Christophe, allez chercher Bianchon, s'écria Eugène, épouvanté du caractère que prenaient les plaintes et les cris du vieillard, et ramenez-moi un cabriolet.

— Je vais aller chercher vos filles, mon bon père Goriot, je vous les ramènerai.

— De force, de force! Demandez la garde, la ligne, tout! tout, dit-il en jetant à Eugène un dernier regard où brilla la raison. Dites au gouvernement, au procureur du roi, qu'on me les amène, je le veux!

— Mais vous les avez maudites.

— Qui est-ce qui a dit cela? répondit le vieillard stupéfait. Vous savez bien que je les aime, je les adore! Je suis guéri si je les vois... Allez, mon bon voisin, mon cher enfant, allez, vous êtes bon, vous; je voudrais vous remercier, mais je n'ai rien à vous donner que les bénédictions d'un mourant. Ah! je voudrais au moins voir Delphine pour lui dire de m'acquitter envers vous. Si l'autre ne peut pas, amenez-moi celle-là. Dites-lui que vous ne l'aimerez plus si elle ne veut pas venir. Elle vous aime tant qu'elle viendra. A boire, les entrailles me brûlent! Mettez-moi quelque chose sur la tête. La main de mes filles, ça me sauverait, je le sens.... Mon Dieu! qui refera leurs fortunes si je m'en vais? Je veux aller à Odessa pour elles, à Odessa, y faire des pâtes.

— Buvez ceci, dit Eugène en soulevant le moribond et le prenant dans son bras gauche tandis que de l'autre il tenait une tasse pleine de tisane.

— Vous devez aimer votre père et votre mère, vous! dit le vieillard en serrant de ses mains défaillantes la main d'Eugène. Comprenez-vous que je vais mourir sans les voir, mes filles? Avoir soif toujours et ne jamais boire, voilà comment j'ai vécu depuis dix ans... Mes deux gendres ont tué mes filles. Oui, je n'ai plus eu de filles après qu'elles ont été mariées. Pères, dites aux chambres de faire une loi sur le mariage! Enfin, ne mariez pas vos filles si vous les aimez. Le gendre est un scélérat qui gâte tout chez une fille, il souille tout. Plus de mariages! C'est ce qui nous enlève nos filles, et nous ne les avons plus quand nous mourons. Faites une loi sur la mort des pères. C'est épouvantable, ceci! Vengeance! Ce sont mes gendres qui les empêchent de venir. Tuez-les! A mort le Restaud, à mort l'Alsacien, ce sont mes assassins! La mort ou mes filles! Ah! c'est fini, je meurs sans elles! Elles! Nasie, Fifine, allons, venez donc! Votre papa sort...

— Mon bon père Goriot, calmez-vous, voyons, restez tranquille, ne vous agitez pas, ne pensez pas.

— Ne pas les voir, voilà l'agonie!

— Vous allez les voir.

— Vrai! cria le vieillard égaré. Oh! les voir! je vais les voir, entendre leur voix. Je mourrai heureux. Eh bien! oui, je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus, mes peines allaient croissant. Mais les voir, toucher leurs robes, ah! rien que leurs robes, c'est bien peu; mais que je sente

quelque chose d'elles! Faites-moi prendre les cheveux... veux...

Il tomba la tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses mains s'agitèrent sur la couverture comme pour prendre les cheveux de ses filles.

— Je les bénis, dit-il en faisant un effort, bénis.

Il s'affaissa tout à coup. En ce moment Bianchon entra.

— J'ai rencontré Christophe, dit-il, il va t'amener une voiture. Puis il regarda le malade, lui souleva de force les paupières, et les deux étudians lui virent un œil sans chaleur et terne. — Il n'en reviendra pas, dit Bianchon, je ne crois pas. Il prit le pouls, le tâta, mit la main sur le cœur du bonhomme.

— La machine va toujours; mais, dans sa position, c'est un malheur, il vaudrait mieux qu'il mourût!

— Ma foi, oui, dit Rastignac.

— Qu'as-tu donc? tu es pâle comme la mort.

— Mon ami, je viens d'entendre des cris et des plaintes. Il y a un Dieu! Oh! oui! il y a un Dieu, et il nous a fait un monde meilleur, ou notre terre est un non-sens. Si ce n'avait pas été si tragique, je fondrais en larmes, mais j'ai le cœur et l'estomac horriblement serrés.

— Dis donc, il va falloir bien des choses; où prendre de l'argent?

Rastignac tira sa montre.

— Tiens, mets-la vite en gage. Je ne veux pas m'arrêter en route, car j'ai peur de perdre une minute, et j'attends Christophe. Je n'ai pas un liard, il faudra payer mon cocher au retour.

Rastignac se précipita dans l'escalier, et partit pour aller rue du Helder chez madame de Restaud. Pendant le chemin, son imagination, frappée de l'horrible spectacle dont il avait été témoin, échauffa son indignation. Quand il arriva dans l'antichambre et qu'il demanda madame de Restaud, on lui répondit qu'elle n'était pas visible.

— Mais, dit-il au valet de chambre, je viens de la part de son père qui se meurt.

— Monsieur, nous avons de monsieur le comte les ordres les plus sévères...

— Si monsieur de Restaud y est, dites-lui dans quelle circonstance se trouve son beau-père, et prévenez-le qu'il faut que je lui parle à l'instant même.

Eugène attendit pendant longtemps.

— Il se meurt peut-être en ce moment, pensait-il.

Le valet de chambre l'introduisit dans le premier salon, où monsieur de Restaud reçut l'étudiant debout, sans le faire asseoir, devant une cheminée où il n'y avait pas de feu.

— Monsieur le comte, lui dit Rastignac, monsieur votre beau-père expire en ce moment dans un bouge infâme, sans un liard pour avoir du bois; il est exactement à la mort et demande à voir sa fille...

— Monsieur, lui répondit avec froideur le comte de Restaud, vous avez pu vous apercevoir que j'ai fort peu de tendresse pour monsieur Goriot. Il a compromis son caractère avec madame de Restaud, il a fait le malheur de ma vie, je vois en lui l'ennemi de mon repos. Qu'il meure, qu'il vive, tout m'est parfaitement indifférent. Voilà quels sont mes sentimens à son égard. Le monde pourra me blâmer. Je méprise l'opinion. J'ai maintenant des choses plus importantes à accomplir qu'à m'occuper de ce que penseront de moi des sots ou des indifférens. Quant à madame de Restaud, elle est hors d'état de sortir. D'ailleurs, je ne veux pas qu'elle quitte sa maison. Dites à son père qu'aussitôt qu'elle aura rempli ses devoirs envers moi, envers mon enfant, elle ira le voir. Si elle aime son père, elle peut être libre dans quelques instans..,

— Monsieur le comte, il ne m'appartient pas de juger de votre conduite, vous êtes le maître de votre femme; mais je puis compter sur votre loyauté? Eh bien! promettez-moi seulement de lui dire que son père n'a pas un jour à vivre, et l'a déjà maudite en ne la voyant pas à son chevet.

— Dites-le-lui vous-même, répondit monsieur de Restaud frappé des sentimens d'indignation que trahissait l'accent d'Eugène.

Rastignac entra, conduit par le comte, dans le salon où se tenait habituellement la comtesse: il la trouva noyée de larmes, et plongée dans une bergère comme une femme qui voulait mourir. Elle lui fit pitié. Avant de regarder Rastignac, elle jeta sur son mari de craintifs regards qui annonçaient une prostration complète de ses forces écrasée par une tyrannie morale et physique. Le comte hocha la tête, elle se crut encouragée à parler.

— Monsieur, j'ai tout entendu. Dites à mon père que s'il connaissait la situation dans laquelle je suis, il me pardonnerait. Je ne comptais pas sur ce supplice, il est au-dessus de mes forces, monsieur, mais je résisterai jusqu'au bout, dit-elle à son mari. Je suis mère. Dites à mon père que je suis irréprochable envers lui, malgré les apparences, cria-t-elle avec désespoir à l'étudiant.

Eugène salua les deux époux, en devinant l'horrible crise dans laquelle était la femme, et se retira stupéfait. Le ton de monsieur de Restaud lui avait démontré l'inutilité de sa démarche, et il comprit qu'Anastasie n'était plus libre. Il courut chez madame de Nucingen, et la trouva dans son lit.

— Je suis souffrante, mon pauvre ami, lui dit-elle. J'ai pris froid en sortant du bal, j'ai peur d'avoir une fluxion de poitrine, j'attends le médecin.

— Eussiez-vous la mort sur les lèvres, lui dit Eugène en l'interrompant, il faut vous traîner auprès de votre père. Il vous appelle! si vous pouviez entendre le plus léger de ses cris, vous ne vous sentiriez point malade.

— Eugène, mon père n'est peut-être pas aussi malade que vous le dites; mais je serais au désespoir d'avoir le moindre tort à vos yeux, et je me conduirai comme vous le voudrez. Lui, je le sais, il mourrait de chagrin si ma maladie devenait mortelle par suite de cette sortie. Eh bien! j'irai dès que mon médecin sera venu. Ah! pourquoi n'avez-vous plus votre montre? dit-elle en ne voyant plus la chaîne. Eugène rougit. Eugène! Eugène, si vous l'aviez déjà vendue, perdue... oh! cela serait bien mal.

L'étudiant se pencha sur le lit de Delphine, et lui dit à l'oreille:

— Vous voulez le savoir? eh bien! sachez-le! Votre père n'a pas de quoi s'acheter le linceul dans lequel on le mettra ce soir. Votre montre est en gage, je n'avais plus rien.

Delphine sauta tout à coup hors de son lit, courut à son secrétaire, y prit sa bourse, la tendit à Rastignac. Elle sonna et s'écria: —J'y vais, j'y vais, Eugène! Laissez-moi m'habiller; mais je serais un monstre! Allez, j'arriverai avant vous! Thérèse, cria-t-elle à sa femme de chambre, dites à monsieur de Nucingen de monter me parler à l'instant même.

Eugène, heureux de pouvoir annoncer au moribond la présence d'une de ses filles, arriva presque joyeux rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il fouilla dans la bourse pour pouvoir payer immédiatement son cocher. La bourse de cette jeune femme, si riche, si élégante, contenait soixante-dix francs. Parvenu en haut de l'escalier, il trouva le père Goriot maintenu par Bianchon, et opéré par le chirurgien de l'hôpital, sous les yeux du médecin. On lui brûlait le dos avec des moxas, dernier remède de la science, remède inutile.

— Les sentez-vous? demandait le médecin.

Le père Goriot, ayant entrevu l'étudiant, répondit:

— Elles viennent, n'est-ce pas?

— Il peut s'en tirer, dit le chirurgien, il parle.

— Oui, répondit Eugène, Delphine me suit.

— Allons, dit Bianchon, il parlait de ses filles, après lesquelles il crie comme un homme sur le pal crie, dit-on, après l'eau...

— Cessez, dit le médecin au chirurgien, il n'y a plus rien à faire, on ne le sauvera pas.

— Bianchon et le chirurgien replacèrent le mourant à plat sur son grabat infect.

— Il faudrait cependant le changer de linge, dit le médecin. Quoiqu'il n'y ait aucun espoir, il faut respecter en lui la nature humaine. Je reviendrai, Bianchon, dit-il à l'étudiant. S'il se plaignait encore, mettez-lui de l'opium sur le diaphragme.

Le chirurgien et le médecin sortirent.

— Allons, Eugène, du courage, mon fils! dit Bianchon à Rastignac quand ils furent seuls, il s'agit de lui mettre une chemise blanche et de changer son lit. Va dire à Sylvie de monter des draps et de venir nous aider.

Eugène descendit, et trouva madame Vauquer occupée à mettre le couvert avec Sylvie. Aux premiers mots que lui dit Rastignac, la veuve vint à lui, en prenant l'air aigrement doucereux d'une marchande soupçonneuse qui ne voudrait ni perdre son argent, ni fâcher le consommateur.

— Mon cher monsieur Eugène, répondit-elle, vous savez tout comme moi que le père Goriot n'a plus le sou. Donner des draps à un homme en train de tortiller de l'œil, c'est les perdre, d'autant qu'il faudra bien en sacrifier un pour le linceul. Ainsi, vous me devez déjà cent quarante-quatre francs, mettez quarante francs de plus, et quelques autres petites choses, la chandelle que Sylvie vous donnera, tout cela fait au moins deux cents francs, qu'une pauvre veuve comme moi n'est pas en état de perdre. Dame! soyez juste, monsieur Eugène, j'ai bien assez perdu depuis cinq jours que le guignon s'est logé chez moi. J'aurais donné dix écus pour que ce bonhomme-là fût parti ces jours-ci, comme vous le disiez. Ça frappe mes pensionnaires. Pour un rien, je le ferais porter à l'hôpital. Enfin, mettez-vous à ma place. Mon établissement avant tout, c'est ma vie, à moi.

Eugène remonta rapidement chez le père Goriot.

— Bianchon, l'argent de la montre?

— Il est là sur la table, il en reste trois cent soixante et quelques francs. J'ai payé sur ce qu'on m'a donné tout ce que nous devions. La reconnaissance du Mont-de-Piété est sous l'argent.

— Tenez, madame, dit Rastignac après avoir dégringolé l'escalier avec horreur, soldez nos comptes. Monsieur Goriot n'a pas longtemps à rester chez vous, et moi...

— Oui, il en sortira les pieds en avant, pauvre homme, dit-elle en comptant deux cents francs, d'un air moitié gai, moitié mélancolique.

— Finissons, dit Rastignac.

— Sylvie, donnez les draps, et allez aider ces messieurs, là-haut.

— Vous n'oublierez pas Sylvie, dit madame Vauquer à l'oreille d'Eugène, voilà deux nuits qu'elle veille.

Dès qu'Eugène eut le dos tourné, la vieille courut à sa cuisinière : — Prends les draps retournés, numéro sept. Par Dieu! c'est toujours assez bon pour un mort, lui dit-elle à l'oreille.

Eugène, qui avait déjà monté quelques marches de l'escalier, n'entendit pas les paroles de la vieille hôtesse.

— Allons, lui dit Bianchon, passons-lui sa chemise. Tiens-le droit.

Eugène se mit à la tête du lit, et soutint le moribond auquel Bianchon enleva sa chemise, et le bonhomme fit un geste comme pour garder quelque chose sur sa poitrine, et poussa des cris plaintifs et inarticulés, à la manière des animaux qui ont une grande douleur à exprimer.

— Oh! oh! dit Bianchon, il veut une petite chaîne de cheveux et un médaillon que nous lui avons ôtés tout à l'heure pour lui poser ses moxas. Pauvre homme! il faut la lui remettre. Elle est sur la cheminée.

Eugène alla prendre une petite chaîne tressée avec des cheveux blond-cendré, sans doute ceux de madame Goriot. Il lut d'un côté du médaillon : Anastasie; et de l'autre : Delphine. Image de son cœur qui reposait toujours sur son cœur. Les boucles contenues étaient d'une telle finesse qu'elles devaient avoir été prises pendant la première enfance des deux filles. Lorsque le médaillon toucha sa poitrine, le vieillard fit un *han* prolongé qui annonçait une satisfaction effrayante à voir. C'était un des derniers retentissemens de sa sensibilité, qui semblait se retirer au centre inconnu d'où partent et où s'adressent nos sympathies. Son visage convulsé prit une expression de joie maladive. Les deux étudians, frappés de ce terrible éclat d'une force de sentiment qui survivait à la pensée, laissèrent tomber chacun des larmes chaudes sur le moribond qui jeta un cri de plaisir aigu.

— Nasie! Fifine! dit-il.

— Il vit encore, dit Bianchon.

— A quoi ça lui sert-il? dit Sylvie.

— A souffrir, répondit Rastignac.

Après avoir fait à son camarade un signe pour lui dire de l'imiter, Bianchon s'agenouilla pour passer ses bras sous les jarrets du malade, pendant que Rastignac en faisait autant de l'autre côté du lit afin de passer les mains sous le dos. Sylvie était là, prête à retirer les draps quand le moribond serait soulevé, afin de les remplacer par ceux qu'elle apportait. Trompé sans doute par les larmes, Goriot usa ses dernières forces pour étendre les mains, rencontra de chaque côté de son lit les têtes des étudians, les saisit violemment par les cheveux, et l'on entendit faiblement : — «Ah! mes anges!» Deux mots, deux murmures accentués par l'âme qui s'envola sur cette parole.

— Pauvre cher homme, dit Sylvie attendrie de cette exclamation où se peignit un sentiment suprême que le plus horrible, le plus involontaire des mensonges exaltait une dernière fois.

Le dernier soupir de ce père devait être un soupir de joie. Ce soupir fut l'expression de toute sa vie, il se trompait encore. Le père Goriot fut pieusement replacé sur son grabat. A compter de ce moment, sa physionomie garda la douloureuse empreinte du combat qui se livrait entre la mort et la vie dans une machine qui n'avait plus cette espèce de conscience cérébrale d'où résulte le sentiment du plaisir et de la douleur pour l'être humain. Ce n'était plus qu'une question de temps pour la destruction.

— Il va rester ainsi quelques heures, et mourra sans que l'on s'en aperçoive, il ne râlera même pas. Le cerveau doit être complétement envahi.

En ce moment on entendit dans l'escalier un pas de jeune femme haletante.

— Elle arrive trop tard, dit Rastignac.

Ce n'était pas Delphine, mais Thérèse, sa femme de chambre.

— Monsieur Eugène, dit-elle, il s'est élevé une scène violente entre monsieur et madame, à propos de l'argent que cette pauvre madame demandait pour son père. Elle s'est évanouie, le médecin est venu, il a fallu la saigner, elle criait : — Mon père se meurt, je veux voir papa! Enfin, des cris à fendre l'âme.

— Assez, Thérèse. Elle viendrait que maintenant ce serait superflu, monsieur Goriot n'a plus de connaissance.

— Pauvre cher monsieur, est-il mal comme ça! dit Thérèse.

— Vous n'avez plus besoin de moi, faut que j'aille à mon dîner, il est quatre heures et demie, dit Sylvie qui faillit se heurter sur le haut de l'escalier avec madame de Restaud.

Ce fut une apparition grave et terrible que celle de la comtesse. Elle regarda le lit de mort, mal éclairé par une seule chandelle, et versa des pleurs en apercevant le masque de son père où palpitaient encore les derniers tressaillemens de la vie. Bianchon se retira par discrétion.

— Je ne me suis pas échappée assez tôt, dit la comtesse à Rastignac.

L'étudiant fit un signe de tête affirmatif plein de tristesse. Madame de Restaud prit la main de son père, la baisa.

— Pardonnez-moi, mon père! Vous disiez que ma voix vous rappellerait de la tombe; eh bien, revenez un moment à la vie pour bénir votre fille repentante. Entendez-moi. Ceci est affreux! votre bénédiction est là seule que je puisse recevoir ici-bas désormais. Tout le monde me hait, vous seul m'aimez. Mes enfans eux-mêmes me haïront. Emmenez-moi avec vous, je vous aimerai, je vous soignerai. Il n'entend plus, je suis folle. Elle tomba sur ses genoux, et contempla ce débris avec une expression de délire. Rien ne

manque à mon malheur, dit-elle en regardant Eugène. Monsieur de Trailles est parti, laissant ici des dettes énormes, et j'ai su qu'il me trompait. Mon mari ne me pardonnera jamais, et je l'ai laissé le maître de ma fortune. J'ai perdu toutes mes illusions. Hélas! pour qui ai-je trahi le seul cœur (elle montra son père) où j'étais adorée! Je l'ai méconnu, je l'ai repoussé, je lui ai fait mille maux, infâme que je suis!

— Il le savait, dit Rastignac.

En ce moment le père Goriot ouvrit les yeux, mais par l'effet d'une convulsion. Le geste qui révélait l'espoir de la comtesse ne fut pas moins horrible à voir que l'œil de mourant.

— M'entendrait-il! cria la comtesse. Non, se dit-elle en s'asseyant auprès du lit.

Madame de Restaud ayant manifesté le désir de garder son père, Eugène descendit pour prendre un peu de nourriture. Les pensionnaires étaient déjà réunis.

— Eh bien, lui dit le peintre, il paraît que nous allons avoir un petit mortorama là-haut?

— Charles, lui dit Eugène, il me semble que vous devriez plaisanter sur quelque sujet moins lugubre.

— Nous ne pourrons donc plus rire ici? reprit le peintre. Qu'est-ce que cela fait, puisque Bianchon dit que le bonhomme n'a plus sa connaissance?

— Eh bien, reprit l'employé au Muséum, il sera mort comme il a vécu.

— Mon père est mort, cria la comtesse.

A ce cri terrible, Sylvie, Rastignac et Bianchon montèrent, et trouvèrent madame de Restaud évanouie. Après l'avoir fait revenir à elle, ils la transportèrent dans le fiacre qui l'attendait. Eugène la confia aux soins de Thérèse, lui ordonnant de la conduire chez madame de Nucingen.

— Oh! il est bien mort, dit Bianchon en descendant.

— Allons, messieurs, à table, dit madame Vauquer, la soupe va se refroidir.

Les deux étudians se mirent à côté l'un de l'autre.

— Que faut-il faire maintenant? dit Eugène à Bianchon.

— Mais je lui ai fermé les yeux, et je l'ai convenablement disposé. Quand le médecin de la mairie aura constaté le décès que nous irons déclarer, on le coudra dans un linceul, et on l'enterrera. Que veux-tu qu'il devienne?

— Il ne flairera plus son pain comme ça, dit un pensionnaire en imitant la grimace du bonhomme.

— Sacrebleu, messieurs, dit le répétiteur, laissez donc le père Goriot, et ne nous en faites plus manger. On l'a mis à toute sauce depuis une heure. Un des priviléges de la bonne ville de Paris, c'est qu'on peut y naître, y vivre, y mourir sans que personne fasse attention à vous. Profitons donc des avantages de la civilisation. Il y a trois cents morts aujourd'hui, voulez-vous apitoyer sur les hécatombes parisiennes? Que le père Goriot soit crevé, tant mieux pour lui! Si vous l'adorez, allez le garder, et laissez-nous manger tranquillement, nous autres.

— Oh! oui, dit la veuve, tant mieux pour lui qu'il soit mort! Il paraît que le pauvre homme avait bien du désagrément, sa vie durant.

Ce fut toute l'oraison funèbre d'un être qui, pour Eugène, représentait toute la paternité. Les quinze pensionnaires se mirent à causer comme à l'ordinaire. Lorsque Eugène et Bianchon eurent mangé, le bruit des fourchettes et des cuillers, les rires de la conversation, les diverses expressions de ces figures gloutonnes et indifférentes, leur insouciance, tout les glaça d'horreur. Ils sortirent pour aller chercher un prêtre qui veillât et priât pendant la nuit près du mort. Il leur fallut mesurer les derniers devoirs à rendre au bonhomme sur le peu d'argent dont ils pourraient disposer. Vers neuf heures du soir, le corps fut placé sur un fond sanglé, entre deux chandelles, dans cette chambre nue, et un prêtre vint s'asseoir auprès de lui. Avant de se coucher, Rastignac, ayant demandé des renseignemens à l'ecclésiastique sur le prix du service à faire et sur celui des convois, écrivit un mot au baron de Nucingen et au comte de Restaud en les priant d'envoyer leurs gens d'affaires, afin de pourvoir à tous les frais de l'enterrement. Il leur dépêcha Christophe, puis il se coucha et s'endormit accablé de fatigue. Le lendemain matin Bianchon et Rastignac furent obligés d'aller déclarer eux-mêmes le décès, qui vers midi fut constaté. Deux heures après aucun des deux gendres n'avait envoyé d'argent, personne ne s'était présenté en leur nom, et Rastignac avait été forcé déjà de payer les frais du prêtre. Sylvie ayant demandé dix francs pour ensevelir le bonhomme et le coudre dans un linceul, Eugène et Bianchon calculèrent que si les parens du mort ne voulaient se mêler de rien, ils auraient à peine de quoi pourvoir aux frais. L'étudiant en médecine se chargea donc de mettre lui-même le cadavre dans une bière de pauvre qu'il fit apporter de son hôpital, où il l'eut à meilleur marché.

— Fais une farce à ces drôles-là, dit-il à Eugène. Va acheter un terrain, pour cinq ans, au Père-Lachaise, et commande un service de troisième classe à l'église et aux Pompes-Funèbres. Si les gendres et les filles se refusent à te rembourser, tu feras graver sur la tombe : « Ci-gît monsieur Goriot, père de la comtesse de Restaud et de la baronne de Nucingen, enterré aux frais de deux étudians. »

Eugène ne suivit le conseil de son ami qu'après avoir été infructueusement chez monsieur et madame de Nucingen, et chez monsieur et madame de Restaud. Il n'alla pas plus loin que la porte. Chacun des concierges avait des ordres sévères.

— Monsieur et madame, dirent-ils, ne reçoivent personne; leur père est mort, et ils sont plongés dans la plus vive douleur.

Eugène avait assez l'expérience du monde parisien pour savoir qu'il ne devait pas insister. Son cœur se serra étrangement quand il se vit dans l'impossiblilité de parvenir jusqu'à Delphine.

« *Vendez une parure*, lui écrivit-il chez le concierge, *et que votre père soit décemment conduit à sa dernière demeure.* »

Il cacheta ce mot, et pria le concierge du baron de le remettre à Thérèse pour sa maîtresse; mais le concierge le remit au baron de Nucingen qui le jeta dans le feu. Après avoir fait toutes ses dispositions, Eugène revint vers trois heures à la pension bourgeoise, et ne put retenir une larme quand il aperçut à cette porte bâtarde la bière à peine couverte d'un drap noir, posée sur deux chaises dans cette rue déserte. Un mauvais goupillon, auquel personne n'avait encore touché, trempait dans un plat de cuivre argenté plein d'eau bénite. La porte n'était pas même tendue de noir. C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivans, ni amis, ni parens. Bianchon, obligé d'être à son hôpital, avait écrit un mot à Rastignac pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait avec l'église. L'interne lui mandait qu'une messe était hors de prix, qu'il fallait se contenter du service moins coûteux des vêpres, et qu'il avait envoyé Christophe avec un mot aux Pompes-Funèbres. Au moment où Eugène achevait de lire le griffonnage de Bianchon, il vit entre les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles.

— Comment avez-vous osé prendre ça? lui dit-il.

— Pardi! fallait-il l'enterrer avec? répondit Sylvie, c'est en or.

— Certes! reprit Eugène avec indignation, qu'il emporte au moins avec lui la seule chose qui puisse représenter ses deux filles.

Quand le corbillard vint, Eugène fit remonter la bière, la décloua, et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges et pures, *ne raisonnaient pas*, comme il l'avait dit dans ses cris d'agonisant. Rastignac et Christophe accompagnèrent seuls, avec deux croque-morts, le char qui menait le pauvre homme à Saint-Étienne-du-Mont, église peu distante de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Arrivé là, le corps fut présenté à une petite chapelle basse et sombre, autour de laquelle l'étudiant chercha vainement les deux filles du père Goriot ou leurs maris. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé

de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons pourboires. En attendant les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau, Rastignac serra la main à Christophe, sans pouvoir prononcer une parole.

— Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personne et n'a jamais fait de mal.

Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour soixante-dix francs dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le *Libera*, le *De profundis*. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur, qui consentirent à recevoir avec eux Eugène et Christophe.

— Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrons aller vite, afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie.

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène se fouilla, il n'avait plus rien, et fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, il n'y avait plus qu'un crépuscule qui agaçait les nerfs; il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras et contempla les nuages. Christophe le quitta. Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : — A nous deux maintenant!

Il revint à pied rue d'Artois, et alla dîner chez madame de Nucingen.

FIN DU PÈRE GORIOT.

LA MAISON NUCINGEN.

A MADAME ZULMA CARAUD.

DE BALZAC.

Vous savez combien sont minces les cloisons qui séparent les cabinets particuliers dans les plus élégans cabarets de Paris. Chez Véry, par exemple, le plus grand salon est coupé en deux par une cloison qui s'ôte et se remet à volonté. La scène n'était pas là, mais dans un bon endroit qu'il ne me convient pas de nommer. Nous étions deux, je dirai donc, comme le Prud'homme de Henri Monnier : « Je ne voudrais pas la compromettre. » Nous caressions les friandises d'un dîner exquis à plusieurs titres, dans un petit salon où nous parlions à voix basse, après avoir reconnu le peu d'épaisseur de la cloison. Nous avions atteint au moment du rôti sans avoir eu de voisins dans la pièce contiguë à la nôtre, où nous n'entendions que les pétillemens du feu. Huit heures sonnèrent, il se fit un grand bruit de pieds, il y eut des paroles échangées, les garçons apportèrent des bougies. Il nous fut démontré que le salon voisin était occupé. En reconnaissant les voix, je sus à quels personnages nous avions affaire. C'était quatre des plus hardis cormorans éclos dans l'écume qui couronne les flots incessamment renouvelés de la génération présente ; aimables garçons dont l'existence est problématique, à qui l'on ne connaît ni rentes ni domaines, et qui vivent bien. Ces spirituels *condottieri* de l'Industrie moderne, devenue la plus cruelle des guerres, laissent les inquiétudes à leurs créanciers, gardent les plaisirs pour eux, et n'ont de souci que de leur costume. D'ailleurs braves à fumer, comme Jean Bart, leur cigare sur une tonne de poudre, peut-être pour ne pas faillir à leur rôle, plus moqueurs que les petits journaux, moqueurs à se moquer d'eux-mêmes ; perspicaces et incrédules, fureteurs d'affaires, avides et prodigues, envieux d'autrui, mais contents d'eux-mêmes ; profonds politiques par saillies, analysant tout, devinant tout, ils n'avaient pas encore pu se faire jour dans le monde où ils voudraient se produire. Un seul des quatre est parvenu, mais seulement au pied de l'échelle. Ce n'est rien que d'avoir de l'argent, et un parvenu ne sait tout ce qui lui manque alors qu'après six mois de flatteries. Peu parleur, froid, gourmé, sans esprit, ce parvenu, nommé Andoche Finot, a eu le cœur de se mettre à plat ventre devant ceux qui pouvaient le servir, et la finesse d'être insolent avec ceux dont il n'avait plus besoin. Semblable à l'un des grotesques du ballet de Gustave, il est marquis par derrière et vilain par devant. Ce prélat industriel entretient un caudataire Émile Blondet, rédacteur de journaux, homme de beaucoup d'esprit, mais décousu; brillant, capable, paresseux, se sachant exploité, se laissant faire; perfide, comme il est bon, par caprices ; un de ces hommes que l'on aime et que l'on n'estime pas. Fin comme une soubrette de comédie, incapable de refuser sa plume à qui la lui demande, et son cœur à qui le lui emprunte, Emile est le plus séduisant de ces hommes-filles de qui le plus fantasque de nos gens d'esprit a dit : « Je les aime mieux en souliers de satin qu'en bottes. » Le troisième, nommé Couture, se maintient par la Spéculation. Il ente affaire sur affaire, le succès de l'une couvre l'insuccès de l'autre. Aussi vit-il à fleur d'eau soutenu par la force nerveuse de son jeu, par une coupe roide et audacieuse. Il nage de ci, de là, cherchant dans l'immense mer des intérêts parisiens un îlot assez contestable pour pouvoir s'y loger. Evidemment, il n'est pas à sa place. Quant au dernier, le plus malicieux des quatre, son nom suffira : Bixiou ! Hélas ! ce n'est plus le Bixiou de 1825, mais celui de 1836, le misanthrope bouffon à qui l'on connaît le plus de verve et de mordant, un diable enragé d'avoir dépensé tant d'esprit en pure perte, furieux de ne pas avoir ramassé son épave dans la dernière révolution, donnant son coup de pied à chacun en vrai Pierrot des Funambules, sachant son époque et les aventures scandaleuses sur le bout de son doigt, les ornant de ses inventions drôlatiques, sautant sur toutes les épaules comme un clown, et tâchant d'y laisser une marque à la façon du bourreau.

Après avoir satisfait aux premières exigences de la gourmandise, nos voisins arrivèrent où nous en étions de notre dîner, au dessert ; et, grâce à notre coite tenue, ils se crurent seuls. A la fumée des cigares, à l'aide du vin de Champagne, à travers les amusemens gastronomiques du dessert, il s'entama donc une intime conversation. Empreinte de cet esprit glacial qui roidit les sentimens les plus élastiques, arrête les inspirations les plus généreuses, et donne au rire quelque chose d'aigu, cette causerie pleine de l'âcre ironie qui change la gaîté en ricanerie, accusa l'épuisement d'âmes livrées à elles-mêmes, sans autre but que la satisfaction de l'égoïsme, fruit de la paix où nous vivons. Ce pamphlet contre l'homme que Diderot n'osa pas publier, le *Neveu de Rameau* : ce livre, débraillé tout exprès

pour montrer des plaies, est seul comparable à ce pamphlet dit sans aucune arrière-pensée, où le mot ne respecta même point ce que le penseur discute encore, où l'on ne construisit qu'avec des ruines, où l'on nia tout, où l'on n'admira que ce que le scepticisme adopte : l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent. Après avoir tiraillé dans le cercle des personnes de connaissance, la Médisance se mit à fusiller les amis intimes. Un signe suffit pour expliquer le désir que j'avais de rester et d'écouter au moment où Bixiou prit la parole, comme on va le voir. Nous entendîmes alors une de ces terribles improvisations qui valent à cet artiste sa réputation auprès de quelques esprits blasés; et, quoique souvent interrompue, prise et reprise, elle fut sténographiée par ma mémoire. Opinions et forme, tout y est en dehors des conditions littéraires. Mais c'est ce que cela fut : un pot-pourri de choses sinistres qui peint notre temps, auquel l'on ne devrait raconter que de semblables histoires, et j'en laisse d'ailleurs la responsabilité au narrateur principal. La pantomime, les gestes, en rapport avec les fréquens changemens de voix par lesquels Bixiou peignait les interlocuteurs mis en scène, devaient être parfaits, car ses trois auditeurs laissaient échapper des exclamations approbatives et des interjections de contentement.

— Et Rastignac t'a refusé? dit Blondet à Finot.

— Net.

— Mais l'as-tu menacé des journaux, demanda Bixiou.

— Il s'est mis à rire, répondit Finot.

— Rastignac est l'héritier direct de feu de Marsay, il fera son chemin en politique comme dans le monde, dit Blondet.

— Mais comment a-t-il fait sa fortune, demanda Couture. Il était en 1819 avec l'illustre Bianchon, dans une misérable pension du quartier latin ; sa famille mangeait des hannetons rôtis et buvait le vin du cru, pour pouvoir lui envoyer cent francs par mois ; le domaine de son père ne valait pas mille écus ; il avait deux sœurs et un frère sur les bras, et maintenant...

— Maintenant il a quarante mille livres de rente, reprit Finot ; chacune de ses sœurs a été richement dotée, noblement mariée, et il a laissé l'usufruit du domaine à sa mère...

— En 1827, dit Blondet, je l'ai encore vu sans le sou.

— Oh ! en 1827, dit Bixiou.

— Eh bien ! reprit Finot, aujourd'hui nous le voyons en passe de devenir ministre, pair de France et tout ce qu'il voudra être ! Il a depuis trois ans fini convenablement avec Delphine, il ne se mariera qu'à bonnes enseignes, et il peut épouser une fille noble, lui ! Le gars a eu le bon esprit de s'attacher à une femme riche.

— Mes amis, tenez-lui compte des circonstances atténuantes, dit Blondet, il est tombé dans les pattes d'un homme habile en sortant des griffes de la misère.

— Tu connais bien Nucingen, dit Bixiou ; dans les premiers temps, Delphine et Rastignac le trouvaient *bon;* une femme semblait être, pour lui, dans sa maison, un joujou, un ornement. Et voilà ce qui, pour moi, rend cet homme carré de base comme de hauteur : Nucingen ne se cache pas pour dire que sa femme est la représentation de sa fortune, *une chose* indispensable, mais secondaire dans la vie à haute pression des hommes politiques et des grands financiers. Il a dit devant moi que Bonaparte avait été bête comme un bourgeois dans ses premières relations avec Joséphine, et qu'après avoir eu le courage de la prendre comme un marchepied, il avait été ridicule en voulant faire d'elle une compagne.

— Tout homme supérieur doit avoir, sur les femmes les opinions de l'Orient, dit Blondet.

— Le baron a fondu les doctrines orientales et occidentales en une charmante doctrine parisienne. Il avait en horreur de Marsay qui n'était pas maniable, mais Rastignac lui a plu beaucoup et il l'a exploité sans que Rastignac s'en doutât : il lui a laissé toutes les charges de son ménage. Rastignac a endossé tous les caprices de Delphine, il la menait au bois, il l'accompagnait au spectacle. Ce grand petit homme politique d'aujourd'hui a longtemps passé sa vie à lire et à écrire de jolis billets. Dans les commencemens, Eugène était grondé pour des riens, il s'égayait avec Delphine quand elle était gaie, s'attristait quand elle était triste, il supportait le poids de ses migraines, de ses confidences, il lui donnait tout son temps, ses heures, sa précieuse jeunesse pour combler le vide de l'oisiveté de cette Parisienne. Delphine et lui tenaient de grands conseils sur les parures qui allaient le mieux, il essuyait le feu des colères et la bordée des boutades; tandis que, par compensation, elle se faisait charmante pour le baron. Le baron riait à part lui ; puis, quand il voyait Rastignac pliant sous le poids de ses charges, il avait l'*air de soupçonner quelque chose*, et reliait les deux amans par une peur commune.

— Je conçois qu'une femme riche ait fait vivre et vivre honorablement Rastignac ; mais où a-t-il pris sa fortune, demanda Couture. Une fortune aussi considérable que la sienne aujourd'hui se prend quelque part, et personne ne l'a jamais accusé d'avoir inventé une bonne affaire ?

— Il a hérité, dit Finot.

— De qui ? dit Blondet.

— Des sots qu'il a rencontrés, reprit Couture.

— Il n'a pas tout pris, mes petits amours, dit Bixiou

... Remettez-vous d'une alarme aussi chaude :
Nous vivons dans un temps très ami de la fraude.

Je vais vous raconter l'origine de sa fortune. D'abord, hommage au talent ! Notre ami n'est pas un gars, comme dit Finot, mais un gentleman qui sait le jeu, qui connaît les cartes et que la galerie respecte. Rastignac a tout l'esprit qu'il faut avoir dans un moment donné, comme un militaire qui ne place son courage qu'à quatre-vingt-dix jours, trois signatures et des garanties. Il paraîtra cassant, brise-raison, sans suite dans les idées, sans constance dans ses projets, sans opinion fixe ; mais s'il se présente une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpillera pas, comme Blondet que voilà ! et qui discute alors pour le compte du voisin ; Rastignac se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut charger, et il charge à fond de train. Avec la valeur de Murat, il enfonce les carrés, les actionnaires, les fondateurs et toute la boutique; quand la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciante, il redevient l'homme du midi, le voluptueux, le diseur de riens, l'inoccupé Rastignac, qui peut se lever à midi parce qu'il ne s'est pas couché au moment de la crise.

— Voilà qui va bien, mais arrive donc à sa fortune, dit Finot.

— Bixiou ne nous fera qu'une charge, reprit Blondet. La fortune de Rastignac, c'est Delphine de Nucingen, femme remarquable, et qui joint l'audace à la prévision.

— T'a-t-elle prêté de l'argent, demanda Bixiou.

Un rire général éclata.

— Vous vous trompez sur elle, dit Couture à Blondet, son esprit consiste à dire des mots plus ou moins piquants, à aimer Rastignac avec une fidélité gênante, à lui obéir aveuglément, une femme tout à fait italienne.

— Argent à part, dit aigrement Andoche Finot.

— Allons, allons, reprit Bixiou d'une voix pateline, après ce que nous venons de dire, osez-vous encore reprocher à ce pauvre Rastignac d'avoir vécu aux dépens de la maison Nucingen, d'avoir été mis dans ses meubles ni plus ni moins que la Torpille jadis par notre ami des Lupeaulx? vous tomberiez dans la vulgarité de la rue Saint-Denis. D'abord, abstraitement parlant, comme dit Royer-Collard, la question peut soutenir *la critique de la raison pure*, quant à celle de la raison impure....

— Le voilà lancé ! dit Finot à Blondet.

— Mais, s'écria Blondet, il a raison. La question est très-ancienne, elle fut le grand mot du fameux duel à mort entre la Châteigneraie et Jarnac. Jarnac était accusé d'être en bons termes avec sa belle-mère, qui fournissait au faste du trop aimé gendre. Quand un fait est si vrai, il ne

doit pas être dit. Par dévouement pour le roi Henri II, qui s'était permis cette médisance, la Châteigneraie la prit sur son compte; de là ce duel qui a enrichi la langue française de l'expression : *coup de Jarnac*.

— Ha! l'expression vient de si loin! elle est donc noble, dit Finot.

— Tu pouvais ignorer cela en ta qualité d'ancien propriétaire de journaux et revues, dit Blondet.

— Il est des femmes, reprit gravement Bixiou, il est aussi des hommes qui peuvent scinder leur existence, et n'en donner qu'une partie (remarquez que je vous phrase mon opinion d'après la formule humanitaire). Pour ces personnes, tout intérêt matériel est en dehors des sentimens; elles donnent leur vie, leur temps, leur honneur à une femme, et trouvent qu'il n'est pas comme il faut de gaspiller entre soi du papier de soie où l'on grave : *La loi punit de mort le contrefacteur*. Par réciprocité, ces gens n'acceptent rien d'une femme. Oui, tout devient déshonorant s'il y a fusion des intérêts comme il y a fusion des âmes. Cette doctrine se professe, elle s'applique rarement...

— Hé! dit Blondet, quelles vétilles! Le maréchal de Richelieu, qui se connaissait en galanterie, fit une pension de mille louis à madame de La Popelinière, après l'aventure de la plaque de cheminée. Agnès Sorel apporta tout naïvement au roi Charles VII sa fortune, et le roi la prit. Jacques Cœur a entretenu la couronne de France, qui s'est laissé faire, et fut ingrate comme une femme.

— Messieurs, dit Bixiou, l'amour qui ne comporte pas une indissoluble amitié me semble un libertinage momentané. Qu'est-ce qu'un entier abandon où l'on se réserve quelque chose? Entre ces deux doctrines, aussi opposées et aussi profondément immorales l'une que l'autre, il n'y a pas de conciliation possible. Selon moi, les gens qui craignent une liaison complète ont sans doute la croyance qu'elle peut finir, et adieu l'illusion! La passion qui ne se croit pas éternelle est hideuse. (Ceci est du Fénélon tout pur.) Aussi, ceux à qui le monde est connu, les observateurs, les gens comme il faut, les hommes bien gantés et bien cravatés, qui ne rougissent pas d'épouser une femme pour sa fortune, proclament-ils comme indispensable une complète scission des intérêts et des sentimens. Les autres sont des fous qui aiment, qui se croient seuls dans le monde avec leur maîtresse! Pour eux, les millions sont de la boue; le gant, le camélia porté par l'idole vaut des millions! Si vous ne retrouvez jamais chez eux le vil métal dissipé, vous trouvez des débris de fleurs cachés dans de jolies boîtes de cèdre! Ils ne se distinguent plus l'un de l'autre. Pour eux, il n'y a plus de *moi*. Toi, voilà leur Verbe incarné. Que voulez-vous? Empêcherez-vous cette maladie secrète du cœur? Il y a des niais qui aiment sans aucune espèce de calcul, et il y a des sages qui calculent en aimant.

— Bixiou me semble sublime, s'écria Blondet. Qu'en dit Finot?

— Partout ailleurs, répondit Finot en se posant dans sa cravate, je dirais comme les gentlemen; mais ici je pense...

— Comme les infâmes mauvais sujets avec lesquels tu as l'honneur d'être, reprit Bixiou.

— Ma foi, oui, dit Finot.

— Et toi? dit Bixiou à Couture.

— Niaiseries! s'écria Couture. Une femme qui ne fait pas de son corps un marchepied, pour faire arriver au but l'homme qu'elle distingue, est une femme qui n'a de cœur que pour elle.

— Et toi, Blondet?

— Moi, je pratique.

— Hé bien, reprit Bixiou de sa voix la plus mordante, Rastignac n'était pas de votre avis. Prendre et ne pas rendre est horrible et même un peu léger; mais prendre pour avoir le droit d'imiter le seigneur, en rendant le centuple, est un acte chevaleresque. Ainsi pensait Rastignac. Rastignac était profondément humilié de sa communauté d'intérêts avec Delphine de Nucingen; je puis parler de ses regrets, je l'ai vu les armes aux yeux déplorant sa position. Oui, il en pleurait véritablement!... après souper. Hé bien! selon vous.....

— Ah! çà, tu te moques de nous, dit Finot.

— Pas le moins du monde. Il s'agit de Rastignac, dont la douleur serait selon vous une preuve de sa corruption, car alors il aimait beaucoup moins Delphine! Mais que voulez-vous? le pauvre garçon avait cette épine au cœur. C'est un gentilhomme profondément dépravé, voyez-vous, et nous sommes de vertueux artistes. Donc, Rastignac voulait enrichir Delphine, lui pauvre, elle riche! Le croirez-vous?... il y est parvenu. Rastignac, qui se serait battu comme Jarnac, passa dès lors à l'opinion de Henri II, en vertu de son grand mot : Il n'y a pas de vertu absolue, mais des circonstances. Ceci tient à l'histoire de sa fortune.

— Tu devrais bien nous entamer ton conte au lieu de nous induire à nous calomnier nous-mêmes, dit Blondet avec une gracieuse bonhomie.

— Ha! ha! mon petit, lui dit Bixiou en lui donnant le baptême d'une petite tape sur l'occiput, tu te rattrapes au vin de Champagne.

— Hé, par le saint nom de l'Actionnaire, dit Couture, raconte-nous ton histoire?

— J'y étais d'un cran, repartit Bixiou; mais avec ton juron, tu me mets au dénoûment.

— Il y a donc des actionnaires dans l'histoire, demanda Finot.

— Richissimes comme les tiens, répondit Bixiou.

— Il me semble, dit Finot d'un ton gourmé, que tu dois des égards à un bon enfant chez qui tu trouves dans l'occasion un billet de cinq cents...

— Garçon! cria Bixiou.

— Que veux-tu au garçon? lui dit Blondet.

— Faire rendre à Finot ses cinq cents francs, afin de dégager ma langue et déchirer ma reconnaissance.

— Dis ton histoire, reprit Finot en feignant de rire.

— Vous êtes témoins, dit Bixiou, que je n'appartiens pas à cet impertinent qui croit que mon silence ne vaut que cinq cents francs! tu ne seras jamais ministre si tu ne sais pas jauger les consciences. Eh bien! oui, dit-il d'une voix câline, mon bon Finot, je dirai l'histoire sans personnalités, et nous serons quittes.

— Il va nous démontrer, dit en souriant Blondet, que Nucingen a fait la fortune de Rastignac.

— Tu n'en es pas si loin que tu le penses, reprit Bixiou. Vous ne connaissez pas ce qu'est Nucingen, financièrement parlant.

— Tu ne sais seulement pas, dit Blondet, un mot de ses débuts?

— Je ne l'ai connu que chez lui, dit Bixiou, mais nous pourrions nous être vus autrefois sur la grand'route.

— La prospérité de la maison Nucingen est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre époque, reprit Blondet. En 1804, Nucingen était peu connu. Les banquiers d'alors auraient tremblé de savoir sur la place cent mille écus de ses acceptations. Ce grand financier sent alors son infériorité. Comment se faire connaître? Il suspend ses paiemens. Bon! Son nom, restreint à Strasbourg et au quartier Poissonnière, retentit sur toutes les places! il désintéresse son monde avec des valeurs mortes, et reprend ses paiemens : aussitôt son papier se fait dans toute la France. Par une circonstance inouïe, les valeurs revivent, reprennent faveur, donnent des bénéfices. Le Nucingen est très recherché. L'année 1815 arrive, mon gars réunit ses capitaux, achète des fonds avant la bataille de Waterloo, suspend ses paiemens au moment de la crise, liquide avec des actions dans les mines de Wortschin qu'il s'était procurées à vingt pour cent au-dessous de la valeur à laquelle il les émettait lui-même! oui, messieurs! Il prend à Grandet cent cinquante mille bouteilles de vin de Champagne pour se couvrir en prévoyant la faillite de ce vertueux père du comte d'Aubrion actuel, et autant à Duberghe en vins de Bordeaux. Ces trois cent mille bouteilles *acceptées*, acceptées, mon cher, à trente sous, il les a fait boire aux alliés, à six francs, au Palais-Royal, de 1817 à 1819. Le papier

de la maison Nucingen et son nom deviennent européens. Cet illustre baron s'est élevé sur l'abîme où d'autres auraient sombré. Deux fois, sa liquidation a produit d'immenses avantages à ses créanciers : il a voulu les rouer, impossible! Il passe pour le plus honnête homme du monde. A la troisième suspension, le papier de la maison Nucingen se fera en Asie, au Mexique, en Australasie, chez les Sauvages. Ouvrard est le seul qui ait deviné cet Alsacien, fils de quelque juif converti par ambition : « Quand Nucingen lâche son or, disait-il, croyez qu'il saisit des diamans! »

— Son compère du Tillet le vaut bien, dit Finot. Songez donc que du Tillet est un homme qui, en fait de naissance, n'en a que ce qui nous est indispensable pour exister, et que ce gars, qui n'avait pas un liard en 1814, est devenu ce que vous le voyez; mais ce qu'aucun de nous (je ne parle pas de toi, Couture) n'a su faire, il a eu des amis au lieu d'avoir des ennemis. Enfin, il a si bien caché ses antécédens, qu'il a fallu fouiller des égouts pour le trouver commis chez un parfumeur de la rue Saint-Honoré, pas plus tard qu'en 1814.

— Ta, ta, ta! reprit Bixiou, ne comparez jamais à Nucingen un petit *carotteur* comme du Tillet, un chacal qui réussit par son odorat, qui devine les cadavres et arrive le premier pour avoir le meilleur os. Voyez d'ailleurs ces deux hommes : l'un a la mine aiguë des chats, il est maigre, élancé; l'autre est cubique, il est gras, il est lourd comme un sac, immobile comme un diplomate. Nucingen a la main épaisse et un regard de loup-cervier qui ne s'anime jamais; sa profondeur n'est pas en avant, mais en arrière : il est impénétrable, on ne le voit jamais venir, tandis que la finesse de du Tillet ressemble, comme le disait Napoléon de je ne sais qui, à du coton filé trop fin, il casse.

— Je ne vois à Nucingen d'autre avantage sur du Tillet que d'avoir le bon sens de deviner qu'un financier ne doit être que baron, tandis que du Tillet veut se faire nommer comte en Italie, dit Blondet.

— Blondet?... un mot, mon enfant, reprit Couture. D'abord Nucingen a osé dire qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme; puis, pour le bien connaître, il faut être dans les affaires. Chez lui, la banque est un très petit département : il y a les fournitures du gouvernement, les vins, les laines, les indigos, enfin tout ce qui donne matière à un gain quelconque. Son génie embrasse tout. Cet éléphant de la finance vendrait des députés au ministère, et les Grecs aux Turcs. Pour lui le commerce est, dirait Cousin, la totalité des variétés, l'unité des spécialités. La banque envisagée ainsi devient toute une politique, elle exige une tête puissante, et porte alors un homme bien trempé à se mettre au-dessus des lois de la probité dans lesquelles il se trouve à l'étroit.

— Tu as raison, mon fils, dit Blondet. Mais nous seuls, nous comprenons que c'est alors la guerre portée dans le monde de l'argent. Le banquier est un conquérant qui sacrifie des masses pour arriver à des résultats cachés, ses soldats sont les intérêts des particuliers. Il a ses stratagèmes à combiner, ses embuscades à tendre, ses partisans à lancer, ses villes à prendre. La plupart de ces hommes sont si contigus à la politique, qu'ils finissent par s'en mêler, et leurs fortunes y succombent. La maison Necker s'y est perdue, le fameux Samuel Bernard s'y est presque ruiné. Dans chaque siècle, il se trouve un banquier de fortune colossale qui ne laisse ni fortune ni successeur. Les frères Pâris, qui contribuèrent à abattre Law, et Law lui-même, auprès de qui tous ceux qui inventent des Sociétés par actions, sont des pygmées; Bouret, Baujon, tous ont disparu sans se faire représenter par une famille. Comme le Temps, la Banque dévore ses enfans. Pour pouvoir subsister, le banquier doit devenir noble, fonder une dynastie comme les prêteurs de Charles-Quint, les Fugger, créés princes de Babenhausen, et qui existent encore... dans l'almanach de Gotha. La banque cherche la noblesse par instinct de conservation, et sans le savoir peut-être, Jacques Cœur a fait une grande maison noble, celle de Noirmoutier, éteinte sous Louis XIII. Quelle énergie chez cet homme, ruiné pour avoir fait un roi légitime! Il est mort prince d'une île de l'Archipel où il a bâti une magnifique cathédrale.

— Ah! si vous faites des cours d'histoire, nous sortons du temps actuel où le trône est destitué du droit de conférer la noblesse, où l'on fait des barons et des comtes à huis-clos, quelle pitié! dit Finot.

— Tu regrettes la savonnette à vilain, dit Bixiou, tu as raison. Je reviens à nos moutons. Connaissez-vous Beaudenord? Non, non, non. Bien. Voyez comme tout passe! Le pauvre garçon était la fleur du dandysme il y a dix ans. Mais il a été si bien absorbé, que vous ne le connaissez pas plus que Finot ne connaissait tout à l'heure l'origine du coup de Jarnac (c'est pour la phrase et non pour te taquiner que je dis cela!) A la vérité, il appartenait au faubourg Saint-Germain. Eh bien! Beaudenord est le premier pigeon que je vais vous mettre en scène. D'abord, il se nommait Godefroid de Beaudenord. Ni Finot, ni Blondet, ni Couture, ni moi, nous ne méconnaîtrons un pareil avantage. Le gars ne souffrait point dans son amour-propre en entendant appeler ses gens au sortir d'un bal, quand trente jolies femmes encapuchonnées et flanquées de leurs maris et de leurs adorateurs attendaient leurs voitures. Puis il jouissait de tous les membres que Dieu a donnés à l'homme : sain et entier, ni taie sur un œil, ni faux toupet, ni faux mollets; ses jambes ne rentraient point en dedans, ne sortaient point en dehors; genoux sans engorgement, épine dorsale droite, taille mince, main blanche et jolie, cheveux noirs; teint ni rose comme celui d'un garçon épicier, ni trop brun comme celui d'un Calabrais. Enfin, chose essentielle! Beaudenord n'était pas trop joli homme, comme le sont ceux de nos amis qui ont l'air de faire état de leur beauté, de ne pas avoir autre chose; mais ne revenons pas là-dessus, nous l'avons dit, c'est infâme! Il tirait bien le pistolet, montait fort agréablement à cheval; il s'était battu pour une vétille, et n'avait pas tué son adversaire. Savez-vous que pour faire connaître de quoi se compose un bonheur entier, pur, sans mélange, au dix-neuvième siècle, à Paris, et un bonheur de jeune homme de vingt-six ans, il faut entrer dans les infiniment petites choses de la vie? Le bottier avait attrapé le pied de Beaudenord et le chaussait bien, son tailleur aimait à l'habiller. Godefroid ne grasseyait pas, ne gasconnait pas, ne normandisait pas, il parlait purement et correctement, et mettait fort bien sa cravate, comme Finot. Cousin par alliance du marquis d'Aiglemont, son tuteur (il était orphelin de père et de mère, autre bonheur!) il pouvait aller et allait chez tous les banquiers, sans que le faubourg Saint-Germain lui reprochât de les hanter, car heureusement un jeune homme a le droit de faire du plaisir son unique loi, de courir où l'on s'amuse, et de fuir les recoins sombres où fleurit le chagrin. Enfin il avait été vacciné (tu me comprends, Blondet). Malgré toutes ces vertus, il aurait pu se trouver très malheureux. Hé, hé! le bonheur a le malheur de paraître signifier quelque chose d'absolu; apparence qui induit tant de niais à demander : « Qu'est-ce que le bonheur? » Une femme de beaucoup d'esprit disait : « Le bonheur est où on le met. »

— Elle proclamait une triste vérité, dit Blondit.

— Et morale, ajouta Finot.

— Archi-morale! LE BONHEUR, comme LA VERTU, comme LE MAL, expriment quelque chose de relatif, répondit Blondet. Ainsi La Fontaine espérait que, par la suite des temps, les damnés s'habitueraient à leur position, et finiraient par être dans l'enfer comme les poissons dans l'eau.

— Les épiciers connaissent tous les mots de La Fontaine! dit Bixiou.

— Le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Paris, n'est pas le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Blois, dit Blondet, sans entendre l'interruption. Ceux qui partent de là pour déblatérer contre l'instabilité des opinions sont des fourbes ou des ignorans. La médecine moderne, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, de 1799 à 1837, passé de l'état conjectural à l'état de science positive, et ce par l'influence de la grande École analyste

de Paris, a démontré que, dans une certaine période, l'homme s'est complétement renouvelé...

— A la manière du couteau de Jeannot, et vous le croyez toujours le même, reprit Bixiou. Il y a donc plusieurs losanges dans cet habit d'Arlequin que nous nommons le bonheur. eh bien ! le costume de mon Godefroid n'avait ni trous ni taches. Un jeune homme de vingt-six ans, qui serait heureux en amour, c'est-à-dire aimé, non à cause de sa florissante jeunesse, non pour son esprit, non pour sa tournure, mais irrésistiblement, pas même à cause de l'amour en lui-même, mais quand même cet amour serait abstrait, pour revenir au mot de Royer-Collard, ce susdit jeune homme pourrait fort bien ne pas avoir un liard dans ta bourse que l'objet aimant lui aurait brodée, il pourrait devoir son loyer à son propriétaire, ses bottes à ce bottier déjà nommé, ses habits au tailleur qui finirait, comme la France, par se désaffectionner. Enfin, il pourrait être pauvre ! La misère gâte le bonheur du jeune homme qui n'a pas nos opinions transcendantes sur la fusion des intérêts. Je ne sais rien de plus fatigant que d'être moralement très heureux et matériellement très malheureux. N'est-ce pas avoir une jambe glacée comme la mienne par le vent coulis de la porte, et l'autre grillée par la braise du feu. J'espère être bien compris, il y a de l'écho dans la poche de ton gilet, Blondet ? Entre nous, laissons le cœur, il gâte l'esprit. Poursuivons ! Godefroid de Beaudenord avait donc l'estime de ses fournisseurs, car ses fournisseurs avaient assez régulièrement sa monnaie. La femme de beaucoup d'esprit déjà citée et qu'on ne peut pas nommer, parce que, grâce à son peu de cœur, elle vit...

— Qui est-ce ?

— La marquise d'Espard ! Elle disait qu'un jeune homme devait demeurer dans un entresol, n'avoir chez lui rien qui sentît le menage, ni cuisinière, ni cuisine, être servi par un vieux domestique, et n'annoncer aucune prétention à la stabilité. Selon elle, tout autre établissement est de mauvais goût. Godefroid de Beaudenord, fidèle à ce programme, logeait quai Malaquais, dans un entresol; néanmoins il avait été forcé d'avoir une petite similitude avec les gens mariés, en mettant dans sa chambre un lit d'ailleurs si étroit qu'il y tenait peu. Une Anglaise, entrée par hasard chez lui, n'y aurait pu rien trouver d'*improper*. Finot, tu te feras expliquer la loi de l'*improper* qui régit l'Angleterre ! Mais puisque nous sommes liés par un billet de mille, je vais t'en donner une idée. Je suis allé en Angleterre, moi ! (Bas à l'oreille de Blondet : Je lui donne de l'esprit pour plus de deux mille francs.) En Angleterre, Finot, tu te lies extrêmement avec une femme, pendant la nuit, au bal ou ailleurs; tu la rencontres le lendemain dans la rue, et tu as l'air de la reconnaître : *improper !* Tu trouves à dîner, sous le frac de ton voisin de gauche, un homme charmant, de l'esprit, nulle morgue, du laissez-aller; il n'a rien d'anglais; suivant les lois de l'ancienne compagnie française, si accorte, si aimable, tu lui parles : *improper !* Vous abordez au bal une jolie femme afin de la faire danser : *improper !* Vous vous échauffez, vous discutez, vous riez, vous répandez votre cœur, votre âme, votre esprit dans votre conversation ; vous y exprimez des sentimens ; vous jouez quand vous êtes au jeu, vous causez en causant et vous mangez en mangeant : *improper ! improper ! improper !* Un des hommes les plus spirituels et les plus profonds de cette époque, Stendalh a très bien caractérisé l'*improper* en disant qu'il est tel lord de la Grande-Bretagne qui, seul, n'ose pas se croiser les jambes devant son feu, de peur d'être *improper*. Un dame anglaise, fût-elle de la secte furieuse des *saints* (protestans renforcés qui laisseraient mourir toute leur famille de faim, si elle était *improper*), ne sera pas *improper* en faisant le diable à trois dans sa chambre à coucher, et se regardera comme perdue si elle reçoit un ami dans cette même chambre. Grâce à l'*improper*, on trouvera quelque jour Londres et ses habitans pétrifiés.

— Quand on pense qu'il est en France des niais qui veulent y importer les solennelles bêtises que les Anglais font chez eux avec ce beau sang-froid que vous leur connaissez, dit Blondet, il y a de quoi faire frémir quiconque a vu l'Angleterre et se souvient des gracieuses et charmantes mœurs françaises. Dans les derniers temps, Walter Scott, qui n'a pas osé peindre les femmes comme elles sont de peur d'être *improper*, se repentait d'avoir fait la belle figure d'*Effie* dans la prison d'Edimbourg.

— Veux-tu ne pas être *improper* en Angleterre? dit Bixiou à Finot.

— Hé ! bien? dit Finot.

— Va voir aux Tuileries une espèce de pompier en marbre intitulé Thémistocle par le statuaire, et tâche de marcher comme la statue du commandeur, tu ne seras jamais *improper*. C'est par une application rigoureuse de la grande loi de l'*improper* que le bonheur de Godefroid se compléta. Voici l'histoire. Il avait un tigre, et non pas un groom, comme l'écrivent des gens qui ne savent rien du monde. Son tigre était un petit Irlandais, nommé Paddy, Joby, Toby (à volonté), trois pieds de haut, vingt pouces de large, figure de belette, des nerfs d'acier faits au gin, agile comme un écureuil, menant un landau avec une habileté qui ne s'est jamais trouvée en défaut ni à Londres ni à Paris, un œil de lézard, fin comme le mien, montant à cheval comme le vieux Franconi, les cheveux blonds comme ceux d'une vierge de Rubens, les joues roses, dissimulé comme un prince, instruit comme un avoué retiré, âgé de dix ans, enfin une vraie fleur de perversité, jouant et jurant, aimant les confitures et le punch, insulteur comme un feuilleton, hardi et chippeur comme un gamin de Paris. Il était l'honneur et le profit d'un célèbre lord anglais, auquel il avait déjà fait gagner sept cent mille francs aux courses. Le lord aimait beaucoup cet enfant : son tigre était une curiosité, personne à Londres n'avait de tigre si petit. Sur un cheval de course, Joby avait l'air d'un faucon. Eh bien ! le lord renvoya Toby, non pour gourmandise, ni pour vol, ni pour criminelle conversation, ni pour défaut de tenue, ni pour insolence envers milady, non pour avoir troué les poches de la première femme de milady, non pour s'être laissé corrompre par les adversaires de milord aux courses, non pour s'être amusé le dimanche, enfin pour aucun fait reprochable. Toby eût fait toutes ces choses, il aurait même parlé à milord sans être interrogé, milord lui aurait encore pardonné ce crime domestique. Milord aurait supporté bien des choses de Toby, tant milord y tenait. Son tigre menait une voiture à deux roues et à deux chevaux l'un devant l'autre, en selle sur le second les jambes ne dépassant pas les brancards, ayant l'air en fin d'une de ces têtes d'anges que les peintres italiens sèment autour du Père éternel. Un journaliste anglais fit une délicieuse description de ce petit ange, il le trouva trop joli pour un tigre, il offrit de parier que Paddy était une tigresse apprivoisée. La description menaçait de s'envenimer et de devenir *improper* au premier chef. Le superlatif de l'*improper* mène à la potence. Milord fut beaucoup loué de sa circonspection par Milady. Toby ne put trouver de place nulle part, après s'être vu contester son Etat-civil dans la Zoologie britannique. En ce temps, Godefroid florissait à l'ambassade de France à Londres, où il apprit l'aventure de Toby, Joby, Paddy; Godefroid s'empara du tigre qu'il trouva pleurant auprès d'un pot de confitures, car l'enfant avait déjà perdu les guinées par lesquelles milord avait doré son malheur. A son retour, Godefroid de Beaudenord importa donc chez nous le plus charmant tigre de l'Angleterre, il fut connu par son tigre comme Couture s'est fait remarquer par ses gilets. Aussi entra-t-il facilement dans la confédération du club dit aujourd'hui de Grammont. Il n'inquiétait aucune ambition après avoir renoncé à la carrière diplomatique, il n'avait pas un esprit dangereux, il fut bien reçu de tout le monde. Nous autres, nous serions offensés dans notre amour-propre en ne rencontrant que des visages rians. Nous nous plaisons à voir la grimace amère de l'Envieux. Godefroid n'aimait pas être haï. A chacun son goût ! Arrivons au solide, à la vie matérielle? Son appartement, où j'ai léché plus d'un déjeuner,

se recommandait par un cabinet de toilette mystérieux, bien orné, plein de choses comfortables, à cheminée, à baignoire; sortie sur un petit escalier, portes battantes assourdies, serrures faciles, gonds discrets, fenêtres à carreaux dépolis, à rideaux impassibles. Si la chambre offrait et devait offrir le plus beau désordre que puisse souhaiter le peintre d'aquarelle le plus exigeant, si tout y respirait l'allure bohémienne d'une vie de jeune homme élégant, le cabinet de toilette était comme un sanctuaire : blanc, propre, rangé, chaud, point de vent coulis, tapis fait pour y sauter pieds nus, en chemise et effrayée. Là est la signature du garçon vraiment petit-maître et sachant la vie ! car là, pendant quelques minutes, il peut paraître ou sot ou grand dans les petits détails de l'existence qui révèlent le caractère. La marquise déjà citée, non, c'est la marquise de Rochefide, est sortie furieuse d'un cabinet de toilette, et n'y est jamais revenue; elle n'y avait rien trouvé d'*improper*. Godefroid y avait une petite armoire pleine...

— De camisoles ! dit Finot.

— Allons, te voilà gros Turcaret ! (je ne le formerai jamais !) Mais non, de gâteaux, de fruits, jolis petits flacons de vin de Malaga, de Lunel, un en-cas à la Louis XIV, tout ce qui peut amuser des estomacs délicats et bien appris, des estomacs de seize quartiers. Un vieux malicieux domestique, très-fort en l'art vétérinaire, servait les chevaux et pansait Godefroid, car il avait été à feu monsieur Beaudenord, et portait à Godefroid une affection invétérée, cette lèpre du cœur que les Caisses d'Epargne ont fini par guérir chez les domestiques. Tout bonheur matériel repose sur des chiffres. Vous, à qui la vie parisienne est connue jusque dans ses exostoses, vous devinez qu'il lui fallait environ dix-sept mille livres de rente, car il avait dix-sept francs d'impositions et mille écus de fantaisies. Eh bien ! mes chers enfans, le jour où il se leva majeur, le marquis d'Aiglemont lui présenta des comptes de tutelle comme nous ne serions pas capables d'en rendre à nos neveux, et lui remit une inscription de dix-huit mille livres de rente sur le grand-livre, reste de l'opulence paternelle étrillée par la grande réduction républicaine, et grêlée par les arriérés de l'Empire. Ce vertueux tuteur mit son pupille à la tête d'une trentaine de mille francs d'économies placées dans la maison Nucingen, en lui disant, avec toute la grâce d'un grand seigneur et le laisser aller d'un soldat de l'Empire, qu'il lui avait ménagé cette somme pour ses folies de jeune homme. « Si tu m'écoutes, Godefroid, ajouta-t-il, au lieu de les dépenser sottement comme tant d'autres, fais des folies utiles, accepte une place d'attaché d'ambassade à Turin, de là va à Naples, de Naples reviens à Londres, et pour ton argent tu te seras amusé, instruit. Plus tard, si tu veux prendre une carrière, tu n'auras perdu ni ton temps, ni ton argent. » Feu d'Aiglemont valait mieux que sa réputation, on ne peut pas en dire autant de nous.

— Un jeune homme qui débute à vingt et un ans avec dix-huit mille livres de rente est un garçon ruiné, dit Couture.

— S'il n'est pas avare, ou très supérieur, dit Blondet.

— Godefroid séjourna dans les quatre capitales de l'Italie, reprit Bixiou. Il vit l'Allemagne et l'Angleterre, un peu Saint-Pétersbourg, parcourut la Hollande ; mais il se sépara desdits trente mille francs en vivant comme s'il avait trente mille livres de rente. Il trouva partout *le suprême de volaille*, *l'aspic*, et *les vins de France*, entendit parler français à tout le monde, enfin il ne sut pas sortir de Paris. Il aurait bien voulu se dépraver le cœur, se le cuirasser, perdre ses illusions, apprendre à tout écouter sans rougir, à parler sans rien dire, à pénétrer les secrets intérêts des puissances... Bah ! il eut bien de la peine à se munir de quatre langues, c'est-à-dire à s'approvisionner de quatre mots contre une idée. Il revint veuf de plusieurs douairières ennuyeuses, appelées *bonnes fortunes* à l'étranger, timide et peu formé, bon garçon, plein de confiance, incapable de dire du mal des gens qui lui faisaient l'honneur de l'admettre chez eux, ayant trop de bonne foi pour être diplomate, enfin ce que nous appelons un loyal garçon.

— Bref un *moutard* qui tenait ses dix-huit mille livres de rente à la disposition des premières actions venues, dit Couture.

— Ce diable de Couture a tellement l'habitude d'anticiper les dividendes, qu'il anticipe le dénoûment de mon histoire. Où en étais-je? Au retour de Beaudenord. Quand il fut installé quai Malaquais, il arriva que mille francs au-dessus de ses besoins furent insuffisans pour sa part de loge aux Italiens et à l'Opéra. Quand il perdait vingt-cinq ou trente louis au jeu dans un pari, naturellement il payait; puis il les dépensait en cas de gain, ce qui nous arriverait si nous étions assez bêtes pour nous laisser prendre à parier. Beaudenord, gêné dans ses dix-huit mille livres de rente, sentit la nécessité de créer ce que nous appelons aujourd'hui *le fonds de roulement*. Il tenait beaucoup *à ne pas s'enfoncer lui-même*. Il alla consulter son tuteur : « Mon cher enfant, lui dit d'Aiglemont, les rentes arrivent au pair, vends tes rentes, j'ai vendu les miennes et celles de ma femme. Nucingen a tous mes capitaux et m'en donne six pour cent ; fais comme moi, tu auras un pour cent de plus, et ce un pour cent te permettra d'être tout à fait à ton aise. » En trois jours, notre Godefroid fut à son aise. Ses revenus étant dans un équilibre parfait avec son superflu, son bonheur matériel fut complet. S'il était possible d'interroger tous les jeunes gens de Paris d'un seul regard, comme il paraît que la chose se fera lors du jugement dernier pour les milliards de générations qui auront pataugé sur tous les globes, en gardes nationaux ou en sauvages, et de leur demander si le bonheur d'un jeune homme de vingt-six ans ne consiste pas : à pouvoir sortir à cheval, en tilbury, ou en cabriolet avec un tigre gros comme le poing, frais et rose comme Toby, Joby, Paddy ; à avoir, le soir, pour douze francs, un coupé de louage très convenable, à se montrer élégamment tenu suivant les lois vestimentales qui régissent huit heures, midi, quatre heures et le soir ; à être bien reçu dans toutes les ambassades, et y recuillir les fleurs éphémères d'amitiés cosmopolites et superficielles; à être d'une beauté supportable et à bien porter son nom, son habit et sa tête ; à loger dans un charmant petit entresol arrangé comme je vous ai dit que l'était l'entresol du quai Malaquais; à pouvoir inviter des amis à vous accompagner au Rocher de Cancale sans avoir interrogé préalablement son gousset, et n'être arrêté dans aucun de ses mouvemens raisonnables par ce mot : Ah ! et de l'argent? à pouvoir renouveler les bouffettes roses qui embellissent les oreilles de ses trois chevaux pur-sang, et à avoir toujours une coiffe neuve à son chapeau. Tous, nous-mêmes, gens supérieurs, tous répondraient que ce bonheur est incomplet, que c'est la Magdeleine sans autel, qu'il faut aimer et être aimé, ou aimer sans être aimé, ou être aimé sans aimer ou pouvoir aimer à tort et à travers. Arrivons au bonheur moral. Quand, en janvier 1823, il se trouva bien assis dans ses jouissances, après avoir pris pied et langue dans les différentes sociétés parisiennes où il lui plut d'aller, il sentit la nécessité de se mettre à l'abri d'une ombrelle, d'avoir à se plaindre d'une femme comme il faut, de ne pas mâchonner la queue d'une rose achetée dix sous à madame Prevost, à l'instar des petits jeunes gens qui gloussent dans les corridors de l'Opéra, comme des poulets en épinette. Enfin il résolut de rapporter ses sentimens, ses idées, ses affections à une femme, *une femme!* LA PHAMME! Ah! Il conçut d'abord la pensée saugrenue d'avoir une passion malheureuse, il tourna pendant quelque temps autour de sa belle cousine, madame d'Aiglemont, sans s'apercevoir qu'un diplomate avait déjà dansé la valse de Faust avec elle. L'année 25 se passa en essais, en recherches, en coquetteries inutiles, L'objet aimant demandé ne se trouva pas. Les passions sont extrêmement rares. Dans cette époque, il s'est élevé tout autant de barricades dans les mœurs que dans les rues ! En vérité, mes frères, je vous le dis : l'*improper* nous gagne ! Comme on nous fait le reproche d'aller sur les brisées des peintres en portraits, des commissaires-priseurs et des marchandes de modes, je ne vous ferai pas subir la description de la per-

sonne en laquelle Godefroid reconnut sa femelle. Age, dix-neuf ans; taille, un mètre cinquante centimètres; cheveux blonds, sourcils *idem;* yeux bleus, front moyen, nez courbé, bouche petite, menton court et relevé, visage ovale; signes particuliers, néant. Tel, le passe-port de l'objet aimé. Ne soyez pas plus difficiles que la Police, que messieurs les Maires de toutes les villes et communes de France, que les gendarmes et autres autorités constituées. D'ailleurs, c'est le bloc de la Vénus de Médicis, parole d'honneur. La première fois que Godefroid alla chez madame de Nucingen, qui l'avait invité à l'un de ces bals par lesquels elle acquit, à bon compte, une certaine réputation, il aperçut, dans un quadrille, la personne à aimer, et fut émerveillé par cette taille d'un mètre cinquante centimètres. Ces cheveux blonds ruisselaient en cascades bouillonnantes sur une petite tête ingénue et fraîche comme celle d'une naïade qui aurait mis le nez à la fenêtre cristalline de sa source pour voir les fleurs du printemps. (Ceci est notre nouveau style, des phrases qui filent comme notre macaroni tout à l'heure.) L'*idem* des sourcils, n'en déplaise à la Préfecture de Police, aurait pu demander six vers à l'aimable Parny: ce poëte badin les eût fort agréablement comparés à l'arc de Cupidon, en faisant observer que le trait était au-dessous, mais un trait sans force, épointé, car il y règne encore aujourd'hui la moutonne douceur que les devants de cheminée attribuent à madame de la Vallière, au moment où elle signe sa tendresse par devant Dieu, faute d'avoir pu la signer par-devant notaire. Vous connaissez l'effet des cheveux blonds et des yeux bleus, combinés avec une danse molle, voluptueuse et décente? Une jeune personne ne vous frappe pas alors audacieusement au cœur, comme ces brunes qui par leur regard ont l'air de vous dire, en mendiant espagnol: La bourse ou la vie! cinq francs, ou je te méprise. Ces beautés insolentes (et quelque peu dangereuses!) peuvent plaire à beaucoup d'hommes; mais, selon moi, la blonde qui a le bonheur de paraître excessivement tendre et complaisante, sans perdre ses droits de remontrance, de taquinage, de discours immodérés, de jalousie à faux, et tout ce qui rend la femme adorable, sera toujours plus sûre de se marier que la brune ardente. Le bois est cher. Isaure, blanche comme une Alsacienne (elle avait vu le jour à Strasbourg et parlait l'allemand avec un petit accent français fort agréable), dansait à merveille. Ses pieds, que l'employé de la Police n'avait pas mentionnés, et qui cependant pouvaient trouver leur place sous la rubrique *signes particuliers*, étaient remarquables par leur petitesse, par ce jeu particulier que les vieux maîtres ont nommé *flic-flac*, et comparable au débit agréable de mademoiselle Mars, car toutes les muses sont sœurs: le danseur et le poëte ont également les pieds sur terre. Les pieds d'Isaure conversaient avec une netteté, une précision, une légèreté, une rapidité de très bon augure pour les choses du cœur. — « Elle a du *flic-flac!* » était le suprême éloge de Marcel, le seul maître de danse qui ait mérité le nom de grand. On a dit le grand Marcel comme le grand Frédéric, et du temps de Frédéric.

— A-t-il composé des ballets, demanda Finot.

— Oui, quelque chose comme les *Quatre Élémens*, l'*Europe galante*.

— Quel temps, dit Finot, que le temps où les grands seigneurs habillaient les danseuses!

— *Improper!* reprit Bixiou. Isaure ne s'élevait pas sur ses pointes, elle restait terre à terre, se balançait sans secousses, ni plus ni moins voluptueusement que doit se balancer une jeune personne. Marcel disait avec une profonde philosophie que chaque état avait sa danse: une femme mariée devait danser autrement qu'une jeune personne, un robin autrement qu'un financier, et un militaire autrement qu'un page; il allait même jusqu'à prétendre qu'un fantassin devait danser autrement qu'un cavalier; et, de là, il partait pour analyser toute la société. Toutes ces belles nuances sont bien loin de nous.

— Ah! dit Blondet, tu mets le doigt sur un grand malheur. Si Marcel eût été compris, la Révolution française n'aurait pas eu lieu.

— Godefroid, reprit Bixiou, n'avait pas eu l'avantage de parcourir l'Europe sans observer à fond les danses étrangères. Sans cette profonde connaissance en chorégraphie, qualifiée de futile, peut-être n'eût-il pas aimé cette jeune personne; mais des trois cents invités qui se pressaient dans les beaux salons de la rue Saint-Lazare, il fut le seul à comprendre l'amour inédit que trahissait une danse bavarde. On remarqua bien la manière d'Isaure d'Aldrigger; mais, dans ce siècle où chacun s'écrie: Glissons, n'appuyons pas! l'un dit: Voilà une jeune fille qui danse fameusement bien (c'était un clerc de notaire); l'autre: Voilà une jeune personne qui danse à ravir (c'était une dame en turban); la troisième, une femme de trente ans: Voilà une petite personne qui ne danse pas mal! Revenons au grand Marcel, et disons en parodiant son plus fameux mot: Que de choses dans un avant-deux!

— Et allons un peu plus vite! dit Blondet, tu marivaudes.

— Isaure, reprit Bixiou qui regarda Blondet de travers, avait une simple robe de crêpe blanc ornée de rubans verts, un camélia dans ses cheveux, un camélia à sa ceinture, un autre camélia dans le bas de sa robe, et un camélia...

— Allons, voilà les trois cents chèvres de Sancho!

— C'est toute la littérature, mon cher! Clarisse est un chef-d'œuvre, il a quatorze volumes, et le plus obtus vaudevilliste te le racontera dans un acte. Pourvu que je t'amuse, de quoi te plains-tu? Cette toilette était d'un effet délicieux, est-ce que tu n'aimes pas le camélia? veux-tu des dalhias? Non. Eh bien! un marron, tiens! dit Bixiou qui jeta sans doute un marron à Blondet, car nous en entendîmes le bruit sur l'assiette.

— Allons, j'ai tort; continue? dit Blondet.

— Je reprends, dit Bixiou. « N'est-ce pas joli à épouser?» dit Rastignac à Beaudenord en lui montrant la petite aux camélias blancs, purs et sans une feuille de moins. Rastignac était un des intimes de Godefroid, — « Eh bien! j'y pensais, lui répondit à l'oreille Godefroid. J'étais occupé à me dire qu'au lieu de trembler à tout moment dans son bonheur, de jeter à grand'peine un mot dans une oreille inattentive, de regarder aux Italiens s'il y a une fleur rouge ou blanche dans une coiffure, s'il y a au Bois une main gantée sur le panneau d'une voiture, comme cela se fait à Milan, au Corso; qu'au lieu de voler une bouchée de baba derrière une porte, comme un laquais qui achève une bouteille, d'user son intelligence pour donner et recevoir une lettre, comme un facteur; qu'au lieu de recevoir des tendresses infinies en deux lignes, avoir cinq volumes in-folio à lire aujourd'hui, demain une livraison de deux feuilles, ce qui est fatigant; qu'au lieu de se traîner dans les ornières et derrière les haies, il vaudrait mieux se laisser aller à l'adorable passion enviée par J.-J. Rousseau, aimer tout bonnement une jeune personne comme Isaure, avec l'intention d'en faire sa femme si, durant l'échange des sentimens, les cœurs se conviennent, enfin être Werther heureux! » — « C'est un ridicule tout comme un autre, dit Rastignac sans rire. A ta place, peut-être me plongerais-je dans les délices infinies de cet ascétisme, il est neuf, original et peu coûteux. Ta monna Lisa est suave, mais sotte comme une musique de ballet, je t'en préviens. » La manière dont Rastignac dit cette dernière phrase fit croire à Beaudenord que son ami avait intérêt à le désenchanter, et il le crut son rival en sa qualité d'ancien diplomate. Les vocations manquées déteignent sur toute l'existence. Godefroid s'amouracha si bien de mademoiselle Isaure d'Aldrigger, que Rastignac alla trouver une grande fille qui causait dans un salon de jeu, et lui dit à l'oreille: « Malvina, votre sœur vient de ramener dans son filet un poisson qui pèse dix-huit mille livres de rente, il a un nom, une certaine assiette dans le monde et de la tenue; surveillez-les; s'ils filent le parfait amour, ayez soin d'être la confidente d'Isaure pour ne pas lui laisser répondre un mot sans l'avoir corrigé.» Vers deux heures du matin, le valet de chambre vint dire à la petite bergère des Alpes, de quarante ans

coquette comme la Zerline de l'opéra de don Juan, et auprès de laquelle se tenait Isaure : « La voiture de madame la baronne est avancée. » Godefroid vit alors sa beauté de ballade allemande entraînant sa mère fantastique dans le salon de partance, où ces deux dames furent suivies par Malvina. Godefroid, qui feignit (l'enfant !) d'aller savoir dans quel pot de confitures s'était blotti Joby, eut le bonheur d'apercevoir Isaure et Malvina emboberlinant leur sémillante maman dans sa pelisse, et se rendant ces petits soins de toilette exigés par un voyage nocturne dans Paris. Les deux sœurs l'examinèrent du coin de l'œil en chattes bien apprises, qui lorgnent une souris sans avoir l'air d'y faire attention. Il éprouva quelque satisfaction en voyant le ton, la mise, les manières du grand Alsacien en livrée, bien ganté, qui vint apporter de gros souliers fourrés à ses trois maîtresses. Jamais deux sœurs ne furent plus dissemblables que l'étaient Isaure et Malvina. L'aînée, grande et brune, Isaure petite et mince; celle-ci les traits fins et délicats; l'autre des formes vigoureuses et prononcées; Isaure était la femme qui règne par son défaut de force, et qu'un lycéen se croit obligé de protéger; Malvina était la femme « d'*Avez-vous vu dans Barcelonne?*» A côté de sa sœur, Isaure faisait l'effet d'une miniature auprès d'un portrait à l'huile. « Elle est riche ! dit Godefroid à Rastignac en rentrant dans le bal. — Qui? — Cette jeune personne. — Ah! Isaure d'Aldrigger. Mais oui. La mère est veuve, son mari a eu Nucingen dans ses bureaux à Strasbourg. Veux-tu la revoir, tourne un compliment à madame de Restaud, qui donne un bal après-demain, la baronne d'Aldrigger et ses deux filles y seront, tu seras invité ! » Pendant trois jours dans la chambre obscure de son cerveau, Godefroid vit *son* Isaure et les camélias blancs, et les airs de tête, comme lorsqu'après avoir contemplé longtemps un objet fortement éclairé, nous le retrouvons les yeux fermés sous une forme moindre, radieux et coloré, qui pétille au centre des ténèbres.

— Bixiou, tu tombes dans le phénomène, masse-nous des tableaux? dit Couture,

— Voilà ! reprit Bixiou en se posant sans doute comme un garçon de café, voilà, messieurs, le tableau demandé! Attention, Finot! il faut tirer sur ta bouche comme un cocher de coucou sur celle de sa rosse! Madame Théodora-Marguerite-Wilhelmine Adolphus (de la maison Adolphus et compagnie de Manheim), veuve du baron d'Aldrigger, n'était pas une bonne grosse Allemande, compacte et réfléchie, blanche, à visage doré comme la mousse d'un pot de bière, enrichie de toutes les vertus patriarcales que la Germanie possède, romancièrement parlant. Elle avait les joues encore fraîches, colorées aux pommettes comme celles d'une poupée de Nuremberg, des tire-bouchons aux tempes, les yeux agaçans, pas le moindre cheveu blanc, une taille mince, et dont les prétentions étaient mises en relief par des robes à corset. Elle avait au front et aux tempes quelques rides involontaires qu'elle aurait bien voulu, comme Ninon, exiler à ses talons; mais les rides persistaient à dessiner leurs zig-zags aux endroits les plus visibles. Chez elle, le tour du nez se fanait, et le bout rougissait, ce qui était d'autant plus gênant que le nez s'harmoniait alors à la couleur des pommettes. En qualité d'unique héritière, gâtée par ses parens, gâtée par son mari, gâtée par la ville de Strasbourg, et toujours gâtée par ses deux filles qui l'adoraient, la baronne se permettait le rose, la jupe courte, le nœud à la pointe du corset qui lui dessinait la taille. Quand un Parisien voit cette baronne passant sur le boulevard, il sourit, la condamne sans admettre, comme le Jury actuel, les circonstances atténuantes dans un fratricide! Le moqueur est toujours un être superficiel et conséquemment cruel, le drôle ne tient aucun compte de la part qui revient à la Société dans le ridicule dont il rit, car la Nature n'a fait que des bêtes, nous devons les sots à l'Etat social.

— Ce que je trouve de beau dans Bixiou, dit Blondet, c'est qu'il est complet : quand il ne raille pas les autres, il se moque de lui-même.

— Blondet, je te revaudrai cela, dit Bixiou d'un ton fin. Si cette petite baronne était évaporée, insouciante, égoïste, incapable de calcul, la responsabilité de ses défauts revenait à la maison Adolphus et compagnie de Manheim, à l'amour aveugle du baron d'Aldrigger. Douce comme un agneau, cette baronne avait le cœur tendre, facile à émouvoir, mais malheureusement l'émotion durait peu et conséquemment se renouvelait souvent. Quand le baron mourut, cette bergère faillit le suivre, tant sa douleur fut violente et vraie; mais... le lendemain, à déjeuner, on lui servit des petits pois qu'elle aimait, et ces délicieux petits pois calmèrent la crise. Elle était si aveuglément aimée par ses deux filles, par ses gens, que toute la maison fut heureuse d'une circonstance qui leur permit de dérober à la baronne le spectacle douloureux du convoi. Isaure et Malvina cachèrent leurs larmes à cette mère adorée, et l'occupèrent à choisir ses habits de deuil, à les commander pendant que l'on chantait le *Requiem*. Quand un cercueil est placé sous ce grand catafalque noir et blanc, taché de cire, qui a servi à trois mille cadavres de gens comme il faut avant d'être réformé, selon l'estimation d'un croquemort philosophe que j'ai consulté sur ce point, entre deux verres de *petit blanc;* quand un bas clergé très indifférent braille le *Dies iræ*, quand le haut clergé non moins indifférent dit l'office, savez-vous ce que disent les amis vêtus de noir, assis ou debout dans l'église? (Voilà le tableau demandé.) Tenez, les voyez-vous? «—Combien croyez-vous que laisse le papa d'Aldrigger? disait Desroches à Taillefer, qui nous a fait faire avant sa mort la plus belle orgie connue... »

— Est-ce que Desroches était avoué dans ce temps-là?

— Il a traité en 1822, dit Couture. Et c'était hardi pour le fils d'un pauvre employé qui n'a jamais eu plus de dix-huit cents francs, et dont la mère gérait un bureau de papier timbré. Mais il a rudement travaillé, de 1818 à 1822. Entré quatrième clerc chez Derville, il y était second clerc en 1819!

— Desroches?

— Oui, dit Bixiou. Desroches a roulé comme nous sur les fumiers du *Jobisme*. Ennuyé de porter des habits trop étroits et à manches trop courtes, il avait dévoré le Droit par désespoir, et venait d'acheter un titre nu. Avoué sans le sou, sans clientèle, sans autres amis que nous, il devait payer les intérêts d'une charge et d'un cautionnement.

— Il me faisait alors l'effet d'un tigre sorti du Jardin-des-Plantes, dit Couture. Maigre, à cheveux roux, les yeux couleur tabac d'Espagne, un teint aigre, l'air froid et flegmatique, mais âpre à la veuve, tranchant sur l'orphelin, travailleur, la terreur de ses clercs qui ne devaient pas perdre leur temps, instruit, retors, double, d'une élocution mielleuse, ne s'emportant jamais, haineux à la manière de l'homme judiciaire.

— Et il a du bon, s'écria Finot, il est dévoué à ses amis, et son premier soin fut de prendre Godeschal pour Maître clerc, le frère à Mariette.

— A Paris, dit Blondet, l'avoué n'a que deux nuances : il y a l'avoué honnête homme qui demeure dans les termes de la loi, pousse les procès, ne court pas les affaires, ne néglige rien, conseille ses cliens avec loyauté, les fait transiger sur les points douteux, un Derville enfin. Puis il y a l'avoué famélique à qui tout est bon pourvu que les frais soient assurés; qui ferait battre, non pas des montagnes, il les vend, mais des planètes; qui se charge du triomphe d'un coquin sur un honnête homme, quand par hasard l'honnête homme ne s'est pas mis en règle. Quand un de ces avoués-là fait un tour de maître Gonin un peu trop fort, la Chambre le force à vendre. Desroches, notre ami Desroches, a compris ce métier assez pauvrement fait par de pauvres hères : il a acheté des causes aux gens qui tremblaient de les perdre, il s'est rué sur la chicane en homme déterminé à sortir de la misère. Il a eu raison, il a fait très honnêtement son métier. Il a trouvé des protecteurs dans les hommes politiques en suivant leurs affaires embarrassées, comme pour notre cher des Lupeaulx, dont la position était si compromise. Il lui fallait cela pour se

tirer de peine, car Desroches a commencé par être très mal vu du Tribunal! lui qui rectifiait avec tant de peine les erreurs de ses cliens!..... Voyons, Bixiou, revenons?..... Pourquoi Desroches se trouvait-il dans l'église?

« D'Aldrigger laisse sept ou huit cent mille francs! répondit Taillefer à Desroches. — Ah bah! il n'y a qu'une personne qui connaisse *leur* fortune, dit Werbrust, un ami du défunt. — Qui? — Ce gros malin de Nucingen, il ira jusqu'au cimetière, d'Aldrigger a été son patron, et par reconnaissance il faisait valoir les fonds du bonhomme. — Sa veuve va trouver une bien grande différence! — Comment l'entendez-vous? — Mais d'Aldrigger aimait tant sa femme! Ne riez donc pas, on nous regarde. — Tiens, voilà du Tillet, il est bien en retard, il arrive à l'Epître. — Il épousera sans doute l'aînée. — Est-ce possible? dit Desroches, il est plus que jamais engagé avec madame Roguin. — Lui! engagé?... vous ne le connaissez pas. — Savez-vous la position de Nucingen et de du Tillet? demanda Desroches. — La voici, dit Taillefer : Nucingen est homme à dévorer le capital de son ancien patron et à le lui rendre... — Heu! heu! fit Werbrust. Il fait diablement humide dans les églises, heu! heu! — Comment le rendre?... — Hé bien! Nucingen sait que du Tillet a une grande fortune, il veut le marier à Malvina; mais du Tillet se défie de Nucingen. Pour qui voit le jeu, cette partie est amusante. — Comment, dit Werbrust, déjà bonne à marier?... Comme nous vieillissons vite! — Malvina d'Aldrigger a vingt ans, mon cher. Le bonhomme d'Aldrigger s'est marié en 1800! Il nous a donné d'assez belles fêtes à Strasbourg pour son mariage et pour la naissance de Malvina. C'était en 1801, à la paix d'Amiens, et nous sommes en 1823, papa Werbrust. Dans ce temps-là, on ossianisait tout, il a nommé sa fille Malvina. Six ans après, sous l'empire, il y a eu pendant quelque temps une fureur pour les choses chevaleresques, c'était : *Partant pour la Syrie*, un tas de bêtises. Il a nommé sa seconde fille Isaure, elle a dix-sept ans. Voilà deux filles à marier. — Ces femmes n'auront pas un sou dans dix ans, dit Werbrust confidentiellement à Desroches. — Il y a, répondit Taillefer, le valet de chambre de d'Aldrigger, ce vieux qui beugle au fond de l'église, il a vu élever ces deux demoiselles, il est capable de tout pour leur conserver de quoi vivre. — Les chantres : *Dies iræ!* — Les enfans de chœurs : *Dies illa!* — Taillefer : Adieu, Werbrust, en entendant le *Dies iræ*, je pense trop à mon pauvre fils. — Je m'en vais aussi, il fait trop humide, dit Werbrust. *In favilla.* — Les pauvres à la porte : Quelques sous, mes chers messieurs! — Le suisse : Pan! pan! *pour les besoins de l'église.* — Les chantres : *Amen!* — Un ami : De quoi est-il mort? — Un curieux farceur : D'un vaisseau rompu dans le talon. — Un passant : Savez-vous quel est le personnage qui s'est laissé mourir? — Un parent : Le président de Montesquieu. — Le sacristain aux pauvres : Allez-vous-en donc, on nous a donné pour vous, ne demandez plus rien!

— Quelle verve! dit Couture.

En effet il nous semblait entendre tout le mouvement qui se fait dans une église. Bixiou imitait tout, jusqu'au bruit des gens qui s'en vont avec le corps, par un remuement de pieds sur le plancher.

— Il y a des poètes, des romanciers, des écrivains qui disent beaucoup de belles choses sur les mœurs parisiennes, reprit Bixiou, mais voilà la vérité sur les enterremens. Sur cent personnes qui rendent les derniers devoirs à un pauvre diable de mort, quatre-vingt-dix-neuf parlent d'affaires et de plaisirs en pleine église. Pour observer quelque pauvre petite vraie douleur, il faut des circonstances impossibles. Encore! y a-t-il une douleur sans égoïsme?...

— Heu! heu! fit Blondet. Il n'y a rien de moins respecté que la mort, peut-être est-ce ce qu'il y a de moins respectable?...

— C'est si commun! reprit Bixiou. Quant le service fut fini, Nucingen et du Tillet accompagnèrent le défunt au cimetière. Le vieux valet de chambre allait à pied. Le cocher menait la voiture derrière celle du clergé. — « *Hé pien! ma ponne ami*, dit Nucingen à du Tillet en tournant le boulevard, *location est pelle bire ebiser Malfina : fous serez le brodecdir teu zette baufre vamile han plires, visse aurez eine vamile, ine indérière; fous drouferez eine mison doute mondée, et Malfina cerdes esd eine frai dressor.* »

— Il me semble entendre parler ce vieux Robert-Macaire de Nucingen! dit Finot.

« — Une charmante personne, reprit Ferdinand du Tillet avec feu et sans s'échauffer, » reprit Bixiou.

— Tout du Tillet dans un mot! s'écria Couture.

« — Elle peut paraître laide à ceux qui ne la connaissent pas, mais, je l'avoue, elle a de l'âme, disait du Tillet. — *Ed tu quir, c'esd le pon te l'iffire, mon cher, il aura ti tefuement et te l'indelligence. Tans nodre chin te médier, on ne said ni ki fit, ni ki mire; c'esd eine crant ponhire ki te pufoir se gonvier au quir te sa femme. Che droguerais bienne Telvine qui, fovs le safez, m'a abordé plis d'eine million, gondre Malfina qui n'a pas ine taude si crante.* — Mais qu'a-t-elle? — *Che ne sais bas au chiste*, dit le baron de Nucingen, *mais il a keke chausse.* — Elle a une mère qui aime bien le rose! » dit du Tillet. Ce mot mit fin aux tentatives de Nucingen. Après le dîner, le baron apprit alors à la Wilhelmine-Adolphus qu'il lui restait à peine quatre cent mille francs chez lui. La fille des Adolphus de Manheim, réduite à vingt-quatre mille livres de rente, se perdit dans des calculs qui se brouillaient dans sa tête. « — Comment! disait-elle à Malvina, comment! j'ai toujours eu six mille francs pour nous chez la couturière! mais où ton père prenait-il de l'argent? Nous n'aurons rien avec vingt-quatre mille francs, nous sommes dans la misère. Ah! si mon père me voyait ainsi déchue, il en mourrait, s'il n'était pas mort déjà! Pauvre Wilhelmine! » Et elle se mit à pleurer. Malvina, ne sachant comment consoler sa mère, lui représenta qu'elle était encore jeune et jolie, le rose lui seyait toujours, elle irait à l'Opéra, aux Bouffons dans la loge de madame de Nucingen. Elle endormit sa mère dans un rêve de fêtes, de bals, de musique, de belles toilettes et de succès qui commença sous les rideaux d'un lit en soie bleue, dans une chambre élégante, contiguë à celle où, deux nuits auparavant, avait expiré monsieur Jean-Baptiste baron d'Aldrigger, dont voici l'histoire en trois mots. En son vivant, ce respectable Alsacien, banquier à Strasbourg, s'était enrichi d'environ trois millions. En 1800, à l'âge de trente-six ans, à l'apogée d'une fortune faite pendant la Révolution, il avait épousé, par ambition et par inclination, l'héritière des Adolphus de Manheim, jeune fille adorée de toute une famille, et naturellement elle en recueillit la fortune dans l'espace de dix années. D'Aldrigger fut alors baronifié par S. M. l'Empereur et Roi, car sa fortune se doubla; mais il se passionna pour le grand homme qui l'avait titré. Donc, entre 1814 et 1815, il se ruina pour avoir pris au sérieux le soleil d'Austerlitz. L'honnête Alsacien ne suspendit pas ses paiemens, ne désintéressa pas ses créanciers avec les valeurs qu'il regardait comme mauvaises; il paya tout à bureau ouvert, se retira de la Banque, et mérita le mot de son ancien commis, Nucingen : « Honnête homme, mais bête! » Tout compte fait, il lui resta cinq cent mille francs et des recouvremens sur l'Empire qui n'existait plus. — *Foilà ze gue z'est gué t'afoir drop cri anne Napoléon*, dit-il en voyant le résultat de sa liquidation. Lorsqu'on a été les premiers d'une ville, le moyen d'y rester amoindri?... Le banquier de l'Alsace fit comme font tous les provinciaux ruinés : il vint à Paris, il y porta courageusement des bretelles tricolores sur lesquelles étaient brodées les aigles impériales, et s'y concentra dans la société bonapartiste. Il remit ses valeurs au baron de Nucingen, qui lui donna huit pour cent de tout, en acceptant ses créances impériales à soixante pour cent seulement de perte, ce qui fut cause que d'Aldrigger serra la main de Nucingen en lui disant : — *Ch'édais pien sir te de droufer le quir d'in Elsacien!* Nucingen se fit intégralement payer par notre ami des Lupeaulx. Quoique bien étrillé, l'Alsacien eut un revenu industriel de quarante-quatre mille francs. Son chagrin se compliqua du *spleen* dont sont saisis les gens habitués à vivre par le jeu

des affaires quand ils en sont sevrés. Le banquier se donna pour tâche de se sacrifier, noble cœur! à sa femme, dont la fortune venait d'être dévorée, et qu'elle avait laissé prendre avec la facilité d'une fille à qui les affaires d'argent étaient tout à fait inconnues. La baronne d'Aldrigger retrouva donc les jouissances auxquelles elle était habituée; le vide que pouvait lui causer la société de Strasbourg fut comblé par les plaisirs de Paris. La maison Nucingen tenait déjà comme elle tient encore le haut bout de la société financière, et le baron habile mit son honneur à bien traiter le baron honnête. Cette belle vertu faisait bien dans le salon Nucingen. Chaque hiver écornait le capital de d'Aldrigger; mais il n'osait faire le moindre reproche à la perle des Adolphus; sa tendresse fut la plus ingénieuse et la plus inintelligente qu'il y eût en ce monde. Brave homme, mais bête! Il mourut en se demandant: « Que devierdront-elles sans moi? » Puis, dans un moment où il fut seul avec son vieux valet de chambre Wirth, le bonhomme, entre deux étouffemens, lui recommanda sa femme et ses deux filles, comme si ce Caleb d'Alsace était le seul être raisonnable qu'il y eût dans la maison. Trois ans après, en 1826, Isaure était âgée de vingt ans et Malvina n'était pas mariée. En allant dans le monde, Malvina avait fini par remarquer combien les relations y sont superficielles, combien tout y est examiné, défini. Semblable à la plupart des filles dites *bien élevées*, Malvina ignorait le mécanisme de la vie, l'importance de la fortune, la difficulté d'acquérir la moindre monnaie, le prix des choses. Aussi, pendant ces six années, chaque enseignement avait-il été une blessure pour elle. Les quatre cent mille francs laissés par feu d'Aldrigger à la maison Nucingen furent portés au crédit de la baronne, car la succession de son mari lui redevait douze cent mille francs; et dans les momens de gêne, la bergère des Alpes y puisait comme dans une caisse inépuisable. Au moment où notre pigeon s'avançait vers sa colombe, Nucingen, connaissant le caractère de son ancienne patronne, avait dû s'ouvrir à Malvina sur la situation financière où la veuve se trouvait: il n'y avait plus que trois cent mille francs chez lui, les vingt-quatre mille livres de rente se trouvaient donc réduites à dix-huit mille. Wirth avait maintenu la position pendant trois ans! Après la confidence du banquier, les chevaux furent réformés, la voiture fut vendue et le cocher congédié par Malvina, à l'insu de sa mère. Le mobilier de l'hôtel, qui comptait dix années d'existence, ne put être renouvelé, mais tout s'était fané en même temps. Pour ceux qui aiment l'harmonie, il n'y avait que demi-mal. La baronne, cette fleur si bien conservée, avait pris l'aspect d'une rose froide et grippée qui reste unique dans un buisson au milieu de novembre. Moi qui vous parle, j'ai vu cette opulence se dégradant par teintes, par demi-tons! Effroyable! parole d'honneur. Ça a été mon dernier chagrin. Après je me suis dit: C'est bête de prendre tant d'intérêt aux autres! Pendant que j'étais employé, j'avais la sottise de m'intéresser à toutes les maisons où je dînais, je les défendais en cas de médisance, je ne les calomniais pas, je.... Oh! j'étais un enfant. Quand sa fille lui eut expliqué sa position, la ci-devant perle s'écria: — Mes pauvres enfans! qui donc me fera mes robes? Je ne pourrai donc plus avoir de bonnets frais, ni recevoir, ni aller dans le monde! — A quoi pensez-vous que se reconnaisse l'amour chez un homme, dit Bixiou en s'interrompant, il s'agit de savoir si Beaudenord était vraiment amoureux de cette petite blonde.

— Il néglige ses affaires, répondit Couture.

— Il met trois chemises par jour, dit Finot.

— Une question préalable? dit Blondet, un homme supérieur peut-il et doit-il être amoureux?

— Mes amis, reprit Bixiou d'un air sentimental, gardons-nous comme d'une bête venimeuse de l'homme qui, se sentant pris d'amour pour une femme, fait claquer ses doigts ou jette son cigare en disant: Bah! il y en a d'autres dans le monde! Mais le gouvernement peut employer ce citoyen dans le ministère des affaires étrangères. Blondet, je te fais observer que ce Godefroid avait quitté la diplomatie.

— Hé bien! il a été absorbé, l'amour est la seule chance qu'aient les sots pour se grandir, répondit Blondet.

— Blondet, Blondet, pourquoi donc sommes-nous si pauvres? s'écria Bixiou.

— Et pourquoi Finot est-il riche? reprit Blondet, je te le dirai, va, mon fils, nous nous entendons. Allons, voilà Finot qui me verse à boire comme si j'avais monté son bois. Mais à la fin d'un dîner, on doit *siroter* le vin. Eh bien?

— Tu l'as dit, l'absorbé Godefroid fit ample connaissance avec la grande Malvina, la légère baronne et la petite danseuse. Il tomba dans le servantisme le plus minutieux et le plus astringent. Ces restes d'une opulence cadavéreuse ne l'effrayèrent pas. Ah!... bah? il s'habitua par degrés à toutes ces guenilles. Jamais le lampas vert à ornemens blancs du salon ne devait paraître à ce garçon, ni passé, ni vieux, ni taché, ni bon à remplacer. Les rideaux, la table à thé, les chinoiseries étalées sur la cheminée, le lustre rococo, le tapis façon cachemire qui montrait la corde, le piano, le petit service fleureté, les serviettes frangées et aussi trouées à l'espagnole, le salon de perse qui précédait la chambre à coucher bleue de la baronne, avec ses accessoires, tout lui fut saint et sacré. Les femmes stupides et chez qui la beauté brille de manière à laisser dans l'ombre l'esprit, le cœur, l'âme, peuvent seules inspirer de pareils oublis, car une femme d'esprit n'abuse jamais de ses avantages, il faut être petite et sotte pour s'emparer d'un homme. Beaudenord, il me l'a dit, aimait le vieux et solennel Wirth! Ce vieux drôle avait pour son futur maître le respect d'un croyant catholique pour l'eucharistie. Cet honnête Wirth était un gaspard allemand, un de ces buveurs de bière qui enveloppent leur finesse de bonhomie, comme un cardinal moyen-âge son poignard dans sa manche. Wirth, voyant un mari pour Isaure, entourait Godefroid des ambages et circonlocutions arabesques de sa bonhomie alsacienne, la glu la plus adhérente de toutes les matières collantes. Madame d'Aldrigger était profondément *improper*, elle trouvait l'amour la chose la plus naturelle. Quand Isaure et Malvina sortaient ensemble et allaient aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, où elles devaient rencontrer des jeunes gens de leur société, la mère leur disait: — « Amusez-vous bien, mes chères filles! » Leurs amis, les seuls qui pussent calomnier les deux sœurs, les défendaient; car l'excessive liberté que chacun avait dans le salon des d'Aldrigger en faisait un endroit unique à Paris. Avec des millions on aurait obtenu difficilement de pareilles soirées, où l'on parlait de tout avec esprit, où la mise soignée n'était pas de rigueur, où l'on était à son aise au point d'y demander à souper. Les deux sœurs écrivaient à qui leur plaisait, recevaient tranquillement des lettres, à côté de leur mère, sans que jamais la baronne eût l'idée de leur demander de quoi il s'agissait. Cette adorable mère donnait à ses filles tous les bénéfices de son égoïsme, la passion la plus aimable du monde, en ce sens que les égoïstes, ne voulant pas être gênés, ne gênent personne, et n'embarrassent point la vie de ceux qui les entourent par les ronces du conseil, par les épines de la remontrance, ni par les taquinages de guêpe que se permettent les amitiés excessives qui veulent tout savoir, tout contrôler...

— Tu me vas au cœur, dit Blondet. Mais, mon cher, tu ne racontes pas, tu *blagues*...

— Blondet, si tu n'étais pas gris, tu me ferais de la peine! De nous quatre, il est le seul homme sérieusement littéraire! A cause de lui, je vous fais l'honneur de vous traiter en gourmets, je vous distille mon histoire, et il me critique! Mes amis, la plus grande marque de stérilité spirituelle est l'entassement des faits. La sublime comédie du *Misanthrope* prouve que l'art consiste à bâtir un palais sur la pointe d'une aiguille. Le mythe de mon idée est dans la baguette des fées, qui peut faire de la plaine des Sablons un *Interlacken* en dix secondes (le temps de vider ce verre!). Voulez-vous que je vous fasse un récit qui aille comme un boulet de canon, un rapport de général en chef? Nous causons, nous rions, ce journaliste, bibliophobe à jeun, veut, quand il est ivre, que je donne à ma langue

la sotte allure d'un livre (il feignit de pleurer). Malheur à l'imagination française, on veut épointer les aiguilles de sa plaisanterie ! *Dies iræ!* Pleurons Candide, et vive la *critique de la raison pure !* la *symbolique*, et les systèmes en cinq volumes compactes, imprimés par des Allemands qui ne les savaient pas à Paris depuis 1750, en quelques mots fins, les diamans de notre intelligence nationale. Blondet mène le convoi de son suicide, lui qui fait dans son journal les derniers mots de tous les grands hommes qui nous meurent sans rien dire !

— Va ton train, dit Finot.

— J'ai voulu vous expliquer en quoi consiste le bonheur d'un homme qui n'est pas actionnaire (une politesse à Couture !). Eh bien ! ne voyez-vous pas maintenant à quel prix Godefroid se procura le bonheur le plus étendu que puisse rêver un jeune homme?... Il étudiait Isaure pour être sûr d'être compris !... Les choses qui se comprennent les unes les autres doivent être similaires. Or, il n'y a de pareils à eux-mêmes que le néant et l'infini : le néant est la bêtise, le génie est l'infini. Ces deux amans s'écrivaient les plus stupides lettres du monde, en se renvoyant sur du papier parfumé des mots à la mode : *ange ! harpe éolienne ! avec toi je serai complet ! il y a un cœur dans ma poitrine d'homme ! faible femme ! pauvre moi !* toute la friperie du cœur moderne. Godefroid restait à peine dix minutes dans un salon, il causait sans aucune prétention avec les femmes, elles le trouvèrent alors très spirituel. Il était de ceux qui n'ont d'autre esprit que celui qu'on leur prête. Enfin, jugez de son absorption : Joby, ses chevaux, ses voitures devinrent des choses secondaires dans son existence. Il n'était heureux qu'enfoncé dans sa bonne bergère en face de la baronne, au coin de cette cheminée de marbre vert antique, occupé à voir Isaure, à prendre du thé en causant avec le petit cercle d'amis qui venaient tous les soirs entre onze heures et minuit rue Joubert, et où on pouvait toujours jouer à la bouillotte sans crainte : j'y ai toujours gagné.

Quand Isaure avait avancé son joli petit pied chaussé d'un soulier de satin noir et que Godefroid l'avait longtemps regardé, il restait le dernier et disait à Isaure : — Donne-moi ton soulier... Isaure levait le pied, le posait sur une chaise, ôtait son soulier, le lui donnait en lui jetant un regard, un de ces regards ! enfin, vous comprenez ! Godefroid finit par découvrir un grand mystère chez Malvina. Quand du Tillet frappait à la porte, la rougeur vive qui colorait les joues de Malvina disait : — Ferdinand ! En regardant ce tigre à deux pattes, les yeux de la pauvre fille s'allumaient comme un brasier sur lequel afflue un courant d'air ; elle trahissait un plaisir infini quand Ferdinand l'emmenait pour faire un *a parte* près d'une console ou d'une croisée. Comme c'est rare et beau une femme assez amoureuse pour devenir naïve et laisser lire dans son cœur. Mon Dieu ! c'est aussi rare à Paris que la fleur qui chante l'est aux Indes. Malgré cette amitié commencée depuis le jour où les d'Aldrigger apparurent chez les Nucingen, Ferdinand n'épousait pas Malvina. Notre féroce ami du Tillet n'avait pas paru jaloux de la cour assidue que Desroches faisait à Malvina, car pour achever de payer sa Charge avec une dot qui ne paraissait pas être moindre de cinquante mille écus, il avait feint l'amour, lui homme de Palais ! Quoique profondément humiliée de l'insouciance de du Tillet, Malvina l'aimait trop pour lui fermer la porte. Chez cette fille, toute âme, tout sentiment, toute expansion, tantôt la fierté cédait à l'amour, tantôt l'amour offensé laissait la fierté prendre le dessus. Calme et froid, notre ami Ferdinand acceptait cette tendresse, il la respirait avec les tranquilles délices du tigre léchant le sang qui lui teint la gueule ; il en venait chercher les preuves, il ne passait pas deux jours sans se montrer rue Joubert. Le drôle possédait alors environ dix-huit cent mille francs, la question de fortune devait être peu de chose à ses yeux, et il avait résisté non-seulement à Malvina, mais aux barons de Nucingen et de Rastignac, qui, tous deux, lui avaient fait faire soixante-quinze lieues par jour, à quatre francs de guides, postillon en avant, et sans fil ! dans les labyrinthes de leur finesse. Godefroid ne put s'empêcher de parler à sa future belle-sœur de la situation ridicule où elle se trouvait entre un banquier et un avoué. — Vous voulez me sermonner au sujet de Ferdinand, savoir le secret qu'il y a entre nous, dit-elle avec franchise. Cher Godefroid, n'y revenez jamais. La naissance de Ferdinand, ses antécédens, sa fortune n'y sont pour rien, ainsi croyez à quelque chose d'extraordinaire. Cependant, à quelques jours de là, Malvina prit Beaudenord à part, et lui dit : — Je ne crois pas monsieur Desroches honnête homme (ce que c'est que l'instinct de l'amour !) il voudrait m'épouser, et fait la cour à la fille d'un épicier. Je voudrais bien savoir si je suis un pis-aller, si le mariage est pour lui une affaire d'argent. Malgré la profondeur de son esprit, Desroches ne pouvait deviner du Tillet, et il craignait de lui voir épouser Malvina. Donc, le gars s'était ménagé une retraite, sa position était intolérable, il gagnait à peine, tous frais faits, les intérêts de sa dette. Les femmes ne comprennent rien à ces situations-là. Pour elles le cœur est toujours millionnaire !

— Mais comme ni Desroches ni du Tillet n'ont épousé Malvina, dit Finot, explique nous le secret de Ferdinand ?

— Le secret, le voici, répondit Bixiou. Règle générale : Une jeune personne qui a donné une seule fois son soulier, le refusât-elle pendant dix ans, n'est jamais épousée par celui à qui. .

— Bêtise ! dit Blondet en interrompant, on aime aussi parce qu'on a aimé. Le secret, le voici : règle générale : Ne vous mariez pas sergent, quand vous pouvez devenir duc de Dantzick et maréchal de France. Aussi voyez quelle alliance a faite du Tillet ! Il a épousé une des filles du comte de Grandville, une des plus vieilles familles de la magistrature française.

— La mère de Desroches avait une amie, reprit Bixiou, une femme de droguiste, lequel droguiste s'était retiré gras d'une fortune. Ces droguistes ont des idées bien saugrenues : pour donner à sa fille une bonne éducation, il l'avait mise dans un pensionnat !... Ce Matifat comptait bien marier sa fille, par la raison deux cent mille francs, en bel et bon argent qui ne sentait pas la drogue.

— Le Matifat de Florine ? dit Blondet.

— Eh bien ! oui, celui de Lousteau, le nôtre, enfin ! Ces Matifat, alors perdus pour nous, étaient venus habiter la rue du Cherche-Midi, le quartier le plus opposé à la rue des Lombards où ils avaient fait fortune. Moi, je les ai cultivés, les Matifat ! Durant mon temps de galère ministérielle, où j'étais serré pendant huit heures de jour entre des niais à vingt-deux carats, j'ai vu des originaux qui m'ont convaincu que l'ombre a des aspérités, et que dans la plus grande platitude on peut rencontrer des angles ! Oui, mon cher, tel bourgeois est à tel autre ce que Raphaël est à Natoire.

Madame veuve Desroches avait moyenné de longue main ce mariage à son fils, malgré l'obstacle énorme que présentait un certain Cochin, fils de l'associé commanditaire des Matifat, jeune employé au ministère des finances. Aux yeux de monsieur et madame Matifat, l'état d'avoué paraissait, selon leur mot, offrir des garanties pour le bonheur d'une femme. Desroches s'était prêté aux plans de sa mère afin d'avoir un pis-aller. Il ménageait donc les droguistes de la rue du Cherche-Midi. Pour vous faire comprendre un autre genre de bonheur, il faudrait vous peindre ces deux négocians mâle et femelle, jouissant d'un jardinet, logés à un beau rez-de-chaussée, s'amusant à regarder un jet d'eau, mince et long comme un épi, qui allait perpétuellement et s'élançait d'une petite table ronde en pierre de liais, située au milieu d'un bassin de six pieds de diamètre, se levant de bon matin pour voir si les fleurs de leur jardin avaient poussé, désœuvrés et inquiets, s'habillant pour s'habiller, s'ennuyant au spectacle, et toujours entre Paris et Luzarches où ils avaient une maison de campagne et où j'ai dîné. Blondet! un jour où ils ont voulu me faire poser, je leur ai raconté une histoire depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, une aventure à tiroirs ! J'en

étais à l'introduction de mon vingt-neuvième personnage (les romans en feuilletons m'ont volé !), quand le père Matifat, qui, en qualité de maître de maison, tenait encore bon, a ronflé comme les autres, après avoir clignoté pendant cinq minutes. Le lendemain, tous m'ont fait des complimens sur le dénouement de mon histoire. Ces épiciers avaient pour société monsieur et madame Cochin, Adolphe Cochin, madame Desroches, un petit Popinot, droguiste en exercice, qui leur donnait des nouvelles de la rue des Lombards (un homme de ta connaissance, Finot !). Madame Matifat, qui aimait les arts, achetait des lithographies, des lithochromies, des dessins coloriés, tout ce qu'il y avait de meilleur marché. Le sieur Matifat se distrayait en examinant les entreprises nouvelles et en essayant de jouer quelques capitaux, afin de ressentir des émotions (Florine l'avait guéri du genre Régence). Un seul mot vous fera comprendre la profondeur de mon Matifat. Le bonhomme souhaitait ainsi le bonsoir à ses nièces : « Va te coucher, mes nièces ! » Il avait peur, disait-il, de les affliger en leur disant *vous*. Leur fille était une jeune personne sans manières, ayant l'air d'une femme de chambre de bonne maison, jouant tant bien que mal une sonate, ayant une jolie écriture anglaise, sachant le français et l'orthographe, enfin une complète éducation bourgeoise. Elle était assez impatiente d'être mariée, afin de quitter la maison paternelle, où elle s'ennuyait comme un officier de marine au quart de nuit, il faut dire aussi que le quart durait toute la journée. Desroches ou Cochin fils, un notaire ou un garde-du-corps, un faux lord anglais, tout mari lui était bon. Comme évidemment elle ne savait rien de la vie, j'en ai eu pitié, j'ai voulu lui en révéler le grand mystère. Bah ! les Matifat m'ont fermé leur porte : les bourgeois et moi nous ne nous comprendrons jamais.

— Elle a épousé le général Gouraud, dit Finot.

— En quarante-huit heures, Godefroid de Beaudenord, l'ex-diplomate, devina les Matifat et leur intrigante corruption, reprit Bixiou. Par hasard, Rastignac se trouvait chez la légère baronne à causer au coin du feu pendant que Godefroid faisait son rapport à Malvina. Quelques mots frappèrent son oreille, il devina de quoi il s'agissait, surtout à l'air aigrement satisfait de Malvina. Rastignac resta, lui, jusqu'à deux heures du matin, et l'on dit qu'il est égoïste ! Beaudenord partit quand la baronne alla se coucher. « Chère enfant, dit Rastignac à Malvina d'un ton bonhomme et paternel quand ils furent seuls, souvenez-vous qu'un pauvre garçon lourd de sommeil a pris du thé pour rester éveillé jusqu'à deux heures du matin, afin de pouvoir vous dire solennellement : Mariez-vous. Ne faites pas la difficile, ne vous occupez pas de vos sentimens, ne pensez pas à l'ignoble calcul des hommes qui ont un pied ici, un pied chez les Matifat, ne réfléchissez à rien : mariez-vous ! Pour une fille, se marier, c'est s'imposer à un homme qui prend l'engagement de la faire vivre dans une position plus ou moins heureuse, mais où la question matérielle est assurée. Je connais le monde : jeunes filles, mamans et grand'mères sont toutes hypocrites en démanchant sur le sentiment quand il s'agit de mariage. Aucun ne pense à autre chose qu'à un bel état. Quand sa fille est bien mariée, une mère dit qu'elle a fait une excellente affaire. » Et Rastignac lui développa sa théorie sur le mariage, qui, selon lui, est une société de commerce instituée pour supporter la vie. « Je ne vous demande point votre secret, dit-il en terminant à Malvina, je le sais. Les hommes se disent tout entre eux, comme vous autres quand vous sortez après le dîner. Eh bien ! voici mon dernier mot : mariez-vous. Si vous ne vous mariez pas, souvenez-vous que je vous ai suppliée ici, ce soir, de vous marier ! » Rastignac parlait avec un certain accent qui commandait, non pas l'attention, mais la réflexion. Son insistance était de nature à surprendre. Malvina fut alors si bien frappée au vif de l'intelligence, là où Rastignac avait voulu l'atteindre, qu'elle y songeait encore le lendemain, et cherchait inutilement la cause de cet avis.

— Je ne vois, dans toutes ces toupies que tu lances, rien qui ressemble à l'origine de la fortune de Rastignac, et tu nous prends pour des Matifat multipliés par six bouteilles de vin de Champagne, s'écria Couture.

— Nous y sommes, s'écria Bixiou. Vous avez suivi le cours de tous les petits ruisseaux qui ont fait les quarante mille livres de rente auxquelles tant de gens portent envie ! Rastignac tenait alors entre ses mains le fil de toutes ces existences.

— Desroches, les Matifat, Beaudenord, les d'Aldrigger, d'Aiglemont.

— Et de cent autres !... dit Bixiou.

— Voyons, comment ? s'écria Finot. Je sais bien des choses, je n'entrevois pas le mot de cette énigme.

— Blondet vous a dit en gros les deux premières liquidations de Nucingen, voici la troisième en détail, reprit Bixiou. Dès la paix de 1815, Nucingen avait compris ce que nous ne comprenons qu'aujourd'hui : que l'argent n'est une puissance que quand il est en quantité disproportionnée. Il jalousait secrètement les frères Rostchild. Il possédait cinq millions, il en voulait dix ! Avec dix millions, il savait pouvoir en gagner trente, et n'en aurait eu que quinze avec cinq. Il avait donc résolu d'opérer une troisième liquidation ! Ce grand homme songeait alors à payer ses créanciers avec des valeurs fictives, en gardant leur argent. Sur la place, une conception de ce genre ne se présente pas sous une expression si mathématique. Une pareille liquidation consiste à donner un petit pâté pour un louis d'or à de grands enfans qui, comme les petits enfans d'autrefois, préfèrent le pâté à la pièce, sans savoir qu'avec la pièce ils peuvent avoir deux cents pâtés.

— Qu'est-ce que tu dis donc là, Bixiou ? s'écria Couture, mais rien n'est plus loyal, il ne se passe pas de semaine aujourd'hui que l'on ne présente des pâtés au public en lui demandant un louis. Mais le public est-il forcé de donner son argent ? n'a-t-il pas le droit de s'éclairer ?

— Vous l'aimeriez mieux contraint d'être actionnaire, dit Blondet.

— Non, dit Finot, où serait le talent ?

— C'est bien fort pour Finot, dit Bixiou.

— Qui lui a donné ce mot-là ? demanda Couture.

— Enfin, reprit Bixiou, Nucingen avait eu deux fois le bonheur de donner, sans le vouloir, un pâté qui s'était trouvé valoir plus qu'il n'avait reçu. Ce malheureux bonheur lui causait des remords. De pareils bonheurs finissent par tuer un homme. Il attendait depuis dix ans l'occasion de ne plus se tromper, de créer des valeurs qui auraient l'air de valoir quelque chose et qui...

— Mais, dit Couture, en expliquant ainsi la banque, aucun commerce n'est possible. Plus d'un loyal banquier a persuadé, sous l'approbation d'un loyal gouvernement, aux plus fins boursiers de prendre des fonds qui devaient, dans un temps donné, se trouver dépréciés. Vous avez vu mieux que cela ! N'a-t-on pas émis, toujours avec l'aveu, avec l'appui des gouvernemens, des valeurs pour payer les intérêts de certains fonds, afin d'en maintenir le cour et pouvoir s'en défaire. Ces opérations ont plus ou moins d'analogie avec la liquidation à la Nucingen.

— En petit, dit Blondet, l'affaire peut paraître singulière ; mais en grand, c'est de la haute finance. Il y a des actes arbitraires qui sont criminels d'individu à individu, lesquels arrivent à rien quand ils sont étendus à une multitude quelconque, comme une goutte d'acide prussique devient innocente dans un baquet d'eau. Vous tuez un homme, on vous guillotine. Mais avec une conviction gouvernementale quelconque, vous tuez cinq cents hommes, on respecte le crime politique. Vous prenez cinq mille francs dans mon secrétaire, vous allez au bagne. Mais avec le piment d'un gain à faire, habilement mis dans la gueule de mille boursiers, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite, émises, dit Couture, pour payer les intérêts de ces mêmes rentes : personne ne peut se plaindre. Voilà les vrais principes de l'âge d'or où nous vivons !

— La mise en scène d'une machine si vaste, reprit

Bixiou, exigeait bien des polichinelles. D'abord la maison Nucingen avait sciemment et à dessein employé ses cinq millions dans une affaire en Amérique, dont les profits avaient été calculés de manière à revenir trop tard. Elle s'était dégarnie avec préméditation. Toute liquidation doit être motivée. La maison possédait en fonds particuliers et en valeurs émises environ six millions. Parmi les fonds particuliers se trouvaient les trois cent mille de la baronne d'Aldrigger, les quatre cent mille de Beaudenord, un million à d'Aiglemont, trois cent mille à Matifat, un demi-million à Charles Grandet, le mari de mademoiselle d'Aubrion, etc. En créant lui-même une entreprise industrielle par actions, avec lesquelles il se proposait de désintéresser ses créanciers au moyen de manœuvres plus ou moins habiles, Nucingen aurait pu être suspecté, mais il s'y prit avec plus de finesse : il fit créer par un autre!... cette machine destinée à jouer le rôle du Mississipi du système de Law. Le propre de Nucingen est de faire servir les plus habiles gens de la place à ses projets sans les leur communiquer. Nucingen laissa donc échapper devant du Tillet l'idée pyramidale et victorieuse de combiner une entreprise par actions en constituant un capital assez fort pour pouvoir servir de très gros intérêts aux actionnaires pendant les premiers temps. Essayée pour la première fois, en un moment où des capitaux niais abondaient, cette combinaison devait produire une hausse sur les actions, et par conséquent un bénéfice pour le banquier qui les émettrait. Songez que ceci est du 1826. Quoique frappé de cette idée, aussi féconde qu'ingénieuse, du Tillet pensa naturellement que si l'entreprise ne réussissait pas il y aurait un blâme quelconque. Aussi suggéra-t-il de mettre en avant un directeur visible de cette machine commerciale. Vous connaissez aujourd'hui le secret de la maison Claparon fondée par du Tillet, une de ses plus belles inventions!...

— Oui, dit Blondet, l'éditeur responsable en finance, l'agent provocateur, le bouc émissaire; mais aujourd'hui nous sommes plus forts, nous mettons : S'adresser à *l'administration de la chose*, telle rue, tel numéro, où le public trouve des employés en casquettes vertes, jolis comme des recors.

— Nucingen avait appuyé la maison Charles Claparon de out son crédit, reprit Bixiou. On pouvait jeter sans crainte sur quelques places un million de papier Claparon. Du Tillet proposa donc de mettre sa maison Claparon en avant. Adopté. En 1825, l'actionnaire n'était pas gâté dans les conceptions industrielles. Le *fonds de roulement* était inconnu! Les gérans ne s'obligeaient pas à ne point émettre leurs actions bénéficiaires, ils ne déposaient rien à la banque, ils ne garantissaient rien. On ne daignait pas expliquer la commandite en disant à l'actionnaire qu'on avait la bonté de ne pas lui demander plus de mille, de cinq cents, ou même de deux cent cinquante francs! On ne publiait pas que l'expérience *in œre publico* ne durerait que sept ans, cinq ans, ou même trois ans, et qu'ainsi le dénoûment ne se ferait pas longtemps attendre. C'était l'enfance de l'art! On n'avait même pas fait intervenir la publicité de ces gigantesques annonces par lesquelles on stimule les imaginations, en demandant de l'argent à tout le monde...

— Cela arrive quand personne n'en veut donner, dit Couture.

— Enfin la concurrence dans ces sortes d'entreprises n'existait pas, reprit Bixiou. Les fabricans de papier mâché, d'impressions sur indiennes, les lamineurs de zinc, les théâtres, les journaux ne se ruaient pas comme des chiens à la curée de l'actionnaire expirant. Les belles affaires par actions, comme dit Couture, si naïvement publiées, appuyées par des rapports de gens experts (les princes de la science!...) se traitaient honteusement dans le silence et dans l'ombre de la Bourse. Les loups-cerviers exécutaient, financièrement parlant, l'air de la calomnie du Barbier de Séville. Ils allaient *piano, piano*, procédant par de légers cancans, sur la bonté de l'affaire, dits d'oreille à oreille. Ils n'exploitaient le patient, l'actionnaire, qu'à domicile, à la Bourse, ou dans le monde, par cette rumeur habilement créée et qui grandissait jusqu'au *tutti* d'une cote à quatre chiffres...

— Mais, quoique nous soyons entre nous et que nous puissions tout dire, je reviens là-dessus, dit Couture.

— Vous êtes orfèvre, monsieur Josse? dit Finot.

— Finot restera classique, constitutionnel et perruque, dit Blondet.

— Oui, je suis orfèvre, reprit Couture, pour le compte de qui Cérizet venait d'être condamné en police correctionnelle. Je soutiens que la nouvelle méthode est infiniment moins traîtresse, plus loyale, moins assassine que l'ancienne. La publicité permet la réflexion et l'examen. Si quelque actionnaire *est gobé*, il est venu de propos délibéré, on ne lui a pas vendu *chat en poche*. L'industrie...

— Allons, voilà l'industrie! s'écria Bixiou.

— L'industrie y gagne, dit Couture sans prendre garde à l'interruption. Tout gouvernement qui se mêle du commerce et ne le laisse pas libre, entreprend une coûteuse sottise : il arrive ou au *maximum* ou au monopole. Selon moi, rien n'est plus conforme aux principes sur la liberté du commerce que les sociétés par actions! Y toucher, c'est vouloir répondre du capital et des bénéfices, ce qui est stupide. En toute affaire, les bénéfices sont en proportion avec les risques! Qu'importe à l'Etat la manière dont s'obtient le mouvement rotatoire de l'argent, pourvu qu'il soit dans une activité perpétuelle! Qu'importe qui est riche, qui est pauvre, s'il y a toujours la même quantité de riches imposable? D'ailleurs, voilà vingt ans que les sociétés par actions, les commandites, primes sous toutes les formes, sont en usage dans le pays le plus commercial du monde, en Angleterre, où tout se conteste, où les Chambres pondent mille ou douze cents lois par session, et où jamais un membre du parlement ne s'est levé pour parler contre la méthode....

— Curative des coffres pleins, et par les végétaux! dit Bixiou, *les carottes!*

— Voyons! dit Couture enflammé. Vous avez dix mille francs, vous prenez dix actions de chacune *mille* dans dix entreprises différentes. Vous êtes volé neuf fois... (Cela n'est pas! le public est plus fort que qui que ce soit! mais je le suppose) une seule affaire réussit! (Par hasard!—D'accord! — On ne l'a pas fait exprès! — Allez! blaguez?) Eh bien! le *ponte* assez sage pour diviser ainsi ses masses, rencontre un superbe placement, comme l'ont trouvé ceux qui ont pris les actions des mines de Wortschin. Messieurs, avouons entre nous que les gens qui crient sont des hypocrites au désespoir de n'avoir ni l'idée d'une affaire, ni la puissance de la proclamer, ni l'adresse de l'exploiter. La preuve ne se fera pas attendre. Avant peu vous verrez l'Aristocratie, les gens de cour, les Ministériels descendant en colonnes serrées dans la Spéculation, et avançant des mains plus crochues et trouvant des idées plus tortueuses que les nôtres, sans avoir notre supériorité. Quelle tête il faut pour fonder une affaire à une époque où l'avidité de l'actionnaire est égale à celle de l'inventeur. Quel grand magnétiseur doit être l'homme qui crée un Claparon, qui trouve des expédiens nouveaux! Savez-vous la morale de ceci : Notre temps vaut mieux que nous! nous vivons à une époque d'avidité où l'on ne s'inquiète pas de la valeur de la chose, si l'on peut y gagner en la repassant au voisin : on la repasse au voisin parce que l'avidité de l'Actionnaire qui croit à un gain est égale à celle du Fondateur qui le lui propose!

— Est-il beau, Couture, est-il beau! dit Bixiou à Blondet, il va demander qu'on lui élève des statues comme à un bienfaiteur de l'Humanité.

— Il faudrait l'amener à conclure que l'argent des sots est de droit divin le patrimoine des gens d'esprits, dit Blondet.

— Messieurs, reprit Couture, rions ici pour tout le sérieux que nous garderons ailleurs quand nous entendrons parler des respectables bêtises que consacrent les lois faites à l'improviste.

— Il a raison. Quel temps, messieurs, dit Blondet, qu'un temps où, dès que le feu de l'intelligence apparaît, on l'é-

teint vite par l'application d'une loi de circonstance. Les législateurs, partis presque tous d'un petit arrondissement où ils ont étudié la société dans les journaux, renferment alors le feu dans la machine. Quand la machine saute, arrivent les pleurs et les grincemens de dents! Un temps où il ne se fait que des lois fiscales et pénales! Le grand mot de ce qui se passe, le voulez-vous? *Il n'y a plus de religion dans l'Etat!*

— Ah! dit Bixiou, bravo, Blondet! tu as mis le doigt sur la plaie de la France, la fiscalité,qui a plus ôté de conquêtes à notre pays que les vexations de la guerre. Dans le ministère où j'ai fait six ans de galères, accouplé avec des bourgeois, il y avait un employé, homme de talent, qui avait résolu de changer tout le système des finances. Ah bien! nous l'avons joliment dégommé. La France eût été trop heureuse, elle se serait amusée à reconquérir l'Europe, et nous avons agi pour le repos des nations : je l'ai tué par une caricature!

— Quand je dis le mot *religion*, je n'entends pas dire une capucinade, j'entends le mot en grand politique, reprit Blondet.

— Explique-toi, dit Finot.

— Voici, reprit Blondet. On a beaucoup parlé des affaires de Lyon, de la république canonnée dans les rues, personne n'a dit la vérité. La république s'était emparée de l'émeute comme un insurgé s'empare d'un fusil. La vérité, je vous la donne pour drôle et profonde. Le commerce de Lyon est un commerce sans âme, qui ne fait pas fabriquer une aune de soie sans qu'elle soit commandée et que le paiement soit sûr. Quand la commande s'arrête, l'ouvrier meurt de faim, il gagne à peine de quoi vivre en travaillant, les forçats sont plus heureux que lui. Après la révolution de juillet, la misère est arrivée à ce point que les CANUTS ont arboré le drapeau : *Du pain ou la mort!* une de ces proclamations que le gouvernement aurait dû étudier, elle était produite par la cherté de la vie à Lyon. Lyon veut bâtir des théâtres et devenir une capitale, de là des octrois insensés. Les républicains ont flairé cette révolte à propos du pain, et ils ont organisé les *Canuts* qui se sont battus en partie double. Lyon a eu ses trois jours, mais tout est rentré dans l'ordre, et le canut dans son taudis. Le canut, probe jusque-là, rendant en étoffe la soie qu'on lui pesait en bottes, a mis la probité à la porte en songeant que les négocians le victimaient, et a mis de l'huile à ses doigts : il a rendu poids pour poids, mais il a vendu la soie représentée par l'huile, et le commerce des soieries françaises a été infesté d'*étoffes graissées*, ce qui aurait pu entraîner la perte de Lyon et celle d'une branche de commerce français. Les fabricans et le gouvernement, au lieu de supprimer la cause du mal, ont fait, comme certains médecins, rentrer le mal par un violent topique. Il fallait envoyer à Lyon un homme habile, un de ces gens qu'on appelle immoraux, un abbé Terray, mais l'on a vu le côté militaire! Les troubles ont donc produit les gros de Naples à quarante sous l'aune. Ces gros de Naples sont aujourd'hui vendus, on peut le dire, et les fabricans ont sans doute inventé je ne sais quel moyen de contrôle. Ce système de fabrication sans prévoyance devait arriver dans un pays où RICHARD LENOIR, un des plus grands citoyens que la France ait eus, s'est ruiné pour avoir fait travailler six mille ouvriers sans commande, les avoir nourris, et avoir rencontré des ministres assez stupides pour le laisser succomber à la révolution que 1814 a faite dans le prix des tissus. Voilà le seul cas où le négociant mérite une statue. Eh bien! cet homme est aujourd'hui l'objet d'une souscription sans souscripteurs, tandis que l'on a donné un million aux enfans du général Foy. Lyon est conséquent : il connaît la France, elle est sans aucun sentiment religieux. L'histoire de Richard Lenoir est une de ces fautes que Fouché trouvait pire qu'un crime.

— Si dans la manière dont les affaires se présentent, reprit Couture en se remettant au point où il était avant l'interruption, il y a une teinte de charlatanisme, mot devenu flétrissant et mis à cheval sur le mur mitoyen du juste et de l'injuste, car je demande où commence, où finit le charlatanisme, ce qu'est le charlatanisme? Faites-moi l'amitié de me dire qui n'est pas charlatan? Voyons? un peu de bonne foi, l'ingrédient social le plus rare! Le commerce qui consisterait à aller chercher la nuit ce qu'on vendrait dans la journée serait un non-sens. Un marchand d'allumettes a l'instinct de l'accaparement. Accaparer la marchandise est la pensée du boutiquier de la rue Saint-Denis *dit* le plus vertueux, comme du spéculateur *dit* le plus effronté. Quand les magasins sont pleins, il y a nécessité de vendre. Pour vendre, il faut allumer le chaland, de là l'enseigne du Moyen-Age et aujourd'hui le Prospectus! Entre appeler la pratique et la forcer d'entrée, de consommer, je ne vois pas la différence d'un cheveu! Il peut arriver, il doit arriver, il arrive souvent que des marchands attrapent des marchandises avariées, car le vendeur trompe incessamment l'acheteur. Eh bien! consultez les plus honnêtes gens de Paris, les notables commerçans enfin?... Tous vous raconteront triomphalement la rouerie qu'ils ont alors inventée pour écouler leur marchandise quand on la leur avait vendue mauvaise. La fameuse maison Minard a commencé par des ventes de ce genre. La rue Saint-Denis ne vous vend qu'une robe de soie graissée, elle ne peut que cela. Les plus vertueux négocians vous disent de l'air le plus candide ce mot de l'improbité la plus effrénée: *On se tire d'une mauvaise affaire comme on peut.* Blondet vous a fait voir les affaires de Lyon dans leurs causes et dans leurs suites; moi, je vais à l'application de ma théorie par une anecdote. Un ouvrier en laine, ambitieux et criblé d'enfans par une une femme trop aimée, croit à la République. Mon gar achète de la laine rouge, et fabrique ces casquettes en laine tricotée que vous avez pu voir sur la tête de tous les gamins de Paris, et vous allez savoir pourquoi. La République est vaincue. Après l'affaire de Saint-Méry, les casquettes étaient invendables. Quand un ouvrier se trouve dans son ménage avec femme, enfans et dix mille casquettes en laine rouge dont ne veulent plus les chapeliers d'aucun bord, il lui passe par la tête autant d'idées qu'il en peut venir à un banquier bourré de dix millions d'actions à placer dans une affaire dont il se défie. Savez-vous ce qu'a fait l'ouvrier, ce Law faubourien, ce Nucingen des casquettes? Il est allé trouver un dandy d'estaminet, un de ces farceurs qui font le désespoir des sergens-de-ville dans les bals champêtres aux Barrières, et l'a prié de jouer le rôle d'un capitaine américain pacotilleur, logé hôtel Meurice, d'aller *désirer* dix mille casquettes en laine rouge chez un riche chapelier qui en avait encore une dans son étalage. Le chapelier flaire une affaire avec l'Amérique, accourt chez l'ouvrier, et se rue au comptant sur les casquettes. Vous comprenez : plus de capitaine américain, mais beaucoup de casquettes. Attaquer la liberté commerciale à cause de ces inconvéniens, ce serait attaquer la Justice sous prétexte qu'il y a des délits qu'elle ne punit pas, ou accuser la Société d'être mal organisée à cause des malheurs qu'elle engendre! Des casquettes et de la rue Saint-Denis aux Actions et à la Banque, concluez!

— Couture, une couronne! dit Blondet en lui mettant sa serviette tortillée sur sa tête. Je vais plus loin, messieurs. S'il y a vice dans la théorie actuelle, à qui la faute? à la loi! à la loi prise dans son système entier, à la législation! à ces grands hommes d'arrondissement que la Province envoie bouffis d'idées morales, idées indispensables dans la conduite de la vie à moins de se battre avec la justice, mais stupides dès qu'elles empêchent un homme de s'élever à la hauteur où doit se tenir le législateur. Que les lois interdisent aux passions tel ou tel développement (le jeu, la loterie, les Ninons de la borne, tout ce que vous voudrez), elles n'extirperont jamais les passions. Tuer les passions, ce serait tuer la société, qui, si elle ne les engendre pas, du moins les développe. Ainsi vous entravez par des restrictions l'envie de jouer qui gît au fond de tous les cœurs, chez la jeune fille, chez l'homme de province, comme chez le diplomate, car tout le monde souhaite une fortune *gratis*, le jeu s'exerce aussitôt en d'autres sphères. Vous sup-

primez stupidement la loterie, les cuisinières n'en volent pas moins leurs maîtres, elles portent leur vols à une Caisse d'Epargne, et la mise est pour elles de deux cent cinquante francs au lieu d'être de quarante sous, car les actions industrielles, les commandites, deviennent la loterie, le jeu sans tapis, mais avec un râteau invisible et un *refait* calculé. Les jeux sont fermés, la loterie n'existe plus, voilà la France bien plus morale, crient les imbéciles, comme s'ils avaient supprimé les *pontes!* On joue toujours! seulement le bénéfice n'est plus à l'Etat, qui remplace un impôt payé avec plaisir par un impôt gênant, sans diminuer les suicides, car le joueur ne meurt pas, mais bien sa victime! Je ne vous parle pas des capitaux à l'étranger, perdus pour la France, ni des loteries de Francfort, contre le colportage desquelles la Convention avait décerné la peine de mort, et auquel se livraient les procureurs-syndics! Voilà le sens de la niaise philanthropie de notre législateur. L'encouragement donné aux Caisses d'Epargne est une grosse sottise politique. Supposez une inquiétude quelconque sur la marche des affaires, le gouvernement aura créé la *queue de l'argent*, comme on a créé dans la Révolution la *queue du pain*. Autant de caisses, autant d'émeutes. Si dans un coin trois gamins arborent un seul drapeau, voilà une révolution. Un grand politique doit être un scélérat abstrait, sans quoi les sociétés sont mal menées. Un politique honnête homme est une machine à vapeur qui sentirait, ou un pilote qui ferait l'amour en tenant la barre: le bateau sombre. Un premier ministre qui prend cent millions et qui rend la France grande et heureuse, n'est-il pas préférable à un ministre enterré aux frais de l'Etat, mais qui a ruiné son pays? Entre Richelieu, Mazarin, Potemkin, riches tous trois à chaque époque de trois cents millions, et le vertueux Robert Lindet, qui n'a su tirer parti ni des assignats, ni des biens nationaux, ou les vertueux imbéciles qui ont perdu Louis XVI, hésiteriez-vous? Va ton train, Bixiou.

— Je ne vous expliquerai pas, reprit Bixiou, la nature de l'entreprise inventée par le génie financier de Nucingen, ce serait d'autant plus inconvenant qu'elle existe encore aujourd'hui: ses actions sont cotés à la Bourse; les combinaisons étaient si réelles, l'objet de l'entreprise si vivace, que, créées au capital nominal de mille francs, établies par une ordonnance royale, descendues à trois cents francs, elles ont remonté à sept cents francs, et arriveront au pair après avoir traversé les orages des années 27, 30 et 32. La crise financière de 1827 les fit fléchir, la Révolution de Juillet les abattit, mais l'affaire a des réalités dans le ventre (Nucingen ne saurait inventer une mauvaise affaire). Enfin, comme plusieurs maisons de banque du premier ordre y ont participé, il ne serait pas parlementaire d'entrer dans plus de détails. Le capital nominal fut de dix millions, capital réel sept, trois millions appartenaient aux fondateurs et aux banquiers chargés de l'émission des actions. Tout fut calculé pour faire arriver dans les six premiers mois l'action à gagner deux cents francs, par la distribution d'un faux dividende. Donc vingt pour cent sur dix millions. L'intérêt de du Tillet fut de cinq cent mille francs. Dans le vocabulaire financier, ce gâteau s'appelle *part à goinfre!* Nucingen se proposait d'opérer avec ses millions faits d'une main de papier rose à l'aide d'une pierre lithographique, de jolies petites actions à placer, précieusement conservées dans son cabinet. Les actions réelles allaient servir à fonder l'affaire, acheter un magnifique hôtel et commencer les opérations. Nucingen se trouvait encore des actions dans je ne sais quelles mines de plomb argentifère, dans des mines de houille et dans deux canaux, actions bénéficiaires accordées pour la mise en scène de ces quatre entreprises en pleine activité, supérieurement montées, et en faveur au moyen du dividende pris sur le capital. Nucingen pouvait compter sur un *agio* si les actions montaient, mais le baron le négligea dans ses calculs, il le laissait à fleur d'eau, sur la place, afin d'attirer les poissons! Il avait donc massé ses valeurs comme Napoléon massait ses troupiers, afin de liquider durant la crise qui se dessinait et qui révolutionna, en 26 et 27, les places européennes. S'il avait eu son prince de Wagram, il aurait pu dire comme Napoléon du haut du Santon: Examinez bien la place: tel jour, à telle heure, il y aura là des fonds répandus! Mais à qui pouvait-il se confier? Du Tillet ne soupçonna pas son compérage involontaire. Les deux premières liquidations avaient démontré à notre puissant baron la nécessité de s'attacher un homme qui pût lui servir de piston pour agir sur le créancier; Nucingen n'avait point de neveu, n'osait prendre de confident, il lui fallait un homme dévoué, un Claparon intelligent, doué de bonnes manières, un véritable diplomate, un homme digne d'être ministre et digne de lui. Pareilles liaisons ne se forment ni en un jour, ni en un an. Rastignac avait alors été si bien entortillé par le baron que, comme le prince de la Paix, qui était autant aimé par le roi que par la reine d'Espagne, il croyait avoir conquis dans Nucingen une précieuse dupe. Après avoir ri d'un homme dont la portée lui fut longtemps inconnue, il avait fini par lui vouer un culte grave et sérieux en reconnaissant en lui la force qu'il croyait posséder seul. Dès son début à Paris, Rastignac fut conduit à mépriser la société tout entière. Dès 1820, il pensait, comme le baron, qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme, et il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. S'il admettait des exceptions, il condamnait la masse; il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux. Cette science fut l'affaire d'un moment; elle fut acquise au sommet du Père-Lachaise, le jour où il y conduisait un pauvre honnête homme, le père de sa Delphine, mort la dupe de notre société, des sentimens les plus vrais, et abandonné par ses filles et par ses gendres. Il résolut de jouer tout ce monde, et de s'y tenir en grand costume de vertu, de probité, de belles manières. L'Egoïsme arma de pied en cap ce jeune noble. Quand le gars trouva Nucingen revêtu de la même armure, il l'estima comme au moyen-âge, dans un tournoi, un chevalier damasquiné de la tête aux pieds, monté sur un barbe, eût estimé son adversaire houssé, monté comme lui. Mais il s'amollit pendant quelques temps dans les délices de Capoue. L'amitié d'une femme comme la baronne de Nucingen est de nature à faire abjurer tout égoïsme. Après avoir été trompée une première fois dans ses affections en rencontrant une mécanique de Birmingham comme était feu de Marsay, Delphine dut éprouver, pour un homme jeune et plein des religions de la province, un attachement sans bornes. Cette tendresse a réagi sur Rastignac. Quand Nucingen eut passé à l'ami de sa femme le harnais que tout exploitant met à son exploité, ce qui arriva précisément au moment où il méditait sa troisième liquidation, il lui confia sa position, en lui montrant comme une obligation de son intimité, comme une réparation, le rôle de compère à prendre et à jouer. Le baron jugea dangereux d'initier son collaborateur conjugal à son plan. Rastignac crut à un malheur, et le baron lui laissa croire qu'il sauvait la boutique. Mais quand un écheveau a tant de fils, il s'y fait des nœuds. Rastignac trembla pour la fortune de Delphine: il stipula l'indépendance de la baronne, en exigeant une séparation de biens, en se jurant à lui-même de solder son compte avec elle en lui triplant sa fortune. Comme Eugène ne parlait pas de lui-même, Nucingen le supplia d'accepter, en cas de réussite complète, vingt-cinq actions de mille francs chacune dans les mines de plomb argentifère, que Rastignac prit pour ne pas l'offenser! Nucingen avait seriné Rastignac la veille de la soirée où notre ami disait à Malvina de se marier. A l'aspect des cent familles heureuses qui allaient et venaient dans Paris, tranquilles sur leur fortune, les Godefroid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglemont, etc., il prit à Rastignac un frisson comme à un jeune général qui pour la première fois contemple une armée avant la bataille. La pauvre petite Isaure et Godefroid, jouant à l'amour, ne représentaient-ils pas Acis et Galathée sous le rocher que le gros Polyphème va faire tomber sur eux?...

— Ce singe de Bixiou, dit Blondet, il a presque du talent.

— Ah ! je ne marivaude donc plus, dit Bixiou jouissant de son succès et regardant ses auditeurs surpris.— Depuis deux mois, reprit-il après cette interruption, Godefroid se livrait à tous les petits bonheurs d'un homme qui se marie. On ressemble alors à ces oiseaux qui font leurs nids au printemps, vont et viennent, ramassent des brins de paille, les portent dans leur bec, et cotonnent le domicile de leurs œufs. Le futur d'Isaure avait loué rue de la Planche un petit hôtel de mille écus, commode, convenable, ni trop grand, ni trop petit. Il allait tous les matins voir les ouvriers travaillant, et y surveiller les peintures. Il y avait introduit le *comfort*, la seule bonne chose qu'il y ait eu en Angleterre : calorifère pour maintenir une température égale dans la maison, mobilier bien choisi, ni trop brillant, ni trop élégant ; couleurs fraîches et douces à l'œil, stores intérieurs et extérieurs à toutes les croisées; argenterie, voitures neuves. Il avait fait arranger l'écurie, la sellerie, les remises où Toby, Joby, Paddy se démenait et frétillait comme une marmotte déchaînée, en paraissant très heureux de savoir qu'il y aurait des femmes au logis et une *lady !* Cette passion de l'homme qui se met en ménage, qui choisit des pendules, qui vient chez sa future les poches pleines d'échantillons d'étoffes, la consulte sur l'ameublement de la chambre à coucher, qui va, vient, trotte, quand il va, vient et trotte animé par l'amour, est une des choses qui réjouissent le plus un cœur honnête et surtout les fournisseurs. Et comme rien ne plaît plus au monde que le mariage d'un joli jeune homme de vingt-sept ans avec une charmante personne de vingt ans qui danse bien, Godefroid, embarrassé pour la corbeille, invita Rastignac et madame de Nucingen à déjeuner, pour les consulter sur cette affaire majeure. Il eut l'excellente idée de prier son cousin d'Aiglemont et sa femme, ainsi que madame de Sérisy. Les femmes du monde aiment assez à se dissiper une fois par hasard chez les garçons, à y déjeuner.

— C'est leur école buissonnière, dit Blondet.

— On devait aller voir rue de la Planche le petit hôtel des futurs époux, reprit Bixiou. Les femmes sont pour ces petites expéditions comme les ogres pour la chair fraîche, elles rafraîchissent leur présent de cette jeune joie qui n'est pas encore flétrie par la jouissance. Le couvert fut mis dans le petit salon qui, pour l'enterrement de la vie de garçon, fut paré comme un cheval de cortége. Le déjeuner fut commandé de manière à offrir ces jolis petits plats que les femmes aiment à manger, croquer, sucer le matin, temps où elles ont un effroyable appétit, sans vouloir l'avouer, car il semble qu'elles se compromettent en disant :—J'ai faim ! « — Et pourquoi tout seul, dit Godefroid en voyant arriver Rastignac.—Madame de Nucingen est triste, je te conterai tout cela, répondit Rastignac qui avait une tenue d'homme contrarié. — De la brouille?... s'écria Godefroid. — Non, dit Rastignac. » A quatre heures, les femmes envolées au bois de Boulogne, Rastignac resta dans le salon, et il regarda mélancoliquement par la fenêtre Toby, Joby, Paddy, qui se tenait audacieusement devant le cheval attelé au tilbury, les bras croisés comme Napoléon : il ne pouvait pas le tenir en bride autrement que par sa voix clairette, et le cheval craignait Joby, Toby. « —Hé bien ! qu'as-tu, mon cher ami, dit Godefroid à Rastignac, tu es sombre, inquiet, ta gaieté n'est pas franche. Le bonheur incomplet te tiraille l'âme ! Il est en effet bien triste de ne pas être marié à la Mairie et à l'Eglise avec la femme que l'on aime. — As-tu du courage, mon cher, pour entendre ce que j'ai à te dire, et sauras-tu reconnaître à quel point il faut s'attacher à quelqu'un pour commettre l'indiscrétion dont je vais me rendre coupable? lui dit Rastignac de ce ton qui ressemble à un coup de fouet.—Quoi, dit Godefroid en pâlissant. — J'étais triste de ta joie, et je n'ai pas le cœur, en voyant tous ces apprêts, ce bonheur en fleur, de garder un secret pareil. — Dis donc en trois mots. — Jure-moi sur l'honneur que tu seras en ceci muet comme une tombe.— Comme une tombe. — Que si l'un de tes proches était intéressé dans ce secret, il ne le saurait pas. — Pas. — Hé bien ! Nucingen est parti cette nuit pour Bruxelles, il faut déposer si l'on ne peut pas liquider. Delphine vient de demander ce matin même au Palais sa séparation de biens. Tu peux encore sauver ta fortune. — Comment ? dit Godefroid en se sentant un sang de glace dans les veines. — Ecris tout simplement au baron de Nucingen une lettre antidatée de quinze jours, par laquelle tu lui donnes l'ordre de t'employer tous tes fonds en actions (et il lui nomma la société Claparon). Tu as quinze jours, un mois, trois mois peut-être pour les vendre au-dessus du prix actuel, elles gagneront encore. — Mais d'Aiglemont qui déjeunait avec nous, d'Aiglemont qui a chez Nucingen un million. — Ecoute, je ne sais pas s'il se trouve assez de ces actions pour le couvrir, et puis, je ne suis pas son ami, je ne puis pas trahir les secrets de Nucingen, tu ne dois pas lui en parler. Si tu dis un mot, tu me réponds des conséquences.» Godefroid resta pendant dix minutes dans la plus parfaite immobilité. « —Acceptes-tu, oui ou non, » lui dit impitoyablement Rastignac. Godefroid prit une plume et de l'encre, il écrivit et signa la lettre que lui dicta Rastignac. « —Mon pauvre cousin ! s'écria-t-il. — Chacun pour soi, dit Rastignac. Et d'un de chambré ! » ajouta-t-il en quittant Godefroid. Pendant que Rastignac manœuvrait dans Paris, voilà quel aspect présentait la Bourse. J'ai un ami de province, une bête, qui me demandait en passant à la Bourse, entre quatre et cinq heures, pourquoi ce rassemblement de causeurs qui vont et viennent, ce qu'ils peuvent se dire, et pourquoi se promener après l'irrévocable fixation du cours des effets publics. — « Mon ami, lui dis-je, ils ont mangé, ils digèrent; pendant la digestion, ils font des cancans sur le voisin, sans cela pas de sécurité commerciale à Paris. Là se lancent les affaires, et il y a tel homme, Palma, par exemple, dont l'autorité est semblable à celle d'Arago à l'Académie royale des sciences. Il dit : Que la spéculation se fasse, et la spéculation est faite ! »

— Quel homme, messieurs, dit Blondet, que ce juif qui possède une instruction non pas universitaire, mais universelle. Chez lui, l'universalité n'exclut pas la profondeur; ce qu'il sait, il le sait à fond ; son génie est intuitif en affaires; c'est le grand référendaire des loups-cerviers qui dominent la place de Paris, et qui ne font une entreprise que quand Palma l'a examinée. Il est grave, il écoute, il étudie, il réfléchit, et dit à son interlocuteur qui, vu son attention, le croit empaumé : — Cela ne me va pas. Ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est qu'après avoir été dix ans l'associé de Werbrust, il ne s'est jamais élevé de nuages entre eux.

Ça n'arrive qu'entre gens très forts et très faibles; tout ce qui est entre les deux se dispute et ne tarde pas à se séparer ennemis, dit Couture.

— Vous comprenez, dit Bixiou, que Nucingen avait savamment et d'une main habile lancé sous les colonnes de la Bourse un petit obus qui éclata sur les quatre heures. « — Savez-vous une nouvelle grave, dit du Tillet à Werbrust en l'attirant dans un coin. Nucingen est à Bruxelles, sa femme a présenté au tribunal une demande en séparation de biens. — Êtes-vous son compère pour une liquidation ? dit Werbrust en souriant.— Pas de bêtises, Werbrust, dit du Tillet, vous connaissez les gens qui ont de son papier, écoutez-moi, nous avons une affaire à combiner. Les actions de notre nouvelle société gagnent vingt pour cent, elles gagneront vingt-cinq fin du trimestre, vous savez pourquoi, on distribue un magnifique dividende.— Finaud, dit Werbrust, allez, allez votre train, vous êtes un diable qui avez les griffes longues, pointues, et vous les plongez dans du beurre.— Mais laissez-moi donc dire, ou nous n'aurons pas le temps d'opérer. Je viens de trouver mon idée en apprenant la nouvelle, et j'ai positivement vu madame de Nucingen dans les larmes, elle a peur pour sa fortune. — Pauvre petite ! dit Werbrust d'un air ironique. Hé bien ? reprit l'ancien juif d'Alsace en interrogeant du Tillet qui se taisait.— Hé bien ! il y a chez moi mille actions de mille francs que Nucingen m'a remises à placer, comprenez-vous? — Bon ! — Achetons à dix, à vingt pour cent de remise, du papier de la maison Nucingen pour un million,

nous gagnerons une belle prime sur ce million, car nous serons créanciers et débiteurs, la confusion s'opérera! mais agissons finement, les détenteurs pourraient croire que nous manœuvrons dans les intérêts de Nucingen. « Werbrust comprit alors le tour à faire et serra la main de du Tillet en lui jetant le regard d'une femme qui fait une niche à sa voisine. « —Hé bien, vous savez la nouvelle, leur dit Martin Falleix, la maison Nucingen suspend? — Bah! répondit Werbrust, n'ébruitez donc pas cela, laissez les gens qui ont de son papier faire leurs affaires.—Savez-vous la cause du désastre?... dit Claparon en intervenant. — Toi, tu ne sais rien, lui dit du Tillet, il n'y aura pas le moindre désastre, il y aura un paiement intégral. Nucingen recommencera les affaires et trouvera des fonds tant qu'il en voudra chez moi. Je sais la cause de la suspension : il a disposé de tous ses capitaux en faveur du Mexique qui lui retourne des métaux, des canons espagnols si sottement fondus qu'il s'y trouve de l'or, des cloches, des argenteries d'église, toutes les démolitions de la monarchie espagnole dans les Indes. Le retour de ces valeurs tarde. Le cher baron est gêné, voilà tout.— C'est vrai, dit Werbrust, je prends son papier à vingt pour cent d'escompte.» La nouvelle circula dès lors avec la rapidité du feu sur une meule de paille. Les choses les plus contradictoires se disaient. Mais il y avait une telle confiance en la maison Nucingen, toujours à cause des deux précédentes liquidations, que tout le monde gardait le papier Nucingen. — « Il faut que Palma nous donne un coup de main,» dit Werbrust. Palma était l'oracle des Keller, gorgés de valeurs Nucingen. Un mot d'alarme dit par lui suffisait. Werbrust obtint de Palma qu'il sonnât un coup de cloche. Le lendemain, l'alarme régnait à la Bourse. Les Keller conseillés par Palma cédèrent leurs valeurs à dix pour cent de remise, et firent autorité à la Bourse : on les savait très fins. Taillefer donna dès lors trois cent mille francs à vingt pour cent, Martin Faleix deux cent mille à quinze pour cent. Gigonnet devina le coup! Il chauffa la panique afin de se procurer du papier Nucingen pour gagner quelques deux ou trois pour cent en le cédant à Werbrust. Il avise, dans un coin de la Bourse, le pauvre Matifat, qui avait trois cent mille francs chez Nucingen. Le droguiste, pâle et blême, ne vit pas sans frémir le terrible Gigonnet, l'escompteur de son ancien quartier, venant à lui pour le scier en deux. «—Ça va mal, la crise se dessine, Nucingen arrange! mais ça ne vous regarde pas, père Matifat, vous êtes retiré des affaires. — Hé bien! vous vous trompez, Gigonnet, je suis pincé de trois cent mille francs avec lesquels je voulais opérer sur les rentes d'Espagne. — Ils sont sauvés, les rentes d'Espagne vous auraient tout dévoré, tandis que je vous donnerai quelque chose de votre compte chez Nucingen, comme cinquante pour cent. — J'aime mieux voir venir la liquidation, répondit Matifat, jamais un banquier n'a donné moins de cinquante pour cent. Ah! s'il ne s'agissait que de dix pour cent de perte, dit l'ancien droguiste. — Hé bien! voulez-vous à quinze? dit Gigonnet.— Vous me paraissez bien pressé, dit Matifat. — Bonsoir, dit Gigonnet. — Voulez-vous à douze? — Soit, dit Gigonnet. » Deux millions furent rachetés le soir et balancés chez Nucingen par du Tillet, pour le compte de ces trois associés fortuits, qui le lendemain touchèrent leur prime. La vieille jolie petite baronne d'Aldrigger déjeunait avec ses deux filles et Godefroid, lorsque Rastignac vint d'un air diplomatique engager la conversation sur la crise financière. Le baron de Nucingen avait une vive affection pour la famille d'Aldrigger, il s'était arrangé, en cas de malheur, pour couvrir le compte de la baronne par ses meilleures valeurs, des actions dans les mines de plomb argentifère; mais pour la sûreté de la baronne, elle devait le prier d'employer ainsi les fonds. «—Ce pauvre Nucingen, dit la baronne, et que lui arrive-t-il donc? — Il est en Belgique, sa femme demande une séparation de biens; mais il est allé chercher des ressources chez des banquiers. — Mon Dieu, cela me rappelle mon pauvre mari! Cher monsieur de Rastignac, comme cela doit vous faire mal, à vous si attaché à cette maison-là. — Pourvu que tous les indifférens soient à l'abri, ses amis seront récompensés plus tard, il s'en tirera, c'est un homme habile.— Un honnête homme, surtout, dit la baronne. » Au bout d'un mois, la liquidation du passif de la maison Nucingen était opérée, sans autres procédés que les lettres par lesquelles chacun demandait l'emploi de son argent en valeurs désignées et sans autres formalités de la part des maisons de banque que la remise des valeurs Nucingen contre les actions qui prenaient faveur; pendant que du Tillet, Werbrust, Claparon, Gigonnet et quelques gens, qui se croyaient fins, faisaient revenir de l'étranger avec un pour cent de prime le papier de la maison Nucingen, car il gagnaient encore à l'échanger contre les actions en hausse, la rumeur était d'autant plus grande sur la place de Paris que personne n'avait plus rien à craindre. On babillait sur Nucingen, on l'examinait, on le jugeait, on trouvait moyen de le calomnier! Son luxe, ses entreprises! Quand un homme en fait autant, il se coule, etc. Au plus fort de ce *tutti*, quelques personnes furent très étonnées de recevoir des lettres de Genève, de Bâle, de Milan, de Naples, de Gênes, de Marseille, de Londres, dans lesquelles leurs correspondans annonçaient, non sans étonnement, qu'on leur offrait un pour cent de prime du papier de Nucingen de qui elles leur mandaient la faillite. — Il se passe quelque chose, dirent les loups-cerviers. Le tribunal avait prononcé la séparation de biens entre Nucingen et sa femme. La question se compliqua bien plus encore : les journaux annoncèrent le retour de monsieur le baron de Nucingen, lequel était allé s'entendre avec un célèbre industriel de la Belgique, pour l'exploitation d'anciennes mines de charbon de terre, alors en souffrance, les fosses des bois de Bossut. Le baron reparut à la Bourse, sans seulement prendre la peine de démentir les rumeurs calomnieuses qui avaient circulé sur sa maison, il dédaigna de réclamer par la voie des journaux, il acheta pour deux millions un magnifique domaine aux portes de Paris. Six semaines après, le journal de Bordeaux annonça l'entrée en rivière de deux vaisseaux chargés, pour le compte de la maison Nucingen, de métaux dont la valeur était de sept millions. Palma, Werbrust et du Tillet comprirent que le tour était fait, mais ils furent les seuls à le comprendre. Ces écoliers étudièrent la mise en scène de ce *puff* financier, reconnurent qu'il était préparé depuis onze mois, et proclamèrent Nucingen le plus grand financier européen. Rastignac n'y comprit rien, mais il y avait gagné quatre cent mille francs que Nucingen lui avait laissé tondre sur les brebis parisiennes, et avec lesquels il a doté ses deux sœurs. D'Aiglemont, averti par son cousin Beaudenord, était venu supplier Rastignac d'accepter dix pour cent de son million, s'il lui faisait obtenir l'emploi du million en actions sur un canal qui est encore à faire, car Nucingen a si bien roulé le gouvernement dans cette affaire-là que les concessionnaires du canal ont intérêt à ne pas le finir. Charles Grandet a imploré l'amant de Delphine de lui faire échanger son argent contre des actions. Enfin, Rastignac a joué pendant dix jours le rôle de Law supplié par les plus jolies duchesses de leur donner des actions, et aujourd'hui le gars peut avoir quarante mille livres de rente dont l'origine vient des actions dans les mines de plomb argentifère.

—Si tout le monde gagne, qui donc a perdu? dit Finot.

— Conclusion, reprit Bixiou. Alléchés par le pseudo-dividende qu'ils touchèrent quelques mois après l'échange de leur argent contre les actions, le marquis d'Aiglemont et Beaudenord les gardèrent (je vous les pose pour tous les autres), ils avaient trois pour cent de plus de leurs capitaux, ils chantèrent les louanges de Nucingen, et le défendirent au moment même où il fut soupçonné de suspendre ses paiemens. Godefroid épousa sa chère Isaure, et reçut pour cent mille francs d'actions dans les mines. A l'occasion de ce mariage, les Nucingen donnèrent un bal dont la magnificence surpassa l'idée qu'on s'en faisait. Delphine offrit à la jeune mariée une charmante parure en rubis. Isaure dansa, non plus en jeune fille, mais en femme heureuse. La petite baronne fut plus que jamais bergère

des Alpes. Malvina, la femme d'*Avez-vous vu dans Barcelone?* entendit au milieu de ce bal du Tillet lui conseillant sèchement d'être madame Desroches. Desroches, chauffé par les Nucingen, par Rastignac, essaya de traiter les affaires d'intérêt; mais aux premiers mots d'actions des mines données en dot, il rompit, et se retourna vers les Matifat. Rue du Cherche-Midi, l'avoué trouva les damnées actions sur les canaux que Gigonnet avait fourrées à Matifat au lieu de lui donner de l'argent. Vois-tu Desroches rencontrant le râteau de Nucingen sur les deux dots qu'il avait couchées en joue. Les catastrophes ne se firent pas attendre. La société Claparon fit trop d'affaires, il y eut engorgement, elle cessa de servir les intérêts et de donner des dividendes, quoique ses opérations fussent excellentes. Ce malheur se combina avec les événemens de 1827. En 1829, Claparon était trop connu pour être l'homme de paille de ces deux colosses, et il roula de son piédestal à terre. De douze cent cinquante francs, les actions tombèrent à quatre cents francs, quoiqu'elles valussent intrinsèquement six cents francs. Nucingen, qui connaissait leur prix intrinsèque, racheta. La petite baronne d'Aldrigger avait vendu ses actions dans les mines qui ne rapportaient rien, et Godefroid vendit celles de sa femme par la même raison. De même que la baronne, Beaudenord avait échangé ses actions de mines contre les actions de la société Claparon. Leurs dettes les forcèrent de vendre en pleine baisse. De ce qui leur représentait sept cent mille francs, ils eurent deux cent trente mille francs. Ils firent leur lessive, et le reste fut prudemment placé dans le trois pour cent à 75. Godefroid, si heureux garçon, sans soucis, qui n'avait qu'à se laisser vivre, se vit chargé d'une petite femme bête comme une oie, incapable de supporter l'infortune, car au bout de six mois il s'était aperçu du changement de l'objet aimé en volatile; et, de plus, il est chargé d'une belle-mère sans pain qui rêve toilettes. Les deux familles se sont réunies pour pouvoir exister. Godefroid fut obligé d'en venir à faire agir toutes ses protections refroidies pour avoir une place de mille écus au ministère des finances. Les amis?... aux Eaux. Les parens?... étonnés, promettant. « *Comment, mon cher, mais comptez sur moi! Pauvre garçon!* » Oublié net un quart d'heure après; Beaudenord dut sa place à l'influence de Nucingen et de Vandenesse. Ces gens si estimables et si malheureux logent aujourd'hui, rue du Mont-Thabor, à un troisième étage au-dessus de l'entresol. L'arrière-petite perle des Adolphus, Malvina, ne possède rien, elle donne des leçons de piano pour ne pas être à charge à son beau-frère. Noire, grande, mince, sèche, elle ressemble à une momie échappée de chez Passalaqua qui court à pied dans Paris. En 1830, Beaudenord a perdu sa place, et sa femme lui a donné un quatrième enfant. Huit maîtres et deux domestiques (Wirth et sa femme)! argent : huit mille livres de rentes. Les mines donnent aujourd'hui des dividendes si considérables que l'action de mille francs vaut mille francs de rente. Rastignac et madame de Nucingen ont acheté les actions vendues par Godefroid et par la baronne. Nucingen a été créé pair de France par la révolution de Juillet, et grand officier de la Légion-d'Honneur. Quoiqu'il n'ait pas liquidé après 1830, il a, dit-on, seize à dix-huit millions de fortune. Sûr des ordonnances de juillet, il avait vendu tous ses fonds et replacé hardiment quand le trois pour cent fut à 45; il a fait croire au Château que c'était par dévoûment, et il a dans ce temps avalé, de concert avec du Tillet, trois millions à ce grand drôle de Philippe Bridau! Dernièrement, en passant rue de Rivoli pour aller au bois de Boulogne, notre baron aperçut sous les arcades la baronne d'Aldrigger. La petite vieille avait une capote verte doublée de rose, une robe à fleurs, une mantille, enfin elle était toujours et plus que jamais bergère des Alpes, car elle n'a pas plus compris les causes de son malheur que les causes de son opulence. Elle s'appuyait sur la pauvre Malvina, modèle des dévoûmens héroïques, qui avait l'air d'être la vieille mère, tandis que la baronne avait l'air d'être la jeune fille; et Wirth les suivait un parapluie à la main. — « *Foilà tes chens*, dit le baron à monsieur Cointet, un ministre avec lequel il allait se promener, *dont il m'a ité imbossiple te vaire la vordeine. La pourrasque à brincibes esd bassée, reblacez tonc ce baufre Peautenord.* » Beaudenord est rentré aux Finances par les soins de Nucingen, que les d'Aldrigger vantent comme un héros d'amitié, car il invite toujours la petite bergère des Alpes et ses filles à ses bals. Il est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment cet homme a, par trois fois et sans effraction, voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui. Personne n'a de reproches à lui faire. Qui viendrait dire que la haute banque est souvent un coupe-gorge commettrait la plus insigne calomnie. Si les effets haussent et baissent, si les valeurs augmentent et se détériorent, ce flux et reflux est produit par un mouvement naturel, atmosphérique, en rapport avec l'influence de la lune, et le grand Arago est coupable de ne donner aucune théorie scientifique sur cet important phénomène. Il résulte seulement de ceci une vérité pécuniaire que je n'ai vue écrite nulle part...

— Laquelle?

— Le débiteur est plus fort que le créancier.

— Oh! dit Blondet, moi je vois dans ce que nous avons dit la paraphrase du mot de Montesquieu, dans lequel il a concentré l'Esprit des Lois.

— Quoi? dit Finot.

— Les lois sont des toiles d'araignées à travers lesquelles passent les grosses mouches et où restent les petites.

— Où veux-tu donc en venir! dit Finot à Blondet.

— Au gouvernement absolu, le seul où les entreprises de l'esprit contre la loi puissent être réprimées! Oui, l'arbitraire sauve les peuples en venant au secours de la justice, car le droit de grâce n'a pas d'envers : le roi, qui peut gracier le banqueroutier frauduleux, ne rend rien à l'actionnaire. La légalité tue la société moderne.

— Fais comprendre cela aux électeurs! dit Bixiou.

— Il y a quelqu'un qui s'en est chargé.

— Qui?

— Le temps. Comme l'a dit l'évêque de Léon, si la liberté est ancienne, la royauté est éternelle : toute nation saine d'esprit y reviendra sous une forme ou sous une autre.

— Tiens! il y avait du monde à côté, dit Finot en nous entendant sortir.

— Il y a toujours du monde à côté, répondit Bixiou qui devait être aviné.

FIN DE LA MAISON NUCINGEN.

GOBSECK.

A MONSIEUR LE BARON BARCHOU DE PENHOEN.

DE BALZAC.

A une heure du matin, pendant l'hiver de 1829 à 1830, il se trouvait encore dans le salon de la vicomtesse de Grandlieu deux personnes étrangères à sa famille. Un jeune et joli homme sortit en entendant sonner la pendule. Quand le bruit de la voiture retentit dans la cour, la vicomtesse ne voyant plus que son frère et un ami de la famille qui achevaient leur piquet, s'avança vers sa fille qui, debout devant la cheminée du salon, semblait examiner un garde-vue en lithophanie, et qui écoutait le bruit du cabriolet de manière à justifier les craintes de sa mère.

— Camille, si vous continuez à tenir avec le jeune comte de Restaud la conduite que vous avez eue ce soir, vous m'obligerez à ne plus le recevoir. Écoutez, mon enfant, si vous avez confiance en ma tendresse, laissez-moi vous guider dans la vie. A dix-sept ans l'on ne sait juger ni de l'avenir, ni du passé, ni de certaines considérations sociales. Je ne vous ferai qu'une seule observation. Monsieur de Restaud a une mère qui mangerait des millions, une femme mal née, une demoiselle Goriot, qui jadis a fait beaucoup parler d'elle. Elle s'est si mal comportée avec son père qu'elle ne mérite certes pas d'avoir un si bon fils. Le jeune comte l'adore et la soutient avec une piété filiale digne des plus grands éloges ; il a surtout de son frère et de sa sœur un soin extrême. — Quelque admirable que soit cette conduite, ajouta la comtesse d'un air fin, tant que sa mère existera, toutes les familles trembleront de confier à ce petit Restaud l'avenir et la fortune d'une jeune fille.

— J'ai entendu quelques mots qui me donnent envie d'intervenir entre vous et mademoiselle de Grandlieu, s'écria l'ami de la famille. — J'ai gagné, monsieur le comte, dit-il en s'adressant à son adversaire. Je vous laisse pour courir au secours de votre nièce.

— Voilà ce qui s'appelle avoir des oreilles d'avoué, s'écria la vicomtesse. Mon cher Derville, comment avez-vous pu entendre ce que je disais tout bas à Camille ?

— J'ai compris vos regards, répondit Derville en s'asseyant dans une bergère au coin de la cheminée.

L'oncle se mit à côté de sa nièce, et madame de Grandlieu prit place sur une chauffeuse, entre sa fille et Derville.

— Il est temps, madame la vicomtesse, que je vous conte une histoire qui vous fera modifier le jugement que vous portez sur la fortune du comte Ernest de Restaud.

— Une histoire ! s'écria Camille. Commencez donc vite, monsieur.

Derville jeta sur madame de Grandlieu un regard qui lui fit comprendre que ce récit devait l'intéresser. La vicomtesse de Grandlieu était, par sa fortune et par l'antiquité de son nom, une des femmes les plus remarquables du faubourg Saint-Germain ; et, s'il ne semble pas naturel qu'un avoué de Paris pût lui parler si familièrement et se comportât chez elle d'une manière si cavalière, il est néanmoins facile d'expliquer ce phénomène. Madame de Grandlieu, rentrée en France avec la famille royale, était venue habiter Paris, où elle n'avait d'abord vécu que de secours accordés par Louis XVIII sur les fonds de la Liste Civile, situation insupportable. L'avoué eut l'occasion de découvrir quelques vices de forme dans la vente que la République avait jadis faite de l'hôtel de Grandlieu, et prétendit qu'il devait être restitué à la vicomtesse. Il entreprit ce procès moyennant un forfait, et le gagna. Encouragé par ce succès, il chicana si bien je ne sais quel hospice, qu'il en obtint la restitution de la forêt de Grandlieu. Puis, il fit encore recouvrer quelques actions sur le canal d'Orléans, et certains immeubles assez importans que l'empereur avait donnés en dot à des établissemens publics. Ainsi rétablie par l'habileté du jeune avoué, la fortune de madame de Grandlieu s'était élevée à un revenu de soixante mille francs environ, lors de la loi sur l'indemnité qui lui avait rendu des sommes énormes. Homme de haute probité, savant, modeste et de bonne compagnie, cet avoué devint alors l'ami de la famille. Quoique sa conduite envers madame de Grandlieu lui eût mérité l'estime et la clientèle des meilleures maisons du faubourg Saint-Germain, il ne profitait pas de cette faveur comme en aurait pu profiter un homme ambitieux. Il résistait aux offres de la vicomtesse qui voulait lui faire vendre sa charge et le jeter dans la magistrature, carrière où, par ses protections, il aurait obtenu le plus rapide avancement. A l'exception de l'hôtel de Grandlieu, où il passait quelquefois la soirée, il n'allait dans le monde que pour y entretenir ses relations. Il était fort heureux que ses ta-

lens eussent été mis en lumière par son dévouement à madame de Grandlieu, car il aurait couru le risque de laisser dépérir son étude. Derville n'avait pas une âme d'avoué.

Depuis que le comte Ernest de Restaud s'était introduit chez la vicomtesse, et que Derville avait découvert la sympathie de Camille pour ce jeune homme, il était devenu aussi assidu chez madame de Grandlieu que l'aurait été un dandy de la Chaussée-d'Antin nouvellement admis dans les cercles du noble faubourg. Quelques jours auparavant, il s'était trouvé dans un bal auprès de Camille, et lui avait dit en montrant le jeune comte : — Il est dommage que ce garçon-là n'ait pas deux ou trois millions, n'est-ce pas?

— Est ce un malheur? Je ne le crois pas, avait-elle répondu. Monsieur de Restaud a beaucoup de talent, il est instruit, et bien vu du ministre auprès duquel il a été placé. Je ne doute pas qu'il ne devienne un homme très-remarquable. Ce *garçon-là* trouvera tout autant de fortune qu'il en voudra, le jour où il sera parvenu au pouvoir.

— Oui, mais s'il était déjà riche?

— S'il était riche, dit Camille en rougissant. Mais toutes les jeunes personnes qui sont ici se le disputeraient, ajouta-t-elle en montrant les quadrilles.

— Et alors, avait répondu l'avoué, mademoiselle de Grandlieu ne serait plus la seule vers laquelle il tournerait les yeux. Voilà pourquoi vous rougissez? Vous vous sentez du goût pour lui, n'est-ce pas? Allons, dites.

Camille s'était brusquement levée. — Elle l'aime, avait pensé Derville. Depuis ce jour, Camille avait eu pour l'avoué des attentions inaccoutumées en s'apercevant qu'il approuvait son inclination pour le jeune comte Ernest de Restaud. Jusque-là, quoiqu'elle n'ignorât aucune des obligations de sa famille envers Derville, elle avait eu pour lui plus d'égards que d'amitié vraie, plus de politesse que de sentiment; ses manières, aussi bien que le ton de sa voix, lui avaient toujours fait sentir la distance que l'étiquette mettait entre eux. La reconnaissance est une dette que les enfans n'acceptent pas toujours à l'inventaire.

— Cette aventure, dit Derville après une pause, me rappelle les seules circonstances romanesques de ma vie. Vous riez déjà, reprit-il, en entendant un avoué vous parler d'un roman dans sa vie! Mais j'ai eu vingt-cinq ans comme tout le monde, et à cet âge j'avais déjà vu d'étranges choses. Je dois commencer par vous parler d'un personnage que vous ne pouvez pas connaître. Il s'agit d'un usurier. Saisirez-vous bien cette figure pâle et blafarde, à laquelle je voudrais que l'académie me permît de donner le nom de face *lunaire* : elle ressemblait à du vermeil dédoré? Les cheveux de mon usurier étaient plats, soigneusement peignés et d'un gris cendré. Les traits de son visage, impassible autant que celui de Talleyrand, paraissaient avoir été coulés en bronze. Jaunes comme ceux d'une fouine, ses petits yeux n'avaient presque point de cils et craignaient la lumière; mais l'abat-jour d'une vieille casquette les en garantissait. Son nez pointu était si grêlé dans le bout que vous l'eussiez comparé à une vrille. Il avait les lèvres minces de ces alchimistes et de ces petits vieillards peints par Rembrandt ou par Metzu. Cet homme parlait bas, d'un ton doux, et ne s'emportait jamais. Son âge était un problème : on ne pouvait pas savoir s'il était vieux avant le temps, ou s'il avait ménagé sa jeunesse afin qu'elle lui servît toujours. Tout était propre et râpé dans sa chambre, pareille, depuis le drap vert du bureau jusqu'au tapis du lit, au froid sanctuaire de ces vieilles filles qui passent la journée à frotter leurs meubles. En hiver les tisons de son foyer, toujours enterrés dans un talus de cendres, y fumaient sans flamber. Ses actions, depuis l'heure de son lever jusqu'à ses accès de toux le soir, étaient soumises à la régularité d'une pendule. C'était en quelque sorte un *homme-modèle* que le sommeil remontait. Si vous touchez un cloporte cheminant sur un papier, il s'arrête et fait le mort; de même, cet homme s'interrompait au milieu de son discours et se taisait au passage d'une voiture, afin de ne pas forcer sa voix. A l'imitation de Fontenelle, il économisait le mouvement vital, et concentrait tous les sentimens humains dans le moi. Aussi sa vie s'écoulait-elle sans faire plus de bruit que le sable d'une horloge antique. Quelquefois ses victimes criaient beaucoup, s'emportaient; puis après il se faisait un grand silence, comme dans une cuisine où l'on égorge un canard. Vers le soir l'homme-billet se changeait en un homme ordinaire, et ses métaux se métamorphosaient en cœur humain. S'il était content de sa journée, il se frottait les mains en laissant échapper par les rides crevassées de son visage une fumée de gaieté, car il est impossible d'exprimer autrement le jeu muet de ses muscles, où se peignait une sensation comparable au rire à vide de *Bas-de-Cuir*. Enfin, dans ses plus grands accès de joie, sa conversation restait monosyllabique, et sa contenance était toujours négative. Tel est le voisin que le hasard m'avait donné dans la maison que j'habitais rue des Grès, quand je n'étais encore que second clerc et que j'achevais ma troisième année de Droit. Cette maison, qui n'a pas de cour, est humide et sombre. Les appartemens n'y tirent leur jour que de la rue. La distribution claustrale qui divise le bâtiment en chambres d'égale grandeur, en ne leur laissant d'autre issue qu'un long corridor éclairé par des jours de souffrance, annonce que la maison a jadis fait partie d'un couvent. A ce triste aspect, la gaieté d'un fils de famille expirait avant qu'il n'entrât chez mon voisin : sa maison et lui se ressemblaient. Vous eussiez dit de l'huître et son rocher. Le seul être avec lequel il communiquait, socialement parlant, était moi; il venait me demander du feu, m'empruntait un livre, un journal, et me permettait le soir d'entrer dans sa cellule, où nous causions quand il était de bonne humeur. Ces marques de confiance étaient le fruit d'un voisinage de quatre années et de ma sage conduite, qui, faute d'argent, ressemblait beaucoup à la sienne. Avait-il des parens, des amis? Etait-il riche ou pauvre? Personne n'aurait pu répondre à ces questions. Je ne voyais jamais d'argent chez lui. Sa fortune se trouvait sans doute dans les caves de la Banque. Il recevait lui-même ses billets en courant dans Paris d'une jambe sèche comme celle d'un cerf. Il était d'ailleurs martyr de sa prudence. Un jour, par hasard, il portait de l'or; un double napoléon se fit jour, on ne sait comment, à travers son gousset; un locataire qui le suivait dans l'escalier ramassa la pièce et la lui présenta. — Cela ne m'appartient pas, répondit-il avec un geste de surprise. A moi de l'or! Vivrais-je comme je vis si j'étais riche? Le matin il apprêtait lui-même son café sur un réchaud de tôle, qui restait toujours dans l'angle noir de sa cheminée; un rôtisseur lui apportait à dîner. Notre vieille portière montait à une heure fixe pour approprier la chambre. Enfin, par une singularité que Sterne appellerait une prédestination, cet homme se nommait Gobseck. Quand plus tard je fis ses affaires, j'appris qu'au moment où nous nous connûmes il avait environ soixante-seize ans. Il était né vers 1740, dans les faubourgs d'Anvers, d'une Juive et d'un Hollandais, et se nommait Jean-Esther Van Gobseck. Vous savez combien Paris s'occupa de l'assassinat d'une femme nommée *la belle Hollandaise?* quand j'en parlai par hasard à mon ancien voisin, il me dit, sans exprimer ni le moindre intérêt ni la moindre suprise : — C'est ma petite nièce. Cette parole fut tout ce que lui arracha la mort de sa seule et unique héritière, la petite-fille de sa sœur. Les débats m'apprirent que la belle Hollandaise se nommait en effet Sara Van Gobseck. Lorsque je lui demandai par quelle bizarrerie sa petite-nièce portait son nom : — Les femmes ne se sont jamais mariées dans notre famille, me répondit-il en souriant. Cet homme singulier n'avait jamais voulu voir une seule personne des quatre générations femelles où se trouvaient ses parens. Il abhorrait ses héritiers et ne concevait pas que sa fortune pût jamais être possédée par d'autres que lui, même après sa mort. Sa mère l'avait embarqué dès l'âge de dix ans en qualité de mousse pour les possessions hollandaises dans les grandes Indes, où il avait roulé pendant vingt années. Aussi les rides de son front jaunâtre gardaient-elles les secrets d'événemens horribles, de terreurs soudaines, de hasards inespérés, de traverses romanesques, de joies infi-

nies : la faim supportée, l'amour foulé aux pieds, la fortune compromise, perdue, retrouvée, la vie maintes fois en danger, et sauvée peut-être par ces déterminations dont la rapide urgence excuse la cruauté. Il avait connu monsieur de Lally, monsieur de Kergarouët, monsieur d'Estaing, le bailli de Suffren, monsieur de Portenduère, lord Cornwallis, lord Hastings, le père de Tippo-Saeb et Tippo-Saeb lui-même. Ce Savoyard qui servit Madhadjy-Sindiah, le roi de Delhy, et contribua tant à fonder la puissance des Marhattes, avait fait des affaires avec lui. Il avait eu des relations avec Victor Hughes et plusieurs célèbres corsaires, car il avait longtemps séjourné à Saint-Thomas. Il avait si bien tout tenté pour faire fortune qu'il avait essayé de découvrir l'or de cette tribu de sauvages si célèbres aux environs de Buenos-Ayres. Enfin il n'était étranger à aucun des événemens de la guerre de l'indépendance américaine. Mais quand il parlait des Indes ou de l'Amérique, ce qui ne lui arrivait avec personne, et fort rarement avec moi, il semblait que ce fût une indiscrétion, il paraissait s'en repentir. Si l'humanité, si la sociabilité sont une religion, il pouvait être considéré comme un athée. Quoique je me fusse proposé de l'examiner, je dois avouer à ma honte que jusqu'au dernier moment son cœur fut impénétrable. Je me suis quelquefois demandé à quel sexe il appartenait. Si les usuriers ressemblent à celui-là, je crois qu'ils sont tous du genre neutre. Était-il resté fidèle à la religion de sa mère, et regardait-il les chrétiens comme sa proie? s'était-il fait catholique, mahométan, brahme ou luthérien? Je n'ai jamais rien su de ses opinions religieuses. Il me paraissait être plus indifférent qu'incrédule. Un soir j'entrai chez cet homme qui s'était fait or, et que, par antiphrase ou par raillerie, ses victimes, qu'il nommait ses cliens, appelaient papa Gobseck. Je le trouvai sur son fauteuil, immobile comme une statue, les yeux arrêtés sur le manteau de la cheminée où il semblait relire ses bordereaux d'escompte. Une lampe fumeuse dont le pied avait été vert jetait une lueur qui, loin de colorer ce visage, en faisait mieux ressortir la pâleur. Il me regarda silencieusement et me montra ma chaise qui m'attendait. — A quoi cet être-là pense-t-il? me dis-je. Sait-il s'il existe un Dieu, un sentiment, des femmes, un bonheur? Je le plaignis comme j'aurais plaint un malade. Mais je comprenais bien aussi que, s'il avait des millions à la Banque, il pouvait posséder par la pensée la terre qu'il avait parcourue, fouillée, soupesée, évaluée, exploitée. — Bonjour, papa Gobseck, lui dis-je. Il tourna la tête vers moi, ses gros sourcils noirs se rapprochèrent légèrement; chez lui, cette inflexion caractéristique équivalait au plus gai sourire d'un méridional.— Vous êtes aussi sombre que le jour où l'on est venu vous annoncer la faillite de ce libraire de qui vous avez tant admiré l'adresse, quoique vous en ayez été la victime. — Victime? dit-il d'un air étonné. — Afin d'obtenir son concordat, ne vous avait-il pas réglé votre créance en billets signés de la raison de commerce en faillite; et quand il a été rétabli, ne vous les a-t-il pas soumis à la réduction voulue par le concordat? — Il était fin, répondit-il, mais je l'ai repincé.—Avez-vous donc quelques billets à protester? nous sommes le trente, je crois. Je lui parlais d'argent pour la première fois. Il leva sur moi ses yeux par un mouvement railleur; puis, de sa voix douce dont les accens ressemblaient aux sons que tire de sa flûte un élève qui n'en a pas l'embouchure.

— Je m'amuse, me dit-il. — Vous vous amusez donc quelquefois? — Croyez-vous qu'il n'y ait de poètes que ceux qui impriment des vers, me demanda-t-il en haussant les épaules et me jetant un regard de pitié. — De la poésie dans cette tête! pensai-je, car je ne connaissais encore rien de sa vie. — Quelle existence pourrait être aussi brillante que l'est la mienne? dit-il en continuant, et son œil s'anima. Vous êtes jeune, vous avez les idées de votre sang, vous voyez des figures de femme dans vos tisons, moi je n'aperçois que des charbons dans les miens. Vous croyez à tout, moi je ne crois à rien. Gardez vos illusions, si vous le pouvez. Je vais vous faire le décompte de la vie. Soit que vous voyagiez, soit que vous restiez au coin de votre cheminée et de votre femme, il arrive toujours un âge auquel la vie n'est plus qu'une habitude exercée dans un certain milieu préféré. Le bonheur consiste alors dans l'exercice de nos facultés appliquées à des réalités. Hors ces deux préceptes, tout est faux. Mes principes ont varié comme ceux des hommes, j'en ai dû changer à chaque latitude. Ce que l'Europe admire, l'Asie le punit. Ce qui est un vice à Paris, est une nécessité quand on a passé les Açores. Rien n'est fixe ici-bas, il n'y existe que des conventions qui se modifient suivant les climats. Pour qui s'est jeté forcément dans tous les moules sociaux, les convictions et les morales ne sont plus que des mots sans valeur. Reste en nous le seul sentiment vrai que la nature y ait mis : l'instinct de notre conservation. Dans vos sociétés européennes, cet instinct se nomme *intérêt personnel.* Si vous aviez vécu autant que moi vous sauriez qu'il n'est qu'une seule chose matérielle dont la valeur soit assez certaine pour qu'un homme s'en occupe. Cette chose... c'est l'or. L'or représente toutes les forces humaines. J'ai voyagé, j'ai vu qu'il y avait partout des plaines ou des montagnes : les plaines ennuient, les montagnes fatiguent; les lieux ne signifient donc rien. Quant aux mœurs, l'homme est le même partout : partout le combat entre le pauvre et le riche est établi, partout il est inévitable; il vaut donc mieux être l'exploitant que d'être l'exploité; partout il se rencontre des gens musculeux qui travaillent et des gens lymphatiques qui se tourmentent; partout les plaisirs sont les mêmes, car partout les sens s'épuisent, et il ne leur survit qu'un seul sentiment, la vanité! La vanité, c'est toujours le *moi.* La vanité ne se satisfait que par des flots d'or. Nos fantaisies veulent du temps, des moyens physiques ou des soins. Eh bien! l'or contient tout en germe, et donne tout en réalité. Il n'y a que des fous ou des malades qui puissent trouver du bonheur à battre les cartes tous les soirs pour savoir s'ils gagneront quelques sous. Il n'y a que des sots qui puissent employer leur temps à se demander ce qui se passe, si madame une telle s'est couchée sur son canapé seule ou en compagnie, si elle a plus de sang que de lymphe, plus de tempérament que de vertu. Il n'y a que des dupes qui puissent se croire utiles à leurs semblables en s'occupant à tracer des principes politiques pour gouverner des événemens toujours imprévus. Il n'y a que des niais qui puissent aimer à parler des acteurs et à répéter leurs mots; à faire tous les jours, mais sur un plus grand espace, la promenade que fait un animal dans sa loge; à s'habiller pour les autres; à manger pour les autres; à se glorifier d'un cheval ou d'une voiture que le voisin ne peut avoir que trois jours après eux. N'est-ce pas la vie de vos Parisiens traduite en quelques phrases? Voyons l'existence de plus haut qu'ils ne la voient. Le bonheur consiste ou en émotions fortes qui usent la vie, ou en occupations réglées qui en font une mécanique anglaise fonctionnant par temps réguliers. Au-dessus de ces bonheurs, il existe une curiosité, prétendue noble, de connaître les secrets de la nature ou d'obtenir une certaine imitation de ses effets. N'est-ce pas, en deux mots, l'Art ou la Science, la Passion ou le Calme? Hé! bien, toutes les Passions humaines agrandies par le jeu de vos intérêts sociaux viennent parader devant moi qui vis dans le calme. Puis, votre curiosité scientifique, espèce de lutte où l'homme a toujours le dessous, je la remplace par la pénétration de tous les ressorts qui font mouvoir l'Humanité. En un mot, je possède le monde sans fatigue, et le monde n'a pas la moindre prise sur moi. Écoutez-moi, reprit-il; par le récit des événemens de la matinée, vous devinerez mes plaisirs. Il se leva, alla pousser le verrou de sa porte, tira un rideau de vieille tapisserie dont les anneaux crièrent sur la tringle, et revint s'asseoir. — Ce matin, me dit-il, je n'avais que deux effets à recevoir, les autres avaient été donnés la veille comme comptant à mes pratiques. Autant de gagné! car, à l'escompte, je déduis la course que me nécessite la recette, en prenant quarante sous pour un cabriolet de fantaisie. Ne serait-il pas plaisant qu'une pratique me fît traverser Paris pour six francs d'escompte, moi qui n'obéis à rien, moi qui ne paie que sept francs de contributions. Le premier billet, valeur

de mille francs présentée par un jeune homme, beau fils à gilets pailletés, à lorgnon, à tilbury, cheval anglais, etc., était signé par l'une des plus jolies femmes de Paris, mariée à quelque riche propriétaire, un comte. Pourquoi cette comtesse avait-elle souscrit une lettre de change, nulle en droit, mais excellente en fait; car ces pauvres femmes craignent le scandale que produirait un protêt dans leur ménage, et se donneraient en paiement plutôt que de ne pas payer? Je voulais connaître la valeur secrète de cette lettre de change. Était-ce bêtise, imprudence, amour ou charité? Le second billet, d'égale somme, signé Fanny Malvaut, m'avait été présenté par un marchand de toiles en train de se ruiner. Aucune personne ayant quelque crédit à la Banque ne vient dans ma boutique, où le premier pas fait de ma porte à mon bureau dénonce un désespoir, une faillite près d'éclore, et surtout un refus d'argent éprouvé chez tous les banquiers. Aussi ne vois-je que des cerfs aux abois, traqués par la meute de leurs créanciers. La comtesse demeurait rue du Helder, et ma Fanny rue Montmartre. Combien de conjectures n'ai-je pas faites en m'en allant d'ici ce matin? Si ces deux femmes n'étaient pas en mesure, elles allaient me recevoir avec plus de respect que si j'eusse été leur propriétaire. Combien de singeries la comtesse ne me jouerait-elle pas pour mille francs? Elle allait prendre un air affectueux, me parler de cette voix dont les câlineries sont réservées à l'endosseur du billet, me prodiguer des paroles caressantes, me supplier peut-être, et moi... Là, le vieillard me jeta son regard blanc.—Et moi, inébranlable! reprit-il, je suis là comme un vengeur, j'apparais comme un remords. Laissons les hypothèses. J'arrive. — Madame la comtesse est couchée, me dit une femme de chambre. — Quand sera-t-elle visible?—A midi.—Madame la comtesse serait-elle malade? — Non, monsieur, mais elle est rentrée du bal à trois heures. — Je m'appelle Gobseck, dites-lui mon nom, je serai ici à midi. Et je m'en vais en signant ma présence sur le tapis qui couvrait les dalles de l'escalier. J'aime à crotter les tapis de l'homme riche, non par petitesse, mais pour leur faire sentir la griffe de la Nécessité. Parvenu rue Montmartre, à une maison de peu d'apparence, je pousse une vieille porte cochère, et vois une de ces cours obscures où le soleil ne pénètre jamais. La loge du portier était noire, le vitrage ressemblait à la manche d'une douillette trop longtemps portée, il était gras, brun, lézardé. — Mademoiselle Fanny Malvaut? — Elle est sortie, mais si vous venez pour un billet, l'argent est là. — Je reviendrai, dis-je. Du moment où le portier avait la somme, je voulais connaître la jeune fille; je me figurais qu'elle était jolie. Je passe la matinée à voir les gravures étalées sur le boulevard; puis à midi sonnant, je traversais le salon qui précède la chambre de la comtesse, — Madame me sonne à l'instant, me dit la femme de chambre, je ne crois pas qu'elle soit visible. — J'attendrai, répondis-je en m'asseyant sur un fauteuil. Les persiennes s'ouvrent, la femme de chambre accourt et me dit : — Entrez, monsieur. A la douceur de sa voix, je devinai que sa maîtresse ne devait pas être en mesure. Combien était belle la femme que je vis alors! Elle avait jeté à la hâte sur ses épaules nues un châle de cachemire dans lequel elle s'enveloppait si bien que ses formes pouvaient se deviner dans leur nudité. Elle était vêtue d'un peignoir garni de ruches blanches comme neige et qui annonçait une dépense annuelle d'environ deux mille francs chez la blanchisseuse en fin. Ses cheveux noirs s'échappaient en grosses boucles d'un joli madras négligemment noué sur sa tête à la manière des créoles. Son lit offrait le tableau d'un désordre produit sans doute par un sommeil agité. Un peintre aurait payé pour rester pendant quelques momens au milieu de cette scène. Sous des draperies voluptueusement attachées, un oreiller enfoncé sur un édredon de soie bleue, et dont les garnitures en dentelle se détachaient vivement sur ce fond d'azur, offrait l'empreinte de formes indécises qui réveillaient l'imagination. Sur une large peau d'ours, étendue aux pieds des lions ciselés dans l'acajou du lit, brillaient deux souliers de satin blanc, jetés avec l'incurie que cause la lassitude d'un bal. Sur une chaise était une robe froissée dont les manches touchaient à terre. Des bas que le moindre souffle d'air aurait emportés, étaient tortillés dans le pied d'un fauteuil. De blanches jarretières flottaient le long d'une causeuse. Un éventail de prix, à moitié déplié, reluisait sur la cheminée. Les tiroirs de la commode restaient ouverts. Des fleurs, des diamans, des gants, un bouquet, une ceinture gisaient çà et là. Je respirais une vague odeur de parfums. Tout était luxe et désordre, beauté sans harmonie. Mais déjà pour elle ou pour son adorateur, la misère, tapie là-dessous, dressait la tête et leur faisait sentir ses dents aiguës.

La figure fatiguée de la comtesse ressemblait à cette chambre parsemée des débris d'une fête. Ces brimborions épars me faisaient pitié; rassemblés, ils avaient causé la veille quelque délire. Ces vestiges d'un amour foudroyé par le remords, cette image d'une vie de dissipation, de luxe et de bruit, trahissaient des efforts de Tantale pour embrasser de fuyans plaisirs. Quelques rougeurs semées sur le visage de la jeune femme attestaient la finesse de sa peau; mais ses traits étaient comme grossis, et le cercle brun qui se dessinait sous ses yeux semblait être plus fortement marqué qu'à l'ordinaire. Néanmoins la nature avait assez d'énergie en elle pour que ces indices de folie n'altérassent pas sa beauté. Ses yeux étincelaient. Semblable à l'une de ces Hérodiades dues au pinceau de Léonard de Vinci (j'ai brocanté les tableaux), elle était magnifique de vie et de force; rien de mesquin dans ses contours ni dans ses traits; elle inspirait l'amour, et me semblait devoir être plus forte que l'amour. Elle me plut. Il y avait longtemps que mon cœur n'avait battu. J'étais donc déjà payé! je donnerais mille francs d'une sensation qui me ferait souvenir de ma jeunesse. — Monsieur, me dit-elle en me présentant une chaise, auriez-vous la complaisance d'attendre? — Jusqu'à demain midi, madame, répondis-je en repliant le billet que je lui avais présenté, je n'ai le droit de protester qu'à cette heure-là. Puis, en moi-même, je me disais : — Paie ton luxe, paie ton nom, paie ton bonheur, paie le monopole dont tu jouis. Pour se garantir leurs biens, les riches ont inventé des tribunaux, des juges, et cette guillotine, espèce de bougie où viennent se brûler les ignorans. Mais, pour vous qui couchez sur la soie et sous la soie, il est des remords, des grincemens de dents cachés sous un sourire, et des gueules de lions fantastiques qui vous donnent un coup de dent au cœur. — Un protêt! y pensez-vous? s'écria-t-elle en me regardant, vous auriez si peu d'égards pour moi! — Si le roi me devait, madame, et qu'il ne me payât pas, je l'assignerais encore plus promptement que tout autre débiteur. En ce moment nous entendîmes frapper doucement à la porte de la chambre. — Je n'y suis pas! dit impérieusement la jeune femme. — Anastasie, je voudrais cependant bien vous voir. — Pas en ce moment, mon cher, répondit-elle d'une voix moins dure, mais néanmoins sans douceur. — Quelle plaisanterie! vous parlez à quelqu'un, répondit en entrant un homme qui ne pouvait être que le comte. La comtesse me regarda, je la compris, elle devint mon esclave. Il fut un temps, jeune homme, où j'aurais été peut-être assez bête pour ne pas protester. En 1763, à Pondichéry, j'ai fait grâce à une femme qui m'a joliment roué. Je le méritais, pourquoi m'étais-je fié à elle? — Que veut monsieur? me demanda le comte. Je vis la femme frissonnant de la tête aux pieds; la peau blanche et satinée de son cou devint rude, elle avait, suivant un terme familier, la chair de poule. Moi, je riais, sans qu'aucun de mes muscles ne tressaillît. — Monsieur est un de mes fournisseurs, dit-elle. Le comte me tourna le dos, je tirai le billet à moitié hors de ma poche. A ce mouvement inexorable, la jeune femme vint à moi, me présenta un diamant : — Prenez, dit-elle, et allez-vous-en. Nous échangeâmes les deux valeurs, et je sortis en la saluant. Le diamant valait bien une douzaine de cents francs pour moi. Je trouvai dans la cour une nuée de valets qui brossaient leurs livrées, ciraient leurs bottes ou nettoyaient de somp-

tueux équipages. — Voilà, me dis-je ce qui amène ces gens là chez moi. Voilà ce qui les pousse à voler décemment des millions, à trahir leur patrie. Pour ne pas se crotter en allant à pied, le grand seigneur, ou celui qui le singe, prend une bonne fois un bain de boue! En ce moment, la grande porte s'ouvrit, et livra passage au cabriolet du jeune homme qui m'avait présenté le billet. — Monsieur, lui dis-je quand il fut descendu, voici deux cents francs que je vous prie de rendre à madame la comtesse, et vous lui ferez observer que je tiendrai à sa disposition pendant huit jours le gage qu'elle m'a remis ce matin. Il prit les deux cents francs, et laissa échapper un sourire moqueur, comme s'il eût dit : — Ha! elle a payé. Ma foi, tant mieux! J'ai lu sur cette physionomie l'avenir de la comtesse. Ce joli monsieur blond, froid, joueur sans âme, se ruinera, la ruinera, ruinera le mari, ruinera les enfans, mangera leurs dots, et causera plus de ravages à travers les salons que n'en causerait une batterie d'obusiers dans un régiment. Je me rendis rue Montmartre, chez mademoiselle Fanny. Je montai un petit escalier bien raide. Arrivé au cinquième étage, je fus introduit dans un appartement composé de deux chambres où tout était propre comme un ducat neuf. Je n'aperçus pas la moindre trace de poussière sur les meubles de la première pièce où me reçut mademoiselle Fanny, jeune fille parisienne, vêtue simplement : tête élégante et fraîche, air avenant, des cheveux châtains bien peignés, qui, retroussés en deux arcs sur les tempes, donnaient de la finesse à des yeux bleus, purs comme du cristal. Le jour, passant à travers de petits rideaux tendus aux carreaux, jetait une lueur douce sur sa modeste figure. Autour d'elle, de nombreux morceaux de toile taillés me dénoncèrent ses occupations habituelles, elle ouvrait du linge. Elle était là comme le génie de la solitude. Quand je lui présentai le billet, je lui dis que je ne l'avais pas trouvée le matin. — Mais, dit-elle, les fonds étaient chez la portière. Je feignis de ne pas entendre. — Mademoiselle sort de bonne heure, à ce qu'il paraît? — Je suis rarement hors de chez moi; mais quand on travaille la nuit, il faut bien quelquefois se baigner. Je la regardai. D'un coup d'œil, je devinai tout. C'était une fille condamnée au travail par le malheur, et qui appartenait à quelque famille d'honnêtes fermiers, car elle avait quelques-uns de ces grains de rousseur particuliers aux personnes nées à la campagne. Je ne sais quel air de vertu respirait dans ses traits. Il me sembla que j'habitais une atmosphère de sincérité, de candeur, où mes poumons se rafraîchissaient. Pauvre innocente! elle croyait à quelque chose : sa simple couchette en bois peint était surmontée d'un crucifix orné de deux branches de buis. Je fus quasi touché. Je me sentais disposé à lui offrir de l'argent à douze pour cent seulement, afin de lui faciliter l'achat de quelque bon établissement. — Mais, me dis-je, elle a peut-être un petit cousin qui se ferait de l'argent avec sa signature, et grugerait la pauvre fille. Je m'en suis donc allé, me mettant en garde contre mes idées généreuses, car j'ai souvent eu l'occasion d'observer que quand la bienfaisance ne nuit pas au bienfaiteur, elle tue l'obligé. Lorsque vous êtes entré, je pensais que Fanny Malvaut serait une bonne petite femme; j'opposais sa vie pure et solitaire à celle de cette comtesse qui, déjà tombée dans la lettre de change, va rouler jusqu'au fond des abîmes du vice! Eh bien! reprit-il après un moment de silence profond pendant lequel je l'examinais, croyez-vous que ce ne soit rien que de pénétrer ainsi dans les plus secrets replis du cœur humain, d'épouser la vie des autres, et de la voir à nu? Des spectacles toujours variés, des plaies hideuses, des chagrins mortels, des scènes d'amour, des misères que les eaux de la Seine attendent, des joies de jeune homme qui mènent à l'échafaud, des rires de désespoir et des fêtes somptueuses. Hier, une tragédie : quelque bonhomme de père qui s'asphyxie parce qu'il ne peut plus nourrir ses enfans. Demain, une comédie : un jeune homme essaiera de me jouer la scène de monsieur Dimanche, avec les variantes de notre époque. Vous avez entendu vanter l'éloquence des derniers prédicateurs, je suis allé parfois perdre mon temps à les écouter, ils m'ont fait changer d'opinion, mais de conduite, comme disait je ne sais qui, jamais. Hé! bien, ces bons prêtres, votre Mirabeau, Vergniaud et les autres ne sont que des bègues auprès de mes orateurs. Souvent une jeune fille amoureuse, un vieux négociant sur le penchant de sa faillite, une mère qui veut cacher la faute de son fils, un artiste sans pain, un grand sur le déclin de la faveur, et qui, faute d'argent, va perdre le fruit de ses efforts, m'ont fait frissonner par la puissance de leur parole. Ces sublimes acteurs jouaient pour moi seul, et sans pouvoir me tromper. Mon regard est comme celui de Dieu, je vois dans les cœurs. Rien ne m'est caché. L'on ne refuse rien à qui lie et délie les cordons du sac. Je suis assez riche pour acheter les consciences de ceux qui font mouvoir les ministres, depuis leurs garçons de bureau jusqu'à leurs maîtresses : n'est-ce pas le pouvoir? Je puis avoir les plus belles femmes et leurs plus tendres caresses, n'est-ce pas le plaisir? le pouvoir et le plaisir ne résument-ils pas tout votre ordre social? Nous sommes dans Paris une dizaine ainsi, tous rois silencieux et inconnus, les arbitres de vos destinées. La vie n'est-elle pas une machine à laquelle l'argent imprime le mouvement? Sachez-le, les moyens se confondent toujours avec les résultats : vous n'arriverez jamais à séparer l'âme des sens, l'esprit de la matière. L'or est le spiritualisme de vos sociétés actuelles. Liés par le même intérêt, nous nous rassemblons à certains jours de la semaine au café Thémis, près du Pont-Neuf. Là, nous nous révélons les mystères de la finance. Aucune fortune ne peut nous mentir, nous possédons les secrets de toutes les familles. Nous avons une espèce de *livre noir* où s'inscrivent les notes les plus importantes sur le crédit public, sur la banque, sur le commerce. Casuistes de la bourse, nous formons un Saint-Office où se jugent et s'analysent les actions les plus indifférentes de tous les gens qui possèdent une fortune quelconque, et nous devinons toujours vrai. Celui-ci surveille la masse judiciaire, celui-là la masse financière; l'un la masse administrative, l'autre la masse commerciale. Moi, j'ai l'œil sur les fils de famille, les artistes, les gens du monde, et sur les joueurs, la partie la plus émouvante de Paris. Chacun nous dit les secrets du voisin. Les passions trompées, les vanités froissées sont bavardes. Les vices, les désappointemens, les vengeances sont les meilleurs agens de police. Comme moi, tous mes confrères ont joui de tout, se sont rassasiés de tout, et sont arrivés à n'aimer le pouvoir et l'argent que pour le pouvoir et l'argent même. Ici, dit-il, en me montrant sa chambre nue et froide, l'amant le plus fougueux, qui s'irrite ailleurs d'une parole et tire l'épée pour un mot, prie à mains jointes! Ici le négociant le plus orgueilleux, ici la femme la plus vaine de de sa beauté, ici le militaire le plus fier prient tous, la larme à l'œil ou de rage ou de douleur. Ici prient l'artiste le plus célèbre et l'écrivain dont les noms sont promis à la postérité. Ici enfin, ajouta-t-il en portant la main à son front, se trouve une balance dans laquelle se pèsent les successions et les intérêts de Paris tout entier. Croyez-vous maintenant qu'il n'y ait pas de jouissances sous ce masque blanc dont l'immobilité vous a si souvent étonné? dit-il en me tendant son visage blême qui sentait l'argent. Je retournai chez moi stupéfait. Ce petit vieillard sec avait grandi. Il s'était changé à mes yeux en une image fantastique où se personnifiait le pouvoir de l'or. La vie, les hommes me faisaient horreur. — Tout doit-il donc se résoudre par l'argent? me demandai-je. Je me souviens de ne m'être endormi que très tard. Je voyais des monceaux d'or autour de moi. La belle comtesse m'occupa. J'avouerai à ma honte qu'elle éclipsait complétement l'image de la simple et chaste créature vouée au travail et à l'obscurité; mais le lendemain matin, à travers les nuées de mon réveil, la douce Fanny m'apparut dans toute sa beauté, je ne pensai plus qu'à elle.

— Voulez-vous un verre d'eau sucrée? dit le vicomtesse en interrompant Derville.

— Volontiers, répondit-il.

— Mais je ne vois là-dedans rien qui puisse nous concerner, dit madame de Grandlieu en sonnant.

— Sardanapale! s'écria Derville en lâchant son juron, je vais bien réveiller mademoiselle Camille en lui disant que son bonheur dépendait naguère du papa Gobseck, mais comme le bonhomme est mort à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, monsieur de Restaud entrera bientôt en possession d'une belle fortune. Ceci veut des explications. Quant à Fanny Malvaut, vous la connaissez, c'est ma femme!

— Le pauvre garçon, répliqua la vicomtesse, avouerait cela devant vingt personnes avec sa franchise ordinaire.

— Je le crierais à tout l'univers, dit l'avoué.

— Buvez, buvez, mon pauvre Derville. Vous ne serez jamais rien, que le plus heureux et le meilleur des hommes.

— Je vous ai laissé rue du Helder, chez une comtesse, s'écria l'oncle en relevant sa tête légèrement assoupie. Qu'en avez-vous fait?

— Quelques jours après la conversation que j'avais eue avec le vieux Hollandais, je passai ma thèse, reprit Derville. Je fus reçu licencié en droit, et puis avocat. La confiance que le vieil avare avait en moi s'accrut beaucoup. Il me consultait gratuitement sur les affaires épineuses dans lesquelles il s'embarquait d'après des données sûres, et qui eussent semblé mauvaises à tous les praticiens. Cet homme, sur lequel personne n'aurait pu prendre le moindre empire, écoutait mes conseils avec une sorte de respect. Il est vrai qu'il s'en trouvait toujours très bien. Enfin, le jour où je fus nommé maître-clerc de l'étude où je travaillais depuis trois ans, je quittai la maison de la rue des Grès, et j'allai demeurer chez mon patron, qui me donna la table, le logement et cent cinquante francs par mois. Ce fut un beau jour! Quand je fis mes adieux à l'usurier, il ne me témoigna ni amitié ni déplaisir, il ne m'engagea pas à le venir voir; il me jeta seulement un de ces regards qui, chez lui, semblaient en quelque sorte trahir le don de la seconde vue. Au bout de huit jours, je reçus la visite de mon ancien voisin, il m'apportait une affaire assez difficile, une expropriation; il continua ces consultations gratuites avec autant de liberté que s'il me payait. A la fin de la seconde année, de 1818 à 1819, mon patron, homme de plaisir et fort dépensier, se trouva dans une gêne considérable, et fut obligé de vendre sa charge. Quoique en ce moment les études n'eussent pas acquis la valeur exorbitante à laquelle elles sont montées aujourd'hui, mon patron donnait la sienne en n'en demandant que cent cinquante mille francs. Un homme actif, instruit, intelligent, pouvait vivre honorablement, payer les intérêts de cette somme, et s'en libérer en dix années pour peu qu'il inspirât de confiance. Moi, le septième enfant d'un petit bourgeois de Noyon, je ne possédais pas une obole, et ne connaissais dans le monde d'autre capitaliste que le papa Gobseck. Une pensée ambitieuse, et je ne sais quelle lueur d'espoir me prêtèrent le courage d'aller le trouver. Un soir donc, je cheminai lentement jusqu'à la rue des Grès. Le cœur me battit bien fortement quand je frappai à la sombre maison. Je me souvenais de tout ce que m'avait dit autrefois le vieil avare dans un temps où j'étais bien loin de soupçonner la violence des angoisses qui commençaient au seuil de cette porte. J'allais donc le prier comme tant d'autres. — Eh bien! non, me dis-je, un honnête homme doit partout garder sa dignité. La fortune ne vaut pas une lâcheté, montrons-nous positif autant que lui. Depuis mon départ, le papa Gobseck avait loué ma chambre pour ne pas avoir de voisin; il avait aussi fait poser une petite chatière grillée au milieu de sa porte, et il ne m'ouvrit qu'après avoir reconnu ma figure. « — Hé bien! me dit-il de sa petite voix flûtée, votre patron vend son étude. Il n'en a encore parlé qu'à moi. » Les lèvres du vieillard se tirèrent vers les coins de sa bouche absolument comme des rideaux, et ce sourire muet fut accompagné d'un regard froid. — Il fallait cela pour que je vous visse chez moi, ajouta-t-il d'un ton sec, et après une pause pendant laquelle je demeurai confondu. — Ecoutez-moi, monsieur Gobseck, repris-je avec autant de calme que je pus en affecter devant ce vieillard qui fixait sur moi des yeux impassibles dont le feu clair me troublait. Il fit un geste comme pour me dire : — Parlez. — Je sais qu'il est fort difficile de vous émouvoir. Aussi, ne perdrai-je pas mon éloquence à essayer de vous peindre la situation d'un clerc sans le sou, qui n'espère qu'en vous, et n'a dans le monde d'autre cœur que le vôtre dans lequel il puisse trouver l'intelligence de son avenir. Laissons le cœur. Les affaires se font comme des affaires, et non comme des romans, avec de la sensiblerie. Voici le fait. L'étude de mon patron rapporte annuellement entre ses mains une vingtaine de mille francs; mais je crois qu'entre les miennes elle en vaudra quarante. Il veut la vendre cinquante mille écus. Je sens là, dis-je en me frappant le front, que si vous pouviez me prêter la somme nécessaire à cette acquisition, je serais libéré dans dix ans. — Voilà parler, répondit le papa Gobseck qui me tendit la main et serra la mienne. Jamais, depuis que je suis dans les affaires, reprit-il, personne ne m'a déduit plus clairement les motifs de sa visite. Des garanties? dit-il en me toisant de la tête aux pieds. Néant, ajouta-t-il après une pause. Quel âge avez-vous? — Vingt-cinq ans dans dix jours, répondis-je; sans cela, je ne pourrais traiter. — Juste! — Hé bien? — Possible. — Ma foi, il faut aller vite; sans cela, j'aurai des enchérisseurs. — Apportez-moi demain matin votre extrait de naissance, et nous parlerons de votre affaire: j'y songerai. Le lendemain, à huit heures, j'étais chez le vieillard. Il prit le papier officiel, mit ses lunettes, toussa, cracha, s'enveloppa dans sa houppelande noire, et lut l'extrait des registres de la mairie tout entier. Puis il le tourna, le retourna, me regarda, retoussa, s'agita sur sa chaise, et il me dit: — C'est une affaire que nous allons tâcher d'arranger. Je tressaillis. — Je tire cinquante pour cent de mes fonds, reprit-il, quelquefois cent, deux cents, cinq cents pour cent. A ces mots, je pâlis. — Mais, en faveur de notre connaissance, je me contenterai de douze et demi pour cent d'intérêt par... Il hésita. — Eh bien! oui, pour vous je me contenterai de treize pour cent par an. Cela vous va-t-il? — Oui, répondis-je. — Mais si c'est trop, répliqua-t-il, défendez-vous, Grotius! Il m'appelait Grotius en plaisantant. En vous demandant treize pour cent, je fais mon métier; voyez si vous pouvez les payer. Je n'aime pas un homme qui tope à tout. Est-ce trop? — Non, dis-je, je serai quitte pour prendre un peu plus de mal. — Parbleu! dit-il, en me jetant son malicieux regard oblique, vos cliens paieront. — Non, de par tous les diables! m'écriai-je, ce sera moi. Je me couperais la main plutôt que d'écorcher le monde! — Bonsoir, me dit le papa Gobseck. — Mais les honoraires sont tarifés, repris-je. — Ils ne le sont pas, reprit-il, pour les transactions, pour les atermoiemens, pour les conciliations. Vous pouvez alors compter des mille francs, des six mille francs même, suivant l'importance des intérêts, pour vos conférences, vos courses, vos projets d'actes, vos mémoires et votre verbiage. Il faut savoir rechercher ces sortes d'affaires. Je vous recommanderai comme le plus savant et le plus habile des avoués, je vous enverrai tant de procès de ce genre-là, que vous ferez crever vos confrères de jalousie. Werbrust, Palma, Gigonnet, mes confrères, vous donneront leurs expropriations; et, Dieu sait s'ils en ont! Vous aurez ainsi deux clientèles, celle que vous achetez et celle que je vous ferai. Vous devriez presque me donner quinze pour cent de mes cent cinquante mille francs. — Soit, mais pas plus, dis-je avec la fermeté d'un homme qui ne voulait plus rien accorder au delà. Le papa Gobseck se radoucit et parut content de moi. — Je paierai moi-même, reprit-il, la charge à votre patron, de manière à m'établir un privilége bien solide sur le prix et le cautionnement. — Oh! tout ce que vous voudrez pour les garanties. — Puis, vous m'en représenterez la valeur en quinze lettres de change, acceptées en blanc, chacune pour une somme de dix mille francs. — Pourvu que cette double valeur soit constatée. — Non, s'écria Gobseck en m'interrompant. Pourquoi voulez-vous que j'aie plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi? Je gardai

e silence. — Et puis, vous ferez, dit-il en continuant avec un ton de bonhomie, mes affaires sans exiger d'honoraires tant que je vivrai, n'est-ce pas? — Soit, pourvu qu'il n'y ait pas d'avances de fonds. — Juste! dit-il. Ah çà, reprit le vieillard dont la figure avait peine à prendre un air de bonhomie, vous me permettrez d'aller vous voir? — Vous me ferez toujours plaisir. — Oui, mais le matin cela sera bien difficile. Vous aurez vos affaires, et j'ai les miennes. — Venez le soir. — Oh! non, répondit-il vivement, vous devez aller dans le monde, voir vos cliens. Moi, j'ai mes amis, à mon café. — Ses amis! pensai-je. Eh bien! dis-je, pourquoi ne pas prendre l'heure du dîner? —C'est cela, dit Gobseck. Après la Bourse, à cinq heures. Eh bien! vous me verrez tous les mercredis et les samedis. Nous causerons de nos affaires comme un couple d'amis. Ah! ah! je suis gai quelquefois. Donnez-moi une aile de perdrix et un verre de vin de Champagne, nous causerons. Je sais bien des choses qu'aujourd'hui l'on peut dire, et qui vous apprendront à connaître les hommes et surtout les femmes. —Va pour la perdrix et le verre de vin de Champagne. — Ne faites pas de folies, autrement vous perdriez ma confiance. Ne prenez pas un grand train de maison. Ayez une vieille bonne, une seule. J'irai vous visiter pour m'assurer de votre santé. J'aurai un capital placé sur votre tête, hé! hé! je dois m'informer de vos affaires. Allons, venez ce soir avec votre patron. — Pourriez-vous me dire, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le demander, dis-je au petit vieillard quand nous atteignîmes au seuil de la porte, de quelle importance était mon extrait de baptême dans cette affaire? Jean-Esther Van Gobseck haussa les épaules, sourit malicieusement et me répondit:—Combien la jeunesse est sotte! Apprenez donc, monsieur l'avoué, car il faut que vous le sachiez pour ne pas vous laisser prendre, qu'avant trente ans la probité et le talent sont encore des espèces d'hypothèques. Passé cet âge, l'on ne peut plus compter sur un homme. Et il ferma sa porte. Trois mois après, j'étais avoué. Bientôt j'eus le bonheur, madame, de pouvoir entreprendre les affaires concernant la restitution de vos propriétés. Le gain de ces procès me fit connaître. Malgré les intérêts énormes que j'avais à payer à Gobseck, en moins de cinq ans je me trouvai libre d'engagemens. J'épousai Fanny Malvaut que j'aimais sincèrement. La conformité de nos destinées, de nos travaux, de nos succès, augmentait la force de nos sentimens. Un de ses oncles, fermier devenu riche, était mort en lui laissant soixante-dix mille francs qui m'aidèrent à m'acquitter. Depuis ce jour, ma vie ne fut que bonheur et prospérité. Ne parlons donc plus de moi, rien n'est insupportable comme un homme heureux. Revenons à nos personnages. Un an après l'acquisition de mon étude, je fus entraîné, presque malgré moi, dans un déjeuner de garçon. Ce repas était la suite d'une gageure perdue par un de mes camarades contre un jeune homme alors fort en vogue dans le monde élégant. Monsieur de Trailles, la fleur du *dandysme* de ce temps-là, jouissait d'une immense réputation...

— Mais il en jouit encore, dit le comte en interrompant l'avoué. Nul ne porte mieux un habit, ne conduit un *tandem* mieux que lui. Maxime a le talent de jouer, de manger et de boire avec plus de grâce que qui que ce soit au monde. Il se connaît en chevaux, en chapeaux, en tableaux. Toutes les femmes raffolent de lui. Il dépense toujours environ cent mille francs par an sans qu'on lui connaisse une seule propriété, ni un seul coupon de rente. Type de la chevalerie errante de nos salons, de nos boudoirs, de nos boulevards, espèce amphibie qui tient autant de l'homme que de la femme, le comte Maxime de Trailles est un être singulier, bon à tout et propre à rien, craint et méprisé, sachant et ignorant tout, aussi capable de commettre un bienfait que de résoudre un crime, tantôt lâche et tantôt noble, plutôt couvert de boue que taché de sang, ayant plus de soucis que de remords, plus occupé de bien digérer que de penser, feignant des passions et ne ressentant rien. Anneau brillant qui pourrait unir le bagne à la haute société, Maxime de Trailles est un homme qui appartient à cette classe éminemment intelligente d'où s'élancent parfois un Mirabeau, un Pitt, un Richelieu, mais qui le plus souvent fournit des comtes de Horn, des Fouquier-Tinville et des Coignard.

— Eh bien! reprit Derville après avoir écouté le comte, j'avais beaucoup entendu parler de ce personnage par ce pauvre père Goriot, l'un de mes cliens, mais j'avais évité déjà plusieurs fois le dangereux honneur de sa connaissance quand je le rencontrais dans le monde. Cependant mon camarade me fit de telles instances pour obtenir de moi d'aller à son déjeuner, que je ne pouvais m'en dispenser sans être taxé de *bégueulisme*. Il vous serait difficile de concevoir un déjeuner de garçon, madame. C'est une magnificence et une recherche rares, le luxe d'un avare qui par vanité devient fastueux pour un jour. En entrant, on est surpris de l'ordre qui règne sur une table éblouissante d'argent, de cristaux, de linge damassé. La vie est là dans sa fleur: les jeunes gens sont gracieux, ils sourient, parlent bas et ressemblent à de jeunes mariées, autour d'eux tout est vierge. Deux heures après, vous diriez d'un champ de bataille après le combat: partout des verres brisés, des serviettes foulées, chiffonnées, des mets entamés qui répugnent à voir; puis, c'est des cris à fendre la tête, des toasts plaisans, un feu d'épigrammes et de mauvaises plaisanteries, des visages empourprés, des yeux enflammés qui ne disent plus rien, des confidences involontaires qui disent tout. Au milieu d'un tapage infernal, les uns cassent des bouteilles, d'autres entonnent des chansons; l'on se porte des défis, l'on s'embrasse ou l'on se bat: il s'élève un parfum détestable composé de cent odeurs et des cris composés de cent voix: personne ne sait plus ce qu'il mange, ce qu'il boit, ni ce qu'il dit; les uns sont tristes, les autres babillent; celui-ci est monomane et répète le même mot comme une cloche qu'on a mise en branle; celui-là veut commander au tumulte; le plus sage propose une orgie. Si quelque homme de sangfroid entrait, il se croirait à quelque bacchanale. Ce fut au milieu d'un tumulte semblable que monsieur de Trailles essaya de s'insinuer dans mes bonnes grâces. J'avais à peu près conservé ma raison, j'étais sur mes gardes. Quant à lui, quoiqu'il affectât d'être décemment ivre, il était plein de sang-froid et songeait à ses affaires. En effet, je ne sais comment cela se fit, mais en sortant des salons de Grignon, sur les neuf heures du soir, il m'avait entièrement ensorcelé, je lui avais promis de l'amener le lendemain chez notre papa Gobseck. Les mots: honneur, vertu, comtesse, femme honnête, malheur, s'étaient, grâce à sa langue dorée, placés comme par magie dans ses discours. Lorsque je me réveillai le lendemain matin, et que je voulus me souvenir de ce que j'avais fait la veille, j'eus beaucoup de peine à lier quelques idées. Enfin, il me sembla que la fille d'un de mes cliens était en danger de perdre sa réputation, l'estime et l'amour de son mari, si elle ne trouvait pas une cinquantaine de mille francs dans la matinée. Il y avait des dettes de jeu, des mémoires de carrossier, de l'argent perdu je ne sais à quoi. Mon prestigieux convive m'avait assuré qu'elle était assez riche pour réparer par quelques années d'économie l'échec qu'elle allait faire à sa fortune. Seulement alors je commençais à deviner la cause des instances de mon camarade. J'avoue, à ma honte, que je ne me doutais nullement de l'importance qu'il y avait pour le papa Gobseck à se raccommoder avec ce dandy. Au moment où je me levais, monsieur de Trailles entra. — Monsieur le comte, lui dis-je après nous être adressé les complimens d'usage, je ne vois pas que vous ayez besoin de moi pour vous présenter chez Van Gobseck, le plus poli, le plus anodin de tous les capitalistes. Il vous donnera de l'argent s'il en a, ou plutôt si vous lui présentez des garanties suffisantes. — Monsieur, il n'entre pas dans ma pensée de vous forcer à me rendre un service, quand même vous me l'auriez promis. — Sardanapale! me dis-je en moi-même, laisserais-je croire à cet homme-là que je lui manque de parole? — J'ai eu l'honneur de vous dire hier que je m'étais fort mal à propos brouillé avec le papa Gobseck, dit-il en continuant. Or,

comme il n'y a guère que lui à Paris qui puisse cracher en un moment, et le lendemain d'une fin de mois, une centaine de mille francs, je vous avais prié de faire ma paix avec lui. Mais n'en parlons plus... Monsieur de Trailles me regarda d'un air poliment insultant et se disposait à s'en aller. — Je suis prêt à vous conduire, lui dis-je. Lorsque nous arrivâmes rue des Grès, le dandy regardait autour de lui avec une attention et une inquiétude qui m'étonnèrent. Son visage devenait livide, rougissait, jaunissait tour à tour, et quelques gouttes de sueur parurent sur son front quand il aperçut la porte de la maison de Gobseck. Au moment où nous descendîmes de cabriolet, un fiacre entra dans la rue des Grès. L'œil de faucon du jeune homme lui permit de distinguer une femme au fond de cette voiture. Une expression de joie presque sauvage anima sa figure, il appela un petit garçon qui passait et lui donna son cheval à tenir. Nous montâmes chez le vieil escompteur. — Monsieur Gobseck, lui dis-je, je vous amène un de mes plus intimes amis (de qui je me défie autant que du diable, ajoutai-je à l'oreille du vieillard). A ma considération, vous lui rendrez vos bonnes grâces (au taux ordinaire), et vous le tirerez de peine (si cela vous convient).

Monsieur de Trailles s'inclina devant l'usurier, s'assit, et prit pour l'écouter une de ces attitudes courtisanesques dont la gracieuse bassesse vous eût séduit; mais mon Gobseck resta sur sa chaise, au coin de son feu, immobile, impassible. Gobseck ressemblait à la statue de Voltaire vue le soir sous le péristyle du Théâtre-Français, il souleva légèrement, comme pour saluer, la casquette usée avec laquelle il se couvrait le chef, et le peu de crâne jaune qu'il montra achevait sa ressemblance avec le marbre. — Je n'ai d'argent que pour mes pratiques, dit-il. — Vous êtes donc bien fâché que je sois allé me ruiner ailleurs que chez vous? répondit le comte en riant. — Ruiner! reprit Gobseck d'un ton d'ironie. — Allez-vous dire que l'on ne peut pas ruiner un homme qui ne possède rien? Mais je défie de trouver à Paris un plus beau *capital* que celui-ci, s'écria le fashionable en se levant et tournant sur ses talons. Cette bouffonnerie presque sérieuse n'eut pas le don d'émouvoir Gobseck. — Ne suis-je pas l'ami intime des Ronquerolles, des de Marsay, des Franchessini, des deux Vandenesse, des Ajuda-Pinto, enfin, de tous les jeunes gens les plus à la mode dans Paris? Je suis au jeu l'allié d'un prince et d'un ambassadeur que vous connaissez. J'ai mes revenus à Londres, à Carlsbad, à Baden, à Bath. N'est-ce pas la plus brillante des industries? — Vrai. — Vous faites une éponge de moi, mordieu! et vous m'encouragez à me gonfler au milieu du monde, pour me presser dans les momens de crise; mais vous êtes aussi des éponges, et la mort vous pressera. — Possible. — Sans les dissipateurs, que deviendriez-vous? nous sommes à nous deux l'âme et le corps. — Juste. — Allons, une poignée de main, mon vieux papa Gobseck, et de la magnanimité, si cela est vrai, juste et possible.—Vous venez à moi, répondit froidement l'usurier, parce que Girard, Palma, Werbrust et Gigonnet ont le ventre plein de vos lettres de change, qu'ils offrent partout à cinquante pour cent de perte; or, comme ils n'ont probablement fourni que moitié de la valeur, elles ne valent pas vingt-cinq. Serviteur! Puis-je décemment, dit Gobseck en continuant, prêter une seule obole à un homme qui doit trente mille francs et ne possède pas un denier? Vous avez perdu dix mille francs avant-hier au bal chez le baron de Nucingen. — Monsieur, répondit le comte avec une rare impudence en toisant le vieillard, mes affaires ne vous regardent pas. Qui a terme ne doit rien. — Vrai! — Mes lettres de change seront acquittées. — Possible? — Et dans ce moment, la question entre nous se réduit à savoir si je vous présente des garanties suffisantes pour la somme que je viens vous emprunter. — Juste. Le bruit que faisait le fiacre en s'arrêtant à la porte retentit dans la chambre.— Je vais aller chercher quelque chose qui vous satisfera peut-être, s'écria le jeune homme. — O mon fils! s'écria Gobseck en se levant et me tendant les bras, quand l'emprunteur eut disparu, s'il a de bons gages, tu me sauves la vie! J'en serais mort. Werbrust et Gigonnet ont cru me faire une farce. Grâce à toi, je vais bien rire ce soir à leurs dépens. La joie du vieillard avait quelque chose d'effrayant. Ce fut le seul moment d'expansion qu'il eut avec moi. Malgré la rapidité de cette joie, elle ne sortira jamais de mon souvenir. — Faites-moi le plaisir de rester ici, ajouta-t-il. Quoique je sois armé, sûr de mon coup, comme un homme qui jadis a chassé le tigre, et fait sa partie sur un tillac quand il fallait vaincre ou mourir, je me défie de cet élégant coquin. Il alla se rasseoir sur un fauteuil, devant son bureau. Sa figure redevint blême et calme. — Oh! oh! reprit-il en se tournant vers moi, vous allez sans doute voir la belle créature de qui je vous ai parlé jadis, j'entends dans le corridor un pas aristocratique. En effet le jeune homme revint en donnant la main à une femme en qui je reconnus cette comtesse dont le lever m'avait autrefois été dépeint par Gobseck, l'une des deux filles du bonhomme Goriot. La comtesse ne me vit pas d'abord, je me tenais dans l'embrasure de la fenêtre, le visage à la vitre. En entrant dans la chambre humide et sombre de l'usurier, elle jeta un regard de défiance sur Maxime. Elle était si belle que, malgré ses fautes, je la plaignis. Quelque terrible angoisse agitait son cœur, ses traits nobles et fiers avaient une expression convulsive, mal déguisée. Ce jeune homme était devenu pour elle un mauvais génie. J'admirai Gobseck, qui, quatre ans plus tôt, avait compris la destinée de ces deux êtres sur une première lettre de change. — Probablement, me dis-je, ce monstre à visage d'ange la gouverne par tous les ressorts possibles : la vanité, la jalousie, le plaisir, l'entraînement du monde.

— Mais, s'écria la vicomtesse, les vertus même de cette femme ont été pour lui des armes, il lui a fait verser des larmes de dévouement, il a su exalter en elle la générosité naturelle à notre sexe, et il a abusé de sa tendresse pour lui vendre bien cher de criminels plaisirs.

— Je vous l'avoue, dit Derville, qui ne comprit par les signes que lui fit madame de Grandlieu, je ne pleurai pas sur le sort de cette malheureuse créature, si brillante aux yeux du monde et si épouvantable pour qui lisait dans son cœur; non, je frémissais d'horreur en contemplant son assassin, ce jeune homme dont le front était si pur, la bouche si fraîche, le sourire si gracieux, les dents si blanches, et qui ressemblait à un ange. Ils étaient en ce moment tous deux devant leur juge, qui les examinait comme un vieux dominicain du seizième siècle devait épier les tortures de deux Maures, au fond des souterrains du Saint-Office. — Monsieur, existe-t-il un moyen d'obtenir le prix des diamans que voici, mais en me réservant le droit de les racheter, dit-elle d'une voix tremblante en lui tendant un écrin. — Oui, madame, répondis-je en intervenant et me montrant. Elle me regarda, me reconnut, laissa échapper un frisson, et me lança ce coup d'œil qui signifie en tout pays : *Taisez-vous!* — Ceci, dis-je en continuant, constitue un acte que nous appelons vente à réméré, convention qui consiste à céder et transporter une propriété mobilière ou immobilière pour un temps déterminé, à l'expiration duquel on peut rentrer dans l'objet en litige, moyennant une somme fixée. Elle respira plus facilement. Le comte Maxime fronça le sourcil, il se doutait bien que l'usurier donnerait alors une plus faible somme des diamans, valeur sujette à des baisses. Gobseck, immobile, avait saisi sa loupe et contemplait silencieusement l'écrin. Vivrais-je cent ans, je n'oublierais pas le tableau que nous offrit sa figure. Ses joues pâles s'étaient colorées, ses yeux, où les scintillemens des pierres semblaient se répéter, brillaient d'un feu surnaturel. Il se leva, alla au jour, tint les diamans près de sa bouche démeublée, comme s'il eût voulu les dévorer. Il marmottait de vagues paroles, en soulevant tour à tour les bracelets, les girandoles, les colliers, les diadèmes, qu'il présentait à la lumière pour en juger l'eau, la blancheur, la taille; il les sortait de l'écrin, les y remettait, les y reprenait encore, les faisait jouer en leur demandant tous leurs feux, plus enfant que vieillard, ou plutôt enfant et

vieillard tout ensemble.— Beaux diamans! Cela aurait valu trois cent mille francs avant la révolution. Quelle eau! Voilà de vrais diamans d'Asie venue de Golconde ou de Visapour! En connaissez-vous le prix? Non, non, Gobseck est le seul à Paris qui sache les apprécier. Sous l'Empire il aurait encore fallu plus de deux cent mille francs pour faire une parure semblable. Il fit un geste de dégoût et ajouta : — Maintenant le diamant perd tous les jours, le Brésil nous en accable depuis la paix, et jette sur les places des diamans moins blancs que ceux de l'Inde. Les femmes n'en portent plus qu'à la cour. Madame y va? Tout en lançant ces terribles paroles, il examinait avec une joie indicible les pierres l'une après l'autre : — Sans tache, disait-il. Voici une tache. Voici une paille. Beau diamant. Son visage blême était si bien illuminé par les feux de ces pierreries, que je le comparais à ces vieux miroirs verdâtres qu'on trouve dans les auberges de province, qui acceptent les reflets lumineux sans les répéter, et donnent la figure d'un homme tombant en apoplexie au voyageur assez hardi pour s'y regarder. — Eh bien? dit le comte en frappant sur l'épaule de Gobseck. Le vieil enfant tressaillit. Il laissa ses hochets, les mit sur son bureau, s'assit et redevint usurier, dur, froid et poli comme une colonne de marbre : — Combien vous faut-il? — Cent mille francs, pour trois ans, dit le comte. — Possible! dit Gobseck en tirant d'une boîte d'acajou des balances inestimables pour leur justesse, son écrin à lui! Il pesa les pierres en évaluant à vue de pays (et Dieu sait comme!) le poids des montures. Pendant cette opération, la figure de l'escompteur luttait entre la joie et la sévérité. La comtesse était plongée dans une stupeur dont je lui tenais compte, il me sembla qu'elle mesurait la profondeur du précipice où elle tombait. Il y avait encore des remords dans cette âme de femme; il ne fallait peut-être qu'un effort, une main charitablement tendue pour la sauver, je l'essayai. — Ces diamans sont à vous, madame? lui demandai-je d'une voix claire. — Oui, monsieur, répondit-elle en me lançant un regard d'orgueil. — Faites le réméré, bavard! me dit Gobseck en se levant et me montrant sa place au bureau. — Madame est sans doute mariée? demandai-je encore. Elle inclina vivement la tête.—Je ne ferai pas l'acte, m'écriai-je. — Et pourquoi? dit Gobseck. — Pourquoi? repris-je en entraînant le vieillard dans l'embrasure de la fenêtre pour lui parler à voix basse. Cette femme étant en puissance de mari, le réméré sera nul, vous ne pourriez opposer votre ignorance d'un fait constaté par l'acte même. Vous seriez donc tenu de représenter les diamans qui vont vous être déposés, et dont le poids, les valeurs ou la taille seront décrits. Gobseck m'interrompit par un signe de tête, et se tourna vers les deux coupables : — Il a raison, dit-il. Tout est changé. Quatre-vingt mille francs comptant, et vous me laisserez les diamans! ajouta-t-il d'une voix sourde et flûtée. En fait de meubles, la possession vaut titre. — Mais... répliqua le jeune homme.— A prendre ou à laisser, reprit Gobseck en remettant l'écrin à la comtesse, j'ai trop de risques à courir. — Vous feriez mieux de vous jeter aux pieds de votre mari, lui dis-je à l'oreille en me penchant vers elle. L'usurier comprit sans doute mes paroles au mouvement de mes lèvres, et me jeta un regard froid. La figure du jeune homme devint livide. L'hésitation de la comtesse était palpable. Le comte s'approcha d'elle, et quoiqu'il parlât très bas, j'entendis : — Adieu, chère Anastasie, sois heureuse! Quand à moi, demain je n'aurai plus de soucis. — Monsieur, s'écria la jeune femme en s'adressant à Gobseck, j'accepte vos offres. — Allons donc! répondit le vieillard, vous êtes bien difficile à confesser, ma belle dame. Il signa un bon de cinquante mille francs sur la Banque et le remit à la comtesse.—Maintenant, dit-il avec un sourire qui ressemblait assez à celui de Voltaire, je vais vous compléter votre somme par trente mille francs de lettres de change dont la bonté ne me sera pas contestée. C'est de l'or en barres. Monsieur vient de me dire : *Mes lettres de change seront acquittées,* ajouta-t-il en présentant des traites souscrites par le comte, toutes protestées la veille à la requête de celui de ses confrères qui probablement les lui avait vendues à bas prix. Le jeune homme poussa un rugissement au milieu duquel domina le mot : — Vieux coquin! Le papa Gobseck ne sourcilla pas, il tira d'un carton sa paire de pistolets, et dit froidement : —En ma qualité d'insulté, je tirerai le premier. — Maxime, vous devez des excuses à monsieur, s'écria doucement la tremblante comtesse. — Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, dit le jeune homme en balbutiant.—Je le sais bien, répondit tranquillement Gobseck, votre intention était seulement de ne pas payer vos lettres de change. La comtesse se leva, salua, et disparut en proie sans doute à une profonde horreur. Monsieur de Trailles fut forcé de la suivre; mais avant de sortir : — S'il vous échappe une indiscrétion, messieurs, dit-il, j'aurai votre sang ou vous aurez le mien. — *Amen*, lui répondit Gobseck en serrant ses pistolets. Pour jouer son sang, faut en avoir, mon petit, et tu n'as que de la boue dans les veines. Quand la porte fut fermée et que les deux voitures partirent, Gobseck se leva, se mit à danser en répétant :—J'ai les diamans, j'ai les diamans! Les beaux diamans, quels diamans! et pas cher. Ah, ah! Werbrust et Gigonnet, vous avez cru attraper le vieux papa Gobseck! *Ego sum papa!* je suis votre maître à tous! Intégralement payé! Comme ils seront sots, ce soir, quand je leur conterai l'affaire, entre deux parties de domino! Cette joie sombre, cette férocité de sauvage, excitées par la possession de quelques cailloux blancs, me firent tressaillir. J'étais muet et stupéfait. — Ah, ah! te voilà, mon garçon, dit-il. Nous dînerons ensemble. Nous nous amuserons chez toi, je n'ai pas de ménage. Tous ces restaurateurs, avec leurs coulis, leurs sauces, leurs vins, empoisonneraient le diable. L'expression de mon visage lui rendit subitement sa froide impassibilité. — Vous ne concevez pas cela, me dit-il en s'asseyant au coin de son foyer où il mit son poêlon de ferblanc plein de lait sur le réchaud. — Voulez-vous déjeuner avec moi? reprit-il, il y en aura peut-être assez pour deux. — Merci, répondis-je, je ne déjeune qu'à midi. En ce moment des pas précipités retentirent dans le corridor. L'inconnu qui survenait s'arrêta sur le palier de Gobseck, et frappa plusieurs coups qui eurent un caractère de fureur. L'usurier alla reconnaître par la chatière, et ouvrit à un homme de trente-cinq ans environ, qui sans doute lui parut inoffensif, malgré cette colère. Le survenant, simplement vêtu, ressemblait au feu duc de Richelieu, c'était le comte, que vous avez dû rencontrer et qui avait, passez-moi cette expression, la tournure aristocratique des hommes d'état de votre faubourg. — Monsieur, dit-il, en s'adressant à Gobseck redevenu calme, ma femme sort d'ici?—Possible. — Eh bien! monsieur, ne me comprenez-vous pas? — Je n'ai pas l'honneur de connaître madame votre épouse, répondit l'usurier. J'ai reçu beaucoup de monde ce matin : des femmes, des hommes, des demoiselles qui ressemblaient à des jeunes gens, et des jeunes gens qui ressemblaient à des demoiselles. Il me serait bien difficile de...— Trêve de plaisanterie, monsieur, je parle de la femme qui sort à l'instant de chez vous. — Comment puis-je savoir si elle est votre femme, demanda l'usurier, je n'ai jamais eu l'avantage de vous voir. — Vous vous trompez, monsieur Gobseck, dit le comte avec un profond accent d'ironie. Nous nous sommes rencontrés dans la chambre de ma femme, un matin. Vous veniez toucher un billet souscrit par elle, un billet qu'elle ne devait pas. — Ce n'était pas mon affaire de rechercher de quelle manière elle en avait reçu la valeur, répliqua Gobseck en lançant un regard malicieux au comte. J'avais escompté l'effet à l'un de mes confrères. D'ailleurs, monsieur, dit le capitaliste sans s'émouvoir ni presser son débit et en versant du café dans sa jatte de lait, vous me permettrez de vous faire observer qu'il ne m'est pas prouvé que vous ayez le droit de me faire des remontrances chez moi : je suis majeur depuis l'an soixante et un du siècle dernier.

— Monsieur, vous venez d'acheter à vil prix des diamans de famille qui n'appartenaient pas à ma femme. — Sans

me croire obligé de vous mettre dans le secret de mes affaires, je vous dirai, monsieur le comte, que si vos diamans vous ont été pris par madame la comtesse, vous auriez dû prévenir, par une circulaire, les joailliers de ne pas les acheter, elle a pu les vendre en détail. — Monsieur! s'écria le comte, vous connaissiez ma femme. — Vrai? — Elle est en puissance de mari. — Possible. — Elle n'avait pas le droit de disposer de ces diamans... — Juste. — Eh bien! monsieur? — Eh bien! monsieur, je connais votre femme, elle est en puissance de mari, je le veux bien, elle est sous bien des puissances; mais — je — ne — connais pas — vos diamans. Si madame la comtesse signe des lettres de change, elle peut sans doute faire le commerce, acheter des diamans, en recevoir pour les vendre, ça s'est vu! — Adieu, monsieur, s'écria le comte pâle de colère; il y a des tribunaux. — Juste. — Monsieur que voici, ajouta-t-il en me montrant, a été témoin de la vente. — Possible. Le comte allait sortir. Tout à coup, sentant l'importance de cette affaire, je m'interposai entre les parties belligérantes. — Monsieur le comte, dis-je, vous avez raison, et monsieur Gobseck est sans aucun tort. Vous ne sauriez poursuivre l'acquéreur sans faire mettre en cause votre femme, et l'odieux de cette affaire ne retomberait pas sur elle seulement. Je suis avoué, je me dois à moi-même encore plus qu'à mon caractère officiel de vous déclarer que les diamans dont vous parlez ont été achetés par monsieur Gobseck en ma présence; mais je crois que vous auriez tort de contester la légalité de cette vente dont les objets sont d'ailleurs peu reconnaissables. En équité, vous auriez raison; en justice, vous succomberiez. Monsieur Gobseck est trop honnête homme pour nier que cette vente ait été effectuée à son profit, surtout quand ma conscience et mon devoir me forcent à l'avouer. Mais intentassiez-vous un procès, monsieur le comte, l'issue en serait douteuse. Je vous conseille donc de transiger avec monsieur Gobseck, qui peut exciper de sa bonne foi, mais auquel vous devrez toujours rendre le prix de la vente. Consentez à un réméré de sept à huit mois, d'un an même, laps de temps qui vous permettra de rendre la somme empruntée par madame la comtesse, à moins que vous ne préfériez les racheter dès aujourd'hui en donnant des garanties pour le paiement. L'usurier trempait son pain dans la tasse et mangeait avec une parfaite indifférence; mais au mot de transaction, il me regarda comme s'il disait: — Le gaillard! comme il profite de mes leçons. De mon côté, je lui ripostai par une œillade qu'il comprit à merveille. L'affaire était fort douteuse, ignoble; il devenait urgent de transiger. Gobseck n'aurait pas eu la ressource de la dénégation, j'aurais dit la vérité. Le comte me remercia par un bienveillant sourire. Après un débat dans lequel l'adresse et l'avidité de Gobseck auraient mis en défaut toute la diplomatie d'un congrès, je préparai un acte par lequel le comte reconnut avoir reçu de l'usurier une somme de quatre-vingt-cinq mille francs, intérêts compris, et moyennant la reddition de laquelle Gobseck s'engageait à remettre les diamans au comte. — Quelle dilapidation! s'écria le mari en signant. Comment jeter un pont sur cet abîme? — Monsieur, dit gravement Gobseck, avez-vous beaucoup d'enfans? Cette demande fit tressaillir le comte comme si, semblable à un savant médecin, l'usurier eût mis tout à coup le doigt sur le siége du mal. Le mari ne répondit pas. — Eh bien! reprit Gobseck en comprenant le douloureux silence du comte, je sais votre histoire par cœur. Cette femme est un démon que vous aimez peut-être encore; je le crois bien, elle m'a ému. Peut-être voudriez-vous sauver votre fortune, la réserver à un ou deux de vos enfans, venez trouver souvent Gobseck. Le monde dira que je suis un juif, un arabe, un usurier, un corsaire, que je vous aurai ruiné! Je m'en moque! Si l'on m'insulte, je mets mon homme à bas, personne ne tire aussi bien le pistolet et l'épée que votre serviteur. On le sait! Puis, ayez un ami, si vous pouvez en rencontrer un, auquel vous ferez une vente simulée de vos biens. — N'appelez-vous pas cela un fidéi-commis? me demanda-t-il en se tournant vers moi. Le comte parut entièrement absorbé dans ses pensées, et nous quitta en nous disant: — Vous aurez votre argent demain, monsieur, tenez les diamans prêts. — Ça m'a l'air d'être bête comme un honnête homme, me dit froidement Gobseck quand le comte fut parti. — Dites plutôt bête comme un homme passionné. — Le comte vous doit les frais de l'acte, s'écria-t-il en me voyant prendre congé de lui. Quelques jours après cette scène qui m'avait initié aux terribles mystères de la vie d'une femme à la mode, je vis entrer le comte, un matin, dans mon cabinet. — Monsieur, dit-il, je viens vous consulter sur des intérêts graves, en vous déclarant que j'ai en vous la confiance la plus entière, et j'espère vous en donner des preuves. Votre conduite envers madame de Grandlieu, dit le comte, est au-dessus de tout éloge.

— Vous voyez, madame, dit l'avoué à la vicomtesse, que j'ai reçu mille fois de vous le prix d'une action bien simple. Je m'inclinai respectueusement, et répondis que je n'avais fait que remplir un devoir d'honnête homme. — Eh bien! monsieur, j'ai pris beaucoup d'informations sur le singulier personnage auquel vous devez votre état, me dit le comte. D'après tout ce que j'en sais, je reconnais en Gobseck un philosophe de l'école cynique. Que pensez-vous de sa probité? — Monsieur le comte, répondis-je, Gobseck est mon bienfaiteur..... à quinze pour cent, ajoutai-je en riant. Mais son avarice ne m'autorise pas à le peindre ressemblant au profit d'un inconnu. — Parlez, monsieur! Votre franchise ne peut nuire ni à Gobseck ni à vous. Je ne m'attends pas à trouver un ange dans un prêteur sur gages. — Le papa Gobseck, repris-je, est intimement convaincu d'un principe qui domine sa conduite. Selon lui, l'argent est une marchandise que l'on peut, en toute sûreté de conscience, vendre cher ou bon marché, suivant les cas. Un capitaliste est à ses yeux un homme qui entre, par le fort denier qu'il réclame de son argent, comme associé par anticipation dans les entreprises et les spéculations lucratives. A part ses principes financiers et ses observations philosophiques sur la nature humaine qui lui permettent de se conduire en apparence comme un usurier, je suis intimement persuadé que, sorti de ses affaires, il est l'homme le plus délicat et le plus probe qu'il y ait à Paris. Il existe deux hommes en lui: il est avare et philosophe, petit et grand. Si je mourais en laissant des enfans, il serait leur tuteur. Voilà, monsieur, sous quel aspect l'expérience m'a montré Gobseck. Je ne connais rien de sa vie passée. Il peut avoir été corsaire, il a peut-être traversé le monde entier en trafiquant des diamans ou des hommes, des femmes ou des secrets d'État, mais je jure qu'aucune âme humaine n'a été ni plus fortement trempée ni mieux éprouvée. Le jour où je lui ai porté la somme qui m'acquittait envers lui, je lui demandai, non sans quelques précautions oratoires, quel sentiment l'avait poussé à me faire payer de si énormes intérêts, et par quelle raison, voulant m'obliger, moi son ami, il ne s'était pas permis un bienfait complet. — Mon fils, je t'ai dispensé de la reconnaissance en te donnant le droit de croire que tu ne me devais rien, aussi sommes-nous les meilleurs amis du monde. Cette réponse, monsieur, vous expliquera l'homme mieux que toutes les paroles possibles. — Mon parti est irrévocablement pris, me dit le comte, préparez les actes nécessaires pour transporter à Gobseck la propriété de mes biens. Je ne me fie qu'à vous, monsieur, pour la rédaction de la contre-lettre par laquelle il déclarera que cette vente est simulée, et prendra l'engagement de remettre ma fortune, administrée par lui comme il sait administrer, entre les mains de mon fils aîné, à l'époque de sa majorité. Maintenant, monsieur, il faut vous le dire, je craindrais de garder cet acte précieux chez moi. L'attachement de mon fils pour sa mère me fait redouter de lui confier cette contre-lettre. Oserais-je vous prier d'en être le dépositaire? En cas de mort, Gobseck vous instituerait légataire de mes propriétés. Ainsi, tout est prévu. Le comte garda le silence pendant un moment et parut très agité. — Mille pardons, monsieur, me dit-il après une pause, je souffre beaucoup, et ma santé

me donne les plus vives craintes. Des chagrins récens ont troublé ma vie d'une manière cruelle, et nécessitent la grande mesure que je prends. — Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous remercier d'abord de la confiance que vous avez en moi. Mais je dois la justifier en vous faisant observer que par ces mesures vous exhérédez complètement vos... autres enfans. Ils portent votre nom. Ne fussent-ils que les enfans d'une femme autrefois aimée, maintenant déchue, ils ont droit à une certaine existence. Je vous déclare que je n'accepte point la charge dont vous voulez bien m'honorer, si leur sort n'est pas fixé. Ces paroles firent tressaillir violemment le comte. Quelques larmes lui vinrent aux yeux, il me serra la main en me disant : — Je ne vous connaissais pas encore tout entier. Vous venez de me causer à la fois de la joie et de la peine. Nous fixerons la part de ces enfans par les dispositions de la contre-lettre. Je le reconduisis jusqu'à la porte de mon étude, et il me sembla voir ses traits épanouis par le sentiment de satisfaction que lui causait cet acte de justice.

— Voilà, Camille, comment de jeunes femmes s'embarquent sur des abîmes. Il suffit quelquefois d'une contredanse, d'un air chanté au piano, d'une partie de campagne pour décider d'effroyables malheurs. On y court à la voix présomptueuse de la vanité, de l'orgueil, sur la foi d'un sourire, ou par folie, par étourderie? La Honte, le Remords et la Misère sont trois Furies entre les mains desquelles doivent infailliblement tomber les femmes aussitôt qu'elles franchissent les bornes...

— Ma pauvre Camille se meurt de sommeil, dit la vicomtesse en interrompant l'avoué. Va, ma fille, va dormir, ton cœur n'a pas besoin de tableaux effrayans pour rester pur et vertueux.

Camille de Grandlieu comprit sa mère, et sortit.

— Vous êtes allé un peu trop loin, cher monsieur Derville, dit la vicomtesse, les avoués ne sont ni mères de famille, ni prédicateurs.

— Mais les gazettes sont mille fois plus...

— Pauvre Derville ! dit la vicomtesse en interrompant l'avoué, je ne vous reconnais pas. Croyez-vous donc que ma fille lise les journaux? — Continuez, ajouta-t-elle après une pause.

— Trois mois après la ratification des ventes consenties par le comte au profit de Gobseck...

— Vous pouvez nommer le comte de Restaud, puisque ma fille n'est plus là, dit la vicomtesse.

— Soit ! reprit l'avoué. Longtemps après cette scène, je n'avais pas encore reçu la contre-lettre qui devait me rester entre les mains. A Paris, les avoués sont emportés par un courant qui ne leur permet de porter aux affaires de leurs cliens que le degré d'intérêt qu'ils y portent eux-mêmes, sauf les exceptions que nous savons faire. Cependant, un jour que l'usurier dînait chez moi, je lui demandai en sortant de table, s'il savait pourquoi je n'avais plus entendu parler de monsieur de Restaud. — Il y a d'excellentes raisons pour cela, me répondit-il. Le gentilhomme est à la mort. C'est une de ces âmes tendres qui, ne connaissant pas la manière de tuer le chagrin, se laissent toujours tuer par lui. La vie est un travail, un métier, qu'il faut se donner la peine d'apprendre. Quand un homme a su la vie, à force d'en avoir éprouvé les douleurs, sa fibre se corrobore et acquiert une certaine souplesse qui lui permet de gouverner sa sensibilité ; il fait de ses nerfs des espèces de ressorts d'acier qui plient sans casser ; si l'estomac est bon, un homme ainsi préparé doit vivre aussi longtemps que vivent les cèdres du Liban, qui sont de fameux arbres. — Le comte serait mourant? dis-je. — Possible, dit Gobseck. Vous aurez dans sa succession une affaire juteuse. Je regardai mon homme, et lui dis pour le sonder : — Expliquez-moi donc pourquoi nous sommes, le comte et moi, les seuls auxquels vous vous soyez intéressés? — Parce que vous êtes les seuls qui vous soyez fiés à moi sans finasserie, me répondit-il. Quoique cette réponse me permît de croire que Gobseck n'abuserait pas de sa position si les contre-lettres se perdaient, je résolus d'aller voir le comte. Je prétextai des affaires, et nous sortîmes. J'arrivai promptement rue du Helder. Je fus introduit dans un salon où la comtesse jouait avec ses enfans. En m'entendant annoncer, elle se leva par un mouvement brusque, vint à ma rencontre, et s'assit sans mot dire, en m'indiquant de la main un fauteuil vacant auprès du feu. Elle mit sur sa figure ce masque impénétrable sous lequel les femmes du monde savent si bien cacher leurs passions. Les chagrins avaient déjà fané ce visage ; les lignes merveilleuses qui en faisaient autrefois le mérite restaient seules pour témoigner de sa beauté. — Il est très essentiel, madame, que je puisse parler à monsieur le comte... — Vous seriez donc plus favorisé que je ne le suis, répondit-elle en m'interrompant. Monsieur de Restaud ne veut voir personne, il souffre à peine que son médecin vienne le voir, et repousse tous les soins, même les miens. Les malades ont des fantaisies si bizarres ! ils sont comme des enfans, ils ne savent ce qu'ils veulent. — Peut-être, comme les enfans, savent-ils très bien ce qu'ils veulent. La comtesse rougit. Je me repentis presque d'avoir fait cette réplique digne de Gobseck. — Mais, repris-je pour changer de conversation, il est impossible, madame, que monsieur de Restaud demeure perpétuellement seul. — Il a son fils aîné près de lui, dit-elle. J'eus beau regarder la comtesse, cette fois elle ne rougit plus, et il me parut qu'elle s'était affermie dans la résolution de ne pas me laisser pénétrer ses secrets. — Vous devez comprendre, madame, que ma démarche n'est point indiscrète, repris-je. Elle est fondée sur des intérêts puissans... Je me mordis les lèvres, en sentant que je m'embarquais dans une fausse route. Aussi la comtesse profita-t-elle sur le champ de mon étourderie. — Mes intérêts ne sont point séparés de ceux de mon mari, monsieur, dit-elle. Rien ne s'oppose à ce que vous vous adressiez à moi... — L'affaire qui m'amène ne concerne que monsieur le comte, répondis-je avec fermeté.— Je le ferai prévenir du désir que vous avez de le voir. Le ton poli, l'air qu'elle prit pour prononcer cette phrase ne me trompèrent pas, je devinai qu'elle ne me laisserait jamais parvenir jusqu'à son mari. Je causai pendant un moment de choses indifférentes afin de pouvoir observer la comtesse ; mais, comme toutes les femmes qui se sont fait un plan, elle savait dissimuler avec cette rare perfection qui, chez les personnes de votre sexe, est le dernier degré de la perfidie. Oserai-je le dire, j'appréhendais tout d'elle, même un crime. Ce sentiment provenait d'une vue de l'avenir qui se révélait dans ses gestes, dans ses regards, dans ses manières, et jusque dans les intonations de sa voix. Je la quittai. Maintenant je vais vous raconter les scènes qui terminent cette aventure, en y joignant les circonstances que le temps m'a révélées, et les détails que la perspicacité de Gobseck ou la mienne m'ont fait deviner. Du moment où le comte de Restaud parut se plonger dans un tourbillon de plaisirs, et vouloir dissiper sa fortune, il se passa entre les deux époux des scènes dont le secret a été impénétrable, et qui permirent au comte de juger sa femme encore plus défavorablement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Aussitôt qu'il tomba malade, et qu'il fut obligé de s'aliter, se manifesta son aversion pour la comtesse et pour ses deux derniers enfans ; il leur interdit l'entrée de sa chambre, et quand ils essayèrent d'éluder cette consigne, leur désobéissance amena des crises si dangereuses pour monsieur de Restaud que le médecin conjura la comtesse de ne pas enfreindre les ordres de son mari. Madame de Restaud ayant vu successivement les terres, les propriétés de la famille, et même l'hôtel où elle demeurait, passer entre les mains de Gobseck qui semblait réaliser, quant à leur fortune, le personnage fantastique d'un ogre, comprit sans doute les desseins de son mari. Monsieur de Trailles, un peu trop vivement poursuivi par ses créanciers, voyageait alors en Angleterre. Lui seul aurait pu apprendre à la comtesse les précautions secrètes que Gobseck avait suggérées à monsieur de Restaud contre elle. On dit qu'elle résista longtemps à donner sa signature, indispensable aux termes de nos lois pour vali-

der la vente des biens, et néanmoins le comte l'obtint. La comtesse croyait que son mari capitalisait sa fortune, et que le petit volume de billets qui la représentait serait dans une cachette, chez un notaire, ou peut-être à la Banque. Suivant ses calculs, monsieur de Restaud devait posséder nécessairement un acte quelconque pour donner à son fils aîné la facilité de recouvrer ceux de ses biens auxquels il tenait. Elle prit donc le parti d'établir autour de la chambre de son mari la plus exacte surveillance. Elle régna despotiquement dans sa maison, qui fut soumise à son espionnage de femme. Elle restait toute la journée assise dans le salon attenant à la chambre de son mari, et d'où elle pouvait entendre ses moindres paroles et ses plus légers mouvemens. La nuit, elle faisait tendre un lit dans cette pièce, et la plupart du temps elle ne dormait pas. Le médecin fut entièrement dans ses intérêts. Ce dévouement parut admirable. Elle savait, avec cette finesse naturelle aux personnes perfides, déguiser la répugnance que monsieur de Restaud manifestait pour elle, et jouait si parfaitement la douleur qu'elle obtint une sorte de célébrité. Quelques prudes trouvèrent même qu'elle rachetait ainsi ses fautes. Mais elle avait toujours devant les yeux la misère qui l'attendait à la mort du comte, si elle manquait de présence d'esprit. Ainsi cette femme, repoussée du lit de douleur où gémissait son mari, avait tracé un cercle magique à l'entour. Loin de lui, et près de lui, disgraciée et toute-puissante, épouse dévouée en apparence, elle guettait la mort et la fortune, comme cet insecte des champs qui, au fond du précipice de sable qu'il a su arrondir en spirale, y attend son inévitable proie en écoutant chaque grain de poussière qui tombe. Le censeur le plus sévère ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la comtesse portait loin le sentiment de la maternité. La mort de son père fut, dit on, une leçon pour elle. Idolâtre de ses enfans, elle leur avait dérobé le tableau de ses désordres, leur âge lui avait permis d'atteindre à son but et de s'en faire aimer, elle leur a donné la meilleure et la plus brillante éducation. J'avoue que je ne puis me défendre pour cette femme d'un sentiment admiratif et d'une compatissance sur laquelle Gobseck me plaisante encore. A cette époque, la comtesse, qui reconnaissait la bassesse de Maxime, expiait par des larmes de sang les fautes de sa vie passée. Je le crois. Quelque odieuses que fussent les mesures qu'elle prenait pour reconquérir la fortune de son mari, ne lui étaient-elles pas dictées par son amour maternel et par le désir de réparer ses torts envers ses enfans? Puis, comme plusieurs femmes qui ont subi les orages d'une passion, peut-être éprouvait-elle le besoin de redevenir vertueuse. Peut-être ne connut-elle le prix de la vertu qu'au moment où elle recueillit la triste moisson semée par ses erreurs. Chaque fois que le jeune Ernest sortait de chez son père, il subissait un interrogatoire inquisitorial sur tout ce que le comte avait fait et dit. L'enfant se prêtait complaisamment aux désirs de sa mère qu'il attribuait à un tendre sentiment, et il allait au-devant de toutes les questions. Ma visite fut un trait de lumière pour la comtesse qui voulut voir en moi le ministre des vengeances du comte, et résolut de ne pas me laisser approcher du moribond. Mû par un pressentiment sinistre, je désirais vivement me procurer un entretien avec monsieur de Restaud, car je n'étais pas sans inquiétude sur la destinée des contre-lettres; si elles tombaient entre les mains de la comtesse, elle pouvait les faire valoir, et il se serait élevé des procès interminables entre elle et Gobseck. Je connaissais assez l'usurier pour savoir qu'il ne restituerait jamais les biens à la comtesse, et il y avait de nombreux élémens de chicane dans la contexture de ces titres dont l'action ne pouvait être exercée que par moi. Je voulus prévenir tant de malheurs, et j'allai chez la comtesse une seconde fois.

— J'ai remarqué, madame, dit Derville à la vicomtesse de Grandlieu en prenant le ton d'une confidence, qu'il existe certains phénomènes moraux auxquels nous ne faisons pas assez attention dans le monde. Naturellement observateur, j'ai porté dans les affaires d'intérêt que je traite, et où les passions sont si vivement mises en jeu, un esprit d'analyse involontaire. Or, j'ai toujours admiré avec une surprise nouvelle que les intentions secrètes et les idées que portent en eux deux adversaires sont presque toujours réciproquement devinées. Il se rencontre parfois entre deux ennemis la même lucidité de raison, la même puissance de vue intellectuelle qu'entre deux amans qui lisent dans l'âme l'un de l'autre. Ainsi, quand nous fûmes tous deux en présence, la comtesse et moi, je compris tout à coup la cause de l'antipathie qu'elle avait pour moi, quoiqu'elle déguisât ses sentimens sous les formes les plus gracieuses de la politesse et de l'aménité. J'étais un confident imposé, et il est impossible qu'une femme ne haïsse pas un homme devant qui elle est obligée de rougir. Quant à elle, elle devina que si j'étais l'homme en qui son mari plaçait sa confiance, il ne m'avait pas encore remis sa fortune. Notre conversation, dont je vous fais grâce, est restée dans mon souvenir comme une des luttes les plus dangereuses que j'ai subies. La comtesse, douée par la nature des qualités nécessaires pour exercer d'irrésistibles séductions, se montra tour à tour souple, fière, caressante, confiante; elle alla même jusqu'à tenter d'allumer ma curiosité, d'éveiller l'amour dans mon cœur afin de me dominer: elle échoua. Quand je pris congé d'elle, je surpris dans ses yeux une expression de haine et de fureur qui me fit trembler. Nous nous nous séparâmes ennemis. Elle aurait voulu pouvoir m'anéantir, et moi je me sentais de la pitié pour elle, sentiment qui, pour certains caractères, équivaut à la plus cruelle injure. Ce sentiment perça dans les dernières considérations que je lui présentai. Je lui laissai, je crois, une profonde terreur dans l'âme en lui déclarant que, de quelque manière qu'elle pût s'y prendre, elle serait nécessairement ruinée. — Si je voyais monsieur le comte, au moins le bien de vos enfans... — Je serais à votre merci, dit-elle en m'interrompant par un geste de dégoût. Une fois les questions posées entre nous d'une manière si franche, je résolus de sauver cette famille de la misère qui l'attendait. Déterminé à commettre des illégalités judiciaires si elles étaient nécessaires pour parvenir à mon but, voici quels furent mes préparatifs. Je fis poursuivre monsieur le comte de Restaud pour une somme due fictivement à Gobseck, et j'obtins des condamnations. La comtesse cacha nécessairement cette procédure, mais j'acquérais ainsi le droit de faire apposer les scellés à la mort du comte. Je corrompis alors un des gens de la maison, et j'obtins de lui la promesse qu'au moment même où son maître serait sur le point d'expirer, il viendrait me prévenir, fût-ce au milieu de la nuit, afin que je pusse intervenir tout à coup, effrayer la comtesse en la menaçant d'une subite apposition de scellés, et sauver ainsi les contre-lettres. J'appris plus tard que cette femme étudiait le code en entendant les plaintes de son mari mourant. Quels effroyables tableaux ne présenteraient pas les âmes de ceux qui environnent les lits funèbres, si l'on pouvait en peindre les idées? Et toujours la fortune est le mobile des intrigues qui s'élaborent, des plans qui se forment, des trames qui s'ourdissent! Laissons maintenant de côté ces détails assez fastidieux de leur nature, mais qui ont pu vous permettre de deviner les douleurs de cette femme, celles de son mari, et qui vous dévoilent les secrets de quelques intérieurs semblables à celui-ci. Depuis deux mois le comte de Restaud, résigné à son sort, demeurait couché, seul, dans sa chambre. Une maladie mortelle avait lentement affaibli son corps et son esprit. En proie à ces fantaisies de malade dont la bizarrerie semble inexplicable, il s'opposait à ce qu'on appropriât son appartement, il se refusait à toute espèce de soin, et même à ce qu'on fît son lit. Cette extrême apathie s'était empreinte autour de lui: les meubles de sa chambre restaient en désordre. La poussière, les toiles d'araignées couvraient les objets les plus délicats. Jadis riche et recherché dans ses goûts, il se complaisait alors dans le triste spectacle que lui offrait cette pièce où la cheminée, le secrétaire et les chaises étaient encombrés des objets que nécessite une ma

tadie : des fioles vides ou pleines, presque toutes sales; du linge épars, des assiettes brisées, une bassinoire ouverte devant le feu, une baignoire encore pleine d'eau minérale. Le sentiment de la destruction était exprimé dans chaque détail de ce chaos disgracieux. La mort apparaissait dans les choses avant d'envahir la personne. Le comte avait horreur du jour, les persiennes des fenêtres étaient fermées, et l'obscurité ajoutait encore à la sombre physionomie de ce triste lieu. Le malade avait considérablement maigri. Ses yeux, où la vie semblait s'être réfugiée, étaient restés brillans. La blancheur livide de son visage avait quelque chose d'horrible, que rehaussait encore la longueur extraordinaire de ses cheveux qu'il n'avait jamais voulu laisser couper, et qui descendaient en longues mèches plates le long de ses joues. Il ressemblait aux fanatiques habitans du désert. Le chagrin éteignait tous les sentimens humains en cet homme à peine âgé de cinquante ans, que tout Paris avait connu si brillant et si heureux. Au commencement du mois de décembre de l'année 1824, un matin, il regarda son fils Ernest, qui était assis au pied de son lit et qui le contemplait douloureusement. — Souffrez-vous? lui avait demandé le jeune vicomte.— Non! dit-il avec un effrayant sourire, tout est *ici et autour du cœur!* Et après avoir montré sa tête, il pressa ses doigts décharnés sur sa poitrine creuse, par un geste qui fit pleurer Ernest. — Pourquoi donc ne vois-je pas venir monsieur Derville? demanda-t-il à son valet de chambre qu'il croyait lui être très attaché, mais qui était tout à fait dans les intérêts de la comtesse.— Comment, Maurice, s'écria le moribond qui se mit sur son séant et parut avoir recouvré toute sa présence d'esprit, voici sept ou huit fois que je vous envoie chez mon avoué depuis quinze jours, et il n'est pas venu? Croyez-vous que l'on puisse se jouer de moi? Allez le chercher sur-le-champ, à l'instant, et ramenez-le. Si vous n'exécutez pas mes ordres, je me me lèverai moi-même et j'irai... — Madame, dit le valet de chambre en sortant, vous avez entendu monsieur le comte, que dois-je faire? — Vous feindrez d'aller chez l'avoué, et vous reviendrez dire à monsieur que son homme d'affaires est allé à quarante lieues d'ici pour un procès important. Vous ajouterez qu'on l'attend à la fin de la semaine. — Les malades s'abusent toujours sur leur sort, pensa la comtesse, et il attendra le retour de cet homme. Le médecin avait déclaré la veille qu'il était difficile que le comte passât la journée. Quand, deux heures après, le valet de chambre vint faire à son maître cette réponse désespérante, le moribond parut très agité. — Mon Dieu! mon Dieu! répéta-t-il à plusieurs reprises, je n'ai confiance qu'en vous, il regarda son fils pendant longtemps, et lui dit enfin d'une voix affaiblie : — Ernest, mon enfant, tu es bien jeune; mais tu as bon cœur et tu comprends sans doute la sainteté d'une promesse faite à un mourant, à un père. Te sens-tu capable de garder un secret, de l'ensevelir en toi-même de manière à ce que ta mère elle-même ne s'en doute pas? Aujourd'hui, mon fils, il ne reste que toi dans cette maison à qui je puisse me fier. Tu ne trahiras pas ma confiance? — Non, mon père. — Eh bien! Ernest, je te remettrai, dans quelques momens, un paquet cacheté qui appartient à monsieur Derville, tu le conserveras de manière à ce que personne ne sache que tu le possèdes, tu t'échapperas de l'hôtel et tu le jetteras à la petite poste qui est au bout de la rue.— Oui, mon père. — Je puis compter sur toi? — Oui, mon père. — Viens m'embrasser. Tu me rends ainsi la mort moins amère, mon cher enfant. Dans six ou sept années, tu comprendras l'importance de ce secret, et alors, tu seras bien récompensé de ton adresse et de ta fidélité, alors tu sauras combien je t'aime. Laisse-moi seul un moment et empêche qui que ce soit d'entrer ici. Ernest sortit, et vit sa mère debout dans le salon.—Ernest, lui dit-elle, viens ici. Elle s'assit en prenant son fils entre ses genoux, et le pressant avec force sur son cœur, elle l'embrassa. — Ernest, ton père vient de te parler? — Oui, maman. — Que t'a-t-il dit? — Je ne puis pas le répéter, maman. — Oh! mon cher enfant, s'écria la comtesse en l'embrassant avec enthousiasme, combien de plaisir me fait ta discrétion! Ne jamais mentir, et rester fidèle à sa parole, sont deux principes qu'il ne faut jamais oublier.—Oh! que tu es belle, maman! Tu n'as jamais menti, toi! j'en suis bien sûr.— Quelquefois, mon cher Ernest, j'ai menti. Oui, j'ai manqué à ma parole en des circonstances devant lesquelles cèdent toutes les lois. Ecoute, mon Ernest, tu es assez grand, assez raisonnable pour t'apercevoir que ton père me repousse, ne veut pas de mes soins, et cela n'est pas naturel, car tu sais combien je l'aime. — Oui, maman.

— Mon pauvre enfant, dit la comtesse en pleurant, ce malheur est le résultat d'insinuations perfides. De méchantes gens ont cherché à me séparer de ton père, dans le but de satisfaire leur avidité. Ils veulent nous priver de notre fortune et se l'approprier. Si ton père était bien portant, la division qui existe entre nous cesserait bientôt, il m'écouterait; et comme il est bon, aimant, il reconnaîtrait son erreur; mais sa raison s'est altérée, et les préventions qu'il avait contre moi sont devenues une idée fixe, une espèce de folie, l'effet de sa maladie. La prédilection que ton père a pour toi est une nouvelle preuve du dérangement de ses facultés. Tu ne t'es jamais aperçu qu'avant sa maladie il aimât moins Pauline et Georges que toi. Tout est caprice chez lui. La tendresse qu'il te porte pourrait lui suggérer l'idée de te donner des ordres à exécuter. Si tu ne veux pas ruiner ta famille, mon cher ange, et ne pas voir ta mère mendiant son pain un jour comme une pauvresse, il faut tout lui dire... — Ah! ah! s'écria le comte, qui, ayant ouvert la porte, se montra tout à coup presque nu, déjà même aussi sec, aussi décharné qu'un squelette. Ce cri sourd produisit un effet terrible sur la comtesse, qui resta immobile et comme frappée de stupeur. Son mari était si frêle et si pâle qu'il semblait sortir de la tombe.—Vous avez abreuvé ma vie de chagrins, et vous voulez troubler ma mort, pervertir la raison de mon fils, en faire un homme vicieux, cria-t-il d'une voix rauque. La comtesse alla se jeter au pied de ce mourant que les dernières émotions de la vie rendaient presque hideux, et y versa un torrent de larmes. — Grâce! grâce! s'écria-t-elle. — Avez-vous eu de la pitié pour moi? demanda-t-il. Je vous ai laissé dévorer votre fortune, voulez-vous maintenant dévorer la mienne, ruiner mon fils!— Eh bien! oui, pas de pitié pour moi, soyez inflexible, dit-elle, mais les enfans! Condamnez votre veuve à vivre dans un couvent, j'obéirai; je ferai pour expier mes fautes envers vous tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner; mais que les enfans soien heureux! Oh! les enfans! les enfans! — Je n'ai qu'un enfant, répondit le comte en tendant, par un geste désespéré, son bras décharné vers son fils. — Pardon! repentir, repentir!... criait la comtesse en embrassant les pieds humides de son mari. Les sanglots l'empêchaient de parler, et des mots vagues, incohérens, sortaient de son gosier brûlant. — Après ce que vous disiez à Ernest, vous osez parler de repentir! dit le moribond qui renversa la comtesse en agitant le pied. — Vous me glacez! ajouta-t-il avec une indifférence qui eut quelque chose d'effrayant. Vous avez été mauvaise fille, vous avez été mauvaise femme, vous serez mauvaise mère. La malheureuse femme tomba évanouie. Le mourant regagna son lit, s'y coucha, et perdit connaissance quelques heures après. Les prêtres vinrent lui administrer les sacremens. Il était minuit quand il expira. La scène du matin avait épuisé le reste de ses forces. J'arrivai à minuit avec le papa Gobseck. A la faveur du désordre qui régnait, nous nous introduisîmes jusque dans le petit salon qui précédait la chambre mortuaire, et où nous trouvâmes les trois enfans en pleurs, entre deux prêtres qui devaient passer la nuit auprès du corps. Ernest vint à moi et me dit que sa mère voulait être seule dans la chambre du comte. — N'y entrez pas, dit-il avec une expression admirable dans l'accent et le geste, elle y prie! Gobseck se mit à rire, de ce rire muet qui lui était particulier. Je me sentais trop ému par le sentiment qui éclatait sur la jeune figure d'Ernest, pour partager l'ironie de l'avare. Quand l'enfant vit que nous marchions vers la porte, il alla s'y coller en criant :— Maman, voilà des mes-

sieurs noirs qui te cherchent! Gobseck enleva l'enfant comme si c'eût été une plume, et ouvrit la porte. Quel spectacle s'offrit à nos regards! Un affreux désordre régnait dans cette chambre. Echevelée par le désespoir, les yeux étincelans, la comtesse demeura debout, interdite, au milieu de hardes, de papiers, de chiffons bouleversés. Confusion horrible à voir en présence de ce mort. A peine le comte était-il expiré, que sa femme avait forcé tous les tiroirs et le secrétaire, autour d'elle le tapis était couvert de débris, quelques meubles et plusieurs portefeuilles avaient été brisés, tout portait l'empreinte de ses mains hardies. Si d'abord ses recherches avaient été vaines, son attitude et son agitation me firent supposer qu'elle avait fini par découvrir les mystérieux papiers. Je jetai un coup d'œil sur le lit, et avec l'instinct que nous donne l'habitude des affaires, je devinai ce qui s'était passé. Le cadavre du comte se trouvait dans la ruelle du lit, presque en travers, le nez tourné vers les matelas, dédaigneusement jeté comme une des enveloppes de papier qui étaient à terre; lui aussi n'était plus qu'une enveloppe. Ses membres raidis et inflexibles lui donnaient quelque chose de grotesquement horrible. Le mourant avait sans doute caché la contre-lettre sous son oreiller, comme pour la préserver de toute atteinte jusqu'à sa mort. La comtesse avait deviné la pensée de son mari, qui d'ailleurs semblait être écrite dans le dernier geste, dans la convulsion des doigts crochus. L'oreiller avait été jeté en bas du lit, le pied de la comtesse y était encore imprimé; à ses pieds, devant elle, je vis un papier cacheté en plusieurs endroits aux armes du comte, je le ramassai vivement, et j'y lus une suscription indiquant que le contenu devait m'être remis. Je regardai fixement la comtesse avec la perspicace sévérité d'un juge qui interroge un coupable. La flamme du foyer dévorait les papiers. En nous entendant venir, la comtesse les y avait lancés en croyant, à la lecture des premières dispositions que j'avais provoquées en faveur de ses enfans, anéantir un testament qui les privait de leur fortune. Une conscience bourrelée et l'effroi involontaire inspiré par un crime à ceux qui le commettent lui avaient ôté l'usage de la réflexion. En se voyant surprise, elle voyait peut-être l'échafaud et sentait le fer rouge du bourreau. Cette femme attendait nos premiers mots en haletant, et nous regardait avec des yeux hagards. —Ah! madame, dis-je en retirant de la cheminée un fragment que le feu n'avait pas atteint, vous avez ruiné vos enfans! ces papiers étaient leurs titres de propriété. Sa bouche se remua, comme si elle allait avoir une attaque de paralysie. — Hé! hé! s'écria Gobseck dont l'exclamation nous fit l'effet du grincement produit par un flambeau de cuivre quand on le pousse sur un marbre. Après une pause, le vieillard me dit d'un ton calme :—Voudriez-vous donc faire croire à madame la comtesse que je ne suis pas le légitime propriétaire des biens que m'a vendus monsieur le comte? Cette maison m'appartient depuis un moment. Un coup de massue appliqué soudain sur ma tête m'aurait moins causé de douleur et de surprise. La comtesse remarqua le regard indécis que je jetai sur l'usurier.—Monsieur, monsieur! lui dit-elle sans trouver d'autres paroles.—Vous avez un fidéi-commis? lui demandai-je.—Possible.— Abuseriez-vous donc du crime commis par madame?— Juste. Je sortis, laissant la comtesse assise auprès du lit de son mari et pleurant à chaudes larmes. Gobseck me suivit. Quand nous nous trouvâmes dans la rue, je me séparai de lui; mais il vint à moi, me lança un de ces regards profonds par lesquels il sonde les cœurs, et me dit de sa voix flûtée qui prit des tons aigus :— Tu te mêles de me juger? Depuis ce temps-là, nous nous sommes peu vus. Gobseck a loué l'hôtel du comte, il va passer les étés dans les terres, fait le seigneur, construit les fermes, répare les moulins, les chemins, et plante des arbres. Un jour je le rencontrai dans une allée aux Tuileries. — La comtesse mène une vie héroïque, lui dis-je. Elle s'est consacrée à l'éducation de ses enfans qu'elle a parfaitement élevés. L'aîné est un charmant sujet... — Possible. — Mais, repris-je, ne devriez-vous pas aider Ernest? — Aider Ernest! s'écria Gobseck, non, non. Le malheur est notre plus grand maître, le malheur lui apprendra la valeur de l'argent, celle des hommes et celle des femmes. Qu'il navigue sur la mer parisienne! quand il sera devenu bon pilote, nous lui donnerons un bâtiment. Je le quittai sans vouloir m'expliquer le sens de ses paroles. Quoique monsieur de Restaud, auquel sa mère a donné de la répugnance pour moi, soit bien éloigné de me prendre pour conseil, je suis allé la semaine dernière chez Gobseck pour l'instruire de l'amour qu'Ernest porte à mademoiselle Camille, en le pressant d'accomplir son mandat, puisque le jeune comte arrive à sa majorité. Le vieil escompteur était depuis longtemps au lit et souffrait de la maladie qui devait l'emporter. Il ajourna sa réponse au moment où il pourrait se lever et s'occuper d'affaires, il voulait sans doute ne se défaire de rien tant qu'il aurait un souffle de vie; sa réponse dilatoire n'avait pas d'autres motifs. En le trouvant beaucoup plus malade qu'il ne croyait l'être, je restai près de lui pendant assez de temps pour reconnaître les progrès d'une passion que l'âge avait convertie en une sorte de folie. Afin de n'avoir personne dans la maison qu'il habitait, il s'en était fait le principal locataire et il en laissait toutes les chambres innoccupées. Il n'y avait rien de changé dans celle où il demeurait. Les meubles, que je connaissais si bien depuis seize ans, semblaient avoir été conservés sous verre, tant ils étaient exactement les mêmes. Sa vieille et fidèle portière, mariée à un invalide qui gardait la loge quand elle montait auprès du maître, était toujours sa ménagère, sa femme de confiance, l'introducteur de quiconque le venait voir, et remplissait auprès de lui les fonctions de garde-malade. Malgré son état de faiblesse, Gobseck recevait encore lui-même ses pratiques, ses revenus, et avait si bien simplifié ses affaires qu'il lui suffisait de faire faire quelques commissions par son invalide pour les gérer au dehors. Lors du traité par lequel la France reconnut la république d'Haïti, les connaissances que possédait Gobseck sur l'état des anciennes fortunes à Saint-Domingue, et sur les colons ou les ayant-cause auxquels étaient dévolues les indemnités, le firent nommer membre de la commission instituée pour liquider leurs droits et répartir les versemens dus par Haïti.

Le génie de Gobseck lui fit inventer une agence pour escompter les créances des colons ou de leurs héritiers, sous les noms de Werbrust et Gigonnet, avec lesquels il partageait les bénéfices sans avoir besoin d'avancer son argent, car ses lumières avaient constitué sa mise de fonds. Cette agence était comme une distillerie où s'exprimaient les créances des ignorans, des incrédules, ou de ceux dont les droits pouvaient être contestés. Comme liquidateur, Gobseck savait parlementer avec les gros propriétaires qui, soit pour faire évaluer leurs droits à un taux élevé, soit pour les faire promptement admettre, lui offraient des présens proportionnés à l'importance de leurs fortunes. Ainsi les cadeaux constituaient une espèce d'escompte sur les sommes dont il lui était impossible de se rendre maître; puis, son agence lui livrait à vil prix les petites, les douteuses, et celles des gens qui préféraient un paiement immédiat, quelque minime qu'il fût, aux chances des versemens incertains de la république. Gobseck fut donc l'insatiable boa de cette grande affaire. Chaque matin il recevait ses tributs et les lorgnait comme eût fait le ministre d'un nabab avant de se décider à signer une grâce. Gobseck prenait tout, depuis la bourriche du pauvre diable jusqu'aux livres de bougie des gens scrupuleux, depuis la vaisselle des riches jusqu'aux tabatières d'or des spéculateurs. Personne ne savait ce que devenaient ces présens faits au vieil usurier. Tout entrait chez lui, rien n'en sortait. — Foi d'honnête femme, me disait la portière, vieille connaissance à moi, je crois qu'il avale tout sans que cela le rende plus gras, car il est sec et maigre comme l'oiseau de mon horloge. Enfin, lundi dernier, Gobseck m'envoya chercher par l'invalide, qui me dit entrant dans mon cabinet: — Venez vite, monsieur Derville, le patron va rendre ses derniers comptes; il a jauni comme un citron, il est impatient de vous parler, la mort le travaille, et son dernier hoquet lui grouille dans

le gosier. Quand j'entrai dans la chambre du moribond, je le surpris à genoux devant sa cheminée où, s'il n'y avait pas de feu, il se trouvait un énorme monceau de cendres. Gobseck s'y était traîné de son lit, mais les forces pour revenir se coucher lui manquaient, aussi bien que la voix pour se plaindre. — Mon vieil ami, lui dis-je en le relevant et l'aidant à regagner son lit, vous aviez froid, comment ne faites-vous pas de feu? — Je n'ai point froid, dit-il, pas de feu! pas de feu! Je vais je ne sais où, garçon, reprit-il en me jetant un dernier regard blanc et sans chaleur, mais je m'en vais d'ici! J'ai la *carphologie*, dit-il en se servant d'un terme qui annonçait combien son intelligence était encore nette et précise. J'ai cru voir ma chambre pleine d'or vivant, et je me suis levé pour en prendre. A qui tout le mien ira-t-il? Je ne le donne pas au gouvernement, j'ai fait un testament, trouve-le, Grotius. La Belle Hollandaise avait une fille que j'ai vue je ne sais où, dans la rue Vivienne, un soir. Je crois qu'elle est surnommée *la Torpille*, elle est jolie comme un amour, cherche-la, Grotius? Tu es mon exécuteur testamentaire, prends ce que tu voudras, mange : il y a des pâtés de foie gras, des balles de café, des sucres, des cuillers d'or. Donne le service d'Odiot à ta femme. Mais à qui les diamans? Prises-tu, garçon? j'ai des tabacs, vend-les à Hambourg, ils gagnent *un demi*. Enfin j'ai de tout et il faut tout quitter! Allons, papa Gobseck, se dit-il, pas de faiblesse, sois toi-même. Il se dressa sur son séant, sa figure se dessina nettement sur son oreiller comme pour se retenir, il regarda son foyer, froid autant que l'était son œil métallique, et il mourut avec toute sa raison, en offrant à la portière, à l'invalide et à moi, l'image de ces vieux Romains attentifs que Lethière a peints derrière les Consuls, dans son tableau de la mort des Enfans de Brutus. — A-t-il du toupet, le vieux Lascar! me dit l'invalide dans son langage soldatesque. Moi j'écoutais encore la fantastique énumération que le moribond avait faite de ses richesses, et mon regard qui avait suivi le sien restait sur le monceau de cendres dont la grosseur me frappa. Je pris les pincettes, et quand je les y plongeai, je frappai sur un amas d'or et d'argent, composé sans doute des recettes faites pendant sa maladie et que sa faiblesse l'avait empêché de cacher, ou que sa défiance ne lui avait pas permis d'envoyer à la Banque. — Courez chez le juge de paix, dis-je au vieil invalide, afin que les scellés soient promptement apposés ici! Frappé des dernières paroles de Gobseck, et de ce que m'avait récemment dit la portière, je pris les clefs des chambres situées au premier et au second étages pour les aller visiter. Dans la première pièce que j'ouvris j'eus l'explication des discours que je croyais insensés, en voyant les effets d'une avarice à laquelle il n'était plus resté que cet instinct illogique dont tant d'exemples nous sont offerts par les avares de province.

Dans la chambre voisine de celle où Gobseck était expiré, se trouvaient des pâtés pourris, une foule de comestibles de tout genre et même de coquillages, des poissons qui avaient de la barbe, et dont les diverses puanteurs faillirent m'asphyxier. Partout fourmillaient des vers et des insectes. Ces présens récemment faits étaient mêlés à des boîtes de toutes formes, à des caisses de thé, à des balles de café. Sur la cheminée, dans une soupière d'argent, étaient des avis d'arrivage de marchandises consignées en son nom au Havre, balles de coton, boucauts de sucre, tonneaux de rhum, cafés, indigos, tabacs, tout un bazar de denrées coloniales! Cette pièce était encombrée de meubles, d'argenterie, de lampes, de tableaux, de vases, de livres, de belles gravures roulées, sans cadres, et de curiosités. Peut-être cette immense quantité de valeurs ne provenait pas entièrement de cadeaux et constituait des gages qui lui étaient restés faute de paiement. Je vis des écrins armoriés ou chiffrés, des services en beau linge, des armes précieuses, mais sans étiquettes. En ouvrant un livre qui me semblait avoir été déplacé, j'y trouvai des billets de mille francs. Je me promis de bien visiter les moindres choses, de sonder les planchers, les plafonds, les corniches et les murs, afin de trouver tout cet or dont était si passionnément avide ce Hollandais digne du pinceau de Rembrandt. Je n'ai jamais vu, dans le cours de ma vie judiciaire, pareils effets d'avarice et d'originalité. Quand je revins dans sa chambre, je trouvai sur son bureau la raison du pêle-mêle progressif et de l'entassement de ces richesses. Il y avait sous un serre-papier une correspondance entre Gobseck et les marchands auxquels il vendait sans doute habituellement ses présens. Or, soit que ces gens eussent été victimes de l'habileté de Gobseck, soit que Gobseck voulût un trop grand prix de ses denrées ou de ses valeurs fabriquées, chaque marché se trouvait en suspens. Il n'avait pas vendu les comestibles à Chevet, parce que Chevet ne voulait les reprendre qu'à trente pour cent de perte. Gobseck chicanait pour quelques francs de différence, et pendant la discussion les marchandises s'avariaient. Pour son argenterie, il refusait de payer les frais de la livraison. Pour ses cafés, il ne voulait pas garantir les déchets. Enfin chaque objet donnait lieu à des contestations qui dénotaient en Gobseck les premiers symptômes de cet enfantillage, de cet entêtement incompréhensible auxquels arrivent tous les vieillards chez lesquels une passion forte survit à l'intelligence. Je me dis, comme il se l'était dit à lui-même : — A qui toutes ces richesses iront-elles?... En pensant au bizarre renseignement qu'il m'avait fourni sur sa seule héritière, je me vois obligé de fouiller toutes les maisons suspectes de Paris pour y jeter à quelque mauvaise femme une immense fortune. Avant tout, sachez que, par des actes en bonne forme, le comte Ernest de Restaud sera sous peu de jours mis en possession d'une fortune qui lui permet d'épouser mademoiselle Camille, tout en constituant à la comtesse de Restaud sa mère, à son frère et à sa sœur, des dots et des parts suffisantes.

— Eh bien! cher monsieur Derville, nous y penserons, répondit madame de Grandlieu. Monsieur Ernest doit être bien riche pour faire accepter sa mère par une famille noble. Il est vrai que Camille pourra ne pas voir sa belle-mère.

— Madame de Beauséant recevait madame de Restaud, dit le vieil oncle.

— Oh! dans ses raouts, répliqua la vicomtesse.

FIN DE GOBSECK.